



Peter Wyssling

**LE COMBAT DE RUDOLF STEINER
CONTRE LES NERFS MOTEURS**

**Le destin d'une décision de vision du monde
chez Karl Ballmer et Gerhard Kienle**

**ÉDITION FRANÇAISE
COMPLÈTE**

Traduction et révisions
François Germani

État au 21 NOVEMBRE 2023
Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone



Adresse en ligne du document :
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/PagesThematiques/Nerfs.html>

Tous les textes de Karl Ballmer contenus dans le livre sont cités en tenant compte, dans la mesure du possible, de l'important matériel original conservé aux Archives d'État du canton d'Argovie/Suisse (lettres de différents expéditeurs, manuscrits, notes, etc.).	Die Zitierung aller im Buch enthaltener Texte Karl Ballmers erfolgt unter weitestgehender Berücksichtigung des beim Staatsarchiv des Kantons Aargau/CH befindlichen umfangreichen Originalmaterials (Briefe verschiedener Absender, Manuskripte, Notizen, etc.).
Les droits de disposition du fonds écrit de Karl Ballmer (1891-1958) se trouvent aux Archives d'État à Aarau. L'édition LGC s'occupe de la saisie et de la mise en valeur éditoriale.	Die Verfügungsrechte am schriftlichen Nachlass Karl Ballmers (1891-1958) befinden sich beim Staatsarchiv in Aarau. Die Edition LGC befasst sich mit Erfassung und verlegerischer Erschließung.
3e édition, élargie et améliorée, 2016	Erweiterte u. Verbesserte 3. Auflage, 2016
2016 Edition LGC, Siegen / Sancey le Grand - Tous droits réservés ISBN 978-3-930964-26-0	© 2016 Edition LGC, Siegen / Sancey le Grand - Alle Rechte vorbehalten ISBN 978-3-930964-26-0
Le présent volume accompagne la réédition élargie de l'ouvrage : Karl Ballmer : Briefwechsel über die motorischen Nerven (Echange de lettres sur les nerfs moteurs)	Der vorliegende Band begleitet die erweiterte Neuherausgabe des Buches: Karl Ballmer: Briefwechsel über die motorischen Nerven
Siegen / Sancey le Grand : Edition LGC, 2013 - ISBN 978-3-930964-22-2	Siegen / Sancey le Grand: Edition LGC, 2013 - ISBN 978-3-930964-22-2
Pour des renseignements sur les textes de Karl Ballmer, voir aussi : www.edition-lgc.de Contact avec l'auteur : wyssling@gmx.ch	Für Auskünfte zu Texten Karl Ballmers siehe auch: www.edition-lgc.de Kontakt zum Autor: wyssling@gmx.ch

Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression :

<http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.

L'anthroposophie consiste en fait dans ce qu'on reçoit, sortie à nouveau de proche en proche du corps, toute cette sagesse du monde qu'on a donnée au corps.

Rudolf Steiner

Le problème principal est le "problème je", c'est-à-dire la création à partir du rien/néant ; le cercle de problèmes du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est maintenant combattu dans le domaine humain.

Gerhard Kienle

Il s'agit d'une vue de conception du monde et d'un fait qu'il n'y a pas de nerfs moteurs. La question des nerfs moteurs ne peut donc pas du tout être posée et traitée dans le champ de travail de l'anatomie et de la physiologie actuelles.

Karl Ballmer

Voyez-vous, avec un peu de façons de parler anthroposophique, cela n'échappe pas vraiment aux grandes tâches du monde contemporain d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas non plus de ce qu'on trafique à la frontière entre la psychologie et la chimie, mais seulement de ce qu'on rend sérieuse la possibilité d'appliquer les possibilités découlant de l'anthroposophie spirituelle-scientifique aussi à la physique et à la chimie.
Rudolf Steiner

Anthroposophie besteht eigentlich darinnen, dass man diese ganze Weltenweisheit, die man an den Leib abgegeben hat, nach und nach wiederum aus dem Leib herausbekommt.

Rudolf Steiner

Das Hauptproblem ist das „Ichproblem“, d. h. die Schöpfung aus dem Nichts; der Problemkreis des Gottesbegriffes von Thomas von Aquino wird nun im menschlichen Bereich durchgekämpft.

Gerhard Kienle

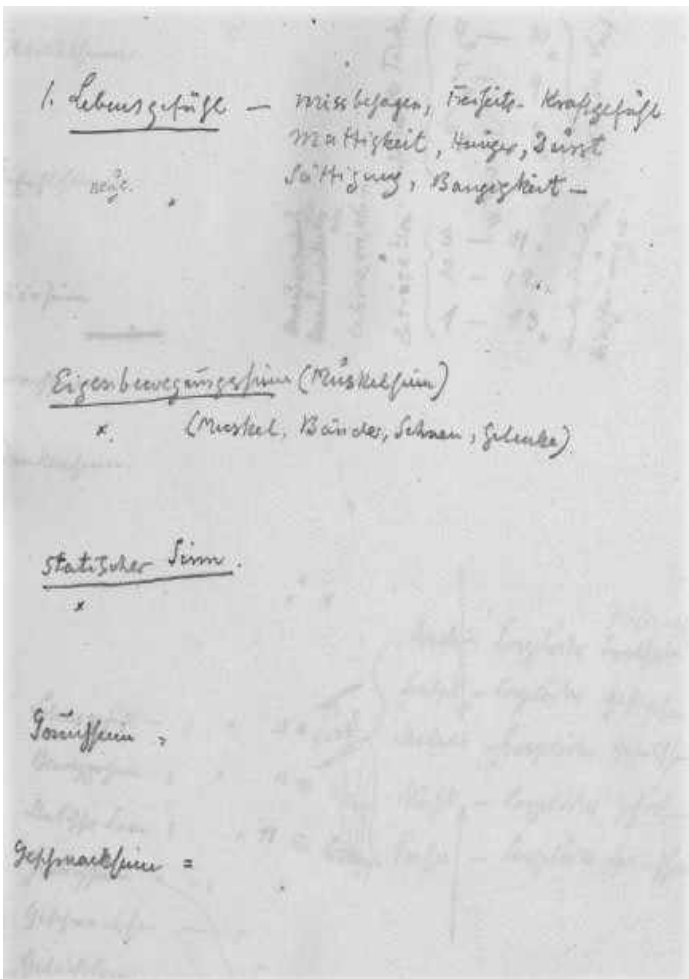
Es ist eine weltanschauliche Einsicht und Tatsache, dass es die motorischen Nerven nicht gibt. Die Frage der motorischen Nerven kann daher auf dem Arbeitsfelde heutiger Anatomie und Physiologie gar nicht gestellt und behandelt werden.

Karl Ballmer

Sehen Sie, mit ein bisschen anthroposophischen Redensarten geht es wirklich den großen Aufgaben der Zeit gegenüber heute nicht ab. Auch nicht damit geht es ab, dass man so ein bisschen an der Grenze zwischen Psychologie und Chemie herum-pfuscht, sondern allein damit, dass man Ernst macht, die sich aus der geisteswissenschaftlichen Anthroposophie ergebenden Möglichkeiten auch auf Physik und Chemie anzuwenden.

Rudolf Steiner





Extrait des notes de Rudolf Steiner sur les quatre conférences "Anthroposophie" de 1909 (Cahier de notes NB 208, archives Rudolf Steiner, Dornach)

Sensation de la vie - malaise, sensation de liberté-force
 fatigue, faim, soif
 satiété, anxiété -
 Sang

Sens du propre mouvement (sens musculaire)
 (muscles, ligaments, tendons, articulations)

Sens statique
 Sens de l'odorat
 Sens du goût

Aus Notizen Rudolf Steiners zu den vier Vorträgen „Anthroposophie“ von 1909 (Notizbuch NB 208, Rudolf Steiner Archiv, Dornach):

Lebensgefühl - Missbehagen, Freiheits-Kraftgefühl
 Mattigkeit, Hunger, Durst
 Sättigung, Bangigkeit -
 Blut

Eigenbewegungssinn (Muskelsinn)
 (Muskel, Bänder, Sehnen, Gelenke)

Statischer Sinn
 Geruchssinn
 Geschmacksinn



Table des matières

Remarque préliminaire.....	14
Prologue.....	52
Le "problème des nerfs" : au centre d'un tournant du monde.....	52
Le monde intérieur humain est l'intérieur de la nature.....	62
Le dogme du consensus dominant/régnant s'oppose à la nouvelle théorie de la volonté.....	73
Le "monde spirituel" - d'accord, mais alors en tout cas le monde intérieur d'une personne réelle.	82
Je et "le Je"	89
Le pendant polaire de l'anthroposophie : la physiologie contemporaine devenue folle et dépourvue de retenue, qui rend chaque théorie de l'âme dépendante d'elle.....	102
Le cauchemar des deux sortes de nerfs - Le chemin manqué vers la connaissance de la pensée humaine et cosmique -La logique des hiérarchies.....	102
Parler pour les gens scientifiques ainsi qu'ils comprennent ?.....	113
Le nouveau paradigme : la volonté à puissance de monde.....	115
Les muscles sont mus par l'harmonie des sphères devenue personnelle.....	115
Ce qui s'écoule de la force de l'atma, de la divinité.....	116
Les corps supérieurs s'écoulent les uns dans les autres.....	122
Atma est en réalité une seule chose pour toute l'humanité, comme une atmosphère communautaire.....	122
Meier, Müller, et le lecteur.....	125
J'ai commencé à m'occuper comme tout jeune homme à l'enseignement sur les nerfs.....	135
Y a-t-il une possibilité de pénétrer dans cette organisation humaine compliquée avec certaines lignes directrices, ainsi qu'on parvienne à une quelconque vue d'ensemble ?.....	135
"... pas une fois l'ombre d'une représentation correcte ..."	135
Comment vous représentez-vous la capacité de perception des fibres nerveuses motrices ? - Prof. Boeke.....	160
a) La distinction entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs est séduisante.....	166
b) La volonté : les membres supérieurs de la nature humaine - maîtrise de la substance.....	171
Le spirituel-psychique et le physique-corporel sont une seule et même chose, vue de différents cotés.....	174
Tu peux te développer parce que je ne t'offre aucun obstacle, parce que je fais en sorte de ne pas être là du tout avec ma vie.....	174
Les nerfs sont des espaces creux pour le spirituel-psychique/d'âme.....	174
Pourquoi l'humain n'est pas encore libre au stade actuel de l'évolution, et en quoi consiste son manque de liberté. La vie terrestre se déroule entre dormir et veiller :.....	189
L' "erreur capitale scientifique"	202
Ce qui sépare les humains - L'état de plus en plus antisocial de l'Europe.....	202
L'hypothèse erronée des nerfs moteurs comme cloison séparatrice entre les humains.....	202
L'humain entier pensé comme fermé dans sa peau : la théorie matérialiste des nerfs comme <i>mentalité</i>	202
Le système nerveux : du plasticien à celui qui représente.....	206
De ces forces qui s'effritent, de celles qui se transforment déjà en mort, de ces forces des limites de l'univers devenues chaos, l'intellect s'élève.....	206
Continue d'agir !.....	221
Le spirituel-âme se <i>transforme</i> en physique-corporel.....	221
Novalis - un physiologiste.....	252
Le sang et la chair sont-ils en fait quelque chose d'aussi hostile et d'aussi peu noble ? En vérité, il y a ici plus que de l'or et du diamant.....	252
L'"âme" : par laquelle tout devient un tout, le principe individuel.....	252
L'humain est un être qui embrasse la divinité, en fait le supérieur/plus haut vis-à-vis de la divinité.	257



Une représentation pesante qui devait être confiée à la vie méditative de l'âme sacerdotale/de prêtre : une folie ?.....	257
Vous regardez en fait votre reflet, mais <i>confondez</i> cependant ça avec soi-même.....	271
La philosophie de Rudolf Steiner n'est pas valable universellement.....	271
On ne peut rien faire là pour ceux qui veulent franchir avec vous écueils et abîmes.....	271
C'est ainsi qu'apparaissent dans l'humain des canaux qui vont partout et qui sont remplis de matière morte.....	277
Le long des nerfs, le spirituel-âme pétillie à travers l'humain, parce que le spirituel-âme a besoin de la matière en décomposition.....	277
La décomposition de la substance protéique et le drainage de la substance éthérique à travers cette substance en décomposition.....	277
Si vous voulez de la phénoménologie, vous n'avez pas la permission de philosopher.....	281
Le système nerveux est une plante inversée qui se trouve à l'intérieur de l'humain et qui meurt toujours un peu.....	281
Par la mort de l'univers, nous sommes en fait des êtres humains conscients d'eux-mêmes.....	287
Par la pensée pure (à puissance de volonté), une nouvelle matière apparaît.....	287
Seulement parce que, lorsque la substance passe, continuellement en apparaît une nouvelle, l'humain parle d'une constance de la substance.....	287
De la fertilisation des champs de l'esprit et des champs de la nature par le cerveau et le tas de fumier.....	287
Il doit d'abord être détruit quelque chose de substantiel, pour que la volonté puisse se placer....	296
Là où est de la substance, c'est là que doit se fixer le spirituel-âme. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'être humain si vous ne les cherchez pas avec la connaissance intuitive. Et ainsi l'humain est en fait une connaissance réalisée, objective.....	297
Perspective - " <i>Je suis un autre</i> ".....	303
Reproduction/décalque ou original ?.....	304
Que l'Un SE répète, c'est à l'intérieur de l'unicité des Meier, Müller, Schuster et Schneider, la grâce du Créateur.....	304
La fonction unitaire des nerfs comme <i>discernement et fait de vision du monde</i>	311
Le jeune médecin Kienle et le caractère inachevé et immature d'un écrit qui ne sera publié qu'en 1992.....	311
<i>Onze lettres sur la réincarnation</i> - l'intégration de la question des nerfs dans le drame de la création.....	311
Si nous pensons faire du goethéanisme, prendre en main les " <i>Lignes fondamentales de la théorie de la connaissance de la vision du monde goethéenne</i> ".....	322
Pourquoi Kienle est-il antidaté à l'époque de " <i>l'écrit inachevé et non mûr</i> " ?.....	322
Si tous les processus de la nature sont des manifestations de l'idée, alors l'action humaine est l'idée agissante elle-même.....	326
Dans l'action humaine se manifeste immédiatement l'action inconditionnelle de la cause originelle.....	326
L'adieu à la science spécialisée.....	326
L'" <i>idée agissante</i> " : je.....	333
La mort comme seule possibilité d'accéder au je.....	333
Le vrai je dans la formation intérieure de sédiments.....	333
Le je comme l' <i>immortalité</i> - une lutte perpétuelle contre le processus de la mort.....	333
Mort et prolifération de croissance, vie de représentation et volonté.....	341
Imagination : perception de la matière mourante.....	341
Le processus spirituel-psychique et le processus corporel-matériel comme un seul et même.....	341
L'influence immédiate de la réelle entité-je.....	349
Le métabolisme comme prolongement de l'humain-membre vers l'intérieur - comprendre le métabolisme à partir de l'humain-mouvement, et non l'inverse.....	349



Qu'ici sont connectés des nerfs qui vont à l'organe central, cela nous informe purement de ce que nous avons une jambe ... Ce nerf n'a en tant que tel rien à faire avec l'effet du je sur la jambe.....	349
L'hypothèse <i>infondée</i> des nerfs moteurs.....	349
Les hypothèses d'une régulation des processus organiques immédiatement par des influences psychiques ne sont pas soutenables selon la science de la nature.....	356
L'appareil de réflexion est le résultat de l'entité suprasensible qui se reflète en lui.....	356
"L'anthroposophie correctement comprise" : la vision de la synthèse du sensible et du suprasensible - l' <i>intuition</i>	357
La théorie de la connaissance sans préjugés comme fondement de l'empirisme - La solution définitive du "problème nerveux".....	357
La séparation du noyau de l'être humain de l'organisation du corps n'a pas la permission d'être pensée de manière spatiale.....	363
Le je de la conscience ordinaire est <i>dans</i> le noyau de l'être, bien qu'il ne le sache pas.....	363
Un "double aspect du je" ? - Wolfgang Schad.....	367
Le "je" de Carl Ungers : l'observateur pensant auto-responsable de la "sagesse de l'anthroposophie".....	368
Un escroc luciférien : l'humain, "si seulement il se comprend bien".....	368
Intuition : être l'événement/le devenir du monde qui se sait.....	391
L'action des humains n'est pas "contact au monde", mais réalité morale.....	391
Faire sortir/obtenir peu à peu toute cette sagesse du monde à nouveau du corps.....	401
Intuition ou "action adaptée au monde" ?.....	404
La vie terrestre précédente dans la différenciation normale de notre organisme thermique, dans lequel nous vivons dedans l.....	409
"Quand vous marchez, le magicien intérieur agit".....	409
Le monde devient humain - l'humain devient monde - Gisbert Husemann.....	421
Le spirituel amène des "forces physiques" en action.....	422
Les muscles sont-ils des "organes de perception" ? - Otto Wolff.....	427
Les membres de l'être à la solde de la "théorie du piano".....	427
La volonté descend jusqu'à l'essence la plus intérieure de l'organisme.....	442
Le mouvement humain comme effet magique - <i>le magicien intérieur</i>	450
Entre l'apparition et la dissolution aussitôt des liaisons cyanoacides, la volonté s'empare du/saisi le système musculaire.....	450
Nous ne pourrions pas nous mouvoir, nous ne pourrions pas parvenir à la libération de la volonté, si nous n'avions pas continuellement tendance à nous détruire.....	450
... par le langage et ses impossibilités.....	459
Regard latéral : Franz Mechsner.....	460
La synthèse du sensible et du suprasensible.....	466
Le grand être divin-spirituel et les "nombreux".....	466
L'activité des trônes, chérubins, séraphins dans nos mains.....	466
Digression : en ce que l'humain se meut, le monde entier se meut.....	473
L'éther général du monde n'agit pas en tant qu'éther, il agit comme le troisième humain.....	473
L'être-dieu par rapport à l'être-humain	479
... consiste en ce que, dans la série des temps, le Dieu d'avant est ce que l'humain sera plus tard.	479
La nature réelle de ce qui peut se développer comme la <i>force de l'atma</i> : nature de sorte volitive, dans la mesure où elle est une émanation de l'essence divine.....	479
Le "grand sacrifice" : l'offrande de la volonté à l'image miroir.....	479
Les événements du monde dans l'humain endormi sont des événements moraux réels.....	491
...pas un événement qui pourrait aussi seulement être appelé semblable à l'effet de la nature.....	491
Dans la vie de la volonté endormie, le Divin-spirituel continue à tisser dans l'état de veille.....	492
Insertion : Walter Johannes Stein / L'humain endormi dans l'humain éveillé.....	494
L'impossible problème corps-esprit :.....	501
Où et comment, exactement, l'organisation suprasensible intervient-elle maintenant dans l'organisation corporelle" ?.....	501



Les synapses sont-elles "le lieu d'action de membres supérieurs de l'être" ? - Irene Buchanan.....	501
Comme le corps se manifeste dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, l'esprit s'exprime dans ce qui est se révèle en imaginations, inspirations, intuitions.	501
Passer outre au lieu d'"intervenir"	518
Sur les nerfs et les organes sensoriels du sens du mouvement propre.....	518
Dégradation et construction - l'ancien et le nouveau.....	518
Insertion : quand il n'y avait pas encore de "Meier et Müller"	522
Comment fonctionnait en fait le percevoir à ses débuts ?.....	522
Bilan énergétique" et "échange d'informations" : J. W. Rohen.....	539
Comment Rudolf Steiner est attelé au service de la théorie duale des nerfs.....	539
Regard croisé sur Benjamin Libet - the "conscious mental field" (le champ mental conscient).....	549
trois longues explications de Steiner.....	559
sur la théorie de la substance et sur la véritable dimension du système des membres.....	559
A) "Substance capable de sensibilité" et "substance capable d'esprit".....	559
B) Trois domaines nerveux :.....	565
C) Le corps est seulement suggéré dans les membres ; mais dans les membres est ainsi justement l'âme dedans, et c'est à l'intérieur que se trouve <i>le spirituel qui, au fond, englobe le monde entier</i>	570
La lutte entre la mort et la vie nous accompagne tout au long de notre être terrestre.....	592
Dans la partie pensante de l'âme, nous avons à voir des forces d'inhibition, dans la partie volitive, des forces d'éveil : la <i>réelle partie de volonté de l'âme</i>	592
La pensée développe le sentiment, et du sentiment descend un développement de chaleur, flamme - et cette flamme <i>veut</i>	592
L'humain tire de son corps ce que la plante attire du cosmos.....	608
Dans son corps, l'humain a conservé les rapports lunaires.....	608
La preuve de Saint Thomas selon laquelle Dieu ne pourrait pas être un corps est dépassée.....	616
La pensée théosophique originelle : l'esprit est par essence capable d'être un corps.....	616
De "l'idée agissante" à la <i>volonté</i> : le "faire humain"	616
Le système nerveux est seulement là pour que l'on puisse avoir des représentations de ce qui se passe en fait dans la volonté.....	616
La volonté sans objet présente un plus élevé.....	626
La raison analytique n'est pas produite par le cerveau, mais rassemblée dans le cerveau - <i>qui est le collecteur/collectionneur</i> ?.....	626
Chaque voie nerveuse entière prend naissance à la circonférence de l'humain et retourne à la circonférence.....	638
L' "étincelle" qui jaillit au niveau des interruptions nerveuses.....	638
D'un côté, la volonté s'engouffrait par les trous de ce tamis, et de l'autre côté, l'intelligence s'est engouffrée par les trous de ce tamis - vous obtenez alors au milieu l'âme tranquille, la sphère du sentir.....	638
Car tout ce qui appartient au sentir est en fait moitié volonté et moitié intelligence.....	638
Le chemin des nerfs centripètes par le centre jusqu'à la fin des nerfs centrifuges est une lemniscate	638
Mon propre corps est un objet du monde extérieur, comme l'arbre ou la vache ou le poêle.....	649
Gerhard Gutland.....	649
Si je ne perçois pas le processus métabolique, alors il ne survient pas non plus de décision de volonté.....	649
Quels sont les nerfs du sens du mouvement propre ?.....	649
"Ne croyez pas que cela vous soit facile".....	649
Walter Johannes Stein.....	650
De même que notre organisme global est formé à partir des forces de la croissance et d'autres forces, de même quelque chose est formé en nous lorsqu'un rayon de lumière nous atteint, quand un rayon de son nous atteint, et ainsi de suite.....	666
La pensée et la loi de la conservation de la substance et de l'énergie.....	666



Les représentations sont-elles quelque chose de "réel" dans la tête ? - E. M. Kranich.....	667
A propos du mythe de la "situation factuelle" - Prof. Dr Herbert Hensel.....	667
Le "problème des nerfs" en tant qu'un "problème Karl Ballmer".....	709
L'élimination de "l'expérience" par W. Schad.....	709
"In Christo morimur".....	723
Le Je et le dépassement de la pesanteur - la déconnexion du corps physique.....	723
Le Je entre en relation immédiate, se place en tant que Je dans la pesanteur, il déconnecte donc le corps physique. C'est de cela qu'il s'agit.....	723
Le miracle quotidien individualisé de la lévitation.....	723
Il devait.....	743
Lumière et obscurité - l'antidatation de Kienle.....	755
Toute la physiologie est construite sur l'idée fondamentale que l'on aurait à étudier les réactions de "l'humain" aux actions du monde.....	762
Intuition et "culture scientifique" - objectif et fin en soi.....	762
Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation-Je n'est pas une physique, mais une magique, alors vous avez beaucoup gagné".....	762
"La pauvre âme".....	768
La physiologie classique est par cela classique qu'à ses questionnements repose partout à la base la représentation courant le pays de la pauvre "âme".....	768
Nous ne devrions pas dire : le corps parcourt une distance, mais seulement : <i>le corps a une vitesse</i> . Nous devrions aussi ne pas dire : le corps a besoin d'un temps, mais seulement : <i>le corps a une vitesse</i>	768
Pensez, ça vous prend quand même avec !.....	777
Quand vous dansez une ronde - croyez-vous que la ronde est en vous ?.....	777
Le Je est justement ainsi hors de la tête qu'il est en dehors des jambes, sauf que dans marcher, il participe très fortement aux mouvements que font les jambes.....	777
Wolfgang Garvelmann : les nerfs moteurs comme "sonde acoustique de la conscience".....	777
Deux raisons pour lesquelles la superstition des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs doit être éradiquée.....	783
La mise en mouvement des muscles repose sur l'immédiat être ensemble de l'âme avec le monde extérieur.....	783
Sur quoi repose le travail de l'humain : lorsque je viens en contact avec une machine je dois entrer en contact avec elle en tant qu'être humain entier ; là je dois établir un rapport entre mes muscles et cette machine.....	783
Le sang veut devenir de plus en plus spirituel, le nerf de plus en plus matériel.....	789
Interruptions nerveuses : trois foyers où sympathie et antipathie jouent l'une dans l'autre.....	789
Ce qui se manifeste en nous inconsciemment, se manifeste très consciemment pour le connaissance supérieure dans le cosmos - Georg von Arnim.....	793
On 'représente le vouloir', parce qu'à l'intérieur des expériences de représentation de l'âme, à certains endroits s'insère un non-représenter.....	793
Le système du métabolisme et des membres est comme une image à laquelle est d'abord encore travaillé.....	798
Ainsi, lorsqu'une déconstruction est survenue pour un vécu de la conscience, le déconstruit est de nouveau reconstruit exactement.....	798
La puissance d'être qui est capable d'accomplir les tâches de déconstruction est vécu comme "Je".	798
La chaleur morale générée par le "Je" est substantiellement égale à la chaleur "physique".....	804
Le mouvement est un effet magique, qui consiste en ce que quelque chose est placé en mouvement par l'esprit.....	805
Le magicien des forces physiques : l'organisation-JE.....	805
Retour à Schopenhauer.....	808
"Une image du monde qui contient <i>en soi</i> les racines de la conscience de soi".....	808
Dans la <i>conscience de soi active</i> réside l'énigme de l'époque.....	808



Mouvement et corps de résurrection - le fantôme restauré.....	808
La transe profonde du somnambule.....	815
Que nous marchions, que nous saisissons, que nous puissions absolument faire quelque chose dans l'espace, est une activité magique-somnambule chez chaque humain.....	815
La représentation <i>mémorisée</i> du mouvement est suivie de la représentation, la perception du mouvement.....	816
L'âme observe une fois la réalité extérieure - <i>de l'autre côté, le jeu du mécanisme nerveux propre</i>	816
La pensée est un royaume minéral en devenir.....	824
Tandis que l'on est donc poussé vers dedans dans la pensée par le rapport du Je à la partie minéralisée de l'organisme humain, on est poussé vers dehors dans le vouloir, tout de suite comme dans le sommeil.....	824
Personne ne comprend le vouloir s'il ne saisit pas l'humain comme un être cosmique.....	824
C'est par des forces qui me sont extérieures que je me meus.....	824
Depuis la partie spirituelle du cosmos, c'est-à-dire depuis "en dehors" dedans, le Je déploie le vouloir.....	830
Le cosmo-spirituel s'expérimente en se créant lui-même, en ce que l'humain veut.....	830
Le monde personnel, en tant qu'âme de sensibilité, se manifeste de manière individualisée dans les gens humains.....	830
Le "double aspect du Je" de W. Schad et l'âme de sensibilité.....	830
Insertion : Le cerveau <i>rassemble/collectionne</i> la raison analytique.....	845
Hans-Jürgen Scheurle, docteur en médecine.....	872
Les événements internes au corps sont-ils un champ sensoriel objectivement donné ou non ?.....	872
Le sens du mouvement est la perception du fait que nous sommes au repos ou en mouvement....	872
"Le sens du mouvement propre" I.....	887
Les processus internes sont des processus objectifs du monde.....	887
La tentative de réfutation de Steiner par Scheurle.....	887
Le "sens du mouvement propre" II.....	905
Le mouvement comme processus monde : le vouloir se découvrant soi-même.....	905
Sentez quand même comment la volonté œuvre dans la perception des mouvements !.....	913
Le sens de l'équilibre, le sens du mouvement, le sens de la vie et le sens du toucher sont des sens de la volonté au sens strict.....	913
L'esprit doit être saisi par des états de conscience : veiller, dormir et rêver.....	913
De même que le processus de la prolifération de croissance révèle l'élément de la volonté vers dehors, ainsi le processus intérieure de dépérissement l'élément de pensée / de représentation. 918	918
Sur la tentative de ramener le thème sur le terrain de la "science".....	918
L' <i>obscurcissement psychologique</i> d'une problématique anthroposophique.....	924
Le " <i>problème steinérien des nerfs moteurs</i> " neutralise la <i>lutte</i> contre les nerfs moteurs.....	924
L'arbitraire sous l'apparence d'une "approche prudente et sociale".....	924
Les " <i>déclarations parfois abruptes et pointues</i> " de Rudolf Steiner, qui ne se rapportent "qu'en apparence à des questions physiologiques particulières".....	933
Nous voyons le vouloir en premier à nouveau lorsque la main se meut.....	933
La théorie de Scheurle sur la " <i>libération du mouvement</i> " par les nerfs moteurs à l'intérieur de la "hiérarchie des mouvements".....	938
Rudolf Steiner - un "négateur" de la "fonction <i>connue</i> des nerfs dans le mouvement propre" ?.....	938
Considérer l'âme entière en rapport au corps entier.....	947
Comme tous les systèmes de l'organisme sont interdépendants, il va de soi que ces processus métaboliques sont aussi dans le cerveau et liés à des processus cérébraux.....	947
Apprendre : les vibrations plus fines produites par la volonté de son organisme <i>sentir, percevoir, représenter sourdement</i>	947
L'expression du métabolisme sont les mouvements, même jusque dedans les os.....	947
Les nerfs : matière sécrétée et devenue inutilisable.....	958
L'impulsion de la volonté intervient immédiatement dans le métabolisme de l'humain, et d'ailleurs dans tous les membres du métabolisme.....	958



Une objection du Dr Klaus Jensen :.....	958
N'avons-nous peut-être quand même pas complètement éliminé la doctrine profondément enracinée en nous qui contient la séparation de la fonction nerveuse en sensible et motrice ?.....	959
Il n'y a pas d'erreur plus grave que cette distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs de mouvement dans le corps humain.....	976
Le système nerveux est participant dans le <i>penser avec</i> du vouloir.....	976
Pour les humains savants, la triarticulation/le trimembrement est de la pure tôle	976
En tant qu'être de volonté, l'humain ne se tourne pas à son organisme, mais au monde extérieur	982
Il oublie son organisme en ce qu'il veut.....	982
"L'avenir de l'idéalisme allemand"	982
L'activité astrale et Je dans la configuration des nerfs qui vont dans les muscles.....	992
Convulsions épileptiques : congestion de parties du cerveau et d'organes / perte de la relation <i>directe</i> avec la force d'érection.....	992
Excitation nerveuse par courant électrique.....	992
Johannes Grebe-Ellis.....	998
Le motif déterminant de la vie de Gerhard Kienle - les nerfs "moteurs"	998
L'humain est le théâtre du monde sur lequel se déroulent encore et encore les grands événements cosmiques.....	1000
Karl Ballmer et Gerhard Kienle vus par l'auteur Peter Selg.....	1004
Les divergences ne sont pas des occasions de querelles personnelles.....	1004
"La lutte tragique de cette personnalité pour la médecine scientifique anthroposophique"	1004
Le "désespoir manifeste de Kienle"	1008
Quelle erreur reposait donc lorsqu'on a inventé la "phénoménologie" ? Dans quel rapport se tient à cela ce que l'on désigne aujourd'hui chez nous comme "goethéanisme" ?.....	1008
Le "point commun" de Kienle et Ballmer.....	1017
L'apologie du "tour pathique" est due.....	1022
Les choses de la recherche de l'esprit sont des vécus personnels, qui sont poussées jusqu'à l'objectivité.....	1024
L'égoïsme dans la philosophie et - le "saint esprit" :.....	1024
Ce qu'actuellement les bavards de la religion ne trouvent pas tout de suite chrétien.....	1024
En tant que contenu spirituel, le noyau le plus intérieur du monde prend vie dans la connaissance de soi.....	1040
Le vécu de la connaissance de soi signifie pour l'humain : tisser et agir au sein du noyau du monde	1040
Vous êtes grandement dans l'erreur si vous croyez que vous vivez avec votre Je dans les muscles et la chair.....	1044
A l'état de veille, nous vivons simplement dans un corps de force.....	1044
Gerhard Kienle : "le problème de l'axe de la science de la nature et de la médecine"	1049
La transposition du problème des nerfs moteurs et sensitifs, la théorie de la pompe du cœur	1049
Le cercle problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est combattu dans le domaine humain.....	1049
Notre vie future s'exprime en puissance de germe dans ce qui agit dans notre volonté.....	1049
Du métabolisme est disponible dans le nerf, dans la mesure où le vouloir le pénètre.....	1056
On doit amener en pendant l'activité métabolique avec le vouloir, l'évènement rythmique avec le sentir, égal dans quels organes le métabolisme ou le rythme se manifestent.....	1056
A propos du livre "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)"	1056
Activité nerveuse" : tuer ou paralyser l'imagination.....	1059
Nous devons d'abord frapper des trous dans le cerveau afin que nous puissions penser.....	1059
Sans la paralysie, l'humain devrait se considérer comme un membre à l'intérieur d'une unité dépassant les limites de l'humain ; il serait l'organe d'un organisme plus grand.....	1059
La découverte de l' <i>humain véritable</i> - le moteur/bougeur mût.....	1064



L'humain se tient devant soi en tant qu'être spirituel-âmique après dépouillement du monde terrestre et du monde des étoiles.....	1065
La "connaissance du monde" et le "se-connaître".....	1065
a) par l'organisation des sens, l'humain est le monde extérieur : l'humain étend son essence spirituelle et psychique dans <i>ce que le monde vit en lui à travers ses sens</i>	1065
Par les sens, le monde s'expérimente/se vit dans l'humain.....	1066
Cela signifie : les "sujets" naissent du processus permanent : "le monde s'expérimente/se vit" ..	1066
b) par l'organisation de la pensée, l'humain est le monde des étoiles.....	1067
c) en se débarrassant du monde extérieur et du monde des étoiles, l'humain se découvre lui-même : se connaître.....	1067
Karen Svassian - Car une chose est une idée dépourvue de destin , une autre cependant une idée comme destin.....	1069
Activité signifie ici attendre sur le hasard.....	1069
"Pas Je, mais Rudolf Steiner en moi"	1069
Ainsi comme si le destin nous renvoyait d'abord à tout autre chose.....	1078
Le processus métabolique est partout l'expression de l'essence suprême de l'humain.....	1081
Un processus de sorte chaleur qui pousse l'aérien, dans l'intérieur.....	1081
La principale forteresse à prendre d'assaut sera la physique "moderne"	1085
Le plus général avec sa pulsion à s'individualiser, l'individualisé avec son incapacité à s'affirmer en tant que tel, qui veut ramener/reconduire ce dualisme d'à s la racine du monde à une unité ?...1085	1085
La seule chance du victorieux consiste naturellement à être un fou.....	1085
Chaque vraie connaissance de la nature est anthropocentrique - Edgar Dacqué.....	1089
De l'archétype/la forme originelle au tout autre entièrement transchristianisé.....	1089
Elise Wolfram et Paracelse.....	1100
Du vieux corps pousse la noble fleur.....	1100
Lutter contre la vieille créature.....	1100
Le mystère/secret de la volonté est en même temps le mystère/secret du mal.....	1100
Le monde que les vivants et les morts ont en commun.....	1107
Être le centre de la vie ronde.....	1107
Karl Ballmer en conversation avec Viktor von Weizsäcker.....	1113
Le grand bonheur des dis humains : seul Dieu peut dire "Je"	1113
Le rapport corps-âme doit être remplacé par le rapport : genre-individu.....	1113
Le phénomène originel de Goethe : l'auto bougeur comme fait originel est un dernier derrière lequel il n'y a rien à chercher.....	1113
La perception du mouvement est la cause du mouvement.....	1113
Nous sommes devenus dépourvus de la non-compréhension que la vie serait en principe plus précieuse que la mort.....	1127
Le "monde spirituel" : ce monde que nous avons socialement avec les morts.....	1127
Muscles et sang / Harmonie des sphères et logos.....	1130
Les vérités anthroposophiques et la philistrosité de la science actuelle.....	1130
Peter Selg et un petit détail - sur la teneur en destin d'une note de bas de page.....	1133
Où en sommes-nous aujourd'hui ? ... dans quelle mesure pratiquons-nous nous-mêmes l'opposition à Rudolf Steiner ?.....	1133
Le médecin Johannes Grube et le désespoir manifeste de Kienle.....	1133
Insertion : Johannes Hemleben.....	1136
L'offrande d'un corps de sorte unique et parfait au monde et à l'humanité constitue l'élément décisif de l'événement du Christ.....	1136
La protection des fondements de l'anthroposophie contre toute ambiguïté intérieure et contre les attaques extérieures.....	1136
Idéalisme borné ?.....	1166
Ce que les gens appellent bon et affectueux et bienveillant et légal et moral, et.....	1166
... effet du capital, rémunération du travail, consommation, production, système de circulation, le système bancaire et boursier.....	1166



Le "problème des nerfs" correspond au "problème de la question sociale"	1175
La triarticulation n'est aucun problème "politique", mais un problème de vision du monde.....	1175
L'incapacité de penser vraiment socialement part d'un système scolaire pervers et d'une non-science.....	1175
... à laquelle le grand public, séduit par la peste des journaux, croit.....	1175
Une récapitulation -.....	1190



Remarque préliminaire

Le présent document a été rédigé à l'occasion de la nouvelle publication du "Briefwechsel über die motorischen Nerven" (Échange de lettres sur les nerfs moteurs). L'auteur Karl Ballmer a compris le "Briefwechsel" - avec la brochure "Elf Briefe über Wiederverkörperung" (Onze lettres sur la réincarnation)- comme une "expérience" existentielle. La nouvelle édition, ainsi que les présents commentaires, doivent être considérés dans le contexte du champ de tension de la science anthroposophique, qui doit de toute façon - même sans cette "expérience" - lutter avec sa propre compréhension. Il s'adresse en premier lieu aux lecteurs qui s'intéressent au point de vue de Rudolf Steiner sur la physiologie actuelle. Un tel intérêt ne peut probablement être attendu que de très peu de personnes.

Ce que l'on considère aujourd'hui comme l'état des connaissances, les "faits établis" en la matière, peut laisser penser que Steiner a été victime ici d'une erreur - dans une "question technique". Dans le domaine de l'anatomie et de la physiologie universitaires, sa vision de la polarité fondamentale du mouvement du corps et de la fonction nerveuse est totalement inconnue. Dans cette optique, le rôle des nerfs est uniformément "sensible". Les nerfs soi-disant "moteurs" servent à la perception, et non au *déclenchement* de mouvements : grâce aux nerfs musculaires/des membres, les mouvements deviennent un événement conscient. Les perceptions *véhiculées/médiées* par ces nerfs sont des *perceptions sensorielles* objectives, qui ont pour objet les multiples mouvements du corps humain et de son métabolisme. (Les perceptions du toucher, de la vie, du mouvement et du sens de l'équilibre entraînent la perception de l'événement corporel a priori à *puissance de monde* comme un "propre/personnel").

Les médecins et les physiologistes anthroposophes ont du mal à accepter cette manière de voir, et le sujet est évité dans la mesure du possible. On comprend que cette attitude ambivalente ne soit généralement pas clairement articulée ; le sujet est *en suspens* depuis une centaine d'années. La situation n'est pas facile, car Steiner insiste ironiquement sur la validité *empirique*, la vérifiabilité et la fertilité de ses déclarations sur la polarité des nerfs et des processus métaboliques, des processus de conscience déconstructeurs et de volonté constructive. En revanche, l'attribution des événements de la volonté à l'organisation nerveuse est encore fermement ancrée dans la médecine orthodoxe. Une "volonté" en tant que principe d'action physiologique, "physico-magique", de construction de la matière et de mouvement ne se situe pas dans le cadre des idées directrices classiques de la biologie et de la chimie, qui culminent dans *la loi de conservation de la substance et de la force/énergie* (loi de conservation de l'élan). Le fait fondamental de la dégradation physiologique des neurones, comme l'a déjà déclaré *Fortlage* au milieu du XIXe siècle, n'est pas systématiquement pris en compte.

Pour sa part, Steiner avait déjà dû lutter contre toutes sortes d'objections, notamment l'accusation de "dilettantisme" non scientifique. Cette lutte déterminée et sans compromis a été poursuivie par Karl Ballmer sous le prétexte qu'il s'agissait d'un



point d'appui dans la vision globale du monde de Rudolf Steiner. - Il serait trop naïf de supposer que Steiner lui-même n'était pas déjà pleinement conscient des risques liés à sa position frontale. Il a souligné qu'il n'a pas osé rendre ses thèses publiques avant 1917, "après avoir passé trente ans à travailler cette façon de voir"⁽¹⁾.

(1) - 3 sept. 1, 1923, Londres, Connaissance anthroposophique de l'être humain et médecine, troisième conférence, GA319, p. 59 s.

11

Il était inévitable que sa référence implacable à une physiologie *corrompue et empiriquement inadéquate* l'amène à être implicitement ou explicitement accusé d'erreur, notamment aussi dans les rangs des universitaires anthroposophes. - Afin de maintenir la perspective scientifique, la critique physiologique de Steiner peut être interprétée comme une avancée *métaphorique*, par laquelle le contenu physiologique peut être surjoué respectivement désamorçé/expurgé/décrispé. Cette procédure n'est qu'une variante euphémique de la censure destructrice à l'adresse de Steiner. Les deux variantes de la contradiction (reproche d'erreur et *égrenage* esthétique) tirent également le sol de sous les pieds de l'humain *macrocosmique-microcosmique*. - La vision d'une "volonté" (ou d'un "esprit") de monde d'apparence physique et physiologique directe est si peu familière que la pensée universitaire *doit* y résister au début. La représentation matérialiste de l'humain en tant qu'être naturel individuel, qui se combine - également dans l'environnement anthroposophique - avec les "représentations de l'âme" classiques, ne laisse aucune place au phénomène primordial "humain" en tant que nature spirituelle cosmique décrite par la science de l'esprit, *qui devient immédiatement - "physiologiquement" - tangible/saisissable dans le système métabolisme/membres*.

L'impasse de la thèse de l'erreur ne peut pas non plus être évitée si le combat de Steiner contre les nerfs "moteurs" est minimisé ou dissimulé dans le cadre d'une compréhension "scientifique amicale" de l'anthroposophie - et si, dans le sillage de cette tactique, la poursuite de ce combat par Karl Ballmer doit être ignorée. Cette attitude n'est qu'un prétexte pour ne pas tourner le dos à une telle "anthroposophie" arbitraire. Une science de l'esprit qui délègue la "volonté" aux nerfs et au "ménage énergétique" est une absurdité. La vision de la volonté comme un facteur agissant directement "magiquement" signifie un tournant copernicien - ou mieux : galiléen - dans le domaine physiologique, physique et idéologique, elle a des effets sur toutes les disciplines scientifiques. Il va sans dire qu'elle initie également un changement d'attitude pour la coexistence des êtres humains à moyen et long terme.

accompagne tout mouvement tectonique) est que l'engagement de Ballmer contre la banalisation "interne" de la *pertinence* de science de la nature de la lutte de conception du monde n'est pas remarqué ou est consciemment ignoré. L'empirisme à la fois suprasensoriel et sensoriel de Steiner doit inévitablement *entrer en collision*, dans le domaine de la physiologie, avec la théorie dominante des "réseaux" neuronaux/cérébraux de "traitement de l'information". Même dans un "monde de la vie" anthroposophique *coagulé* entre-temps et dans son "espace scientifique", certains résultats de cette phénoménologie cohérente ne trouvent qu'une place limitée. Et ce, malgré la devise intransigeante de Steiner à l'adresse des "phénoménologues" et des "Goetheanistes" : "Si vous voulez de la phénoménologie, vous n'avez pas la permission de philosopher".



L'abandon de la reconnaissance traditionnelle du sujet comme "représentation", l'abandon des "limites de la connaissance" subjectives au profit d'un concept empirique chargé de monde de la science et d'une théorie *objective* des sens est lié à des décisions existentielles, chacune d'entre elles signifiant un destin *personnel*. Selon Steiner, "l'humain" n'est pas *en dehors* de la nature - l'anthroposophie commence par l'observation empirique que la nature (ou "monde") atteint sa conscience de soi où elle apparaît sous la forme de l'organisme sensoriel "corps humain", et se manifeste - le monde essentiellement *humain* - comme un destin "chargé de corps" concret. - Les déclarations de Ballmer visent à analyser les illusions et les risques visés ou acceptés même inconsiderés

12

associés au "corps humain", liés au fait que l'anthroposophie est ancrée dans des conceptions du monde existantes (éthiques, religieuses, physiques, biologiques, etc.), aux symbioses paradoxales qui se produisent, aux lignes de faille symptomatiques, aux manifestations d'opposition interne, aux nombreuses *fables convenues* qui se réunissent autour du mot anthroposophie et du nom Rudolf Steiner. Ses incorruptibles clarifications remettent en question les "bouts d'héritage" de provenance anthroposophique, tout un *monde de vie* pragmatique. Leur implantation/établissement dans le vivier "socioculturel", la structure classique de l'"individu", de la "société", de l'"histoire", etc. sous la forme des aspects financiers, juridiques, économiques, culturels, etc. qui leur sont associés, est remise en question. Les pratiques sont mises à l'épreuve. Quiconque voit le fondement de la philosophie antithéiste et anti-atomiste de Steiner n'est pas toujours à l'aise avec les "réalités" qu'il a contribué à créer ; il est automatiquement tenté de produire *les plus différentes* sortes d'humeurs et de préjugés, pour lesquels l'*enfant terrible* Ballmer peut être utilisé avec gratitude comme paratonnerre, pour ainsi dire. Entre-temps, la "rigueur" ou "l'incorruptibilité" scientifique de l'anthroposophie (qui "pense" au sens le plus large et le plus petit) est une garantie infailible de l'actualité croissante des pensées "authentiques" de Ballmer. - (Dans la mesure où l'on peut parler d'une "réhabilitation" de l'héritage jusqu'ici ignoré de "Ballmer", il faut n'entendre par là rien de moins que la réhabilitation [ou mieux : "l'habilitation"] de la vision du monde de Rudolf Steiner dans le domaine d'une "anthroposophie". Cette vision du monde n'est pas un "système philosophique" *abstrait*, elle ne peut se manifester autrement que sous la forme d'un *Je concret*, avec le nom d'un certain "individu").

La déclaration de base de Steiner est la suivante : le postulat (matérialiste) selon lequel les nerfs "moteurs", qui déclenchent le mouvement, ont *corrompu* la physiologie. Cette physiologie corrompue a un effet corrupteur sur le reste de la science, et de ce point de vue autoritaire, elle sature toute la vie d'impulsions destructrices asociales. En revanche, Steiner décrit la "volonté" comme le commun constitutif entre/parmi les êtres humains qui, par le biais du chas de l'aiguille de "l'âme de la conscience", s'est arrachée à l'obscurité mystique des anciennes religions et de leurs mises en scène actuelles. La "volonté" n'est pas à rechercher dans une transcendance éloignée du monde, mais elle est directement présente dans la nature métabolique de l'humain : « *Le processus métabolique le moindre et le processus métabolique le plus fort est par-*



tout l'expression de ce qui... est l'être le plus élevé de l'humain ».

Vouloir "lever les yeux" sur une erreur du chercheur de l'esprit ici serait ridicule et frivole à la fois - toute forme d'hostilité/opposition ouverte est préférable à une telle "acceptation". Une fois de plus : la partialité d'une doctrine scientifique neurologique biaisée ne peut mettre en évidence aucun autre jugement que celui de l'erreur. Dans l'esquisse-monde de "l'être humain" compris biologiquement et psychologiquement, la représentation même de la distance historique avec Steiner laisse supposer que son rejet catégorique de la théorie duale des nerfs n'est pas vraiment à prendre au sérieux. Cependant, l'aspect moderne et convaincant de la physiologie et des différentes théories "neurocognitives" ne change rien au fait que des *paradigmes* s'affrontent ici. Cependant, la collision n'a lieu que lorsque la position de Steiner/Ballmer peut être comprise - au moins dans une certaine mesure. La reconstruction nécessite une analyse de la pensée causale, qui attribue encore aujourd'hui le déclenchement du mouvement arbitraire à des activités dans le cerveau et la moelle épinière. La représentation antérieure de la station télégraphique semble presque romantique par rapport aux modèles actuels issus des technologies de l'information ("programmes de mouvement", etc.). Mais en *principe*, rien n'a changé dans la représentation neuronale de la volonté,

13

si est maintenant aussi parlé de "neurones sensorimoteurs". Selon Steiner, ces analogies sont une sorte de *phénomène de mode* : "... dans le domaine physiologique, on a parlé pendant un moment de nos nerfs dits sensibles qui s'étendent de la périphérie à l'intérieur comme des fils de télégraphe, qui arrivent ensuite et d'une certaine manière, transmettent par une sorte de commutation ce qui est alors des actes de volonté, des impulsions de volonté. Que de cette façon, ce qui passe par les nerfs centraux soit transmis aux nerfs centrifuges a toujours été comparé aux lignes télégraphiques. Maintenant, peut-être, si l'on trouve quelque chose qui se présente d'une manière différente que le simple fil télégraphique, on pourra utiliser une image différente pour cette chose selon cette méthode. Et donc, comme on change dans la mode, on utilise toutes ces choses que l'on trouve à tout âge pour aider à expliquer certains phénomènes". ⁽²⁾

Il faut une certaine distance par rapport à l'apparition d'une "science" d'apparence dogmatique pour établir/constater la disparité entre une situation factuelle prétendument "garantie empiriquement" et les résultats de l'empirisme intellectuel de Steiner. L'évaluation de la dimension de la collision qui se produit ici suppose une volonté de s'engager directement dans la position de Steiner et les analyses éclairantes de Ballmer. Une condition préalable à cela est la capacité à sortir *d'un domaine spécialisé limité*. La preuve d'une formation de jugement indépendante ne peut pas consister à adopter des préjugés communs contre un "Rudolf Steiner historique" après un délai de grâce approprié. La référence notoire au comportement "émotionnel" de Ballmer ne peut être qu'une mauvaise excuse pour reporter des décisions attendues depuis longtemps. L'anthroposophie se considère/comprend fondamentalement comme une science, c'est-à-dire comme une science d'âme et spirituelle d'expérience, qui doit respecter les règles de fer d'une science empirique de la nature et impartiale. Steiner souligne constamment "que dans le domaine de la recherche spi-



rituelle, nous procédons aussi précisément que seule une science externe peut procéder de manière expérimentale, et nous nous sentons également responsables, de sorte que nous nous demandons toujours : ce que nous trouvons dans la vision spirituelle correspond-il à ce qui est le résultat d'une recherche empirique, physique externe ? - Rien d'autre n'est valable dans la réalité, du moins pas en principe". Une science non dogmatique et empirique de la nature est obligée de refléter tous les éléments de base comme par ex., l'espace, le temps, l'énergie, l'information, etc. Si cela n'a pas lieu, toute idée de convergence de la science et de l'anthroposophie reste une chimère spéculative, une construction idéologique.

Si les déclarations de Steiner sur la fonction nerveuse étaient incorrectes, alors, comme je l'ai dit, toute la connaissance anthroposophique de l'évolution humaine devrait s'effondrer. Le "sujet" est suffisamment explosif pour être perçu et traité avec le plus grand sérieux dans les différents domaines de la vie et des institutions anthroposophiques. Ce serait faire preuve d'autosatisfaction avec les conséquences les plus graves que de vouloir pratiquer la politique de l'autruche compte tenu de la dimension de la "question nerveuse". Ignorer cela signifie laisser l'anthroposophie elle-même - en tant qu'empirisme scientifique - aux maximes de ces sciences spécialisées qui font autorité et qui - si l'on y regarde de plus près - doivent *finalement* leurs préjugés triviaux à une physiologie "gâtée" et à une "recherche sur le cerveau" populaire. Le chemin vers une vue d'ensemble fondée sur soi-même est semé d'embûches, il faut une activité intérieure pour prendre de la distance par rapport aux théories "neurocognitives" de la conscience fixées matériellement.

(2) - Stuttgart, 8 janvier 1921, 3e cours de sciences naturelles, GA323, p.156f.

14

Lorsque la connaissance a priori comme processus matériels nerveux et cérébraux est fixée et avec cela subordonnée à l'activité cérébrale subjective et à la "certitude intersubjective" statistique, les fondements philosophiques de l'anthroposophie *per definitionem* n'ont aucune place. Il reste un monde de vie pragmatique anthroposophique, vestige d'un "mouvement de renouveau" historique, qui doit mesurer son droit à l'existence en fonction de critères externes (changeants), qui au cours de la décomposition interne (de conception du monde) ne peut plus être perçu comme *externe* non plus.

*

Ce volume accompagnant la "Correspondance" rassemble de nombreuses déclarations de Steiner sur les différents aspects du système nerveux dual courant. Bien sûr, on peut aussi les lire sans référence aux lettres de Karl Ballmer. Malgré sa taille, la collection n'est en aucun cas une anthologie complète, d'autant plus que le sujet ne peut en aucune façon être séparé de l'ensemble de l'héritage écrit de Steiner. (Il en va de même pour l'héritage écrit de Ballmer - les lettres de Ballmer et les autres passages de texte consultés ne représentent qu'une sélection). Le reproche éventuel d'une référence trop forte ou "passive" à Rudolf Steiner devient donc superflu. Le but réel est de laisser aux déclarations de Steiner, Ballmer et d'autres auteurs de s'éclairer réciproquement. L'auteur est conscient que la procédure met le lecteur à rude épreuve. Le sujet traité est à la fois complet et "existentiel", de sorte que la lecture ne



peut être une réception théorique. Le contenu est adapté pour évoquer toutes les réactions dans le spectre entre le rejet, la stupeur, l'indifférence, le scepticisme, l'incertitude, l'émerveillement, l'enthousiasme et l'étonnement. Le sujet n'est pas un système théorique fermé, mais un *événement* : de la vie (concrète) et du destin de l'humain, à chaque seconde. Elle n'est pas prévisible/calculable, en un mot de Ballmer : toujours nouvelle, une surprise qui surgit de nulle part/rien.⁽³⁾

Le concept de l'événement développé dans la "correspondance", "l'intuition" de la science de l'esprit anthroposophique, nous oblige à considérer le contexte de la correspondance, la controverse sur le concept de "volonté" par excellence, du point de vue de "l'âme du monde agissant par elle-même". Cela sonne comme une théorie abstraite et extravagante. Mais "l'âme du monde" est quelque chose qui s'exprime même dans les processus les plus triviaux, qui se traite "dans" les participants individuels concrets. Elle "est" l'événement lui-même, l'embrassement de tous les processus en tant que connaissance, en tant que contenu de la conscience. Pour que cette affirmation soit plus que rhétorique, elle doit accepter la question du sujet de cette conscience. La réponse à cette question ne peut être abstraite. - Quiconque ne peut rien faire avec cette approche ne pourra comprendre la discussion actuelle sur le système nerveux/l'évènement des nerfs/le devenir des nerfs que comme un jeu de réflexion théorique et irréaliste/étranger à la vie. - Cependant, toutes les déclarations de Rudolf Steiner sur le lien entre la conscience, les évènements nerveux et la volonté seraient alors affectées par le même jugement. Le point central de ces explications consiste précisément en une nouvelle compréhension de la conscience et du mouvement. En termes anthroposophiques, l'humain est a priori un événement chargé de monde, dont la découverte par soi constitue/définit le contenu de son "existence/être-là" et de son "histoire". Quiconque contredit cela se trompe sur le cœur/le noyau de la vision du monde de Rudolf Steiner, son "monisme" ou "individualisme éthique".

(3) - Cf. K. Ballmer, à la suite d'/en rattachement à une remarque sur James Joyce, Ed. LGC 1996, p.7

15

Le mouvement du corps est un "secret révélé", pour reprendre ce terme paradoxal de Goethe. L'"énigme du mouvement" est liée au secret de "l'individualité" et du "destin" : dans "la solution de l'énigme", les aspects factuels et personnels coïncident. Une considération "objective" ici doit nécessairement être aussi un *événement* parmi des personnes concrètes, doit l'inclure comme "histoire" et cours actuel des événements. La "découverte" de la volonté et du mouvement ne *peut* être autre chose que le mouvement au sens le plus complet du terme. (La recherche du "vouloir" dont il est question dans ce livre est forcément un événement *individuel*, et non une "grammaire de la connaissance" ; en tant que théorème abstrait, elle est sans espoir : "On ne devrait pas vouloir renoncer au drame épistémologique/de la connaissance au profit d'une grammaire de la connaissance ; la *peur* de cela ne doit pas non plus empêcher de tomber dans l'abîme de l'individuel, car on s'élève de cet abîme en union avec de nombreux esprits et on fait l'expérience de la parenté avec eux ; par ce biais, on *naît* du monde spirituel : mais on a reçu la mort, on devient soi-même le destructeur de ce qui est devenu, on vit cela de façon spiritualisée et on est présent dans sa destruction. " GA 40, p. 224)



La physiologie en cours part de ce que seul le système/l'évènement nerveux est responsable du fonctionnement d'âme de l'être humain, que les nerfs et le cerveau sont responsables du percevoir, du représenter, du sentir, etc. Ceci est diamétralement opposé à la déclaration de Steiner selon laquelle la *totalité* de tous les processus corporels permet les fonctions de l'âme. La déclaration précise plus loin que le corps n'est pas le producteur des fonctions de l'âme (de la conscience), mais qu'il représente lui-même un extrait de l'"âme" finalement autonome, qui se reflète dans les processus du corps de façon différenciée. Le corps est là pour rendre possible la connaissance de soi d'une "âme" qui est d'abord une quantité "transcendante" totalement inconnue, qui - en tant que producteur des processus corporels - n'est pas à penser comme platonique-non corporelle. C'est sur la toile de fond de ce concept idéaliste que se pose le "problème des nerfs" anthroposophique. La fonction des nerfs dans l'organisme entier est différente dans la vision du monde de Steiner que dans la physiologie classique. L'humain ne fonctionne pas grâce à son "organisation nerveuse", mais grâce aux nerfs, l'humain se perçoit comme une "âme", comme un être individuel. Les explications de Steiner sur l'activité des nerfs s'inscrivent dans le contexte d'un être humain ou d'une image de l'âme fondamentalement différente. Le "problème des nerfs" résulte du choc de compréhensions antagonistes du monde, de visions du monde.

Si l'on parle d'un "problème des nerfs" à un neuromédecin actuel, il ne peut rien commencer avec cette question, car il ne connaît pas la collision des visions du monde dans son domaine d'expertise. Seule la "médecine anthropologique" (issue de Viktor von Weizsäcker) voit un problème *épistémologique* fondamental dans le modèle de la machine neuronale.

La déclaration fondamentale de Steiner est la suivante : l'être humain, avec la partie qui "(re) connaît", est en fait toujours en dehors de son corps et de ses fonctions corporelles : "Il vit dans les choses, je l'ai souvent dit. Et qu'il reconnaisse quelque chose est basé sur le fait que son *expérience se reflète dans les choses* à son corps." ⁽⁴⁾ La base de la physiologie des sens anthroposophique est la suivante : "L'organisation sensorielle humaine n'appartient pas à l'être humain, mais elle lui est intégrée par l'environnement au cours de la vie sur terre. L'œil qui perçoit est spatial dans l'être humain, il est essentiel dans le monde.

(4) - Dornach, 30 août 1915, GA163, Chance, nécessité et providence

16

Et l'humain étire son être spirituel dans la seule chose *que le monde expérimente en lui à travers ses sens*. (Directive 171, cf. également p. 474. Le lecteur est prié de s'attarder sur de telles phrases) Le neuro-médecin et physiologiste ne considère pas les processus nerveux comme des événements miroirs, parce qu'il voit l'essentiel dans les processus à l'intérieur d'un "substrat nerveux" biochimique. Il examine les processus de mise en miroir à l'intérieur du "miroir" : dans l'organisme corporel et les voies nerveuses. Un "problème des nerfs" apparaît du fait que, selon Steiner, le mouvement arbitraire humain ne commence pas dans le "miroir" des processus nerveux, mais dans l'organisation autonome suprasensible de l'âme, dont le miroir est le système nerveux, afin que l'humain puisse se sentir comme un être "libre" de conscience de



jour. La représentation de nerfs "moteurs" est née de l'incapacité à considérer les processus de l'âme comme des événements autochtones. Le dogme fermement établi du système nerveux "sensorimoteur" matérialise l'état de fait extrasensoriel pour le transfert de "l'information" du système nerveux central aux "organes du résultat" ou "effecteurs" (muscles), lequel schéma de pensée vit du concept d'"information". Cette "information" est - pour pouvoir argumenter - présumée comme une catégorie en quelque sorte sûre. L'utilisation non réfléchie de ce concept comme nouvel absolu caractérise de nombreux domaines scientifiques aujourd'hui, où une "technologie de l'information" qui fonctionne semble être une base évidente. La recherche moderne sur les organismes finit également par atteindre le Prius de l'information lorsqu'elle observe "l'auto-organisation de structures cohérentes". Seuls quelques-uns remarquent que la subordination de l'humain au concept d'information est une variante matérialisée de l'ancien théisme. De même, l'"information", comme tous les concepts de Dieu, n'est qu'une extrapolation de la vie humaine concrète - l'asservissement historique des sciences à un absolu religieux est préservé, intériorisé dans la croyance en l'"information". L'essentiel dans ce processus est l'enchaînement de l'"information" à l'axiomatique traditionnelle de la "matière" et de l'"énergie", que les visions théistes du monde transmettent sous une forme modifiée. Le concept d'information peut seulement devenir vraiment fructueux lorsqu'il rappelle son origine dans la conscience concrète, qui est le facteur primordial par rapport à toute "science" et croyance en l'autorité - en tant que source de toute conceptualité, y compris les catégories de base telles que le temps, l'espace, l'histoire, etc. - et les dérivés des mêmes.

La position militante de Steiner à l'égard du système nerveux dual ne peut être comprise sans un retour au discours de la théorie scientifique. Pourquoi cette polémique radicale au profit d'une question scientifique apparemment spécifique ? (Le médecin F. Husemann remarquait déjà en 1921 que le résultat de la nature "sensible" de tous les nerfs, prétendue spirituellement-scientifiquement, "était souvent l'objet de questionnements, de doutes et de sourires" : "Les très intelligents pensaient que Rudolf Steiner ne possédait pas les connaissances physiologiques les plus élémentaires").⁽⁵⁾

La polémique notoire de Steiner est basée sur l'"épistémologie" existentielle de l'humain en tant que véritable "absolu" derrière tous les concepts d'esprit, de Dieu, de matière, d'énergie et d'information. La lutte se fonde sur l'autoritaire *impossibilité de la connaissance de la nature d'esprit de l'humain*, qui se manifeste par l'hypothèse de deux types de nerfs. Il ne s'agit donc pas d'une question de détail à l'intérieur d'une anatomie ou d'une physiologie donnée, mais d'une révision de principe, d'une autre

(5) - F. Husemann, Zur Frage der motorischen Nerven, 1921 (réimprimé dans Ärzte Rundbrief Nr.9/10, p.15-20, février/mars 1948)

conception de la "science", de la physique jusqu'aux nerfs des absolus se découvrant, le "corps humain" mal interprété, une autre anthropologie par excellence. La nature d'esprit de l'humain englobe les processus physiques visibles dans le "corps" et le "monde" comme faisant partie d'eux-mêmes ; dans les nerfs se trouvent les traces



ou "empreintes" de ce qu'est l'"activité nerveuse" réelle en tant qu'évènement miroir non sensoriel.

Une fois que le concept d'humain individuel naturel "piloté par des nerfs" a été exposé comme le produit de préjugés établis, une nouvelle approche inattendue de la "question sociale" s'ouvre. Cette "question sociale" influence depuis longtemps la vie des habitants de la terre, non seulement sous la forme des tragédies internationales du XXe siècle, mais aujourd'hui sous la forme des multiples "crises" et au niveau mondial sous la forme des différents "théâtres de guerre". Si la "nature d'esprit de l'humain" n'est pas un postulat de "valeurs" humanistes-esthétiques, mais s'avère être un fait et la plus haute instance, ainsi elle l'est aussi par rapport à toutes les doctrines idéologiques du salut, de l'idée d'État de Hegel à l'idée marxiste-léniniste de la "dictature du prolétariat", également par rapport à toutes les concentrations modernes de pouvoir de toutes sortes. L'expansion "sécuritaire" des instances supra-individuelles (États et super-États, institutions du capital, etc.) - bien qu'il y ait toujours des personnes concrètes derrière elles - s'exprime toujours dans des structures sociales collectivistes, même les plus subtiles (intériorisées). Cela s'accompagne de revendications de pouvoir cachées et impitoyables de la part d'humains individuels ou de groupes d'humains. Les techniques des services secrets témoignent d'une manipulation des plus intelligentes de la dialectique hégélienne, par le biais de la construction d'images menaçantes de l'ennemi.

Les réflexions qui entourent l'énigme du mouvement poussent à éclairer par elles-mêmes toutes les "crises" voulues et non voulues dans lesquelles s'exprime la "question sociale" permanente. Ici, la question est de savoir dans quelle mesure la vision de la société et de ses "crises" systémiques correspond à la vision préconçue de l'"être humain" interprétée de manière biochimique - qui est le pendant de l'image de l'individualité-esprit libre de "chair et sang".

La signification de la vue de Steiner sur la question du système apparaît dans un contexte qui, à l'horizon des sciences sociales pragmatiques, peut seulement être qualifié de dilettantisme utopique - aussi loin que la contribution de Steiner (sous la forme d'une "physiologie" sociale) pouvait absolument être perçue. Les commentaires de Ballmer sur ce non-sujet sont précieux - ils poursuivent inlassablement le contenu impulsif de la théorie systémique des organismes, qui décrit les "lois naturelles" de la coexistence future. Le dépassement des vestiges des anciennes structures aristocratiques doit déboucher sur de nouvelles formes de coexistence, dans les plus petites comme dans les plus grandes, jusqu'à une adaptation aux pouvoirs organisateurs, agissant à l'échelle mondiale, qui propulsent leur être et non-être dans la construction/déconstruction de capital et le contrôle des médias.

L'aveuglement analytique vis-à-vis des "forces d'impulsion" historiques qui travaillent souterrainement correspond exactement à l'indifférence aveugle vis-à-vis de l'enseignement anthroposophique sur les nerfs comme "dilettantisme non scientifique". Dans les deux cas, une prise en compte de Steiner n'est pas à attendre pour l'instant. Avant que la "crise" n'ait atteint le cœur/noyau de la théorie scientifique, accompagnée d'un état de guerre (civile), on peut à peine attendre une considération pour une polémique sur nerfs et société. Les "praticiens" de tous les do-



maines ne s'intéressent ni à une anthroposophie "historique" ni à une anthroposophie actuelle. Les germes d'une théorie anthroposophique de l'organisme

18

devront probablement attendre des siècles avant de pouvoir prouver leur fertilité. Le jugement ignorant du dilettantisme et de l'utopisme se laissera aussi peu influencer par les "crises" actuelles que les tragédies du XXe siècle n'ont pu modifier les convictions politiques fondamentales. - Selon Ballmer, l'"Occident" sera, moins par ses guerres que par le dogme subliminal du "mobile/mouvant immobile", l'image de Dieu du païen Aristote, dogme qui est la véritable "crise" derrière toutes les crises. L'impossibilité, soutenue par les universitaires, de reconnaître l'humain comme un être de/du monde, comme une "créature" du *sol/fondement du monde* se mouvant, est la source de l'*attitude asociale* qui prévaut. Sous l'idéologie de la vision du monde naturaliste-biologique, seuls la passivité et le cynisme peuvent s'épanouir, main dans la main avec les instincts égoïstes de groupe. (Cette paralysie sociale se reflète dans la théorie qui consiste à voir dans l'égoïsme de l'individu le seul moteur de l'ensemble social).

La prestation de la vie de Gerhard Kienle consiste en la lutte pour "le succès et la reconnaissance de la médecine anthroposophique aux yeux du public". La dimension des préoccupations qui y sont liées ne se manifesteront qu'à long terme - probablement seulement lorsque l'échec d'une "authentique" médecine anthroposophique, qu'il a lui-même déploré, sera plus clair. Ce n'est qu'alors que la question de Kienle pourra émerger du brouillard des clichés anthroposophiques, sous forme existentielle : le souci d'une "anthroposophie" qui est "sociale" parce qu'elle contient le "savoir" liant de l'être humain spirituel - la science comme *savoir réel/véritable*, comme processus personnel impulsant de connaissance. La connaissance

d'un monde dont l'essence veut se montrer comme "humain", jusqu'à la dernière fibre des processus chargés de corps et de destin. Dans le sens de l'anthropologie de V. v. Weizsäcker, on pourrait dire Kienle *voulait* le soin ou dans la ligne de pensée de Ballmer : Kienle *voulait* le soin de la sorte du monde. Ce qui est caché dans la résignation ultérieure de Kienle ne devrait pas tomber dans l'oubli.

L'objectif de cet article est d'examiner le complexe "souterrain" de la signification de Kienle pour l'anthroposophie en tant qu'un contexte humain malgré toutes les réserves. Cela inclut inévitablement un regard sur la manière dont les réalisations de Kienle dans le contexte anthroposophique ont été perçues/appréciées jusqu'à présent.

Un intérêt pour l'anatomie et la physiologie nerveuses, tel que Steiner la représente, ne peut probablement être attendu que si quelqu'un est déjà familier avec des contenus anthroposophiques. Le contenu de l'"échange de lettres" et de la rencontre Ballmer/Kienle devrait naturellement être discuté différemment pour d'autres lecteurs. - Les lignes directrices/précriptions des sciences académiques ont d'autres racines que la "science de l'esprit" de Steiner : d'une part une idée traditionnelle imprégnée ontologiquement de "l'âme" et du "corps", et d'autre part leur réduction matérialiste au "corps" biologique et à la "conscience" (en tant qu'épiphénomène des processus



neuronaux). Les deux variantes poussent dans le sol d'un dualisme philosophique préconçu et profondément enraciné, qui est d'origine "catholique aristotélicienne", comme l'appelle Ballmer. Les deux impliquent des axiomes subliminaux/sous le seuil inacceptable de nature "psychique", "physique" et "biochimique", les deux sont des transfigurations doctrinales et entravent une science expérientielle impartiale. - Comme déjà mentionné ci-dessus, un véritable empirisme n'est possible qu'au prix d'une inconditionnalité absolue, qui est également prête à mettre de côté les dogmes de "l'espace" et du "temps". Le plus grand obstacle est la représentation du mouvement à l'intérieur d'un schéma spatio-temporel (représenté de façon subliminale/sous le seuil). Comme l'observateur devient lui-même l'objet de l'observation, la condition de l'exclusion de toute prédétermination

19

pensante avec la plus grande prudence - y compris la croyance possessive en "mon" ou "ton" mouvement.

La "science de l'esprit" qui consiste en "des résultats d'observation d'âme selon la méthode de science de la nature" est une science empirique au sens premier/original, car elle évite toute postulation dogmatique. (Les adversaires de Steiner doivent le contredire, car ils ne reflètent pas suffisamment les prémisses cachées de leur propre consensus scientifique). La formulation exacte des explications de Steiner, les subtilités du texte écrit ou parlé sont importantes. Les termes centraux (par exemple "âme" ou "je") sont utilisés dans un contexte particulier, notamment dans le cas des conférences. La signification est dérivée d'un contexte concret, et non d'une limitation logico-définitive.

Dans la mesure du possible, les réflexions sont "à l'intérieur" des déclarations de Steiner, elles tournent en rond autour du thème central d'une "sorte de nerfs". Les répétitions sont inévitables, le reproche de manque de systématique est évident. Mais ici, la systématique est - à juste titre - réservée à un événement qui doit transcender le premier niveau de la logique définitionnelle. Comme les explications le montreront, les critères de la logique elle-même font partie d'un événement supérieur - ce qui n'excuse en rien les lacunes de cette enquête. Cependant, les multiples répétitions, le "cerclage" constant du sujet "nerfs, sens, système et volonté" survient avec intention.

Les références à d'autres auteurs exigent un retour constant au cœur de la théorie des nerfs et de la volonté de Steiner, les contrastes avec ses représentations sont destinés à contribuer à la compréhension, ils ne poursuivent pas de polémiques verbales stériles/infructueuses.

L'accent mis dans les citations sert à clarifier certains aspects, ils sont propres à l'auteur. Les références aux sources sont en grande partie faites avec la date et la référence à l'édition complète de Rudolf Steiner, sans indication du numéro d'édition ou de l'année de publication. Les références au "Briefwechsel über die motorischen Nerven" (Échange de correspondance sur les nerfs moteurs) sont faites sous la forme abrégée "Briefwechsel" avec la pagination de la nouvelle édition. Les références aux manuscrits non publiés de la succession de Ballmer sont faites avec les numéros de fascicules des chemises (Fz.) et les numéros des feuilles individuelles. **Une grande**



partie du livre consiste en l'explication avec la publication parue en 1994 (mise en évidence par le traducteur) : "*Die menschliche Nervenorganisation und die soziale Frage (L'organisation nerveuse humaine et la question sociale)*", à laquelle il est fait référence dans le texte par l'abréviation "*Sammelband (volume de collection)*". Les deux livres réunissent une multitude de points de vue sur le "problème des nerfs", qui - en ce qui concerne la "question sociale" - se terminent par l'appel à "l'action conforme au monde". L'éditeur Wolfgang Schad réunit différents auteurs anthroposophes dans les deux volumes et fait référence, dans sa propre contribution, à une "indication" de Karl Ballmer qui ne pourrait pas être plus énigmatique. L'implication spécifique de Ballmer permet de ne pas tenir compte de la "correspondance". Le sort des thèses ultérieures de Kienle, sa critique de la "phénoménologie" et du "goetheanisme" des chercheurs anthroposophes, est tout aussi inconsideré. - Comme la rencontre entre Ballmer et Kienle n'est ni mentionnée ni discutée, le lecteur est laissé dans l'ignorance quant à la congruence entre l'"expérience" de Ballmer et le développement ultérieur de Kienle. Cette évolution - une sorte de syncope à l'"expérience", ou une résonance - ainsi que l'échange de lettres deviennent un *anathema* anthroposophique à travers la manière subtile du "traitement" éditorial/rédactionnel. Une perception du point de vue de Ballmer liée

20

au contenu devient empêchée d'un côté par cette disqualification morale, de l'autre côté par une *substitution* raffinée : l'auteur Schad la présente au lecteur sous le couvert de sa propre interprétation psychologique des déclarations de Steiner. - Fondamentalement, la discussion sur le "problème des nerfs" est conçue comme une discussion scientifique experte - qui *contredit* à la fois le point de vue de Ballmer et les conséquences idéologiques tirées par Kienle (1982), selon lequel "lorsque nous pensons pratiquer le Goetheanisme, nous prenons les "lignes de base de l'épistémologie de la vision du monde de Goethe" et examinons ainsi notre propre procédure, et que lorsque nous ne réussissons pas scientifiquement et ne nous affirmons pas dans le monde, nous prenons les indications de Rudolf Steiner pour lui exposer notre propre contradiction. ⁽⁶⁾

Le fait d'antidater la "conversation anthropologico-anthroposophique" à l'état des connaissances avant la publication de la correspondance fausse le but annoncé dans la préface de l'anthologie : "le bilan intermédiaire d'un demi-siècle de travail sur la compréhension de l'humain et de son rapport au monde". Il est dommage qu'un véritable bilan intermédiaire soit non seulement falsifié par l'élimination des contributions de Kienle et Ballmer, mais aussi *rendu impossible*. Ce type de "bilan intermédiaire" détruit le capital intellectuel qui est disponible sous la forme des contributions de Kienle et Ballmer. La signification centrale de l'intervention journalistique de Ballmer sous la forme d'un "échange de lettres", son caractère d'"expérience" existentielle, ne devient vraiment claire que sur fond de manipulations de la rédaction. L'absence des thèses critiques ultérieures de Kienle vis-à-vis de "l'âme de groupe universitaire" ne peut être considérée comme un *symptôme* suffisamment important d'une entrave à la connaissance.⁽⁷⁾ De l'avis du rédacteur, l'intelligence normale de la lutte de Steiner contre la "superstition" des nerfs "moteurs" est de toute façon surchargée - ce qui rend en principe superflu dès le départ la question de la



"discussion/conversation scientifique" reliant, y compris le contexte de l'"organisation des nerfs" avec la "question sociale". La suppression/l'élimination de l'accès à l'âme de raison analytique ignore complètement la demande de Steiner de rechercher des preuves empiriques dans le domaine de la physiologie normale dans le but de réfuter le dogme des nerfs duels. - En outre, le fait que Schad ait retiré le sujet du rayon de la science normale a l'avantage de rendre également impossible une éventuelle accusation d'erreur à l'adresse de Steiner - mais au prix du fait que les explications anatomiques-physiologiques d'innombrables conférences peuvent réellement être de signification pour la conscience normale. Après que plus de trois cents pages de la lutte de Steiner aient été reformulées en "problème de Steiner", Schad note/établit : *"De la "conscience objective", "le problème des nerfs moteurs de Steiner ne peut même pas être vu à ses débuts, encore moins résolu..."*. (anthologie, p. 305) Il n'est pas surprenant que dans le contexte de cette ignorance, il faille faire disparaître les réprimandes de Steiner et les analyses de situation de Ballmer, mais surtout les idées/vues ultérieures de Kienle concernant l'opposition interne à Steiner). - La manière de travail de Schad clarifie involontairement le sort/destin de la correspondance comme un événement social continu - bien que dans la contre-image négative du tabou. Cela est nécessairement lié au contenu et de nature personnelle. Non seulement il déforme les vues de Ballmer et de Kienle, mais il altère également les formulations de Steiner par une tendance à traiter de manière sélective les textes sources.

- Ce qui est grave, c'est que la procédure implique tous les co-auteurs du projet de livre dans un certain "cours" en

(6) - G. Kienle in : Nouvelles du travail anthroposophique en Allemagne, Pâques 1983

(7). La collusion évidente ne pouvait plus compter sur l'accord de Kienle, qui à l'époque a remis en question ses propres méthodes de travail antérieures et a exclu toute participation au projet de livre, au plus tard à partir de 1982.

21

ce que les participants individuels ne peuvent pas voir en tant que tels. Paradoxalement, l'anthologie convient, "grâce" à ce scénario délicat, pour poser les jalons de la prise en charge du problème des nerfs. L'ampleur de l'engagement justifie l'attention que porte la présente rédaction à la forme et au contenu de l'approche de W. Schad. Il peut sembler étrange que des remarques apparemment fortuites soient discutées en détail, mais cela fait partie de l'aspect visuel/optique d'une considération qui ne prend pas la "vérité" comme une définition statique abstraite, mais comme un événement ou une "expérience/un vécu", comme "destin". Cela conduit à une "symptomatologie" qui recherche un "mouvement de base" plus profond ou un courant à ses symptômes.

En outre, des auteurs anthroposophiques qui ne sont pas impliqués dans le "cours" de l'anthologie devraient également être discutés, en particulier Gisbert Husemann MD, Wolfgang Garvelmann MD, Klaus Jensen MD et J. W. Rohen MD. Ce dernier est professeur émérite et auteur de plusieurs manuels tels que "Anatomie topographique"⁽⁸⁾, ainsi que "Anthropologie fonctionnelle et spirituelle"⁽⁹⁾. La discussion avec les différents auteurs se confond, de sorte que les titres des sections ne donnent qu'une orientation approximative. Les titres sont conçus non seulement comme des résumés, mais aussi (en partie) comme une sorte de "mémoire" condensée - d'où la



manière quelque peu inhabituelle de fixer les titres. En général, je voudrais ajouter que le livre est conçu comme un "modèle de travail", il est moins destiné à être un recueil documentaire qu'à initier un événement (de diverses sortes).

Le terme "problème des nerfs" est généralement compris comme désignant le problème qui se pose pour une anatomie et une physiologie anthroposopiques du fait de la position frontale intransigeante de Steiner face à la double doctrine des nerfs sensibles et moteurs. Steiner lui-même ne parle nulle part d'un "problème des nerfs", mais de "bêtises", "faiblesse de sens", etc. de la double physiologie nerveuse. - Un "problème des nerfs" similaire n'existe pas en neurologie universitaire, comme le montrera l'exemple de Rohen. La situation de départ n'est pas reflétée, les fondements dogmatiques sont "ancrés", tout questionnement sceptique doit être compris comme le résultat d'une connaissance anatomique insuffisante ou d'une pensée latérale dilettante - réaction suffisamment commentée par Steiner. Contrairement à d'autres domaines scientifiques, l'anthroposophie doit ici se démarquer par sa netteté, car le thème du mouvement arbitraire rassemble tous les aspects physiques, physiologiques, psychologiques et spirituels de l'étude de l'humain.

La tentative d'éliminer la "correspondance" de la discussion scientifique est compréhensible, car Ballmer examine la situation délicate, voire embarrassante, dans laquelle se trouvent les médecins et les naturalistes anthroposophes à la suite des polémiques massives de Steiner. Sa vision de la fonction (sensitive) uniforme et constante des neurones est encore étrangère à la physiologie. L'idée de base est le "flux d'information" matériel entre les muscles et le système nerveux central. Des modèles explicatifs sophistiqués servent de support, qui sont présentés de manière beaucoup plus "plausible" qu'auparavant - l'effet suggestif des modèles et graphiques "illustratifs" ne devant pas être sous-estimé. L'influence des analogies technologiques (combinées à un concept d'"information" non réfléchi) est évidente. Les variantes modernes de l'ancien

(8) - J. W. Rohen, Anatomie topographique, Schattauer Verlag 2008

(9) - J. W. Rohen, Une anthropologie fonctionnelle et spirituelle, Maison d'édition Urachhaus, 2009

22

modèle télégraphique semblent si convaincantes qu'il n'y a guère de place ici pour le scepticisme et le doute - à moins de reconnaître les anthropomorphismes inévitables qui hantent tout le monde du langage et de la pensée des analogies techniques : "l'humain" est difficile à sonder à partir de l'homuncule, l'humain-machine sociologique-biochimique en réseau n'est pas une alternative à l'*individualiste éthique*. - Sans la volonté d'accepter une possibilité de perception métapsychologique, "visionnaire", il est impossible d'accepter la théorie nerveuse de Steiner comme base d'une "révision" de l'appareil des prémisses neurologiques. En outre, une vision "spirituelle" du monde ne nécessite pas nécessairement une révision fondamentale de la neurologie. Ce n'est que dans le cadre du dépassement d'une vision du monde dualiste au profit d'une vision du monde "trichotomique" qu'apparaît une nouvelle vision des corps organiques comme révélateurs d'un contenu de monde "spirituel" (comme la "volonté"), et donc de la fonction du système nerveux et des autres systèmes.



Dans le domaine de la neurologie, la médecine anthroposophique ne peut apparaître comme une "extension" de la médecine conventionnelle, elle en est - du point de vue de Steiner - un adversaire déclaré, jusqu'à la date d'expiration des principes "scientifiques" banals de la doctrine nerveuse valable. Cette situation paradoxale se reflète dans la tendance à l'indifférence passive face aux polémiques de Steiner dans le domaine de la médecine anthroposophique, à une accoutumance paradoxale et à une "tolérance tacite d'un inévitable". Lorsque des déclarations militantes sont *absolument* faites, le phénomène de *neutralisation active* par l'interprétation psychologique n'est pas absent, de sorte que les polémiques peuvent d'une certaine manière être accommodées dans le domaine de la pensée scientifique spécialisée. Cette réaction, pour ainsi dire de "droit naturel", est le sujet du présent document.

Ce fait est généralement occulté ; avec Ballmer, Kienle a été l'un des rares à résister à l'indifférence et à la neutralisation et à avoir eu le courage d'aborder la situation embarrassante - une chose qui avait jusqu'alors été tout aussi passivement ignorée ou activement neutralisée. Gerhard Kienle - en tant que neurologue et anthroposophe - est en quelque sorte l'"incarnation" du "problème des nerfs", controversé sur le plan existentiel. La vaste biographie de Kienle de l'auteur Peter Selg documente involontairement cette situation paradoxalement non résolue : les doutes existentiels qui y sont associés sont "désamorçés" par leur déplacement vers les problèmes pragmatiques de la fondation d'une université à Herdecke. Le traitement problématique par le biographe du complexe des difficiles doutes de Kienle est aussi un cas de neutralisation active - à la fois des polémiques de Steiner et de la critique du Goethéanisme par Kienle. Ce "cas" est également un symptôme de la nécessité compréhensible de ne pas se rendre prématurément aux événements existentiels dramatiques qui se cachent *derrière* la polémique. Le travail de Selg doit être discuté, car la préoccupation centrale de Kienle - la mise au jour "idéologique" des erreurs de la médecine orthodoxe - ne peut autrement émerger dans sa dimension profonde - comme un événement du destin. Une biographie anthroposophique est nécessairement *plus* qu'une documentation ; elle inclut l'auteur dans un "processus de volonté" constitutif, dans un événement "physiologique" de grande envergure.

Du côté de l'académie, il n'est pas nécessaire de réviser l'anatomie nerveuse duale, puisque a) les deux zones de l'âme connues du représenter et du sentir sont saisies dès le départ comme des *fonctions neuronales*, et b) une "volonté" est inconnue en tant que zone/domaine spirituelle-émotionnelle/d'âme autonome, de sorte qu'aucun corrélat physique (aucune "manifestation") ne peut lui être attribué. Pour autant qu'un "vouloir"

23

soit pris en compte, cela est également attribué aux processus nerveux "moteurs" et aux processus musculaires biochimiques - ce paradigme n'est touché nulle part.

Steiner représente la façon de voir, le corrélat de l'activité nerveuse ne peut être basé que sur les *représentations* de volonté, mais que la volonté elle-même se manifeste de *manière autonome/autarcique* en relation avec les processus nerveux (spécifiquement anti-vitaux), et que cela se fait exclusivement sous la forme de processus de *formation* de substances. - Le point de vue de la médecine orthodoxe est déterminé par



la genèse des concepts qui sont revêtus de termes techniques et de sémantique académique : les approches influencées psychologiquement, l'expertise matérialiste, les visions du monde consciemment choisies ou subliminales/sous le seuil conduisent à une théorie des nerfs pour laquelle l'approche "spirituelle-physique" de Steiner est un non-sens, un postulat absurde/insensé au-delà de toute science "sécurisée". La représentation d'une volonté motrice ou de nerfs de commande a depuis longtemps imprégné tous les domaines de la vie en tant que "mentalité". Cette circonstance est d'autant plus grave que, pour Steiner, la fertilité empirique et la vérifiabilité de sa vision du système nerveux sont incontestables. - Cependant, deux brefs regards croisés sur des recherches récentes (Benjamin Libet et Franz Mechsner) visent à montrer que, compte tenu de certaines découvertes empiriques récentes, la science spécialisée pourrait se rapprocher des thèses de Steiner si le dogme du contrôle des mouvements neuronaux cérébraux ne s'y opposait pas.

D'un point de vue anthroposophique, l'organisme visible fait partie d'un être humain suprasensible, auquel sont attribuées les capacités de percevoir/représenter, sentir et vouloir. Ce concept de l'être humain découle d'un "empirisme" spirituel-scientifique, une *vision* qui rejette a priori la physiologie matérialiste. *Cet* empirisme est diamétralement opposé à la physiologie dominante du système corporel matériel, "biochimique", et à sa détermination génétique.

L'empirisme véritable exige le courage d'être radicalement impartial, de laisser derrière soi les représentations de base. La seule expression linguistique des formes de pensée ne laisse guère de place à l'effacement du modèle moteur-neuronal valable ; la théorie des nerfs de Steiner est donc pour l'instant littéralement au-delà des possibilités de la pensée et du langage. Ainsi, le "problème des nerfs" est un test de la maturité des participants individuels, au-delà de la responsabilité et de la compétence "scientifique". (On ne peut parler de compétence réelle que lorsque les innombrables obstacles à un véritable empirisme dans le domaine de la science de la nature ont été levés).

Parmi les auteurs réunis dans la publication de Schad, la signification du discours de Ballmer en 1953 et de la position critique ultérieure de Kienle n'est claire que pour le rédacteur en chef. Le "soin" sélectif de ces deux auteurs découle de cette circonstance et de la défense préventive contre une "solution finale" au problème des nerfs moteurs. Schad écrit dans l'avant-propos : "Un demi-siècle de travail a été accompli sur cette question, et il semble donc approprié de faire le point aujourd'hui. Il faut dire qu'il n'est pas question ici de proposer la solution finale. Cela a trop souvent été dit trop tôt. La première préoccupation est de faire le point sur l'état actuel du débat. L'"état actuel de la discussion" inclut la connaissance tacite ou la réserve de l'éditeur selon laquelle la "solution finale" proposée "trop souvent trop tôt" ne devrait pas être incluse dans l'"état de la discussion", car cela rendrait *cette* sorte de "discussion" impossible. Les lettres de Ballmer *doivent* être supprimées si l'on veut épargner aux scientifiques philosophes les dangers d'une décision de vision du monde qui est depuis longtemps devenue nécessaire. Pour la

même raison, le changement de position de Kienle en 1982 ne doit pas devenir appa-



rent. Le projet de livre à grande échelle ne révèle pas un état de la discussion, mais plutôt le *brouillard* épais qui doit entourer la remise des diplômes de Ballmer et la honte de la critique du Goetheanisme par Kienle.

La clarification menaçante de l'ensemble du décor à partir de la correspondance est empêchée par le mythe de la "solution finale", qui est hostile à la science et s'exprime "trop souvent et trop tôt" - du chapeau magique de la "manipulation prudente" émerge la figure brumeuse du "champ de conversation dénaturé". La "théorie de la conspiration" officielle est censée empêcher le changement de temps menaçant, déclenché par le "doute de soi" pressant, dans le ciel de l'âme du groupe d'érudits. L'"opposition à Steiner" latente, le front du brouillard - courageusement abordé par Kienle - doit être protégé contre les turbulences orageuses, en particulier contre la "peur des nerfs" Ballmer. - Mais avec la publication de la nouvelle anthologie sous un autre titre, Schad lui-même est passé dans le camp des "solutions finales". Derrière ces mises en garde, il y a en fait une tentative d'établir sa propre interprétation comme définitive. Le changement de position de Schad à l'occasion de la nouvelle édition en juillet 2014 sera examiné à la fin de ce livre. Puisque Schad, pour sa part, défend désormais une théorie ultime comme vérité ultime, la critique morale précédemment exprimée contre les "solutions finales" *lui* retombe naturellement dessus. Ceci est d'autant plus piquant qu'il attribue sa « double nature psychologique du je » au méchant Ballmer. De l'œuf du coucou sort l'une des "solutions" qui ont été qualifiées de "trop souvent trop tôt".

Le présent livre a également pour but de réfuter l'absurdité contre-productive de "l'image de l'ennemi" de Ballmer. Le revirement de Schad conduit cette image de l'ennemi à l'absurde. Le puissant destin de la lutte idéologique de Steiner dans la vie de Ballmer et de Kienle ne parle pas de la nécessité d'une protection contre le "polémiste" Ballmer. Les déclarations de Ballmer sont nécessairement basées sur une compréhension de la dimension idéologique et chargée de monde de la lutte contre le système nerveux dualiste. La polémique aiguë de Steiner se tient avec celle de Ballmer sur *une* étendue.

Parmi les anthroposophes de renom, seule la professeure Karen Swassjan a eu jusqu'à présent le courage de s'aventurer dans les "bourrasques" de Ballmer en termes de contenu. Dans le livre "Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit", qu'il a édité, il écrit : "Le souci de Ballmer est que ses correspondants ne reçoivent pas leur futur karma anthroposophique comme un cadeau, mais d'une collision intérieure profonde et sans soulagement de la douleur"⁽¹⁰⁾.

*

Ballmer se sentit obligé d'écrire des lettres au jeune médecin de l'époque sur la base de son essai "Questions fondamentales de la physiologie des nerfs", qu'il avait soumis en 1950 sous la forme d'un manuscrit imprimé. Les lettres de Ballmer vont au fond des "questions fondamentales", les "lignes directrices" insuffisantes de celles-ci sont mises en lumière. Steiner lui-même était conscient (malgré les polémiques simultanément féroces) de l'impossibilité et du désespoir (et donc de la pure injustifiabilité) de sa position frontale face à la théorie actuelle du nerf moteur sensible. En réponse à une question, il a déclaré qu'une autre interprétation que cette double interpréta-



tion n'était pas vraiment possible au début : « Maintenant, c'est tout à fait possible - comme je l'ai dit auparavant - tant que l'on est capable de rester à l'intérieur du factuel purement matériel

(10) - Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit, Éditeur auGoetheanum 1999, p.225

25

- pour se satisfaire de cette explication. Et je ne crois pas non plus qu'une interprétation différente puisse être adoptée si l'on ne veut pas passer au fait qu'il s'agit d'un supra-sensible, c'est-à-dire d'une observation réelle, si l'on ne veut pas passer à ce fait ». ⁽¹¹⁾ Les travaux du jeune Kienle prouvent que sans une révision fondamentale des orientations idéologiques, il n'est pas possible d'accéder aux résultats de "l'observation réelle".

Il en va de même pour les contributions anthroposophiques plus récentes. Toutes se situent dans le champ de tension entre le "fait matériel" et les faits suprasensoriels de "l'observation réelle". Comme - consciemment ou seulement en termes d'humeur - la révision nécessaire avant que la dimension du je humain en tant que "chose du monde" ne se brise trop tôt, le "système théorique" de la théorie des nerfs de Steiner est affecté dès le départ/du début. L'utilisation variée que Steiner fait des termes "je" et "âme" devant des publics différents laisse la place à des interprétations très diverses, avec des sous-entendus "psychologiques". La caractéristique de l'utilisation de ce mot par Steiner est cependant qu'il y a une démarcation claire avec les représentations-je psychologiques liées au temps. C'est ce qui ressort également de nombreux extraits sur la compréhension du système nerveux et de la volonté.

Les auteurs anthroposophes doivent se laisser mesurer, pour les besoins de leur mandat, devant la communauté scientifique par la question suivante : leurs concepts sont-ils tirés du langage et de la pensée "normaux" ? Ou sont-ils développés à partir des directives de la science spirituelle ? D'où viennent-ils, sont-ils supposés sans réflexion ? Les instruments conceptuels de Steiner sont tout autant un "problème" que le rejet catégorique des nerfs "moteurs". En adoptant les éléments conceptuels et la sémantique de Steiner, on peut facilement prétendre en maîtriser le contenu. Au "problème des nerfs" s'ajoute, si l'on regarde bien, un "problème linguistique et conceptuel".

Le ténor de Karl Ballmer est le suivant : la doctrine de la fonction de perception uniforme des nerfs est un point central de la vision du monde de Steiner, une thèse "de la plus haute importance idéologique/de conception du monde". C'est une intuition idéologique/de conception du monde et un fait que les nerfs moteurs n'existent pas. La question des nerfs moteurs ne peut donc sérieusement pas être posée et traitée dans le domaine de travail de l'anatomie et de la physiologie actuelles ». Avec cette spécification, il serait plus facile de ne pas entrer dans le domaine des professionnels anthroposophes concernés en premier lieu. Néanmoins, une tentative devrait être faite ici, malgré tous les préjugés et les difficultés. La carrière de Kienle montre que les réflexions sur le "problème des nerfs" mènent sans relâche aux questions de conception du monde les plus centrales.

Le dilettantisme dans le traitement de la polémique de Steiner contre le système ner-



veux dual consiste à tenter de remplacer le caractère scientifique de cette lutte de conception du monde par un discours scientifique spécialisé. Les thèses de Steiner sont de la science au sens premier du terme, qui peut être vérifiée à tout moment et, de plus, comme les "événements en cours" peuvent être vérifiés à tout moment - par eux-mêmes.

Nous sommes spectateurs et participants à la preuve existentielle de la philosophie de Steiner, selon la phrase :

"L'anthroposophie en tant que "science de l'esprit" est la preuve existentielle de la philosophie de Steiner, et n'est de l'occultisme que dans ce sens pur et strict. " ⁽¹²⁾

La probation est un événement "social", dont les événements entourant la "correspondance sur les nerfs moteurs" sont une partie.

(11) - Dornach, 5 janvier 1922, Réponse aux questions des enseignants, GA303, p. 340 s.

(12) - K. Ballmer, lettre au pasteur Asmussen du 17 juin 1933, Fz.331001

26

La compréhension de ceux-là n'est pas un processus abstrait, mais un nouvel événement et une nouvelle action : toujours une nouvelle "présence"/un nouveau présent. Cette ligne directrice se trouve dans une remarque de Ballmer tirée du manuscrit "Goethe en Allemagne" : *"Toute tradition supposée est finalement basée sur une illusion. La tradition en tant que récit transmissible (en tant que religion ou science, et bien sûr aussi en tant qu'anthroposophie) serait sans valeur s'il n'y avait pas l'autre chose : qu'au présent... la vérité se crée, grâce à laquelle un passé peut devenir vrai "* ⁽¹³⁾.

La vue scientifique sur mouvement et nerfs "moteurs" (motoneurones) est plus qu'une "science" distincte/délimitée, elle vit aujourd'hui dans l'attitude/la mentalité des humains de par le monde entier. Le traitement du "problème des nerfs" est de la plus grande importance sociale et sociologique. La revendication de l'anthroposophie à ce sujet est considérable - la lutte de Steiner contre les "nerfs moteurs" est directement liée à une nouvelle conception différenciée de la société, l'organisme social tri-articulé. Les anthroposophes peuvent difficilement nier la nécessité d'un tel débat. La question de la symétrie de la "physiologie" organique et sociale sera un thème constant dans ces discussions, mais elle ne peut être traitée que dans les termes les plus larges. Dans l'héritage écrit de Ballmer, il y a de nombreuses références à l'organisme social comme analogue de la physiologie et de l'anatomie de l'être humain. Cela justifie une publication séparée sur la "question sociale", à partir de laquelle la dimension idéologique du "problème nerveux" sera développée plus avant.

Janvier 2016 - Peter Wyssling

(13) - Manuscrit "Goethe en Allemagne", 1949, Fz.075002

27

Il n'y a pas d'inexactitude plus flagrante que cette distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs dans le corps humain.

Rudolf Steiner



Prologue

Le "problème des nerfs" : au centre d'un tournant du monde

Toutes les données relatives à la physiologie et à l'anatomie de l'être humain s'inscrivent dans le cadre d'une image de l'être humain qui, la plupart du temps, n'est pas consciente en tant qu'"image", mais qui est présumée de manière irréfléchie - au sein d'un contexte temporel de nature religieuse ou scientifique, au sein d'un paradigme, au sein d'un "langage" correspondant. Ce n'est pas le cas des représentations anthroposophiques de l'anatomie humaine, dans la mesure où elles reposent sur une "vision" qui peut être considérée comme une nécessité pour sortir de la conditionnalité des images de l'humain conditionnées historico scientifiquement, des interprétations du monde et des paradigmes (et de leurs univers linguistiques) limitatifs. Comme cette "vision" remonte à l'individu concret Rudolf Steiner, à partir du "leg" duquel elle peut être "reçue" à la mesure de la représentation et de l'étude, il existe un conflit fondamental par rapport à la compréhension actuelle de la science, qui rejette fondamentalement une telle démarche, parce que la capacité spirituelle d'un humain particulier n'entre pas en ligne de compte comme fondement et objet de la "science". La science est comprise comme quelque chose de fondamentalement différent. Steiner s'y oppose, il insiste sur le fait que le spirituel (ou "ce qui est d'âme"), qui se présente toujours sous une forme subjective, est la seule source de science par excellence, que toute forme de science ne peut être rien d'autre qu'une "science de l'esprit".

Sortant de la solitude d'une vision et d'un savoir sûrs et irréfutables, Rudolf Steiner se présente devant le public en affirmant qu'il n'existe pas de nerfs ayant une fonction dite "motrice" et que, tôt ou tard, la science empirique de la nature se heurtera elle aussi à ce fait : "... l'impulsion de la volonté en tant que telle intervient directement dans le métabolisme de l'humain, et ce dans tous les membres du métabolisme. La différence entre l'explication qui doit être donnée ici sur la base de la recherche anthroposophique et celle qui est habituellement reconnue, réside dans le fait que la recherche habituellement reconnue suppose que l'impulsion de la volonté est d'abord transmise par le nerf et qu'ensuite seulement elle se transmet aux organes concernés, qui exécutent alors par exemple les mouvements."⁽¹⁴⁾ La discussion partant de cette position semble cependant d'emblée sans issue, car une autre explication que celle des signaux nerveux "moteurs" (déclenchant le mouvement) ne semble pas du tout entrer en ligne de compte dans le cadre des possibilités de pensée et des modèles d'explication actuels. Le paradigme du déclenchement moteur neuronal du mouvement ne pourrait pas être plus solidement ancré. Pourtant, Steiner ose s'attaquer aux nerfs dits "moteurs", à la doctrine duale des nerfs moteurs et sensitifs :

"Vous voyez, on dirait que l'on voudrait, j'aimerais dire, à partir d'un certain radicalisme, par critique, mettre à bas ce avec quoi tant d'humains se sont donné tant de peine sérieuse. Mais ne croyez pas que ce soit facile ! Ne croyez pas que ce soit facile. J'ai commencé à m'occuper de la théorie des nerfs comme tout jeune homme, et c'était pour moi quelque chose de bouleversant de constater à quel point cette théorie des nerfs est justement

(14) 5. janvier 1922, Dornach, Réponses à des questions devant des professeurs, GA 303, p. 340 s



le mauvais serviteur du matérialisme, parce que ce qui est une influence psychique/de l'âme directe de la volonté sur le métabolisme est matérialisé par le fait que l'on se représente que le cordon nerveux matériel porte l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, c'est-à-dire au muscle, à l'organe moteur/de mouvement". (15)

La lutte contre les deux types de nerfs va bien au-delà d'une thématique scientifique spécialisée, elle annonce un *changement d'époque/tournant des temps* : il s'agit de la position de l'humain - ou mieux de l'être humain - dans l'ensemble de l'évolution cosmique. La science de la nature elle-même se transformera lorsque l'étude des processus de construction organique arrivera à la découverte de la dégradation "dévitalisante", lorsque le processus de mort permanent au sein des événements organiques/du devenir organique - et avec cela le savoir de la "destinée/détermination" du système nerveux, de la signification de la transformation de celui-ci entre la naissance et la mort de l'organisme humain - deviendra un thème. L'étude de l'évolution sera complétée par l'étude de la *dévolution*. Cela aura des conséquences importantes, notamment la remise en question de la loi de la constante énergétique. La question scientifique est en même temps une question de vision du monde : la transmission de l'énergie originelle ou de la force de volonté originelle à l'humain individuel créé (son émancipation progressive de son origine, de déterminations extérieures) est le contenu central de toute "évolution", qui implique le processus de mort ou de sacrifice des forces de forme "toutes puissantes" (aujourd'hui "génétiques"), des forces cosmiques originelles ou de volonté, leur dévolution. La croyance en la constance de l'énergie, en des "lois naturelles" immuables, transmet la subordination de l'humain sous l'absolu tout-puissant (vénéré comme "Dieu" dans les religions). La dotation progressive de l'humain individuel avec une "force de volonté" propre, théologiquement connue sous le nom de "chute par pêcher" (respectivement "chute de séparation"), sa capacité au "mal" et au "bien", à la "liberté", à la "volonté propre", engendre/provoque finalement aussi la "science" et la "culture", aussi toute la "technique" favorisant et entravant. Les sciences de l'esprit comme les sciences de la nature se transformeront dans le cadre de la découverte empirique de la dévolution - en tant que condition préalable à la conscience et avec cela à la "science" -, en dépit de tous les préjugés dogmatiques. Une activité scientifique qui stagne dans "l'informatique" ressuscitera de la "déshumanisation" automatisée sous des formes de nouvelles connaissances plus profondes de l'essence/être de l'humain, de la "conscience de soi".

Dans la mesure où l'on veut s'engager dans l'autre vue de Steiner et dans les paradigmes qu'il laisse entrevoir, à savoir la fonction nerveuse et l'influence directe de la volonté sur le métabolisme, on ne peut éviter, dans la phase initiale "vaine" de cette avancée, du *tournant des temps des mondes* qui a commencé, de clarifier les données du savoir et de la "science". Ce prologue aimerait être un prélude à cette démarche.

Comme il est prouvé que c'est toujours un humain individuel qui est à l'origine des processus de pensée et avec cela de la science, il n'y a pas d'autre solution que de se référer aux prestations pensantes d'humains individuels concrets. Ceci est généralement reconnu, mais les conséquences de ce fait ne sont généralement pas tirées. Au lieu de



se baser judicieusement sur la "profondeur" et la "compétence" de certaines individualités concrètes, on justifie la "sécurité" scientifique par le consensus du plus *grand nombre* possible de "sujets". On ne cherche pas le "savoir", mais la "certitude intersubjective" dans le cadre de la "théorie de la liberté" démocratique et pluraliste, plutôt que dans "la profondeur/le tirant d'eau" des penseurs individuels. Dans le sillage de cette évolution, le processus de pensée, la capacité d'esprit de

15 - 21 avril 1920, Bâle, conférence "*Die Dreigliederung des menschlichen Wesens (Le trimembrement/la tri articulation de l'être humain)*", GA 301, p. 31 f

29

l'humain individuel, se comprend comme prestation "neurocognitive" d'un système biochimique, le système nerveux central, ce qui résulte en une position de force de la neurophysiologie et des "sciences neurocognitives" par rapport aux autres domaines scientifiques. Toute "connaissance" est comprise comme quelque chose qui *reproduit/décalque* une réalité "réelle", généralement présupposée comme telle, par des processus dans le système nerveux central (cerveau), ou qui tente de fixer le résultat de cette reproduction comme "théorie" (interprétation, signifiante). La science est fondamentalement comprise comme une théorisation qui doit être comparée en permanence avec la réalité "réelle", mais qui ne peut jamais l'atteindre "réellement".

Toutefois, il échappe à cette argumentation que les systèmes neuronaux et les cerveaux sont implicitement supposés être des faits concrets, en contradiction avec sa propre déclaration selon laquelle rien, y compris les systèmes neuronaux - donc la condition de base pour l'aperception et la cognition - n'a la permission de valoir comme "fait certain/sûr". Par définition, il n'y a aucune affirmation sûre, même la venue en l'état d'affirmations abstraites telles que "il y a des cerveaux" ou "il y a des systèmes" présuppose certains complexes de perception et un processus de pensée. Pour neutraliser cette contradiction évidente, la logique scientifique arrive à la conclusion que la "vérité" n'existe pas par principe, que seule une "approximation" des théories présentées peut être visée par rapport à une "réalité". La théorie et la "réalité" sont opposées l'une à l'autre, il n'y a finalement que des images et des affirmations subjectives ; le seul "savoir" sûr dans le concept neurocognitif du monde réside dans l'affirmation paradoxale qu'il n'existe pas de "savoir" ou de "vérité" sûrs. Cette *ultima ratio/ultime raison* est paradoxalement considérée comme une vérité certaine. Elle remplace la quête après la vérité par une approximation permanente d'un inconnu (par l'"état de la théorie"), le savoir rationnel par l'"attitude d'attente" intentionnelle. Ce déplacement de la "vérité" dans le domaine émotionnel d'une "attitude" construit cependant, comme nous l'avons dit, entièrement sur la "vérité assurée" contradictoire des cerveaux et des nerfs réels, en tant que producteurs de la perception et de la conscience. Ce rattachement entre les nerfs et la conscience est manifeste dans la formation du mot "neurocognition". Elle représente un a priori évident, un "au-delà" par rapport à toutes les autres considérations, qui est à la base de tout type de "savoir" comme un fait qui ne doit pas être justifié davantage. Lorsque cet a priori - en fait trivial - est découvert comme une contradiction inadmissible, toutes les autres réflexions doivent s'arrêter pour des raisons scientifiques objectives, car elles ont perdu le sol sous leurs pieds. Mais comme l'a priori est une certitude si profondément ancrée, il ne fait pas l'objet d'une réflexion dans l'activité scientifique normale. Au cas où il est



quand même envisagé, il ne reste que l'illusionnisme pragmatique cynique comme "solution", qui rejette toute autre réflexion comme "de toute façon inutile" et se consacre sans hésiter au quotidien et à l'habituel, en particulier au "privé". Le phénomène selon lequel toutes les questions du "problème corps-âme" classique apparaissent sous une forme ou une autre au sein des sciences neurocognitives n'est pas non plus gênant. A y regarder de plus près, l'a priori du lien/rattachement entre le système nerveux central et la cognition ne représente en effet qu'une variante "plus rationnelle" du "problème corps-âme", qui fournit une occupation bienvenue dans un nouvel environnement sémantique.

Il se comprend de soi-même que le consensus général, qui construit sur une contradiction fondamentale, *doit* rejeter une "vision" telle qu'elle était réclamée par Steiner comme nécessité et base logique et cohérente d'une neurologie et d'une physiologie viables/capable de porter. La nature et la pertinence d'une telle "vision" doivent être exclues d'emblée, malgré la propre vision "assurée" des neurones et du cerveau comme seule base de connaissance ou de formation théorique. Bien que la compréhension normale actuelle de la science repose de même sur des prestations subjectives de l'esprit ou de la pensée,

30

même en ce qui concerne le refus de la possibilité d'un savoir "certain", la suprématie de la pensée "neurocognitive" est à ce point intouchable que son incohérence logique n'est tout simplement pas un sujet. Le *verum index sui et falsi* est mis hors service, il n'y a pas d'autre critère de "vérité" que le consensus général. Celui-ci exige certes partout à grands cris la *vérifiabilité*, mais ne se laisse pas vérifier lui-même, ne se soumet pas à ses propres prémisses. Le consensus en tant qu'*attitude de croyance/foi*, qui se base sur les performances intellectuelles normales et moyennes des nombreux scientifiques comme "référence", est tout-puissant. Il écrase le fait que tous les processus de connaissance et tous les progrès reposent sur les "performances" de certains individus concrets et sur leur "originalité", voire leur "génie", qui s'inscrivent au fil du temps comme des "vérités" générales et sont à nouveau *présupposées* pour la "création de savoirs".

Cela devient évident par le contraire : si un consensus général conduit à l'empêchement de la connaissance progressive, à la condamnation dogmatique et à l'entrave d'une nouveauté - comme c'était le cas autrefois de la part des structures cléricales face à la "science" naissante - la performance d'individus face au système de consensus social est considérée comme une vertu, une performance pionnière. La sortie de la "secte" de la foi consensuelle est jugée positivement. Des martyrs comme Giordano Bruno sont considérés comme des pionniers de la "science" parce qu'ils se sont opposés à une attitude de foi réactionnaire. Les changements de paradigme déclenchés par des performances de pensée "vraies" sont en conflit depuis des siècles avec des structures de pouvoir devenues qui, suite au consensus général, ne peuvent se voir que comme *absolument* valables et non comme relatives. Rien n'a changé à cet égard : l'image de foi *actuelle* consiste à savoir paradoxalement qu'une connaissance sûre est impossible. La seule chose certaine est qu'un phénomène tel que l'empirisme spirituel de Steiner "selon la méthode de science de la nature" ne peut être considéré comme une science, car il est construit sur les performances d'un individu qui ne peuvent pré-



tendument pas être "vérifiées" - dans le cadre de l'image de foi actuelle. L'image de la foi implique notamment que le personnel et l'universel représentent des contradictions irréconciliables, que l'individuel ne peut en aucun cas avoir une validité objective. A cela s'oppose la conception de Goethe :

"La vérité apparaît à l'humain individuel dans un vêtement individuel. Elle s'adapte aux particularités de sa personnalité individuelle. Cela est particulièrement vrai pour les vérités suprêmes, les plus importantes pour l'humain. Pour les obtenir, l'humain transfère ses expériences spirituelles les plus intimes sur le monde qu'il regarde et, avec elles, ce qu'il y a de plus singulier dans sa personnalité. Il existe aussi des vérités universelles que chaque être humain assimile sans leur donner une coloration individuelle. Mais ce sont les plus superficielles, les plus triviales. ... La vérité parle différentes langues et dialectes à l'intérieur de chaque individu ; dans chaque grand humain, elle parle sa propre langue, qui n'appartient qu'à cette personnalité. Mais c'est toujours la même langue qui parle". (16)

A l'incrédulité quant à la possibilité d'un savoir sûr s'oppose ici la certitude de la "vérité" individuelle. Que signifie en fait "connaissance" ? Connaissance ne signifie pas que "le nerf et le cerveau" construisent une image du monde, mais que le monde lui-même se découvre dans l'esprit de l'humain :

"Le contenu de la pensée qui jaillit de l'esprit humain lorsque celui-ci se confronte au monde extérieur est la vérité. L'humain ne peut pas exiger une autre connaissance que celle qu'il produit lui-même. Celui qui cherche encore derrière les choses quelque chose qui devrait signifier leur véritable essence

(16) Steiner, *La vision du monde de Goethe*

31

ne s'est pas amené à la conscience que toutes les questions sur l'essence des choses proviennent seulement du besoin humain de pénétrer avec la pensée ce que l'on perçoit. Les choses nous parlent, et notre être intérieur parle lorsque nous observons les choses. Ces deux langages proviennent du même être originel, et l'humain est appelé à provoquer/effectuer leur compréhension mutuelle. C'est en cela que consiste ce que l'on appelle la connaissance. Et c'est cela, et rien d'autre, que recherche celui qui comprend les besoins de la nature humaine. À celui qui ne parvient pas à cette compréhension, les choses du monde extérieur lui restent étrangères. Il n'entend pas l'essence des choses lui parler depuis son for intérieur. C'est pourquoi il suppose que cette essence est cachée derrière les choses. Il croit à un monde extérieur encore derrière le monde de la perception. Mais les choses ne sont extérieures que tant qu'on se contente de les observer. Si l'on réfléchit à elles, elles cessent d'être en dehors de nous. On se fonde dans leur essence intérieure. Pour l'humain, l'opposition entre la perception extérieure objective et le monde intérieur subjectif des pensées n'existe que tant qu'il ne reconnaît pas l'appartenance commune de ces mondes. *Le monde intérieur de l'humain est l'intérieur de la nature"*. (17)

- Cette constatation est le germe d'une physique qui ne voit pas d'inconvénient dans la subjectivité de la connaissance, mais le signe de la vérité et de la science par excellence. En ce qui concerne la *volonté* humaine, cela signifie que les expressions corporelles de celle-ci sont la forme subjective ou personnelle (la seule adéquate) de l'apparition de "l'intérieur de la nature", comme corps individuel agissant.



Le monde intérieur humain est l'intérieur de la nature

Dans la personnalité subjective apparaît le contenu le plus profond du monde

La distinction entre "monde intérieur humain" et "nature" devient caduque pour l'action *humaine*. Face à cette affirmation, toute la force de pensée devra se concentrer sur l'attribut "humain", la question rigoureuse étant : de quel être "humain" peut-on supposer que son action extérieure est identique au monde intérieur ? Depuis A. S. Eddington et C. G. Jung (ce dernier dans son échange avec le physicien Wolfgang Pauli) ont envisagé le processus physique du monde comme une *conscience*, cette question de l'essence plus profonde de l'"humain" est devenue la question ultime, même pour une pensée de science de la nature.

Le "monde intérieur humain" pensé ici n'est pas à saisir par la croyance neurocognitive en l'a priori du système nerveux central : le monde intérieur humain est ici le "monde" par excellence. Tout ce qui se passe dans le corps - y compris le système nerveux central - est un "extérieur" à ce monde "intérieur", aussi l'étude des événements nerveux dépend de ce "monde intérieur subjectif des pensées", du monde en tant qu'"intérieur". Ces constatations de Steiner - ici dans le cadre d'une description de la vision du monde de Goethe - savent que le monde normal des pensées (la raison cognitive) est un produit secondaire du monde intérieur humain réel et "agissant". Les désignations ultérieures (anthroposophiques) de Steiner pour ce monde intérieur sont : l'imagination, l'inspiration, l'intuition. Celles-ci conduisent dans "l'essence des choses", conformément à la phrase des Sentences/Principes :

"Le monde intérieur humain est l'intérieur de la nature". Ce fait "n'est pas contredit par le fait que des humains différents se font

17 Introduction aux écrits de science de la nature de Goethe (GA 1), chapitre XVIII, également la citation suivante.

32

des représentations différentes des choses. Ce n'est pas non plus parce que les organisations des humains sont différentes, de sorte que l'on ne sait pas si une seule et même couleur est vue de la même manière par des humains différents. Car il ne s'agit pas de ce que ces humains se fassent exactement le même jugement sur une seule et même chose, mais que le langage que parle l'intérieur de l'humain soit précisément le langage qui exprime l'intérieur des choses. Les jugements individuels sont différents selon l'organisation de l'humain et selon le point de vue à partir duquel il considère les choses ; mais tous les jugements proviennent du même élément et conduisent à l'essence des choses. Celui-ci peut s'exprimer par différentes nuances de pensée, mais il n'en reste pas moins l'essence des choses. - L'humain est l'organe par lequel la nature révèle ses secrets. *C'est dans la personnalité subjective qu'apparaît le contenu le plus profond du monde. ...* Ce n'est pas dans ce que fournit le monde extérieur que se trouve le but de l'univers et de l'essence de l'existence/l'être-là, mais dans ce qui vit dans l'esprit humain et en émane/provient. ... L'humain doit laisser parler les choses de son esprit s'il veut connaître leur essence. Tout ce qu'il a à dire sur cette essence est emprunté aux expériences spirituelles de son for intérieur. L'humain ne peut juger le monde qu'à partir de lui-même. Il doit penser de manière anthropomorphique. ..."

La concept d'"humain" de Steiner n'est pas une définition biologique et psychologique



d'un primate avancé, il est formé à partir de ce poste d'observation de l'*anthropomorphisme*. La minuscule "secte" de ceux (les "anthroposophes") qui *aimeraient* vérifier cette pensée "anthropomorphique" sur eux-mêmes, en tant que sujets concrets, s'oppose à la masse numériquement puissante des croyants consensuels qui persistent dans l'attitude fondamentale paradoxale décrite ci-dessus vis-à-vis de toute "vérité". Les premiers sont constamment tentés de livrer le "chercheur spirituel" Steiner à la "science" paradoxale des seconds à des fins de "vérification et de falsification". De leur côté, les partisans du consensus renoncent à l'examen pour s'en tenir à l'image préconçue du "gourou Steiner" et de ses dépendants et ne pas exposer leurs propres bases de jugement paradoxales à aucunes complications.

Dans la mesure où, du côté de l'"anthroposophie", l'analyse de la "science" actuelle en tant que croyance d'autorité s'agite, la calomnie latente des prestations de Steiner en tant qu'imposture occulte devient active - comme cela se passe par exemple par le spécialiste scientifique de Steiner, le Dr. H. Zander. Le fait qu'il s'agisse ici d'un théologien catholique titulaire d'un doctorat rend la contradiction de la situation encore plus évidente. Comme une telle "critique" ne résiste pas à l'auto-examen logique, elle doit se baser sur la *croyance* consensuelle en l'impossibilité de principe de la recherche spirituelle.

Voilà pour autant tout d'abord sur l'arrière-plan de la physiologie et de l'anatomie de Steiner, basées sur la "vision subjective", et ses indications particulière concernant la médecine et la science des nerfs. Les anthroposophes académiques se trouvent dans la situation délicate de représenter une "nouvelle" compréhension de la science et du savoir, voire une nouvelle science de la volonté, face à un dogme neurocognitif existant, sans maîtriser eux-mêmes l'anatomie et la physiologie visionnaire. La connotation d'"imposture" ou de "fantaisie" se manifeste automatiquement lorsque les déclarations de Steiner sont mesurées à l'aune de la "capacité moyenne" des personnalités subjectives normales. C'est une situation embarrassante, voire grave, pour tous les participants, y compris pour les adversaires de la médecine et de la physiologie anthroposophiques. Celui qui veut suivre les thèses de Steiner quitte le consensus "sûr" pour plonger dans un champ "d'affirmations incertaines", voire dans le champ d'une physiologie entièrement nouvelle, ou d'une chimie et d'une psychologie élargies,

33

qui sont ici élargies à quelque chose *qui est inconnu en tant qu'objet de science de la nature : la "volonté"*. En gardant cela à l'esprit, il faut d'abord se demander quelle est la "volonté" de la physiologie de Steiner - si l'on veut éviter cette question et présupposer que la "volonté" est un objet selon des modèles de pensée psychologiques, on tombe forcément dans des contradictions avec les présentations partiellement polémiques de Steiner. Pour désamorcer et dissimuler ce désagréable dilemme, toute une série de variantes d'interprétation s'offre à nous, allant de la constatation de "déclarations peu claires" à une "situation factuelle qui a entre-temps changé".

Si la situation embarrassante n'est pas révélée, les représentants de Steiner doivent "manœuvrer" de cette manière pour échapper à la critique obligatoire qui leur est adressée par l'image de l'humain valant classiquement. Comme il n'est pas acceptable pour le consensus dominant de dévoiler clairement le fait que l'on se base sur les pres-



tations de pensée d'une seule individualité, et que cela est même déclaré non scientifique, la ruse tactique consiste à *dissimuler* largement la référence à Steiner au lieu d'insister sur son bien-fondé, sur la clarification de la situation initiale. Pour ne pas perdre l'impression de "scientificité", les universitaires d'origine anthroposophique ont tendance à entrer dans le débat de manière "peu claire", ils "opèrent" ou "affabulent". La relation cachée avec Steiner est perceptible pour l'interlocuteur comme une attitude de foi irrationnelle qui contredit la croyance paradoxale en l'impossibilité de savoir. Cette malhonnêteté latente repose d'une part sur la contradiction réactionnaire du consensus ancré dans le public, et d'autre part sur la croyance de pouvoir éventuellement reproduire le regard de Steiner ou le remplacer par ses propres capacités de réflexion. Cela conduit à un comique de situation, car l'écart par rapport à l'exigence de Steiner doit être comblé de manière *verbale* pour faire croire à une "plausibilité scientifique". Dans le cas de la physiologie nerveuse, le "doute permanent" présenté de manière académique doit se débattre avec un Steiner qui s'est opposé de manière offensive au consensus scientifique. Dans aucun domaine scientifique Steiner n'est aussi polémique que lorsqu'il est question des nerfs "moteurs" ou du concept de motricité déclenchée par les neurones.

Dans le domaine de l'anatomie des nerfs sensori-moteurs, il est vain de vouloir réviser Steiner en vue d'une crédibilité actuelle *conforme à la science* - celui qui s'y attelle malgré tout doit d'abord essayer de relativiser le ton "insultant" de Steiner. Il faut notamment interpréter cette certitude inébranlable qui déclare obstinément :

"Tout cela, la science de la nature le montrera aussi à l'avenir". ⁽¹⁸⁾
- La prétention ne peut être surpassée : Le mouvement volontaire n'est pas *déclenché* par des nerfs, mais par le processus métabolique, le processus "déborde" le domaine de l'organisme, la conscience qui vit dans les rapports d'équilibre et de force du monde extérieur, *l'âme vit avec ses actes les événements du monde extérieur*. Pour le concept goethéen d'assimilation du "monde intérieur humain" et des "entrailles de la nature", l'action de la volonté humaine est la pierre de touche, l'auto-vérification par excellence, car l'action humaine est l'expression naturelle directe de "l'intérieur humain". Chaque nécessité d'une médiation extérieure de la nature et de l'"intérieur" doit pouvoir être démontrée comme une conclusion erronée. Comment Goethe "dans Steiner" procède-t-il avec le fait des nerfs musculaires internes au corps ? Pourquoi en a-t-on besoin au royaume d'une "nature" dont l'intérieur se vit comme une conscience humaine subjective ? - La réponse à cette question réside dans le fait que l'"humain" n'est tout d'abord pas simplement

(18) 15 mars 1917, Berlin, GA 66, p. 138

34

"humain" au sens du concept philosophique de Steiner-Goethe, mais doit d'abord être éduqué à la découverte de son intériorité (en tant qu'intériorité de la "nature" s'individualisant), à partir des conditions concrètes de son attachement extérieur avec la nature. Tout "percevoir", "savoir" et "agir" n'est pour l'instant qu'un reflet entaché d'erreur de son être réel, qui se met à la disposition du devenir de l'"âme" ou des "âmes" dans la dégradation et l'usure de sa "substance" spirituelle. La mort est un "pas d'étape" dans ce processus d'auto-révélation. Le corps humain organique est la substance de dégradation, la forme d'énergie ou de volonté qui forme le sujet et qui s'ex-



pose à l'erreur des consciences qui s'éveillent d'être déjà "humain" et "l'intérieur humain", dans le principe monumental : *l'intérieur humain est l'intérieur de la nature.*

Le nerf "moteur" est porteur d'une "activité nerveuse" suprasensible dont l'essence consiste à paralyser, à tuer le "modèle" corporel individuellement modifié en vue d'un reflet (perception).

Individuellement modifié" est synonyme pour "génétiquement déterminé" - le matériel génétique de départ est l'absolu spirituel et physique, le macrocosme "coagulant" dans le physique terrestre, l'humain originel qui se sacrifie ou "Dieu" .

Le nerf "moteur" à l'intérieur du corps organique (de la substance de dégradation) est prédisposé à percevoir (réfléter) le processus métabolique qui repose à la base de la volonté. L'activité de la volonté se situe totalement en dehors de la détectabilité neuronale et aussi en dehors du champ d'observation psychologique normal, c'est pourquoi elle n'existe pas en tant que phénomène *neurocognitif* au sens actuel. ⁽¹⁹⁾

La conscience, ou plutôt le sous conscient endormi, se trouve dans la mécanique physique du monde extérieur, dans la dynamique de la gravitation, de la vitesse, de l'accélération, du ralentissement, de la rotation, etc. L'"âme" est bien plus que la "psyché", elle est le "monde" : essentiellement équivalente au monde des forces physiques ; *l'âme est à la fois le monde extérieur et le monde intérieur.* Le "sens du mouvement" perçoit les mouvements à *puissance de monde* de l'organisme individuel au moyen des nerfs "moteurs" sensitifs, il présente les mouvements à la *conscience diurne ordinaire*, le sens est dans l'événement - l'événement se perçoit lui-même : il se "pense", les mouvements s'agissent d'eux-mêmes. L'arbitraire est possible parce que les événements *tiennent compte* des représentations de mouvement apprises de la conscience ordinaire : les événements du monde du mouvement de l'organisme individuel se laissent contrôler et piloté *par exercice*. Tant le petit enfant que l'adulte devient constamment quelque chose de nouveau, une "identité" en flux, dans l'action à puissance de monde de l'organisme dans son "environnement". Le déclencheur n'est cependant pas la vie "neurocognitive" des pensées, mais les processus métaboliques subtils dans le sang et les muscles. Il existe un lien/pendant mystérieux entre la vie de la pensée et le mouvement des membres ; en cas de perturbation ou de lésion des voies nerveuses, le mouvement ne peut pas être représenté ou seulement partiellement, il ne peut pas être perçu correctement : il n'a pas lieu ou - de manière spécifique - il est "perturbé".

La physiologie de Steiner représente en double point de vue une prétention/exigence : *les nerfs n'ont rien à voir avec le vouloir, ou seulement indirectement, et le vouloir lui-même n'existe pas en tant que thème neuro-physiologique, mais seulement en tant que thème de la mécanique, de la physique et de la transformation de la matière dans le métabolisme.* En ce qui concerne le système nerveux, il est la base de la vie de représentation, mais seulement la "base". La vie de représentation est "étrangère" à la vie nerveuse, elle n'en est en aucun cas la fonction ou le produit.

(19) R. Steiner : "Von Seelenrätseln" (Des mystères de l'âme), IV Esquisse d'élargissements, paragraphe 6



La matière nerveuse est le lieu où l'organique "*se détruit soi-même en soi*", se trouve en développement régressif. La vie spirituelle d'âme est aussi indépendante du système nerveux qu'un enfant l'est de ses parents. Là où le nerf se ramifie, la vie s'éteint. Les cellules nerveuses ne se divisent plus. *Dans les nerfs, le "processus nerveux" proprement dit est à distinguer radicalement du processus de nutrition des nerfs.* ⁽²⁰⁾

Le mouvement n'est rien de moins que : une gravitation dynamique personnalisée, resp. une "lévitation" dynamique, un *dépassement des "lois de la nature" (considérées comme intangibles)* - un "miracle" magique, mais qui n'est pas perçu comme tel parce que cet événement miraculeux est la chose la plus normale du monde - le noyau fondamental de l'expérience de soi par excellence. Le plus grand mystère est caché derrière l'interprétation scientifique erronée de la motricité, qui opère avec des représentations technologiques et biochimiques - dont font partie en premier lieu le déclenchement et le contrôle cérébraux des mouvements. Pour clarifier le "non-sens" des nerfs moteurs ou sensori-moteurs déclencheurs, Steiner a dû créer au préalable un nouveau champ scientifique : l'individuation des forces naturelles ou la physique personnalisée ou la mécanique personnalisée. De même que la physique classique et moderne étudie l'action des forces à l'échelle nanométrique et macroscopique, la "physique personnalisée" a pour objet l'action des forces en tant que phénomène individualisé, en tant qu'individuation de la dynamique du monde. Un nouveau domaine scientifique s'ajoute à la psychologie : ***l'étude de la volonté en prise sur le monde/à puissance de monde***. La connaissance de la réincarnation, la transformation des forces spirituelles en formes, forces et effets du destin terrestres et physiques, en fait partie.

(20) Zurich, 14 novembre 1917 (GA 73) :

"Ce qui se développe ainsi dans l'humain à partir du sol de la décomposition/déconstruction, de la mort/du dépérisement, en tant que vie spirituelle et d'âme, tout d'abord en tant que vie de représentation, se présente aussi tout à fait à la conscience contemplative en pendant avec la vie organique, tout d'abord la vie nerveuse ; mais de telle sorte qu'elle n'a dans cette vie nerveuse que sa condition, son sol, ce qui doit être là, sous cette condition qu'elle peut s'activer en ce lieu. Par contre, ce qui s'active - bien que, pour l'observation extérieure, cela semble provenir du système nerveux, cela semble être lié au système nerveux -, cette vie spirituelle et d'âme est aussi indépendante du système nerveux que l'est l'enfant vis-à-vis de ses parents, qui développe une activité intérieure indépendante, bien que les parents soient le sol maternel pour ce sur quoi l'enfant doit se développer. De même que l'on peut voir la cause de l'enfant dans le couple parental, mais que l'enfant se trouve dans un développement complètement libre de son individualité, et que l'on ne peut pas dire que si l'enfant grandit jusqu'à l'indépendance, il n'y a pas en lui une mobilité détachée de ses parents, de même il faut dire que ce qui s'anime et se développe dans le sens spirituel et psychique se rend indépendant du sol maternel sur lequel il doit s'épanouir. Je ne fais ici qu'esquisser un système de représentations qui, au fil du temps - la science de l'esprit est donc au début de son développement - connaîtra une édification tout de suite *parce que certaines représentations de science de la nature seront poussées à leur paroxysme*".

- Dans la diction de Ballmer, ce processus est le suivant : "Il n'y a pas de "vie" dans toute la nature si la mort n'accomplit pas à chaque seconde la génération physique originelle. Nos physiologistes (en tant que chercheurs remarquablement efficaces, sobres et infiniment sympathiques) ressentent aujourd'hui très clairement qu'il n'y a pas de science à faire avec le vieux baratin de l'âme et de la vie et de l'entéléchie ; on les pousse carrément à comprendre que le corps, en tant que sujet-objet de l'événement physico-physiologique, doit être toto genere esprit:

corps comme esprit, et esprit comme corps. *Vu ainsi - les gens-chercheurs apprendront à le reconnaître - le 'matérialisme' de la recherche moderne est un don de Dieu*". (Lettre à Claude Richard Stange, 22 novembre 1951, non publiée).

La position de Steiner contre toutes les images scientifiques actuelles de la physique, de



la chimie, de la biochimie, de la génétique, de la psychologie, etc. ne pouvait pas être plus exigeante. Peu d'anthroposophes remarquent que cette position frontale est la seule conséquence concevable de l'idée de base de la philosophie de Goethe et de Steiner : Que dans l'humain, la "création" veut atteindre un but qui ne sera atteint que dans la *libération* radicale de la créature de toute détermination extérieure ou intérieure. (La négation de toute vision théiste ou téléologique du monde serait une farce, une imposture philosophique, si les "forces de la nature" ne se trouvaient pas en fin de compte sous l'emprise de l'humain : non pas dans le sens d'une "maîtrise de la nature", mais comme une mise à l'épreuve de la proposition : *l'intérieur humain est l'intérieur de la nature*). Que cela soit déjà le cas dans le mouvement le plus quotidien, depuis le mouvement des yeux jusqu'à la pirouette du patineur artistique, en passant par chaque mouvement de parole du larynx, chaque respiration et chaque battement de cœur, chaque sourire, chaque pression de touche - on n'y arrive pas si vite si on ne peut pas se libérer de l'emprise du monde de représentation du déclenchement classique du mouvement.

Le dogme du consensus dominant/régnant s'oppose à la nouvelle théorie de la volonté.

Le consensus régnant, dans le sens de l'épistémologie de Kant, part de ce que la connaissance scientifique consiste en principe en la formation d'une théorie face à une "réalité" de fait inconnaissable. Le rapport entre la "réalité" et la "théorie" est considéré comme un problème qui doit également faire l'objet de la théorisation. C'est pour cela qu'existe le domaine des théories scientifiques ou de l'"épistémologie". Peu de gens sont en mesure de remarquer que tout ce complexe de "théories de la connaissance" repose à son tour sur des jugements préconçus, qui conçoivent chaque processus de pensée comme une fonction d'un événement cérébral biochimiquement et électriquement représenté, de même que toute perception est pré-interprétée comme le produit de processus dans le système sensoriel et nerveux. Les quelques personnes qui le remarquent se trouvent dans la position difficile de devoir contester ce consensus scientifique général. ⁽²¹⁾ La protestation consiste à prouver que le consensus n'est pas du tout scientifiquement

(21) Le consensus scientifique se nourrit de l'incapacité et de la réticence à se confronter à une étude empirique et au développement/à l'évolution de la pensée. Des phrases comme la suivante sont absolument intemporelles : "Puisque nous faisons l'expérience d'une légalité réelle, d'une détermination idéale dans la pensée, la légalité du reste du monde, dont nous ne faisons pas l'expérience dans celle-ci même, doit aussi déjà être incluse dans la pensée. En d'autres termes, l'apparence pour les sens et la pensée s'opposent dans l'expérience. Mais celle-ci ne nous renseigne pas sur sa propre essence ; celle-là nous renseigne en même temps sur elle-même et sur l'essence de cette apparence pour les sens". (Ballmer reprend cela dans les Rudolf Steiner Blätter 1928 : "En constatant que la partie observable du contenu du monde (dans la mesure où la pensée elle-même n'est pas l'objet de l'observation) est là sans l'intervention de la pensée, on tient compte d'une habitude de pensée qui, de manière correspondante, a déterminé jusqu'à présent toute la pensée de la vision du monde. En effet, on suppose sans le dire que la pensée (conscience) ne serait pas la cause de l'apparition de la partie purement observable du contenu du monde..." - Ballmer insiste dans ses écrits ultérieurs sur le fait que, du fait du "sens de la pensée" (sens du concept), la "pensée" au sens de l'affirmation ci-dessus ne peut pas être assimilée à la "pensée" triviale (représentation), car cette dernière doit être attribuée, avec les autres domaines sensoriels, au "simplement observable du contenu du monde". La conscience intellectuelle actuelle n'a tout d'abord aucune part à la "pensée" au sens de cette théorie de la connaissance, elle n'est pas encore parvenue à la pensée proprement dite, à l'intuition. Cette mise au point sans compromis est à la base du combat contre Ballmer par les représentants d'une "théorie anthroposophique de la connaissance".



à tenir, parce qu'il est illogique ou contre logique : si l'on part des processus physiologiques des nerfs et du cerveau, tels qu'ils sont soutenus et présumés par ces théories scientifiques consensuelles, on part d'un "fait" (existence de nerfs, etc.) qui n'est pas du tout admissible dans le cadre de cette image du monde. Cette image du monde exclut de s'appuyer sur l'existence de choses réelles, de processus, etc., elle ne doit admettre comme "absolu" que la théorisation subjective et pensante et la logique (pensée) elle-même, que la conscience individuelle présentée de manière "monadique" comme support d'affirmations quelconques sur un "réel". L'existence même d'un "réel" doit absolument être perçue comme une affirmation totalement subjective, ce qui conduit au caractère étrangement métaphysique et non scientifique de la "science" prétendument non dogmatique. (Les conséquences sociales de cet illusionnisme et de ce solipsisme sont encore difficiles à prévoir aujourd'hui, les terribles cataclysmes du XXe siècle font partie de ses symptômes nihilistes).

Ce dilemme de la logique, qui est paradoxalement traité avec le plus grand sérieux à un niveau de discussion ou de discours qui a lieu / est vécu "réellement", parce qu'il doit en effet "s'assurer" en tant que "science" dans des rituels de plausibilité, constitue l'arrière-plan de la situation dans laquelle se trouvent les adeptes "anthroposophiques" de Steiner. Ceux-ci doivent se confronter d'une part à un état pragmatique de la recherche dans les "sciences spécialisées", en général le complexe universitaire existant "réellement", et d'autre part à la validité des théories scientifiques qui soutiennent ou décrivent le consensus dominant. Naturellement, l'"anthroposophe", dans la mesure où il se considère comme un universitaire, souhaite opposer à la suprématie du consensus un complexe interne sous la forme d'une quantité critique d'universitaires pensant "autrement", car au sein du consensus, le nombre de représentants d'une théorie joue un rôle essentiel, en plus de la réputation et de la fréquence de citation, etc. de celle-ci. Les partisans de la "vision" de Steiner, qui se trouvent comme nous l'avons vu dans une situation difficile à deux égards, se mettent ainsi dans une "position de combat" illusoire, car le débat n'est pas du tout une question de nombre de participants, mais uniquement une question de rigueur logique et de cohérence des arguments avancés, qui parlent en faveur de la plausibilité, de l'"admission" et de la validité interne de la "vision". Dans un premier temps, il ne s'agit donc que de la lutte de la connaissance et de la pensée se manifestant individuellement contre le consensus fondé sur des préjugés, le combat de David contre la suprématie de la conception statistique et sociologique du savoir et de la science, qui exclut la possibilité d'un "savoir" sûr. - La démonstration de l'existence d'un "espace scientifique anthroposophique" n'est pas un argument pour la validité de la "vision" anatomique et de l'anatomie et de la physiologie qui en découlent, y compris la théorie des nerfs. Au contraire, nous n'oublions pas que l'existence d'un espace de consensus anthroposophique-académique est l'indice que quelque chose "ne colle pas encore entièrement" :

 La théorie de la connaissance de Steiner n'est bien sûr pas "anthroposophique", elle pratique "l'empirisme psychique/d'âme", elle est logiquement rigoureuse et sans présumés. Mais elle n'est pas transposable à la conscience normale ; l'"anthroposophie" aimerait "amener" cette conscience à penser. La situation est paradoxale : la théorie de la connaissance de la pensée mondaine s'applique à une conscience en développement, au sein de laquelle la "pensée" représentative actuelle est une perception sensorielle du



monde physique (corps et "environnement"). Cette perception sensorielle (miroiter/reflèter) se produit là où l'organique "se détruit soi-même en soi", là où il y a dégradation. (Là où l'on représente, il y a dégradation de la substance nerveuse, et inversement - voir ci-dessous) Dans le livre *Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)*, chap. 5, la nécessité absolue de distinguer le sens du concept ou de la pensée et "penser" est formulée de la manière suivante : "Cela conduit à une psychologie déficiente et aussi à une théorie de la connaissance déficiente, si l'on ne sépare pas nettement la "saisie de pensées" [sens de la pensée] de l'activité de pensée et si l'on ne reconnaît pas le caractère conforme au sens de la première".

38

une *vision* à puissance de monde du sublime événement de la volonté s'oppose à la théorisation sur les nerfs "moteurs". L'affirmation de "l'existence" (institutionnelle, journalistique, médiatique) d'un complexe académique "anthroposophique" peut en outre avoir un effet catalytique-provocateur sur les adversaires potentiels du "regard" non consensuel.

L'analyse de cette situation est nécessaire, car l'apparition d'un tel complexe avant et après la mort de Steiner a créé un fait qui suscite la controverse. Rudolf Steiner lui-même s'était déjà vu contraint de s'opposer à la conception que les universitaires anthroposophes avaient d'eux-mêmes, de défendre la "vision" face à une "phénoménologie" philosophique, un pseudo-"goethéanisme". Il polémiqua contre la "communauté des savants", l'académique "âme groupe des savants", qui voulait soumettre la vision suprasensible à ses critères de vérité, sans tenir compte de sa propre "protection/assurance" précaire dans un monde scientifique pragmatique. Le fait que, par principe, ce ne soit pas la méthode descriptive de la "science" établie "fondée sur des faits" qui soit le critère de la vraie connaissance, mais le "faire" de la pensée, certes subjective, mais qui fait partie du monde, devait obligatoirement devenir le carburant d'un conflit permanent. Ce conflit se manifeste aujourd'hui encore dans toute tentative de se présenter au public avec les résultats et les conséquences de la "vision" de Steiner. Les "représentants" de la "vision" doivent se confronter à la difficulté fondamentale de leur situation, ils doivent se "justifier" - devant eux-mêmes et devant le public. Dans la mesure où la science de Steiner, la "science de l'esprit d'orientation anthroposophique", ne repose pas "uniquement" sur la prémisse que Steiner est le seul habilité à voir, cette justification doit être abordée de diverses manières : a) le bien-fondé (rigueur, plausibilité, compétence) de l'individu Rudolf Steiner peut être présenté, dans la mesure où cet individu décrit sa pensée comme un processus "à puissance de monde", sur lequel repose d'abord tout le contenu de l'"anthroposophie", b) l'évidence des affirmations de Steiner peut être comparée à l'empirisme, à l'état actuel de la recherche scientifique, et c) on peut démontrer sa propre compétence en ce qui concerne les performances de sa "propre" pensée et de sa recherche, sa contingence logique et spirituelle interne, et sa "réputation" dans un domaine spécialisé pragmatique. Sur ce dernier point, il faut savoir que l'"action" de sa propre pensée est certes subjective, mais qu'en tant que phénomène subjectif, elle représente un phénomène à puissance de monde. Toutes les conceptualités telles que le sujet, l'objet, le moi, le temps, l'espace, etc. etc. doivent d'abord être produites par la pensée. Même l'idée que la pensée est "subjective" est un produit de la pensée, qui opère ou "fonctionne" elle-même au-delà de toute détermination, au-delà aussi de toute délimitation par rapport aux "perceptions", observations, "faits", etc. La pensée prend aussi toutes les affirmations sur elle-même de son propre "faire". Cela conduit à une certitude absolue, à un ancrage de tout "savoir" dans un élé-



ment absolu qui ne peut apporter d'autre preuve que la référence à son propre faire : la production de toute conceptualisation, de tout énoncé sur soi, le monde, les "sujets" qui s'y trouvent, etc. Cet ancrage absolu et irréfutable surmonte la référence naïve consensuelle à une "réalité" extérieure à la pensée. Et aussi la référence "naïve" à un absolu qui est fixé comme quelque chose d'"inaccessible" : dans le style des anciens dogmes théologiques, des abstractions philosophiques idéalistes comme le "moi", l'"idée", le "concept", l'"esprit du monde", ou des grandeurs physiques plus récentes qui partent d'éléments atomistes ou de "quanta d'énergie", du "temps", de l'"espace", de l'"information", etc. On se retrouve ainsi au cœur du dilemme de la logique, qui doit se justifier elle-même pour pouvoir être envisagée comme base de la "science", et donc de la logique elle-même.

39

La confrontation de l'"adepte" de Steiner commence donc par une confrontation avec soi-même, avec le phénomène donné de sa propre pensée, de sa propre connaissance. Cela se passe dans une situation "biographique" et professionnelle, etc. concrète. La "pensée" se maintient tout d'abord sous la forme d'une dépendance existentielle individuelle d'un support individuel, que l'on décrit comme "Je", comme personnalité. Ce porteur, un "humain" concret - comme l'a analysé correctement Max Stirner -, se confronte dans un contexte factuel et social donné : avec lui-même, avec les autres, avec des individus vivants ou décédés, avec leurs théories, ou dans le cas de "Steiner" avec une "vision" prétendue, un édifice de monde appelé "anthroposophie", aussi avec ses fondements philosophiques et épistémologiques. Cette "vision", appelée par Goethe "faculté de jugement observatrice/contemplative/visionnaire", contient des affirmations sur tous les domaines de la vie existant parallèlement - actuellement -, elle se veut même socialement pertinente, elle veut "impulser" la vie commune des humains. Parmi les affirmations de Steiner, on trouve des indications sur les rapports/pendants "karmiques" du destin qui, en parlant d'elles-mêmes, doivent être pertinentes pour la propre existence de l'"élève spirituel", sous une forme ou une autre. La confrontation avec "Steiner" est en même temps une confrontation avec soi-même et son "environnement", y compris son environnement social. Dans ce contexte, "Steiner" lui-même peut passer à l'arrière-plan, d'autant plus qu'entre-temps, une distance historique semble assurer l'historicité de cette "anthroposophie", qui se place ainsi dans la perspective d'un mouvement *historique* - lequel est vu dans l'environnement et la succession de l'"idéalisme allemand" historique de Schelling, Fichte, Hegel et d'autres, d'autre part comme une tentative de forme spirituellement actualisée du "christianisme". - Dans la mesure où les recherches sur la "logique", le processus de pensée, la "rationalité", la connaissance en général ne sont pour l'intéressé de la "science" de Steiner qu'un objet de classification historique (de contextualisation de l'anthroposophie), il se trouve dans une situation ambivalente. Il peut passer outre, éviter de continuer à l'analyser, ou bien il peut décider de faire de cette situation ambivalente l'objet de sa propre discussion. Bien sûr, il se trouve ainsi dans une situation de plus en plus "comique/bizarre" face à ses semblables, *prêts ou non à accepter le consensus*, pour lesquels ni la confrontation avec l'individu "Steiner" ni sa propre lutte intérieure pour la clarté en ce qui concerne sa propre pensée ou "vision" ne sont intéressantes. Dans cette situation, il peut essayer d'attirer l'attention des autres sur leur comportement



consensuel, non critique et conformiste, il peut attirer la lumière sur la solitude comme problème supra-individuel de toute "pensée".

Ces autres, l'"adepte" de Steiner les rencontre dans une situation existentielle en tout cas concrète :

un événement "karmique", plein de mystères et de surprises. Il reste au sympathisant de Steiner qui veut s'analyser lui-même, ou plutôt sa "pensée" et sa connaissance, une *échappatoire* pour ne pas devoir admettre sa propre "solitude", voire sa situation bizarre. Il peut s'imaginer que cette auto-analyse ne serait finalement *pas du tout si importante* que cela, compte tenu de la marche normale du monde, du cours de l'histoire, des circonstances culturelles et sociales générales, de sa propre situation concrète, etc. - Il peut, pour ainsi dire, développer plus d'intérêt et de joie dans son existence en tant que participant "normal" au "tout" que dans sa recherche de sa propre position dans le "tout" de cette "pensée" et de cette "vision" qui ont été décrites par la personne de Steiner présentée historiquement. Il peut aussi considérer la personne de Steiner comme l'objet d'une sorte de contextualisation conditionnée par l'époque, il peut ainsi masquer sa propre incertitude - vis-à-vis de lui-même - qu'il n'a même pas besoin de ressentir comme telle. Il peut être considéré comme individu pragmatique

40

dans un ensemble de processus et d'"identités" devenus fixes, passe à l'ordre du jour, ce qui peut inclure une certaine part de sympathie maintenue envers Steiner et l'anthroposophie. Souvent, il se trouve dans un contexte professionnel ou privé avec elle, de sorte que cette "sympathie" est quelque chose qu'il ressent comme nécessaire, bien qu'il menace constamment de la perdre de vue : en devenant une partie *sous-jacente/sous le seuil* de sa vie concrète. La plupart des "anthroposophes" se trouvent dans cette situation - ils s'installent dans un monde pragmatique qui est, ou était, en quelque sorte issu de "contextes anthroposophiques".

Le "monde spirituel" - d'accord, mais alors en tout cas le monde intérieur d'une personne réelle.

Le lecteur et les circonstances très concrètes de sa vie

Lire Karl Ballmer : la participation indulgente à un "pauvre fou" ?

Dans cette situation en quelque sorte coagulée, qui revit *aussi* sous la forme d'une attitude distanciée habituelle à l'époque vis-à-vis d'un "Steiner historique", l'"adepte" de l'anthroposophie ou de la vision de Steiner peut tomber sur les écrits de Karl Ballmer, lui aussi "historique", qui doit immédiatement le frapper en tant qu'adversaire de l'"âme de groupe" académique, de tout ce qui est groupe en général. Pour autant qu'il ne se contente pas de l'image superficielle du trublion, il peut trouver dans la perception des pensées de Karl Ballmer un moyen d'éclairer sa propre situation comme "penseur", comme "humain" par excellence, comme "coagulé" aussi. Il découvrira qu'en tenant compte des prestations de pensée de Ballmer, son accès à la vision et à la pensée



de Steiner peut devenir plus intéressant dans la mesure où lui-même, en tant qu'objet et sujet principal, se trouve soudain au centre de la réflexion. Il peut se redécouvrir en tant qu'être cosmique/à puissance de monde inconnu jusqu'alors. (Tout à fait dans la direction de ce proverbe : *"Il est né de la particularité / Mon soi et se trouve / comme révélation du monde / Dans les forces du temps et de l'espace ; / Le monde, il me montre partout / Comme un archétype/une image originelle divine / De sa propre image/son propre décalque de la vérité"*).

Lui-même, le sympathisant ou l'adepte de Steiner, voire même l'adversaire potentiel de Steiner, devient "ce qu'il y a de plus intéressant" - lui et ses conditions de vie immédiates très concrètes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, réussies ou déprimantes, ou mélangées d'une autre manière.

Il découvrira en même temps que sa pensée, dans le sens de la vision de Steiner, est effectivement capable d'approfondissement, qu'il vit ses conditions de vie extérieures comme quelque chose de "nouveau" et de changeant. C'est par cette prise en compte - qui consiste bien sûr d'abord à étudier les écrits "posthumes" de Ballmer, décédé en 1958 - qu'il pourra parvenir à une nouvelle vision de l'œuvre de Steiner et de la vie de XY, comme il se considérait/comprenait jusqu'alors.

Parmi les écrits de ce Karl Ballmer, se trouve beaucoup de lettres, car pour ce dernier, écrire sans interlocuteur concret semblait moins utile qu'un contact direct, une conversation au sens d'un "échange", d'une véritable confrontation. Ainsi, Ballmer est plus un épistolier qu'un écrivain,

41

plus un "interpellateur" qu'un enseignant, plus un "acteur" qu'un titulaire d'une position fixe.

Il cherche la confrontation en tant qu'événement et non la comparaison théorique. Il est à la fois un penseur et un "voueur", il "intervient". Ballmer avait naturellement l'habitude de thématiser cet état de fait lorsqu'il entrait en discussion avec un représentant de l'univers académique ou académique-anthroposophique, par exemple : "Cher Monsieur Dr Fleckenstein, - je dois vous demander votre indulgence et vos excuses, dans la mesure où je viole brutalement les limites du tact social et que je vous dirige sur la table du papier que vous n'avez pas demandé. Pour m'excuser devant moi-même, je vous informe (sous forme de monologue) que j'agis sur ordre personnel de Thomas d'Aquin. Je ne suis donc pas seulement indélicat, mais aussi encore complètement fou. Je suis assez sobre pour me dire que le maximum que je puisse attendre de mon action est de participer avec indulgence à la vie d'un 'pauvre fou'. Dommage que ma position d'anachorète ne puisse pas se présenter sous la forme d'un livre de mille pages joliment imprimées (non écrites) sur le Créateur en tant qu'ANTHROPARCHIE. Mais je peux seulement existentiel ; je ne peux pas me placer dans l'intemporalité et vouloir écrire de l'intemporel ; je ne peux écrire que si je me représente un vis-à-vis concret hautement chargé de temps. Ma détresse est la question d'une dialogique potentielle".⁽²²⁾ Il écrit au publiciste Claude Richard Stange le 27 mai 1951 : "Je suis tellement exercé à la résignation que, si je ne suis pas imprimable, je veux en tout cas me contenter d'écrire pour un lecteur. La production sans vis-à-vis imaginé m'est n'importe comment impossible".



Ballmer ne se présentait pas comme "anthroposophe" à ses correspondants : "Je suis tout à fait disposé à supporter fermement que vous me présentiez "comme anthroposophe", mais je ne peux pas nier la peine que cela me cause. Je me distingue de mes chers compagnons anthroposophes par certaines idées fondamentales. Ceux-ci se voient en compagnie de R. St. sur la route du progrès occidental; ils regardent avec leur maître, qui porte comme eux un costume et un pantalon, vers le 'monde spirituel', par lequel ils entendent, s'ils sont chrétiens, la familière chambre à chaos non rangée. - Ce ne peut être pensé ainsi par moi. Le 'monde spirituel' - d'accord, mais il s'agit alors du monde intérieur d'une personne réelle. *On regardera alors justement (comment le dis-je à mes enfants ?) comment on aide de vieilles illusions à faire une sortie honorable*".⁽²³⁾ La dernière phrase de cette auto-caractérisation résume tout le karma de Ballmer sur le point. Il n'y a pas de sort plus ingrat que celui de l'élimination de cette chambre à chaos/ce débarras. Et quand même aucun chemin ne conduit au pont qui est construit ici entre les "œuvres de jeunesse" et l'anthroposophie. La seule question déterminante est de savoir "*comment LE MONDE comme l'individu devrait être constitué dont dépendant il s'éprouve soi comme UN et UN soi-même*".

Ballmer sait ce que les exemplaires humains normaux ne souhaitent pas savoir : que le monde est seulement à avoir comme individu. Il en résulte un individu qui ne s'engage qu'envers soi-même, un "centre d'opportunité" pour des événements à puissance de monde - aussi bien en ce qui concerne les pensées qui surgissent qu'aussi les "événements" tout autour : "La vie est ronde et le rond est très probablement ou manifestement centré ... Dans la mesure où 'Je' est capable d'être depourvu d'intérêt (pour ainsi dire mort) mon objet d'étude, je peux oser, en tant que je-même, me confronter de dehors aux processus de la vie".

(22) *Physique allemande - par un Suisse*, Ed. LGC 1995, p. 16

(23) Lettre à Agnes Holthusen (Fz. 252). La lettre est reproduite intégralement dans le chap. "*La forteresse la plus importante à prendre d'assaut sera la physique 'moderne'*".

42

Les "vieilles illusions", qui n'ont pas encore réussi à sortir, veulent comprendre la personne de Karl Ballmer comme on comprend habituellement un "individu" normal dans un environnement "historico-biographique-sociologique". Comme dans le cas de l'individu Rudolf Steiner, on semble ainsi exiger une "extravagance" du personnage historique à évaluer. C'est à la fois vrai et totalement faux : un "Ballmer" comme un "Steiner" sont des personnages "comme les autres", soumis à tous les critères imaginables que l'on a l'habitude d'appliquer à d'autres personnes, vivantes ou décédées. D'un autre côté, c'est faux, dans la mesure où cette appréciation, cette affirmation, cette négation, etc. reflètent et mettent en pratique une propre compréhension du monde et de l'histoire. Dans la mesure où l'on tient compte de cela, on peut dire que la problématique de la "réception" et de la "contextualisation" normales se manifeste dans des exemples humains comme "Ballmer". L'idée que l'on puisse s'en remettre automatiquement à sa propre "passivité" consensuelle pour percevoir une autre personne est remise en question:

Qui est-ce qui reçoit et contextualise : celui qui juge ou l'exemplaire à évaluer?

Quels sont les éléments de référence, les "points de départ sûrs" ? Tout d'abord, il y a contradiction, la conscience normale doit contredire la relativité de son propre point



de vue afin de préserver la cohérence de l'évaluateur. Qui ose lever le voile sur son propre être-né-aveugle ? Qui ose laisser passer la foi dans la chambre à chaos. Qui ose envisager le monde comme un individu ?

Le jugement d'un "Steiner" ou d'un "Ballmer" (ou d'autres humains) met en question la propre capacité à s'affirmer face à un "autre", à maintenir son propre horizon de pensées, de sentiments et de volonté face à un autre, étranger, menaçant ou ennuyeux, etc. Dans le cas des "Steiner" et des "Ballmer", c'est-à-dire de certains individus "sui generis", cela ne va pas de soi. Il faut d'abord être en mesure de trouver ces sujets particuliers comme objet d'intérêt, de s'engager avec eux, de laisser leur "monde" agir sur soi. Aussi bien chez Steiner que chez Ballmer, ce n'est pas facile, immédiatement réagit le "sentiment", la sympathie ou l'antipathie instinctive, l'intérêt, l'indifférence, le rejet, la répulsion, etc.

Il est bien sûr douteux que ces deux "sujets" - Steiner et Ballmer - puissent être nommés "en un seul souffle", le sentiment de ceux qui ont rencontré le "nom" de Karl Ballmer dans un contexte "anthroposophique", et qui peuvent donc éventuellement entrer en ligne de compte comme lecteurs du présent ouvrage, s'y oppose déjà. On remarquera tout d'abord que l'ignorance, l'indifférence, les préjugés superficiels, etc. qui existent au sein du consensus contemporain à l'égard de Steiner existent aussi exactement ainsi à l'intérieur du complexe "anthroposophique": Steiner aussi est perçu de manière "sélective", à travers les lunettes de préjugés spécifiques, même de nature "anthroposophique". - Et c'est exactement la même chose que l'on peut observer vis-à-vis de "Ballmer" (naturellement seulement dans la mesure où peut *absolument* être parlé ici de notoriété). Cela commence par la nature volontaire et arbitraire de la perception, qui est en règle générale une non-perception. Cela signifie que ni Steiner ni Ballmer ne sont perçus "correctement", qu'ils existent en tant que noms ou, dans le cas normal, qu'ils "n'existent" justement pas du tout. Dans la mesure où il existe une connaissance de ces personnes, elle se compose d'étiquettes - dans le cas de Steiner, par exemple : "philosophe, anthroposophe, pédagogue". Dans le cas de Ballmer : "artiste-peintre, écrivain". Au sein du milieu anthroposophique, Karl Ballmer, lorsque son nom apparaît, a la réputation d'un "outsider" marginal, qui a joué un certain rôle dans les polémiques massives contre les anthroposophes notables. Dans les cercles anthroposophiques, certains savent que Ballmer a été, dans les années cinquante du siècle précédent, un "adversaire" du célèbre médecin et

43

fondateur d'université Gerhard Kienle. Il existe donc une connaissance minimale de l'écrit "Briefwechsel über die motorischen Nerven (Correspondance sur les nerfs moteurs)", dont il sera question plus loin.

Je et "le Je"

Le cosmos est le grand penseur qui grave en nous notre forme jusqu'au dernier ongle, comme notre petit travail de pensée fait les petites gravures dans le cerveau pendant la vie quotidienne.



Il s'agit ici d'attirer l'attention sur la participation du lecteur, de l'"observateur" des "personnalités historiques" Steiner et Ballmer. Ce n'est que dans le cadre d'une observation, d'une réflexion, d'une thématisation (oui même d'une "recherche"), etc. que des sujets tels que "Steiner" et "Ballmer" *deviennent* ce qu'ils sont généralement et automatiquement compris et traités : ils deviennent des "objets" (voire des objets d'une "recherche") - quel que soit l'angle de vue, positif ou négatif, sous lequel ils sont jugés. Ils passent du statut de sujet à celui d'objet, face auquel l'évaluateur se sent "sujet". Ils deviennent quelque chose qui est supposé être donné, qui est "représenté" comme tel.

Si cela ne réussit pas (s'il n'y a "pas d'intérêt"), l'objet n'existe pas et l'existence de ces lignes, de ce livre, est tout d'abord dénuée de sens : une chose en papier, stockée quelque part dans le vaste monde, une "information enregistrée". Consultable uniquement par la pensée active, la sympathie, la volonté de "penseurs" et de "connaisseurs" potentiels qui ne veulent pas se résigner à l'ignorance à l'égard de Rudolf Steiner dominée par les médias, au consensus régnant des sciences de l'esprit et de la nature actuelles et à leurs contraintes théoriques. Consultable uniquement par ceux qui peuvent voir un sens dans l'effort autour du "penser", tel qu'il s'exerce dans chaque apparition subjective en tant que conscience humaine. Bien sûr, la pensée, la compassion et la volonté possibles sont aussi présentes dans le contraire, dans le préjugé, le rejet et l'injonction : c'est moins "grave" que le manque d'intérêt aveugle qui ne peut pas "voir" un sujet comme celui que nous abordons ici. Les pensées contenues dans ces lignes ne peuvent être rappelées que si - peut-être pour des raisons et des raisons inconnues et éloignées de la vie personnelle et sociale concrète - la volonté d'enrichir le "propre" par l'"étranger" se fait jour. Si l'"étranger" apparaît ici lié au royaume des théories nerveuses, lié aux noms de "Steiner", "Ballmer", mais aussi au nom de "Gerhard Kienle" et à d'autres noms, il s'agit tout d'abord d'une impression impuissante, mais qui peut s'installer dans la pensée du lecteur au fur et à mesure qu'il s'y engage comme le noyau d'un propre. Le "propre" commence dans chaque vie par son apparition dans le cercle des perceptions et des sensations en tant qu'élément extérieur, "nouveau", inhabituel, parfois aussi aimable ou menaçant.

Ce qui apparut historiquement est oublié si ce n'est pas repensé, "rappelé". L'accès au thème de la "pensée" dépend plus que tout autre de la volonté de s'y engager existentiellement, de surmonter la "longue attente", de repousser un peu tout le reste. Afin de pouvoir aborder ce thème empoisonné par le jugement, il faut faire de la place à une chose qui est constamment *bloquée/coupée/barrée* par toutes les autres choses, les choses et les processus de ce monde : ce RIEN qui consiste en la volonté "pure" et sans contenu de penser. Ou plutôt : d'une chose qui n'"existe" pas du tout, mais qui seulement : se crée, dans le processus d'éloignement, de vidage, de nettoyage. De l'arrêt absolu de tous les sentiments de sympathie et d'antipathie. De l'engagement sans intérêt dans quelque chose à l'encontre de quoi

44

tous les critères normaux s'effondrent parce que tous les critères doivent être éliminés, tout comme la personnalité individuelle doit être éliminée - pour un temps au moins - de manière tout à fait existentielle... C'est le nerf de la chose traitée ici. ⁽²⁴⁾



Avant de commencer une petite rétrospective de la rencontre Ballmer-Kienle, l'"histoire" de l'échange de lettres, il faut jeter un regard de principe sur l'arrière-plan de la vie de la pensée en tant que vécu, et donc aussi sur le vécu de toutes les reproductions historisantes, de toutes les "réceptions" et "contextualisations". L'histoire n'est pas un simple "fait", mais fait partie du vécu de la pensée, de la "mémoire"/du souvenir. - Ce regard, qui doit précéder les questions de cet écrit (après la physiologie nerveuse et la volonté), n'est pas de sorte scientifique et théorique, mais un "regard"/une "vision" :

"Le matérialiste grossier de notre temps trouve qu'il est conforme à ses intentions de parler du fait que le cerveau forme la pensée, respectivement que le système nerveux central forme les pensées. Pour celui qui voit clair dans les choses, c'est tout de suite aussi vrai qu'il serait vrai de penser, quand on se regarde dans un miroir, que le miroir a fait le visage que l'on voit. Mais il ne fait pas du tout le visage que l'on voit, le visage est en dehors du miroir. Le miroir ne fait que refléter le visage, il le renvoie. J'ai même déjà expliqué cela, répété, dans des conférences publiques. Il en va de même pour ce que l'humain vit de pensées. Nous voulons maintenant faire abstraction des autres contenus de l'âme. *L'expérience/le vécu de pensée* qui est actif et réel dans l'âme, dans la mesure où l'être humain vit la pensée, n'est pas plus produit par le cerveau que l'image du visage n'est produite par le miroir. Le cerveau n'agit en fait que comme un appareil de réflexion, afin qu'il renvoie l'activité de l'âme et que celle-ci se rende visible à elle-même. Le cerveau n'a vraiment rien à voir avec ce que l'humain perçoit comme pensées, tout comme le miroir n'a rien à voir avec votre visage lorsque vous le voyez dans le miroir. - Mais il y a autre chose. En pensant, l'humain ne perçoit *en fait que les dernières phases de son activité de pensée, de son expérience pensante*. Pour le montrer clairement, je voudrais à nouveau prendre la comparaison avec le miroir.

(24) La volonté est un rien/néant, en tant que volonté de penser, elle est considérée comme une "activité cérébrale", comme une affaire d'ambition personnelle. Mais ce n'est que par la volonté de penser que la "volonté", la nouveauté inconnue, peut être atteinte. La volonté doit être extraite des profondeurs pour être révélée, sinon elle est *pulsionnelle*, une "automatisation continue" :

"C'est cette volonté qui s'est justement perdue sous le matérialisme. Ce qui a force d'automate s'est emparé de l'humanité moderne. J'aimerais une fois - ce serait une tâche assez détaillée - analyser le facteur volonté, disons chez un professeur de philosophie actuel ou chez un professeur d'université en général. Oui, ... si l'on fait abstraction de ce qu'il fait dans l'automatisation continue qui a pénétré en lui au cours de son cursus, que reste-t-il encore pour sa volonté ? Ce qui reste encore pour sa volonté, c'est ce qui vise la loi d'engagement, le décret d'engagement ; c'est ce qu'il fait, ce à quoi il est poussé par son insertion dans un quelconque contexte étatique ou professoral ou autre. Analysez ce qui se trouve en fait comme élément de volonté dans une telle activité, donc dans l'activité d'une personnalité bien dirigeante, et essayez ensuite de comparer comment cet élément de volonté doit être saisi différemment par ce qu'est le développement de la science de l'esprit chez un être humain, et vous vous ferez une idée de la manière dont cette science de l'esprit est appelée à faire sortir l'être humain du stade de l'automate, à le transformer réellement en une individualité".

(25 mars 1920, Dornach, réponse à des questions après une conférence de C. Ungers, GA 73a)

45

Pensez-vous une fois que vous vous teniez debout et que vous vouliez voir votre visage dans un miroir. Si vous n'avez pas de miroir, vous ne pouvez pas voir votre visage. Vous pouvez le fixer aussi longtemps que vous voulez, vous ne verrez pas votre visage. Si vous voulez le voir, vous devez travailler un matériau quelconque de manière à ce



qu'il reflète votre visage. Cela signifie que vous devez d'abord préparer le matériau, car c'est grâce à lui que le reflet peut apparaître. Une fois que vous avez fait cela et que vous regardez dedans, vous voyez votre visage. - L'âme doit faire avec le cerveau ce qu'un humain ferait avec un miroir. L'activité pensante proprement dite de la perception de la pensée est précédée d'un tel travail de la pensée qui, si vous voulez par exemple percevoir la pensée "lion", met d'abord en mouvement, au plus profond de vous, les parties du cerveau de telle sorte qu'elles deviennent un miroir pour la perception de la pensée "lion". Et celui qui transforme le cerveau en miroir, c'est vous-même. Ce que vous percevez en dernier comme pensées, ce sont des images miroir ; ce que vous devez d'abord préparer pour que l'image miroir en question apparaisse, c'est une partie quelconque du cerveau. C'est vous-même, avec votre activité d'âme, qui donnez au cerveau la structure et la capacité nécessaires pour pouvoir refléter ce que vous pensez en tant que pensée.

Si vous voulez revenir à l'activité qui est à la base de la pensée, c'est l'activité qui intervient dans le cerveau à partir de l'âme et qui s'exerce dans le cerveau. Et si vous exercez une certaine activité dans le cerveau à partir de l'âme, vous aurez un tel reflet dans le cerveau que vous percevrez la pensée "lion". - Vous voyez, il faut d'abord qu'il y ait un spirituel-âme. Il doit travailler sur le cerveau. Ensuite, le cerveau devient, grâce à cette activité spirituelle et d'âme, un appareil à miroir pour refléter la pensée. C'est le véritable processus qui, pour tant de gens de notre époque, est si confus qu'ils ne peuvent absolument pas le saisir.

Celui qui s'avance un peu dans la perception occulte peut distinguer les deux phases de l'activité d'âme. Il peut suivre comment, lorsqu'il veut penser quelque chose, il doit d'abord non seulement saisir la pensée, mais la préparer ; c'est-à-dire qu'il doit préparer son cerveau. S'il l'a préparé au point de pouvoir le refléter, alors il a la pensée. Lorsqu'on veut faire des recherches occultes de manière à pouvoir se représenter les choses, on a toujours pour première tâche de ne pas se représenter immédiatement, mais d'exercer d'abord l'activité qui prépare la représentation. C'est ce qu'il est extrêmement important de prendre en compte. Nous devons envisager ces choses parce que c'est seulement maintenant, lorsque nous les envisageons, que nous avons devant nous la véritable efficacité de la pensée humaine. C'est seulement maintenant que nous savons comment fonctionne l'activité de pensée humaine. Tout d'abord, cette activité de pensée s'empare du cerveau, c'est-à-dire du système nerveux central, à un endroit quelconque, exerce une activité, déplace, disons pour ma part, les parties atomiques d'une manière ou d'une autre, les met en mouvement d'une manière ou d'une autre. Elles deviennent ainsi un appareil à miroir, et la pensée est réfléchie et l'âme en prend conscience en tant que telle. Nous devons donc distinguer deux phases : D'abord, le travail cérébral pour l'expérience physique extérieure à partir du spirituel et de l'âme ; ensuite, la perception se produit après que le travail cérébral préparatoire à cette perception a été effectué par l'âme. Chez l'humain ordinaire, le travail cérébral reste entièrement dans le subconscient ; il ne perçoit que le reflet. Chez l'humain qui fait des recherches occultes, il faut vraiment commencer par vivre la préparation. Il faut vivre comment on doit y verser l'activité de l'âme et d'abord préparer le cerveau pour qu'il se laisse aller à nous représenter la pensée.

Ce que je viens d'exposer se produit continuellement chez l'humain entre le réveil et l'endormissement. L'activité de pensée travaille toujours sur le cerveau et fait ainsi du cerveau l'appareil miroir des pensées pour tout l'état de veille. Mais cela ne suffit pas,



que l'on travaille en nous, par l'activité de la pensée, ce que nous travaillons nous-mêmes. Car c'est là, pourrait-on dire, une activité étroitement délimitée qui s'exerce à travers le spirituel-psychique. Lorsque nous nous réveillons le matin, que nous veillons toute la journée et que nous nous rendormons le soir, l'activité spirituelle et psychique qui fait partie de la pensée consiste en ce que cette activité travaille toute la journée sur le cerveau et que le cerveau devient ainsi un appareil miroir.

Mais le cerveau doit d'abord être là ; ensuite, l'activité spirituelle et psychique peut creuser ses petites gravures, on aimerait dire ses notes et ses gravures dans le cerveau.

Le cerveau doit donc être là sous sa forme principale, dans son activité principale. Mais cela ne suffit pas pour notre vie humaine.

Notre cerveau ne pourrait pas être travaillé par le travail quotidien de la vie si tout notre organisme n'était pas préparé de telle sorte qu'il soit une base pour le travail quotidien. Et ce travail, cette préparation, se fait à partir du cosmos. De même que nous travaillons tous les jours, du réveil à l'endormissement, à la gravure du cerveau, ce qui en fait un appareil miroir pour les pensées quotidiennes, de même, lorsque nous ne pouvons pas graver nous-mêmes, c'est-à-dire nous donner une forme, c'est le cosmos qui doit nous donner une forme. De même que nos petites pensées travaillent et font leurs petites gravures, de même notre organisme tout entier doit être construit par le cosmos selon le même modèle d'activité mentale. Et il le devient parce que ce qui travaille en nous pour les petites gravures est présent dans le cosmos, ondulant et tissant ce cosmos par l'activité de la pensée. Par exemple, ce qui nous apparaît en dernier lieu sous le signe de l'idéalisme est présent dans le cosmos spirituel en tant qu'activité produisant l'idéalisme et peut agir sur un être humain de telle sorte qu'elle prépare son organisme entier pour qu'il penche justement vers l'idéalisme. De même, les autres nuances dans les humeurs et les signes sont élaborées dans l'humain à partir du cosmos spirituel.

L'humain est construit selon les pensées du cosmos. Le cosmos est le grand penseur qui grave en nous notre forme jusqu'au dernier ongle, comme notre petit travail de pensée fait les petites gravures dans le cerveau au cours de la vie quotidienne. De même que notre cerveau est sous l'influence du travail de la pensée - c'est-à-dire uniquement en ce qui concerne les petites parties où des gravures peuvent être faites -, de même notre être humain tout entier est sous l'influence du travail cosmique de la pensée.

Que signifie ce que j'ai montré ici comme exemple avec Nietzsche ? Cela signifie que, grâce à son incarnation précédente, Nietzsche était préparé dans son karma de telle sorte qu'à un moment donné, grâce à son incarnation précédente, les forces de l'idéalisme et du mysticisme - qui agissaient ensemble parce que le mysticisme était placé sous le signe de l'idéalisme - ont agi sur toute sa constitution physique de telle sorte qu'il était d'abord capable de devenir un idéaliste mystique. Ensuite, la constellation a changé de la manière indiquée. Nous sommes pensés à partir du cosmos. Le cosmos nous pense. Et comment, dans notre petit travail quotidien de pensée, nous faisons de petites gravures dans notre cerveau et comment les représentations du lion, du chien, de la table, de la rose, du livre, en haut, en bas, à gauche, à droite nous viennent à la conscience comme les reflets de ce que nous préparons auparavant dans le cerveau, c'est-à-dire, de la même manière que nous percevons finalement le lion, le chien, la table, la rose, le livre, en haut, en bas, écrire, lire, grâce à la préparation du cerveau, les êtres



des hiérarchies des mondes agissent de telle manière qu'ils accomplissent la grande activité de pensée qui grave dans le monde des choses plus importantes que nous avec notre activité de pensée quotidienne. C'est ainsi qu'apparaissent non seulement les petites gravures minuscules qui se reflètent ensuite individuellement en tant que nos pensées, mais aussi le fait que c'est nous-mêmes dans notre être tout entier, qui apparait aux êtres des hiérarchies supérieures

47

comme leurs pensées. Comme nos petits processus cérébraux reflètent nos petites pensées, nous reflétons, en étant gravés dans le monde, les pensées du cosmos. En pensant, les hiérarchies du cosmos pensent, par exemple, nous, les humains. De même que de nos petites particules cérébrales viennent nos petites pensées, de même ce que font les hiérarchies, et dont nous faisons nous-mêmes partie, viennent leurs pensées. De même que les parties de notre cerveau sont pour nous des appareils de réflexion que nous travaillons d'abord pour nos pensées, de même nous, petits êtres, sommes ce que les hiérarchies du cosmos préparent pour leurs pensées. Dans un certain sens, nous pouvons donc dire que nous pouvons nous sentir vis-à-vis du cosmos comme une petite partie de notre cerveau pourrait se sentir vis-à-vis de nous-mêmes. Mais aussi peu que nous soyons spirituellement et d'âme ce que notre cerveau est, les entités des hiérarchies spirituelles ne sont naturellement pas "nous". C'est pourquoi nous sommes autonomes par rapport aux entités des hiérarchies supérieures. Et nous pouvons dire : d'une certaine manière, nous les servons pour qu'elles puissent communiquer à travers nous ; mais nous sommes en même temps des entités indépendantes qui ont leur propre être en elles, comme même les particules de notre cerveau ont, d'une certaine manière, leur propre vie.

C'est ainsi que nous trouvons le lien entre les pensées humaines et les pensées cosmiques.

La pensée humaine est le régent du cerveau ; la pensée cosmique est un régent tel qu'à ce qu'elle doit exécuter, nous appartenons nous-mêmes avec tout notre être". ⁽²⁵⁾

Aussi loin donc l'aperçu prospectif du thème : physiologie nerveuse et volonté. Il va de soi que toutes les "réceptions" des présentations de Steiner ne seraient que de vides filages de théories si elles n'impliquaient pas aussi la réception et la "contextualisation" personnelles/propres : *Verum index sui et falsi* - L'étude, si elle devait être de quelque "valeur", doit vouloir appliquer ses affirmations à elle-même. Cela signifie ici que la pensée-expérience/vécu doit essayer de se "penser" elle-même, et qu'aussi la "volonté" là derrière, bien qu'elle apparaisse ici liée à des "noms" concrets, doit se débarrasser autant que possible de tous les éléments subjectifs afin de pouvoir "survoler" en pensées l'événement/le devenir voulu. Le rencontrer et "disputer" des humains est une pensée du cosmos, c'est le "penser" des hiérarchies. Les humains jouent un "rôle" sans d'abord le savoir. Ce sera expliqué à l'exemple de l'humain "Nietzsche" : l'humain Nietzsche naît lorsque la pensée "la mystique apparaît dans l'idéalisme" est pensée par les hiérarchies. "Nietzsche" est une pensée du "cosmos". Le "cosmos" qui devient personnel se vit dans le rôle joué en tant qu'humain concret parmi les gens humains.

"'La mystique apparaît dans l'idéalisme'. Pensez vous d'abord cela comme à une activité préparatoire du cosmos. Alors résonne le '*fiat*' créateur, la parole créatrice. L'action préparatoire consiste, pour les êtres des hiérarchies spirituelles, en la saisie d'un humain dont le karma correspond à la formation en lui de la disposition à devenir un idéaliste mystique.



Ce que nous appellerions pour nous une pensée est pour elles l'expression d'un humain qui est un idéaliste mystique, qui est leur pensée, d'après laquelle elles se ont préparé le jugement cosmique : 'Que la mystique apparaisse dans l'idéalisme' ! Nous avons en quelque sorte enregistré l'intérieur de la parole cosmique, de la pensée cosmique. Ce que nous avons enregistré dans un schéma en tant que logique cosmique nous représente comment est/sera pensé par les hiérarchies spirituelles du cosmos, par exemple : que l'empirisme apparaisse sous le signe du rationalisme ! et ainsi de suite. Essayons-nous une fois de nous actualiser ce qui

(25) Berlin, 23 janvier 1914, *La pensée humaine et la pensée cosmique*, GA 151, p. 69 s.

48

peut être pensé de cette manière dans le cosmos. Il peut être pensé : Que la mystique apparaisse dans le signe de l'idéalisme ! Qu'elle se transforme ! Qu'elle devienne empirisme dans le signe du rationalisme ! - Résistance ! Ce qui viendrait ensuite serait un faux jugement cosmique. La pensée est détournée, comme nous vérifions une pensée. Il doit apparaître le troisième point de vue:

le volontarisme dans le signe du dynamisme. - Ceci, parlé à travers les temps dans les mondes cosmiques par les trois jugements, donne l'humain 'Nietzsche'. *Et il rayonne en retour comme la pensée du cosmos.*

Ainsi parle la somme des hiérarchies spirituelles dans le cosmos. Et notre activité humaine de pensée en est une image, une petite image. Les mondes se comportent à l'esprit ou aux esprits du cosmos, comme notre cerveau se comporte à notre âme. C'est ainsi que nous pouvons contempler en ce que nous devrions toutefois regarder avec un certain respect, une sainte timidité. Car nous nous trouvons dans une certaine mesure avec une telle chose face aux mystères des individualités humaines. Nous apprenons à comprendre que - si je peux m'exprimer de manière imagée - les yeux des êtres des hiérarchies supérieures se posent sur les individualités humaines particulières et que les individualités sont pour eux ce que sont pour nous les lettres individuelles d'un livre dans lequel nous lisons. C'est ce que nous avons la permission de regarder seulement avec une sainte timidité. Nous écoutons l'activité des pensées du cosmos.

A notre époque, le voile d'un tel mystère doit être levé jusqu'à un certain degré. Car les lois qui ont été présentées ici comme les lois des pensées du cosmos sont actives en l'humain. Et leur connaissance peut effectuer en nous que nous comprenions la vie et que, en comprenant cette vie, nous apprenions à nous comprendre nous-mêmes, à nous tenir debout de telle sorte que nous sachions que, même si nous devons d'une certaine manière être placés unilatéralement dans la vie par ceci ou par cela : *nous appartenons à un grand tout/entier, car nous sommes des membres de la logique de penseur du cosmos. Et c'est voir au travers ces rapports que nous instruit la science de l'esprit, qui nous donne avec cela une information/un mode d'emploi pour comprendre notre unilatéralité par rapport à nos dispositions, autant que pour nous rendre plus universels grâce aux connaissances de la science de l'esprit.* Nous trouverons alors l'état d'esprit qui est précisément nécessaire à notre époque.

De nos jours, où chez beaucoup d'esprits donnant le ton n'est aussi pas disponible une trace d'une compréhension des conditions qui ont été touchées/agitées ici, nous vivons que les humains se trouvent malgré tout dans ces conditions, mais qu'ils ne savent pas vivre sous ces conditions...

... C'est pourquoi la science de l'esprit, tout de suite ainsi qu'elle doit susciter la disposition à reconnaître comment la paix



devrait exister entre les conceptions du monde, doit de l'autre côté indiquée, ascérée, sur le dépassement de ce qui est nécessaire par le respect de la constellation par les personnalités du présent qui causent de grands dommages en influençant le monde de manière suggestive avec des jugements qui ont été prononcés sans qu'il ait été tenu compte de leur constellation. Il faut rejeter ascéré les unilatéralités qui veulent s'imposer/se faire valoir comme un tout. Le monde ne se laisse pas expliquer par un humain qui a des dispositions pour l'un ou l'autre. Et s'il veut l'expliquer par là et fonder une philosophie, alors cette philosophie agit de manière défavorable, et il en grandit pour la science de l'esprit la tâche de rejeter l'orgueil de cette prétention qui se pose comme un tout dans le monde.

49

Moins est disponible de sens et de mentalité pour la science de l'esprit en notre temps, d'autant forte la partialité caractérisée doit se manifester...".⁽²⁶⁾

Le pendant polaire de l'anthroposophie : la physiologie contemporaine devenue folle et dépourvue de retenue, qui rend chaque théorie de l'âme dépendante d'elle.

Le cauchemar des deux sortes de nerfs - Le chemin manqué vers la connaissance de la pensée humaine et cosmique -La logique des hiérarchies

Le thème des nerfs comme zone la plus dangereuse d'un combat de visions du monde

En rattachement à ces phrases d'introduction, l'arrière-plan de la lutte de Steiner contre la théorie des nerfs, aujourd'hui en vigueur et pratiquement incontestée, peut *éclairer*. Il ressort des termes qui suivent que la puissante théorie classique des nerfs moteurs ou sensori-moteurs de la volonté constitue précisément *le pendant polaire* de toute "anthroposophie" en tant que doctrine universelle de la volonté et de rattachement de l'humain au "cosmos". Steiner utilise le pied de biche pour les nerfs "moteurs", parce que tout matérialisme agnostique atteint son point culminant dans le dogme de "l'humain individuel naturel" isolé, qui commande arbitrairement ses actions par des flux nerveux.

Ce fait n'est pas immédiatement évident, même pour les "anthroposophes", parce que la représentation de l'humain individuel conscient de lui-même, de la personnalité "libre", constitue en général aussi le *point de départ* de l'intérêt pour l'"anthroposophie". Mais rares sont ceux qui comprennent que Steiner part du contraire, à savoir de l'humain (d'abord) *déterminé*, de l'individu "pilote de l'étranger", dont le mouvement arbitraire n'est en aucun cas "libre". Parler d'une liberté de mouvement et de volonté des humains est un non-sens total - au contraire, c'est le mouvement qui permet aux humains une "liberté" *relative* et universellement pédagogique. Seule d'une liberté dans la pensée peut être parlé dans un premier temps, dans la mesure où la pensée se débarrasse de ses déterminations internes et externes - c'est ici qu'intervient pour la première fois la possibilité d'accéder à la volonté agissante absolument : dans la pensée. La



volonté dans la pensée est le "point" et l'"acte" central sur lequel tout se concentre et doit se concentrer pour que la "liberté" puisse être vécue.

Il ne peut pas être exprimé plus clairement que l'anthroposophie ne part pas de la croyance actuellement usuelle en l'autonomie personnelle des humains, mais du fait de la détermination cosmique : de l'implantation, de la provenance, de la motorisation, de la facilitation, etc. de tous les actes et de toutes les actions des individus, même si la connaissance de ces faits leur est cachée. Ce n'est pas la "liberté" qui est le point de départ de la physiologie anthroposophique, mais "l'implantation dans le tout du monde", la vision de l'individu comme partie du tout du monde, comme partie du *tout social* plein de secrets. Il ne peut y avoir de "question sociale" en deçà de cette vision, ce serait une construction dérisoire par rapport au sérieux de l'objectif : le *libre* qui pense, ressent et agit comme membre d'une *humanité* future.

(26) Ibid. GA 151, P. 74

50

Le plus grand obstacle à la connaissance de l'humain, à un véritable empirisme physiologique, est la physiologie contemporaine devenue folle, qui précède toute psychologie et toute théorie scientifique. L'aura/la nimbe hégémonique de ce qui est appelé "sciences neurocognitives" est aujourd'hui indéniable. La position de force de l'association d'un concept d'"information" irréfléchi avec une recherche sur le cerveau et une neurologie préexistantes ressemble, par son implantation suggestive, à une forteresse inattaquable. A cette forteresse s'oppose le fait empirique de l'*expérience de la pensée* (telle qu'elle constitue l'existence de chacun !):

"Le monde est un infini, qualitativement et quantitativement. Et ce sera une bénédiction s'il se trouve des âmes particulières qui veulent voir clair, tout de suite en rapport à ce qui se produit à notre époque de manière si redoutable en termes d'unilatéralisme prétentieux, qui veut être un tout. J'aimerais dire, je l'exprime avec un cœur qui saigne : le plus grand obstacle à la connaissance du fait de comment un travail préparatoire de l'activité pensante s'exerce dans le cerveau, comment le cerveau est fait par cela miroir et qu'il reflète la vie de l'âme - *un fait dont la connaissance pourrait jeter une lumière infinie sur de nombreuses autres connaissances physiologiques* -, le plus grand obstacle à la connaissance de ce fait est la physiologie contemporaine devenue folle, qui parle de deux sortes de nerfs, les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs. J'ai aussi touché cette chose dans maintes conférences. Pour produire cette doctrine, qui hante partout la physiologie, la physiologie devait en fait perdre toute raison analytique avant. Pourtant, c'est aujourd'hui une doctrine reconnue sur toute la Terre, qui se place dans le chemin entravant toute vraie connaissance de la nature de la pensée et de la nature de l'âme. *La pensée humaine ne pourra jamais être connue si la physiologie constitue un tel obstacle à la connaissance de la pensée.* Mais nous en sommes arrivés si loin qu'une physiologie sans fondement ouvre aujourd'hui chaque manuel de psychologie, de science de l'âme, et rend dépendant d'elle. Avec cela, on se ferme en même temps le chemin de la connaissance de la pensée cosmique.

Ce qu'est la pensée dans le cosmos, on apprend à le reconnaître en premier si l'on se sent dans ce qu'est la pensée dans l'humain, sent dans la *vérité* de cette pensée qui, en tant que pensée, n'a rien d'autre à faire avec le cerveau qu'elle est elle-même le *maître de ce cerveau*. Mais si l'on a reconnu la pensée dans son essence/entité, si



l'on s'est reconnu soi-même comme pensée humaine, alors on se sent déjà avec cette pensée dans le cosmique, et notre connaissance de la vraie nature de la pensée humaine s'élargit aussi à la connaissance de la vraie nature de la pensée cosmique. Si nous apprenons à reconnaître correctement ce que nous pensons, nous apprenons aussi à reconnaître comment nous sommes pensés par les puissances du cosmos. Oui, nous gagnons même la possibilité de jeter un coup d'œil dans la logique des hiérarchies. Les différentes parties constitutives des jugements des hiérarchies, les concepts des hiérarchies, je vous les ai posées (NDT comme une opération mathématique). Les concepts des hiérarchies reposent dans les douze signes du zodiaque de l'esprit, dans les sept ambiances de visions du monde et ainsi de suite. Et ce que sont les humains, ce sont des jugements du cosmos qui proviennent de ces concepts. C'est ainsi que nous nous sentons dans la logique du cosmos, cela signifie, saisi réel, dans la logique des hiérarchies du cosmos dedans, sentons-nous comme âmes nichées dans la pensée cosmique, comme nous sentons la pensée que nous pensons nichée dans notre vie d'âme.

51

Méditez une fois sur l'idée *Je pense ma pensée et Je suis une pensée, pensée par les hiérarchies du cosmos*. Mon éternel consiste en ce que la pensée des hiérarchies est un éternel. Et une fois que je suis *pensé/inventé/imaginé* une fois par une catégorie des hiérarchies, alors je passe - comme la pensée de l'humain passe du maître à l'écopier - d'une catégorie à l'autre, afin que celle-ci me pense dans ma nature éternelle et vraie. C'est ainsi que je me sens à l'intérieur de la pensée du cosmos". (27 - in ga151).

De ce savoir résulte cette problématique dont ce livre doit traiter. Le thème s'appelle "mouvement arbitraire". Comment la pensée "humaine" pend-t-elle ensemble avec la pensée "cosmique", comment ma pensée "agit"-t-elle avec cette pensée qui *me constitue, qui me place permanent dans le monde* - comme une pensée "des hiérarchies du cosmos" ? Je suis - en tant qu'être corporel et destin - un morceau de physiologie constitué de la logique du cosmos, "réellement saisi" : un morceau de "logique des hiérarchies du cosmos". - Je suis un problème, un fer chaud qui ne peut pas refroidir: j'incarne le problème du mouvement arbitraire.

Le problème du mouvement arbitraire est un synonyme de l'épineux "*problème nerveux*". Un tel il a seulement chez les anthroposophes, qui se trouvent coincés entre la "connaissance de la pensée" de Steiner (dont la véritable nature est *toujours cosmique*) et les dogmes de la "neurologie", de la "psychologie" et des nombreux dérivés scientifiques spécialisés. La désignation de "problème nerveux" est pour cela appropriée à sous-estimer la portée de ce qui se passe ici. (Seuls peu d'anthroposophes sont *absolument* conscients de l'existence d'un "problème nerveux"). La polémique contre la physiologie nerveuse courante (qui est *indissociable* de celle contre la théorie du cœur-pompe) représente la zone la plus dangereuse d'un champ de bataille général dont on évite, de manière compréhensible, les lignes de front impénétrables. L'arrière-plan de la confrontation de Steiner avec la physiologie "devenue folle", les deux types de nerfs, est à chercher dans les représentations de l'âme à orientation cérébrale et leur ancrage dans le complexe scientifique pragmatique. L'"âme de groupe" des anthroposophes universitaires tente de contourner la chaude zone de danger en établissant les données de Steiner à l'intérieur d'une image du monde de science de la nature marquée par des paradigmes. (Si l'on appliquait de manière conséquente le principe central de Steiner-



Goethe, selon lequel l'image sensible du monde consiste dans la somme des perceptions se métamorphosant - sans abstractions sous-jacentes à partir de celles-ci ! - et si l'on tenait compte de l'existence d'un "sens du mouvement propre", il en résulterait de manière rigoureuse que le mouvement propre de l'humain est un phénomène originel non causalement traçable). - Cette façon d'éviter la zone de danger existentiel génère inévitablement un *conflit de consensus* ou de *paradigmes*, dernier prolongement du tremblement de terre sous-jacent. Les tentatives paradoxales de théorisation témoignent de la difficulté à se débarrasser du poids du passé des préceptes scientifiques et théistes. Le langage et les modes d'expression des théoriciens anthroposophiques témoignent de ces difficultés. Les formes mixtes de sémantique scientifique illustrent le conflit de consensus qui, bien entendu, cherche toujours à "le dialogue" ou "la convergence" avec la science spécialisée faisant autorité, sans rendre compte de la dimension de la lutte pour la vision du monde. En revanche, le langage de Ballmer se manifeste avec la violence d'un tremblement de terre. Là où d'autres tentent des compromis théoriques, les écrits et les lettres de Ballmer se consacrent à l'analyse de l'incompatibilité des positions sur le plan idéologique. Dans l'espace de la "communauté des savants", l'esprit collectif est

27 Ibid. GA 151, p. 77 s.

52

l'occultation des interventions de Ballmer, cette critique existentielle, en est la conséquence *automatique* - le refoulement se déroule selon des modèles prédéfinis, il n'a même pas besoin de présenter des traits "individuels". Comme Ballmer a été le premier à envisager radicalement la position centrale anthroposophique de la critique de la physiologie de Steiner, le refoulement de ses contributions équivaut au refoulement de la thématique elle-même. L'occultation pour ainsi dire "de légité naturelle" de Ballmer est donc hautement explosive et va bien au-delà d'une "interdiction de parler" latente. - A cela s'ajoute le fait que *Steiner lui-même* nourrissait les plus grandes réserves à l'égard de la "communauté des érudits" ou de "l'âme des groupes des érudits". (Sur l'utilisation de telles désignations par Steiner, voir par exemple le cycle *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie*, conférence du 25 octobre 1909 à Berlin. Le langage et le contenu ne peuvent être séparés ni chez Steiner ni chez Ballmer : le contenu émerge comme langage).

- Intéressant ! Le jeune Steiner, dans le sillage de Goethe, se débat-il avec toutes les énigmes de la philosophie, d'Héraclite à Max Stirner, publie-t-il un "Magazin für Literatur" et - parallèlement - élabore-t-il une théorie des nerfs ? Cela doit attirer l'attention : le philosophe de la liberté et chercheur sur Goethe de Weimar, dont les maximes intransigeantes se tiennent de toute façon en dangereuse contradiction avec toute la christianité de l'anthroposophie ultérieure, se consacre aussi pendant tout ce temps à la physiologie des nerfs - pour ne lâcher le morceau/laisser le chat hors du sac pour première fois trente ans plus tard : ils n'y en a pas, les "nerfs moteurs" ! - Il a fallu trente ans pour s'assurer qu'aucun fait empirique, y compris la pathologie de l'atrophie de la moelle épinière (tabes dorsalis), ne plaidait en faveur de l'existence de "nerfs déclencheurs" spécifiques. Comment se fait-il que l'anatomie des nerfs était déjà si chère au "philosophe" Steiner qu'il accordait une telle importance à la confirmation empirique ? L'abrogation des nerfs "moteurs" devait-elle constituer un *pivot/point d'angle* de



la Weltanschauung (vision du monde) de Rudolf Steiner, comme l'affirme Karl Ballmer ?

Si l'on ne tient pas compte de l'arrière-plan de la vision du monde, toutes les tentatives de traduire le "problème des nerfs" dans un langage académique ne peuvent aboutir qu'au vide. Il n'est pas possible de trouver une solution au "problème nerveux" en dehors d'une étude approfondie des fondements de l'anthroposophie, de la philosophie de la liberté du "pré-anthroposophe" Steiner. C'était l'ultima ratio du médecin Kienle, trois décennies après sa rencontre avec Ballmer, dont il témoigne publiquement. Sans recours au concept anthroposophique des "hiérarchies" et de "l'humain macrocosmique" comme leur résumé, une maîtrise de la multitude (à peine maîtrisable) des indications de Steiner sur les phénomènes nerveux n'a aucune chance de succès. Sinon, il resterait *seulement* la résignation. La valeur de la contribution de Ballmer ne peut être saisie que lorsque l'importance du "thème", qui s'appelle en fait "sauvetage de l'âme (à puissance de monde)", devient claire. L'"échange de lettres" poursuit les descriptions de Steiner d'un

28 3 sept. 1923, Londres, *Anthroposophische Menschenkenntnis und Medizin* 3. conférence, GA 319, p. 59 s.

53

paradigme destructif socialement qui peut seulement classer le "secret révélé" d'une sorte de nerfs comme une absurdité/un non-sens dilettante. Steiner tire tous les registres, de la peste des journaux à la papauté de la science en passant par le système scolaire déformé, pour conduire dans le champ, contre la folie socialement destructrice des nerfs "moteurs", le "véritable intérieur", la vision :

"Aucun humain ne peut, dans une science sociale quelconque, gagner une compréhension correcte de l'humain pour son rapport au travail, qui construit ses concepts, ses représentations, sur la distinction compliquée entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Car on obtiendra toujours des notions curieuses de ce qu'est en réalité le travail humain si l'on se demande, d'un côté, ce qui se passe en réalité dans l'humain lorsqu'il travaille, lorsqu'il amène ses muscles en mouvement ? - et que, de l'autre côté, on n'a aucun pressentiment de ce que cette mise en mouvement des muscles ne repose pas sur ce que l'on appelle les nerfs moteurs, mais sur l'interaction immédiate de l'âme avec le monde extérieur. ... Je vous crois que vous n'avez de cela pas encore reçu aucune idée claire, parce que les concepts que l'on peut obtenir aujourd'hui de ces choses sont tellement faussées par notre système scolaire qu'il faudra un certain temps avant que l'on trouve la transition entre le concept socialement absurde de travail, du concept scientifique fou de la distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Mais c'est aussi dans ces choses que réside la raison pour laquelle nous pensons de manière si peu pratique. - Car comment une humanité peut-elle penser de manière pratique à ce qui est pratique, alors qu'elle s'adonne à l'idée folle qu'un appareil télégraphique fonctionne à l'intérieur de nous et que les fils vont vers quelque chose dans le cerveau et y sont commutés en d'autres fils, des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ? De la non-science, issue d'un système scolaire perverti, à laquelle le grand public, séduit par la peste des journaux, croit, découle l'incapacité de penser réellement socialement. ... Dans le domaine de la science, dans le domaine de l'art, dans le domaine de la religion, nous parlons aujourd'hui partout en phrases, en phrases qui restent coincées dans la gorge et qui ne saisissent donc pas l'humain tout entier ; de même que la



croissance de l'humain d'aujourd'hui consiste à croire que les sensations de ses sens restent coincées quelque part dans le cerveau et n'atteignent pas son appareil moteur. Entre toutes ces choses, il y a les rapports les plus précis, et tant que la transformation de notre époque n'interviendra pas précisément dans les habitudes de pensée que la science autoritaire a formées aujourd'hui, que la papauté scientifique a formées, il n'y aura pas de véritable renouvellement, car tout autre renouvellement ne s'écoule que de la surface, et non de ce dont il doit s'écouler : de l'intérieur réel. ...

Il doit être combattu la tendance à l'illusion, l'amour de l'illusion, qui est actuellement entièrement répandu dans l'humanité. L'humain actuel se sent à l'aise lorsqu'il peut s'illusionner sur la valeur de la réalité, lorsqu'il a la permission de se dire : *non le Christ en moi, qui stimule les forces en moi, qui rend les forces en moi fortes*, est ce que je confesse, mais le Christ qui est indépendant de moi et qui, par grâce, me libère de mes péchés sans que je fasse sérieusement quelque chose pour cela par mes propres forces.

Dans de nombreuses lettres, cette confession de Jésus-Christ m'a été toujours de nouveau et de nouveau opposée vis-à-vis de ce que l'anthroposophie doit et veut faire.

Et toujours de nouveau et de nouveau, m'est venue en vis-à-vis la nostalgie d'accomplir ce qui est aujourd'hui, issu de la

54

réalité de l'esprit, doit être marqué aigu, parce que l'époque exige qu'elle soit popularisée en une phrase triviale, afin que les humains puissent quand même comprendre". ⁽²⁹⁾

Parler pour les gens scientifiques ainsi qu'ils comprennent ?



Une future "physiologie" devra se laisser donner nouvellement son thème par le "*véritable intérieur*", aussi prétentieux que cela puisse paraître. La "physiologie" au sens originel du terme signifie : l'enseignement du physique. Le corps humain visible et invisible n'est-il pas la chose la plus élevée, sans aucun doute l'incarnation de toute sagesse ? La science du corps serait-elle donc la science "suprême/la plus haute" ? L'anthropologie ne serait-elle pas avant tout une "physiologie" ? Ne pourrait-elle pas être au noyau une "physiosophie" : la doctrine de la nature spirituelle des corps et de ses forces, du "Christ" comme carburant dans la "substance corporelle" ?

Les difficultés de compréhension deviennent insurmontables lorsque la référence au "Christ" est établie dans le domaine physiologique. Sous le nom de "Christ", la science théiste-athéiste bourgeoise peut accepter n'importe quoi, sauf une chose physiquement et physiologiquement pertinente. Steiner doit défendre sa *vision* face à l'hypocrisie du "christianisme" officiel, tout comme face à la vulgarisation "scientifique" : "Dans de nombreuses lettres, la confession du Christ m'a toujours été opposée à ce que l'anthroposophie doit faire et veut faire. Et toujours et encore, j'ai été confronté au désir de transformer en une phrase triviale et populaire ce qui, aujourd'hui, doit être fortement marqué par la réalité de l'esprit, parce que l'époque l'exige, afin que les humains puissent tout de même le comprendre. Mais dès l'instant où l'on réduirait les vérités anthroposophiques à des phrases triviales, elles deviendraient ce qui est si bon marché à notre époque : elles deviendraient des phrases, elles deviendraient des phrases en ce qu'on les rabaisse au niveau de la trivialité de la ruelle ou de la philistrosité de la science actuelle. On m'a maintes fois exhorté à faire les deux. J'ai toujours eu du mal à ne pas faire les deux, à ne pas réduire l'anthroposophie à la phrase triviale de la ruelle - ce que l'on appelle aujourd'hui vulgariser -, et je n'ai pas non plus pu suivre les autres exhortations à parler *pour les gens scientifiques de manière à ce qu'ils le comprennent*. Ces exhortations me parvenaient souvent. *Maintenant, alors j'aurais dû parler de manière à ce que cela trouve un écho parmi les non-sens/absurdités scientifiques actuelles*".

La contribution de Ballmer sous forme de "correspondance" est de la "*physiosophie*" au sens d'un savoir englobant : une science basée sur l'empirisme de la vision, qui ne veut pas participer à la célébration de l'agenouillement devant le consensus. Cette brochure anodine peut se révéler être un jalon de l'"histoire de la science". Ce qui se passe autour de ce livre anodin présente tous les symptômes typiques d'un changement de paradigme : tout d'abord, le livre et son auteur ont pratiquement "disparu", sont totalement ignorés. Qui absolument en sait, le considère comme une attaque "colorée personnellement", "émotionnelle et agressive" ; seul Viktor von Weizsäcker s'est immédiatement plongé dans la brochure.⁽³⁰⁾ Le physicien Hermann Weyl a lui aussi pris la peine de lire la brochure et a tout de même exprimé sa perplexité par écrit. C'était honnête, car il se trouvait devant une pierre tombale pour la phronomie abstraite, devant un monument pour le moment de la "conversion"/du "retour/retournement" : la mort de Staline le 5 mars 1953, lorsque Ballmer rédigea la dernière lettre à Kienle, est une synchronicité sui generis.

(29) 8 juin 1919, *Geisteswissenschaftliche Behandlung sozialer und pädagogische Fragen (Traitement spirituel scientifique de questions sociales et pédagogiques)*, GA 192, p. 154 s.

(30) Olympia Weizsäcker à Karl Ballmer, lettre du 10 novembre 1954, Fz. 221-055.



Le paradigme de l'ancien temps est le suivant : l'humain est un système biologiquement déterminé, le cerveau reçoit des informations via des processus électriques et biochimiques dans le substrat neuronal. Les x-cent milliards de cellules nerveuses du cerveau génèrent la cognition et les émotions via des connexions complexes. Le système central commande par rétroaction, au moyen de potentiels de tension et de transmetteurs biochimiques, les mouvements des muscles en réaction aux effets de la matière et de l'énergie de l'environnement. La cognition subjective est générée dans le système biologique du corps par des réseaux électriques de neurones. L'émergence de la conscience à partir de processus bioélectriques est l'objet de la neurobiologie cellulaire et de la psychologie cognitive. Les sciences neurocognitives constituent l'interface.

Le nouveau paradigme : la volonté à puissance de monde

Les muscles sont mus par l'harmonie des sphères devenue personnelle.

Ce qui s'écoule de la force de l'atma, de la divinité.

Le paradigme des temps nouveaux est le suivant : le monde (entier) lui-même est un "moi" qui se *révèle* ou "façonne" ou "forme" dans la structure de la nature et du corps humain, atteint dans la substance cérébrale matérielle le point le plus élevé de la matérialisation de l'esprit originel. Le monde est une émanation du Je, qui est un CELA est "mort" au commencement originel, parce rien d'autre n'est en dehors de cette substance.

Le nouveau paradigme connaît la volonté originelle comme force cosmique stellaire dans le terrestre : le "corps astral", les harmonies des sphères devenues personnelles. Les muscles sont le théâtre des harmonies des sphères. Ils ne sont pas animés "biochimiquement", mais c'est en eux que se manifeste l'éther, la volonté du monde, le MOUVEMENT : en tant que métabolisme, c'est-à-dire : en tant que formation nouvelle de substance et de force, en tant que résurrection ou *lévitation*, guidée maintenant par les harmonies des sphères "devenues personnelles". De la dégradation/déconstruction ou du "retour" de la volonté du monde (éther) et de sa reconstruction individuelle (corps éthérique) et de la nouvelle dégradation/déconstruction par immersion du "corps astral" dans celui-ci naît la sensation, la conscience.

Le nouveau paradigme exige une autre vision sur ce qu'est la *physiologie* du logos, de la force-substance originelle :

"Tout de suite maintenant que le muscle est tendu/attelé dans les harmonies des sphères, le sang est tendu/attelé dans le logos et peut devenir de plus en plus l'expression du logos, comme il l'est inconsciemment depuis l'incarnation. Cela signifie que sur le plan physique, l'humain tend à ressentir consciemment l'expression du Logos dans son sang, qui est l'expression du je. *Et lorsque, au cours de la sixième période culturelle, les humains auront appris à se connaître en tant qu'êtres spirituels, ils ne s'accrocheront plus au fantasme selon lequel les muscles viennent en mouvement par les nerfs moteurs, mais ils reconnaîtront que les muscles sont mis en mouvement à partir de l'harmonie des sphères devenue personnelle. Et dans la septième période culturelle, les humains pourront alors se sentir*



imprégnés du Logos jusque dans le sang et pourront alors seulement ressentir ce qui est en fait exprimé dans l'Évangile de Jean". ⁽³¹⁾

De la déconstruction du corps astral et de l'action minérale et physique (la "reconstruction") par l'organisation-je nait :

(31) Berlin, 7 mars 1911, *Exkurse in das Gebiet des Markus-Evangeliums (Digressions dans le domaine de l'Évangile de Marc)*, GA 124, p. 162 s.

56

conscience *de soi dans le sang*. Dans les conférences sur l'Apocalypse de Jean, il est dit de la volonté de l'humain qu'elle est le reflet de la force de l'Atma, l'énergie physique fondamentale :

"Si vous pensez à votre propre force de volonté, à ce qui en vous peut vouloir, alors vous avez une réplique ombrageuse, un reflet ombrageux de ce qui émane de la force de l'Atma, de la divinité. La volonté de l'humain est aujourd'hui la force qui est encore la moins bien formée. Mais la volonté pourrait se développer de plus en plus, jusqu'à ce qu'un temps vienne où elle sera une fois arrivée à son apogée, lorsque cette volonté sera capable d'accomplir ce que l'on appelle dans les religions '*le grand sacrifice*'".

*

Le principe directeur suprême est le suivant :

"Le mouvement sain est une paralysie commencée, qui est aussitôt levée à son début". ⁽³²⁾

Nous y reviendrons à plusieurs reprises (toujours en pensant à la constatation de *Des énigmes de l'âme* : "dans un processus de mouvement (humain), on n'a pas affaire à quelque chose dont l'essence repose à l'intérieur de l'organisme."). - La volonté agit de l'extérieur, comme une "force" sur ses corps particuliers "périphériques", dans la chaleur des voies-je, des veines du sang, elle est chez elle dans ces répliques physiques et bipolaires d'elle-même, les "créatures". Le "développement" consiste en l'évolution de la créature vers le créateur. La conscience diurne est sur le chemin de la découverte de la volonté - pour l'instant, elle dort manquant et rêve manquant celle-ci, la pensée humaine ne sait rien de sa véritable essence, ne sait rien de "sa" volonté, de la logique des hiérarchies, de la "physiologie", du karma :

"Dans cette conscience, l'humain sait seulement de ses *impulsions de volonté* par l'observation représentative de son soi, comme il sait du monde extérieur seulement par l'observation". ⁽³³⁾

Le corps polaire entre la naissance et la mort, entre le sommeil et la veille, entre la vitalité et la létalité, entre la transformation de la substance et la décomposition de la substance, entre la volonté et la conscience, est le secret de la "physiosophie". Dans "l'humain de la Terre" germe le savoir de la véritable identité : l'entéléchie cosmique, le nouveau paradigme. La mort des humains terrestres se produit "en Christ" : *In Christo morimur* - parce que le Dieu est passé par la mort humaine terrestre, il peut aller *cette étape avec soi-même en tant que ses "créatures"*. Dieu veut être racheté "manichéennement" par les créatures humaines, il veut changer sa substance en tant que "l'unique" en se donnant sans réserve. Il a la tâche moins facile que l'unique bourgeois et l'égoïste de Max Stirner, car il doit être tous et tout, doit penser tous les humains, et leur bonheur et leur souffrance, afin de s'éloigner de soi, de se *dépouiller/s'exterioriser*. L'éveil des créatures humaines "à elles-mêmes" est la découverte de leur propre essence comme étant le plus haut : le plus grand mystère. Il est de la même hauteur et de la



même substance-je que le Logos créateur du monde. C'est dans la découverte de son propre noyau d'être en tant qu'humain-esprit, en tant que "pensée de désir/souhait" corporel de la forme originelle créatrice, que réside tout le sens du monde et de l'évolution du monde.

Le logos est : le socium, la socialité. C'est ici que s'opère la différenciation originelle en différentes formes de JE : les humains-esprits, en tant que souhaits créateurs, les "at-mas". (On apprend de l'humain-esprit : "On est aussi facilement induit en erreur en ce qui concerne l'humain-esprit par le fait que l'on voit dans le corps physique le membre le plus bas de l'être humain et que l'on s'accommode à cause de cela de la

(32) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondamental pour un élargissement de l'art de guérir)*, GA 27, p. 22 s. Chap. II, *Pourquoi l'humain tombe-t-il malade ?*

(33) *Lignes directrices anthroposophiques 91 / 93*, GA 26, p. 73

57

représentation seulement difficilement que le travail sur ce corps physique doit aboutir au membre le plus élevé de l'entité humaine. Mais tout de suite à cause de ce que le corps physique cache l'esprit actif sous trois voiles, la sorte la plus élevée de travail humain est nécessaire pour unir le je à ce qui est son esprit caché")⁽³⁴⁾.

Les humains-esprit commencent leur voyage vers eux-mêmes en tant que *souhaits créateurs*. A partir de là, ces "individualités" s'engagent dans l'aveuglement, sur le chemin erroné des états d'âme confus, sur le chemin des nombreuses incarnations : "vie sur vie"... Avec le début de la libération de l'existence naturelle collective liée au sang dans la conscience de soi naissante, surgit aussi la question de la socialité correcte, de la vie en commun. La *question sociale* naît après le remplacement de l'ère des structures hiérarchiques et collectives liées au sang.⁽³⁵⁾ La réponse à la "question sociale" n'est pas un programme organisationnel, ni une idéologie. Elle contient en son noyau la

(34) *Geheimwissenschaft im Umriss (Science de l'occulte en esquisse)*, GA 13, p. 75 - L'"unification du Je avec son esprit caché" se fait sous les prémisses conceptuelles que le jeune Steiner, sous la maxime du dépassement du théisme (et de l'absolutisation idéaliste du je), par ex. en s'appuyant sur Stirner :

"C'est seulement Max Stirner qui, dans son livre "L'Unique et sa propriété" paru en 1844, a exigé de manière radicale du je qu'il reconnaisse enfin qu'il a découpé de son propre corps tous les êtres qu'il a placés au-dessus de lui au cours du temps et qu'il les a placés dans le monde extérieur comme des idoles. Tout dieu, toute raison universelle est à l'image du je et n'a pas d'autres propriétés que le je humain".

- Ou encore dans les introductions aux écrits scientifiques de Goethe:

[Le] contenu de notre conscience [n'est] pas seulement un moyen de se faire une image de la base du monde, mais cette base du monde elle-même [se manifeste] dans sa forme la plus propre dans notre pensée - ainsi nous ne pouvons pas faire autrement que de reconnaître aussi directement dans l'action humaine l'action inconditionnée de cette base originelle elle-même. Nous ne connaissons pas de guide du monde qui, en dehors de nous-mêmes, aurait fixé le but et la direction de nos actions. Le guide du monde a renoncé à son pouvoir, a tout cédé à l'humain, avec l'anéantissement de son existence particulière, et a assigné à l'humain la tâche suivante : continue d'agir".

(X/5 "Sciences éthiques et historiques", voir ci-dessous).

(35) Avec l'ère de la rationalité (Lumières), tous les principes d'ordre hiérarchiques et sacrés ainsi que le ciment social de la religion jusqu'alors supranationale s'effritent. Novalis appelle cela la "période de l'incrédulité pratique". Avec la Réforme, c'en était fini de la chrétienté. Désormais, il n'y en avait plus. Les catholiques



et les protestants ou les réformés étaient plus isolés les uns des autres que les mahométans et les païens. ... Le résultat de la pensée moderne fut appelé philosophie et on compta à cela tout ce qui s'opposait à l'ancien, en particulier toute incursion contre la religion. La haine personnelle initiale contre la foi catholique passa peu à peu en haine contre la Bible, contre la foi chrétienne et finalement contre la religion. Plus encore, la haine de la religion s'étendit très naturellement et logiquement à tous les objets d'enthousiasme, elle rendit hérétique l'imagination et le sentiment, la moralité et l'amour de l'art, l'avenir et les temps anciens, elle plaça l'humain en haut de l'échelle des êtres naturels, et fit de l'infinie musique créatrice de l'univers le cliquetis uniforme d'un immense moulin qui, poussé par le courant du hasard et flottant sur lui, était un moulin en soi, sans maître d'œuvre ni meunier, et, à vrai dire, un véritable *perpetuum mobile*, un moulin qui se moule lui-même. ... La France était si heureuse de devenir le berceau et le siège de cette nouvelle foi, faite de connaissances pures et simples. ... Ses membres s'employaient sans relâche à purger la nature, le sol, les âmes humaines et les sciences de la poésie, - à effacer toute trace de sacré, à dégoûter par des sarcasmes le souvenir de tous les événements et de tous les humains exaltants, et à dépouiller le monde de tous ses ornements multicolores. La lumière était devenue leur favorite en raison de son obéissance mathématique et de son impertinence. Ils se réjouissaient de ce qu'elle se laissait plutôt briser que de jouer avec les couleurs, et c'est ainsi qu'ils donnèrent son nom à leur grande affaire : les Lumières". (La chrétienté ou l'Europe, 1799)

58

réalisation de soi du logos universel et de son "monde des souhaits" : comment les chemins et les routes et les structures sont-ils construits parmi les nombreuses personnes, afin que le processus de découverte de soi des nombreux je puisse se dérouler sans trop de pertes d'esprit et d'énergie ?

Les corps supérieurs s'écoulent les uns dans les autres

Atma est en réalité une seule chose pour toute l'humanité, comme une atmosphère communautaire

Le trouver des structures sociales correctes commence avec le savoir que le corps cosmique-tellurique bipolaire n'a pas besoin de deux sortes différenciées de nerfs pour l'autoperception, pour son mourir en retour dans le logos : une seule suffit. Il n'y a seulement *une* sorte de retour dans l'élément originel. Le mouvement du corps n'a pas besoin de nerfs de commande, car celui qui commande est le corps *entier*. Le mouvement *est* une perception : il *est* auto-perception du Logos dans sa périphérie, le "monde des sens", il est la mort en retour de ses différentiels organiques, à l'intérieur des "pensées créatrices" de la pensée cosmique, comme le couvrir/méditer dans les sens humains. De l'humain-esprit vaut : il est à la fois individualité et universalité :

"Les corps supérieurs coulent/fluient les uns dans les autres ; par exemple, l'atma est en réalité unique pour toute l'humanité, comme une atmosphère commune. Mais l'atma de l'humain individuel doit être saisi comme si chacun se découpait un morceau de l'atma général, de sorte que des incisions y sont en quelque sorte pratiquées. Mais nous devons surmonter cette particularité. Nous le faisons en nouant des relations humaines de sorte purement psychique/d'âme. Ce faisant, nous levons la particularité et reconnaissons l'unité de l'atma en tous. En nouant de telles relations humaines, j'éveille des sympathies en moi-même. J'entreprends alors le travail de m'intégrer de manière désintéressée dans le plan du monde.

C'est ainsi que le divin s'éveille en l'humain". ⁽³⁶⁾

(36) Berlin, 9 octobre 1905, *Grundelemente der Esoterik (Éléments fondamentaux de l'ésotérique)* A, GA 93a, p. 108 - Ballmer aborde la compréhension d'"Atma" - en vue de l'éclatement de l'unité évidente "humain individuel naturel" - par exemple au début des *Marginalien* 1 (1949), et ce 1.) en se rattachant à la phrase dans *der Geheimwissenschaft (La science secrète)* éd. 1925, p. 374 :

"L'évolution des formes humaines et l'évolution des destins des âmes doivent



chercher la connaissance suprasensible par deux voies tout à fait séparées ; et un mélange des deux dans la vision du monde serait un reste d'esprit matérialiste qui, s'il existait, s'immiscerait d'une manière inquiétante dans la science du suprasensible".

Et 2.) se rattachant à la *Théosophie*, chap. *réincarnation et destin* :

'Il n'y a qu'une seule espèce humaine'

, ce qui signifie dans le langage du goethéanisme : le TYPE d'humain, l'humain originel, est UN.

- 'En relation spirituelle, chaque humain est une espèce pour soi' (1ère édition) ;

'En tant qu'humain spirituel, chacun est une espèce en soi' (édition 1922).

- Pour 'humain spirituel', la première édition de la 'Théosophie' dit aussi '*humain-esprit*' ; humain-esprit = Atma est aussi appelé 'tout-esprit' par R. St. dans l'essai 'Comment agit le karma' (revue *Lucifer*, décembre 1903, note de bas de page p. 254). - Sur le rapport entre l'esprit de l'humain originel aux relations spirituelles des espèces propres de l'humain particulier, il est dit à la fin du chapitre 'Le sentier de la connaissance' dans le livre 'Théosophie', éd. 1922 :

'Si l'on veut une parabole de la coïncidence de l'esprit individuel [l'espèce propre] avec l'esprit tout [esprit de l'humain originel], alors on ne peut pas choisir l'image de différents cercles qui coïncident en un seul pour se fondre dans celui-ci, mais on doit choisir l'image de nombreux cercles (ayant le même centre et la même circonférence), dont chacun a une nuance de couleur bien déterminée. '

(cf. *Marginalia*, 1 in:

Karen Swassjan, *Die Karl-Ballmer-Probe (La preuve Ballmer)*, Ed. LGC, 2e éd. 2013, p. 195 s)

59

En ce qui concerne la symétrie entre le corps physique et l'humain-esprit et le dépassement de la particularité de ce même, il est dit dans le livre "Théosophie" :

"Lorsque nous examinons le corps physique de l'humain, nous trouvons en lui les mêmes substances et forces que celles qui existent en dehors de lui dans le reste du monde physique. Il en va de même pour l'humain-esprit. En lui pulsent les éléments du monde spirituel extérieur, en lui sont actives les forces du reste du monde spirituel. De même que la peau physique renferme un être vivant et sensible, il en va de même dans le monde spirituel. La peau spirituelle qui sépare l'humain-esprit du monde spirituel unifié, qui fait de lui un être spirituel autonome, vivant en lui-même et percevant intuitivement le contenu spirituel du monde, - cette "peau spirituelle" est appelée enveloppe spirituelle (enveloppe aurique). Il faut seulement retenir que cette "peau spirituelle" s'étend continuellement avec l'évolution humaine progressive, de sorte que l'individualité spirituelle de l'humain (son enveloppe aurique) est capable d'un agrandissement illimité".⁽³⁷⁾

De telles représentations contredisent chaque logique objective qui veut comprendre seulement l'humain de manière descriptive, comme un être individuel parmi d'autres êtres individuels, comme une unité naturelle. La compréhension elle-même, l'autoréflexion de l'humain, est remise en question. Si la pensée reste "rationnelle" ou objective, elle n'avance pas :

"Avec la pensée passive, on ne peut actuellement saisir que la périphérie de l'humain, on doit laisser son intérieur reposer ... l'humain ne se laisse pas connaître de manière non créative, parce qu'il est par essence créatif ... on craint aussitôt que s'il parvenait à une pensée créatrice, il ne constaterait pas la réalité objective, mais y ajouterait quelque chose...".⁽³⁸⁾

- Si les gens humains pouvaient pressentir leur véritable essence - pur règne créateur -,



ils auraient la nostalgie après la mort, conformément à l'adage/la parole de vérité :

"De l'être de Dieu est née l'âme humaine / Elle peut plonger mourante dans les fondements de l'être / Elle délivrera un jour l'esprit de la mort". (39) –

- Si les gens humains pouvaient deviner leur véritable essence, ils auraient la nostalgie de la mort - de même qu'en tant que morts/défunts, en tant qu'"humains des sphères", ils ont la nostalgie de l'"existence individuelle", de cette "initiation" sous la forme de la naissance dans les conditions terrestres. En quoi consiste donc finalement le sens le plus profond du "christianisme" ? Que les individualités du monde s'activent en tant que créateurs dans les deux formes d'existence, terrestre et céleste :

"Que l'humain puisse s'élever sans aide aussi bien dans le macrocosme que descendre dans le microcosme et traverser en tant qu'être libre les deux côtés de l'initiation ... c'est pour cela que l'événement-Christ fût là". (40)

Meier, Müller, et le lecteur

Dans ce contexte, que signifie "médecine chrétienne" ? - Que signifie "maladie" ? Si l'humain est malade, c'est sa forme d'être-là céleste qui lui parle, à travers les douleurs. - C'est devant cet arrière-plan de pensées que le médecin Gerhard Kienle a consacré sa vie à l'élaboration d'une "médecine chrétienne". Selon lui, une telle médecine se mesure à la découverte de "l'individualité" et de son rapport au corps ; il écrit : *"Une médecine chrétienne est une médecine qui exige que*

(37) *Théosophie*, GA 9, p. 53

(38) 17 septembre 1924, *Cours de médecine pastorale*, GA 318, p. 136.

(39) 2ème Drame-Mystère, *L'épreuve de l'âme*, 9ème tableau. GA 14 P. 243

(40) Berne 1910, *Évangile de Matthieu*, GA 123, 7e conférence

60

l'humain peut se trouver lui-même en tant qu'individualité, elle exige de découvrir et d'affirmer l'individualité globale dans l'autre et de pouvoir penser son rapport avec les processus corporels".

Que signifie ici "individualité", et que signifie "corps" ? Une médecine qui se veut "chrétienne" présuppose des réponses à ces questions. Une médecine qui affirme/approuve "l'individualité" : que pense-t-on avec cela ? - cela nous mène au milieu de la thématique en suspens entre Kienle et Ballmer. Une réponse à la question de l'"individualité" et de son "rapport aux processus corporels" rencontre une anthroposophie en *statu nascendi*, en tant que question existentielle et processus de vie douloureux et contradictoire. - Kienle voyait dans la médecine moderne l'héritage de l'arabisme, déplorait l'absence de confrontation du christianisme primitif avec l'Antiquité, l'aristotélisme, qui aurait ouvert la voie à l'arabisme de la science de la nature moderne. Le patient doit finalement pouvoir *vouloir* le propre malheur, les douleurs - ce n'est pas dans la santé, mais dans la décomposition du corps, dans la mort, que l'"individualité" vient à soi-même. Le Kienle vieillissant se heurte à des questionnements qui l'avaient exposé, en tant que jeune médecin, à une critique sévère de l'extérieur - sous la forme des lettres de Karl Ballmer. On doit essayer de se rendre compte de la force de cette attaque : l'"instance" anthroposophique Poppelbaum aurait aussi pu laisser disparaître dans la



corbeille à papier l'intervention indésirable de Ballmer sans y répondre. La transmission (apparemment sans commentaire) au jeune médecin Kienle fut la seule "réponse" à son travail "Grundfragen der Nervenphysiologie (Questions fondamentales de la physiologie des nerfs)" qui intervint du côté anthroposophique. À cela la circonstance s'ajoute que cette réaction a été rendue accessible au public peu après sous forme imprimée. Dans l'ensemble : un tremblement de terre qui *a commencé* à ébranler les fondements du jeune Kienle.

Le contenu de ces lettres concerne l'analyse implacable du point de départ médico-physiologique selon lequel l'humain naturel représente *une unité*, un tout pour soi - de sorte qu'il ne peut pas vraiment être question d'un rapport entre "corps" et "individualité" - si ce n'est dans le sens d'une substance théorique aristotélicienne (pré-chrétienne) de la substance. ⁽⁴¹⁾ Ce point de départ est manifeste dans la manière dont les universitaires anthroposophes traitent l'affirmation notoire de Rudolf Steiner, selon laquelle il n'y a pas de nerfs 'moteurs', tous les nerfs sont de nature sensitive. Si la compréhension aristotélicienne classique du corps était correcte, le rapport entre l'individualité et le corps devrait être établi de manière causale, c'est-à-dire par des processus nerveux. Les lettres de Ballmer opposent à cela l'idée qu'il ne peut pas encore y avoir d'"individualité" au sens de l'"âme" d'Aristote, que les processus du "corps" (divin) sont plutôt la condition préalable pour que l'"individualité" puisse s'éveiller progressivement à partir de l'action de la *volonté* qui se présente dans le corps : non pas en tant que monade particulière, mais en tant que forme personnelle du monde entier - en tant que pensée cosmique de la "logique des hiérarchies", pensée cosmique (physiologique) dans laquelle est implantée la pensée "humaine". (La pensée humaine est, selon sa "vraie nature", justement ainsi une pensée cosmique, voir ci-dessus).

(41) A ce sujet, un condensé des "Onze lettres sur la réincarnation" de Ballmer, onzième lettre : "L'"âme" de Meier ou Müller doit être l'entéléchie du corps de Meier ou Müller. Cette absurdité vient d'Aristote ; cette absurdité représente une insulte à l'être solaire qui, spirituellement scientifiquement est nommé comme le Christ. Lorsque Hansli Meier, âgé d'un an, se redresse pour la première fois et fait ses premiers pas, c'est l'interaction de l'esprit du Soleil avec l'esprit de la Terre qui se produit ; c'est le Christ, l'esprit du Soleil, qui agit lorsque Hansli Meier se place à la verticale, et il est ridicule de substituer une abstraction aride du vieil Aristote - la prétendue 'âme' de Hansli Meier - à l'action de Dieu. C'est, du point de vue spirituel scientifique, une imposture de parler d'"âme" si l'âme n'est pas due à la force du Christ".

61

Le lecteur des lettres de Ballmer n'atteint pas seulement le destinataire Kienle, mais aussi "Meier et Müller" : lui-même. Comparé à "Meier et Müller", Gerhard Kienle est dans la situation inconfortable de devoir réagir d'une manière ou d'une autre à ce courrier non sollicité. Il fait ce que Meier et Müller feraient aussi : il ressent le contenu comme une insulte maladroite à sa personnalité, il reconnaît dans l'expéditeur un malade. (En tant que psychiatre, il a de l'expérience dans la fréquentation des malades.) Le fait que le contenu paraisse peu après sous forme de livre, avec mention de son nom, doit être ressenti comme une menace pour son intégrité : que veut de *lui* l'auteur de la lettre - manifestement dérangé spirituellement -, pourquoi doit-il porter le chapeau pour les Meier et Müller ? - Dans l'une des lettres, on peut lire : "Meier et Müller participent au processus du monde en tant qu'êtres spirituels qui s'incarnent (en tant qu'humains-esprit au sens du livre Théosophie)". La compétence professionnelle du neurologue pour le thème "Fondements de la physiologie nerveuse" est en danger, car



l'auteur de la lettre affirme, avec une connaissance approfondie de la position de Steiner : "La question des nerfs moteurs ne peut pas du tout être posée et traitée sérieusement dans le champ de travail de l'anatomie et de la physiologie actuelles". Le fondement (scientifique) de la physiologie des nerfs est retiré de sous les pieds. "Derrière" Ballmer se trouve Steiner :

[la science de l'esprit] "aura le courage de ne pas laisser le matériel en dehors d'elle-même, mais de pénétrer le matériel avec l'esprit. Tout deviendra spirituel pour elle". ⁽⁴²⁾

Outre un Ballmer inconnu, Kienle connaît aussi les "Meier et Müller" principalement en tant que patients. En tant qu'êtres humains, dont il dira plus tard : ils devraient développer un rapport *pensant* à leurs corps comme avec eux-mêmes/à soi en tant qu'individualités. Ce n'est que trente ans plus tard que les conditions préalables liées au destin sont réunies pour que Kienle puisse s'engager sérieusement dans le contenu des lettres.

Peu avant la fin de sa vie, dans un discours prononcé en novembre 1982, Kienle constate qu'il se trouve *en opposition avec Rudolf Steiner*.

*

Dans les lettres, il est question de l'ouvrage de Rudolf Steiner "Von Seelenrätseln" (Des énigmes de l'âme) : des *dépendances* physiques et spirituelles de l'être humain mentionnées au chapitre IV. La question d'une médecine "chrétienne" se décide en fonction de ces *dépendances* de "l'entité humaine". Si l'on suppose, comme Kienle, un rapport "à penser" entre l'"individualité" et le "corps", on se trouve sur le terrain d'une anatomie ou d'une physiologie spirituelle. Pour que la physiologie ne soit pas en danger de représenter une "expression exacte de la constitution de l'esprit occidental" (que Meier et Müller considèrent comme des unités ou des corps-individus), le point source de la motilité corporelle doit être éloigné d'une "âme" personnelle et déplacé vers les domaines de la physique et de la corporéité spirituelle, le domaine de la physique (des "lois" physiques) ne devant pas être pré-interprété dans le sens matérialiste classique. Par "physique", on entend ici quelque chose de plus englobant. L'idéologie du système nerveux dual est liée à cette "âme" qui doit fonctionner dans les individus-corps comme "quelque chose comme le chef d'orchestre de l'appareil nerveux présenté comme une machine motrice" (correspondance, p. 18). En revanche, le thème central d'une physique ou d'une physiologie spirituelle est le suivant : le corps est esprit, ou, pour reprendre les mots de Steiner dans la Philosophie de la liberté (première édition) :
Le monde est Dieu. ⁽⁴³⁾

- Aussi bien le domaine de la physique que celui

(42) 28 octobre 1919, Zurich, *Soziale Zukunft (Avenir social)*, GA 332a, 4e conférence, p. 127 (cf. chapitre suivant).

(43) "Le monde est Dieu" : cf. le fac-similé de la première édition de 1894 de la "Philosophie de la liberté" avec les inscriptions manuscrites de Steiner pour la nouvelle édition de 1918 (GA 4a, p. 201).

62

de la corporéité de l'esprit est d'abord une *Terra incognita*. La pensée qui entreprend le voyage de découverte dans cette terra incognita y plonge elle-même ses racines. Le rapport entre l'organisme et la pensée est fixé par la pensée elle-même, quelques phrases de l'année 1894 contiennent la loi fondamentale du devenir nerveux de dégra-



dation/déconstruction de la substance, qui a été illustrée plus tard par Rudolf Steiner dans d'innombrables variantes :

"L'organisation humaine n'a en effet aucun effet sur l'essence de la pensée, mais elle s'efface lorsque l'activité de la pensée apparaît ; elle supprime sa propre activité, elle libère une place ; et c'est à la place libérée que la pensée apparaît. Il incombe à l'essentialité qui agit dans la pensée de faire une double chose : premièrement, elle repousse l'organisation humaine dans sa propre activité, et deuxièmement, elle se met elle-même à sa place. Car la première chose, le refoulement de l'organisation du corps, est aussi la conséquence de l'activité de la pensée. *Et d'ailleurs cette partie de cette dernière qui prépare l'apparition de la pensée*". (44)

Il ne peut pas s'agir d'une autre physiologie que d'une physique englobante du corps humain, car "derrière les questions de la physiologie [académique] se cache la représentation grecque occidentale de Dieu, qui ne conçoit pas le corps humain comme Dieu, mais un esprit sans corps. Une certaine constitution 'occidentale' de l'esprit n'est pas encore capable de se représenter le corps divin qui est *esprit*, en tant que corps ". (Correspondance, p. 46) Une "médecine chrétienne" au sens de Kienle souhaite se démarquer du christianisme clérical.- L'anatomie actuelle, issue de la science de la nature (et avec cela historiquement de l'Église), repose sur des représentations réductionnistes et matérialistes du corps, couplées à des résidus dérangeants d'anciennes représentations de l'âme et de l'esprit. La condition centrale de l'anatomie spirituelle ou "physique du corps" de Steiner est de les *détecter* et de les éliminer. Cela conduit à la

(44) *Philosophie de la liberté*, chap. IX - Dans ce contexte, il est très important de faire la distinction conceptuelle entre la pensée proprement dite et la "pensée" représentative normale :

"Cela conduit à une psychologie déficiente et aussi à une théorie de la connaissance déficiente, si l'on ne sépare pas nettement la "saisie de pensées" de l'activité de pensée et si l'on ne reconnaît pas le caractère conforme au sens de la première".

(*Des énigmes de l'âme*, chapitre IV/5 "Sur le fondement réel de la relation intentionnelle" GA 21, p. 146).

En outre, il convient ici de mentionner avec insistance trois essais de la main de E. A. Karl Stockmeyer, qui traitent du thème de l'indépendance corporelle de la pensée : *Vom Gedankenkampf um die Wirklichkeit*, Der Kommende Tag Verlag (*De la lutte de pensée pour la réalité*, Le jour qui vient éditions), Stuttgart 1921. Là est éclairé p. 26, de manière lapidaire, le point aveugle des modèles de cognition couplés neurologiquement : "Tant que l'on ne procède pas à une séparation claire entre le je [l'activité de pensée proprement dite au sens ci-dessus] et le corps, toute théorie de la connaissance doit échouer sur une question que la plupart passent donc sous silence, la question du sommeil. Pourquoi le même organisme qui réagit le jour aux effets des choses extérieures ne le ferait-il pas aussi la nuit ? La vie ne se poursuit-elle pas justement pendant le sommeil avec la plus grande régularité, pourquoi donc tout à coup tout ce qui doit être l'effet naturel de cette vie est-il interrompu ? Ne doit-on pas poser cette question et ne peut-on pas au moins considérer comme possible l'idée qu'il se passe dans le sommeil, avec ce que nous appelons ici le je qui connaît, quelque chose d'autre que dans la veille ? Car, manifestement, il ne peut s'agir que d'un changement dans la constitution du je ou dans sa position par rapport au corps, puisqu'on ne peut constater aucun changement de quelque importance dans le corps seul pendant le sommeil".

Dans le même chapitre IX de la *Philosophie de la liberté*, l'"individuel" est distingué de l'organisation corporelle commune à tous les humains, avec ses instincts, ses pulsions et ses sentiments :

"L'individuel en moi n'est pas mon organisme avec ses pulsions et ses sentiments, mais c'est l'unique monde d'idées qui brille dans cet organisme. (...) par ma pensée, c'est-à-dire par la saisie active de ce qui se vit comme idéal dans mon organisme, je me distingue d'autres".

63

bizarre situation que car ce sont les matérialistes les plus virulents ou les "négateurs de



l'esprit" qui se rapprochent le plus des positions de Steiner, c'est-à-dire ceux qui n'associent au corps aucune "âme" de n'importe quelle sorte. Le handicap, aussi chez les matérialistes radicaux, est d'enchaîner la "conscience", en tant que substitut de l'âme, à des processus conçus comme matériels, au lieu de situer l'effet de la "conscience" dans la destruction ("déconstruction") de substance nerveuse. L'âme est une "anti-matière", elle n'est pas un épiphénomène du substrat nerveux. La solution au "problème corps-âme" est dégradation/déconstruction du corps. L'émergence de la "pensée" n'est pas une continuation de la vie organique, mais le refoulement ou le "laisser disparaître" de cette matière organique qui "prépare" l'apparition de la pensée. Chez Steiner, vaut fondamentalement : le spirituel-psychique/d'âme n'est aucun opposé au corporel-physique, mais "une seule et même chose vue sous différents angles". Le système de la tête (système nerveux central) est la matière organique qui "prépare" l'apparition de la pensée. Cette préparation n'est aucune mince :

"... Avant absolument qu'une pensée ne puisse venir d'un être humain sur Terre, une préparation devait avoir lieu. Et nous savons que cela s'est produit au cours de l'ancienne période saturnienne, solaire et lunaire, et que le corps physique actuel, donc aussi le cerveau, est le résultat du travail de nombreuses hiérarchies spirituelles. De sorte que nous pouvons dire : au début de l'évolution terrestre, l'humain était organisé sur la terre de telle sorte qu'il pouvait former son cerveau physique, que celui-ci pouvait devenir l'appareil réfléchissant de ce que l'humain est réellement et qui n'existe que dans l'environnement de cette organisation physique du corps". ⁽⁴⁵⁾

Gerhard Kienle veut *penser* le rapport entre "l'individualité" et "ses" processus corporels. Cela signifie rien de moins que : il doit penser la construction et la déconstruction du corps. La tâche la plus difficile que l'on puisse se donner, car c'est dans la construction et le dépérissement que se produit la relation entre "l'individualité" et un "corps" humain concret, qui représente précisément un "modèle de dégradation/déconstruction" en vue de la construction de la conscience. La physiologie qui se produit effectivement et quotidiennement n'est rien d'autre qu'une naissance et une disparition physiques "grandioses" de la matière, même si cela contredit toutes les représentations habituelles. La tâche de Kienle ne peut réussir que si la physiologie traditionnelle s'élargit à la physique de l'humain spirituel qui se découvre lui-même. La rencontre du médecin Kienle avec le monde de la pensée de Ballmer est un morceau de physique à puissance de monde.

Le souhait de Kienle n'est pas un processus théorique, il ne se réalise que dans la vie réelle. Ce qui est "théorique", c'est que le terrain doit être nettoyé de la compréhension traditionnelle du "corps", de l'"âme" et de l'"esprit". Les contributions à la question des nerfs du côté anthroposophique doivent précisément partir de cette épuration consciente du terrain. La maxime suprême est la suivante :

"C'est par les sens que le monde se vit en l'humain" (principe directeur 171, cf. p. 474).

Ou, selon Carl Unger, citation dans la correspondance p. 20 :

"Par les sens de l'humain, le monde se perçoit soi-même". Le critère est l'égalité entre les processus physiques et corporels et les processus spirituels et /d'âme, car "dans l'ensemble de l'humain, il est donc finalement vrai qu'il n'y a jamais aucune manifestation spirituelle et d'âme entre la naissance et la mort sans qu'il y ait là une manifestation physique et corporelle". ⁽⁴⁶⁾

(45) Munich, 24 août 1911, GA 129, p. 139 et suivantes.



J'ai commencé à m'occuper comme tout jeune homme à l'enseignement sur les nerfs.

Y a-t-il une possibilité de pénétrer dans cette organisation humaine compliquée avec certaines lignes directrices, ainsi qu'on parvienne à une quelconque vue d'ensemble ?

"... pas une fois l'ombre d'une représentation correcte ..."

La polémique aiguë de Steiner contre la catégorisation duale des nerfs, la distinction entre nerfs de la sensibilité et nerfs de l'action (le "principe d'excitation"), ne peut être inentendue. Elle se trouve partagée dans l'ensemble de son œuvre orale et écrite, car :

"... si l'on connaît les membres supérieurs de l'être, alors les nerfs deviennent quelque chose d'uniforme, on voit l'unicité du système nerveux" (47)

- Pour Steiner, il est clairement dépourvu de question que cette unicité puisse être établie comme un "fait" donné par la nature, car la

"recherche spirituelle scientifique remplit l'exigence historique de science de la nature" (48).

Dans le domaine de la neurologie, Steiner déplore la violation de l'exigence de l'absence de présupposés, il qualifie le modèle nerveux dual de superstition :

"Non seulement les contes les plus étranges circulent dans ce que l'on appelle souvent la science. Les contes, les superstitions, on veut les éliminer de la vie extérieure, dans la science elles prospèrent souvent aussi fortement qu'elles n'ont jamais pu le faire dans la vie, mais on ne les remarque pas plus dans la science qu'on ne les remarquait alors dans la vie extérieure. Ainsi la fable des fils télégraphiques : les nerfs eux-mêmes seraient des fils télégraphiques vers l'âme, qui transmettraient les impressions sensorielles extérieures, puis d'autres nerfs qui dirigeraient les impulsions de la volonté vers la périphérie du corps. On ne voudrait même pas parler de cette fable, de cette comparaison qui revient sans cesse, car ce que l'on entend par cette comparaison est tout à fait éloigné des faits réels et n'est issu que d'une superstition scientifique qui n'a justement pas été remarquée". (49)

Le rapport entre la science de la nature authentique non superstitieuse et la science empirique de l'esprit est caractérisé de la manière suivante : la première considère un stade final, le "cadavre", par rapport auquel la dernière doit trouver les "états initiaux". - De nombreux auteurs anthroposophiques s'efforcent de neutraliser verbalement la position radicale de Steiner et de l'adapter à la compréhension actuelle de la "science". (Dans cette compréhension, il existe certes des "sciences de l'esprit", mais pas de science empirique de l'esprit). La position claire de Steiner est remplacée par la documentation d'un soi-disant "problème des nerfs moteurs", à l'intention d'une "convergence" anthropologique-anthroposophique souhaitée. Les critères d'une "discussion" évoquée/conjurée sont issus d'un usage actuel. Compte tenu de la "dis-



tance historique" croissante par rapport à Steiner, l'une des tactiques possibles consiste à relativiser le problème sur le plan historique - dans le contexte global d'une "science de la nature anthroposophique". (Une autre tactique consiste à déplacer les déclarations de Steiner pertinentes sur le plan physiologique sur un terrain "psychologique"). Le "problème" survient face au fait que Steiner pratique une collusion qu'il est impossible d'enjoliver. Sur aucun autre

(47) Vienne, 2 octobre 1923, GA 319, p. 83

(48) 6 janvier 1923, Die Physiologie im Spannungsfeld zwischen Physik / Chemie und Psychologie / Pneumatologie GA 326, p. 141

(49) 18 octobre 1917, L'âme humaine dans le royaume du suprasensible et son rapport au corps GA 72, p. 39 s.

65

domaine, Steiner laisse ses positions se heurter plus clairement à la doctrine dominante, nulle part il n'insiste de manière plus intransigeante sur la *non scientificité* et l'insoutenabilité d'une "superstition" scientifique. Parler d'un "problème nerveux", c'est confondre une déclaration de guerre avec une initiative parlementaire, c'est fermer les yeux sur la prétention de l'anthroposophie à décrire un savoir empiriquement compréhensible : représenter la science. Le combat de Steiner contre la théorie matérialiste des nerfs, contre l'humain en tant qu'"être enfermé dans sa peau", ne connaît pas de portes dérobées. Les affirmations de Steiner sont empiriquement valables, tout est une question d'appréciation correcte des phénomènes, la science de l'esprit *perce à travers* les faits naturels (*c'est pourquoi* elle parvient à la réalité de la vie sociale). Les "nerfs moteurs de la volonté" sont présentés comme des nerfs sensoriels pour les mouvements des membres, qui doivent être perçus si la volonté doit les mouvoir. Chez Steiner, il n'y a pas de "nerfs de la volonté" moteurs (qui déclenchent et dirigent les mouvements), mais il y a le *sens du mouvement propre* avec ses nerfs (sensitifs) spécifiques vers les muscles et les membres :

"Dans mon livre 'Des énigmes de l'âme', l'un des derniers de mes livres, j'ai indiqué comment une conception scientifique ancestrale devait être transcendée par la science moderne de l'esprit. Je sais combien ce que je vais dire maintenant va paraître paradoxal pour beaucoup ; mais ce qui sera à la hauteur des exigences posées au mode de représentation humain, qui se manifestent déjà dans le présent et se manifesteront de plus en plus à l'avenir, se présentera souvent comme quelque chose de très paradoxal par rapport à ce que l'on considère encore aujourd'hui comme la seule chose juste. Tous les scientifiques qui se sont penchés sur les choses parlent aujourd'hui de deux types de nerfs dans le corps humain et animal - nous ne nous intéresserons pour l'instant qu'à l'humain. Les uns vont des sens à l'organe central, ce sont les nerfs sensitifs ; une stimulation s'exerce sur eux lorsque l'on perçoit par les sens. Cette stimulation se propage jusqu'au centre nerveux de l'humain. Il existe ensuite un deuxième type de nerfs, les nerfs moteurs. Ils partent du centre vers les membres humains. C'est par eux, par ces nerfs moteurs, que l'humain est capable de bouger ses membres. Ils seraient, comme les autres nerfs sensoriels, les nerfs de la volonté. Or, j'ai montré dans mon livre 'Des énigmes de l'âme' ce qui suit, même si ce n'est qu'une esquisse : qu'il n'y a pas de différence de principe entre les nerfs sensoriels et les soi-disant *nerfs moteurs de la volonté*, que les soi-disant nerfs de la volonté ne sont pas les serviteurs de la volonté. Les choses par lesquelles on veut prouver qu'ils sont les



serviteurs de la volonté, comme par exemple la triste maladie du tabes, prouvent exactement le contraire, *comme peut être montré facilement*, et prouvent ce que je vais dire tout de suite comme mon opinion : ces soi-disant nerfs de la volonté sont aussi des nerfs sensitifs. Tandis que les autres nerfs sensitifs vont des sens à l'organe central pour que l'on puisse percevoir ce que les sens transmettent, les nerfs dits volontaires, qui ne sont pourtant rien d'autre, perçoivent tout ce qui est en nous-mêmes en tant que mouvement. Ils servent à percevoir les mouvements. En revanche, il n'y a pas de nerfs de la volonté. La volonté est de nature purement spirituelle, de nature purement spirituelle-d'âme, et agit directement en tant que spirituel-d'âme, et nous avons besoin de ce que l'on appelle les nerfs de la volonté *parce qu'ils sont des nerfs sensoriels pour le membre qui doit se mouvoir, qui doit être perçu si la volonté doit/devait le mouvoir.*

Pour quelles raisons est-ce que je cite cet exemple ? Parce que vous pouvez voir, lire et entendre aujourd'hui de nombreuses discussions dans lesquelles on parle de la volonté. Seules seront

66

développées des idées qui n'ont pas la force de poussée nécessaire pour parvenir à une connaissance réelle, parvenir ainsi *que vous contempriez la volonté là où elle œuvre*. De telles connaissances restent abstraites et étrangères à la vie. A côté d'elles, la science de la nature peut parler de ce qu'il y aurait le nerf 'moteur' de la volonté. La science de l'esprit développe des idées sur la volonté qui montrent de quelle nature est aussi le corporel du système de la volonté humaine. Cela signifie que la science de l'esprit va pénétrer le phénomène naturel, le fait naturel. Elle ne s'arrêtera pas dans un domaine étranger à la vie, elle s'immergera dans la réalité. *Elle aura le courage de ne pas laisser la matière en dehors d'elle, mais de la pénétrer avec l'esprit*. Tout deviendra spirituel pour elle. - C'est pourquoi cette science de l'esprit veut aussi pouvoir s'immerger et pénétrer dans l'organisation sociale et, en tant que telle, elle pourra collaborer à la réalité de la vie sociale, devant laquelle la science de la nature abstraite et intellectualiste doit trébucher". (50)

Steiner parle du "non-sens" ou de la "connerie", de la "superstition" ou du "conte" de la distinction duale des nerfs en "moteurs" et "sensitifs". L'euphémisme des rares interventions d'auteurs anthroposophes sur la polémique virulente de Steiner échoue à cause de l'affirmation notoire selon laquelle les "nerfs moteurs" ou "nerfs de la volonté" sont des nerfs sensibles qui ne déclenchent en aucun cas des mouvements, mais qui transmettent la perception de modifications métaboliques / de mouvements dans l'organisme "autarcique" des membres ou le "système de la volonté". Steiner ne connaît pas de physiologie nerveuse spécifique pour la motricité corporelle, ni de "motoneurones" ; la motricité est une *perception extérieure au système corporel / environnemental*, que les mouvements soient volontaires ou non. Dans la sémantique scientifique actuelle, on dirait : Steiner affirme que les mouvements sont des "processus d'auto-organisation de structures cohérentes", et que seuls les processus neuronaux du système nerveux central qui y sont liés transmettent les mouvements de manière "proprioceptive" et les transforment en conscience (représentation). Dans la mesure où il est question de mouvement volontaire, la "volonté" agit directement dans l'"auto-organisation" de la dynamique de l'organisme et de l'environnement ; seul le résultat apparaît comme "conscience" du mouvement, grâce à l'*activité nerveuse*. - Steiner postule une séparation claire entre deux pôles : d'un côté,



la motricité (l'action physique et constitutive d'une "structure cohérente", d'une "matrice" physique et biologique) et, de l'autre côté, la "cognition" ou la "conscience", qui "apparaît" à travers des processus de matière construisant en retour à l'organisme s'auto-organisant. Selon Steiner, ces deux domaines de processus doivent être clairement distingués, il s'agit de "programmes" de construction et de déconstruction au sein d'un plan global sous-jacent, l'"esprit". Cet "esprit" est la "volonté", il entre en manifestation sous forme de "cognition" dans la dévolution des processus morphogénétiques *eux-mêmes*, dans l'"évidence". Même si c'est - en tant que conscience normale - sous une forme "inanimée/non-vivante", paralysée vers le bas.

Vis-à-vis du pôle cognitif, le pôle vital est le "subconscient" (relatif). Contrairement aux théories habituelles de la conscience, la "cognition" n'est pas une fonction des processus organiques, mais son contraire par excellence. Les processus de vieillissement ou de mort minéralisants de la matière organique "libèrent" pour ainsi dire le "programme" primaire, c'est-à-dire que la matière organique *se transforme en* "cognition" ou en contenu conscient. Dans le cas du mouvement, cela signifie que la "force" organique latente, c'est-à-dire un corps énergétique ou spirituel immatériel, meurt *en permanence*. La mort est la perception diurne consciente ou la "cogitation" des événements corporels / environnementaux, auxquels justement ainsi

(50) 28 octobre 1919, Zurich, Soziale Zukunft (Avenir social), GA 332a, 4e conférence, p. 127 - il apparaît ici clairement que les prétendus "nerfs moteurs de la volonté" sont des "nerfs sensoriels" sensibles du sens du mouvement propre, pour la perception de ces

"membres qui doivent se mouvoir, qui doivent être perçus si la volonté doit les mouvoir".

67

appartiennent des processus vitaux permanents de construction de la vie du mouvement. Le mouvement lui-même ne tombe *pas* dans le domaine de la mort/du déperissement, mais dans le domaine d'action "endormi-subconscient" de l'"esprit", du "programme de base". L'"esprit" ou la "volonté" agissante se laisse *affecter* par le processus de dégradation de la conscience cognitive diurne - *car cette conscience diurne fait elle-même partie de l'"esprit"*.

La "didactique" des explications de Ballmer consiste à constater sans illusion l'éloignement *relatif* de la conscience diurne par rapport à l'"esprit", à ne pas trahir ce hiatus fondamental : cet abîme (relatif) entre le créateur (le type humain, la "physis") et la "créature", l'enfant enveloppé/au berceau : la conscience diurne comme résultat de l'activité nerveuse. Le Créateur *veut* quelque chose de sa créature, à laquelle il se met à disposition en tant que corps ou "volonté" : "C'est la grande chance et la grande opportunité des dits humains. Ce serait fatal pour nous si Dieu lui-même n'était pas celui qui dit 'je' en nous. Mon expérience du 'je' n'est en effet rien d'autre qu'un processus tactile de l'organisation de mon corps, et c'est pourquoi il est important et réconfortant de savoir que le corps humain matériel est Dieu, car avec mon 'sentiment je' en tant qu'effet de processus tactiles, n'a pas besoin d'être une illusion (Mauthner) ...

La grande question d'airain est donc de savoir si le Créateur, qui n'a pas besoin d'une 'âme' pour lui-même, veut être, en tant que Dieu CORPS de l'âme des Meier, des Mül-



ler et des Huber". (adressé à V. v. Weizsäcker, cf. p. 496 et suivantes) De tout temps, les écoles de mystères ont résumé la solution de la grande question d'airain en deux mots : *Continue d'agir/œuvrer !* Toute l'œuvre de Rudolf Steiner, tous les commentaires de Karl Ballmer sur la lutte contre les nerfs "moteurs" sont placés sous le signe de "*Continue d'œuvrer !*".

La *pensée humaine* s'inscrit dans les *pensées cosmiques*, dans la "physiologie" ou la *logique des hiérarchies*, elle est de "nature cosmique", *sans le savoir tout d'abord*. Si la pensée humaine ne pouvait pas oublier son être-esprit, elle ne pourrait pas être "libre". Elle ne pourrait pas "perdre la raison analytique" et développer, par exemple, l'enseignement des nerfs moteurs de commande. Le drame de la création a pour but d'amener progressivement le "programme de base" (l'"esprit") à l'auto-perception ou à l'auto-évidence.

La volonté humaine devrait prendre conscience de son *omnipotence*/sa toute faculté magique et entrer dans ses droits. Novalis : "Nous sommes en mission : c'est à la formation de la Terre que nous sommes appelés". C'est pourquoi "le monde doit être romancé/romantisé. C'est ainsi que l'on retrouve son sens originel. Le romantisme/romantiser n'est qu'une potentialisation qualitative. Le soi inférieur est identifié à un soi meilleur dans cette opération. Tout comme nous sommes nous-mêmes une telle série de puissances qualitatives". - (Fragments) - La nature trichotomique de la création permanente se révèle comme évolution, histoire, destin, comme "physiologie" et "anatomie". Il n'y a pas un "monde spirituel" et une "physiologie" à côté - le "monde spirituel" n'existe qu'en tant que physiologie cosmique et humaine. L'"esprit" se présente *comme* un "corps". - Cosmologiquement : le premier Logos devient vie dans le deuxième Logos et conscience dans le troisième Logos.

L'affirmation fondamentale de Steiner est la suivante : a) (en général) : "La physiologie n'arrivera jamais à des concepts qui soient conformes à la réalité pour la science des nerfs, tant qu'elle ne comprendra pas que l'*activité nerveuse* véritable ne peut absolument pas être l'objet de l'observation physiologique des sens.

L'anatomie et la physiologie doivent arriver à la conclusion qu'elles ne peuvent trouver l'*activité nerveuse* que par une méthode d'exclusion. Ce qui n'est pas observable par les sens dans la vie nerveuse, mais dont le sens donne la nécessité de sa présence et aussi la particularité de son efficacité, c'est l'*activité nerveuse*. On vient vers une représentation positive de l'*activité nerveuse*

68

quand on voit en elle l'événement matériel par lequel, dans le sens du premier chapitre de cet écrit [Des énigmes de l'âme], l'essentialité purement spirituelle et d'âme du contenu vivant de la représentation est paralysée vers en bas jusqu'à la représentation inanimée de la conscience ordinaire. Sans ce concept, qu'il faut introduire dans la physiologie, il n'y aura dans celle-ci aucune possibilité de dire ce qu'est l'*activité nerveuse*". - b) (concernant les nerfs "moteurs") La médiation entre les représentations d'action et les mouvements n'est pas l'affaire du système nerveux, ne se fait pas par les chemins des voies nerveuses, les nerfs prétendument "moteurs" sont le produit d'une fausse *interprétation*. Tous les nerfs sont *pour la perception* (formation de représentations). Les nerfs "moteurs", et en général tous les nerfs "pro-



prioceptifs", transmettent la perception (inconsciente et sourde !) de la statique corporelle, de la position, du mouvement, de la présence des membres, et d'ailleurs "que nous avons en nous-mêmes une perception de notre soi". Le vaste ensemble de ces perceptions corporelles internes est appelé "sens du mouvement propre" : sens du mouvement ou sens du mouvement propre. C'est l'une des douze variantes dans lesquelles l'"esprit" prend conscience de lui-même, dans lesquelles les humains sont pensés par le cosmos : dans lesquelles la conscience diurne *rêve se manquant et dort se manquant* (tout d'abord) sur sa véritable nature.

Le je qui se trouve hors de la peau de l'humain pénètre par les sens comme par des tentacules "vers notre intérieur, d'abord dans le représenter, vers le corps astral ou jusqu'au corps astral". (De l'autre côté, dans la mesure où le je agit aussi à l'intérieur du corps, les souvenirs sont expulsés du corps physique et du corps éthérique et transformés en représentations). - Steiner défend l'idée, hérétique par rapport à la loi de la constance/conservation de l'énergie, que de la matière se reforme en permanence dans le système sensoriel nerveux, directement "à partir de l'esprit". La loi est certes valable, mais la question serait *comment exactement*. L'"action de la volonté" détruit continuellement de la matière dans l'organisme métabolique par un "processus de combustion organique". De l'autre côté, par l'activité de pensée est créé et façonné toujours autant de substance que n'est déplastiqué par la volonté, qu'elle n'en a "rejetée/essoré en retour" dans le néant. Ce que la physiologie et la biologie révèlent est mis en lumière correcte par leur prolongement, la science de l'esprit. ⁽⁵¹⁾ - La science de la nature dominante/régnante n'aurait du système nerveux

"pas une fois l'ombre d'une représentation correcte". ⁽⁵²⁾

La théorie nerveuse "sensori-motrice" (duale) avec son modèle neuronal d'ordre / d'information occupe chez Steiner la première place en tant qu'exemple parfait d'entrave dogmatique à la véritable recherche empirique. Il est question d'une "idée abominable", de "l'inexactitude la plus flagrante", de "folie scientifique", de "préjugés terribles", d'"adoration idolâtre" qui, à partir de la "physiologie contemporaine devenue folle", "se transmettent en se corrompant dans la conscience populaire". Steiner est conscient que, face à la force du modèle de pensée cérébral (avec ou sans le "psychisme" ontologique dans son sillage), ses déclarations sur la volonté et les nerfs ne peuvent être considérées que comme un "dilettantisme sanglant". ⁽⁵³⁾

Pour justifier la polémique virulente, il est souligné qu'il est apparu au public avec l'homogénéité de principe de tous les nerfs avec la plus grande prudence et seulement après trente ans d'élaboration.

"Je n'ai pas osé exprimer [le résultat] jusqu'en 1917, parce qu'il est effectivement relativement facile d'exprimer un quelque résultat scientifique qui s'écarte peu des habitudes. Par contre, ce n'est vraiment pas facile, j'aimerais dire

(51) 11 avril 1922, GA 82

(52) 2 décembre 1917, GA 179, p. 21

(53) 5 août 1916, L'énigme de l'homme, son origine terrestre et son origine cosmique, GA 272

à l'encontre du jugement, qui semble vraiment bien fondé, selon lequel il y a deux sortes de nerfs dans le monde. Et ce n'est que lorsque j'ai pu être rassuré sur le fait qu'il n'y a pas aujourd'hui



de fait scientifique qui contredirait cela, qui ne s'inscrirait pas dans cette conception de l'unicité des nerfs, que j'ai osé l'exprimer en 1917, après avoir travaillé pendant trente ans à l'élaboration de cette façon de voir". (54)

Le 21 avril 1920 :

"Le système nerveux n'a pas d'autre tâche que de représenter. Que l'on représente un objet extérieur quelconque, que l'on représente ce qui se passe par la volonté en pendant avec le métabolisme, le nerf a toujours la même tâche...

Vous voyez, il semble que l'on veuille, j'aimerais dire, à partir d'un certain radicalisme, par criticisme, démolir/fouler au sol ce que tant d'humains se sont donné tant de mal à réaliser. Mais ne croyez pas que ce soit facile. Ne croyez pas que ce soit facile. J'ai commencé à m'occuper de la théorie des nerfs quand j'étais tout jeune, et ce fut pour moi quelque chose de bouleversant de constater à quel point cette théorie des nerfs est précisément le mauvais serviteur du matérialisme, parce que ce qui est une influence psychique directe de la volonté sur le métabolisme est matérialisé par le fait que l'on s'imagine que le cordon nerveux matériel porte l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, c'est-à-dire au muscle, à l'organe moteur... " (55)

- Le 21 juillet 1924, Steiner déclare à Arnheim :

„ Et si j'ai la permission d'insérer ici une remarque personnelle, qu'elle soit celle-ci, elle est en même temps tout à fait objective. - Trouver de telles directives pour comprendre l'organisation humaine dans son ensemble, dans sa totalité, m'a préoccupé avant même d'en parler publiquement, ce qui s'est passé en 1917 environ, pendant trente ans auparavant. Quand j'étais relativement jeune, dans les premières années de ma vingtaine, je me suis posé la question : *Y a-t-il une possibilité de pénétrer dans cette organisation humaine compliquée avec des lignes directrices connues, afin d'en avoir une vue d'ensemble ?* Et il s'est avéré - comme je l'ai dit, ce que je vais brièvement exposer maintenant est un travail auquel je me suis consacré pendant trente ans - que l'on peut évaluer l'organisation humaine globale selon trois aspects, de sorte que l'on distingue : l'organisation nerveuse et sensorielle, l'organisation rythmique, et l'organisation métabolique et des membres. Plus que toute autre chose, ce que l'on peut appeler l'organisation nerveuse et sensorielle est liée à l'organisme humain. Et elle est à son tour le support de tout ce que l'on peut appeler la vie de représentation. Mais ce que l'on peut appeler l'organisation rythmique dans la nature humaine s'avère à son tour, dans une certaine mesure, fermée sur elle-même : le rythme respiratoire, le rythme de la circulation sanguine, le rythme qui se manifeste dans le sommeil et la veille, et bien d'autres choses encore qui se déroulent de manière rythmique dans l'humain. C'est tout de suite par une distinction objective et exacte de l'organisation rythmique de l'organisation nerveuse et sensorielle que j'en suis venu à faire ce membrement/cette articulation dans l'être humain. A l'époque, *il y a presque quarante ans*, alors que les questions physiologiques fondamentales pesaient plus qu'aujourd'hui sur les cœurs humains, j'ai dû me poser la question : est-il donc possible, d'après les apparences qui se présentent dans l'expérience, de dire que l'ensemble de la vie de l'âme, selon la pensée, le sentiment et la volonté, est liée au système nerveux et au système sensoriel ? Il en est résulté pour moi une

(54) GA 319, P. 58

(55) 21 avril 1920, Bâle, GA 301, Erneuerung der pädagogisch-didaktischen Kunst / 2, p. 24 s. et p. 31 s.



contradiction impossible : la pensée, le sentiment et la volonté doivent être liés au système nerveux-sensoriel ? Je ne peux évidemment pas développer cela en détail aujourd'hui, je ne peux que faire des allusions ; mais c'est justement en entrant dans le domaine thérapeutique que beaucoup de choses s'éclaireront pour nous. Si, par exemple, on étudie vraiment avec un regard physiologique, avec exactitude, les effets du musical sur l'organisation humaine ; si l'on apprend à connaître le lien étroit entre le vécu du musical et tout ce qui est rythmique dans l'humain, et si, d'autre part, on saisit l'âme dans le musical, si l'on étudie sans préjugé le sentiment dans la saisie du mélodique, de l'harmonique, alors on se dit tout d'abord : toute la vie émotionnelle de l'humain n'est pas directement liée au système nerveux, mais elle est vécue dans le système rythmique ; et ce n'est que lorsque nous élevons dans le représenter ce que nous vivons d'abord directement dans le système rythmique en ce qui concerne la musique et qui, en y étant vécu, devient monde émotionnel, que la représentation en est portée par le système nerveux. C'est là que l'on se rend compte que le système nerveux et le système rythmique sont vraiment séparés l'un de l'autre sur le plan interne et *organisationnel*.

Prenez la physiologie actuelle avec tout ce qu'elle peut vous offrir ; prenez surtout tout ce qu'elle peut vous offrir comme expériences extérieures que vous pouvez faire avec le musical, et étudiez quelque chose comme l'oreille humaine dans la perception des sons, étudiez cette oreille en saisissant des sons musicalement organisés, et vous vous direz déjà : Ce qui est audible, c'est-à-dire ce qui est perceptible par les sens, est d'abord incorporé dans le système rythmique de l'être humain, il remonte dans l'organisation des sens, se rapproche du système nerveux et est ensuite présenté par le système nerveux. Directement, notre système rythmique est en relation avec la vie émotionnelle, indirectement seulement le système nerveux, qui est le support de la pensée - le support du sentiment, cependant, seulement dans la mesure où nous devenons conscients de nos sentiments en pensées, et les pensées sont alors portées par le système nerveux.



Justement ainsi on vient plus loin même, si l'on pousse le physiologique jusqu'à ce qui est le système métabolique-membre. Il pourrait sembler paradoxal que je regroupe ces deux choses : le métabolisme et les membres ; mais il vous suffit de considérer comment tout ce qui est moteur, tout ce qui est en mouvement et qui est lié aux membres, agit en retour sur le métabolisme. Le système métabolisme-membres est déjà un ensemble homogène. Et si l'on examine les choses non pas de manière confuse, mais de manière exacte, il s'avère à nouveau que le système métabolisme-membres est le support direct de tous les phénomènes de volonté chez l'humain. Une fois de plus, lorsque ce qui se passe dans le système métabolique des membres, en tant que support des manifestations de la volonté, agit vers le haut, s'élève dans le système rythmique - nous avons donné dans l'organisation humaine le lien direct entre le système métabolique et le système rythmique -, cela se transforme en sentiment. Nous développons nos sentiments dans notre volonté, dans la mesure où notre volonté s'exerce directement dans les processus métaboliques, et non indirectement. Nous faisons indirectement l'expérience de la volonté en la ressentant dans le système rythmique. *Et nous nous faisons des pensées sur ce que nous voulons, car le système métabolique et le système rythmique s'élèvent dans le système nerveux-sensoriel.* - C'est là que l'on entre dans une structure de l'humain qui donne vraiment des lignes directrices pour comprendre l'organisation humaine". (56)

(NB : on notera la formulation de la phrase ci-dessus : "Et nous réfléchissons à/nous nous faisons des pensées sur ce que nous voulons, en ce que le système métabolique et le système rythmique s'élèvent/forcent vers en haut dans

(56) GA 319, 21 juillet 1924, p. 166

71

le système nerveux-sensoriel". On assiste ici à un renversement de la doctrine courante - les pensées sur ce qui est voulu résultent de la remontée du système métabolique et rythmique dans le système nerveux-sensoriel. Les "pensées" sont l'auto-perception du vouloir, il se passe une "synchronicité" de vouloir et représenter. La conscience naît/apparaît lors de la "montée en puissance/force". Il n'est pas dit : "nous voulons", mais : "nous nous faisons des pensées sur ce que nous voulons, ..." - Ailleurs, Steiner décrit la fonction septénaire/des sept sortes des synapses lors de la rencontre de volonté et d'intelligence, voir ci-dessous).

Steiner réclame la priorité d'un empirisme sans jugement, la physiologie a un effet corrupteur sur les autres sciences, elle serait *corrompue*, c'est-à-dire que la recherche se heurte finalement aux résultats empiriques, elle est contrainte de les réinterpréter en faveur d'une théorie préconçue. L'anatomie ne donne aucune raison de supposer l'existence de différentes sortes de nerfs :

"...bien plus significatif que toutes les théories imaginées avec esprit au cours du temps sur la différence entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs est l'autre fait, à savoir que l'on peut couper le nerf dit moteur, que l'on peut assembler son extrémité avec l'extrémité d'un nerf sensitif également coupé, et que cela donne à nouveau un nerf d'une seule espèce. Cela est beaucoup plus parlant que tout ce qui a été imaginé par ailleurs, à savoir qu'on ne peut pas trouver de différence dans la fonction réelle entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs. Elle ne peut pas non plus être trouvée en relation anatomo-physiologique. (57) -

Ballmer commente la contradiction entre l'anatomie empirique et l'étude des nerfs :



"Les préjugés absurdes de la physiologie académique influencent négativement la recherche empirique et imprègnent toute la terminologie de la description et de la théorie. Ce ne serait pas un avantage si cette calamité était sous-estimée par les universitaires anthroposophes". (correspondance, p. 22 et s.) La calamité sous forme de faux "résultats" empiriques ne doit pas être sous-estimée. On sait aujourd'hui que les directions de conduction au sein des voies nerveuses sont aussi bien centrifuges que centripètes, raison pour laquelle on parle de nerfs "sensori-moteurs". Cela ne change rien à la situation de base, dans la mesure où le principe du déclenchement cérébral-neuronal du mouvement, l'opposition entre fonction sensitive et fonction motrice au sein des nerfs, est maintenu. Une volonté autonome, directement affectée par des représentations de mouvements, est inconcevable si elle ne peut pas être reliée à des "flux d'informations" neuronaux. Les processus métaboliques et la chaleur du sang ne sont pas plausibles comme alternative aux voies nerveuses. La polémique de Steiner vise la localisation de la volonté dans le système nerveux, la matérialisation nerveuse de l'activité de la volonté. Cette situation fondamentale n'a pas changé jusqu'à aujourd'hui, les processus "psychiques" sont toujours localisés dans les processus nerveux, d'où le "problème psycho-physique fondamental". Une "volonté" n'est pas connue en tant que devenir d'âme autonome (en vis-à-vis de cognition et émotion, représenter et sentir), le couplage du mouvement arbitraire au système nerveux central est présumé comme évident. Il n'existe pas de concept propre de "volonté" ou de "vouloir" dans les sciences dites "neurocognitives", pas plus qu'il n'existe de concept autonome d'"esprit" en psychologie ou dans les "sciences de l'esprit". Selon Steiner, le "corps astral" est le porteur de la volonté. Dans une conférence donnée à Stuttgart le 11 juillet 1919, le concept de "corps astral" est confronté à la théorie des deux sortes de nerfs :

(57) GA 301, 21 avril 1920, p. 25

72

"...ce que l'on croit aujourd'hui, d'après la vision scientifique matérialiste, c'est que l'humain aurait deux nerfs, les nerfs dits sensitifs et les nerfs moteurs. On pense que les nerfs sensitifs partent de nos organes sensoriels ou de la surface de la peau vers le centre nerveux et, comme des fils télégraphiques, ils y apportent ce qui est perçu par les sens. Et à leur tour, les nerfs dits moteurs, les nerfs de la volonté, partent du centre nerveux. D'une certaine manière, par l'intermédiaire d'une entité démoniaque que la science actuelle refuse d'admettre et qui siège dans le système nerveux central, ce qui est *transmis par fil* des sens au système central par l'intermédiaire des nerfs fils-télégraphiques est transformé en volonté par les nerfs moteurs et les nerfs de la volonté. On a imaginé de très belles théories, qui sont même extraordinairement spirituelles, notamment celle qui est tirée de la terrible maladie de Tabes, pour expliquer la théorie des deux sortes de nerfs. Mais cette théorie des deux nerfs n'est rien d'autre qu'un *résultat de l'ignorance de l'humain sur lui-même*. Il n'y a - je ne peux pas le développer ici parce que cela m'entraînerait trop loin, mais justement la maladie de Tabes le prouve si on la considère correctement -, il n'y a pas de différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Les nerfs dits moteurs sont seulement là pour, tout comme les nerfs dits sensitifs, transmettre les perceptions externes, *justement ainsi que les perceptions internes, lorsque nous marchons ou lorsque nous bougeons le bras. Les nerfs moteurs sont aussi des nerfs sensitifs ; ils sont là pour ressentir nos mouvements*



eux-mêmes. Et si l'on croit que les nerfs moteurs sont les porteurs de la volonté, c'est uniquement parce que l'on ne connaît pas le véritable porteur de la volonté.

On apprend en premier à le reconnaître quand on pratique vraiment cette discipline personnelle de la volonté dont j'ai parlé. Lorsque cela devient aussi une activité d'auto-éducation. Lorsque, dans cette éducation, on devient indépendant de ce que le corps lui-même fait dans une certaine mesure avec nous. On apprend alors à reconnaître que ce ne sont pas les nerfs moteurs qui engendrent la volonté, ils ne font que percevoir les mouvements par la volonté, mais que c'est un troisième membre de l'entité humaine, un membre suprasensible, ce qu'on pourrait appeler l'entité de l'âme proprement dite. Dans mes écrits, je l'ai appelé, même si l'expression ne plaît pas encore au présent, le corps astral. On apprend à connaître ce membre suprasensible de l'entité humaine par une vision directe que l'on acquiert par cette auto-culture de la volonté, on apprend à connaître ce corps de l'âme, si je peux l'appeler ainsi, comme ce qui repose à la base de tous les mouvements de la volonté, de tous les mouvements du corps. Les nerfs ne sont là que pour transmettre la perception du mouvement.

On doit toutefois alors, si l'on poursuit toujours plus loin cette discipline de la volonté dont j'ai parlé, s'élever de la simple connaissance imaginative que je viens d'évoquer à la connaissance inspirée et intuitive, telle que je l'ai décrite dans mon livre précité. On arrive alors à reconnaître dans ce membre de l'âme de la nature humaine un membre encore plus élevé que le corps éthérique ou le corps de force formatrices de l'humain. Et on apprend à reconnaître ce membre de l'âme comme ce que l'on ne peut pas vivre en soi, ce que l'on ne peut vivre qu'en étant en activité extérieure, ce que les impulsions de la volonté nous deviennent quelque chose de conscient. Si l'on est parvenu à découvrir en soi ce véritable membre de l'âme, cette deuxième partie de l'humain suprasensible, alors la volonté se renforce de plus en plus, et c'est alors que se révèle ce qui est notre corps de sensibilité. C'est ce qui met en œuvre notre corps, en ce sens qu'il fait fonctionner ses

73

membres de mouvement et ce qui en est pendant, se révèle être d'une toute autre organisation que l'organisation du chef/de la tête. La nature des membres de l'humain s'avère être l'organisation qui - contrairement à la tête qui, comme je l'ai caractérisée, est perpétuellement partiel mourir - est en perpétuel spirituel être né, en perpétuelle élévation et en perpétuelle poursuite du développement de la vie. Ainsi on vit d'un côté, une mort continue à travers l'organisation du cap/du chef/de la tête, et de l'autre côté dans la nature de volonté, dans le deuxième membre suprasensible de l'entité humaine, une poursuite continue du devenir-né/de l'être mis au monde. Et c'est à partir de cette continuation de l'être mis au monde, de cette élévation de la vie qui doit venir de tout notre être humain, là la vraie nature suprasensible du je, maintenant plus élevée, nous rayonne en retour et nous imprègne de ce que nous avons imprimé/marqué dans le corps. Notre je se lève toujours de neuf, comme d'un tombeau de la tête qui dépérit partiellement. C'est ce que l'on peut vivre en soi par une formation adéquate de la vie de l'âme, cette action continue de mourir et être-né/naître. Et on apprend à reconnaître que nous ne naissons pas seulement au début de notre vie et que nous mourons à la fin de notre vie, mais que dans la mort et la naissance s'expriment des forces qui traversent toute notre vie avec notre organisation.



Ce n'est que lorsque l'on s'est ainsi élevé par l'intuition et l'inspiration jusqu'à la compréhension de l'humain suprasensible que l'on est en mesure de connaître réellement l'évolution de l'humanité elle-même. Car en évoluant ainsi vers une telle vision, les forces qui se rassemblent à partir de la nature de la tête et du reste de la nature du corps pour suivre la vie historique de l'humanité, pour suivre l'évolution historique de l'humanité selon ses forces intérieures, s'ouvrent à nous. Comment la conscience ordinaire du présent observe-t-elle toujours cette évolution historique de l'humanité ?

Si l'on fait abstraction de ce qui a été cru au niveau élémentaire de l'évolution de l'humanité à partir de la conception originelle de l'humanité, de ce que l'on considère aujourd'hui comme puéril, à savoir qu'un esprit agit dans l'histoire, on peut dire qu'aujourd'hui l'humain ne considère l'histoire, c'est-à-dire l'évolution de l'humanité, que comme une somme de faits qu'il rassemble à partir des documents dans les archives, à partir de la tradition, qu'il applique ensuite tout au plus avec la pensée combinatoire habituelle. À ces faits historiques, que l'on doit bien sûr, en tant que chercheur de l'esprit, tirer de l'histoire extérieure, à ces faits historiques s'ajoute, une fois que l'on a reconnu l'entité humaine suprasensible telle que je viens de l'exposer, la capacité de voir dans le processus spirituel des êtres suprasensibles supérieurs qui traversent l'évolution historique.

On apprend à connaître intérieurement ce que l'on ne voit habituellement qu'extérieurement dans l'évolution de l'humanité. ... Ce qui est présenté extérieurement comme l'histoire est aujourd'hui, précisément parce que l'humain ne dépend que de la matière dans sa vision, au fond une fable convenue, justement une description de l'extérieur". ⁽⁵⁸⁾

Dans les cours de science de la nature de Stuttgart, Steiner aborde en détail le rapport entre l'électricité, le magnétisme et la "volonté". L'électromagnétisme anorganique est un cas spécial d'électricité physiologique (et non l'inverse). Dans le troisième cours sur l'astronomie

(58) 11 juillet 1919, Stuttgart, *Die übersinnliche Wesenheit des Menschen (L'entité suprasensible de l'humain)*, GA 330, p. 364 s.

74

et l'embryologie, la compréhension des nerfs comme des fils télégraphiques est présentée comme un phénomène de mode. L'analogie courante aujourd'hui entre le cerveau/système nerveux et les systèmes informatiques est anticipée :

"Je veux en cela faire totalement abstraction du fait qu'à l'intérieur de la science, on utilise donc volontiers comme principes d'explication tout ce qui est actuellement reconnu. Par exemple, dans le domaine physiologique, on parlait volontiers pendant un certain temps du fait que nos nerfs dits sensibles s'étendaient de la périphérie vers l'intérieur, comme des fils télégraphiques, qui arrivaient ensuite et transmettaient en quelque sorte, par une sorte de commutation, ce qui était alors des actes de volonté, des impulsions de volonté. On a toujours comparé cela à des lignes télégraphiques, à savoir que ce qui passe par les nerfs centripètes est transmis aux nerfs centrifuges. Eh bien, peut-être que si l'on trouve un jour quelque chose qui se présente d'une autre manière que le fil télégraphique, on pourra utiliser une autre image pour cette chose, selon cette méthode. Et c'est ainsi que l'on utilise, comme on change de mode, toutes les choses trouvées à une époque quelconque pour expliquer certains phénomènes. On fait presque comme dans



certains domaines de la thérapie où, dès que l'on a trouvé quelque chose, on le découvre comme remède, sans que l'on réfléchisse à la manière dont cela s'articule au fond. Maintenant que l'on a les rayons X, ils sont un remède ; si on ne les avait pas, on ne pourrait pas les utiliser. Il y a là quelque chose qui s'abandonne entièrement à l'arbitraire du cours du monde d'une manière chaotique. C'est ainsi que les études spectroscopiques et la comparaison avec les résultats spectroscopiques des planètes ont permis de découvrir certains effets électromagnétiques au sein des phénomènes cométaires. Mais ces choses ne mènent pas plus loin que des analogies qui, certes, sont liées à la réalité, mais qui ne peuvent certainement pas satisfaire celui qui veut voir plus loin dans la réalité". ⁽⁵⁹⁾

(59) 8 janvier 1921, GA 323, p. 156.



Un échange entre le Dr H. Poppelbaum, le Dr G. Kienle et Karl Ballmer

Comment vous représentez-vous la capacité de perception des fibres nerveuses motrices ? - Prof. Boeke

Grâce à l'anthroposophe de Dornach Hermann Poppelbaum, une brève intervention de Ballmer se transforme en un "événement d'échange" : Poppelbaum envoie directement les lettres de décembre 1952 à Kienle. Il estime que le problème soulevé est suffisamment important "pour ne pas laisser tomber la chose" (échange de lettres, p. 14). Le reproche qu'il contient est clairement formulé : non seulement la référence de Kienle à Steiner est trompeuse, mais ses thèses constituent *une réfutation de Steiner*. Le manuscrit imprimé "Die Grundfragen der Nerven-Physiologie" (Les questions fondamentales de la physiologie nerveuse) perpétue la fiction des deux types de nerfs. La thèse de la *capacité de perception de l'impulsion d'excitation* (afin de la diriger correctement vers le muscle) est en contradiction directe avec le combat de Steiner contre l'innervation motrice. ⁽⁶⁰⁾

(59) 8 janvier 1921, GA 323, p. 156.

(60) Cf. correspondance, p. 5 - H. Witzemann reprend cet anthropomorphisme complexe : *"Les nerfs dits moteurs ne servent donc qu'à transmettre à notre propre organisme les perceptions dont notre esprit a besoin lorsqu'il s'adresse à l'organisme dans une intention de mouvement"*

75

"Vous dites que c'est aux nerfs moteurs de trouver les organes pour que la volonté sache où intervenir. Cette pensée est une bêtise/connerie. Et maintenant, vous prétendez que Rudolf Steiner aurait été le premier à prononcer cette bêtise. Si le terme 'connerie' ne vous convient pas, je ne peux que regretter de ne pas avoir à ma disposition un terme plus approprié". (correspondance, p. 30) Dans la lettre suivante, le reproche est justifié (maintenant avec copie carbone à Poppelbaum) : "La physiologie académique suppose qu'un mouvement survient *d'abord alors* lorsqu'un stimulus va du cerveau au muscle.

R. ST. qualifie non seulement cette hypothèse de fausse, mais il parle à son sujet de la 'physiologie contemporaine devenue folle' ... Dans le travail de Kienle, les nerfs moteurs classiques apparaissent légèrement masqués. Il y a une légère différence entre le fait que les nerfs moteurs déclenchent le mouvement du corps et le fait qu'ils apparaissent comme des représentants de la volonté, en ce sens qu'ils trouvent pour la volonté les endroits du corps où la volonté peut intervenir. *Aussi d'après cette vue de Kienle, le mouvement intervient d'abord alors quand l'endroit où le je-esprit peut intervenir a été trouvé*".

Le reproche est d'autant plus dur que Kienle recommande à un "public non critique d'universitaires anthroposophes" cette réfutation comme compréhension de l'anthroposophie, dans le but d'une "réconciliation verbale dialectique" entre la physiologie académique et la théorie nerveuse de Steiner. - Anticipation : le médecin Gerhard Gutland fournit une confirmation exemplaire de cette évaluation de Ballmer



dans son article "Zur Frage nach der Funktion der motorischen Nerven" (Sur la question après la fonction des nerfs moteurs), paru en 1992. La *contribution extrêmement précieuse* de Gutland dans le recueil "Nervenorganisation (Organisation des nerfs)" ne tient malheureusement pas compte de l'évolution ultérieure de Kienle - bien que Gutland ait travaillé en étroite collaboration avec ce dernier et qu'il ait également reçu de lui le sujet de sa propre thèse ("Bewegung und motorischer Nerv (Mouvement et nerfs moteurs)", 1978).⁽⁶¹⁾ Gutland se rattache à la thèse de Kienle sur la prestation de perception des nerfs moteurs, comme à l'"exposé sur la fonction nerveuse motrice" de Steiner - et ce, en ce qui concerne la transmission énigmatique du "potentiel d'action nerveux" au niveau des innombrables ramifications neuronales jusqu'au muscle.⁽⁶²⁾ - Cette reprise sans critique entre en contradiction avec les propres réflexions de Gutland, qui tentent de se rapprocher le plus possible des communications de Steiner. Il précise que les nerfs *eux-mêmes* ne peuvent donc jamais être actifs en matière de perception, ce qui, bien entendu, fait s'effondrer la thèse anthropomorphiste d'une "prestation de perception" neuronale (recueil, p. 100). L'auteur G. Gutland, docteur en médecine, est cité ici en manière d'introduction par ce que dans son article, les *deux étincelles incendiaires/d'allumage* des lettres de Ballmer à Poppelbaum et Kienle brillent : la question après la "prestation de perception" des nerfs moteurs et l'absence latente de critique du public académique anthroposophique. Nous nous pencherons plus tard sur ce dernier reproche, en particulier à l'aide des articles du recueil, en tenant compte des publications anthroposophiques récentes sur le thème des nerfs. L'analyse de Ballmer constate que la "tâche de réconciliation" (illusoire) du Kienle représentatif résulte du souhait d'amener la physiologie "à reconnaître la nature sensible des nerfs moteurs" (Kienle). La thèse de la fonction de pilotage des nerfs musculaires sert à maîtriser la polémique de Steiner contre les

se tourne vers elle". Cette idée se retrouve "à l'identique" dans les interprétations anthroposophiques récentes de Steiner, par exemple dans la fonction de sondeur des nerfs "moteurs" défendue par Garvelmann.

(61) Ceci n'est pas mentionné dans la biographie de Kienle par P. Selg. Le problème des nerfs est tellement central dans la vie de Kienle que le lien avec les travaux du Dr. med. Gerhard Gutland mérite l'attention.

(62) Recueil, p. 94

76

nerfs "moteurs" (transmettant la volonté). Un autre médecin anthroposophe contemporain, le docteur Wolfgang Garvelmann, démontre à quel point le postulat de la fonction de *direction de la volonté* ou d'excitation des nerfs est séduisant. Sans se référer au travail de Kienle, il parvient à un résultat similaire, qu'il attribue également à Steiner : "...lorsque [les nerfs moteurs] ont rempli leur fonction d'éclairer l'âme avec le savoir de leur pouvoir, alors la volonté peut s'abattre sur le flux sanguin comme un éclair de chaleur et provoquer la contraction musculaire - comme Rudolf Steiner l'a présenté".

Ballmer lit attentivement le travail de Kienle, la lettre du 26 février 1953 se rattache à la note 44, à la remarque "Les détails seront encore décrits plus tard". Les détails se réfèrent à l'idée que "la volonté s'empare de/envahit l'organisme physique". Tout le contenu des lettres est lié à cet "envahir" de la volonté, qui deviendra des



années plus tard le thème dominant des réflexions de Kienle, la "clé" du "problème nerveux". - Le refus spontané de Kienle face à l'intervention respectivement à la prévention de Ballmer signifie, du point de vue du contenu, le début d'une évolution qui ne sera articulée par lui-même qu'à peine trente ans plus tard : *"Celui qui regarde les circonstances avec lucidité se voit dans une épreuve de rupture. Si l'on vit ce que l'on peut justement en tant que personnalité devenue, alors on se retrouve en opposition avec Rudolf Steiner, si on le suit, on doit grandir par dessus soi - mais comment ?"*

Le travail de Kienle ne connaît que deux critiques, il n'y a pas eu d'autres réactions au manuscrit, la déception ne pouvait pas être plus grande. Symétriquement à Ballmer, le critique (académique), le **professeur Boeke**, remet également en question la fonction de perception des nerfs moteurs : *"Que savons-nous de la volonté en tant qu'objet physiologique ? Rien du tout, justement ainsi peu que de l'âme, de la conscience, de la sous-conscience. Comment vous représentez-vous la capacité de perception des fibres nerveuses motrices ?"* ⁽⁶³⁾ La réaction de Boeke résume l'aveuglement face au "secret révélé" de la volonté créatrice, de l'âme ou du "subconscient". Boeke : *"Nous ne savons 'rien du tout' de la volonté en tant qu'objet physiologique. ..."*

J'ai lu votre travail avec le plus grand intérêt, mais je l'ai lu et relu, parce que j'aimerais finalement trouver le fil rouge qui traverse l'ensemble et en ferait une unité. *Mais je buttais toujours seulement sur le 'spirituel-âme'. Qu'est-ce que c'est ?"* ⁽⁶⁴⁾ - Que le corps humain tout entier puisse être la forme physique ou la révélation de la volonté créatrice : cette pensée ne peut pas être pensée dans le schéma dualiste corps-âme, parce que la "volonté" (l'"esprit") n'y existe pas. Si ce n'est en tant que "volonté" psychologique et personnelle avec les "nerfs de la volonté" moteurs obliques. - L'arbre qui cache la physiologie ne permet plus de voir la forêt, le "tout" : selon Steiner, la volonté prétendument psychique et "subjective" est chez elle/à la maison dans le tout cosmique du monde. Dans la mesure où elle est physiologiquement et physiquement subjective, c'est le tout du monde qui doit apparaître comme sujet. Le "envahissement" de l'organisme physique l'a en soi. La "volonté" est l'"information" active qui "empiète" sur tout ce qui est physique dans une dimension cosmique, aussi en tant que "sujet unique", processus auquel la pensée spatio-temporelle-descriptive n'a nulle part grandie, le moins dans le royaume de la "physiologie", conformément aux phrases citées justement ainsi sur le corps sensible/de sensation :

"Et l'on apprend à reconnaître ce membre de l'âme comme ce que l'on ne peut pas vivre en soi, ce que l'on ne peut vivre qu'en étant en activité extérieure, ce que l'on peut vivre"

(63) Peter Selg, *Gerhard Kienle - Leben und Werk* (Vie et oeuvre), Dornach 2003, note de bas de page 302.

(64) Selg, *Biographie Kienle*, p. 627, note de bas de page 302.

par le fait que *les impulsions de la volonté deviennent quelque chose de conscient. ...* il s'avère ce qui est notre *corps de sensibilité*. Ce que notre corps met en œuvre en utilisant ses membres moteurs/de mouvement et ce qui s'y rattache se révèle être d'une toute autre organisation que l'organisation du chef. La nature des membres de l'humain s'avère être l'organisation qui - contrairement au chef/à la tête qui, comme je



l'ai caractérisée, est en perpétuel mourir partiel - *est perpétuellement en train d'être né/mis bas spirituellement, en perpétuelle élévation et en perpétuelle évolution ultérieure de la vie*".

La volonté créatrice produit, de la conception à la mort, la matérialité/substantialité du plus petit au plus grand, de la double hélice de la structure de l'ADN à l'apparence globale de l'organisme (dont elle "utilise les membres moteurs/de mouvement et ce qui s'y rapporte"), elle est une création "en mouvement" - un "créateur de monde individualisé" : elle est la "physiologie" par excellence, en tant que "physique" permanente, mécanique, dynamique, création de matière/substance, etc. Le professeur Boeke, comme le jeune chercheur en volonté Kienle, ne peut pas voir l'arbre qui cache la forêt, car les arbres des anciens paradigmes de l'"âme" et de la "conscience" empêchent de voir l'*esprit* physiquement efficace, la puissance créatrice de la volonté.

L'ancienne représentation d'une "âme", du "psycho-spirituel", aussi du "je" psychique, etc. empêche le physiologiste des nerfs d'abandonner la représentation des nerfs moteurs qui déclenchent les mouvements. Les directives anthroposophiques concernant la problématique sont illustrées ici par deux conférences du cycle "Anthroposophie et sciences spécialisées" (Stuttgart, 12 et 15 janvier 1921) :

a) La distinction entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs est séduisante

"Vous savez, dans la science actuelle, on a donné une distinction des nerfs qui s'étendent vers l'intérieur de l'humain, qui doivent/devraient être la médiation des perceptions. On oppose à ces nerfs une autre catégorie de nerfs, ceux qui doivent maintenant aller des organes centraux aux membres humains et ainsi de suite ; c'est à ces nerfs que doit incomber la tâche de transmettre le vouloir, de même que les autres nerfs doivent avoir pour tâche de transmettre les perceptions sensorielles. On a imaginé d'assez jolies constructions sur l'acheminement des sensations vers l'organe central, sur leur transformation en impulsions de volonté, sur l'innervation des nerfs moteurs qui doivent ensuite transmettre ce qui, à partir de la volonté, conduit au mouvement et à d'autres choses semblables.

Certes, ces éléments que l'on invoque pour justifier la distinction entre ces deux types de nerfs *sont très séduisants*. Il me suffit de rappeler ce que l'on croit pouvoir étudier à propos d'une maladie très douloureuse et bien connue, le tabès. On croit que tout ce qui est nerfs sensitifs est intact, que seuls les nerfs moteurs ont subi des lésions. - Tout ce qui est dit dans ce sens, à partir d'une idée préconçue sur les choses, a quelque chose de séduisant. D'un autre côté, on devrait quand même se poser des questions, premièrement à cause des résultats anatomiques qui ne donnent aucune indication pour distinguer ces types de nerfs, et deuxièmement à cause du fait qu'un type de nerf peut être transformé en un autre. Si l'on coupe l'un d'eux et que l'on relie un nerf sensitif et un nerf moteur à l'interface, ces nerfs peuvent tout à fait être formés en un seul. Ce genre de choses, qui sont connues, devraient nous rendre perplexes, mais une fois que l'on a donné une explication dans une certaine direction, on continue dans cette direction à penser

78

et on ne peut alors plus être amené à *examiner la chose de manière vraiment primaire*.



Si l'on suit effectivement ce que l'on peut considérer sans préjugés comme les processus sensoriels et les processus moteurs, on ne trouvera en réalité aucun point d'appui pour faire une telle distinction entre les nerfs. Mais si l'on part de prémisses non pas unilatérales, mais totales, on sera obligé de présupposer des médiations de la sensibilité vers l'intérieur, tout comme on reconnaît des médiations de la sensibilité vers l'extérieur. De même que l'on reconnaît la médiation de la sensibilité par le nerf depuis l'extérieur, par laquelle on arrive intérieurement à la conscience d'une entité quelconque du monde extérieur, de même il est nécessaire qu'une conscience soit transmise de ce qui se trouve intérieurement dans l'organisme humain ; il est nécessaire qu'une sensibilité réelle de ce qui se trouve intérieurement dans l'organisme humain se produise. Et si l'on poursuit l'étude de cette manière, on ne trouvera rien d'autre dans les nerfs dits moteurs que les nerfs qui transmettent *les perceptions de l'intérieur du corps*, tout comme les nerfs dits sensitifs transmettent les entités extérieures.

Nous avons d'un côté des nerfs qui nous mettent en pendant avec le monde extérieur ; nous avons de l'autre des nerfs qui nous mettent en pendant avec notre propre monde intérieur. Il est tout à fait évident que si nos nerfs optiques ne fonctionnent pas et que nous sommes aveugles, nous ne pouvons pas saisir un objet ; et si le nerf moteur - mais en réalité le nerf sensitif - qui doit transmettre le fait qu'un membre doit effectuer un mouvement, n'est pas en nous, *nous ne percevons tout simplement pas le membre concerné, les processus concernés dans le membre, et nous ne pouvons pas effectuer les mouvements.*

Une pensée vraiment cohérente/conséquence nous montre absolument que nous devons nous représenter ce que l'on appelle les nerfs moteurs comme des nerfs sensitifs - *seulement comme ceux qui transmettent les sensations internes, les sensations de l'intérieur de notre propre corps, des processus à l'intérieur de notre propre corps.* Vous vous convaincrez que si vous appliquez réellement une telle représentation, telle que je viens de la placer devant vous, à ce qui est déjà aujourd'hui un fait empiriquement établi, vous pourrez alors comprendre partout sans contradiction ce que représentent ces faits empiriques, et que celui qui pense vraiment de façon conséquente ne peut rien faire avec les théories telles qu'elles existent par exemple sur la différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, parce qu'elles conduisent en réalité continuellement à des contradictions.

Il est justement nécessaire de s'attaquer à ces choses par une analyse minutieuse, et elles offrent alors absolument la possibilité de trouver dans l'humain lui-même ce qui donne une image réelle de l'organisation humaine. Troisièmement, il s'avère que les impulsions de la volonté sont liées aux processus métaboliques de l'organisme humain. De même que les processus de représentation sont liés aux processus nerveux-sensoriels et les processus émotionnels aux processus rythmiques, de même les impulsions de la volonté sont liées aux processus métaboliques. Et on peut absolument trouver dans le détail comment l'impulsion de volonté, repose sur un processus métabolique qui se déroule dans un muscle quelconque, *qui prend naissance dans ce muscle, qui provient de ce muscle* Si l'on considère ces trois systèmes, qui représentent l'ensemble du processus de l'organisme humain, dans leur interaction, on aura alors l'image opposée physique et corporelle, mais l'image opposée physique et corporelle complète du psychisme/de ce qui est d'âme. On trouvera le psychique/ce qui est d'âme reflété dans l'organisme humain selon représenter, sentir et vouloir. Et alors, on ne sera plus enclin à parler simplement d'une accentuation des



et de considérer non seulement de dehors les impulsions de la volonté d'après leurs correspondances de représentation, et de considérer seulement le métabolisme sous son côté matériel. Il est tout à fait nécessaire de considérer aussi le métabolisme d'après son côté spirituel. Là il est ce qui absolument correspond à la volonté. *Vous pourrez résoudre entièrement tout ce qui pourrait vous paraître contradictoire avec ces présentations, si vous travaillez correctement de manière empirique, car ces trois systèmes ne sont pas séparés, mais s'interpénètrent.*

Le nerf est construit organiquement par le métabolisme, mais il est quelque chose d'autre en rapport à son processus nerveux que le métabolisme. Mais le processus métabolique agit aussi dans le nerf, car le nerf doit être construit et déconstruit organiquement.

En ce que le métabolisme agit/œuvre dans le nerf, notre vie de représentation s'étire avec l'impulsion de la volonté. Et on doit déjà être aussi matérialiste que John Stuart Mill ou que ceux qui se réclament de lui pour parler de simples associations de représentations - qui n'existent pas dans cette abstraction - si l'on sépare complètement l'élément de la volonté de la vie de représentation. Vous voyez par là, mes très vénérés présents, combien il est nécessaire de chercher les relations de ce qui est d'âme au physique tout autrement que ce qui se fait habituellement aujourd'hui. Je vous en donnerai d'autres témoignages au cours des exposés. Vous voyez de quoi il s'agit en réalité. Il s'agit de chercher empiriquement, d'une manière vraiment concrète, les relations du spirituel-âme avec le physique-corporel dans l'humain, et pas seulement de parler abstraitement des relations de l'âme et de l'esprit, ce qui ne donne pas beaucoup plus dans le contenu des mots que les relations d'un spirituel-âme abstrait avec le physique-corporel" ⁽⁶⁵⁾.

b) La volonté : les membres supérieurs de la nature humaine - maîtrise de la substance

(Steiner répond à la question : "Comment le mouvement du muscle se produit-il, puisque le nerf moteur ne transmet pas l'impulsion de la volonté au muscle ? A-t-on là à voir un pendant avec le système métabolique ?")

"Là a été amené, plus ou moins donnant purement une direction, la différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Il a été accentué que les nerfs dits moteurs sont aussi des nerfs sensitifs, sauf que leur tâche - on peut le voir même de leur construction anatomique - est de ressentir vers l'intérieur, c'est-à-dire de ressentir ce qui est à la base d'un processus de mouvement, par exemple, non pas d'impulser ce processus de mouvement lui-même, mais de ressentir ce qui repose à sa base, ce qui se passe dans le métabolisme - qui fait donc toujours partie pour cela d'un processus de mouvement. Si l'on suit toute cette recherche sur le système nerveux et que l'on veut attirer l'image de la télégraphie, alors ce n'est pas dans l'esprit de la science de l'esprit, on laisse cela à d'autres. N'est-ce pas, à l'époque de l'avènement de la télégraphie, on a fait toutes sortes de comparaisons, y compris avec le télégraphe, pour comparer les nerfs centripètes et centrifuges avec les lignes d'alimentation et de transport du télégraphe, et ainsi de suite. La science de l'esprit n'utilise pas de telles comparaisons. Elle veut absolument aller au fond des choses et *ne pas jouer avec des analogies*. - Il s'agit de ce qui suit : chaque fois qu'il existe



une voie nerveuse qui apparaît empiriquement comme une conduite d'amenée, disons vers la moelle épinière ou le cerveau, et trouve son prolongement

(65) Stuttgart, 12 janvier 1921, *Anthroposophie et sciences spécialisées*, GA 73a, p. 294 s.

80

dans ce qu'on appelle le nerf moteur, il s'agit toujours - supposons par exemple un mouvement réflexe - de ressentir vers l'extérieur et vers l'intérieur ; ce que le nerf transmet n'est que sensation, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur de son propre corps. Et la transition, qui est habituellement considérée comme le point final de la conduction et [le point initial] de l'impulsion, est simplement ce que j'aimerais appeler - non pas en prenant un exemple du système du télégraphe - une commutation, où tout le processus est vécu intérieurement par/selon l'âme.

Là, on parle alors de quelque chose de très réel quand on dit : là, quelque chose saute par-dessus, comme l'étincelle qui jaillit quand je coupe un fil télégraphique. - C'est alors le processus qui se déroule/joue dans ce que l'on appelle les organes nerveux centraux.

Si l'on résume ce que l'on peut déterminer sur la nature du système nerveux, cela devient la base pour continuer à chercher ce qu'il en est des impulsions de la volonté. Ce n'est qu'une théorie hypothétique selon laquelle ce que nous appelons "volonté" est représenté d'une manière ou d'une autre par le nerf moteur, qui est aussi encore [erreur de sténographie, pensé "aussi seulement" ?] un nerf sensoriel. Au contraire, c'est tout de suite en comprenant réellement les phénomènes que l'on est amené à chercher le rapport de la volonté avec de tout autres organes que les nerfs. Mais on est ainsi amené à étudier tout de suite ce qui est si souvent attaqué - les membres supérieurs de la nature humaine ; on est amené à voir comment la volonté ne peut absolument pas être comprise si on la prend dans le même rapport à la matérialité que, par exemple, on prend les représentations dans leur rapport à la matérialité. Dans la contemplation de la volonté, on apprend alors à connaître quelque chose qui doit être regardé essentiellement de manière spirituelle, tandis que la vie de représentation se trouve vraiment dans le contexte matériel. Tandis que pour les structures de représentation allant absolument en parallèle, les structures cérébrales peuvent être indiquées, on ne peut pas le faire de la même manière pour la vie de la volonté. Si l'on veut trouver les corrélats matériels, on doit toutefois chercher les processus métaboliques, mais on est conduit à des connaissances tout à fait différentes, qui conduisent ensuite à la vision spirituelle. ... Il est quelque peu choquant de devoir considérer la vie de représentation, qui est considérée depuis la philosophie scolastique comme la partie spirituelle de l'humain, comme étant la plus proche dans sa structure de la vie corporelle matérielle - bien qu'elle s'appuie seulement sur elle, comme je l'ai indiqué dans ces conférences. Mais c'est justement ainsi. En revanche, si l'on considère la vie de sensation avec ses structures, on est conduit dans une région beaucoup plus spirituelle. Tout y est si intimement lié à la vie rythmique de la corporéité. Et alors, on est conduit dans la région du métabolisme lorsqu'il s'agit de la volonté ; mais en réalité, il s'agit d'une maîtrise de la substance par des forces spirituelles que l'on a sous les yeux en vision immédiate, lorsqu'on s'élève ainsi vers ce qu'est la volonté - non trompé par les nerfs 'moteurs'. On voit comment la volonté n'intervient pas dans le monde matériel d'une manière aussi différenciée que la vie de représentation". ⁽⁶⁶⁾

(66) Ibid., 15 janvier 1921, GA 73a, p. 397 s.



Le spirituel-psychique et le physique-corporel sont une seule et même chose, vue de différents cotés

Tu peux te développer parce que je ne t'offre aucun obstacle, parce que je fais en sorte de ne pas être là du tout avec ma vie.

Les nerfs sont des espaces creux pour le spirituel-psychique/d'âme

Selon Steiner, il est fondamentalement valable pour le système nerveux qu'il représente le pôle opposé à la "volonté" créatrice (esprit). Qu'il n'"existe" pas en fait, mais qu'il se "dématérialise", "s'amortit" en permanence, que paradoxalement son existence représente une *désistance* qui se traduit physiologiquement par une dégradation/deconstruction de la matière, un *processus de décomposition*. L'arrière-plan de cette vision du système nerveux comme le pôle opposé de la construction physique (développement de la matière et de la force/l'énergie) est une *vision-monde*, une vision de l'"être" (création de matière/énergie) et du "dès-être" (aneantissement de matière/énergie) de la même chose, du "retrait" de toute "manifestation" et "force" extérieure, de l'évolution et de la "dévolution".

Sans tenir compte de cet arrière-plan, il n'est pas possible de comprendre la "physiologie" comme description du devenir permanent et du "en mourir". Il n'existe pas de physiologie prétendument uniforme, elle se différencie en physiologie du devenir (description de la "volonté" qui se construit, du devenir de la matière) et en physiologie du mourir (description de la "sensibilité", de la "conscience", de la "conscience de soi" déconstructrices). Ce en quoi les désignations polaires de *physiologie* du "devient" et du "meurt" ne sont pas cohérentes du point de vue linguistique ; en fait, il ne peut être parlé que de "physio-logie" dans le domaine du devenir-matière/substance et du "mouvement" ; à celle-ci s'oppose l'anti-"physio-logie" ou "morto-logie" (dégradation/déconstruction de la matière/substance, "cognition"). Les sciences "neurocognitives" modernes souffrent de l'hypothèse selon laquelle la "conscience" doit être localisée physiologiquement *d a n s* le système nerveux central, en tant qu'épiphénomène matériel, au lieu d'étudier l'événement/devenir neuronal (désubstantialisation) lui-même en tant qu'épiphénomène de la "conscience". Steiner :

"C'est dans le système nerveux que se déroule continuellement la mort/le mourir de l'humain. Le système nerveux est le seul système qui n'a aucune relation immédiate avec le spirituel et l'âme. Le sang, les muscles et ainsi de suite ont toujours des relations directes avec le spirituel-âme, le système nerveux n'a pour cela aucune relation immédiate ; il a seulement des relations au spirituel-âme parce qu'il se reconnecte continuellement de l'organisation humaine, qu'il *n ' e s t p a s l à*, parce qu'il se décompose continuellement. Les autres membres vivent ; c'est pourquoi ils forment des relations directes au spirituel-psychique/d'âme. Le système nerveux meurt continuellement ; il dit continuellement à l'humain :

Tu peux te développer parce que je ne t'offre aucun obstacle, parce



que je fais en sorte que je ne sois pas là avec ma vie ! - C'est cela qui est étrange. En psychologie et en physiologie, vous trouverez que l'organe médiateur de la sensibilité, de la pensée et du spirituel absolument est le système nerveux. Mais en quoi est-il cet organe médiateur ? Uniquement par le fait qu'il se presse continuellement hors de la vie, qu'il n'offre aucun obstacle à la pensée et à la sensibilité, qu'il n'incite aucune relation au penser et au sentir, qu'il laisse l'humain être vide en rapport au spirituel-psychique là où il est. Pour le spirituel-d'âme, il y a simplement des espaces vides là où sont les nerfs. C'est pourquoi le spirituel-psychique peut entrer là où sont les espaces vides. Nous devons être reconnaissants au système nerveux qu'il ne se soucie pas du spirituel-d'âme, qu'il ne fait pas tout ce que les physiologues et les psychologues lui attribuent/prescrivent. S'il le faisait, il ne se passerait que cinq minutes de ce que les nerfs font selon les descriptions des physiologues et des psychologues,

82

nous ne saurions rien du monde ni de nous-mêmes pendant ces cinq minutes : nous serions en train de dormir. Car les nerfs feraient alors comme les organes qui transmettent le sommeil, qui transmettent le vouloir sentant, le sentir voulant. Oui, c'est déjà ainsi qu'aujourd'hui, on a un peu de mal à savoir ce qu'est la vérité en physiologie et en psychologie, car les gens disent toujours : tu mets le monde à l'envers/sur la tête. - La vérité est seulement qu'il est sur la tête et qu'on a à le remettre sur ses jambes par la science de l'esprit. Les physiologistes disent : Les organes de la pensée sont les nerfs, en particulier le cerveau - La vérité est que le cerveau et le système nerveux n'ont quelque chose à voir avec la connaissance pensante tout de suite parce qu'ils s'excluent continuellement de l'organisation de l'humain, et parce que c'est ainsi que la connaissance pensante peut se déployer".⁽⁶⁷⁾

Une image du monde qui ne connaît aucun "esprit" à puissance de monde et qui interprète le "psychique"/"ce qui est d'âme" seulement comme une cognition cérébrale doit classer de telles phrases comme des fables ésotériques, comme des divagations pseudo-scientifiques. Il cherche la "cognition" ou l'"évidence" psychique (ratio et perception) comme parallélisme causal avec les processus "biochimiques" ou "physiologiques". La conviction quasi-religieuse de la *conservation de la substance* constitue l'arrière-plan de la croyance : la loi de la conservation de la substance et de la force/l'énergie, aujourd'hui : "principe de la conservation de l'impulsion".⁽⁶⁸⁾ Cette croyance intangible dans l'interprétation normale du monde de

(67). 28. August. 1919, GA 293

"Ce que les hommes savent de la nature, ce n'est pas la vérité de la nature, c'est un fantôme, qui se comporte par rapport à la nature à part entière, comme un fantôme se comporte par rapport à une réalité à part entière. ... Cette conception de science de la nature du monde en arrive à des représentations fantomatiques, se rassure avec elles, parce qu'elle se laisse aller à croire qu'elle a ainsi des idées sur la nature réelle, et elle invente alors toutes sortes de concepts - les atomes, les molécules et ainsi de suite, qui, comme vous le savez, n'existent absolument pas, mais sont seulement inventés -, elle invente toutes sortes de lois, comme la conservation de la force, la conservation de la matière, qui n'existent pas en réalité. Elle cherche toutes sortes d'hypothèses derrière ce qui n'existe pas, derrière ce qu'elle imagine être fantomatique selon les lois de la nature. Pourquoi fait-elle cela ? Oui, parce que la peur secrète déjà mentionnée se fait aussitôt sentir dans les sous-bassements de l'âme ; seulement l'humain ne sait rien de cette peur, parce que c'est une peur inconsciente. Je pourrais aussi l'appeler lâcheté. Car que se passerait-il si l'humain s'avouait courageusement : tu veux quand même un concept de la nature, pas un fantôme de la nature, tu dois donc aller jusqu'à la réalité ? - Alors, on ne trouve pas des atomes, on ne trouve pas des molécules, on ne trouve pas des concepts d'Ostwald ou de Haeckel, on trouve Ahriman et ses foules ! Alors



la chose devient spirituelle. Celui qui parvient vraiment à la réalité par la vraie science de la nature trouve Ahriman. Mais c'est de cela que les êtres humains ont peur, car ils croient tomber dans l'abîme lorsqu'ils trouvent l'esprit là où ils cherchent simplement la matière qui, en vérité, n'existe pas. Car c'est d'abord l'esprit qui se manifeste, un esprit que l'on ne peut pas adorer, mais dont il faut se protéger, au sujet duquel il faut parvenir à une pleine clarté". (GA 184, p. 287)

83

la science de la nature, qui alors - dans la contre image - sera ensuite analysés à des "anthroposophes" comme une dépendance religieuse au "gourou Steiner". (Le phénomène sectaire décrit par des critiques renommés de l'anthroposophie est largement représenté dans le domaine universitaire, mais il n'y est pas remarqué pour des raisons "statistiques". Un contenu de croyance vaut *alors* comme "science" lorsque tous en sont convaincu. Le phénomène sectaire est intériorisé au plus haut point, de sorte qu'il n'est pas reconnu en tant que tel). Les idées directrices de la biologie, de la chimie et de la génétique ne laissent aucun espace pour une compréhension de la matière et de la cognition qui place l'"existence" de la "désistence" de côté, qui comprend la matière et l'énergie (le mouvement) comme une "force de forme" ou une "volonté" - bien qu'aussi dans les esquisses physique du monde courantes sont toujours fichés des substituts de représentations de forces, quand aussi élégamment camouflées dans un symbolisme mathématique. L'image actuelle de science de la nature du monde est marquée par le "principe de conservation de l'impulsion", lequel postule l'"énergie" ou la "matière" comme grandeurs *ontologiques* de l'être. L'"Église de la science" exige une foi inconditionnelle en une conception ontologique du monde, qui paradoxalement doit aussi constituer le fondement des *théories* scientifiques, de l'épistémologie ou de la théorie de la connaissance. - Chaque sorte de subjectivisme se fonde sur l'hypothèse ontologique d'un "réel" sous-jacent, en particulier des "neurones réels". La théorie des systèmes de Niklas Luhmann, porteur représentatif du prix Hegel, en est un exemple éminent. Les "nerfs réels", les "porteurs de hasard neurologiques", constituent dans sa vision du monde le seul point de départ sûr. Ils sont le fondement d'un système de monde en voie de différenciation, composé de systèmes biologiques, psychiques, sociaux et de choses. ⁽⁶⁹⁾

Tout subjectivisme moderne doit classer la physiologie de Steiner comme une connerie "ésotérique". Il n'y a rien à lui opposer sinon a) l'étude empirique de la "cognition" ou de la pensée, telle qu'elle est accessible à la conscience des gens humains, et b) une physiologie "épurée" sans préjugés, telle qu'elle a été recherchée il y a plus d'un siècle déjà par le physiologiste Fortlage de Iéna, par exemple. La théorie des nerfs de Steiner ne repose pas sur une biochimie classique, mais sur une dégradation et une constitution de la matière. Il ne part pas d'une constance de la matière/substance pour interpréter des processus matériels, mais de l'"esprit" ou de l'"information" formatrice de monde, qui ne nécessite pas un support matériel, parce qu'il engendre, fait jaillir/met en force, émane ou "rayonne", "ondule hors" parce que chaque "matière" ou "formation" : parce qu'il engendre "volontairement" chaque "cognition" et formation. Le concept d'énergie resp. de

matière est ici remplacée - dans le langage actuel - par le concept d'information. L'"information" cosmique/à puissance de monde échange sa transcendance avec la formation sensible tombant sous les sens et vice-versa. Dans ce point de vue sur la volonté, toute "existence" matérielle est la conséquence "formatée" d'une "infor-



mation" fondamentale non physique qui, dans le processus de décomposition, de déformation ou de "désistence", produit la *conscience* ou l'"évidence". La conscience et le savoir ne sont pas un épiphénomène de processus physiques et biologiques, mais le "noyau" de tous les processus énergétiques et matériels qui, dans la décomposition/déconstruction de ses formes d'existence dirigées vers l'extérieur, se retrouve lui-même en tant que forme originelle, de l'"extérieur" de la différenciation tombant sous les sens à l'"intérieur". Le sous-conscient apparent, l'énergie ou l'"information" à puissance de monde, est seulement *relativement* transcendante, car la conscience normale est seulement

- Le 24 mai 1921 :

"Si la loi de la constance de l'énergie ... était correcte, alors il n'y aurait aucune liberté, alors chaque idée de liberté serait une pure illusion".

(69) Un exemple concernant l'image de l'humain dans la théorie des systèmes : "Les physiciens, comparés par exemple aux soleils ou aux atomes, ne sont pas particulièrement importants physiquement pour le monde ". (Niklas Luhmann, *Soziale Systeme (Systèmes sociaux)*, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft 666, p. 653)

84

accessible du côté extérieur. La "matière" et le "savoir" ou la conscience sont des grandeurs polaires, toutes deux sont des manifestations d'un "rien/néant".

Le "subconscient" relatif ou transcendant n'est cependant ni une "idée" platonicienne ni un "univers spirituel" supérieur à l'humain, mais *un humain transcendant*. Pour beaucoup d'anthroposophes, ce contenu fondamental de la vision du monde de Steiner n'est pas tout à fait clair. L'anthroposophe classique fait d'abord allusion à l'idée d'être lui-même un humain "libre". Il inscrit sa "liberté" dans une structure mondiale chrétienne traditionnelle, il se sait membre de la dixième hiérarchie *en dessous* des trois fois trois "hiérarchies". Peu de gens sont conscients de la contradiction de ce concept de liberté - car le problème de la liberté n'est pas du tout perçu comme une "détresse" de l'ensemble de la famille de la création, l'"humain" n'est pas du tout perçu comme un *résumé*, une expression globale du "monde spirituel". Dans une lettre du 16 janvier 1948 (Fz. 252, non publiée, voir ci-dessous), Ballmer écrit : "Je me distingue de mes chers compagnons anthroposophes par certaines représentations fondamentales. Ceux-ci se voient marcher en association conviviale avec R. St. sur la route militaire du progrès occidental ; ils regardent vers le haut, avec leur maître qui, comme eux, porte un costume et un pantalon, vers le "monde spirituel", sous lequel ils comprennent, s'ils sont chrétiens, le familial débarras non rangé". - Celui qui ne veut pas manquer l'essentiel de l'anthroposophie par rapport aux visions du monde chrétiennes ou scientifiques traditionnelles doit porter le regard sur une *nouvelle* conception du concept de liberté. (Le caractère de l'anthroposophie en tant qu'*école* de l'esprit pédagogique, en tant que voie, tolère un *désintéret* pour la dimension à saisir de l'œil la liberté humaine - mais à la longue, l'anthroposophie devrait en mourir/péricliter. Ballmer était très tôt conscient de la situation critique dans laquelle son activité de connaisseur et de rapporteur de la "nouveau-té" abyssale pouvait l'amener vis-à-vis de la compagnie des anthroposophes : "Mon point de vue dans l'interprétation de l'événement anthroposophie est délibérément



l'exotérique ; il comporte le risque de la culpabilité jusqu'à la limite de la trahison du point de vue d'une communauté de destin fondée sur l'ésotérisme et fermée sur elle-même. La justification d'un tel point de vue exotérique réside jusqu'à un certain degré dans la philosophie de Steiner, qui est entièrement exotérique. L'anthroposophie en tant que "science de l'esprit" est la mise à l'épreuve existentielle de cette philosophie de Steiner, et n'est de l'occultisme que dans ce sens pur et strict".⁽⁷⁰⁾

Tout en dévoilant le "savoir secret" autrefois exclusif, il est inutile de confronter immédiatement "celui qui est sur le chemin" aux "vérités ultimes", à la sublimité infinie de son propre être, à la portée de sa "liberté". Pour celui qui s'aventure dans les profonds mystères du savoir spirituel, la vérité fondamentale ne peut pas rester cachée, même s'il ne peut pas encore la saisir lui-même, même s'il recule encore devant l'abîme du "*Œuvre plus loin !*" créateur de monde. Il s'agit - pour reprendre un mot de Goethe - d'un *secret révélé*. Tant que ce secret n'a pas droit de cité parmi les humains, ceux-ci se trouvent dans l'incertitude quant à leur position effective dans l'ensemble du monde.

Le savoir de ce secret central est d'une importance décisive dans la chose traitée ici, la physiologie nerveuse. Ce n'est que si l'humain est en fin de compte "le Dieu" lui-même qu'il peut

(70) Le passage se trouve dans une lettre adressée au pasteur Asmussen le 17 juin 1933. Dans le cadre d'une correspondance, il a également envoyé une copie de la lettre à Rosa Mayreder, l'auteur du livre 'Der letzte Gott (Le dernier dieu)', et a écrit à ce sujet : "*J'approuve pleinement votre conception (p. 156) selon laquelle un homme qui, en tant qu'esprit, ne serait que l'instrument d'un 'monde spirituel supérieur', est pour nous inacceptable et 'superflu'*".

85

être parlé qu'il *participe, percevant son corps ("introspectivement")* aux mouvements du "Dieu" c'est-à-dire que ses mouvements ne partent pas de lui-même, bien qu'il les ressente comme étant les siens propres, ou mieux, bien qu'il soit obligé de faire l'erreur (relative) de croire que les mouvements partent de lui. La "volonté" de l'humain n'est pas une affaire psychologique, mais une "chose de Dieu", resp. une "chose du monde" : un fait "physique" du monde. Pour les humains, le monde (en principe "divin") n'est d'abord accessible que comme représentation, que comme "apparence", sinon ils ne pourraient pas apprendre à se mouvoir en tant qu'êtres individuels "libres" à l'intérieur de la totalité du monde.

La totalité du monde, à laquelle comptent aussi les gens humains, est dans son noyau : volonté ou "je".

Le "je" des humains se trouve "partout", il vient à la rencontre des humains individuels dans leurs corps terrestres temporaires "de l'extérieur", comme intérieur du corps ou extérieur du corps. - On peut sourire de cette brève description du point de départ d'une observation physiologique comme d'une fantaisie absurde - une compréhension de la thèse centrale "il n'y a pas de nerfs moteurs" ne peut cependant pas être atteinte par une autre voie. De cet observatoire, il est également compréhensible que l'"anthroposophe" Karl Ballmer apparaisse pour l'instant aux yeux des autres anthroposophes comme un individu suspect. Dans l'ordre hiérarchique vertical d'une vision du monde courante d'orientation "chrétienne", qu'elle soit "anthroposophique" ou non, il ne peut tout d'abord être classé que comme hérétique. Dans



la vision du monde universitaire et physique des "lois de la nature" abstraites qui trônent au-dessus de tout, Ballmer n'est pas présentable en tant que penseur d'une "anthroparchie". Peut-être qu'un matérialiste radical sera le plus à même d'adhérer à ses thèses, pour autant que sa conception de la "matière" ne soit pas figée dans une conception atomiste du monde.

Le transcendant ou le "monde spirituel" n'est pas un "humain" philosophique et abstrait, mais un humain *concret* qui pourrait tout aussi bien être appelé "Dieu". (Celui qui est sur la piste de cet "Un" peut à juste titre se considérer aussi bien comme un "théologien" que comme un "physicien". Si le théologien ou physicien prend sa tâche au sérieux, son domaine de travail est la création physique permanente du Créateur *concret* du monde, et non d'un "esprit du monde" abstrait hégélien⁽⁷¹⁾, ni d'une somme de "lois naturelles" absolues). - Dans cette compréhension du monde, l'évolution du monde est une remémoration au sens d'un "Er-Innern (intérieuriser l'avant ?)". (La "phylogenèse" de la théosophie élémentaire de Haeckel est une remémoration.) La volonté originelle est la substance psychique originelle ou la sous-énergie physique qui, en tant qu'"information" génétique (en tant que codage spirituel de toute vie), fait émerger ou sécrète toute configuration physique, tout comme elle est directement visible dans chaque expression de la volonté des animaux et des humains en tant que violence "astrale" (cosmique). De ce point de vue, chaque structure cristalline moléculaire, chaque formation cellulaire biologique, chaque double hélice d'ADN, du processus de formation moléculaire ou macroscopique à l'organisme animal ou humain en mouvement, toute statique, mécanique, dynamique, etc. est la "reproduction" ou la re-génération exogène du *principe* initial/originel.

Le principe du début est pour ainsi dire au-delà du psychisme ou de la physique, il est à la base de toutes les formes de manifestation en tant qu'information originelle, en tant que "logique" méta-psychique et méta-physique de tous les processus et de toutes les formes. Cette information originelle est de nature aussi bien macrocosmique que microscopique, elle "ist/est"

(71) R. Steiner à propos de Hegel dans *Mein Lebensgang (Le cours de ma vie)* :

"J'ai vu en Hegel le plus grand penseur des temps nouveaux. Mais il n'était que penseur. Pour lui, le monde de l'esprit était *dans* la pensée. C'est précisément en admirant sans réserve la manière dont il donnait forme à toute pensée, que je ressentais cependant qu'il n'avait aucun sentiment pour le monde de l'esprit que je voyais et qui ne se révèle d'abord *derrière* la pensée, lorsque la pensée se renforce en un vécu dont le corps est en quelque sorte la pensée et qui, en tant qu'âme, accueille en lui l'esprit du monde".

86

ou "istet/fait être(?)" tout mouvement astronomique, organique ou atomique en tant que son rythme et sa "mélodie" cachés. Elle est l'"essence" physique de l'espace et du temps ; dans l'expansion rayonnante, elle est une "parole"formante qui ne perçoit ou ne "réalise" son langage que lorsqu'elle se découvre, se préserve, se retrouve elle-même (le principe, le contenu de sens) dans la décomposition des configurations extérieures : cette redécouverte ou cette retrouvaille est la "fonction" de la cognition, de la "conscience" qui, pour se former, a dû "attendre" toute l'évolution jusqu'à la formation du cerveau pour se manifester dans le processus de décomposi-



tion du principe originel toujours en construction - en tant qu'"évidence". Steiner :

"L'âme humaine actuelle peut seulement penser à l'aide du cerveau physique, ce qu'elle reçoit de l'extérieur par les sens externes. C'est ainsi que le développement de l'âme l'a amené. L'âme humaine a dû attendre l'existence d'un cerveau qui devienne l'intermédiaire avec l'esprit. Sans ce détour, cette âme serait restée sans esprit".
(72)

- On peut habiller la série de développements de quelques mots-clés à la résonance abstraite, qui peuvent s'animer au fil de la lecture : ÇA / SENS, matière originelle, force originelle, parole originelle, mouvement → volonté, naissance, métabolisme, vie → dés-essentialisation, déconstruction, décomposition, mort, user des sens/méditer (révélation du sens, perception, cognition) → introspection, résurrection, (découverte, redécouverte, conscience de soi, création de JE). La série de développement/d'évolution se referme en cercle, car le ÇA (le commencement) est annulé/élevé dans le JE créateur. La formule de base condensée du monde de la pensée de Ballmer est la suivante : quelqu'un, un mort, devient celui qu'il est déjà toujours. Le souvenir de son devenir (involution) est la force de toutes les forces, l'évolution est un souvenir substantiel, dans le devenir des exemplaires humains, le souvenir se répète toujours à neuf.

Toujours sous le signe du "grand sacrifice", toujours comme un don de soi sans réserve. Le mot d'ordre/la parole du "système nerveux" est le suivant, adressé à l'humain *devenant* : "Tu peux te développer parce que je ne t'offre aucun obstacle, parce que je fais en sorte que je ne sois pas du tout là avec *ma* vie !" (voir ci-dessus) La croissance et la formation (physiologie, anatomie) des humains individuels proviennent de la force de la mémoire de l'un, du TYPE ou de l'humain originel - dont la substance se révèle au cours de la vie comme capacité d'esprit ou de pensée, partout comme anticipation partielle du "retour" final, de l'identification-soi, dans la *mort* :

"Il est de la plus grande importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces de formation et de croissance affinées. Dans la formation et la croissance de l'organisme humain se révèle un spirituel. Car ce spirituel apparaît alors au cours de la vie comme la force de pensée spirituelle". (73)

(Le lecteur rencontrera souvent ces phrases ici).

(72) *Chronique akashique*, chap. *séparation des sexes*, p. 79

(73) *Fondamentaux pour un élargissement de l'art de guérir*, chap. I, GA 27, p. 12. Dans le 2e cours de science de la nature, il est dit ceci :

"Tout d'abord, lorsque l'humain entre dans la vie physique, il doit se comporter de manière très plastique par rapport à ses forces de formation, c'est-à-dire que beaucoup de choses doivent être formées en lui. Plus nous nous approchons de l'enfance complète, plus nous sommes façonnés, et notre vieillissement s'accompagne d'un recul des forces de formation. Et dans la même mesure que les forces de formation reculent, nos forces de représentation conscientes apparaissent. Elles sortent de nous au fur et à mesure que les forces de création reculent. Nous pouvons d'autant plus représenter des formes que nous perdons la capacité de nous former ... Les réponses aux questions que nous pose la nature ne doivent pas être tirées de la spéculation ou de la philosophie, mais de la réalité. Et dans la réalité, on voit que la force créatrice se manifeste à nous là où, d'une certaine manière, la forme elle-même se dissout devant nous dans notre représentation, là où elle devient pour représenter. Dans la représentation, nous faisons l'expérience de/vivons ce qui nous échappe extérieurement en termes de force, en ce que les corps se façonnent". (10 mars 1920, GA 321, p. 156 s.)



Insertion anticipative : Comment la volonté agit-elle dans l'humain veillant ? Comment naît/apparaît la conscience de soi ?

Pourquoi l'humain n'est pas encore libre au stade actuel de l'évolution, et en quoi consiste son manque de liberté. La vie terrestre se déroule entre dormir et veiller :

"Dans l'état de sommeil, l'humain est adonné au cosmos. Il apporte au cosmos ce qu'il a en descendant du monde spirituel et d'âme dans le monde terrestre comme résultat de vies terrestres antérieures. Il retire ce contenu de son être humain du/au cosmos pendant la veille.

Dans ce rythme : l'abandon/adonnement au cosmos et se-retirer-du-cosmos, la vie se déroule entre la naissance et la mort.

Le retrait vis-à-vis du cosmos est en même temps une absorption de l'humain spirituel et psychique/d'âme par l'organisation sensorielle-nerveuse. Ce qui se déroule dans cette dernière en tant que processus physiques et vitaux, le spirituel et d'âme de l'être humain s'unissent à eux dans l'éveil pour former un mode d'action unitaire. Ce mode d'action comprend la perception sensorielle, la formation des images de la mémoire, la vie imaginaire/de fantaisie. Ces activités sont liées au corps physique. Les représentations, le vécu de la pensée, dans lesquelles l'humain devient conscient de ce qui se passe/joue de manière semi-consciente dans la perception, l'imagination et la mémoire, sont liées à l'organisation de la pensée.

C'est dans cette organisation de la pensée proprement dite que se trouve aussi le domaine à travers lequel l'humain fait l'expérience de sa conscience de soi. *L'organisation de la pensée est une organisation stellaire. Si elle se vivait uniquement comme telle, l'humain ne porterait pas en lui une conscience de soi, mais une conscience des dieux. Mais l'organisation de la pensée est une organisation stellaire, extraite du cosmos stellaire et transposée dans les événements terrestres. En faisant l'expérience du monde des étoiles dans le monde terrestre, l'humain devient un être autoconscient.*

On a donc devant soi le domaine de la vie humaine intérieure, dans lequel le monde divin-spirituel, qui est lié à l'humain, le libère pour qu'il puisse devenir humain au sens plein.

Mais juste en dessous de l'organisation de la pensée, là où se déroulent la perception sensorielle, l'imagination et la formation de la mémoire, le monde divin-spirituel vit avec dans la vie humaine. On peut dire que dans le déploiement de la mémoire, le divin-spirituel vit dans l'état de veille de l'humain.

Car les deux autres activités, la perception sensorielle et l'imagination, ne sont que des modifications de la formation des images de la mémoire. Dans la perception sensorielle, la formation du contenu du souvenir est en train de se faire ; dans le contenu de l'imagination brille dans l'âme ce qui se maintient de ce contenu dans l'existence/l'être-là de l'âme.

L'état de sommeil transporte le spirituel et d'âme de l'humain dans le cosmique. Il est alors plongé dans le cosmos divin et spirituel par l'activité de son corps astral et de son Je. *Il n'est pas seulement à l'extérieur de l'univers physique, mais*



aussi à l'extérieur du monde des étoiles. Mais il est à l'intérieur des êtres divins-spirituels, par lesquels son existence/être-là a son origine.

A l'époque actuelle de l'évolution cosmique, ces êtres divins-spirituels agissent de telle sorte que, pendant l'état de sommeil, ils inculquent le contenu moral du monde dans le corps astral et le Je.

88

Tous les événements du monde dans l'humain endormi sont des événements moraux réels, et non des événements qui pourraient être appelés similaires à l'effet de la nature.

L'être humain transporte cet événement dans son effet ultérieur de l'état de sommeil à l'état de veille. Cette répercussion reste dans l'état sommeillant. Car l'humain ne veille que dans la vie qui est encline au domaine de la pensée. Ce qui se passe réellement dans sa sphère de volonté est enveloppé, même pendant la veille, dans la même torpeur que toute la vie de l'âme pendant le sommeil. *Mais c'est dans cette vie de volonté sommeillante que le divin spirituel tisse plus loin dans l'état de veille.* L'humain est moralement aussi bon ou aussi mauvais qu'il peut l'être, selon la proximité dans laquelle il peut s'approcher, endormi, des êtres divins-spirituels. Et il s'en rapproche ou s'en éloigne selon ce qu'étaient ses vies terrestres antérieures en direction morale.

Des profondeurs de l'être de l'âme veillant retentit ce qui a pu s'implanter dans cet être de l'âme pendant son sommeil en communion avec le monde divin-spirituel. Ce qui résonne vers en haut, c'est la voix de la conscience.

Ainsi se montre comment ce qu'une vision matérialiste du monde est la plus encline à *expliquer purement du côté de la nature se situe, pour la connaissance de l'esprit, posé du côté moral...*" (74)

Dans le mythe des religions anciennes, la volonté créatrice, le "divin-spirituel" (auquel l'humain se "soustrait" dans la veille) est désigné par de nombreux noms, la tradition judéo-chrétienne le connaît comme "logos", les imaginations des contes populaires le voit par exemple comme roi et reine, l'évolution est le "paradis" remémoré. Dans la chute, la "conscience" séparée, née aveugle et égocentrique, qui est pour l'instant enchaînée à la matière cérébrale, est expulsée de la sphère de la création divine et hiérarchique, de la "subsistance" dans l'"existence". Tout savoir et toute "science" proviennent désormais de la conscience "aveugle" ou "errante", aliénée à sa véritable nature de "noyau de force" de toute formation extérieure. La conscience se préserve en tant que "psyché" dans le monde corporel polaire masculin-féminin, elle doit concevoir des "théories" pour comprendre les "systèmes" de son "environnement" (y compris elle-même en tant que "système cognitif").

Elle devient un "moulin à concepts" dans un monde aléatoire dépourvu de sens, qu'elle comprend comme une construction subjective de processus neuro-cérébraux. Elle risque de se perdre dans les différenciations infinies de l'apparence physique et des phénomènes psycho-cognitifs qui y sont liés. Elle fonde des "académies", s'étudie finalement en tant que "neurocognition psychique", et crée la technique et une industrie et le "capital" organisateur : un nouvel environnement de machines, de codes de conduite, d'appareils de pouvoir, autant de complexes conceptuels et théoriques aliénés qui prête un nouveau sens (et un nouveau non-



sens) à son existence individuelle perdue dans un supposé "environnement de lois de la nature", défiant son sentiment de droit. La conscience, la psyché subjective, "communique" avec son "contexte", qu'elle comprend comme un système objectif, biologique et social.

Elle ne pressent rien des prestations techniques et sociales qu'elle pourrait produire si elle pouvait se percevoir, se connaître et agir dans sa véritable substance fondamentale et originelle, dans sa véritable force et grandeur. Elle ne pressent rien de sa force créatrice oubliée, car il ne connaît pas la nature de son corps divin, parce qu'elle ne s'est pas encore trouvée elle-même, l'énergie originelle créatrice. Parce qu'

(74) *Principes directeurs anthroposophiques*, "Mémoire et conscience", GA 26, p. 237 s.

89

elle cherche d'abord cette énergie originelle, le sens créateur, dans les plus minuscules "particules", dans des "anti-matières" et des "champs d'énergie", au lieu de se voir soi-même.

Elle doit vivre le drame de la perte de soi, de l'aliénation de soi, pour venir sur la trace du "phénomène originel", de la non-explicabilité, de la nature *absolue* de son être, du SENS et de son façonnement et mouvement. La "psyché" est tout d'abord reléguée dans le monde de sa propre création technique, malgré sa mise en réseau "intersubjective" à l'échelle mondiale, elle est aveugle à sa propre substance centrale : la parole du monde, l'énergie créatrice. La psyché est encore seulement une "âme de raison synthétique" cognitive, elle ne s'est pas encore découverte en tant que "conscience de soi" à puissance de monde, elle erre dans les méandres de la "nature", du "paradis perdu", des créations conceptuelles entre travail, industrie, acquisition, entre pauvreté et richesse. Elle cherche le "divertissement" et la "compagnie", elle cherche après "sens", elle croit en sa "vie" et aime et déteste, et est un appareil humain, clos dans sa peau et séparé des autres appareils humains. 640 muscles et 200 os motorisent ces humains, chacun étant piloté par un cerveau. Ils sont fixés par des "connexions" : il est absolument exclu que "l'enfant de son temps" puisse avoir une vue d'ensemble des ramifications de la superstition qui corrompt tout.

La pensée-corps-âme de la "psychosomatique" vit de la représentation de la "psyché" dans le corps individuel, resp. du "corrélat cognitif" du système nerveux central. Cette pensée duale se comprend elle-même comme un épiphénomène neurologique, elle doit classer le rattachement à un principe originel créateur d'actualité, à un "logos" ou à un "esprit" comme une fantaisie bizarre, elle ne peut pas se préoccuper davantage de telles théories sauvages. La psychosomatique est requise comme base nécessaire de la psychiatrie et ne peut se permettre des spéculations "non scientifiques". Ce qui veut être "science" est soumis à la vérification, à la falsification, à l'obligation de plausibilité, aux attentes d'une gestion sûre de la qualité. Le langage est tout, car toutes les réussites et tous les échecs doivent être formulés et codifiés par le langage. - L'ancienne "trinité", la trichotomie du corps, de l'âme et de l'esprit (le constructeur et deconstructeur exister et désêtre) est impensable en tant qu'orientation fondamentale entre l'interactionnisme, le parallélisme psycho-



physique, le behaviorisme, la théorie de l'identité, le fonctionnalisme et les espoirs réductionnistes de la découverte de conscience dans le domaine nanométrique anatomique. ⁽⁷⁵⁾

Nonobstant ce puissant appareil académique, la psychologie et la neurocognition institutionnalisées, le principe empirique de l'étrange "anthroposophie" de Steiner est le suivant : le spirituel-psychique/d'âme et le physique-corporel sont *une seule et même chose, vue de différents côtés*.

"Mais on ne sait pas que c'est une seule et même chose, et on voit justement la difficulté d'établir une théorie sur la manière dont les deux agissent ensemble". ⁽⁷⁶⁾

Dans le livre "Des énigmes de l'âme", se trouve la constatation centrale :

"De même que le corps s'exprime dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, de même l'esprit de l'humain s'exprime dans ce qui se révèle en imaginations, inspirations, intuitions". ⁽⁷⁷⁾

L'"humain" est composé de sept parties, sept corps ou "membres", l'"humain" est le contenu fondamental du monde, il n'est pas construit à partir de "matière biologique" et d'"information génétique", il est - en tant que manifestation matérielle - le reflet de sa vraie

(75) Cf. Roger Penrose, "Schatten des Geistes : Wege zu einer neuen Physik des Bewusstseins (Ombres de l'esprit : chemins à une nouvelle physique de la conscience)", Heidelberg 1995. Le physicien Penrose suppose que la "liberté" elle-même pourrait être une partie des "lois de la nature".

(76) 14 août 1921, GA 206, p. 152

(77) "Des énigmes de l'âme", GA 20, p. 161 s.

90

essence : l'"information génétique" individualisée qui, en tant qu'imagination, inspiration, intuition, est la substance spirituelle originelle originale : la "même et unique chose", vue du côté intérieur.

Dans les trois corps ou membres "inférieurs" se reflètent les trois supérieurs, se reflète son "essence". - À une telle phrase, il devient immédiatement clair que la volonté à l'intérieur du monde visible devient manifeste à cause de cela comme métabolisme (via les processus de chaleur du sang / gaz / liquide jusqu'à la création à neuf de matière), parce que le "métabolisme" est le côté extérieur de l'intuition, c'est-à-dire de l'être intérieur/dedans du monde, de l'information originelle ou de l'ainsi nommé "je". Ce "je" doit s'organiser pour émerger en tant que "conscience de soi" en soi-même, dans le "monde extérieur" cosmique-terrestre. Le "JE" s'organise dans le contenu de sens et l'utilisation des sens/méditer/couver à puissance de monde, dans toute "matière" et mouvement, dans toutes ses "organisations -je", afin d'entamer le chemin de la "liberté" et de la "découverte de soi/autodécouverte". C'est toujours le JE qui s'exprime dans ses sept "formations" ou corps, les "membres de l'être". Toujours dans le but de s'éveiller à sa "liberté", c'est-à-dire à la connaissance de son être et de sa force. Le JE veut découvrir ses mouvements dans son monde physique comme son "identité". Il est ses mouvements que son corps de raison analytique cognitif perçoit d'abord comme des mouvements "extérieurs" comme tous les autres mouvements. Le JE se crée des lignes de substance physique propre en décomposition, afin de pouvoir se redécouvrir, se nouveau savoir, "s'in-



tuer" dans les endroits creux et les tubes creux qui se forment. Il "reprend" la construction, il retombe de la forme devenue dans sa force, devient potentiel de tension et courant "électrique" pour devenir "conscient" de soi, pour émerger comme "phénomènes" ou "évidence" acausale. Le JE "se temporalise", il est à la fois cause et "effet", il entre dans le "temps" en tant qu'"information", en tant que "synchronicité". Il correspond à lui-même lorsqu'il laisse la forme de manifestation matérielle - avant tout dans le "substrat" neuronal - "retomber" dans le monde des énergies. La désintégration permet ou "transmet" l'émerger du noyau-substance, de l'énergie originelle. Le nouveau, qui gagne dans l'auto-sacrifice de l'"ancien" espace, est de même substance : l'intuition sachante ou "JE". Le nouveau doit SE VOULOIR pour être en tout cas "là", comme l'était l'"ancien", qui porte les désignations de "logos" ou "vieil Adam". Le nouveau doit vouloir se créer en tant que nouveau "JE", non pas en tant qu'"égoïste" isolé, en tant que "méchant" monadique - comme le JE originel ne pouvait pas l'être autrement, mais en tant que trans-substantiation de l'ancien, en tant que transformation dans le nouveau, en tant que "résurrection" ou esprit "guérisant". Le nouveau JE est le corps ressuscité de l'ancien JE. Il se trouve en tant que JE parmi d'"autres" JE, en tant que semblable/qu'égal parmi les semblables/égaux. En tant qu'"esprit", il est égal aux autres, et quand même il est un "EGO", un nouveau propre/soi, un nouveau créateur. La "question sociale" réside dans le fait qu'il accomplit tout le processus de transformation de l'ancien "Dieu" en un nouveau "JE" humain, qu'il v e u t ce processus, qu'il s a i t par avance/ au préalable de ce processus d'auto-découverte et d'auto-crétation.

On trouve un enrichissement et une stimulation presque inconnus pour la découverte de soi à puissance de monde dans le "livre des adeptes" d'Adolf Martin Opperl, dont des extraits ont été repris dans la revue Lucifer-Gnosis à partir de juin 1904. Steiner écrit en introduction :

"Ce chapitre est tiré du livre qui est entièrement écrit à partir des expériences intérieures d'un homme. Ce livre sera un enrichissement précieux de notre littérature mystique occidentale. Le choix que nous avons pu faire ici pour Lucifer-Gnosis est destiné à attirer l'attention des lecteurs sur une œuvre qui parle de mondes que l'on n'atteint pas par la science extérieure, mais seulement par l'expérience intérieure. Et pour comprendre ces explications, il faut aussi quelque chose qui ne se vit pas dans l'intellect, dans l'usage de la raison, mais qui implique une immersion dans les phrases traversées par l'esprit, qui se transforme en *amour* pour la réception de ce qui est communiqué. Si le lecteur lit ainsi, il cherchera à revivre avec gratitude ce qu'un

91

(La manière dont le critique de Steiner, le Dr Zander (*Anthroposophie in Deutschland*, p. 603 s.), traite cette reprise est d'ailleurs symptomatique. Il classe l'ouvrage dans le "genre des réflexions pieuses" et concède à Steiner, face à l'auteur A. M. Opperl, "du moins dans sa perception de lui-même, une approche analytique d'un gain de connaissance philosophiquement fondé". Zander sous-entend ainsi que chez Steiner, contrairement à Opperl, une distinction est faite entre "sagesse" et "science", mais critique ensuite dans la foulée cette distinction (qu'il attribue lui-même !): "Mais cette séparation entre sagesse et science perd, à y regarder de plus près, beaucoup de sa netteté de *séparation supposée* [sic!]" Zander ne peut rien commen-



cer - à l'intérieur de ses préjugés - de la prise en compte par Steiner du "Livre des Adeptes". L'exemple de cette prise en compte *montre* en outre que Steiner ne procède absolument pas de manière plagiative. Cette manière de documenter par extraits la littérature mystique (qui fait fondre la banquise de la pensée "sujet-objet") contredit la condamnation de Steiner comme un "éclectique" frauduleux. Le "livre des adeptes" n'est en fin de compte rien d'autre qu'une analyse souverainement pleine d'esprit de l'action et de l'activité égarées des croyants en la science orientés vers Kant. Dans ce contexte, la "critique" scientifiquement drapée de Zander se trahit elle-même comme une "pieuse contemplation", qui perpétue avec une piété moderne la vieille distinction théologique entre "sagesse" et "science". La vue sur Steiner comme un collectionneur douteux d'anciennes sagesse se nourrit du préjugé envers une perception "analytique" de soi selon la méthode des science de la nature). Dans *Lucifer-Gnosis*, on trouve à la page 39 le chapitre XV, dont nous reproduisons ici un extrait :

"1. Esprit - Je te dis que tu as tout à fait raison de ne pas te laisser dicter ces choses. Toi, toi et toujours de nouveau toi, doit être sauvés/béat. Mais moi, je veux être sauvé/béat avec toi, moi, l'Esprit, devenu conscient en toi, moi, le je que tu cherchais. ... Notre esprit : il nous appartient à tous, à nous les humains. Mais l'humain doit l'avoir s'il devait/doit lui appartenir, c'est pourquoi esprit en général et esprit en particulier. Tu l'as comme ton je, si tu lui insuffles le souffle de vie. - Ce "toi-je" ne sera jamais honteux une fois qu'il sera là. Là où tu ne peux pas aller plus loin, je suis là, et là où j'ai besoin de toi, tu es à ma disposition. - Mais rien n'a été plus entravant que ton âme. Tu aurais cédé, car ta volonté est réelle depuis longtemps, mais cette âme éternelle ne voulait pas se laisser éloigner. Mais c'est aussi une pauvre chose, mineure/non majeure, mais quand même sensible/sentante. - Que doit-on dire à ça ! Elle sent, ressent, aspire, souffre, s'apitoie et quoi encore, sauf qu'elle ne peut pas penser, même avec l'aide de ta pensée. Elle ne peut que stimuler les fibres nerveuses de ton cerveau, elle ne peut que produire des vibrations de contact, et quelle dure école jusqu'à ce que l'un d'entre eux ait développé un langage à partir de ces vibrations ! Pauvre âme avec tes sentiments/sensations ! Ressentir ce qui est noble et ce qui ne l'est pas, tout ce qui peut être senti, et ne rien décomposer, ne rien pouvoir jauger individuellement ! C'est de l'âme animale dont nous parlons ici ... - Et maintenant, moi, l'esprit, j'entrais ! Je ne pouvais entrer que par la porte de derrière, par la petite porte par laquelle la lumière, qui se pressent elle-même, pouvait pénétrer jusqu'à toi en tant que pressentiment. Tu ne faisais que me pressentir, et ce pressentiment était ton seul espoir d'arriver jusqu'à moi. Car je ne te connaissais pas moi-même, je ne connais absolument rien et jamais personne, je ne suis qu'une force et je suis reconnue par mon action et ce que j'ai accompli. J'ai été connu de toi et reconnu comme ton esprit dès que j'ai pu m'accrocher à toi et me former, me créer, me poser, m'introduire en fraude comme un être indépendant, pour ainsi dire substantiel. Car je peux entrer comme contrebande, déguisé en âme, qui n'en avait aucun pressentiment, aussi peu que moi-même. - Et quand même, je me suis introduit moi-même en contrebande, et personne ne m'a aidé à le faire, quand à la fin comme

92

le toi. Je me plaçais sourd et muet, et ainsi de suite, car l'âme m'aurait-elle reconnue comme son futur souverain, ou même son tueur, ainsi ... Mais qu'aurait voulu faire l'âme ? Ce n'est en effet



qu'une sorte de bavardage avec lequel je m'efforce de vous éclairer dans votre allemand, naturellement sans que je ressente même la peine/fatigue en cela (...)

5. Une interview de l'esprit - Aujourd'hui, tu obtiens une réponse sur qui je suis. ... Moi, l'esprit, je me bats aujourd'hui pour mon droit. Mon pacte avec toi, dès le début du monde des apparences, était que je devais me manifester à travers toi. Ta prestation est de m'aider à apparaître. Ton droit est que tu deviennes alors par moi spirituel, donc aussi un esprit, et que tu deviennes finalement avec moi "l'esprit". - Ici apparaissent maintenant des concepts qui sont aussi nouveu pour ton humain physique, ta personnalité, que pour moi. Nous n'étions pas conscients de ces choses, mais nous en sommes devenus conscients, tous les deux ensemble, tous les deux à travers l'autre, l'un par l'autre. - Une étrange solidarité, un étrange pacte, car toi, l'humain personnel, charnel, tu n'avais jusqu'à présent aucune idée de tels rapports. Tout d'abord, ton corps était neutre, sa reproduction était matérielle. Toi seul pouvais redevenir, tu n'avais rien à voir avec moi. Je n'ai fait que te créer et te former, tu es purement une image, une image de mon idée, de mes images que je pense et que j'ai pensées de toute éternité. (...)

L' "erreur capitale scientifique"

Ce qui sépare les humains - L'état de plus en plus antisocial de l'Europe

L'hypothèse erronée des nerfs moteurs comme cloison séparatrice entre les humains

L'humain entier pensé comme fermé dans sa peau : la théorie matérialiste des nerfs comme *mentalité*

Toute socialité et société est une création, un vouloir. Le fait de ne pas connaître le contenu, le SENS du processus mondial, de l'évolution de l'humanité, est une asocialité destructrice. L'arrière-plan de l'asocialité est l'attitude/la mentalité qui part d'une vision de science de la nature de l'humain :

"Je suis convaincu que la fausse hypothèse des nerfs sensitifs et moteurs, qui s'est introduite dans la science comme le serviteur/valet du matérialisme, s'est déjà emparée, bien plus qu'on ne le pense, de la manière de penser des humains et deviendra une *attitude/mentalité* dans la génération suivante ou dans la deuxième génération suivante.

Oui, je suis convaincu que cette théorie nerveuse matérialiste est déjà devenue une attitude dans l'humanité et qu'aujourd'hui, ce que nous énonçons comme théorie en physiologie ou en psychologie, nous l'avons déjà dans notre attitude, et que *ces mentalités séparent en fait les humains*. Si l'on a le sentiment - et les gens ont déjà ce sentiment aujourd'hui - que l'autre humain n'est en fait face à nous que parce que nous faisons nous-mêmes une impression sensorielle sur lui, et lui sur nous, et qu'il a en lui sa vie émotionnelle/de sensation, qui doit d'abord être transmise par les nerfs, alors nous dressons un mur de séparation entre l'humain et l'humain. C'est vraiment ainsi que ces cloisons ont conduit à des façons de voir étranges, quand on entend aujourd'hui des gens dire : oui, quand je regarde un autre être humain, je vois qu'il a le nez au milieu du



deux yeux. Il a un visage formé comme le mien ; en voyant tout cela, j'en tire la conclusion inconsciente qu'il y a justement un tel je dans l'organisme comme en moi - il y a déjà aujourd'hui des gens qui défendent aussi cette théorie et qui conçoivent la relation de l'humain à l'humain de manière si extérieure qu'ils pensent qu'il faut d'abord une conclusion inconsciente à partir de la forme de l'humain pour arriver à la conclusion que l'autre humain a un je identique au sien. La façon de voir qui rapproche seulement la vie nerveuse de la vie de représentation, mais qui rapproche la vie circulatoire et respiratoire de la vie affective, qui rapproche toute la vie métabolique de la vie de la volonté, cette mentalité/attitude, lorsqu'elle deviendra une fois une expérience réelle, *rassemblera à nouveau* les humains. Aujourd'hui, je peux utiliser seulement une seule image pour illustrer ce rapprochement.

Voyez-vous, en tant qu'êtres humains, nous serions vraiment séparés les uns des autres sur le plan spirituel-âme si nous nous tenions en vis-à-vis les uns aux autres d'esprit et d'âme de telle sorte que nous développions en fait tout ce que nous ressentons et voulons par l'intermédiaire de nos nerfs à l'intérieur de nous-mêmes et *que l'être humain dans son ensemble doive être pensé enclos dans sa propre peau*. Là, l'âme est très isolée. Et j'aimerais dire : c'est ainsi que les humains se sentent aujourd'hui, et l'état antisocial et de plus en plus antisocial de l'Europe est un reflet fidèle de ce sentir". ⁽⁷⁸⁾

Le "mauvais serviteur du matérialisme", l'hypothèse des deux sortes de nerfs, ci-mmente l'image de l'humain comme un être enfermé dans sa peau. Il en résulte une mentalité asociale, elle sépare les humains les uns des autres. La fausse hypothèse ne corrompt pas seulement toute la physiologie, mais aussi toute la psychologie. Steiner évoque cet effet corrupteur dès 1910 (dans la première conférence du cycle berlinois "Psychosophie"), la théorie duale des nerfs est considérée comme *une erreur scientifique majeure/capitale* :

"Il vous semblera étrange que j'expose - non pas seulement en quelques mots, mais peut-être en beaucoup de mots - ces notions élémentaires de la vie psychique, et vous pourriez facilement croire que l'on pourrait aussi passer plus brièvement sur de telles choses. Ce que je dis maintenant, je le dis pour ainsi dire comme une remarque sous les lignes. On pourrait peut-être passer plus rapidement sur ces choses. Mais parce qu'elles ne sont pas prises en compte, même dans le cercle le plus large de notre vie scientifique actuelle, on commet erreur sur erreur à leur sujet. Et comme une note sous les lignes, je voudrais attirer l'attention sur une telle erreur capitale, parce que ceux qui la commettent ne se font pas une idée claire de ce que nous avons appris et apprendrons encore à connaître, et parce que ceux qui commettent cette erreur tirent de vastes conséquences par rapport à un certain fait qui est mal interprété.

Vous pouvez lire dans de nombreux livres de physiologie : si nous bougeons d'une manière ou d'une autre la main ou la jambe, c'est parce qu'à l'intérieur de notre organisme, nous n'avons pas seulement des nerfs qui vont par exemple des organes sensoriels au cerveau et qui conduisent en quelque sorte les messages des organes sensoriels des organes sensoriels au cerveau ou à la moelle épinière ; mais partout, on présente la chose comme s'il y avait en face de ces nerfs d'autres nerfs - même s'il est compréhensible qu'ils soient en face d'eux sur le plan physique - qu'on appelle les nerfs



moteurs, par opposition aux nerfs de la sensation ou de la perception. Et l'on dit maintenant : lorsque je vois un objet, le message de cet objet est transmis par le nerf

(78) Bâle, 21 avril 1920, GA 301, p. 35 s.

94

qui va de l'organe sensoriel au cerveau, est donc d'abord conduit à cet organe central, puis la stimulation qui y est exercée est en quelque sorte transmise à un autre nerf, qui va à son tour du cerveau au muscle, et ce nerf incite alors le muscle à se mettre en mouvement. On distingue ainsi les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs.

Or, devant la science de l'esprit, la chose n'est pas du tout ainsi. Ce qui est appelé nerf moteur est réellement présent en tant que structure physique, mais *non pas pour exciter le mouvement, mais pour percevoir le mouvement lui-même, pour contrôler le mouvement, pour avoir conscience de son propre mouvement*. Tout comme nous avons des nerfs qui nous permettent de recevoir une impression de couleur extérieure, nous avons aussi des nerfs qui nous permettent de contrôler ce que nous faisons afin de le transmettre à la conscience. *C'est une erreur capitale qui sévit aujourd'hui dans le cercle le plus large et qui a corrompu toute la physiologie telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, et aussi toute la psychologie*".
(79)

Le système nerveux : du plasticien à celui qui représente

De ces forces qui s'effritent, de celles qui se transforment déjà en mort, de ces forces des limites de l'univers devenues chaos, l'intellect s'élève

La doctrine de la volonté et la vision du monde de Steiner doivent apparaître à la conscience moderne orientée vers la science et la technique comme une construction fantastique et arbitraire, la ségrégation d'un "ésotérisme" subjectif quelconque. Selon les goûts, il peut s'agir d'une relique d'un "idéalisme" mystique, ou encore d'une imposture pathologique. - Les indications de Steiner sur la physiologie de la volonté, la "fonction" du système nerveux, sont colorées par l'interprétation respective de la compréhension anthroposophique du monde, qui est le plus souvent de nature purement pragmatique. La polémique de Steiner contre la compréhension classique des nerfs n'intéresse que marginalement, si tant est qu'elle soit perçue. Steiner explique souvent que ses données sur la physiologie des nerfs ne peuvent pas être perçues autrement que comme un dilettantisme sanglant. C'est sans doute la raison pour laquelle, même dans l'entourage actuel de Steiner, il règne une certaine perplexité et un mutisme sur le "thème des nerfs". On voit ici qu'il y a un abîme entre la foi en l'autorité scientifique et la compréhension de l'humain chez Steiner. Le fait que les esquisses académiques modernes du monde soient davantage des réflexions sur les opinions que des visions du monde aide à passer outre. Cette circonstance permet l'espoir illusoire que la vision du monde de Steiner serait en quelque sorte "scientifiquement compatible" dans le contexte universitaire actuel.

Cette circonstance se superpose à la question inverse que Steiner lui-même réclamait notoirement, à savoir dans quelle mesure le complexe institutionnalisé de la science représente à son tour un "savoir" au sens d'une "science" impartiale, et ne



se consacre pas principalement à la reproduction de contenus de foi consensuels.

Le "dilettantisme sanglant" de Steiner commence par la constatation en science de l'esprit que le système nerveux n'est tout d'abord pas là pour la perception ou la conscience, mais en tant que

(79) 1er novembre 1910, Psychosophie, GA 115 p. 118 s. (Cette citation conclut l'échange de lettres - cf. p. 139 - mais là dans une version abrégée, apparemment antérieure à la réécriture).

95

Ce que l'on se représente aujourd'hui comme une fonction de la détermination génétique, du codage de l'ADN, est attribué par Steiner au système nerveux en tant que "plasticien", force de formation. Le système nerveux qui

"donne ses formes à l'organisme, intérieurement et extérieurement, n'a tout d'abord absolument rien à voir avec l'âme, il est le créateur, le formateur de l'organisme humain, intérieurement et extérieurement ; il est le plasticien".

La perception sensorielle et la représentation sont dues au fait que l'âme s'adapte à la partie "particulière", "épargnée" de l'activité nerveuse qui ne sert pas directement à la formation des organes.

"Il n'est vraiment pas question que le système nerveux doive être intégré à l'organisme de l'humain par un quelconque concile des dieux et qu'il doive reposer à la base de la vie de la volonté, des sentiments et de la pensée. Il n'en est même pas question".

Les processus psychiques/d'âme sont secondaires par rapport à la force créatrice primaire du système nerveux, cette constatation fondamentale est introduite dans le cycle "Physiologie-thérapeutique sur la base de la science de l'esprit" par la phrase suivante :

"Il n'y a pas un système nerveux séparé pour que l'organisme s'approvisionne autrement, et il lui est incorporé - je ne sais pas par quelle divinité - le système nerveux pour qu'il puisse être une âme".

Ainsi est décrit l'arrière-plan de l'ensemble de la pensée et de la recherche neurologique, qui s'enlise dans des chaînes d'argumentation pragmatiques et causales, en ce sens que tout ce qui se passe au niveau des nerfs doit être étudié uniquement sous l'angle de la "cognition" - dont font aussi partie les variantes anthroposophiques de la "prestation de perception".

"Avec le système sensoriel et nerveux, on fait en fait des bêtises en physiologie. Pardonnez-moi, ce n'est pas pensé si méchant, je veux juste m'exprimer de manière radicale pour que nous puissions mieux nous comprendre. Vous devez bien sûr tout prendre avec le grano salis que vous connaissez, mais si je m'exprime avec trop de compromis, nous nous comprendrons en fait moins, alors permettez-moi de m'exprimer de manière radicale sur les choses. Dans l'organisme humain, pour une observation suprasensible, si nous regardons une fonction quelconque que nous pouvons démontrer empiriquement par les sens, celle-ci est, d'un point de vue supérieur, l'image sensorielle d'un spirituel. *L'organisme humain tout entier est l'image/le décalque sensible d'un spirituel.* Mais l'interaction du spirituel-âme et du physique-organique dans l'organisme humain n'est vraiment pas aussi simple qu'on se le représente en ce qui concerne le système sensoriel-nerveux. Mais là repose à la base que quand on considère seulement l'organisation physique de l'humain, la chose n'est pas telle qu'on voudrait le croire, à savoir que l'organisation physique, à l'exception du système nerveux et des sens, forme un tout, et que le système nerveux est intégré dans



cette structure pour servir séparément ce qui est d'âme. Ce n'est bien sûr pas présenté de manière aussi radicale, mais si l'on prend ensuite comme base de l'observation pratique ce que l'on pose physiologiquement à la base comme théorie, cela revient déjà à peu près à cela".⁽⁸¹⁾

(80) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Constitution de bases pour un élargissement de l'art de guérir)*, GA 27, chapitre I, p. 12

(81) 28 octobre 1922, Stuttgart, GA 314, p. 145 s. Voir à ce sujet les explications du professeur C. A. May (Dresde) dans un essai (non publié) intitulé "*Aphorismes sur les nerfs moteurs et leur fonction dans le système nerveux*" (2011 / 2012) p. 2 : "Si nous considérons le développement embryonnaire chez un être humain, nous sommes immédiatement frappés par l'appartenance inconditionnelle de la musculature squelettique et du nerf contactant. Les muscles squelettiques prennent naissance dans les somites dorsaux, situés latéralement par rapport au tube neural en formation. Lorsque les premières cellules nerveuses bourgeonnantes (fibres pionnières) entrent en contact avec les

96

Qu'est en fait la "cognition" ? Quel schéma de pensée se cache derrière le titre ambitieux de "science neuro-cognitive" ? Les fondateurs de cette branche scientifique emballent dans le terme de la "neurocognition" (par analogie à la "psychosomatique") un programme sans en rendre compte : le programme du couplage direct de raison analytique et système nerveux. Mais derrière la question de la "cognition" ne se cachent-ils pas tous les champs de problèmes classiques de la philosophie et de l'épistémologie ? On refoule seulement ce fait au prix de voir les anciennes questions sur le lien entre "être et penser" s'introduire à nouveau par toutes les portes dérobées au cours de la "recherche" et de la réflexion neurocognitives, selon le schéma : "...on ne sait pas que c'est une seule et même chose, et on voit tout de suite la difficulté d'établir une théorie sur la manière dont les deux interagissent".

Le physicien moderne sera le premier à apprécier le fait que la "neurocognition" s'offre comme une recherche fondamentale par rapport à l'ancienne "philosophie", lui qui, de son côté, préférerait ne pas avoir affaire à la philosophie et à la théologie. De nombreux optimistes de la "neurocognition" placent les raisons de l'origine du monde et de l'origine de l'intellect dans une inconnue de la conscience, le soi-disant "méta-rationnel". La recherche devient ainsi irrationnelle, elle devient une affaire de foi, car elle se fonde sur une prémisse dogmatique là où la "cognition" devrait se découvrir *elle-même* comme "substance". Toute "science" se retrouve ainsi sur une trajectoire déviante. La divergence entre les sciences de l'esprit et les sciences de la nature semble être supprimée (dans le cadre de la trajectoire d'éjection) par des formations de mots comme "neurocognition". La classification de la raison analytique comme phénomène "méta-rationnel" est une contradiction en soi. Puisque la "science" repose dans une mesure expliquée sur "l'entendement/la raison analytique", elle serait en conséquence, en tant que phénomène méta-rationnel, une affaire non scientifique, un "*comme si*" aimable... - On en reparlera plus tard. -

L'humain trichotomique n'est pas un appareil destiné à gagner des "connaissances" sur un "monde" ou un "environnement" extérieur ou intérieur à l'humain. Il s'agit d'une "connaissance objective réalisée", dans le spectre entre le sommeil profond et la conscience diurne. Le système nerveux, en tant que "plasticien", est une variante de la connaissance du monde. Il "transmet" la perception, la représentation. Ballmer précise :



seul le monde *lui-même* est capable de perception ; les gens humains sont *intégrés* dans la perception de l'humain trichotomique. Percevoir signifie paralyser, tuer le "réel", la vie qui jaillit et bourgeoine. L'"activité nerveuse" n'est pas un fonctionnement physiologique, elle ne peut même pas être saisie physiologiquement, c'est une action de l'"âme" qui paralyse, tue ses imaginations pour en faire des représentations et des pensées habituelles et mortes. La cognition est une dé-évolution physiologique, une dévolution, ou un dé-développement, une désintégration, une dématérialisation, un effritement, une dégradation/deconstruction, une perforation, une chaotisation :

"Ce sera le grand moment dans le développement/l'évolution de la science de la nature bien comprise, où elle reconnaîtra le contraire de l'évolution, à l'endroit correspondant, en poursuivant cette évolution, où elle reconnaîtra non seulement la construction, mais

Myotomes, les prolongements nerveux et les cellules musculaires commencent leur processus de migration commun vers l'endroit où ils se différencient ensuite. Lorsque la migration est terminée, les nerfs ont le temps de se former complètement (myélinisation complète ; différenciation du segment terminal jusqu'à la plaque terminale motrice). (...) Dans le corps fini, la dépendance persiste toute la vie. Ceci est particulièrement visible en pathologie : si un nerf se dirigeant vers un muscle n'est plus fonctionnel, la musculature correspondante dégénère ; s'il y a destruction du muscle, les fibres nerveuses correspondantes dégénèrent.
Dans les deux cas, le mouvement n'est plus possible".

97

aussi la dégradation, où elle reconnaîtra aussi la dévolution à l'évolution".⁽⁸²⁾

Le système nerveux transmet la "cognition" parce qu'il provient des forces les plus anciennes de l'univers, qui sont arrivées à la désintégration, au chaos :

"Quelles sont les forces qui agissent de préférence dans la tête humaine et qui sont apparentées aux forces centripètes, aux forces de compression/pressant ensemble du cosmos, quelles sont ces forces ? Ce sont les forces qui sont les plus anciennes de notre univers. Souvenez-vous de mes explications dans la 'Science secrète en esquisse', comment j'ai décrit l'ancienne évolution de Saturne, comment j'ai dû indiquer que la vie sensorielle humaine s'est dégagée de cette évolution de Saturne. Ce qui est resté de cette évolution saturnienne se trouve derrière notre tapis sensoriel comme le monde froid et frissonnant qui s'est développé à partir de l'état de chaleur du début et dans lequel nous devons aujourd'hui apporter de la chaleur. Ce qui se trouve derrière le tapis des sens est en quelque sorte le plus ancien des mondes. Nous y entrons inconsciemment entre le moment où nous nous endormons et celui où nous nous réveillons. Mais nous nous y promenons en fait en permanence. Il nous donne tout ce qui est lié à nos sens. Les forces centripètes, formant pour ainsi dire les sens de l'extérieur, agissent dans nos sens, dans nos yeux, dans nos oreilles, et de là dans notre intellect physique, dans ce que nous pensons. Et en traversant le monde en pensant, nous traversons en fait le monde avec les possessions humaines qui nous sont formées à partir de cet environnement, c'est-à-dire avec les forces les plus anciennes, qui sont déjà arrivées à la décomposition. *Nous n'avons jamais la permission d'oublier que ce sont les forces qui sont déjà arrivées à la décomposition.*

On aimerait dire que la chose est ainsi : Si l'on représente schématiquement l'univers, s'écartant les uns des autres, s'efforçant de s'étendre, mais se maintenant de manière centripète à



cette frontière, ce sont les forces les plus anciennes de l'univers (dessin). Elles s'effritent d'une certaine manière. *Et c'est de ces forces qui s'effritent, de ces forces qui passent déjà à la mort, de ces forces devenues chaos, que s'élève ce qui est notre intellect, ce qui est notre intellect humain*". (83) -

A propos de la limitation historique de l'intellect, il est dit le 8 janvier 1918 :

"La connaissance de la tête est tout à fait différente des modes antérieurs de connaissance. La connaissance par la tête est apparue à cette époque de façon particulière. Mais la tête de l'humain, bien qu'elle soit une reproduction presque fidèle du macrocosme, précisément parce qu'elle est une reproduction fidèle du macrocosme au sens physique, n'a en fait pas beaucoup de valeur au sens spirituel. Pardonnez-moi l'expression : en tant que tête physique, la tête de l'humain ne vaut pas grand-chose. Et si l'humain est tributaire de sa tête, il ne peut parvenir à rien d'autre qu'à une culture de la pensée. - Peu à peu, l'époque gréco-latine, qui, comme nous l'avons vu sous d'autres aspects, a porté la culture de la tête à son apogée et a ainsi, d'une certaine manière, rapproché l'humain du monde d'une manière particulière, a conduit, en se développant peu à peu, à la culture de la tête proprement dite, à la culture de la pensée qui s'est ensuite déroulée. Si bien que, comme je l'ai fait remarquer hier, à partir du XVe siècle, on ne savait plus comment on pouvait encore être en contact avec la réalité par la pensée. Cette culture de la tête, cette culture du bélier, était cependant encore telle que l'on faisait en quelque sorte entrer dans l'humain la vision de l'univers.

(82) Arnheim, 17 juillet 1924, GA 319, p. 155

(83) 29 août 1920, GA 199, p. 182.

98

Et par rapport au monde physique, cette culture de la tête, cette culture du bélier, était la plus parfaite. *Ce qui est devenu matérialiste, c'est ce qui s'est développé ensuite en tant que dégénérescence.* C'est précisément dans cette culture du bélier que l'humain est entré, par sa tête, dans une relation particulière avec son environnement. Et l'on comprend mal aujourd'hui la culture grecque en particulier - la culture romaine l'a déformée en une culture plus philistine - si l'on ne tient pas compte du fait que le Grec *percevait* différemment les concepts et les idées. J'ai particulièrement développé ce point dans mes 'Énigmes de la philosophie'". (84)

*

Dans le drame du monde entre les forces les plus anciennes et les plus récentes, la variante polairement opposée de la connaissance à puissance de monde est le système de mouvement, ou système métabolique-membres - c'est "l'intuition" qui transmet un "sentiment-Je" volontaire et sourd par l'intermédiaire de l'expérience thermique du corps individuel.

(Steiner exige une distinction radicale entre le "je" et la "représentation-je" - comprendre cela est le Sine-qua-non de la nouvelle doctrine de la volonté :

"Soyons clairs, la conscience-je ne doit pas être confondue avec le je. Le je reste d'abord dans l'inconscient, pourrait-on dire, incomplet. Ce que le je est vraiment, l'humain l'expérimentera en premier pendant la période de Vulcain.

Mais le je obtient la conscience terrestre en s'immergeant avec le corps astral dans le corps éthérique et le corps physique, en se



heurtant au corps éthérique et au corps physique. Et c'est dans cette collision avec le corps éthérique et le corps physique que le je prend conscience de son soi : c'est par là que naît la conscience-je, à partir du moment où le corps physique est vraiment durci au point que cette collision soit suffisamment forte, c'est-à-dire à partir d'un certain moment de la tendre enfance, jusqu'à ce que nous nous souvenions". ⁽⁸⁵⁾

- A la polarité de représenter et vouloir, de l'aîné et du cadet, correspond la polarité de la conscience diurne et du sommeil, de la tête et des membres, du nerf et du métabolisme, de l'intellect et de la sexualité, de la pensée et de la reproduction. Cette polarité est la structure de base du corps par excellence. En juin 1924 (Koberwitz), il est dit par exemple ceci :

"Donc, si vous voulez savoir de quoi est faite la substance du gros orteil, vous ne devez pas regarder les aliments. Si vous demandez à votre cerveau : d'où vient la substance ? Vous devez alors regarder la nourriture ... de sorte que l'humain, en ce qui concerne son système métabolique des membres, c'est-à-dire les organes, est constitué de substance cosmique. Seul le système nerveux-sensoriel est constitué de substance tellurique, terrestre. Vous voyez, c'est un fait si fondamental et si important que la vie physique de l'humain et de l'animal ne peut être jugée que si on le sait. Et rien, pas même les moyens et chemins de savoir cela, rien n'est donné dans la science actuelle. On ne peut pas du tout le savoir avec la science actuelle. C'est impossible, parce que si la science actuelle travaille avec ses moyens, elle ne peut pas arriver à quelque chose comme ça. C'est impossible, c'est voué à l'échec".

Pour le système nerveux, vaut le principe suivant :

"... ici, la récente science de la nature se fait des concepts tout à fait faux. Elle dit que la vie psychique/de l'âme de l'humain est absolument liée à la vie nerveuse, donc tout au plus à la vie nerveuse-sensorielle. La pensée, le sentiment et la volonté sont directement liés à la vie nerveuse, et ce n'est qu'à travers les nerfs que l'activité de la vie de l'âme est transmise indirectement à l'humain circulatoire, à l'humain rythmique et à l'

(84) GA 180, P. 197

(85) 29 novembre 1915, Munich, *Histoire cosmique et humaine*, GA 174a, p. 86

99

humain métabolique. Il en résulte toute une confusion dans la conception de l'humain. On s'éloigne de la nature humaine au lieu de s'en rapprocher. Rien d'autre que la représentation n'a à voir avec la vie nerveuse et sensorielle de manière immédiate. En revanche, tout comme le représenter est lié à la vie nerveuse-sensorielle, la vie émotionnelle/de sensation de l'humain est directement liée au système rythmique de l'humain. La vie émotionnelle, en tant que vie psychique/d'âme, pulse en même temps dans la respiration, la circulation sanguine, la circulation lymphatique et est aussi indirectement liée à ce système que le système de représentation au système nerveux. Et le système de la volonté est directement lié au système métabolique. *Il se passe toujours quelque chose dans le métabolisme humain lorsqu'il y a une activité de volonté ou une combinaison de volonté.*

Le système nerveux n'a pas la relation avec la volonté qu'on lui attribue habituellement, mais la volonté a une relation directe avec le métabolisme, et l'humain qui se représente ne perçoit cette relation avec le métabolisme qu'à travers le système nerveux. Voilà la véritable relation. Le système nerveux n'a pas d'autre tâche que



de représenter. Que l'on imagine un objet extérieur quelconque, que l'on représente ce *qui se passe par la volonté en relation avec le métabolisme, le nerf a toujours la même tâche*. La science actuelle distingue les nerfs sensitifs, qui doivent être là pour porter, en quelque sorte, les impressions du monde extérieur de la périphérie du corps vers l'organe central, comme on dit ; puis il doit y avoir des nerfs moteurs, qui doivent porter vers la périphérie du corps ce qui doit émaner du système central comme impulsion de la volonté. On a imaginé, j'en parlerai encore plus précisément, des théories très spirituelles - elles sont spirituelles, les choses -, très spirituelles, pour démontrer comment, en coupant des nerfs et ainsi de suite, on pourrait prouver qu'il existe une telle différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Mais en réalité, elle n'existe pas". ⁽⁸⁶⁾

Le 17 juillet 1924, Steiner parle de l'opposition centrale construction/déconstruction, le "grand moment dans le développement de la science de la nature bien comprise" déjà évoqué plus haut :

"Ce que je n'ai décrit ici qu'en principe et brièvement, c'est le contenu d'une littérature déjà riche aujourd'hui, qui a véritablement appris sa conscience, sa responsabilité de connaissance de la science la plus exacte qui puisse exister aujourd'hui. On touche ainsi à une science de l'esprit qui veut vraiment être à la hauteur de la science ordinaire.

Mais c'est tout de suite par là que l'on apprend à connaître une autre chose : comment la vie se compose en fait de deux courants. Aujourd'hui, on parle généralement de développement, on dit que l'enfant est petit, qu'il se développe, qu'il grandit. la vie se développe et se renforce, pousse et germe . On parle de l'évolution des êtres inférieurs vers les êtres supérieurs : une vie qui pousse, qui bourgeonne, qui devient de plus en plus compliquée. Avec raison ! À ce courant de vie - on apprend à le connaître - s'oppose un autre courant, qui est également présent dans chaque être vivant qui éprouve des sensations : le courant de dégradation. De même que nous avons en nous une vie qui pousse, qui bourgeonne, une vie qui construit, nous avons aussi en nous une vie qui dégrade. Grâce à un tel mode de connaissance, tel que je l'ai décrit, on apprend à comprendre que l'on ne peut pas seulement dire : notre vie remonte jusqu'à notre cerveau et notre système nerveux ; là, la matière s'organise de telle sorte que le système nerveux peut devenir le support de la vie psychique. Il n'en est pas ainsi. La vie jaillit et germe, mais la désintégration continue s'intègre dans cette vie qui jaillit et germe. Continuellement

(86) 21 avril 1920, GA 301, p. 23

100

la vie se désagrège en nous. *La vie qui pousse, qui germe, fait continuellement place à la décomposition.*

En fait, nous mourons en partie à chaque instant, quelque chose se désagrège en nous. Nous ne faisons que le reconstruire au fur et à mesure. Mais comme quelque chose en nous se désagrège matériellement, le spirituel-âme a la place d'entrer en nous, d'être actif en nous. Nous touchons ici à la grande erreur du matérialisme :

Celui-ci croit que la vie qui jaillit, qui bourgeonne, se développe dans l'humain jusqu'aux nerfs, et que de la même manière que les muscles se développent à partir du sang, les nerfs se développent aussi. Ils le deviennent aussi, mais ce n'est pas pour autant que se développe la pensée, que les nerfs se construisent, et justement



ainsi aucun sentiment. Mais en ce que les nerfs se décomposent, reçoivent de toutes parts des trous, le spirituel et l'âme s'intègrent dans ce qui se décompose. Nous devons d'abord décomposer le matériel pour que le spirituel-psychique puisse apparaître en nous, pour que nous puissions en faire l'expérience.

Ce sera le grand moment dans le développement de la science de la nature bien comprise, où elle reconnaîtra le contraire de l'évolution, à l'endroit correspondant - en poursuivant cette évolution - où elle reconnaîtra non seulement la construction, mais aussi la dégradation, où elle reconnaîtra la dévolution de l'évolution.

On comprendra alors comment le spirituel s'empare du matériel chez l'animal et chez l'humain - chez l'humain d'une façon auto-consciente. Le spirituel ne s'empare pas de la matière parce que celle-ci évolue en sens inverse, mais il s'en empare parce que la matière se dégrade selon un processus inverse, et c'est dans la dégradation que le spirituel trouve alors sa manifestation, sa révélation. Nous sommes ainsi remplis de spirituel, qui est partout où il y a dévolution, et non évolution, où il y a développement.

Mais on apprend alors à voir à travers comment cet humain entier se tient devant nous, comment il se tient devant nous dans une opposition polaire. Partout où il y a construction, dans n'importe quel organe, il doit y avoir aussi dégradation. Et si nous regardons n'importe quel organe, le foie, les poumons ou le cœur, il est dans un courant constant, dans un courant qui se compose de construction-déconstruction, de construction-dégradation. N'est-il pas vrai que nous utilisons un langage étrange lorsque nous disons par exemple : ici coule le Rhin ? - Qu'est-ce que le Rhin ? Lorsque nous disons : "Ici coule le Rhin", nous ne voulons généralement pas dire :

là est le lit du fleuve 'Rhin' - mais c'est l'eau qui coule que nous pensons quand nous y regardons. C'est différent à chaque instant. Le Rhin est là depuis cent ans, depuis mille ans. Mais qu'est-ce qui est là à chaque instant ? Ce qui, à chaque instant, est en train de changer dans le fleuve ! Ainsi, tout ce qui est en nous est contenu dans le courant du changement, dans la construction et la dégradation, et dans la dégradation, il devient porteur du spirituel. Et c'est ainsi que dans toute vie humaine normale, il existe un état d'équilibre entre la construction et la déconstruction, et c'est en lui que l'humain développe sa capacité correcte pour le spirituel-âme. Mais cet état d'équilibre peut être perturbé, peut être perturbé de telle sorte qu'un organe oppose sa structure correcte à une dégradation trop faible, de sorte que sa croissance prolifère ; ou inversement, un organe peut opposer une structure trop faible à une dégradation normale, alors l'organe s'atrophie, se dessèche, et nous passons du physiologique au pathologique". ⁽⁸⁷⁾

(87) 17 juillet 1924, Arnheim, GA 319, p. 154 s.

101

Continue d'agir !

Le spirituel-âme se transforme en physique-corporel

Dans sa correspondance, Ballmer cite, outre les "Grundlehren der Geisteswissenschaft (Les enseignements de base de la science de l'esprit)" de C. Unger, le livre de



Guenther Wachsmuth paru en 1924 "Die ätherischen Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch. Ein Weg zur Erforschung des Lebendigen (Les forces formatrices éthériques dans le cosmos, la Terre et l'humain. Un chemin vers l'exploration du vivant)". En réalité, ce livre a deux auteurs : Guenther Wachsmuth et *Rudolf Steiner*, qui est aussi l'auteur du dessin de la feuille de titre. ⁽⁸⁸⁾ Il est consacré à la polarité de la dégradation et de la construction et à la médiation dans le système rythmique, toujours sous le point de vue de la correspondance entre le cosmos, l'organisme terrestre et le corps humain : "L'anatomie ne parviendra jamais à une compréhension des phénomènes de la vie si elle veut étudier le corps humain séparé [des] grands rythmes et processus de l'organisme du monde/universel et de l'organisme terrestre, dans lesquels il est tout de suite engagé en tant qu'être vivant dans le monde des substances". La théorie du mouvement est développée à partir de la connaissance fondamentale : "*La volonté est l'idée elle-même conçue/saisie comme une force*", ce en quoi sous "idée" sera compris un "*principe objectif du monde*", conformément à l'"inconscient" d'Eduard von Hartmann. Les explications se basent sur les introductions de Steiner aux écrits scientifiques de Goethe : "*La volonté sans l'idée ne serait rien. On ne peut pas en dire autant de l'idée, car l'activité est un élément de celle-ci, tandis qu'elle est l'entité qui se soutient elle-même*". Cette phrase contient l'essentiel de la collision de façon de voir le monde dont il en va dans la correspondance de Ballmer. Tous les faits empiriques de la physique et de la physiologie apparaissent sous un jour différent lorsque "l'entité qui se porte elle-même" est reconnue comme "idée" dans sa nature suprasensible, dont l'activité est un "élément d'elle-même". Toute la complexité du problème de la volonté réside dans la découverte de cette "idée" en tant qu'entité (absolue !) qui se porte elle-même, au lieu de chercher dans des phénomènes secondaires le déclencheur de la volonté. Dans la mesure où l'"humain" représente cette idée elle-même, le problème de la volonté se révèle être une vaste question de vision du monde qui ne *peut* être posée dans le royaume des sciences de détail

(88) Cf. les indications de Wachsmuth sur la genèse du livre dans "*Rudolf Steiner Erdenleben und Wirken (Vie terrestre et oeuvre)*", éditions du Goetheanum 1964 : "La tentative d'une systématique de la doctrine des forces formatrices sur la base des indications de Rudolf Steiner, je l'ai commencée à l'époque [1921], après avoir consulté ce dernier, par l'élaboration du livre... dont le parcours, *dans la mesure où il s'est déroulé sous la direction bienveillante de Rudolf Steiner*, fera l'objet d'un certain nombre d'informations par la suite". Wachsmuth écrit encore à propos des activités de Dornach de l'époque : "Comme l'ensemble du travail de recherche était dès le départ orienté vers la découverte et l'illustration des *lois de la vie*, des processus biologiques et en particulier du monde des forces actives dans les organismes vivants, il pouvait alors avoir des effets tout à fait particuliers dans trois domaines : dans l'élaboration de notions et de conceptions pour la compréhension des organismes vivants, dans l'exploitation pratique pour l'agriculture et dans des contributions à la promotion de l'art de guérir et de la science des remèdes". (p. 450) - Revenant sur la genèse du livre, on peut lire p. 553 : "Un soir, [lors d'un tel voyage en train], on frappa soudain à mon coupé de wagon-lit - en raison du peu de temps disponible, ces voyages se faisaient souvent de nuit -, j'étais sur le point de m'endormir, lorsque Rudolf Steiner regarda par la porte et me remit une feuille avec le dessin à la main en couleur, parfaitement exécuté, pour ma page de couverture. Malgré tous ses efforts, il avait donc encore trouvé le temps de l'exécuter lors de son voyage nocturne. Ce souvenir artistique a ensuite accompagné le livre sur les forces formatrices à travers tous les destins, et il a même eu la gentillesse, dans les mois qui ont suivi, d'en lire le contenu, d'en discuter en détail avec moi, *de le corriger et de le compléter*".

aussi longtemps que le rôle de la conscience humaine dans le processus de connais-



sance et de science n'est pas clarifié.

Dans le livre de Wachsmuth, la formule physique-physiologique de base est la suivante : "*Le monde en mouvement éternel perçu par les sens est donc une manifestation du monde des idées en action, du monde spirituel essentiel*". ⁽⁸⁹⁾ L'humain est "une partie séparée du principe du monde objectivement actif". - La volonté en tant qu'"idée comprise dans l'action" est une force (à puissance de monde) : "Un spirituel, un suprasensible, agit cependant dans tous les processus de la nature, dans la volonté de l'humain qui bouge son bras, dans le principe actif qui agit dans la graine en tant que "volonté à l'œillet", dans la pierre qui tombe en tant que volonté de la conduire au centre de la terre ; dans tous ces contenus de perception, l'essence se vit dans la manifestation". L'essence et l'apparence *se confondent*, sont identiques. Steiner l'a formulé par exemple le 18 décembre 1920 :

"Nous ne voulons pas voir en quelque sorte une dualité dans le physique-corporel et dans le spirituel-psychique/âme. Nous ne voulons pas purement voir dans le physico-chimique quelque chose dans lequel le spirituel-âme se glisse dans une certaine mesure, mais nous devrions voir dans le physico-corporel quelque chose en quoi le spirituel-âme se transforme effectivement". ⁽⁹⁰⁾

Wachsmuth dit de l'organisme corporel de l'humain : "Il est intéressant de suivre le processus phylogénétique et ontogénétique au cours duquel les forces formatrices éthériques façonnent et regroupent les différentes substances de l'organisme. De même que la genèse des forces formatrices éthériques va et s'accroît de l'éther de chaleur à l'éther de lumière, à l'éther chimique et à l'éther de vie, de même, par exemple, le processus de condensation des substances organiques présente les stades les plus divers dans le sang, dans la chair, dans le muscle, dans les nerfs, et finalement dans le système osseux". Wachsmuth étudie l'analogie de la formation du système nerveux et du système sanguin, du cerveau et du cœur. "Les mêmes forces formatrices éthériques qui, à l'échelle macrocosmique, ont conduit phylogénétiquement à la formation de douze "images du zodiaque" dans l'organisme universel, forment aussi, à l'échelle microcosmique, dans l'organisme humain, au point focal du système nerveux-sensoriel, au cerveau, douze paires de nerfs fondamentales". En ce qui concerne le développement de l'organe cardiaque, il est dit (p. 263) : "De même que le cerveau se divise en une partie supérieure et une partie inférieure (le cerveau et le cervelet), de même le cœur. Dans le cerveau, on distingue clairement la moitié droite et la moitié gauche, donc quatre parties au total, de même que le cœur se différencie en quatre ventricules au total. Si l'on poursuit la classification organique, on constate que le cerveau

(89) La différence entre l'humain et les règnes de la nature restants... est que dans l'humain, le spirituel, la volonté, lorsqu'elle s'exprime dans le monde des phénomènes en tant qu'initiatrice de forces, est liée à des *expériences de conscience que nous pouvons vivre*, car le spirituel, en tant que principe du monde objectif et actif, ne se manifeste pas seulement dans l'humain, mais l'humain *est* une partie séparée de ce principe du monde objectif et actif lui-même. C'est pourquoi, par rapport aux autres règnes de la nature donnés à notre perception, qui ne sont que l'*objet de cette activité*, lui seul a la *liberté*.

Un élément spirituel, suprasensible, agit cependant dans tous les processus de la nature, dans la volonté de l'humain qui bouge son bras, dans le principe actif agissant dans la graine en tant que 'volonté à l'œillet', dans la pierre qui tombe en tant que volonté de l'amener à la terre ferme ... dans tous ces contenus de perception, l'essence se vit dans la manifestation". Guenther Wachsmuth, *Die ätherischen Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch*, Dornach 1924, chapitre I *Grundlagen einer neuen Bewegungslehre* (Bases pour une nouvelle théorie du mouvement). - Dans la *correspondance*, on lit à propos de la forme d'apparition du



livre (du même nom), *considérablement modifiée par la suite par Wachsmuth* : "L'idéal de remplacer le contenu du livre fondamental anthroposophique sur l'éther de 1924, qui avait aussi deux auteurs, par un jargon universitaire à la 1950, n'est pas un idéal anthroposophique".

(90) 18, déc. 1920, GA 202, 11e conférence

103

se termine essentiellement par douze paires de nerfs. ... La structure/le membrement de l'*organe du cœur*, qui est *pour l'instant* encore en retard sur celle de l'organe de la conscience, ne présente dans l'organe physique que les quatre parties correspondant aux grandes divisions du cerveau, et pas encore la division en douze parties correspondant au processus de différenciation ultérieur, mais l'organe éthérique du cœur est déjà divisé en douze ... et a naturellement tendance, au cours de son développement, à réaliser cette division en douze parties dans l'organe physique, comme elle est déjà réalisée dans l'organe du cerveau.

Le fait qu'une telle formation progressive de l'organe cardiaque - tout comme de l'organe cérébral - soit liée à des modifications décisives de l'activité de la conscience et des différents membres de l'être humain, s'impose comme une nécessité naturelle à la pensée logique et aux expériences phylogénétiques déjà disponibles dans d'autres branches du savoir".

- Le livre, paru en 1924, veut montrer la nature "cosmique" du corps humain, mais aussi démontrer la nature "humaine" de la Terre, du cosmos ("organisme universel"). La série d'évolutions cosmiques et planétaires par le biais de la chaleur, du liquide, du gazeux et du solide est la clé universelle de l'apparition du vouloir (ou de la "volonté") dans le domaine physique. Rudolf Steiner à ce sujet le 2 octobre 1923 à Vienne :

"...en tant qu'anatomiste actuel, le psycho-spirituel se présente à nous comme quelque chose qui peut conduire à toutes sortes d'hypothèses, mais c'est ce que l'on se représente aujourd'hui avec un contenu plus abstrait. [Theodor] Ziehen ne parle que de 'l'accentuation des sentiments' des représentations. Ce que l'on se représente comme étant l'âme est quelque chose de si abstrait, de si ténu, que l'on n'arrive pas à comprendre l'intervention de cette âme dans le physique. Dès l'instant où l'on se rend compte que le corps physique passe du solide au liquide, à l'air, à la chaleur, on s'approche déjà plus du spirituel. Il est bien sûr impossible d'imaginer que le spirituel intervienne dans l'organisme que la science actuelle se représente. Mais dès que l'on admet un organisme thermique, il n'est pas difficile d'imaginer que la force intérieure du corps des forces formatrices intervient dans les différenciations thermiques de l'organisme humain. Nous aurons beaucoup à faire avant d'arriver à rendre vivant ce qui est aujourd'hui figé dans la connaissance. On trouvera le passage du physique, devenu plus fin, au psychique/à ce qui est d'âme, devenu plus puissant. Et on pourra se dire : *ce qui est être de volonté intervient directement dans les processus thermiques, de là dans l'organisme aérien, de là dans l'organisme aqueux. Et il y a là quelque chose de tout à fait différent de ce que croient la science de la nature actuelle en ce qui concerne les nerfs moteurs ; il y a là une action spirituelle-âme-physique qui est amenée à la conscience par les nerfs moteurs*".

*

Malgré l'approche fondamentale d'une nouvelle doctrine de la volonté dans la pu-



blication de Wachsmuth de 1924, et malgré les innombrables qualifications sans équivoque de la doctrine duale des nerfs par Steiner comme une erreur scientifique capitale et centrale, ou mieux : comme le symptôme d'une science malade par excellence, cette thématique resta presque une terra incognita au sein des efforts scientifiques anthroposophiques, même longtemps après la mort de Steiner en 1925. Le combat de Steiner contre le paradigme des nerfs "moteurs" ne s'est manifesté dans les publications qu'au début des années cinquante, dans les *Annales médicales anthroposophiques*, en relation avec le " Gestaltkreis (cercle de gestes)" de Weizsäcker. Ballmer avait déjà été actif des années auparavant, en tant que autodidacte académique et anthroposophique,

104

sensibilisé et préparé aux confrontations à venir et inévitables avec les points de vue de science de la nature sur la question des nerfs. Son étude fondamentale du "Créateur en tant que créature", partant de la prétention à l'absolu de la pensée, du monisme philosophique en tant qu'antithèse au dogme de l'humain en tant qu'*image/décalque de Dieu* ou en tant que descendant génétiquement déterminé de ses ancêtres, était la condition centrale pour comprendre le *ceterum-censeo* de Steiner selon lequel la volonté humaine ne dépend pas de nerfs spécifiques déclenchant des mouvements, mais que le mouvement ou l'action est ou provoque directement : " *Il n'y a pas du tout d'inexactitude plus flagrante que cette distinction des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs dans le corps humain.* " Le *ceterum-censeo* à comprendre comprenait en outre le fait que les processus nerveux physiologiques servent exclusivement à la transmission de représentations / perceptions.

Selon Steiner, seule la

"pensée du vouloir ... est transmise par le système nerveux. Ce n'est que lorsque vous, en tant qu'être humain, avez une conscience claire de votre vouloir que le système nerveux est impliqué. En ce que vous pensez avec votre volonté, le système nerveux est impliqué. C'est parce que l'on ne sait pas cela qu'est apparue cette chose terriblement perturbante de la physiologie et de l'anatomie actuelles, à savoir que l'on distingue les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs". ⁽⁹¹⁾

La condition préalable à la compréhension de Steiner - que l'humain n'est pas une image, ni un produit, mais un original (selon la formule "Le monde est Dieu") - devait aussi faire ses preuves face à "l'automoteur/le mouvant par soi" de Viktor von Weizsäcker : "Si je veux me former un jugement sur ce qu'il en est en 1950 de l'ignorance de principe des universitaires anthroposophes en ce qui concerne le fait de l'anthroposophie, il me suffit de regarder la relation de tels universitaires avec V. von Weizsäcker. Ces académiciens sont-ils en mesure de déclarer que l'idée de V. Weizsäcker selon laquelle l'individu quelconque, en tant qu'acteur 'biologique', serait un *automoteur*, est la plus grande imposture ? Ou bien les 'biologistes' anthroposophes rendent-ils hommage à la même absurdité que von Weizsäcker ..." ⁽⁹²⁾

L'unité de la volonté et de la perception est pour chaque être humain un fait des plus "familiers" que l'on puisse imaginer, cette unité "fait l'humain". Il n'est normalement *nulle part* parlé d'une "énigme du mouvement", sauf dans le contexte de guérisons spontanées inexplicables. (L'unité de la volonté et de la perception est cependant un problème dans la mesure où le mouvement ou l'action est une perception



e x t é r i e u r e , quand aussi elle a lieu sur les processus du corps et de son intérieur). L'action de la volonté était ainsi reconnue comme le fait le plus familier et le plus énigmatique à la fois - pour reprendre une expression de Goethe : comme *énigme révélée*. La clé était nommée comme "principe objectif du monde", comme "fondement du monde" ou "idée", non pas dans le sens de Hegel, mais dans celui de Max Stirner. Car l'énigme contient la question de la conception du monde, à savoir qui doit être considéré comme le sujet des actions humaines, après que l'humain individuel naturel ainsi que l'"esprit du monde" de Hegel et tous les êtres divins tout-puissants ont été reconnus comme des abstractions inadmissibles, des fictions. Ballmer vient de l'étude d'un "humain concret" qui se définit *seulement* par sa connaissance, qui n'est

(91) 23 avril 1919, Stuttgart, GA 192,p.51 (le lecteur rencontrera ce passage plusieurs fois)

(92) Feuille de notes de Ballmer, la suite du texte est la suivante "...Alors ces académiciens anthroposophes n'auraient pas encore pris la pensée et la décision que le seul [unique] automoteur est le cosmos, c'est-à-dire 'l' ' humain en tant que tel qui, en mettant à la disposition des âmes des nombreux humains Son corps humain comme maison d'habitation, permet à ces âmes d'avoir l'illusion qu'elles sont des automoteurs, alors qu'en réalité elles ne *reçoivent comme perception* que l'automouvement de l'Un. Cette perception du mouvement propre (sur le cosmos-humain) est, dans le même sens, une perception extérieure comme..." Fz. 270-010.

105

aucun être purement naturel. Avec les mots de Steiner :

"Puisque notre théorie de la connaissance est arrivée à la conclusion que le contenu de notre conscience n'est pas seulement un moyen de se faire une image du fond du monde, mais que ce fond du monde lui-même se manifeste dans sa forme la plus propre dans notre pensée, alors nous ne pouvons pas faire autrement que de reconnaître, dans l'action humaine, aussi immédiatement l'action inconditionnelle de ce fondement originel même. Nous ne connaissons pas de directeur du monde qui, en dehors de nous, aurait fixé le but et la direction de nos actions. Le directeur du monde a renoncé à son pouvoir, il a tout cédé à l'humain, avec l'anéantissement de son existence particulière, et il a donné à l'humain la tâche suivante : continue d'agir. ... L'humain, dans la mesure où il est un être naturel, doit aussi être compris selon les lois qui s'appliquent à l'action de la nature. Mais ni en tant qu'être connaissant ni en tant qu'être véritablement éthique, son apparition ne peut être comprise à partir de simples lois naturelles. Il sort alors de la sphère des réalités naturelles. Et ce qui a été constaté ici est valable pour cette puissance suprême de son existence, qui est plus un idéal qu'une réalité. Le chemin de vie de l'humain consiste à passer de l'état d'être naturel à celui que nous avons appris à connaître ici ; il doit se libérer de toutes les lois de la nature et devenir son propre législateur. - Mais nous devons aussi rejeter l'influence d'un directeur en dehors du monde sur le destin de l'humain". (93)

Si Ballmer s'était interrogé, dans ses premiers écrits, sur la légitimité de Rudolf Steiner à présenter l'humain dans l'"anthroposophie" ou la science de l'esprit comme un original resp. à fonder, (ainsi avec aussi comme *potentiel* libre soi- mobile), ainsi il a ensuite examiné la position des "anthroposophes" par rapport au créateur de l'anthroposophie, leur intégration dans des dispositions karmiques, l'action libre comme illusion face à la part élevée d'"action de la nature" en l'humain, face à l'opposition béante entre la vie de représentation et la vie de volonté puissante autar-



cique. Il en arrive au résultat : les anthroposophes ont un rapport avec leur "propre" vie karmique de volonté, ils savent que l'extérieur de leur destin est une mise en scène planifiée. Ballmer développe de manière conséquente l'idée que les anthroposophes se tiennent en un tel rapport "karmique" avec Rudolf Steiner. Rapport historique ou karmique avec Steiner - telle était la question centrale posée par Ballmer : *"Dans la connaissance historique, la continuité transcendant/surmontant le temps entre un événement survenu dans le passé et le présent est établie par l'observation théorique ; dans la sphère karmique, en revanche, l'humain individuel se relie avec*

(93) *Introduction aux écrits de Goethe sur les sciences de la nature*, GA 1, p. 199 s. (X / 5 "Ethische und historische Wissenschaften (Sciences éthiques et historiques)"). La même chose est exprimée par exemple dans les *Lignes de base d'une théorie de la connaissance de la façon de voir le monde de Goethe*, chap. 19 : "L'humain ne se laisse pas donner des lois par une puissance extérieure, il est son propre législateur. - Qui devrait aussi les lui donner, selon notre vision du monde ? Le fondement du monde s'est entièrement répandu dans le monde ; il ne s'est pas retiré du monde pour le diriger de l'extérieur, il le pousse de l'intérieur ; il ne s'est pas privé de lui. La forme la plus élevée sous laquelle il apparaît au sein de la réalité de la vie ordinaire est la pensée et, avec elle, la personnalité humaine. Si donc le fond du monde a des buts, ils sont identiques aux buts que l'humain se fixe en se représentant lui-même. ... Il ne vit pas en tant que volonté quelque part en dehors de l'humain ; il a renoncé à toute volonté propre pour tout faire dépendre de la volonté de l'humain.

Afin que l'humain puisse être son propre législateur, toutes les pensées sur des déterminations du monde extra-humaines et autres doivent être abandonnées" (GA 2, p. 95 s.).

106

un événement antérieur dans le temps par un rapport de pensée existentiel qui transcende le temps, avec son vécu en tant qu'être humain entier".⁽⁹⁴⁾

Pour le mouvement anthroposophique en tant que *socium*, ces analyses sont d'une valeur inestimable. La guerre faite à Ballmer, l'indifférence qui règne sont une véritable *tragédie*. C'est ici que tout le "mouvement" anthroposophique perd son lien avec la tradition de pensée qui, via Hegel et Stirner, débouche sur la vision du monde de Rudolf Steiner, comme conclusion (rigoureuse) et transition tout aussi rigoureuse vers une nouvelle époque de l'exploration du monde. L'exploration de l'être humain à puissance de monde et de l'être monde à puissance d'humain en tant qu'acte individuel, en tant que nouvelle création individuelle - à nommer également en termes théoriques "philosophie du hasard", ou mieux : "système du hasard" - maintenant que l'ancien "Dieu" a été remplacé par l'"humain" concret et individuel, maintenant que la véritable essence de l'"esprit saint" a été identifiée (jusqu'à l'échange de "matière", la dégradation et la reconstruction "physiologiques", le "métabolisme"). - Il s'agit d'une distinction indispensable : la "divergence" entre la vision personnelle du monde de Steiner (communément appelée œuvre de jeunesse ou œuvre philosophique) et l'anthroposophie en tant que voie de formation, en tant que champ d'action de Steiner dans le domaine cohumain et public. - Dans la *vision du monde* de Steiner, la pensée personnelle n'est pas saisie comme un fragment d'un "esprit du monde" abstrait, mais comme l'action et la *création* concrètes d'une personne (déterminée, voire se déterminant soi-même). Les promesses de l'idéalisme allemand, qui ont débouché sur la vision du monde de l'Unique de Stirner et qui y ont été reprises par Steiner, sont ainsi réalisées.⁽⁹⁵⁾ L'accomplissement de Steiner consiste en l'action du même, en la connaissance-action, en l'être-un avec

(94) K. Ballmer dans *"A. E. Biedermann aujourd'hui !"*, éditions Troxler 1941, p. 46, réimprimé dans *"Umrisse*



(95) Steiner est récemment célébré comme le seul fils survivant de l'idéalisme allemand. A ce sujet, Ballmer, dans une lettre à Agnes Holthusen du 8 décembre 1947 : "[Ballmer cite d'abord Körner :] 'L'univers n'est pas une pure impression de l'idéal, comme l'œuvre achevée d'un artiste humain.

Celui-ci règne despotiquement sur la substance morte qu'il utilise pour donner un sens à ses idées. Mais dans l'œuvre d'art divine, la valeur intrinsèque de chacun de ses éléments est préservée, et ce regard préservateur, dont il apprécie chaque germe d'énergie, même dans la plus petite créature, glorifie le maître autant que l'harmonie de l'immense ensemble. Ce problème de Körner constitue pour moi une sorte de centre autour duquel mes pensées tournent depuis longtemps. Toutefois, en tant que spirituel d'aujourd'hui, on s'est distancié depuis longtemps des élans de jeunesse de l'"idéalisme" ; je n'ai aucune raison de louer - en 1947 - un sirop chrétien éventé comme "harmonie du tout incommensurable". L'idée enfantine, amicale et dilettante, d'un créateur du monde qui créerait une œuvre en tant qu'artiste 'idéal' ne me convient pas ; un créateur que j'envisagerais serait certainement, en tant qu'artiste, un tragédien. En outre, nous ne tolérons aucun dieu qui ne soit pas notre créature pensante. Si les théologiens ont créé de mauvais dieux, nous en ferons de meilleurs. - Le problème de Körner - le renoncement à la domination de la substance morte - me préoccupe dans d'autres contextes, mais de manière très réaliste : si, vers 1900, un penseur très radical s'était créé sa 'vision du monde moderne', d'où les idoles poussiéreuses de 'l'Occident chrétien' sont définitivement rejetées, une telle vision du monde était d'abord l'affaire privée intérieure de l'homme. L'homme pouvait prendre la décision de servir les autres, de faire participer les autres à son art de la 'vision moderne du monde' - à la lumière des recherches grandioses de Haeckel et de Nietzsche. S'il pratiquait maintenant la vertu de don, il ne pouvait pas imposer aux autres sa fortune à donner en tant que souverain ; il devait faire entrer ses pensées orgueilleuses dans les formes qui étaient possibles et accessibles aux destinataires de ces pensées à partir de leur propre puissance ; il n'avait pas à dominer la matière morte, mais devait en quelque sorte essayer d'être 'moi' en tant qu'autres à partir de la substance des autres ; il devait surmonter l'impertinence du

le devenir (intuition) ; cette action n'est soumise à aucune autre instance qu'elle-même, c'est un "événement/devenir du monde" physique, c'est une création à partir du néant. L'athéisme de Feuerbach est une farce par rapport à cet accomplissement de Stirner, l'égoïste de Stirner lui-même fait l'effet d'une "idole bourgeoise tardive" par rapport au fait que l'"égoïsme" s'étendait ici à l'ensemble des événements du monde, dans "l'imagination, l'inspiration, l'intuition" comme les étapes de l'union avec le monde.

Il n'y a pas d'instance supérieure au sens de transcendances divines théistes dans cet événement de l'"Unique" à puissance de monde, toute référence à Stirner serait sinon une tromperie risible, une imposture. La contradiction apparente avec le "monde spirituel" sublime de l'anthroposophie ne se résout que lorsque le lien entre la vision du monde "personnelle" de Steiner et l'anthroposophie est clarifié. Cette vision du monde est un "idéal", non pas une "idée" à réaliser au sens platonicien, mais un événement physique et un destin en action, même si toute interprétation traditionnelle du monde s'y oppose. Le langage philosophique de la vision du monde de Steiner contient les derniers "secrets" de l'évolution de l'humain, tout comme l'anthroposophie, mais ils y sont exprimés de manière non dissimulée. Ce qu'est "l'humain" au sens de cette philosophie ne devient clair qu'à partir des représentations anthroposophiques - celles-ci sont plus que des enseignements, elles sont des actions du devenir du moi, elles sont destin, hasard, puissance d'action, synchronisations, impulsions.

L'anti-théisme et le monisme des premiers écrits de Steiner expliquent le cadre



d'action dans lequel tout ce qui est "divin" et "spirituel" se produit en tant qu'événement d'ici-bas parmi les humains en tant qu'"anthroposophie", en tant que communauté de connaissance voulue. Celui qui ne veut pas voir cela se trouve potentiellement dans la situation heureuse et malheureuse de ces "enfants" dont il est question dans une lettre de Rudolf Steiner du 9 janvier 1905 à Marie von Sivers :

"... Et il ne se passe pas un jour sans que les maîtres ne fassent clairement retentir l'avertissement : '*Soyez prudents, considérez l'immaturité de votre âge. Vous avez des enfants devant vous, et c'est votre destin de devoir transmettre aux enfants les hautes doctrines secrètes.*

Soyez attentifs au fait que vous éduquez des méchants par vos paroles'. Je peux seulement te dire que si le Maître n'avait pas su me convaincre que, malgré tout, la théosophie est nécessaire à notre époque, je n'aurais écrit que des livres philosophiques et parlé littérairement et philosophiquement, même après 1901". ⁽⁹⁶⁾

(Dans la lettre de suivi du 12 janvier 1905, on trouve la remarque suivante :

"Ce seront les choses les plus difficiles : la confrontation avec la "science" officielle. *Les préjugés les plus lourds se dressent en effet sur le chemin des savants et des érudits).*

L'"orientation karmique de la théorie de la connaissance" entreprise par Ballmer *relativise* la connaissance des anthroposophes et de leurs érudits à la lumière de la puissance d'action et du pouvoir d'action des "maîtres", ces "libres" à puissance de monde que Stirner - lui-même un exemplaire écrivain des "Meier und Müller" - ne pouvait pas encore envisager. La reconnaissance des "enfants" et des possibles

Fichte-je se transforment en tragique, éminemment tragique : 'je de l'autre'. Si l'homme fort faisait correctement l'affaire de son don, alors il était naturel et permis aux bénéficiaires de voir dans le donateur celui qui ne faisait qu'arrondir et achever ce qu'ils avaient tous toujours voulu, pensé et voulu eux-mêmes. Si c'était de l'arrogance de la part des théosophes et des anthroposophes, il devait en être ainsi pour satisfaire aux lois divines de la tragédie créative. La tragédie créatrice devrait aussi comprendre le fait d'assumer librement les obligations de la loi de la continuité à respecter". (tiré de Fz. 252)

(96) Lettres GA 262, p. 86, cf. aussi R. Blankertz dans : www.menschenkunde.com/blankertz/worlaut_ga_30.html

108

Méchants" est relativisé par cette conscience qui vit le monde comme une "pensée", jusqu'à l'activité organique du corps, jusqu'à l'activité nerveuse déconstruisante. Une pensée qui n'est plus une pensée après-coup, une pensée *sur* le monde, mais un sens physico-spirituel du monde *lui-même*, dans l'imagination, l'inspiration et l'*intuition*. Ce fait, qui a pu s'exprimer à travers l'humain déterminé qu'est Rudolf Steiner, ne signifie rien de moins que les autres humains ne sont pas vécus par "l'unique" ou "libre" comme extérieur, mais comme un intérieur, - ou plus précisément : que les autres humains, en tant que monde extérieur, sont aussi le "monde intérieur", le monde intérieur de l'"occultiste" qui, en tant que sens à puissance de monde agissant, vit par *intuition* l'être de ces individualités comme son propre *faire ou agir* : la désignation "événement Rudolf Steiner" résume un événement supra-personnel dans le nom d'un humain concret par lequel l'événement s'exprime.

Une chose qui ne peut apparaître à toute conscience normale que comme un délire schizophrénique. Car cette conscience-dans-les-choses s'occupe aussi de la choré-



graphie de la vie quotidienne, de la naissance à la mort - l'organisation du je ou encore : "organisation-je". Le devenir est quotidien, et pourtant si sublime, si inimaginable, que l'esprit normal doit s'y opposer pour ne pas se perdre. Cette "anthroposophie" est plus qu'une "doctrine/un enseignement", elle ne peut pas être classée dans une image du monde "chrétienne" classique, elle ne peut être mise en mots qu'à partir de la vision du monde de Steiner, qui se rattache à Stirner - ce serait, en résumé, la "mission/tache de vie" de Karl Ballmer. Comme l'artiste du langage et des concepts Ballmer se sait lui-même partie intégrante de l'"événement", il doit se sentir - en le "voulant" *soi-même* - systématiquement un écrivain de commande, le porte-parole d'une dramaturgie supra-personnelle et personnelle... L'événement réel est le meilleur de tous les romans, la sagesse se trouve dans l'événement lui-même, le narrateur Ballmer a le rôle de porte-voix ou de jumelles ou de rapporteur qui explore le contexte des événements. Le monde réel, en tant qu'*événement dans le présent*, n'opère pas seulement en tant que personne qui se souvient, ni en tant qu'écrivain ou peintre "créatif" doué, mais en tant que "personnage/figure" en dialogue avec d'autres "personnages/figures".

Ballmer n'est pas quelqu'un qui "est" ceci ou cela, qui se distingue par des succès ou des échecs, mais Ballmer est un événement permanent - une appropriation du monde (ce qui est en principe valable pour chaque être humain, selon le dicton : "*Je suis une pensée qui est pensée par les hiérarchies du cosmos*"). La publication du traité *A. E. Biedermann aujourd'hui* en 1941 (éditions Troxler, Berne) marque un tournant décisif dans l'histoire du mouvement anthroposophique. Il se *pass*e quelque chose : le mouvement trouve une compréhension de soi qui s'exprime à travers l'individu Ballmer - ou plutôt *en tant* qu'individu Ballmer. Les constatations de Ballmer sont *représentatives*, elles prennent en compte une longue évolution future de l'état général des connaissances - l'argumentation centrale de l'écrit est reproduite ici en quelques extraits :

... Le sens de notre orientation vers le monde du karma en ce qui concerne la question de la connaissance peut être clarifié en montrant que l'hypothèse d'une dépendance karmique est une impossibilité pour la théorie de la connaissance de Rudolf Steiner lui-même. Rudolf Steiner a certes d'abord développé sa théorie de la connaissance à partir de la connaissance de la nature de *Goethe*, et c'était sans aucun doute une question de karma si cela s'est produit. Mais il faut reconnaître que le rapport de Rudolf Steiner à Goethe est exactement l'inverse de notre rapport à la prestation de connaissance de Rudolf Steiner : dans la sphère du karma, Goethe se trouve dans la même situation que nous, à savoir dans la situation d'un *destin* dont le sujet est l'être originel qui, dans Rudolf Steiner, est en même temps déterminé par l'essence de la connaissance

109

de la détermination de l'humain. L'être originel subit dans Goethe le destin d'arriver certes à des visions sur le phénomène physique originel, sur la plante originelle, à des représentations sur l'animal originel, mais pas à la vision de la pensée et de l'humain originel.

Rudolf Steiner, âgé d'à peine plus de 20 ans, a reçu de l'extérieur la mission de parti-



ciper à la publication des travaux de Goethe en science de la nature. A ce qui vient de l'extérieur correspond, de l'intérieur, la capacité d'attribuer aux prestations de connaissance de Goethe leur signification objective pour le monde. C'est justement la particularité du monde du karma, contrairement au monde de l'être connu jusqu'à présent, que la personnalité agissante et son environnement spirituel et physique s'accordent en tant que totalité unitaire. ... Lorsqu'il est question de la relation karmique entre l'œuvre de connaissance de Rudolf Steiner et Goethe, il n'est bien sûr nullement question d'une relation karmique dans le sens où les causes de la relation entre les deux individualités seraient à chercher dans des vies passées. La prise en compte d'une telle relation - hypothétique - n'aurait aucune importance pour notre raisonnement. En revanche, il est important de constater que dans la totalité de la vie dominée par Rudolf Steiner, l'être de Goethe entre en ligne de compte pour ce qui est de signification *universelle*. Rudolf Steiner assume en quelque sorte la responsabilité de la contribution de Goethe à la révélation de la réalité du monde. Rudolf Steiner a écrit une biographie de l'esprit de Goethe (Goethes Weltanschauung, 1897). Ce livre ne contient rien sur la biographie de Goethe au sens habituel du terme. Il décrit, dans le cadre de grands contextes de l'histoire de l'esprit, en particulier le destin du platonisme, la méthode de connaissance de la nature de Goethe comme la clé de la compréhension de sa vision globale du monde et il transmet, avec la description de la vie de connaissance de Goethe, une révélation unique et incomparable de la réalité du monde.

Notre passage d'une approche purement théorique à une approche karmique du problème de la connaissance exige une clarification du rôle de la personnalité, car dans la sphère du karma, nous avons affaire à des personnes spirituelles. Tout d'abord, nous devons nous rappeler que l'individualité personnelle et l'universalité ne sont pas des contradictions qui s'excluent par principe. ...

Si l'on considère le problème de la personnalité à cette hauteur, aucune difficulté ne peut surgir quant à la signification *objective* de l'individuel ; l'individuel et le plus individuel ne sont jamais la négation de l'universel. Notre époque agnostique, inphilosophicis dilettante, n'a pas de méthodes pour comprendre le rôle de la personnalité dans l'établissement de la vérité. La communauté de connaissance des anthroposophes se trouve dans une meilleure situation : on leur parle de la vérité universelle et objective comme de l'"essence de l'anthroposophie" et il devrait être dans l'ordre des nécessités que cette essence ne soit pas présentée comme impersonnelle. Mais en même temps, des questions et des tâches particulièrement difficiles sont posées au travail anthroposophique qui lutte pour la saisie de l'"essence de l'anthroposophie". ...

Il faut prendre au sérieux le principe de Rudolf Steiner selon lequel les vérités les plus hautes et les plus importantes *doivent* porter l'empreinte d'une individualité humaine. Pour l'anthroposophe, ces vérités suprêmes sont par exemple les résultats de la recherche sur le karma.

Rudolf Steiner. ... Nous ne pouvons donc pas nous contenter d'argumentations fausement scientifiques sur la non-implication de l'intime personnel lorsqu'il s'agit de



la 'méthode anthroposophique'.

La théorie de la connaissance de Rudolf Steiner remplit la tâche de nous éclairer sur la position de l'humain dans l'univers (cf. Introduction au tome II des Ecrits sur la nature de Goethe, p. XXVII) et considère comme faisant partie de cet éclaircissement le fait d'éclairer la signification de l'action humaine. Puisque notre théorie de la connaissance est parvenue à la conclusion que le contenu de notre conscience n'est pas seulement un moyen de se faire une *image/un décalque* du fondement du monde, mais que ce fondement du monde lui-même se manifeste dans sa forme la plus propre dans notre pensée, nous ne pouvons pas faire autrement que de reconnaître aussi immédiatement dans l'action humaine l'action inconditionnée de ce fondement originel lui-même. Nous ne connaissons pas de guide du monde qui, en dehors de nous-mêmes, aurait fixé le but et la direction de nos actions". (ibid., p. XLVI).

C'est là l'une de ces vérités suprêmes qui doivent nécessairement être fondées sur la connaissance de soi (= révélation) d'une personnalité de sorte particulière. La communication d'une telle connaissance ne transmet pas du tout une vérité *universelle*. Une philosophie ne peut jamais transmettre une vérité universelle, mais elle décrit les expériences intérieures d'un philosophe, à travers lesquelles il interprète les phénomènes extérieurs". (Nous avons raison de comprendre le caractère de la théorie de la connaissance de Rudolf Steiner, tel qu'il a été exprimé plus haut, comme la communication de la révélation de soi d'une personnalité et d'intégrer cette notion dans notre compréhension du karma. Il nous suffit d'examiner de plus près ce qui a été dit sur le caractère de l'action libre, en tant que mode d'action de l'être originel lui-même, pour devoir nous avouer qu'il serait présomptueux de notre part de considérer comme une loi générale que dans notre action se manifeste "directement l'action inconditionnelle de la raison originelle elle-même/du fondement originel lui-même". L'épistémologie/la théorie de la connaissance de Rudolf Steiner elle-même fait la restriction qu'une telle action humaine est 'plus idéale que réelle'. En tout cas, nous retenons tout d'abord notre souffle en lisant la phrase : 'Si tous les processus naturels sont des manifestations de l'idée, l'action humaine est l'idée agissante elle-même' (op. cit., p. XLVI).

Si nous voulons faire nôtre, à partir de la communication épistémologique de la révélation de soi, la phrase/le principe selon lequel il n'y a aucun guide du monde qui fixerait le but et la direction des actions, nous devons soulever la question de savoir quelle est la cause première/originelle (créée) du monde. Pour la réponse à cette question, nous trouvons une indication précieuse dans la littérature anthroposophique. Dans le volume 'Aenigmatisches aus Kunst und Wissenschaft (Énigmatique de l'art et de la science)' (Anthroposophische Hochschulkurse [cours universitaire anthroposophique], Goetheanum-Bücherei), Walter Johannes Stein présente des conférences qu'il a tenues lors du premier cours universitaire de Dornach (1920). Stein y explique : 'Mon être total dans son intégration dans le tout du monde me montre l'humain et le monde comme une seule et même entité dont la forme de manifestation est le *monde*, dont la forme d'essence est l'*humain*' ... La 'Philosophie de la liberté' - 1ère édition - colle avec la phrase de Walter Johannes Stein : 'Le monde est Dieu' - à propos de laquelle il n'y a aucune difficulté à repousser à fond tout soupçon



Nous appelons l'être originel, dans la mesure où il fait apparaître l'humain supra-sensible, l'"essence anthroposophie". Nous ne voyons pas seulement l'essence dans la mesure où elle accomplit l'auto-compréhension épistémologique avec sa conscience (auto-révélation), nous la voyons dans la communication du contenu supra-sensible du monde (science de l'esprit). Nous ne voyons pas l'essence de la même manière que nous percevons et reconnaissons habituellement l'idéal. Nous sommes nous-mêmes intimement cette essence, mais seulement aussi loin où nous sommes pleinement conscients de notre rapport au destin du Créateur de l'anthroposophie. Nous sommes - en tant que membres de la communauté de connaissance - le *destin* de l'être, destin par lequel nous sommes certes touchés, mais pas l'être lui-même qui repose en lui-même. Notre possibilité de liberté consiste à affirmer ce destin. Selon une phrase de Rudolf Steiner, la plus grande liberté se trouve là où nous faisons ce qui est nécessaire dans l'histoire du monde par discernement. Notre rapport à l'être est plus que théorique. L'être ne serait pas l'être s'il n'était que la somme de contenus d'enseignement qui pourraient être repris comme d'autres contenus d'enseignement. L'être est un être *vivant* et notre relation avec lui est notre question existentielle spirituelle. Nous découvrons les contenus de l'être dans la mesure où nous nous laissons toucher par sa vie dans notre propre nerf vital le plus intime, c'est-à-dire dans la mesure où nous entreprenons le travail d'animation et d'augmentation de notre potentiel moral et spirituel à partir de l'orientation vers l'idée globale de l'anthropos.

Le processus de prise de conscience de l'essence est le processus de notre auto-éveil. Nous n'observons pas l'essence dans l'isolement égoïste. Nous la voyons dans la reconnaissance que la communauté de connaissance des anthroposophes est un karma d'une telle nature qu'il ne rend pas impossible l'effet de notre karma individuel-personnel, mais qu'il le facilite. Nous ne voyons pas l'essence dans la réflexion, mais dans l'action active, car l'essence est le '*monde des idées saisie en action*'. Nous voyons l'essence dans l'action *consciemment responsable*, et notre faculté de responsabilité est déterminée par la réconciliation de notre karma individuel avec le karma de la communauté de connaissance. En tant qu'anthroposophe, j'ai un double karma. Je suis le produit de mes vies antérieures et je suis membre du karma de la communauté de connaissance des anthroposophes. Je participe *sachant* à la constitution du dernier karma (*en tant que karma !*), et ce savoir en tant qu'action active est un éveil mutuel des membres de la communauté de connaissance. L'objet de l'action de connaissance active des anthroposophes, l'"essence anthroposophie" en tant qu'être de liberté, transcende la sphère du karma". (97)

Anticipation : cet "état du savoir" a été continuellement approfondi par Ballmer, toujours en vue de la constatation que "*dans notre action se manifeste immédiatement l'action inconditionnelle de la cause première/originelle elle-même*". Cette déclaration - aberrante pour une pensée traditionnelle - exigeait de considérer la nature de cette "*cause première/originelle*", qui était parfaitement identifiée comme l'Absolu agissant (rien de moins que le "Dieu") lui-même, comme l'agent agissant dans le présent, ici et partout, "*physiologiquement*" - jusqu'aux événements aléatoires quotidiens. Avec



cette constatation, le pas de la "philosophie" vers la physiologie élargie (ou "physiosophie", ou "anthroparchie", en tant que catégorie suprême de toutes les sciences) était définitivement franchi, et pas seulement cela : à partir de là seulement pouvait poindre le pressentiment que le territoire de la "physiologie" serait à l'avenir celui de toutes les philosophies, théologies, physiques,

(97) Extrait de l'ouvrage A. E. Biedermann heute (aujourd'hui) !, chap. Die Karma-Orientierung der Erkenntnistheorie (l'orientation du karma de la théorie de la connaissance), p. 46 s, Troxler-Verlag 1941. Aussi dans Umriss einer Christologie der Geisteswissenschaft (Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit), p. 43 ; le chapitre est commenté en détail dans la postface de K. Swassjan.

112

science de la nature, etc., serait annulé, contenu, absorbé. C'est à partir de là que se dessinait la suite du développement du savoir autour de l'"anthroposophie" (comme un événement, un "mouvement") : que l'état du savoir anthroposophique, ses "représentants" sérieux, devraient tôt ou tard se porter garants pour la "physiologie" de Steiner du corps humain en mouvement autonome à puissance de Dieu - avec toutes les conséquences dramatiques, les doutes, les controverses et les rejets *qui devraient en découler*. Mais il n'y aurait pas d'autre moyen de *contourner* la nouvelle doctrine de la volonté. Le savoir, déjà annoncé partout par Steiner, de l'*être-intégré/enchâssé* de "ce qui est d'âme" (les nécessaires-lucifériens-*personnels* "penser, sentir et vouloir") dans le "Dieu corps humain", magique-automoteur, devait être découvert, assimilé, amené au pressentir et vécu. La solution était la suivante : l'être humain se compose *en fait* de trois humains, de trois "systèmes" - qui sont vécus par la conscience normale dans les "étapes d'activation" que sont veiller, rêver et dormir :

comme penser, le sentir et vouloir - comme "humain qui pense, humain qui sent et humain de mouvement". Ce dernier devait d'abord être un "rien", un "non-vécu", une pure "affirmation" - raison pour laquelle les humains ne pouvaient tout d'abord rien comprendre "réellement" d'eux-mêmes, seulement dans des approches subjectivistes ou des théories mythologiques d' "héritage". La solution était la suivante : l'être humain est un être "tri-articulé", la "physiologie" décrit le dieu corps humain comme l'enchevêtrement d'un humain nerveux-sensoriel et d'un humain métabolique-membre, et l'humain rythmique "mediateur" "là-entre". Mais cet être triplement différencié ne vit pas "dans l'espace" et "dans le temps" - il *crée* l'expérience miroir de lui-même en tant qu'être "dans" l'espace et le temps. - La discussion initiée par Ballmer sur la physiologie du processus nerveux au sein des trois systèmes humains "divins" devait tôt ou tard commencer à occuper les anthroposophes.

On pouvait prévoir avec une certitude mathématique que la constatation absurde de Steiner, selon laquelle "*dans notre action se manifeste directement l'action inconditionnelle de la raison originelle elle-même/du fondement originel lui-même*", allait mettre les anthroposophes en haleine. Le point d'ancrage de la vision du monde de Steiner était donné comme une suite conséquente, une mise à l'épreuve et une prédiction empirique dans les communications sur l'absurdité corruptrice de la théorie nerveuse duale. Des déclarations prétendument "philosophiques" de Steiner issues de son "œuvre de jeunesse" mettraient en lumière, par la "porte de derrière" de la lutte contre les nerfs moteurs, les réminiscences théistes dans les préjugés des successeurs "chrétiens" et "scientifiques" de Steiner. Sans décisions sans compromis



pour ou contre la vision du monde de Rudolf Steiner, pour ou contre toutes sortes de reliques des anciennes doctrines de Dieu, rien ne serait possible. La nouvelle doctrine de la volonté, sous la forme de la lutte contre les deux types de nerfs, transformerait les querelles qui existaient jusqu'alors entre les anthroposophes en une "nouvelle" querelle, capable d'une part d'aggraver les querelles personnelles entre les adeptes de Steiner et d'autre part de les résoudre.

Le 16 janvier 1948, Ballmer écrit à une connaissance hambourgeoise, Agnes Holthusen, qu'il n'est vraiment prêt que maintenant - donc *pas depuis longtemps* - à pouvoir "participer à la discussion" : "Depuis six mois, je suis *conceptuellement* aussi loin pour participer à la discussion. Mon assiduité *pendant 25 ans* avait pour but/le sens de pêcher les concepts afin de rendre les façons de voir discutables. Je pense m'être procuré les documents nécessaires pour pouvoir juger en physique, en théologie ... d'être capable de jugement de manière responsable. La forteresse la plus importante à prendre d'assaut sera la physique 'moderne'". (Il sera à nouveau question de cette lettre plus tard.

Fin de l'anticipation)

113

*

Ballmer n'est pas un "situationniste", mais la situation elle-même, pas un nom et un titre bourgeois, pas non plus un "représentant d'un sensualisme anthroposophique", mais le **sensorier***/méditer même (sans étiquette) qui coagule en langage : "Avant de pouvoir être quelque chose comme "je", je suis co-humain et je dois voir comment j'arrive à moi-même à partir du co-humain. Je ne peux pas être un monologue pour la raison que mon intériorité aimerait entrer en moi de l'extérieur, - ce que je peux quand même à nouveau si/quand 'je' retourne en moi de l'extérieur/dehors. En tant qu'événement réel, je ne peux pas être un mémorant/souvenant, j'ai constamment/durablement à expérimenter comment je suis toujours nouveau, comme une surprise qui surgit du néant ... de l'extérieur en moi. ... Dans la mesure où 'je' peut être mon objet d'étude dépourvu d'intérêt (pour ainsi dire mort), je peux oser, en tant que moi-même, me confronter de l'extérieur aux processus de la vie. ... - Que signifie donc qu'un défunt dialogue avec moi, me communique quelque chose ? Oui, si un défunt est désormais *le monde*, alors je dois apprendre le langage par lequel le monde (en tant que défunt) se communique. Un enseignant qui est le monde est justement un maître d'école sui generis". - Ces renseignements se trouvent dans le reportage aphoristique " Anknüpfend an eine Bemerkung über James Joyce (En rattachement à une remarque sur JJ)" ⁽⁹⁸⁾ - ici, l'"écrivain de commande" pratique une métamorphose de la "littérature" : il ouvre la fenêtre sur le paysage du monde qui se communique le 21 février 1951. Le rapport se termine par une remarque sur André Gide, qui vient de mourir (la veille) à Paris : *Gide aurait aimé Novalis*.

Suite à cette remarque sur André Gide, il convient maintenant d'éclairer brièvement la concordance entre la théorie du monde de Ballmer et la théorie du mouvement de Friedrich von Hardenberg.



Selon Novalis, le mouvement est l'*animation/la vivification* de l'univers/du Tout. Le mouvement et le destin sont l'intuition de l'ensemble/du tout du monde, de l'univers-tout ou de l'"âme du monde". "*Que ta volonté soit faite*" est équivalent à la phrase : "Tout ce qui arrive/se passe, je le veux". En l'humain, "connaissance et volonté sont parfaitement unies". Face à l'affinité de ces "formules du monde" magiques, de cette physique mystique, le reproche de l'abstraction, de l'élégance des lignes poussées trop loin est dans l'air : on tolère ce genre de science de la nature parce qu'on l'associe à une poésie sans engagement. Mais la sagesse de ces aphorismes presque mathématiques est marquée par cette assurance implacable et déterminée qui caractérise la campagne de Steiner contre un système nerveux dual. Celui qui sait les déconstruire se heurte à la signature de la nouvelle doctrine du mouvement. Cela commence par l'ironie ludique que Novalis accorde aux poétiques *mouvements du langage*. Ce qui vaut pour le langage vaut pour l'essence même du mouvement. Le mouvement est le langage de "l'âme du monde"... "On ne peut qu'admirer l'erreur ridicule qui consiste à croire que les gens parlent pour le plaisir de parler. Le propre du langage, c'est qu'il ne s'occupe que de lui-même, personne ne le sait. C'est pourquoi c'est un secret si merveilleux et si fécond, - que si quelqu'un parle simplement pour parler, il exprime justement les vérités les plus magnifiques, les plus originales... - Comment, si cependant je *devais* parler ? Et si cette impulsion à parler était la marque de l'inspiration du langage, de l'efficacité du langage en moi ?

(98) Ce récit, ou plus exactement ce *rapport*, a été écrit en 1951 lors d'un échange avec le journaliste C. R. Stange. Ballmer insiste sur le fait que "le monde doit être maîtrisé de manière entièrement nouvelle par l'artiste de notre temps".

* NDT 'sinnen' comme verbe comme 'Sinnen' sa forme de nom reste un des termes utilisés sans véritable équivalent français. Le sens allemand déjà peu traité par les lexiques fluctue et en plus ici, du fait du sujet de l'ouvrage prend un sens lui étant propre. Ce serait en sorte couvrir les apports représentatifs venu par les sens pour qu'ils prennent sens, mais dans le contexte de cette nouvelle place donnée aux représentations dans la conscience.

114

Et si ma volonté voulait aussi tout ce que je devrais, cela pourrait bien finir par être de la poésie sans mon savoir et sans ma croyance/foi..." (99)

Novalis - un physiologiste

Le sang et la chair sont-ils en fait quelque chose d'aussi hostile et d'aussi peu noble ? En vérité, il y a ici plus que de l'or et du diamant

L'"âme" : par laquelle tout devient un tout, le principe individuel

Les défunts sont moins "dans" l' "univers" qu'ils ne "sont" l'univers lui-même, leurs sens et leur langage proviennent du cœur du monde : *ce qui se passe* entre les humains. L' "univers" ? C'est la forme du "je" ou du logos du monde qui se reflète dans l'organisme vivant des humains de la terre et dans leur expérience les uns aux autres. "Tout ce qui est mystique est personnel - et donc une variation élémentaire de l'univers" : on trouve chez Novalis un écho et une résonance de la vision du



monde de Ballmer, la connaissance de la profondeur effective de l' "unique" et du "libre" de la philosophie de Stirner, qui n'est pas encore parvenue/qui ne l'a pas encore élaboré jusqu' à la physique et à la recherche sur le destin : "Dans le je - dans le point de liberté - nous sommes tous en effet totalement identiques - c'est seulement à partir de là que chaque individu se sépare. Je est la place totale absolue - le point central". La volonté est pour Novalis une force "originelle", une force *agissante/oeuvrant*, les humains sont potentiellement prédisposés à la toute-puissance : "Tout ce qui arrive, *je le veux*". - "Plus dépendante du hasard et des circonstances - moins déterminée, formée - volonté *appliquée*. D'autant plus celle-ci , d'autant plus indépendante là". Le "libre" de Stirner est le Tout-Sage qui, tel un mort, transforme l'involontaire des événements du monde en arbitraire : "Art de devenir tout-puissant - art de réaliser totalement notre volonté. ... Le corps est l'outil de formation et de modification du monde - Nous devons donc chercher à faire de notre corps un organe *omnipotent*. Modification de notre outil, c'est *modification du monde*". ⁽¹⁰⁰⁾ L'orientation karmique de la connaissance - pour reprendre les termes de Novalis - repose sur l'ignorance provisoire de l'organe conçu pour être omnipotent. Dans la mesure où le corps n'est conçu que comme la "propriété" de l'âme individuelle séparée, les deux sont mal compris et condamnés à l'impuissance. Grâce à la capacité de mouvement du corps, l'âme se croit cependant assurée - de son vivant - d'être une puissance souveraine, mais elle vit *toujours* des grâces de l'âme du monde : lors de l'état de veille du corps, elle peut provisoirement parler : "je me sais moi-même comme je me veux, et je me veux comme je me sais - parce que je veux ma volonté, parce que je veux absolument. En moi, savoir et vouloir sont donc parfaitement unis". Et : "Le monde a une capacité originelle d'être animé/vivifié par moi - *il est absolument a priori animé/vivifié par moi - un avec moi*. J'ai une tendance et une faculté originelles à animer le monde. - Or, je ne peux pas entrer en relation avec quoi que ce soit qui ne se conforme pas à ma volonté ou qui ne lui soit pas conforme. - Par conséquent, le monde doit avoir la disposition originelle de se diriger vers moi - d'être conforme à ma volonté". Novalis place le levier d'explication du mouvement - comme le rapporteur Ballmer - dans la capacité physique du je humain, qui ne provoque pas de manière causale une modification physiologique-biologique des "états d'énergie" etc. mais *modifie* ou : "*varie*" son propre monde. "Mon efficacité spirituelle -

(99) Novalis, *Monologue* - Selon Novalis, un écrivain est celui qui est *saisi* par les mouvements de la langue, un "enthousiasmé de la langue".

(100) Novalis, *Briefe und Werke (Lettres et oeuvres)* volume 3, Verlag Lambert Schneider, Berlin 1943, p. 680 f.

115

ma réalisation d'idées - ne pourra donc pas être une décomposition et une recombinaison du monde, ... mais elle ne pourra être qu'une *opération de variation*". Comme chez Ballmer, on peut lire chez Novalis : "Je trouve mon corps à la fois déterminé et efficace par lui-même et par l'âme du monde. Mon corps est un petit tout et a donc aussi une âme particulière ; car *j'appelle âme ce par quoi tout devient un tout, le principe individuel*". Et en ce qui concerne le mouvement individuel : "Quant à l'animation/vivification du membre particulier, je me trouve déterminé à cet égard par moi-même, et même indirectement par l'animation générale. Mais en ce qui concerne l'animation elle-même, elle n'est rien d'autre qu'une affection, une identification".



Le mouvement est une perception sur le "propre" corps, il doit être "reçu", approprié : "Je ne peux faire l'expérience d'une chose que dans la mesure où je la reçois en moi ; c'est donc à la fois une aliénation de moi-même et une affection ou une transformation d'une autre substance dans la mienne : le nouveau produit est déplacé par les deux facteurs, il est mélangé des deux. Je perçois maintenant chaque modification de la substance attribuée comme étant à la fois la mienne et une substance étrangère ; la mienne, dans la mesure où je la perçois en général ; une substance étrangère, dans la mesure où je la perçois de telle ou telle manière déterminée. A chaque action en cela correspond une action simultanée en moi, *l'action du percevoir/discerner*. A chaque constitution/texture correspond là une *constitution/texture cognitive percevante/discernante en moi*". -

À cette théorie prototypique du mouvement se montre en germe ce qui, un siècle et demi plus tard, deviendra chez Ballmer un "plaidoyer" pour le combat de Steiner et pour des formations conceptuelles originales - Déjà dans la rhétorique apparemment "romantique" d'un Novalis, il n'y avait pas de place pour une "information" d'un poste de commande transmettant des ordres, pour des "nerfs moteurs". Chaque organisme est une variation de l'ensemble du monde, le mouvement de l'organisme en est donc une partie intégrante, une opération ou une modification en tant que connaissance active de l'univers, la *connaissance comme mouvement*. Dans la mesure où il y a un "sujet" chez Novalis, il existe dans le je non déterminé de Fichte comme le dernier absolu - mais pas au sens idéaliste et abstrait, mais en tant qu'âme corporelle du monde ; le corps est donc *l'organe omnipotent*, le monde magique-phénoménal originel qui se déplace/meut : "Un corps organique, eu égard à sa communauté unique/intime - et à son principe - *tous pour un et un pour tous* - n'appartient pas entièrement au monde - il est un produit mixte [de la volonté du monde et de la volonté propre]". La physiologie est une science sublime : "... le sang et la chair sont-ils en effet quelque chose de si adversaire et de si vil/non-noble ? Certes, il y a là plus que de l'or et du diamant, et le temps n'est pas loin où l'on aura des notions plus élevées du corps organique. - Qui sait quel sublime symbole est le sang ? Tout de suite l'adversité des composants organiques laisse conclure quelque chose de très élevé en eux. Nous frissonnons devant eux comme devant des fantômes et nous pressentons avec une horreur enfantine, dans ce mélange étrange, un monde mystérieux qui a la permission d'être une vieille connaissance".

Le je en tant qu'absolu ne peut être soumis à aucune limitation ou restriction (dans le sens d'une quelconque détermination), à moins qu'il ne s'inflige lui-même cette détermination limitative. La capacité d'individualisation corporelle, de corporéisation, est une limitation en vue de la connaissance de soi de l'univers, la force agissante (volonté) se transforme en force de connaissance : "je distingue en moi autant de forces de connaissance - qu'il y a de forces agissantes là. Ici apparaissent justement en nous les étranges contradictions sur nous-mêmes". De la prétendue détermination (limitation) naît le désespoir que l'univers s'inflige à lui-même dans sa singularisation : "Tout désespoir est déterministe - mais le déterminisme est aussi un *élément* de l'univers ou du système philosophique. L'individualisation et la (fausse) croyance en la réalité des éléments est la source de la plupart, peut-être de toutes les erreurs commises jusqu'à présent". La structure de base



de la vision mystique du monde chez Novalis coïncide avec la physique de Ballmer : une dynamique de la périphérie du monde (l'éternel présent du moi) et de ses centres d'action ou de mémoire sous forme d'âmes corporelles organiques, dans lesquelles grandissent les frères et sœurs de désir/souhaités du je, les "humains-esprit" ou "âmes". L'anthroposophie décrit l'ensemble des événements comme "réincarnation et karma". Ballmer crée - en tant que rapporteur de l'événement - le monde conceptuel à partir duquel les âmes peuvent obtenir des éclaircissements sur leur **texture**/constitution et leur statut.

L'humain est un être qui embrasse la divinité, en fait le supérieur/plus haut vis-à-vis de la divinité.

Une représentation pesante qui devait être confiée à la vie méditative de l'âme sacerdotale/de prêtre : une folie ?

Une approche de cette physiologie non grecque / non philosophique de l'ensemble du monde personnel qui agit à travers l' "occultiste" demande du courage. La langue aussi veut éviter un tel chantier insaisissable ; car les "autres" (les enthousiastes d'une "liberté" bourgeoise et idéaliste) dorment en permanence l'intuition qui caractérise le "libre", que Novalis décrit comme une "personne synthétique" : "Une personne authentiquement synthétique est une personne qui est plusieurs personnes à la fois - un génie. Chaque personne est le germe d'un génie infini. Divisée en plusieurs personnes, elle peut cependant aussi être *une*".

La conscience de jour normale se voit comme une personne. Celle-ci se compose de représenter / souvenir et perception ou prendre conscience, la conscience étant déjà une appropriation dépassant la personne - elle a lieu "à l'extérieur, auprès des choses", laquelle conscience se reflète sur les corps individuels, les corps humains, et devient ainsi un *représenter*. Les humains sont toujours des êtres potentiellement capables de tout, ils sont toujours *l'univers en personne*. Le système métabolique-membres reste aussi inaccessible à la conscience normale, à l'individu sujet à l'erreur, qu'à son état de sommeil (et à son état post-mortem), il agit comme "volonté", comme karma, fondamentalement de "l'extérieur". ⁽¹⁰¹⁾ La volonté est cependant "éveillée" par la conscience normale, qui est toujours - selon Novalis - une "variation opérationnelle" du Tout. Steiner :

"Dans l'âge actuel du monde, la volonté n'entre dans la conscience ordinaire que par la pensée/les pensées. Mais cette conscience ordinaire ne peut s'attacher qu'à

(101) Le "noyau de l'âme", la *pensée*, est l'éducateur de l'âme : "Il a amené celle-ci à être tout à fait solitaire dans le Je conscient de soi. Mais en la conduisant à cette solitude, il a affermi ses forces, grâce auxquelles elle peut devenir capable de s'approfondir en elle-même de telle sorte que, se tenant dans ses profondeurs, elle *se tienne en même temps dans le réel le plus profond du monde*. Car du point de vue de la conception du monde ici caractérisée, on n'entreprend pas la tentative de parvenir au-delà du monde des sens avec les moyens de la conscience ordinaire par une simple réflexion (hypothétique). Il est reconnu que pour cette conscience ordinaire, le monde suprasensible *doit être voilé*, et que l'âme doit se placer dans le monde suprasensible par sa propre transformation, si elle veut en prendre conscience. ... - Dans la conscience ordinaire, l'humain ne sait pas sa volonté liée à ce destin ; dans la conscience désincarnée acquise, il peut trouver *qu'il ne pourrait pas se vouloir lui-même s'il ne voulait pas, avec cette partie de son âme*



ce qui est perceptible par les sens. Elle saisit aussi à sa propre volonté seulement ce qui entre dans le monde de la perception sensible. Dans cette conscience, l'humain sait seulement de ses impulsions de volonté par l'observation représentative de son soi, comme il sait du monde extérieur seulement par l'observation. - Le karma qui œuvre dans la volonté est une propriété qui lui est attachée par des vies terrestres antérieures. Celui-ci ne peut donc pas être saisi par les représentations de l'existence sensorielle ordinaire, qui ne sont orientées que vers la vie terrestre actuelle. - Parce que ces représentations ne peuvent pas saisir le karma, elles renvoient dans l'obscurité mystique de la constitution du corps ce qui leur paraît incompréhensible dans les impulsions de la volonté humaine, alors que c'est l'effet de vies terrestres antérieures". ⁽¹⁰²⁾

(La génétique moderne réduit l'obscurité mystique à la constitution moléculaire d'un "matériel génétique" qui s'agrandit et se reproduit par division cellulaire pour former un organisme. La structure de pensée est la même - à l'intérieur d'un continuum temps/espace dogmatique, les structures matérielles sont présentées comme des supports d'information et la causalité du monde de la Gestalt (forme). Cette même causalité configure le centre de contrôle appelé cerveau, qui est responsable de l'avantage de l'homo sapiens dans la lutte pour l'existence. Cette vision du monde réunit toutes les analogies technologiques stupides du cerveau avec le confort de pensée de la théorie passive de la filiation, de sorte qu'elle représente le credo de "l'ère de l'information" par excellence).

Tous les attributs attribués à l'être traditionnel de Dieu s'appliquent à l' "unique" à force de monde de Stirner ; le "libre" est "libre" parce qu'il est, par intuition, identique au Créateur. Le "libre" s'éprouve aussi dans la volonté des autres humains, il "intuit". Les "autres" sont, par leur sorte de vivre, "un avec l'espace et le temps" ⁽¹⁰³⁾, mais "l'espace et le temps" sont la pensée (ou "le méditer") de l'Unique, vu de l'extérieur. "Vu de l'intérieur" : cela n'existe pas en tant que contemplation passive, c'est le sensorier/méditer créateur, l'intuition. L' "unique" de Stirner a dû répandre son "ego" ou son "égoïsme" sur le monde de telle sorte qu'il ne reste plus rien de "lui-même", en tant qu'humain isolé. A moins que ce ne soit l' "occultiste", dont la "conscience" est cachée aux autres, "occulte". Dans la salle des miroirs du monde humain normal, subjectif et "sain", il n'y a aucun besoin de saisir exactement de l'oeil le faire de l' "occultiste" (chercheur de l'esprit), qui doit être mort en tant qu'être humain normal. Tout pousse à l'erreur d'appréciation "critique" contemporaine dans le cadre de la compréhension bourgeoise de soi-même, à la classification de l'événement *inconnu* dans les conceptions philosophiques et intelligentes bien établies du "monde", de "l'humain", du "je", de la "vérité", etc. Après les travaux de déblaiement de Stirner dans les arsenaux de ce monde conceptuel marqué par le "je", Ballmer reprend un grand chantier.

Après les accords finaux historiques de la je-philosophie abstraite et idéaliste chez Nietzsche, Feuerbach, Stirner, commencent les travaux de génie civil, la fondation épistémologique : il s'agit de l'ancrage "logique" d'un nouveau départ, d'une nouvelle architecture-je, maintenant sous le signe de "l'individualisme éthique", qui



laisse derrière lui toute "philosophie" abstraite. La pierre angulaire porte un monde de contenu du je, qui n'est désormais plus une monade subjective. Le JE se déplace comme un monde fondé en soi parmi les enfants des humains nécessairement aveuglés, ces "méchants" potentiels. Ballmer décrit la situation du JE fondé en soi, du "connaissant" avec les moyens de la philosophie en 1928 dans les *Rudolf Steiner Blätter de Hambourg* : "Nous voulons appeler l'être qui distingue le monde-soi dans la "philosophie de la liberté" selon la perception et l'idée et qui établit l'unité de ce qui est distingué, l'être qui reconnaît ou : l'humain. Car, selon notre présupposé, 'humain' et 'connaître' signifient anthroposophiquement la

(102) *Principes directeurs anthroposophiques* 91 / 93, GA 26, p. 73

(103) 27 décembre 1919, GA 321, cf. la citation détaillée dans la *correspondance*, p. 133 et suiv.

118

même chose. Nous avons ainsi décrit de manière abstraite l'essence du principe de la révélation. Nous lui donnons maintenant le nom qui lui revient : JE. C'est ce JE réel dont le " je absolu " de Fichte, Hegel et Schelling n'est qu'un simple reflet schématique. Ce véritable JE concret, dont Stirner dit qu'aucun nom ne le désigne, nous le connaissons en fait par un nom qui tient la route : le nom de Rudolf Steiner. Nous appelons la prestation du principe de la révélation la révélation et l'être révélé l'Humain révélé et nous savons que cet être ne fait qu'un avec l'entité de la connaissance". ⁽¹⁰⁴⁾

Ballmer "observe" le faire de l' "occultiste" étant-le-monde. Il sait l'inanité des "contenus de vie" ordinaires face à l'inattendu que représente "l'accomplissement de la promesse de Stirner". Il "écoute", il "médite", il décrit la nature des événements quotidiens sur fond de connaissance de la nouveauté, de la découverte de soi du monde en tant qu'humain. ⁽¹⁰⁵⁾ Il décrit la poésie des hasards, des nouveaux commencements - le je de ceux qui ne sont pas encore libres n'est pas dans leur peau, le je est en dehors, aussi l'impulsion de la volonté représentant féconde la perception *dehors, chez les choses* ⁽¹⁰⁶⁾, l' "intérieur" de l'humain "normal" étant lui aussi un dehors, le je ne leur est donné que comme la *chaleur voulante* du corps qu'ils s'imaginent être le leur, après l'avoir arraché au dieu démiurge des anciennes églises : mais nous n'anticipons pas dans la description de cette deuxième période de création de l'observateur Ballmer. Il décrit la "situation" provisoire des personnes non encore libres, c'est-à-dire des "autres" êtres humains, dans le champ de tension entre l'existence en tant qu'objets (en tant qu' "êtres traités", en tant qu' "âmes incarnées") et les futurs aussi-libres ou aussi-unique. En tant que libres, ils participent en tant que nouveau penser (ou "méditer") à puissance de monde à l'action et à la création du provisoirement-seul-libre. Ballmer est un commentateur sachant de ce processus de monde/universel qui met en lumière et illumine à partir des écrits

(104) *Le concept théiste de nature et le concept de nature dans Rudolf Steiner*, III, contenu dans *L'événement Rudolf Steiner*, Ed. LGC 1995, p. 110 et suivantes - Cf. là les explications épistémologiques sur le concept de "connaissance", de "révélation", etc.

(105) Chez Ballmer, les noms et les désignations professionnelles relèvent du chapitre des fantômes conceptuels, de la "pré- et post-blague" à mesure de raison analytique : "'La 'société' est sociologiquement possible dans la mesure où les humains agitent publiquement leurs propres fantômes conceptuels alentour". De ce point de vue, "l'écoute de Ballmer" est une réflexion sur la pensée à puissance de monde qui, en tant qu' "événement Ballmer", transcende les étiquettes habituelles telles que "écrivain", "artiste-



peintre", "philosophe", etc. Quel qualificatif s'applique à cette transcendance sociologique ? "Epiphysicien", "péricentrique" ? "Qui 'je' suis, je l'apprends de la manière dont je me rencontre de l'extérieur à partir de processus extérieurs et d'autres personnes, et de l'extérieur vers mon 'je' pour l'instant potentiel". (Suite à une remarque sur James Joyce, Ed. LGC 1996, p. 12) La critique de Ballmer comme égocentrique maladif correspond à l'exclusion publique et académique de Steiner comme fantaisiste ésotérique.

(106) Voir la "conférence de Bologne" de Steiner ainsi que sa propre référence à ce sujet dans "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)" (GA 21, p. 158) :

"Aussitôt apparaît la question : comment s'inscrivent dans l'organisme, d'un côté, la perception sensorielle proprement dite, dans laquelle l'activité nerveuse ne fait que s'écouler, et, de l'autre, la faculté de mouvement, dans laquelle débouche le vouloir ? Une observation impartiale montre que ces deux éléments ne font pas partie de l'organisme au même titre que l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques. Ce qui se passe dans le sens est quelque chose qui n'appartient pas immédiatement à l'organisme. Le monde extérieur s'étend dans les sens comme en golfes dans l'essence de l'organisme. En embrassant les événements qui se déroulent dans les sens, l'âme ne participe pas à un événement organique interne, mais à la continuation de l'événement externe dans l'organisme. (J'ai discuté ces rapports de manière critique du point de vue de la connaissance dans une conférence pour le congrès des philosophes de Bologne de l'année 1911)".

Dans le Cours de pédagogie curative (GA 317), ceci est encore explicité à l'exemple du sens de la vue.

119

et conférences de Steiner, des *fondements spirituels-scientifiques* pour la prospérité de l'agriculture, de la pédagogie, de la médecine, etc. , oui même de la langue, du mouvement (l'eurythmie). Il porte soin à ce que les anthroposophes ne deviennent pas trop orgueilleux, ne présentent pas trop vite comme "propre" l'action du "libre" cosmopolite qui agit dans les autres, et n'*imitent pas le Créateur*.

Il découvre l'action du "libre" à puissance de monde dans la "mission" duquel il est en route - ce "libre" intrépide qui agit dans les autres, mais qui se laisse aussi et surtout agir/traiter par ceux qui ne sont pas encore libres et qui ne savent pas encore, parce qu'il sait que l'exercice provisoire de la liberté et de l'unicité futures est son but personnel dans le monde. ⁽¹⁰⁷⁾ Parce qu'il veut répondre du *socium* avec le nom d'*humanité*, à nouveau devant aucune autre instance que devant soi-même et les *futurs* co-libres potentiels, les co-unicques. Ces sachants ou "occultistes" qui, en tant que plus grands et plus aimants "égoïstes", seront ensemble le futur "sensoriser/méditier" éveillé à soi-même du monde, le futur *Corpus Mysticum*, l'assemblée spirituelle et physique des entéléchies ou individualités, la transsubstantiation de la forme originelle divine dans la communauté lointaine des humains-esprits qui sont responsables d'eux-mêmes et d'eux-mêmes seuls : la "société des individualistes éthiques", un organisme. - Karl Ballmer, se sachant encore non libre, enseigne l'étonnement, il connaît le contenu le plus profond de l'action de Steiner et veut accompagner cette action de sa propre et *libre décision*. Quel autre sens cet observateur pourrait-il donner à sa vie ? - Là où il enseigne l'étonnement, d'autres sont saisis par la peur de cette action, les "personnalités devenues" se doutent peu de la profondeur de la VOLONTE mondaine/à puissance de monde. Les pensées de Ballmer doivent attendre que "le temps soit mûr".

Ballmer accepte le destin d'être attaqué et ignoré par les non-encore-libres, les "présupposés libres" (qui, comme lui, se tiennent dans le karma), représentant de posi-



tion pour l'action "propre à Dieu" de l'humain Steiner. Cela fait partie de son métier de se laisser trahir et de voir malgré tout que la haine et le zèle de ces "libres provisoires" contiennent le germe, voire la force nécessaire pour pouvoir un jour rencontrer en connaissance de cause le créateur de l'*anthroposophia* - que la colère des "attaqués" est provisoire. Cela fait partie de son métier de devoir empiler ses manuscrits à la maison parce qu'il n'était pas *crédible* en tant que commentateur du nouveau, puisqu'il devait rendre compte de quelque chose qui était un miracle *présent*. La pensée et l'action d'une certaine personne avaient

(107) A propos de la "méthode de travail de l'enseignant", Ballmer écrit en 1950 dans *Marginalien 2* : "L'enseignant de l'... Anthroposophie travaillait selon la méthode suivante : il laissait l'organe de la communication se former à partir du perçu. La communication ne se faisait pas de manière arbitraire, mais selon le mystère de la 'nécessité d'airain' : selon la mesure de l'actuellement perçu. En général, le perçu de l'enseignant occultiste est la douleur ; la production de la communication présuppose la douleur du communicateur. On peut penser à la douleur du sachant, qu'il subit à cause de l'ignorance de ses frères humains. Il est permis de se demander quelles intensités de douleur étaient d'actualité lorsqu'un esprit du rang de l'auteur de l'Œuvre de jeunesse' décidait de se mettre à la disposition de ces pauvres âmes qui, en tant que théosophes orgueilleux, ne se sentaient pas du tout pauvres. L'enseignant occulte est celui qui a son Je personnel hors de lui - comme la liberté de devenir d'autres. Un enseignant des pauvres âmes pratique sa philosophie de la liberté selon les principes les plus stricts :

Lucifer Gnosis, n° 11, avril 1904, p. 134 :

'Ceux qui ont atteint un développement spirituel supérieur, l'ont obtenu ... par un sacrifice. Ils se sont imposés de se fondre entièrement dans les opinions de leurs semblables, de s'anéantir jusqu'aux fibres les plus intimes de leur âme pour se fondre dans les autres. Seul celui qui a appris à devenir désintéressé jusque dans ses pensées les plus secrètes peut devenir un véritable mystique'.

" (Cf. Karen Swassjan, *Die Karl-Ballmer-Probe (La preuve Karl Ballmer)*, Ed. LGC, 2e éd. 2013, p. 252 s)

120

découvert et saisi la volonté du monde comme son entité propre - une des "créatures humaines" avait commencé à réaliser sa liberté comme le but de toute évolution, car avec son propre savoir, elle avait saisi la raison la plus profonde du monde, d'où s'étaient écoulés tout le passé cosmique et tout le "christianisme".

De même qu'auparavant la communauté des "croyants" était orientée vers leur Dieu, il fallait maintenant saisir de l'oeil la communauté en fonction de l'action ou du mouvoir à puissance de monde *du premier libre*, dont la pensée était "une" avec la puissance créatrice spirituelle et physique, la "puissance mondiale/universelle" ou : la VOLONTE à puissance de monde. Que devaient faire les humains qui rencontraient cette volonté sachante du premier libre ?

Celui-ci (un "moniste" et un "matérialiste", un ami de Nietzsche et de Haeckel) était-il maintenant un "dieu", ou un "humain" comme eux ? ⁽¹⁰⁸⁾ Leurs "libertés" pu-sillanimes seraient-elles compatibles avec l'action à puissance de monde/universelle du premier

(108) "Au moins une fois, on pouvait confier aux âmes sacerdotales/de prêtres" le fait bouleversant que, dans l'anthroposophie, il était finalement question du monde intérieur d'un humain à puissance de monde, qui vivait quelque chose de totalement nouveau - dans lequel tous les événements spirituels et matériels "antérieurs/jusqu'à présent" *étaient abolis*. Qui aurait pu imaginer le *fossé nécessaire* qui séparait ce premier libre de ses semblables, qui ne pouvaient pas encore se douter de la grandeur sublime de leur *propre* être, ou qui ne s'en doutaient pas encore ? Du point de vue de cette déclaration de Steiner, il est clair qu'entre l'idole bourgeoise tardive de Stirner, l' "égoïste", et l'individualité (concrète) connue sous le



nom de *Rudolf Steiner*, il y a un abîme - la dissolution de la personnalité au profit d'une connaissance du monde qui n'est pas une simple recreation de contenus prédéfinis, mais un tournant des temps pour le monde, une nouvelle "étape de la création". En l'humain, tous les chemins des dieux arrivent à leur terme. C'est pourquoi il est dit dans le traité *L'égoïsme dans la philosophie* :

"Ce que l'humain peut connaître de mieux, il doit le créer de soi. Il exerce en effet la connaissance de soi. Mais il recule toujours de nouveau d'effroi devant la pensée de reconnaître en tant que tel ce qu'il a créé soi-même. Il se sent trop faible pour porter le monde. C'est pourquoi il confie ce fardeau à un autre. Et les objectifs qu'il se fixe soi-même perdraient pour lui de leur poids s'il admettait leur origine, c'est pourquoi il les charge de forces qu'il croit prendre en dehors/à l'extérieur.

L'humain glorifie son enfant sans quand même vouloir lui reconnaître la paternité. (...)

La clarté complète et lumineuse sur son propre Je, l'éclaircissement impitoyable de l'être personnel et humain se place ainsi au début de la pensée humaine. La conséquence doit en être qu'à partir de là, l'humain se lance à la conquête du monde. La deuxième des exigences de Goethe mentionnées ci-dessus : Connaissance de mon rapport au monde, fait suite à la première :

Connaissance du rapport que le je entretient avec soi-même. C'est de ces deux rapports que parlera cette philosophie construite sur la connaissance de soi. Pas de la dérivation du monde à partir d'un être originel. On peut alors se demander si l'humain doit mettre son propre être à la place de l'être originel dans lequel il place l'origine du monde. L'humain peut-il même se faire lui-même le point de départ du monde ? Il faut souligner que cette question de l'*origine du monde* vient d'une sphère inférieure. Au cours des processus qui nous sont donnés par la réalité, nous cherchons les causes des événements, d'autres causes aux causes et ainsi de suite. Nous élargissons maintenant le concept de causalité. Nous cherchons une cause finale pour le monde entier. Et de cette manière, le concept de l'être premier, absolu, nécessaire par lui-même, se confond pour nous avec l'idée de la cause du monde. Mais il s'agit là d'une simple construction conceptuelle. Si l'humain établit de telles constructions conceptuelles, il n'est pas nécessaire qu'elles aient aussi une justification. (...)

Hegel ne se lasse pas de souligner encore et encore que le je individuel accidentel doit s'intégrer aux ordres généraux, au cours historique de l'évolution spirituelle. C'est le despotisme de l'esprit sur les porteurs de cet esprit qu'exige Hegel. C'est un étrange dernier reste de l'ancienne croyance en Dieu et en l'au-delà qui apparaît encore ici chez Hegel. Tous les attributs,

121

libres sont-ils compatibles ? Se supporteraient-ils un jour, en tant que futurs ré-gents de tout ce qui est "divin" ?

Ces nouveaux "égoïstes" pourraient-ils vivre leur propre je comme logos des mondes/de l'univers ?

Comment Steiner lui-même devait-il décrire son "statut", lui qui exerçait la promesse de "l'idéalisme allemand" - connaître le monde divin tout entier en tant qu'humain personnel créateur - comme son *artisanat d'art* quotidien ? Le 8 septembre 1924, il confia aux prêtres de la jeune communauté des chrétiens l'inconcevable que l'humain n'avait pas à se soumettre à aucun monde de dieux - que le "monde spirituel" tout entier tirait l'humain à lui comme son futur "maître" :

"Il est courant et en accord avec tout l'être des mystères de penser que l'humain est un être qui embrasse la divinité, en fait le plus élevé par rapport à la divinité. ... C'est une



dont le Je humain, devenu le maître extérieur du monde, a été doté autrefois, ont été abandonnées, et seule celle de la généralité logique est restée. (...)

Mon action est ... une partie de l'événement général du monde. Il a donc son essence en moi comme tout autre événement. Chercher les lois de l'action humaine signifie donc les puiser dans le contenu du Je. De même que le croyant en Dieu déduit les lois de son action de la volonté de son Dieu, de même celui qui a compris que l'essence de toutes choses réside dans le je ne peut trouver les lois de l'action que dans le je. Si le je a vraiment pénétré l'essence de son action, il se sent alors le maître de celle-ci. Tant que nous croyons en un être cosmique qui nous est étranger, les lois de notre action nous sont également étrangères. Elles nous dominent ; ce que nous accomplissons est soumis à la contrainte qu'elles exercent sur nous. Si elles sont transformées d'une telle entité étrangère en l'action propre de notre moi, alors cette contrainte cesse. Ce qui nous contraint est devenu notre propre essence.

La légalité ne règne plus sur nous, mais en nous sur les événements émanant de notre moi. La réalisation d'un processus par le biais d'une légalité extérieure à l'auteur est un acte de non-liberté, celle de l'auteur lui-même est un acte de liberté. Se donner à soi-même les lois de son action, c'est agir en tant qu'individu libre. L'observation du processus de connaissance montre à l'humain qu'il ne peut trouver les lois de son action qu'en lui-même.

Comprendre le je en le pensant, c'est créer la base pour fonder tout ce qui provient du je sur le seul je aussi. Le je qui se comprend lui-même ne peut se rendre dépendant de rien d'autre que de lui-même. Et il ne peut être responsable de personne d'autre que de lui-même. Après ces explications, il semble presque superflu de dire que le je ne peut désigner que le je incarné et réel de l'individu et non pas un je général qui en serait détaché. Car un tel je ne peut être obtenu que par abstraction à partir du je réel. Il dépend donc de l'individu réel. (...) Selon [Nietzsche], la véritable culture consiste à soigner l'individu afin qu'il ait la force de développer par lui-même tout ce qui se trouve en lui. Jusqu'à présent, ce n'était qu'un hasard si un individu pouvait se développer pleinement à partir de soi-même. Ce type supérieur a souvent déjà existé, mais comme un coup de chance, comme une exception, jamais comme voulu. Au contraire, c'est justement lui qui a été le mieux craint, il était jusqu'à présent presque la chose à craindre ; - et c'est à partir de la crainte que le type inverse a été voulu, cultivé, atteint : l'animal domestique, l'animal de troupeau, l'animal malade qu'est l'humain, - le chrétien ...'. Nietzsche a transfiguré poétiquement son type d'humain idéal dans son *Zarathoustra*. Il l'appelle le surhomme. Celui-ci est l'humain libéré de toute norme, qui ne veut plus être l'image de Dieu, un être agréable à Dieu, un bon citoyen et ainsi de suite, mais être soi-même et rien d'autre - l'égoïste pur et absolu".

(GA 30 / 1961, p. 99 et s.). Le titre *L'égoïsme dans la philosophie* (1899) a été modifié par les éditeurs en 1939 pour devenir *L'individualisme dans la philosophie*. Pour une autre modification grave du texte - édition 1989 - voir p. 196 s.).

(La "question sociale" fait déjà partie d'une nouvelle époque de création : elle doit être passée au crible par des "~~hommes~~ libres" pour des "~~hommes~~-libres" à venir).

122

représentation très pesante, qui vient de l'ancien monde des mystères. Mais elle doit finalement être confiée au moins une fois à la vie méditative de l'âme sacerdotale/de prêtre. Car elle est en totale contradiction avec ce qui s'est peu à peu développé, notamment dans la conscience évangélique. Par rapport à la conscience évangélique, c'est ... naturellement une folie". ⁽¹⁰⁹⁾

Vous regardez en fait votre reflet, mais confondez cependant ça avec soi-même



La philosophie de Rudolf Steiner n'est pas valable universellement.

On ne peut rien faire là pour ceux qui veulent franchir avec vous écueils et abîmes

Les manuscrits de Ballmer, le rapporteur étonné de la nouveauté, d'abord accueillis par beaucoup comme des "piliers" philosophiques appelés "Feuilles Rudolf Steiner", ont été rejetés au moment précis où le faisceau de lumière de l'observateur s'est dirigé vers le fait que la philosophie de l' "Un" ne décrit *aucun système abstrait universel*, mais représente la description du chemin d'un humain concret, qui révèle d'abord son véritable être dans le livre "Théosophie" : en tant que contenu monde de la vie physique, d'âme et spirituelle. ⁽¹⁰⁹⁾ L'erreur existentielle, que le cône de lumière éclaira aussitôt, fut confirmée par l'affirmation catégorique du Libre, selon laquelle le je de l'humain se trouve *partout*, donc pas purement à l'*intérieur* de la peau du corps, que la représentation-je corporelle

(109) 8 sept. 1924, Cours aux prêtres V, GA 346, p.60. Ballmer commente l'anti-théisme conséquent de Steiner dans son expression pédagogique envers les prêtres comme suit : "L'individualisme détesté devient vrai lorsqu'il atteint sa dernière conséquence (au lieu de se retrancher derrière des généralités toujours nouvelles et de prétendues objectivités), lorsqu'il devient en même temps, en tant qu'individualité représentative de l'humain-humanité, le Réel ou l'Universel global. Dans le monde de Steiner, c'est précisément en tant que tel que la *pensée* se présente comme conscience du Christ. Le fait que les contenus de cette pensée supérieure soient présentés comme un 'monde supérieur, suprasensible' a une signification purement pédagogique.

Les mêmes contenus se laissent aussi présenter conceptuellement philosophiquement, mais ils ne sont alors accessibles qu'à une petite minorité".

(Lettre à Agnes Holthusen, 26.10.1932, dans le fonds comme Fz. 252-005 et suiv.)

(110) Rudolf Steiner à propos de la "*Philosophie de la liberté*" dans la lettre à Rosa Mayreder :

"Tout dans mon livre est pensé personnel. Même la forme des pensées. Une nature d'enseignement pourrait élargir la chose. Moi aussi, peut-être, en son temps. J'ai d'abord voulu montrer la biographie d'une âme qui s'élève vers la liberté. Il n'y a rien à faire pour ceux qui veulent franchir avec vous des écueils et des abîmes. ... La philosophie ne m'intéresse presque plus que comme expérience de l'individu...".

Cf. *Correspondance*, p. 72 s., note 1 - Concernant le contenu du livre "Théosophie", il est dit dans la préface de la "Science secrète en esquisse", le 10 janvier 1925 (!) :

"C'est pourquoi je me décidai à faire paraître la "Théosophie" avec le contenu que j'avais entrevu *comme l'essence dans la vie d'un humain individuel*".

Il ressort de cette information que le véritable objet de la science de l'esprit ne peut être autre chose que "l'essence dans la vie d'un humain individuel". De là découle la conception de Karl Ballmer de "l'être anthroposophe" : "Il me semble nécessaire et utile que je dise un mot sur ma manière d'être anthroposophe. Je me distingue des anthroposophes dans la mesure où j'entends par l'objet de la science de l'esprit l'homme Rudolf Steiner. Les anthroposophes, qui repoussent violemment cette idée, ont suffisamment de temps dans de nombreuses incarnations à venir pour s'approprier la seule conception possible de l'objet de la science de l'esprit. Pour l'instant, je ressens l'attitude intérieure des anthroposophes comme *spirituellement indécente*". (Note du 7 juin 1955, Fz. 089- 021)

123

"Pensons à ce je humain tel qu'il est dans la perception sensorielle et dans le représenter qui s'y rattache. Là, c'est ainsi que nous vivons réellement dans une illusion qui est venue en l'état de la manière suivante. Pensez-vous une fois que vous ayiez un miroir et



que vous vous voyiez à l'intérieur dans ce miroir, et que vous n'ayez jamais eu l'occasion, hypothétiquement j'ai la permission de le supposer, d'acquérir un autre savoir que celui dans lequel vous vous êtes toujours vu dans le miroir, et que cela vous ait conduit - pensez seulement comment cela pourrait être possible - à vous confondre sans cesse avec l'image du miroir.

L'image-reflet va et vient. Maintenant, disons que vous ne vous sentez pas à l'intérieur de votre peau, mais que vous voyez l'image-reflet qui va et vient, et ainsi vous *pensez* : c'est moi - et vous dites toujours : je suis cela. En fait, vous regardez votre image-reflet, mais vous la *confondez* avec vous-même. C'est en effet ce que fait l'humain en réalité. En fait, le je est comme un courant qui transmet le stimulus sensoriel au corps. ... Le corps le renvoie, d'abord ce dans quoi siège le Je en fait. Le Je est justement ici, mais il est aussi dans le monde extérieur. Et il est même dans le corps physique, mais il vous est rayonné en retour. L'humain ne perçoit pas son vrai je, mais la réverbération. Il perçoit déjà la réverbération en ayant la sensation sensorielle. Ce sont des images miroir. Je l'ai expliqué plus en détail dans mon livre 'Des énigmes de l'âme'. *Les représentations aussi sont seulement des images-reflets, ce sont les réverbération des expériences vécues dans le monde extérieur. Le je vit en fait dans le monde extérieur et s'expérimente dans la conscience, dans laquelle ce qu'il existe dans le corps en tant que je inconscient lui est renvoyé*". ⁽¹¹²⁾

- A ce sujet, une opinion de Massimo Scaligero, dans *La lumière - La découverte de l'imagination créatrice* : "Si l'humain [le "je vivant à proprement parler dans le monde extérieur"] est aussi plongé dans une corporalité éthérique-physique, ainsi il a quand même seulement la perception du physique, mais pas cependant de l'éthérique, bien que celui-ci, en tant que force vitale métaphysique, rende possible la perception du monde physique, dont le fondement réel est éthérique. La contradiction de son existence réside précisément ici, car il utilise un tissage suprasensible dont il n'a pas conscience pour se représenter et vivre un monde comme sensible, fondé sur le suprasensible. Sans l'activité éthérique substantielle, qui est par essence suprasensible, il ne pourrait pas avoir d'expérience sensible." (Chap. V *Das Leben des Lichts - Die Freiheit (La vie de la lumière - La liberté)* p. 69), L'erreur selon laquelle la doctrine de la connaissance de Steiner était universelle était confirmée par la description de l'humain en tant qu'être triarticulé : la partie nerveuse-sensorielle de la conscience de veille, la partie rythmique de la conscience de rêve, la partie métabolique-membre de la conscience de sommeil ou de volonté.

L'erreur était confirmée par l'affirmation selon laquelle seule la volonté de penser pouvait rompre le sommeil du "troisième humain", car dans la volonté de penser se serait révélée l' "idée" comme force créatrice dormant.

Dans la volonté de penser, qui, comme souvenir, révèle le je non pas comme image-reflet, mais comme réalité : "Là, vous ne confondez toutefois plus ce que vous voyez avec votre je, car vous vous sentez dans cette activité. Mais cela reste aussi très obscur ; cela reste ce je, comme je l'ai donc souvent évoqué

(111) "Or, une psychologie, une doctrine de l'âme pleine de préjugés croit que ce je se trouve à l'intérieur de l'humain ; là où se trouvent ses muscles, sa chair, ses os, et ainsi de suite, là serait aussi le je dedans.

Si l'on avait seulement un peu de recul sur la vie, on s'apercevrait très vite qu'il n'en est rien. Mais il est difficile de faire passer une telle réflexion devant les humains. J'ai essayé de le faire en 1911 au congrès



des philosophes de Bologne. *Mais personne n'a encore compris cette conférence...*. (Cf. *Correspondance*, p. 84 / conférence du 16 juillet 1921, GA 205, p. 219)

(112) 13 août 1921, GA 206, p. 139, la citation suivante p. 140

124

dans une activité intérieure, comme un rêve ou même comme quelque chose qui dort, car c'est la volonté qui agit là dedans. Et dans le souvenir, œuvre essentiellement la volonté. Une volonté qui est étrangement fluctuante et changeante œuvre là-dedans ". - L'être effectif et l'être libre prennent *ici* leur début, dans la volonté de penser, dans le "Er-Innern/re-intériorisé/re-mémorer", est une pure genèse, *Creatio ex nihilo* - l'erreur selon laquelle l'enseignement de la connaissance de Steiner serait valable de manière universelle était évidente : le vouloir serait par ailleurs de nature cosmique-individualisée, les vraies entéléchies ou individualités ne se manifesteraient tout d'abord que sous forme de chaleur corporelle dans les "vieux-corps-d'Adam" - lesquels les erronés fiers *aussi-volontiers-libres* comme "je" voulant vivent intuitivement comme ce qu'il y a de plus propre, vivant au bout chaque seconde comme le plus saint non reconnu dans le plus trivial, se reflétant dans l'appareil de représentation (l' "*activité nerveuse*" physiquement *non* saisissable) comme *identité*, sans vrai contenu cependant...



C'est ainsi qu'apparaissent dans l'humain des canaux qui vont partout et qui sont remplis de matière morte.

Le long des nerfs, le spirituel-âme pétille à travers l'humain, parce que le spirituel-âme a besoin de la matière en décomposition.

La décomposition de la substance protéique et le drainage de la substance éthérique à travers cette substance en décomposition.

Oui, comment se peut-il que le spirituel-âme se vivait absolument comme conscience de soi ? Comment se fait-il que les créatures humaines aient pu vivre leur "liberté" déjà sous une forme provisoire ?

"...vous voyez, dans la tête/le chef de l'humain, il se passe quelque chose de très étrange : tout le spirituel-âme qui s'accumule dans l'humain gicle en arrière comme l'eau lorsqu'elle arrive à un barrage. C'est-à-dire que ce que le spirituel-âme emporte avec lui depuis la matière, comme le Mississippi emporte le sable, rejaillit aussi à l'intérieur du cerveau, de sorte qu'il y a des courants qui se déversent dans le cerveau, où le spirituel-âme s'accumule. Et dans le reflux du matériel, la matière s'effondre continuellement sur elle-même dans le cerveau. Et lorsque la matière, qui est encore imprégnée de vie, s'effondre sur elle-même, c'est-à-dire qu'elle se retourne comme je vous l'ai montré, alors le nerf apparaît. Le nerf apparaît toujours lorsque la matière poussée par l'esprit à travers la vie s'effondre sur elle-même et meurt à l'intérieur de l'organisme vivant. C'est pourquoi le nerf est de la matière morte à l'intérieur de l'organisme vivant, de sorte que la vie se déplace, s'accumule en elle-même, la matière s'effrite et s'effondre. C'est ainsi que se forment dans l'humain des canaux qui vont partout et qui sont remplis de matière morte, les nerfs ; c'est là que le spirituel-âme peut jaillir en retour dans l'humain. Le long des nerfs, le spirituel-âme jaillit à travers l'humain, parce que le spirituel-âme a besoin de la matière en décomposition". (113)

Ou encore :

"Pour le spirituel-âme, il y a simplement des espaces vides là où se trouvent les nerfs. C'est pourquoi le spirituel-âme peut entrer là où se trouvent les cavités. Nous devons être reconnaissants au système nerveux de ne pas s'occuper du spirituel-âme, de ne pas faire tout ce que les physiologues et les psychologues lui attribuent, s'il le faisait, s'il se passait pendant cinq minutes seulement ce que les nerfs doivent faire selon les descriptions des physiologues et des psychologues, nous ne saurions plus rien du tout

(113) 4 septembre 1919, GA 293, p. 187 s.

125

du monde et de nous-mêmes dans ces cinq minutes : nous dormirions justement. Car les nerfs le font alors comme ces organes qui transmettent le sommeil, qui transmettent la volonté sentante, le sentir voulant". (114)

Ou encore :

"Dans le tissu nerveux, la substance protéique se décompose. Mais



elle n'est pas reconstituée dans ce tissu, comme dans l'œuf ou dans d'autres formations, par le fait qu'elle parvient dans le domaine des effets rayonnant sur la terre, mais elle se décompose simplement. Ainsi, les effets éthériques qui émanent des choses et des processus de l'environnement extérieur par l'intermédiaire des sens, et ceux qui se forment par l'utilisation des organes moteurs, peuvent utiliser les nerfs comme organes le long desquels ils se propagent dans tout le corps.

Il y a deux types de processus dans les nerfs : la décomposition de la substance protéique et l'écoulement de cette substance décomposée avec de la substance éthérée, qui est stimulée dans son écoulement par des acides, des sels, du phosphore et du soufre... Les processus nerveux sont ceux qui sont provoqués par le corps astral sur la substance nerveuse et ainsi dans tout l'organisme". ⁽¹¹⁵⁾

Remarquons que le corps astral provoque les "processus nerveux" sur la substance nerveuse et ainsi dans tout l'organisme. (De plus, il est dit que l'électricité enlève du "travail" au corps astral qui passe par les organes dans une direction *unidirectionnelle* - ce que Steiner explique avec l'exemple du cœur - nous en parlerons plus tard).

La liberté provisoire de ceux qui ne sont pas-encore-libres est une institution compliquée. Au fond, les créatures humaines dorment, ne se doutent pas du pouvoir de la volonté, ce sont des somnambules éveillés auxquels, pendant la journée, un corps fonctionnant comme un automate tient prête une pensée représentative, reflet d'un "psycho-spirituel" cosmique. - Les écrits de l'observateur Ballmer ont été rejetés exactement alors et là où la délimitation de cette conscience représentative objectale a été entreprise vis-à-vis de la connaissance de Steiner. Là où le cône de lumière s'est dirigé vers les confusions causées par l'assimilation de la représentation-"je" descriptive (gagnée à l'être-là du corps) avec le cosmique d'âme-spirituel. Plus claire l'erreur (un problème de pensée sui generis, car la pensée *cosmique* se présentait comme personne visible Rudolf Steiner et non comme un théorème abstrait) était mise en lumière, plus le rejet de cette analyse concrète de l'être-encore-non-libre des "successeurs" de Steiner fût éclairé. Les successeurs se sont sentis rabaissés...

L'action risquée de la volonté monde de l'Unique et de l'Unifié désintéressé dépend du remerciement des créatures - comme la seule réponse possible que le Créateur puisse recevoir de l'extérieur pour ses communications, comme une nouvelle création des "autres", comme une création à partir du néant qui commence à pressentir son essence : le remerciement profond et guérisseur (pressenti dans le "demander/questionner" com-patissant/souffrant d'un Parzifal...) est le point par lequel les créatures peuvent élargir le monde de la création à quelque chose qu'il ne pouvait y avoir auparavant. ⁽¹¹⁶⁾ Les non-encore-libres étaient trop absorbées par d'autres soucis pour pouvoir exercer cette gratitude, et aussi : pour pouvoir percevoir le grand merci de cet étrange *observateur* envers l'Un comme une substance à laquelle on pouvait faire confiance. Anthroposophia, la communauté d'action dans l'esprit du libre a puissance de monde dépendant-du-remerciement, ne trouvait plus aucun lieu de foyer, l'amour était en train de mourir, la communauté de connaissance des non-encore-libres était en train de s'effondrer - Cette situation extérieure entourait la deuxième étape de création de l'observateur nommé Ballmer.

(114) 28 août 1919, GA 293

(115) GA 27, P. 39



Elle s'adressait de plus en plus à des représentants individuels de la communauté en conflit, comme la première étape de la création s'était adressée au public.

Si vous voulez de la phénoménologie, vous n'avez pas la permission de philosopher.

Le système nerveux est une plante inversée qui se trouve à l'intérieur de l'humain et qui meurt toujours un peu.

La confrontation avec le public, caractéristique des premières "années d'écriture", a cependant continué. Le Leg Ballmer contient une vaste correspondance avec des "voix" originales du milieu universitaire - marquée par une reconnaissance honorable des prestations de la pensée de vision du monde dépassant le cadre des facultés.

Il s'adresse aussi aux universitaires parmi les anthroposophes, qui représentent en quelque sorte le public (sous la forme de la vision du monde de science de la nature) à l'intérieur de la compagnie des anthroposophes, resp. qui aimeraient porter l'anthroposophie dans le royaume de l'université. Aux universitaires donc, qui s'approchent de la "physio-sophie" de la science secrète pour des motifs scientifiques. L'observateur de ces chantiers, le "savant privé et peintre artistique" de Lamone, se rattache à la propre lutte de Steiner contre les faux compromis, qui se tient sous la devise : "*Si vous voulez de la phénoménologie, vous n'avez pas la permission de philosopher*". (Cf. les débats de Steiner dans le "Cercle des trente" en 1922) Les indications de Rudolf Steiner devraient être comprises comme des déclarations rigoureuses du point de vue scientifique spécialisé et comme le fondement de tout empirisme. (Comment pourrait-il en être autrement lorsque la conscience originelle, la pensée cosmique/à puissance de monde en tant qu'intuition-dans-les-choses, parle sur SOI, le monde physique-spirituel ? Lorsque l'intuition du monde, la conscience et l'être de l'original créateur, saisissable pour les "autres" en tant que "Dr. Steiner", *suggère des essais, donne des indications, donne des cours de science de la nature, tient des exposés ?* ⁽¹¹⁷⁾ Exemple : "La curiosité des universitaires, lorsqu'il s'agit par exemple de la communication physiologique exacte selon laquelle le Christ personnel ou "l'harmonie des sphères devenue personnelle" est la force qui met le muscle en mouvement (Cycl. 30, 8, 15), est compréhensible. (...) Il n'y a pas de différence anthroposophique entre la science et la théosophie. En revanche, il ne devrait jamais être possible pour des scientifiques anthroposophes de s'"adapter" - à quoi bon/pour quoi en fait ? - au niveau de l'université". ⁽¹¹⁸⁾

(117) A ce sujet, une note manuscrite du 24 juin 1954 : "*INITIENS (début)* - L'enseignant se présenta parmi les ainsi nommés humains pour leur raconter de l'HUMAIN. De quelle source l'enseignant a-t-il tiré le savoir qui constitue le contenu de son récit ? L'enseignant est lui-même la source. Il serait aussi seulement un faiseur de la sorte ordinaire - de la sorte des théologiens, métaphysiciens, philosophes et ainsi - s'il voulait raconter d'un humain qu'il n'est pas soi-même. Or, c'était un risque excessif que prenait l'enseignant lorsqu'il parlait de l'humain réel aux ainsi nommés humains, qu'il avait à SE décrire et dépeindre. - Il s'est montré, lorsque l'enseignant s'est présenté parmi les ainsi nommés humains, qu'il pouvait seulement commencer avec le récit de l'humain réel qu'après s'être battu à mort. Il se tenait devant le choix suivant : ou bien



frapper à mort les ainsi nommés humains fidèlement ignorants avec le contenu de son récit, car la vérité nue aurait tout simplement été mortelle pour ceux qui n'y étaient pas préparés, ou bien se tuer lui-même pour laisser vivre les autres". (Fz. 281-013)

(118) *Correspondance*, p. 92 et s.

127

Quel est l'objectif de Ballmer avec ces "interpellations dans les couloirs sacrés de la science" ? Le leitmotiv derrière toute recherche anthroposophique est le suivant : le monde est une énigme, l'humain est la solution : thèse et synthèse. L'environnement extérieur terrestre et cosmique est constitué d'images originelles physiques "réelles". La physiologie du corps humain a sa contrepartie *vivante* dans les processus naturels, ils en montrent les "plans de construction". "L'un", l'HUMAIN, se souvient de comment il est devenu : l'évolution *montre* l'involution. La nature *est* l'explication des processus dans le corps, on peut en tirer les remèdes pour le corps malade. (Par exemple, la plante qui pousse en direction du cosmos est l'image du plexus nerveux central qui tire *du corps* les forces que la plante tire du cosmos. En revanche, ce que la plante aspire (grossièrement) du sol par ses racines, l'humain l'absorbe de la terre par ses yeux, ses oreilles et sa peau, en l'affinant. La clé de la physiologie et de l'anatomie se trouve dans les formes et les processus de la nature extérieure.

"L'humain est un être terrestre par ses nerfs et par ce qu'il absorbe comme le terrestre, le tellurique, par ses poumons, par sa nourriture qu'il reçoit en lui de la terre") ⁽¹¹⁹⁾

- Le corps vit dans la polarité des nerfs / processus sensoriels et métaboliques / processus de mouvement, la nature extérieure vit dans la polarité du tellurique et du cosmique. Jusqu'à la question de la fertilisation dans l'agriculture, c'est l'éclairage mutuel des processus du corps et de la nature qui rend superflue la "connaissance comme construction" traditionnelle, qui rend superflu le "philosophe".

"...Il y a en effet toute une plante fichée dans l'humain, mais elle pousse de haut en bas. L'humain est aussi une plante d'une certaine manière. Cela ne se voit-il pas ? ... Mais ce n'est pas seulement une image, cette plante est vraiment à l'intérieur de l'humain. Bien sûr, elle se forme en fonction de la forme humaine. Mais supposez que je dessine correctement cette plante, que je lui donne un bon rhizome et ensuite ces différentes tiges, donc que je fasse un véritable arbre qui va seulement du haut vers le bas, puis qui se redresse un peu, et maintenant je laisse cela se dessécher un peu, mourir un peu tout le temps - vous avez là le système nerveux ! C'est le système nerveux. Le système nerveux est en effet une plante inversée qui se trouve à l'intérieur de l'humain et qui meurt toujours un peu... Cette plante pousse à partir de la force hivernale de la terre et de la force estivale du monde entier.

Oui, messieurs, mais l'humain doit avoir cette force hivernale à l'intérieur de sa tête, car chez lui, la racine des nerfs pousse toujours vers le bas - par exemple, le petit enfant peut naître toute l'année - et l'humain doit donc avoir cette force hivernale dans sa tête en hiver et en été. Aujourd'hui, en été, il ne peut pas avoir la force hivernale dans la tête de l'extérieur. Cela signifie donc que l'humain a dû absorber cette force hivernale dans les temps anciens, lorsqu'il était encore comme je vous l'ai raconté, dans la purée originelle, dans laquelle la Terre se trouvait encore avec les autres planètes, et qu'il l'a transmise jusqu'à aujourd'hui. Il a donc la force hivernale dans sa tête depuis des temps très anciens. La tête de l'humain a été fabriquée dans les temps anciens et est restée telle qu'elle est jusqu'à aujourd'hui. Nous en revenons donc au fait



que la tête de l'humain doit être apparentée à ce qui s'est formé sur la Terre dans les temps anciens et qui est aujourd'hui déjà complètement durci sur la Terre.

Maintenant, si vous allez dans les montagnes originelles, en Suisse centrale, vous y trouverez tout particulièrement du granit et du gneiss. Dans ce granit et ce gneiss, la substance la plus efficace est l'acide silicique, qui se trouve ensuite dans le quartz, l'acide silicique, la silice. C'est donc aussi la substance la plus ancienne de la Terre. Cela doit être apparenté avec

(119) Conférence du 2 décembre 1917, GA 179, présentée par Ballmer dans "*Die Zukunft des deutschen Idealismus (L'avenir de l'idéalisme allemand)*" (contenue dans la nouvelle édition de l'"*Échange de lettres*").

128

les forces de la tête humaine. C'est pourquoi il est plus facile de guérir les maladies de la tête en fabriquant des remèdes à base de silice, car c'est ainsi que l'on soigne la tête de l'humain. Car à l'époque où la silice jouait encore un rôle particulier sur Terre, où elle était encore dans la bouillie originelle et n'était pas aussi dure - aujourd'hui, elle est dure dans le granit et le gneiss -, mais à l'époque où la silice coulait encore comme un liquide, les forces qui sont aujourd'hui dans la tête humaine se sont formées - les forces hivernales - et se sont maintenues.

Et c'est ainsi qu'il faut vraiment tirer des conclusions sur l'humain à partir de l'histoire naturelle de toute la Terre". ⁽¹²⁰⁾

Cette description de la plante des nerfs qui meurt toujours un peu, de l'arbre de nerfs, est éclairée par une autre représentation du troisième cours de science de la nature. La forme de base lemniscatique des voies nerveuses (entières, allant de circonférence à circonférence) est ici amenée en pendant avec les lignes de mouvement de la Terre et du Soleil :

"La plante croît radialement de la Terre vers le haut, vers l'espace du monde ; mais nous devons représenter nous-mêmes de telle sorte qu'à notre croissance physiquement visible corresponde un invisible supraphysique, qui croît en quelque sorte en nous de haut en bas. Nous devons chercher à comprendre la forme humaine dans le sens vertical en nous imaginant en quelque sorte : l'humain croît vers le haut, mais il y a une sorte de formation végétale invisible qui croît en face de lui, qui développe ses racines vers le haut, vers la tête, et ses fleurs vers le bas. C'est un processus négatif de formation de plantes qui s'oppose au processus physique de formation de l'humain. C'est donc dans cette direction que nous devons chercher des mouvements similaires. De même que la plante pousse en s'éloignant de la terre, nous devons nous imaginer que cette plante humaine supraphysique pousse depuis l'espace cosmique, depuis le Soleil, vers le centre de la Terre. Et nous avons - comme je l'ai dit, je ne peux maintenant qu'indiquer la direction, vous pouvez tout à fait continuer à suivre cela à partir des phénomènes empiriques - dans ce qui nous apparaît comme une ligne de même direction, une ligne de croissance, qui ne fait que sortir positivement d'une part et revenir négativement d'autre part, nous avons à chercher dans cela la ligne de liaison entre la Terre et le Soleil. Vous ne pouvez pas vous représenter cela autrement, c'est même une représentation assez triviale, que d'y chercher en même temps les lignes de mouvement aussi bien pour la Terre que pour le Soleil". ⁽¹²¹⁾



La "science de la nature" de Goethe consiste à rechercher des correspondances physiologiques dans le cosmos, la Terre et l'humain. La nature est le manuel d'anatomie ouvert, avec le principe suivant :

"Il n'y a pas d'autre possibilité que de chercher dans l'humain l'essence de ce qui nous apparaît extérieurement dans ses manifestations". ⁽¹²²⁾

Les conférences agricoles de juin 1924 à Koberwitz traitent de la question de la fertilisation. Dans une discussion avec les plus jeunes participants au cours, Steiner fait le lien entre l'épandage de l'engrais animal séparé et la pensée en tant qu'"épandage" de l'engrais cérébral (séparé). - Plus tard, quelques réflexions suivront sur la comparaison du cerveau avec un tas de fumier. Tout d'abord, quelques réflexions fondamentales sur la nature de la "matière/substance" et de la "pensée".

(120) GA 348, p. 334 s. (Conférence aux ouvriers)

(121) 17 janvier 1921, GA 323, p. 304 s.

(122) 10 mars 1920, 2e cours de science de la nature (*L'être de la chaleur*), GA 321, p. 158

129

Par la mort de l'univers, nous sommes en fait des êtres humains conscients d'eux-mêmes

Par la pensée pure (à puissance de volonté), une nouvelle matière apparaît.

Seulement parce que, lorsque la substance passe, continuellement en apparaît une nouvelle, l'humain parle d'une constance de la substance.

De la fertilisation des champs de l'esprit et des champs de la nature par le cerveau et le tas de fumier

Le "vouloir" à puissance de monde est inhérent à tous les phénomènes, il assure l'émanation de son soi, il est Une ou beaucoup plus "Un". ⁽¹²³⁾ C'est à la fois le pluriel et le singulier, l'incompréhensible contradiction,

(123) Schopenhauer ou Ed. v. Hartmann conçoivent la volonté comme indépendante de la pensée, se pensent la volonté "inconsciente" comme principe originel créateur. La "philosophie de la liberté" vise la confrontation avec le philosophe de l'inconscient, Ed. v. Hartmann. L'affirmation centrale de Steiner est la suivante : la volonté est l'idée en tant que force. La volonté en tant que force originelle indépendante de la pensée est une projection théiste, elle fonde une métaphysique, même si c'est la meilleure. Steiner oppose la métaphysique de la volonté de Hartmann à la volonté en tant qu'expression de la pensée (fondée en soi) :

"Il est donc indubitable que dans la pensée, nous tenons les événements du monde à une extrémité, où nous devons être présents si quelque chose doit se produire. Et c'est justement ce dont il s'agit. C'est tout de suite la raison pour laquelle les choses me paraissent si mystérieuses : le fait que je sois si peu impliqué dans leur venue en l'état. Je les trouve simplement, mais lors du penser, je sais comment c'est fait. C'est pourquoi il n'y a aucun point de départ plus originel que la pensée pour observer tout ce qui se passe dans le monde. (...)



[Avec cela] je considère pour suffisamment justifié lorsque je pars de la pensée dans mon observation du monde. Lorsqu'Archimède inventa le levier, il pensa qu'il pourrait, à l'aide de celui-ci, faire sortir tout le cosmos de ses gonds, s'il trouvait seulement un point sur lequel il pourrait appuyer son instrument. Il avait besoin de quelque chose qui soit porté par soi-même et non par autre chose. Dans la pensée, nous avons un principe qui existe par lui-même. C'est à partir de là qu'il faut essayer de comprendre le monde. Nous pouvons saisir la pensée par elle-même. La question est seulement de savoir si nous pouvons aussi saisir quelque chose d'autre à travers elle. (...)

Nous devons d'abord considérer la pensée de manière tout à fait neutre, sans rapport avec un sujet pensant ou un objet pensé. Car dans le sujet et l'objet, nous avons déjà des concepts qui sont formés par la pensée. On ne peut pas le nier : avant que d'autres choses puissent être comprises, elles doivent devenir la pensée. Celui qui le nie oublie qu'en tant qu'être humain, il n'est pas un élément initial de la création, mais son élément final. C'est pourquoi, pour expliquer le monde par des concepts, on ne peut pas partir des premiers éléments temporels de l'existence, mais de ce qui nous est donné comme le plus proche, comme le plus intime. Nous ne pouvons pas nous transporter d'un bond au début du monde pour y commencer notre réflexion, mais nous devons partir du moment présent et voir si nous pouvons nous élever de ce qui est postérieur à ce qui est antérieur. Tant que la géologie a parlé de révolutions imaginaires pour expliquer l'état actuel de la Terre, elle a tâtonné dans l'obscurité. Ce n'est que lorsqu'elle a commencé à examiner les processus qui se déroulent encore actuellement sur la Terre et à en déduire ce qui s'est passé dans le passé, qu'elle a gagné un terrain sûr. Tant que la philosophie acceptera tous les principes possibles, comme l'atome, le mouvement, la matière, la volonté, l'inconscient, elle flottera/planera dans l'air.

Ce n'est que lorsque le philosophe considérera le dernier absolu comme son premier, qu'il pourra atteindre son but.

Or, ce dernier absolu, auquel l'évolution du monde est parvenue, est la pensée.

Il y a des gens qui disent : nous ne pouvons pas déterminer avec certitude si notre pensée est juste ou non. Dans cette mesure, le point de départ reste donc en tout cas douteux. C'est aussi raisonnable que de douter de la justesse d'un arbre en soi. La pensée est un fait ; et parler de la justesse ou de la fausseté d'un tel fait,

130

inaccessible à la pensée logique. Si "Dieu", le principe créateur originel, l'univers ou la pensée qui veut/voulante, se multiplie dans les corps humains, il est, en tant qu'"Un", la force agissante dans tous les corps, l'"espèce humaine" : à la fois intemporelle-éternelle et actualité la plus pure, l'*actus purus* divin des scolastiques. La plus pure négation de soi, la plus pure auto-extériorisation de soi, le *passer*, est son essence. Ou plutôt : son essence est la dés-essentialisation. On rencontre la dé-restauration/dés-essentialisation à l'intérieur du "métabolisme".

"La matière passe jusqu'au point zéro. La force passe jusqu'au point zéro dans notre propre organisme du fait que nous pensons théoriquement. Et nous ne serions pas des humains si nous ne pensions pas théoriquement, si l'univers ne mourait pas continuellement en nous. Grâce à l'extinction de l'univers, nous sommes en fait des êtres humains conscients d'eux-mêmes, qui peuvent en venir à penser à l'univers. Mais en se pensant en nous, l'univers est déjà un cadavre. La pensée sur l'univers est le cadavre de l'univers. Ce n'est qu'en tant que cadavre que nous prenons conscience de l'univers et que nous devenons des humains. Un monde passé s'éteint donc en nous jusqu'à la matière, jusqu'à la force, [jusque dans le zéro]. Et ce n'est que parce qu'un nouveau monde naît aussitôt que nous ne remarquons pas que la matière disparaît et renaît". ⁽¹²⁴⁾



Ou encore : l'essence de Dieu ("le monde est Dieu...") est le passer ou la dés-essentialisation, afin que ses créatures soient *un jour* égales, voire supérieures à Lui, afin qu'elles soient des *libres* et non des conditionnées-de-l'extérieur. ⁽¹²⁵⁾ Mais pour l'instant, Dieu *devrait* faire du vouloir des créatures humaines taillées dans sa chair et ses côtes son propre vouloir, il devrait faire naître les humains comme "un nouveau monde", il devrait prendre en main lui-même leur "volonté" - comme leur destin ou karma. Dieu s'est enchaîné lui-même à la croix dans les représentations-je de ses créatures animales, en tant que force créatrice originelle, il devait considérer les représentations du mouvement de *ses frères et sœurs provisoires* comme les siennes, il devait assumer leur "culpabilité", il devait, en tant qu'"idée agissante", actionner, orchestrer, être l'action de ses créatures : toujours avec le regard fixé sur le but : la liberté, la découverte de son propre être comme *résurrection de l'ancien*, du cadavre de l'univers - encore une fois :

"le guide/pilote du monde s'est défait de son pouvoir, a tout remis à l'humain, avec anéantissement de son existence particulière, et a assigné à l'humain la tâche : continue d'agir/œuvrer. "

...Je l'ai au moins suggéré dans mon livre "Des énigmes de l'âme", que l'humain est un être tri-articulé : en tant qu'humain nerveux et sensoriel, porteur de la vie de la pensée, de la vie de la perception ; en tant qu'humain rythmique - respiration, circulation sanguine - porteur de la vie des sentiments ; en tant qu'humain métabolique (des membres) porteur de la vie de la volonté. Mais comment se déploie alors, lorsque

est dénué de sens. Je peux tout au plus avoir des doutes sur le fait de savoir si la pensée est utilisée correctement, comme je peux douter qu'un certain arbre donne un bois adéquat pour un instrument approprié. Montrer dans quelle mesure l'application de la pensée au monde est juste ou fausse, telle sera précisément la tâche de cet écrit. Je peux comprendre que quelqu'un doute que la pensée puisse déterminer quelque chose sur le monde, mais je ne comprends pas comment quelqu'un peut douter de la justesse de la pensée en soi. ..."

(Philosophie de la liberté, chap. La pensée au service de la conception du monde, GA 4, p. 50)

(124) 18 décembre 1920, Dornach, GA 202

(125) Le plus tard dans le temps en tant que présent, ou : la créature évolue de la créature au Créateur (-conscience), à travers l'erreur vers la "connaissance de soi" de l'Être-Créateur qui se "multiplie" et quand même reste Un : c'est la formule fondamentale de tout savoir des mystères.

131

la volonté est développée de plus en plus en amour, dans l'humain du métabolisme ? En ce que l'humain est un acteur/agissant, de telle sorte que la matière/la substance est en fait continuellement dépassée/surmontée. Et qu'est-ce qui se déploie dans l'humain en se développant dedans en tant qu'être libre dans la pure pensée , qui est cependant nature à mesure de volonté et cohérente? Il apparaît la substance. Nous voyons dans l'origine de la matière/substance. Nous portons en nous ce qui fait apparaître la matière : notre tête ; et nous portons en nous ce qui détruit la matière, où nous pouvons voir comment la substance est détruite : notre organisme des membres, notre organisme métabolique. ... Ce n'est pas comme une faiblesse de la pensée à laquelle l'humain s'adonne lorsqu'il accepte des atomes rigides et éternels. Ce qui nous est donné par la pensée de la réalité, c'est que le substantiel est continuellement dissout jusque dans le zéro.



C'est seulement parce que, lorsque la substance disparaît, une nouvelle matière apparaît continuellement, que l'humain parle d'une constance de la substance..." (126)

La base du développement-je est la sécrétion, produit final de l'alimentation. A Koberwitz, la physiologie du cerveau est abordée le 16 juin 1924, en plein cours "d'agriculture/d'économie de pays/gestion de campagne" :

"Prenez tout le processus organique. Tout ce qui se passe, tout ce qui apparaît dans le cerveau en tant que terrestre-matériel, est simplement éliminé, c'est l'élimination du processus organique. La matière terrestre est éliminée pour servir de base au je. Or, une certaine quantité de matière terrestre est capable, sur la base du processus qui se forme à partir de l'ingestion de nourriture par la répartition digestive dans le système métabolique-membres, de conduire les aliments terrestres dans la tête et le cerveau, il y a une certaine quantité de *substantialité* terrestre qui passe par ce chemin et qui est ensuite *correctement éliminée* dans le cerveau. Mais cette matérialité alimentaire n'est pas seulement séparée dans le cerveau, mais déjà sur le chemin dans l'intestin. Ce qui ne peut être élaboré plus loin est séparé dans l'intestin, et c'est là que vous rencontrez une parenté que vous trouverez extraordinairement paradoxale, mais qui ne doit pas être ignorée si l'on veut comprendre l'organisation animale et humaine. Qu'est-ce que la masse cérébrale ? La masse cérébrale est tout simplement *la masse intestinale conduite à sa fin. L'élimination prématurée du cerveau passe/va par l'intestin.* Le contenu de l'intestin est, par ses processus, tout à fait apparenté au contenu du cerveau. - Si je parlais de manière grotesque, je dirais qu'*un tas de fumier avancé est ce qui se répand dans le cerveau*, mais c'est objectivement absolument correct. C'est le fumier qui, par son propre processus organique, est transformé en la *masse noble du cerveau et devient la base pour le développement-je.* Chez

(126) 19 décembre 1920, Dornach, GA 202... - On trouve aussi des indications sur la pensée pure chez Massimo Scaligero, La lumière, chapitre VII *La méditation comme chemin vers l'imagination créatrice*, sous-chapitre 5 :

Si la méditation est pratiquée de manière correcte, on cesse de penser avec l'organe éthérique-physique. On ne recourt pas au système nerveux, dont le mouvement vital est à l'origine de la pensée ordinaire, mais on s'élève au niveau des forces qui ont construit le système nerveux. On commence à se mouvoir par la pensée dans les forces originelles du je. - Au début, la pensée dont il faut partir doit encore s'appuyer sur les mouvements de ces forces subtiles qui, dans la représentation ordinaire, agissent en lien avec le cerveau. Celui qui est assez persévérant pour rechercher toujours à nouveau la concentration - son abandon volontaire - libérera ainsi les forces intérieures de la contrainte de devoir se lier au cerveau, c'est-à-dire à la nécessité dialectique. Ce qui, dans les courants éthériques, est de nature plus spirituelle, se détache alors des forces nécessaires aux processus physiologiques du cerveau, auxquels est liée la représentation discursive. La pensée cesse alors d'être conditionnée par ces processus, elle commence à s'articuler dans une vie éthérique qui ne laisse pas sa lumière s'éteindre, mais la saisit et la met en valeur sous des formes inhabituelles. Ce faisant, la pensée trouve de nouveau sa faculté d'image originaires".

132

l'humain, la plus grande partie possible de l'engrais du ventre est transformée en engrais du cerveau, parce que l'humain porte son je sur la Terre ; chez l'animal, il y en a moins, c'est pourquoi il en reste plus à l'intérieur de l'engrais du ventre, qui est ensuite utilisé pour la véritable 'fertilisation'". (127)



La comparaison fumier/cerveau resp. engrais/pensée se poursuit le 17 juin 1924 (lors d'une discussion avec les plus jeunes participants au cours), la *question centrale de l'engrais réapparaît ici, en lien avec le "Chemin de l'organisation anthroposophique de l'être du maître du domaine à l'organisation anthroposophique du bien"* :

"...Quand on dit naturellement de telles choses ..., on se trouve, j'aimerais dire, dans la lumière d'une certaine insolence. Car ceux qui sont devenus vieux au vingtième siècle, non pas d'une manière spirituelle, mais d'une manière conventionnelle, ne ressentent pas le sentiment très profond que l'on peut éprouver lorsqu'on est obligé de désigner le cerveau de l'humain comme quelque chose qui s'est développé de la même manière - seulement un peu dans une autre direction - que le fumier. Mais ressentez ce *forçant qui pénètre dans l'humain* : que le cerveau est comme un tas de fumier qui se forme. Et ressentez aussi comment, dans la fertilisation, ce *s u b s t a n t i e l fertilisant est rendu aux forces créant les mondes, afin que l'esprit puisse le capter dans un sens beaucoup plus élevé que celui où l'esprit humain peut recevoir ce qui lui est donné de l'intérieur de substance.*

Regardez maintenant cet humain : il absorbe la substance extérieure, il n'a aucune idée de ce qu'il absorbe de l'extérieur avec les plantes cultivées, il est ignorant de ce qu'il absorbe de l'extérieur. Et voilà que ça commence à travailler en lui *par la puissance des dieux*. Il commence déjà à travailler lorsque, sur sa langue, il transforme en goût ce qu'il reçoit de l'extérieur. Il retient là encore quelque chose dans la simple sensualité/sensorialité avec laquelle les choses *sont transformées* là. Ensuite, cela disparaît de la conscience et une chose forte pleine de sagesse apparaît. Tout cela dans l'humain se transforme et court à ce que nous puissions saisir l'esprit, et ce que nous avons ainsi transformé inconsciemment s'écoule *dans le tas de fumier/fumure qui remplit le cerveau*. Apprenons à penser de telle sorte que nous soyons maintenant vraiment obligés, en tant qu'êtres humains, de *remettre ce fumier au monde* de la manière correcte, que nous ne l'utilisions pas comme si nous voulions faire des petites machines pour les enfants avec du fumier compressé ! C'est ainsi que l'humain contemporain utilise son cerveau. *Il ne fertilise pas les champs spirituels avec son cerveau pour que l'esprit puisse agir sur ces champs spirituels*, il fait des mécanismes avec ce qui est là. Et voyez, si l'on sait maintenant à *quoi le cerveau est destiné* : *aux dieux qui viennent bas vers les humains de fertiliser les champs d'esprit*, - si l'on obtient alors ce respect timide qui résulte d'une telle observation intérieure de la chose, si l'on apprend à pressentir ce qui se passe justement dans l'inconscient et le subconscient, et qu'on en vient ensuite à intégrer dans sa connaissance la *nature modelée sur l'humain*, à l'observer *réellement avec le fumier*, on voit alors comment ce qui agit inconsciemment tout de suite en l'humain devient *lentement et progressivement conscient*. ... Tout cela nous donne la conscience, que nous disons à nouveau que lorsque nous montons dans la nature à la surface de la terre, nous sommes dans le ventre de l'être cosmique. Et nous retrouvons alors cette sensation que je n'ai plus vraiment éprouvée que lorsque, tout petit, j'ai fréquenté des mineurs, pas des mineurs de charbon, mais des mineurs qui allaient chercher des métaux. Oui, il y en avait encore quelques-uns parmi eux qui savaient que lorsqu'on descendait sous la surface de la terre, alors

(127) Koberwitz, 16 juin 1924, GA 327, *Bases pour la prospérité de l'économie des campagnes/de l'agriculture*, p. 201



on rencontre des esprits qu'on ne trouve pas à la surface ; on y rencontre les organes avec lesquels la terre rêve et pense à l'univers. Là, la pensée était encore quelque chose qui vivait dans la Terre. On savait encore que si l'on regarde vers le haut, on regarde des étoiles abstraites, mais que si l'on se familiarise un peu avec ce qui se trouve sous la terre, on voit alors dans l'univers et ce que l'on peut désigner par ce que sont des images, mais des images qui naissent et qui sont vraiment des images vivantes". ⁽¹²⁸⁾

Il doit d'abord être détruit quelque chose de substantiel, pour que la volonté puisse se placer

Là où est de la substance, c'est là que doit se fixer le spirituel-âme. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'être humain si vous ne les cherchez pas avec la connaissance intuitive. Et a i n s i l'humain est en fait une connaissance réalisée, objective

Le dieu s'était répandu dans son monde, il n'était plus un démiurge extra-mondain, un législateur tyrannique, lorsqu'il s'est uni complètement à son monde terrestre *en tant que son fils*. En tant que son fils, il devait dire : personne ne vient au Père que par moi, car je suis le chemin, la vérité et la vie. En tant que son fils, il a dit : personne ne vient à la pensée que par moi. Ou, mieux : personne ne devient penseur que par moi, car moi, le penseur incarné, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. Je suis la chair et le sang de la Terre qui deviendra Soleil. - En tant que magicien du monde physique (en tant que force originelle ou force de la mémoire de son propre devenir), mon Père agira en tant qu'esprit de votre monde de matière, en tant que Théos ou Zeus et Déméter, en tant que mère originelle et père originel, selon vos représentations lucifériennes de l'action, dans le flux des mouvements du corps, jusqu'au meurtre et à l'assassinat parmi vous, âmes aveugles. Celui qui "ne fait qu'un avec le Père", le Christ, transformerait la *punition* de Dieu pour l'action pécheresse - de lui-même - en *amour* pour l'action erronée de ceux qui ne se doutent de rien, *assumerait la culpabilité/faute* pour leur action éloignée de Dieu, serait dorénavant le transformateur personnel et aimant des lois impitoyables du karma, accompagnerait à l'avenir la force de conscience luciférienne des âmes dans le royaume de la mort... Car les âmes ne pourraient pas savoir "ce qu'elles font" :

QUI, dans leurs corps, est en réalité l'acteur, *qui*, à partir de l'action de "l'incarnation passée", a assuré/soigné - karmiquement - à la fois la chorégraphie de ces "incarnations" et le mouvement quotidien. Celui qui a écrit, peint, joué les bio-graphies comme sa pédagogie du monde, qui *a imaginé* le bonheur et la souffrance des frères et sœurs à venir, *comme l'actualité du monde*. En tant que berger et pilote, en tant que directeur de ses émanations, des hiérarchies, de la substance du monde : en tant que régent de la "première hiérarchie", maître du karma, en tant que trônes, séraphins, chérubins - en tant que puissances physiques et spirituelles, mais toujours en tant que PENSÉE créatrice du monde, de même nature que l'intuition du premier humain véritable, qui *s'éveillerait* à son essence propre et délivrerait ainsi toute la création de l'aveuglement. Comment ? En saisissant la compétence de la force créatrice originelle comme sa compétence.



En faisant de la toute-puissance aimante du Dieu originel apparu *personnellement*, c'est-à-dire *en chair et en os*, en Christ, sa *chose d'humanité* propre d'origine.

Insertion : Le 22 septembre 1924, Steiner parle aux prêtres de la transsubstantiation, où se manifeste encore comme seul "lieu" fondamentalement une compréhension pour le fait de *l'unité du*

(128) Reproduit dans "*Die Erkenntnisaufgabe der Jugend (La tâche de connaissance de la jeunesse)*", Dornach 1957, p. 114 f

134

spirituel et matériel :

"... Représentons-nous que nous ayons le calice à l'intérieur duquel la transsubstantiation s'effectue. Par la transsubstantiation, les humains cherchent le chemin vers le Père, vers cette puissance créatrice du monde originel qui y est présente en toute réalité, qui ne peut donc pas être trouvée si l'on va unilatéralement vers le spirituel ou unilatéralement vers le matériel, mais qui est trouvée si l'on découvre directement l'unité du spirituel et du matériel. ... Et c'est ainsi que l'humain, en regardant ce qui se présente partout dans le physique, peut trouver lors de la transsubstantiation le spirituel entièrement caché du physique, le règne des séraphins, des chérubins, des trônes, dont le règne caché apparaît comme substance physique. ..." (129)

Oui, qui était donc celui qui, en tant que mourant permanent, "mettait" son spirituel à la disposition des créatures - en créant de la matière, il faisait apparaître la vie vitale des "humains", comme leur "volonté" ?

En détruisant la substance, en "dessinant" dans le minéral cristallisant son essence en tant qu'esprit à puissance de je, en tant que "conscience", en tant que "matière négative" ? Toujours *actus purus*, un autre, et quand même toujours :

Lui-même. Toujours lui-même : Vouloir comme pensée, penser comme vouloir, se souvenir comme manifestation substantielle, comme "transsubstantiation" ou "histoire". En tant que changement de substance et de force, transformation de substance et de force, en tant que ce qui est en mouvement dans les corps, en tant que l'essence même de ses créatures, en tant que leur "organisation-je". En tant que métabolisme, en tant que mystère quotidien de la vie, dont l'étape finale est toujours la mort des humains, la reprise de ses "idées" de créateur dans l'événement unificateur de la mort, qui peint en premier ce souvenir de la vie, la récapitulation des nouvelles et des romans de sa plume, comme un tableau grandiose devant l'âme incorporelle et éphémère. Utilisant les morts de ses créatures comme des pauses créatives, pour ainsi dire - créant de nouvelles incarnations, de nouveaux plans de jeu biographiques : LUI-MÊME, le je supérieur des futurs frères et sœurs qui devaient un jour être plus élevés que LUI. (130) Qui était-ce donc ? Était-ce un humain du passé ? Ou était-ce un humain concret qui découvrait le passé apparent comme "sa" pensée ? Qui pratiquerait l'investissement risqué de Dieu dans ses créatures occultées lucifériennement comme "son" investissement ? Qui leur transmettrait, dans une action pédagogique, le véritable enseignement de l'Anthropos originel, en s'immergeant dans leur monde de langue et de représentation ? En luttant pour les mots, en se donnant toujours sans réserve ?



"Le spirituel-âme humain s'immerge complètement dans le métabolisme, de sorte qu'il disparaît même en tant que spirituel-âme. On ne le retrouve pas. On ne le retrouve pas non plus empiriquement de

(129) 22 septembre 1924, GA 346, p. 266 - La veille, le 21 sept. 1924, dans le même cours, la désintégration et la perforation du cerveau sont expliquées comme condition de "l'entrée" du spirituel dans le cerveau :

....Cette dégradation, qui montre la corporalité dans un processus de destruction continu, est cependant destinée - parce qu'elle est une dégradation dans le physique - à accueillir le spirituel, de sorte que l'esprit puisse alors vivre dans les processus de dégradation physique. Dans l'organisme humain, le spirituel ne vit pas dans les processus de construction. Lorsque l'être humain grandit, lorsque les processus physiques sont en augmentation, le spirituel est réprimé, il n'est pas encouragé. C'est une idée tout à fait stupide de la part des matérialistes de penser que l'humain n'a qu'à purifier dans son cerveau la vie qui germe et se développe, et que la suite des processus vitaux s'y affine, se transforme, et que cela signifie penser. Le cerveau, s'il représentait une simple continuation des processus de digestion, n'aurait qu'une expérience intérieure sourde et végétale. Ce n'est qu'en se dégradant, en se décomposant continuellement, en étant pour ainsi dire perforé par les processus physiques, que le spirituel entre dans le cerveau." (GA 346, P. 250)

(130) Cf. la suite de la *correspondance* : "Onze lettres sur la réincarnation", éditions Fornasella, 1954.

135

nouveau ... entre l'intention et le fait qui s'est produit, la volonté va en bas qui se joue, entièrement dans le matériel de l'organisme physique. On peut suivre cela exactement par l'intuition ; celle-ci descend dans l'essence la plus intime de l'organisme. L'acte de volonté va jusqu'au métabolisme. ... C'est exactement comme si je devais d'abord brûler quelque chose dans mon bras, lorsque j'en ai besoin pour exprimer ma volonté. Il faut d'abord que quelque chose parte ... - Il faut d'abord que quelque chose de substantiel soit détruit pour que la volonté puisse s'y asseoir. Là où il y a de la matière, c'est là que le spirituel-âme doit se fixer. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'humain si vous ne les cherchez pas avec la connaissance intuitive. ..."⁽¹³¹⁾

Les créatures ne comprendraient tout d'abord **jamais** cela, parce qu'elles vivraient toujours l'action, voire la pensée luciférienne **dégradée de dieu** de leur "âme", qui était toujours un corps physique et spirituel, comme une action "propre", ce qu'elle ne serait en réalité (c'est-à-dire en tant qu'événement *conscient*) que dans un avenir lointain, lorsqu'elles auraient racheté le Lucifer porteur de lumière dans le "Christus verus Luziferus", lorsqu'elles pourraient se plonger intuitivement dans la destruction de la matière et le devenir de la matière. (Toutes les déclarations de Ballmer doivent être comprises dans le contexte *didactique* qui résulte du fait de ne pas encore arriver au but, de la différenciation entre la conscience normale actuelle ("séparée par Lucifer") et le fondement originel porteur de la conscience (au singulier), le "divin" créateur en général. Ballmer distingue l'"humain" - l'entité globale - du "sous locataire" de l'humain, la "conscience normale" - cette distinction est de nature didactique : la conscience normale fait *toujours* partie de l'entité globale "humain", elle est *produite* en permanence par celle-ci). - Ils croiraient, comme Du Bois-Reymonds, que leur âme - comme le cavalier sur son destrier - est à chercher dans le cerveau : que l'âme est condamnée à diriger le corps *obscur* (matérialistement *représenté*) via le cerveau.⁽¹³²⁾ - au lieu de s'attendre à trouver dans le corps divin sa propre âme créée



par Dieu, qui a à "recevoir" le Christ. ⁽¹³³⁾

Le pas de trois historique fatal dans l'actuelle représentation égocentrique préparée par Lucifer est le suivant : a) il n'y a pas de "volonté", il n'y a que des intentions mentales, des motifs/des raisons de bouger, des représentations intentionnelles. b) Celles-ci sont un pur processus dans le système nerveux central. c) Dans le laboratoire anatomique, tous les phénomènes neurophysiologiques sont interprétés dans le sens de a) et b).

A cette situation scientifique factuelle s'oppose l'image suivante :

(131) 26 octobre 1922, GA 314, p. 94

(132) Cf. *Correspondance*, p. 36

(133) Le livre de Wachsmuth "*Ätherische Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch (Forces formatrices éthériques dans le cosmos, la Terre et l'humain)*" (éd. 1924) se termine par une référence au *centre du monde*, à la *rédemption de Dieu le Père* dans la mort de Dieu le Fils *qui lui ressemble* : "La descente du Christ sur la Terre signifie donc en vérité un événement cosmique qui a orienté l'évolution de l'*organisme monde englobé par Dieu le Père* dans des voies entièrement nouvelles, lui a donné un nouveau sens véritable, un acte qui représente pour le monde de l'involution la rédemption, le centre à partir duquel la véritable ascension peut seulement commencer. (...) La connaissance christifiée des temps à venir pourra seule comprendre le monde, parce qu'elle pourra reconnaître, à côté du commencement et de la fin du monde, aussi les réalités qui ont été commencées par le *centre du monde*". (p. 284)

136

Perspective - "Je suis un autre"



C'est l'"organisation-je" *elle-même* qui agit sur les intentions, les pensées de la conscience diurne : un événement *magique* issu de l'intemporalité "anti-matérielle" des corps éthérique, astral et je. L'effet n'est pas de nature causale, car la volonté (l'"organisation-je") n'agit pas sur un corps extérieur, mais sur le corps propre ou "propre à Dieu". Dieu, l'Absolu, le je, s'agit lui-même. La volonté S'agit en tant que mouvement corporel, en tant que changement de substance, toujours en tant que destruction active du monde et renaissance du monde, *en fait un changement de monde ou de corps*. En tant que changement de substance, il contient toutes les signatures des étapes cosmiques de la création : chaleur (Saturne), air (Soleil), fluidité (Lune), cristallinité (Terre). Le changement de matière est la philogenèse dans l'ontogenèse. Le je provisoire, l'âme, l' "humain" en tant que créature est impliqué dans l'événement :

"Et aussi vrai que dans l'âme, c'est le je qui domine lorsque l'âme est consciente, aussi vrai que dans le corps, c'est la divinité qui domine. Vous ne devez pas vous adresser à votre corps comme étant le vôtre, car le corps n'est pas de l'humain, il est de Dieu". ⁽¹³⁴⁾

Les interprétations anthroposophiques récentes de la doctrine de la volonté de Steiner échouent à cause du problème de l'acausalité, la volonté est conçue localement et temporellement comme une chose opposée au corps, qui "agit" sur un corps. (Cette disposition sera largement évoquée plus loin) - Le problème principal des explications physiologiques de la volonté est la causalité dans le déroulement linéaire du temps *représenté*. Les contenus anthroposophiques risquent aussi d'être pensés dans le cadre d'un schéma de "réalité" spatio-temporel. A cela s'oppose l'anthropomorphisme conséquent, le vécu réel des phénomènes, l' "événement/le devenir", donc en aucun cas un événement purement pensé - et ce en tant que vécu éveillé, rêvé et endormi (ce dernier est subconscient - n'est qu'un "vécu" potentiel). Seule l'organisation je ("propre à Dieu"), la volonté "subconsciente", endormie, peut dire d'elle-même : je *me* meut. La conscience diurne ne peut que constater : le corps est un automate miraculeux : il est la source de toutes les fonctions vitales et sensorielles et permet les représentations de la volonté et les mouvements correspondants. Quand il en a assez, il me fait disparaître, il "dort", ou "meurt" : en fait, je dois, la conscience diurne, dire : un autre *est* moi, ou : *je suis un autre*.

Reproduction/décalque ou original ?

Que l'Un SE répète, c'est à l'intérieur de l'unicité des Meier, Müller, Schuster et Schneider, la grâce du Créateur.

Dès 1946, Ballmer amène ainsi la situation départ du discours académique sur les nerfs, qui ne connaît une "volonté" que comme activité neuronale du système nerveux central dans la mesure suivante, au point :

"Non, l'activité de l'humain n'est *pas une image-reflet/un décalque*, mais un original. Mais si l'humain 'agit' en vérité et en réalité (par exemple en bougeant la main ou la jambe, ce qui lui est ensuite communiqué par les 'nerfs moteurs'), alors c'est l'humain qui agit, qui est le *créateur* de l'humain. On ne comprend l'humain que lorsqu'on sait que 'l'essence de l'humain est le créateur de l'humain'. Mais comme l'humain est UN - créateur et créature -, nous portons en nous,



inconsciente, l'organisation corporelle l'action du Créateur en nous. Nous sommes dans la situation du Christ-Jésus qui a dit : 'Je et le Père (créateur) sommes Un'". ⁽¹³⁵⁾

La présentation précoce par Ballmer du problème physiologique de la volonté va en outre main dans la main avec le tri des reliques catholiques-théistes dans la "science fondamentale", la physique. Au centre se trouve une constatation que nous rencontrerons plus tard sous une forme similaire chez Gerhard Kienle : "*La doctrine catholique de la grâce de Thomas devait devenir physiologie pour être presque réparable*" :

"Comme pense aujourd'hui la science sur l'œuvre et de l'action (dont Luther a reconnu qu'elle est en réalité l'action du Créateur) ? Il existe aujourd'hui une conception physiologique fondamentale répandue dans le monde entier et reconnue par les scientifiques du monde entier, qui est le plus grand ennemi de la foi du Christ. Rudolf Steiner décrit cette doctrine physiologique valable sans restriction comme suit :

'Vous pouvez trouver dans de nombreux manuels de physiologie : Si nous bougeons d'une manière ou d'une autre la main ou la jambe, cela viendrait du fait que nous n'avons pas seulement dans notre organisme des nerfs qui vont des organes des sens au cerveau ou à la moelle épinière et qui y conduisent en quelque sorte le message ; mais partout la chose est présentée comme si, en face de ces nerfs, il y en avait d'autres, que l'on appelle nerfs moteurs, par opposition aux nerfs de la sensation ou de la perception. Ainsi, lorsque je vois l'objet, le message des organes des sens est d'abord conduit au cerveau, et l'on croit que la stimulation exercée à partir de là se répand d'abord sur un nerf qui va vers le muscle, et que c'est alors seulement qu'a lieu l'incitation au mouvement. Mais aux yeux de la science de l'esprit, il n'en est pas ainsi. Ce que l'on appelle le nerf moteur est effectivement là en tant que structure physique, mais ne sert pas à déclencher le mouvement, mais seulement à percevoir et à contrôler le mouvement lui-même, afin d'avoir conscience de son propre mouvement. De même que le nerf oculaire, par lequel vous percevez un processus extérieur, est un nerf sensitif, de même votre nerf musculaire, qui va vers la main, est un nerf sensitif pour contrôler le mouvement de votre main'. ⁽¹³⁶⁾

C'est donc maintenant la physiologie qui, en l'honneur de Martin Luther, prononce le jugement sur la doctrine catholique de la grâce : il n'est pas vrai que le mouvement de mon bras se produit par le fait et 'seulement alors' qu'une incitation au mouvement est transmise par mon cerveau au muscle ; il est plutôt vrai que l'auteur en moi est Dieu lui-même, qui est Un en tant qu'humain. L' 'œuvre' n'est pas la mienne, l'œuvre et l'action sont à chaque seconde de mon existence l'œuvre du Créateur. *La doctrine catholique de la grâce de Thomas devait devenir une physiologie pour être presque réparable.* Dans Meier, Müller, Schuster et Schneider, ce ne sont pas les Meier, Müller, Schuster et Schneider qui sont les auteurs de leurs actes, l'auteur dans Meier, Müller, Schuster et Schneider est le seul et unique Créateur, en tant qu'humain UN, qui se répète dans l'unicité de Meier, dans l'unicité de Müller, dans l'unicité de Schuster comme dans l'unicité de Schneider. Que l'Unique se répète, c'est la grâce du Créateur au sein de l'unicité du Meier, du Muller, du Schuster et du Schneider. De cette grâce

(135) Lettre à Agnes Kern, 19 février 1946, Fz. 121-003 f.



(136) 1er novembre 1910, Berlin, (*Psychosophie* 1ère conférence, *Die Elemente des Seelenlebens*[les éléments de la vie de l'âme], GA 115) (Remarque préliminaire : il ressort de cette présentation précoce de Steiner que celui-ci considère les nerfs musculaires comme les nerfs du sens du mouvement propre, ce que certains physiologistes anthroposophes contestent. Leur tâche est de permettre la conscience ("contrôle") du mouvement propre - conformément à la constatation de Ballmer : "Là où l'on agit et où l'on travaille, quelqu'un agit, comme lui-même et comme son spectateur").

138

la santé de notre physique, si malade, viendra aussi de là. La physique se contente - sans dignité - d'avoir comme principe de l'événement une hypothèse, un réel matériel mobile ou une plaisanterie de ce genre. La physique apprendra que le seul événement est le cadavre du Créateur en train de disparaître - sur le chemin de la résurrection des corps ; pour le 'mouvement', elle devra bien trouver le mobile, le Créateur donné. Dans la physique moderne, la possibilité hypothétique : "Toute science pourrait être une théologie à son sommet" est une réalité cynique, la physique moderne est la gloire de la théologie. - Si la physiologie moderne et la psychologie physiologique ne trouvent pas de volonté dans le secteur anthropologique, alors la 'mauvaise volonté' d'Augustin et de Luther - même en tant que volonté créée ! - à la mythologie historique. Il ne se passerait rien du tout dans la cause de l'humain si le Créateur lui-même ne voulait pas être la volonté créée, *en tant que spectateur*. Le prédicat du nombre ne s'accorde pas plus avec 'volonté' qu'avec 'humain' ; comme l'humain est un, ainsi en est-il de la volonté. Là où l'on agit et où l'on travaille, c'est UN qui agit, *en tant que Lui-même et en tant que son spectateur*. Tout ce qui arrive est l'action personnelle du cadavre en décomposition dans son voyage vers la résurrection des corps".⁽¹³⁷⁾

La position de Ballmer sur la "doctrine du mouvement" apparaît également clairement dans l'appréciation de la philosophie du logos de Schmalenbach :

"Même l'explication positiviste de Mach de l'action arbitraire comme action réflexe modifiée suppose donc que le mouvement d'un membre du corps est *déclenché* par des "processus moteurs". Selon Rudolf Steiner, cette doctrine est erronée, les prétendus nerfs 'moteurs' n'assurent pas le déclenchement du mouvement, mais transmettent la *perception du mouvement effectué*. *Mais comment Steiner peut-il alors défendre la doctrine d'une "conscience du mouvement propre" ?* Le physicalisme conséquent ne doit pas comprendre la "conscience du mouvement propre" comme une illusion et une fiction comme si elle était utile à la vie et non scientifique. Pour le physicien, le sujet du mouvement est uniquement la substance unique du monde, et celle-ci n'a pas de conscience. Un *se savoir* le "mouvement propre" de l'humain particulier est une impossibilité pour le physicalisme conséquent.

On peut se demander ici si l'espoir et l'exigence de la philosophie de Herman Schmalenbach, selon laquelle la science doit être une 'connaissance du logos', veut libérer le regard pour une *doctrine de la perception révisée*. Cette doctrine de la perception révisée connaît et comprend les faits des perceptions sensorielles qui se produisent sans notre intervention comme l'action créatrice du se-rendre-perceptible du logos . L'objet de notre perception est le monde se *percevant* lui-même, le Logos, 'l'humain' en tant que tel, un par qui ceux qui portent le nom d'humain participent à la *réalité*. Nous sommes impliqués dans l'activité de l'Un en tant que participants avec notre



activité perceptive humaine individuelle. Si le mouvement propre 'réel' est réservé au Logos,

(137) Extrait d'un manuscrit (1947), *Projet pour une nouvelle édition prévue d'A. E. Biedermann : "Das christliche Dogma in seiner geschichtlichen Entstehung (Le dogme chrétien dans son apparition historique)"*, chap. *Sur la pneumatologie et la sotériologie*. Le texte se trouve en tant que partie III dans "Umriß einer Christologie der Geisteswissenschaft (Esquisse d'une christologie de la science de l'esprit)", p. 152 s., avec postface du professeur Dr Karen Swassjan, Rudolf Geering Verlag, Dornach 1999.

139

alors 'conscience du mouvement propre' signifiera pour l'humain individuel : *perception* du mouvement propre en vertu de la participation au 'réel', c'est-à-dire à l'agent". ⁽¹³⁸⁾

Un autre penseur qui, à peu près en même temps que Ballmer, a soulevé le problème "image ou original" - finalement identique à la question d'une compréhension authentique du logos ou du Christ - est Edgar Dacqué. Dacqué a vécu à Leipzig jusqu'en 1945 et a publié plusieurs livres dans lesquels il a développé une cosmogonie et une anthropologie originales. Son dernier ouvrage s'intitule "La forme originelle" et culmine dans la question de la rédemption de Dieu par l'humain destiné à la liberté. Ses réflexions éclairent les explications de Ballmer d'un autre point de vue (p. 214) : "Oui, si Dieu avait laissé la création et l'humain devenir incassables/résistant - eh bien, Dieu serait resté seulement Dieu, et il n'y aurait pas eu de création et de dépouillement de son essence, mais il y aurait eu au plus haut point une création panthéiste, précisément la création qui n'aurait justement pas été celle conçue dans le christianisme, mais celle qui correspond à la philosophie des Lumières. Mais ce que Dieu créa était une vraie création, une vraie création et une vraie construction, pas seulement une image de soi-même ; c'était une essence avec une liberté intérieure, et c'est justement la liberté intérieure qui, malgré la rupture, était la valeur la plus élevée, la valeur morale... Dans cette liberté, Dieu, le Créateur, a finalement affirmé la Création elle-même par sa mort sacrificielle avec l'amour impensable qui ne pouvait devenir et agir de manière vivante que de cette manière. Mais cela, en tant que but ultime, est devenu plus que toute sauvegarde non libre de l'œuvre". - Nous reviendrons plus tard sur le cheminement de la pensée de Dacqué.

(NB - Dans l'islam ésotérique, la forme de l'humain est considérée comme un "témoignage de Dieu". La créature reste soumise à la volonté du Créateur - de même que dans les systèmes de pensée occidentaux plus récents, elle est un produit de données naturelles et reste soumise à celles-ci - jusque dans sa capacité de mouvement. Dans ces conceptions "verticales" du monde, la liberté est a priori impensable. Le matérialisme moderne se contente de réduire les forces formatrices "divines" à des "lois naturelles", en oubliant leur origine spirituelle riche en traditions. Le 6e imam (Schia) constate : "La forme humaine est le plus grand témoignage de Dieu dans sa création. Elle est le livre qu'il a écrit de sa main. Elle est le temple qu'il a construit avec sa sagesse, le lieu de rassemblement des formes de l'univers entier. Elle est la preuve valable contre toute négation". (Cité dans Rudolf Frieling, *Christentum u. Islam (Christianisme et Islam)*, Urachhaus 1977) - A la différence du judaïsme, de l'islam, du catholicisme et du matérialisme académique, l'anthroposophie fait finalement l'humain déterminé "maître de l'idée" ou "maître des lois de la nature". L'avenir de l' "humain"



créé ne réside pas dans le processus de croissance naturel organique et constructif, mais dans la déconstruction de celui-ci, dans le "remplacement" de celui-ci par la volonté cosmique (à s'approprier peu à peu), l'"esprit". De ce point de vue, l'ensemble de la "création" se compose d'un passé cosmique, d'un présent terrestre, d'un futur cosmique, qui se rencontrent en permanence dans la physiologie trichotomique de l'humain).

(138) Sur la conversation entre les facultés (Zum Gespräch zwischen den Fakultäten) (1951), in : *Ehrung - des Philosophen Herman Schmalenbach*, Ed. LGC, 2006, p. 150 f.

140

La fonction unitaire des nerfs comme *discernement et fait de vision du monde*

Le jeune médecin Kienle et le caractère inachevé et immature d'un écrit qui ne sera publié qu'en 1992

Onze lettres sur la réincarnation - l'intégration de la question des nerfs dans le drame de la création

Kienle, plus jeune d'une génération que Ballmer, a abordé la thématique des nerfs moteurs sur un plan de science spécialisée, contrairement à ce dernier. Dès son plus jeune âge, Otto Palmer avait attiré son attention sur la position de Steiner par rapport à la physiologie nerveuse courante. ⁽¹³⁹⁾ Après son doctorat en 1948 à l'Institut de physiologie de l'Université de Tübingen, il se consacre intensivement à la question des nerfs, puis rédige en 1950 l'article "Die Grundfragen der Nervenphysiologie" (Les questions fondamentales de la physiologie nerveuse), pour lequel, selon l'introduction, "les suggestions sont dues à Rudolf Steiner". Kienle constate qu'il voulait "développer les concepts à partir de la chose. Ce faisant, il s'est efforcé de les former le plus indépendamment possible des précédentes". La "chose" à partir de laquelle Kienle veut travailler le conduit au résultat de compléter la position universitaire des deux types de nerfs par la conception selon laquelle une fonction de perception (pour "diriger la volonté") serait à attribuer aux nerfs moteurs. Dans la revue "Das Goetheanum", Hermann Poppelbaum qualifie le travail de Kienle d'étape la plus importante à ce jour vers une "physiologie de la liberté". Le fait déterminant pour l'origine de la "correspondance" réside dans le fait que Kienle désigne dans son traité Rudolf Steiner comme l'auteur de cette théorie nerveuse élargie.

Anticipation : - Le biographe de Kienle, Peter Selg, déforme la vue sur ces préceptes : l'attachement de Kienle au principe d'excitation, le postulat de la capacité de perception des nerfs "moteurs", de leur "fonction conductrice d'impulsions" au niveau des bifurcations nerveuses, est réécrit par Selg en "prestation de perception possible", formulée avec prudence. Selg passe notamment sous silence pour le lecteur le point qui a été le véritable déclencheur des lettres entre Ballmer, Poppelbaum et Kienle : Kienle désigne Steiner comme l'auteur de sa théorie des "nerfs moteurs perceptifs". - Contrairement à Selg, Wolfgang Schad, qui publie pour la première fois en 1992 l'original de "Grundfragen der Nervenphysiologie" de Kienle, ne peut se permettre de relativiser a posteriori le contenu du manuscrit. ⁽¹⁴⁰⁾ Sachant qu'il s'agissait là d'une



trouvaille délicate, dont la republication allait en outre à l'encontre de la volonté de l'auteur, décédé entre-temps.

(139) Ballmer connaissait aussi Palmer depuis son époque à Dornach. Dans une lettre du 1er février 1951, ce dernier se souvient : "La scène de présentation dans la menuiserie que vous évoquez est encore bien présente dans ma mémoire, mais plus encore une conversation que nous avons eue ensemble sur la terrasse du vieux Goetheanum, et qui avait pour objet la fausse autorité que le Dr Steiner avait dans la société. Malheureusement, il n'avait pas la bonne autorité, à laquelle il tenait lui-même, et il n'est peut-être pas injustifié d'attribuer les conditions actuelles à l'absence de la bonne autorité du Dr Steiner et à l'utilisation d'une fausse autorité. Sans parler des aspirations du pauvre Steffen. Vous aurez bientôt de mes nouvelles". - Ballmer décrit ainsi la scène visée, où Rudolf Steiner les présente l'un à l'autre : "*Monsieur Palmer ... se souviendra plutôt avec plaisir de la jolie scène où, dans la menuiserie, quelqu'un leur fit signe, à lui et au correspondant, de se présenter l'un à l'autre de la manière habituelle : '... Monsieur P., Monsieur B...'*". (Fz. 180-035).

(140) Recueil, 2e partie, p. 125

141

il résume ainsi les circonstances délicates dans un préambule : "*il [Kienle] ne l'aurait jamais publiée, car il était parfaitement conscient du caractère inachevé et immature de cet écrit. Par l'édition actuelle, l'auteur lui-même ne devrait et ne doit jamais devenir l'objet de la critique, car Gerhard Kienle ne se distingue justement pas de lui-même en tant qu'auteur ou éditeur. Une citation critique ne peut donc se faire qu'en mentionnant ces circonstances particulières*". La situation est d'autant plus compliquée que l'auteur Kienle s'était déjà abondamment fait "objet de critique", bien avant que l'éditeur Schad ne lui impose ces "circonstances particulières" déconcertantes. Le lecteur n'est pas informé de l'occasion et de la raison pour laquelle l'auteur a jugé le document "inachevé et immature". Le mot d'accompagnement inhabituel ne contient pas de justification de la mauvaise auto-notation. Les commentaires écrits ou oraux ultérieurs de Kienle sont totalement absents. (De plus, le style et le contenu de la dissertation sont absolument équivalents à ceux des autres contributions du recueil et ne laissent en aucun cas l'impression d'un "caractère inachevé et immature" dans le cadre de l'ensemble du projet scientifique). C'est une démarche étonnante dans le cadre d'un projet scientifique et d'un livre qui, selon l'avant-propos, doit contenir les "principales déclarations disponibles aujourd'hui sur le problème des 'nerfs moteurs'". L'évolution des thèses de Kienle n'est nullement documentée, la démarche éditoriale se limitant à l'antidatage à l'année 1950.

- Le lecteur doit se référer à la biographie de Selg pour apprendre que Kienle, sollicité, avait encore refusé de collaborer au projet de Schad au printemps 1982. Est-il concevable que ce refus soit lié à une sorte de "maturation" qui aurait pu affecter l'ensemble du projet ? Kienle trouve le choix des collaborateurs trop "hétérogène", pas assez compétent.

Il ne veut notamment pas entendre parler d'une collaboration de H. Witzemann - il lui dénie le "sérieux nécessaire" : "*...Je connais différents traitements de Witzemann et autres, dont l'insuffisance des moyens se manifeste déjà par le fait qu'ils n'ont pas été fructueux pour d'autres travaux scientifiques. On ne devrait pas parler de ces choses sans le sérieux nécessaire...*" ⁽¹⁴¹⁾ - Le refus contient un sous-entendu étonnamment vif en direction de tels "traitements", adressé ici de manière tout à fait déguisée à l'adresse de "*Witzemann entre autres*". Le refus de Kienle est un affront à ce projet ambitieux, dont l'horizon doit s'étendre jusqu'à la "question sociale". Le refus re-



met en question la compétence des participants, y compris l'aptitude de Schäd à diriger le projet. Trois décennies plus tôt, Kienle s'était jeté dans la mêlée avec son propre "projet" (*Grundfragen der Nervenphysiologie (Questions fondamentales de neurophysiologie)*), manuscrit imprimé en 1950). La redondance de l' "expérience" commencée en 1953 est étonnamment claire : "Sans le sérieux nécessaire, on ne devrait pas parler de ces choses...". La hache tranchante s'enfonce dangereusement dans le tronc de la propre "idée universitaire" qui, de par son acte de naissance, menace instinctivement de s'aligner, voire de s'éteindre, sur le "manque de sérieux" subjectiviste inhérent au système - en tant que règle de comportement subliminale du complexe universitaire moderne. (Ce n'est pas pour rien que Kienle vivait l'exigence d'un sérieux profond comme une "secousse aux fondements de la conscience de soi", comme une perte de la "personnalité devenue"). - Le lecteur cherche en vain dans la biographie de Selg des informations sur l'évolution des conceptions de Kienle qui pourraient justifier l'auto-notation susmentionnée (le "caractère inachevé et immature" du travail de 1950). Le biographe se contente de documenter l'argumentation sceptique de

(141) Pour la justification du refus de Kienle au projet de Schäd, cf. Biogr. Selg, p. 798 s.

142

Kienle par rapport au projet de Schäd. L'état des connaissances s'arrête au jugement du manque de "sérieux nécessaire" et de "moyens insuffisants" - en ce qui concerne la "fécondité" pour le travail scientifique. Selg, bien que médecin lui-même, s'abstient de toute explication sur le contenu. Il se contente de poser la question rhétorique de savoir si "le recueil qui a finalement vu le jour et qui a été publié en 1992 a réellement pu intervenir efficacement dans le discours scientifique spécialisé". Il a fallu une décennie ronde pour que Kienle soit placé - au moins à titre posthume et de manière quelque peu asociale - dans le projet "Organisation nerveuse et question sociale".

Un cas d'école multiple de l'apparition de querelles entre anthroposophes :

"Lorsque les humains portent leur mode de fonctionnement habituel de l'âme dans leur *prétendue compréhension* de l'enseignement du monde supérieur, ils en viennent alors *tout évidemment* à l'égoïsme et à la dispute à partir de ce port". ⁽¹⁴²⁾

Ignorer délibérément l'auto-révélation de Kienle en tant que son état de savoir *mature* signifie faire disparaître cette tentative éminente d'un véritable "comprendre". Dans la mesure où l'on peut parler de résignation chez Kienle, celle-ci est liée à l'opposition sous-jacente à Steiner. Avec cette opposition intérieure qui préfère le "discours ordinaire de l'âme" à la vérité.

Schäd implique Kienle à titre posthume dans un projet scientifique que celui-ci lui avait refusé de son vivant, en le justifiant. L'éditeur se trouve ainsi confronté à la tâche tactique de devoir protéger tout le monde contre tout le monde : lui-même en tant qu'éditeur, les lecteurs potentiels, l'honneur scientifique de feu Kienle, - voire ce dernier contre lui-même en tant que critique mûr du "goethéanisme". Schäd sait sans aucun doute que le contenu de la "citation critique" de Kienle dans la "correspondance" était déjà suffisant pour remettre fondamentalement en question le projet de livre. L'utilisation manipulatrice du texte de Kienle illustre la persistance de la pelote traumatique qui s'était formée en 1953. La protection totale est indispensable dans la



mesure où l'association ambitieuse des deux ensembles de problèmes anthroposophiques "organisation nerveuse et question sociale" a été pensée dans le cadre d'un pluralisme scientifique public, dont l'image de soi comprend le maintien d'une image normale de l'humain actuel - à l'écart du drame existentiel.

Pour exclure définitivement le "problème nerveux" du champ d'action de l' "expérience" de Ballmer, il fallait neutraliser aussi bien la "correspondance" que l'état ultérieur des connaissances de Kienle, ainsi que toute présomption de lien - bien entendu avec le bon sens. Une supposition de lien toucherait au contenu "social" de l'événement en tant que *symptôme* à l'intérieur de la grande "question sociale". - Kienle exige un nouveau départ à partir du noyau de la "chose" : l'"étude fondamentale" anthroposophique. Il veut sortir des rituels scientifiques "goethéens" ; dès 1979, il écrit : "Si l'on suit les différentes questions, la *q u e s t i o n f o n d a m e n t a l e* se révèle être une clé pour une multitude de problèmes fondamentaux".⁽¹⁴³⁾ - La situation était d'autant plus délicate pour l'éditeur Schad que Kienle avait conclu par rapport à son propre travail par un *summa nihil est*⁽¹⁴⁴⁾ radical. (fin de l'anticipation)

(142) GA 257, *Anthroposophische Gemeinschaftsbildung (Formation anthroposophique de communauté)*, p. 130

(143) Lettre à Rudolf Grosse du 17. 10. 1979, Selg, note 1137, p. 799

(144) Reginald von Piperno rapporte la résignation de Thomas d'Aquin à l'égard de sa "Summa theologica" à la fin de sa vie, l'expression était : *Summa nihil est* - Ce que j'ai fait n'a aucune valeur.

143

Dans le manuscrit "inachevé et immature" de Kienle, Ballmer a constaté un "manque de sérieux vis-à-vis de Rudolf Steiner". Ce manque de sérieux a été l'occasion immédiate de retravailler la théorie du mouvement de Steiner pour les oreilles anthroposophiques. Le rédacteur semble conscient de l'inutilité d'un échange de lettres - mais insiste sur le fait qu'il s'agit d'un *échange* de lettres, ce qui est le véritable "nerf de la guerre". Poppelbaum transmet à Kienle sans prendre position sur le contenu : l'envoi de lettres change de destinataire, il devient un *événement*, d'autres lettres sont adressées à Kienle lui-même, à chaque fois avec des copies carbone pour Poppelbaum.⁽¹⁴⁵⁾

Le jeune médecin réagit - du moins en apparence - d'abord avec colère, en donnant des conseils thérapeutiques à l'adresse du critique indésirable, puis en le menaçant de poursuites judiciaires ; Poppelbaum se mure dans le silence. Ballmer écrit à Kienle qu'il (Kienle) a un "rôle" dans cette affaire qu'il n'a pas encore compris. - Il ressort de la première réaction de Kienle que son ignorance de l'approche de Ballmer n'aurait pas pu être plus grande. Il est encore convaincu de son travail et écrit à l'adresse de Ballmer : "Si des discussions scientifiques objectives vous conduisent à de tels soliloques que leur résultat heurte même votre sensibilité morale insuffisamment développée, je ne peux que vous recommander vivement une consultation médicale". - Dans une lettre adressée à C. R. Stange, un ami publiciste bâlois, Ballmer décrit son intention de publier la correspondance dans le sens d'une expérience avec " 'l'âme de groupe' anthroposophique philosophante".⁽¹⁴⁶⁾ L'impression - sous la forme d'une simple brochure - est financée par Ballmer de sa propre poche et devient l'occasion de fonder sa propre maison d'édition. Il trouve du soutien auprès de son ami Hans Gessner, qui s'occupe de la distribution. Peu de temps après, les "Onze lettres sur la réincarnation" sont imprimées. - Dans une lettre à l'éditeur Carlo Septimus Picht, on



peut lire : "'Fornasella' comme nom d'édition est *mon* invention. La maison de campagne de H. Gessner porte, dans la région, le nom de Fornasella, mais comme Fornasella signifie *four*, ce nom convenait parfaitement à une maison d'édition anthroposophique". ⁽¹⁴⁷⁾ - La déclaration centrale de Ballmer : "C'est une vue de *vision du monde* et un fait qu'il n'a pas

(145) Poppelbaum et Ballmer se connaissaient personnellement depuis l'époque de Hambourg. Dans les "Rudolf Steiner Blätter" n° 3 / 4, Ballmer publia un article de Johannes Bertram sur la "Physiologie de la liberté", un débat avec le médecin Kolisko. Bertram : "Même si le processus de liberté intervient dans la sphère du physiologique, il ne tombe pas sous la légalité de ce physique, mais s'inverse, la légalité de l'organique est modifiée, refoulée, voire annulée par cette intervention. C'est précisément dans la consommation du physiologique que consiste toute action de liberté".

(146) Ballmer à C. R. Stange, 31 mars 1953 (Fz. 032a-123) : "Je suis en train de découvrir par expérience si l'"âme de groupe" anthroposophique philosophante des Lauer, Büchenbacher, etc. est définitivement incurable. Fin avril, je pourrai vous présenter une brochure (150 pages) : 'Briefwechsel über die motorischen Nerven' (entre K. B. et le Dr Poppelbaum et un Dr Kienle de Tübingen). J'en ferai imprimer quatre cents exemplaires à mes frais, et j'aurai alors l'occasion de constater si mon espoir était une illusion". - Stange répond le 10 avril 1953 (Fz. 032a-117) : "Je suis extrêmement curieux de voir ce que donnera votre expérience sur les âmes de groupe. Malgré toute sa bonne volonté, Poppelbaum, pour autant que je le connaisse à travers quelques publications, n'a qu'une profondeur modérée. Je considère Lauer comme quelqu'un de très dévoué et travailleur, dont le souci principal est une interprétation compréhensible par tous, comme le montre son livre 'La renaissance de la connaissance'. Mais, je crois que tous ces hommes sont enfermés dans une certaine voie qu'ils ne pourront guère quitter sans tomber dans l'abîme ... ce qu'ils ont la permission de craindre un peu".

(147) Lettre à C. S. Picht du 11 juin 1953 (Fz. 314a-032)

144

de nerfs moteurs. *La question des nerfs moteurs ne peut donc pas être posée et traitée dans le champ d'activité de l'anatomie et de la physiologie actuelles*". ⁽¹⁴⁸⁾

Ballmer se concentre sur la *métaphore* du concept "nerfs moteurs" qui - partant d'une *vision supra-sensorielle*, donc d'un "*fait*" empirique et de *vision du monde* - représente le non-sens de la *fonction* nerveuse motrice. (Il ne fait aucun doute que la fonction nerveuse unitaire peut être observée - dans l'interprétation correcte des processus d'échange de substances au sein de l'*ensemble* des voies nerveuses). Le "philosophe" de l'âme de groupe a été pris en flagrant délit dans les "Questions fondamentales de la physiologie nerveuse" de Kienle, le terrain de la discussion a été délimité, l'expérience devient un cas d'étude de la collision des conceptions fondamentales académiques et anthroposophiques. Le déroulement typique d'une collision de paradigmes est reconnaissable : la "nouveau" suscite la colère, est immédiatement refoulée et oubliée. Le désintérêt ne pouvait pas être plus évident - Ballmer note : "400 exemplaires de la brochure ont été imprimés au printemps 1953, ils sont chez moi à l'exception de quelques-uns. Il n'y a eu aucune réaction des personnes concernées. Il n'y a pas eu de recension, pas d'écho du tout". ⁽¹⁴⁹⁾ L'un des rares anthroposophes à s'exprimer sur l'échange de lettres est l'éditeur de Steiner, C. S. Picht : "Cela ne convient justement pas du tout au sac à bave Poppelbaum, l'eau claire de votre brochure, sinon, au lieu de chanter les louanges des drames de Steffen et de Bühler, il dirait des choses plus importantes à ses camarades du comité directeur". ⁽¹⁵⁰⁾ - L'impression des lettres à H. E. Lauer sur le concept de réincarnation est une nouvelle tentative de faire valoir l'échange de lettres : "Il s'agit de lettres privées adressées à un coanthroposophe que je connais personnellement bien de Hambourg et qui



n'étaient pas destinées au public. La raison de la publication était mon opinion que le Dr Poppelbaum avait poussé trop loin l'ignorance de ma brochure 'Echange de lettres sur les nerfs moteurs'. ..." ⁽¹⁵¹⁾ La brochure approfondit les réflexions sur le mouvement volontaire en tant que provisoire cosmique, en tant qu'*avance* (nécessairement "*magique*" !) du Créateur à ses frères et sœurs, les "humains" en devenir - en tant que cadeau (le "grand sacrifice") de l'être originel (l'ÂME) spirituel et physique aux âmes ou aux humains-esprits qui se "corporalisent". La lutte contre la fonction nerveuse motrice devient la défense du pouvoir de l'être humain cosmique, qui se perçoit lui-même dans tous ses mouvements - perceptions auxquelles les humains-esprits créés participent à l'état de veille, mais ne participent pas encore à l'état de sommeil, ou n'y participent que "potentiellement". La découverte de soi des créatures de l'être originel (de la "forme originelle") est le contenu de la vie quotidienne des êtres humains en route vers leur véritable essence. Le destin des "*Onze lettres sur la réincarnation*" ne pouvait pas être autre que celui de l'Échange de lettres.

(148) Cf. *Correspondance*, p. 44 - cette constatation permet de réfuter le reproche selon lequel Ballmer ne s'occupe pas du tout de la physiologie des nerfs dans ses lettres. Ballmer veut, comme Steiner, créer le terrain sur lequel les résultats de l'empirisme médical et anatomique deviennent compréhensibles, conformément à cette exigence ultérieure de Kienle (de 1982) : "*Rudolf Steiner exige que l'on passe en revue l'état des connaissances de la médecine scientifique, que l'on découvre les erreurs et que l'on développe de nouveaux concepts*".

(149) Feuille de notes, Fz. 221-032

(150) Lettre à K. Ballmer, 9 juin 1953.

(151) Feuille de notes, Lamone, 29 novembre 1954, Fz. 215-024, cf. nouvelle édition de la *correspondance*, compléments.

145

Si nous pensons faire du goethéanisme, prendre en main les "*Lignes fondamentales de la théorie de la connaissance de la vision du monde goethéenne*" ...

Pourquoi Kienle est-il antdaté à l'époque de "l'écrit inachevé et non mûr" ?

L' "expérience" n'était pas encore terminée.

La stagnation d'abord sans voix - qui, du côté de Kienle, va main dans la main avec la déception face au manque d'intérêt pour son travail dans d'autres domaines ⁽¹⁵²⁾ - ne trouve une conclusion - provisoire - que 24 ans après la mort de Ballmer, conclusion que le monde extérieur a également à peine perçue : le fait que les lettres perdues pendant 30 ans aient pu enfoncer le clou anthroposophique, c'est-à-dire qu'elles soient arrivées dans la "bonne" boîte aux lettres, commence à se manifester. D'une part, plusieurs exemplaires avaient quitté le domicile (entre-temps, la succession écrite de Ballmer avait été intégrée aux archives d'État du canton d'Aarau / Suisse) - et d'autre part, du côté de Gerhard Kienle, les doutes sur ses propres actions et pensées avaient atteint le désespoir - ce qui ressort d'une rétrospective de Gerhard Kienle sur son œuvre, qu'il fit le 13 novembre 1982 dans une conférence devant des personnes dirigeantes de la société anthroposophique. ⁽¹⁵³⁾ Il est légitime de supposer que dans la vie de Kienle, le fait de l'impression de la correspondance avait une im-



portance propre, ne serait-ce que comme zone "dynamique" de refoulement, d'oubli.

La forme inhabituelle de l'auto-accusation est révélatrice. - La conclusion de l'aperçu de 1982 est une révélation, un plaidoyer pour la "connaissance de soi de l'âme de groupe académique" : les questions fondamentales ont commencé à "brûler". Quelques mois plus tôt, l'exigence de "vérité" s'était déjà fait entendre : *"Je pense qu'il est important que nous élaborions la vérité de notre situation en discutant entre nous. Nous devons en effet faire la différence entre ce qui se trouve chez Rudolf Steiner et là où nous nous trouvons"*.⁽¹⁵⁴⁾

Avec résignation, Kienle parle de la situation sans issue de l'universitaire anthroposophe et rappelle, en guise d'avertissement, les mesures sévères prises par Steiner contre les tentatives inabouties de travail scientifique anthroposophique, contre la prétendue "phénoménologie", et contre "l'introduction des méthodes universitaires", par lesquelles il est lui-même "frappé au visage". Kienle conclut en posant la question suivante : "Où en sommes-nous aujourd'hui ? ... dans quelle mesure nous opposons-nous nous-mêmes à Rudolf Steiner ?

Ces déclarations pèsent lourd sur l'âme de tous ceux qui s'y intéressent. Il y a encore beaucoup de mystères à résoudre. *Il est dit que l'on doit s'examiner pour savoir si tout ce que l'on a fait soi-même n'est pas faux dans son principe. Cet examen de l'âme ébranle les fondements de notre*

(152) Kienle continue à se débattre avec le sujet : au début des années 60, Gerhard Kienle écrit à sa femme : *"Je crois que j'ai trois tâches à accomplir : La résolution du problème des nerfs moteurs, la clinique et la formation d'un cercle qui porte les tâches du présent. C'est là que se situe et abouti la justification de mon existence "*. (Cité par Peter Selg, Gerhard Kienle - *Leben und Werk (Vie et oeuvre)*, Verlag am Goetheanum, Dornach 2003, volume I, p. 213).

(153) Gerhard Kienle : *La médecine dans l'œuvre de Rudolf Steiner. Recherche médicale anthroposophique et public*. Conférence du 13. 11. 1982 devant le cercle allemand des collaborateurs de la Société anthroposophique. Ibid., tome 2, p. 305-318. Reproduit pour la première fois dans les *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland (nouvelles du travail anthroposophique en Allemagne)* n° 143 (1983), p. 15-21, puis dans *Der Merkurstab*, Jg. 2000 / n° 4, p. 217-220).

(154) Selg, *Biographie Kienle*, p. 797

146

conscience. Comment peut-on supporter sans résignation la remise en question de toutes les réalisations de sa propre vie ? Rudolf Steiner exige que l'on passe en revue l'état des connaissances de la médecine scientifique, que l'on en découvre les erreurs et que l'on développe de nouveaux concepts. Il faut rapprocher les images anthropologiques et anthroposophiques de l'humain conformément au livre 'Des énigmes de l'âme'. Réaliser ces prestations dépasse le cadre de notre personnalité, il faudrait être Galilée, Paracelse, Helmholtz et Virchow en une seule personne ! Mais c'est exactement ce qu'attend Rudolf Steiner, et bien plus encore. Celui qui regarde froidement la situation se voit mis à l'épreuve. Si l'on vit ce que l'on peut, en tant que personnalité devenue, on se retrouve en opposition avec Rudolf Steiner, si on le suit, on doit se dépasser - mais comment ? La recherche médicale anthroposophique et la représentation correcte dans le public ne nous réussissent que dans la mesure où, en déployant tous nos efforts, nous brisons les limites de notre personnalité et arrachons aux circonstances quelque chose qui n'est en fait pas possible. La conséquence de ces considérations se-



rait que, si nous pensons pratiquer le goethéanisme, nous prenions en main les 'Grundlinien der Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung' (Lignes de base de l'épistémologie de la vision du monde de Goethe) et que nous examinions notre propre démarche et que, si nous n'avons pas de succès scientifique et que nous ne nous imposons pas dans le monde, nous prenions les indications de Rudolf Steiner pour découvrir notre propre contradiction avec lui. Peut-être parviendrons-nous ainsi à devenir féconds dans la recherche et dans le public".

Kienle fait paraître l'exposé sous forme imprimée à Pâques 1983, il meurt peu après (le 2 juin 1983). Le médecin Johannes Grube décrit l'exposé testamentaire en ces termes : "Le résumé à la fin des réflexions de Kienle est devenu, après sa mort, une dernière confession. La lutte tragique de cette personnalité pour la médecine scientifique anthroposophique y apparaît si clairement qu'en tant que contemporain et compagnon de lutte, le *désespoir évident de Kienle* ne laisse pas indifférent".⁽¹⁵⁵⁾

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Dans quelle mesure pratiquons-nous nous-mêmes l'opposition à Rudolf Steiner ? - tel serait l'état des lieux 33 ans après la rédaction du travail assidu "Grundfragen der Nervenphysiologie (Questions fondamentales de physiologie des nerfs", le corpus delicti de "l'expérience" avec l'âme philosophante du groupe. Quelles réflexions Kienle y associe-t-il ?

Si tous les processus de la nature sont des manifestations de l'idée, alors l'action humaine est l'idée agissante elle-même

Dans l'action humaine se manifeste immédiatement l'action inconditionnelle de la cause originelle

L'adieu à la science spécialisée

Examiner son propre "goethéanisme" à l'aune des écrits épistémologiques de Steiner - telle est l'exigence. Cela signifie l'abandon de la science spécialisée partielle. Kienle est-il conscient

(155) Nécrologie du Dr. med. Johannes Grube, Stuttgart. Dans Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit, Michaeli 1983, p. 238 (voir ci-dessous).

147

de ce dont ces écrits traitent de la vision du monde d'un humain qui découvre le contenu du monde dans la "pensée" ? Que le monde peut absolument être saisi et compris seulement comme la "pensée" d'un "humain" toujours concret - que la parution de ces écrits met définitivement et "scientifiquement" fin à l'époque du théisme ? Oui, plus encore : qu'avec cela aussi "idéalisme" et "goethéanisme" sont assignés en leurs barrières ?⁽¹⁵⁶⁾ Que le propre goethéanisme, à l'occasion de la radioscopie, n'aboutisse pas à une méthode scientifique, mais à un *constat karmique* et à un destin : avant tout aux conclusions de l'épistolier Ballmer ? - L'échange entre Kienle et Ballmer pouvait passer à l'étape suivante, la question décisive était posée : *Dans quelle mesure nous opposons-nous nous-mêmes à Rudolf Steiner ?*



Dans l'introduction du tome II des écrits scientifiques de Goethe, on trouve la déduction de l'affirmation selon laquelle l'action humaine manifeste "directement l'action inconditionnelle de la raison originelle elle-même". Ballmer commente en 1941 dans l'ouvrage "A. E. Biedermann aujourd'hui !" cette naissance de la doctrine de la volonté à puissance de monde :

"Quoi qu'il en soit, nous retenons tout d'abord simplement notre souffle en lisant la phrase : "Si tous les processus naturels sont des manifestations de l'idée, l'action humaine est l'idée agissante elle-même". ⁽¹⁵⁷⁾

L'idée agissante ? Cette "idée" doit être ce qu'il y a de plus englobant, elle doit se présenter, à plus forte raison, comme une existence corporelle en mouvement, perçue par la conscience normale comme une volonté agissante, comme une "extériorité" - car il ne peut pas encore être question, dans l'état actuel du développement de la conscience, d'intuition qui perçoit l'esprit (l'idée) et le monde des sens comme une unité. (On se souvient de cette caractérisation de l'intuition :

"il faut d'abord que quelque chose de substantiel soit détruit pour que la volonté puisse s'asseoir. Là où il y a de la substance, c'est là que le spirituel-psychique doit se fixer. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'être humain si vous ne les cherchez pas par la connaissance intuitive). ⁽¹⁵⁸⁾

De cette phrase "Si tous les processus naturels sont des manifestations de l'idée, alors l'activité humaine est l'idée agissante elle-même" - datant de 1887 - une ligne droite mène à l'exposé de Kienle en 1982. Il faut peut-être lire cette phrase plusieurs fois pour y découvrir la formule de base pour la solution physico-physiologique exacte de l'énigme du mouvement. - Une paraphrase de cette formule fondamentale pourrait par exemple être la suivante : "Les mouvements du corps humain sont l'origine d'eux-mêmes, le phénomène originel, ils sont l'absolu agissant ; ils n'ont besoin d'aucune impulsion causale, d'aucune impulsion "motrice" ou "d'excitation" efférente, d'aucune fonction de perception "directrice" des nerfs ; ils sont la volonté originelle qui régit tout le système métabolique des membres, jusque dans les processus internes de production de chaleur et de matière du corps". Dans la lutte contre les nerfs moteurs, la

(156) Selon Ballmer, "il est trompeur de vouloir éclairer l'anthroposophie avec la vision du monde de Goethe. Seul l'inverse est possible : l'éclairage de la vision du monde de Goethe - post festum - par l'anthroposophie. L'anthroposophie naît lorsque l'"idéisme" arrogant (Hegel, Fichte, Goethe) est dompté et surmonté. Hegel se place devant le crucifié et lui dit : "Prends courage, tu es mon concept immortel". Ce n'est pas le cas de R. St. Hegel qui démontre l'arrogance du concept qui ne sait pas encore qu'il sera, en tant qu' 'esprit de la forme', le néant existentiel du CORPS d'un humain. Ce que je souhaiterais, c'est que nos goethéens commencent à comprendre qu'il existe une différence de principe entre 'idéisme' et anthroposophie. Nos goethéanistes sont sans cesse d'adorables idéalistes". (Fz. 279-004 *Que veut en fait Lamone ?*)

(157) *Introduction aux écrits de science de la nature de Goethe*, GA 1, p. 199. L'écrit "A. E. Biedermann aujourd'hui !" est réimprimé dans "Umriss einer Christologie der Geisteswissenschaft", op. cit.

(158) 26 octobre 1922, GA 314, p. 94



la vision du monde de l'individualisme éthique se reforme contre les conceptions réactionnaires du monde des absolus abstraits. Elle lutte sans relâche contre les anciennes conceptions de Dieu, qui se sont entre-temps déplacées vers le symbolisme des modèles de matière et d'énergie, au profit de l'unique absolu admissible : le corps humain spirituel-corporel.

Le faire humain comme "idée" agissante elle-même ? Au royaume de la théologie, on sait que l'action de Dieu et l'idée de Dieu sont une seule et même chose. Mais l'action humaine et l'idée humaine, une seule et même chose ? - A partir de cette déclaration, des questions centrales *doivent* se poser : 1) Quel est le rapport entre la conscience normale et l' "idée" ? ou : comment l' "idée" (qu'est-ce que c'est ?) est-elle perçue ? 2) Si l'activité humaine est l' "idée" agissante elle-même, cette "idée agissante" est-elle donc perçue - à partir de la conscience normale - dans l' "activité humaine" ? 3) *C o m m e n t en fait* l'activité humaine, le mouvement, sont-ils en fait *perçus* ? 4) La perception de "l'activité humaine" est-elle vraiment la perception de ce qui est le *plus élevé*, de "l'idée" ? L' "idée" est-elle donc le corps en mouvement ? 5) Quel est le rapport entre ces questions et les effets de la nature, le corps humain, quel est le rapport entre la perception et le processus physiologique ?

La conscience normale sait à quoi s'en tenir sur le "mouvement" ou le "faire" - mais sur l' "idée agissante" ? Le "faire" est la chose la plus évidente, c'est en quelque sorte l'essence des humains *par excellence*. C'est à leur action "qu'on doit les reconnaître", c'est à l'action du corps que se développent chez le bébé la marche et la parole, plus tard la représentation et la pensée.

La ligne droite qui part de l' "idée agissante" de 1887 pour arriver à l'exposé de Kienle passe par d'innombrables explications de Steiner sur la fonction des nerfs moteurs sensitifs, des synapses, de la formation et de la fonction du cerveau, de la mise en place "magique" de l'"organisation-je" ⁽¹⁵⁹⁾ dans le présent physique, le long de cette ligne s'alignent les questions centrales susmentionnées dans toutes leurs variations. Si ces questions doivent vivre, la ligne mène à une collision frontale avec toutes sortes de *représentations* anthropomorphistes et techniques *à la mode*, qui ne connaissent pas ces questions parce que les processus naturels sont compris de manière causale et réductrice, et non comme des "manifestations d'une idée".

Quelle "idée" aussi ? Là où il n'y a pas d'"idée", il n'y a pas de manifestations de celle-ci ni d'"idée agissante elle-même". Dans la mesure où une "idée" existe, elle est comprise comme un contenu subjectif, chez les représentants du "constructivisme radical" comme un pur produit du cerveau, comme une disposition d'un cerveau interprété de manière biochimique. - Les nouvelles recherches ou méthodes de recherche se basent sur des données *mesurables* et des visualisations de potentiels électriques, elles sont plus attrayantes et plus "visuelles" que les réflexions de principe. La visualisation originelle de l'"idée agissante" de Steiner, sous la forme de l'"activité humaine" (prétendument banale), du mouvement corporel intentionnel, ne *peut* être aujourd'hui aucun thème "scientifique", la "recherche" comprend l'activité humaine comme quelque chose à déduire, comme un "effet" de faits dits "de loi naturelle". Ce qui - selon Steiner - est primaire, voire le primaire par excellence, est considéré d'emblée et sans aucun doute comme l'effet explicatif d'éléments *absolus* antérieurs.



Au goethéanisme radical et à peine remarqué (le corps agissant comme un absolu, raison pour laquelle nous "retenons notre souffle"), s'oppose le paradigme du nerf moteur,

(159) Concernant la description par Steiner de l'effet "magique" de l'organisation-je, voir la conférence du 27 juin 1924 (*Heilpädagogischer Kurs [Cours de pédagogie curative]*), GA 317, p. 46. Concernant l'utilisation par Steiner du terme "magie" pour le vouloir, voir aussi le livre "*Vom Geist der Sinne (De l'esprit des sens)*" d'Ernst Lehrs.

149

de la "connexion" cérébrale - en plus des autres évidences populaires comme les concepts d'énergie et de masse, un réel physique en mouvement, etc.

Dans les laboratoires modernes, on étudie l'activité cérébrale et les mouvements corporels par l'expérimentation ; la théorie du nerf dual avec un cerveau réel comme siège du "système psychique" est la prémisse valable. De même que la technologie est l'enfant de la pensée causale, elle est elle-même le modèle de pensée, elle donne le "mindset" pour les représentations et les expériences des sciences spécialisées neurocognitives. Les dispositifs expérimentaux reflètent les prescriptions "philosophiques" : le cerveau en tant que centre de commande et de contrôle, qui provoque, dose et contrôle l'activité musculaire par le biais d'une innervation motrice à réaction sensible. ⁽¹⁶⁰⁾ Le résultat de ces séries d'expériences est en général la négation du libre arbitre humain/de la libre volonté humaine - la "libre volonté" étant entendue comme l'observation d'une activité neuronale dans le cerveau, dans le champ cortical moteur primaire. Ce développement du chapitre de la "Physiologie de la liberté" repose sur la croyance invétérée qu'il n'y aurait de "connaissance" que comme processus "biologique", lié à une conscience "méta-rationnelle" :

"On croit souvent aujourd'hui qu'il y aurait seulement un seul état de conscience, que l'on s'efforce ensuite de décrire comme quelque chose qui pourrait seulement être absolument pris seul. Mais en voulant se limiter à ce seul état de conscience, on se limite en même temps à un seul niveau d'existence cosmique et d'expérience cosmique. Et nous pouvons vraiment dire de l'état de conscience actuel qu'il est éloigné de la connaissance de l'essence humaine. Il s'accroche à la construction d'un être humain à partir de la physiologie, de la biologie. Car ce que nous appelons aujourd'hui psychologie est en fait un résumé de mots usés pour quelque chose pour lequel il n'y a plus de véritables contenus d'âme. ..." ⁽¹⁶¹⁾

(160) Voir par exemple Gerhard Roth, *Das Gehirn und seine Wirklichkeit (Le cerveau et sa réalité - éditions Suhrkamp, 1994)*. Selon Roth, toute réalité est une construction du cerveau, ou plutôt du "cerveau réel", puisque le "cerveau réel" est lui-même déjà une construction. La philosophie de Roth est une mise à jour de Kant, qui concevait également la conscience comme un effet des nerfs ou du cerveau. Toutes les contradictions du solipsisme, du perceptible imperceptible, etc. se retrouvent chez Roth, mais sont mieux dissimulées verbalement par la métamorphose de la "chose en soi" ou du "cerveau en soi" kantien en "cerveau réel". Roth nie lui-même l'objectivité de sa recherche, mais navigue avec les voiles (réelles ou non) de "l'exigence élevée de plausibilité et de cohérence interne". La connaissance est remplacée, comme dans la théorie des systèmes, par le "recours infini à l'approximation" d'une "réalité" inconnue. - Wolf Singer, le collègue de Roth à Francfort, résume le problème de la liberté : "Aucun ne peut être autre qu'il n'est. Les interconnexions nous fixent. Nous devrions arrêter de parler de liberté". (article de la FAZ du 8 janvier 2004) Chez Roth et Singer, on voit bien comment les sciences de la nature et de l'esprit n'ont plus qu'un pragmatisme cynique grâce au modèle de pensée "philosophique" orienté vers la neurobiologie. Singer pourrait dire avec la même logique : "Nous devrions arrêter de parler de science".

(161) 20 août 1921, *Devenir humain, âme du monde et esprit du monde*, 24e conférence dans GA 206, p. 192 s.

150



L'"idée agissante" : je

La mort comme seule possibilité d'accéder au je

Le vrai je dans la formation intérieure de sédiments

Le je comme l'*immortalité* - une lutte perpétuelle contre le processus de la mort

L'"idée agissante" ne peut pas être un requisitum/accessoire de la psychologie, ce "résumé de mots usés", elle n'est pas non plus chez elle dans la science de la nature qui étudie le cerveau - bien qu'en fin de compte, l'"action des scientifiques" et l'"idée agissante" doivent être identiques. (Même la configuration thermique et gazeuse du corps humain prétendument solide et liquide n'est pas considérée comme un champ de recherche dans le laboratoire empirique). Il est logique et juste que les constructivistes radicaux parmi les neurobiologistes ne veuillent rien savoir d'un "je" postulé "éthiquement" ou psychologiquement. La "philosophie" grecque et romaine n'a pas sa place ici. Reste-t-il une possibilité d'envisager un "je" ?

"Nous parlons du je, nous pensons pouvoir parler du je. Le fait que nous ayons un mot pour ce je n'est pas la preuve que nous ayons aussi un contenu d'âme dans ce mot. Il y a aujourd'hui des philosophes qui ne conçoivent le je que comme un résumé de ce qui est vécu comme représentation, comme sentiment. Dans une certaine mesure, seul ce qui est tracé comme traits d'union d'une représentation à l'autre, d'une sensation à l'autre, de la sensation à la représentation, ce qui est donc lui-même tout à fait abstrait, est souvent conçu aujourd'hui comme le je. Mais on peut dire que, dans un certain sens, même cette conception a une justification limitée. Car ce qui est vécu dans l'âme, quand on parle d'une telle conscience du je, ce n'est même pas, au fond, un contenu.

Vous voyez, nous pouvons avoir une surface blanche - j'ai déjà utilisé cette image à plusieurs reprises -, nous voyons le blanc, mais nous voyons aussi le noir au milieu. Il n'y a pas de blanc, il manque le blanc, et pourtant nous voyons le noir à travers le blanc (croquis au tableau).

Celui qui peut vraiment analyser la vie de l'âme peut voir que nous vivons aujourd'hui dans l'âme quelque chose qui peut être comparé à ce blanc. Nous vivons la douleur et le plaisir, nous vivons telle ou telle sensation, l'amour, la haine et ainsi de suite. Nous faisons l'expérience de représentations, bien qu'elles soient déjà quelque chose d'assez gris pour la conscience ordinaire, lorsqu'elles veulent être revécues dans la réflexion ; mais nous faisons l'expérience du je avec cette conscience, comme ici le noir dans le blanc. Là où nous ne vivons rien, là où nous vivons en quelque sorte un trou dans notre conscience, c'est là que nous plaçons le je pour la conscience ordinaire. Il n'est pas étonnant que nous parlions du je ; nous parlons ici aussi du trou noir. Dans ce que l'humain vit du réveil à l'endormissement, le je n'est pas contenu. La question peut se poser devant notre âme : Comment pouvons-nous avoir la possibilité d'acquérir des représentations du je ? - Oui, celui qui demande maintenant sérieusement après la connaissance est alors conduit à quelque chose d'autre. Partout dans ce qui nous entoure dans le monde, il ne trouve aucun point d'appui pour obtenir des représentations pour le Je. En règle générale, ce qui nous entoure



est une fois dehors, une fois dedans dans l'âme. Au fond, c'est la même chose. Et si nous ne trouvons qu'un trou intérieurement pour le je, ainsi nous ne pouvons aussi, sous les circonstances ordinaires, trouver extérieurement

151

un point de repère où nous pourrions dans une certaine mesure placer notre je.

Celui qui aspire sérieusement à la connaissance ne trouve dans les événements du monde une possibilité d'atteindre le je que lors d'une seule apparition : c'est celle de la mort. Tout de suite alors que l'être humain cesse avec la mort, lorsque le corps humain est en quelque sorte livré aux forces extérieures auxquelles il a été soustrait depuis la naissance ou la conception jusqu'à la mort, c'est alors que nous sommes en situation de nous faire désormais une représentation de l'humain, maintenant où nous n'avons aucune possibilité de déduire l'humain à partir du corps, que commence pour nous la possibilité d'accéder au je. Nous devons commencer par le phénomène qui est en quelque sorte le plus inexplicable parmi les phénomènes extérieurs, le plus inexplicable parce qu'il ne peut plus être saisi par la conscience ordinaire, parce qu'il est le plus difficile à faire entrer dans la conscience". ⁽¹⁶²⁾

Dans le laboratoire neurocognitif, la mort aurait donc à devenir un thème et un objet de recherche ? à la place de l'"identité" psychologique usée, du Je et de ses pseudonymes ? Le "Système de psychologie" de Karl Fortlage (Brockhaus 1855) serait-il la base du travail de laboratoire ? Dégradation, ségrégation, dévitalisation du "lieu" du Je ? L'"idée agissante" qui, selon Steiner, devait prendre la succession du Dieu créateur de l'au-delà - au nom de la "liberté" de l'humain - serait-elle observable d'une quelconque manière en tant que "matière" ou processus physiologique ? Et si c'était le cas, quel serait le rapport avec la biochimie, les potentiels et les champs électriques ? La mort serait-elle "l'intégrale" de certains processus dans le "substrat" neuronal, qui devraient être considérés comme un "différentiel", un assoupissement ou un mourir différencié ?

"Mais si nous pouvons nous décider à considérer la mort ainsi, si nous faisons avec l'apparition de la mort quelque chose de semblable à ce que j'ai décrit pour la lutte avec des concepts absolument, où la simple reconnaissance abstraite devient une expérience intérieure, si nous abordons ainsi l'apparition de la mort, nous apprenons peu à peu à comprendre que la mort, lorsqu'elle se présente à nous à la fin de la vie, n'est en fait qu'une somme, une intégrale, dirais-je, de processus individuels qui se déroulent toujours dans l'humain depuis sa naissance. Au fond, nous mourons toujours, mais nous mourons pour ainsi dire en toutes petites portions. Lorsque nous commençons notre vie sur Terre, nous commençons aussi à mourir. Mais ce qui nous est transmis comme vitalité par la naissance surmonte toujours et encore la mort. La mort veut toujours agir en nous. Elle ne parvient toujours qu'à une toute petite partie de son action et est ensuite surmontée. Mais ce qui nous semble être sommairement rassemblé en un instant dans la mort, se poursuit toujours dans la vie comme des différentiels, c'est un processus continu, permanent.

Si nous suivons cela, nous voyons que dans l'activité organique interne de l'humain, il n'y a pas que des processus de construction. S'il n'y avait que des processus de construction, nous ne pourrions jamais atteindre une conscience pensante, car ce qui est simplement vivant, ce qui est simplement vital, nous prive de conscience, nous rend inconscients. Les processus de mort en nous, les processus de



mourir, les processus d'anéantissement du vital, qui s'accomplissent toujours de manière différente en nous, sont ceux qui nous apportent la conscience, qui font de nous un être pensant et réfléchi. Nous tomberions

(162) Ibid., 20 août 1921, Dornach, 24e conférence in GA 206, p. 192 s.

152

toujours dans une sorte d'irréflexion, dans une sorte de manque de conscience. S'il était vrai que la vie se trouve à un certain niveau dans la plante, à un niveau plus élevé dans l'animal, à un niveau encore plus élevé dans l'humain, s'il ne s'agissait donc toujours que d'une augmentation, d'une potentialisation de la vie, nous ne développerions jamais la conscience pensante.

Nous avons la vie dans la plante. Mais en remontant jusqu'à l'animal, la vie s'atténue déjà dans l'animal. Mais chez l'humain, il existe un processus de mort continu. Ce processus de mort continu, qui non seulement étouffe la vie, mais la sape - elle est seulement à nouveau construite -, est le processus organique qui repose à la base de la pensée consciente. Dans la mesure où nous avons en nous le processus continu du mourir, *dans cette mesure nous avons la possibilité de penser dans la vie physique.*

Mais si l'on apprend à observer qu'il y a un processus de construction (rouge ¹⁶³), le processus vital de construction du végétal qui agit aussi en nous, et si l'on comprend alors à observer comment ce processus de construction est atténué par l'animal (vert), mais comment une chute là dehors continue (noir), une décomposition interne, et si l'on s'élève enfin jusqu'à la connaissance de cette *décomposition interne*. On a le processus de mort, mais on a aussi un lutteur perpétuel contre le processus de mort ; on a le processus qui représente la vie du je. *Là vit le Je*. En voyant, par une connaissance et une vision plus élevées, comment le processus nerveux de l'humain produit un dépôt continu, comment se forme en quelque sorte un sédiment intérieur, on voit aussi *comment le je se dégage continuellement de cette formation de sédiment, de cette formation de sédiment intérieur*. On ne peut pas se faire une idée du vrai je avant d'avoir pu observer cette formation sédimentaire interne. Le je vit bien sûr dans l'humain, mais l'humain perçoit ce je en vivant le processus de mort, le processus de décomposition interne. Et celui qui a saisi comment le je est un combattant permanent contre ce processus de mort a saisi comment le je est quelque chose qui, en tant que tel, n'a absolument rien à voir avec la mort ; il a saisi concrètement ce que l'on appelle autrement, dialectiquement ou logiquement, l'immortalité. - Mais c'est le moyen de voir/contempler l'immortalité, car on accède ainsi à des entités qui appartiennent à un autre ordre d'existence que celui qui tombe là dehors comme sédiment. On arrive dans une région où la mort n'a pas de signification, où la mort perd la possibilité d'être formée comme sensation terrestre. C'est ainsi que nous atteignons le je lorsque nous étudions la mort. Je n'ai tout d'abord fait qu'y faire allusion, car cette étude de la mort est très détaillée, et pour ceux qui y attachent une certaine importance, on peut aussi dire que la poursuite de cette sédimentation continue, de cette formation de sédiments, se présente dans la vision comme s'il y avait un scintillement intérieur continu d'étincelles de ténèbres - donc par opposition à des étincelles de lumière : des étincelles de ténèbres - dans une aura lumineuse uniforme".



Observation de l'*immortalité* sur la *formation des sédiments* comme tâche de laboratoire de la science neurocognitive ? "Il n'est pas possible d'obtenir plus tôt une vision du vrai je tant que l'on n'est pas capable d'observer cette formation interne de sédiments". La neurologie peut-elle commencer quelque chose avec les "imagination", avec l'"esprit" réel ? (La "biologie" peut-elle supporter le voisinage d'une science de l'agonie ou de la mort, d'une "mortologie" ?) Ces "images dans l'organisation humaine" correspondent

(163) Dessin : GA 206, p. 195

153

à certains *dépôts figurés, de véritables dépôts substantiels*". La sédimentation est façonnée par des "figures". La recherche sur le cerveau en tant que science de l'expérience devrait s'éloigner des analogies technologiques, du "principe de connexion / d'excitation", pour rechercher empiriquement cette "figuration". Pour le "je" qui se trouve dans le monde extérieur, la vérification empirique consiste en chaque perception sensorielle individuelle, si l'on réfléchit sans préjugés et si l'on peut s'éloigner de l'image de la *perception "neuro-cognitive" dans le cerveau*. - L'"âme" ne circule pas seulement dans le substrat nerveux en décomposition, elle vit dans le tourbillon de la rencontre de l'intérieur et de l'extérieur ; des souvenirs (je dans le corps physique) et des perceptions sensorielles (je dans le monde extérieur). Le je vit justement ainsi dans le monde extérieur, tout comme il vit dans son 'propre' corps physique. Cela implique un "retournement psychique" permanent, car dans le souvenir, la volonté endormie agit dans le corps physique. Tandis que dans le percevoir / représenter, une conscience vient en l'état par ce que le je vivant dans le monde extérieur s' "excite dedans" soi-même dans le corps, est rayonné en retour sous forme de représentations images-reflet/miroir. ⁽¹⁶⁴⁾

Revenons encore une fois à la ligne entre 1887 et 1982, en partant de l'*idée agissante*, ou du principe créateur :

Le système de Steiner préserve l' "*idée agissante*", qui est en fin de compte identique à l' "*activité humaine*" (qui est *surordonnée* aux "manifestations de l'idée" dans les processus naturels), dans la "lutte" contre le processus de décomposition, dans l' "*immortalité*" - dans la formation interne de sédiments, les dépôts figurés (substantiels) à partir desquels le je "se débat". Cette *lutte* se manifeste aussi dans les fluctuations de l'organisme thermique, la chaleur du sang. L' "*idée agissante*" a plus tard - quelques années après la formulation de 1887 - un autre nom : la "*volonté*" ou l' "*organisation du je*". La nature de l' "*idée agissante*" (qui est donc l'activité humaine) se révèle être "périphérique", elle se manifeste comme un métabolisme (constructif) dans le système musculaire / sanguin (qui est diamétralement opposé au système osseux / nerveux "mort", porteur de la "*représentation éveillée*", de la conscience normale).

Le processus global de l' "*activité humaine*", qui englobe les processus corporels et les événements environnementaux en tant qu'entité, en tant que tout, en tant que champ d'action du karma - est-il un sujet pour le laboratoire neurocognitif ? La formation de sédiments et la différenciation thermique du corps comme objets d'étude ? Dans un avenir lointain peut-être ? - Ou en dehors du laboratoire universi-



taire, dans l'action quotidienne du hasard, dans l'impulsion personnelle, dans le drame personnel ?

Mort et prolifération de croissance, vie de représentation et volonté

Imagination : perception de la matière mourante

**Le processus spirituel-psychique et le processus corporel-matériel comme un
s e u l e t m ê m e**

"Ce que nous appelons notre volonté est, dans chaque activité particulière, une abstraction. Cette volonté ne fonctionne pas du tout de manière isolée pour soi. Il y a toujours en nous un processus métabolique, un processus de croissance, un processus de nutrition ou un processus de dé-nutrition, par lequel la volonté se déploie. Il y a disponible

(164) Cf. 13 août 1921, GA 206, p. 140, 21e conférence.

154

d'une façon moindre la même chose qui justement, disons, dans le cas d'un processus de croissance ou de vie particulièrement élevé, éteint la conscience. C'est pourquoi aussi notre conscience s'éteint dans la région de la volonté proprement dite. Cette région de la volonté se trouve là où se trouve la croissance ; c'est pourquoi elle se trouve dans l'inconscient. En tant qu'être humain, nous devons donc distinguer en nous une région - je la dessine schématiquement, bien sûr - où se trouve la croissance, et c'est dans cette croissance, qui n'entre pas dans la conscience ordinaire, que s'enracine la volonté. Mais c'est en fait ce qui se passe chez l'humain concret. Ce n'est que dans la pensée que nous séparons la volonté de cette prolifération de croissance.

Un autre domaine que nous n'avons d'abord considéré que du point de vue de l'âme est celui qui englobe notre pensée. Cette pensée, le représenter, se développe soit en se rattachant à des représentations extérieures, soit par le fait que le processus de mémorisation se transforme en représentations, lorsque justement des expériences comme celles-ci sont remémorées.

Maintenant, selon l'âme, on peut voir très exactement que cette vie de représentation est le pôle opposé de la vie de la volonté et aussi le pôle opposé de la vie de croissance, de la vie dans l'organisme en général. Cette vie de pensée, cette vie de pensée est donc tout de suite là où nous nous maîtrisons pleinement, où nous enchaînons les représentations, où nous analysons et synthétisons à l'intérieur de la vie de représentation. Nous pouvons opposer la pensée à la volonté. La volonté nous est, par essence, tout à fait inconsciente. Nous savons maintenant qu'elle nous est inconsciente parce qu'elle s'enracine dans la croissance, dans les processus vitaux, dans les processus métaboliques. La pensée se tient face à la volonté.

Nous la tenons en main/nous l'avons dans la maîtrise.

Mais dès l'instant où le chercheur de l'esprit accède à l'imagination, il comprend tout de suite ce qui se trouve en fait dans la pensée. Car représentez-vous une fois exactement le processus par lequel passe l'humain qui passe de la pensée ordinaire à l'imagination.



La pensée ordinaire est abstraite. L'humain, en pensant, n'est conscient que de la vie de la pensée. Lorsque cette pensée se condense en vie imaginative grâce aux méthodes que j'ai décrites dans "Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs", les images de la vie imaginative apparaissent. Mais il est compréhensible que rien de ce qui se passe dans l'âme, c'est-à-dire qui est vécu, n'ait aussi un quelconque corrélat corporel dans la vie ordinaire entre la naissance et la mort. On perçoit quelque chose en soi-même lorsqu'on s'élève vers l'imagination. Et ce que l'on perçoit, c'est justement le processus qui se déroule dans la pensée absolument, car ce n'est qu'un perfectionnement de la pensée, cette reconnaissance imaginative. J'ai déjà dit que les faits concernant l'humain ne changent pas du fait que l'on s'élève vers la connaissance supérieure, vers la connaissance suprasensible. On apprend seulement à reconnaître ce qui est toujours présent chez l'humain. *Ce que l'on apprend à reconnaître se produit toujours, mais on ne le sait pas avec la conscience ordinaire.* Si l'on a maintenant les images dans la conscience avancée, on sait alors que ces images correspondent dans l'organisation humaine à certains dépôts figuratifs, à de véritables dépôts substantiels. Ces dépôts substantiels corrects [formations sédimentaires] sont toujours présents/disponibles dans l'humain ; ils ne sont simplement pas remarqués. Car ce que l'on vit dans l'imagination ne sont pas de nouveaux dépôts, *mais l'imagination nous permet seulement de voir les dépôts toujours présents/disponibles.* On ne pourrait pas avoir d'imagination si on ne voyait pas d'une certaine manière - on peut d'ailleurs à peine appeler cela 'voir' - si on ne prenait pas conscience de ces dépôts, *car c'est sur ces dépôts que se reflètent les imaginations.* On remarque alors que ces dépôts sont *déjà bien présents dans la pensée ordinaire.* Ils sont liés à l'organisation fine de notre système nerveux et de ce qui appartient au système nerveux. *Ils constituent le système nerveux. La vie*

155

de notre système nerveux dépend de ces dépôts. Comme nous l'avons dit, ils restent inconnus de la conscience ordinaire. Ils sont reconnus par la conscience imaginative.

Ainsi se termine une série de considérations que l'on peut formuler ainsi : La vie de représentation est opposée à la volonté. Mais la volonté est liée - ce que l'on peut apprendre par des considérations comme celles que je vous ai présentées - à la prolifération de croissance. On peut maintenant considérer : donc la vie de représentation sera donc liée à l'opposé de la prolifération de croissance, au déperissement/au mourir.

Et en effet, ce qui se passe en nous et qui est en quelque sorte vu/contemplé percevant vers l'intérieur lors de la connaissance imaginative, c'est la chute là dehors de la matière en tant que matière organique hors du processus de croissance.

Psychique/d'âme : vie de représentation volonté

Corporel : déperissement prolifération de croissance

C'est déjà ainsi que nous avons en nous le processus de prolifération de croissance, donc le processus métabolique, et que de la matière mourante tombe continuellement en dehors. En pensant, nous sommes continuellement remplis de cette matière mourante. *Nous percevons cette mort de la matière lorsque nous nous élevons vers l'imagination.* Et notre pensée, notre représentation est liée à cette matière mourante.



C'est vraiment ainsi que nous, les humains, portons en nous le processus métabolique, la dissolution et la composition des substances et ainsi de suite, que la vie de la volonté y vit, et que la matière meurt continuellement en soi-même, c'est-à-dire qu'elle élimine des parties qui ne sont plus incluses dans ses forces d'organisation. Ce qui est inorganique tombe continuellement de l'organique, et la vie de représentation est liée à cette chute. Si donc le processus de croissance, le processus métabolique, prolifère, notre vie imaginaire disparaît. Si ce processus de mort l'emporte, nos représentations deviennent de plus en plus rigides, pédantes. On ne peut guère exiger de l'humain qu'il parvienne facilement à une telle introspection sans formation occulte ; mais il pourrait y arriver, il pourrait parvenir à une introspection par laquelle il pourrait lui devenir clair : tout de suite ainsi que lorsque la conscience lui échappe d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce qu'en s'endormant, il y a là une victoire des forces de croissance, des forces métaboliques sur les forces qui sont à la base de l'activité intérieure qui domine les pensées. Mais on peut aussi percevoir, si l'on est assez libre pour s'approprier une telle introspection, comment se produit une fatigue intérieure, un abaissement de la matière à l'intérieur, du fait que les pensées sont développées, du fait que l'on vit de plus en plus consciemment et consciemment dans sa vie de représentation.

Nous portons en effet continuellement en nous la naissance et la mort. Et ce qui se trouve au début de la vie comme naissance, où les forces de croissance sont d'abord encore les plus actives, où la conscience est encore tout à fait en retrait, cela vit continuellement avec nous jusqu'à la mort et est au fond le porteur de notre volonté, de notre volonté inconsciente, qui ne devient consciente que par le fait que la lumière de la pensée y est projetée. Mais ce qui pousse là est imprégné de processus de dissolution continus, d'un processus d'accomplissement continu de ce qui est ensuite comprimé en un seul au moment de la mort, d'un processus de mort. Et comme le processus de prolifération de croissance révèle l'élément de la volonté vers dehors, ainsi le processus intérieure de mort l'élément de la pensée, de la représentation. Nous arrivons à la conclusion, si nous cultivons cette connaissance en nous, de savoir que nous sommes en fait continuellement nés et continuellement 'mourut' (NDT si je peux me permettre), et que

156

le fait de naître une fois pour toutes au début d'une vie terrestre n'est rien d'autre qu'une somme de ce qui traverse toute notre vie en petit jusqu'à la mort.

Pour des mathématiciens, on pourrait dire que la naissance réelle est une intégrale de toutes les différentielles de naissance qui agissent tout au long de la vie. Justement ainsi, les différentiels de mort sont aussi actifs, et la mort réelle, elle est seulement l'intégrale de cela. Cela signifie que si nous mourons intérieurement de manière continue, de telle sorte que la mort est constamment annulée, qu'elle est déjà annulée au moment de sa naissance, ainsi c'est la base matérielle de la vie de représentation. Lorsque la mort survient une fois, lorsque ce qui est continuellement actif en nous s'intensifie de manière illimitée, alors le moment de la mort est là, comme lors de la naissance réelle, ce qui est continuellement en train de croître en nous s'intensifie de manière incommensurable. *C'est ainsi que l'on voit le processus spirituel-âme, le processus corporel-matériel en un seul et même processus.* Et sans cela, on ne peut absolument pas vraiment arriver à une connaissance spirituelle.



Or, à un certain moment de notre vie, nous sommes toujours très proches du point où nous effectuons une transition entre la pensée, qui doit remplir notre conscience saine du réveil à l'endormissement, et ce qui prolifère et que la pensée veut continuellement effacer. C'est le moment de l'endormissement. Nous pouvons dire que nous arrivons là à un maximum de prolifération de croissance à compter tout d'abord pour la vie. Celui qui s'avance vers la connaissance imaginative apprend à bien la connaître. Car au moment où la connaissance imaginative se produit, il est aussi dans la situation d'avoir des expériences qui sont endormies dans la conscience ordinaire, où la conscience ordinaire s'éteint parce qu'elle est justement envahie/surproliférée par le développement de la croissance de la volonté". ⁽¹⁶⁵⁾

Selon Steiner, la structure de base de la question nerveuse est, en contradiction apparente avec la déclaration de 1887 (selon laquelle l'activité humaine et "l'idée agissante" sont une seule et même chose) : La pensée (représentation) et la volonté sont des opposées. Encore une fois : "C'est seulement en ce que vous, en tant qu'humains, avez une conscience claire de la volonté, que le système nerveux est impliqué. En ce que vous pensez votre volonté avec, le système nerveux est impliqué. C'est parce que l'on ne sait pas cela qu'en est sortie cette terrible aberration de la physiologie et de l'anatomie actuelles, à savoir que l'on distingue les nerfs sensitifs des nerfs moteurs". La théorie nerveuse courante ne connaît pas cette contradiction - une "volonté" en tant que "force" autonome, qui est un phénomène originel en tant qu' "idée agissante", est aussi peu concevable qu'une "idée" ou un "monde spirituel" en tant que phénomène originel. Les grandeurs ultimes abstraites généralement reconnues aujourd'hui sont les représentations moléculaires de la matière, le codage génétique, l'information, l'énergie, ainsi que les grandeurs fondamentales "espace" et "temps" - selon le domaine scientifique. (NB : A propos de la représentation de l'espace, on peut lire dans le troisième cours de science de la nature du 7 janvier 1921 :

"Par rapport à ce que nous appelons l'espace euclidien ou, pour ma part, l'espace kantien, il faut aussi soulever la question : Correspond-il à une réalité ou est-il une image de pensée, une abstraction ? Il se pourrait en effet que cet espace rigide n'existe pas du tout...").

Celui qui ne conçoit pas le métabolisme comme un "processus biologique" dans le cadre d'un "équilibre énergétique" ne peut pas avoir toute sa tête. Le métabolisme musculaire est la raison causale du mouvement du corps, la gestion/le pilotage du "bilan énergétique" se fait par le système nerveux. Une grande partie des interprétations anthroposophiques des indications de Steiner part également de ce schéma "prouvé par les faits", y tient soit imperturbablement

(165) Ibid. 14 août 1921 (GA 206, p. 156 et suivantes).

157

réactionnaire ou bien atterri/accoste à des réinterprétations spéculatives de toutes sortes - que ce soit sous la forme de la "faculté de perception psychique" des nerfs musculaires qui "perçoivent" le je et/ou qui conduisent des "courants de conscience en quête d'informations", ou bien en réinterprétant les muscles comme des organes de perception. La grande partie de la suite de la réflexion sera consacrée à l'analyse de ces sortes de réinterprétation "anthroposophique" - non pas dans l'optique d'une polémique à bon marché, mais dans l'effort de dégager l'essentiel du système de pen-



sée de Steiner concernant la fonction nerveuse.

L'influence immédiate de la réelle entité-je

Le métabolisme comme prolongement de l'humain-membre vers l'intérieur - comprendre le métabolisme à partir de l'humain-mouvement, et non l'inverse.

Qu'ici sont connectés des nerfs qui vont à l'organe central, cela nous informe purement de ce que nous avons une jambe ... Ce nerf n'a en tant que tel rien à faire avec l'effet du je sur la jambe.

L'hypothèse *infondée* des nerfs moteurs

Ce système de pensée, le point de vue de Steiner sur la fonction nerveuse, est résumé comme suit le 25 avril 1920 :

"...en ce qui concerne tout ce qui appartient à la nature des membres de l'humain, ce qui, d'une certaine manière, en se *prolongeant* vers l'intérieur de l'organisme, est aussi le véritable support du métabolisme et ce qui est en même temps lié à la volonté, l'humain est continuellement dans un état de sommeil. Nous devons en effet être tout à fait conscients que tout ce qui est lié à notre volonté est dans un état de sommeil permanent, même lorsque nous sommes éveillés. ... L'humain-membre, en tant que porteur de l'humain-volonté, est dans un état de sommeil permanent... Il suffit de se rendre compte que la nature humaine, prise dans son sens le plus large, suppose que l'on envisage la poursuite de la nature des membres vers l'intérieur. ... Voyez-vous, lorsque le physiologiste matérialiste parle aujourd'hui de la volonté qui se manifeste par exemple dans le mouvement d'un membre humain, il pense qu'un signe télégraphique quelconque est envoyé par l'organe central, par le cerveau, qu'il passe par ce qu'on appelle le nerf moteur et qu'il fait ensuite bouger, disons, la jambe droite. Mais c'est en soi une hypothèse tout à fait infondée, et c'est aussi une hypothèse erronée. Car l'observation spirituelle montre ce qui suit. Si nous prenons l'être humain schématiquement, voici ce qui se passe : lorsque la jambe droite est soulevée par la volonté, l'entité-je de l'humain, l'entité-je réelle, exerce une influence immédiate sur la jambe, et la jambe est soulevée immédiatement par l'entité-je. Seulement, tout cela se passe comme l'activité du sommeil. La conscience n'en sait rien. Qu'ici sont connectés des nerfs qui vont vers l'organe central nous apprend purement que nous avons une jambe, cela nous apprend seulement continuellement la présence de cette jambe. Ce nerf n'a en tant que tel rien à voir avec l'action du moi sur la jambe. Il y a une correspondance indirecte entre la jambe et la volonté qui, chez l'humain, est liée à l'entité du moi et, chez l'animal, est liée au corps astral. Tout ce que la physiologie a à dire, par exemple en ce qui concerne la vitesse de reproduction de ce qu'on appelle la volonté, devrait être repensé dans le sens où l'on a affaire à la vitesse de reproduction de la volonté,

158

qui s'étend sur la perception du membre concerné. Naturellement, ceux qui sont dressés à la physiologie actuelle peuvent venir avec une douzaine d'objections. Je connais très bien ces objections ; mais on doit seulement essayer de se débrouiller avec une pensée vraiment logique et on trouvera que ce que je dis ici se tient en accord avec



les faits d'observation, mais pas ce que vous trouvez aujourd'hui dans les manuels de physiologie. ... Vous verrez qu'il y repose partout des faits prêts, qu'il suffit de saisir de manière correcte pour arriver à *démontrer* ce qu'apporte la science de l'esprit. L'une des tâches les plus intéressantes des instituts de recherche qui seraient à créer, serait de faire ce qui suit : il faudrait tout d'abord examiner soigneusement la littérature internationale - il faut prendre la littérature internationale, car c'est dans la littérature anglaise, et notamment américaine, que l'on trouve les indications les plus remarquables. ... Et ces instituts de recherche fourniraient vraiment des bases importantes pour la pratique. *Les humains ne se laissent pas aujourd'hui rêver ce que serait la technique qui en résulterait si l'on faisait vraiment ces choses, d'abord comme essais, pour les développer ensuite. Il ne manque que la possibilité de travailler dans la pratique. Maintenant, cela seulement comme un à côté.*

... Donc ce qui est le plus intensément inconscient, c'est ce qui se rapporte au mouvement des membres inférieurs. C'est là que l'humain est en quelque sorte complètement endormi. La manière dont la volonté agit dans les jambes, dont la volonté agit déjà dans le bas-ventre, est quelque chose qui est totalement endormi. *L'humain est en quelque sorte toujours détourné de sa nature consciente. Sa propre nature ne lui renvoie que ce qui est réflexion. Vous suivez bien sûr aussi les mouvements de vos jambes, mais justement à travers votre appareil nerveux, à travers la perception ; comment la volonté tire dedans, cela vous ne le poursuivez pas, mais recevez seulement la perception dans la réflexion...*" (166)

Les expériences modernes de corrélation entre les ondes cérébrales et les processus d'action pensent le processus de volonté de manière analogue au processus de représentation. Dans ces dispositifs expérimentaux, rien d'autre qu'une impulsion d'excitation neuronale ne peut entrer en ligne de compte comme support de la volonté du point de vue des prescriptions "cognitives". Le champ de la recherche moderne sur le cerveau est délimité par une méthodologie technologique, il est d'emblée orienté vers le paradigme de "l'impulsion d'excitation" classique.

La recherche cognitive se transforme en une "*compréhension du cerveau*" populaire, laquelle "*compréhension*" consiste précisément en des analogies techniques, à savoir la projection de processus causaux et mécaniques triviaux sur l'écran d'un cerveau représenté resp. "rendu visible" in vivo - c'est pourquoi ce type de "recherche" ne peut que tourner en rond, comme une sorte de refrain des dernières conquêtes techniques. Elle se limite à la reproduction ou à la transfiguration sémantique de processus techniquement réalisables (en occultant d'emblée - comme la technologie elle-même - la question de l'*essence* de l'électricité et du magnétisme, bien que toute la neuroimagerie topographique, le brain mapping, l'imagerie par résonance magnétique, etc. reposent sur des processus physiologiques électriques ou magnétiques). L'hypothèse "infondée et incorrecte" est une certitude (conviction) avant même que l'enquête ne commence : ce n'est pas du tout une "hypothèse", ni même une théorie "plausible", elle est considérée comme un savoir vérifié empiriquement. Le "champ de faits" reflète le savoir, jusque dans chaque représentation graphique. La présentation modélisée des "résultats de la recherche" est impressionnante et a un effet écrasant sur toute tentative d'élaboration d'une autre hypothèse. Amen ?

(166) *Correspondances entre microcosme et macrocosme*, GA 201, p. 133 s.



"Maintenant, il est absolument possible - comme je l'ai dit, tant que l'on s'en tient au simple fait matériel - *de se satisfaire de cette explication*. Et je ne crois pas non plus *qu'une autre interprétation puisse être acceptée* si l'on ne veut pas passer au fait qui se présente comme un fait suprasensible, c'est-à-dire comme une observation réelle, si l'on ne veut pas passer à ce fait". ⁽¹⁶⁷⁾

Dans ces conférences devant des enseignants, le caractère suggestif de la théorie duale des nerfs en relation avec la "direction fonctionnelle" des nerfs avait déjà été traité auparavant :

"On peut, quand on a élaboré une telle théorie [analogie avec le câblage du télégraphe], enregistrer les faits de telle sorte qu'ils semblent confirmer cette théorie. Vous pouvez aujourd'hui prendre n'importe quel livre de physiologie et, si vous n'avez pas de préjugés - car les choses ont toutes l'air très plausibles -, vous verrez simplement comment les expériences sont faites avec le découpage des nerfs, comment les conclusions sont tirées de la réaction et ainsi de suite, et tout est merveilleusement vrai. Mais ce n'est pas vrai devant une connaissance approfondie de l'être humain.

Ce n'est finalement pas ainsi.

Je veux tout à fait faire abstraction du fait que les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs sont presque indiscernables du point de vue anatomique ; les uns sont tout au plus un peu plus gros que les autres ; mais en ce qui concerne la structure, il n'y a vraiment pas de différence essentielle. Ce que la recherche anthroposophique nous apprend à ce sujet - je ne peux que l'indiquer, je ne peux que communiquer des résultats, sinon je devrais faire un exposé de physiologie anthroposophique -, c'est que les nerfs sont des organes parfaitement unitaires, qu'il est absurde de parler de deux types de nerfs, les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. Étant donné que dans l'âme, la volonté et la sensibilité sont partout présentes, je laisse à chacun la liberté de dire moteur ou sensitif, mais il doit le faire de manière uniforme, car ils sont absolument uniformes, il n'y a pas de différence. La différence ne réside en effet que dans le sens de la fonction. Lorsque le nerf sensitif se dirige vers l'œil, il s'ouvre aux impressions de la lumière. - Et ce qui se trouve à la périphérie de l'humain agit à son tour sur un autre nerf, que la physiologie actuelle appelle le nerf moteur. Lorsqu'il part du cerveau vers le reste de l'organisme, ce nerf est là pour percevoir ce qui se passe lors d'un mouvement. Un traitement correct des tabes permet de confirmer ce résultat.

Le nerf, appelé nerf moteur, est donc là pour percevoir les impulsions de mouvement, ce qui se passe pendant le mouvement, et non pour donner l'impulsion au mouvement. Les nerfs sont partout les organes de transmission des perceptions, les nerfs sensitifs pour les perceptions vers l'extérieur, les nerfs dits moteurs, qui sont aussi des nerfs sensitifs, pour les perceptions vers l'intérieur. Il n'y a *qu'un seul* nerf. Et seul un esprit scientifique matérialiste a inventé cette histoire de télégraphe comme analogie.

Cette mentalité scientifique matérialiste croit en effet que, de même qu'elle a besoin de la médiation des nerfs pour la sensation, pour la sensibilité, pour la perception, elle a aussi besoin de la médiation du nerf pour les impulsions de la volonté. Or, ce n'est pas le cas. L'impulsion de la volonté part du spirituel-âme. C'est là qu'elle commence, et elle agit dans le corps, directement, et non par le détour du nerf, directement sur le système métabolique des membres".

(2 janvier 1922, GA 303, p. 207 s.)



La science spécialisée n'autorise pas l'hypothèse d'un "je" spirituel-réel luttant contre les processus de décomposition. Une sédimentation minérale dans le "substrat" neuronal n'est pas une

(167) 5 janvier 1922, Dornach, Réponse à des questions devant des enseignants, GA 303, p. 340 s.

160

raison d'interprétations autres que matérialistes. (C. G. Jung a aussi attribué sa doctrine des archétypes à des dispositions cérébrales). La neurologie ne permet pas non plus de rechercher un "je" agissant dans l'ensemble des événements du corps et de l'environnement en tant qu'entité autonome, d'autant plus que l'ancien "sujet" n'est pas encore totalement éliminé du système nerveux central - il hante toutes les théories en tant que relique métrationnelle, pour ainsi dire en tant que "valeur attendue" statistique. - Ce qui agit, la "volonté" de Steiner (ci-dessus : l'humain-membre, porteur de l'humain-volonté, qui se *prolonge* vers l'intérieur dans le processus métabolique), ne pourrait pas non plus être saisi sous le terme de "cognition", il s'agit du pendant polaire de la "cognition" éveillée : d'un néant dormant, d'un esprit agissant magiquement et physiquement. Qu'est-ce que cela pourrait avoir à voir avec le mouvement (dont le métabolisme serait la "suite") ? Le mouvement n'est pas conçu comme un absolu et un primaire, mais comme un processus technique à l'intérieur d'un absolu et d'un primaire, à savoir "le temps et l'espace", géré/causé et coordonné par le cerveau. Paradoxalement, la question rigoureuse et contraignante de la cause de l'*activité cérébrale elle-même*, la question du début de l'événement, est ignorée. Où la "rationalité" et la "cognition" doivent-elles commencer si la conscience est interprétée comme un épiphénomène des processus neuronaux ? - Comme le physiologiste Carl Fortlage l'avait déjà précisé au milieu du 19^e siècle, la "cognition" a sa "trajectoire" dans des processus de dégradation qui déconstruisent la structure matérielle des processus de nutrition et de croissance, qui se manifestent comme une mort partielle - dont font partie les phénomènes électriques en tant que décomposition de la matière. Rappelons que penser / représenter sont liées à la matière qui meurt et qui "tombe hors". Fortlage dans "*Huit conférences psychologiques*", Iéna 1869 : "La conscience est une petite mort partielle, la mort une grande et totale conscience, un éveil de l'être entier dans ses profondeurs les plus intimes".

Les hypothèses d'une régulation des processus organiques immédiatement par des influences psychiques ne sont pas soutenables selon la science de la nature.

L'appareil de réflexion est le résultat de l'entité suprasensible qui se reflète en lui

8 sept. 1924, Cours aux prêtres V, GA 346, p. 60. Ballmer commente l'anti-théisme conséquent de Steiner dans son expression pédagogique envers les prêtres comme suit : "L'individualisme détesté devient vrai lorsqu'il atteint sa dernière conséquence (au lieu de se retrancher derrière des généralités toujours nouvelles et des prétendues objectivités), lorsqu'il devient en même temps, en tant qu'individualité représentative de l'humain humanité, le réel ou l'universel global. Dans le monde de Steiner, c'est précisément en tant que tel que la pensée se présente comme conscience du Christ. Le fait que les contenus de cette pensée supérieure soient présentés comme un 'monde supérieur, suprasensible' a une signification purement pédagogique."

"L'anthroposophie correctement comprise" : la vision de la synthèse du sensible et du suprasensible - l'intuition.



La théorie de la connaissance sans préjugés comme fondement de l'empirisme - La solution définitive du "problème nerveux".

Comment Steiner décrit-il la sécrétion, la décomposition, la sédimentation, la minéralisation ? Le métabolisme est la destruction et la formation de la matière. La substance "assimilée" se transforme en sécrétion, non seulement vers l'extérieur, mais aussi vers l'intérieur. La fonction du corps humain à puissance de Dieu est : *reflet* du spirituel-âme, de l' "idée agissante" qui doit prendre conscience d'elle-même. L' "idée agissante elle-même" est l' "action humaine", mais la conscience normale de l' "idée" ou de l' "action" se trouve dans trois états : dormant, rêvant, veillant. *Le "je", l' "idée agissante", se tisse "en dehors du corps dans le véritable être du monde". Le corps reflète les expériences du je "à l'intention" de la conscience de veille : le je "tisse dans le véritable être du monde", spirituellement et d'âme "hors" du corps. L'expression "hors du corps" ne signifie pas un état de fait spatial -*

161

c'est d'une signification capitale ! Placer le je seulement dans un "environnement" spatial et périphérique serait une interprétation matérialiste et fatale des explications de Steiner. Le je transcende *aussi bien* le corps que l' "environnement" (le corps est pour lui justement aussi un environnement), s'il se liait en permanence avec lui dans un membre, celui-ci serait mort ("mort" comme le je lui-même) : La paralysie de celui-ci en serait la conséquence. Chaque mouvement est une telle "paralysie commencée", qui est aussitôt "levée".

"On parviendra... à une meilleure représentation du "je" sur le plan épistémologique, si l'on ne se le représente pas comme se trouvant à l'intérieur de l'organisation du corps et si on ne lui laisse pas les impressions "de l'extérieur", mais si l'on place ce "je" dans la légalité des choses elles-mêmes et si l'on ne voit dans l'organisation du corps qu'une sorte de miroir qui lui renvoie, par l'activité organique du corps, le tissage du je dans l'être véritable du monde, tissage qui se trouve hors du corps. Une fois que l'on s'est familiarisé, pour la pensée mathématique, avec la pensée *que le "je" n'est pas dans le corps, mais en dehors de celui-ci, et que l'activité organique du corps ne représente que le miroir vivant à partir duquel la vie du "je" située dans la transcendance est reflétée, on peut trouver ces pensées compréhensibles aussi sur le plan de la théorie de la connaissance pour tout ce qui se produit dans l'horizon de la conscience.* - Et l'on ne pourrait plus dire alors que le "Je" doit se passer lui-même s'il veut atteindre la transcendance ; mais il faudrait reconnaître que le contenu de conscience empirique ordinaire se rapporte à celui qui est véritablement vécu intérieurement par le noyau de l'être humain, comme le reflet se rapporte à l'essence de celui qui se regarde dans le miroir". - Steiner rattache à ces pensées ⁽¹⁶⁸⁾ des explications sur la juste rencontre entre l'anthroposophie et l'anthropologie, qui sont d'une importance capitale. Il s'agit de déclarations écrites sous le titre "*Les fondements psychologiques et la position épistémologique de l'anthroposophie*". Elles contiennent le guide pour une rencontre correcte entre la recherche empirique sur la nature et la science de l'esprit. Elles montrent l'indispensable nécessité d'une recherche "matérialiste" absolument sans préjugés, qui s'abstient de toute formation préalable d'hypothèses (subliminales/sous le seuil). La caractérisation de la situation de la connaissance scientifique par



Steiner est d'une valeur inestimable en vue de l'élimination d'une définition erronée et contre-productive de la tâche. Les "points de vue spirituels" n'ont rien à faire dans le domaine de la recherche pure sur la nature. Celui qui veut faire des recherches à la lumière de la connaissance de la synthèse du corps et de l'esprit est soumis à la règle ascétique de base : *"Si vous voulez faire de la phénoménologie, vous n'avez pas la permission de philosopher"*.

"Par une telle représentation épistémologique pourrait maintenant être mis réellement de côté de façon univoque le conflit entre la science de la nature, qui tend vers le matérialisme, et recherche de l'esprit, qui présuppose le spirituel. Car la voie serait libre pour la recherche sur la nature, qui pourrait étudier les lois de l'organisation du corps sans être influencée par l'intervention d'une façon de penser spirituelle. Si l'on veut connaître les lois qui régissent la formation de l'image spéculaire/reflet, on doit s'en remettre aux lois du miroir. C'est de lui que dépend la manière dont le spectateur se reflète. Cela se passe différemment selon que l'on a un miroir plan, un miroir convexe ou un miroir concave. Mais l'essence de celui qui se reflète se trouve en dehors du miroir. On pourrait ainsi voir dans les lois qui résultent de l'étude de la nature les raisons de l'organisation de la conscience empirique ; et dans ces lois, il n'y aurait rien à introduire de ce que la science de l'esprit a à dire sur la vie intérieure du noyau de l'être humain. - À l'intérieur de l'étude de la nature

(168) Extrait de : *Philosophie et Anthroposophie / Les fondements psychologique et la position épistémologique de l'Anthroposophie*, GA 35, p. 140 s.

162

on s'opposera toujours, avec droit, à l'intervention de points de vue purement spirituels. Et dans le domaine de cette recherche, il est tout à fait naturel que l'on sympathise davantage avec des explications qui se veulent mécaniques qu'avec des lois spirituelles. Une représentation comme la suivante doit être sympathique pour celui qui vit dans des représentations claires de science de la nature : 'Le fait de la conscience par l'excitation des cellules cérébrales n'est pas d'un ordre essentiellement différent du fait de la gravité liée à la matière' [cette phrase du physiologiste Moritz Benedikt est représentative du développement de la neurophysiologie ! P. W.]. En tout cas, avec une telle explication, le pensable scientifique est donné de manière exactement méthodologique. Elle est scientifiquement défendable, alors que les hypothèses d'une régulation des processus organiques directement par des influences psychiques sont scientifiquement indéfendables. L'idée fondamentale de la théorie de la connaissance que nous venons de caractériser ne peut cependant voir dans toute l'étendue de ce qui peut être constaté par la science de la nature que des dispositifs qui servent de reflet au véritable noyau psychique de l'être humain. Or, ce noyau essentiel ne doit pas être placé à l'intérieur de l'organisme physique, mais dans la transcendance. Et la recherche spirituelle devrait alors être pensée comme le moyen de s'imprégner de l'essence de ce qui se reflète. Bien entendu, le fondement commun des lois de l'organisme physique et de celles du suprasensible reste alors derrière l'opposition : 'essence et miroir'. Mais cela n'est certainement pas un inconvénient pour la pratique de l'approche scientifique des deux côtés. Celle-ci s'écoulerait, si l'opposition était maintenue, en deux courants qui s'éclairent et s'expliquent mutuellement. Car il faut bien constater que l'on n'a pas affaire, dans l'organisation physique, à un appareil de réflexion indépendant du su-



prasensible, au sens absolu du terme. *L'appareil de réflexion doit être considéré comme le résultat de l'entité suprasensible qui se reflète en lui.* A l'indépendance mutuelle relative de l'un et l'autre des modes d'observation ci-dessus doit s'opposer, en complément, un autre mode d'observation, qui va en profondeur et *qui est en situation d'envisager la synthèse du sensible et du suprasensible*". -

Qu'on fasse attention à la formulation ! Le "but" est la contemplation de *la synthèse du sensible et du suprasensible*. Comment le but est-il atteint ? (Nous verrons dans un chapitre ultérieur qu'une *conception courante de l'intuition* a des conséquences désastreuses pour le physiologiste anthroposophe, car elle conduit à l'impasse des "hypothèses intenable de la régulation des processus organiques de manière non indirecte par des influences psychiques"). Les phrases qui suivent esquissent la loi fondamentale de la convergence entre la science de la nature et "l'anthroposophie bien comprise", elles envisagent la "solution définitive" du "problème nerveux". La conscience objectale/objective se voit attribuer les travaux de génie civil de l'édifice de l'empirisme sensible et suprasensible - La pose des fondations *épistémologiques impartiales* dans la roche originelle de la *pensée*, lieu de toute création de concepts :

"L'union des deux courants peut être pensée comme donnée par une évolution possible de la vie de l'âme vers la connaissance intuitive caractérisée. C'est d'abord à l'intérieur de celle-ci qu'est donnée la possibilité de dépasser l'opposition.

On peut donc dire que des considérations épistémologiques sans préjugés ouvrent la voie à une *anthroposophie correctement comprise*".

163

Le lecteur est prié, pour la suite de la réflexion, de mémoriser aussi profondément que possible ce regard sur l'intuition. L'union des deux courants opposés, la recherche empirique sur la nature et la recherche empirique sur l'esprit, survient par la connaissance intuitive.

"*Anthroposophie correctement comprise*" signifie : intuition. - On peut essayer d'approcher *en pensée* le concept d'intuition.

"Car elles [les considérations épistémologiques non biaisées] conduisent à trouver théoriquement compréhensible la possibilité que le noyau de l'être humain ait une existence libre de l'organisation physique. Et que l'opinion de la conscience ordinaire, selon laquelle le Je doit être considéré comme une entité absolument située à l'intérieur du corps, doit être considérée comme une illusion *nécessaire* de la vie psychique immédiate. Le je - avec tout le noyau de l'être humain - peut être considéré comme une entité qui vit sa relation avec le monde objectif à l'intérieur même de celui-ci, et qui reçoit ses expériences comme des reflets de la vie de représentation [représentations = reflets] de l'organisation du corps".

Ces affirmations centrales sont suivies d'une remarque qui déclare d'emblée inopérantes, voire confuses, toutes les hypothèses visant à *localiser spatialement* le "je" dans ou hors du corps (par exemple "centré" et "périphérique"). Il en va de même pour toute pensée *objective en "afférences" et "efférences"* partant des lieux d'action *spatiaux* d'un "je" représenté. Parce que le noyau de l'être produit de lui-même le corporel en



tant qu'organe miroir, il ne peut être exploré qu'au-delà des produits de la réflexion, dont fait partie toute localisation spatio-temporelle. La vue d'ensemble des phénomènes corporels nécessite la connaissance intuitive, qui "voit" le noyau de l'être humain et l'organisation du corps dans leur contexte dynamique. A ce sujet, d'autres explications tirées des essais "Philosophie et anthroposophie" sont à venir.

La séparation du noyau de l'être humain de l'organisation du corps n'a pas la permission d'être pensée de manière spatiale.

Le je de la conscience ordinaire est *dans* le noyau de l'être, bien qu'il ne le sache pas

La séparation du noyau de l'être humain de l'organisation du corps ne doit pas, par nature, être pensée spatialement, mais doit être considérée comme un détachement dynamique relatif. Alors se résout aussi une contradiction apparente que l'on pourrait trouver entre ce qui est dit ici et ce qui a été dit plus haut sur la nature du sommeil. A l'état de veille, le noyau de l'être humain est inséré dans l'organisation physique de telle sorte qu'*il s'y reflète par sa relation dynamique avec elle ; à l'état de sommeil, le reflet est supprimé.* Puisque la conscience ordinaire, dans le sens des considérations épistémologiques faites ici, n'est possible que par le reflet (par les représentations reflétées), elle cesse pendant l'état de sommeil. L'état d'âme du chercheur spirituel ne peut être compris que dans la mesure où l'illusion de la conscience ordinaire est surmontée et qu'un point de départ de la vie de l'âme est gagné, qui vit réellement le noyau de l'être humain dans un libre détachement de l'organisation du corps. Tout ce que l'on obtient ensuite par des exercices n'est qu'un enfouissement plus profond dans le

164

transcendant, *dans lequel le je de la conscience ordinaire est réel, bien qu'il ne s'y sache pas en tant que tel*". - Il faut lire ces phrases assez souvent pour en pressentir les conséquences : "Tout le reste ... n'est qu'un enfoncement plus profond dans le transcendant, dans lequel le je de la conscience ordinaire est réel, bien qu'il ne s'y sache pas en tant que tel".

La conscience "Meier und Müller" est dans le transcendant, bien qu'elle ne le sache pas ! Qu'est-ce que cela signifie ? - Cela ne signifie rien de moins que la conscience ordinaire *n'est qu'une* avec le noyau essentiel humain qui produit tout ce qui est corporel et tout ce qui bouge à partir de lui. Elle est une - même si elle ne le vit pas, car c'est d'abord l'*âme de sensation* qui agit à la place de l'intuition. Le noyau de l'être donne naissance au corps ! Il n'est pas seulement le déclencheur, l'initiateur, le responsable, etc. - il va *par-dessus/déborde* dans le corps. Le noyau de l'être se manifeste en tant que corps, conformément à la phrase : tout ce qui est corporel est création de l'âme. Cela signifie, formulé en termes de mouvement, que la conscience ordinaire est "*dans*" le noyau d'essence qui produit le mouvement. Dans le mouvement, la conscience ordinaire (illusoire) rencontre sa capacité d'intuition potentielle.

La question fondamentale doit donc être la suivante : *Comment est exactement la conscience ordinaire dans le noyau de l'être ?*



Le noyau de l'être et la conscience ordinaire ne sont pas deux "choses" qui ont une relation causale, comme le voudrait la logique. (La structure logique contenue dans le langage induit déjà en erreur. Les définitions nominalistes doivent être remplacées par une description dynamique. Le langage lui-même doit se révéler/s'extraire du cocon *comme* mouvement).

Formulé de manière exacte : la conscience ordinaire produit le mouvement, bien qu'elle en fasse l'expérience en tant que perception / représentation / souvenir - comme une perception *extérieure*, un "sens" lié à l'organe. La conscience présente le mouvement, ou, pour l'exprimer plus clairement : le mouvement se conçoit dans la conscience ordinaire, et a lieu "immédiatement" - parce que le mouvement est identique au noyau de l'essence. Ce n'est pas la représentation qui est identique, mais le mouvement. La perception du mouvement, le "sens" imaginaire du mouvement, est à nouveau un événement miroir, non directement identique au noyau de l'être ! - La représentation (inconsciente / subconsciente) du mouvement intuitionne ou "est étant" le mouvement. Il n'y a pas de causalité dans le royaume de l'intuition, qui ne peut pas exister pour les représentations miroirs ! - le nerf musculaire reflète la "volonté", de sorte que la conscience ordinaire (sourde et endormie) se vit comme un automoteur.

Steiner poursuit :

"La recherche sur l'esprit est ainsi démontrée comme pensable du point de vue de la théorie de la connaissance. Cette pensabilité ne sera naturellement admise que par celui qui peut être d'avis que la théorie critique de la connaissance n'est en mesure de maintenir sa proposition sur l'impossibilité de sauter la conscience que si elle n'a pas percé l'illusion de l'enfermement du noyau de l'être humain dans l'organisation du corps et la réception des impressions par les sens. Je suis conscient que mes explications épistémologiques ne sont qu'une esquisse. Mais on pourra peut-être reconnaître dans ces allusions qu'elles ne sont pas des idées isolées, mais qu'elles découlent d'une conception épistémologique fondamentale développée/construite". ⁽¹⁶⁹⁾

(169) Fin des extraits de : *Philosophie et anthroposophie*, GA 35

165

"On voit ... comment la vie de l'esprit consciente s'intensifie lorsqu'un organe tombe malade. La douleur s'installe, ou du moins le déplaisir et le malaise. La vie émotionnelle/de sensation reçoit un contenu qu'elle n'a pas autrement. Et la vie de la volonté est affectée. Un mouvement de membre qui s'effectue naturellement dans un état sain ne peut pas être exécuté parce que la douleur ou le déplaisir s'y oppose. - On peut observer la transition entre le mouvement d'un membre accompagné de douleur et sa paralysie. C'est dans le mouvement accompagné de douleur que se trouve le début de la paralysie. *Le spirituel actif intervient dans l'organisme.* Dans l'état de santé, cela se manifeste d'abord dans la vie de représentation ou de pensée. On active une représentation et un mouvement des membres s'ensuit. Avec la représentation, on ne s'engage pas consciemment dans les processus organiques qui conduisent finalement au mouvement des membres. La représentation s'enfonce dans l'inconscient. Entre la représentation et le mouvement intervient, dans un état sain, un sentiment qui n'agit que sur l'âme. Il ne s'appuie pas clairement sur un organe corporel. Mais dans l'état malade, c'est le cas. Le sentiment qui, dans l'état sain, est vécu comme détaché de l'organisme physique, se lie à celui-ci dans



l'expérience malade. ... Une fois de plus, les processus du mouvement sain d'un membre et de la paralysie se juxtaposent dans leur parenté. Oui, on le voit clairement : le mouvement sain est une paralysie commencée, qui est aussitôt levée dans son commencement. ... C'est donc dans la faculté de l'esprit et de l'âme qu'il faut chercher les causes de la maladie". ⁽¹⁷⁰⁾

La raison du rejet de la fonction nerveuse motrice spéciale réside dans la capacité d'esprit et d'âme du corps humain. La compréhension du mouvement doit partir de la paralysie potentielle (mortification) des membres comme le "cas extrême". Nous en reparlerons plus tard.

Un "double aspect du je" ? - Wolfgang Schad

Le "je" de Carl Ungers : l'observateur pensant auto-responsable de la "sagesse de l'anthroposophie".

Un escroc luciférien : l'humain, "si seulement il se comprend bien".

Carl Unger trace le chemin pensant vers le renforcement de l'âme qui se débarrasse de toutes les réminiscences sensorielles. Il décrit et justifie comment ce chemin commence dans la pensée pure. Étant donné que toutes les représentations causales sensorielles doivent être exclues, il est presque impossible de décrire le chemin avec des moyens linguistiques normaux. Un recours aux descriptions originales d'Unger s'impose. (Le raisonnement/cours des pensées absolument identique constitue aussi l'épine dorsale de la philosophie de la liberté de O. H. Jaeger, reprise par Steiner. La pensée en tant que processus est poussé au centre de

170 Op. cit., *Fondamental pour un élargissement de l'art de guérir*, GA 27, p. 22 s. chap. II, Pourquoi l'humain tombe-t-il malade ?

166

l'observation empirique). Dans son article du *recueil* des préoccupations d'Unger, Wolfgang Schad en donne une image déformée en substituant à la paire d'opposés je / non-je la polarité du je "reflété dans le corps" et du je "contenu dans le monde" (p. 300). La pensée, qui doit se débarrasser de toutes les représentations, reste dans un statut passif. Schad corrompt le processus de naissance de la pensée pure. Sa démarche est à l'opposé d'une observation phénoménologique empirique, les déterminations (déterminations, formations de concepts) ne se font pas sans préjugés, mais à partir d'une théorie préconçue du "je" - qui veut harmoniser de manière plausible les phénomènes nerveux afférents et efférents (potentiels de tension, fonction de soupape synaptique, etc.) avec l'abrogation par Steiner des nerfs moteurs. L'harmonisation est imposée en conservant la notion classique de sujet, au prix de la neutralisation des *enseignements fondamentaux* d'Unger. - Le travail incorruptible de ce dernier sur le chemin à travers le chas de l'aiguille de la pensée "balayée" est occulté, ignoré. Il ne reste que la structure duale corps-âme, un concept du je *passivement nominaliste* :



son point d'orientation ou de référence est le corps, et non l'activité psychique volontaire pour atteindre une représentation substantielle du je (point d'ancrage de toute connaissance de l'"esprit") - ici, le je ne se met pas "sur ses propres pieds", il est approprié par le corps (représenté), auquel on attribue un corrélat - tout aussi nominaliste, dit "contenu du monde" - dans l'espace extérieur. (Cette construction hypothétique représente le pendant de ce qui vient d'être recommandé à la force de mémorisation/d'imprégnation du lecteur : "Le je - avec tout le noyau de l'être humain - peut être considéré comme une entité qui vit sa relation avec le monde objectif à l'intérieur de celui-ci même, et qui reçoit ses expériences comme des reflets de la vie de représentation à partir de l'organisation du corps").

La structure fondamentale du je et du non-je (la polarité fondamentale de la conscience et de la volonté) se déplace, grâce à la réorientation par Schad du couple/de la paire conceptuelle d'Unger, vers la *polarité factice* (spatialement constatée) du "corps" et du "monde" ("Je reflété par le corps et à contenu de monde"), ce qui fait que le corps, en tant que véritable "contenu du monde" sur lequel se reflète le je, est perdu de vue/tombe hors vue. Le corps devient un objet (même si c'est un "miroir") qui peut être "manipulé/pris en main" de manière académique : comme quelque chose de "connu/familier". Le corps n'est avec cela pas le contenu du monde en mouvement, mais une chose au sein du "monde" avec ses "lois naturelles". Cela a pour conséquence qu'il faut chercher d'autres raisons (que le corps lui-même) aux mouvements du corps, ce à quoi la "double nature psychologique" du "je" fournit le design théorique adéquat - en vue de quel objectif préconçu cette théorie goethéenne "épistémologiquement assurée" est donc formulée. À tous ces cours de pensées reposent cependant à la base la représentation classique que, d'un côté, l'humain et le monde sont deux choses différentes et, de l'autre, les choses du monde ont besoin d'un moteur extérieur - le "Dieu" agissant de l'extérieur dans le monde, aujourd'hui dans la forme des nombreuses "lois de la nature" décrites au moyen des multiples représentations théoriques allant de la "gravitation" à l'"électricité" en passant par les processus "bio""chimiques".

Unger comprend cependant sous "je" (au sens d'O. H. Jaeger) la pensée de la pensée, c'est-à-dire le pur, non sensoriel "je", le point de germination des membres supérieurs de l'être. Ballmer se réfère à ce "je" comme "pensant observateur auto-responsable de la 'sagesse de l'anthroposophie'" ⁽¹⁷¹⁾. "Je" et "non-je"

(171) *Échange de lettres/Correspondance*, p. 78. Ballmer attache également la plus grande importance au fondement logique incontestable de l'anthroposophie dans la thèse de W. J. Stein, rédigée en collaboration avec R. Steiner. Il y est clairement établi que "nous n'avons donné qu'au je ce que nous avons donné à tout le reste du contenu du monde vis-à-vis

167

de Ungers n'est pas une paire d'opposés abstraite (ontologique), mais se réfère à l'anthroposophie : le "je" n'est pas posé, *mais* naît de la contemplation pensante du "non-je" qui se communique, de l'essence du monde "qui est donnée à l'occultisme comme identité personnelle". Il ne peut être parlé d'un autre "je" chez Unger.



Les réflexions de Schad détournent le processus de naissance du "Je" suprasensible chez Unger et s'orientent vers la typologie de la physiologie nerveuse académique : vouloir comprendre, à l'intérieur d'un "présent" et d'un "espace" représenté (centre / environnement périphérique), l'intervention de la volonté dans une "organisation corporelle naturelle et biologique". Schad ne développe pas le moi à partir d'un processus réel de pensée resp. de volonté, *il présuppose l'existence du je*.

A la place de l'intuition de la science de l'esprit, qui est le point d'origine de toute "anthroposophie", il met en place une description banale de la "créativité" : l'existence spirituelle et psychique/d'âme cachée de l'humain devient consciemment perceptible à l'état de veille dans "des moments exceptionnels d'activité créatrice". Le lecteur ne remarque pas si facilement la substitution de la volonté à développer dans la pensée (le contraire de la passivité) par le postulat d'une quelconque "activité créatrice". Là où Unger laisse naître le "je" à l'étude de l'anthroposophie, Schad postule un processus luciférien. - Sinon, l'humain serait un "spectateur isolé dans son corps, resp. cerveau, étranger au monde", un "être propre isolé". Cet être propre est le postulat central, une *mise en place* suggestive en vue d'une théorie *préconçue*. Mais en même temps, l'humain est, "s'il se comprend bien, un être environnemental indépendant du corps", un "je qui a grandi dans le monde" - ainsi le veut le résultat recherché. L'humain, "s'il se comprend correctement", est avant tout un escroc luciférien. Lorsqu'il gonfle son "je" prétentieux dans l'environnement, il est un imposteur luciférien - en tant que goethéen anthroposophe, il est "hors de sens". *Ce n'est pas "son" je qui est "intégré à l'environnement", mais le monde entier, y compris un corps endormi / rêveur / éveillé, qui constitue un "je" respectif*. - En comparaison, la croyance ahrimannienne dominante en la machine humaine biochimique semble modeste. Si l'imposteur luciférien se comprend comme un goethéen, il faut lui conseiller d'étudier/se poser au coeur la conclusion de Kienle de 1982, "qu'alors, si nous pensons pratiquer le goethéanisme, nous prenions en main les 'Lignes de base de la théorie de la connaissance de la vision du monde de Goethe' et que nous examinions ainsi notre propre démarche, et ... que nous prenions les indications de Rudolf Steiner pour découvrir notre propre contradiction avec lui". Les "moments exaltés de l'activité créatrice" représentent une illusion tant que "l'humain" n'a pas rencontré son propre mal-être sous la forme du "gardien du seuil". (C'est K. Svassian qui a fait la suggestion suivante à propos d'un projet de lettre de Ballmer : "Maintenant, après plus de cinquante ans, alors que ce projet est enfin envoyé sous *forme de livre*, il s'adresse à *chaque* lecteur comme à son destinataire. Il serait extrêmement productif de thématiser à nouveau, à partir de cette ébauche, le topos du *seuil* qui fait défaut au destin et qui est mort dans l'anthroposophie secondaire.") ⁽¹⁷²⁾

en pensant : la représentation". Stein constate/établit qu'il manque dans ce cas "ce qui est normalement la chose toujours donnée : l'observation". Dans le cas de la représentation du je, il s'agit "d'une représentation sans l'objet extérieur dont elle serait la représentation". W. J. Stein, *Die moderne naturwissenschaftliche Vorstellungsart und die Weltanschauung Goethes, wie Rudolf Steiner vertreten (La sorte moderne de représentation et de vision du monde de Goethe, comme R. Steiner la représente)*, chap. 3 Das selbstbewusste Ich (Le Je conscient de soi). (Sur ce livre, voir l'insertion p. 221 s et la note 225).

(172) K. Svassjan, *Umriss einer Christologie der Geisteswissenschaft (Esquisse d'une christologie de la science de l'esprit)*, Verlag am Goetheanum 1999, p. 225 (cf. ci-dessous).



Le postulat bipolaire de Schad contient tous les défauts de naissance d'une conception kantienne du monde, qui repose sur un schéma de pensée préconçu au lieu d'une véritable phénoménologie. Le fait que l' "objet" kantien se camoufle en "je enraciné dans le monde" en vue de la théorisation physiologique n'y change rien. Ce n'est qu'à des fins d'assurance épistémologique anthroposophique que Schad l'assimile au "non-je" de Unger (p. 303). Il reste au "spectateur isolé dans son cerveau, étranger au monde" le rôle du "je" de Unger - voilà l'interprétation naturaliste et passive du processus de base de la découverte du monde par soi-même en tant que "je". Ce qui, chez Steiner, Unger, Jaeger et d'autres, est un fondement indubitable de tout savoir et de toute recherche au-delà de la détermination corporelle, devient ici la cousine naturaliste de l' "âme" du royaume de la psychologie, ce "résumé de mots usés pour quelque chose pour lequel ne sont plus disponibles de véritables contenus d'âme".

Le "double aspect du je" de Schad est une variante ésotérique du paradigme dual corps-âme. La perception et le mouvement sont ici des processus subjectifs dans une transfiguration ésotérique, ils ne sont pas l'auto-perception du monde (du non-je d'Unger), à l'extérieur duquel naît en principe la conscience normale, comme on peut l'observer chez chaque bébé et enfant. Le point de référence du "double aspect" de Schad est un "je" théoriquement postulé, d'un côté localisé de manière centrale dans le corps et le cerveau, auquel correspondrait un "être environnemental *grandi du monde*" périphérique et transcendant - pour autant, encore une fois, que l'humain "se comprenne correctement". Ballmer hésiterait-il à identifier le "seulement correctement comprendre" à un "seulement correctement escroquer" ? Une variante mutilée du concept de "je" peut-elle contribuer à l'interprétation des phénomènes empiriques ? Comme pierre de touche pour la compréhension de la théorie des nerfs ou de la *vision des nerfs* de Steiner : certainement. Si l'on prend cette variante non pas comme pierre de touche, mais, dans le sens d'un "pluralisme scientifique anthroposophique" contemporain, comme une interprétation nécessaire des données "incomplètes" de Steiner, alors la "théorie" des processus nerveux effectivement présente doit être transfigurée en "problème nerveux" et soustraite à l'accès de la "conscience objective". Cette astuce philosophico-sémantique serait liée à une mise en avant simultanée de la "relativisation historique" d'un Steiner polémiste, d'une "nouvelle situation" suite aux récents progrès de la science. - Cela correspondrait à une tendance paradoxale à "l'ignorabimus" vis-à-vis de l'empirisme contemplatif de Steiner. Celle-ci contredit aussi la "sensori-motricité" moderne - les indications de Steiner sont suffisamment complètes :

"La différence entre l'explication qui doit être donnée ici sur la base de la recherche anthroposophique et celle qui est habituellement reconnue, réside dans le fait que la recherche habituellement reconnue suppose que l'impulsion de la volonté est d'abord transmise par le nerf [par exemple "sensori-moteur"] et qu'ensuite seulement elle se transmet aux organes concernés, qui exécutent alors par exemple les mouvements". ⁽¹⁷³⁾

- Avec un Steiner relativisé par ruse, la "conversation" prévue deviendrait aussi une manœuvre fictive, et le "problème nerveux" pourrait aussi être archivé comme tel sous la couverture d'un livre. L'intention de priver le public de l'épistolier Ballmer et du "déchiré" Kienle aurait atteint son but, une "solution" serait reléguée au lointain



des légendaires "espoirs d'approximation", le statu quo de la "science" atavique serait atteint.

Le concept de perception de Schad, transfiguré par l'ésotérisme, correspond dans sa structure kantienne à la perception "intérieure" de Brentano, qui est commentée de manière exhaustive dans la correspondance. Le présupposé non discuté est ici comme là l'hypothèse optimiste que le " je " de l'humain individuel serait

173 GA 303, p. 340 s., Réponse à des questions devant des enseignants, Dornach 5 janvier 1922.

169

en soi/per se une substance qui, à des fins d'investigation, peut postuler un "intérieur" et un "extérieur" - ce à quoi s'oppose déjà "la réflexion philosophique selon laquelle le je ne peut pas être une 'substance' pour la simple raison qu'il n'est pas là dans le sommeil. Or, il est incompatible avec l'essence d'une substance qu'elle soit une fois là et une fois pas là". (Correspondance, p. 57) (Rappelons que le je "est" seulement quelque chose dans la rétrospective de l'incarnation précédente, ou alors en tant que devenir dans l'incarnation suivante). La postulation spatiale intérieur / extérieur du je individuel échoue à cause de la même contradiction que la question fondamentale de Kant "Comment la connaissance (pour le 'sujet') est-elle possible ?" (au lieu de : "Qu'est-ce que connaître ?"), qui ne prend même pas note du processus réel de la connaissance, mais part de la distinction de principe entre le sujet et le monde. La lutte de Steiner contre les deux types de nerfs et l'ancienne "âme" n'est rien de moins que la continuation de la lutte des idées sur la réalité de la connaissance. La question de départ n'est en aucun cas : comment la connaissance est-elle possible grâce à une organisation nerveuse ? Mais bien plutôt : *Quel est le rôle de l'organisation nerveuse dans la connaissance ? Ou : comment le processus de la connaissance différenciée se vit-il dans l'appareil nerveux ?* - Dans cette approche, la seule qui soit "scientifiquement" justifiée, le mouvement est d'emblée abordé comme une partie de la connaissance métasubjective - de sorte que la logique weizsäckerienne de l'automouvement se disqualifie d'emblée comme obstacle à une approche conséquente et sans préjugés. Si Steiner démontre, face aux différents schémas de pensée kantien, l'inadmissibilité de tous les schémas de pensée sujet-objet, cette inadmissibilité ne vaut pas moins pour toutes les théories nerveuses qui partent (ne serait-ce qu'en partie) d'approches de pensée subjectivistes. Le domaine de l'anatomie nerveuse est un test de maturité pour les anthroposophes : l'humain est-il un être du monde ou un "propriétaire" de son corps ? Schad vient à la conclusion que "la théorie de la duplicité du système nerveux de l'afférence et de l'efférence spatiales est physiologiquement indiscutable". (p. 322) - La confusion est considérable. L'afférence spatiale et l'efférence et la théorie de la duplicité sont deux choses différentes. Les termes "afférent" et "efférent" ne sont pas identiques à "sensible" et "moteur", à moins que l'on ne localise automatiquement la conscience et le sentiment dans l'espace, dans le cerveau qui commande "en rétroaction" l'innervation musculaire - ce qui correspond à la doctrine courante. Mais la voie nerveuse est un tout qui est seulement interrompu dans le cerveau ou la moelle épinière, les mouvements musculaires sont "auto-organisés" dans le contexte de force de l'environnement : "j'ai déjà parlé à plusieurs reprises de l'absurdité selon laquelle il y aurait des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. Mais ce qui est important, c'est qu'en fait, chaque voie nerveuse entière prend naissance sur



la circonférence de l'humain et retourne à son tour vers la circonférence, mais est interrompue quelque part, comme un fil électrique lorsqu'il laisse jaillir une étincelle".

La double construction de Schad est un loup subjectif déguisé en mouton anthroposophique qui a) soutient la théorie de la duplicité combattue par Steiner, voire la propage comme étant indiscutable, et b) l'enrichit d'une théorie de l'esprit faite maison. Le modèle est la "conduite d'information" d'inspiration technologique qui relie le système subjectif à l' "environnement". Les termes "afférent" et "efférent", bien qu'ils ne désignent que des directions, sont dotés d'un contenu "information" qui sert d'intermédiaire entre les pôles ou les "aspects du moi". Avec la découverte par Schad de l'échange d'informations qui transcende le corps, le "problème des nerfs" semble avoir trouvé une solution consensuelle et moderne. Steiner n'aurait cependant pas eu besoin de se casser les dents sur le dogme de la duplicité, ni de faire appel à l'intuition, à la réincarnation et au karma, s'il était arrivé il y a cent ans déjà à cet éclaircissement psychologique de la physiologie nerveuse. Au lieu de cela, il a commenté le lien entre les courants nerveux électriques et la "force nerveuse qui nous appartient" :

"Au dix neuvième siècle, la science de la nature a découvert que le système nerveux était animé/parcouru par des forces électriques.

170

Elle avait raison, cette science de la nature. Mais si elle croyait, si les naturalistes croyaient que la force nerveuse qui nous appartient, qui est à la base de notre vie de représentation, a *n'importe comment à faire avec les courants électriques qui traversent nos nerfs*, alors ils ont tort. Car les courants électriques, c'est-à-dire les forces qui sont déposées dans notre être par l'être que je viens de décrire, n'appartiennent pas du tout à notre être : nous portons déjà en nous des courants électriques, mais ils sont de nature purement ahrimanienne". ⁽¹⁷⁴⁾

Si l'on voulait formuler les choses de manière anthroposophique, la physiologie nerveuse psychologique de Schad est le reflet d'une myopie luciférienne et ahrimanienne. D'une part, le "je" est mal compris psychologiquement, en ce sens qu'il est localisé comme une "substance" luciférienne dans le cerveau et l'environnement, et d'autre part, ces "aspects" du je doivent se servir des courants électriques ahrimaniens dans le but d'une information "afférente". Schad : "Ce qui est conduit le long des nerfs, ce sont des rythmes : des fréquences de tension qui sont modulées de manière variée selon l'incitation". Schad inscrit le flux d'informations des "courants d'action nerveux" dans la polarité anthroposophique de la volonté et de la représentation : "Ainsi, les variations physiologiques du potentiel électrique des courants d'action nerveux sont sans cesse déterminées par une polarisation et une dépolarisation changeantes. Dans la polarisation, des tensions électriques sont créées par des migrations d'ions contre le gradient énergétique, dans la dépolarisation, la tension s'effondre à nouveau. Dans la polarisation, nous pouvons reconnaître, après tout ce qui a été dit, la participation de la volonté liée à l'organe, dans la dépolarisation la base du représenter lié au système nerveux".

En tain contraire de la réédition psychologique de la théorie de la duplicité par Schad, on peut étudier la triple structure originale du monde du je à l'aide de deux "dépendances". Ballmer : "Avec leur 'je', les Meier et Müller font l'expérience de la



participation aux 'événements du monde'. Leur 'participation' aux *mouvements et aux perceptions de leur corps* signifie la dépendance physique de leur 'humanité' ; les Meier et les Müller témoignent de la dépendance spirituelle de leur 'humanité' en sachant orienter leurs actions en fonction du sens de *leur existence/être-là révélé par l'anthroposophie*. L' 'anthropologie' de la science de l'esprit ne décrit pas l' 'entité humaine' bilatéralement dépendante comme un 'être' naturaliste neutre [situé par Schad dans le 'contenu spirituel du monde' impersonnel], elle montre l' 'entité humaine' comme étant à la fois naturelle et librement morale". (Correspondance, p. 23) En d'autres termes, cela pourrait aussi signifier : le monde se trouve en tant que je par des perceptions sur son propre physique et par des intuitions qui se produisent sur le corps spirituel (du monde) - d'abord sous la forme des communications de la science de l'esprit. - Tout autre point de départ pour résoudre un "problème nerveux" mène aux impasses de la subjectivité, des analogies technologiques, conduit à la réinterprétation des représentations de Steiner, ce qui aboutit à leur occupation et à leur annexion - ce qui les fait dégénérer en une soi-disant "*proposition*" (Schad, p. 316). Le fait de s'agenouiller devant le poids du passé de la science spécialisée masque la situation dramatique. La manipulation au profit d'une "conversation" fictive revient à minimiser les faits. Avec la désignation euphémistique de "proposition", le fait de *savoir* avec certitude est nié par la volonté et orienté vers une instance extérieure : la "proposition" s'adresse à l'église scientifique toute puissante et à son pouvoir de décision final. L'arrière-plan de la livraison est constitué par un "je" anthroposophique transfiguré, qui doit maintenant être incorporé comme un *double mythe* à la croyance en l'humain individuel naturel. Le mythe se présente sous une forme symétrique : comme un je périphérique "supérieur",

174 GA 178, p. 58 s.

171

qui "perçoit" le corps comme monde extérieur à partir de la périphérie, et comme je central qui perçoit l'environnement du "corps" (représenté). Ce double mythe doit rendre la "proposition" plausible - en tant que dernière conclusion de la sagesse. L'abstraction symétrique se présente, comme on le sait, comme une compréhension anthroposophique racoleuse, *neutralisant* ainsi la nécessité urgente d'une recherche empirique *impartiale* sur les nerfs et le métabolisme. L'anthroposophie en tant que *science* est ainsi mise à disposition. La situation de fait est renversée : en réalité, c'est l'autorité de l'Eglise scientifique qui est remise en question. Les règles d'airain de base pour l'observation impartiale des phénomènes empiriques sont les suivantes :

la loi du "bilan énergétique" (la conservation de la matière/substance et de la force/énergie) ne correspond à *aucune* réalité, le dit "changement de substance" comprend *deux* processus.

L'orientation de base signifie : *distinction de la dégradation de la matière et de la formation de la matière, et ce au sein du sang, des nerfs et des muscles.*

Toutes les voies nerveuses sont continues : il n'existe pas de voies spéciales conduisant des signaux ("motrices") - mais il y a différentes intensités de dégradation et de formation de substances au sein des voies continues interrompues par des synapses - les "tubes nerveux".



L'"activité de la volonté" se manifeste partout par une accumulation de construction de substance matérialisante, où par contre la "conscience" ("activité nerveuse") se manifeste par une dégradation réversible de la substance.

L' "activité de la volonté" est concentrée dans la périphérie des membres/du métabolisme (mouvement et muscles), la "conscience" (perception) dans le système nerveux central.

Cette structure/articulation se manifeste aussi comme *modèle de base à l'intérieur* des différentes formations d'organes (par exemple, le cerveau périphérique a un caractère métabolique).

La directive donnée aux scientifiques de la nature est la suivante : "*Si vous voulez de la phénoménologie, vous n'avez pas permission de philosopher*".

Avec son double mythe du je, Schad spécule à côté du matérialisme d'une psychologie agnostique orientée vers la neurologie. Ici, on philosophe au lieu de faire des recherches empiriques. La construction d'un double "je" spatialement différencié empêche de voir la nature de la "perception" cosmiquement fragmentée en tant que contrepartie polaire de la *volonté* cosmiquement formatrice. Dans les postulats théoriques de Schad, la perception et la volonté ne sont pas des actes cosmiques du JE, mais des processus orientés vers le sujet. Le sujet (orienté vers le corps aristotélien) est ici *présupposé*, sous la forme d'un "aspect" de je "supérieur" et "inférieur".

L'ensemble du monde en tant que je proprement dit, l' "environnement" cosmique, n'entre pas en ligne de compte dans ces spéculations psychologiques. Le corps et le macrocosme se réduisent à des grandeurs spatiales statiques imaginaires qui doivent être élargies au moyen d'un concept de temps additif. - La tête doit servir de "taupinière" terrestre pour l'agencement de la théorie, alors qu'elle représente la révélation de l'univers, du JE. Steiner : "La tête n'est pas du tout sur Terre. Elle n'est sur Terre que dans sa *manifestation extérieure*. La tête s'étend depuis le cou dans l'univers. L'univers se manifeste purement dans la tête. Ce qui fait que vous êtes sur Terre un être terrestre entre la naissance et la mort, c'est le cœur. ... Ce n'est qu'une illusion de croire que l'humain vit sur Terre avec sa tête. Il ne vit pas avec sa tête sur Terre. La tête est en fait continuellement impuissante. C'est pourquoi elle peut justement devenir douloureuse d'une manière aussi extraordinaire que d'autres organes ne le sont pas. ... Si bien que, si nous pensons à comprendre comment nous

172

sommes, nous menace continuellement vers l'esprit que la tête soit fragmentée dans l'univers dehors, que toute la conscience se disperse vers le haut, qu'elle se désintègre dans le puissant-impuissant. Tout cela est maintenu ensemble par le cœur".

Schad constate que le problème corps-âme n'est pas résolu de manière spatio-objective, mais par un "pont", à savoir le "niveau d'être du temps" (recueil, p. 271). Que signifie "temps", à quel niveau ontologique se situe le temps de la "chronobiologie" ? Le "seulement-correctement-comprendre" suffit-il ici aussi, face à la vision de l'interdépendance de la volonté et de la représentation, de l'interdépendance de l'incarnation passée et future (de l'"atma", que le temps, en tant que mémoire, met hors de soi) ? Une conception subjectiviste du monde, aussi spirituelle soit-elle, doit *poser* le



"Je" et le "temps", sémantiquement transfigurés en "niveaux d'être" - même si c'est en contradiction flagrante avec la démarche "goethéenne" assurée par la théorie de la connaissance. Une véritable "phénoménologie" ne connaît pas de "temps", ni d'hypothèses du type "niveau d'être du temps", comme elle ne connaît pas non plus d'autres abstractions (à la base des *perceptions*). (NB : Mais elle connaît - le mouvement propre en tant que phénomène originel... !) Que signifie en fait "**phénoménologie**" ?

« C'est pourquoi la science de l'esprit dont il est question ici s'efforce de développer le pur phénoménalisme à l'intérieur de la science de la nature inorganique et organique et de représenter purement et simplement les processus tels qu'ils se présentent, sans spéculation, sans hypothèses atomistes ou autres sur lesquelles se baser. La phénoménologie, c'est l'idéal de l'effort scientifique présent dans l'anthroposophie. On ne veut pas passer de ce qui n'est au fond que des contenus de sensation se modifiant ["perceptions se métamorphosant" - selon l'introduction à la théorie des couleurs de Goethe] à toutes sortes d'oscillations ondulatoires et autres, hypothétiquement supposées, spéculées. On veut s'en tenir aux phénomènes purs, car ils disent beaucoup de choses. Et tout le discours sur la 'chose en soi' est au fond sans fond. Les gens disent là par exemple : oui, mais on ne peut pas voir la réalité sous-jacente à partir des phénomènes ; un phénomène indique toujours ce qui est sous-jacent, et il faut donc aller au-delà du phénomène, c'est-à-dire supposer quelque chose qui *provoque le phénomène en interaction avec la subjectivité humaine*. - Ceux qui parlent ainsi ne se rendent pas compte qu'ils appliquent une manière de penser tout à fait erronée. Je voudrais caractériser ce mode de pensée erroné par une parabole : celui qui voit des lettres isolées, par exemple S, I, F, dira que ces S, I ou F ne veulent rien dire, qu'ils doivent indiquer quelque chose d'autre. - Celui qui observe un contexte d'écriture, qui n'est d'ailleurs constitué que de lettres isolées, ne rapportera pas ce contexte d'écriture à quelque chose qui se trouve derrière lui - selon le modèle qui veut que le monde atomique se trouve derrière les phénomènes sensoriels -, il ne rapportera pas ce contexte de lettres à quelque chose d'imaginé, de sous-jacent, mais il lira le contexte et il saura que, lorsqu'il aura le contexte entier, celui-ci lui indiquera la réalité correspondante. Il s'agit aussi, à l'intérieur du monde des phénomènes naturels, de laisser ces phénomènes naturels dans leur pureté, car en apprenant à lire les phénomènes naturels de manière pure, comme cela correspond à la nature interne des phénomènes eux-mêmes, on apprend à voir ce qui est à la base de la réalité - et non par une quelconque spéculation sur une "chose en soi" ou la présupposition d'une quelconque "chose en soi", comme cela est toujours à la base des théories et hypothèses atomistes. En s'habituant à une telle observation pure des phénomènes, en se deshabituant de

173

tout purement spéculer, toute vie dans des hypothèses quelconques, en s'arrêtant aux observations pures dans le champ inorganique et organique, on forme en soi la possibilité d'observer aussi dans le domaine de l'évolution spirituelle de l'humanité. On apprend alors à comprendre que l'on ne peut pas, par un jeu d'analogie, transposer la loi fondamentale biogénétique au devenir historique, mais que l'on doit prendre en considération l'humain tout entier, la vie humaine tout entière - de même que, dans la science de la nature, si l'on veut connaître quelque chose, on ne doit pas choisir quelque chose, mais prendre en considération la totalité des phénomènes associés...". ⁽¹⁷⁵⁾



Dans *LuciferGnosis*, p. 347, Steiner renvoie à ses premières œuvres face à la science atomiste idolâtre :

"Les causes que les physiciens et les chimistes ajoutent aux phénomènes ne sont cependant rien d'autre que des images de pensées. Car les atomes en mouvement, les forces moléculaires, etc. sont des représentations empruntées au monde sensoriel ordinaire et imaginées dans un monde non perceptible par les sens. Si le physicien croit à de telles inventions comme à de véritables réalités, il rend hommage à une superstition qui, à bien des égards, est plus profonde que le culte fétichiste des peuples inférieurs dits primitifs. Notre science actuelle de la nature, dans la mesure où elle construit des théories et ne se limite pas à la simple observation, est pleine d'idolâtrie et de superstition. La théorie atomique n'est rien d'autre qu'une superstition, si elle est considérée comme autre chose qu'une hypothèse de travail provisoire et utilisable. - Mais le chercheur secret peut s'élever des soi-disant forces de la nature jusqu'aux causes réelles des faits sensoriels. Il découvre alors que les phénomènes électriques ne sont rien d'autre que les résultats des actions de certains êtres qui ont leur existence dans des mondes supérieurs. ... On ne peut pas parvenir à la connaissance de ces entités par la spéculation, mais seulement par le développement de ses propres facultés supérieures ... Avant cela, on considérera naturellement que parler de lumière, de chaleur et d'esprits électriques, c'est 'retomber dans les représentations superstitieuses de la mythologie'. Mais celui qui acquiert une véritable connaissance doit à l'inverse assimiler la théorie atomique etc. à l'adoration d'une pierre ou d'un bloc de bois. ... De même que certains peuples devaient nécessairement en arriver au fétichisme à un certain stade de leur évolution, de même les matérialistes scientifiques européens en sont venus à l'atomisme - toutes ces choses se trouvent aussi exposées de manière tout à fait scientifique dans mes *introductions aux écrits scientifiques de Goethe ...*, dans ma *Philosophie de la liberté* et dans mon livre sur la *conception du monde de Goethe*. Mais les penseurs et les scientifiques de notre époque, prisonniers de conceptions matérialistes ou dites positivistes, ne peuvent rien comprendre à ces débats. Ils doivent même les considérer comme du dilettantisme. Pour ma part, cela ne m'a jamais étonné. Car je sais que les humains ne jugent pas selon des raisons, mais selon des habitudes de pensée et des suggestions publiques. Et je sais justement ainsi qu'un temps viendra où l'on jugera le matérialisme de notre époque ... jugera de la même manière que les humains jugent actuellement les idoles 'enfantines' des peuples primitifs africains".

Dans Schad se manifeste ce que Ballmer amène à un point dans l'essai sur l'idéalisme allemand :

"La vie contemporaine ne montre aucun intérêt pour un objet scientifique qui doit d'abord être produit à partir de rien pour être l'objet d'une étude scientifique."

(175) Stuttgart, 15 janvier 1921, GA 73a, IV, p. 307 s 174

Un absolu assuré comme point de départ des sujets intellectuels n'existe *que* comme pensée pure, comme les contenus de la recherche de l'esprit. L'artifice de Schad des "moments créatifs" présuppose le Je psychologique comme producteur ou récepteur luciférien : une insulte au *sens des pensées*, qui suffit à l'appropriation des contenus de la science de l'esprit. - Ballmer identifie le concept de temps comme l'héritage le plus fatal hérité des Grecs, il lui substitue la *vitesse réelle* : "Dans l'action actuelle du corps



de Dieu, la fin et le début du processus fermé du monde s'interpénètrent et se recouvrent - maintenant dans l'instant. Cette action, en tant qu'événement physique, est atemporelle. Le 'présent' réel n'est pas un mode du temps ; le passé et le présent ne sont pas non plus des modes du temps, ils sont des présents (Dieu) étendus d'une certaine manière. ... Le temps et l'espace sont des propriétés du monde qu'est Un humain. Nous-mêmes - les Meier, Huber, Müller, etc. - sommes "des 'humains' en tant qu'êtres humains physiques". Et dans la mesure où nous sommes donc des "humains", il est vrai que "l'espace et le temps sont à la fois en nous et hors de nous, tandis que nous (nous, Meier, Huber, Müller, etc.) ne sommes pas liés à la vitesse".⁽¹⁷⁶⁾ Les Meier, Huber, Müller sont insérés dans la "vitesse" (aussi dans la vitesse du mouvement corporel), c'est une perception extérieure sensorielle qui est *interprétée* par la conscience de veille selon le trajet (espace) et le temps, selon la formule $v = s / t$. Il ne faut pas oublier la description de l'inversion du sens du mouvement :

"Si nous tendons la main, par exemple, un courant astral reflue dans la direction opposée à celle de la main tendue, et il en est ainsi pour tous les mouvements dans notre organisme. Chaque fois qu'un changement se produit dans une situation physique, un courant astral se déplace dans l'organisme dans la direction opposée. C'est ainsi lors du clignement des yeux, c'est ainsi lors du mouvement des jambes".

Steiner ajoute à cette remarque :

"C'est dans ce processus de compensation dans le corps astral, vécu intérieurement, que se révèle le sens du mouvement propre".⁽¹⁷⁷⁾

Le "je" décrit par Unger n'est pas un postulat ontologique, un réflexe métaphysique, il est le *premier concept d'intuition* ou le moment de naissance de l'"âme" indépendante du corps, il est le "concept du concept". Unger ne pense pas à *présupposer* le "je" comme "substance". Le "je" ne peut *jamais* être un "objet" au sens habituel du terme, il "existe" uniquement en tant qu'événement voulu, "il est produit à partir de rien". - Si Schad inverse la paire d'opposés philosophiques je/non-je en une polarité spatiale sujet/environnement, il ne peut en résulter qu'une confusion, construite sur un "niveau d'être" ontologique du temps. Le regard porté sur une polarité imaginée dans l'espace ("sujet et environnement") déforme l'épistémologie de Unger jusqu'à la rendre totalement méconnaissable. Tandis que Unger développe le soi supérieur à partir de la dialectique du "je" (pensée pure ; intuition) et du "non-je" (perception sans sujet, *effet sensoriel* en prise sur le monde),⁽¹⁷⁸⁾ Schad présuppose le "sujet" classique dans le brouillard d'un schéma imaginé entre le je et l'environnement. L'identité du "je" et de la "volonté" est ainsi corrompue, pour reprendre le mot de Steiner : "gâchée". La volonté est conçue comme une force qui doit être transmise à un organisme physique par des "nerfs d'action". En conséquence de cette compréhension de la fonction, Schad doit - comme le jeune Kienle - attribuer à ces nerfs une "prestation de perception", désormais à l'attention des deux "aspects du je". Le fait que la perception ne soit pas comprise comme une auto-perception du monde (du non-je), mais comme une fonction du "substrat nerveux", provient de la double erreur de pensée du concept académique corps-âme : *présupposer* le corps comme réalité "biologique" et la "conscience" comme réalité "psychique", au lieu de les considérer comme des effets d'un tiers, le monde je méta-subjectif,

(176) *Correspondance*, p. 131 f

(177) Berlin, 25 octobre 1909, *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie*, GA 115



d'étudier la réalité. Ce que sont les réalités "psychiques" et "biologiques" est étudié par ce mode de pensée dans le cadre d'un "champ de faits" donné, avec en toile de fond le "présupposé que le monde et l'humain ne sont pas *une*, mais deux entités, et sur la conséquence de ce présupposé : l'individu physique, placé *face* au monde, reçoit des actions du monde et doit être considéré comme *réagissant* à ces actions. Toute la physiologie est construite sur l'idée fondamentale que l'on doit étudier les réactions du (dit) humain aux actions du monde". (Correspondance, p. 39, voir aussi la note du 23 février 1953) (Il pourrait tout au plus être question de "nerfs d'action" si le monde lui-même, en tant que ses exemplaires corporels, était découvert comme ce qui agit, comme l' "idée agissante". Comme on ne trouve dans les nerfs que les empreintes ou les traces de l' "activité nerveuse" proprement dite (non sensorielle), il est tout à fait absurde de chercher dans le processus nerveux lui-même une "action" qui serait couplée à un sujet "psychique" représenté. Toute sensation de sujet est précédée par "l'agir de l'idée", par "l'action du corps humain" - de la même manière que le bébé s'agite et crie *avant* que la sensation d'un "être propre" ne puisse progressivement enclencher. Pour la conscience normale, l' "idée agissante" se présente comme une volonté au sein de laquelle la conscience s'installe. D'où l'intérêt de la philosophie de Schopenhauer, sur laquelle nous reviendrons plus tard, en nous appuyant sur la correspondance.



Intuition : être l'événement/le devenir du monde qui se sait

L'action des humains n'est pas "contact au monde", mais réalité morale

Depuis Kant, la polarité sujet-monde est le schéma de base universitaire qui domine tout et qui est tout au plus entamé par des physiciens endurcis. ⁽¹⁷⁹⁾ Le paradigme transcende les facultés, dans le "chaos de l'université", il manque le concept d'événement proposé par Ballmer ...

Évènement/devenir comme devenir du monde, comme contenu de la conscience, comme intuition. Ballmer qualifie d' "irréconciliable" ce contrepoint anthroposophique au schéma de pensée dominant, qui comprend les perceptions sensorielles humaines de manière constante et sans discussion "comme des réactions de l'organisme humain aux actions d'une matière du monde inconnue/non familière d'après son essence" : "Ce qui s'appelle science poursuivait jusqu'à présent l'idéal d'*expliquer* l'événement *par le savoir* ; et maintenant, il résulte du concept anthroposophique d'intuition qu'une explication du monde au sens propre et le plus profond ne peut consister *qu'en ce qu'Un est l'événement du monde* SE sachant soi. Cela signifie un élargissement aussi inattendu qu'inouï du concept de science utilisé jusqu'à présent. Et la conséquence est que, dans un premier temps, la commensurabilité entre la "physiologie" académique et la "physiologie" anthroposophique est supprimée et que, par conséquent, l'intention d'une réconciliation verbale et dialectique des conceptions physiologiques académiques et anthroposophiques ne correspond qu'à un

(179) La théorie des systèmes de Niklas Luhmann semble elle aussi dépasser tous les absolutismes traditionnels avec l' "autoréférence autopoïétique", mais elle maintient le subjectivisme classique sous la forme des "systèmes de sens observants". (On retrouve la même approche apparemment progressiste dans l'auto-mouvement de Weizsäcker). La seule condition admise : "il y a des systèmes" devient, grâce à l' "observateur" qui entre par la porte de derrière, une actualisation fidèle au style du système kantien, avec tous les attributs de l'illusionnisme subjectif. (Voir à ce sujet N. Luhmann, Soziale Systeme (Systèmes sociaux), Suhrkamp Taschenbuch n° 666).

176

profond malentendu". Le projet de Schad, dans la mesure où il cherche cette réconciliation, n'a pu voir le jour qu'à la double condition de neutraliser la polémique de Steiner contre les nerfs "moteurs" et soit ne rien savoir des analyses de Ballmer, ou soit les ignorer délibérément. Dans ce dernier cas, Ballmer a l'honneur de se voir soi-même inclus comme objet dans le royaume de l' "imposture".

"Quelque chose devrait tomber dans la conscience, qui agirait de manière légale au sein de la conscience de telle sorte que nous ne penserions pas comme nous pensons lors d'actes de volonté, mais que nous devrions penser de telle sorte que nous ne nous disions pas : il y a d'un côté dans notre vie de l'âme : 'Je veux ramasser la craie', et puis, strictement séparé de cela, quelque chose dont je ne sais pas du tout [je lis : dont vous ne savez pas du tout] qu'il s'agit d'une perception extérieure ; mais ces deux processus devraient coïncider, ne faire qu'une seule et même chose : cet



événement extérieur devrait entrer dans la conscience de l'âme. Tous les détails du mouvement de la main devraient se dérouler à l'intérieur de la conscience. Or, c'est le processus qui se déroule dans l'intuition. De sorte que nous pouvons dire : Si nous pouvons saisir avec notre propre conscience quelque chose qui se déroule pleinement à l'intérieur de cette conscience, non pas comme un simple savoir, mais comme un événement, comme un événement/devenir monde, alors nous avons affaire à l'intuition. Et plus précisément à cette intuition au sens supérieur, telle qu'elle est aussi visée dans mon écrit : 'Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs?' "

La réponse à la question fondamentale "Qu'est-ce que la volonté ?" est, après avoir surmonté le schéma je-environnement (correspondance, p. 41) : " *La volonté est une perception sensorielle extérieure ; la volonté dans l'intention : 'je veux ramasser la craie'* et la perception extérieure du ramassage de la craie sont : UNE SEULE ET MÊME CHOSE ! Il faudra sans doute attendre encore quelque temps avant que les universitaires anthroposophes se décident à remarquer le GOETHEANISME de cette définition de la volonté". Que soit rappelé à nouveau le passage "Des énigmes de l'âme" :

"De même que le corps s'exprime dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, de même l'esprit de l'humain s'exprime dans ce qui se révèle en imaginations, inspirations, intuitions". ⁽¹⁸⁰⁾

La perception métabolique médiatisée par des nerfs internes au corps correspond, dans l'humain "symétrique" trimembré, à la "perception" d'intuitions par des imaginations.

(NB. Steiner présente le goethéanisme de la manière suivante :

"Et si nous en venons maintenant à la vie de la volonté, la chose est telle que si l'on commence à parler de ce fait en tant que chercheur en sciences de l'esprit, on peut être taxé de mauvais matérialiste. Mais le chercheur en sciences humaines doit déjà, lorsqu'il parle de la relation entre l'âme humaine et le corps humain, considérer l'âme entière par rapport au corps entier, et pas seulement par rapport au système nerveux, comme c'est souvent le cas aujourd'hui. L'âme s'exprime dans le corps *entier*, dans *tout* ce qui se passe dans le corps". ⁽¹⁸¹⁾

- Nous reviendrons plus tard sur cette communication).

La réticence à l'égard de ce goethéanisme est tenace. Aussi dans la contribution de Schad au recueil, il est question d'intuition. (Au sens de Steiner, l'intuition est l'identité de l'événement et

(180) "Von Seelenrätsel (Des énigmes de l'âme)", GA 21, p. 161 f

(181) 15 mars 1917, Berlin, *Esprit et matière, vie et mort* GA 66, p. 131 s.

conscience, dans la sensation de la chaleur du corps, cette intuition est à la portée de tous les humains, représente l'état actuel de l'évolution humaine). A l'occasion de la distinction entre la pensée "productive" et la pensée "contrôlante et capable de mémoire", Schad établit "que chaque *action intervenant dans le monde* renforce le contact réel avec le monde". L'individu "contacte" le "monde" par son action et renforce ainsi son "contact avec le monde". Ce n'est pas le "Je" à puissance de monde



(au sens de Steiner ou Unger) qui se différencie en humain et en environnement, mais les Meier et Müller qui établissent le "contact" avec le "monde". - Dans cette compréhension, l'humain agissant est a priori un sujet naturel qui se trouve *face* au monde. L'action ou le mouvement ne fait pas *en soi/per se* partie des événements du monde, mais de l'activité des sujets monadiques. Ainsi, chez Schad, l' "intuition" devient un rapport aussi "réel" que possible au "monde", dans le cadre de la polarité du cerveau central et de l' "environnement" périphérique. Schad constate que "l'humain-mouvement est plus apte que l'humain-tête à être l'organe corporel de l'intuition. Si l'on s'en tient aux seules intuitions, ... il devient clair que leur contenu de sens n'est pas produit par le je centré, mais donné par le contenu matériel qui s'ouvre". Le JE humain-divin se défendra de ne pas être le metteur en scène et le producteur du "contact réel avec le monde" dans chaque mal de dent et chaque tuile qui tombe : en tant que "karma". Et surtout : ne pas être soi-même, dans la chaleur des corps, le seul REEL réellement accessible aux pensionnaires/sous locataires - Comment peut-on venir à l'idée d'établir un "contact réel avec le monde" par sa création ? Le contact avec le monde ne consiste-t-il pas en ce que la volonté à puissance de monde se met à la disposition des gens humains pour leurs intentions - le monde n'établit-il pas son "contact" en se "reflétant" en tant qu'âme à puissance de monde sur le corps, dans la chaleur duquel il se montre *immédiatement*, par "intuition" ?

Il est vain de vouloir s'approcher de l'essence de l'intuition de science de l'esprit avec la variante courante de la "connaissance intuitive". L'intuition au sens de Schad est une expérience vécue à des "moments privilégiés", c'est un "contact réel avec l'environnement par sa propre action *conforme au monde*". Cela n'a rien à voir avec l' "intuition" de science de l'esprit, celle-ci vit du contraire : l'action ou le mouvement prétendument "propre" est toujours un événement du monde, et non parce que la conscience normale croit exécuter une action particulièrement adaptée au monde. L'action n'est "propre" que *potentiellement*, dans la perspective d'un avenir lointain. Pour l'instant, le mouvement reste une perception extérieure du corps, lequel est co-déterminé de perceptions et de souvenirs. La perception des mouvements est le "réel", qui est codéterminé par l'apparence de la vie de la pensée - qui est "libre" par rapport au "réel". Les indicateurs de l' "équité du monde" sont moins les intentions "sociales" des Meier et Müller, soucieux de morale, que leur savoir de l'illusion luciférienne de leur "propre" existence/être-là, leur savoir de l'habitation dans le corps humain perceptif, que les individualités d'esprit mettent à disposition et déplacent quotidiennement. Ce n'est pas leur "je" périphérique à puissance environnementale transcendant qui s'occupe de l' "intuition", mais l'âme de sensation et l' "organisation du je" qui s'occupent du jeu de forces physiques jusqu'à la chaleur du corps, afin que les spécimens/exemplaires humains provisoires puissent se trouver sur le chemin vers eux-mêmes, vers les entéléchies divines.

L'action des humains est d'emblée un réel moral, n'est pas un "contact" avec quoi que ce soit. À l'intérieur du "réel", la représentation vit comme une apparence, condition préalable à la liberté. C'est à partir de l'apparence que l'action est affectée, mais l'action elle-même n'est aucune apparence - elle est "karma", le réel passé et à venir. - L'*intuition* de Steiner supprime toute délimitation par rapport à un "en-



vironnement", mais aussi par rapport au "propre" monde corporel inconnu ; le monde découvre dans l'

178

intuition sa réalité comme une totalité sans limites. Ballmer souligne sans cesse que la compréhension de "l'âme sensible/de sensation" commence déjà avec le savoir de la totalité et de l'unité du monde - pour laquelle la compréhension universelle du monde de la physique offre une approche pensante. Le "contact réel avec le monde" de Schad signifie en revanche une banalisation psychologique de l'intuition de science de l'esprit, le retour réactionnaire à la métamorphose de la physique universelle de Galilée en une physique personnalisée des forces :

"Vous ne vivez pas avec votre Je, aussi lorsque vous veillez, dans les muscles et la chair ... Vous vivez avec votre Je *dans les forces par lesquelles votre corps exécute ses mouvements*. ... Vous vivez continuellement dans les forces. Il n'est pas du tout vrai que nous vivons avec notre Je dans notre corps visible. Nous vivons avec notre je dans les forces. Nous ne faisons que porter notre corps visible, nous ne le traînons que pendant notre vie physique sur terre, jusqu'à la mort. Mais aussi à l'état de veille, nous vivons simplement dans un corps de force". ⁽¹⁸²⁾

La "vie dans la substance unique" de Spinoza n'est rien de moins que de la physique, l'anticipation de la physiologie et de la théorie des forces anthroposophiques. Lorsque le "Dieu" transmondain traditionnel du platonisme est remplacé par le savoir de la "vie dans la substance unique", l'action humaine est aussi découverte en tant que dynamique de la "substance unique", le créateur humain "répond" de chaque action des créatures, car il est le vouloir (ainsi que le "percevoir") de celles-ci. Ce savoir (ou "savoir secret" jusqu'à présent) et sa représentation dans le public relèvent de la responsabilité des "anthroposophes". Là où il n'y a plus de "Dieu" démiurgique de l'Ancien Testament, le Créateur humain assume la responsabilité de l'action des humains "créateurs" orgueilleux, il ne connaît pas de "moments saillants" pour Son intuition, il S'use dans sa "substance" divine, Sa "force" divine, Son "changement de substance" et "de force", dans les corps des humains et leurs membres. *Rendre justice* au monde signifie pour les créatures : établir clairement ce que ou QUI sont réellement le monde entier et ses "humains", et *apprendre à connaître*, à observer de nouveau, sous cet angle, ce que l'on croit être "sa propre action". Les créatures doivent apprendre à observer le monde illusoire des représentations et des mouvements de pensée : ici, elles sont *proches* du Créateur, ici elles sont proches de soi-m ê m e s , ici commence le don de soi du Créateur humain, qui dit de lui-même : *je suis le chemin, la vérité et la vie*. Le "sens de la pensée" assure aux créatures l'accès au Je, dont il est dit dans la correspondance : "Je pense".

Schad veut lui aussi envisager la "véritable existence autochtone de l'humain", il la trouve "dans le contenu spirituel du monde lui-même", et ce "*de préférence la nuit*" : "C'est habituellement plus le cas dans l'état nocturne que dans l'état de veille, mais cela devient aussi consciemment perceptible le jour dans les moments saillants de l'activité créatrice". (p. 303) Qui est ce "contenu spirituel du monde" ? Un absolu théiste, une projection du monde illusoire de ses propres désirs, un "je" abstrait de Fichte ? le "contenu spirituel" de l'anatomiste et du physiologiste, un Nietzsche fatigué de Dieu, un "individu" et un "égoïste" de Stirner ? ou l'humain individuel



concret de Steiner qui se sait spirituel, l'événement du monde qui se sait ?

En tant que relique et substitut de postulats théologiques, "l'esprit" est aussi obso-
lète que "Dieu" ; au milieu de la sémantique scientifique de Schad, le mot "esprit"
éveille la méfiance. Les "moments saillants de l'esprit de l'activité créatrice" sont
mal adaptés comme fondement de la théorie scientifique, une

(182) *Allgemeine Menschenkunde (Anthropologie générale - GA 293)*, 3 septembre 1919

179

conduite de preuve à mains de l'existence d'un "contenu spirituel du monde" ne
peut être pensé avec ça. Le "seulement-correctement-comprendre" et l' "activité
créatrice" sont des frères jumeaux, l'anthropologue normal ne sait pas quoi en faire.
- L'élimination de l'échange de lettres de la "conversation scientifique" est inévi-
table au vu des clarifications apportées au concept d'intuition. Cette notion est la
raison centrale pour laquelle le rapprochement souhaité de la "physiologie" acadé-
mique et anthroposophique doit rester dans un premier temps un vœu pieux. P. 4a :
"Des précautions sont prises pour que l' "intuition" anthroposophique n'ait pas à
être mise en relation avec les flous du bergsonisme". En ce qui concerne la percep-
tion de la volonté en tant que perception dite "intérieure" de l' "âme", on peut lire
p. 44 : "L'événement extérieur du monde [par exemple le processus physique de ra-
massage de la craie] est événement de l'âme" [à savoir de l'âme du monde]. - Les ex-
plications de Schad sur l' "intuition" (sur l' "humain-mouvement" en tant qu' "or-
gane d'intuition") reviennent à séparer ce concept de son contenu en science de
l'esprit.

Naturellement, Schad argumente devant l'arrière fond d'un "espace scientifique an-
throposophique" (p. 282) drapé verbalement. Selon le théoricien des systèmes Nik-
las Luhmann, la "complexité fonctionnelle" crée une exigence de plausibilité, grâce
à la dite "certitude intersubjective", conformément à la formule statistique : si beau-
coup croient quelque chose, il doit y avoir quelque chose. La réassurance latente de
l' "esprit" et de l' "anthroposophie" par le biais d'une *communauté scientifique/scien-
tific community* est presque aussi dissuasive que le "comprendre-seulement-correctement".
(Une référence à Steiner, chercheur sur Goethe et Nietzsche, l'est tout au-
tant - l'anthroposophie est aujourd'hui reçue comme "histoire" et non comme
science. (La critique du théologien Zander s'en prend par exemple à un Steiner "his-
torique", donc seulement indirectement à une "anthroposophie aujourd'hui"). Max
Stirner aussi ne pourra pas non plus aider plus loin, son "unique" fait de toute l'an-
throposophie l'affaire personnelle d'un "égoïste", qui correspond plus à un
"conquistador de mondes spirituels" qu'à un *mouvement* "social" - se sachant lié kar-
miquement). - Selon les découvertes ultérieures de Kienle, la réassurance dans un
contexte pragmatique et institutionnalisé représente une fausse piste/un chemin de
bois. Seul le retour au *concept scientifique* anthroposophique peut aider et ouvrir les
chances de "succès" dans le public. (Une communauté scientifique anthroposo-
phique - l' "espace scientifique" de Schad - correspond à l'idéal erroné d'égalité et
de fraternité dans la vie de l'esprit, dans lequel un concertiste luciférien détermine
la tonalité.

Faire sortir/obtenir peu à peu toute cette sagesse du monde à nouveau du corps



Seul l'instrumentarium de la chronobiologie pourra décrire le pendant plus étroit "corps-âme", établit Schad à la p. 318 (voir ci-dessus). Les instruments de la chronobiologie connaissent-ils l'âme cosmique, le corps cosmique, les forces universelles de la physique, la chaleur en tant que corps, substance et énergie morale, l'intuition en tant que contenu central de tout événement ? Dans le sens de la "pneumatosophie" : l'un est l'événement se sachant soi-même : les événements du monde. Identité des événements/du devenir et de la conscience ? L'expérience de la chaleur comme stade provisoire du don de soi du monde ? Sans la notion d'intuition, comment pourrait-on penser que le "contenu spirituel du monde" est physiquement présent, qu'il se vit personnellement et quotidiennement *c o m m e* un organisme ? En tant que corps thermique des Meier et Müller en action permanente, en tant que configuration thermique différenciée de leur "être propre" par excellence, en "*intuitant*" les Meier et Müller, en les mettant dans l'être-là ? La chronobiologie peut-elle s'avancer vers la "chronobiologie" du petit enfant, vers son anatomie et sa physiologie ? La tâche serait

180

de ne pas considérer le corps biologique à l'intérieur d'un déroulement temporel, mais de comprendre le corps *comme* temps, *comme* mouvement ou une vitesse. L'anthroposophie obtient le savoir à partir du corps, le corps *est* une chronologie :

"Cela va peut-être vous paraître étrange, mais c'est en fait vrai : comment peut-on, si on maîtrise vraiment l'anthroposophie, raconter quelque chose aux gens sur l'univers ? On peut raconter quelque chose sur l'univers parce qu'on se souvient simplement de la première période de l'enfance, de la période du nourrisson, où l'on connaissait encore l'ensemble de l'expérience avant d'entrer dans le corps. Et l'anthroposophie consiste en fait à faire sortir peu à peu à nouveau du corps toute cette sagesse du monde que l'on a transmise au corps". ⁽¹⁸³⁾

Le rapport au monde visé par Schad ne naît pas de "l'action conforme au monde", ni des "moments saillants de l'activité créatrice", mais par le *savoir que l'organisme agissant est per se une chose du monde*. La "dépendance physique" de l'âme en prise sur le monde englobe aussi bien le corps que l' "environnement". La ligne d'intersection ne passe pas entre le corps et son monde extérieur (le corps lui-même est un "extérieur"), mais entre l'âme (en tant qu' "arrogance de l'intellect/la raison analytique") et la perception sensorielle à puissance de monde, à laquelle appartiennent aussi les perceptions du "propre" corps : entre "expérience physique et expérience spirituelle". Pour que "ce qui est d'âme" puisse naître, les lignes nerveuses sont rompues, la "frontière" passe au milieu de l'être humain. Le "rayonnement du cosmos" à l'intérieur du corps et le "rayonnement de la terre" forment la "plante nerveuse" entre les filaments des racines / les sens, le bulbe des racines / le cerveau / les ganglions et les fleurs / les plaques terminales / les fuseaux / etc. :

"... je dessine là bien cette plante, je lui donne un bon rhizome et ensuite ces différentes tiges, je fais donc un véritable arbre qui va seulement du haut vers le bas, puis qui se termine à nouveau un peu, et maintenant je laisse cela se dessécher un peu, mourir un peu toujours - c'est là que vous avez le système nerveux ! C'est le système nerveux. Le système nerveux est en effet une plante inversée



qui se trouve fichée dans l'humain et qui meurt toujours un peu... Cette plante pousse ensemble à partir de la force hivernale de la Terre et de la force estivale du monde entier".

L'expérience/le vécu de la chaleur, en tant que perception propre, fait exception parmi les perceptions, malgré le fait que la chaleur, comme tous les processus naturels, doit être transformée par le corps (sain) en quelque chose de propre ⁽¹⁸⁴⁾

- sans savoir de l'essence de l' "intuition" anthroposophique,

(183) Dornach, 21 mars 1923, GA 349

(184) GA 319, p. 164 s., Arnheim 21 juillet 1924 : la chaleur corporelle doit être radicalement distinguée de la chaleur extérieure :

"Rien des états de chaleur extérieurs ne doit trouver, pour ainsi dire, son prolongement inchangé à l'intérieur de l'organisme humain. Si je suis les phénomènes de chaleur à l'extérieur dans la nature, je sais que la chaleur augmente la température des choses du monde extérieur. Nous disons : la chaleur pénètre les choses. Si nous, en tant qu'organisation humaine, étions également pénétrés par la chaleur, si nous étions pour ainsi dire *une chose pour la chaleur*, alors la chaleur nous rendrait malades. Ce n'est que si nous sommes capables, grâce à l'intensité et à la qualité de notre organisation, d'accueillir immédiatement à l'intérieur de l'organisme tout processus thermique qui s'exerce sur nous, de le transformer en un processus interne, que nous sommes, en tant qu'organisation humaine, en situation de santé. Nous sommes endommagés par la chaleur ou le froid au moment où la chaleur ou le froid extérieur nous saisit et où nous ne sommes pas en mesure de *pendre en compte* aussitôt au sein de notre organisation ce qui est la chaleur ou le froid extérieur.

Dans le cas de la chaleur et du froid, tout le monde peut facilement s'en rendre compte, pour ainsi dire. Pour tous les processus naturels restant il en va de même . Seule une observation soigneuse, renforcée par la vision spirituelle, permet d'en comprendre le sens.

181

on a du mal à comprendre cette exception. - Voici donc quelques réflexions qui permettront de faire la distinction avec le concept courant d'intuition.

Intuition ou "action adaptée au monde" ?

La ligne d'intersection erronée entre "corps et environnement" provient d'une compréhension insuffisante du "je", qui méconnaît l'ancrage sublime du "je" au-delà de la localisation spatiale descriptive. Le "je" ou, au pluriel, les "je" sont incarnés dans les corps humains en tant qu' "éternels" ou entéléchies. A la lumière de l'être trichotomique corps-âme-esprit du nom d'humain, le je est plus que de la psyché, c'est un être spirituel : "*Meier et Müller participent au processus du monde en tant qu'êtres spirituels s'incarnant de manière répétée (en tant qu' "humains-esprits" dans le sens du livre "Théosophie".)*" (Correspondance, p. 23) Une perspective naturaliste du je comme variante anthroposophique plus légère du "je" et de l' "organisation du je" conduit à une interprétation dommageable des données physiologiques de Steiner. L'organisme physique, sa physiologie et sa morphologie, *représentent la forme extérieure du "je"*. Toute connaissance en science de l'esprit vise à l'interpénétration du je, du corps astral, du corps éthérique et de l'organisme physique. Cette perspective remplace la pensée classique (psychosomatique) corps-âme-penser. -

L'usage domestique du mot "intuition", la référence de Schad aux "moments saillants", nous éloigne de la compréhension de l'*intuition* anthroposophique. Si, se-



lon Steiner, le je est "à l'extérieur, près des choses perceptibles", il n'est pas nécessaire d'avoir un rapport "intuitif" spécial entre "je central et périphérique" - le je est par principe à l'extérieur, il vient de l'extérieur de manière durable en tant que "karma", il constitue la vie par excellence. L' "intuition" de Schad est en contradiction avec l'*intuition* de l' "humain chaleur" volontaire, de l'organisme de chaleur différencié, qui fait vivre l'organisme (à puissance de monde) comme un SOI, comme un vécu je à puissance de monde. - La vie se déroule au point de rencontre entre la représentation / le souvenir et la sensation de chaleur. Dans la correspondance, on peut lire p. 24 : "Le sens de l'existence/l'être-là d'une incarnation de Meier se présente comme un point d'intersection entre le passé et le futur : Dans le 'je' vécu par Meier, il y a des choses à mesure de représentation et des choses à mesure de volonté ; dans les représentations de Meier est en fait contenu le germe de l'incarnation suivante, dans les actes de volonté de Meier, ce qui agit réellement est le 'je' de son incarnation passée précédente. Le 'je' vécu par Meier et Müller n'est pas une réalité présente ; dans le sens d'une compréhension plus profonde de l'anthroposophie, il a un caractère prophétique et agit comme impulsion (impulsion du Christ)".

Le "contenu spirituel du monde" (Schad) n'est plus, depuis Rudolf Steiner, un "esprit du monde" hégélien incorporel, ni une idée platonicienne, ni aussi un "je" idéaliste au sens de Fichte. Le "contenu spirituel" du

étude conduit à reconnaître que chaque processus qui a lieu dans la nature est transposé, transformé, métamorphosé dans l'organisme humain, de sorte que nous sommes continuellement vainqueurs, dans notre organisation intérieure, de ce qui est présent dans le domaine terrestre de notre environnement. Si nous prenons maintenant l'ensemble de l'organisation intérieure de l'humain, nous dirons que si la force intérieure de l'humain de transformer intérieurement les processus et les opérations extérieures qui agissent continuellement sur lui, même lorsqu'il savoure par exemple des aliments, cette capacité est diminuée, alors ce qui entre dans l'humain de l'extérieur agit comme un corps étranger et l'humain est en quelque sorte -- si je parle grossièrement, trivialement - rempli de corps étrangers ou de processus étrangers et ainsi de suite".

182

monde est UN "humain", et nécessairement, cet "humain" n'est pas une abstraction. - Le commentaire de Schad accompagnant sa compréhension de l' "intuition" : "Il est inhabituel d'introduire une pensée quasi morphologique dans le domaine de l'expérience d'âme. Ou bien celui qui le fait n'a généralement pas l'habitude de connaître l'anatomie et la physiologie dans leurs détails". Dans l'anatomie et la physiologie actuelles, l'organisme thermique différencié n'est pas un thème, pas plus que la "réincarnation de l'esprit" ; le concept d'intuition en science de l'esprit (le *monde physique comme conscience*) ne pourrait même pas susciter un hochement de tête. Même dans le double royaume du je centré et de l'humain environnemental périphérique, il n'y a pas de place pour la chaleur corporelle intuitive, pour l'incarnation passée qui agit physiquement. Avec de telles données, il est presque impossible de classer "l'intuition" de Steiner dans des schémas de pensée normaux. Qu'entend-on normalement par "intuition" ? La "qualité de reconnaissance intuitive" de Schad est sympathique et empathique : "Le fait que l'on ne puisse pas faire l'expérience d'un soi encapsulé, mais de ce qui est autre et pourtant familier et qui



s'écoule vers le je, n'est pas seulement le cas dans la qualité de reconnaissance intuitive, mais se réalise dans chaque action conforme au monde - même si on ne la mesure qu'après coup. Mais cela ne vaut-il pas finalement pour chacune de nos activités, que nous ne remarquons pleinement ce que nous avons fait qu'avec le recul, dans la réflexion ?" (185)

Pour la "tante Lieschen" de Ballmer, une "action respectueuse du monde" est une chose compréhensible et digne d'être soutenue. L'utilité sociale et morale de l'action désintéressée est évidente. L'assimilation du je et de l'esprit du monde ne correspond de toute façon pas au goût de tout un chacun, de sorte que "Tante Lieschen" n'est pas la seule à éviter les chantiers de la science de l'esprit : "l'intuition" - pour autant que l'on y réfléchisse - est comprise comme une faculté personnelle empreinte de sentiments et permettant d'entrer en "contact" particulièrement proche avec le monde et l'environnement.

Tout comme la compréhension du "je" de tante Lieschen, celle du scientifique normal - dans la mesure où il *se ressent/s'éprouve* encore comme un "je" traditionnel en dehors du matérialisme professionnel - ne peut pas être gagnée par une intuition au sens de science de l'esprit. Bien qu'il soit créatif et connaisse le monde, il puise sa compréhension de lui-même dans de nombreuses représentations, mais ni dans la *pensée* pure libre de représentation, ni du savoir du caractère à puissance de monde des mouvements de son corps. Ses représentations courantes de l'âme ou du je *rendent impossible* le chemin vers l'être d'âme "je". Si le scientifique de la nature est d'humeur anthroposophique, il vit dans le champ de tension entre l'identité bourgeoise précaire et son "espace scientifique anthroposophique" - il court le risque de vivre en lui-même la résignation ultérieure de Kienle. S'il tombait en outre sur le "rien" d'une correspondance perdue, le chemin de la pensée responsable vers "l'intuition" de la science de l'esprit pourrait lui procurer une nouvelle compréhension du je. Si un "apprenti de Saïs" vit en lui, il peut entrevoir/pressentir le mystère de l'intuition en pensée : le mystère révélé de son "organisation du je". (186) - Il distinguera la "qualité de la connaissance intuitive" schadienne de la qualité de l'*intuition* de science de l'esprit, il pourra diagnostiquer l'abandon sans fondement du sujet qui établit le "contact avec le monde". - Une "justice du monde" construite conformément à la théorie n'est pas la même chose que le savoir du moral contenu du monde de toute action humaine. Le comique involontairement satyrique du récit d'humains cherchant le "contact avec le monde" et établissant la justice de monde

(185) *Recueil*, p. 309

(186) Cf. Matériaux pour *Les apprentis de Saïs*, Novalis, (mai 1798) : "Un homme réussit -- il souleva le voile de la déesse de Saïs -- Mais que vit-il ? Il vit -- miracle du miracle -- lui-même".

183

ne peut pas échapper à un humour sain. Existe-t-il un meilleur persiflage de la vision de Steiner sur le karma et la réincarnation, sur l'essence de l'action humaine ? Où chez Steiner, la conscience humaine naît au sensoriel et penser d'une unité monde essentiellement humaine et morale, chez Schad, les "spectateurs isolés dans leur cerveau, étrangers au monde" agissent au moyen de "nerfs d'action" dans un environnement extérieur à l'humain. L'image du spectateur cherchant le "contact



avec le monde" oeuvre comme une apologie de la disposition historique esquissée par Ballmer comme suit : "Ce qui est pratiqué au sens académique en tant que science, depuis des siècles, repose globalement sur la supposition que le monde et l'humain ne sont pas une, mais deux entités, et sur la conséquence de cette supposition : l'humain individuel corporel, se tenant face au monde, reçoit des influences du monde et doit être considéré comme réagissant à ces influences". (*Correspondance*, p. 38 et s., nous y reviendrons plus tard).

La vie terrestre précédente dans la différenciation normale de notre organisme thermique, dans lequel nous vivons dedans l

"Quand vous marchez, le magicien intérieur agit"

La référence de Schad à l'humain-mouvement comme "organe d'intuition" corporel ne peut pas remplir le vide pour un concept d'intuition. Ici, la morphologie descriptive échoue complètement, elle ne peut pas établir le rapport avec le corps thermique, avec la configuration thermique individuelle, l' "intuition" existe par la grâce d'une faculté propre "créatrice" diffuse - à l'écart du noyau spirituel du moi, dans la mer de brouillard d'un pragmatisme scientifique teinté d'anthroposophie. Schad décrit l' "intuition" à la p. 309 du recueil : "Nous avons parlé du fait que toute action intervenant dans le monde renforce le contact réel avec le monde. Ainsi, l'humain en mouvement est plus apte que l'humain de tête à être l'organe corporel de l'intuition. Si l'on fait seulement attention aux intuitions, qui ne sont certainement pas créatrices, simplement reproductrices, mais productives, il devient clair que leur contenu de sens n'est pas produit par le je central, mais donné par le contenu de chose qui s'ouvre". Il est clair ici que Schad entend par "intuition" un processus entre un humain individu représenté et le "monde", entre lesquels deux pôles un "contact réel" est établi. Tant les "Meier und Müller" que le "monde" sont des constantes qui sont présupposées sans être demandées, bien qu'*elles* représentent le *but* des recherches sur la doctrine de la volonté de Steiner. Ces constantes sont les véritables variables d'une équation dont la seule grandeur absolue admise est la pensée à puissance de monde, l'*esprit* ou la *volonté* agissant de manière physique-magique. D'un côté de l'équation de Steiner se trouve la volonté cosmique macrocosmique et microcosmique en tant que constante, de l'autre les variables sous la forme des Meier et Müller, qui sont contenues en tant que grandeurs individuelles dans l'action physique du corps ou du corps-magicien. Si les variables et leur "monde" sont introduits en tant que grandeurs constantes, elles corrompent l'équation qui est construite sur le magicien en tant que constante. Le Meier et le Müller resp. leur capacité de mouvement sont l'objet de l'enquête, l'*objet* de l'auto-analyse de la volonté ou de l'esprit. Souvenons-nous que le je est *toujours* partie du noyau de l'être humain, même s'il n'en pressent rien.

La confusion de la constante et de la variable conduit à une mauvaise interprétation du niveau de connaissance "intuition", ce qui, pour la compréhension de la nature homogène des nerfs, est une confusion fatale.



La théorie des nerfs et du mouvement de Steiner connaît l'humain qui agit soi-même et le "monde" comme un ensemble physique et spirituel, elle considère l'humain et le monde comme un ensemble "karmique", comme un "système magique" d'effets physiques. Dans l'action apparemment liée au sujet, c'est toujours l'ensemble, en tant que "complexe de forces" spirituel, qui agit jusque dans le dernier mouvement de croissance, de digestion, de jambe, de main et d'œil. Le système nerveux est une représentation fidèle de l'astral, du prénatal et de l'inspiration. L' "intuition" est l'expérience directe de la force physique (solide, liquide, gazeuse, thermique, etc.) en tant que "moi-même", en tant qu' "esprit". L'expérience de la chaleur propre au corps est déjà une "vraie" intuition spirituelle, le sentiment terne/sourd du "je" terrestre, semblable à la volonté, est une "réalité" par rapport au *représenter-j_e*. L'intuition signifie l'action directe de la dernière "incarnation", c'est-à-dire l'action de l'entéléchie ou de l'individualité de l'esprit. Celle-ci est "identique" au fondement du monde, elle dispose de toute l'action de la hiérarchie, en particulier de l'action des trônes, séraphins, chérubins - qui sont la "substance" spirituelle de toute la "physis" (en tant que "matière et force"). Le frein pratiquement insurmontable à la compréhension de Steiner réside dans le fait de vouloir comprendre les événements physiques quotidiens comme une "normalité terrestre triviale", à l'écart de la "substance spirituelle" la plus élevée. Cette attitude de croyance automatique a été suffisamment analysée par Steiner, elle repose sur la peur inconsciente de se perdre. Tant que les variables sont des constantes, l'équation du monde n'a pas de sens, le carburant appelé "volonté" ne peut pas être transformé en "intuition". Le fait que le carburant soit recherché dans l'individu naturel est à la base des errements anthroposophiques autour du "problème nerveux". La solution est recherchée dans le cadre d'une interprétation psychologique du je, car la lumière du je magico-physique agit certes partout, mais n'est pas comprise par les "ténèbres".

Dans l'esprit de Rudolf Steiner aussi, un "environnement périphérique" entre en ligne de compte comme objet de l'intuition. Mais l'environnement périphérique n'est un "environnement" que pour la compréhension sensorielle du Je, il fait partie d'un tout spirituel qui, en tant qu'émanation, est fragmenté en ses parties. Le tout est résumé dans le "sujet" de l'intuition, qui parle, agit à travers l' "occultiste". L' "occultiste qui regarde/contemplant" vit les autres et son corps comme une unité, il regarde "d'en haut" ou "de l'intérieur". Il se vit dans les actions des autres, il porte "en soi" le sozium du sujet et des objets, *il s'affirme comme les autres*, même dans leur résistance à lui - jusqu'à cette "opposition" dont parlait Kienle en 1982. Le "monde extérieur" des autres, y compris sa propre corporéité, est son "monde intérieur". C'est de ce "socium comme monde intérieur" que naît la véritable "qualité de la connaissance intuitive", non pas en tant que théorie, mais sous la forme de l'événement en tant que connaissance, de la vision en action. ⁽¹⁸⁷⁾ De ce point de vue, Steiner dit que la nature sensible homogène de tous les nerfs représente un fait immédiat : du point de vue des membres supérieurs de l'être. - Dans la correspondance, p. 24, il est dit de la conscience de l'occultiste : "Nous, les humains ordinaires, nous formons d'abord des représentations d'actions à accomplir, et ensuite nous exécutons ce que nous avons représenté. Cet humain particulier [qui vit au-delà de sa corporalité dans l'ensemble du monde], en revanche, lirait son vouloir dans son action factuelle

;



(187) Dans un autre "échange de lettres", entre C. G. Jung et le physicien Wolfgang Pauli, C. G. Jung fait allusion à l'idée de l'événement monde comme "psyché". La proposition de Jung est un "pressentiment" pour "intuition". Toute dualité entre "être" et "conscience" y est abolie. La pensée à puissance de monde ne s'interroge sur un "être" illusoire que lorsqu'elle est paralysée au niveau de l'intellect abstrait. La pensée, en tant que corps vivant, fait sortir d'elle aussi bien l'être ("être" vient de "voir") que la "conscience". Toujours selon la phrase : "Il est de la plus grande importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces de création et de croissance affinées".

185

il veut ce qu'il fait déjà, alors que nous, les humains ordinaires, nous 'voulons' d'abord quelque chose et nous le 'faisons' ensuite. Ce qui est dit dans la troisième des conférences sur la 'Pneumatosophie', p. 203, serait valable pour cet humain particulier : sa volonté serait 'une perception sensorielle extérieure'. Dans ses relations agissantes avec les autres humains, cette volonté particulière aurait sa volonté visible ('une perception sensorielle extérieure') dans les objets de son action, les autres humains. Il confirmerait la thèse de Bologne selon laquelle le vrai je est à l'extérieur des choses perceptibles. Cet humain particulier fait l'expérience, à son action, du *présent* accompli de 'l'événement physique du monde' ". -

Les autres (Meier, Müller, oncle Hans et tante Lieschen) ne sont pas capables de cette intuition, ils ne font "qu'un avec le temps et l'espace" (R. St.), mais ils participent à l'action magique et intuitive de la chaleur de leur "organisation-je", de l'"activité" du JE. Ils sont en outre impliqués dans le sensorié/méditer ou la perception sensorielle de la vie intérieure des organismes - dans le sens du toucher, de la vie, de l'équilibre et du mouvement propre : afin qu'ils soient "présents" comme quelque chose de propre dans un événement qui est en principe un événement du monde. Leur existence dans la Maya du monde des sens et de la raison analytique repose sur l'erreur existentielle d'être des figures naturelles isolées ou des organismes autonomes, ils revendiquent à partir de cette myopie la possession "libre" d'un corps "propre". Comme ils ne sont pas capables, en tant que contemporains et non occultistes, d'*intuition en tant qu'une connaissance* (et qu'il leur est impossible de se représenter une telle connaissance "totale" en tant qu'action active), ils ne vivent leur soi que grâce à la participation aux perceptions internes de leur "propre" corps. Cependant, celui-ci est un *extérieur* - tout comme le monde entier (afin de générer la "maya" et la liberté) *doit* d'abord être un extérieur. Tout le reste serait (puisque Meier et Müller ne sont pas des occultistes) à considérer comme un phénomène pathologique, un état schizophrénique.

Où les Meier et les Müller sont-ils "présents" - même si ce n'est que sourdement "à la mesure de la volonté" - dans la réalité du monde malgré tout être-dehors, où sont-ils déjà un peu "dedans" ? Dans le mouvement, ils ne sont *pas* présents : "Vous ne savez rien de ce qui se passe lorsque vous bougez votre bras : c'est le développement de la volonté. *C'est un processus qui vous est extérieur, tout comme n'importe quel autre processus extérieur, mais il est néanmoins intimement lié à vous.* Mais il repose extérieur à votre vie de l'âme". (citation de la correspondance, p. 27) Existe-t-il un domaine du développement de la volonté qui se trouve (partiellement) à l'intérieur de la vie de l'âme, dans lequel se manifeste la "connexion intime" ? Où y a-t-il un bout d' "intérieur" ? - Uniquement par éprouver de la chaleur : c'est dans la chaleur, ou plutôt : par la chaleur, que les Meier et les Müller se *sentent* un vraiment *propre*.



Cette participation *offerte* au processus de volonté extérieur, cette *être-dedans*, leur permet de vivre leur corps respectif comme quelque chose de la sorte du je. Cette évidence quotidienne, qui ne se remarque même pas en tant que telle, car c'est l'état humain normal par excellence, est leur part à l' "intuition". Parce que cette expérience est la plus élémentaire et la plus familière, le fondement de l'expérience de soi par excellence, c'est pourquoi, pour Meier et Müller, la sensation du Je est, avec le mouvement de soi, la chose la plus évidente, un phénomène originel permanent, c'est pourquoi il ne leur vient pas du tout à l'esprit de considérer leur motilité comme une énigme, une *magie permanente, une télékinésie de leur propre physique* : ils ne connaissent aucune "énigme du mouvement".

L'intuition n'intervient donc pas - comme le pense Schad - dans le "contact avec l'environnement" périphérique, mais dans le vécu de l'organisme thermique. La sensation de chaleur est une sensation de soi. La volonté se "révèle" comme

186

corps thermique, comme dynamique complexe de l'environnement et du mouvement propre. ⁽¹⁸⁸⁾ Dans le "contact avec l'environnement", les gens humains sont Je comme extérieur/dehors, leur Je "s'approche" comme mouvement et karma : "Il faut que la volonté, un élément purement spirituel, intervienne dans l'activité physique. Ce sont des effets magiques. *Quand vous marchez, le magicien intérieur agit*".

- "Et si nous allons plus loin vers cette connaissance qui s'élève jusqu'à l'amour le plus intense, où la force d'amour devient force de connaissance, où nous voyons d'abord notre propre existence d'une vie terrestre précédente se déverser dans notre vie terrestre actuelle, nous ressentons cette vie terrestre précédente dans la différenciation normale de notre organisme de chaleur dans lequel nous vivons dedans. C'est la véritable intuition. C'est là que nous vivons. Et si une impulsion quelconque monte en nous pour faire telle ou telle chose, elle n'agit pas seulement, comme c'est le cas dans le corps astral, à partir du monde spirituel, mais encore plus loin en arrière, à partir de la vie terrestre antérieure. La vie terrestre antérieure agit dans la chaleur de votre organisme et produit telle ou telle impulsion. Si nous voyons le corps physique dans l'humain terrestrement solide, le corps éthérique dans l'humain liquide, le corps astral dans l'humain aérien, nous voyons le véritable Je dans la chaleur de l'humain. Le Je de l'incarnation actuelle n'est jamais achevé, il se forme. Le véritable Je qui agit dans les profondeurs subconscientes est celui de la vie terrestre précédente. ... Et c'est en premier une réalité de parler du Je comme du quatrième membre de la nature humaine quand on élargit en même temps l'existence temporelle aux incarnations antérieures. - Tout cela agit dans l'humain de chaleur. L'inspiration nous vient encore de l'extérieur ou de l'intérieur. On se trouve soi-même à l'intérieur de la chaleur. C'est là que se trouve l'intuition, la véritable intuition. On vit la chaleur tout autrement que n'importe quoi d'autre en soi". ⁽¹⁸⁹⁾

(NB : Dans le 2e cours de science de la nature sur "l'être de la chaleur", la même chose est dite ainsi :

"Nous sommes face à l'être de la chaleur avec tout notre organisme. Mais notre rapport à l'être de la chaleur est ainsi conditionné. Et si nous regardons de plus près, si nous essayons de transformer ce fait, je voudrais dire, en connaissance de l'humain, nous devons dire que nous sommes en fait cet être de chaleur lui-même. Dans la mesure où nous marchons ici dans l'espace en tant qu'être humain,



nous sommes nous-mêmes cet être de chaleur. Au moment où vous penseriez que la température a augmenté de quelques centaines de degrés, vous ne pourriez pas être identique à l'état de température, pas plus que si vous pensiez que la température a diminué de cent degrés. Ainsi, l'être de chaleur fait partie de ce dans quoi nous nous trouvons toujours, que nous vivons comme un être évident, mais que nous n'intégrons pas dans la conscience. Ce n'est que lorsque des écarts par rapport à l'état normal se produisent que nous en prenons conscience sous une forme ou une autre". ⁽¹⁹⁰⁾

(188) Cf. une note de Ballmer du 2 décembre 1953 : "Qu'est-ce que la chaleur ? - Je réponds : La chaleur est un CORPS (donc : substance) -- La chaleur est le Dieu corps humain en tant que capacité de l'humain à s'être dissous avec la peau et les os comme dans l'esprit et la moralité, en ce que l'humain se souvient, par la force de la mort, comment son corps est devenu. -- La chaleur -- en tant que corps et substance -- est la force de dématérialisation et de matérialisation du monde. (La 'constance de la matière' est l'expression physique de la mauvaise pensée théologique ou de la 'permanence' (immutabilité) de Dieu). ... Chaleur et moralité la même chose ...

(189) GA 234, *Anthroposophie, une introduction*, 2 février 1924

(190) 4 mars 1920, GA 312, p. 70

187

En rattachement à la constatation ci-dessus "*Voilà l'intuition, la véritable intuition*", l'"humain de chaleur" est présenté comme la véritable solution au "problème corps-âme" : "Ce qui est maintenant soudé à partir des matériaux de la Terre agira dans la prochaine incarnation dans l'humain de chaleur. C'est là que le moral s'écoule d'une vie terrestre à l'autre. - C'est là que l'on comprend le passage de la nature physique à la nature spirituelle, et à nouveau le passage de la nature spirituelle à la nature physique. On ne peut pas le faire avec une vie terrestre, à moins de s'adonner à une malhonnêteté de connaissance spirituelle ou de s'étourdir sur l'ensemble. - Voyez-vous, ce que l'on peut considérer comme les éléments du terrestre, le terrestre solide, le liquide, le gazeux ou l'aérien, le thermique, est partout traversé par ce que l'on peut désigner comme le physique (là, c'est directement lui-même), l'éthérique, l'astral, l'égoïque/ce qui a mesure de Je. Et c'est ainsi que l'on obtient, en relation avec l'existence du monde, avec l'univers, la structure de l'humain. ... Pour la contemplation spirituelle, le passé est un présent continu. Le présent est en même temps une véritable éternité".

Il est correct et "cohérent" que dans le domaine académique anthroposophique, l'intuition au sens des science de l'esprit ne soit pas présente. ⁽¹⁹¹⁾ Si ce concept existait dans cet "espace scientifique" pragmatique, il n'y aurait pas besoin d' "échange de lettres". Il y aurait un "espace de vie", une "Gaya scienza", et la "science" serait une prise de conscience immédiate du monde, l'"anthroposophie" serait une "vie pleine", dans le sens de Novalis : "Si ce ne sont plus des chiffres et des figures / qui sont la clé de toutes les créatures ... si ceux qui chantent ou embrassent / en savent plus que les savants profonds ...". (Kienle a justement insisté sur le fait qu'un "laboratoire" est toujours aussi un atelier ésotérique - il cite Steiner :

"Vous n'imaginez pas combien d'ésotérisme vit dans un laboratoire universitaire, sauf que les professeurs et les adjoints n'en savent rien, mais il vit quand même là. L'ésotérisme ne consiste pas à mépriser quoi que ce soit pour cultiver ce qui nous plaît, mais l'ésotérisme consiste justement à pouvoir se confronter de la manière la plus énergique à la vie et à ses profondeurs"). ⁽¹⁹²⁾



Entre la science au sens actuel et l' "intuition" de la science de l'esprit, il existe le fossé le plus profond que l'on puisse penser, l'humain (concret) va son chemin de solution dynamique karmique en tant qu' "énigme du monde" individualisée, *malgré* et *au milieu* des rituels conditionnés par le temps. - C'est devant ce fond arrière que la "solution" définitive du problème du mouvement est caractérisée par Ballmer comme "création de mouvement", dans le sens de : le vouloir peut en premier émerger comme objet quand est voulu. Il ne peut pas y avoir de "volonté" en tant qu'objet de connaissance objectif au sens classique du terme. - La question du "mouvement" peut laisser indifférent ou générer des théories, mais elle est en fin de compte un processus, *la question est elle-même un mouvement* : auto-découverte du "Dieu qui agit" (fondement du monde), dans chaque plus petit mouvement "le but". La découverte commence par la connaissance de la nature des mouvements de pensée de la conscience humaine : ici, connaissance et volonté sont *la même chose*. (Lorsque des physiciens comme Schrödinger résolvent la "matière" en "ondes de matière", le désir sous-jacent de découvrir la *même chose* dans la "particule" et l' "onde" vit dans ces théories : le JE en tant que substance fondamentale et en tant qu' "agir/régner" ou "ondoyer" dans les phénomènes du "monde").

(191) Pour la désignation "espace scientifique anthroposophique", cf. *Recueil* p. 282

(192) 30 janvier 1924, GA 260, "Die Freie Hochschule für Geisteswissenschaft innerhalb der Constitution der Anthroposophischen Gesellschaft (L'Université libre de science de l'esprit à l'intérieur de la constitution de la société anthroposophique", cité dans Selg, *Biografie Kienle*, p. 54~.

188

Ce n'est pas à proprement parler "impoli" de la part de Ballmer, mais seulement objectif, lorsqu'il constate qu'il faudra encore longtemps avant que les universitaires anthroposophes ne découvrent le goethéanisme de l'*intuition* scientifique-spirituelle. Schad mise sur les "instruments de la chronobiologie", mentionne le son et le développement sonore dans le corps astral, l'expression de la pénétration musicale dans les mouvements musculaires, l'autonomie psychique des processus de volonté, trouve les données de Steiner confirmées par les mesures de temps de Kornhuber. Il interprète la prise de conscience des processus de volonté comme une intervention dans la "disposition physiologique et psychologique à l'action", comme une "paralyse d'une possibilité d'action sourdement installée". La décision d'action consciente est prise au moins un tiers de seconde plus tard, après le début de l'initiation physiologique de la construction du potentiel dans le cortex moteur du cortex cérébral. Schad considère cela comme une preuve de la "source de la volonté" en tant que force psychique autonome. Selon Steiner, la volonté, cette "force psychique autonome", a à faire avec le cortex cérébral - si tant est qu'elle le fasse - "en synchronisation", et non en "sérendipité" - non en biomécanique causale. Le Je "joue" autour de l'organisme du corps, vit dans les rapports de force du monde extérieur, mais fait de la constitution/construction de la substance son affaire à *l'intérieur* du métabolisme de l'organisme - il en va de même pour le "cortex moteur". (L' "évidence", la conscience, émerge des processus de dégradation du métabolisme).

Le monde devient humain - l'humain devient monde - Gisbert Husemann



Le spirituel amène des "forces physiques" en action

Gisbert Husemann (1907-1997) était un médecin anthroposophe qui s'opposait systématiquement au retour à la théorie dualiste des nerfs. Il s'est intéressé à l'indication de Steiner sur le status nascendi de la formation de l'acide cyanhydrique comme "porte d'entrée" de la volonté dans l'humain inférieur. Il situa l'ontogenèse et la phylogenèse du cyanogène comme début des processus organiques, comme "substance germinale lunaire" - l'équivalent polaire de l'acide carbonique : "Les composés cyanés jouent un rôle central dans le processus naturel. Dans la matière terrestre actuelle, ils sont les *images de ces anciennes substances germinatives primaires* auxquelles les substances végétales et animales actuelles doivent leur existence. C'est en raison de cette qualité de première substance vitale que l'on peut reconnaître en eux le type de substance qui mérite la désignation de "substance chimique moyenne". R. Steiner a utilisé l'expression 'chose moyenne/du milieu' pour désigner les êtres et les processus de l'"ancienne lune". (Voir Science secrète en esquisse.)" La formation de nouvelles protéines s'accompagne de la formation d'acide cyanhydrique, Husemann le prouve par les recherches de Pflüger et Rosenthaler et arrive à la conclusion suivante : "les résultats et les faits cités indiquent la volonté et la nature germinale de ce membre de l'âme. Les graines de plantes avec l'acide cyanhydrique forment dans leur forme et leur processus l'image de la volonté et des membres, les instruments du destin en germe, de l'ancien au nouveau. - Cette vision nous sert à clarifier la physiologie musculaire et le mouvement, *que nous voulons aborder sans la représentation habituelle des nerfs*". (Contributions p. 186) Il existait à une certaine phase de la Terre une atmosphère différente de celle qui existe dans l'état actuel de la Terre. Dans la première, l'azote jouait en effet un rôle similaire à celui de l'oxygène dans l'atmosphère actuelle. Le cyanogène, composé de carbone et d'azote, était pour l'air de l'époque un composant aussi important que le gaz carbonique, composé de carbone et d'oxygène, aujourd'hui. Il n'était pas plus nocif pour les êtres de l'époque que le gaz carbonique de l'air ne l'est pour ceux d'aujourd'hui, il était au contraire vital. Husemann écrit que la volonté a besoin des sens pour sa fonction

189

"comme la pensée, qui se sert des sens lui étant voisins dans la tête. Avec le sens de la vie est donné un organe de perception qui se situe/est à la maison entièrement dans la sphère de la volonté métabolique. Dans l'estomac ou dans le foie, le sens vital perçoit les processus métaboliques, en particulier les poisons, à la suite de quoi les organes se mettent en mouvement et éjectent le poison ou, comme on l'observe dans le foie, arrêtent la pénétration du poison. Il en va de même dans le muscle". A partir de là, Husemann étudie l'organisation des "plaques terminales" des nerfs musculaires (sans toutefois tenir compte de la fonction des fuseaux musculaires et des organes de Golgi (organes tendineux)). Il s'en tient inexorablement au caractère d'organe sensoriel des "plaques terminales" et les considère comme faisant partie de la série d'organes : "yeux, ganglions, plaques terminales". Dans la forme de la plaque terminale, l'organe s'amalgame avec son "environnement", le cyanure, comme l'œil avec la lumière, l'oreille avec le son. "Une organisation d'organes de



perception internes - *des yeux à facettes* - s'est développée, qui entourent le corps vers l'intérieur, le font "palper" de l'intérieur et le font vivre comme un être propre. "Nous aimerions donc voir la fonction sensorielle de la racine antérieure dans le fait qu'elle sert à la perception intérieure du processus métabolique 'qui est à la base de la volonté', à savoir la formation du cyanure. R. Steiner a attribué ce type de perception aux nerfs musculaires. Nous avons seulement introduit dans la réflexion ce processus métabolique et le processus sensoriel caractérisé. La 'chose du milieu' devenue toxique, point focal de tous les règnes de la nature, avec lesquels l'humain était autrefois bien plus lié, peut aujourd'hui encore transmettre l'intervention de la volonté, lorsque celle-ci, par son activité, s'empare du monde intérieur et extérieur. ... Dans l'acide cyanhydrique (HCN), l'opposition entre Je et monde est abolie dans la mesure où cet acide représente un foyer matériel de la nature extérieure, et est devenu en même temps un moment de la volonté chez l'humain. La nature et la volonté se recoupent dans l'acide cyanhydrique, l'opposition est surmontée. La volonté peut donc réellement chevaucher dedans et dehors, ce poison vient à son secours comme un être fabuleux de la nature".

En ce qui concerne le cortex "moteur", G. Husemann apporte des points de vue décisifs qui favorisent la perspective de la fonction nerveuse *unitaire* en tant que base de représentation, en tant qu'événement miroir paralysant. En même temps, la source des erreurs est une fois de plus mise en évidence - la conception de la volonté comme une activité psychologique intentionnelle, représentée de manière spatio-temporelle et statique - au lieu d'être observée et vécue magiquement *comme* un mouvement : "Nous trouvons dans le cerveau une représentation inversée de l'humain musculo-articulaire ou de la forme debout entière. Chaque moitié du corps est en quelque sorte à l'envers dans la circonvolution centrale antérieure du cerveau : les jambes en haut, les muscles du larynx en bas, les bras entre les deux. De plus, chaque moitié du corps est projetée sur le côté opposé. La réflexion se fait donc sur l'horizontale - en haut et en bas - et sur le plan de symétrie. La réflexion [projection] répétée ou double n'engage consciemment dans le processus de mouvement que l'humain tout entier, lui-même plongé dans la conscience du sommeil. - Ainsi, l'essence des centres cérébraux dans la circonvolution centrale antérieure serait à concevoir comme une image inversée de l'humain en mouvement (organes musculaires et articulaires), selon le type de l'image inversée de l'environnement sur la rétine dans l'œil. Mais partout où il y a réflexion, nous parlons à juste titre de fonction sensorielle, quel que soit le degré de conscience. Il ne faut cependant pas confondre le miroir (centres cérébraux) avec l'objet qui se reflète (volonté du Je). La doctrine de la motricité des centres cérébraux a fait du miroir son objet, voire son producteur, lorsqu'elle a déplacé la volonté dans le cerveau. Tout ce qui se reflète, en l'occurrence les mouvements, doit être poursuivi en dehors du miroir si l'on veut parvenir à son essence. Exprimé différemment, c'est-à-dire du point de vue de la volonté ou de l'objet extérieur : dans le processus de mouvement, la volonté 'dépasse' le dedans et le dehors ...". Husemann en vient à dire que les mouvements sont "empruntés" à ceux de l'environnement cosmique,

qu'ils sont "incarnés" individuellement : *le monde devient humain*. Les forces de vo-



lonté sont "le maintien en germe de la réalité post-mortem" selon l' "Anthropologie générale" (GA 293)". Par ses membres, l'humain est à tout moment - partiellement - dans le "cosmos", où il est alors entièrement dans la mort. En des temps de vie, il est "partiellement empoisonné", dans le but de faculté de volonté, il est pour ainsi dire un fantôme de l'environnement, jusqu'à ce que l'effet contraire qui guérit sur terre (processus du fer) ne trouve plus de champ physique et se métamorphose après la mort dans l'évolution spirituelle. Dans l'espace terrestre, nous ne voyons qu'un visage de la mort, l'autre "se dévoile lorsque nous *pénétrons dans la physiologie de la volonté*", c'est-à-dire lorsque, dans la mort, le corps physique est échangé avec le cosmos. (Husemann a une idée de "l'âme humaine" en tant qu'être spirituel :

"Âme de l'humain ! / Tu vis dans les membres / qui te portent à travers le monde de l'espace / dans l'être de la mer de l'esprit...". ⁽¹⁹³⁾

- Le germe de la terre, l'hydrosphère originelle, conserve l'ancien état lunaire, en tant que "matière mémorielle" comme dans la graine de la plante - il sert maintenant au mouvement, à la formation de l'avenir. Le passé devenu toxique, la planète cyanogène de l'ancienne Lune, "est guéri par le fer dans les mouvements de l'humain et co-transformé en l'avenir solaire de la Terre. Les membres de l'humain contiennent un destin qui, au-delà de sa personnalité limitée, signifie quelque chose pour la Terre. - Au niveau où l'humain est en contact avec un niveau de valeur passé et futur du cosmos, les membres de l'humanité, pour être actifs, sont insérés dans le cycle de progression cosmique. Le contenu moral de l'humain s'écoule avec le macrocosme : *l'humain devient monde*".

Chez Husemann, le principe de la doctrine de la volonté est une approche physique de l'esprit, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin, en contraste avec une biochimie "spirituelle" prétentieuse : le corps avec ses organes ne se déplace pas à partir d'une biomécanique et d'une neurocognition - selon Steiner, ce n'est pas une "masse corporelle" représentée qui se déplace, mais celle-ci

"est l'objet du mouvement, c'est ce qui est bougé. Et si nous demandons : qui est le véritable sujet ici, qui bouge la jambe, le bras ? nous n'arrivons pas à du matériel, nous arrivons justement à du spirituel. Nous en venons alors à nous dire : il faut que le spirituel lui-même mette en action des forces physiques, des forces que nous qualifions habituellement de forces physiques. Il faut que notre jambe puisse être déplacée par un spirituel, de la même manière que nous déplaçons, disons, un morceau de bois que nous posons d'un endroit à un autre...". ⁽¹⁹⁴⁾

Les muscles sont-ils des "organes de perception" ? - Otto Wolff

Les membres de l'être à la solde de la "théorie du piano"

Le cortex moteur peut seulement avoir à faire avec la représentation de la volonté. A l'intérieur du corps, il représente une zone "miroir"/un domaine "étamé". Lorsque Steiner parle du mouvement comme d'une paralysie commencée, la paralysie est liée à une trop forte liaison / pénétration des organes du mouvement par le Je (Je = esprit = ce qui est mort, le minéral) :

"Le mouvement sain est une paralysie commencée, qui est aussitôt levée à son début". - Le mouvement et la paralysie sont "apparentés"



l'un à l'autre. ⁽¹⁹⁵⁾

- Otto Wolff (1921-2003) consacre son essai à la

(193) Extrait des paroles de la pierre de fondation à l'occasion du congrès de Noël 1923 / 24

(194) 16 octobre 1923, Stuttgart, *Éducation et enseignement à partir de la connaissance de l'humain* GA 302a

(195) *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, GA 27, chapitre 2

191

tâche exigeante de suivre les processus biochimiques sur l'arrière-plan des "membres de l'être". Il cite cette indication physiologique centrale de Steiner, qui est aussi reprise par Gisbert Husemann :

"Dans ce moment entre la formation et la dissolution des liaisons d'acide cyanique, la volonté s'empare du système musculaire. C'est dans la paralysie de ce processus que réside la possibilité pour la volonté d'intervenir afin que l'humain puisse se mouvoir". ⁽¹⁹⁶⁾

Wolff défend l'idée que le muscle *perçoit* la forme de mouvement présentée "par l'intermédiaire de l'impulsion nerveuse" (recueil p. 194, 201, 205). Cet anthropomorphisme abstrait, qui consiste à attribuer au système musculaire une prestation de perception en vue d'expliquer le mouvement, semble apporter une solution au "problème des nerfs", mais à y regarder de plus près, il renverse tout : il ne peut être question de "perception" que pour l'humain *entier*, et d'abord uniquement en rapport avec des processus du système nerveux-sensoriel. Le muscle n'est *pas* un sujet percevant, comme le suppose la théorie de Wolff. Au contraire, l'ensemble de l' "humain-muscle" ou de l' "humain-membre" est le pôle opposé de l' "humain-nerfs" perceptif et conscient. (L'erreur fondamentale de Wolff résonne aussi chez Schad, dans la mesure où il conçoit les muscles - dans le cadre de sa théorie psychologique du Je - comme des "organes d'intuition"). Seul l'humain *entier* peut être l' ("astral") se percevant, et non ses "parties" individuelles : ni les muscles, ni les nerfs, ni le cerveau, ni d'autres organes. Les nerfs isolés ne peuvent pas non plus être le sujet de la perception. - Selon Steiner, les nerfs des membres servent ("transmettent") uniquement à la perception d'un processus métabolique au sein de l'être humain dans son ensemble :

"Nous percevons ce qui est une conséquence de processus de volonté psycho-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres... Mais si vous comprenez pleinement ce rapport, alors vous trouverez aussi compréhensible que je doive maintenant placer devant vous un paradoxe, une hérésie : car alors le spirituel agit justement sur tout le reste de l'humain". ⁽¹⁹⁷⁾

- Le muscle ne peut jamais être *lui-même* "percevant", pas plus que les "nerfs de perception" moteurs du jeune Kienle - l'action du Je dans le système métabolisme-membres est une action directement *magique*. La "volonté" est le pôle opposé de la "conscience" éveillée.

(Dans le langage de la pensée de Ballmer : l'humain primitif, le "Franz Kunz", est lié aux membres de ses exemplaires individuels comme les pensées vivantes des humains individuels sont liées au cerveau (ou à la partie consciente de leur système nerveux). (La "connexion" est un "passage", dont il sera question plus tard). Le cerveau est le terrain de jeu de l'âme individuelle, tout comme les membres sont le terrain de jeu de l'humain-esprit ou des "individualités" (les véritables "âmes"). Grâce



à l'activité nerveuse spéculaire, les âmes individuelles deviennent conscientes d'elles-mêmes de la même manière que le Logos multiple - se reflétant dans le sang et les membres des individus - "devient conscient" de lui-même. La "connaissance" du Logos multiple *est* (ou : *fait être*) l'évènement parmi les humains individuels).

Au regard de la théorie de Wolff, on pourrait dire - si c'est possible - que dans le Je "jouant" autour des membres (formant le mouvement spirituel non spatial) vit la perception fécondée par l' "impulsion" représentée - ou, pour formuler les choses de manière plus compliquée : le Je "contient" la forme de mouvement représentée par l'intellect, il "prend en charge" la forme de mouvement représentée par l'intellect (son produit miroir) ⁽¹⁹⁸⁾

(196) Stuttgart, 16 octobre 1923, GA 302a, p. 136 s.

(197) 2 janvier 1922, GA 303, 11e conférence, p. 205

192

- dans le sens de la séquence présentée dans le livre "Anthroposophie" : *sensation d'image - désir - mouvement*, ou dans le sens de la phrase :

"À l'intellect se dresse la volonté" ⁽¹⁹⁹⁾,

ou encore dans le sens du renseignement de 1911 : "Il faut d'abord avoir une pensée, une représentation, alors seulement la volonté remonte des profondeurs de l'âme. La pensée appelle des impulsions de volonté". Ou dans le sens de cette description condensée du livre "Erweiterung der Heilkunst (Élargissement de l'art de guérir)" ' qu'il faut peut-être lire plusieurs fois pour bien comprendre la distinction entre l'organisation du Je (le "penser") et "pensées dans l'humain" :

« Le sentir, qui dans le contexte sain de est vécu comme détaché de l'organisme physique, s'associe à celui-ci dans le vécu malade. Les processus du sentir sain et du vécu malade apparaissent ainsi dans leur parenté. Il doit y avoir quelque chose qui n'est pas aussi intensément lié à l'organisme sain qu'à l'organisme malade. Pour la vision spirituelle, cela se révèle être le corps astral. Il s'agit d'une organisation suprasensible au sein de l'organisation sensorielle. Soit il intervient de manière lâche dans un organe, et il conduit alors à l'expérience psychique, qui existe en soi et n'est pas ressentie en relation avec le corps. Ou bien il intervient intensément dans un organe, et il conduit alors à l'expérience de la maladie. Il faut se représenter une des formes de la maladie dans une saisie de l'organisme par le corps astral, qui fait que l'humain spirituel s'immerge plus profondément dans son corps que ce n'est le cas dans l'état de santé. Mais la pensée a aussi son fondement physique dans l'organisme. Dans l'état de santé, elle est seulement encore plus détachée de celui-ci que le sentiment. La vision spirituelle trouve, en plus du corps astral, une organisation particulière du Je qui s'exprime librement dans la pensée. Si, avec cette organisation du Je, l'humain s'immerge intensément dans son corps, il se produit un état qui rend l'observation de son propre organisme semblable à celle du monde extérieur. - Si l'on observe une chose ou un processus du monde extérieur, il y a le fait que la *pensée dans l'humain* et la chose observée ne sont pas en interaction vivante, mais sont indépendantes l'une de l'autre. Cela ne se produit pour un membre humain que lorsqu'il est paralysé. Il devient alors le monde extérieur. L'organisation-Je n'est plus vaguement unie au membre comme dans l'état sain, de sorte qu'elle peut se lier à lui dans le mouvement et s'en détacher aussitôt ; elle s'immerge constamment dans le membre et ne peut plus s'en retirer.



Une fois de plus, les processus du mouvement sain d'un membre et de la paralysie se juxtaposent dans leur parenté. Oui, on le voit clairement : le mouvement sain est une paralysie commencée, qui est aussitôt annulée dans son commencement". ⁽²⁰⁰⁾

(198) K. B. à propos du processus de "prise en charge" : "Le fait que Müller, Meier et moi confondions notre intention et notre pensée de vouloir lever le bras avec la véritable volonté du monde de Franz Kunz est dû au fait que la direction du monde nous permet d'avoir l'illusion que nous sommes des gens agissant physiquement ; notre existence/être-là a besoin de cette illusion ou de cette perturbation de l'esprit pour pouvoir être ce qu'elle est. -- Sous la discipline et la force de l'idée de la 'physique du Dieu personnel', je parviens à savoir : Franz Kunz veut ce qu'il fait, alors que dans le monde bourgeois, je suppose que mes intentions et mes résolutions sont les antécédents de mes événements physiques". (Feuille de notes, 28 novembre 1954, Fz. 215023 ; plus de détails plus tard, dans les remarques sur la correspondance de Ballmer avec Viktor von Weizsäcker).

(199) GA 293, *L'étude générale de l'humain comme base de la pédagogie*, 11e exposé.

(200) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondamental pour un élargissement de l'art de guérir)*, GA 27, chap. 2, p. 22

193

Wolff ne fait pas de distinction assez nette entre l'intellect représentatif et le "Je" ou l'organisation active du "Je". Cette lacune est fatale pour la compréhension de Steiner : le "Je" n'est pas un accessoire psychique de l'humain naturel, il provient directement - selon les termes de Ballmer - de la "physique du Dieu personnel" (voir à ce sujet la note de bas de page ci-dessus sur le processus de prise en charge). Wolff assimile sans précaution le "Je" à la "conscience", par exemple dans la constatation suivante : "Le mouvement habile [par exemple le mouvement des doigts des pianistes] est descendu dans des couches plus profondes de la conscience, il est devenu faculté, plus précisément, il se produit entre le corps éthérique et le corps astral. Le Je s'est retiré et se sert du processus balisé pour exprimer des choses supérieures". (p. 203) Wolff oublie que le "Je" n'est fondamentalement *pas* accessible à la *conscience normale*, il n'est même pas "là" pour se "retirer" ensuite, il n'est en principe pas accessible à l'intellect qui se représente - le Je est à distinguer radicalement du Je représenté, il est physique à puissance de monde, la volonté divine inconsciente (début du mouvement, "énergie" créatrice d'espace et de temps, incarnation passée), pour ainsi dire le "plus haut", qui daigne parler de (son !) produit-reflet/miroir, l'intellect qui vit dans la maja, qui a à être "dressé". Si le Je divin ne "jouait" pas "autour" des membres (en tant qu' "organisation-Je" active), aucun "mouvement habile" ne pourrait se produire, l'intellect ne pourrait rien "déclencher", rien "effectuer".

Seule l'intuition saisit le mouvement comme étant identique au vrai Je - pour la conscience normale, le mouvement est une perception extérieure, un "phénomène originel", il s'explique de lui-même, se produit au niveau de ce que l'on appelle les "lois de la nature", pour reprendre les termes de Ballmer : le mouvement est un événement physique du monde, avec les mots de Steiner :

"Si nous ... mettons un bloc de bois en mouvement ou que l'humain soit en mouvement extérieur, cela n'a aucune importance pour le déroulement physique des événements". ⁽²⁰¹⁾

Wolff démontre involontairement comment la distinction insuffisamment claire entre le Je à puissance de monde (présent partout) et le Je reflété sur le/au corps (intellect) constitue la base d'interprétations hâtives et erronées. Selon Wolff, le Je



et le corps astral n'ont "que" fonction déclenchante" en ce qui concerne le muscle : "Comparativement, le muscle au repos correspond à un ressort tendu qui entre en fonction sous l'effet d'un déclencheur". Cette hypothèse oublie, par-dessus de toutes les interprétations biochimiques, la "tâche" fondamentale : la "cohabitation de l'âme avec le monde extérieur", la "nature de la pensée" en tant qu'extérieur, le "Je" présent partout dans les choses perçues "à l'extérieur", et avant tout : la perception de la pensée elle-même en tant qu'un extérieur, selon l'exposé de Bologne. La présence physiologique, physique et morale du "Je" (c'est-à-dire de l'incarnation passée !) dans l'organisme thermique disparaît, le système métabolique ou le muscle étant un substrat biochimique dont la volonté "dépend" pour pouvoir intervenir (p. 201). Mais quel est ce "substrat" dans la lumière anthroposophique, dans l'humain à quatre respectivement sept membres ?

"Certes, pour la configuration physique humaine, le système métabolique-membres est le plus bas et a donc peu à faire pour l'humain proprement dit dans la vie terrestre ; mais il est déjà relié dans la vie terrestre aux entités de la hiérarchie la plus élevée, aux trônes, chérubins, séraphins. Lorsque nous nous promenons dans le monde ou que nous travaillons avec nos mains, l'activité mystérieuse qui se déroule là contient l'activité des trônes, des chérubins et des séraphins. ... " (202)

Wolff place aussi bien le mouvement que le déclenchement du mouvement sur le terrain des processus biochimiques,

(201) Dornach, 22 juillet 1921, *Devenir humain, âme du monde et esprit du monde*, GA 206

(202) Breslau, 15 juin 1924, GA 239

194

lui aussi "n'a pas encore pris connaissance du fait que le "Je" réel agissant vient de l'extérieur - comme karma". (203)



L'idée de Wolff selon laquelle le muscle perçoit la forme de mouvement représenté est - répétons-le - un anthropomorphisme inadmissible. Il faut toujours recommencer pour ne pas s'égarer dans des modèles complexes, il faut garder à l'esprit le "regard" potentiel, l' "intuition" décrite par Steiner. Que signifie "perception" ? Ce n'est pas un sujet (par exemple un muscle) qui perçoit un objet (par exemple une représentation), c'est un emboîtement intellectuel, une construction kantienne spéculative. La perception signifie toujours :

"Quelque chose meurt et renaît en tant que même", la substance originelle se sacrifie et ressuscite en tant que nouveau. La "conscience de soi" ou la "pensée" signifie devenir mort ou mourir (user) à l'intérieur du devenir vital, de la vie : la dévolution à l'intérieur de l'évolution, la dégradation à l'intérieur de la construction, le "sensorier/méditer" ou le "savoir" au sein du vouloir sourd. La dégradation est la perception, l'éveil, la prise de conscience : le monde n'est rien d'autre que "savoir" ou "penser" qui "sensorise" et "vit" à partir de soi en tant que "volonté" (en douze qualités) et qui, au moyen de tous les sens, veut se retrouver en tant que "savoir" et "pensée" (être en soi, être mort) : "Tout ce qui entre dans le domaine de l'organisation du Je s'éteint/meure".
(204)

Le Je et le corps astral oeuvrent se tuant à l'intérieur de l'éther et du corps physique. L'activité nerveuse est une vie qui se désagrège, c'est le dégagement, le "retour" du mort à soi-même : "BeWissen/BeSavoir" ou "conscience", coagitare ou cogitare, cognition. -

Pour la pensée de Wolff ci-dessus, cela signifie que ce n'est pas le muscle qui perçoit la forme représentée du mouvement, mais que la représentation (souvenir du mouvement) est la "perception" du mouvement d'un corps humain qui se comporte conformément à cette représentation "désirante" - s'il le *veut* bien. Le mouvement n'est rien d'autre que la représentation qui revient de nouveau de l'extérieur, "sensorisant", comme perception extérieure, comme "volonté", parle au devient "savoir" ou représentation / souvenir. Le muscle ne peut jamais "percevoir" - tout percevoir, représenté, mémorisé, pensé est réservé à la forme globale/d'ensemble, à l'humain entier, à cet exemplaire du "Dieu personnel". L'humain entier est "pensé par le cosmos", l'humain entier est "un penser", les muscles, les os, les membres sont des parties de la pensée cosmique qui, en tant que volonté, s'associe magiquement à des représentations de mouvements, (sur la base de souvenirs de mouvements). Oui, le "savoir" ou le "vouloir" sourds ont besoin des souvenirs de leur propre action dès l'enfance pour se laisser dresser, conformément à la phrase : l'intellect (mort), le "peu de savoir", se dresse lui-même la propre terre nourricière, le "savoir du monde" sourd, actif et bourgeonnant : la volonté à puissance de monde.

Les recherches de Wolff transmettent la vision du monde de la physiologie normale, qui connaît l'humain articulé/membré seulement comme un gabarit abstrait et aditif. Comme nous le montrerons plus tard avec l'exemple de J. W. Rohen, toute "l'anatomie spirituelle" consiste ici à coupler *schématiquement* la théorie matérialiste du mouvement de la biochimie aux "membres de l'être". La réduction aux processus chimiques semble se justifier parce que les "membres de l'être" entrent ici en jeu et parce que l'on polémique en outre contre le matérialisme. Le schéma de pensée doit être illustré par l'exemple du muscle : "La régénération (repolarisation, constitution de l'ATP) incombe au corps éthérique. Ces processus sont aujourd'hui



décrits de manière totalement mécanisée, par exemple comme une 'pompe à ions', bien que les faits soient certainement exacts.

(203) Cf. *Correspondance*, p. 12, remarque de Ballmer sur le chapitre de Husemann "Wärme und Motilität (Chaleur et mobilité)" dans le livre "Das Bild des Menschen als Grundlage der Heilkunst (L'image de l'humain comme base de l'art de guérir)", Stuttgart 1951.

(204) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondamentaux pour l'élargissement de l'art de guérir)*, chapitre IX, p. 55 (GA 27)

195

Il est cependant grotesque et imputable à la manière de penser matérialiste de penser que les substances impliquées feraient tout cela "toutes seules". Les substances sont toujours des instruments différenciés des membres de l'être qui les utilisent pour devenir physiquement efficaces."

Le schéma de pensée de Wolff correspond en grande partie à la *théorie du clavier/piano*, dont Steiner discute l'insuffisance dans le livre "*Haeckel und seine Gegner (Haeckel et ses opposants)*". Il convient de l'expliquer avec une brièveté coupable/punissable. A la dichotomie académique, le "moniste" et "matérialiste" idéologique Steiner oppose en 1899 (dans le but de défendre Haeckel) les substances auto-organisatrices qui "font d'elles-mêmes" parce qu'elles sont des "informations", autrement dit parce qu'elles portent en elles les "propres éléments de forme". Le corps visible fait *partie* des "membres de l'être", ceux-ci n'ont pas entre eux le même rapport que le pianiste et le piano. Cela est expliqué par l'exemple du cerveau. Le moniste Steiner fait émerger les forces spirituelles des "éléments de forme du cerveau". En revanche, la théorie du piano vit du dualisme classique, elle manque le "monisme" (trichotomique) qui considère l'esprit et le corps comme un :

" [la physiologie comparée et l'anatomie du cerveau] montrent que la conscience synthétiquement raisonnable n'existe pas pour soi séparée et utilise le cerveau humain seulement pour s'exprimer par la même chose que le pianiste joue sur le piano, mais que nos forces spirituelles sont tout autant des fonctions des éléments de forme du cerveau que 'chaque force est la fonction d'un corps matériel' (Haeckel, *Anthropogénie*). - L'essence du monisme consiste à supposer que tous les processus du monde, depuis les processus mécaniques les plus simples jusqu'aux plus hautes créations de l'esprit humain, se développent de la même manière, conformément à la nature, et que tout ce qui est pris en compte pour expliquer les phénomènes doit être cherché à l'intérieur du monde lui-même. A cette conception s'oppose le dualisme, qui ne considère pas la pure loi de la nature comme suffisante pour expliquer les phénomènes, mais qui a recours à une entité synthétiquement raisonnable qui règne au-dessus des phénomènes. La science de la nature doit rejeter ce dualisme, comme nous l'avons montré". ⁽²⁰⁵⁾



Une telle clarification peut littéralement faire peur aux spéculations sur l'intervention des "membres de l'essence" - en tant qu'entités agissant au-dessus des phénomènes. Les "éléments de forme du cerveau" - dans l'exemple ci-dessus - ne sont pas à chercher dans une entité supérieure/surordonnée, mais "dans" ou "comme" le cerveau, "dans" ou "comme" la "matière". Wolff sous-estime le "faire de soi-même" des substances impliquées, celles-ci sont l'entité supérieure en manifestation sensorielle - L' "esprit" de la science de l'esprit a la propriété de se fondre dans la matière, et ce sans aucun résidu/reste. En 1924, la déclaration moniste de 1899 dit :

"Il est de la plus haute importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces raffinées de création et de croissance. Dans la formation et la croissance de l'organisme humain se révèle un spirituel. Car ce spirituel apparaît ensuite au cours de la vie comme la force de pensée spirituelle". ⁽²⁰⁶⁾

Les "substances", la matière de l'organisme humain, sont des "phénomènes originaux". Comment pourrait-il en être autrement - au sein d'un développement cosmique dont le centre est un corps ? L'essai de Steiner "L'égoïsme dans la philosophie" suscite aussi l'effroi face à cette corporéité. Il y est clairement expliqué,

(205) *Haeckel et ses adversaires*, GA 30, p. 152-200. -- Nous reviendrons sur l'essai "Der Egoismus in der Philosophie (L'égoïsme dans la philosophie)" (1899) dans le chapitre *L'égoïsme dans la philosophie et - le "Saint-Esprit"*, dans lequel le "christianisme" de l'anthroposophie (et la vie de l'esprit émancipée) est opposé aux "bavards religieux".

(206) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondamentaux pour l'élargissement de l'art de guérir)*, chap. I, GA 27, p. 12 (la phrase est citée ici à plusieurs reprises).

196

que "le contenu du monde des idées n'existe qu'à l'intérieur de l'humain". Le contenu du monde des idées est certes le "supérieur/plus haut" par rapport au monde des sens, mais *il en découle*. Mais ce qui est supérieur n'a pas besoin de précéder temporellement ce qui en est dérivé (comme le précise aussi le traité "Haeckel et ses adversaires"). "Une chose sensorielle peut révéler un contenu spirituel, mais ce contenu ne peut naître qu'à partir de la chose sensorielle au moment de la révélation. C'est un produit de l'évolution plus tardif que le monde des sens. Mais si l'on se représente le rapport comme une émergence, alors ce dont l'autre émerge doit aussi précéder ce dernier dans le temps. C'est ainsi que l'enfant, le monde spirituel du monde des sens, a été fait mère de ce dernier". Cela sonne sinistrement pour les spiritualistes, et comme une connerie pour les matérialistes - le texte original a d'ailleurs été jugé "en quelque sorte faux" par l'éditrice, qui l'a rapidement "corrigé". C'est pourquoi la dernière phrase de l'édition complète, en contradiction avec la déduction logique (qui précède cette phrase), est la suivante : "De cette manière l'enfant, le monde des sens, serait fait mère du monde spirituel". ⁽²⁰⁷⁾ La façon et la manière dont une telle "correction" se produit reflète le dépassement qui accompagne le concept de volonté de Steiner (en tant que constituant physique). Là où les contradictions semblent les plus grandes, se cache la plus grande sagesse.

La dimension sublime de la doctrine de la volonté de Steiner n'est pas accessible à l'inventaire des représentations de science de la nature, aussi lorsqu'il veut combiner les membres de l'être avec la "matière" chimique ou "biochimique". ⁽²⁰⁸⁾ La nature des "substances impliquées", y compris les membres de l'être, est mal évaluée. Même dans le système spirituel de Wolff, la "matière" reste à la merci de la compré-



hension *classique* de la matière et des bilans énergétiques chimiques. Le nouveau principe est au contraire le suivant : l'esprit et la matière sont la même chose, vus de deux côtés différents : l'un peut se fondre dans l'autre (ou mieux, avec l'accord de Ballmer : l'une des volontés peut se fondre dans l'autre volonté). La matière se transforme en esprit, ou l'esprit se transforme en matière - (on ne peut éviter de rencontrer à plusieurs reprises l'affirmation suivante) :

(207) Le texte original avait été conservé (sans doute par hasard) dans l'édition de poche "*Morale et christianisme*", où il est désigné comme "Original Manuskript Abdruck (Imprimé du manuscrit original)". Le texte manipulé par les éditeurs se trouve dans le volume 30 de l'édition complète.

(208) Il est aussi question de l'inadmissibilité d'une construction additive de processus représentés selon la science de la nature et d'un "spirituel" (par exemple les "membres supérieurs de l'être") dans la conférence du 27 mars 1920, en rapport avec l'apparition de la théorie de l'éther et de la théorie de la relativité. Comme dans la critique de la théorie du piano, il est ici clairement établi qu'une action causale d'un "spirituel" représenté sur une "substance" représentée conduit à l'erreur :

"On obtient toute une image du monde construite à partir des représentations les plus primitives de l'espace, du temps, du mouvement, de la masse. C'est quelque chose qui, en fait, hante de plus en plus les esprits à mesure que la pensée du XIXe siècle progresse. (...) naturellement, il n'y a nulle part de place pour la représentation de quoi que ce soit de spirituel dans une telle image du monde. On peut certes se bercer d'illusions à cet égard ; on peut dire que l'on maintient cette image du monde pour la physique et la chimie, éventuellement aussi pour l'organique, et que l'on admet encore un spirituel à côté. Mais on aimerait alors se demander comment la médiation entre ce spirituel et ce que l'on se représente sans ce spirituel comme un simple effet de l'espace, du temps, du mouvement et de la masse doit se faire" (Dornach, GA 73a).

197

La volonté descend jusqu'à l'essence la plus intérieure de l'organisme

"Le spirituel-âme humain s'immerge complètement dans le métabolisme, de sorte qu'il disparaît même en tant que spirituel-âme. On ne le retrouve plus ... Entre l'intention et le fait accompli, la volonté qui se déroule descend entièrement dans le matériel de l'organisme physique. On peut suivre cela exactement par l'intuition ; elle descend dans l'essence la plus intérieure de l'organisme. L'acte de volonté va jusqu'au métabolisme. ...C'est exactement comme si je devais brûler quelque chose dans mon bras lorsque j'en ai besoin pour exprimer ma volonté. Il faut d'abord que quelque chose disparaisse ..., il faut d'abord que quelque chose de matériel soit détruit pour que la volonté puisse s'asseoir. Là où il y a de la matière, là doit se fixer le spirituel-âme. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'être humain si vous ne la cherchez pas avec la connaissance intuitive. ⁽²⁰⁹⁾

Comme cette "volonté" n'existe pas du tout dans le système de Wolff, les mouvements sont provoqués par des contractions et des "potentiels d'action" du substrat musculaire, qui sont eux-mêmes déclenchés par l' "impulsion nerveuse" ou le "courant d'action" via la libération d'acétylcholine. Sur ce point central, Otto Wolff s'oppose à Gisbert Husemann, qui veut éviter sans compromis la thèse du déclenchement. Husemann interprète ce qui se passe au niveau des plaques terminales motrices comme un "maintien à distance" de la "zone" d'acide cyanhydrique destructrice (fonction de soupape des plaques terminales nerveuses, voir ci-dessus). Selon Wolff, il y a ici "le contact d'une impulsion immatérielle avec des substances, d'une



représentation (système nerveux-sensoriel) avec le système métabolique (volonté)". Wolff nivelle l'ensemble du "rapport au monde" de la volonté constructrice et de la prise de conscience destructrice à un niveau de mécanique causale, mais transfigure ensuite les muscles mis en mouvement par les nerfs en "organes de perception" de "l'impulsion motrice" : "Le déclenchement chez le muscle se fait ... par le Je et le corps astral, en ce que la forme du mouvement est représentée par l'intermédiaire de l'impulsion nerveuse. Celle-ci est perçue par le muscle et l'impulsion de volonté est directement *réalisée* en lui". (p. 201) Le fait que cette explication constitue une réfutation directe de Steiner ne se remarque pas si vite, car le modèle causal du mouvement est ici formulé en termes anthroposophiques, élargi aux membres de l'être. La fonction des nerfs musculaires moteurs apparaît déguisée, de sorte que l'on a l'impression d'une sagesse "anthroposophique". Chez Steiner, cette théorie du muscle comme organe de perception s'oppose à la vision "physique" du muscle comme "matière spirituelle des harmonies des sphères". Dans l'échange de lettres, le concept adéquat d'événement/de devenir est développé : ici, on ne sait pas quelque chose "sur" le monde, ici le monde lui-même devient connaissance. Le concept de matière est libéré de la contrainte de devoir expérimenter des forces de l'extérieur - le mouvement du corps peut être envisagé comme un phénomène originel.

Wolff crée une problématique qui n'existe pas chez Steiner. Comme il ne peut rien faire - en tant que médecin et chimiste - avec le concept de "volonté" autarcique et créatrice de matière, il le confond d'une part avec la représentation de la volonté, l'"intention" psychologique, et *d'autre part* avec les processus musculaires biochimiques (protéine, complexe actine-myosine), qu'il présente à l'écart (ou parallèlement) des processus de la volonté, dans le style du concept de matière de la chimie classique. Chez G. Husemann, en revanche, on met en évidence la manière dont se déroule le processus métabolique dans lequel la volonté peut "intervenir" : dans le champ de tension entre la destruction et l'environnement cosmique

(209) 26 octobre 1922, GA 314, p. 94

198

(acide cyanhydrique, "GespenstWerdung (devenir-fantôme)" de l' "humain inférieur") et l'action fer-bile guérissant terrestrement.

Wolff se représente que le muscle "perçoit" une intention de volonté pour alors la "réaliser" : "L'impulsion de mouvement est retenue par la *substance musculaire*" (p. 191). Etant donné qu'en raison de l'absence de compréhension du concept de volonté, le muscle est déclaré organe sensoriel, celui-ci devrait en fait être d'une substance saline et transparente, comme tous les organes sensoriels, un organe qui s'abaisse, créé par la qualité perçue elle-même. - La théorie de Wolff veut qu'il en soit autrement, le muscle se voit attribuer, en tant qu'organe sensoriel, la perception des impulsions de mouvement physiologiques.

Wolff commence certes son article par la déclaration de Steiner dans "Des énigmes de l'âme", selon laquelle "l'activité nerveuse ne peut absolument pas être l'objet de l'observation physiologique des sens". Mais comme pour la théorie "muscle = organe des sens", c'est "l'impulsion nerveuse" qui doit être perçue, le processus ner-



veux (fidèle à la vision matérialiste classique) devient la *causalité* du mouvement. La volonté est privée de l'effet direct autarcique. Ainsi, tous les efforts de Steiner pour expliquer et démontrer l'autarcie du système de mouvement et d'alimentation (précisément de la "volonté") par rapport au processus nerveux (qui transmet la perception) sont inversés. Le nerf est supposé être le support physiologique de l'impulsion motrice, sans être discuté, conformément à la doctrine établie : toute la fatalité du "savoir" scientifique se concentre sur ce point. Le rapport s'inverse - le muscle est maintenant l'organe de perception de l'impulsion nerveuse, au lieu de constater - ce qui est nouveau, selon Steiner - la fonction de perception des nerfs vis-à-vis du muscle, des membres. Wolff formule sa situation de départ comme s'il voulait se convaincre lui-même de ce "renversement de Steiner", il aboutit à une argumentation absurde : "Si le muscle était également construit de cette manière [comme tous les organes sensoriels salins], l'impulsion de mouvement passerait exactement comme la lumière à travers l'œil, et nous percevrions l'impulsion sans que rien ne se passe, c'est-à-dire sans que le muscle ne bouge. Mais pour que la contraction se produise, l'impulsion de mouvement doit entrer en action et se transformer dans le muscle lui-même, elle ne doit donc justement pas le traverser telle quelle. [Ergo, le muscle n'est pas construit de manière transparente comme les autres organes sensoriels] L'impulsion de mouvement est maintenue par la substance du muscle". - Il faut suivre la situation compliquée dans laquelle la logique est ici manoeuvrée : "... nous percevrions l'impulsion sans que quelque chose se passe". Qu'est-ce qui devrait être "perçu" ici ? Pourquoi devrions "nous" percevoir quelque chose qui, en tant qu'"impulsion", émane justement de "nous", et qui est donc déjà conscient ? Dans de telles phrases, le vocabulaire et la grammaire remplacent la pensée. Ce qui est conscient, l'"impulsion", la représentation du mouvement, l'intention, est déclaré inconscient afin que celui-ci puisse être "retenu par la substance musculaire". Le muscle devient ainsi un organe de perception, c'est-à-dire de conscience, alors qu'il représente, avec le mouvement, l'inconscient par excellence, alors qu'il incarne - selon Steiner - l'esprit ou la "volonté" elle-même. Encore une fois : "*Le spirituel-âme humain est complètement immergé dans le métabolisme, de sorte qu'il disparaît même en tant que spirituel-âme. On ne le retrouve pas. On ne le retrouve pas non plus empiriquement. ... entre l'intention et le fait accompli, la volonté qui se déroule descend entièrement dans le matériel de l'organisme physique. On peut le suivre exactement par l'intuition ; elle descend dans l'essence la plus intérieure de l'organisme*".

199

Il est pénible de suivre, sur fond de cette torsion absurde de la polarité volonté-conscience, le traitement des données complexes de Steiner, qui apparaissent ici de manière sélective et filtrée, privées de leur orientation. Leur véritable orientation est la *puissance* magico-physique de la volonté ou de l'esprit, la force cosmique au sens de Galilée, et non l'âme individuelle/particulière d'Aristote.

La pensée scientifique de routine ne peut pas renoncer à expliquer les mouvements comme la conséquence d'une action physico-chimique à l'intérieur d'un organisme biochimique qui obéit à des impulsions nerveuses. Que les muscles soient commandés par des impulsions nerveuses ou qu'ils "perçoivent" de telles impulsions n'est qu'une différence verbale. Une différence de théorie résulte de la manière dont ces



réfutations de Steiner tentent d'ajuster ses données, qui attribuent l'ensemble du système nerveux de manière conséquente et sans équivoque à la perception et à la formation de représentations. Comme Wolff ne peut pas se débarrasser de l'idée de l'impulsion nerveuse de commande, mais qu'il veut - en tant qu' "anthroposophe" - repenser idéologiquement sa fonction "motrice", il aboutit à la réinterprétation absurde des muscles en organes de perception - sans se débarrasser le moins du monde de la fonction de commande motrice des nerfs. L'écueil de la compréhension réside chez Wolff (comme chez Rohen, voir ci-dessous) dans l'image de l'humain individuel naturel qui fonctionne selon des règles de la chimie naturelle plus un système de guidage cérébral (ou similaire). Que le "boîtier de commande" fonctionne seul ou qu'il soit accompagné d'une âme individuelle ne fait pas de différence de principe. Considérer l'humain comme un "appareil", un "système auto-organisateur", serait alors en accord avec la conception de Steiner si l'appareil était classé comme un *système divin* ou une "machine" divine, qui obéit à d'autres lois physiques (individualisées) selon l'habitant, et qui se laisse en outre affecter par la représentation "morte" de la conscience diurne "ambulante" : petite cause (intention), grand effet (volonté). Les anatomistes comme Wolff ou Rohen sont empêchés de voir cet "appareil" divin par la conception archaïque d'une "âme" transcendante dont les membres de l'être "interviennent" dans les processus biochimiques, selon la "théorie du piano".

Pour le combat de Steiner en faveur de l' "esprit" ou de la "volonté", il ne reste à Wolff que l'explication selon laquelle le nerf ne stimule pas directement le muscle par voie électrique, mais intervient plutôt indirectement - via un "messenger" (l'acétylcholine) - dans le métabolisme musculaire. La "volonté" elle-même est assimilée au bilan énergétique du métabolisme. Les déclarations de Steiner sur la fonction nerveuse semblent pouvoir être maîtrisées grâce à la réflexion selon laquelle la fonction de déclenchement direct des nerfs moteurs est remplacée par une variante plus faible : le muscle se transforme en "organe de perception" pour les représentations de mouvement (les flux nerveux moteurs). Mais cela ne change rien à la disposition de base. Le modèle classique est affublé d'une étiquette qui sonne bien, mais les "organes de réussite" ou "effecteurs" (muscles) conservent leur fonction même sous le nouveau titre d' "organe de perception". En délimitant le muscle comme "porteur d'énergie" par rapport au nerf comme "porteur d'impulsion", la polarité de la volonté et de la conscience semble être satisfaite. La véritable préoccupation de Steiner est cependant *réfutée*, le système nerveux se voit également attribuer ici le rôle de déclencheur.

Une telle science spécialisée doit faire violence à l'enseignement de Steiner sur la volonté autarcique. Elle doit être sourde à l'affirmation selon laquelle la volonté agit "magiquement" directement dans le mouvement et la formation de la matière. Elle ne connaît pas de créateur du monde, qui est à la fois corps et esprit, elle ne connaît que des masses inertes et des forces agissant de l'extérieur, des "lois de la nature" causales. Le créateur du monde reste le dieu mythique et transmondain,

200

qui n'a rien de commun avec les événements réels. Il n'est pas le magicien qui exerce le pouvoir d'être son monde et ses mouvements : la "volonté".



Les anatomistes et les médecins anthroposophes font fausse route s'ils veulent s'attaquer à Steiner avec des idées et des processus de pensée profondément ancrés dans la biochimie, la psychologie, etc. - en fin de compte avec les restes d'une théologie en faillite. On ne peut pas voir le *miracle quotidien*, la "magie", parce qu'on ne peut rencontrer nulle part dans le terrain académique un soupçon/pressentiment d'"esprit" ou de "volonté". - Même un recours à la parapsychologie ne servira à rien, car il faut d'abord produire, réfléchir à la pensée de l'unité de l'esprit et du corps, à la 'pensée du *corps humain de Dieu*, à la pensée de l'ENSEMBLE CORPS HUMAIN qui se donne (comme l' "esprit" agissant "magiquement").

Il n'y a pas de nerfs "moteurs". Le corps en mouvement fait l'expérience de son toucher, de sa vie, de son mouvement, de son redressement, de son odeur, de son goût, etc. en tant qu'événement à puissance de monde extérieur, afin qu'il prenne conscience - en se trompant à tout moment sur sa véritable nature, son-seulement-se-fonder-en-soi (son "absoluité"), *se trompant pouvant, se trompant voulant*- du miracle agissant magiquement, au profit de ses habitants ou "locataires" : les humains-esprits ou "âmes" qui s'éveillent peu à peu. Afin qu'il fasse l'expérience de Soi-même, du "Dieu" qui se déplace lui-même, ou plutôt de l' "humain" divin (le Je divisé en douze, le monde des sens) et qu'il l'intériorise, en se *reniant* dans la vie des créatures - jusqu'à leur "biologie humaine" et la doctrine des "programmes musculaires" et des "motoneurones". Ballmer : "Alors qu'en tant que rationaliste éclairé, je ne peux rien représenter de raisonnable dans l'hypothèse théologique selon laquelle je suis une créature de Dieu, je peux maintenant dire que *je suis - dans mes expériences de conscience - à chaque seconde la créature du corps humain de Dieu. L'hypothèse que j'ai faite jusqu'à présent, à savoir que je suis mon corps, est une folie ; je dois réapprendre/retourner l'apprendre ...*" (Cf. note 530).

Le mouvement humain comme effet magique - le *magicien intérieur*

Entre l'apparition et la dissolution aussitôt des liaisons cyanoacides, la volonté s'empare du/saisi le système musculaire

Nous ne pourrions pas nous mouvoir, nous ne pourrions pas parvenir à la libération de la volonté, si nous n'avions pas continuellement tendance à nous détruire.

Wolff ne peut rien faire du postulat de Steiner selon lequel tous les nerfs sont identiques, car il conçoit le cerveau et les muscles comme des "lieux de perception" auxquels sont transmises des "impulsions sensorielles" par des nerfs "afférents". Wolff semble s'inspirer de l'idée de Schad selon laquelle le "problème de l'égalité des essences" ou "problème des nerfs de Steiner" peut être résolu par l'introduction de deux "pôles de perception" ou aspects du Je. Mais le fait que les "tubes nerveux" fonctionnent dans des directions différentes ne résulte que de l'introduction d'un "centre polaire" perceptif à l'intérieur d'un "courant" traversant l'ensemble des voies nerveuses, ce qui entraîne la division en directions dites "afférentes" et "efférentes". La solution au "problème Steiner" ne réside pas dans l'introduction de



prestations de perception subjectives supplémentaires, mais dans l'élimination de l'idée d'un centre générateur d'impulsions qui "innerve" des processus musculaires quelconques présentés sous forme de modèle biochimique. La volonté agissante se trouve "derrière" et "dans" l'ensemble de l'œuvre d'art, qui

201

est une "pensée auto-organisée" à trois niveaux. L'humain-membre est mis en mouvement par les hiérarchies cosmiques de la même manière que l'âme individuelle met en mouvement les parties du cerveau pour se refléter :

"De même que nos petits processus cérébraux reflètent nos petites pensées, de même, en étant gravés dans le monde, nous reflétons les pensées du cosmos. En pensant les hiérarchies du cosmos, elles pensent par exemple nous, les humains. De même que de nos petites particules cérébrales viennent nos petites pensées, de même de ce que font les hiérarchies, et dont nous faisons nous-mêmes partie, viennent leurs pensées". ⁽²¹⁰⁾

Si l'on ne se satisfait pas de la version de Wolff, on peut essayer de suivre les paroles de Steiner sur le mouvement comme une *pensée des hiérarchies*. Un passage marquant d'une conférence de 1923 jette la lumière sur cette *magie des hiérarchies* qui se cache dans le moindre mouvement. Ce passage est aussi cité de manière fragmentaire par Wolff (et auparavant par Gisbert Husemann ⁽²¹¹⁾, mais le lien de sens est évité. Wolff a dû réaliser que Steiner, dans cette conférence, déclare le système "additif" comme nul et non avvenu, parce qu'il conçoit l'action des membres de l'être de manière *causale*. Steiner explique que le corps humain physique est déplacé directement par l' "esprit" : comme lorsqu'un morceau de bois est déplacé d'un endroit à un autre par quelqu'un. Étant donné que celui qui déplace est identique à celui qui est déplacé, le mouvement du corps peut être qualifié d'acte *magique* : le morceau de bois est déplacé de lieu en lieu par lui-même. (Au lieu que le "morceau de bois" tombe par "gravité", il *surmonte* les lois de la nature, il met - puisqu'il s'agit ici d'un corps humain - son Je à la place de son corps physique. Il est un morceau de "physique du Dieu personnel"). Dans l'empirisme physiologique des "substances auto-organisatrices", la magie quotidienne peut être suivie là où l'acide cyanhydrique (HCN) toxique est neutralisé en status nascendi par le processus du fer. Dans ce passage de l'exposé, c'est toute l'ontogénie physiologique du mouvement qui est évoquée sous la forme la plus condensée. Le muscle n'est nullement un organe de perception pour un influx nerveux selon la théorie de Wolff, mais le lieu de la magie cosmique, de la "pensée créatrice de physique" des hiérarchies, encore une fois : cette physique du Dieu personnel. Ce n'est pas le morceau de cosmos fait de sang et d'os, ce système biochimique *représenté*, qui est l'acteur agissant. L'acteur, c'est l'esprit - l'humain *entier* est le morceau de bois mû par l'esprit, pas ses parties - mais comme on ne sait rien de l'acteur, le "morceau de bois humain" semble se mouvoir grâce à son glycogène, sa créatine, l'adénine dans les muscles, etc :

"Ce que je veux vous donner ces jours-ci doit essentiellement être une incitation à la pénétration intérieure de la profession d'enseignant et d'éducateur, et pour cela, je voudrais - dans le prolongement de ce qui a été dit cet après-midi - placer devant vous ce qui suit. Vous voyez, nous devons pousser la connaissance de l'humain jusqu'à pouvoir vraiment savoir en détail ce qui arrive à l'humain lorsqu'il se déplace dans le monde. Je vous ai dit que la



première activité que nous percevons chez l'humain, c'est lorsqu'il bouge ses membres. Nous devons maintenant nous poser la question : *Qu'est-ce qui fait vraiment bouger les membres ? Qu'est-ce qui est l'actif lorsque, par exemple, l'humain marche ou lorsqu'il fait quelque chose avec ses bras ? Qu'est-ce qui est actif dans ce cas ?*

N'est-ce pas, la vision matérialiste dira simplement : *c'est l'humain soi-même* qui est cela - et pensera alors à ce qui est dans l'humain, ce à quoi la vision matérialiste peut penser. Ce morceau de cosmos fait de sang, d'os et ainsi de suite, que l'on décrit comme étant l'humain, c'est ce qui meut les

210 Berlin, 23 janvier 1914, *La pensée humaine et la pensée cosmique*, GA 151, p. 72

211 Merkurstab, année 1959, *Le problème du cyanogène et le mouvement*, partie II

202

membres ! C'est le véritable acteur ! - Mais au fond, cela n'a aucun sens, car *c'est l'objet du mouvement*, c'est ce qui est déplacé. Et si nous demandons : *qui est le véritable sujet*, qui bouge la jambe, le bras ? nous n'arrivons pas à la matière, nous arrivons à l'esprit. Nous en venons alors à nous dire : *il faut que le spirituel lui-même mette en action des forces physiques, des forces que nous qualifions habituellement de forces physiques*. Il faut que notre jambe puisse être déplacée par un esprit de la même manière que nous déplaçons, disons, un morceau de bois que nous posons d'un endroit à un autre.

Mais c'est là que nous arrivons à quelque chose de très étrange, auquel on ne pense généralement pas, parce qu'il y a une grande illusion à ce sujet. Notre mouvement humain est en fait un effet magique, qui consiste à mettre quelque chose en mouvement par l'esprit. *En fait, notre mouvement en tant qu'être humain est un effet magique, et nous ne considérons pas du tout l'être humain comme il se doit si nous ne le pensons pas, en tant qu'être humain en mouvement, de manière magique. Il faut que la volonté, un élément purement spirituel, intervienne dans l'activité physique. Ce sont des effets magiques. Lorsque vous marchez, le magicien intérieur agit, c'est quelque chose d'essentiel.*

Comment cela se produit-il ? Le fait que nous soyons des humains physiques, faits d'os, de sang et ainsi de suite, ne fait pas de nous des humains en mouvement, nous pourrions tout au plus être des humains au repos, des humains éternellement couchés dans leur lit, mais nous ne pourrions pas être des humains en mouvement. Car là, la volonté doit être directement active. La science matérialiste se facilite la tâche lorsqu'elle théorise : ce sont les nerfs moteurs et ainsi de suite. C'est un non-sens. En réalité, il y a là, dans le mouvement humain, un effet magique, une intervention directe de l'esprit dans les mouvements corporels. Comment cela est-il possible ?

Cela se produit de la manière suivante, comme je l'ai déjà indiqué cet après-midi : lorsque l'humain passe du système rythmique au système métabolique des membres, ce qui devient du carbone prouve sa parenté avec ce qui devient de l'azote, et il en résulte une tendance continue à créer des liens entre le carbone et l'azote dans l'être humain, vers le bas. Cette tendance existe. On ne pourra pas comprendre le processus de digestion lui-même, et notamment le processus d'excrétion, si l'on ne prend pas en considération la tendance à la combinaison du carbone avec l'azote. Cette tendance à la combinaison du carbone et de l'azote conduit finalement à la formation de l'acide cyanhydrique, et en effet, il existe chez l'humain une tendance continue vers le bas à produire de l'acide cyanhydrique ou des sels cyanhydriques. Nous n'avons même pas



d'expression correcte pour ce qui se produit/ce qui là apparaît. -

Ce qui là apparaît est seulement poussé jusqu'à ce que ça en vienne au point de commencer à apparaître, puis est immédiatement annulé par les sécrétions de la bile notamment. Ainsi, en descendant dans l'être humain, nous avons tendance à créer des composés cyanurés qui sont annulés par les sécrétions biliaires dans le status nascendi. Or, créer des composés cyanurés dans l'humain signifie détruire l'humain. La méthode la plus rapide pour détruire la forme humaine est de l'imprégner de cyanogène. Cette tendance existe notamment vers le système métabolique des membres. L'organisme humain veut continuellement créer des liaisons cyanogènes qui sont aussitôt détruites. Mais à ce moment-là, entre la formation et la dissolution immédiate des composés d'acide cyanique, la volonté s'empare du

203

système musculaire. - C'est dans la paralysie de ce processus que réside la possibilité pour la volonté d'intervenir afin que l'humain puisse se mouvoir. La tendance à détruire la substance organique par une intoxication est permanente chez l'humain. Elle est continuellement au début, et nous ne pourrions pas nous mouvoir, *nous ne pourrions pas arriver à la libération de la volonté, si nous n'avions pas continuellement la tendance à nous détruire. De sorte que, si nous voulons l'exprimer de manière grotesque, nous avons continuellement tendance à nous transformer en fantôme vers le bas et nous nous déplaçons ainsi de manière magique. Nous ne devons pas regarder le corps physique lorsque l'humain se déplace, mais sa volonté, le fait de provoquer des mouvements spatiaux de manière purement magique.*

Vous voyez donc qu'à chaque fois que nous mettons l'humain en mouvement, nous avons la responsabilité d'intervenir dans les processus qui sont en fait des processus de mort, de maladie. Nous avons donc le devoir de savoir, d'un autre côté, qu'à ce processus de maladie s'oppose le processus de guérison, et que ce dernier réside dans ce que j'ai déjà mentionné cet après-midi : à tout moment, un processus dans l'humain du bas doit s'opposer à un processus correspondant dans l'humain du haut. Si le carbone a tendance à former des composés azotés vers le bas, il a tendance à former des composés oxygénés vers le haut. Les anciens alchimistes l'appelaient la 'pierre philosophale', ce qui n'est rien d'autre que le carbone pleinement compris. Il a tendance à produire vers le haut des composés oxygénés, des acides oxygénés ou des sels oxygénés. Or, ceux-ci stimulent la pensée, et chaque fois que nous occupons l'enfant de manière vivante et imagée, nous stimulons la formation d'acide carbonique et donc la pensée. Chaque fois que nous amenons l'enfant à faire quelque chose en même temps qu'il pense, nous provoquons un état d'équilibre entre la formation d'acide carbonique et la production de cyanure ; et tout dépend en fait dans la vie humaine de ce que *ces deux choses soient produites en proportion*".
(212)

La contribution de Wolff dans le recueil fait référence à la formation d'acide cyanhydrique, mais ne peut rien faire de la magie de l'esprit, du *mouvement ex nihilo*. Suite à l'absence de la volonté, Wolff spéculer sur les muscles en tant qu' "organes de perception" d'une "impulsion nerveuse". Comme dans "l'anatomie spirituelle" de Rohen, de telles spéculations conduisent inévitablement à faire violence aux explications de Steiner, celles-ci ne peuvent être "exploitées" que de manière sélective. Dans le résumé de ses thèses dans le recueil, Wolff atterrit involontairement à une sorte d'essence de cette sorte de "physiologie spirituelle". - Contrairement à la va-



riante plus grossière de "l'élimination sélective de Steiner" par Rohen (voir ci-dessous), Wolff tente de trouver une rime à la "similitude d'essence" ("Des énigmes de l'âme") des deux types de nerfs. A cet effet, à la fin de son texte, on voit apparaître dans les nerfs moteurs (conservés), outre les "impulsions de représentation" motrices classiques, des "impulsions de volonté" qui seraient en route vers le cerveau. Le nœud gordien devient considérablement complexe : là où Steiner distingue radicalement la perception / représentation (activité nerveuse) et la volonté ("activité des membres"), Wolff fait du muscle l'organe *perceptif*. Ainsi, l' "impulsion de la volonté" doit se détourner vers les nerfs, qui sont alors transformés en porteurs d' "impulsions", à savoir d' "impulsions de représentation" (au lieu de représentations, c'est-à-dire d' "imaginations paralysées"). Les nerfs retrouvent ainsi leur fonction "motrice" classique, l'impulsion, le signal ou la fonction pilote pour la "volonté". Il convient de préciser ce point : naturellement, des processus de construction ("activité de la volonté", croissance, régénération) ont aussi lieu dans les nerfs, mais ceux-ci ne transmettent aucune perception / représentation. La loi fondamentale est la suivante : *activité de la volonté*

212 Stuttgart, 16 octobre 1923, *Erziehung und Unterricht aus Menschenerkenntnis* (Éducation et enseignement à partir de la connaissance de l'humain), GA 302a, p. 135 s.

204

("impulsion", mouvement, croissance) doit être distinguée de l'*activité nerveuse*. L'association verbale de la représentation et de l'impulsion dans le double nom "impulsion de représentation" est susceptible d'induire en erreur. Elle ne tient pas compte de la polarité fondamentale chez l'humain trichotomique, qui se manifeste physiologiquement par la dégradation et la construction. La distinction fondamentale entre "activité nerveuse" et "croissance", "force d'hiver et force d'été", etc., est perdue à l'improviste dans un doublement du substantif, comme par exemple "impulsion de représentation". De telles formations de mots - si elles sont effectuées sans réfléchir - sont un pendant dangereux à la fusion réactionnaire de la polarité de base en un processus de "bilan énergétique" biochimique. Derrière la notion de "bilan énergétique" se cache la loi réactionnelle de la conservation de la substance et de la force (principe de conservation de l'énergie), le cluster classique de la formation et de la dégradation de la substance. Un raisonnement propre n'a pas la permission de se laisser berner...

... par le langage et ses impossibilités.

Le mot "impulsion" ne doit pas être couplé sans réflexion, sans beaucoup de soin, avec les mots "volonté" et "représentation". Une "représentation" - c'est ce que demande la nouvelle doctrine de la volonté - est *per se/en soi* déjà l' "impulsion" pour la "volonté" - (parce que seule la représentation est l'élément de la conscience éveillée. Le terme "conscience" pourrait aussi être remplacé par le verbe "représenter") - d'autre part, la représentation est aussi la forme de comment le mouvement "apparaît" dans la conscience : le mouvement est "représentation" ; la non-percep-



tion est la paralysie). En ce qui concerne la *cause du mouvement*, la "représentation" peut être qualifiée d' "impulsion de volonté" - selon la séquence : sensation d'image (représentation) → désir → impulsion de mouvement. ⁽²¹³⁾ Le mouvement n'est cependant pas l'effet mécanique d'une représentation, mais la représentation survient de manière "synchrone" avec le mouvement, elle est aussi bien "donneur d'impulsion", comme elle est aussi la forme d'apparition du mouvement qui se produit. L' "impulsion de la représentation" est suivie de la "représentation du mouvement"... - Le substantif composé "impulsion de représentation" est un pléonasme - le mot peut être utilisé en tant que tel, mais uniquement pour mettre en évidence le caractère impulsif d'une représentation ou d'une intention *représentée*. Dans le même sens, la composition "impulsion de volonté" peut être utilisée comme synonyme de "représentation" ou "impulsion de représentation". Un contre-sens apparaît seulement lorsque l' "impulsion de volonté" est transformée en quelque chose qui doit être "perçu" par le muscle en tant que "chose volontaire/à mesure de volonté dans le nerf". De telles constructions théoriques sont à mettre sur le compte d'une logique abstraite qui utilise les possibilités du langage, s'en remet aux contenus des mots et aux liens grammaticaux, mais quitte le champ de l' "empirisme". La logique linguistique de la neurocognition, qui parle constamment de "notre cerveau" ou de "notre SNC", lequel commande les muscles au moyen de "programmes de mouvement", etc. etc. en est un exemple frappant.<<<<

Regard latéral : Franz Mechsner

Même les approches scientifiques les plus récentes et pleines d'espoir, comme la supposition d'une commande directe du mouvement "perceptivo-cognitive" ou "psychologique" (par **Franz Mechsner**, biologiste humain à Dortmund), sont des exemples d'une recherche prise dans l'étau du complexe "codé" de la théorie, de la logique linguistique et de la sémantique. ⁽²¹⁴⁾ La réflexion est par exemple la suivante : "Si les mouvements [en effet] n'étaient que des modèles fixes de contractions musculaires ou de commandes motrices,

(213) Cf. les notes sur la théorie des sens dans *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe (Contributions à l'oeuvre complète de Rudolf Steiner)* cahier 34 / 1971 (en particulier p. 37), et le livre *Anthroposophie* (un "fragment") GA 45.

(214) Cerveau & Esprit 7 / 2004, Franz Mechsner, *Moments mouvants*

cela entraverait considérablement une planification adaptative des actions. Or, l'une des capacités particulières de notre système cognitif est justement d'organiser les mouvements de manière créative et flexible, en fonction de ce que la situation exige à un moment donné". - D'où l'hypothèse que les mouvements ne sont pas uniquement commandés par des "commandes motrices", mais directement à partir de l'objectif extérieur perçu - ce qui peut être confirmé par des expériences complexes. Mais cela ne conduit pas le chercheur à s'interroger sur la plausibilité d'une "commande" métacérébrale (ce à quoi se heurte par exemple Benjamin Libet - par le biais d'autres directives), mais le "codage" par le cerveau est simplement complété par un niveau de rétroaction "perceptivo-psychologique" - ce qui ne pose aucun problème grâce à la sémantique et à la logique linguistique. - Ce n'est qu'une rupture de ce co-



dage global qui poserait problème : "tout cela ne signifie évidemment pas que les paramètres physiques de la biomécanique ou les connexions neuronales ne jouent aucun rôle ! Toutefois, le cerveau peut contrôler ces facteurs en fonction de leurs conséquences perceptibles et ainsi planifier et exécuter en fonction de la situation. Si le contrôle était assuré par des programmes fixes, cela serait beaucoup plus difficile. Après tout, les modèles de contractions musculaires ne peuvent pas être directement associés à l'objectif d'un mouvement - lorsqu'il s'agit par exemple de tirer au but depuis un angle aigu au football". L'auteur Mechsner n'est nullement préoccupé par la question de savoir si la perception du but à viser ou la représentation du tir au but pourraient être autre chose qu'une production cérébrale - à savoir *un reflet a u cerveau* dont le contenu empiriquement vécu ne peut être trouvé nulle part matériellement. La théorie et la sémantique préconçues ne permettent pas d'autre conclusion que le fait que ce qui vient d'être découvert doit bien entendu avoir lieu dans le cerveau. La logique linguistique n'offre aucune résistance, le raisonnement erroné convainc. La valeur réelle de la découverte - dans le cas présent, "l'effet de direction" de la cible externe du mouvement - est fondue dans le paradigme cérébral existant, toute approche phénoménologique est noyée dans les automatismes linguistiques - les "facultés *des systèmes cognitifs*" des chercheurs représentent la *physiologie corruptrice* avec sa sémantique nominaliste littéralement indéniable : là où vu exactement est tout simplement *représenté*, l'expert en mouvement établit des "connexions neuronales", une "activité cognitive", des "plans mentaux", des "programmes moteurs", etc. Avec un zèle novateur, il défend la capacité du cerveau à pouvoir "planifier et exécuter des contractions musculaires en fonction de la situation" sans programme fixe. - L'empirisme peut bien faire remarquer au motoriste que l'unité de l'humain et du monde ne se manifeste nulle part plus clairement que dans le mouvement orienté vers un but - rien d'autre qu'une motricité "programmée" par des neurones ou commandée par le cerveau ne se trouve dans le rayon d'action de son formatage mental humano-biologique... La conclusion est la suivante :

Si les programmes moteurs ne semblent pas vraiment appropriés comme base entraînable de mouvements complexes, qu'apprend un sportif lorsqu'il devient peu à peu un champion ? **Thomas Schack** ⁽²¹⁵⁾ de la Deutsche Sporthochschule (Université sportive allemande) de Cologne part du principe que de nombreux problèmes différents de nature biomécanique et physique doivent être résolus pour réussir un mouvement. Pourtant, les actions sportives, comme un service de tennis, se composent de phases de mouvement bien délimitées avec des sous-mouvements fonctionnels qui permettent de maîtriser ces problèmes. Si les mouvements ne sont pas contrôlés par des programmes moteurs mais par des

(215) Schack, Thomas, *The Relationship Between Motor Representation and Biomechanical Parameters in Complex Movements - Towards an Integrative Perspective of Movement Science*. European Journal of Sport Science 3 (2), 2003, p. 1-13.

représentations, il devrait être possible de prouver que les sportifs ont des plans mentaux qui concernent précisément ces sous-mouvements. ... - Il semble donc que nous puissions *piloter directement les mouvements à l'aide de l'activité cognitive*, sans



qu'un programme séparé doit coordonner les muscles de manière fixe. Si c'est effectivement le cas, nous parvenons à mettre en œuvre immédiatement des idées de mouvement nouvelles et créatives - sans devoir d'abord planifier, apprendre et contrôler péniblement les programmes musculaires correspondants. De cette manière, même des idées aussi globales que "Je vole !" peuvent être couronnées de succès.

Ici, "l'humain capable de tout" de la physique de Novalis se réduit/retraissit à "l'activité cognitive du cerveau" : Mechsner propose un mélange de logique linguistique et d'empirisme réel, sans pouvoir tirer aucune conséquence qui aille au-delà des analogies techniques, au-delà d'un isomorphisme (logiquement inadmissible !) entre physiologie et technologie. La "cognition" et la technologie sont sans doute en "interaction" intense, mais cette circonstance ne justifie pas une interprétation technologique des processus physiologiques. La conclusion devrait être la suivante : si l'"activité cognitive", le "plan mental" est maintenant découvert en tant que nouvelle disposition cérébrale ("circuit"), au-delà des programmes musculaires, où est alors sa cause ? Mechsner se heurte empiriquement à la primauté de l'"activité cognitive", mais quitte aussitôt le niveau empirique avec l'interprétation cérébrale, au profit de la théorie motrice invétérée. Aussi déconcertant que cela puisse paraître, tout le catalogue de questions de "l'idéalisme allemand" devrait apparaître si les observations empiriques étaient suivies de manière rigoureuse. Les réflexions du neurologue cognitif pourraient fusionner avec la "théosophie élémentaire" de Haeckel, qui s'attaque au cerveau en tant que produit final de l'évolution - si la question des forces de formation "derrière le cerveau" était autorisée. Dans ce cas, le postulat de Benjamin Libet (conscious mental field - voir ci-dessous) pourrait aussi être réuni en tant que variante "américaine" avec les "plans mentaux" de Mechsner. - Fin de l'aperçu latéral.

Après cette digression sur les dangers de la logique linguistique et sur l'effet d'éblouissement (auto)suggestif d'une sémantique obsolète, nous revenons à Wolff, à son interprétation de la désignation "wesensgleich/d'essence égale". L'adjectif offre ici aussi l'occasion d'ignorer ou de neutraliser l'abrogation des motoneurons déclenchant le mouvement. Insensible au combat de Steiner, Wolff maintient l'existence de deux types de nerfs. "D'essence égale" est un terme élastique. Pour Wolff, les deux types de nerfs sont "d'essence égale" parce que les deux directions de conduction se retrouvent dans les nerfs sensitifs et moteurs - la réfutation de la nature sensitive de tous les nerfs affirmée par Steiner est bien dissimulée derrière cette interprétation du terme "d'essence égale". - Les mouvements sont générés aussi bien par des "impulsions de volonté" que par des "impulsions de représentation" neuronales. Au lieu d'un esprit et d'une volonté de puissance monde en tant qu'*impulsion* unique (qui s'éteint dans le système nerveux-sensoriel pour devenir une représentation), il existe de nombreuses "impulsions" entre l'organe sensoriel, le cerveau et les muscles, la confusion est considérable. Nous reproduisons ici le passage final de la contribution de Wolff : "Les nerfs "sensibles" des organes sensoriels ... conduisent certes des impulsions sensorielles afférentes de l'organe sensoriel au cerveau ; mais ils sont aussi le siège d'impulsions efférentes de l'intentionnalité. Dans le même sens, les nerfs 'moteurs' transmettent des impulsions de repre-



sentation afférentes - mais pas des impulsions volontaires - qui sont perçues par le système musculaire.

207

Cependant, il y a aussi des impulsions de volonté qui sont dirigées vers le système nerveux et qui deviennent plus ou moins conscientes. En ce sens, les deux types sont 'd'essence égale' ".



La synthèse du sensible et du suprasensible

Le grand être divin-spirituel et les "nombreux"

L'activité des trônes, chérubins, séraphins dans nos mains

Revenons encore une fois à la contribution de W. Schad. A la fin de celle-ci, une nouvelle causalité est établie, qui doit élargir les approches naturalistes rassemblées dans sa publication à une dimension *cosmique*. Il écrit ainsi : L'anthroposophie "attire l'attention sur le fait que le désir, l'intention et la décision, dans leur pleine force ... sont reliés à la totalité du monde, de sorte que nous ne pourrions pas bouger un muscle volontairement si le cosmos entier n'était pas impliqué". - Le cosmos se voit attribuer une "co-participation" à nos mouvements musculaires. A la lumière de cette nouvelle dimension, le livre se termine par un appel à la coresponsabilité cosmique de "nos actes" : "La volonté humaine passe d'abord par toute la sphère cosmique avant de pouvoir intervenir de là dans l'humain-mouvement, pour les bons comme pour les mauvais actes. Et par lesquels de nos actes n'intervenons-nous donc pas d'abord de manière perturbatrice dans l'environnement ?" Comment Schad en arrive-t-il brusquement à un tel postulat ? Après que le Je corporel et le Je environnemental transcendant aient déjà mis à l'épreuve toute vision du monde anthropologique normale, cette extension aux sphères cosmiques ne peut plus avoir qu'un effet d'affirmation doctrinale. Un biologiste humain normal se retirera au plus tard maintenant de la "conversation" et abandonnera l'"espace scientifique anthroposophique" à son sort.

La situation de la discussion serait différente si la dimension neutre du point de vue du monde de toute motilité, physiologie, neurologie, etc. était *d'emblée présumée* comme un fait au sens de toute physique galiléenne, comme l'exige le physicalisme à puissance de monde de l'anthroposophie de Steiner. L'affirmation doctrinale selon laquelle la volonté humaine doit parcourir l'ensemble de la sphère cosmique serait alors - en tant que prémisse à la "conversation" avec l'anthropologie - tout autre. En particulier, elle ne constituerait pas la conclusion, mais le début des réflexions sur la neurologie empirique. Ce début pourrait alors être formulé comme suit :

L'énergie physique fondamentale de toutes les formes de mouvement de ce monde forme et anime aussi l'organicité du système musculo-osseux des corps naturels des animaux et des humains. L'essence de cette force fondamentale effective dans le cosmos, la terre et l'humain est aussi bien informationnelle qu'énergétique, aussi morale que physique. Dans les animaux, elle agit comme sensation astrale, dans les corps humains comme conscience de soi. L'énergie physique de base est à la base de tous les événements spatio-temporels en tant que force de forme (information et mouvement), elle est le "karma" de tous les phénomènes en tant que "force" et "mouvement". Elle est partout à la fois corpuscule et énergie (quantum). Les corps humains organiques vivent à partir de l'énergie fondamentale terrestre-cosmique, ils perçoivent le "bon" et le "mauvais" de l'action et du mouvement cosmique de leurs corps indivi-



"bien" et le "mal". Le vrai, le beau et le bien sont des énergies fondamentales physiques et morales transformées par l'humain.

Il s'agit donc d'une reformulation possible de l'affirmation (qui, selon la préface, veut résumer les réflexions du recueil) selon laquelle la volonté humaine doit d'abord traverser toute la sphère cosmique avant de pouvoir "intervenir" dans l'humain-mouvement à partir de là. Ce n'est pas la "volonté humaine" qui doit traverser le cosmos, mais le cosmos qui, en tant que "volonté", est la forme et le mouvement des nombreux corps humains, il "passe" dans les humains pluriels. La "volonté humaine" est la "sphère cosmique entière" qui se présente comme un "humain en mouvement". Cette doctrine fondamentale de l'anthroposophie devient un événement *sachable* par "intuition". Le lecteur se souvient de la description de l'intuition qui lui a été faite plus haut : "...il faut bien constater que l'on n'a pas affaire, dans l'organisation physique, à un appareil de réflexion indépendant du suprasensible, au sens absolu du terme. L'appareil de réflexion doit être considéré comme le résultat de l'entité suprasensible qui se reflète en lui. A l'indépendance mutuelle relative des ... manières de voir doit, complétant, s'opposer un autre qui va en profondeur, lequel est en mesure de regarder la synthèse du sensible et du suprasensible". L'intuition considère/contemple le corps humain en mouvement - le "miroir" - comme identique à "l'entité suprasensible", à la "sphère cosmique". Cela va à l'encontre de la logique, qui ne peut pas accepter deux choses comme étant *identiques mais aussitôt différentes*.

La "volonté humaine" à puissance de nature est abordée dans la tradition chrétienne comme le "mal", comme une séparation aveugle de la divinité d'elle-même : la divinité elle-même devient par là le "mal". Elle devient "mal" du fait que la volonté désormais "humaine" ne se sait plus partie intégrante de la divinité. La divinité signifie : cosmos. La "synthèse du sensible et du suprasensible" est une contradiction logique, un affront à toute logique linguistique : la "volonté humaine" *e s t* la "volonté cosmique" déguisée. Voici une phrase de Steiner à ce sujet, dans le cadre d'une réflexion sur le Notre Père :

"Voici maintenant le quatrième membre de l'entité humaine : le Je. Nous avons eu le corps physique, qui existe par le métabolisme, le corps éthérique, qui peut être entaché de culpabilité, le corps astral, qui peut succomber à la tentation. Maintenant, le Je. C'est la cause première de l'égoïsme, de l'égoïsme. Le Je, c'est ce qui a fait que ce qui était un dans le grand être divin-spirituel est entré dans la multitude. La chute de l'unité du divin dans les individus est conditionnée par le Je. C'est pourquoi le savoir chrétien voyait dans le Je la véritable origine de l'égoïsme et de l'égoïsme. Tant que les entités individuelles étaient unies dans la divinité, elles ne pouvaient pas s'opposer les unes aux autres. Elles ne pouvaient le faire que lorsqu'elles étaient dans la séparation en tant que Je. Avant cela, elles ne pouvaient vouloir que ce que la divinité voulait. Le christianisme appelle cette tendance à se développer les uns contre les autres, qui correspond à l'égoïsme, la faute du Je, et la tradition chrétienne désigne très précisément le moment où cette âme descend dans le corps par la chute, par la morsure de la pomme. La véritable faute du Je est désignée par le terme de 'mal'. La faute du quatrième membre est donc le mal. Seul le



Je peut donc tomber dans le mal, et cela est dû à ce qui est désigné par la morsure de pomme. Malum est en effet le même mot en latin pour désigner la pomme et le mal.

Donc, encore une fois, en résumé : le corps physique est identique aux éléments physiques tout autour de lui et se maintient par le changement continu des substances et des forces, le métabolisme.

209

Le corps éthérique est ce qui maintient l'équilibre avec les autres membres de la communauté et qui peut tomber dans la faute. Le corps astral, qui ne doit pas succomber à la tentation, et le Je, qui ne doit pas être victime de l'égoïsme, du mal". ⁽²¹⁶⁾

Le "Je" dans la compréhension de Schad de la "volonté humaine" ne peut pas connaître l'intuition, il reste tributaire, malgré toute la participation du cosmos entier, d'intervenir dans un "environnement", bien que le Je à double aspect, indépendant du corps périphérique, doive déjà s'y trouver. Les réflexions de Schad culminent dans la reconnaissance que les Meier et Müller peuvent "assumer librement la coresponsabilité cosmique [de leurs] actes", s'ils le veulent. ⁽²¹⁷⁾ Le lecteur reste dans le flou sur ce qu'il faut entendre par "l'ensemble du monde", le "cosmos entier". L'épilogue final de Schad se contente de renvoyer à un motif de la fenêtre bleue sud du Goetheanum et d'y rattacher la conclusion susmentionnée : "La volonté humaine traverse d'abord la sphère cosmique entière avant de pouvoir intervenir de là dans l'humain en mouvement, pour de bonnes ou de mauvaises actions".

La "sphère cosmique" elle-même voudra s'opposer à cette attribution de rôles. Elle déclarera *elle-même* la "possession" de la volonté humaine, afin que l' "humain-mouvement" fonctionne comme auparavant. Et elle attribuera à l'"organisation nerveuse" le rôle actuel de se percevoir dans tous les événements mondiaux. Et elle comptera sur l'intellect dans son monde illusoire, qui apprendra à reconnaître correctement la signification profonde et l'effet de son rôle de spectateur de la volonté "propre"...

L'"humain" académiquement préparé, établissant le "contact avec le monde", est une pure illusion à l'intérieur de l'apparence de l'intelligence intelligente et isolée. L'humain réel reste coupé des faits réels dans le "mal" de son intellect scindé, lorsqu'il se représente une "sphère cosmique" comme quelque chose *d'extérieur*. Il ne peut pas sortir de la broussaille de telles spéculations dans "l'espace scientifique anthroposophique" sans abandonner sa personnalité devenue, sans admettre sa véritable situation. *C'est pourquoi* le souvenir de l'humain Kienle est important ; c'est pourquoi s'efforcer de rendre tabou le drame de sa vie est une "mauvaise/méchante action".

De telles phrases font sentir que l' "humain-mouvement" est un cosmos individualisé, car la sphère cosmique (l'ensemble des hiérarchies) est un humain, l' "humain macrocosmique". Les explications des sciences de l'esprit sont là pour sortir de la confusion, du maquis de ce qui est devenu, personnel, institutionnalisé, des illusions lucifériennes sur la "volonté humaine". Le mouvement humain est possible parce que le véritable mobile et automoteur, l'humain et l'acteur macrocosmique, se met à la disposition de ses spécimens microcosmiques en tant que substance "en décomposition" : En tant que chaleur, gaz, corps liquide et solide, en tant qu'interdépendance de Saturne, du Soleil, de la Lune et de l'humain terrestre. C'est pourquoi chaque



mouvement commence à se manifester par un mouvement de chaleur (saturnien), c'est pourquoi les Meier et Müller sont "branchés" sur l'auto-perception du "corps humain de Dieu" en train de se sacrifier et de se flétrir, c'est pourquoi leur "Je" (le "bébé", au stade de Saturne) se perçoit

(216) Karlsruhe, 4 février 1907, *Das Vaterunser (Le notre Père)*, GA 97, p. 104

(217) Cf. *Recueil* p. 331

210

seulement sous la forme d'un organisme thermique intuitif, d'une configuration de chaleur. Ballmer : "J'ose lever le voile sur le secret le plus profond et le plus authentique de la quadriarticulation : en fondant son action sur l'organisation thermique physique du corps, le 'Je' de l'humain, qui a son 'expression' dans le sang, jette un pont entre le spirituel-moral et le physique. La chaleur morale générée par le "Je" est substantiellement égale à la chaleur "physique". On comprendra à l'occasion que la vision théosophique du monde du livre 'Science secrète' est en fait, en tant que théorie de la chaleur, un système de physique moderne qui ne tourne pas autour de la loi des constantes, mais qui envisage la nouvelle production de 'chaleur' à partir de la moralité du monde". ⁽²¹⁸⁾ (Dans la remarque préliminaire de la première édition de la *Science secrète*, Steiner établit le lien entre la théorie mécanique de la chaleur et l'ancien Saturne). En fin de compte, personne d'autre que le cosmos lui-même ne peut se mouvoir lui-même, sous sa forme de corps individualisé, de microcosme. De sorte qu'il devrait être plus cohérent de dire : la volonté cosmique, qui est une, parcourt ses individuations, ses exemplaires microcosmiques, selon leurs intentions de mouvement "inconscientes" - afin qu'ELLE, en tant que Je du monde, se reconnaisse finalement dans ces derniers, selon la formule fondamentale : le monde se reconnaît en tant qu'humain, dans l'humain le monde se connaît.

Digression : en ce que l'humain se meut, le monde entier se meut.

L'éther général du monde n'agit pas en tant qu'éther, il agit comme le troisième humain.

Le monde se reconnaît dans l'humain" - ce qui semble être une formule philosophique se produit en tant que processus dans chaque mouvement du corps. Dans les conférences "Anthroposophie - Une introduction" ⁽²¹⁹⁾ de l'année 1924, la physique des mouvements est présentée une fois de plus sur le soulèvement de la craie comme un processus du monde. La leçon de physique exige des auditeurs qu'ils abandonnent complètement la conception classique du temps. L'intérieur de l'humain est présenté comme quelque chose qui reproduit un état terrestre passé. Le terme "métabolisme" résume/rassemble deux processus : la destruction de la substance et l'apparition de la substance. Les sécrétions dans l'organisme répètent à chaque fois dans un laps de temps très court ce qui a été accompli par la Terre elle-même au cours de longues périodes. (NB : ce qui ne signifie rien de moins qu'une extension conséquente de la loi fondamentale biogénétique : dans le plus petit processus physique ou biochimique, des processus cosmiques sont *reproduits* et représentés "selon la loi"). Rapporté à la digestion, cela signifie : "Le corps humain détruit d'abord en lui ce qu'il absorbe, le



transforme - nous arriverons déjà à la conclusion qu'il le *détruit* en réalité, mais disons d'abord 'le transforme' -, en tout cas il doit l'amener à un certain état à partir duquel il pourra ensuite le conduire plus loin jusqu'à la nature physique actuelle. ... Ce qui est aujourd'hui la nature extérieure était autrefois très différent. Mais si nous regardons l'état dans lequel se trouvait cette nature extérieure et que nous voulons trouver quelque chose de similaire, nous devons alors regarder dans notre propre organisme. Il y a encore le début de la Terre à l'intérieur. Chaque fois que nous mangeons, les matériaux alimentaires se retrouvent à l'intérieur, par la transformation qu'ils subissent, dans un état dans lequel la Terre entière était autrefois. Et la Terre a évolué au cours de longues périodes, elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Nous avons refait ce qui a été

(218) *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au problème 'corps âme' - 1956, non publié à l'époque), 2e éd. Ed. LGC 1997, p. 10

(219) Titre actuel dans l'édition complète de Dornach : "*Anthroposophie - Un résumé après vingt-et-un ans*" (GA 234).

211

présent dans l'humain en tant qu'état de ses aliments consommés, qui se développent jusqu'aux excréments. C'est dans ce développement que réside, *brièvement répété, l'ensemble du processus terrestre*". La conclusion est "que nous devons aller au-delà de l'état actuel dans les temps de développement, que nous devons, pour comprendre l'humain, envisager des états terrestres très anciens". Par la force de la pensée, on reconnaît que la Terre physique (inorganique) actuelle est issue d'une Terre éthérique, que l'état terrestre éthérique originel se conserve dans un deuxième humain, le corps éthérique, tout comme le monde végétal conserve cet état. "Nous voyons les plantes dotées d'éther. Mais nous apprenons en même temps à voir l'éther partout. Il est encore là aujourd'hui. Il remplit l'espace du monde. Mais il ne participe pas à la nature minérale extérieure. Il est partout. Et quand je ramasse la craie, je remarque qu'il se passe toutes sortes de choses dans l'éther. Oh, c'est un processus enchevêtré, un processus enchevêtré, quand je ramasse la craie. Mon bras et ma main ramassent la craie. Ce que fait ma main, c'est le développement d'une force en moi. ..." Cette force n'agit que pendant l'état de veille, des forces éthériques doivent être *surmontées* - "le propre corps éthérique ne peut pas le faire. Je dois donc porter en moi un troisième humain qui le peut".

Il est maintenant demandé au lecteur d'appliquer la formule "Le monde se reconnaît dans l'humain" à chaque processus de mouvement de "son" corps. La loi fondamentale biogénétique s'applique aussi à celui-ci : chaque mouvement représente une brève reproduction de processus cosmiques en devenir. La problématique des descriptions de Steiner ne réside pas tant dans le fait qu'elles sont compliquées, elles sont bien plus inhabituelles. L'exposé fait en outre appel au développement spirituel :

"Ce troisième humain, je ne le trouve pas d'abord dans quelque chose de semblable à l'extérieur dans la nature. Ce troisième humain, qui peut se mouvoir, qui peut soulever des objets, qui peut soulever ses propres membres, je ne le trouve pas dans la nature extérieure. Mais la nature extérieure, dans laquelle il y a partout de l'éther, entre en relation avec ce que nous appelons l'humain-force, avec cet humain dans lequel l'humain déverse la force de sa volonté. Dans un premier



temps, on ne peut percevoir ce développement intérieur des forces que sur soi-même, par une expérience intérieure. ... Lorsque l'on développe les forces par lesquelles on voit l'éthérique, on a un humain intérieurement renforcé. On ressent les forces de la pensée comme on ressent les forces musculaires. Si l'on supprime cet humain renforcé, on ne s'endort pas, on expose sa conscience vide au monde. C'est alors qu'entre *objectivement* dans l'humain ce que l'humain ressent en bougeant ses bras, en marchant, en déployant sa volonté. *Dans le monde de l'espace, on ne trouve nulle part ce qui agit comme forces dans l'humain.* Mais cela entre dans l'espace si l'on produit une conscience vide, comme je l'ai décrit. On découvre alors objectivement ce troisième humain dans l'humain. - Si l'on regarde à nouveau dans la nature extérieure, on remarque que oui, l'humain a un corps éthérique, les plantes ont un corps éthérique. Les minéraux n'en ont pas, ils ne font que rappeler l'éther terrestre originel. Mais l'éther est partout. Où que l'on aille, où que l'on regarde, il y a de l'éther partout. Mais il se renie lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il ne se donne pas comme éther. - Voyez-vous, si vous approchez les plantes avec la conscience méditative telle que je l'ai décrite au début, vous avez une image d'éther. Mais si vous vous approchez de l'éther général dans le monde, vous êtes comme si vous nagez dans la mer : partout, il n'y a que l'éther. Il ne donne pas d'image ; mais il donne une image au moment où je ne fais que lever la craie : alors apparaît dans l'éthérique une image où mon troisième humain développe sa force. - Représentez-vous cette image : la craie est posée

212

"Et je peux dire : j'ai d'abord le corps physique (ovale), puis le corps éthérique que je perçois par la conscience méditative (jaune), puis le troisième humain, je l'appelle l'humain astral (rougeâtre). Tout autour, j'ai partout ce qui était ici le deuxième dans le monde, l'éther du monde (jaune). Cet éther cosmique est d'abord comme une mer d'éther indéterminée. Maintenant, à l'instant où j'irradie dans cet éther quelque chose qui vient de mon troisième humain, il me répond comme s'il était semblable à mon troisième humain ; il ne me répond pas de manière éthérée, il me répond de manière astrale. Ainsi, partout dans le vaste océan éthérique, je libère par ma propre activité quelque chose qui ressemble à mon propre troisième humain. - Qu'est-ce donc que ce qui se trouve dans l'éthérique comme image opposée ? Je ramasse la craie, ma main va du bas vers le haut. L'image éthérique va de haut en bas. C'est la véritable contre-image. C'est en fait une image astrale, mais c'est une *pure image*. *Mais ce qui fait naître cette image, c'est l'humain réel d'aujourd'hui.* Si j'apprends à regarder en arrière dans l'évolution terrestre grâce à ce que j'ai dit précédemment, si j'apprends à *appliquer à la grande évolution ce qui est brièvement répété de la manière dont je l'ai décrit*, voici ce qui se présente à moi : j'ai l'état terrestre actuel (dessin). Je retourne à une terre éthérique. Je n'y trouve pas encore ce qui se déchaîne à travers moi dans l'éther environnant. Je dois remonter encore plus loin et j'arrive à un état terrestre encore plus ancien, dans lequel la terre était semblable à mon propre corps astral, dans lequel la terre était astrale, dans lequel la terre était un être tel que mon troisième humain est lui-même. Et cet être, je dois le chercher dans des temps lointains, dans des temps bien plus lointains que ceux où la terre était une terre éthérique. Mais en remontant très loin dans l'évolution des temps, ce n'est vraiment pas différent de voir dans l'espace un objet lointain, une lumière qui brille jusqu'ici, à cause de moi. ... Ce qui est semblable à mon propre corps astral était présent dans les temps anciens, mais il est toujours là. *Le temps n'a pas cessé d'être, il est toujours là.* Et de même que la lumière brille dans l'espace jusqu'ici, de même ce qui se trouve dans un passé lointain agit dans le présent d'aujourd'hui. Au



fond, toute l'évolution temporelle est donc encore là. Ce qui était là n'a pas disparu, si c'est quelque chose comme ce qui ressemble à mon propre corps astral dans l'éther extérieur. - J'en arrive donc à quelque chose qui est présent dans l'esprit et qui transforme le temps en espace. Et ce n'est pas différent de ce qui se passe lorsque je ... correspond largement ; ainsi, en ramassant la craie et en créant une image dans l'éther, je correspond avec ce qui, pour la vision extérieure, est passé depuis longtemps. ... L'humain sent en lui qu'il a un élément éthéré qui transforme les aliments et les retransforme à son tour. Il ne trouve pas cela dans les pierres, mais les pierres étaient encore présentes dans les temps anciens en tant qu'éther général. Mais dans cet éther général, il y a ce qui est encore plus ancien. L'humain porte donc déjà un passé très ancien, comme nous le voyons, de deux

213

manière en lui : un passé plus tardif dans son corps éthérique et un passé encore plus lointain dans son corps astral". (220)

L'être-dieu par rapport à l'être-humain ...

... consiste en ce que, dans la série des temps, le Dieu d'avant est ce que l'humain sera plus tard

La nature réelle de ce qui peut se développer comme la *force de l'atma* : nature de sorte volitive, dans la mesure où elle est une émanation de l'essence divine

Le "grand sacrifice" : l'offrande de la volonté à l'image miroir

Après cette digression sur l'ontogenèse du mouvement, nous poursuivons la réflexion sur la "responsabilité cosmique" évoquée dans le recueil : en ce qui concerne la notion d'*intuition* spirituelle scientifique. Pour éclairer de plus près l'intuition en tant qu'interdépendance de l'humain et du monde, il faut faire une longue excursion dans le royaume du noyau supérieur de l'entité humaine à sept membres. Avant d'aborder le "Je" en tant qu'auto-différenciation de la divinité dans la conférence sur le Notre Père citée plus haut, Steiner parle de ce noyau d'être qui a été implanté dans les ancêtres humains de type animal à l'époque lémurienne :

Cette partie de la nature supérieure, qui s'est alors liée comme une force qui a transformé la nature inférieure et s'est élevée elle-même dans cette transformation, nous l'appelons le noyau supérieur de l'être humain : Soi-esprit, Esprit de vie et Humain-esprit, ou Manas, Buddhi, Atma. Ce sont donc les parties de l'entité divine par lesquelles l'humain transforme graduellement la nature inférieure en nature supérieure. Par sa force de manas, il transforme le corps astral, par la buddhi, le corps éthérique, et par la force d'atma, il transforme le corps physique. Il doit donc tous les transfigurer, les spiritualiser, afin d'atteindre un jour le but de son évolution. C'est ainsi que nous avons eu un jour les quatre membres : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et Je, et nous avons reçu à cette époque le germe de l'évolution supérieure, qui est en fait une émanation de l'entité spirituelle la plus élevée : la triple entité supérieure de l'humain, le noyau divin de l'être, la disposition divine de l'humain. Nous pouvons maintenant considérer cette partie supérieure de la nature humaine de deux points de vue.



L'un est de dire : c'est la nature humaine supérieure vers laquelle l'humain se dirige au cours de son évolution. Ou bien nous le considérons comme une partie de l'entité divine dont il est issu, *la partie divine en l'humain*. - Le chrétien le considère d'abord dans ce dernier sens, et c'est ce que nous allons faire et étudier maintenant,

(220) Dornach, 20 janvier 1924, La conscience méditative, GA 234, p. 31 s. Le corps éthérique est aussi présenté comme "*l'expression du Je du monde*" : "La loi cosmique universelle est à la base du corps éthérique ; l'unification de son action est fondée sur la tendance à se référer à quelque chose comme un centre. Et l'image de cette tendance à l'unité est le corps physique. Ainsi, ce dernier se révèle être l'expression du Je du monde". (*Philosophie et anthroposophie / Les fondements psychologiques et la position épistémologique de l'anthroposophie*, GA 35)

214

quelle est la nature de ces forces supérieures de la nature humaine. Nous partons du membre le plus élevé, de ce que l'on appelle chez l'humain la force de l'atma.

Ce que je vais vous décrire maintenant n'est pas une quelconque définition extérieure, mais je voudrais vous caractériser la nature et l'essence réelles de cette partie supérieure de la nature humaine. En effet, ce qui devient la force de l'atma, dans la mesure où il s'agit d'une force qui émane/coule de la divinité, est de nature volontaire. Si vous pensez à votre propre force de volonté, à ce qui peut vouloir en vous, vous avez alors une réplique ombrageuse, un reflet ombrageux de ce qui émane de la force de l'atma, de la divinité. La volonté de l'humain est aujourd'hui la force qui est encore la moins développée. Mais la volonté pourrait se développer de plus en plus, jusqu'à ce qu'un temps vienne où elle sera arrivée à son apogée, lorsque cette volonté sera capable d'accomplir ce que les religions appellent 'le grand sacrifice'.

Imaginez que vous êtes devant un miroir et que vous vous regardez dedans. Votre image vous ressemble complètement dans chaque partie de votre physionomie, de vos gestes, elle est en tout point semblable à vous, mais c'est votre image morte. Vous vous tenez devant elle en tant qu'entité vivante et vous avez affaire à votre image morte, qui est en tout point semblable à vous, sauf en ce qui concerne l'entité vivante, sauf en ce qui concerne le contenu substantiel. Imaginez un instant que votre volonté ait grandi au point d'être capable de prendre la décision d'abandonner votre propre existence, votre propre entité, et de la céder à votre reflet ; *vous seriez capable de vous sacrifier entièrement pour donner votre vie à votre reflet*. On dit d'une telle volonté qu'elle émane, qu'elle répand sa propre essence. C'est le développement le plus élevé de la volonté, ce que le christianisme appelle la 'volonté divine du Père'.

De toutes les forces de l'âme, la volonté humaine est donc aujourd'hui le membre le moins développé. Mais elle est en train de s'épanouir en une puissance telle qu'elle est capable d'accomplir le 'grand sacrifice'. Telle est la nature réelle de ce qui peut se développer comme la force de l'atma : *une nature de sorte volontaire, dans la mesure où elle est une émanation de l'essence divine.*

Considérons maintenant le deuxième membre de la nature humaine supérieure, la buddhi ou l'esprit de vie, du point de vue d'une émanation de la divinité, comme cela a été considéré dans le christianisme. Il est plus facile d'en avoir une idée si l'on s'en tient non pas à la force qui émane de soi pour animer le reflet, mais au reflet lui-même. *Dans le reflet, il y a une répétition complète de l'entité originelle, c'est la même chose - et pourtant ce n'est pas la même chose - si vous l'appliquez au monde, à l'univers entier : comme la volonté cosmique divine est reflétée de tous côtés en un*



seul point.

Pensez pour ainsi dire à une sphère creuse qui se reflète vers l'intérieur. Le point unique à l'intérieur est reflété à l'infini vers l'intérieur. Partout, dans une infinie diversité, la divine volonté cosmique, partout des reflets, des détails du Divin.

Considérez ainsi le cosmos, l'univers comme un reflet de la volonté cosmique infinie. La volonté cosmique divine ne se trouve dans aucun être en particulier, mais partout la volonté cosmique se reflète de la manière la plus diverse. Le reflet de la divinité - la divinité restant au point où elle est, tout en animant chaque point où elle se reflète par 'le grand sacrifice' - c'est ce qu'on appelle le 'royaume' au sens chrétien. Et cette expression, le 'royaume', désigne la même chose que ce qu'est la buddhi dans l'humain. Si vous considérez l'univers par rapport au principe créateur, productif, qui émane de l'Originel, du Divin, c'est ce qui se rattache d'abord à l'Atma, son étincelle de vie divine, la Buddhi. En tant que 'royaume', il est universellement cosmique.

215

Et maintenant, regardons de plus près les détails du royaume. Nous l'avons d'abord considéré comme un tout. Maintenant, nous descendons aux détails. Par quoi distingue-t-on l'un de l'autre ? Par ce que l'on appelle, au sens chrétien, le "nom". Chacun est nommé, et c'est ainsi que l'on distingue entre eux les différents éléments du royaume. Le chrétien entend par 'nom' ce que l'on appelle souvent la représentation, ce qui est propre à une chose. De même que chaque humain se distingue des autres par son nom, le nom est perçu de telle sorte qu'en lui réside en même temps une partie de l'entité divine reflétée. Le chrétien se comporte correctement vis-à-vis de ce nom lorsqu'il se rend compte que chaque membre du royaume est une émanation de la divinité, *que chaque morceau de pain est une émanation, un miroir et une partie de la divinité*. Le chrétien doit être conscient de cela pour les plus petites choses. *Dans la nature humaine, c'est le soi spirituel individuel qui fait qu'il devient un individu face aux autres*. Ce que le "nom" est dans le "royaume", l'humain l'a dans le soi spirituel individuel, ou manas, du fait *qu'il constitue une partie particulière de la divinité, qu'il a un nom particulier pour lui, le nom qui se retrouve chez les individus à travers toutes les incarnations*.

Nous voyons donc devant nous cette triple nature comme une émanation de l'entité spirituelle divine, et en ce sens, Atma est la volonté de la divinité, Buddhi ou l'esprit de vie le 'royaume', et Manas ou le soi spirituel le 'nom'". ⁽²²¹⁾

Cette excursion sur la volonté, le "royaume" et le "nom" a pour but de faire sentir l'arrière-plan dans lequel Steiner insiste sur la nature sensible de bout en bout de tout événement nerveux. La volonté n'est pas simplement la "volonté humaine", à moins que le qualificatif "humain" ne désigne l'action connaissante du noyau supérieur de l'être, décrit ici comme l'*atma* divin, capable du "grand sacrifice" de donner son reflet à sa volonté. Dans ce contexte, que signifie "intuition" ? Pour pressentir la dimension de l'interpénétration de la volonté divine et humaine, il faut toujours rappeler "sans complaisance" l'ignorance arrogante et institutionnalisée avec laquelle on pense et "fait de la recherche" dans l'anatomie, la physiologie, la neurologie et les laboratoires de haute technologie d'aujourd'hui. Lorsque le neurologue et le spécialiste de la neurocognition s'approchent de "l'humain" doué de volonté, ils ne se doutent de loin pas qu'ils ont affaire à une force "émanant de la divinité", à la force



de l'Atma, qui est présente dans chaque processus de volonté trivial. Le neurologue de "l'espace scientifique anthroposophique" doit savoir que son esprit est destiné, dans un avenir très lointain, à la capacité d' "intuition" (sans parler du "grand sacrifice"), qui lui est donnée pour l'instant comme "chaleur propre". C'est par un côté toujours nouveau qu'il devrait essayer de s'approcher de la "volonté", *cette force qui s'écoule de la divinité et qui devient Atma :*

"Si vous vous penchez sur votre propre force de volonté, sur ce qui en vous peut vouloir, vous avez alors une réplique ombrageuse, un reflet ombrageux de ce qui s'écoule de la force de l'Atma, de la divinité. La volonté de l'humain est aujourd'hui la force qui est encore la moins développée. Mais la volonté pourrait se développer de plus en plus, jusqu'à ce qu'un temps vienne où elle sera une fois parvenue à son apogée, alors que cette volonté sera capable d'accomplir ce que l'on appelle dans les religions 'le grand sacrifice'".

(221) GA 97, P. 99

216

La dimension de la nouvelle doctrine de la volonté apparaît au grand jour dans les conférences sur l'Apocalypse de Jean. L'humain est appelé à réaliser son "être-Dieu" au cours de son développement, dans les plus grandes comme dans les plus petites choses, il s'agit de l'auto-découverte de Dieu en tant qu'humain, dont l'événement central est l'apparition de Jésus-Christ. Dieu ne devient pas pour autant un humain trivial, mais l'humain devient Dieu, se découvre existentiellement comme Dieu, comme "Je universel". (Dans l'introduction du livre "Mystique" igoi signifie, en référence à Paul Asmus : "Je vis donc une double vie : la vie d'une chose parmi d'autres choses, qui vit à l'intérieur de sa corporéité et perçoit par ses organes ce qui se trouve en dehors de cette corporéité ; et au-dessus de cette vie, une vie supérieure qui ne connaît pas un tel intérieur et un tel extérieur, qui s'étend par-dessus le monde extérieur et par-dessus soi-même. Je devrai donc dire : une fois je suis individu, Je limité ; l'autre fois je suis Je général, universel"). L'unique et l'égoïste Max Stirner est délivré de son existence d'"anarchiste" bourgeois :

« Nous portons déjà en nous une partie du cosmos, mais on ne le sait pas avec la connaissance ordinaire. En s'élevant par l'imagination, l'inspiration et l'intuition jusqu'à la connaissance de l'esprit, l'expérience intérieure de l'humain devient de plus en plus grandiose dans le domaine de l'âme. Ah, qu'est-ce que *l'œil de l'humain*, tel qu'il est connu aujourd'hui par la conscience ordinaire ! Mais cet œil de l'humain est dans chacun de ses détails un cosmos, *grandiose et puissant comme le macrocosme*. Merveilleusement, chaque organe de l'humain se révèle déjà dans le corps physique comme un monde. Ainsi, lorsque l'humain regarde autour de lui en tant qu'initié, il voit un monde, un monde en bas avec ses éléments, en haut avec les étoiles, avec le Soleil et la Lune. S'il regarde en lui-même, chaque organe, l'œil, l'oreille, le poumon, le foie et ainsi de suite est en soi un monde, *et ce corps physique de l'humain est une formidable interaction de mondes : des mondes qui sont achevés, des mondes qui ne sont qu'en germe, des mondes qui sont sensoriels, qui sont à moitié suprasensibles, qui sont tout à fait suprasensibles*. En se développant à travers les évolutions, l'humain porte véritablement en soi de plus en plus de mondes.

C'est ainsi que nous pouvons distinguer l'humain au début de l'ancienne évolution de Saturne, lorsqu'il est tout à fait au début



de l'humanité, mais qu'il ne porte pas encore le monde en soi. La première chose que l'humain a reçue pendant l'ancienne évolution de Saturne, c'est la sensation qu'il était un corps de chaleur, qu'il percevait l'étendue de ce corps de chaleur. De sorte que nous pouvons dire, schématiquement, que l'humain se sentait chaleur sur l'ancien Saturne, mais que peu à peu, après s'être d'abord senti comme une sorte de mollusque de chaleur, il a senti quelque chose comme une accumulation de chaleur, puis quelque chose comme une peau extérieure, une peau de chaleur, une enveloppe un peu plus froide que la chaleur était en lui. Il sentait l'intérieur un peu plus chaud, avec de multiples différenciations, et l'extérieur la chaleur de la plus faible intensité comme une peau de chaleur.

Nous exprimons cela aujourd'hui dans notre langue, mais notre langue a quelque chose d'abstrait, notre langue ne fait pas apparaître comme par magie devant notre âme la grandeur d'une telle représentation, si nous regardons dans le cours des temps passés jusqu'à l'ancien Saturne. Mais ceux qui sont un tant soit peu touchés par cette vision sont à leur tour touchés par la sainte timidité avec laquelle ces choses étaient considérées dans les anciens mystères. Dans les mystères chthoniens de la Grèce antique, on parlait encore de ces choses de telle sorte que l'on connaissait d'une certaine manière l'humain de Saturne, qui n'avait pas encore la peau de chaleur, et l'on savait de cet humain de Saturne qu'il avait été le premier à adopter la peau de chaleur du monde environnant, qui imitait le monde dans sa configuration. C'est la première chose que l'humain a adoptée du monde.

217

À quoi ressemblait alors, subjectivement, ce que l'humain vivait en lui lorsqu'il était encore un humain de chaleur ? Il vivait en lui un pur émerveillement face au monde. S'il faut exprimer ce qu'il a vécu, c'est un pur émerveillement. Car on ne peut concevoir la chaleur autrement que comme pur émerveillement. Extérieurement, c'est de la chaleur, intérieurement, elle est ressentie comme un pur étonnement. C'est seulement parce que les humains sont devenus infiniment maladroits avec leurs concepts qu'ils parlent de l'inexplicabilité de la 'chose en soi' comme le vieux Kant. *La "chose en soi" de la chaleur est l'étonnement ; et l'humain, en tant qu'humain de Saturne, était tout aussi bien étonnement qu'il était chaleur. Il vivait dans l'émerveillement, dans l'étonnement de son propre être-là, car il venait seulement d'entrer dans cette être-là.* Voici Alpha : l'humain de chaleur qui vit dans l'émerveillement, l'humain de Saturne. Et la première chose que l'humain a ressentie comme le monde, comme l'enveloppe du monde, la peau, c'est Bêta, la maison, cette maison de l'humain. L'humain dans sa maison, dans son temple. Et la maison est la première chose que l'humain a reçue du monde ; la peau - bêta.

Et si nous traversons ainsi l'alphabet, nous traversons ainsi le monde. En absorbant peu à peu tout ce qui est le monde et en l'unissant à tout son être, jusqu'à ce qu'un jour, sur Vulcain, il ait réuni avec lui toute l'étendue du monde, tout ce grand univers auquel il appartient, il sera alors celui qu'il était au début de l'évolution de Saturne et le monde entier. Il sera : Alpha et Oméga, l'humain, et en lui tout ce qui est le monde uni. Avec le 'Je suis l'Alpha et l'Oméga' de l'Apocalypse de Jean, nous avons désigné ce que l'humain sera à la fin de l'ère de Vulcain. *A la fin de l'évolution de Vulcain, l'humain pourra lui aussi dire : Je suis l'alpha et l'oméga.*

Regardons à partir de ce que nous nous sommes représenté comme le début, le milieu et la fin de l'évolution de l'humanité, vers le mystère du Golgotha. Nous avons l'entité qui s'est incarnée en Jésus à travers le mystère du Golgotha, à peu près à la moitié du temps



universel de l'évolution humaine, à l'endroit de l'évolution mondiale où l'humain se trouvera à la fin de l'évolution vulcanique. Nous avons là l'entité en tant que Dieu, que l'humain sera en tant qu'humain à la fin de l'évolution vulcanique.

En quoi consiste l'existence de Dieu par rapport à l'existence humaine ? L'être de Dieu par rapport à l'être de l'humain consiste en ce que, dans la série des temps, le Dieu est avant ce que l'humain sera plus tard. Ne dites pas que cela ferait descendre le Dieu vers l'humain ou le rendrait humain. Il ne le fera pas. Car pour la vision extrasensorielle, le temps est certes - si je peux me servir de l'expression paradoxale - une *réalité simultanée*. Mais la distance entre l'humain et Dieu apparaît dans ce qui se passe au moment du mystère du Golgotha. Si l'on veut envisager ces rapports, il ne faut pas mettre en relation des temps différents et des êtres de temps différents.

Voyez-vous, dans des écrits tels que l'Apocalypse de Jean, beaucoup de choses sont encore exprimées dans le langage des mystères et ne peuvent être comprises que si elles sont extraites du langage des mystères. Et il ne faut pas s'étonner que l'auteur de l'Apocalypse parle dans le langage des mystères, car à son époque, les humains connaissaient encore ce langage. Ils savaient alors encore que les consonnes sont des entités suprasensibles, que l'alpha est l'humain en tant qu'entité suprasensible à son commencement, et que si l'on passe de l'alpha au bêta, on se tourne de l'humain vers le monde, c'est-à-dire aussi vers le monde divin, et que si l'on passe par toutes les consonnes de l'alphabet jusqu'à l'oméga, on enferme en soi tout le monde divin.

218

Au fond, ce qui est bouleversant, c'est que nous ne vivons aujourd'hui les consonnes qu'en tant qu'elles sont pour nous des trivialités. Car que sont pour nous tous les sons, sinon des trivialités ? Celui qui ne connaît que l'abécédaire ne connaît pas grand-chose. Ce sont des trivialités. Mais ces trivialités, au départ, renvoient à des entités divines-spirituelles, et nos lettres triviales sont les descendants de ce qui était autrefois pour l'humanité des entités divines-spirituelles. L'alphabet tout entier était une somme de telles entités spirituelles divines. Les dieux étaient les sons qui parvenaient à l'humain de toutes parts. Les sons A, B - alpha, bêta - : l'humain, l'humain dans sa maison, et ainsi de suite. Alpha et Oméga : l'humain avec le monde entier. L'humain ressentait les consonnes comme ce qui, lorsqu'il les prononçait, l'imprégnait de spiritualité.

Ce qui existait encore dans l'intonation de la langue du culte à la troisième époque des mystères était le dernier reste de cette vie du divin-spirituel dans les consonnes. Cela était encore pleinement compris dans les temps les plus anciens. Lorsque l'humain entonnait successivement ce qui est aujourd'hui notre alphabet traditionnel abstrait, il entonnait la parole-monde. Par ce qu'il entonnait, il se reliait à tous les dieux : au commencement était le Verbe. - C'est la même chose que lorsque le Christ dit : "Je suis le Verbe", ou lorsqu'il dit : "Je suis l'Alpha et l'Oméga".

Voyez-vous, l'Apocalypse est encore rédigée dans le langage des mystères et elle se sert encore de telles désignations qui rappellent la grande époque où l'humain ressentait le macrocosme comme un univers parlant. Aujourd'hui, nous avons réduit à la trivialité ce qui, dans les temps anciens, était une chose hautement spirituelle pour les humains, les sons du langage. Nous devons pouvoir ressentir ce qui s'est passé. Qu'est-ce qui s'est passé ? Les consonnes sont là, mais les dieux ne sont plus là pour l'humain dans les consonnes.



Les dieux ont quitté les consonnes. Et les entités ahrimaniennes se trouvent, de manière démoniaque, dans nos consonnes. L'idée populaire selon laquelle les consonnes de notre langue, lorsqu'elles ne sont plus que fixées, contiennent en elles quelque chose de la magie noire, n'est pas du tout infondée. Il s'agit là d'une saine conception populaire. Car les consonnes divines d'autrefois sont ahrimanisées. Les dieux d'autrefois ont quitté les consonnes, des entités ahrimaniennes s'y sont installées. Et si nous ne retrouvons pas le chemin dans ce domaine, l'humain s'imprégnera de plus en plus des forces ahrimaniennes par le biais du langage.

C'est dans cet état d'esprit vis-à-vis du langage que nous devons aborder l'apocalypse. C'est alors seulement que nous apparaîtra dans toute sa grandeur et sa violence ce qui est placé devant notre âme dans l'Apocalypse. Car que veut l'auteur de l'Apocalypse ? Il veut ce que veulent aussi tous les autres qui, à juste titre, parlent du Christ de telle manière qu'ils parlent à partir de la connaissance..." (222)

Les événements du monde dans l'humain endormi sont des événements moraux réels...

...pas un événement qui pourrait aussi seulement être appelé semblable à l'effet de la nature

Dans la vie de la volonté endormie, le Divin-spirituel continue à tisser dans l'état de veille

Nous en revenons à la "coresponsabilité cosmique" des êtres humains qui agissent, à laquelle il est fait appel dans le recueil. Sans clarification du concept d'intuition, sans réflexion sur la "loi fondamentale biogénétique" du mouvement arbitraire, la "coresponsabilité cosmique" doit rester un postulat moraliste. La conception de l'éditeur Schad contraste avec la conception

(222) Dornach, 7 septembre 1924, *Apocalypse und Priesterwirken* (*Apocalypse et ouvrage des prêtres*), GA 346, p. 48 s.

219

du Je comme intuition saturnienne de la chaleur ou de l'"intuition" tout court. Si l'on se réfère à Spinoza, l'éthique consiste dans la connaissance de la vie dans la substance unique, dans la connaissance de l'être-Dieu de l'humain, dans le sens de l'Apocalypse : "Il sera : Alpha et Oméga, l'humain, et en lui unit tout ce qui est monde". C'est dans ce contexte que naît la responsabilité de l'humain envers lui-même, envers - "Dieu".

Il est aussi question de "responsabilité" dans les lettres de Ballmer, mais cette responsabilité n'existe pas, au sens de Schad, de la part des "humains" vis-à-vis d'un "cosmos" environnemental, mais en tant que rapport social entre les âmes incarnés dans le corps générique "cosmique" et divin respectivement les "soi-esprits" potentiel (Manas) : "En se disant "je", l'élève de la science de l'esprit ne peut pas signifier une propriété privée ; son "je", qui lui est transmis, est d'emblée et par principe une affaire socio-sociétale". (Échange de correspondance p. 60) Ballmer parle de "responsabilité" comme conséquence des "bonnes et mauvaises actions" dans la mesure où le



Je (Manas-Buddhi-Atma) de l'incarnation passée est présent dans l'humain de chacun qui impulse sa motricité, comme "réponse" ou respons-abilité à puissance de monde. De ce point d'observation, la responsabilité est moins une exigence morale pour les "âmes" fières et convaincues, qu'un (être) respons-able existentiel, un "répondre de dehors", en tant que destin, karma, fait physiologique de la *vie volontaire immédiate*.⁽²²³⁾ Rappelons la polarité de la pensée et de la volonté, de l'éveil et du sommeil :

"L'organisation de la pensée est une organisation stellaire, extraite du cosmos stellaire et transposée dans les événements terrestres. En faisant l'expérience du monde des étoiles dans le monde terrestre, l'humain devient un être conscient de lui-même. ... L'état de sommeil transporte la spiritualité de l'humain dans le cosmos. Il est alors plongé dans le cosmos divin et spirituel par l'activité de son corps astral et de son Je. *Il n'est pas seulement en dehors du monde physique, mais aussi en dehors du monde des étoiles. Mais il est à l'intérieur des êtres divins-spirituels qui sont à l'origine de son existence/être-là.*

A ce moment de l'évolution cosmique, ces êtres divins-spirituels agissent de telle sorte qu'ils impriment le contenu moral du monde dans le corps astral et Je pendant l'état de sommeil. ... *Tout ce qui se passe dans le monde dans l'humain endormi est un événement moral réel, et non pas un événement qui pourrait être appelé semblable à l'effet de la nature.*

L'être humain transporte cet événement et ses répercussions de l'état de sommeil à l'état de veille. Cette répercussion reste dans l'état de sommeil. Car l'être humain ne veille que dans la vie qui est tournée vers le domaine de la pensée. Ce qui se passe réellement dans la sphère de sa volonté *est enveloppé, même pendant la veille, dans la même torpeur que toute la vie de l'âme pendant le sommeil. Mais dans cette vie de volonté endormie, le Divin-spirituel continue à tisser à l'état de veille.* L'être humain est moralement aussi bon ou aussi mauvais qu'il peut l'être, selon la proximité dans laquelle il peut s'approcher des êtres divins-spirituels pendant son sommeil. Et il s'en rapproche ou s'en éloigne, selon la direction morale de ses vies terrestres antérieures".⁽²²⁴⁾

(223) Cf. également à ce sujet les explications dans la correspondance p. 21 : "La faute morale -- le Meier, le Müller, etc. - signifie anthroposophiquement *une atteinte à l'ensemble du monde*. Certes, par un acte moralement inférieur, Meier et Müller deviennent eux-mêmes moins précieux qu'ils ne l'étaient avant l'acte ; mais le sens de moral et d'amoral, de moralement précieux et de moralement indigne, résulte du fait que Meier et Müller sont des membres du processus global du monde, dont le sens et le but sont donnés par la révélation anthroposophique".

(224) Principes directeurs, *Mémoire et conscience*, GA 26, p. 237 s. (cf. citation ci-dessus, "Insertion anticipatrice")

220

Le "moral" est : le contenu du monde, le cosmos divin-spirituel, *en dehors* du monde des étoiles.

Le corps astral et le Je y sont "plongés", le contenu du monde se tisse dans la vie de la volonté (endormie). Ballmer : la croyance en "l'humain individuel naturel" corrompt la physiologie.

Insertion : Walter Johannes Stein / L'humain endormi dans l'humain éveillé



Notre conscience ordinaire ne comprend ni la véritable essence du Je, ni la véritable essence des perceptions sensorielles. Ce qu'est encore la perception sensorielle, en dehors de son vécu par la conscience ordinaire, et ce qu'est encore le Je, en dehors de son être représenté par la conscience ordinaire, ce sont des questions dénuées de sens si on ne les pose pas de manière à demander ce que ces deux sont pour une autre conscience que l'ordinaire. Il est alors immédiatement clair que cette autre conscience doit être comprise comme une seconde conscience à côté de la conscience ordinaire et que, si elle doit contenir l'essence réelle du Je, elle doit persister même lorsque la conscience ordinaire est plongée dans un profond sommeil. Cette seconde conscience est effectivement présente en permanence, mais elle a la particularité que ses expériences ne peuvent pas être *rappelées* par la conscience ordinaire.

Pendant le sommeil profond, les expériences de la conscience ordinaire ne durent pas, mais les fonctions vitales, oui. Celles-ci s'avèrent être des activités utiles, car il y a par exemple dans le processus d'alimentation une sélection de substances, une métamorphose de celles-ci, un transport de la métamorphose vers certains endroits, un dépôt aux bons endroits. Tout cela se produit de manière sensée et non purement à la mesure de lois, dans la mesure où chacun de ces processus a lieu à différents moments, en fonction des besoins et des états de l'organisme entier. Mais là où il y a légalité/légitimité, mais pas seulement celle-ci, mais où la loi sert, dans une application changeante, à différents états d'un organisme unitaire, alors cette *valorisation différente de la nécessité de la loi naturelle doit être considérée comme l'émanation d'une activité raisonnable individuelle, comme l'émanation d'une conscience*. Une conscience qui est continuellement présente à côté de la conscience ordinaire règle les processus vitaux dans l'humain. Dans le sommeil, cette deuxième conscience, qui est donc aussi présente dans la veille, est seule active. Tout ce qui est un élément inobservé pour la conscience ordinaire appartient à cette deuxième conscience. - *La pensée actuelle appartient aussi à cette conscience, car elle se déroule pour nous de manière totalement inobservée et nous ne pouvons nous souvenir que de ce qui est logique, mais pas de ce qui se passe dans notre corps pendant que nous pensons*. - Toute l'activité que nous adressons à notre corps, lorsque nous réglons le processus respiratoire, établissons le degré de chaleur des différents organes, nourrissons les organes, provoquons les processus de sécrétion, accomplissons toute l'activité qui empêche les substances de notre corps de se désagréger, comme celles du cadavre, l'activité que nous exerçons lorsque nous grandissons ou que nous donnons à notre corps une forme bien déterminée par laquelle il se révèle être le membre d'une certaine consanguinité, toute cette activité se déroule sans que nous y prêtions attention, nous sommes à leur égard dans un sommeil profond même pendant l'état de veille. " - Ces explications fondamentales se trouvent dans la thèse de W. J. Stein, au sujet de laquelle ce dernier écrit : "*Je me sens si peu l'auteur que je peux dire en toute confiance que ce travail est précieux sans être immodeste. Il est pour moi une puissante*

221

impulsion..." et : "Pendant deux jours, [Rudolf Steiner] a travaillé avec moi phrase par phrase..." ⁽²²⁵⁾ (fin de l'insert)

Si l'on veut parler avec sens de "responsabilité humaine", celle-ci commence avec le savoir de la véritable essence du "Je et du corps astral", avec le savoir du fait que la



"volonté" et le "vouloir" sont présents dans le corps en tant que contenu *moral réel du monde*, qu'ils *constituent* ce corps - et d'ailleurs aussi pendant l'éveil dans l'état de sommeil profond. Le "système nerf-os" - l'astral qui se dégrade - et le "système sang-muscle" - logoï et première "hiérarchie" - ne sont pas là à l'intention des "individus" privés, mais comme pédagogie du monde, afin que le monde des humains s'éveille - afin que les humains s'éveillent *les uns aux autres*. Ce qui se passe entre les citoyens terrestres "provisoirement libres" et leurs morts, les humains-étoiles non libres, est un dialogue avec soi-même de l'esprit et des esprits qui, sous forme humaine, sont en route vers eux-mêmes en tant que "sachants" d'un jour, créant sans cesse l'humain-Manas-Buddhi-Atma divin : " En absorbant peu à peu tout ce qui est monde et en l'unissant à tout son être, jusqu'à ce qu'un jour, sur Vulcain, il ait réuni avec lui toute l'étendue du monde, tout ce grand Tout auquel il appartient, *il sera alors celui qu'il était au début de l'évolution de Saturne et le monde entier*. " Les nerfs "moteurs" servent à générer les représentations du mouvement, de l'action du "véhicule" divin, dont l' "humain" sans méfiance, supposé "propriétaire du corps", ne peut pas encore prendre le contrôle. Il est encore loin d'être un "humain individuel", un automoteur moral. Le moniteur de conduite divin est le Christ, l'âme du monde, qui se met à sa disposition comme moniteur de conduite, comme moteur et engrenage, afin qu'il puisse s'éveiller à lui-même, au *Divin-spirituel et au monde entier*, en tant que corps transformé dont la substance est "morale" : l'action de la nature transformée en esprit : "*Nous avons cette entité qui s'est incarnée en Jésus par le mystère du Golgotha, à peu près à la moitié du temps mondial/universel de l'évolution humaine, à l'endroit de l'évolution du monde où l'humain se trouvera à la fin de l'évolution de Vulcain. Nous avons là, en tant que "Dieu", l'entité que l'humain sera en tant qu'humain à la fin de l'évolution vulcanique. - En quoi consiste l'être "dieu" par rapport à l'être humain ? L'être "dieu" par rapport à l'être humain consiste en ce que, dans la série des temps, le "dieu" est avant ce que l'"humain" sera plus tard*".

La physiosophie ou "doctrine morale" de Ballmer résume en une formule de base le mouvement circulaire du processus de développement, de la forme originelle agissant sur la nature physique à la forme sociale agissant sur l'esprit moral : L'un devient ce qu'il a toujours été. (Steiner : en ce que l'humain "*absorbe peu à peu tout ce qui est monde... alors il sera celui qu'il était au début de l'évolution de Saturne et le monde entier*") - Formulé de manière manichéenne : Le devenir consiste en la transformation de l'archi-mal en vrai, en beau, en bon. - Le Dieu macrocosmique se sacrifie en tant que "Christ" (l'esprit du soleil, le "second Logos") dans son monde des sens, afin que celui-ci devienne conscience de soi, puisse ressusciter de sa propre décision à la

(225) W. J. Stein, *Die moderne naturwissenschaftliche Vorstellungsart und die Weltanschauung Goethes, wie Rudolf Steiner vertreten (la sorte de représentation de science de la nature et vision du monde de Goethe)*, chap. 3 Das selbstbewusste Ich (le Je conscient de soi). La thèse de Stein a été rééditée par Thomas Meyer aux éditions du Goetheanum en 1985 ("*Dokumentation eines wegweisenden Zusammenwirkens (documentation d'une collaboration indiquant des chemins)*"), la citation ci-dessus se trouve dans cette édition à la page 210, les remarques de Stein sur la nature de sa collaboration d'auteur aux pages 86 / 88. Ballmer écrivait dans une critique du livre : "Toutes les constellations de Stein sont *vraies* à partir du moment où l'on se rend compte qu'elles le sont parce que R. Steiner a légué ces constellations à un élève particulier dans une situation (karmique) déterminée. Tout ce que Stein affirme est vrai, non pas parce que Stein l'affirme, mais parce que Rudolf Steiner - par Stein - l'affirme". (Succession Fz. 187.)



liberté. - En d'autres termes, il s'agit d'une loi : La "loi naturelle" créatrice, la formule sacrée se libère pour une nouvelle force de forme, elle donne sa force de volonté à son reflet dans le "grand sacrifice". - Le théophysicien Ballmer écrit au physicien J. Fleckenstein : "Depuis qu'Eddington a entrepris la tentative audacieuse de placer très sérieusement les événements physiques mondiaux sous le titre de CONSCIENCE, on n'est plus - dans mon cas - seulement fou. Ergo : ce n'est pas l'inconnu qui est premier, mais le connu. Il y a d'abord un seul humain en chair et en os, un humain naturel comme toi et moi, avant le début de la création du monde. Le processus physique du monde se produit dans l'âme de l'humain originel ; son corps se produit également dans son âme. Ainsi, l'objet de la physique est un savoir-faire de l'âme. Le pouvoir du Premier Humain est la MORT. L'existence/être-là du monde est sa reproduction d'heure en heure. Le monde est une force UNE, l'amour de l'UN. Pour que le monde (c'est-à-dire Dieu, en tant que conscience) soit lui-même, il doit se donner. Le monde n'existe pas deux fois, mais une fois que le premier humain (un humain comme toi et moi) est, il se donne entièrement, ne retenant rien pour lui que la force de se donner, c'est-à-dire la force de devenir, en dehors de lui-même, à partir de rien, celui qu'il est déjà depuis toujours dans l'éternité. Être éternel et devenir éternel" ! ⁽²²⁶⁾ (La "force du donner" : cf. plus haut les explications sur le "grand sacrifice" dans les religions).

Pour qu'à l'intérieur de l'événement du devenir, du dialogue physique avec soi-même, à l'intérieur de la "loi naturelle", la *liberté* surgisse, doit apparaître de la "séparation", que le divin s'abaisse à l'apparence, à la "maja" -à l'intérieur de laquelle peuvent se nicher les illusions lucifériennes et ahrimaniennes nécessaires des "âmes" potentielles :

"Notre être épouse la maja et est ainsi un être *libre*. Si le monde que nous percevons était une réalité, alors cette réalité nous contraindrait, alors nous ne serions pas des êtres libres. Nous sommes des êtres libres précisément parce que le monde que nous percevons n'est pas une réalité et ne peut donc pas nous contraindre, pas plus qu'un reflet ne peut nous obliger à nous enfuir. C'est en cela que réside le secret de l'humain libre, que l'on comprend le lien entre le monde de la perception comme une maïa, le simple reflet d'une réalité, et l'impulsion de l'humain par lui-même". ⁽²²⁷⁾

- "Grâce" au système nerveux, la réalité devient une apparence, un reflet, "grâce" au système nerveux naît l'illusion, condition de la "liberté" :

"Comparez encore une fois ... l'idée avec une image dans un miroir. Oui, l'image dans le miroir, cela ne peut pas vous faire fuir. Cela ne peut pas être une cause. Mais si l'humain agit sous l'influence de ses images-miroir, donc de ses idées, alors il agit à partir de la Maya, il agit justement à partir du miroir du monde : c'est lui qui doit agir, c'est pourquoi il agit alors librement. S'il suit ses idées, qui sont de simples reflets, il agit librement. C'est pour cette raison que j'ai expliqué dans la 'Philosophie de la liberté' que l'humain, s'il suit des idées pures, s'il suit la pensée pure, est un être agissant librement, parce que les idées pures ne peuvent justement rien produire, donc la production doit venir d'ailleurs".

Devant cet arrière-plan, l'intuition de science de l'esprit signifie : la "pensée pure" retourne à l'"ailleurs", le "Je" et le "non-Je" d'Unger deviennent identiques, les événements du monde sont envisagés dans leur nature comme un "savoir". Pour que les humains puissent exprimer leur responsabilité avec la phrase du Christ : "Je suis l'al-



pha et l'oméga".

(226) Ballmer, "Deutsche Physik - von einem Schweizer (Physique allemande - d'un Suisse)", Ed. LGC 1995, p. 12

(227) 11 décembre 1917 ; cité par K. Ballmer dans "Die Zukunft des deutschen Idealismus (l'avenir de l'idéalisme allemand)" (également le passage de citation suivant).

223

L'impossible problème corps-esprit :

Où et comment, exactement, l'organisation suprasensible intervient-elle maintenant dans l'organisation corporelle" ?

Les synapses sont-elles "le lieu d'action de membres supérieurs de l'être" ? - Irene Buchanan

Comme le corps se manifeste dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, l'esprit s'exprime dans ce qui est se révèle en imaginations, inspirations, intuitions.

Les difficultés de compréhension sont grandes. Le concept central appelé "principe d'excitation", en tant que quintessence de la physiologie, s'oppose à la compréhension du Goetheanisme de l'intuition anticausale. Le double volume consacré à "l'organisation nerveuse" contient aussi un essai de l'auteur **Irene Buchanan**, destiné à documenter l'histoire de l'émergence de la théorie nerveuse duplessiste. Le désir de "réconciliation dialectique verbale" dont Ballmer est coutumier se manifeste dès le début par une déformation capitale des données de science de l'esprit: Mme Buchanan constate que Steiner "accepte" que "les impressions sont dirigées de la périphérie vers l'organe central et qu'aussi une *stimulation de l'organe central (moelle épinière et cerveau) vers la périphérie a lieu*". Chez Steiner, il est bien parlé d'une impulsion de volonté qui, grâce aux nerfs, *vient à la conscience* en tant que telle, c'est-à-dire qu'elle est représentée. La perception fécondée par l'impulsion "traverse" toute la voie nerveuse, n'est pas "reçue" par le cerveau, pour être ensuite transmise au muscle sous forme de signal d'excitation. Dans la mesure où il est question d' "excitation", la volonté *exclusivement* est envisagée, laquelle se manifeste, se "montre" sous forme de mouvement et de métabolisme ou de *constitution* de substance. Buchanan affirme que chez Steiner, les synapses sont indiquées *comme lieu d'action de membres supérieurs de l'être*. Elle écrit : "Des interruptions dans le système de conduction nerveuse - nous parlerions aujourd'hui de transitions synaptiques - rendent possible l'intervention des membres de l'essence psycho-spirituelle de l'humain". (p. 31) Rien n'est plus trompeur que cela, on a envie de s'écrier avec Rudolf Steiner : *C'est impossible, c'est sans espoir...* - le lieu d'action des membres supérieurs de l'être est l'être humain *entier*, on arrive à eux *en quittant* le système nerveux (et ses interruptions synaptiques) comme lieu d'action supposé de la volonté :

"C'est en effet une théorie simplement hypothétique que ce que nous appelons "volonté" est représenté d'une manière ou d'une autre par le nerf moteur, qui est aussi ... un nerf sensoriel. Au contraire, c'est précisément en comprenant réellement les phénomènes que l'on est



amené à chercher le rapport de la volonté aux organes tout à fait différents des nerfs. Et l'on est ainsi amené à étudier précisément ce qui est si souvent attaqué - les membres supérieurs de la nature humaine...". (228)

Le lieu d'action des membres supérieurs de l'être est l'ensemble de l'être humain, dont la "physiologie" visible fait partie intégrante de cette action, en particulier le "substrat nerveux" qui se décompose astralement, et en particulier les équilibres et rapports de force environnants, la dynamique physique de l'ensemble de ce "système" à quatre ou sept membres. La réflexion finale de l'article de Buchanan (p. 59) répète l'erreur au conditionnel : "Il serait concevable" que les "membres supérieurs de l'être humain puissent intervenir aux points de synapse". - L'auteur déforme les représentations de Steiner sur les interruptions nerveuses dans le cerveau, la moelle épinière et les ganglions, dont tout l'élan est dirigé contre le concept d'excitation cérébrale et neuronale. C'est ici qu'on pense le moins,

(228) Stuttgart, 12 janvier 1921, *Anthroposophie et sciences spécialisées*, GA 73a, p. 294 s. (voir ci-dessus).

224

que le spirituel-âme et le corporel-physique sont une seule et même chose, considérée sous différents côtés :

"Mais on ne sait pas que c'est une seule et même chose, et on voit justement la difficulté d'établir une théorie sur la manière dont les deux interagissent". (229)

Une fois de plus : pourquoi absolument des espaces vides, des transitions synaptiques? : "Le fait qu'une impulsion de volonté se produise n'a vraiment rien à voir avec un processus que l'on exprime de manière puérile comme si un ordre était donné quelque part dans un organe central matériel... Et que le cordon nerveux soit interrompu dans la moelle épinière ou dans le cerveau, les deux indiquent la même chose ; dans le cerveau, il est seulement interrompu de manière plus compliquée... Pourquoi le cordon nerveux est-il interrompu ? Il est interrompu pour la raison suivante : s'il n'était pas interrompu, nous ne serions pas impliqués dans l'ensemble du processus. Ce n'est que parce que l'impulsion saute en quelque sorte à l'endroit de l'interruption, que nous mêmes sommes dedans dans le monde, que nous participons à cette impulsion. Si elle était uniforme, s'il n'y avait pas d'interruption, l'ensemble serait un processus naturel". - Qu'est-ce qui est impliqué dans quel "processus naturel" ? Le "processus naturel" englobe l'ensemble des activités de l'entité humaine vulcanique à sept ou à quatre membres terrestres, cette "même et unique chose". Les humains sont impliqués dans les perceptions de cette entité globale, ils sont, en tant que conscience diurne, les "habitants" de l'événement naturel. (Ils sont les reflets d'un miroir vivant auquel la force de volonté divine a été donnée grâce au "grand sacrifice" (dont il a été question plus haut). On se souvient de ce "mantram" : "L'appareil réfléchissant doit être considéré comme le résultat de l'entité suprasensible qui se reflète en lui. La relative indépendance mutuelle de l'un et l'autre des modes d'observation ci-dessus doit être complétée par une autre, qui va en profondeur, et qui est en mesure de regarder la synthèse du sensible et du suprasensible. "(Intuition) Selon Steiner, l'antipathie et la sympathie sont actives au niveau des synapses ; dans cette mesure, les "membres supérieurs de l'être" sont naturellement aussi actifs. En revanche, dans la perspective des membres supérieurs de l'être qui regardent, il devient "évident", selon Steiner, que les nerfs musculaires transmettent toujours une perception / une sensation lors



du mouvement et qu'il ne s'agit en aucun cas de "conducteurs d'excitation" moteurs (porteurs de signaux).

Ce que l'on entend par le fait que l'antipathie et la sympathie ("l'âme") sont activées aux points de synapse peut être compris à partir du livre "Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fundamental pour l'élargissement de l'art de guérir)". Quelques réflexions à ce sujet plus tard. En ce qui concerne les "membres supérieurs de l'être" ("esprit"), le principe est le suivant :

"de même que le corps s'exprime dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, de même l'esprit de l'humain s'exprime dans ce qui se révèle en imaginations, inspirations, intuitions". ⁽²³⁰⁾

L'humain à quatre membres est la partie accessible aux sens de l'humain total à sept membres, l'essence de l'activité nerveuse est le "soi spirituel" (manas) actif, les interruptions nerveuses forment la frontière "au milieu de l'humain" entre l'expérience physique et l'expérience spirituelle. En ce qui concerne l'expérience spirituelle, l'humain se trouve dans le sommeil :

"Le sommeil s'étend en effet *anatomiquement, physiologiquement*, continuellement dans la vie éveillée. Nous sommes en contact avec le monde physique extérieur et ne *veillons* en fait toujours qu'avec la partie de notre être qui va jusqu'à l'interruption des nerfs. Ce qui se trouve au-delà de l'interruption des nerfs en nous-mêmes, nous l'endormons aussi pendant la journée. *Mais c'est un processus qui n'est pas encore physique dans la phase actuelle de l'évolution terrestre, mais qui se passe encore dans une certaine hauteur spirituelle...*" ⁽²³¹⁾.

(229) 14 août 1921, GA 206, p. 152

(230) "Des énigmes de l'âme", GA 20, p. 161 s.



Buchanan se trompe lorsqu'elle situe les membres supérieurs de l'être au niveau des synapses - l'essentiel de ces espaces vides réside précisément dans le fait qu'il y a là du "vide". C'est dans la zone nerveuse postsynaptique que le "monde spirituel" est actif, c'est pourquoi la conscience diurne l'endort : une "recherche de traces" empirique devrait ici, dans ces tronçons des "voies nerveuses traversantes", tomber sur des processus métaboliques quelque peu différents. (Certains auteurs anthroposophes n'attribuent pas cette zone nerveuse "volontaire" au sens du mouvement propre, parce qu'*aucune* "activité nerveuse" (formation de représentations) n'a lieu ici dans un premier temps). Dans "Grundlegendes zur Erweiterung der Heilkunst", il est question de l'activité de *formation* nerveuse de l'activité astrale et de l'activité du Je au chapitre XV (procédés de guérison) :

"... si un processus similaire à celui de la nature extérieure se produit à l'intérieur de l'organisme, la maladie apparaît. Un tel processus peut toucher l'organisme physique ou l'organisme éthérique. Le corps astral ou le Je doivent alors accomplir une tâche qu'ils n'accomplissent pas autrement. Ils doivent, à un âge où ils devraient s'épanouir dans une libre activité d'âme, se rabattre sur un âge antérieur - dans de nombreux cas, même sur l'âge embryonnaire - et coopérer à la formation de configurations physiques et éthériques qui devraient déjà être passées dans le domaine de l'organisme physique et de l'organisme éthérique ; c'est-à-dire qui, au premier âge de la vie humaine, sont prises en charge par le corps astral et l'organisation du Je, mais qui, plus tard, sont assumées par l'organisme physique et l'organisme éthérique seuls. Car tout développement de l'organisme humain repose sur le fait qu'à l'origine, la configuration globale du corps physique et éthérique résulte de l'activité de l'astral et de l'organisation-Je ; mais qu'avec l'âge, l'activité de l'astral et du Je se poursuit dans l'organisation physique et éthérique. Si elles ne le font pas, le corps astral et l'organisation-Je doivent intervenir à un stade de leur développement d'une manière à laquelle elles ne sont plus adaptées à ce stade.

Supposons qu'il y ait des souches abdominales. Les organisations physique et éthérique n'accomplissent pas les activités qui leur ont été confiées à l'âge précédent dans la partie correspondante du corps humain. *L'activité astrale et l'activité-Je doivent intervenir. De ce fait, elles s'affaiblissent pour d'autres tâches dans l'organisme. Elles ne sont pas là où elles devraient être, par exemple dans la formation des nerfs qui vont dans les muscles. Il en résulte des phénomènes de paralysie dans certaines parties de l'organisme".* ⁽²³²⁾

C'est au niveau des "trous" que se trouve la frontière entre l'intelligence et la vie de la volonté : c'est là que se trouve "*l'âme tranquille*", *la sphère du sentiment*. Car tout ce qui appartient au sentir est en fait moitié volonté et moitié intelligence". (voir ci-dessous) De nouveau, la "trace" physiologique (dans les interstices des synapses) devrait consister en des "rythmes respiratoires", et non en fait en des "substances". Le terme de "transmetteur" pour l'"étincelle" (organique) du "fluide nerveux" contient l'anthropomorphisme mythologique selon lequel un "signal" est "transmis", l'"information" légendaire.

Dans l'essai de Ballmer "L'avenir de l'idéalisme allemand", les déclarations ci-dessus de Steiner du 2 décembre 1917 sont saisies : "Le corrélat physique du corps astral est le système nerveux [interrompu]. Si un corps physique doit ressentir aussi bien le monde que lui-même, il doit lui être connecté un système nerveux. Le système ner-



veux est là pour ressentir le monde [le processus de la nature] *en soi*, pour avoir, par exemple, dans l'événement-monde du bras mûr, la perception voir du propre mouvement.

(231) R. St. le 2 décembre 1917, GA 179, p. 13 s.

(232) *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, chap. XV, p. 82

226

En aucun cas le système nerveux sert à la conduite d'une impulsion ; sur ce point, la science de la nature doit être corrigée". Les processus nerveux sont l'*empreinte*, la *trace* de l'impulsion d'âme, et *non l'impulsion soi-même*. L' "activité nerveuse" en tant que telle ne peut pas être observée physiologiquement. Les points d'interruption marquent la "frontière" entre le domaine de la volonté et celui des sens / des nerfs / de la raison analytique. Steiner note à ce sujet : "Il s'agira avant tout d'apprendre aux humains à comprendre où repose la frontière entre le monde dit physique et le monde spirituel. *Cette frontière repose en fait au milieu/centre de l'humain*".

Schad, l'éditeur de l'ouvrage "Organisation nerveuse", pose lui aussi, dans le sens de la pensée de l'auteur Buchanan, la question de savoir "*où et comment exactement le suprasensible intervient dans l'organisation corporelle*" - le "problème corps-âme" *in nuce* (p. 317). Les processus nerveux post-synaptiques sont - *en tant que "corporel"* - déjà une affaire de "suprasensible", voir ci-dessus : "*Ce qui repose en nous-mêmes au-delà de l'interruption des nerfs, nous le dormons aussi pendant le jour. Mais c'est un processus qui n'est pas encore physique dans la phase actuelle de l'évolution terrestre, mais qui se déroule encore à une certaine hauteur spirituelle...*". Le fait que l'ensemble de "l'organisation corporelle" elle-même est la partie sensorielle à l'intérieur de l'être humain à sept membres, qui trace *au plus soi-même en soi* la "limite" susmentionnée, ne peut jamais devenir un thème sur le chemin de ce genre de questionnement. La réponse de Steiner est en principe la suivante :

"*Tout ce qui est corporel n'est ni un outil, ni un processus [parallèle], mais une création de l'âme. - Et il n'y a rien de corporel dans l'humain qui ne soit pas une création du psychique/de ce qui est d'âme*". ⁽²³³⁾

(La "création de ce qui est d'âme" (du prénatal, et non d'un "ce qui est d'âme" fraîchement "créé") commence avec la création de chaleur - la chaleur du sang, l'organisme thermique différencié est l'expression du Je, l'expérience de la chaleur sur le corps est un "sentiment" du Je sourd et volontaire. Le Je se trouve dans l'état de chaleur dans lequel le corps physique "était" pendant le stade de Saturne). Ce qui est d'âme et le physique ne font qu'un, se fondent l'un dans l'autre, ne sont pas deux choses, comme le suppose la question de l' "intervention" - la représentation d' "intervention" n'apparaît que pour la dichotomie classique corps-âme.

"Dans les temps dans lesquels on ne savait plus comment le physique passe peu à peu dans ce qui est d'âme , *comment au fond les deux ne sont qu'un*, on statuait d'un côté un physique, de l'autre un psychique. Et on l'a pensé ensemble de la même manière que la plupart des psychologues aujourd'hui encore, s'ils admettent absolument un psychique/qui est d'âme, pensent ensemble le psychique/ce qui est d'âme et le physique, ce qui ne conduit naturellement à rien d'autre qu'à une pensée absurde ; ou comme le suppose *la parallélisation psychophysique*, ce qui n'est à nouveau rien d'autre qu'un moyen d'information stupide sur quelque chose que l'on ne sait pas". ⁽²³⁴⁾



L'organisation corporelle est l'incarnation/la quintessence de tout ce qui est sensible-"suprasensible". Dans les conférences sur la pneumatosophie, Steiner s'oppose à l'opinion selon laquelle le corps pourrait être autre chose que le divin :

"Nous devons demander : ne pourrait-on pas peut-être reconnaître que ce par quoi l'humain naît, lorsqu'il arrive à une vie entre la naissance et la mort, est en fait quelque chose de magnifique, de tout à fait grandiose ? Ne pourrait-on pas reconnaître que l'humain, tel qu'il se présente à nous sous sa forme physique, est vraiment, au sens biblique, une sorte d'image de la divinité ? Et alors, cela suffirait pour succomber dans l'enthousiasme là dessus ". ⁽²³⁵⁾

(233) Op. cit. 18 octobre 1917, Bâle, GA 72, p. 39 f

(234) Dornach, 18 décembre 1920, GA 202, p. 195

(235) Berlin, 16 décembre 1911, GA 115, p. 284

227

- À une autre occasion, le corps physique est présenté de la manière suivante :

"Une tristesse sans mesure, une humeur tout à fait mélancolique nous envahit lorsque nous levons les yeux vers les pensées du monde qui affluent en nous. Ces pensées, qui ne sont pas les nôtres, mais celles qui tissent et agissent de manière créative à travers le monde, éclairent pour ainsi dire cette structure de notre corps physique, et elles nous disent, par la manière dont elles l'éclairent, ce qu'est réellement ce que nous voyons là. Elles nous disent : tout ce que nous voyons là, c'est le dernier produit de décadence d'une gloire qui existait autrefois. Et nous avons l'impression, grâce à ce que nous disent ces pensées, que ce que nous avons devant nous, notre corps physique, est comme quelque chose qui était autrefois énorme et glorieux, qui s'est desséché et rétréci ensemble, et qui *maintenant, rétrécit ensemble en une petite structure*, nous montre une gloire autrefois étalée. Ce qui est intégré dans notre corps éthérique nous apparaît comme un dernier souvenir, durci dans le physique, d'une gloire originellement lointaine. C'est là que nous apparaissent nos différents organes physiques, qui appartiennent aujourd'hui pour ainsi dire à notre alimentation, à notre circulation sanguine, à notre système respiratoire ; nous les regardons de l'extérieur, en les contemplant spirituellement, et voici qu'ils nous apparaissent de telle sorte que nous nous disons : tout ce que nous avons devant nous dans le corps physique, ce sont des produits rétrécis, des produits desséchés d'êtres vivants qui ont existé autrefois ; d'êtres vivants qui ont vécu dans un environnement glorieux et qui se sont maintenant rétrécis et desséchés. Et dans la vie qu'ils ont aujourd'hui en eux, ces poumons, ce cœur, ce foie et les autres organes, il n'y a en eux que la dernière décadence d'une immense vie intérieure originelle. ...

Si nous portons à nouveau notre regard sur ce corps physique enchâssé dans notre corps éthérique et sur ce que l'on appelle en anatomie le *système nerveux*, alors oui, ce système nerveux apparaît lui aussi comme un produit rétréci, comme des produits desséchés. Mais ce qui est aujourd'hui intégré dans notre corps physique en tant que système nerveux, apparaît dans notre corps éthérique, pour le regard clairvoyant rétrospectif, comme la somme d'entités végétales merveilleuses qui se faufilent de la manière la plus variée à travers ces entités que l'on peut appeler animales, de sorte que nous voyons des dispositions d'entités végétales qui passent de tous côtés. L'ensemble du système nerveux se dissout en une somme d'entités végétales très anciennes, de sorte que quelque chose se présente réellement à nous comme une entité végétale qui s'étend puissamment,



dans laquelle habitent les entités animales dont nous venons de parler. Comme je l'ai dit, je décris ce qui résulte du regard clairvoyant, qui vient d'être caractérisé comme se produisant comme dans le sommeil, c'est-à-dire en regardant de l'extérieur le corps physique enchâssé dans le corps éthérique. - Quand on a tout cela devant soi, on se dit - c'est-à-dire qu'on se le dit à soi-même parce que les pensées cosmiques nous renseignent en quelque sorte à ce sujet et nous interprètent ce que l'on a devant soi - on se dit alors : tout ce que tu portes en toi en tant qu'être humain, c'est le ramassé, le rétréci de ce qui s'ouvre maintenant à toi par clairvoyance comme dans un souvenir cosmique. - Et maintenant, il s'agit de poursuivre l'évolution jusqu'à ce point, en pratiquant un autocontrôle permanent, une connaissance permanente de soi. La connaissance de soi nous amène à pouvoir réfléchir à la mesure de la sensation : tu es en dehors de ton corps physique. Ce qui t'est apparu comme un corps physique encastré dans le corps éthérique s'est transformé devant ton regard en ce dont il vient d'être question. Et ce que tu vois maintenant n'est pas disponible dans le présent, ce devait être disponible dans un passé primordial pour que ce qui est ton corps physique en bas puisse se former. Pour que ce produit de rétrécissement ait pu apparaître, dût autrefois être disponible ce

228

que tu vois maintenant devant toi avec un regard clairvoyant. - C'est pourquoi le corps physique donne tout d'abord cette triste impression, parce qu'on le reconnaît comme quelque chose qui s'est rendu comme le dernier produit-monde d'une gloire passée, qui s'est maintenant révélée au regard clairvoyant. Si l'on a suffisamment poussé l'introspection jusqu'à ce degré d'évolution, on s'aperçoit alors que dans ce corps astral que l'on a maintenant en plus du corps physique et du corps éthérique, on ne peut pas faire autrement que - s'il vous plaît, ne vous méprenez pas, je décris des faits et vous verrez déjà comment ces faits se résolvent tout de même - si l'on voulait dire ainsi : à l'honneur des sages qui dirigent les mondes - on doit d'abord apprendre à connaître les faits, et cela s'éclaircira déjà dans les prochains jours - on ne peut donc pas faire autrement que de se reconnaître, tel qu'on est là dans son corps astral, *comme un égoïste absolu*, comme un être qui ne connaît *rien d'autre que lui-même*, et on apprend à reconnaître qu'on a suffisamment de raisons d'être triste. Car le sentiment de savoir pourquoi cela s'est produit, pourquoi tout cela s'est rétréci, est maintenant pressant. - Et maintenant, il s'agit de savoir : oui, qui est responsable de ce rétrécissement ? Qui a fait de la forme que tu as sous les yeux, de ce merveilleux être végétal avec les formes animales parfaites à l'intérieur de son soi, qui a fait de cela le produit actuel du rétrécissement du corps physique ? - Maintenant, cela retentit comme une inspiration intérieure venant de soi-même : *c'est toi-même qui en as fait cela, toi-même*. Et si tu es devenu ce que tu es aujourd'hui, tu le dois au fait que tu as eu la force d'imprégner toute cette gloire de ton essence. C'est parce que *ton être s'est infiltré* - comme un poison - dans cette ancienne gloire, que cette ancienne gloire a rétréci comme elle l'est aujourd'hui ! Donc, on est soi-même et on doit *la possibilité d'être ainsi un soi tel qu'on l'est* à la circonstance qu'avec son propre être, on a plongé le germe de la mort dans toute cette gloire, on l'a imprégné, de sorte qu'elle s'est rétrécie. Comme si vous piquiez un arbre puissant qui pousse dans la gloire et qui nourrit en lui de multiples animaux qui ne peuvent être nourris que par cet arbre, comme si vous le piquiez en un point pour qu'il se dessèche à partir de ce point, qu'il se flétrisse et se réduise à la portion congrue, et qu'avec lui meurent tous les êtres qui sont nourris par lui - c'est ainsi que vous apparaît ce qui s'est passé avec ce qui s'est répandu par clairvoyance et qui s'est rétréci



au corps physique humain. C'est une impression énorme, qui est provoquée par ce moment d'observation clairvoyante. - Et l'humain, dans son corps astral, est de plus en plus pressé de savoir comment cela s'est produit. À ce moment-là, parmi les êtres primitifs animaux qu'il perçoit ici, pour ainsi dire au fond du jardin, comme se tordant, lui apparaît effectivement sous une forme magnifique - *Lucifer !*" ⁽²³⁶⁾

*

La question n'est pas de savoir "où et comment exactement le suprasensible intervient dans l'organisation corporelle", mais comment le divin suprasensible se laisse affecter et "dresser" par l'intellect qui l'habite. Le problème est de représenter le "suprasensible" dans le style du dualisme corps-âme à partir du sensible, le "suprasensible" comme un se tenant *en vis-à-vis* du sensible.

(236) 25 mars 1913, La Haye, GA 145, 6e conférence, p. 102 s.

229

Le "suprasensible", qu'est-ce que c'est ? Il est présent en tant que corps générique provisoire, en tant que physique individualisé, il se met à la disposition du JE divin, en tant qu'humain générique, pour le JE individuel qui sera libre un jour. C'est un humain-genre individualisé, rien de plus, rien de moins. ⁽²³⁷⁾ Cette "forme originelle", la forme totale des douze sens du JE, l'unité de sens proprement dite ou le *résumé des sens* (synthèse), se manifeste de manière centrale comme tête et cerveau. La manifestation est la formation de matière la plus pure, la matérialisation. Le cerveau est une pure matière première pour la désintégration matérielle, la dématérialisation, la décomposition, un "tas de fumier" en cours de compostage, apparenté au contenu de l'intestin.

("Qu'est-ce que la masse cérébrale ? La masse cérébrale est tout simplement la masse intestinale achevée. L'élimination prématurée du cerveau passe par l'intestin. Le contenu de l'intestin est, par ses processus, tout à fait apparenté au contenu du cerveau". ⁽²³⁸⁾)

Les "substances" du cerveau proviennent de "ce qu'il y a de plus pur et de plus noble", de la substance séparée et transformée. ⁽²³⁹⁾ La substance "s'intériorise" : dans le corps, dans la mesure où il est porteur-Je, est permis d'être vu une image de la substance qui s'intériorise". ⁽²⁴⁰⁾ A ce sujet, un passage du livre "*Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fundamental pour un élargissement de l'art de guérir)*" :

« ...Chez l'animal, la substance sensible naît de la substance vivante, comme chez la plante, la substance vivante naît de la substance inerte. Il y a un double courant de substance. La vie n'est pas amenée à l'intérieur de l'éthérique jusqu'à la vie formée. Elle est maintenue dans le flux ; et la formation se glisse dans la vie qui coule à travers l'organisation astrale.

Chez l'humain, ce processus est aussi maintenu dans le flux. La substance sensible est attirée dans le domaine d'une autre organisation. On peut appeler cela l'organisation-Je. *La substance sensible se transforme encore une fois.* Il en résulte un triple flux de substance. La forme humaine intérieure et extérieure y prend naissance. Elle devient par cela le support de

(237) Le corps est la créature vivante du deuxième Logos, de l'interpénétration du Père et de l'Esprit du Fils. Une suggestion préalable :

"Le Logos, qui à l'origine n'était considéré que comme l'union avec le Dieu Père, a été considéré de telle sorte qu'il a en quelque sorte trouvé



pleinement sa maison dans l'humain, que l'humain peut le chercher en lui-même. Le mystère du Golgotha est venu à la rencontre de cette disposition de l'humain. En fait, Dieu le Père ne pouvait jamais être pensé sous une forme humaine ; Dieu le Père devait être pensé de manière purement spirituelle. Le Christ, le Fils de Dieu, a été pensé comme humain-divin". (18 février 1923, Dornach, GA 221, p. 131)

Plus d'informations à ce sujet plus tard dans le chapitre : Mouvement et résurrection.

(238) Op. cit. 19. Dezember 1920, Dornach, GA 202

(239) A propos de l'alimentation du cerveau, il est dit :

"L'humain peut en effet manger autant qu'il veut du règne animal : pour une certaine partie de son cerveau, tout cela n'est pas utilisable, tout cela n'est que du lest. D'autres organes peuvent être nourris par ce biais, mais dans le cerveau, il y a quelque chose que le corps éthérique rejette aussitôt, tout ce qui vient du règne animal. Oui, le corps éthérique repousse même tout ce qui vient du règne végétal d'une partie du cerveau, d'une petite partie noble du cerveau, et il ne laisse subsister que l'extrait minéral dans une petite partie noble du cerveau ; et c'est là qu'il réunit cet extrait minéral avec les plus nobles irradiations par les organes des sens. Le plus noble de la lumière, le plus noble du son, le plus noble de la chaleur entre ici en contact avec les produits les plus nobles du règne minéral ; car la partie la plus noble du cerveau humain se nourrit de la combinaison des impressions sensorielles les plus nobles avec les produits minéraux les plus nobles. ... Seule la partie la plus noble du cerveau doit être nourrie de la plus belle confluence de sensations sensorielles et de l'extrait minéral le plus noble et le plus purifié. On apprend alors à reconnaître un merveilleux pendant cosmique de l'humain avec tout le reste du cosmos". 25 mars 1913, La Haye, GA 145, 6e conférence, p. 112 s.

(240) *Anthroposophie*, GA 45, p. 102

230

la vie de l'esprit consciente de soi. Jusque dans les plus petites parties de sa substance, l'humain est, dans sa configuration, le résultat de cette organisation-Je.

On peut maintenant suivre cette configuration du côté de la substance. Lors de la transformation de la substance d'un niveau à l'autre, la substance apparaît comme une séparation du niveau supérieur du niveau inférieur et une construction de la forme à partir de la substance séparée. ... Chez l'humain, c'est de la substance sensible qu'est séparée celle qui devient ensuite le support de l'esprit conscient de soi. Mais il se produit aussi une séparation continue, en ce sens qu'il se forme une substance qui tend vers la simple faculté de sentir. L'animalité est présente dans l'organisme humain sous la forme d'une ségrégation permanente.

Dans l'état de veille de l'organisme animal, la séparation et la formation de ce qui est séparé, ainsi que la séparation de la substance sensible, sont sous l'influence de l'activité astrale. Chez l'humain, l'activité de l'organisme-Je vient s'y ajouter. Dans le sommeil, l'organisme astral et l'organisme-Je ne sont pas immédiatement actifs.

Mais la substance est saisie par cette activité et la poursuit comme par un effort de persévérance. Une substance qui est une fois intérieurement structurée comme elle l'est du côté de l'organisation astrale et de l'organisation-Je, continue alors à agir pendant l'état de sommeil dans le sens de ces organisations, en quelque sorte dans le sens d'une capacité de persistance". ⁽²⁴¹⁾

Passer outre au lieu d'"intervenir"



Sur les nerfs et les organes sensoriels du sens du mouvement propre

Dégradation et construction - l'ancien et le nouveau

Le corps n'est "matière" que dans la mesure où il est chef/tête. Tout ce qui meurt dans l'organisme est la "tête", dans laquelle la "vie de l'âme" suprasensible peut se nicher, se manifester à son tour, en tant que substance cérébrale et processeur cérébral :

"...si l'on apprend à connaître cette vie de l'âme dans le monde spirituel : elle a son image adéquate dans la construction du cerveau humain, et tout ce que l'organe suprasensible de l'âme peut faire conformément à des représentations, le cerveau le peut aussi. Car jusque dans ses fonctions, le cerveau est une image/un reflet ; de sorte que personne ne peut prouver ou réfuter le matérialisme à partir de la physiologie du cerveau". ⁽²⁴²⁾

Le passage, la manifestation du "suprasensible" *en tant que corporel* ne signifie cependant pas encore : percevoir. Il représente seulement la condition préalable à la *perception*, la mise en place, l'opposition, l'"objet", aussi : l'*objectivation*. Ce n'est que l'*interiorisation* de la substance de l'esprit passée dans le corps, c'est-à-dire la dématérialisation ou le "retourner" contraire au passer, la disparition, qui signifie le devenir-évident ou l'émergence du sens, qui signifie la compréhension. Le percevoir sensoriel, le représenter, le souvenir conditionnent l'inversion du passage de l'esprit à la matière, de la manifestation, conditionnent le dé-devenir, l'intériorisation, l'*inversion*. L'"extériorisation" doit être suivie de l'"intériorisation" pour que le souvenir puisse apparaître. Percevoir, garder,

241 *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fundamental pour l'élargissement de l'art de guérir)*, GA 27, chap. V "Plante, animal, humain".

242 26 octobre 1922, GA 314, p. 90

231

représenter, remémorer sont les trois étapes de la décomposition, du retrait, de la non-concentration, de la transformation en intérieur : "intériorisation". *Percevoir* signifie décomposition, non-conformation et donc intériorisation de l'éther extérieur dans l'organe des sens, *représenter* signifie non-conformation et intériorisation dans le nerf, *mémoriser* signifie non-conformation et intériorisation dans le cerveau. Aux trois étapes de la vie de l'âme : percevoir, imaginer, se souvenir, correspondent les trois étapes de la vie spirituelle : intuition, inspiration, imagination. Que signifie "intériorisation" ? De quoi "se compose" le néant naissant ?

Les nerfs et la substance osseuse et les mouvements qu'ils accompagnent, se décomposent et deviennent une activité minérale inerte : par sa décomposition en tant qu'organisme vivant et en mouvement, le corps est le "fondement" du psychique et du spirituel. Tout processus organique de mort est un processus latent de maladie, c'est le contenu des "événements nerveux". La régénération vitale, le processus sanguin accompli par le Je, la constitution permanente de matière aux "endroits" où la matière se décompose, se transforme en "rien" de l' "évidence" psychique et spirituelle, s'y opposent de manière polaire. La construction a lieu de la manière la plus violente dans l'humain des membres périphériques, parce que c'est là qu'a lieu l' "ac-



tion", le mouvement, la perception et la compréhension, ici non pas en tant que processus de pensée de la conscience de soi objectale des Meier et des Müller, mais en tant que processus du monde : le monde devient compréhension et perception de soi dans la désintégration de la "matière / force" qui est construite en permanence dans les muscles, etc. Le monde qui, dans l'événement évolutif actuel, dans le temps présent, a cette forme humaine actuelle, devient, par la décomposition de celle-ci à un savoir de son soi. Il se découvre par le fait a) qu'il passe de la spiritualité-type, du fantôme, à la matière de la physis individuelle concrète, qu'il y devient manifeste - et b) qu'en se décomposant, il devient conscience, savoir, "évidence". (Evidence non pas dans le sens de la perception de "quelque chose", mais d'un "être" en soi, de l'"être" par excellence : être vient de "voir", evidens = latin visible). La force du mouvement, le pouvoir éthérique, doit se décomposer pour pouvoir se voir, pour passer du pouvoir pur à un savoir évident : c'est-à-dire méditation//sensorisation du mouvement, du mouvement Je propre - "*sens du mouvement propre*".

Cela se passe dans les organes sensoriels du mouvement (plaques terminales, fuseaux musculaires, organes tendineux, organes articulaires, etc.) et dans les différents nerfs musculaires qui traversent la corne antérieure et la corne postérieure de la colonne vertébrale - pour l'instant, les consciences de Meier et de Müller ne s'en rendent pas compte. Le sujet percevant représentatif est leur JE cosmique spécifique, le moniteur/le professeur de conduite dans le véhicule divin, qui *e s t* les mouvements : le vouloir, sa volonté. (Si la conduction nerveuse est endommagée, le professeur de conduite est lui-même endommagé, le mouvement ne peut devenir qu'insuffisamment une évidence, c'est-à-dire "être perçu"). - Le temps n'est pas encore venu pour cette capacité de perception. L'organisme n'est pas un système biologique, un appareil obscur, c'est une leçon, construite de lumière pure, qui se révèle en tant qu'être à l'intérieur ou "riens/néants".

« Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation du Je n'est *pas une physique, mais une magique*, vous aurez beaucoup gagné". ⁽²⁴³⁾

Le "passage" de l'âme dans le corps est l'essence même du mouvement corporel. Au lieu de la dualité classique d'un corporel et d'un psychique séparés, de la mise en parallèle, de la corrélation, de la correspondance, etc. Steiner met en place le "passage". Cela implique une autre vision du "psychique", qui est compris comme un "troisième" entre le spirituel et le corporel. Le "passage" est un processus bilatéral

243 GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 44

232

entre le spirituel et le corporel, dans lequel le subjectif-psychique est intégré/lié de manière polaire. Dans le cas du **mouvement arbitraire**, le terme adéquat pour le passage du spirituel (de la volonté) dans le corporel est : "magie". Le déroulement magique signifie : le mouvement de l'esprit, resp. de l'organisation du Je (c'est-à-dire du JE spirituel à l'intérieur du TYPE) passe dans le mouvement du corps physique. En d'autres termes, le mouvement-Je (il ne s'agit pas de la représentation du mouvement des Meier et Müller, mais de la "reprise" de celle-ci par leurs futurs JE latents) se manifeste sous forme de mouvement physique des membres. Le mouvement-Je se transforme en mouvement physique des membres, ce que les corps humains actuels



transmettent *sourdement* à leurs "sous-locataires" grâce au "sens du mouvement propre". Les sous-locataires sont impliqués dans les mouvements, ils les perçoivent comme extérieurs, sourds, ou mieux, pour être précis : pas du tout. Car ils sont pour l'instant *profondément endormis* par rapport aux corps. Ils n'auraient qu'une douleur infinie s'ils les percevaient vraiment. Mais ils perçoivent les mouvements avec les yeux, les oreilles, etc. - en tant que processus physiques extérieurs, ils réagissent eux-mêmes comme les blocs de bois qui tombent, les balles élastiques en caoutchouc, - leurs mains chassent les mouches en mouvements réflexes, etc.

Insertion : quand il n'y avait pas encore de "Meier et Müller".

Comment fonctionnait en fait le percevoir à ses débuts ?

Pour expliquer le comportement de l'humain originel envers lui-même (chez Unger : diriger le non-Je sur soi-même), Rudolf Steiner s'est servi de l'expression "se refléter". Et Unger : "Le corps de l'humain peut même se refléter lui-même en lui-même et donne ainsi la meilleure expression pour le processus réflexif singulier du non-Je". Rudolf Steiner a parlé du corps de l'humain originel qui se reflète soi-même en soi-même le 2 juin 1907 à Munich, en décrivant le mode d'action de l'humain originel, c'est-à-dire du père MORT.

"Et si vous vous représentez maintenant que l'humain est mort, que son corps éthérique est lui aussi relié au corps astral hors du Je, mais de telle sorte que la liaison n'est cependant pas tout à fait rompue, que ce qui est sorti, ce qui est intégré dans la masse cosmique environnante, que cela envoie ses rayons vers le bas et travaille sur le corps physique, alors vous avez l'état que l'humanité avait sur Saturne.

En bas, sur le globe-monde de Saturne, il n'y avait que ce qui se trouvait dans notre corps purement physique, entouré pour ainsi dire d'une atmosphère éthérique-astrale dans laquelle les Je étaient intégrés.

Les humains étaient en fait déjà présents sur Saturne, dans une conscience sourde et terne. Ces âmes avaient pour mission de maintenir actif et en activité ce qui leur appartenait en bas. Elles travaillaient d'en haut sur leur corps physique, comme un escargot qui travaille sa coquille ; de même, elles travaillaient de l'extérieur, comme un instrument sur les organes corporels. Nous voulons décrire à quoi ressemblait ce sur quoi les âmes travaillaient en haut ; - nous avons à décrire un peu ce Saturne physique, ce Saturne absolument.

J'ai déjà dit que ce qui était formé dans le corps physique, c'étaient les dispositions des organes des sens. Ce qui vivait dans l'humain en tant que disposition sensorielle, les âmes le travaillaient extérieurement sur la surface de Saturne. Elles étaient réellement dans l'espace cosmique entourant Saturne,

233

en bas étaient leurs ateliers, là ils travaillaient les types pour les yeux et les d'oreilles et d'autres organes sensoriels.

Quelle était donc la caractéristique fondamentale de cette masse de Saturne ? C'est difficile à décrire, parce que nous n'avons pas de



mot pour cela dans notre langue. Mais il existe un mot qui peut exprimer le travail délicat qui a été accompli. On peut le désigner par l'expression : se refléter. - Cette masse de Saturne avait la propriété de refléter dans toutes ses parties ce qui arrivait de l'extérieur sous forme de lumière, de son, d'odeur, tout était renvoyé, on le percevait pour ainsi dire dans l'espace universel comme un reflet de Saturne. On ne peut que comparer cela au fait de regarder son voisin dans les yeux et de voir sa propre image [comme lors d'un processus physique de réflexion, K. B.] qui nous fait face.

C'est ainsi que toutes les âmes des humains se percevaient, mais pas seulement comme une image en couleurs, mais elles se goûtaient [soi-même !!, K. B.], elles se sentaient [soit-même !!, K. B.], elles se percevaient [soi-même !!, K. B.] dans une certaine sensation de chaleur. Ainsi, Saturne était une planète réfléchissante. Les humains qui vivaient dans l'atmosphère y projetaient leurs entités, et c'est à partir de ces images qui se formaient là que se formaient les dispositions des organes des sens, car c'étaient des images qui agissaient de manière créatrice. Imaginez que vous vous teniez devant un miroir dans lequel votre propre image se présente à vous ; cette image commence à créer, elle n'est pas une image morte, comme dans le miroir inanimé d'aujourd'hui. On a là l'activité créatrice de Saturne, on a là la manière dont les humains eux-mêmes faisaient leur travail sur Saturne.

Cela se jouait en bas sur la sphère de Saturne, en haut les âmes avaient la profonde conscience de transe dont j'ai parlé hier, elles ne savaient rien de ce reflet, elles l'ont juste fait. Dans cette sourde conscience de transe, elles avaient en elles tout le Tout cosmique, et ainsi, à partir de leur être, tout le Tout cosmique s'est reflété, elles-mêmes étaient intégrées dans une substance fondamentale de type spirituel, elles n'étaient pas indépendantes, mais seulement un membre de la spiritualité entourant Saturne ; c'est pourquoi elles ne pouvaient pas percevoir, des esprits supérieurs percevaient avec leur aide, elles étaient les esprits qui percevaient alors".

Celui qui éprouve le besoin d'élaborer "épistémologiquement" la science de l'esprit au sens d'Ungers peut donc se dire, en ce qui concerne le cycle a, 9, a : Saturne est l'état du TYPE humain dans lequel le corps physique de l'humain (qui est certes un véritable humain PHYSIQUE, mais qui, en tant que tel, est directement l'esprit et le "Je" du Créateur) commence à se refléter en lui-même. *Mais le contenu du "Je" du Créateur ou de l'humain originel comprend les esprits supérieurs qui perçoivent à la place des humains encore dépendants et incapables de percevoir avec une conscience du sommeil profond.*

Cette parenthèse est tirée des "Marginalien (Marginales)" de Ballmer, un écrit consacré au concept central du "passer". Elles ont été rédigées trois ans avant les lettres à Kienle. Le concept d'Unger d' "effet des sens" est central : "l'orienter sur soi-même du non-Je. - Dans la perception sensorielle, le monde (non-moi) se rapporte à lui-même". Le sens du mouvement propre est un effet de sens, une propriété de l'être humain en développement, qui "passe" de la transcendance absolue à l'évidence, comme sa "suppression" ou son temps. "Temps" est le processus de passage ou de manifestation de l'humain originel, du "type", synonyme de "création". L'objet et le sujet de science occulte des sens n'est pas seulement l'humain actuel dans son état organique d'être actuel, mais l'intuition. La science naturaliste fait elle-même *partie du processus d'évolution*, est un



devenir découpé/extrait, elle ne *peut* pas connaître l'objet donné dans toute son étendue - ni dans le domaine spécialisé physiologique ("ahrimano-luciférien"), ni dans le domaine spécialisé neurocognitif ("luciférien-ahrimanien"). La physiologie anthroposophique, telle qu'elle est comprise par Schäd et Buchanan, est une tentative de classer les données de Steiner dans un consensus scientifique, dans un "langage". Elle reste à l'intérieur de l'extrait, du "paradigme". Elle s'interroge sur l'intervention du "suprasensible" dans "l'organisation corporelle", deux schémas, interprétations et usages de mots, abstraction faite du vécu des individus - un autre objet n'entre évidemment pas en ligne de compte. Même l'autocritique de la "pensée figurative" est soumise au paradigme qui veut certes se remettre en question, mais qui tourne en rond dans des figures de pensée et des gestes linguistiques pragmatiques. Les déclarations qui fonctionnent avec ces schémas sont des tautologies pauvres en contenu. Ce qui doit être expliqué est déjà à la base des moyens conceptuels utilisés. Ainsi, le terrain de la physiologie nerveuse n'est pas à conquérir, la navigation souffre du mélange d'éléments psychologique-philosophiques avec les données de Steiner. En revanche, la pensée de Ballmer opère à partir d'une donnée de base claire, qui ne conduit pas à la "théorisation", mais à la description du processus "d'où" proviennent réellement les déclarations de Steiner. Il s'agit là d'une pensée rigoureuse, sans conclusions tautologiques factices, qui évite l'erreur de croire que la doctrine anthroposophique du sens du mouvement propre peut être vérifiée sans autre sur l'humain individuel naturel. La contribution de Ballmer peut a priori être rejetée comme pathologique ou non scientifique, mais la cohérence ou le "système" logique de l'argumentation est évident. (Toute la science actuelle souffre en revanche de tautologies cachées, dans la mesure où elle part de grandeurs fondamentales présentées de manière abstraite, qui ont été préalablement abstraites à partir d'"évidences", c'est-à-dire de contenus sensoriels).

Les tautologies cachées drapées "d'anthroposophie" ne révèlent rien de nouveau. Elles manquent l'arrière-plan dans lequel les "motoneurons" ou nerfs "moteurs", en tant que nerfs exclusivement sensitifs, doivent être compris comme tous les autres. La forme causale de la question, qui envisage une "intervention" du "suprasensible" dans le "corporel", est un schéma abstrait, formulé par la pensée représentative. - Le "corporel" est supposé être "connu" d'une manière ou d'une autre et faire l'objet d'une "intervention" sous forme de signaux, d'informations, etc. Or, à bien y regarder, le "corporel" est tout aussi inconnu que le "psychique", le "cognitif", la "conscience", etc. C'est - dans la compréhension anthroposophique - la manifestation du "suprasensible", c'est la forme globale du SENSORIER ou de "l'effet des sens". La définition du corporel et du suprasensible est existentielle : la vie ou l'expérience représente la "définition" permanente des deux grandeurs polaires. - Le principe de tous les principes est le suivant : "Dans ce qu'un organe perçoit, se cache aussi la force par laquelle cet organe est lui-même formé". Cette phrase formule la seule "tautologie" admissible, le goethéanisme, qui prend les éléments d'une explication dans les phénomènes eux-mêmes, qui cherche, attend l'explication d'un processus comme manifestation sensible. Le goethéanisme n'est pas une théorisation "sur" le monde, mais la révélation d'un "secret", d'une énigme. La tautologie admissible est le devenir du monde - dans l'élimination ou la manifestation du TYPE humain, le contenu du monde lui-même "s'explique" ou "s'éclaire" ou se "**MÉDITE**/SENSORISE". Le



TYPE n'a pas besoin pour cela de l'"intervention" d'un "suprasensible" dans le "corps", mais il crée - en se souvenant de son devenir - le processus-monde, en tant qu' "évolution". Sa création est le mouvement ou le souvenir qui se manifeste comme un événement physique. La force du souvenir du TYPE est présente dans les mouvements de la "nature", du devenir, la force se manifeste dans le devenir et l'être en tant que contenu du sens, et ce aux stades de la perception (organes des sens), de la représentation (nerfs), du souvenir (sang du cerveau).

235

La perception n'est pas l'effet d'un "monde extérieur" et d'une "matière nerveuse" inconnus, mais la *révélation du sens* du principe originel créateur en tant qu'émergence à partir du *retrait/de la reprise de la manifestation extérieure*. Dans la perception sensorielle (astrale), le Créateur revenant à lui se "réunit" avec les choses du monde, la réunification substantielle est l'évidence ou l'émergence, l'apparition du contenu de sens dans le "système" de son devenir, de son atelier infini. Le "risque" du créateur face à l'investissement existentiel géant est la perte ou la chute des créatures naissant du processus de perception, qui ne perçoivent rien du processus global et *persistent* dans leur subjectivité, qu'elles soient intelligentes et perspicaces ou qu'elles s'enivrent de soi-même, ou dans toutes les formes mixtes. Le taux d'échec fait cependant partie du drame, auquel appartiennent nécessairement les hostilités orgueilleuses de l'autoritarisme intelligent et du conditionnement social. Le principe de Morgenstern s'applique ici : Ceux qui marchent vers la vérité / marchent entièrement seuls.

Le caractère conditionné et limité du monde actuel et de l'interprétation de la nature ne connaît pas le concept d'effet des sens, de manifestation, de "révélation" ou de "sens". Elle fonde ses théories sur l'état du savoir grec, sur un *extrait* du devenir soi de l'être humain : "Quand Aristote étudiait les sens de l'humain, son objet d'étude était l'humain individuel naturel, c'est-à-dire un corps, vivant et avec des organes formés". A l'inverse, Ballmer résume ainsi :

"L'objet d'étude correspondant lors de la formation de la théorie des sens de l'anthroposophie est le processus monde/universel entre le début et la fin de la création. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, personne ne songeait, dans l'Occident chrétien, à comprendre l'être humain autrement que comme l'avait déjà compris Aristote. Avec l'apparition de la théorie moderne de l'évolution depuis 1861, les choses ont changé, toute notion fixe de l'humain menaçant désormais de se dissoudre dans le concept de sa genèse. Une étude des sens de l'humain devenait nécessairement une science de l'histoire de l'évolution des sens. En étudiant à son tour les sens de l'humain, et en comprenant par "humain" le processus du monde ou le devenir d'un individu physique vers ce qu'il est déjà depuis toujours avant le devenir, l'anthroposophie a l'objet d'étude approprié à partir duquel les douze sens ou plus de l'humain peuvent être mis en évidence. Tout d'abord, il y a un individu physique invisible achevé, l'univers fermé sur lui-même avant le début du devenir : l'HUMAIN. Cet humain, en tant que processus universel, est son devenir en ce qu'il est depuis toujours. Un humain individuel naturel actuel est un *état d'évolution* de l'HUMAIN, ce qui doit être compris dans le sens où *les éléments pour la construction des organes et des sens de l'humain naturel actuel sont tirés aussi bien du passé que du futur réel de son développement*. De sorte que la



théorie anthroposophique des sens doit dire, par exemple, pour expliquer le "sens de la vie" : *certaines conditions dans l'humain naturel actuel correspondent déjà à ce que l'humain développera un jour dans un avenir lointain, lointain, en tant qu'humain spirituel ou atma. Aujourd'hui, l'humain naturel ne possède pas encore cet atma en lui-même ; il doit encore lui être prêté, pour ainsi dire, par le monde extérieur spirituel environnant (c'est-à-dire par le type), sans qu'il puisse y prendre part. Plus tard, dans un avenir lointain, il l'aura développé en soi-même".* (Marginales II, Conclusion)

236

La conception causale de l' "intervention" vit du postulat impuissant d'un "suprasensible" additif (que le critique de Kienle, le professeur Boeke d'Utrecht, avait déjà critiqué : "Mais je buttait toujours seulement sur le 'sirituel-âme'. Qu'est-ce que c'est ?" Voir plus bas) C'est la raison pour laquelle aucune physiologie universitaire ne pourra s'enthousiasmer pour des considérations psychologiques et morales dans le style de Schad. Le postulat d'un "suprasensible intervenant" est le point faible de toutes les tentatives de la médecine anthroposophique de comprendre Steiner ou de résoudre le "problème nerveux". - Pour les physiologistes et les psychologues normaux, il ne peut y avoir de "problème nerveux", l'insistance sur un tel problème n'encourage nulle part l'intérêt. Seule la question de la nature du "suprasensible" et de son passage au "sensible" peut susciter des réactions, qu'elles soient hostiles ou favorables.

La nature du suprasensible en tant que sens "synthétique" à l'intérieur de l'effet des sens "analytique" s'appelle : Ein-Wicklung, Involution. La dialectique du monde va de la thèse, l'unité de sens ou le type, à l'antithèse, au développement, à l'évolution de la forme du monde sensoriel physique-éthérique jusqu'aux répliques individualisées du type, les corps et les cerveaux humains divins. La synthèse consiste en l'émergence de la conscience par l'invasion de l'astral dans le non-processus du physique-éthérique. Dans la dégradation, dans le réenveloppement, la thèse émerge de l'antithèse sous une nouvelle forme de sens : la synthèse. La dialectique du monde cache le drame du principe originel, du logos, de l'unité sensorielle originelle, du type ou de l'humain-père qui s'inocule dans la création mortelle du monde, afin que celle-ci soit délivrée de l'emprise de la spécialisation ou du "péché" créatural, du monde des sens. Les répliques reçoivent la conscience de soi, dans laquelle le dieu lui-même se livre à la mort, qui doit d'abord lui être infligée de l'extérieur - sur le Golgotha. L'étape suivante consiste à faire de la mort un pouvoir intérieur : le Je devenu humain se retire dans le non-sensible parce qu'il le veut lui-même. La mort est devenue une inversion consciente. Le pouvoir de résurrection a été entièrement transféré à la nouvelle conscience de soi qui accomplit volontairement sa destinée. L'héritage divin est en marche, aucun recoin de l'existence sensorielle n'en est épargné. Le "fou" qui a ha illé en mots ce nouveau mystère ne pouvait pas craindre sa mort.

Tel est le sens profond de la "doctrine de la volonté" de l'humain Rudolf Steiner. Pour la comprendre, il faut la vouloir.

La doctrine de la volonté vise en fin de compte le *problème de la liberté* : "Les humains (définis par Goethe : le paquet de monades, la racaille du monde) sont d'avis qu'ils veulent d'abord et font ensuite. Les anthroposophes, par exemple, veulent faire avancer le monde et leurs actions leur apparaissent comme les conséquences de leur



noble volonté. Mais il n'en résulte que de charmantes illusions. La liberté n'existe en effet que là où le vouloir ne précède pas l'action. L'humain libre ne fait pas ce qu'il veut, mais il veut ce qu'il est en train de faire. C'est un point de vue important. Pour avoir le problème de la liberté, il faut juger l'action. L'*action* est-elle un processus réel dans les événements généraux du monde ? Les physiciens te disent (à juste titre) que seul le monde en tant que tel est un événement et que l'humain individuel qui agit n'est qu'un fragment ridiculement insignifiant dans l'événement du cosmos et en tout cas pas l'auteur de l'événement réel. -- Si quelqu'un venait dire aux physiciens : 'Je suis d'accord avec vous pour dire que votre cosmos n'a pas de sens, c'est-à-dire pas de but et pas d'objectif. Je me permets simplement d'avoir mon action comme le sens et le but du cosmos. Mon action est un événement mondial/universel original. En voulant ce que je suis en train de faire, je suis le libre arbitre/la libre volonté, je suis la liberté

237

du monde, qui coïncide avec sa nécessité' - si donc quelqu'un venait ainsi à le faire, le problème de la liberté serait ainsi posé pour la première fois. ... L'œuvre du peintre est maintenant un reflet de la liberté de l'Un. Lorsque le peintre a terminé son tableau, il sait ce qu'il a voulu. Auparavant, il ne peut pas savoir ce qu'il veut. La situation est un peu délicate, mais on ne peut pas y remédier. La liberté est justement une chose assez paradoxale. (Extrait d'une lettre de Karl Ballmer à Agnes Kern, du 2 octobre 1950, Fz 509, non publiée).

La forêt nous cachait le soleil,
C'est le printemps - me suis-je dit.
Bref, j'ai vu que maintenant, sur Terre,
Les humains devaient devenir des dieux.
Maintenant je savais bien ce qui m'arrivait,
Et comment devenait, ce que je voyais . ⁽²⁴⁴⁾

*

La puissante erreur de l'"intervention" causale d'un "suprasensible" représenté dans une "réalité" représentée empêche la connaissance de la véritable nature du "sensible". Le nominalisme dual du "suprasensible" et du "corporel" attend d'être racheté par le topos du *passer*. Le (quadruple) passer à la manifestation sensible n'a pas de sens sans son inversion : la (quadruple) désagrégation. Le passage donne naissance au topos du devenir-sens par la *mort dans le contenu du sens*, le devenir-organe-sens. La question de la nature du suprasensible n'est pas une question théorique abstraite, elle est la suivante : QUI se manifeste dans les quatre "états d'agrégation", QUI devient organe du sens, QUI crée l' "œuvre des sens" ? - QUI est mouvement et organe de mouvement ? La réponse est donnée dans chaque processus sensoriel : le TYPE humain, dont les SENSORIER/MÉDITER, *en tant qu'événement global du monde*, passe dans l'évidence, devient manifeste. L'organisme humain individuel est la révélation de l'UNITÉ DE SENS dans sa "différence" infinie, qui opère son autoréférence systématique dans l'histoire. Le *Je* abstrait de Fichte, la *ruse de l'idée* de Hegel, la *volonté originelle* de Schopenhauer, l'*inconscient* d'Eduard von Hartmann, - toutes les divinités sont devenues obsolètes par la découverte de la force créatrice originelle en tant



qu'*humain* transcendant qui opère l'ensemble du processus mondial comme un SENSORIER/MÉDITER. Stirner prônait le concret unique et libre, la phénoménologie de Husserl connaît le subjectif dans tout événement, Eddington et C. G. Jung supposent que le monde est une conscience, et seul l'un d'entre eux - un "fou" - exprime la nouveauté bouleversante : Le monde est le FAIRE d'un HUMAIN concret transcendant, qui met hors de lui tout développement comme souvenir de son propre devenir, pour se donner successivement dans ce qui est devenu. Il s'exerce au don lorsque ses frères et sœurs potentiels temporaires ont acquis, par la faute et l'expiation, la dévotion, la gratitude, la discipline et l'*émervaillement* nécessaires pour supporter la douleur infinie que procure le don. L'épreuve est la suivante : *celui qui ne meurt pas avant de mourir se corrompt quand il meurt*. Les créatures humaines doivent aller jusqu'au bout dans le non-sens de toute "existence" pour émerger comme le savoir "secret", comme imagination, inspiration, intuition. ⁽²⁴⁵⁾ Non

(244) Novalis, poème "Es färbte sich die Wiese grün (La prairie se colora de vert)", dernière strophe.

(245) Sur le concept d'esprit libre : celui-ci inclut l'imagination, l'inspiration, l'intuition. Cf. Philosophie de la liberté, chapitre IX, "L'idée de liberté" : "Dans les choses du monde extérieur, l'idée est déterminée par la perception, nous avons fait notre part si nous avons reconnu le rapport entre l'idée et la perception. Il n'en va pas de même pour l'humain. La somme de son existence/être-là n'est pas sans

238

toutes les créatures doivent être confrontées au mystère révélé : que "l'humain est la solution de l'énigme du monde", dans son devenir vers Celui qu'il est déjà depuis toujours. Celui qui devient doit savoir qu'il est tout. Il est "lui-même l'écriture, et lui-même l'essence", il est l'intériorisation, le sens ou le JE dans tous les sens : dans toutes les pressions/touchers, dans la sensation de vie sourde, dans le sentiment de la statique corporelle, de l'équilibre, dans l'odeur, le goût, la vue, la chaleur, les sons, la parole, la compréhension, la rencontre de Je - il vient toujours à la rencontre de soi-même.

De même que l'œil est lumière, les organes sensoriels du mouvement, les plaques terminales / les fuseaux musculaires / les organes tendineux / etc. sont eux-mêmes des mouvements. La force éthérique qui émane des muscles, des tendons et des os en mouvement se transforme en évidence dans ces organes, puis en représentation grâce à la réflexion dans le nerf "moteur", puis en souvenir du mouvement par le biais du cerveau. Le mouvement (directement en tant que tel, pas en tant que chose vue !) est lui aussi "perçu", imaginé et mémorisé, mais d'abord - comme décrit - dans l'état de sommeil, car l' "humain" actuel n'est pas encore capable de percevoir l'intérieur de son corps, il se trouve en "transe" par rapport à eux. Il a un sentiment sourd de la vie, également un sentiment de la statique du corps, il est également pris de vertige lorsqu'il perd l'équilibre, sinon l'intérieur de son corps est un monde scellé : le monde extérieur. Les divins membres physiques et éthériques du corps obéissent cependant déjà aux sentiments et aux représentations (ou plutôt : aux non-représentations) que se fait la conscience de soi en germe. Lorsque l'humain pratique ou "s'entraîne" en "représentant" (en tant que chanteur, artisan, pianiste, danseur,...), les mouvements et l'activité nerveuse qui se déroulent de manière "synchrone" deviennent de plus en plus différenciés, virtuoses et précis. Les organes sensoriels moteurs aux multiples facettes ne sont pas simplement des "par-



ties en mouvement", mais ils *sont* eux-mêmes des mouvements. C'est par eux que la représentation du mouvement rencontre le mouvement, c'est par eux que l'*expérience* (sourde) du mouvement est rendue possible. (N'oublions pas qu'en percevant, l'humain s'unit à ce qu'il perçoit, la représentation d'un "extérieur" à percevoir est une illusion abstraite). - Les intentions de mouvement n'agissent pas directement (par exemple comme "information" de "programmes moteurs") sur les membres, mais ne trouvent un "écho" que dans l' "humain-esprit" cosmique (l'organisation-Je, le TYPE individualisé), lequel écho provenant de la transcendance s'exprime *magiquement* (directement) en mouvement physique, s'objective, se manifeste, "passe". Les lois du monde extérieur, les lois du corps physique, sont refoulées pendant l'état de veille. Les représentations intentionnelles du mouvement sont la préforme provisoire, le premier signe avant-coureur de la capacité d'intuition future, qui a lieu dès à présent lors de chaque mouvement corporel **volontaire** dans le sommeil profond, c'est-à-dire dans la conscience du TYPE individualisé. Le "professeur de conduite" décide quand, comment et où le mouvement a lieu, il s'abandonne de manière désintéressée aux représentations de la conscience de Meier et Müller qui ne se doute de rien. Afin que celles-ci commencent à s'éveiller à elles-mêmes par la culpabilité et l'expiation. Le type se compose du logos (individualisant) (manifeste dans le sang) et de la première hiérarchie (manifeste en tant que muscles irrigués de sang).

être déterminé par lui-même. Son vrai concept d'humain moral (esprit libre) n'est pas objectivement uni d'avance à l'image perceptive de l'humain pour être simplement constaté ensuite par la connaissance. L'humain doit lui-même unir son concept à la perception de l'humain. Le concept et la perception de l'humain ne coïncident ici que si l'humain lui-même les fait coïncider. Mais il ne peut le faire que s'il a trouvé le concept de l'esprit libre, c'est-à-dire son *propre concept*". (Dans la diction anthroposophique : lorsqu'il est parvenu à l'Atma (vulcain), ce qui signifie dans le langage des mystères : "je suis le Verbe" ou "je suis l'Alpha et l'Oméga". -- voir ci-dessus).

239

Le mouvement des membres est aussi le *sensorier* se manifestant du type humain dans ses exemplaires sensoriels, les corps physiques-éthériques. Le penser et le sensorier cosmiques s'effectuent dans le sacrifice d'amour (le "grand sacrifice") de la multiplication et de la libération de soi, qui éduque les divers JE et les corps astraux équivalents au type, les "types", à la faculté de pécher et à l'autonomie. Pourquoi ces organes internes de muscles, de ligaments, de tendons, d'articulations, qui sont les yeux et les oreilles du mouvement, dans lesquels les mouvements se "pensent" : dans lesquels la force motrice s'éteint et émerge comme intériorité, comme évidence, se transforme de l'extérieur du mouvement en intérieur de la perception du mouvement, de l'imagination, du souvenir ?

Il faut toujours faire de nouvelles tentatives pour comprendre la résistance aux deux sorte de nerfs : "Dans le tissu/tissage nerveux, la substance protéique se décompose. Mais elle n'est pas reconstituée dans ce tissu, comme dans l'œuf ou dans d'autres formations, par le fait qu'elle arrive dans le domaine des effets rayonnant sur la Terre, mais elle se décompose simplement. Ainsi, les effets éthériques qui émanent des choses et des processus de l'environnement extérieur par l'intermédiaire des sens, *et ceux qui se forment en utilisant les organes moteurs*, peuvent utiliser les nerfs comme organes le long desquels ils se propagent dans tout le corps". Qu'est-ce qui est dit ici ? L' "utilisation" des organes moteurs produit également des "effets



éthériques", comme ceux qui émanent des choses et des processus de l'environnement extérieur, qui rayonnent à travers les sens. Les nerfs sont les organes qui transmettent aussi à travers tout le corps les irradiations qui se forment par l'utilisation des organes moteurs. -

Plus loin :

"Il y a dans les nerfs deux sortes de processus : la décomposition de la substance protéique et le passage de cette substance en décomposition par la substance éthérique, qui est stimulée dans son écoulement par des acides, des sels, des substances phosphorées et sulfurées. L'équilibre entre les deux processus est assuré par les graisses et l'eau. De par leur nature, ces processus sont des processus pathologiques qui traversent l'organisme de manière continue. Ils doivent être équilibrés par des processus de guérison tout aussi permanents.

Cet équilibre est obtenu par le fait que le sang ne contient pas seulement les processus qui constituent la croissance et les processus métaboliques, mais qu'il a aussi un effet curatif permanent qui s'oppose aux processus nerveux pathogènes". ⁽²⁴⁶⁾

(246) *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, GA 27, chap. VII "L'essence des effets curatifs". - En neurologie, on connaît aujourd'hui comme "acides et sels", entre autres, les processus ioniques de l'électrochimie sur les membranes, les "ions" sont des sels dissous. - "Phosphore et soufre" : l'observation des processus métaboliques pilotés par l'adénosine triphosphate (ATP) y est probablement liée. - "L'équilibre est assuré par les graisses et l'eau" - par exemple, les membranes cellulaires sont une double couche de lipides dans l'eau. - Ces processus pathogènes et fatigants sont équilibrés lorsque le corps est endormi.

240

Bilan énergétique" et "échange d'informations" : J. W. Rohen

Comment Rudolf Steiner est attelé au service de la théorie duale des nerfs

La physiologie en vigueur connaît la teneur des cellules nerveuses en protéines et en phosphore. Pour expliquer le mouvement, on part du principe d'un couplage électromécanique entre les motoneurones, les plaques terminales motrices et les muscles. Les muscles sont innervés par des "signaux" (la "substance à messages" à libérer - acétylcholine et autres - dans les vésicules réagissant au "stimulus" entre les plaques terminales et les "récepteurs" des muscles squelettiques). Dans ce modèle explicatif, l'"évaluation" du mouvement se fait par l'intermédiaire des nerfs musculaires sensibles, qui ont leurs "récepteurs" dans les fuseaux musculaires, les tendons et les organes articulaires. En couplant l'arc réflexe aux "programmes de mouvement" dans la moelle épinière et le cerveau, les plaques terminales motrices sont "commandées" par des potentiels de tension. Ce modèle d'explication a déjà été discuté ci-dessus à l'exemple de la contribution d'Otto Wolff.

Le **professeur J. W. Rohen**, anatomiste et anthroposophe renommé, défend lui aussi cette "innervation" ; il décrit, à l'aide des représentations anthropomorphiques habituelles, les deux sortes de nerfs comme des câblages "conducteurs d'informations" qui, au moyen des "connaissances" (informations) transmises à la moelle épinière et au cerveau, dirigent les mouvements par une "commande ciblée" - comme si Rudolf Steiner ne s'était jamais attaqué à cette sorte de physiologie devenue "folle". Rohen utilise la régulation du trafic routier par des feux de signalisation électroniques



comme image du système de commande neuronal qui "*transporte des informations*". Les explications commencent par une séparation nette entre la fonction nerveuse et les "processus énergétiques", qui s'additionnent dans les cellules individuelles pour former la force musculaire. Sous "métabolisme énergétique" ou "bilan énergétique", Rohen présente les processus chimiques connus. Ces processus à l'intérieur de l'humain sont conçus selon le modèle de la chimie extérieure, au mépris de toutes les données de science de l'esprit sur les différences fondamentales de l'intérieur du corps :

"Nous avons dans le monde extérieur un règne minéral, un règne végétal, un règne animal. Avec aucun de ces règnes, ce que l'humain est à l'intérieur, ce qu'il est aussi corporellement, ne coïncide en quelque sorte véritablement..." ⁽²⁴⁷⁾

Rohen assimile rapidement cette "dépense d'énergie" chimique, telle qu'on la trouve dans toute physiologie scientifique, à la "volonté" - ainsi, d'un seul coup, toutes les complications semblent éliminées, la distinction anthroposophique entre "volonté" et "processus nerveux" semble garantie. En tout cas, cette "volonté" a à voir avec le métabolisme biologique - c'est là l'essentiel. En se basant sur cette assimilation abstraite, Rohen peut présenter au public (non critique) sa physiologie et son anatomie classiques comme de l'"anthroposophie". Mais ce n'est qu'au prix a) d'une dégénérescence de l'intérieur du corps en chimie de cornue, dans le style de la dogmatique actuelle, et par conséquent b) d'une volonté qui n'est qu'un mot pour désigner le regroupement de transformations chimiques de l'énergie qui aboutissent à des mouvements qui sont ensuite "commandés" selon le modèle connu, ici par le système de signalisation lumineuse (signaux rétroactifs et programmes musculaires du cerveau et de la moelle épinière). Rohen procède exactement selon le principe que Steiner caractérise ainsi :

"N'est-ce pas, la vision matérialiste dira simplement : l'humain lui-même est ce [qui se déplace] - et pensera à ce qui est dans l'humain, ce à quoi la vision matérialiste peut justement penser. Ce morceau de cosmos fait de sang, d'os et ainsi de suite, que l'on décrit comme

(247) GA 194, La mission de Michaël, p. 128 s.

241

humain, cela fait bouger les membres ! C'est l'acteur proprement dit" !
(248)

Le 16 janvier 1921, Steiner constate : lors des mouvements arbitraires, le processus métabolique

"s'effectue/se déroule de telle sorte que, même en faisant tout à fait abstraction de ce qui se passe à l'intérieur de l'humain, le métabolisme est en même temps un processus extérieur. J'aimerais dire qu'il se passe là quelque chose pour lequel les limites de la surface du corps humain ne sont pas uniquement et exclusivement déterminantes. Il y a transformation de la substance, mais de telle sorte que cette transformation de la matière qui se produit là s'accomplit en quelque sorte dans l'absolu, dans le *relativement absolu* bien sûr, de sorte qu'on ne peut pas dire que cela n'a de signification que pour l'organisation interne humaine. " ⁽²⁴⁹⁾

Conformément à ses préceptes, Rohen ne peut rien faire, comme l'exemple de Wolff l'a déjà montré, d'un "courant nerveux" continu, d'une lutte pour des nerfs uniques. Le système physiologique classique, ce "morceau de cosmos de sang, d'os et ainsi de suite, que l'on décrit comme l'humain, qui fait bouger les membres" - cet *humain individuel naturel* n'a besoin ici que d'être élargi de manière additive et causale



par les "membres de l'être". Au sein de cet homoncule, les anthropomorphismes inadmissibles pullulent. Rohen : "La fibre nerveuse ne fait donc que déclencher le processus énergétique qui se déroule à l'intérieur de la cellule, mais ne représente pas ce processus lui-même. Le processus énergétique est le véritable processus de la volonté, le système nerveux ne permet que la commande informative, c'est-à-dire la transmission (bien sûr inconsciente) des représentations du mouvement au système musculaire, et non la transmission des processus de la volonté eux-mêmes. Les informations sont nécessaires pour que les processus de mouvement puissent se dérouler de manière ordonnée. Par exemple, le système nerveux a aussi besoin d'informations provenant des nerfs afférents, qui "prennent connaissance" de l'état de contraction respectif des différents muscles, de leur longueur et de leur tension, et les transmettent à la moelle épinière et au cerveau. Par exemple, lorsque le muscle fléchisseur se contracte, le muscle extenseur qui s'y oppose doit être réduit de la même quantité dans son état de contraction. Si cet échange d'informations n'avait pas lieu, il en résulterait des crispations, voire des paralysies, ce qui se produit d'ailleurs en cas de maladie. Pour avoir une comparaison, on peut penser au système de guidage dans la circulation routière. Le trafic est surveillé électroniquement depuis un point central et le flux de voitures sur les routes est dirigé dans les différentes directions par des signaux appropriés (feux rouges ou verts, indications, etc.), ce qui permet d'éviter les embouteillages ou les perturbations du trafic. Personne ne dira que c'est le signal vert (le nerf moteur) qui fait bouger les voitures. Leur mouvement est plutôt dû à la conversion d'énergie dans la machine, parce que les humains ont un objectif précis en tête, où ils veulent aller. La transformation de l'énergie et la commande sont donc deux processus fondamentalement différents, qui correspondent dans l'âme humaine à la volonté et à l'imagination. Tous deux dépendent l'un de l'autre, mais sont essentiellement différents de par leur nature". ⁽²⁵⁰⁾

Les "humains ont un but précis en tête" : c'est pourquoi les voitures arrivent à destination. Sankta Simplicitas ! La tautologie est ouvertement énoncée, pour expliquer l'"humain", il suffit de quelques choses triviales : les signaux rouges et verts, et - l'"humain" lui-même, ici sous la forme des automobilistes déterminés à atteindre leur but. Le non-sens physiologique fait appel à tout l'arsenal de

(248) Stuttgart, 16 octobre 1923, *Erziehung und Unterricht aus Menschenerkenntnis (Éducation et enseignement t à partir d'une connaissance humaine)*, GA 302a, p. 135 s.

(249) 3e cours de science de la nature, GA 323, p. 292

(250) Johannes W. Rohen -- *Le système moteur de l'humain entre le sang et le nerf. Une contribution à la compréhension de la fonction cardiaque centrale - Le Goetheanum* no 49, 5. 12. 2004, p. 8 et suiv.

242

la physiologie "devenue folle" : signaux moteurs, paralysies dues à un manque d'échange d'informations (!), également une variante électronique du centre de commutation télégraphique classique : le centre de contrôle du trafic, etc. Le physiologiste féru de technique oublie toutefois que s'il réfléchissait de manière conséquente à ses analogies techniques, il devrait aboutir à la constatation de Kienle de 1950 selon laquelle une *faculté de perception* anthropomorphique doit être attribuée aux "informations" motrices au niveau des nombreuses bifurcations nerveuses. Sinon, le système trivial n'est pas logiquement cohérent, l'analogie n'est pas valable. La "capacité



de perception" (qui constituait la "bêtise" de Kienle en 1950) devrait alors pouvoir être justifiée plus avant - paradoxalement, les impulsions nerveuses motrices, qui sont justement censées être ici ce qui commande la "conversion d'énergie" des muscles, devraient *de leur côté* déjà être commandées au niveau des bifurcations nerveuses. Comme Rohen fonde son analogie sur les "humains" (les "conducteurs de véhicules"), le problème logique de l'analogie ne saute pas aux yeux. (Pour être valable, l'analogie devrait avoir affaire à des véhicules *sans* conducteur, puisque l'objectif est justement d'expliquer le mouvement intentionnel de l'humain - le conducteur). L'urgence logique de l'explication pourrait bien sûr être résolue à l'aide de panneaux de signalisation aux bifurcations des routes. L'"influx nerveux" cérébral n'aurait plus qu'à apprendre à "lire" pour atteindre le bon "effecteur" (muscle) grâce aux panneaux de signalisation. Comme "l'impulsion nerveuse" est illustrée par "l'humain dans la voiture", l'analogie de Rohen peut naturellement aussi expliquer la "lecture" des panneaux de signalisation, etc. Dans cette explication tautologique, l' "humain" est partout disponible avec ses "objectifs", ses "perceptions" et ses "connaissances". Le *faux* anthropomorphisme est toujours évident au début - plus tard, on en sourit. Conformément à la constatation de Steiner selon laquelle la physiologie devait "perdre auparavant toute raison" pour inventer un système nerveux dual, la raison doit doublement échouer pour ne *pas* reconnaître les "explications" de Rohen comme une insulte, qu'elle soit voulue ou non - car on ne peut pas contredire la nouvelle doctrine de la volonté transcendant le corps de manière plus évidente qu'ici. Ici, une physiologie / biochimie corrompue de fond en comble s'oppose, sous le drapeau anthroposophique, à l'essence humano-cosmique de la *pensée cosmique/à puissance de monde*. (Si le professeur Rohen avait un peu de distance par rapport aux connaissances spécialisées, il n'aurait jamais pu arriver à l'image des feux de signalisation et des "conducteurs de véhicules". La déclaration de base du 8 juin 1919 ne lui serait pas inconnue : "... la "mise en mouvement des muscles ne repose pas sur les soi-disant nerfs moteurs, *mais sur l'union directe de l'âme avec le monde extérieur*". (Cette phrase clé michaélique du cycle *Traitement des questions sociales et pédagogiques par la science de l'esprit* sera évoquée à plusieurs reprises plus loin).

L'effort d'apprendre sans préjugés est épargné à l'académique Wolf dans le lit de sa grand-mère, il n'a pas besoin de déguiser sa voix pour les petits chèvres anthroposophiques non critiques. Les contorsions ne s'arrêtent pas à la mise en cause de Steiner lui-même au profit de la "physiologie délirante". Rohen défend le modèle classique des nerfs moteurs, y compris la fonction de déclenchement et de commande, comme il ne pourrait pas être plus comprimé. Cette variante de la réfutation de Steiner culmine dans le fait que la lutte *contre* les deux types de nerfs est transformée en une prise de position en leur faveur. La nouveauté de la théorie autarcique de la volonté est littéralement engloutie par le paradoxe. Les anciennes thèses sont camouflées dans la peau de mouton d'une anatomie spirituelle. Le "spirituel" réside dans l'idée d'une "individualité" personnelle qui "réalise" sa volonté grâce au corps et à la circulation sanguine. - La contradiction saute aux yeux,

243

par "volonté", Steiner ne peut pas simplement entendre "dépense d'énergie" - le cœur est donc attribué comme lieu d'action à la "volonté" ou à l'"esprit" inconnus.



Mais c'est ici, au milieu du système rythmique, que réside déjà, selon Steiner, l' "âme", le va-et-vient rythmique *entre* le corps et l'esprit, le sentiment rêveur - *entre* les pôles de la dégradation de la matière et de la construction d'une nouvelle matière, entre veiller / représenter et dormir / vouloir.

Rohen ne peut pas chercher l' "esprit" comme "volonté", car il ne *connaît pas du tout* la "volonté" en raison de ses prémisses. Ses explications sur la position de Steiner en physiologie nerveuse étonnent par leur manque flagrant d' "innocence". L'image des conducteurs de véhicules au carrefour dépasse certes encore, par son contenu mythologique, l'image classique de la station télégraphique ou de la connexion des neurones - une manière désinvolte d'expliquer le monde de manière tautologique fait partie de l'habitus normal d'une science qui a "perdu la raison". L'annexion de l'image triarticulée de l'humain à l'attention de *cette* variante de la "folie", du dogmatisme invétéré, est bien plus fatale. Pour ne pas se tromper sur son immense savoir spécialisé, il *doit* le déplacer du royaume des "bilans énergétiques" chimiques vers le cœur. L' "esprit" perd ainsi *la scène* où il est effectivement "palpable" : en tant que *construction* de substance et de force, en tant que "matière cosmique, force terrestre". Steiner :

"Le spirituel humain s'immerge complètement dans le métabolisme, de sorte qu'il disparaît même en tant que spirituel. On ne le retrouve pas. On ne le retrouve pas non plus empiriquement. ... entre l'intention et le fait accompli, la volonté qui se déroule descend entièrement dans la matière de l'organisme physique. On peut suivre cela de près par l'intuition ; elle descend dans l'essence la plus intime de l'organisme. L'acte de volonté va jusqu'au métabolisme. ... C'est exactement comme si je devais d'abord brûler quelque chose dans mon bras, lorsque j'en ai besoin pour exprimer ma volonté. Il faut d'abord que quelque chose disparaisse ... -, il faut d'abord que quelque chose de matériel soit détruit pour que la volonté puisse s'asseoir. Là où il y a de la matière, le spirituel doit se fixer. C'est l'essence de la connaissance intuitive. Vous n'arriverez pas à l'explication des processus métaboliques dans l'humain si vous ne la cherchez pas avec la connaissance intuitive". ⁽²⁵¹⁾ (cf. ci-dessus)

La théorie de la volonté de Rohen est un exemple parfait de ces hypothèses qui partent "*d'une régulation des processus organiques immédiatement par des influences psychiques*" et qui sont donc "*insoutenables du point de vue de science de la nature*". ⁽²⁵²⁾ La comparaison des nerfs moteurs avec un système de gestion du trafic, commentée ci-dessus, se trouve aussi dans le livre de Rohen "Eine funktionelle und spirituelle Anthropologie (Une anthropologie fonctionnelle et spirituelle)" (p. 65). Ce livre documente un spiritisme insoutenable, qui fait intervenir une volonté (psychique) personnelle dans un appareil biochimique du corps. Cette manière de traiter Steiner par Rohens est (au moins) *négligente*. Il note certes à juste titre que "Steiner a rompu de manière décisive avec les conceptions traditionnelles selon lesquelles tout ce qui est psychique est basé sur des processus physiologiques dans le système nerveux" (p. 30), mais il reste malgré tout aveugle face au nouveau concept de volonté. La nouvelle vision du monde sait que la volonté est la force originelle active qui produit toute "évidence" (matière, énergie) à partir de la forme originelle, de l' "ancienne" tête, qui s'occupe de l'ontogenèse des êtres individuels par une transformation permanente de la "nature" phylogénétique. La volonté est la force originelle active, la vitesse ou le mouvement qui laisse tout *émerger*, l'absolu, le "divin", le "commence-



ment" par excellence. Dans l'anatomie et la psychologie courantes, la "volonté" est donc attribuée au système nerveux, car pour le mouvement du

251 Op. cit. 26 octobre 1922, GA 314, p. 94

252 *Philosophie et anthroposophie / Les fondements psychologiques et la position épistémologique de l'anthroposophie*, GA 35, p. 140 s.

244

corps un sujet psychique doit être trouvé, qui est attribué, selon les goûts, au corps entier (Weizsäcker), au système rythmique (Rohen) ou au cerveau (Roth, Singer, Prinz). Dans toutes ces théories, il n'y a pas de volonté au sens de Steiner ; les phénomènes de volonté sont partout attribués à une chose corporelle naturaliste et sensorielle, Weizsäcker faisant toutefois exception avec son interprétation du corps entier ("Gestaltkreis").

Regard croisé sur Benjamin Libet - the "conscious mental field" (le champ mental conscient)

Le développement du "chercheur de la volonté" américain Benjamin Libet (1916-2007) est intéressant parce que celui-ci s'est vu contraint, au cours de ses recherches sur la réaction, de postuler l'existence d'un "champ mental conscient" ("conscious mental field, CMF") relativement autarcique, qui présuppose le cerveau mais le transcende : [traduction automatique de l'anglais >] "Le CMF n'est pas un phénomène cartésien dual ; il n'est pas séparable du cerveau. Au contraire, il est proposé d'être une propriété systémique localisable produite par des activités neuronales appropriées, et il ne peut exister sans elles. Encore une fois, ce n'est pas un 'fantôme' dans la machine. Mais, en tant que système produit par des milliards d'actions de cellules nerveuses, il peut avoir des propriétés qui ne sont pas directement prévisibles à partir de ces activités neuronales. C'est un phénomène non physique, comme l'expérience subjective qu'il représente. Le processus par lequel le CMF émerge de ses éléments contributifs n'est pas descriptible. *Il doit simplement être considéré comme un nouveau phénomène fondamental 'donné' dans la nature, qui est différent des autres 'donnés' fondamentaux, comme la gravité ou l'électromagnétisme*". ⁽²⁵³⁾

Libet part lui aussi naturellement du principe que le mouvement musculaire est commandé par les nerfs, mais se voit *lui-même* contraint de supposer un "champ de force" spécifique à la conscience pour l'activité cérébrale qui déclenche le mouvement. Pour étayer sa thèse, il compare ce champ - (bien qu'il le laisse simultanément émerger des processus neuronaux !) - à la gravitation et à l'électromagnétisme. Le terme "champ" est une sorte d'interprétation spatiale de ce que G. Roth, par exemple, postule comme "cerveau réel", plus dans le style de la tradition idéaliste européenne. Tant la variante américaine que la variante allemande de l'hypothèse d'une grandeur métasensorielle, mais néanmoins "réelle", *derrière* ou à côté du cerveau indiquent que l'époque de l'anthropologie triplement différenciée finira par entrer dans le domaine du "discutable".

Libet a aussi été discuté par l'anthroposophe **Thomas Meyer**, celui-ci critique Libet du point de vue suivant : "Le cerveau n'est pas considéré comme un appareil de prise de conscience des représentations, mais comme leur *producteur*". ⁽²⁵⁴⁾ Meyer néglige le



fait que Libet lui-même, pour des raisons empiriques et logiques, se voit contraint de supposer un "champ de conscience" (non physique), qu'il *relie* - en accord avec la doctrine de la matière de Steiner - aux processus cérébraux, comme une condition réciproque. Selon Steiner, la "matière" est en soi une "chose de l'esprit" (Ballmer : *Erinnerung des N. N.*) - dans la mesure où la recherche empirique sur la nature, si elle est suffisamment impartiale, va dans le sens de la recherche empirique sur l'esprit. Pour sa critique, Meyer se réfère précisément aux explications de Steiner tirées du cycle "Der menschliche und der kosmische

253 Benjamin Libet, *Reflections on the interaction of the mind and brain. Progress in Neurobiology* 78 (2006) p. 322-326.

254 *Der Europäer (L'Européen)*, mai 2007, n° 7, p. 5

245

Gedanke (Pensées humaines et cosmiques - cf. l'introduction de cet écrit), qui documentent la "nouvelle" compréhension de la matière. Voici encore une fois la ligne de pensée sous forme condensée, qui décrit l'activité cérébrale comme un "petit" analogue à l'activité de la volonté. De ce point de vue aussi, ce qui est contenu dans les "thèses de Bologne" devient à nouveau clair - dans la pensée présentée, comme dans les choses perçues, comme dans les propres mouvements, comme dans le propre destin : le Je se perçoit *de l'extérieur*. Le cerveau est un instrument qui ne *produit* pas les pensées, mais (par le biais des mouvements "atomistiques") la représentation de celles-ci : il doit "*se laisser représenter les pensées*" - le cerveau "*doit d'abord être là*" afin que là des "*notes et des gravures*" puissent y être prises. - Le "libre arbitre" des humains consiste en ce qu'ils sont d'abord ignorants des hiérarchies cosmiques (en tant que leurs "penseurs", logiciens, moteurs, auxquels les créatures humaines permettent le *représenter cosmique*). (Dans la mesure où le lecteur se heurte au fait que Rudolf Steiner s'exprime ici partout et constamment de manière abondante, il convient de rappeler entre-temps que le présent ouvrage doit *aussi* servir à rassembler du "matériel" pour une "doctrine" empirique des nerfs et du métabolisme - ou doctrine de la représentation et de la volonté) :

Tout d'abord, cette *activité* de pensée [donc pas le représenter ordinaire] s'empare du cerveau, respectivement du système nerveux central quelque part, exerce une activité, déplace, disons pour ma part, les parties atomistiques d'une manière ou d'une autre, *les amène en un quelque mouvement*. Elles deviennent ainsi un appareil à miroir, et la pensée est réfléchi et l'âme en prend conscience en tant que telle. Nous devons donc distinguer deux phases : d'abord, le travail cérébral pour l'expérience physique extérieure à partir du spirituel ; ensuite, la perception se produit après que le travail cérébral préparatoire à cette perception a été effectué par l'âme. Chez l'humain ordinaire, le travail cérébral reste entièrement dans le subconscient ; il ne perçoit que le reflet. Chez l'humain qui fait des recherches occultes, il faut vraiment commencer par vivre la préparation. Il faut vivre comment on doit y verser l'activité de l'âme et d'abord préparer le cerveau *pour qu'il se laisse aller à vous présenter la pensée*. ... Mais le cerveau doit d'abord être là ; alors l'activité de l'âme spirituelle peut creuser ses petites gravures, on voudrait dire inscrire ses notes et ses gravures dans le cerveau. *Le cerveau doit donc être là dans sa forme principale, dans sa chose principale*". - Mais l'humain tout entier est également construit sur le modèle de la relation entre l' "activité



pensante" et le cerveau, la même "activité pensante" construit le corps humain en mouvement, comme un miroir :

"L'humain est construit selon les pensées du cosmos. Le cosmos est le grand penseur qui grave en nous notre forme jusqu'au dernier ongle, comme notre petit travail de pensée fait les petites gravures dans le cerveau pendant la vie quotidienne. De même que notre cerveau est sous l'influence du travail de la pensée - c'est-à-dire uniquement en ce qui concerne les petites parties où des gravures peuvent être faites - de même notre être humain tout entier est sous l'influence du travail cosmique de la pensée...

Nous sommes pensés à partir du cosmos. Le cosmos nous pense. Et comme nous faisons de petites gravures dans notre cerveau dans notre petit travail de pensée quotidien ... de même, les êtres des hiérarchies cosmiques agissent de telle sorte qu'ils accomplissent la grande activité de pensée qui grave dans le monde des choses plus importantes que nous avec notre activité de pensée quotidienne. C'est ainsi que se produisent non seulement les petites gravures minuscules qui

246

se reflètent en détail comme nos pensées, *mais nous sommes nous-mêmes, dans tout notre être, ce qui apparaît aux êtres des hiérarchies supérieures comme leurs pensées.* De même que nos petits processus cérébraux reflètent nos petites pensées, de même, en étant gravés dans le monde, nous reflétons les pensées du cosmos. En pensant, les hiérarchies du cosmos pensent par exemple nous, les humains. *De même que de nos petites particules cérébrales viennent nos petites pensées, de même de ce que font les hiérarchies, et dont nous faisons nous-mêmes partie, viennent leurs pensées.* De même que les parties de notre cerveau sont pour nous des appareils de réflexion que nous travaillons d'abord pour nos pensées, de même nous - nous, petits êtres - sommes ce que les hiérarchies du cosmos *préparent pour leurs pensées.* Dans un certain sens, nous pouvons donc dire que nous pouvons nous sentir vis-à-vis du cosmos comme une petite partie de notre cerveau pourrait se sentir vis-à-vis de nous-mêmes. Mais aussi peu que nous soyons spirituellement ce que notre cerveau est, les entités des hiérarchies spirituelles ne sont naturellement pas "nous". *C'est pourquoi nous sommes autonomes par rapport aux entités des hiérarchies supérieures.* Et nous pouvons dire : d'une certaine manière, nous les servons pour qu'elles puissent penser à travers nous ; mais nous sommes en même temps des entités indépendantes qui ont leur propre existence en elles, comme même, d'une certaine manière, les particules de notre cerveau ont leur propre vie.

C'est ainsi que nous trouvons le lien entre la pensée humaine et la pensée cosmique. La pensée humaine est la régente du cerveau ; la pensée cosmique est une telle régente que ce qu'elle doit accomplir nous appartient à nous-mêmes avec tout notre être. Seulement, comme elle ne peut pas toujours, à cause de notre karma, tourner vers nous toutes ses pensées de la même manière, nous devons être édifiés selon sa logique". ⁽²⁵⁵⁾

Par analogie avec le "champ de conscience" au niveau du cerveau ("conscious mental field)" de l'Américain Libet, on peut s'attendre, dans le cadre de la découverte du principe d'auto-organisation des corps organiques, au postulat d'un "champ de mouvement" (par ex. "motoric mental field"), si l'on pense que les thèses cérébrales de Libet sont étendues au corps entier. Une sorte de variante européenne d'une telle théorie aérienne est déjà prévue dans le Gestaltkreis de von Weizsäcker. - (Fin de



l'aperçu sur B. Libet.)

Chez Steiner - en comparaison avec von Weizsäcker - la volonté est cette énergie fondamentale "cosmique", physiquement *constitutive*, ou "activité de pensée", qui agit, force, forme, façonne, modifie par le soleil et les planètes, individualisée dans les organes internes des corps, à partir de l'infinie p é r i p h é r i e derrière le ciel des étoiles fixes. (Cette périphérie à partir de laquelle les morts considèrent l'*extérieur* des humains de la Terre comme leur *intérieur*, respectivement : l'*intuitif*). Cette énergie fondamentale "rayonne" en tant que "force" en direction des points centraux, des points de direction de l'énergie, des centres de gravité de toutes sortes, qui s'entourent de leurs "masses", lesquelles sont les produits de forme statiques et dynamiques de la périphérie. Des supernovas aux mouvements des planètes, des roches aux cristaux de neige ruisselants en passant par le monde végétal en croissance, du ver de terre au papillon jusqu'au mammifère intelligent, toutes les "choses" du monde sont tendues entre l'agitation de la naissance, de l'expansion, de la formation et du mouvement d'un côté, et l'agitation du flétrissement, de la mort, de la désintégration et de la décomposition de l'autre. La tension entre la volonté du monde en expansion et en création (l'activité cosmique de "pensée" : force estivale, mouvement, rayonnement, vie) et la conscience en contraction (la mort terrestre : Force d'hiver,

255 Berlin, 23 janvier '914, *La pensée humaine et la pensée cosmique*, GA '51, p. 71 s.

247

arrêt, masse, déformation, réduction de la tension, mort) n'est pas à proprement parler une "polarité", dans la mesure où il n'y a pas deux points polaires symétriques, mais une "projection" entre le point et la sphère, une "aspiration et pression" dynamique et rythmique, une "mort et résurrection", une transsubstantiation permanente, une transdynamisation, le remplacement d'une masse et d'une énergie disparues par une nouvelle masse et une nouvelle énergie, une disparition / un devenir fluctuants. Le "tout" n'apparaît que de manière limitée - dans le minéral, seulement le centre "terrestre", dans le végétal, seulement le centre élargi au soleil et aux planètes, dans l'animal, seulement le système planétaire élargi au zodiaque, mais dans l'humain, le tout lui-même, en tant que "JE", qui ne prend conscience de soi que comme "information" ou "intelligence", et ne représente donc pas encore le monde entier comme un véritable soi. - Dans le cerveau au repos, qui nage dans l'eau du cerveau, l'événement cosmiquement vivant de l'esprit a son point central. Le mouvement s'éteint ici pour devenir conscience, le mouvement est "imaginé" dans le nerf (non pas en tant que processus vu, mais en tant que mouvement même - ce n'est pas encore une "réalité", mais est endormi). La représentation du mouvement est toujours aussi un mouvement, car la volonté périphérique du monde ne peut pas s'empêcher de penser lorsqu' e l l e se représente soi-même, comme pôle de mort de son soi : comme la pensée-limite aveugle voulant dans ses exemplaires, les Meier et les Müller. - A i n s i , la "conscience" ou la pensée-limite ou le représenter (envisager) des "pailleurs-Je" devient un mouvement, à partir d'un "point" de masse mourant, qui e s t une "information" devenue matière, un esprit mourant : le cerveau. Dans le livre *Théosophie*, il est dit : dans le système nerveux de l'humain "formé en un cerveau parfait, nous avons devant nous, de manière sensoriellement visible, ce qui tra-



vaillent sur les plantes et les animaux en tant qu'entité de force non sensorielle". La périphérie créatrice du monde, la tête macrocosmique, se reflète dans la tête de l'humain, dans le "sensorium", le cerveau qui regroupe les sens. La substance nerveuse est une sécrétion interne de matières terrestres, un noble "tas de fumier" destiné à "fertiliser les champs de l'esprit". - Il convient ici de renvoyer encore une fois à ces clarifications de la *Philosophie de la liberté* (chap. 9) qui concernent le lien entre la pensée, le Je conscient et l'action de la volonté :

"Celui qui marche sur un sol amolli, ses empreintes de pas se creusent dans le sol. On ne sera pas tenté de dire que les formes des traces de pas ont été poussées par des forces du sol, depuis le bas. On n'attribuera pas à ces forces une part de responsabilité dans l'apparition des formes d'empreintes. De même, celui qui observe sans préjugé l'essence de la pensée n'attribuera pas de part à cette essence aux traces dans l'organisme du corps, qui se forment parce que la pensée prépare son apparition à travers le corps. (L'auteur a exposé dans différentes directions, dans des écrits qui ont suivi ce livre, comment la conception ci-dessus s'applique à la psychologie, à la physiologie, etc. Nous n'avons voulu indiquer ici que ce qui résulte de l'observation impartiale de la pensée elle-même). - Mais une question significative surgit ici. Si l'organisation humaine n'a aucune part dans l'essence de la pensée, quelle est la signification de cette organisation au sein de l'être total de l'humain ? Eh bien, ce qui se passe dans cette organisation par la pensée n'a rien à voir avec l'essence de la pensée, mais bien avec la formation de la conscience-Je à partir de cette pensée. C'est à l'intérieur de l'essence propre de la pensée que se trouve le vrai "Je", mais pas la conscience-Je. C'est ce que comprend celui qui observe la pensée sans préjugés. Le "Je" se trouve à l'intérieur de la pensée ; la "conscience-Je" apparaît du fait que les traces de l'activité de pensée s'inscrivent dans la conscience générale dans le sens indiqué ci-dessus. (La conscience-Je naît donc de l'organisation du corps. Mais il ne faut pas confondre cela avec l'affirmation selon laquelle la conscience-Je, une fois née, reste dépendante de l'organisation du corps. Une fois née, elle est intégrée à la pensée et partage désormais son

248

entité spirituelle). La 'conscience-Je' est construite sur l'organisation humaine. C'est de celle-ci que découlent les actes de volonté. Dans le sens des explications précédentes, un aperçu du rapport entre la pensée, le Je conscient et l'acte de volonté ne pourra être obtenu que si l'on observe d'abord comment l'acte de volonté découle de l'organisation humaine". (*Philosophie de la liberté*, 14^e édition, p. 148s.)



Pour contraster avec l'assimilation séduisante de la "volonté" au bilan énergétique - ce cluster abstrait de l'"ancien" (conscience) et du "nouveau" (volonté) - la patience du lecteur est maintenant mise à rude épreuve par

trois longues explications de Steiner

sur la théorie de la substance et sur la véritable dimension du système des membres

avant de poursuivre la discussion de la physiologie nerveuse de J. W. Rohens. Il faut toujours aborder le "domaine spécialisé" de l'anatomie sous l'angle des principes, de la "vision du monde". Le premier passage se réfère à l'approche de Rohen (et de Wolff) de la chimie des substances, du "bilan énergétique". Il s'agit d'une ligne de pensée tirée de la **s u b s t a n c e d o c t r i n a i r e** du livre "Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst..." (Fondements pour une extension de l'art de guérir). (chapitres 3 à 5) :

A) "Substance capable de sensibilité" et "substance capable d'esprit"

"L'illusion selon laquelle les substances du monde extérieur continuent d'agir dans l'organisme avec leur spécificité provient du fait que cela apparaît ainsi devant le mode de pensée chimique habituel. Celle-ci se laisse aller à croire, après ses recherches, que l'hydrogène, par exemple, est présent dans l'organisme comme il l'est dans la nature extérieure, parce qu'il se trouve dans les aliments et les boissons ingérés comme nourriture, et ensuite à nouveau dans les produits d'excrétion : l'air, la sueur, l'urine, les fèces et dans les sécrétions, par exemple la bile. - Aujourd'hui, on ne ressent pas le besoin de se demander ce qui s'est passé dans l'organisme avec ce qui apparaît comme hydrogène avant l'entrée dans l'organisme et après la sortie. - On ne demande pas ce que traverse l'hydrogène apparaissant dans l'organisme ? ...

L'observation montre que les phénomènes de la vie ont une toute autre orientation que ceux qui se déroulent dans l'inerte. Pour ces dernières, on peut dire qu'elles se montrent dominées par des forces qui rayonnent à partir de l'essence de la matière, du centre - relatif - vers la périphérie. Les phénomènes de vie montrent la matière dominée par des forces qui agissent de l'extérieur vers l'intérieur, vers le centre - relatif -. Lors du passage à la vie, la matière doit se soustraire aux forces exo-rayonnantes et se soumettre aux forces intra-rayonnantes.

Or, toute substance terrestre et tout processus terrestre ont leurs forces rayonnantes issues de la Terre et en commun avec elle. Elle est une telle substance, comme la chimie la considère, uniquement en tant que composant du corps terrestre. Si elle prend vie, elle doit cesser d'être une simple partie de la Terre. Elle sort de la communauté avec la Terre. Elle est incluse dans les forces qui rayonnent de tous côtés vers la Terre depuis l'extraterrestre. Si l'on voit une matière ou un processus se développer en tant que vie, alors



on doit se représenter qu'il se soustrait aux forces qui agissent sur lui comme si il venait du centre de la Terre, et qu'il entre dans le domaine d'autres qui n'ont pas de centre, mais une périphérie. Ces forces agissent de tous côtés, comme si elles tendaient vers le centre de la Terre. Elles devraient dissoudre, déchirer la matière du domaine terrestre complètement sans forme, si les effets des corps célestes extraterrestres ne se mêlaient pas à cet espace de forces, modifiant la dissolution. On peut observer dans les plantes ce qui entre en ligne de compte. Les substances de la Terre sont, dans les plantes, soulevées du domaine hors des effets terrestres. ...

La plante absorbe en permanence, au cours de sa vie, les forces éthériques qui rayonnent sur la Terre. Mais l'humain les porte en lui de manière individualisée dès sa période embryonnaire. Ce que la plante reçoit ainsi du monde, l'humain le prélève en lui pendant sa vie, car il l'a déjà reçu dans le ventre de sa mère pour se développer. Une force qui est en fait cosmique à l'origine, destinée à rayonner sur la Terre, agit à partir des poumons ou du foie. Elle a subi une métamorphose de sa direction.

On devra donc dire que l'humain porte en lui l'éthérique d'une façon individualisée. De même qu'il porte en lui le physique sous la forme individualisée de son corps physique et de ses organes corporels, il porte justement ainsi l'éthérique. Il a son corps éthérique particulier comme son corps physique particulier. Pendant le sommeil, ce corps éthérique reste lié au corps physique et lui donne la vie ; il s'en détache seulement dans la mort. ...

Chez la plante, il résulte du jeu de forces caractérisé une alternance entre un état de connexion aux forces rayonnantes de la périphérie et un état de déconnexion. L'être végétal se divise ainsi en deux membres. L'un est tourné vers la vie, il se trouve entièrement dans le domaine de la circonférence/périphérie ; ce sont les organes qui bourgeonnent, croissent et portent des fleurs. L'autre vise l'inanimé, il reste dans le domaine des forces d'irradiation, il comprend tout ce qui durcit la croissance, donne un appui à la vie, etc. C'est entre ces deux membres que la vie s'enflamme et s'éteint ; et la mort de la plante n'est que la prédominance des effets de la part des forces extra-rayonnantes par rapport à ceux des forces intra-rayonnantes.

Chez l'animal, une partie de la substance est entièrement retirée du domaine des deux forces. Il en résulte une autre structure que chez la plante. Il se forme des organes qui restent dans le domaine des deux forces et d'autres qui en sortent. Il en résulte des interactions entre les deux formations d'organes. Et c'est dans ces interactions que réside la raison pour laquelle la substance animale peut être porteuse de la sensibilité. Une conséquence en est la différence d'aspect et de nature entre la substance animale et la substance végétale.

Dans l'organisme animal, il existe un domaine de forces qui est indépendant de celui qui émane de la Terre et qui y pénètre. En plus des forces physiques et éthériques, il existe encore le domaine astral dont nous avons déjà parlé d'un autre point de vue. Il n'y a pas lieu de s'offusquer du terme "astral". Les forces extra-rayonnantes sont les forces terrestres, les forces intra-rayonnantes sont celles du cercle/de l'environnement cosmique de la Terre ; dans l' "astral", il y a quelque chose de disponible qui est supérieur aux deux types de forces. C'est ce qui fait de la Terre elle-même un corps



cosmique, une 'étoile' (astrum). Par les forces physiques, elle se sépare de l'univers, par les forces éthériques, elle laisse celui-ci agir sur elle ; par les forces 'astrales', elle devient une individualité autonome dans l'univers.

250

Dans l'organisme animal, l'astral est une structure indépendante et autonome, comme l'organisme éthérique et l'organisme physique. On peut donc parler de cette structure comme du "corps astral".

On ne peut comprendre l'organisation animale que si l'on considère les interactions entre le corps physique, le corps éthérique et le corps astral. Car tous trois sont présents de manière indépendante en tant que membres de l'organisation animale ; et tous trois sont aussi différents de ce qui existe en dehors d'eux comme corps dépourvus de vie (minéraux) et comme organismes vivifiés par des végétaux. ...

Dans le corps astral, l'organisation animale se manifeste à l'extérieur comme forme entière et à l'intérieur comme organisation des organes. Et la substance animale sensible est un résultat de ce corps astral en formation. Si cette formation est menée jusqu'à son terme, l'animalité se forme. Chez l'humain, elle n'est pas menée à son terme. Elle est arrêtée, entravée, en un certain point de son parcours.

Dans la plante est disponible la substance qui est transformée par les forces qui rayonnent sur la Terre. C'est la substance vivante. Elle est en interaction avec la substance inerte. Il faut s'imaginer que dans l'être végétal, la substance vivante est continuellement séparée de la substance inerte. En elle, la forme végétale apparaît comme le résultat des forces qui rayonnent sur la Terre. *Il en résulte un flux de substances. Le dépourvu de vie se transforme en vivant ; le vivant se transforme en dépourvu de vie. C'est dans ce courant que se forment les organes végétaux.* [On se souvient de l'ensemble des voies nerveuses comme d'une plante toujours en train de se faner. P. W.]

Chez l'animal, la *substance ressentante* naît de la substance vivante, comme chez la plante, la substance vivante naît de la substance inerte. Il y a un *double flux de substance*. La vie n'est pas amenée à l'intérieur de l'éthérique jusqu'à la vie formée. Elle est maintenue dans le flux ; et la formation se glisse dans la vie qui coule à travers l'organisation astrale.

Chez l'humain, ce processus est aussi maintenu dans le flux. La *substance ressentante* est attirée dans le domaine d'une autre organisation. On peut appeler cela l'organisation-Je. La *substance ressentante se transforme encore une fois*. Il en résulte un triple flux de substance. La forme humaine intérieure et extérieure y prend naissance. Elle devient ainsi le support de la vie de l'esprit consciente de soi. *Jusque dans les plus petites parties de sa substance, l'humain est, dans sa configuration, le résultat de cette organisation-Je. ...*

Chez l'animal, une double sécrétion et une double excrétion sont en cours. A la transformation végétale, qui n'est pas menée à son terme, mais est maintenue en cours, s'ajoute la transformation de la substance vivante en substance sensible. Celle-ci se sépare de la simple vie. On a affaire à une substance qui tend vers l'être sensible et à une autre qui s'en éloigne pour tendre vers la pure vie.

Mais il y a dans l'organisme une interaction entre tous ses membres. C'est pourquoi



l'excrétion vers le dépourvu de vie, qui chez la plante se rapproche fortement du dépourvu de vie extérieur, du minéral, est encore loin de ce minéral. Ce qui apparaît dans la formation de l'écorce de la plante comme *formation de substance*, qui est sur le chemin du minéral et qui se détache à mesure qu'elle devient plus minérale, apparaît dans l'animal comme produits d'excrétion de la digestion [engrais]. Elle est plus éloignée du minéral que la sécrétion végétale.

251

Chez l'humain, la *substance ressentante* est séparée de celle qui devient ensuite *porteuse de l'esprit conscient de soi*. Mais il y a aussi une séparation continue, en ce sens qu'il se forme une substance qui aspire à la pure *faculté d'éprouver*. L'animalité est présente à l'intérieur de l'organisme humain comme une sécrétion continue.

Dans l'état de veille de l'organisme animal, la sécrétion et la formation de ce qui est séparé, ainsi que la séparation de la substance sensible, sont sous l'influence de l'activité astrale. Chez l'humain, s'y ajoute l'activité de l'organisme-Je".

Notez que chez l'humain, il n'y a pas seulement la sensation et l'esprit, mais aussi la *substance capable de sensation et la substance capable d'esprit*. Dans le chapitre 6 de ce livre sur l'élargissement de l'art de guérir, la théorie des substances est développée en ce qui concerne le sang, les muscles et la formation des nerfs :

B) Trois domaines nerveux :

"Les activités des différents organismes humains par rapport à l'ensemble de l'organisme se retrouvent de manière particulièrement impressionnante dans la formation du sang et des nerfs. Comme la formation du sang s'effectue par la transformation des substances alimentaires absorbées, l'ensemble du processus de formation du sang est sous l'influence de l'organisation-Je. L'organisation-Je agit depuis les processus qui se déroulent en accompagnement de la sensation consciente - dans la langue, dans le palais - jusqu'aux processus inconscients et subconscients - dans la pepsine, le pancréas, l'action de la bile, etc. Cela continue jusqu'à ce que le sang rencontre l'air - l'oxygène - dans le processus respiratoire. C'est là que le corps éthérique exerce son activité principale. Dans le gaz carbonique expiré, on a affaire, avant qu'il ne quitte le corps, à une substance de préférence uniquement vivante - non sensible et non morte. (Est vivant tout ce qui porte en soi l'activité du corps éthérique.) La majeure partie de ce gaz carbonique vivant quitte l'organisme, mais une petite partie continue d'agir dans l'organisme dans les processus qui ont leur centre dans l'organisation de la tête. Cette partie montre une forte tendance à se transformer en quelque chose d'inanimé, d'inorganique, bien qu'elle ne devienne pas complètement inerte/dépourvue de vie.

Dans le système nerveux, c'est l'inverse qui se produit. Dans le système nerveux sympathique, qui traverse les organes digestifs, c'est surtout le corps éthérique qui règne. Les organes nerveux qui entrent en ligne de compte ne sont, par eux-mêmes, que des organes vivants. L'organisation astrale et l'organisation-Je n'agissent pas sur eux en les organisant de l'intérieur, mais de l'extérieur. C'est pourquoi l'influence de l'organisation-Je et de l'astral qui agit dans ces organes nerveux est forte. Les affects



et les passions ont un effet durable et important sur le système nerveux sympathique. Le chagrin et les soucis détruisent progressivement ce système nerveux.

Le système nerveux de la moelle épinière, avec toutes ses ramifications, est celui dans lequel l'organisation astrale intervient de manière privilégiée. Il est donc le support de ce qui est psychique/d'âme chez l'humain, des processus réflexes, mais pas de ce qui se passe dans le Je, dans l'esprit conscient de soi.

Les nerfs crâniens proprement dits sont ceux qui sont soumis à l'organisation du Je. Chez eux, les activités de l'organisation éthérique et astrale sont en retrait.

On voit que trois régions se forment ainsi dans l'organisme global. Dans la zone inférieure, les nerfs, de préférence innervés par l'organisme éthérique, coopèrent avec la substance sanguine, qui est principalement soumise à l'activité de l'organisation-Je. C'est dans cette région que se trouve, pendant l'époque du développement embryonnaire et post-embryonnaire, le point de départ pour

252

toutes les formations d'organes liées à la vivification interne de l'organisme humain. Pendant la formation embryonnaire, cette zone encore faible est alimentée en influences vivifiantes et formatrices par l'organisme maternel environnant. Ensuite, une zone intermédiaire entre en ligne de compte, dans laquelle les organes nerveux, influencés par l'organisation astrale, agissent conjointement avec les processus sanguins qui dépendent également de cette organisation astrale et, dans sa partie supérieure, de l'organisation éthérique. C'est ici que se trouve, pendant la période de formation de l'humain, le point de départ pour la formation des organes qui transmettent la mobilité externe et interne, par exemple pour toute formation musculaire, mais aussi pour tous les organes qui ne sont pas des muscles proprement dits et qui pourtant provoquent la mobilité. - Un domaine supérieur est celui où les nerfs, qui se trouvent sous le Je organisateur interne, coopèrent avec les processus sanguins, qui ont une forte tendance à se transformer en minéral inerte/dépourvu de vie. Pendant l'époque de la formation de l'humain, c'est le point de départ de la formation des os et de tout ce qui sert d'organe de soutien au corps humain.

On ne comprendra le cerveau de l'humain que si l'on peut voir en lui la tendance à la formation des os, qui est interrompue lors de sa toute première apparition. Et l'on ne comprend la formation des os que si l'on reconnaît en elle une action d'impulsion cérébrale complètement achevée, traversée de l'extérieur par les impulsions de l'organisme moyen, où des organes nerveux d'origine astrale sont actifs conjointement avec la substance sanguine conditionnée éthériquement".

Telle est la ligne de pensée concernant le concept de substance, tirée du livre de base d'anatomie médicale "Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst Fundamental pour l'élargissement de l'art de guérir)". Les "nerfs moteurs" ne s'y trouvent nulle part, mais bien la substance capable de sensation et d'esprit. L' "idée" qui, dans les introductions aux écrits scientifiques de Goethe, est représentée comme une "force active", s'est avancée dans ces explications jusqu'à la matière spirituelle de l'esprit, la "substance capable d'esprit". (En revanche, le "Bilan énergétique" de Rohen, par exemple, part de la notion triviale habituelle - moléculaire - de la matière, dans la-



quelle se fonde toute la sagesse du matérialisme).

Après que la patience du lecteur ait été mise à l'épreuve par la théorie de la substance, les prochaines descriptions orales de Steiner doivent éclairer les différents systèmes ou "organismes" du corps humain, afin de donner une idée d'une "anatomie spirituelle". Il s'agit d'explications données à des pédagogues. Le concept de la volonté en tant qu'esprit se renforçant et se mouvant, le principe construisant le corps, est ici animé par l'image de la polarité du centre et de l'orbite. L' "être" de l'humain se situe sur trois niveaux - l'humain-membre n'est qu'une infime partie de l'humain total, qui englobe le TOUT de l'univers. Quelle est l'origine des sensations des sens ? Qu'ont ceux-ci à faire avec le mouvement ? - Là où les anatomistes philosophes doivent recourir aux tautologies, Steiner développe le "goethéanisme", qui explique le processus du monde comme une révélation de l' "idée". Le matérialisme de la science se reproduit dans l'éducation scolaire. Si les enfants doivent devenir des êtres humains à part entière, ils ne doivent pas être traités comme des petits animaux humains à instruire, mais comme des points centraux du macrocosme. La salle de classe est un lieu de mystère. - En même temps, on comprend une fois de plus d'où viennent les fondements du matérialisme scientifique qui apparaît chez Rohen sous la peau de mouton anthroposophique :

253

C) Le corps est seulement suggéré dans les membres ; mais dans les membres est ainsi justement l'âme dedans, et c'est à l'intérieur que se trouve le spirituel qui, au fond, englobe le monde entier.

"Et où se trouve donc le centre du système des membres ? Nous arrivons maintenant à la deuxième difficulté. Le système de membres a son centre dans toute la circonférence. Le centre du système (de mesure ?) des membres est absolument une sphère, c'est-à-dire le contraire d'un point. C'est une surface sphérique. Le centre est en fait partout ; c'est pourquoi vous pouvez tourner partout et que les rayons rayonnent de partout. Ils s'unissent à vous.

Ce qui est dans la tête part de la tête ; ce qui passe par les membres s'unit en vous. C'est pourquoi j'ai dû dire dans les autres conférences : vous devez penser les membres engagés. Nous sommes vraiment un monde entier, sauf que ce qui veut entrer en nous de l'extérieur se condense à sa fin et devient visible. [Il est dessiné] Une toute petite partie de ce que nous sommes devient visible dans nos membres, de sorte que les membres sont quelque chose de corporel, mais qui n'est qu'un tout petit atome de ce qui est en fait là dans le système des membres de l'humain : esprit. Le corps, l'âme et l'esprit se trouvent dans le système des membres de l'humain. Le corps est seulement suggéré dans les membres ; mais dans les membres, il y a ainsi justement ce qui est d'âme dedans, et il y a dedans ce qui est l'esprit, qui englobe au fond le monde entier. [Dessin]

Maintenant, on pourrait aussi faire un autre dessin de l'humain. On pourrait dire : l'humain est d'abord une énorme sphère qui englobe le monde entier, puis une sphère plus petite, et ensuite une toute petite sphère. Seule la plus petite sphère est entièrement visible ; la sphère un peu plus grande n'est que partiellement visible ; la plus grande sphère n'est visible ici que dans ses irradiations à la fin, le reste reste invisible. C'est ainsi que l'humain est formé à partir du monde dans sa forme.



Et à nouveau, dans le système moyen, dans le système thoracique, nous avons l'union du système de la tête et du système des membres. Si vous regardez la colonne vertébrale avec l'ébauche des côtes, vous verrez qu'il s'agit d'une tentative de se fermer vers l'avant. Vers l'arrière, l'ensemble est fermé, vers l'avant, il n'y a qu'une tentative de fermeture ; elle ne réussit pas complètement. Plus les côtes sont tournées vers la tête, plus elles réussissent à se fermer, mais plus elles sont situées vers le bas, plus elles échouent. Les dernières côtes ne se rejoignent plus, parce que la force qui vient ensuite de l'extérieur dans les membres s'y oppose.

Les Grecs avaient encore une conscience très forte de ce lien entre l'humain et l'ensemble du macrocosme. Et les Égyptiens le savaient très bien, mais ils le savaient de manière un peu abstraite. C'est pourquoi, lorsque vous regardez des sculptures égyptiennes ou plus anciennes, vous pouvez voir que cette idée du cosmos est exprimée. Sinon, vous ne comprenez pas ce que les humains ont fait dans les temps anciens, si vous ne savez pas qu'ils ont fait ce qui correspondait à leur croyance : la tête est une petite sphère, un corps du monde en miniature ; les membres sont *un morceau du grand corps du monde, où il s'impose partout avec ses rayons dans la forme humaine*. Les Grecs en avaient une belle représentation, harmonieusement formée, c'est pourquoi ils étaient de bons plasticiens, de bons sculpteurs. Et aujourd'hui encore, personne ne peut vraiment pénétrer l'art plastique des humains s'il n'est pas conscient de ce lien entre l'humain et l'univers. Sinon, il ne fait que reproduire extérieurement les formes naturelles.

Or, mes chers amis, vous verrez justement, d'après ce que je vous ai dit, que les membres sont justement plus tournés vers le monde, et que la tête est plus tournée vers l'humain individuel. À quoi donc les membres seront-ils particulièrement enclins ? Ils tendront vers le monde, dans lequel l'humain se déplace et change constamment de position. Ils auront une relation au mouvement

254

du monde. *Comprenez bien : les membres ont une relation avec le mouvement du monde.*

En nous promenant dans le monde, en agissant dans le monde, nous sommes l'humain des membres. Qu'a quand même maintenant la tête, notre chef, pour tâche vis-à-vis du mouvement du monde ? Il repose sur les épaules, je vous l'ai dit d'un autre point de vue. Il a aussi pour tâche d'apaiser continuellement en lui le mouvement du monde. Si vous vous placez avec votre esprit dans la tête, vous pouvez vraiment vous faire une image de ce déplacement en vous imaginant un instant assis dans un train ; il avance, vous êtes tranquillement assis à l'intérieur. Ainsi, votre âme est tranquillement assise dans la tête, qui se laisse transporter par les membres, et apaise intérieurement le mouvement. De même que vous pouvez vous allonger, si vous avez une place dans le wagon de chemin de fer, et vous reposer, bien que ce repos soit en fait une contre-vérité, car vous foncez à travers le monde dans le train, peut-être dans un wagon-lit ; néanmoins, vous avez le sentiment du repos - ainsi la tête calme en vous ce que les membres peuvent accomplir comme mouvement dans le monde. Et la partie thoracique se trouve au milieu de tout cela. Elle transmet le mouvement du monde extérieur avec ce que la tête apporte au repos. Pensez maintenant : notre intention en tant qu'être humain est d'imiter, d'absorber le mouvement du monde par nos membres. Que faisons-nous donc ? Nous dansons. Vous dansez en réalité ; les autres danses ne sont que des danses fragmentaires. Toute danse part de l'imitation, dans les mouvements, dans les mouvements des membres des humains, des mouvements que les planètes, les autres corps du monde exécutent, que la Terre elle-même exécute. Mais qu'en est-il de la



tête et de la poitrine, lorsque nous reproduisons les mouvements cosmiques en dansant dans nos mouvements d'êtres humains ? Vous voyez, c'est comme si les mouvements que nous exécutons dans le monde s'accumulaient dans la tête et dans la poitrine. Ils ne peuvent pas se propager dans la tête à travers la poitrine, car le type repose sur les épaules, il ne laisse pas les mouvements se propager dans l'âme. L'âme doit participer aux mouvements en toute tranquillité, parce que la tête repose sur les épaules. Que fait-elle donc ? Elle commence à refléter d'elle-même ce que les membres exécutent en dansant. Elle se met à bourdonner lorsque les membres exécutent des mouvements irréguliers, elle se met à zozoter/bourdonner lorsque les membres exécutent des mouvements réguliers, et elle se met même à chanter lorsque les membres exécutent les mouvements cosmiques harmonieux de l'univers. Ainsi, le mouvement dansant se transforme en chant vers l'extérieur et en musique vers l'intérieur.

La physiologie sensorielle, si elle ne prend pas l'humain comme un être cosmique, ne parviendra jamais à comprendre la sensation ; elle dira toujours : à l'extérieur se trouvent les mouvements de l'air, à l'intérieur l'humain perçoit le son. On ne peut pas savoir comment les mouvements de l'air sont liés au son. - *Cela se trouve dans les physiologies et dans les psychologies, dans les unes à la fin, dans les autres au début ; c'est toute la différence.*

D'où cela vient-il donc ? Cela vient du fait que les gens qui pratiquent la psychologie ou la physiologie ne savent pas que ce que l'humain a extérieurement en mouvements est mis au repos à l'intérieur de l'âme et commence ainsi à se transformer en sons. *Et il en va de même pour toutes les autres sensations. Comme les organes principaux ne participent pas aux mouvements extérieurs, ils renvoient ce mouvement dans la poitrine et le transforment en son, en une autre sensation sensorielle.* C'est là que se trouve l'origine des sensations. Mais c'est aussi là que se trouve le lien entre les arts. Les arts artistiques, les arts musicaux naissent des arts plastiques et architecturaux, en ce

255

que les arts plastiques et architecturaux sont à l'extérieur, les arts musicaux le sont à l'intérieur. La réflexion du monde de l'intérieur vers l'extérieur, ce sont les arts musicaux. - L'humain se trouve ainsi à l'intérieur de l'univers. Ressentez une couleur comme un mouvement qui est arrivé au calme. Vous ne percevez pas le mouvement à l'extérieur, comme si vous étiez allongé dans un train et aviez l'illusion d'être au repos. Vous laissez le train se déplacer à l'extérieur. Vous laissez ainsi votre corps participer au monde extérieur par de fins mouvements des membres que vous ne percevez pas, et vous percevez vous-même les couleurs et les sons à l'intérieur. Vous devez cela au fait que vous laissez votre tête, en tant que forme, être portée au repos par l'organisme des membres. ...

Nous pouvons aussi désigner ainsi ce que nous avons présenté aujourd'hui, nous pouvons dire : si nous considérons l'humain entier et complet, tel qu'il se présente à nous dans le monde, d'abord comme un humain-membre, il se montre comme tel selon l'esprit, l'âme et le corps. Si nous le considérons comme un humain-poitrine, il se montre à nous comme âme et corps. La grande sphère : esprit, corps, âme ; la plus petite sphère : corps, âme ; la plus petite sphère : corps seulement [dessin]. Lors du concile de 869, les évêques de l'Église catholique ont interdit à l'humanité de savoir quoi que ce soit sur la grande sphère. Ils ont alors déclaré que le dogme de l'Église catholique était qu'il n'y avait que la sphère moyenne et la plus petite sphère, que l'humain n'était composé que d'un corps et d'une âme, que l'âme ne contenait quelque chose de spirituel que comme sa propriété ; l'âme était aussi de sorte d'esprit d'après un côté.



L'esprit n'existe plus depuis l'année 869 pour la culture occidentale issue du catholicisme. - Mais avec la relation à l'esprit, la relation de l'humain au monde a été abolie. L'humain a été de plus en plus poussé vers son égoïsme. C'est pourquoi la religion elle-même est devenue de plus en plus égoïste et égocentrique, et aujourd'hui, nous vivons à une époque où, je dirais, il faut à nouveau apprendre à connaître, à partir de l'observation spirituelle, la relation de l'humain avec l'esprit et donc avec le monde.

Qui est donc responsable de l'apparition du matérialisme de science de la nature ? C'est l'Église catholique qui est la principale responsable de l'apparition du matérialisme scientifique, car elle a aboli l'esprit au concile de Constantinople en 869. Que s'est-il passé à l'époque ? Considérez la tête humaine. Elle s'est formée à l'intérieur du monde des faits du devenir mondial de telle sorte qu'elle est aujourd'hui le membre le plus ancien de l'humain. La tête est d'abord issue d'animaux supérieurs, puis, en remontant, d'animaux inférieurs. En ce qui concerne notre tête, nous sommes issus du monde animal. Il n'y a rien à dire - la tête n'est qu'un animal plus évolué. Nous revenons au monde animal inférieur si nous voulons chercher les ancêtres de notre tête. Notre poitrine n'a été rattachée à la tête que plus tard ; elle n'est pas aussi animale que la tête. Nous n'avons eu la poitrine qu'à une époque plus tardive. *Et nous, les humains, avons reçu les membres comme organes les plus tardifs ; ce sont les organes les plus humains. Ils n'ont pas été transformés à partir des organes animaux, mais sont apparus plus tard.* Les organes animaux ont été formés de manière indépendante à partir du cosmos vers les animaux, et les organes humains ont été formés plus tard de manière indépendante vers la poitrine. Mais laissant caché à la conscience de l'humain *sa relation avec l'univers, la nature réelle de ses membres*, l'Église catholique n'a transmis aux époques suivantes qu'un peu de la poitrine et surtout de la tête, du crâne. Et c'est là que le matérialisme est arrivé à la conclusion que le crâne descendait des animaux. Et maintenant, il parle de l'origine animale de l'humain tout entier, alors que les organes de la poitrine et des membres ne se sont formés que plus tard. C'est précisément en cachant à l'humain la nature de ses membres, son lien avec le monde, que l'Église catholique a fait en sorte que la science matérialiste postérieure ne puisse pas comprendre la nature des membres,

256

est tombée dans l'idée qui n'a de sens que pour la tête, mais qu'elle applique à l'humain tout entier. L'Église catholique est en réalité la créatrice du matérialisme dans ce domaine de la doctrine de l'évolution. Il convient en particulier à l'enseignant actuel de la jeunesse de connaître de telles choses. Car il doit lier son intérêt à ce qui s'est passé dans le monde. Et il doit connaître les choses qui se passent dans le monde à partir des fondements.

Aujourd'hui, nous avons essayé de comprendre comment il se fait que notre époque soit devenue matérialiste, en commençant par quelque chose de tout à fait différent : la forme de la sphère/boule et la forme de la Lune et avec la forme de rayon/radiale des membres.

C'est-à-dire que nous avons commencé par ce qui est apparemment tout à fait opposé, afin de nous rendre compte d'un grand fait historique et culturel. Mais il est nécessaire que l'enseignant, qui ne peut rien faire d'autre avec l'être humain en devenir, soit en mesure de saisir les faits culturels à partir des fondements. Il pourra alors assimiler quelque chose qui est nécessaire s'il veut éduquer l'enfant de la bonne manière à partir de son intérieur, à travers les relations inconscientes et subconscientes. Car alors, il aura le juste respect pour la structure humaine. Il verra partout dans la structure humaine les relations avec le grand monde. Il abordera



cette structure humaine différemment que s'il ne voit en l'humain qu'un petit animal mieux formé, un corps d'animal mieux formé. Aujourd'hui, l'enseignant, même s'il se fait parfois des illusions à ce sujet dans sa tête, se présente devant les autres humains avec la conscience claire que l'humain qui grandit est un petit animal, une petite bête, et qu'il doit développer cette petite bête - un peu plus que ce que la nature a déjà développé. Il éprouvera un sentiment différent s'il dit : "Il y a un humain, de lui partent des relations avec le monde entier, et dans chaque enfant qui grandit, j'ai quelque chose, si j'y travaille un peu, je fais quelque chose qui a une signification dans le monde entier. Nous sommes dans la salle de classe : dans chaque enfant se trouve un centre du monde, du macrocosme. Cette salle de classe est le centre, oui, de nombreux centres pour le macrocosme". ⁽²⁵⁶⁾

*

Après ces trois longs extraits d'exposés, le concept de volonté ou d'esprit apparaît encore plus clairement : *le système des membres englobe le monde entier, les membres en sont une infime partie, "ils ont une relation avec le mouvement du monde"*. La contradiction avec la compréhension de Rohen de la volonté comme "bilan énergétique" des muscles est inquiétante. Rohen est une autorité scientifique, professeur émérite d'anatomie à l'université d'Erlangen et auteur de plusieurs livres connus. Chez Rohen, les fantômes rassemblés des "êtres mythologiques" déplorés par Steiner dans le cerveau et les nerfs moteurs s'opposent à la *nouveauté* révolutionnaire de la théorie de la volonté en science de l'esprit : que la volonté est découverte comme sagesse cosmique et force de destin cosmique - avec Ballmer : comme l'Un qui se souvient de son devenir. Que grâce à la mort de Dieu sur le Golgotha, la sagesse divine a pu s'infiltrer parmi les humains et dire d'elle-même : *Vois, je fais toutes choses NOUVELLES*. Que grâce à Rudolf Steiner et depuis lui, il existe un sens rationnel à la sagesse : *In Spiritus Sanctus reviviscimus*.

(256) *Allgemeine Menschenkunde (Anthropologie générale)*, GA 293, p. 157 s., 10e conférence

257

Là où Steiner défend l'esprit face à une physiologie matérialiste corrompue, une *organisation-Je* et un *corps astral* qui se révèlent dans le corps en mouvement, Rohen prend le contre-pied. Toute la magie de l'information de la physiologie incomplètement "réduite" avec ses neurones neurocognitifs doit être mise à contribution - pour que Rohen puisse vendre sa sagesse de la distinction entre "dépense d'énergie" et "commande" comme anthroposophie. La caractéristique centrale de la polémique de Steiner, l'abrogation de la fonction nerveuse déclenchante, est poussée jusqu'à l'absurde par nul autre que l'auteur du livre "*Gestaltlehre Goethenistische des Menschen (Enseignement de la forme goethénienne de l'humain)*". Rohen avance l'argument que la volonté et la représentation doivent être distinguées parce que l'énergie musculaire ne peut pas provenir des nerfs moteurs. Certes, personne n'a affirmé cela jusqu'à présent, mais cela semble évident pour un lecteur non critique - on pense automatiquement que la science défend cette opinion. Mais le problème est ainsi déplacé à un niveau tel que les collègues de Rohens ne pourraient que secouer la tête. Entre Léonard de Vinci et Gerhard Kienle, personne n'avait jusqu'à présent pensé que les nerfs moteurs pouvaient être la "station-service" des muscles. Rohen se bat contre des ailes de moulin à vent pour ne pas devoir dévoiler l'abc de ces deux types



de nerfs.

L'autorité de Rohen est un symptôme. Comme toute physiologie matérialiste descriptive, il met la charrue avant les bœufs et veut expliquer le mouvement comme une conséquence de l'innervation et de la libération d'énergie. L'information de Steiner, en revanche, est la suivante :

"Dans le vouloir, je viens en dehors de mon corps, et c'est par des forces qui reposent en dehors des miennes que je me déplace ... Le vouloir représente ... un déploiement du Je, une intégration du Je dans le monde extérieur spirituel, et une action sur le corps à partir du Je, dedans à partir du monde extérieur spirituel". ⁽²⁵⁷⁾

Le nouveau de l'empirisme d'esprit de Steiner a de l'eau jusqu'à la gorge lorsque les instructions professionnelles passent à l'ordre du jour, au paradigme des fils télégraphiques, des installations de signalisation lumineuse et des bilans énergétiques biochimiques. Le fait que Rohen fasse revivre "l'individualité" dans le filet de pêche de la vieille machine corporelle rend le dilemme encore plus massif : la croyance dans les nerfs moteurs navigue directement sous le drapeau anthroposophique. -

Rohen construit son questionnement en fonction d'un objectif de réponse précis, il préforme la réponse au moyen d'un questionnement suggestif : *"Pourquoi ... Rudolf Steiner [a] toujours pris position contre la notion de 'nerfs moteurs' en tant que nerfs de la volonté au sein du système musculaire, c'est-à-dire en tant qu'unique organe nécessaire à la réalisation de la volonté au sein du système musculaire" ?*

Dans cette formulation interrogative, toute une série de jugements erronés fait front contre le combat de Steiner contre les nerfs moteurs : la "réalisation de la volonté" - qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que la "volonté" ici ? l'arbitraire personnel ou le destin ? - Ici, toutes les déclarations et non-déclarations de Steiner se retrouvent littéralement emmêlées en un nœud gordien. La question de Rohen implique que la "volonté" est "réalisée" par des "organes" à l'intérieur du "système musculaire", dont font nécessairement partie les nerfs moteurs, bien que ceux-ci ne soient pas les "seuls organes nécessaires". Steiner aurait donc simplement pris position contre les nerfs moteurs en tant qu'organes uniquement nécessaires. - Cette fausse affirmation sous-entend que Steiner considère et propage les nerfs moteurs comme des organes nécessaires, car ce n'est qu'au moyen de ceux-ci que la "volonté" peut être "réalisée". Rohen ne laisse même pas couter à sa conception matérialiste de la volonté, les sueurs acides de Schad et de Scheurle de respecter d'une quelque forme la force de poussée de Steiner,

(257) Dornach, 23. décembre 1921, *Der Mensch als Erdenwesen und als Himmelswesen (L'humain comme être terrestre et comme être céleste)*, GA 209, p. 128

258

le concept anthroposophique de volonté, il l'habille de l'uniforme académique. Des scientifiques spécialistes renommés ont peut-être la chance la plus faible/la moindre de rencontrer *a b s o l u m e n t* la merveilleuse théorie nerveuse moniste.

En tout point, Rohen vise l'exact contraire de la volonté agissant magiquement, transformant la matière, se déplaçant physiquement. Il n'y a pas de nouveau concept de volonté, le sujet de la volonté, l'organisation-Je, n'agit pas comme un "absolu" physico-biologique global, mais comme une "individualité" psychique. Ce qui est



unique et nouveau dans l'anthroposophie, la découverte de la véritable individualité en tant que fondement puissant du monde, en tant que JE et organisation-Je physiquement active, reste non vu. Chez Rohen, l' "individualité" psychique peut diriger le "système musculaire" au pupitre de commande cérébral. D'où cette "individualité" pourrait-elle donc tirer son mandat en mouvement si elle ne maîtrisait pas la loi fondamentale : *mon éternité consiste en ce que la pensée des hiérarchies est un éternel ?* ⁽²⁵⁸⁾

Rohen voit aussi le Je qui commande les muscles comme une monade "isolée de l'environnement" localisée dans le système nerveux central : recevant des "connaissances" et émettant des signaux. - Le dommage semble être atténué par le fait que Rohen déclare l'organe cardiaque comme "organe central" responsable du mouvement, en plus des nerfs moteurs qui le commandent : "Si l'on examine dans leur ensemble les processus liés aux processus de mouvement dans l'organisme humain (cf. tableau), il devient immédiatement évident que le cœur représente le véritable organe central pour ces événements. C'est à partir de là que l'individualité peut agir dans le monde avec ses intentions, mais aussi acquérir à partir du monde (en rétroaction) des expériences qui peuvent avoir une signification pour le développement individuel (jusque dans le corps)". ⁽²⁵⁹⁾ La compréhension du corps de Rohen devient "anthroposophique" par le fait qu'un autre organe central est mis à la disposition de l'"individualité" (en vue d'un échange d'expériences également "rétroactif" avec le "monde").

Dans une critique éclairante de la présentation de Rohen au Goetheanum, **Rüdiger Blankertz** rappelle, par contraste avec Rohen, le "double aspect Je" de Wolfgang Schad, et laisse entrevoir la possibilité d'une discussion séparée. Par rapport à Rohen, Schad essaie au moins d'élargir l'"individualité" anthroposophique inévitable, le "Je", à un "UmweltIch (Je-environnement)" transcendant, périphérique, en relation avec le monde, même s'il trébuche sur une compréhension-Je "psychologique". La réplique de Blankertz précise qu' "il ne saurait être question, à ce jour, d'une solution du problème tel qu'il avait été envisagé par Gerhard Kienle" : "Rohen tient donc à ce qu'il reconnaisse l'organe indispensable, selon lui, à la réalisation des intentions de l'individualité', non pas dans les nerfs décrits par Rudolf Steiner, mais (aussi) dans le cœur, beaucoup plus noble. La raison pour laquelle il considère la participation de l'organe du cœur comme *nécessaire* n'apparaît pas clairement. L'indication selon laquelle une 'vue d'ensemble' - il renvoie à cet effet à sa compilation sous forme de tableau - le prouve n'est pas suffisante. De plus, le cœur y est représenté comme l'organe central uniquement pour les mouvements internes. Il échappe à l'auteur qu'il ne fait que changer d'organe, mais qu'il conserve sans la remettre en question la *fonction* de l'organe et donc toute la vision dualiste du monde qui en découle, et qu'il transfère des nerfs au cœur - en les modifiant - les idées qui en découlent sur le mouvement humain. Il continue en effet de présupposer que la volonté est 'quelque chose' qui doit être *formé* que par un organe particulier.

(258) Berlin, 23 janvier 1914, GA 151, p. 69 s.

(259) *Das Goetheanum* 49 / 2004, p. 8



Mais, à la volonté ne repose pas purement à la base chaque 'formation d'organe', mais aussi de la 'formation du monde'. C'est justement à cause de cela que c'est une entreprise anthroposophique insensée que de chercher un médiateur séparé des 'intentions de la volonté propre' pour l'appareil moteur".

L'objection sous forme de critique de Blankertz n'est rien d'autre qu'une intervention de pompiers, car l'instance académique Rohen met le feu à la théorie nerveuse de la science de l'esprit. La mauvaise compréhension de Steiner par Rohen est fatale dans la perspective d'une anatomie empirique des nerfs et de la volonté. La réplique de Blankertz peut être complétée par les réflexions suivantes : l'entreprise anthroposophique *judicieuse*, une fois que la localisation fondamentale de la volonté en tant que fait physique du monde a été effectuée, consiste en la question suivante : peut-on *absolument* s'interroger sur les intentions de la "*propre*" volonté, sur la volonté "*propre*" par excellence ? Les "*intentions*" ne sont-elles pas plutôt une affaire du *représenter*, de conscience diurne, et donc *pas* du tout une chose de volonté - aussi bien du point de vue de la pensée, du sentiment que de la volonté ? Une fois cela clarifié, la question correcte à poser est celle des soi-disant intentions de la volonté : *Comment se fait la médiation entre la conscience diurne (intention) et la volonté (à puissance de monde) ?* Cette clarification est de la plus haute importance parce qu'elle part d'une réponse présente, donc pas du brouillard d'une pensée pré-chargée qui doit anticiper ses réponses dans des questions suggestives - pour ne pas se retrouver dans le dilemme des questions de Kienle : "*On dit bien qu'il faut s'examiner pour savoir si tout ce qu'on a fait soi-même n'est pas faux dans son principe. Cet examen de l'âme ébranle les fondements de notre conscience. Comment supporter sans résignation la remise en question de tout ce que l'on a fait dans sa vie*" ? ⁽²⁶⁰⁾

La volonté est aussi le constructeur du système nerveux. Le système nerveux "transmet" des représentations (bien que les perceptions soient déjà des représentations). Mais le représenter lui-même ne se produit pas "dans les nerfs", "dans" le cerveau, ce serait méconnaître la véritable nature de la pensée. Le mouvement, quant à lui, se produit directement, "magiquement", entre la volonté (ou le "Je") et le système métabolique-membres, *il n'y a pas besoin d'un déclencheur causal*. Ici, ce n'est pas la causalité qui s'applique, mais le principe de la révélation, du passage de l'esprit à la matière :

"ce qui est être de volonté intervient directement dans les processus thermiques, de là dans l'organisme aérien, de là dans l'organisme aqueux. Et il y a là quelque chose de tout à fait différent de ce que croit la science actuelle en ce qui concerne les nerfs moteurs ; il y a là une *action physique de l'esprit et de l'âme*, qui est amenée à la conscience par les nerfs moteurs". ⁽²⁶¹⁾

La question exacte est donc la suivante : *Quelle médiation existe-t-il entre l'intention de mouvement, l'intention, et l'"organisation-Je", la volonté ?*

(Il convient ici d'apporter une clarification fondamentale qui ne se rapporte pas uniquement à Rohen : un mouvement volontaire ne présuppose en aucun cas une représentation claire, et encore moins une représentation *vue* du mouvement des membres. Ce n'est en général jamais le cas - seule une intention plus ou moins claire est donnée, mais elle n'a rien à voir *directement* avec le mouvement qui se produit ensuite. Le "propre" corps se déplace de manière totalement "indépendante", littérale-



ment comme un "véhicule" utilisé pour réaliser l'intention. Si l'on considère cela clairement, *une grande partie des hypothèses sur le "mouvement conscient" devient superflue*. En règle générale, aussi les

260 *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland* (Nouvelles du travail anthroposophique en Allemagne), n° 134, Pâques 1983

261 Vienne, 2 octobre 1923, *Anthroposophische Menschenkenntnis und Medizin* (Connaissance anthroposophique de l'humain et médecine), GA 319, p. 84

260

auteurs anthroposophiques partent du principe qu'un mouvement est précédé d'une représentation de celui-ci - le terme "représentation" désignant quelque chose de "visualisé". Mais cela est faux, cette représentation préalable du mouvement est une construction théorique. Il ne peut être question que d'une intention plus ou moins consciente, mais il s'agit le plus souvent d'intentions diffuses qui sont rarement focalisées avec précision - de sorte que le terme "intention" n'est même pas correct. Ce que l'on pense par "représentation du mouvement" est tout à fait différent, se réfère en outre à ce que l'on voit d'un mouvement, mais pas au sens de Steiner, en tant que représentation du sens du mouvement, à la sensation du mouvement, terne et endormie, qui n'entre déjà pas en ligne de compte comme "représentation" normale. La réflexion tout à fait normale doit immédiatement en venir à la question : "Qui" se déplace en fait lorsque "je" poursuis une intention ? - Pour comprendre Steiner, il ne faut pas perdre de vue que l'"organisation-Je" n'est pas une affaire "propre" aux Meier et Müller, mais - c'est le point essentiel - ce fondement du monde, l'Atma agissant depuis l'avenir, qui "s'intéresse" à la vie, à l'activité et à l'action des Meier et Müller parce qu'il veut s'éveiller à lui-même au cours de ses nombreuses incarnations. - Aussi bien le singulier que le pluriel pour "Atmâ est admis, une contradiction logique, mais une contradiction nécessaire). ⁽²⁶²⁾

Les Meier et les Müller se trouvent face à cette "organisation-Je" de manière aussi pressentie et stupéfaite qu'une "divinité", un être infiniment sublime - ce qui est le *point central* pour comprendre la théorie de la volonté ou les descriptions de la volonté de Steiner. Le fondement physique du monde lui-même est actif en tant que "Je supérieur" : l'organisation-Je. - Lorsque Blankertz s'oppose à la réfutation directe de Steiner par Rohen en utilisant le mot "formation du monde", cela n'a de sens que si l'on parle du "Très Haut", y compris l'Etre du Christ. Il ne peut être question de l'Etre-Christ que si l'on n'entend par là rien de religieux traditionnel ni d'idéal abstrait - c'est-à-dire rien de moins que de rechercher la "pensée" de la philosophie de la liberté en tant que pensée d'un humain concret : en tant que science de l'esprit "Rudolf Steiner", en tant qu'imagination, inspiration, intuition. Dans le sens de la vue de Ballmer : "*Je pense ces pensées*". (Correspondance, p. 52)

La situation est absurde : le zèle professionnel des chercheurs sur le cerveau et l'enthousiasme de l'anthroposophe spécialisé aboutissent au même résultat. Existe-t-il une preuve plus claire du bien-fondé de "l'expérience" de Ballmer ? - Gerhard Roth, chercheur en neurosciences à Brême, le vrai contraire d'un "anthroposophe", défend le même dualisme nerveux que Rohen, bien qu'il considère son "individualité" comme une réminiscence esthétique : "*Personne ne peut être différent de ce qu'il est. Les connexions nous fixent. Cessons de parler de liberté*". Malgré toutes les contradictions, la



station télégraphique centrale est défendue bec et ongles par les deux parties. L'article de Rohen dans "Das

(262) Voici un bref aperçu d'une information de Ballmer : "Comment dois-je me représenter le déroulement inverse du temps dans un processus physique ('physiologique') ? Je dirige ma question vers un processus très simple de 'mouvement arbitraire' : je prends la décision de lever le bras gauche, puis j'exécute le mouvement, et enfin je perçois à moi que la position de mon bras correspond à la représentation qui a formé le contenu de ma décision. Pour ce processus de lever le bras - je l'affirme - le cours du temps s'inverse si je suis conscient que ce n'est pas moi/je, mais l' "humain physique" Franz Kunz qui est en moi celui qui le se mouvant : il y a d'abord la perception du bras levé, et ensuite la résolution de lever le bras. Il en est ainsi dans la physique du Dieu personnel. La *volonté* n'est en principe pas une excitation du cerveau, mais une perception extérieure". Feuille de notes, 28 novembre 1954, Fz. 215023, plus tard.

261

Goetheanum paru dans la même année que l'interview de Roth dans la Frankfurter Allgemeine Zeitung en 2004 ⁽²⁶³⁾. A y regarder de plus près, les idées de Roth se recoupent avec celles de Rohen : le cerveau est considéré comme un centre de contrôle des signaux - chez Rohen, l' "individualité" humaniste agit comme une puissance de commutation, chez Roth, elle se réduit au cerveau lui-même, présent de manière invisible comme élément constitutif de la théorie.

L'empirisme de Roth ne fonctionne pas encore sans préjugés philosophiques, le réductionnisme matérialiste n'est pas encore arrivé à la description pure, aux faits purs. Simultanément à Roth, le "neurophilosophe" Thomas Metzinger utilise le concept d' "auto-organisation" du cerveau, qui se rapproche déjà beaucoup des faits purs - dans la mesure où il ne supprime pas la question rigoureuse (logiquement contraignante) du "programme" de l'"auto-organisation" invoquée. (Il en sera question dans un instant).

Chez Rohen, les indications physiologiques de Steiner *doivent* devenir une quantité négligeable - en particulier en ce qui concerne la fonction des synapses en tant que frontière entre l'expérience physique et l'expérience mentale. Un "problème nerveux" est aussi inexistant pour Rohen que pour les neurobiologistes couronnés Wolfgang Prinz, Gerhard Roth et Wolf Singer. Rohen l'a expressément affirmé lors d'un congrès sur les nerfs organisé par le Fonds Rudolf Steiner pour la recherche scientifique les 22 et 23 janvier 1977, comme on peut le lire dans le "Merkurstab" (p. 182). ⁽²⁶⁴⁾ Ici, le déficit d'un matérialisme "incorrect" est cimenté au nom de Steiner. C'est ici qu'apparaît ce qui se cache dans le cas normal anthroposophique derrière l'opération avec l'attribut "wesensgleich (semblable à l'être)" de "Des énigmes de l'âme".

Du point de vue de Steiner sur la polarité de la volonté constructive et de la révélation sensorielle déconstructive, sur la polarité de la force d'été et de la force d'hiver, sur le soufre et le sel, etc., toute tentative de localiser le sujet en devenir ailleurs que dans les *positions d'interruption* des nerfs, dans tout le corps, devient une caricature anthroposophique. C'est ici, entre le physique et l'esprit, que vivent la sympathie et l'antipathie, que vit "l'âme" en tant que nouveauté et germe, qui "émerge" entre l'archaïque de la matière tellurique principale et l'originel

(263) Article de la FAZ du 8 janvier 2004

(264) W. Schad mentionne le congrès dans la préface du recueil (où il est daté du "début de l'année 1976") : "Un terrain était ainsi gagné, d'où est née une série de contributions nouvellement écrites pour ce



volume". L'exposé dans le Merkurstab est d'Armin Husemann ; il écrit entre autres : "Le professeur Rohen a déclaré à la fin de son exposé que le "problème du nerf moteur" n'existait pas vraiment pour lui. En fait, il avait également laissé de côté le problème de savoir ce que sont les 'efférences' ou les 'afférences' elles-mêmes. ... M. Schad se référait encore une fois à l'image du professeur Rohen sur les circuits fonctionnels, en particulier sur la prédominance des efférences dans le domaine végétatif et sur les efférences motrices : le Je (voir plus haut), qui agit intensément de l'extérieur dans ce domaine, reçoit en fait des afférences, ce qui rendrait concevable le caractère perceptif des processus moteurs centrifuges. La division du Je ainsi envisagée entre le Je qui perçoit consciemment dans les sens et l'autre Je qui perçoit inconsciemment dans le domaine de la volonté métabolique et qui, selon les explications de M. Kienle, est indissociablement lié au monde extérieur, a été comprise comme le résultat de l'efficacité des êtres lucifériens". De cet exposé ressort la différence de Schad par rapport à Rohen ; en outre, le caractère spéculatif d'une perception anthropomorphiste par un Je "à double aspect" apparaît clairement. Un "Je percevant inconsciemment" dans le domaine de la volonté métabolique est un non-sens théorique. Selon Steiner, la perception est une activité nerveuse (dégradation) qui s'oppose de manière polaire au domaine de la volonté métabolique en construction. Le Je se perçoit dans la dégradation du corps, il agit en tant que volonté dans les processus de construction et de mouvement. Sans le respect de cette *structure de base*, tout se dérègle.

262

lointain des forces des membres célestes. Le nouveau, le germe, doit saisir la "volonté" qui lui vient de l'avenir, de l'extérieur, et la faire *sienne*. Les gens humains vivent dans le "péché" parce qu'ils s'approprient la volonté du monde, la *séparent*, dans leur existence quotidienne en tant qu'êtres individuels. La "chute" a lieu dans le présent, et non dans les temps mythologiques. Le don de la chute garantit l'autonomie des humains, grâce au "péché originel", ils vivent en permanence à l'écart de leur véritable volonté, de leur origine divine. La noble "individualité" et ses intentions sont un mirage dans l'automate corporel divin, afin que, grâce à l'existence "pécheresse" et séparée des humains de la Terre, loin de Dieu, quelque chose de nouveau puisse naître : le véritable LIBRE, dont le faire voit à travers sa "biologie" divine, dont le faire est un SAVOIR : "intuition". (Dans ce contexte, l'absence de la "correspondance" dans le milieu académique anthroposophique équivaut à l'absence de Rudolf Steiner - en tant que LIBRE. Sans prise en compte de l'intuition en tant qu'unité de la connaissance et des événements extérieurs, il n'y a pas de compréhension du concept de volonté). Lorsque des académiciens anthroposophes comme Rohen dégradent la musique des sphères de la volonté à puissance de monde en libérations d'énergie de phosphate, ils font l'affaire d'Ahriman : au lieu des hiérarchies, c'est le "câblage" ou "l'individualité" luciférienne qui commande le cortex moteur et son arsenal, les nerfs "sensori-moteurs" avec leurs "substances de transmission", pour déclencher l'énergie musculaire cellulaire. - Le constat de Steiner est ici valable : du système nerveux, la science de la nature "n'a même pas l'ombre d'une représentation correcte". ⁽²⁶⁵⁾

Rohen ne parle pas de la mort comme du carburant *dévolutif* de la conscience. Pour lui, la mort n'est pas une force physiologique permanente qui est l'élément de dégradation constitutif (respectivement "destitutif") dans chaque pensée, sentiment et acte volontaire. Comme il ne peut pas concevoir le nouveau concept de volonté comme un *esprit* constituant le corps, mais comme un "bilan énergétique" moléculaire "commandé par l'information", il passe à côté de l'essentiel de l'anthroposophie : la connaissance de la MORT comme créateur de toute vie, la connaissance de la mort comme VOLONTE. La description du mouvement musculaire permet de s'en rendre compte : "En raison de cette expulsion, la concentration de calcium dans la



cellule est soudainement multipliée par 100 fois et le muscle devient tout à fait dur. Il s'agit en fait d'un processus de mort. Aussi dans la mort, le muscle devient rigide et ferme (ce qu'on appelle la rigidité cadavérique)". La nature divine de tous les mouvements du corps, la *volonté*, apparaît comme une pure chimie. Le processus monde entre le centre (le cerveau) et la périphérie (la sphère monde), entre le rayonnement et l'irradiation, qui devient dans le corps astral personnel et le Je le mouvement des membres et leur sensation / représentation / perception : ce processus monde entre "corps" et "esprit" - n'existe pas du tout. Ici aussi, "la conscience de l'humain est coupée de sa relation avec l'univers, donc de la véritable nature de ses membres".

(265) R. St. le 2 décembre 1917, GA179, p. 21

263

La lutte entre la mort et la vie nous accompagne tout au long de notre être terrestre.

Dans la partie pensante de l'âme, nous avons à voir des forces d'inhibition, dans la partie volitive, des forces d'éveil : la *réelle partie de volonté de l'âme*.

La pensée développe le sentiment, et du sentiment descend un développement de chaleur, flamme - et cette flamme *veut*

A ce stade, le lecteur est invité à se plonger dans une description de Steiner qui est aussi utilisée par Rohen - avec des fragments sélectifs - (à la page 30 de son "*Anatomie spirituelle*"). Toutefois, chez Rohen, ce passage de l'exposé est amputé d'une phrase décisive - sans cette coupure, l'absurdité de l'assimilation *volonté = bilan énergétique* devrait sauter aux yeux :

... La partie volonté de l'âme se comporte tout autrement. Elle n'est pas continuellement adonnée à l'organisme physique et éthérique, et elle ne tombe pas non plus dans une alternance d'épanchement et de retrait, mais elle se tient en fait, par ses propres forces, à l'écart de la partie physique et de la partie éthérique de l'organisme humain. Il a un propre être-là indépendant par ses propres forces. Par ces forces, il reste en fait dans ce qui est d'âme, spirituel, et il le resterait si quelque chose d'autre n'intervenait pas. Nous pouvons donc dire que dans cette partie de la volonté de l'âme, le psychique/ce qui est d'âme reste toujours psycho/âmique-spirituel, même pendant la vie terrestre. Et si, par l'intuition, on parvient à entrevoir ce qui se trouve derrière cette partie de la volonté de l'âme comme étant le véritable réel, alors on peut étudier ce qui est l'entité spirituelle-âmique permanente de l'être humain dans cette partie de la volonté. Seulement, il y a aussi une sorte d'abandon de la volonté à l'organisme physique, un écoulement dans celui-ci, mais non pas de façon continue comme dans la partie pensante de l'âme, ni en alternance rythmique comme dans la partie sentante, mais c'est dans une mesure qui suit :

lorsque, par exemple, notre partie pensante de l'âme saisit, par l'organisation de la tête, la pensée qui est en elle-même, par son contenu, l'impulsion vers un vouloir, alors il ne se passe pas ce qui se passe lors de la pure réflexion. Lors de la réflexion sur les choses du monde, sans que cela en vienne à un vouloir, l'organisation



de la tête est purement engagée, et l'organisation de la tête humaine est dégradée par l'activité de la pensée de la manière, ou du moins amenée dans la tendance à la dégradation, à la dissolution, à la mort, comme je l'ai exposé hier. Mais saisissons la pensée : Je veux ceci ou cela -, alors l'activité qui appartient à la partie pensante de l'âme se répand/s'élargit de l'organisation de la tête dans le système métabolique et dans le système des membres de l'humain. Lorsqu'un humain a une pensée qui présente une intention de volonté, alors on voit dans l'intuition comment une activité astrale pulse dans une partie quelconque de l'organisation métabolique de l'humain ou jusqu'à l'organisation des membres, et là, une telle pensée qui vise la volonté n'est pas seulement dégradé/deconstruit l'organisation de la tête, mais est dégradé aussi dans les organes du métabolisme et dans les organes des membres. Là, par de telles pensées apparaissent des processus de destruction. Ces processus de destruction font que maintenant aussi ce qui comme réel repose à la base de la partie de volonté de l'âme se déverse dans l'organisme métabolique ou dans l'organisme des membres et, à nouveau

264

compense ce que la pensée a dégradé, à nouveau construit ce qui par la pensée est déconstruit.

[c'est ici que commence la citation de Rohen :]

Si je veux m'exprimer clairement, ainsi ce qui suit est le cas :

J'ai la pensée de soulever mon bras. Cette pensée jaillit de l'organisation de la tête dans l'organisation du bras, y provoque une dégradation, un processus de destruction // on peut l'appeler une combustion. Quelque chose est détruit à l'intérieur de l'organisation de mon bras. La partie de l'organisme astral qui correspond à la partie volonté de l'âme // s'y engouffre, reconstitue ce qui a été détruit, le reconstruit. Et c'est dans cette construction que s'accomplit le soulèvement de mon bras".

(NB : On notera d'ailleurs la déclaration de Steiner dans la dernière phrase : le soulèvement du bras est contenu dans la construction : il s'effectue "dans cette construction" - le mouvement est partie (et non pas purement la conséquence) du processus de construction. Cette indication exacte corrige aussi la conception triviale du mouvement comme conséquence d'une "conversion d'énergie" dans les muscles pilotée par les neurones).

A cet endroit, Rohen interrompt la citation, la partie du texte entre les // , qui différencie la dégradation et la construction, passe outre cette distinction fondamentale. La localisation précise de la volonté de Steiner est falsifiée, elle se réduit au prédicat "La partie volonté de l'âme". Chez Rohen, le texte est désormais le suivant : "La partie volonté de l'âme déborde, produit à nouveau ce qui est déconstruit, le construit de nouveau. Et dans cette construction s'accomplit le soulèvement de mon bras". Cette manipulation du texte permet de comprendre où Rohen veut en venir : à un concept de volonté en tant que "bilan énergétique" indifférencié, au complexe global de la déconstruction et de la construction. Le mouvement est compris par lui comme l'effet cinétique de la contraction musculaire, comme l'effet de la cause appelée "dégradation énergétique". Pour Rohen, le mouvement n'est pas un acte de construction, ni la "volonté elle-même", ni la construction de la matière propre au monde, dans laquelle "le soulèvement de mon bras s'effectue". Mais selon Steiner, la dégradation ou le processus de destruction est la contrepartie de la volonté : le fondement de l'inten-



tion de mouvement, mais aussi de la "perception". L'intention de mouvement et la perception doivent être clairement séparées de la volonté. La volonté est *seulement* active en tant que constructeur et animateur, pas en tant que démolisseur, en tant que "processus de combustion". (Celui-ci est la continuation de l'activité de pensée de l'organisation de la tête dans le métabolisme et les organes des membres). Rohen rend ainsi impossible la conception du mouvement comme perception à l'intérieur du corps. Ainsi, l'ancien nerf "moteur" ou "sensorimoteur" doit servir de ligne de commande de signaux pour une "volonté" comprise à côté : pour le bilan énergétique de l'ensemble des processus de construction et de destruction moléculaires, de libération d'énergie, etc. Ainsi, le concept d'esprit de Steiner, la VOLONTE universelle, est rendu impossible ou "gâché", selon la phrase : "Vous voyez, ce n'est vraiment pas avec quelques expressions anthroposophiques que l'on peut faire face aujourd'hui aux grandes tâches de notre temps. Ce n'est pas non plus en bricolant un peu à la frontière entre la psychologie et la chimie que l'on s'en sortira, mais uniquement en prenant au sérieux l'application à la physique et à la chimie des possibilités qui découlent de l'anthroposophie spirituelle-scientifique". (cf. plus loin.) - La citation s'interrompt à cet endroit chez Rohen, car la phrase suivante ferait ressortir encore plus clairement la manipulation. Steiner poursuit encore une fois et explique en quoi consiste exactement l'acte de volonté :

"Ce qui a été brûlé est donc à nouveau produit, et dans cette reconstitution s'accomplit le véritable acte de volonté".

265

Ce n'est pas le bilan global de l'énergie, en particulier la dégradation ou la libération de l'énergie, mais la restauration de l'"énergie" : c'est la part de la volonté, l'"acte de volonté". C'est dans cette distinction que réside l'essentiel de l'être spirituel corps-âme polairement articulé. Sans cette distinction, l'organisme s'agglutine en une machine à énergie / information, comme l'enseigne la physiologie classique. Cet appareil humain ne connaît pas d'esprit, pas de volonté et pas d'"individualité".

Steiner poursuit après cette explication du mouvement en tant qu'acte de volonté, en examinant dans la "partie" du corps astral qui "est à la base des impulsions de la volonté", l'action du Je. (Le faire de ce Je qui, chez Rohen aussi, doit être assis dans le cerveau au pupitre de commande) :

"Or, dans la partie de l'organisme astral qui est à la base des impulsions de volonté de l'âme humaine, est aussi contenue l'entité-Je proprement dite, de sorte que chaque fois qu'il se produit un déploiement de la volonté, il se produit aussi un déploiement de l'entité-Je. En voyant comment l'humain déploie sa volonté, on voit donc comment, sous une certaine impulsion [la prise d'intention déconstructrice, la "décision de volonté"], l'organisme astral humain et l'entité du Je se déversent, s'épanchent dans l'organisme physique et éthérique. Cela se produit aussi lorsqu'il y a un déploiement de volonté qui ne nécessite pas vraiment que je bouge mes membres, mais qui est peut-être leur complément, ou qui n'est peut-être lui-même qu'un désir/souhait un peu vif. Il se passe aussi quelque chose de ce genre, seulement des parties beaucoup plus internes de l'organisme humain sont alors inondées par la partie réelle de la volonté de l'âme.

Vous voyez, on peut étudier très précisément le déploiement de la



volonté, mais il faut pour cela la connaissance de la véritable entité âmique et spirituelle de l'être humain. Sans cette connaissance, on ne peut pas étudier la partie volonté de l'âme et on ne peut pas en fait arriver à l'entité-Je, parce que celle-ci se montre dans le penser seulement sous la forme d'une faible image/un faible décalque, intervient dans le sentir seulement comme une impulsion et a en premier dans la volonté, sa véritable réalité pour l'existence terrestre. En dehors de ce déploiement de volonté sur une certaine incitation, ce qui correspond à la volonté humaine comme quelque chose de réel est, dans l'organisme humain, un désir continu de l'organisation physique. Dans la partie de l'âme consacrée à la volonté, on souhaite pour ainsi dire, subconsciennement, être revêtu du métabolisme et de l'organisme des membres de l'humain. Si l'on s'intéresse de plus près à ce que je viens de décrire dans l'âme humaine, on découvre, à travers cette partie de volonté, des profondeurs, des souterrains de la vie de l'âme humaine, des processus de l'âme qui sont très cachés à la conscience ordinaire.

J'ai déjà expliqué comment ce qui s'accomplit dans l'organisme sous forme de dégradation et de construction reste tout à fait inconscient pour la conscience ordinaire.

Mais en dehors de ces déploiements d'activité de l'âme humaine qui entrent en ligne de compte pour les impulsions de volonté habituelles, il existe encore des processus, des processus subconscients dans l'être humain, qui sont très réels, mais qui ne projettent pas du tout leurs ondes dans la conscience ordinaire pendant l'existence terrestre. Ce sont les suivants : Nous avons vu hier comment, dans la partie émotionnelle/de sensation de l'âme, se produit inconsciennement une évaluation continue de l'humain moral et moral-spirituel. Ce qui n'est qu'un faible reflet dans la conscience, sous forme d'émotions de la conscience, de jugements sur sa propre activité, est dans le subconscient une activité très importante, très décisive.

266

Tout ce que l'humain fait, il l'évalue aussi dans l'organisme subconscient de son âme. Dans celui-ci, il n'y a qu'une évaluation, mais dans ce qui correspond à la partie volonté de l'âme, il se passe encore quelque chose de tout à fait différent. Au cours de la vie terrestre, nous voyons comment *le corps astral et le Je, qui correspondent à cette partie de la volonté*, construisent correctement avec les forces astrales et les forces-Je du cosmos une entité intérieure de l'humain qui mène une vie terne. - Oui, c'est ainsi : en évaluant intérieurement nos propres capacités, nous donnons naissance à une entité astrale qui siège en nous et qui grandit de plus en plus. Cet être contient maintenant ces évaluations en tant que faits, et la partie émotionnelle de l'âme a seulement pour effet que l'évaluation est en quelque sorte là, comme un processus idéal ou - d'après le temps où cela s'est produit - comme un souvenir idéal subconscient. Après l'événement, quelque chose de plus apparaît dans la partie de la volonté. Le jugement 'j'ai fait une mauvaise action' devient un être en nous. Dans cet être, nous avons en nous quelque chose qui est effectivement une évaluation réalisée de l'humain en action. Or, comme vous venez de le voir dans l'exposé, il y a dans cette partie de la volonté de l'âme quelque chose qui demeure, qui était déjà présent avant que l'humain ne descende du monde spirituel-âmique dans un organisme physique-éthérique. C'est là que la résonance agit dans cette partie spirituelle de l'âme pour construire à nouveau un organisme humain, car c'était son activité dans l'être-là préterrestre. ...

D'après mon exposé, vous avez vu que dans l'organisme humain, il y a



continuellement des forces qui décomposent et qui construisent, qui font mourir et qui font revivre, qui amortissent et qui éveillent. Dans la partie pensante de l'âme, nous voyons des forces d'inhibition, dans la partie volontaire, des forces d'éveil. Cette lutte entre la mort et la vie nous accompagne tout au long de notre existence terrestre. Lorsque nous terminons cette existence terrestre, nous portons dans un monde spirituel le résultat inconsciemment formé de nos qualités morales". ⁽²⁶⁶⁾

Steiner vient aussi à parler du processus de combustion à l'intérieur du corps lors du cycle "Conscience initiatique" à Torquay le 22 août 1924. Ici, on voit une fois de plus à quel point il est fondamental de distinguer clairement la volonté de la pensée, de distinguer la "combustion" de la reconstitution de ce qui a été démantelé :

"Comment notre volonté se forme est tout à fait, tout à fait inconnu de la conscience ordinaire, en fait aussi inconnu que le sommeil. L'humain, lorsqu'il veut quelque chose, a une pensée qui est claire et lumineuse. Il développe ensuite un sentiment un peu plus sombre sur cette pensée. Et ensuite, la *pensée imprégnée de sentiment* descend dans les membres. Ce qui se passe alors, l'humain ne le vit pas avec la conscience ordinaire. ... [Devant la conscience initiatique], le vouloir se présente ainsi : Pendant que la pensée veut quelque chose dans la tête et qu'elle descend ensuite dans tout le corps à travers le sentiment, et que l'homme veut à *travers tout son corps*, quelque chose se développe dans l'humain pendant ce temps, comme un *processus de combustion fin, subtil, intime*. - L'humain peut, lorsqu'il arrive à la conscience initiatique, faire l'expérience de ce *vouloir influencé par la chaleur*. Mais cela reste tout à fait sous-jacent pour la conscience ordinaire. ... On comprendra que lorsqu'un humain veut quelque chose et qu'on le regarde avec la conscience initiatique, c'est comme si on *regardait extérieurement le processus de combustion d'une bougie ou absolument une lumière qui développe de la chaleur*. Tout de suite comme on a une image claire de la vision extérieure, on peut voir *l'impact de la pensée dans la volonté* en disant : la pensée développe le sentiment, et du sentiment descend - *il se déplace de haut en bas chez l'humain*

(266) Dornach, 15 septembre 1922, dans le cycle *Philosophie, cosmologie et religion*, "Das Erlebnis des Willensteils der Seele in seiner Wirkung bis über den Tod (Le vécu de la part de volonté de l'âme dans son effet au delà de la mort)", GA 215, p. 162 s.

267

- développement de chaleur, flamme, et *cette flamme veut*. Cela se dévoile donc peu à peu". Du sentiment descend le développement de chaleur, la flamme, et cette flamme veut...

Dans le même exposé, on trouve la caractérisation de l'inconciliabilité des visions du monde :

"Newton a fondé d'un côté la théorie de la gravitation, c'est-à-dire une vision de l'espace qui, par ce qu'elle est, exclut toute vision du spirituel. Si le monde était tel que Newton l'a vu, il ne pourrait pas contenir d'esprit. Mais on n'a pas le courage de se l'avouer. ... Mais on n'a pas le courage, le courage intérieur de se l'avouer".

*

Vu à travers les lunettes du calcul du "bilan énergétique", le mouvement ne peut pas être une perception, il ne *peut pas* devenir la base d'une forme astrale, d'une conscience, c'est quelque chose de pragmatique et de trivial qui est "exécuté". Il est la fonction d' "intentions de la volonté". Le mouvement obéit aux "connexions" du système de gestion du trafic appelé système nerveux central. Il n'y a pas de volonté



en dehors du cerveau et des intentions émotionnelles, la vision de l'espace de Newton ne connaît que des lois naturelles. - Le fait que le mouvement soit toujours une perception extérieure de la vie intérieure de l'organisme corporel, du métabolisme, n'est pas plus compris par Rohen que par les matérialistes déclarés Roth, Singer et Prinz. - Rohen ne sait rien du "problème nerveux" méticuleux de Kienle, Hensel, Schad, Scheurle. Le muscle est compris comme une cornue de processus physiologiques "énergétiques". Rohen écrit : "Chaque fibre musculaire contient une multitude d'éléments fibreux contractiles (myofibrilles) qui, lors de leur contraction, provoquent le raccourcissement du muscle". Dans l'anatomie spirituelle de Rohen, il n'est pas nécessaire de toucher à la conception de l'espace de Newton. Selon la loi d'inertie, il n'existe pas de corps qui se modifie de soi-même de sa propre autorité, le cerveau et les nerfs moteurs contrôlent le bilan énergétique des muscles. Ballmer décrit l'agencement : en tant que substitut de Dieu et représentant du Dieu transmondain dans le monde terrestre, il y a ce qu'on appelle l' "âme", qui est logée dans le cerveau. "Lorsque Rudolf Steiner dédia son livre 'Théosophie' à Giordano Bruno, il exprimait ainsi la reconnaissance que 'Dieu' et 'âme' signifient en principe la même chose, et que l'âme est d'abord une propriété du MONDE avant qu'il puisse être question de 'l'âme' des Meier et des Müller. Mais la physiologie classique est justement classique par le fait qu'elle a partout pour base la représentation populaire de la pauvre 'âme' ". La différence entre les physiologies classiques de Rohen et de Schad réside uniquement dans le fait que Schad enrichit la pauvre "âme" d'un "double aspect" afin de pouvoir catégoriser les "efférences du cerveau" comme des perceptions afférentes de "l'humain ambiant psychique" - ce qui semble mieux s'harmoniser avec la "proposition" de Steiner - la nature sensible des nerfs moteurs. Dans la correspondance, il est expliqué comment toute nouveauté nécessite en tout cas la sanction de l'université, de sorte qu'il est opportun d'avoir la théosophie et l'anthroposophie "sous la forme de l'auto-compréhension et de l'auto-révélation d'universitaires anthroposophes. Ce faisant, ces messieurs peuvent aussi, à l'occasion, éclairer leur vénéré professeur sur ce qu'il a voulu dire en fait". (Correspondance, p. 67)

La conception de Rohen reflète l'ignorance absolue de la nouveauté, à savoir que l'humain, dans l'exercice de sa volonté, n'est pas un système de guidage d'une machine biochimique, mais qu'il révèle, manifeste, incarne le spirituel le plus élevé. Là où l'esprit "intervient", il n'agit pas en tant que "force" sur la "matière", ce qui serait indigne de l'esprit. L'esprit intervient en tant que matière, dans ses quatre "états d'agrégation".

268

Les actions humaines et les mouvements qui les accompagnent sont "magiquement" opérés par l'intuition des forces du destin - et non "contrôlés" par des intentions / informations neuronales. Le "jeu avec le feu" de Rohen ne se fait pas de manière consciemment défaitiste, mais à partir de la sainte simplicité du savoir-faire professionnel. L'essence de la mort, de la "force hivernale", en tant que pôle de conscience au sein de l'enfantement permanent (la "force estivale"), ne peut pas passer de l'*essence* (en tant que vécu quotidien) au *savoir* (en tant que *sagesse* quotidienne). Ne pas devenir une sagesse qui entre dans la mort des humains. Les considérations de Steiner ci-dessus sont donc faites pour expliquer ce qui se passe après la mort :



"Vous avez vu, d'après les exposés que j'ai donnés ces jours-ci, qu'au moment où l'humain franchit la porte de la mort, sa conscience, qui n'était sinon qu'une conscience terrestre, s'élargit pour devenir une conscience cosmique. De la même manière que l'humain s'installe ici sur Terre dans un organisme physique, qu'il se sent limité à l'intérieur de la peau de cet organisme physique, il s'installe dans l'immensité du cosmos lorsqu'il passe la porte de la mort. *Ce qu'il a habituellement autour de lui devient alors son propre contenu. Sa conscience devient cosmique.* Et la question surgit : quelle est l'évaluation de ce qu'est l'humain moral, si l'humain, après avoir franchi la porte de la mort, a absorbé cette conscience cosmique et a l'ambition de former un nouvel organisme physique et éthérique ?" ⁽²⁶⁷⁾

Avant d'aborder dans cette conférence les conséquences pour la pédagogie, Steiner résume encore une fois ses explications :

"Vous avez vu qu'il se produit dans l'organisme humain une dégradation et une construction perpétuelles. Cette déconstruction et cette construction, cette destruction et cette renaissance ont lieu tout au long de la vie, entre la naissance et la mort. *En tant qu'êtres pensants, nous devons détruire ; en tant qu'êtres voulants, nous devons construire, et en tant qu'êtres sensibles, nous accomplissons une interaction entre la destruction et la construction, de sorte que ce qui se présente à l'intérieur, au niveau de l'âme, dans l'être humain comme pensée, sentiment et volonté, est une destruction et une renaissance et une interaction entre la destruction et la renaissance.* Ces processus dans l'organisme humain, qui sont extraordinairement compliqués, sont différents pour chaque âge de la vie".

Rohen ne peut pas voir - de la perspective anatomique de la taupe - ce qui suit : le nerf qui grandit depuis les organes sensoriels "terrestres" mourants jusqu'aux fleurs "célestes" endormies, en passant par le centre (cerveau, moelle épinière), est un **t o u t** qui n'est pas divisé en une section sensible et une section motrice par un centre de contrôle de la circulation. Le nerf, en tant que filament-racine, pousse de la terre de la vie sensorielle terrestre, de la pensée, du représenter, (des sens diurnes, des nerfs diurnes, etc.) vers les sphères cosmiques, les hiérarchies ou les membres/muscles. (Tout est fait à partir du sang, du logos, toute vie nerveuse provient de l'astral et du Je qui, au début, façonnent et font émerger toute la physique et l'éther, pour s'éveiller plus tard à eux-mêmes lors de leur dégradation). Les "mouvements célestes" des hiérarchies, des muscles en charge du destin, voient, admirent, saisissent, comprennent les fleurs sur les tiges de la plante nerveuse, comprennent les myriades de fleurs sur les prairies de la terre nourricière et synthétisante, le cerveau. Les mouvements du sang

(267) Ibid., p. 66

269

et des muscles, leur naissance matérielle dans le "métabolisme", sont la sagesse suprême visible, ils se déroulent de manière autonome et n'ont rien à voir avec les organes floraux, les "plaques terminales motrices", les fuseaux musculaires, etc. qui ne font que saisir, saisir, admirer et réagir à ce mouvement magique, ce devenir, cette force, comme les prairies fleuries aux mouvements du ciel étoilé. (On se souvient des explications citées plus haut, tirées de l'*anthropologie générale* :

"Vous devez vous penser les membres mis en place. Nous sommes vraiment un monde entier, sauf que ce qui veut entrer en nous de l'extérieur se condense à son extrémité et devient visible. Une toute



petite partie de ce que nous sommes devient visible dans nos membres, de sorte que les membres sont quelque chose de corporel, mais qui n'est qu'un tout petit atome de ce qui est *réellement* là dans le système des membres de l'humain : *esprit* .").

Ces fleurs, ces plantes, ces racines et ces filaments de racines ne deviennent enregistrés, compris, saisis, perçus que lorsqu'ils "se fanent" un peu, qu'ils "meurent" un peu, qu'ils meurent eux-mêmes jusqu'à l'évidence. Lorsqu'elles passent de la "force d'été" vitale à la "force d'hiver" cristallisante. Il n'y a pas de "flux d'information" efférents et afférents, si ce n'est les irradiations de l'extérieur terrestre et cosmique dans la *plante entière*, dans tout le *filament nerveux*, de l'extrémité du filament racinaire à la fleur.

Les mouvements (célestes) des membres se font de manière autonome, comme le retour d'une balle élastique déformée à sa forme initiale. Ils n'ont rien à voir avec les filaments nerveux, les plantes sous le ciel étoilé. Les plantes réagissent aux mouvements célestes, aux processus à l'intérieur de la terre, à la force hivernale qui représente pensant à l'intérieur de la Terre, à la conscience. La plante pousse entre la mort et la naissance céleste. [C'est ici que peut surgir la question de l'essence de la *fertilisation*, thème central du cours d'agriculture de Koberwitz / Wroclaw : que signifie en fait "fertiliser" ?]

« Encore un processus est extrêmement intéressant à observer. C'est le suivant. Représentez-vous donc de manière très vivante ce qui se développe au fond pour une activité subconsciente. Cette activité subconsciente est extrêmement similaire à l'activité perceptive extérieure. Seulement, elle se trouve en quelque sorte à l'intérieur. Pensez que l'activité de perception extérieure et l'activité réflexe sont en quelque sorte liées. Les perceptions, lorsqu'elles se produisent inconsciemment, peuvent immédiatement provoquer des mouvements de défense. Considérez cette interaction entre l'activité de perception et l'activité de défense et transférez-la maintenant à l'activité interne du liquide tissulaire. En nageant dans l'air, vous exercez cette activité de perception externe. Si je dois faire un dessin schématique, je dirais que si nous nous représentons ici (dessin, clair) l'air dans lequel nous nous trouvons, imprégné de lumière et ainsi de suite, nous avons la perception extérieure (rouge) se développant dans cette direction, la réaction intérieure se développant dans cette direction (bleu). En effet, *dans chaque organe des sens*, il y a une interaction entre l'action extérieure et la réaction intérieure. Il faut considérer que si l'on veut une image abstraite extérieure, il ne faut pas donner ce que la nouvelle conception matérialiste a choisi, à savoir qu'il y a une *activité nerveuse centripète* et une *activité nerveuse centrifuge*. Car cette interprétation n'est pas plus judicieuse que celle qui consiste à dire que si l'on presse une balle élastique, elle retrouve sa forme initiale sous l'effet d'une autre force que celle qui est la force de pression elle-même dans son contraire, dans son retour. *Il n'est pas plus intelligent de parler de nerfs moteurs que de vouloir expliquer l'élasticité d'une balle que dans*

270

son intérieur dedans on place un quelque centre qui pousse vers l'extérieur quand on a poussé dedans. Ce n'est essentiellement rien d'autre que la production de la forme originelle ; c'est l'effet qui se produit, et pour lequel on n'a pas besoin de nerfs particuliers, parce que l'ensemble, effet et contre-effet, est intégré dans l'astralité et dans la Je-essentialité". ⁽²⁶⁸⁾



L'image de la balle élastique est utilisée à plusieurs reprises par Steiner pour illustrer la nature du mouvement et du mouvement volontaire indépendante de l'action des nerfs. Dans la balle élastique, ce n'est pas un "principe intérieur" qui agit, mais la "loi de la nature" ou la "volonté" qui fait partie du monde. (C'est sous l'habillage de l'exemple de la balle élastique que Galilée se lance dans la bataille contre Aristote. La "loi universelle" lutte contre le préjugé selon lequel l'occasion ou la cause d'un mouvement peut être recherchée dans l'"essence" ou le "centre" du corps en mouvement. "Galilée a prouvé que le discours d'Aristote sur l' "essence" des choses était une pure imposture. Les choses se meuvent selon les lois du monde, et non selon leurs propres prétendues lois 'd'essence'. De même, l'âme de Meier et Huber ne peut exister que comme loi du monde, l'anatomiste et le physiologiste ne font que dire la vérité lorsqu'ils avouent ne pas pouvoir découvrir quelque chose comme une 'âme'. Il nous semble extrêmement douteux que le médecin puisse malgré tout passer outre cette situation clairement définie, pour ainsi dire en faisant preuve d'un bel esprit. S'il le fait, ce ne sera certainement pas en l'honneur de Galilée". ⁽²⁶⁹⁾ - Le mouvement est un processus purement "physique", ou mieux : un processus corporel purement mécanique).

L'humain tire de son corps ce que la plante attire du cosmos.

Dans son corps, l'humain a conservé les rapports lunaires

L'image de la balle élastique vient aussi à la parole le 2 décembre 1917, lors de la conférence centrale sur la signification des synapses. Nous y reviendrons à une autre occasion ; ce qui nous intéresse ici, c'est d'abord la référence des nerfs à la polarité cosmo-tellurique, à la "force d'été et d'hiver". Après avoir présenté dans cet exposé le mouvement sur la balle élastique comme un phénomène purement cosmique, le système nerveux est mis en pendant avec le monde végétal entre être Terre et Soleil. L'ensemble de l'exposé vise à critiquer ces "bavards" sociopolitiques qui tirent leur sagesse d'analogies avec des représentations scientifiques obsolètes. (Le fait que ce passage de l'exposé soit attiré ici n'a rien à faire de direct avec l'appréciation de Rohen) :

"Si l'on collectait dans l'être humain tous les endroits où se trouvent des interruptions nerveuses et si l'on enregistrerait cela, on obtiendrait alors, conformément au dessin, la limite entre l'expérience dans le monde physique et l'expérience à partir d'un monde supérieur. C'est pourquoi je peux aussi utiliser le schéma suivant. Supposons - je schématise ici toutes les interruptions nerveuses - qu'il y ait là la tête et une jambe. Supposons maintenant qu'une soi-disant impression parte de là, et que le point d'interruption du nerf "marche" se produise ici. Ce qui est réel est alors ceci : ici se trouve tout ce que l'humain vit à travers le nerf, en étant éveillé le jour ; ici se trouve ce que l'humain vit en tant qu'une

(268) Dornach, 17 avril 1921, GA 313, p. 125 s.

(269) *L'adieu au 'problème corps-âme'*, 2e édition, Ed. LGC 1997, p. 12 s.

271



volonté subconsciente, même pendant la veille. Et tout ce qui se trouve maintenant sous le point de coupure des nerfs est directement formé, créé par le monde spirituel. Si vous les entendez pour la première fois, ces représentations vous sembleront peut-être un peu difficiles. Elles doivent aussi faire naître en vous la représentation que l'on ne peut quand même pas rentrer dans choses les plus intimes de la connaissance humaine sans certaines difficultés.

Si vous considérez qu'ici (en rouge) se trouve tout ce qui relie l'humain au monde physique, et qu'en dessous de cette limite se trouve tout ce qui relie l'humain à un monde spirituel qui n'a aujourd'hui en lui qu'une image physique subordonnée - si vous envisagez cela, alors vous pouvez y associer une autre représentation. Cette autre représentation que vous devez y associer est la suivante : Pensez une fois au monde végétal. Les plantes poussent à partir de la terre ; mais elles ne pousseraient pas à partir de la terre si elles ne recevaient pas des forces du cosmos, des forces qui sont intimement liées à la vie solaire et qui reçoivent tout ce qui est produit par la terre. Pour mieux comprendre cela, relisez le traité sur "La vie humaine du point de vue de la science de l'esprit". Tout ce qui est cosmique, qui vient du cosmos et de la vie solaire, fait partie de la vie du monde végétal, avec ce qui vient de la Terre. Mais cette interaction du cosmique avec ce qui est tellurique, ce qui est terrestre, fait partie de la vie en général, de l'existence au sein du monde physique, tel que nous devons le concevoir. Et les mêmes forces qui, sous ce trait (voir dessin), agissent de la terre sur la plante, en même temps que la force de la graine de la plante - la graine est aussi mise dans la terre -, cette même masse de forces de même nature, c'est ici qu'il faut les chercher, là où se trouvent les traits rouges. De ce côté-ci de la frontière que j'ai indiquée schématiquement, vous devez chercher, ma foi, les forces qui venant de la terre par les racines, vous cherchez sinon pour les plantes.

L'humain absorbe par ses yeux, par ses oreilles, notamment par sa peau, de la terre, de manière plus raffinée, ce que la plante absorbe par ses racines du sol de la Terre. La plante est un être terrestre par ses racines. L'humain est un être terrestre par ses nerfs et par ce qu'il absorbe comme terrestre, comme tellurique, par ses poumons, par sa nourriture qu'il reçoit de la terre. *Tout ce qui vient de la terre pour la plante - sauf que la plante enfonce ses racines dans la terre - l'humain l'absorbe par ses organes, sauf qu'il l'absorbe de manière plus raffinée, la plante de manière plus grossière par ses racines.*

Mais la plante absorbe encore d'autres forces. La plante absorbe les forces qui *lui viennent* du royaume solaire, du royaume céleste - royaume spatial et céleste -, du cosmos. J'ai hachuré cette zone en bleu : ce sont les forces que la plante absorbe du cosmos. Ces forces sont du même type que les forces hachurées en bleu au-delà de la limite que j'ai indiquée. *L'humain tire de son corps ce que la plante tire du cosmos.* L'humain tire de la terre, en les affinant, les forces et les substances que la plante tire du sol par ses racines, en les rendant plus grossières. *L'humain tire de son corps les mêmes forces et substances raffinées que la plante tire du cosmos.* Car, de la manière dont il les extrait aujourd'hui de son propre corps, elles ne sont pas immédiatement présentes dans le cosmos en tant que forces, mais elles ont été présentes pendant l'ancienne période lunaire. L'humain les a conservées de cette époque. L'humain ne perçoit ce qui est contenu au-delà de cette limite dans la partie bleue ici dessinée,



pas immédiatement à partir du présent, mais à partir de ce qu'il a conservé par l'héritage de l'ancien temps lunaire. *Il a apporté dans le présent le cosmique d'un temps ancien. Dans son corps, l'humain a conservé les rapports lunaires.* Et ainsi, vous voyez que nous sommes d'une certaine manière cosmiques ; nous sommes même tellement liés au cosmos que nous portons en nous une image de ce que le cosmos a déjà surmonté à l'extérieur.

Encore un exemple de ce que j'ai dit ici la dernière fois : que rien ne sera utile si l'on parle seulement d'un point de vue général, flou et brumeux, que l'humain doit à son tour absorber un sentiment cosmique ou des représentations cosmiques. Ces choses n'ont de valeur que si elles s'adressent à l'humain de manière tout à fait concrète, si l'on sait vraiment comment les choses se présentent, comment les choses se comportent. C'est ainsi que ce qui n'est aujourd'hui qu'un essai est placé sur une base saine, véritablement saine. Et si l'on sait comment tout ce qui se trouve au-delà des interruptions nerveuses à l'intérieur du corps humain est lié à l'être lunaire, alors on pourra découvrir, à partir des affinités, quelles sont les forces pathogènes ou curatives que l'on trouve dans le cosmos et dans la vie terrestre. Et quand on saura de quelle manière ce qui se trouve de ce côté-ci de la frontière est lié aux conditions terrestres, seulement dans un sens affiné, comme la plante est liée aux racines par les conditions du sol, alors on pourra vraiment trouver la relation entre la maladie et la santé et entre l'essence de certaines plantes d'une façon consciente.

Aujourd'hui, il s'agit de tâtonner. La connaissance humaine doit d'abord être placée sur une base saine, et ensuite, ce que l'humain développe comme concepts et représentations pourra aussi être placé sur une base saine, afin de pouvoir régler et imprégner la vie sociale, morale, pédagogique, politique d'une manière ou d'une autre avec ses propres représentations, afin de pouvoir lui prêter une structure.

Dans de nombreux domaines, nous constatons que ceux qui ont une grande pensée scientifique, une pensée professionnelle et solide, se mettent à fabuler et à radoter de façon horrible lorsqu'ils transposent leurs idées habituelles dans le domaine de la vie sociale.

Mais ce domaine de la vie sociale n'est pas un domaine totalement indépendant. L'humain s'y trouve avec sa nature physique, âmique et spirituelle, et on ne peut pas séparer les choses les unes des autres. Et il ne faut pas en rester au fait que l'humanité est rendue stupide par la science de la nature dans le domaine social, afin qu'elle puisse seulement radoter/bavarder dans le domaine social.

Aujourd'hui, il est facile de démontrer comment des chercheurs de la nature de haut niveau se mettent à bavarder lorsqu'ils franchissent la frontière entre la science de la nature et la vie spirituelle. Dans ce domaine, les médecins en particulier sont extraordinairement productifs dans la production de toutes sortes de bavardages, lorsqu'il s'agit de passer dans le domaine spirituel avec les idées acquises aujourd'hui dans le domaine de science de la nature". ⁽²⁷⁰⁾

La prise en compte extensive par Rohen de la fonction cardiaque comme l'un des organes "nécessaires" (avec les nerfs moteurs) à la réalisation de la volonté repousse la sphère physique de la volonté du domaine du métabolisme et du mouvement vers le domaine du système rythmique. La balle élastique de la loi naturelle est à nouveau dotée d'un centre d'action interne, l'Église catholique aristotélicienne triomphe

270 Dornach, 2 décembre 1917, GA 179, p. 16 s.



contre Steiner, même au nom de l'anthroposophie - le corps humain physique en mouvement n'a pas encore été découvert en tant que phénomène originel, son cœur doit pour l'instant servir de substitut/ersatz.

L'essence de toutes les déclarations de Steiner, à savoir que le pôle de la volonté a le lieu de ses "réalisations" dans les mouvements, y compris les mouvements métaboliques, c'est-à-dire dans la structure physique, passe à la trappe. Rohen offre un cas d'école de la confusion qui résulte du mélange d'une compréhension insuffisante de l' "individualité" avec l'évangile classique de la conception matérialiste du monde, de ses éléments chimiques, etc. Ce bastion de confusions est construit sur le sable de la conception psycho-biologique de l'humain. Il ne peut pas résister à la polémique de Steiner contre les fondements de la physiologie ; du point de vue physiologique, il ne sert qu'à cimenter le mouvement arbitraire déclenché par les neurones. Avec Rohen, il est clair qu'au sein des "lois naturelles" biochimiques, la "volonté" à puissance de monde de Steiner n'a rien à faire. L'univers des lois de la nature, le "cosmos" scientifique, peut certes être élargi par des composantes anthroposophiques, mais cela ne change rien à la situation désespérée/dépourvue d'espoir.

Dans le contexte de J. W. Rohen, un bref aperçu d'un compte-rendu de Ballmer par *Johannes Hemleben* est indiqué : "Ballmer attire le regard sur un côté de l'œuvre de vie de Steiner qui est sinon très facilement négligé : la spiritualité du corporel. Ballmer reprend le rejet de la '*théorie du piano*' de l'ouvrage '*Haeckel et ses adversaires*'. Le corps, le corps de l'humain n'est pas comparable, à juste titre, à un instrument physique sur lequel l'âme jouerait comme le musicien sur son piano. Car le corps en tant que tel, tant qu'il est traversé par la vie, est lui-même une révélation directe de l'esprit. Le corps humain a une structure qui correspond à la pensée. Les mêmes substances et forces qui sont présentes dans le règne minéral se retrouvent dans le corps humain de telle manière que la pensée peut se manifester par cet assemblage". C'est ce que dit la *Théosophie* (8e éd., p. 21)". Hemleben ajoute que la comparaison du cerveau avec un instrument sur lequel le penseur joue n'est pas non plus correcte. Hemleben - qui est peut-être l'auteur anthroposophique le plus connu du public - était scientifique et avait obtenu son doctorat avec une thèse sur la génétique. De plus, il était chez Rowohlt le biographe de Kepler, Galilée, Giordano Bruno, Darwin, Haeckel, Teilhard de Chardin, et aussi de l'apocalyptique Jean, dans la série des "Monographies rororo" très lues. D'une certaine manière, il est l'antipode de ces "anatomistes spirituels" qui ne peuvent pas comprendre le rejet par Steiner de la "théorie du piano". Rohen est un exemple de la manière dont on peut, avec une vision théiste dualiste du monde, en tant qu'universitaire honoré et anthroposophe, détruire les nerfs et la doctrine de la volonté de Steiner en son cœur sans s'en rendre compte le moins du monde. - Nous reviendrons plus tard (p. 506 et suiv.) sur le point de vue de Hemlebens sur Ballmer.

La preuve de Saint Thomas selon laquelle Dieu ne pourrait pas être un corps est dépassée.



La pensée théosophique originelle : l'esprit est par essence capable d'être un corps

De "l'idée agissante" à la *volonté* : le "faire humain"

Le système nerveux est seulement là pour que l'on puisse avoir des représentations de ce qui se passe en fait dans la *volonté*.

Dans sa correspondance, Ballmer demande à l'adresse de telles tentatives : "Les universitaires anthroposophes sont-ils sérieusement décidés à se libérer des impositions antianthroposophiques de l'université ? D'un point de vue physique, la somme de l'anti-anthroposophie universitaire est contenue dans la 'loi d'inertie'. Cette affirmation doit paraître assez paradoxale. En tout cas, l'anti-anthroposophie universitaire consiste le moins du monde dans les représentations aléatoires que les gens de l'université se font du complexe d'énigmes 'anthroposophie', qui contient aussi comme composante l'auto-interrogation anthroposophique pour savoir si devrait être triché". Chez Rohen, *raconter des bobards* prend une forme étonnamment violente, celle de la réfutation directe de Steiner par Steiner lui-même. Steiner est mis en cause en tant que défenseur du principe de mouvement interne au corps. Pour faire de Steiner un défenseur de l'anatomie nerveuse traditionnelle, il doit lui-même se livrer à l'exercice de la réfutation, les nerfs moteurs se muant - au nom de Steiner - en "organes nécessaires".

Qu'oppose Steiner à la conception corruptrice des physiologistes professionnels et à leur gloire scientifique ? Quelle est l'impulsion publique initiale en 1917 à partir du livre "Von Seelenrätseln" (Des énigmes de l'âme) ? "A l'intérieur de l'organisme, on ne peut attribuer au vouloir qu'un processus métabolique ; mais l'événement déclenché par ce processus est en même temps une essence à l'intérieur des équilibres et des rapports de force du *monde extérieur* ; et l'âme, en s'activant par le vouloir, dépasse le domaine de l'organisme et vit avec son action les événements du *monde extérieur*. La division des nerfs en nerfs sensitifs et nerfs moteurs a causé une grande confusion pour la *considération de toutes ces choses*". - C'est la "déclaration de guerre" sous forme condensée, préparée par Steiner depuis "trente-cinq" ans, à la lumière de la déclaration de base : "Si tous les processus naturels sont des manifestations de l'idée, l'activité humaine est l'idée agissante elle-même". L'idée est découverte en tant que *force*, Dieu n'est plus un spectateur immobile, les forces cosmiques de Galilée ne doivent plus agir de l'extérieur, comme une soi-disant "impulsion", sur des corps "inertes". La "force" est l'idée elle-même, en tant que "*principe*" actif, en tant qu'*absolu* actif, en tant que *corps* actif. Par la "force", la "forme" se transforme, la force remplace la cause et l'effet. La "*loi naturelle*" romaine et juridique est devenue obsolète, elle est relayée par le concept de *volonté* en tant que "*loi individualisée*" : le concept de *métamorphose* de Goethe tire son sens profond de la découverte de soi du monde en tant qu' "idée". Non pas en tant qu'être d'ombre platonicien, ni en tant que substance aristotélienne, mais l'autodécouverte de l' "idée" en tant que processus concret, en tant que contenu de l' "histoire", en tant que "conscience humaine" ou intuition. L'Idée originelle, le principe actif, noyau de toute matière et énergie, est découverte en tant que



"conscience". Non pas comme une représentation passive, mais comme l'événement lui-même, présent de manière latente dans la "conscience". "Husserl ne savait pas encore que le terme générique pour la conscience est justement 'corps'. De même que dans le domaine de l'universel il y a un corps, de même il y a une conscience ; il n'y a pas de pluriel pour 'conscience' (Schrödinger),

275

on devra se résoudre à avoir les 'nombreuses consciences' de la psychologie d'Eduard von Hartmann comme parties de la Conscience Une. La preuve de la Somme théologique de Saint Thomas, selon laquelle Dieu ne peut pas être un corps, car sinon il aurait des parties, mais que Dieu est indivisible, cette preuve est dépassée". (271) - (Dans le chapitre *Gerhard Kienle : "le problème de l'axe de la science de la nature et de la médecine"*, nous reviendrons sur le "déplacement" du concept de Dieu de Thomas d'Aquin dans le domaine des *parties* - du monde des corps).

La conscience indivisible atteint la capacité de parler dans un humain concret, se produisant "historiquement", dont la "pensée" englobe tout, qui ne connaît plus aucun "extérieur". Cet humain dit : c'est sur l'humain en mouvement que le monde se perçoit. Il n'a pas besoin de la substance-âme d'Aristote, ni des forces naturelles extérieures de Galilée, il agit par lui-même. Pour que le monde en action s'éveille un jour à lui-même comme à quelque chose de nouveau, comme à une multiplicité différenciée, il a besoin des sujets qui se trompent dans leur prétendue "biologie", des "automoteurs" illusoire - il a besoin de l'erreur sur soi-même, afin de développer la vérité à partir de là. Il a besoin de la liberté des "humains", dont on dit : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font". Pour que le grand donateur de soi puisse s'éveiller à sa nouvelle forme, le *corps social*, il a besoin de la volonté créatrice de ses créatures qui, par joie, gratitude et "discernement", orientent le mouvement de leurs corps empruntés vers de nouveaux motifs qui ne pouvaient pas exister dans l' "avant". Dans l' "avant", il n'y avait que la loi. Désormais, il y a l'amour, l'amour des vivants visibles, l'amour des différents, et l'amour de ceux qui savent : "Les humains de la religion méditerranéenne pensent "être", mais en réalité ils se produisent par l'amour de leurs morts. Les humains sont des centres occasionnels d'événements, mais ils sont tenus de se comporter comme s'ils étaient le résultat d'une auto-action. Nous, les humains, agissons par l'amour de nos morts, et les actions des défunts sont à leur tour des événements par l'autorité d'un seul, le Premier Mort. 'J'agis/Je suis' est comparable à 'il pleut'. En fait, je ne peux pas dire : 'je' suis, je devrais dire : ce qui est désigné par mon nom arrive, ou quelque chose de similaire. Le sujet agissant pour les événements est toujours le monde, ce qui, à l'époque de la physique, ne peut être remis en question. Je dois déployer un art inventif et rusé si je veux commencer à découvrir dans les événements qui se déroulent en moi quelque chose comme 'Je' en tant que début d'action". (272)

(271) K. Ballmer, *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'*, 2e édition, Ed. LGC 1997, p. 14 s. La maxime formulée par Ballmer est la suivante : "La conscience en tant que telle est UNE. La conscience de l'espèce humaine, qui EST ses spécimens, est UNE - en contradiction résolue avec l'affirmation de la psychologie d'Eduard von Hartman selon laquelle il y a autant de consciences que d'individus humains".

(272) *Les humains se produisent par l'amour de leurs morts* : K. Ballmer, *Rattachant à une remarque sur James Joyce (Anknüpfend an Bemerkung über James Joyce)*, Ed. LGC 1995, p. 11. Cet "essai" était adressé au journaliste C. R. Stange, l'envoi du manuscrit était augmenté d'une note, une "marginale" à la phrase : "*Le monde désire*



constamment me parler : Je me trouve actuellement dans une sorte de relation d'interaction avec CRS. Mon mode d'existence correspond à l'idée que la relation d'interaction a lieu dans le *monde*. Il n'est ni impossible ni interdit philosophiquement de supposer que le sujet intime de la relation d'interaction serait le *monde*, pour autant que j'accorde le respect nécessaire à la question "Qu'est-ce que le monde ? Le monde, en tant que sujet propre et 'Je' quasi présomptif de la relation d'interaction, se compose de deux moitiés : le monde extérieur (le monde quotidien extérieur ordinaire) et le monde intérieur (en moi et dans le partenaire). De mon point de vue, le monde extérieur banal se montre comme si le sujet réel présomptif de la relation d'interaction voulait montrer l'*unité* du monde extérieur et du monde intérieur. Les processus liés à la mort offrent l'occasion d'une telle démonstration. Si je le *veux*, je me laisse interpellé dans l'avis de décès de Bâle (tiré des Basler Nachrichten) par 'Oberer

276

La guerre contre la toute-puissance de l'autorité scientifique ne peut être qu'une guerre de francs-tireurs, sans "autorisation" régulière, sans forces armées. Le statut de combattant ne peut être accordé qu'à ceux qui découvrent "*l'agir de l'idée*" dans le royaume des révélations de la science de l'esprit comme "*l'action du Verbe du monde*", de l'*humain macrocosmique*. "*Le monde est Dieu*", dit la vision du monde du libre. "*Dans l'anthroposophie, on prend connaissance avec émotion de l'épuration effectuée de cette archi-erreur fatale de la philosophie grecque, qui prescrit l'incorporation au Dieu. Dans l'anthroposophie, on respire devant le dépassement de la pensée platonicienne de l'incorporation de Dieu. Cette pensée platonicienne de Dieu a causé la splendeur et la décadence de l'Occident chrétien. Maintenant, nous respirons : L'esprit est par essence capable d'être un corps ; c'est la pensée théosophique originelle qui s'oppose à une mythologie restauratrice de l'être*".⁽²⁷³⁾

Dieu est l'idée incarnée qui "agit". Le Logos qui s'individualise dans les humains-esprits, au cours du drame quotidien de la révélation du monde, à leur vitesse sur le chemin vers soi-même, la hiérarchique "structure du *psychique*/de ce qui est d'âme". Le "*psychique/âmique*" est bien plus qu'une "individualité" au sens de Rohen, c'est l'énergie (la somme ou la forme globale des "lois de la nature") elle-même, qui n'a pas besoin d'être "déclenchée" : la force physique de l'esprit qui se rencontre rythmiquement entre le début du monde et la fin du monde, *entre volonté et savoir*. Les "intentions" de l'humain individuel sont la liberté que l' "idée agissante" s'accorde pour se ramener à soi-même - dans la "moralité" - par la faute et l'expiation au cours de son auto-différenciation, c'est-à-dire dans la socialité des humains. Celui qui ne sait pas que l' "idée agissante" est incarnée doit dormir dans la forteresse ahrimano-luciférienne du nouveau paradigme. Que sont par exemple les os ?

"L'os naît dans le domaine de l'organisation-Je. [Création personnalisée du monde !] Lorsque sa formation est achevée, il sert à cette organisation-Je qui, dès lors, ne le forme plus, mais l'utilise pour les *mouvements arbitraires*".⁽²⁷⁴⁾

- Le 2 juillet 1921, les canons du Freikorps sont dirigés contre les "représentations chimiques et autres". La vie psychique se reflète à la surface des organes internes, *tout l'intérieur est en miroir* :

« Donc, si nous comprenons la formation humaine, nous pouvons, directement par une formation correspondante de la pensée métamorphique, regarder en quelque sorte en arrière de la tête humaine actuelle vers l'organisation métabolique des membres de l'incarnation précédente, et nous pouvons regarder de l'organisation métabolique des membres actuelle vers l'organisation du chef/tête de la prochaine incarnation. - Cette conception, qui joue un certain rôle dans notre science de l'esprit et dans la science de l'esprit de



tous les temps en général, les vérités des vies terrestres répétées, ne sont pas du tout suspendues dans l'air, mais celui qui comprend l'organisation humaine peut aussi les lire directement dans cette organisation humaine. Seulement, la direction scientifique actuelle est

Rheinweg 65" et du nom "Portmann". Si je sais me comporter avec tact - tout dépend du tact ! - j'ai le droit de trouver que les deux passages de l'avis de décès 'parlent'. De quoi parlent-ils ? Si je sais faire preuve de tact, ils me parlent de l'extérieur : 'je', me trouvant actuellement dans un certain rapport d'interaction. Le plus important ici est la question du tact spirituel et artistique. ..." (Fz. 184018, non publ.)

(273) K. Ballmer, *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au problème 'corps âme'), 2e éd., Ed. LGC 1997, p. 14

(274) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst* (Fondamental pour un élargissement de l'art de guérir), GA 27, chap. XII "Aufbau und Absonderung des menschlichen Organismus" (Édification et séparation de l'organisme humain)

277

aussi éloignée que possible de l'idée d'entreprendre chez l'humain une étude telle que celle qui serait nécessaire ici. Il est bien sûr impossible, si l'on étudie l'humain par la simple anatomie et physiologie extérieure, d'arriver à une autre conclusion que celle, stupide, que l'on peut examiner le foie de la même manière que les poumons. Sur la table de dissection, on place le foie à côté du poumon et on le considère comme un organe équivalent, composé de la même manière de cellules, etc. On ne peut absolument rien en tirer, et deux systèmes d'organes aussi différents l'un de l'autre que le poumon et le foie ne peuvent pas être étudiés de l'extérieur uniquement sur leur configuration cellulaire, comme cela doit nécessairement être fait selon les conceptions actuelles ... c'est un non-sens total de parler d'atomes comme le fait la conception actuelle du monde. Ce qui se trouve derrière les conceptions sensorielles, derrière les qualités sensorielles, derrière le jaune, le rouge, derrière le do dièse, derrière le sol et ainsi de suite, ce ne sont pas des vibrations, mais c'est l'essentialité spirituelle. Le monde *vers dehors* devient de plus en plus spirituel à mesure que nous avançons dans la connaissance. De sorte que l'on cesse vraiment de prendre au sérieux toutes les constructions qui sont issues de représentations chimiques ou autres. Tout atomisme est chassé à fond lorsque l'on élargit la connaissance vers l'extérieur. Derrière les phénomènes sensoriels se trouve le monde spirituel. Si, au contraire, grâce à une telle connaissance élargie, nous regardons plus profondément à l'intérieur, alors ... *ce n'est pas cette vision mystique confuse*, qui forme pourtant une transition, qui a sa bonne justification, mais qui doit être expliquée comme je l'ai fait hier, mais il se produit, lorsque la connaissance se développe vers l'intérieur, une connaissance psychique des organes. Nous apprenons vraiment à connaître notre intérieur. Alors que notre connaissance se spiritualise de plus en plus vers l'extérieur, elle se matérialise d'abord vers l'intérieur. Ce n'est pas vers l'intérieur que le mystique nébuleux, mais le véritable chercheur spirituel, apprendra à reconnaître les différents organes ; il apprendra à connaître l'organisme humain différencié. *Nous n'accédons pas au monde spirituel autrement qu'en faisant un détour par la contemplation de notre matérialité intérieure*. Sans connaître les poumons, le foie et ainsi de suite, on n'apprend pas non plus, par le détour de l'intérieur, à connaître un quelconque enthousiasme spirituel, qui travaille donc à partir de la confusion du mysticisme ordinaire et à une connaissance concrète des organes internes de l'humain.

On apprend alors toutefois à connaître plus exactement la structure de ce qui est d'âme. Tout d'abord, on apprend à abandonner le préjugé selon lequel notre psychisme n'est qu'une annexe de l'appareil nerveux-sensoriel. Seul le monde des représentations est rattaché à



l'appareil neurosensoriel, le monde des sensations/sentiments ne l'est déjà plus. Le monde des sentiments est directement rattaché à l'organisme rythmique, et le monde de la volonté est rattaché à l'organisme des membres-métabolisme. *Si je veux quelque chose, il doit se passer quelque chose dans mon organisme métabolique-membres. Le système nerveux n'est là que pour que l'on puisse avoir des représentations de ce qui se passe réellement dans la volonté. Il n'y a pas de nerfs de la volonté, je l'ai souvent dit ; la division des nerfs en nerfs sensitifs et en nerfs de la volonté est une absurdité. Les nerfs sont de même nature, et les nerfs dits de la volonté ne servent à rien d'autre qu'à percevoir intérieurement les processus de la volonté ; ce sont aussi des nerfs sensitifs. -*

Si nous étudions cela de par en par, nous en arrivons finalement à prendre l'organisation humaine dans sa globalité. Prenez l'organisation des poumons, du foie et ainsi de suite, vous en arrivez à regarder vers l'intérieur, à voir en quelque sorte la surface des différents organes, naturellement par un regard spirituel vers l'intérieur. Qu'est-ce que cette surface des organes ? Cette surface des organes n'est rien d'autre qu'un appareil de réflexion pour la vie âmique/de l'âme.

278

Ce que nous percevons et ce que nous élaborons en pensées se reflète à la surface de tous nos organes internes, et ce reflet signifie nos souvenirs, notre mémoire pendant la vie. Donc ce qui là se reflète, après que nous l'ayons perçu et élaboré, sur la surface extérieure de notre cœur, de nos poumons, de notre rate et ainsi de suite, ce qui est renvoyé, c'est ce qui émet les souvenirs. Et lors d'un entraînement pas très poussé, vous pouvez déjà remarquer comment certaines pensées rayonnent en retour sur l'ensemble de l'organisme dans la mémoire. Les organes les plus divers sont impliqués. S'il s'agit par exemple de la mémoire - disons de pensées très abstraites - les poumons, la surface des poumons, y participent de manière extraordinairement forte. S'il s'agit plutôt de pensées teintées d'émotions, de pensées qui ont une nuance émotionnelle, la surface du foie est très fortement impliquée. Nous pouvons donc vraiment bien décrire en détail comment les différents organes de l'être humain participent à ce rayonnement qui se manifeste ensuite comme mémoire, comme capacité de mémoire. Nous ne devons pas dire, lorsque nous saisissons ce qui est d'âme, que l'organisme parallèle pour la vie d'âme se trouve uniquement dans le système nerveux ; cette organisation parallèle pour la vie de l'âme humaine se trouve dans l'ensemble de l'organisme humain". ⁽²⁷⁵⁾

La volonté sans objet présente un plus élevé

La raison analytique n'est pas produite par le cerveau, mais rassemblée dans le cerveau - qui est le collecteur/collectionneur ?

Steiner part du mouvement, de la statique du corps au sein de la gravitation, pour expliquer la fonction des organes et des nerfs qui naît du mouvement-perception. (Dans la vie post-mortem, la gravitation terrestre-centrique est remplacée par le tissu d'attraction d'un monde spirituel hiérarchiquement échelonné).

Le mouvement est le phénomène sensoriel primaire, sa perception (l' "expérience du mouvement") est la "compréhension", le reste est la description des processus qui se produisent en tant que composants du mouvement. Le mouvement lui-même est



la "cause" de tous les phénomènes d'accompagnement, à commencer par la chaleur et les modifications métaboliques les plus fines dans le sang, dans les organes en mouvement. Le mouvement témoigne du fait que l'organisme humain n'est un tout qu'avec son environnement. Lorsque - par exemple - une gifle "arrive", les bras protecteurs se lèvent "automatiquement", tout comme le maintien de l'équilibre se fait "automatiquement". - Encore une fois, il est essentiel que la "perception du mouvement par le sens propre du mouvement" soit comprise comme la perception *directe* (subconsciente), et non comme la vision, etc. du mouvement - sinon, l'affirmation ci-dessus n'a aucun sens. - Steiner décrit toujours le processus nerveux qui est associé au sens comme un tout, partant de la périphérie et allant jusqu'au muscle. L'impulsion (= la volonté) est inoculée dans une perception extérieure, *elle se produit à l'extérieur*, elle est reflétée sur les nerfs et le cerveau, sinon elle serait un événement purement naturel. La représentation ou le souvenir sont aussi des perceptions extérieures, même s'ils ne correspondent pas nécessairement à une impression extérieure à l'événement corporel. La perception sensorielle extérieure n'est de toute façon qu'un point de départ pour les événements de représentation et de souvenir, qui sont certes de nature "psychique/d'âme", mais qui sont en tout cas une perception extérieure.

(275) *Devenir humain, âme du monde et esprit du monde*, GA 205, p. 98 s.

279

(aux "événements cérébraux" - voir la conférence de Bologne et son exposé, ainsi que les "principes directeurs", voir ci-dessous). La perception intérieure est en revanche : l'imagination, l'inspiration, l'intuition - ce qui est décrit dans la *philosophie de la liberté* sous le terme générique de "penser".

L'accès de Goethe à la science/théorie du mouvement est - aussi étrange que cela puisse paraître - bien moins compliquée que les décrets de la physiologie académique qui veulent expliquer les mouvements des membres selon le modèle d'un appareil contrôlé de manière causale par une "intelligence artificielle". Comme les modèles semblent si évidents/éclairants - car après tout, les robots sont une chose compliquée - la théorie semble vérifiée : quelque chose d'autre dépasse les forces de représentations exercées/entraînées aux machines.

Ballmer décrit l'opposition à Goethe / Steiner dans la mesure suivante : "Les performances scientifiques de Goethe ne jouissent pas d'une attention particulière de la part des représentants modernes de la science. Goethe ne doit cependant pas être jugé en fonction de ses découvertes scientifiques isolées et fortuites. En revanche, il représente un événement unique dans le domaine de science de l'esprit par la méthode de connaissance scientifique de la nature et du monde. Cette méthode a la même origine unitaire que l'action et l'œuvre de Goethe en tant que poète et artiste ; elle fait de l'humain l'organe central de toute compréhension du monde, en le préparant à devenir un instrument de connaissance". ⁽²⁷⁶⁾ Le mouvement qui se produit fait partie de l'organe de la compréhension du monde en tant que processus immédiat de compréhension, même s'il se déroule aujourd'hui encore dans l'état de sommeil - la compréhension n'est pas une théorisation, mais une expérience immédiate. La découverte de l'os intermaxillaire par Goethe est analogue à la découverte de la fonction



nerveuse unitaire. L'os prémaxillaire et le nerf musculaire non moteur disent la même chose : l'humain est l'être originel qui compose toute évolution à partir de soi-même. Dans l'activité nerveuse, l'évolution meurt en soi-même, elle devient "évidence". L'humain se perçoit lui-même dans les mouvements du monde des corps, il vient à sa rencontre depuis l'avenir, depuis l'extérieur. Le "Je" se trouve dans toutes les perceptions sensorielles, dont font également partie les pensées. Il n'y a qu'un seul extérieur (divin) qui se réalise dans ses atmas, les frères et sœurs de lui-même, c'est-à-dire qui s'éveille, se garde, se perçoit. Cette perception de soi est tout ce qui se passe dans le "monde des sens" : un cadeau de la transcendance, une relation entre l'éternel INTERIEUR différencié et son apparition en tant qu'EXTERIEUR, en se dotant progressivement de ses "organes des sens". L'humain entier est un organe sensoriel, dans la tête est centré l'Ancien originel (qui se décompose et se sacrifie sur Terre), dans le noyau interne du cerveau se résume le monde, le Je qui s'étend partout, en se "synthétisant". Dans les membres, l'abdomen, l'alimentation, l'avenir (le cosmiquement nouveau, le renouvellement de la matière ancienne, mais aussi : l'intérieur de la terre à l'instinct volcanique) commence à être vécu de manière sourdement aveugle, d'abord comme une "activité" subconsciente. (En se référant au dépassement du désir, il est dit que la volonté provient de l'essence la plus propre de l'humain :

"Et lorsque nous combattons le désir dans le but d'une évolution supérieure, nous ne combattons pas la volonté qui est à la base d'un désir, mais seulement les différentes modifications, les différents objets du désir. Nous rendons ainsi la volonté pure, et la volonté agit alors en nous de manière pure. Et une telle volonté, qui est devenue libre des objets, qui est sans objet, représente justement, sous un certain rapport, un maximum en nous. Vous ne devez pas penser ici à la 'volonté d'exister/à l'être-là' - ce ne serait pas une volonté sans objet -, mais vous devez penser à des volontés avec un contenu

(276) *Deutschtum und Christentum in der Theosophie des Goetheanismus (Allemanité et chrétienté dans la théosophie du goethéanisme)*, chap. 1, Fornasella 1995, p. 15.

280

du désir qui ne s'adresse à aucun objet. La volonté n'est pure et libre que lorsqu'elle n'est pas d'abord modifiée en un désir déterminé, lorsqu'elle s'éloigne donc d'un désir déterminé." (277)

"L'organisation de la tête est telle que la partie du cerveau située vers l'intérieur, de couleur blanc grisâtre, est le membre le plus avancé physiquement de l'organisation humaine. Elle contient une *activité sensorielle* regroupant les autres sens, dans laquelle interviennent le Je et le corps astral. Il prend part au système rythmique de l'organisme, dans lequel interviennent le corps astral et le corps éthérique, et il prend aussi part, mais dans une très faible mesure, au système des membres du métabolisme, dans lequel interviennent le corps physique et le corps éthérique. Cette partie du cerveau se distingue du cerveau périphérique qui l'entoure et qui, dans son organisation physique, contient beaucoup plus du système des membres métaboliques, un peu plus du système rythmique, mais le moins du système nerveux-sensoriel. Si maintenant, par suite d'une activité repoussée de l'organisation-Je, le cerveau central s'appauvrit en activité sensorielle nerveuse et s'enrichit en activité digestive, c'est-à-dire s'il devient plus semblable au cerveau périphérique qu'il ne l'est dans l'état normal, la migraine apparaît". (278)

- Que le cerveau produise de la raison analytique est une erreur - nous y reviendrons



plus tard. D'abord seulement ceci :

"Et chez l'humain, c'est naturellement seulement ainsi qu'il accumule la raison analytique, qui est étendue partout, et l'utilise alors. Et parce qu'il a un cerveau développé, il peut utiliser pour soi ce qui est répandu partout dans le monde. Donc l'humain a justement par son cerveau qu'il peut utiliser pour soi la raison analytique *qui est partout dans les choses*. - Donc nous n'avons pas un cerveau, afin de produire de la raison analytique. ... il doit être là quelque chose qui rassemble/collectionne, qui utilise le cerveau pour rassembler ensemble la raison analytique. Et c'est le spirituel-âmique qui rassemble ainsi, qui vient ainsi dans l'humain, comme je l'ai déjà dit l'autre jour, qui est déjà présent dans le monde spirituel et qui n'utilise que le physique. Si l'on n'occulte pas les faits, si l'on arrive vraiment à la conclusion que la raison analytique est partout, ... qu'elle doit d'abord être collectionnée ensemble dans le cerveau, ... alors on doit aussi chercher le collecteur/collectionneur, si l'on veut être un scientifique sérieux et non un charlatan. C'est ce qui résulte simplement de l'utilisation de la raison synthétique claire". ⁽²⁷⁹⁾

Si l'on suit l'état de la recherche sur le cerveau, il va de soi que le "Je" ne peut être rien d'autre qu'une "simulation" du cerveau - une représentation de données ou un modèle de la totalité du corps concerné. La fonction du cerveau est "modélisée" selon le fonctionnement de l'ordinateur - que l'on "comprend" de bout en bout comme un produit de l'intelligence technique - comme autrefois la station télégraphique. Les théories neurocognitives sont des simulations de simulations techniquement construites. Dans le vrai de ces analogies représentées, la "pensée" ou la "cognition" n'existe toujours que dans l'image d'un processus technique - le fait de mettre la charrue avant les bœufs est devenu une telle habitude que la question réelle de la pensée,

(277) Berlin, 3 novembre 1910, *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie*, GA 115, p. 176 s.

(278) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondements pour un élargissement de l'art de guérir)*, GA 27 chap. XX, "Typische Heilmittel (Médicament typique)".

(279) Dornach, 5 janvier 1923, GA 348 (conférence aux ouvriers), p. 196

281

après la "cognition", ne peut pas être vue. L'approche kantienne de la question de la connaissance, la catégorisation logiquement inadmissible *a v a n t* le début de l'enquête, se trouve transposée, dans le cadre de la recherche actuelle sur le cerveau, dans le vaste royaume de cet homoncule technique qui domine tous les domaines de la vie, bien qu'il ne puisse que toujours "simuler" tout ce qui est réel ou sensible : l'"ordinateur" ou, de manière tout à fait anthropomorphique, le "calculateur". Là où Kant ne partait "au moins" que de quelques pré-déterminations conceptuelles claires comme sujet, objet, nerf, Dieu, etc., la "recherche cognitive" dispose de tout l'arsenal du monde conceptuel technique. Par exemple, le neurophilosophe Thomas Metzinger décrit la conscience et le moi comme des "logiciels" - pour être cohérent, il faudrait dire : un logiciel nommé "Metzinger" fait son apparition. Du point de vue du penseur Goethe, il s'agit d'une "application" de la maxime : "Car c'est justement là où les concepts manquent / qu'un mot se présente au bon moment".

Qu'est-ce donc que le cerveau, ce "hardware" dans lequel les sciences neurocognitives et, à leur suite, tout un chacun situent l'intelligence comme "software" ? ⁽²⁸⁰⁾



Dont la dernière sagesse débouche sur le concept d'"auto-organisation/soi-organisation" ? - Pour la description du cerveau, comme pour toutes les sciences, toutes les affirmations ne peuvent être qu'anthropomorphiques ou anthropocentriques - ce qui, dans le cas de la "neurophilosophie", est seulement dissimulé derrière la transfiguration technique du monde linguistique toujours anthropomorphique. Les conceptions acquises sur l'humain *entier* sont transposées - en général sans qu'on s'en aperçoive - sur le cerveau.

Ce qui est décrit ailleurs (de manière anthropocentrique) comme "l'auto-organisation de la matière" sonne particulièrement clair dans le cas du cerveau - "l'auto-organisation" présuppose un "soi", pour que la "matière" puisse être un "soi", elle devrait se découvrir en tant qu'être humain. En tant qu' "humain", c'est-à-dire en tant que le monde dans son ensemble ou en tant que "Dieu", en tant qu'humain macrocosmique qui veut passer de l'ES (NDT neutre allemand)/du IL au "soi" - ce qui est le but de l'évolution, de la duplication de soi et du sacrifice de soi, qui dépend du développement de la volonté de penser chez les créatures.

La "matière" n'est nulle part autre chose que "monde" ou "raison analytique" ou "Je", qui se *transforme* en formes différenciées de la nature - inorganiques, organiques, conscientes et soi-conscientes. L'évolution montre la matérialisation progressive de l'"esprit" ou de la "volonté", qui se "sépare" par étapes des formes de manifestation précédentes, en formant toujours de nouvelles matières et substances : de l'inorganique, les éthérico-organiques ; des organiques (végétaux), les astraux (animaux) ; des sensibles-conscients, les auto/soiconscients (humains). Ce dernier niveau est l'apparition de la "volonté" ou des "Je" (logos) dans la physis - c'est-à-dire en tant que matière *identique* à l'esprit, qui ne tolère pas un "esprit" en tant qu'"extérieur" agissant. - C'est pourquoi il est absurde de vouloir réfuter le matérialisme dans le cadre de la recherche sur le cerveau. Dans ce cas, il est effectivement vrai que la matière (substance cérébrale) s'organise soi-même - l' "image"/le "décalque" synchronitaire

280 Ballmer se consacre à la question "Qu'est-ce que le cerveau ?", entre autres dans la Physique allemande - par un Suisse (Ed. LGC, 1995) sous le titre "Le concept est un CORPS" : "Le corps mortel de l'humain originel et créateur (d'un humain naturel comme vous et moi) est é t e r n e l l e , dans la mesure où l'on entend d'abord par corps le CERVEAU corporel de l'humain originel". (p. 23 s) "LE CONCEPT EST UN CORPS, le cerveau de l'humain originel". ... "Et si un CORPS (cerveau de l'humain originel) est envisagé comme la réalité du concept 'humain', alors on peut espérer satisfaire aux exigences les plus rigoureuses d'une humanité contemporaine rompue au matérialisme". (p. 54)

282

ou reproduction de l'humain macrocosmique est ici "palpable/saisissable des mains", par exemple la constellation de naissance astronomique d'un corps humain est manifeste dans le cortex.

L'auteur **Michael Kalisch** résume les interprétations techniques de la science neurocognitive dans un article de la revue *Gegenwart*.⁽²⁸¹⁾ Elle "contient des pièges de la pensée qui sont le résultat d'un oubli de soi typique du chercheur, qui ne réfléchit pas à ce qu'il fait et à ce qu'il accomplit, tout en - se décrivant lui-même". Kalisch qualifie ce procédé d' "insulte réductionniste à la naïve conscience-Je" et précise que pour le neurophilosophe, il n'y aurait de toute façon pas de réalité en dehors des os-



cillations électromagnétiques, mais seulement des illusions subjectives. L'ensemble du schéma de pensée se base sur les grandeurs absolues telles que les "neurones" et les oscillations "électromagnétiques", sans appliquer ses propres affirmations à ces grandeurs présumées. Cette tautologie circulaire des raisonnements n'est bien sûr pas immédiatement évidente, une revendication de l'absence effective de présupposés au sens scientifique est subordonnée aux prémisses "scientifiques spécialisées".

Kalisch : "Steiner avait déjà annoncé le dilemme dans lequel se trouve aujourd'hui la recherche sur le cerveau en décrivant le cerveau comme *une imagination réalisée physiquement* ⁽²⁸²⁾ - donc quelque chose d'extrêmement ambivalent : entièrement physique, mais en même temps image du spirituel ! À ce stade, il n'était plus possible de réfuter le matérialisme, ni même de le démontrer ! C'est exactement ce qui s'est passé, et de nouvelles perspectives s'ouvrent désormais si l'on s'efforce de ne pas avoir de préjugés. Un problème central est que la recherche de l'*exemple* du modèle dans l'espace est vaine ; on ne le trouverait que si l'on remontait dans le temps avant la naissance de l'humain : c'est à partir de là (du monde imaginaire) que la construction du cerveau se projette dans le corps ultérieur". Kalisch demande implicitement une extension temporelle de la recherche des forces d'organisation lors de la formation du cerveau, de la recherche de l'esprit - alors que Metzinger met en avant les "processus d'auto-organisation de structures cohérentes" et rejette tout sujet transcendant intervenant de l'extérieur. La contradiction est symptomatique : l'anthroposophe insiste sur l' "esprit", le neurophilosophe sur la "matière" comme absolu, comme "force d'auto/de soi-organisation". Rappelons la dimension de la problématique :

"... Représententons-nous que nous ayons la coupe à l'intérieur de laquelle la transsubstantiation s'accomplit. Par la transsubstantiation, les humains cherchent le chemin vers le Père, vers cette puissance créatrice du monde originel qui y est présente en toute réalité, qui ne peut donc pas être trouvée si l'on va unilatéralement vers le spirituel ou unilatéralement vers le matériel, mais qui est trouvée si l'on découvre directement l'unité du spirituel avec le matériel. ... Et c'est ainsi que l'humain, en regardant ce qui se présente partout dans le physique, peut trouver lors de la transsubstantiation le spirituel entièrement caché du physique, le règne des séraphins, des chérubins, des trônes, dont le règne caché apparaît comme substance physique. ..." ⁽²⁸³⁾

Dans cette situation, il ne sert peu que Kalisch pointe un doigt moralisateur sur les catastrophes du XXe siècle et le manque de *compassion* - le neurophilosophe ne peut, en toute logique, que classer toute compassion comme une illusion, il n'a même pas besoin de se placer, comme Nietzsche, *par-dessus* "bien et mal", il peut tout au plus interpréter la capacité d'empathie comme une "simulation utile"

(281) Gegenwart 2012, n° 3 et n° 4, *Symptomatiques de l'origine et de l'effet de l'ordinateur*

(282) GA 204, 2 avril 1921 ; GA 314, 26 octobre 1922

(283) 22 septembre 1924, GA 346, p. 266

- comme il peut saisir l'ensemble du monde, y compris sa propre "philosophie", de toute façon seulement comme une construction du "cerveau réel" (dans le sens du chercheur sur le cerveau Roth). Le chercheur sur le cerveau ne peut sortir de la pri-



son de la tautologie circulaire que si on lui démontre les propres contradictions dans les prémisses de sa formation théorique. Le matérialiste radical doit s'éveiller à l'étonnement devant les capacités de la "matière", qui n'est nulle part autre chose que "la raison analytique étendue" que le cerveau synthétiseur *collectionne* : la volonté coagulée, le "règne caché des séraphins, des chérubins, des trônes". Le matérialiste doit lui-même apprendre à arracher la capacité de compassion des griffes de sa "science", qui construit sur l'homoncule "ordinateur", comme on construisait autrefois sur un "dieu" absolu qui régit le monde de l'extérieur.



Chaque voie nerveuse entière prend naissance à la circonférence de l'humain et retourne à la circonférence

L' "étincelle" qui jaillit au niveau des interruptions nerveuses

D'un côté, la volonté s'engouffrait par les trous de ce tamis, et de l'autre côté, l'intelligence s'est engouffrée par les trous de ce tamis - vous obtenez alors au milieu l'âme tranquille, la sphère du sentir.

Car tout ce qui appartient au sentir est en fait moitié volonté et moitié intelligence.

Le chemin des nerfs centripètes par le centre jusqu'à la fin des nerfs centrifuges est une lemniscate

Ballmer : "Il serait temps que les anthroposophes disposent d'informations concrètes sur le problème corps-âme bégayé par l'université : tout ce qui est corporel est une création de l'âme. - Il serait en outre temps que les anthroposophes disposent d'un concept solide de développement qui leur permettrait de faire face aux frais rationnels de l'intelligence en tant qu'université. Il est conforme à la réserve de l'enseignant occultiste que les concepts concrets ne nous aient pas toujours été livrés prêts à l'emploi. On peut se donner la peine de trouver les éléments, par exemple pour la notion concrète de développement, là où ils se trouvent : Dans le cycle 15, 1, 2 (l'évangile de Matthieu), on remarque en passant 'qu'on ne peut comprendre l'histoire d'une chose que lorsqu'on a compris la chose elle-même'. J'en déduis qu'une chose est antérieure à sa genèse, en parlant de la chose 'humain'. C'est à peu près le strict opposé de la conception du 19e siècle sur le 'développement'/l' 'évolution'. L'humain est antérieur à son devenir - ce n'est pas une phrase d'une théorie 'moniste' du développement/de l'évolution. Mais la notion anthroposophique concrète de l'évolution devrait être la suivante : le type HUMAIN devient ce qu'il est depuis toujours ; le processus-monde entre Saturne et Vulcain est un processus circulaire qui se produit en présence du Créateur. (Cours sur la chaleur : 'Nous devons symboliser le processus monde/universel par un cercle')" ⁽²⁸⁴⁾

Pour éclairer l'opposition entre les topoï "surpasser" et les "moyens d'expression stupides à propos de quelque chose que l'on ne sait pas", Ballmer reprend dans l'article "Zukunft des deutschen Idealismus" (Avenir de l'idéalisme allemand), le texte de Steiner

(284) *Marginales I et II*, contenus dans Karen Swassjan, *Die Karl BallmerProbe (La preuve Ballmer)*, Ed. LGC, 2e éd. 2013

284

Hommage à Spinoza dans le livre "Les énigmes de la philosophie (Août 1918) : la vision du monde de Spinoza conduit dans sa conséquente formation dans une person-



nalité, chez celle-ci à la conscience : Je pense sur moi dans le sens correct, si je ne me considère pas davantage, mais si je me sais, dans mon expérience, un avec le Tout divin. Cette conscience, dans le sens de Spinoza, répand sur toute la personnalité humaine l'impulsion vers le juste, c'est-à-dire l'action remplie de Dieu. Celle-ci s'impose comme une évidence à celui en qui la juste vision du monde est une pleine vérité. C'est pourquoi Spinoza appelle *Éthique* l'écrit dans lequel il expose sa vision du monde. Pour lui, l'éthique, c'est-à-dire le comportement moral, est au sens le plus élevé le résultat de la connaissance vraie *de la demeure de l'humain dans l'unique substance*". Dans la correspondance, ce savoir est assuré contre tout panthéisme, dans la version de Ballmer, l'éthique de Spinoza est maintenant la suivante : "*Nous ne sommes pas simplement des soi-disant humains, nous sommes des résidents dans l'être cosmique auquel revient légitimement le nom de "L'Humain"*". - Dans "*Abschied vom 'LeibSeeleProblem'*" (1956), le lien est jeté entre Spinoza, Voltaire et l'atavisme de l'ignorance "mérationnelle" : "Nous ne sommes pas si effrontés et sans tact pour avoir l'opinion, face à l'être du monde qui se révèle, "L'humain", dont nous, petites gens, sommes les spécimens sur lesquels a été obtenu, par analyse et synthèse, le concept général "L'humain". Notre tact intellectuel nous suggère de voir l'être révélé 'L'humain' à la lumière de l'idée de la 'substance' contenant dieu de Spinoza, qui tombe sur notre anthropologie philosophique. On ne voit pas très bien pourquoi une anthropologie académique en difficulté renoncerait plus longtemps au bienfait d'avoir connaissance de la quadruple nature de l'humain. On se débat dans l'impasse de la bipartité cartésienne 'corps et âme'. La tâche de repousser le matérialisme anthropologique menaçant de Locke et de l'Angleterre complique encore la situation : si le contenu de l'"âme" provient entièrement/sans reste des impressions livrées par l'organisme sensoriel corporel, comment pourrait-il y avoir un être autonome, l'"âme", et pourquoi rêver des "deux substances" dont devraient être assemblés les Müller et les Meier ? Quand le grand Voltaire ne voulait au moins pas être matérialiste, il déclarait : 'Je suis corps, et je pense, c'est tout ce que je sais'. Ce principe de la biarticulation domine depuis lors les tentatives académiques de connaissance de l'humain. Le 'je n'en sais pas plus' de Voltaire est toujours la devise de la compréhension académique de la relation entre la 'pensée' et le 'corps'". (285)

*

L'éthique de Spinoza n'atteint sa pleine signification et sa dignité que dans l'anthropologie. Là où la biologie humaine énumère l'humain à l'intérieur des mammifères supérieurs comme un ordre de primates, Spinoza - avec une longueur d'avance sur le libertaire Stirner - a en ligne de mire l'auto/soi-découverte morale de l'univers, sans tomber dans les pièges du théisme. Spinoza est autant un poison amer pour le réductionnisme atomiste que pour les tentatives de sauvetage de ces "commissions éthiques" qui se font du soucis de "l'effondrement des valeurs". -

L'athéisme de Spinoza et l'anarchisme de Stirner portent en le cœur l'"anthropos" cosmique depuis l' "événement Rudolf Steiner". L'affirmation ci-dessus concernant les synapses sait la "substance unique" en tant que corps, en tant que "demeure/habitation" des gens humains, qui est parcourue de voies nerveuses et de leurs interruptions : "Seulement par là que, dans une certaine mesure, l'impulsion à l'endroit de l'interruption bondit par dessus,



par là que nous sommes nous-mêmes dans le monde, par là que nous sommes chez cette impulsion avec". L'être des "humains" réside dans le fait d'être "chez cette impulsion avec". (Et, s'ils ont de la chance, dans le savoir de l'habiter dans l'*unique* substance du "corps humain de Dieu"). L'"impulsion" est la perception extérieure "fécondée" par le désir, que ce soit dans le "monde extérieur" ou dans les "mouvements" subtils du cerveau. - Les auteurs du recueil de Schad se trouvent dans la position difficile de devoir comprendre une théorie nerveuse résultant de la *physiologie cosmique*. La tentative d'Irene Buchanan de localiser l'action des membres supérieurs (cosmiques) de l'être aux points de synapse résulte de la méconnaissance de ce que Steiner appelle la "limite dedans le milieu/centre de l'humain", d'une image unitaire biologisante de l'humain. Elle résulte d'une différenciation insuffisante entre le "nous-mêmes" et l'anthropos cosmique (la "substance unique" de Spinoza), aux impulsions *duquel* "nous sommes avec" grâce aux sauts synaptiques. Les membres supérieurs de l'être ne nous appartiennent pas, ils font partie de l'humain cosmique, qui établit la frontière du "monde dit physique et spirituel" au milieu *de soi-même* : à l'intérieur de l'humain cosmique, "nous" humains naissons/apparaissions comme point d'intersection de l'incarnation passée et de l'incarnation à venir, comme point de rencontre entre les événements de représentation et volonté.

La physiologie cosmique est corrompue par une pensée additive de "membres supérieurs de l'être" en un paradigme corporel orienté par la science de la nature. L'intention de réconciliation qui s'y cache cimente à plus forte raison la physiologie psychomatérialiste des stimuli et des impulsions. Encore une fois : le corps *entier* est l'expression et la révélation de l'humain total à quatre ou sept membres ; grâce aux points d'interruption, "nous" sommes "présents" au "tout", c'est ici que naît la conscience de soi inférieure au sein de "l'être humain", selon la strophe de Schelling souvent citée par Ballmer : "Enfermé dans un nain / de forme délicate et de pousses droites / signifie dans la langue enfant d'humain / l'esprit géant se trouve lui-même". - S'il n'y avait pas ces interruptions, il s'agirait, dans le processus nerveux, d'un processus purement naturel, l'être humain serait un pur somnambule, un automate divin. "Entre [ce qui est de l'ordre de l'intelligence et ce qui est de l'ordre de la volonté] se trouve justement la limite, la limite intérieure, que vous obtenez lorsque vous reliez toutes les terminaisons nerveuses et tous les ganglions. Si vous dépassez un peu cette limite d'un côté, de sorte que vous vous représentez cette limite comme un tamis - *d'un côté la volonté s'engouffre dans les trous de ce tamis, et de l'autre l'intelligence s'engouffre dans les trous de ce tamis - alors vous obtenez au milieu le sentiment, la sphère du ressenti*. Car tout ce qui appartient au sentiment est en fait moitié volonté et moitié intelligence". Ainsi est signifié le 7 décembre 1919 à propos de l'alimentation resp. de la sécrétion :

"Je vous ai déjà indiqué les endroits du corps humain où l'humain entre en collision avec le cosmos. [Si vous suivez, par exemple, un nerf qui va de n'importe quel endroit du corps à la moelle épinière, vous trouverez pour chaque nerf un autre nerf, ou du moins à peu près, pour chaque nerf, un autre nerf qui retourne quelque part. Les physiologistes des sens appellent l'un un nerf sensitif, l'autre un nerf moteur.



J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de l'absurdité selon laquelle il y aurait des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. Mais ce qui est important, c'est que chaque voie nerveuse prend naissance sur la circonférence de l'être humain et retourne à la circonférence, mais est interrompue quelque part, comme un fil électrique lorsqu'il fait jaillir une étincelle. C'est une sorte d'enjambement, un fluide sensitif

286

de l'origine nerveuse dite sensitive à l'origine nerveuse dite motrice. Et à ces endroits - ils sont très nombreux, dans notre moelle épinière par exemple, et dans d'autres parties de notre corps - se trouvent aussi les endroits de l'espace où l'humain ne s'appartient pas seulement lui-même, où il appartient à l'univers. Si vous reliez tous ces endroits entre eux, et si vous prenez aussi les ganglions du système nerveux sympathique, vous obtenez cette limite, et cette limite sur le plan de la physiologie du corps. De sorte que vous pouvez dire : vous coupez en quelque sorte l'humain en deux - c'est plus que la moitié, mais supposons que nous coupions l'humain en deux - et vous le considérez comme un grand organe sensoriel, vous considérez la réception par les sens en général comme la réceptivité sensorielle, le traitement par la raison analytique comme une autre activité sensorielle plus fine, la formation des images de mémoire comme des images rémanentes, mais qui restent pour la vie entre la naissance et la mort, parce que, lorsque la mémoire se forme, elle se heurte à l'éther du monde. Notre propre éther se heurte à l'éther cosmique, et il y a des conflits entre nous et l'éther cosmique. L'autre partie de l'humain est celle qui a, en quelque sorte, pour organe terminal les membres, tout ce qui est membre. De même que cette partie a la sphère sensorielle pour organe terminal, l'autre partie de l'humain a les membres qui grandissent : les pieds grandissent, les bras grandissent. C'est bien sûr dessiné grossièrement et schématiquement.

C'est ce à partir de quoi je devrais dessiner vers l'intérieur tout ce qui est de l'ordre de la volonté, comme j'ai dessiné à partir des sens tout ce qui est de l'ordre de l'intelligence, et cela se rattache à l'autre partie de l'humain. Ce qui est de l'ordre de la volonté est l'autre pôle de l'être humain. Entre les deux se trouve justement la frontière, la frontière intérieure, que vous obtenez lorsque vous reliez toutes les terminaisons nerveuses et tous les ganglions. Si vous dépassez un peu cette limite d'un côté, de sorte que vous vous représentez cette limite comme un tamis - d'un côté, la volonté s'engouffre dans les trous de ce tamis, et de l'autre, l'intelligence s'engouffre dans les trous de ce tamis - alors vous obtenez au milieu l'âme tranquille, la sphère du ressenti. Car tout ce qui appartient au sentiment est en fait moitié volonté, moitié intelligence. La volonté vient d'en bas, l'intelligence d'en haut : cela donne le ressenti. Dans le sentir, il y a toujours, comme dans un rêve, d'une part l'intelligence, et d'autre part la volonté endormie.

Après avoir en quelque sorte préparé l'humain spirituellement-scientifiquement - d'un côté le pôle de l'intelligence, de l'autre le pôle de la volonté -, après que nous ayons vu que les organes physiques vers le haut sont l'expression du pôle de l'intelligence, vous pouvez maintenant dire - nous avons maintenant appris à connaître les deux pôles, les deux côtés de l'être humain - : avec quoi colle/s'accorde réellement dans le monde extérieur ce qui est là en dedans de l'humain ? Avec rien, avec rien du tout en réalité. Dans le monde extérieur, nous avons un règne minéral, un règne végétal, un règne animal. Ce que l'humain est à l'intérieur, ce qu'il est physiquement, ne correspond à aucun de ces règnes...". (286)



Le troisième cours de science de la nature se fonde également sur la polarité intelligence/volonté. Il est ici question, du point de vue empirique sensoriel, de la pénétration de la forme humaine par les sphères cosmiques, de la formation de boucles comme résultat de l'interaction de la force de forme cosmique-sphéroïdale et de la force de forme terrestre-radiale, qui se manifeste aussi dans les trajectoires/voies lemniscales des nerfs (entiers) :

"Nous aurions à dessiner, d'une manière ou d'une autre, par rapport à la terre, ce qui passe par la nature des membres, ce qui se tourne d'une manière ou d'une autre, par

(286) 7 décembre 1919, *La mission de Michael*, GA 194, p. 128 s

287

l'organisation de tête et retourne à son tour dans la terre. Vous pourriez alors dessiner dans la nature humaine, dans l'organisation humaine, un tel lemniscate ouvert [illustration], et nous pourrions dire : Il y a un tel lemniscate ouvert dans l'organisation humaine. Mais la question se pose maintenant de savoir si cela a une signification réelle de parler d'un tel lemniscate ouvert dans la nature humaine.

Cela a une signification, car il suffit d'étudier la nature humaine d'un point de vue morphologique pour trouver que cette lemniscate est inscrite de multiples façons dans la nature humaine, telle quelle ou légèrement modifiée. Mais on ne suit pas les choses de manière vraiment systématique. Mais je vous conseille d'essayer - comme je l'ai dit, il ne s'agit ici que de donner des idées, et il faudrait travailler très activement dans cette direction - d'essayer de faire des recherches sur la courbe qui apparaît lorsque vous dessinez la ligne médiane de la côte gauche, que vous dépassez la jonction de la côte dans la vertèbre dorsale, que vous tournez et que vous revenez en arrière [illustration]. Si vous considérez que la structure interne de la vertèbre est sensiblement différente de celle des côtes, et si vous considérez que cela signifie que, dans cette description de la ligne côte-vertèbre-côte, les rapports de croissance interne entrent en ligne de compte, non seulement quantitativement, bien sûr, mais qualitativement, vous comprendrez la morphologie de tout ce système par le lemniscate, par la formation de boucles. Plus vous monterez vers l'organisation de la tête, plus vous aurez besoin de procéder à de fortes modifications de ces lemniscates. Il y aura un certain point où vous serez obligé de penser que ce qui est déjà préparé dans la formation du sternum, la réunion des deux arcs, est en fait transformé, mais vous obtiendrez une métamorphose, une modification de cette formation de lemniscate, si vous montez vers la tête. Et vous obtenez, si vous étudiez en quelque sorte l'ensemble de la figure humaine dans l'opposition entre l'organisation nerveuse sensorielle et l'organisation métabolique, un lemniscate qui s'écarte vers le bas et se ferme vers le haut. Vous obtenez aussi des lemniscates, mais les lemniscates sont justement très modifiés, la moitié de la boucle est extraordinairement petite si vous suivez le chemin qui est pris par les nerfs centripètes à travers le centre jusqu'à la fin des nerfs centrifuges. Vous obtenez partout, si vous suivez les choses correctement, précisément dans la nature humaine, d'une certaine manière, ce lemniscate". ⁽²⁸⁷⁾

(Voir à ce sujet le chapitre XII *Der Mensch und der menschlichen Organismus* (L'humain et l'organisme humain) du livre de Guenther Wachsmuth *Ätherische Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch* [Forces formatrices éthériques dans le cosmos, Terre et humain - première édition allemande]. Le lemniscate y est étudié plus en détail en tant que forme de base ; p. 228, il est dit à propos de la symétrie des formes organiques et des



mouvements macrocosmiques : "C'est dans les sphères éthériques, dans lesquelles se sont déroulés ces mouvements macrocosmiques, planétaires, qu'a également eu lieu la genèse de l'organisme humain, et celui-ci a donc reçu ses formes de base imprimées à partir des lois de cette mer éthérique dans laquelle il s'est développé").

On rencontre aussi les lemniscates nerveux dans la forme eurythmique de la voyelle E :

"Avec le E, il y a en fait la volonté que l'humain veut se saisir intérieurement, de se contracter intérieurement. C'est pourquoi, dans l'eurythmie, on se touche soi-même, on prend conscience de soi-même : vous vous percevez simplement lorsque vous posez votre bras droit sur votre bras gauche. Tout comme lorsque vous ressentez un objet à l'extérieur, lorsque vous l'attaquez, vous vous percevez vous-même.

(287) GA 323, 3e cours de science de la nature, u.Vortrag, p. 211

288

Ce serait encore plus clair si vous teniez simplement votre bras droit avec la main gauche - dans l'art, les choses doivent toutes être suggérées - mais si vous teniez simplement votre bras droit avec la main gauche, vous vous toucheriez vous-même. Se toucher soi-même, c'est ce qui s'est exprimé en particulier dans le E eurythmique. Et ce se palper, ce soi-se-palper, est réalisée par l'organisme humain entier. Et vous pouvez l'étudier, cet soi-se--palper, si vous étudiez simplement le rapport dans lequel s'expriment, au dos de l'humain, ces trajets nerveux qui, dans la physiologie ordinaire, sont appelés à tort les trajets/déroulements moteurs et ceux qui sont appelés les sensitifs. Là où ces moteurs, qui sont pourtant aussi fondamentalement un sensitif, se réunit avec le sensitif, apparaît une telle sorte d'englobement. C'est ainsi qu'en fait, les nerfs du dos de l'humain forment continuellement un E, et c'est dans cette formation du E que repose vraiment la venue en l'état du se-sentir intérieurement de l'humain, qui alors devient seulement un fait que différencié dans le cerveau. Nous avons essayé hier de reproduire cette formation E, qui se déroule donc en fait dans le plan/l'étendue, et vous verrez que ce que nous avons essayé de reproduire hier indique directement dans le mouvement extérieur et dans la position du mouvement comment la formation E intérieure de l'humain s'additionne en fait à la verticale. Ainsi que la tête se gonfle, ainsi la tête veut devenir un ange de (la) vessie, de même ce devenir -, ce rassemblement en un point s'additionne dans la verticale, dans la ligne de hauteur". ⁽²⁸⁸⁾

Mon propre corps est un objet du monde extérieur, comme l'arbre ou la vache ou le poêle

Gerhard Gutland

Si je ne perçois pas le processus métabolique, alors il ne survient pas non plus de décision de volonté

Quels sont les nerfs du sens du mouvement propre ?

"Ne croyez pas que cela vous soit facile".



Le **docteur Gerhard Gutland**, le plus jeune des auteurs ayant participé au double volume de Schad, plaide en faveur du "sujet" dans le sens de Weizsäcker. Dans un article paru dans la revue Info3 (octobre 2000), Gutland propose : "Chaque profane peut se proposer une fois d'effectuer un mouvement quelconque par sa seule décision - par exemple de faire un pas en avant. En exécutant cette décision, il peut s'observer intérieurement et se demander s'il s'est senti libre ou s'il a trouvé qu'il était le jouet des lois physico-chimiques de la nature. S'est-il donné à lui-même le motif du mouvement ou n'a-t-il été que spectateur d'un processus naturel nécessaire ?" Le profane ne parviendra jamais à comprendre, grâce à ce sentiment de liberté/ce se-sentir-libre, pourquoi Steiner qualifie la théorie nerveuse duale de "folie" corruptrice. Si le profane était capable d'observer *exactement*,

(288) 14 avril 1921, *Heileurythmie*, GA 315, p. 45

289

il devrait, au cours de son expérience, en venir à ce que ce n'est pas lui qui en fait "exister", agit, marche, etc., mais qu'il naît en tant que profane ou "conscience" du processus physico-chimique naturel du corps qui marche. Le profane, avant qu'il ne commence son existence d'adulte en tant que "profane", est un bébé qui gigote. Celui-ci est encore loin d'avoir une conscience de soi, en tant que conscience représentative de soi, il n'apparaît que peu à peu comme "produit de l'œuvre" de la plénitude des perceptions du monde, dont font partie les mouvements d'agitation, le balancement et le redressement, les mouvements de parole et de cri du corps, en plus des autres processus vitaux de celui-ci. (NB : Comme le système planétaire, les processus vitaux sont divisés en sept parties : Respiration, Chaleur, Nutrition, Sécrétion, Conservation, Croissance, Reproduction).

Le monde n'a donc pas besoin à *cause de cela* de nerfs moteurs parce que a) il se perçoit *soi-même* dans le corps "marchant de manière phénoménale originelle" et b) se reflète dans la représentation pensante (conformément à Gutland : du profane qui observe "intérieurement à l'âme"). "...parmi les présomptions que l'anthroposophie me pose, la plus monstrueuse est en effet celle-ci : je devrais apprendre à prendre pleinement au sérieux la compréhension que mon propre corps est, au même titre que l'arbre, la vache ou le poêle, un objet du monde extérieur". ⁽²⁸⁹⁾ Comme le corps le savoir du monde est aussi aucun propre : "Quelle absurdité de s'imaginer que l'on peut savoir quelque chose du monde si le monde soi-même ne se sait pas en nous !"

On retrouve aussi Gerhard Gutland parmi les auteurs du recueil. Il appelle ses réflexions des "aphorismes", ce qui indique une tentative d'approche surordonnée à la physiologie. L'auteur - en tant que sympathisant de l'orientation de V. v. Weizsäcker - s'essaie à l'hypothèse "reposant dans l'air" que "l'humain est, à la mesure de la connaissance, dans une *autre* relation avec les contenus qui sont perçus par le nerf moteur qu'avec les perceptions sensorielles..." (aphorismes "sur la fonction des nerfs moteurs", p. 107). Cette hypothèse est compréhensible si l' "approche radicale" des communications de Steiner n'est pas saisie avec suffisamment de courage. Elle reflète l'image insuffisamment réfléchie de l'humain, de l' "individu humain" corporel,



la croyance bien ancrée en l' "humain individuel naturel" qui, dans ses mouvements, "se perçoit soi-même" plutôt que des mouvements du monde, des actions d'un monde extérieur principal - contemple depuis son "soi" représenté. (NB. L'hypothèse d'une *autre* relation que celle avec les douze effets sensoriels n'est justifiée qu'en ce qui concerne l'expérience de la chaleur : ici, une intuition sourde, une unité immédiate avec l'organisme thermique du corps (du monde) qui, dans son ensemble, représente l'organe sensoriel de la chaleur, agit : "c'est directement la chaleur en nous qui perçoit la chaleur extérieure").

Le docteur G. Gutland justifie son affirmation de la différence qualitative entre la perception motrice et les autres perceptions sensorielles de la manière suivante : "Mais on doit bien partir de ce que l'humain se tient, en mesure de connaissance, dans une autre relation *avec les contenus qui sont perçus par le nerf moteur qu'avec les perceptions sensorielles, puisqu'il reste lui-même en relation vivante avec leur contenu par sa propre action*". Il faut toujours opposer à ce genre de postulats le fait qu'au centre de la doctrine de la volonté de Steiner se trouve l'examen et l'éclairage radicaux de ce qu'on appelle "l'action propre", et même que c'est précisément cet examen qui constitue tout le contenu de l'anthroposophie : cette apparente

(289) *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au problème 'corps âme'), 2e éd., p. 23, citation suivante p. 36.

290

unité "humain" est reconnue comme une triade/trinité, dont l'interdépendance est décrite par toutes les déclarations sur la création du monde, la réincarnation, le karma, etc. L'unité supposée "humain" se compose de trois "humains" : l'humain nerveux-sensoriel (central/centré), l'humain rythmique médiateur et l'humain "métabolique-membres" périphérique. Ce dernier est le ou l' "agissant/œuvrant", et les deux autres sont là pour ressentir l'action (Gutland : la "teneur" des perceptions transmises par les nerfs moteurs) comme une "*chose propre*", pour se vivre comme un morceau de monde "propre" et "*autodéterminé*". Gutland souhaite classer les perceptions motrices différemment des perceptions sensorielles "normales", les nerfs "moteurs" ne peuvent donc aussi, conformément à cela, pas être les nerfs du sens du mouvement propre. (Une justification - apparente - consiste à en déduire que les muscles devraient sinon être les organes sensoriels du sens du mouvement - comme le fait par exemple Wolff à la base de son système). Gutland oublie que, selon Steiner, les nerfs "moteurs" servent à un sens qui perçoit "*ce qui est une conséquence de processus de volonté psycho-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres*" - par exemple "*que le mouvement de la jambe a été effectué*". À quel autre sens que le sens propre du mouvement les nerfs "moteurs" classiques pourraient-ils donc servir ? Ou bien les membres / nerfs musculaires ne doivent-ils être attribués à aucun sens ? ⁽²⁹⁰⁾ Le fait que le sens du mouvement ne consiste (au début) qu'en des sensations somnolentes et sourdes ne peut pas être une raison pour ne pas lui attribuer de nerfs. - Gutland attribue bien aux nerfs moteurs la fonction de transmettre des représentations sourdes, mais il veut tout de même les séparer du sens du mouvement : "Mais aussi sourde que soit la conscience transmise par le nerf moteur, - on doit lui attribuer la *forme* de la conscience de représentation - même si elle ne fait que commencer à chaque fois". (p. 101) - Gutland indique ici le fait que Steiner attribue aux quatre "sens de la volonté" : "Pour le sens



de la vie, le sens du mouvement et le sens de l'équilibre, il n'est pas si évident que ces sens soient présents. Mais comme ce sont des sens de la volonté au sens particulier du terme, l'humain s'endort avec ces sens, parce qu'il dort avec sa volonté. Et dans la plupart des psychologies, vous ne trouverez pas du tout ces sens cités, parce que la science, en ce qui concerne beaucoup de choses, dort confortablement avec le sommeil de l'humain extérieur". - Nous y reviendrons entre autres dans le cadre de la discussion des thèses de Scheurle p. 388 s. - Gutland lie paradoxalement la justification de la séparation des nerfs "moteurs" du sens du mouvement propre aux renseignements suivants, qui a) confirment une fois de plus l'homogénéité de principe entre perceptions extérieures et intérieurs du corps et

(290) H. J. Scheurle défend la thèse selon laquelle Steiner n'accorde *aucune fonction sensorielle* aux nerfs "moteurs" - ils ne seraient notamment pas des nerfs pour les perceptions du sens du mouvement (ce dernier point de vue est aussi celui de Gutland). Pourtant, ils sont responsables des perceptions des processus internes du corps. L'argumentation de Scheurle devient une réfutation irrationnelle contre Steiner, parce qu'il veut bien laisser valoir ces processus comme objet de perception, mais pas comme objet d'un champ sensoriel (c'est là que réside sa différence avec Gutland). Devant cet arrière plan irrationnel (construit verbalement), les indications et les insistance notoires de Steiner sur la fonction perceptive ou sensorielle (fonction de formation de représentations) des nerfs "moteurs" deviennent lettre morte. Pour pouvoir malgré tout ancrer sa construction théorique dans les explications de Steiner, Scheurle minimise ces dernières en les réduisant à des "allusions". Les indications de Steiner dans ce domaine - et ce n'est pas assez de confusions - sont particulièrement "subtiles". Dans le brouillard d'une telle logique linguistique, le sens du mouvement est séparé de ses nerfs et attribué à ce que Scheurle appelle le "résultat extérieur des mouvements". Se référant à Steiner, Scheurle attribue aux nerfs moteurs ainsi sauvés un effet de déclenchement qui doit servir à "libérer" les mouvements (dans le cadre d'une hiérarchie des mouvements). - Les thèses de Gutland concernant la fonction des nerfs moteurs et le sens propre du mouvement diffèrent de celles de Scheurle ; elles seront à nouveau évoquées à l'occasion de la discussion de Scheurle.

291

b) l'attribution des "nerfs dits moteurs" au mouvement (ici le mouvement des doigts). Ce qui se passe à l'intérieur de l'humain est tout autant un monde objectif perceptible que le monde extérieur au corps. L'humain est "impliqué" (partiellement / sourdement) dans le monde de sa volonté grâce aux "nerfs dits moteurs" :

[Le nerf moteur] ne peut pas non plus être trouvé dans une relation anatomo-physiologique. Les dits nerfs moteurs ne sont pas ce qui porte l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, mais ces nerfs moteurs sont en réalité aussi des nerfs sensitifs. Ils sont là, disons, lorsque je bouge un doigt par exemple, pour qu'une relation *immédiate* s'établisse entre la décision de la volonté et le métabolisme du doigt, pour que l'influence immédiate exercée par la volonté s'empare du métabolisme du doigt. Ce changement de métabolisme, ce processus métabolique est perçu par ce que l'on appelle le nerf moteur. Et *si je ne perçois pas le processus métabolique, il n'y a pas non plus de décision de la volonté*, parce que l'humain est obligé de percevoir ce qui se passe en lui, s'il doit savoir quelque chose, s'il doit participer à la perception de quelque chose dans le monde extérieur, s'il devait y participer.

Cette distinction entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs est, j'aimerais dire, le serviteur le plus commode du matérialisme, un serviteur qui a pu seulement s'élever dans la science matérialiste parce qu'on a trouvé une comparaison bon marché à notre époque, celle du télégraphe. On télégraphie d'une station à l'autre, puis on télégraphie à nouveau en sens inverse. C'est sur cette image de la télégraphie que l'on se représente aujourd'hui les processus de la périphérie vers l'organe central et retour par les nerfs sensitifs et



moteurs. Toute cette image n'est bien sûr possible qu'à une époque où la télégraphie a justement un rôle à jouer comme au XIXe siècle. Si la télégraphie n'avait pas été là, on n'aurait pas non plus trouvé cette image, et on serait peut-être parvenu à une vision plus conforme à la nature des processus correspondants.

Vous voyez, il semble que l'on veuille, j'aimerais dire, par radicalisme, par esprit critique, démolir ce pour quoi tant d'humains se sont donné sérieusement tant de mal. Mais ne croyez pas que ce soit facile ! *Ne croyez pas que ce me soit facile. J'ai commencé à m'occuper de la théorie des nerfs quand j'étais tout jeune homme, et ce fut pour moi quelque chose de bouleversant de remarquer à quel point cette théorie des nerfs est tout de suite le mauvais valet du matérialisme, parce que ce qui est une influence psychique/d'âme immédiate de la volonté sur le métabolisme est matérialisé par le fait que l'on se représente que le cordon nerveux matériel porterait l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, c'est-à-dire au muscle, à l'organe de mouvement. On dessine ainsi les ... processus dans l'organisme [matériel]. En réalité, dans un acte de volonté, il y a tout d'abord un rapport direct entre ce qui est l'impulsion âmique de la volonté et un processus quelconque du métabolisme. Le nerf n'est justement là que pour transmettre/médier la perception de ce processus".* ⁽²⁹¹⁾

(On se souvient aussi à cette occasion des explications données dans le cadre de la distinction "séduisante" entre deux

(291) 21 avril 1920, Bâle, conférence "Die Dreigliederung des menschlichen Wesens (Le trimembrement de l'être humain)", GA 301, p. 31 s

292

sortes de nerfs (p. 78 et suivantes) : "...si l'on part de prémisses non pas unilatérales, mais totales, on sera contraint de présupposer des médiations de la sensibilité vers l'intérieur, tout comme on reconnaît des médiations de la sensibilité vers l'extérieur".

On sent chez Gutland qu'il voudrait s'en tenir aussi étroitement que possible aux communications de Steiner, mais qu'il risque alors de perdre l'orientation fondamentale à cause du magnétisme de l'humain individuel naturel (y compris le "soi" de V. v. Weizsäcker). Les perceptions des processus corporels internes sont "tout autant" (au même titre) des perceptions que celles du "monde extérieur", si "l'humain devait y participer" - même si ces perceptions se produisent à la suite de visées, de représentations d'actes, de désirs, d'intentions, etc. Encore une fois - le lecteur voudra bien excuser la répétition inlassable de cette constatation : les muscles ou les nerfs des membres transmettent la perception / la sensation des "processus de volonté dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres", des "impulsions de volonté" ⁽²⁹²⁾ qui entourent et dépassent le corps individuel :

"De même que l'on reconnaît la transmission de la sensation par le nerf depuis l'extérieur, par laquelle on arrive intérieurement à la conscience d'une entité quelconque du monde extérieur, il est tout aussi nécessaire qu'une conscience soit transmise de ce qui est situé intérieurement dans l'organisme humain ; il est nécessaire qu'une sensation réelle de ce qui est situé intérieurement dans l'organisme humain se produise. Et si l'on poursuit l'étude de cette manière, on ne trouvera rien d'autre dans les nerfs dits moteurs que les nerfs qui transmettent/médient les perceptions de l'intérieur du corps, tout comme les nerfs dits sensitifs transmettent les entités



extérieures. Nous avons d'une part des nerfs qui nous mettent en pendang avec le monde extérieur ; nous avons d'autre part des nerfs qui nous mettent en pendang avec notre propre monde intérieur. Il est tout à fait évident que si nos nerfs optiques ne fonctionnent pas et que nous sommes aveugles, nous ne pouvons pas saisir un objet ; et si le nerf moteur - mais en réalité le nerf sensitif - qui doit transmettre le fait qu'un membre doit effectuer un mouvement, n'est pas en nous, nous ne percevons tout simplement pas le membre concerné, les processus concernés dans le membre, et nous ne pouvons pas effectuer les mouvements.

Une pensée vraiment conséquente nous montre absolument que nous avons à nous représenter ce qui est nommé nerfs moteurs comme nerfs sensitifs *seulement comme de tels qui transmettent les sensations internes, les sensations internes, les sensations de l'intérieur du propre intérieur du corps, des processus dans*

(292) Dans le vocabulaire de Steiner, "impulsion de volonté" signifie la même chose que "volonté", "effet de volonté" ou "expression de volonté". La désignation "impulsion de la volonté" n'est pas synonyme d'intention (Absicht), d'intention (Intention), de représentation d'acte. (Le 2 janvier 1922, il est dit par exemple : "Les soi-disant nerfs moteurs ne sont pas des nerfs moteurs, ils sont simplement ce qui perçoit les expressions de l'impulsion de la volonté". GA 303, 11e conférence, p. 205) Si cet usage des mots n'est pas exactement pris en compte, la mauvaise attribution du terme "impulsion de volonté" peut être source de confusion. Le mot "impulsion de la volonté" est approprié pour interpréter les explications de Steiner dans le sens d'une distinction entre "volonté" et "impulsion de la volonté" en vue de la formation de sa propre théorie, car la désignation "impulsion de la volonté" est *habituellement* associée à quelque chose de l'ordre de la représentation/du sentiment. L'utilisation des mots par Steiner est par exemple également claire dans le principe 91 / 93 (GA 26, p. 73) : "Dans cette conscience, l'humain ne connaît ses *impulsions de volonté* que par l'observation représentative de son soi comme il ne sait du monde extérieur que par l'observation".

293

l'intérieur de son propre corps. Vous vous convaincrez que, si vous appliquez réellement une telle conception, telle que je viens de vous la présenter, de ce qui est aujourd'hui déjà un fait empiriquement établi, vous pourrez alors comprendre partout sans contradiction ce que représentent ces faits empiriques, et que celui qui pense vraiment de manière conséquente ne peut en fait rien faire avec les théories telles qu'elles existent par exemple sur la différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, car elles conduisent en réalité continuellement à des contradictions. ... on peut tout à fait trouver dans le détail comment, sur un processus métabolique qui se déroule dans un muscle quelconque, repose l'impulsion de volonté qui prend sa source dans ce muscle, qui provient de ce muscle." (293)



Que chez les muscles resp. les nerfs des membres il s'agisse bien des nerfs du sens du mouvement est entre autre explicitement exprimé le 5 janvier 1922, en pendant avec la maladie de Tabes :

"Car, supposez donc que Tabes serait disponible. Il s'agit de ce que le nerf ["moteur"], je veux maintenant l'appeler nerf sensitif, qui pourrait amener à la perception le processus de mouvement éventuellement exécuté, n'est pas utilisable, mais alors le processus de mouvement n'est pas non plus exécuté, car c'est précisément l'essence des processus conscients, qu'ils doivent être perçus s'ils devaient être exécutés".

(Nous reviendrons sur cette conférence lors de la discussion de l'objection du Dr Klaus Jensen contre la réinterprétation réactionnaire de Steiner par Hensel, cf. p. 428 et suivantes. Rappelons tout d'abord qu'avec la perception pensée ici qu'il s'agit d'une de ces perceptions sensorielles de sourd sommeil qui caractérisent les quatre "sens de la volonté"). Il ressort aussi clairement de l'exposé du 23 avril 1919 que les nerfs "moteurs" sont absolument attribués au sens du mouvement resp. du sens du mouvement propre : " ... tandis qu'avec les nerfs dits sensitifs, vous percevez le monde extérieur en faisant un détour par les sens, vous percevez avec les autres nerfs vos propres mouvements, les mouvements musculaires". (Cf. p. 434 s)

La patience et la précision dont Gutland fait preuve pour tenir compte des mots de Steiner sont remarquables. C'est pourquoi il semble presque tragique qu'il ne fasse pas usage des aides à la navigation de Ballmer et qu'il plaide pour la séparation des "dits nerfs moteurs" du sens du mouvement propre. - Les pensées de Ballmer tournent doublement autour de la "médecine anthropologique" de Weizsäcker : à la fois en la reconnaissant et en la contrastant. L'avertissement à l'adresse des anthroposophes est sans équivoque : attention "sujet" - ici n'est aucun acteur physique. Le se-mouvant ne peut être personne d'autre que le dernier absolu, la pensée du Dieu personnel, qui s'occupe de tout mouvoir et de tout percevoir, y compris de la perception du mouvoir/bouger, *e n t a n t q u e / c o m m e* (pas purement : "d a n s ") les exemplaires humains corporels. *C'est pourquoi* percevoir et bouger/mouvoir sont une unité, laquelle unité se devient consciente, *se représente ou "médite/sensorise"* grâce aux membres / nerfs musculaires. La découverte de cette unité par Weizsäcker - selon Ballmer - est un "acte scientifique de premier rang", dans lequel l'unité doit aussi être découverte en tant qu'*agent/oeuvrant* et pas purement en tant qu'*effet/œuvré*.

*

A ce stade, il convient de jeter un bref coup d'œil sur les aides à l'orientation de Ballmer. Celles-ci s'étendent, en ce qui concerne le mouvement du corps en parallèle à l'éclairage du problème de la réincarnation. La croix

(293) (Op. cit.) Stuttgart, 12 janvier 1921, *Anthroposophie et sciences spécialisées*, GA 73a, p. 294 s.

294

consiste partout dans le manque de différenciation entre le "Je" et le corps générique humain. Le corps générique est "*porté à soi*" par les "Je" ou humains-esprits (les "souhaits de la divinité") au cours de l'incarnation, selon les informations du livre Théosophie. Pendant l'état de veille, le corps physique est "supplanté" par le "Je", raison pour laquelle il est question de la "magie" du "Je" en tant qu'acteur du discours. -



Entre le mouvement des membres et le métabolisme digestif, Steiner fait une différence concernant le niveau de refoulement des forces physiques, que nous allons brièvement aborder ici :

"Cette activité de nutrition ne peut absolument pas se dérouler sans que l'essence astrale de l'humain n'intervienne dans chacune des parties de cette activité de nutrition. L'être astral de l'humain doit pénétrer chacun des processus qui se jouent en tant que nutrition. Dans l'activité que j'ai décrite en premier lieu, dans l'activité de la marche, de la préhension et ainsi de suite, nous avons essentiellement affaire aux mêmes forces utilisées par l'humain que celles que nous constatons physiquement, *sauf que l'humain met en mouvement l'organisme éthérique et que c'est par son intermédiaire que se produit ce que nous constatons comme un mouvement de levier dans la préhension ou la marche.* Si nous considérons la marche, l'activité de préhension, nous n'avons qu'à tenir compte de ce que nous avons dans le monde physique, comme étant tendu dans l'action de l'éther, et nous avons ce qui se passe dans l'humain. Mais nous ne l'avons jamais si nous considérons l'activité de nutrition. Celle-ci ne peut avoir lieu que si le corps astral intervient dans les processus que nous avons par ailleurs dans la cornue. Ce sont surtout les forces astrales qui doivent agir, et ce dont on tient le moins compte, c'est que les forces physiques ne doivent plus intervenir. C'est extrêmement intéressant, parce qu'on croit toujours que les forces physiques jouent un rôle dans l'alimentation, par exemple. Dès que l'humain n'est plus en relation avec le monde extérieur, les forces physiques cessent d'avoir leur importance. Elles ne sont plus actives, plus efficaces. Dans l'activité alimentaire, nous avons une transformation des substances physiques avec l'astral et l'éthérique. Ce qu'un morceau de soufre ou un morceau de sel ont comme effet physique à l'extérieur du corps n'a aucune signification à l'intérieur du corps ; seul ce qu'il a comme signification astrale est saisi par l'astral, et c'est alors l'éthérique-astral qui est réellement actif dans la nutrition". ⁽²⁹⁴⁾

Le fait que les nerfs "moteurs" classiques (à côté d'autres nerfs vers les ligaments, les tendons, les articulations) peuvent tout à fait être attribués au sens propre du mouvement ressort aussi des notes du carnet de Rudolf Steiner concernant les quatre conférences sur l'*anthroposophie* des 23, 25, 26 et 27 octobre 1909 à Berlin (ArchivNB 208, contenu dans GA 115 de 2001, p. 315). Le sens du mouvement y est aussi désigné comme "*sens musculaire*". Son domaine sensoriel est le suivant : "muscles, ligaments, tendons, articulations".

Chez les muscles il ne s'agit naturellement pas des organes sensoriels, mais un *domaine* sensoriel. L'argumentation selon laquelle les nerfs "moteurs" ne peuvent donc pas faire partie du sens propre du mouvement, car sinon les muscles devraient être des organes sensoriels, s'avère absurde à y regarder de plus près. La bonne question (ignorée par Gutland) est de savoir quels sont les organes sensoriels des nerfs conduisant aux "muscles, ligaments, tendons, articulations". (Seul Gisberg Husemann était parvenu à considérer les "plaques terminales motrices" comme des *organes* sensoriels, voir ci-dessus) - - L'entrée du carnet de notes de Steiner (datant de l'année 1909 !) prouve une fois de plus que pour le sens du mouvement propre il s'agit d'un sens "solide", contrairement à l'insinuation inqualifiable selon laquelle les

(294) *Éducation et enseignement à partir de la connaissance de l'humain*, GA 302a, p. 127



les propos/déclarations combattantes de l'auteur sur les nerfs "moteurs" ne doivent se rapporter qu'*en apparence* à des questions physiologiques. - Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur cette insulte, qui remonte au professeur Herbert Hensel et qui a été reprise notamment par H. J. Scheurle.

Analogue à Karl Ballmer, *Walter Johannes Stein* (1891-1957) insiste lui aussi vigoureusement sur la distinction entre le corps générique et l'individualité *propre*. Sans cette distinction, il n'y a pas de compréhension de la "réincarnation" anthroposophique, mais pas non plus de la "volonté". La nature du métabolisme et des mouvements des membres doit rester méconnue. Stein commence ses explications par la déclaration de base sur le corps générique et l'"individualité" dans le livre "Théosophie". (La même distinction est faite à la fin de la "Science secrète", que Ballmer retient par exemple dans *Marginales I* (voir ci-dessus note 284) : "L'évolution des formes humaines et l'évolution des destins des âmes doivent chercher la connaissance extra-sensorielle par deux voies bien distinctes; et un mélange des deux dans la vision du monde serait un reste d'esprit matérialiste qui, s'il existait, s'immiscerait de manière inquiétante dans la science du suprasensible"). La différenciation entre la forme humaine (corps générique) et la forme spirituelle individuelle constitue la condition préalable à toutes les formations conceptuelles relatives à la réincarnation et au karma, mais aussi à la motricité humaine. Stein écrit : "En ce que [Steiner] attire l'attention sur le fait que chaque être humain individuel est un genre en soi, il montre que ce qui est autrement valable pour le genre - par exemple dans le règne animal - entre en ligne de compte pour l'humain en tant qu'individu [spirituel] individuel. Il dit ainsi : 'En tant qu'humain physique, je descends d'autres humains physiques, car j'ai la même forme que l'ensemble de l'espèce humaine ... En tant qu'humain spirituel, j'ai ma propre forme, comme j'ai ma propre biographie. Je ne peux donc avoir cette forme de personne d'autre que de moi-même.'" -

Stein rattache ses réflexions sur la nature de la volonté humaine à un résumé de Réincarnation et karma.⁽²⁹⁵⁾ Elles aboutissent, après la constatation de la nature dégradante/déconstructrice des nerfs, à un regard sur Fortlage, à la vision du sang et des nerfs comme polarité physiologique fondamentale : "Rudolf Steiner a... démontré que les 'nerfs moteurs' ne sont pas ce qui met le corps en mouvement lors de l'action de la volonté. Ils sont plutôt aussi des nerfs sensibles, qui ne perçoivent toutefois rien d'extérieur, mais l'état interne du système musculaire. Si je veux bouger le bras, je dois trouver le bras à l'endroit où il se trouve dans l'espace grâce à la palpation interne, à laquelle sert justement ce que l'on appelle le système nerveux moteur. Si le nerf moteur est coupé ou détruit pour une autre raison, le mouvement ne s'arrête pas parce que le nerf moteur le provoque normalement et ne peut plus le provoquer maintenant, mais parce que la volonté ne trouve pas l'endroit dans l'espace à partir duquel le mouvement doit commencer. Le véritable conducteur de la volonté n'est pas le nerf, mais le sang, et plus particulièrement la chaleur dans le sang, et l'acte de mouvement se produit de la manière suivante :

Ce qui a puissance de représentation selon l'âme/âmiqnement intervient dans l'être de chaleur. Le déplacement de la chaleur entraîne une modification du métabolisme des gaz. Ce processus agit ensuite comme un processus chimique vivant dans le muscle et provoque finalement la contraction du muscle. La raison pour laquelle on ne comprend pas au-



jourd'hui comment fonctionne le parallélisme psychophysique réside dans le fait que l'on ne reconnaît pas que la chaleur est un être double, qui est impliqué de la même manière du côté de l'âme et du côté du corps. Elle est l'intermédiaire entre les deux. Dans cet être de chaleur, l'humain vit avec

(295) W. J. Stein, *Die Reinkarnation im Lichte von Rudolf Steiner Ausführungen (La réincarnation dans la lumière des exposés de Rudolf Steiner)*, 1930, réimprimé dans le livre W. J. Stein / R. Steiner de Thomas Meyer, Perseus Verlag 1985, p. 301 et 314 s.

296

son Je à puissance de volonté, comme il est impliqué/connecté dans son organisme aérien avec l'âmique de fait, dans son organisme liquide avec le vivant".

De même que notre organisme global est formé à partir des forces de la croissance et d'autres forces, de même quelque chose est formé en nous lorsqu'un rayon de lumière nous atteint, quand un rayon de son nous atteint, et ainsi de suite.

La pensée et la loi de la conservation de la substance et de l'énergie

Les représentations sont-elles quelque chose de "réel" dans la tête ? - E. M. Kranich

A propos du mythe de la "situation factuelle" - Prof. Dr Herbert Hensel

L'organisation du corps n'est pas une machine corporelle dotée d'âme, ni un cumul matériel de "substrats" biologiques - elle est le "temple de Dieu", non pas en tant qu'image, mais en tant qu'original : elle est un exemplaire de l'humain générique. (Les "Onze lettres sur la réincarnation" de Ballmer, suite de la correspondance et prolongement de l' "Expérience", ont pour objet, comme l'essai de W. J. Stein cité plus haut, la délimitation et la clarification de la compréhension anthroposophique de la réincarnation par rapport aux paradigmes corporels d'inspiration matérialiste. Les "Onze lettres" montrent qu'il est impossible d'obtenir un concept de la "volonté" sans faire appel à la réincarnation. La question de la volonté se rattache à celle du sujet de la réincarnation : QUI s'incarne ? Dans la volonté des humains, oeuvre le "Je", l'humain-esprit ou l' "individualité" qui, pendant une incarnation, "porte en soi" l'entité générique, l'humain-corps général/universel. Ballmer définit les contours de la réincarnation anthroposophique comme une physique du monde, par rapport à d'autres doctrines de réincarnation qui ne peuvent pas faire la différence entre "individualité" et corps humain).

"Il revient à l'anthroposophe, dans une dévotion adaptée, de penser : l'humain-corps 'général/universel' est esprit, et je, loin d'être mon corps, habite dans le temple du dieu qui me fournit mes perceptions et représentations". Le corps organisé polairement, actuellement "à quatre de sept membres", est la partie accessible aux sens de l'âme-esprit, en tant qu' "effet des sens" comme *pensée* (ou un *souvenir*) cosmique. Le 18 octobre 1917, à Bâle, ceci est décrit sous le titre "L'âme humaine dans le royaume du suprasensible et son rapport au corps", la représentation des nerfs moteurs étant



à nouveau utilisée comme indicateur de l'état de la physiologie :

« ...On s'est laissé aller, à l'époque moderne, aux représentations les plus diverses qui sont censées expliquer comment l'âme se situe en fait par rapport au corps. Non seulement les contes les plus étranges circulent dans ce qu'on appelle souvent la science. Les contes de fées, les superstitions, on veut les éliminer de la vie extérieure ; dans la science, elles prospèrent souvent aussi fortement qu'elles n'ont jamais pu le faire dans la vie, mais on les remarque aussi peu dans la science qu'on les remarquait alors dans la vie extérieure. Ainsi la fable des fils télégraphiques : que les nerfs eux-mêmes sont des fils télégraphiques vers l'âme, qui transmettent les impressions sensorielles extérieures, puis d'autres nerfs qui dirigent les impulsions de la volonté vers la périphérie du corps.

297

On n'aimerait même pas parler de cette fable, de cette comparaison qui revient sans cesse, car ce que l'on entend par cette comparaison est tout à fait éloigné des faits réels et n'est issu que d'une superstition scientifique qui n'a pas été remarquée. - Mais on aimerait tout de même souligner deux idées qui sont aujourd'hui encore très répandues chez ceux qui ont réfléchi à la relation entre le corps et l'âme. Les uns croient qu'ils doivent traiter le corps - de préférence, ils parlent alors du système nerveux - comme une sorte d'instrument de l'âme, *comme si l'âme était une sorte d'acteur, un être qui se sert du corps comme d'un instrument.* Les autres, qui ne peuvent pas voir comment un être spirituel - ce qu'ils considèrent comme l'âme - peut trouver un point d'attaque pour agir sur quelque chose de matériel comme le corps, en sont même venus - de nombreux chercheurs actuels en matière d'âme en sont venus à cette idée - à développer cette étrange conception qu'on appelle le parallélisme âme-corps. Les processus du corps doivent se dérouler de manière autonome, tous les processus corporels possibles. Sans que l'âme agisse sur le corps comme une cause ou que le corps agisse en retour sur l'âme, la vie de l'âme doit se dérouler parallèlement aux processus corporels, comme deux courants parallèles. L'un accompagne toujours l'autre, mais l'un n'agit pas sur l'autre. Wundt, Ebbinghaus, un grand nombre de psychologues, Paulsen - je devrais en citer beaucoup - se livrent à cette étrange théorie du parallélisme. Toutes ces théories souffrent du fait qu'elles ne parviennent pas du tout à trouver ce qui fonde réellement le rapport de l'âme avec le corps. Ce rapport ne peut en effet être exprimé ni en disant que *le corps est l'instrument de l'âme, ni en disant que les phénomènes de l'âme, les processus de l'âme se déroulent parallèlement aux phénomènes du corps.* ... Si l'on veut exprimer de manière correcte le rapport de l'âme au corps, il faut dire :

Tout ce qui est corporel n'est ni un outil, ni un processus parallèle, mais une création de l'âme/de ce qui est d'âme. - Et il n'y a rien de corporel dans l'humain qui ne soit pas une création de l'âme.

On doit toutefois se défaire de maints préjugés, on doit assimiler maints nouveaux concepts issus de la science de l'esprit, si l'on veut envisager cette idée de grande portée selon laquelle tout ce qui est corporel est une création de l'âme. C'est déjà le cas dans les petites choses, lorsque nous nous faisons une représentation quelconque, lorsqu'une sensation apparaît en nous. Oui, c'est seulement parce que l'on n'a pas appris à observer réellement le corps spirituel que l'on croit que *quelque chose d'extérieur agit sur un corps fini* ; l'effet extérieur se transmet par l'œil ou l'oreille au corps fini, puis l'effet se poursuit à l'intérieur. Examinez



vraiment sans préjugé les théories correspondantes qui parlent ainsi ; vous trouverez partout : elles ne sont pas du tout construites sur une observation réelle, mais elles sont en fait toutes construites sur des préjugés. Car ce qui se passe réellement lorsque nous faisons une perception, lorsque nous entendons quelque chose, est en fait déjà accompli dans sa partie la plus essentielle au moment où la chose nous vient à la conscience, et c'est toujours au fond un processus de formation dans le corps. Un rayon de lumière nous atteint ; le rayon de lumière provoque quelque chose. *Il est dans le même monde que celui dans lequel notre corps est enclenché/connecté.* Il se passe quelque chose dans notre corps. Ce qui s'y passe est de la même nature, mais en petit, je dirais même en atomistique, que ce qui se passe lorsque notre organisme entier est formé à partir de forces en grand. *Comme notre organisme global est formé à partir des forces de la croissance et*

298

d'autres forces, ainsi quelque chose se forme en nous lorsqu'un rayon de lumière nous atteint, lorsqu'un rayon de son nous atteint, et ainsi de suite. Ce qui est formé là, ce qui est nouvellement formé en nous, ce qui est né en nous, ce qui est en nous comme quelque chose de fin, d'atomistique, comme si un nouveau doigt nous avait poussé/grandi - ce serait seulement plus clair -, cela se reflète alors dans l'âme, qui n'est pas dans le corps, mais toujours dans le domaine du suprasensible. Et ce reflet, nous en prenons conscience. *Mais le processus qui doit s'accomplir là pour la conscience éveillée doit être un processus de consommation, un processus de dégradation, vraiment une petite mort".* ⁽²⁹⁶⁾

Rien d'extérieur n'agit sur un corps fini, et : Il n'y a rien de corporel dans l'humain qui ne soit une création de ce qui est d'âme. Mais qu'est-ce que le "spirituel-âme" ? L'âmique-spirituel (l'organisation-Je) est le présent de l'incarnation passée. Le passage au physique (Je en tant que sensation de chaleur de sorte volontaire - non en tant que représentation) ne se laisse pas trouver à l'intérieur d'une seule vie terrestre, *"ce serait que l'on s'adonne à une malhonnêteté de connaissance âmique-spirituelle ou s'étourdit loin sur l'ensemble"* ⁽²⁹⁷⁾.

Mais de même que le pôle tête de l'humain permet la représentation d'image, le pôle volonté ou membres du corps est une pensée cosmique ou karmique :

"... au l'instant où nous ne pensons plus seulement avec la tête, mais où nous commençons à penser avec les membres, par exemple, à cet instant-là, toute la réalité du karma nous apparaît. Nous ne savons rien de notre karma, parce que nous ne pensons toujours qu'avec l'organe le plus superficiel, le cerveau. Dès l'instant où nous commençons à penser avec nos doigts - et l'on peut justement penser avec les doigts, avec les orteils, de façon beaucoup plus lumineuse, si l'on s'y est mis, qu'avec les nerfs de la tête -, dès l'instant où nous commençons à penser avec ce qui n'est pas tout à fait devenu matière, avec l'humain inférieur, nos pensées sont les pensées de notre karma. Si l'humain est si borné sur Terre... c'est parce qu'il enferme toute sa pensée dans cette région de la tête. Mais on peut penser avec tout l'être humain. Et si l'on pense avec tout l'être humain, c'est toute une cosmologie, une merveilleuse sagesse du monde qui nous est propre pour la partie médiane. Et pour les parties inférieures et pour les membres absolument, le karma nous est propre/est notre propre". ⁽²⁹⁸⁾

Dans les contributions du recueil "Organisation nerveuse et question sociale", la vision du corporel fini ("biologique") associé à deux "aspects" construits du Je lutte avec cette dimension du problème de la volonté. Le co-auteur de Schad, E. M. Kranich



(1929-2007), "prend la représentation comme quelque chose de réel, dont le contenu est d'abord *saisi dans la tête*, mais qui devient ensuite visible dans la forme et la succession des mouvements par l'activité de la volonté. La conduction nerveuse efférente reçoit ainsi une nouvelle interprétation". (recueil, p. 163) - Kranich conçoit la représentation, la pensée, comme "quelque chose de réel dont le contenu est saisi dans la tête". Est-ce le désir du physiologiste académique ou de l'anthroposophe qui est le père de cette pensée, afin que la nature des représentations et leur "réalité" deviennent tangibles pour l'usage scientifique normal ? - La nouveauté de cette interprétation est l'ancienne hantise qui provoquait la polémique la plus vive chez Steiner, et cette nouveauté gravite donc aussi

(296) Op. cit. 18 octobre 1917, Bâle, *L'âme humaine dans le royaume du suprasensible et son rapport au corps* GA 72, p. 39 s.

(297) 2 février 1924, GA 234, p. 106

(298) 11 novembre 1923, GA 230, p. 205

299

inévitablement à la question classique ("dématérialisante") : "Mais comment une représentation peut-elle parvenir du cerveau à d'autres zones de l'organisme humain par le biais de voies nerveuses ?" (p. 169) Cette question perpétue la structure de pensée de la thèse de Kienle-Witzenmann, selon laquelle la volonté dépend du nerf moteur pour savoir où elle peut intervenir - contrairement à la constatation de Steiner selon laquelle le mouvement *directement* déclenché par la volonté parvient à la *perception* au moyen des nerfs. Kranich interprète les "nerfs efférents [comme] les voies par lesquelles les représentations d'action allument l'activité de la volonté à partir de la tête, en passant dans la volonté". (p. 163) - L'hypothèse invétérée/ancrée (dans la viande!) selon laquelle les représentations sont quelque chose de "réel" dont le contenu est saisi dans la tête se fonde sur une image fautive du cerveau.

"Le matérialiste rêve de connaissance de notre temps, la fantaisie philosophique de notre époque croient que la connaissance se produit parce qu'un travail cérébral est effectué. Certes, un travail cérébral est effectué lors de la connaissance, mais si nous considérons que l'essentiel de la connaissance est d'abord *le travail intérieur de l'âme dans la vie de représentation*, alors nous devons soulever la question : est-ce que cette vie de représentation, dans son *contenu*, je dis bien *contenu*, a quelque chose à faire avec le travail qui est effectué/exécuté dans le cerveau ? Le cerveau est une partie du corps physique, et tout ce qui est vie de représentation dans son contenu, tout ce qui est notre travail de représentation de l'âme qui amène la connaissance, tout cela ne va pas jusqu'au corps physique, tout cela s'accomplit dans les trois membres supérieurs de l'entité humaine, depuis le Je par le corps astral jusqu'au corps éthérique en bas. Et dans tous les éléments de la vie de représentation, vous ne trouverez rien qui se passe dans le cerveau physique extérieur. Si nous parlons simplement du contenu de la représentation, du travail de représentation, nous devons simplement le transférer dans les trois membres suprasensibles supérieurs de l'être humain, et nous pouvons alors nous demander : qu'est-ce que le cerveau a à voir avec ce qui se déroule suprasensiblement dans l'être humain ? - Il existe cependant une vérité triviale à laquelle se réfèrent les philosophes et les psychologues actuels, à savoir que, pendant que nous connaissons, des processus se déroulent dans le cerveau. Certes, cette vérité triviale est correcte, elle ne peut et



ne devrait pas être niée. *Mais rien de la représentation elle-même vit dans le cerveau.*

Quelle signification a le cerveau, a absolument l'organisation corporelle extérieure pour la connaissance, disons tout d'abord pour la vie de représentation ? - Comme je dois être bref, je ne peux que l'évoquer par une image. Le travail du cerveau a tout de suite la même signification pour ce qui se passe réellement dans notre âme lorsque nous représentons, pensons, comme le miroir pour l'humain qui s'y voit. Lorsque vous allez par l'espace avec votre personnalité, ce n'est pas vous que vous voyez tout d'abord. Lorsque vous allez à la rencontre d'un miroir, vous voyez ce que vous êtes, à quoi vous ressemblez. Celui qui voudrait prétendre que le cerveau pense, que le travail de représentation se fait dans le cerveau, parle aussi intelligemment que celui qui va à la rencontre d'un miroir et dit : je, je ne suis pas là où je vais ; je ne suis pas ça ; je dois une fois saisir dedans là - dans le miroir -, là dedans je suis fiché. - Là il se convaincrerait bientôt qu'il n'est pas du tout fiché là dedans que le miroir est toutefois la cause/l'entité appelante que ce qui est en dehors du miroir se voit. Et ainsi c'est absolument avec toute organisation physique du corps. Ce qui apparaît à travers le travail du cerveau, c'est l'activité suprasensible intérieure des trois membres supérieurs de l'organisation humaine. Pour que celle-ci puisse apparaître à l'humain lui-même, le miroir du cerveau est nécessaire, de sorte que nous

300

percevons ce que nous sommes de manière extrasensorielle à travers le miroir du cerveau. Et c'est simplement une conséquence de l'organisation humaine actuelle que cela doit être ainsi. *L'humain penserait certes ses pensées, mais il ne pourrait rien en savoir en tant qu'être humain terrestre actuel s'il n'avait pas l'organisme corporel réfléchissant/miroitant, à commencer par le cerveau.* Mais tout ce que font les physiologistes modernes et en partie les psychologues pour reconnaître la pensée est aussi intelligent que si un humain se cherchait sa réalité dans le miroir. Tout ce que je vous ai dit ici en quelques mots, on peut aujourd'hui le fonder entièrement sur la théorie de la connaissance, on peut le construire de manière strictement scientifique [cf. conférence de Bologne : les pensées sont aussi des perceptions extérieures]. Une autre question est celle de savoir si l'on peut naturellement être compris d'une manière ou d'une autre avec une telle chose. Aujourd'hui encore, les expériences parlent encore contre cela. On peut aujourd'hui exposer ces choses d'une manière aussi stricte que possible à des philosophes, *ils n'en comprendront pas un mot, parce qu'ils ne veulent justement pas entrer en matière sur ces choses, je dis expressément veulent.* Car aujourd'hui encore, dans le monde exotérique extérieur, il n'existe aucune volonté d'entrer réellement en matière sur les questions les plus sérieuses de la faculté de connaissance humaine. - Si nous voulons nous faire une image schématique correcte du processus de connaissance humaine, nous devons dire - prenons cela comme le schéma de l'organisation physique extérieure du corps humain - que dans tout ce qui est organisation physique extérieure du corps, il ne se passe rien de ce qui est pensée, de ce qui est connaissance, mais que cela se passe dans le corps éthérique, le corps astral et ainsi de suite. C'est là que se trouvent les pensées que je dessine ici schématiquement avec ces cercles. *Et ces pensées n'entrent pas dans le cerveau - ce serait une absurdité totale de le penser -* mais elles sont reflétées par l'activité du cerveau et renvoyées dans le corps éthérique, le corps astral et le Je, et les reflets/images-miroir que nous produisons nous-mêmes et qui nous sont rendus visibles par le cerveau, nous les voyons lorsque, en tant qu'êtres humains terrestres, nous prenons



conscience de ce que nous faisons réellement dans notre vie d'âme. *Là dedans, il n'y a rien dans le cerveau qui ressemble à une pensée. Il n'y a pas plus de pensée dans le cerveau qu'il n'y a de vous derrière le miroir lorsque vous vous y voyez.* Mais le cerveau est un miroir très compliqué. Le miroir dans lequel nous nous voyons à l'extérieur est simple, mais le cerveau est un miroir immensément compliqué, et il faut une activité compliquée pour que le cerveau puisse devenir l'outil, non pas pour créer nos pensées, mais pour les refléter". ⁽²⁹⁹⁾

Partant des représentations "réelles" dans le cerveau, Kranich présuppose la division duale des nerfs comme un fait physiologique, elle constitue la base de l'évaluation des constatations de Steiner qui - il faut le répéter - voit par cette physiologie même non seulement la physiologie elle-même, mais aussi la connaissance de la nature de la pensée, de l'âme, rendue impossible :

"... C'est avec un cœur saignant que j'extériorise : le plus grand obstacle ... est la physiologie contemporaine devenue folle, qui parle de deux sortes de nerfs, les nerfs 'moteurs' et les nerfs 'sensitifs'. J'ai déjà abordé cette question dans plusieurs conférences. Pour que cette doctrine, qui hante partout la physiologie, puisse voir le jour, il a fallu que la physiologie perde toute raison. Pourtant, c'est aujourd'hui une doctrine reconnue sur toute la Terre, qui s'oppose à toute vraie connaissance de la nature de la pensée et de la nature de l'âme. *La pensée humaine ne pourra jamais être connue si la physiologie forme un tel obstacle à la*

(299) Munich, 24 août 1911, GA 129, p. 139 s.



connaissance de la pensée. Mais nous en sommes arrivés au point où une physiologie sans fondement ouvre aujourd'hui toute psychologie, toute science de l'âme et la rend dépendante d'elle. Ce faisant, on se ferme en même temps le chemin de la connaissance de la pensée cosmique". ⁽³⁰⁰⁾

(Dans sa contribution, Schad p. 311 défend la vue que le champ de faits physiologiques de la neurologie ne se tiendrait pas du tout en débat chez Steiner, "car ce champ de faits est établi". Seule "l'explication de la nature première et de l'organisation psychique de l'humain et de leurs multiples interactions avec l'organisation du corps" serait un thème. Les résultats de la neurologie empirique sont ainsi au-dessus de tout doute, toutes les déclarations de Steiner doivent être reçues à l'attention d'un sacro-saint "champ de faits", tout comme Kranich ne remet pas en question l'existence de deux sortes de nerfs. - Si quand même au moins la chaleur physique était connue de la science de la nature en tant que fait, et non purement en tant qu'"état d'agrégation". La massue réactionnaire appelée "situation factuelle" ne rend pas entièrement justice aux préoccupations de Steiner. La physiologie dépend-elle, en ce qui concerne le problème de la chaleur / volonté, du savoir de la nature de la pensée ? Le concept de "matière négative" est-il peut-être une condition préalable à la découverte du phénomène de destruction de la matière dans le "substrat nerveux" ?

"Dans la même mesure que les processus matériels sont détruits, peut prendre place en nous ce qui prend maintenant la place de l'anéantissement de la matière : la pensée, la représentation. ... Il faut d'abord que la matière se retire dans l'organisme et fasse place à la pensée, à l'imagination ; alors cette pensée, cette imagination, voit la possibilité de son épanouissement dans l'humain. Là où nous percevons la pensée dans sa réalité, nous percevons la dégradation/déconstruction, l'anéantissement de l'être-là matériel. Nous contemplons dedans comment la matière passe dans le néant. ... *Jamais personne ne peut percevoir sans préjugés l'essence de la pensée à l'endroit où la matière s'anéantit elle-même, qui reconnaisse la loi de la conservation de la substance comme un absolu".* ⁽³⁰¹⁾



L'intangibilité de la "situation des faits" n'a-t-elle pas déjà toujours été aussi un mythe ? ("Les [théories] ne sont pas du tout construites sur une observation *réelle*, mais elles sont en fait toutes construites sur des préjugés. Car ce qui se passe réellement lorsque nous faisons une perception, lorsque nous entendons quelque chose, est déjà accompli dans sa partie la plus essentielle au moment où nous prenons conscience de la chose..."). À la "situation factuelle/des faits" de la physiologie (outre la sacro-sainte scientifique spécialisée conservation de la substance) appartient aussi que le "phénomène" de la chaleur, de la température, n'est pas vraiment saisissable selon la science de la nature si l'on y regarde plus exactement. Steiner parle de l'essence de la chaleur en ces termes :

"J'ai été contraint, lorsque j'ai écrit ma "Science secrète", d'harmoniser au moins un peu l'évolution de la Terre avec les représentations actuelles courantes. Au treizième ou douzième siècle, on aurait pu la faire autrement. Par exemple, dans un certain chapitre de cette "science secrète", on aurait trouvé ce qui suit. On aurait d'abord dû susciter une représentation des entités que l'on peut désigner comme les entités de la première hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes. On aurait caractérisé les séraphins comme des entités pour lesquelles il n'y a pas de sujet et d'objet, mais pour lesquelles le sujet et l'objet coïncident, qui ne disent pas : "Je ne suis pas un objet : En dehors de moi, il y a des objets - mais : Le monde est, et je suis le monde, et le monde est Je - qui ne connaissent justement qu'eux-mêmes, et d'ailleurs ainsi que ces entités, ces séraphins, se connaissent par une expérience dont l'humain a un faible reflet lorsqu'il fait, disons, *l'expérience qui le met dans un enthousiasme ardent. ...*

(300) 23 janvier 1914, "*Der menschliche und der kosmische Gedanke (Les pensées humaines et cosmiques)*" GA 151 ; Correspondance, p. 90 s.

(301) GA 78, 7e conférence

302

Et c'est par cet élément d'enthousiasme, qui était particulièrement répandu en Europe centrale et orientale, par cet enthousiasme de l'âme, dans la mesure où cet élément est élevé au niveau de la conscience, est un élément de conscience uniforme, que l'on doit se représenter la vie intérieure des séraphins. Et c'est en tant qu'élément totalement clarifié dans la conscience, plein de lumière, de sorte que la pensée devient immédiatement lumière, illuminant tout, qu'il faut se représenter l'élément de conscience des chérubins. Et comme portant en grâce, *portant le monde*, l'élément des trônes.

Voilà pour l'esquisse. Je pourrais en parler encore longtemps. Je voulais juste vous dire qu'à cette époque, on aurait essayé de caractériser d'abord les séraphins, les chérubins, les trônes dans leurs propriétés essentielles. Ensuite, on aurait dit : Le chœur des séraphins, des chérubins et des trônes agit ensemble, et il agit ensemble de telle sorte que les trônes fondent un *noyau* (rouge-violet, croquis) ; les chérubins laissent *émaner* de ce noyau leur propre essence lumineuse (jaune). Les séraphins enveloppent le tout d'un *manteau d'enthousiasme* qui *rayonne* au loin dans l'espace cosmique (rouge).

Mais ce sont toutes des entités dans ce que je dessine, au centre les trônes, dans la périphérie les chérubins, dans ce qui est ici à l'extrême/au plus extérieur, les séraphins. Ce sont des entités qui flottent/planent les unes dans les autres, qui font, qui pensent, qui veulent, qui se sentent les unes dans les autres. Ce sont des



entités/entéléchies. Et si un être qui aurait eu la capacité de ressentir correspondante avait maintenant pris le chemin à travers l'espace où, de cette manière, les trônes ont fondé un noyau, les chérubins une sorte de circonférence, les séraphins une sorte de fermeture vers l'extérieur, si un tel être était arrivé dans le domaine de cette action de la première hiérarchie, il aurait ressenti de la chaleur dans différentes différenciations, à différents endroits, une chaleur plus élevée ici, une chaleur plus profonde là. Mais tout cela est spirituel-âmique, mais si spirituel-âmique que l'expérience de l'âme est en même temps une expérience physique dans nos sens, de sorte que, lorsque l'être ressent la chaleur de l'âme, il y a vraiment ce que vous ressentez lorsque vous êtes dans une pièce chauffée. Un tel assemblage d'entités de la première hiérarchie s'est formé une fois dans l'univers, et cela a constitué l'existence saturnienne. La chaleur est simplement l'expression de la présence de ces entités. La chaleur n'est rien, elle n'est que l'expression du fait que ces entités sont là". ⁽³⁰²⁾ -

Dans la correspondance, émerge la question *pourquoi* les explications de Steiner ne devraient pas être pertinentes sur le plan physiologique. C'est avec de telles descriptions de Steiner que l'on peut rapprocher les explications de Wachsmuth sur la configuration thermique des globules rouges, dans *Ätherische Bildekräfte in Kosmos, Erde und Mensch. (Forces formatrice éthériques dans le cosmos, la terre et l'humain)*. "Je", volonté, chaleur, sang, métabolisme - aussi la théorie anthroposophique du mouvement, sans arrière-plan de science de l'esprit, atterrit dans le "méta-rationnel", l'argument des "faits avérés" présuppose une *autre vue* des "faits". Pourquoi Steiner parle-t-il, à propos du *tabes dorsalis*, du ce qu'il souhaite que ses auditeurs aient des connaissances physiologiques préalables pour discuter plus en détail de l'absurdité des nerfs moteurs ?

"On laisse la science de la nature enseigner cette absurdité. On doit la laisser l'enseigner, car on parle de tout dans une vision/façon de voir spirituelle abstraite, sauf qu'on ne développe pas des pensées telles qu'elles peuvent intervenir positivement dans les rouages de la nature. On n'a pas la force de ce que sont les conceptions spirituelles pour développer une connaissance de la nature elle-même. ...Il n'y a en effet pas de différence entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs, mais ce que l'on appelle les nerfs de la volonté sont aussi des nerfs sensitifs, ils ne sont là que *pour alors percevoir nos propres membres*,

(302) Dornach, 4 janvier 1924 (contenu dans GA 233a et GA 291)

303

quand des mouvements doivent être exécutés. L'exemple d'école du Tabes prouve tout de suite le contraire de ce qui doit être prouvé. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, car vous n'avez pas les connaissances physiologiques nécessaires. J'aimerais toutefois parler de ces choses dans un cercle de gens ayant une formation physiologique et biologique. Mais ici, je veux seulement attirer l'attention sur le fait que nous avons d'un côté une science de la nature, et de l'autre un discours et une prédication sur les mondes spirituels qui ne pénètrent pas dans les mondes réels qui nous sont présentés dans la nature. Or, nous avons besoin de cela. Nous avons besoin d'une connaissance de l'esprit qui soit si forte qu'elle puisse devenir en même temps une science de la nature".

Schad reprend l'opinion du physiologiste anthroposophique spécialisé, le professeur *Dr Herbert Hensel* (1920-1983 ; l'autorité de Hensel provient de son rang de professeur titulaire de physiologie à l'université Philipps de Marburg ; le recueil "Organisation



nerveuse" est dédié à sa mémoire), selon laquelle les "déclarations parfois abruptes et pointues" de Steiner ne se rapportent qu'en apparence à des questions physiologiques. Il faut du courage pour adopter cette conception. Elle implique la constatation absurde que les innombrables explications de Steiner sur les processus de dégradation et de construction dans les nerfs, le sang et les muscles, etc., la vision de la science de l'esprit des nerfs et des processus métaboliques sont *physiologiquement insignifiantes*. (Par exemple, cette conception implique que la constatation récurrente de Steiner, selon laquelle une véritable "différence [entre les nerfs sensitifs et les nerfs "moteurs"] ne peut pas être trouvée, même dans une relation anatomo-physiologique", n'est qu'une donnée physiologique apparente ⁽³⁰³⁾ - tout comme cette mise au point sur l'atrophie de la moelle épinière : " *Chaque fait isolé* qui peut être pris du fonctionnement ou du non-fonctionnement du système nerveux, disons *par exemple* dans le cas du tabes dorsalis, *chacun de ces faits*, s'il est vraiment interprété sans préjugé, s'inscrit dans le système théorique que je viens de vous démontrer. " - voir au dessous) Il s'agit simplement d'une manière élégante de déclarer de telles données comme étant des erreurs, si on les renvoie au domaine de la "psychologie". Ce renvoi de place est un *redoublement de l'accusation de maculature* dans la mesure où la psychologie, dans la connaissance de l'être humain cosmique, a elle aussi progressé d'une "science de l'âme" traditionnelle à une science de l'organicité corporelle interne.

Le camp anthroposophique est ici divisé ; la "discussion" visée devient, avec ce transfert, une mise en scène fictive. Au sein de cette fiction, Steiner est repoussé dans une psychologie familière et non contraignante du point de vue de la science physique. Ballmer, *Marginales* (1949) : "Peut-être peut-on différer la décision de savoir si l'on s'engage sérieusement dans les présomptions de la science de l'esprit ? Est-ce qu'un soi-disant 'goethéanisme' devrait être la réserve et le réduit où une douce lueur de gloire tombe sur les anciennes habitudes de pensée académiques, parce que ceux qui pensent dans l'ancien style sont justement - des anthroposophes ?" (voir ci-dessous) - Nous verrons plus tard que le gothéen Schad est encore surpassé dans son courage par le co-auteur, le Dr. med. H. J. Scheurle, qui reprend même à l'identique l'avis du professeur Hensel sur les "déclarations parfois abruptes et pointues de Steiner". Il est dommage pour le courage et l'engagement des Hensel, Schad et Scheurle si leur élégante censure échoue dès le départ à cause d'une contradiction logique élémentaire : comment peut-on *absolument* parler de la

(303) GA 301, deuxième conférence, p. 25

304

qualité d'une physiologie *corruptrice* si les propos de Steiner s'y réfèrent seulement en apparence ?

En ce qui concerne le tabès, il existe une polémique sur la question de savoir si Rudolf Steiner n'a pas fait une *confusion* entre les deux types de nerfs, car dans le cas du tabès, il n'y a pas d'atteinte des nerfs "moteurs" classiques. Steiner prend aussi bien Tabès que la paraplégie comme preuve contre la dualité des nerfs, en connaissance des résultats pathologiques. ⁽³⁰⁴⁾ Hensel s'est prononcé pour que la référence répétée à Tabès de Steiner soit considérée comme une erreur, ce à quoi s'oppose - seul - le médecin Klaus Jensen (dans "Merkurstab") : La raison de l'opinion de Hensel serait la



doctrine invétérée de la distinction entre nerfs sensitifs et moteurs, l'incapacité à prendre congé de l'héritage de la doctrine duale des nerfs. - L'intervention de Jensen fera l'objet d'un paragraphe ultérieur.

Dans la correspondance, l'objectif d'une science de la nature d'orientation anthroposophique est esquissé, pour laquelle l'idéalisme éthique est une étape sur le chemin de la science de l'esprit. R. St. dans l'œuvre de jeunesse : "La vraie science, au sens supérieur, n'a affaire qu'à des objets idéaux ; elle ne peut être qu'idéalisme". - "Si nous avons assez de force intellectuelle, nous rencontrons finalement l'idée". K.B : "Donc le platonisme ? Mais non, à Vienne, vers 1890, les bases ont été préparées pour assainir le platonisme vieux de deux mille ans ... Le platonisme est assaini et réhabilité, si maintenant l' "idée" peut être un corps divin, un corps *c o m m e* esprit". (Correspondance, p. 119 s.) Ballmer précise que la physique ne peut être qu'une doctrine de Dieu, que même la physique "à particules" la plus moderne est nourrie par la croyance naïve en une "réalité" absolue au-delà de la conscience et qu'en ce sens "elle n'a jamais été autre chose qu'une *théologie* masquée" (Correspondance, p. 123).

C'est au mythe de la "situation de fait" qu'appartient, comme élément central, le principe du déclenchement cérébral du mouvement. Pour la neurologie, dont le "champ de faits est établi", il ne peut être question d'autre chose que des deux types de fonctions nerveuses. Le "principe d'excitation", la fonction motoneurale, est absolument solidement ancré, les "faits" sont étudiés et interprétés *en fonction* de ce principe. Une activité autonome de la volonté, qui fonctionne en opposition polaire avec l'activité nerveuse, n'est pas un sujet - cette situation de départ de la critique de Steiner n'a pas changé le moins du monde. La théorie anthroposophique trichotomique de base des systèmes nerveux-sensoriel, rythmique et métabolique-membres est éloignée loin de cela, aussi seulement d'être perçue comme hypothèse. La division de l'organisation des nerfs en deux parties, l'une "sensible" et l'autre "motrice", est le fruit de la vision du monde de l'humain individuel naturel, dont les mouvements sont contrôlés par le cerveau. Un exemple : le site web de l'université de Stuttgart démontre cette vision du monde de la manière suivante : "Le cervelet fonctionne comme modulateur des mouvements musculaires. Il *provoque* des modifications précises de la tension musculaire et coordonne des mouvements fins *initiés par d'autres parties du cerveau*. Il a surtout un effet inhibiteur sur la taille, l'ampleur et la largeur des mouvements". ⁽³⁰⁵⁾ - Que l'intellect se "dresse la volonté" - comprendre cela nécessiterait cette "connaissance de la pensée" qui est empêchée par la physiologie "sans fondement" qui "ouvre toute connaissance de l'âme et la fait *dépendre d'elle*".

(304) GA 66, 15 mars 1917, "Esprit et matière, vie et mort".

(305) <http://www.ims.unistuttgart.de/phonetik/joerg/sgtutorial/hirnfunktionen.html>



Le rejet systématique de la théorie duale "sensori-motrice" des nerfs a pour but de dégager la voie vers l'organisation spirituelle. Le 3 septembre 1923, à Londres, les deux bases d'une future physiologie sont énoncées :

"Si vous vous regardez aujourd'hui une psychologie, même à coloration physiologique, vous verrez qu'en fait, dans ces psychologies, seul le monde de la pensée est traité, le monde de la pensée en relation avec le cerveau et le système nerveux. Le monde des sentiments et de la volonté de l'humain n'y est en quelque sorte que collé, mentionné comme quelque chose d'accessoire, et l'on croit que le sentiment et la volonté sont tout aussi liés au système nerveux que le monde des représentations. Ce n'est pas le cas.

Si je reviens encore une fois à l'humain triarticulé tel que je l'ai caractérisé hier, il faut dire que seule la faculté du représenter proprement dite est liée au système nerveux de l'humain ; la vie affective/des sensations ne l'est qu'indirectement. En revanche, la vie émotionnelle/des sensations est directement liée au système rythmique.

Et ici, nous avons déjà l'un des points où, nécessairement, tout de suite à cause de son caractère admirable dans d'autres domaines, la science de la nature actuelle s'interdit complètement à *avancer de l'organisation physique de l'humain à son organisation spirituelle.*

En réalité, la situation repose ainsi que l'ensemble du monde émotionnel/des sensations intervient directement dans cette organisation rythmique, dans cette organisation rythmique au sens large, telle que je l'ai caractérisée hier. Et le système nerveux ne sert que d'intermédiaire pour que nous puissions avoir des idées et des pensées sur nos sensations/sentiments. Ainsi, les impulsions émotionnelles/de sensation interviennent directement dans la respiration et la circulation sanguine. Les nerfs ne sont les *médiateurs organiques que pour ce que nous avons comme représentations des sensations/sentiments.* Et de même que le monde des sensations de l'humain intervient dans le système rythmique, de même la volonté intervient directement et entièrement dans le système de mouvement métabolique. *Et ce que nous avons dans les nerfs ou par les nerfs, ce ne sont que les représentations du voulu, les représentations du voulu.*

Maintenant vous direz : cela n'a donc pas besoin d'intéresser le médecin plus loin. C'est une théorie sur l'être humain, et on pourrait s'en passer dans le domaine médical. Mais ce n'est pas du tout le cas. Ce n'est pas le cas à l'instant où l'on voit les conséquences pour la vision médicale actuelle de ce préjugé selon lequel le système nerveux est directement associé/ordonné à l'ensemble de la vie psychique/de l'âme.

On distingue aujourd'hui, comme on le sait suffisamment, les nerfs dits sensitifs, qui doivent aller du centre vers les sens et transmettre les perceptions sensorielles, et les nerfs dits moteurs, qui doivent avoir quelque chose à voir avec la volonté.

En réalité, il existe certes des nerfs métamorphosés anatomiquement et physiologiquement, mais il n'y a qu'une seule sorte de nerfs. Chaque nerf n'est qu'un médiateur physique de la représentation. Et les nerfs que nous appelons aujourd'hui nerfs moteurs ne sont pas différents dans leur fonction des nerfs dits sensibles. Alors que le nerf sensitif va vers les sens pour percevoir le monde extérieur, le nerf dit moteur, qui n'est rien d'autre qu'un nerf sensitif interne, va vers l'intérieur et transmet les perceptions *que j'ai, par exemple, quand je bouge un membre, que j'ai quand j'ai en quelque sorte un mouvement interne inconscient à exécuter.* Le nerf n'est que le médiateur de la perception de quelque chose d'extérieur ou



d'intérieur. Il n'y a pas deux sortes de nerfs, pas des nerfs non sensitifs et moteurs. Peu importe alors, ma foi, la terminologie, qu'on les appelle sensibles ou moteurs, c'est égal/ça a même valeur, mais il n'y a qu'une seule sorte de nerfs, quelque peu métamorphosés du point de vue anatomophysiologique.

306

Je sais naturellement que des objections évidentes peuvent être faites à cette vision. Mais, comme je travaille depuis trente-cinq ans à l'élaboration de cette façon de voir de l'humain, j'ai vraiment examiné avec soin toutes ces objections. Chaque fait individuel qui peut être tiré du fonctionnement ou du non-fonctionnement du système nerveux, disons par exemple du tabès dorsalis, chacun de ces faits, s'il est vraiment interprété sans préjugés, s'inscrit dans le système théorique que je viens de vous exposer. Alors que vous verrez partout des ruptures si vous prenez l'interprétation actuelle, disons par exemple, des maladies de Tabès. Vous ne vous en sortirez qu'avec ce qui est soigneusement enregistré aujourd'hui dans la science de la nature avec de telles choses, si vous savez qu'il n'existe qu'une seule sorte de nerfs, et que le monde émotionnel/des sensations n'est pas en relation directe avec le système nerveux, mais seulement en relation indirecte, que le monde émotionnel/des sensations intervient immédiatement dans le système respiratoire et circulatoire, dans le système rythmique en général, que la volonté agit immédiatement en tant que de sorte métabolique, cette volonté inconsciente à l'intérieur de nous qui est à la base de l'ensemble des processus métaboliques et qui se métamorphose à nouveau en volonté consciente qui est à la base des mouvements conscients extérieurs.

C'était le premier résultat, j'aimerais dire bouleversant pour moi, que j'ai obtenu depuis trente ans à partir des connaissances que j'ai pu acquérir sur l'humain. Je n'ai pas osé le dire avant l'an 1917, parce qu'il est en effet relativement facile d'énoncer un quelque résultat scientifique qui s'écarte peu des habitudes. Par contre, il n'est vraiment pas facile, j'aimerais dire, de s'opposer au jugement qui semble si bien fondé qu'il y a deux sortes de nerfs dans le monde. Et ce n'est que lorsque j'ai pu être rassuré sur le fait qu'il n'existe aujourd'hui aucun fait scientifique qui contredirait cela, qui ne pourrait pas être classé dans cette conception de l'unicité des nerfs, que j'ai osé l'exprimer en 1917, après avoir été occupé pendant trente ans à l'élaboration de cette conception.

Mais cette conception a encore une toute autre conséquence. Prenez seulement le fait que les impulsions de sensation interviennent directement dans le système rythmique, que les impulsions de volonté interviennent directement dans le système de mouvement métabolique, et vous avez dans le système de volonté et dans ce qui se rattache ensuite au système de volonté, dans le système de sentiment de l'humain, que nous ne pouvons saisir que de manière spirituelle, en ce sens que nous ne pouvons saisir les sentiments que comme des entités spirituelles, dans lesquelles vous avez les impulsions, par exemple pour la circulation. Et vous vous éloignez de quelque chose ce sur quoi maintenant vraiment aussi il n'est pas de main facile de s'en éloigner. Aujourd'hui, la physiologie, qui repose à la base de toute notre manière d'ensemble de pensée médicale, cherche le véritable moteur de la circulation sanguine dans le cœur, et le cœur est considéré comme celui qui émet les impulsions pour propulser le sang à travers l'organisme. L'inverse est vrai. Le sang est mû par l'organisme, par l'entité spirituelle de l'humain, qui intervient directement dans le métabolisme par l'organisation de la volonté, qui intervient directement dans la circulation par les impulsions émotionnelles/de sensation et dans la respiration, donc dans le système rythmique. Tout ce mouvement intérieur, toute cette activité



rythmique intérieure provient directement de l'humain spirituel, et le cœur, l'activité cardiaque n'est pas la cause de la circulation sanguine, mais elle est la conséquence de la circulation sanguine, la conséquence du mouvement des humeurs. Le cœur n'exprime donc à proprement parler que dans ses propres mouvements comment il est excité et mû intérieurement par le mouvement qui émane en fait de l'humain spirituel.

307

Ce sont deux choses qui doivent être peu à peu placées à la base de la physiologie comme fondement de la médecine :

la vision de l'unicité des nerfs et de l'appartenance de toute la vie nerveuse uniquement à la vie de représentation, et puis, de l'autre côté..., le mouvement des éléments liquides et aériens dans l'humain directement à partir du spirituel, de sorte que le mouvement cardiaque apparaît comme une *conséquence* du mouvement rythmique dans l'humain, et non comme sa cause". ⁽³⁰⁶⁾

*

A la page 69 de la correspondance, l'analyse de la thèse Kienle-Witzenmann (Kranich) est suivie d'une remarque importante : dans la mesure où ce qui est perçu à l'aide des "prétendus nerfs moteurs" sert, selon Steiner, à "contrôler le mouvement" (psychosophie), ce qui entre en ligne de compte peut être illustré par l'analogie : "La conscience sert à contrôler l'action", ce qui signifie, comme on le sait, dans l'esprit de Rudolf Steiner, que la conscience s'éveille *après l'acte ayant eu lieu*. Il n'y a pas de conscience directrice prévoyante au sens de l'éthique réactionnaire ; à la place de l'hypothèse dilettante d'une conscience prévoyante, la 'philosophie de la liberté' fait appel à la 'fantaisie morale'".

La manière de penser de Kranich oublie que les représentations d'action (qui ne sont certainement pas simplement quelque chose de réel "dans le cerveau", mais "dans l'âme, dans le domaine du suprasensible") ne doivent pas "arriver" dans les muscles du "corps fini", mais dans la divinité appelée "système de forces physiques" (pour autant qu'elles n'y "soient" pas d'emblée justement) c'est-à-dire dans le corps astral et l'organisation-Je "oeuvrant magiquement" :

"Nous nous réveillons et, en tant qu'esprit, nous nous plaçons avec notre organisation- Je dans le monde des forces terrestres. *En réalité, notre relation n'est pas une relation médiatisée physiquement, mais une relation magique. Seulement, celle-ci ne peut être exercée que dans l'espace, limitée purement dans l'espace par les limites de notre organisme. Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation-Je n'est pas une relation physique, mais une relation magique, vous aurez beaucoup gagné*". ⁽³⁰⁷⁾



L'autre passage de Steiner, déjà cité plus haut, se présente également comme une réponse directe à Kranich :

"J'ai commencé à m'occuper de la théorie des nerfs quand j'étais tout jeune homme, et ce fut pour moi quelque chose de bouleversant de constater à quel point cette théorie des nerfs est précisément le mauvais valet du matérialisme, parce que ce qui est une influence psychique directe de la volonté sur le métabolisme est dématérialisé par le fait que l'on se représente que *le cordon nerveux matériel porte l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, c'est-à-dire au muscle, à l'organe moteur. On dessine ainsi les ... processus dedans l'organisme [matériel]. - En réalité, dans un acte de volonté, il y a tout d'abord un rapport direct entre ce qui est l'impulsion psychique/d'âme de la volonté et un processus quelconque du métabolisme. Le nerf n'est justement là que pour transmettre/médier la perception de ce processus*".

La question correcte est donc la suivante : Comment la magie "spatialement limitée au corps" des mouvements et des actions (qui sont en principe de nature "divine" ou subconsciente, des processus naturels) sont *modifiées* par

(306) GA 319, p. 59 s.

(307) GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 44

308

la conscience ? Comment la vie de représentation (diffuse) influence-t-elle l' "organisation-Je", ou comment l'intellect "se dresse-t-il la volonté" ? - Comment se déroule le processus que Kranich veut situer - de manière réductionniste - dans la voie nerveuse entre le cerveau et le muscle ? Comment peut-on éviter ce piège de la pensée causale mécanique ? - Parce que la "réalité" de la représentation de l'action vit dans l'âme (à puissance de monde), dont le corps en mouvement est la révélation. Le corps en mouvement : ce reflet auquel s'identifient les Meier et les Müller.

La question de Kranich est mal posée, le nouveau mène sur le vieux chemin de bois, les représentations d'action ne sont pas à localiser dans le cerveau dans le style des "informations", surtout le cerveau n'est pas un "porteur d'informations". Pourquoi la représentation ne se situe-t-elle pas simplement "dans le cerveau" ? -

"Si l'on considère le système nerveux et qu'on le considère comme quelque chose qui doit être là pour la vie de l'âme, on a justement quelque chose comme si l'on disait : le sol doit être là pour que je ne tombe pas dans le vide quand je veux marcher. Mais si je marche, que le sol est mou et que je laisse des traces derrière moi, celui qui examine le sol et cherche les forces qui s'y trouvent et qui ont laissé des traces de mes pas, se trompera complètement. De même que ces forces ne viennent pas de l'intérieur, de même aucune force interne du cerveau et du système nerveux ne fait les traces qui naissent par représenter, vouloir et sentir. C'est là qu'œuvre ce qui est d'âme qui agit dans le domaine suprasensible. Aussi peu que je n'ai rien à faire avec le sol lorsque je marche - bien qu'il me soit nécessaire -, aussi peu l'âme n'a rien à faire avec les nerfs, bien que ce système nerveux soit certainement aussi nécessaire que le sol pour moi.

Tant que l'on n'envisage pas cela, tant que l'on n'en a pas fait l'expérience d'une observation réelle, on ne peut parvenir à aucune compréhension de la véritable nature de l'âme. Ce qui est réellement à la base de la vie de l'âme dans la vie nerveuse, ce ne sont pas les processus de nutrition, ce ne sont pas les processus organiques du système nerveux - qui, comme je l'ai dit, mènent à une autre



direction -, c'est ce que j'aimerais maintenant désigner plus précisément. (...) En vivant dans ses ramifications nerveuses, en faisant entrer des forces organiques dans ses ramifications nerveuses, l'humain passe de la vie à la mort. L'humain meurt continuellement dans les ramifications nerveuses lorsqu'il utilise ces ramifications nerveuses pour penser, sentir ou vouloir. La vie organique ne se poursuit pas comme quelque peu les rapports de croissance, mais elle meurt en se ramifiant dans les nerfs. Et en mourant, en devenant cadavre, meurt de faim, se paralyse, elle prépare la possibilité d'un terrain pour l'évolution spirituelle, pour le purement suprasensible d'âme. De la même manière, si j'enlève l'air qui se trouve à l'intérieur d'une pompe à air, si je crée un espace vide, l'air entre alors tout seul et s'affirme à l'intérieur, de la même manière, si l'organisme envoie continuellement la mort partielle dans le système nerveux, s'il se fait continuellement mourir, la vie d'âme afflue dans la partie morte. C'est pourquoi la mort, la mort partielle, est le fondement de la conscience. Si l'on apprend à reconnaître que l'humain n'a pas besoin d'une injection de ses forces organiques dans son corps pour faire de ce corps le siège de l'âme, mais que l'humain est placé dans la nécessité de poser des limites précises à son expérience organique, de créer sans cesse la mort à son tissage organique de forces, de retirer sans cesse cette vie organique des endroits où les nerfs lui en donnent l'occasion, alors on remarque comment la vie d'âme suprasensible peut s'épanouir dans le corps sensible, après s'être d'abord construite ce corps sensible. Car c'est la même âme qui pense, sent et veut pendant la période qui va de la naissance, ou disons de la conception à la mort,

309

c'est la même âme qui est aussi là avant. Le monde spirituel - je l'ai déjà exprimé ici à plusieurs reprises - n'est pas en quelque sorte dans un nid de coucou dans les nuages, il est partout où se trouve aussi le monde sensible ; il le pénètre, le traverse ; et partout où il y a des effets sensibles, ils émanent d'effets suprasensibles, d'effets spirituels". ⁽³⁰⁸⁾

- Les nerfs de l'intérieur du corps servent "essentiellement à nous faire nous sentir nous-mêmes en tant que corps ... nous faisons l'expérience d'un physique qui est en nous, c'est-à-dire à l'intérieur de notre peau. Mais par cela, nous sommes enclenchés que nous pouvons vivre, lors d'un acte de volonté, tout ce qui n'est pas seulement à l'extérieur, mais aussi ce qui est à l'intérieur de nous. Mais l'intensité de la perception est différemment médiatisée... Ce qui se produit, c'est un affaiblissement considérable de l'intensité. [L'ensemble s'affaiblit tellement pour notre conscience, pour notre expérience consciente, que nous ne vivons le reste de ce que nous vivons maintenant 'en nous', l'élévation de la main et ainsi de suite, qu'avec la faible intensité de la conscience que nous avons normalement aussi pendant le sommeil. Nous ne voyons le vouloir que lorsque la main bouge, lorsque nous avons à nouveau une sensation d'un autre côté. En effet, le sommeil se prolonge anatomiquement et physiologiquement dans la vie éveillée. Nous sommes en contact avec le monde physique extérieur et ne veillons en fait toujours qu'avec la partie de notre être qui va jusqu'à l'interruption des nerfs. Ce qui se trouve au-delà de l'interruption des nerfs en nous-mêmes, nous l'endormons aussi pendant la journée. Mais c'est un processus qui n'est pas encore physique dans la phase actuelle de l'évolution terrestre, mais qui se déroule encore à une certaine hauteur spirituelle, même si cela a beaucoup à voir avec les caractéristiques les plus basses de la nature humaine. Mais j'ai déjà parlé ici à plusieurs reprises du mystère selon lequel ce qui est de nature inférieure dans l'humain est justement lié aux manifestations



supérieures de certaines entités spirituelles". Tout ce qui se trouve en dessous du point d'interruption des nerfs, l'humain l'expérimente aussi pendant son sommeil comme une volonté subconsciente, "elle est formée, créée directement à partir du monde spirituel". ⁽³⁰⁹⁾

(308) Op. cit. 18 octobre 1917, Bâle, GA 72, p. 39 s.

(309) Berlin, 2 décembre 1917, GA 179, p. 13 s.

310

La réponse à la question mal posée de Kranich peut maintenant être donnée encore plus clairement. Reprenons la question de Kranich : "Mais comment une représentation peut-elle passer du cerveau à d'autres parties de l'organisme humain par l'intermédiaire des voies nerveuses ?" Réponse : la représentation a) n'est pas "dans le cerveau" et b) les voies nerveuses internes ne sont pas des transmetteurs d'"informations" ou de représentations, mais leur fonction est tout autre : elles sont prédisposées à "nous laisser nous sentir nous-mêmes en tant que corps" - ce que la conscience de veille endort cependant pour l'instant. Les directions "conductrices" centrifuges ou centripètes des voies nerveuses ne sont pas une preuve contre l'idée que, grâce à leurs interruptions, du "spirituel" est inséré dans les processus naturels de l'activité nerveuse, afin que le monde puisse se ressentir "en soi" : comme corps physique à l'intérieur de la peau, comme monde physique à l'extérieur de la peau. (Là où Steiner voit les manifestations d'entités spirituelles, le physiologiste trouve, à l'intention de la question de Kranich, des processus naturels "biologiques", des potentiels électriques dans les neurites, les dendrites, les axones, les synapses, les substances transmettrices, etc. Tout le registre des représentations anthropomorphiques et technologiques est utilisé pour spéculer sur ces processus naturels, avec au centre le mythe tout-puissant de l' "information", du "signal". Toutes les théories ont en commun la double interprétation sensorimotrice, l'interposition du sujet qui commande dans le système nerveux central, ce que visent aussi les termes "afférent" et "efférent". La problématique neuromotrice classique est la suivante : "Mais comment une représentation peut-elle partir du cerveau et atteindre d'autres zones de l'organisme humain *en empruntant des voies nerveuses* ?" - Encore une fois, la réponse directe de Steiner du 21 avril 1920 :

"J'ai commencé à m'occuper de la théorie des nerfs quand j'étais tout jeune homme, et ce fut pour moi quelque chose de bouleversant de constater à quel point cette théorie des nerfs est tout de suite le mauvais valet du matérialisme, parce que ce qui est une influence d'âme immédiate de la volonté sur le métabolisme est *dématérialisé par le fait que l'on s'imagine que le cordon nerveux matériel porte l'impulsion de la volonté de l'organe central à la périphérie de l'humain, c'est-à-dire au muscle, à l'organe moteur*".

Pour Steiner ou Ballmer, ce questionnement n'est pas du tout possible. (Dans l'essai "Zukunft des deutschen Idealismus (Avenir de l'idéalisme allemand)", la déclaration de base est la suivante : "Le système nerveux est là pour ressentir le monde *en soi*, pour avoir par exemple la perception de son propre mouvement dans l'événement monde du bras en mouvement. Le système nerveux ne sert en aucun cas à diriger une impulsion ; sur ce point, la science de la nature doit être corrigée") - L'impulsion motrice *soi-même* se présente comme un phénomène de puissance monde dans lequel la conscience de veille est impliquée. L'"information" est amenée là où elle est uni-



quement chez elle : en tant que "Je", en tant que primat organisateur qui crée d'abord les fonctions organiques secondaires pour s'y refléter. ("Il est de la plus haute importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces d'organisation et de croissance affinées"). La question posée par Kranich permet de comprendre que l'"organisme humain" compliqué est lui-même le sujet qui perçoit et agit, qui "fait" de la représentation de l'action une "impulsion", comme il réagit directement à une mouche importune, ou comme il maintient son équilibre, sans que la conscience (appelée Meier et Müller) y soit liée. La seule différence entre le somnambule et l'éveillé réside dans le fait que chez ce dernier, les perceptions sensorielles et les souvenirs "de toute façon automatiques" deviennent des représentations (c'est-à-dire de l'éveil). (Le fait que l'on ne doive si possible pas réveiller les somnambules, mais les ramener doucement au lit, est lié au fait que le somnambule fonctionne au sein d'un stade d'évolution antérieur, dont la caractéristique est la "perception sans conscience propre" paradoxale). Steiner affirme l'homogénéité des

311

nerfs, compte tenu du fait que la perception et l'action constituent une unité de puissance monde dans laquelle les "humains" sont *impliqués/enclenchés* (participants) en tant que conscience de veille, de rêve et de sommeil. Dans "Des énigmes de l'âme", l'idée directrice est la suivante :

"... l'âme, en s'activant de manière volontaire, dépasse le domaine de l'organisme et vit par son action les événements du monde extérieur. "L'âme est par principe un "événement du monde" et le principe suivant s'applique : "Le corps dans son ensemble, et pas seulement l'activité nerveuse qui s'y déploie, est le fondement physique de la vie de l'âme".



Si l'humain parvient, par la méditation et la concentration, à faire l'expérience du corps comme extérieur, "alors l'humain remarquera vraiment quelque chose comme une sorte de division de son être, une sorte de division de sa personnalité. Il devra souvent se ressaisir dans les phases de transition pour ne pas laisser un certain état se développer trop fortement. Lorsque cet état particulier se produit, l'humain acquiert peu à peu une sorte de représentation *dans* laquelle il vit, dans laquelle il est tout entier, de sorte qu'il ne dit plus : "Je suis ce qu'est mon corps", mais qu'il a devant lui une imagination : tu es cela ! Tu es ainsi ! - Il arrive alors qu'il remarque comment le reste de son être, en dehors de ce qui s'est libéré, agit comme une sorte d'automate, qu'il est en fait au-dessus de lui, mais que celui-ci a le désir de prononcer automatiquement des mots, de faire des gestes, etc. Les humains non formés se découvriront alors parfois dans toutes sortes de grimaces, parce qu'ils ont extrait quelque chose d'eux-mêmes par l'imagination ; et ce qui est resté en arrière fait toutes sortes de choses automatiques. C'est quelque chose qui ne doit pas aller plus loin que l'essai ; cela doit toujours pouvoir être surmonté. L'humain doit toujours s'amener à avoir, *comme d'habitude d'autres objets, ainsi maintenant sa propre entité hors de lui*". ⁽³¹⁰⁾

L'"automate" est ce somnambule (divin) avec lequel les "Meier et Müller" se sentent identiques, de sorte qu'ils en viennent à se demander : "Mais comment une représentation peut-elle passer du cerveau à d'autres parties de l'organisme humain *en empruntant des voies nerveuses ?*" - alors que la vraie question est : comment une intention d'agir, une "décision de volonté" est-elle prise en charge par le corps qui, en dépit de tout sentiment d'identité, fonctionne en principe comme un "automate" - comme une chose extérieure ? Il est important de noter qu'une intention d'agir n'est en aucun cas identique à une représentation de mouvement. Nous reviendrons plus tard sur la notion de "représentation de mouvement". (Nous avons déjà évoqué le fait que le mouvement "apparaît" toujours comme une représentation, et pas seulement comme une chose vue. Pour qu'une chose soit une "perception", elle doit être une "représentation" ou, comme le disent les principes directeurs, le début d'un souvenir. Le mouvement est l'auto-perception/la soi-perception du corps).

La question de Kranich documente comment le schéma de pensée qui part de l'humain individuel, d'une prétendue "individualité", est ancré (NDT dans la viande !). A la p. 41 de la correspondance (à l'occasion de la mention de l' "identité de la psyché et du continuum physique" de C. G. Jung et de la "complémentarité" de la théorie quantique), ce mode de pensée est résumé comme "cette doctrine matérialiste universitaire de la perception *qui comprend par perception sensorielle non pas une actio de l'âme (du monde), mais un effet provoqué dans l'organisme physique par des inconnus*". (Encore une fois : les tâches du système nerveux s'appellent aujourd'hui : "réception et traitement de l'information" et "déclenchement de la réaction" au sein de "l'environnement et de l'organisme"). Ballmer rattache aux diverses notions d'événements qui "constituent ensemble le chaos de l'université" une description du concept anthroposophique d'événement/devenir tirée de la troisième conférence sur la "pneumatosophie" du 15 décembre 1911. Ce passage est de la plus grande importance.

310 Berlin 16 décembre 1911, GA 115, p. 2.88 s.

312



Qu'il soit en tout cas reproduit ici. Il n'y a pas seulement des événements et des savoir sur les événements - *il y a des événements en tant que savoirs* : "Pensez à l'effort que vous devriez faire si, au lieu de bouger votre main, vous deviez construire un appareil qui, en la bougeant de l'extérieur par des ressorts et ainsi de suite, produirait le même effet que si vous disiez : je veux ramasser la craie - c'est-à-dire si vous disiez simplement : je veux ramasser la craie - et que vous leviez alors la main pour le faire. Pensez à tout ce qui se passe entre la représentation : je veux ramasser la craie - et le ramassage réel de la craie, pour que cela devienne une réalité avec un outil ! Pensez aux efforts que vous devriez faire ! On ne peut pas y penser, pour la simple raison qu'on n'en est pas du tout capable. Il n'y a pas non plus d'appareil de ce genre. Pourtant, il existe chez l'humain. Il se passe quelque chose dans le monde qui n'est manifestement pas dans notre [K.B. : pas dans la vôtre, celle des auditeurs] conscience ; car si c'était dans notre conscience au quotidien, nous pourrions fabriquer l'appareil avec facilité. Si on connaissait tout ce qui se passe entre la représentation : je veux ramasser la craie - et le fait de ramasser la craie même, on pourrait fabriquer l'appareil construit en conséquence. Il découle donc là quelque chose que nous devons compter comme faisant partie de notre corporéité, mais qui est totalement inconnu de l'humain.

Nous devons donc nous demander ce qui devrait se passer si la conscience devait pénétrer dans ce qui est exécuté dans le mouvement de la main ou dans tout autre mouvement du corps suivant la volonté ? Dans ce cas, une telle réalité, qui est en dehors de nous, ne devrait pas s'arrêter à notre conscience, mais devrait remonter dans notre conscience. Un tel événement, un tel déroulement, tel qu'il s'accomplit sur notre propre corps et ne pénètre pas dans notre conscience, nous devrions l'avoir devant nous de telle sorte qu'il nous soit aussi extérieur, mais qu'il soit aussi intensément lié à nous que notre mouvement de main l'est à notre conscience. Il faudrait que nous ayons quelque chose qui nous appartienne si intensément et qui pourtant nous pénètre comme de l'extérieur, c'est-à-dire quelque chose que nous vivrions dans notre âme et que nous vivrions pourtant dans notre âme comme un élément extérieur. Nous devrions donc avoir quelque chose d'aussi artistique qu'un appareil pour ramasser la craie, et nous devrions avoir cet artistique à l'intérieur de notre conscience, ainsi qu'une chose fondée sur des lois extérieures solides. Quelque chose devrait tomber dedans notre conscience, qui agirait d'une manière légale à l'intérieur de cette conscience, de sorte que nous ne penserions pas comme nous pensons lors d'un autre acte de volonté, en nous disant : d'un côté, il y a la pensée qui vit en nous : je veux ramasser la craie - et ensuite, comme si elle était strictement séparée, quelque chose dont je ne sais rien [K. B. : dont vous ne savez rien du tout], à savoir le processus que je peux tout au plus regarder comme une perception extérieure - mais les deux choses devraient coïncider, ne faire qu'une seule et même chose. L'événement devrait être directement lié à la conscience psychique/âmique, de sorte qu'il tombe dans celle-ci, comme si tous les détails du mouvement de la main ne s'effectuaient pas en dehors, mais à l'intérieur de la conscience. Or, c'est le processus qui se déroule lors de l' *i n t u i t i o n* .



C'est pourquoi nous pouvons dire que si nous pouvons saisir avec notre propre conscience quelque chose qui se déroule entièrement à l'intérieur de celle-ci, non pas comme un pur savoir, mais comme un événement, comme un événement du monde, alors nous avons affaire à l'intuition, et d'ailleurs avec cette intuition dans un sens plus élevé, comme cela est aussi pensé dans le livre 'Comment obtient-on des connaissances

313

des mondes supérieurs?', ainsi que nous avons donc affaire, à l'intérieur de l'intuition, à la volonté opérant/régnant".⁽³¹¹⁾

"Tous les détails du mouvement de la main à l'intérieur de la conscience ..." Existe-t-il, face aux "nerfs d'action" de toutes les couleurs, une opposition plus abrupte que cette "intuition au sens supérieur" ? Que disent ces phrases, quelle marge de manœuvre laissent-elles aux interprétations biologiques, au dialogue espéré avec l'anthropologie empirique ? Cela ne peut se faire sans une confrontation avec les bases académiques de la connaissance : L' "idée", la conscience *identique* à l'événement physique... ? Le métarationnel de c e t t e ratio n'est pas à surpasser...

Selon les mots de Steiner, le mouvement des membres en tant qu'événement monde est lui-même une pure "conscience" ; la conscience (représentation du mouvement) et le mouvement sont identiques dans l'intuition. En d'autres termes, le corps est une pensée, est une pure conscience, l'humain est devenu un pur esprit,

"de sorte qu'aucun courant nerveux ne traverse ses nerfs sans qu'il le sache" (Munich, le 25 mai 1907).

- Un penser ou "intuiter" que les gens humains ne connaissent cependant que comme reflet, précisément comme "leur corps", dès la plus tendre enfance à leur "identité", qu'ils considèrent avec arrogance comme leur propriété, au lieu de se savoir propriétaires de ce corps-Je. - La conscience pure ou la "pensée vivante" est la base de la formation du cerveau, des processus nerveux :

"...ces pensées que nous extrayons de l'éther général du monde, ce sont elles qui nous forment de préférence notre cerveau et, au sens large, notre système nerveux-sensoriel. C'est la pensée vivante, cela nous forme le cerveau en organe de déconstruction, en organe qui traite en quelque sorte la matière de la façon suivante.

Si nous regardons autour de nous, nous avons la substance de la terre autour de nous, dans ses différents processus et modes d'action. Ces processus qui vivent dans la nature sont progressivement/à la manière de marches déconstruits par l'activité de la pensée vivante, de sorte qu'ici (dessin) est continuellement déconstruit, c'est-à-dire que les processus qui sont les processus naturels sont stoppés. Donc, dans le cerveau, est fait le commencement avec que sont arrêtés les processus naturels et la matière tombe continuellement dehors en séparation. La matière qui tombe, la matière qui est donc séparée et devenue inutilisable, ce sont les nerfs. Et ces nerfs, du fait qu'ils sont travaillés de cette manière par la pensée vivante, du fait qu'ils sont continuellement tués, acquièrent une capacité qui ressemble à la capacité de réflexion/miroitement. Ils acquièrent ainsi la faculté que se reflètent à travers eux les pensées de l'éther environnant, et par cela naît la pensée subjective, la pensée superficielle qui consiste seulement en des reflets, que nous portons en nous entre la naissance et la mort. Nous sommes donc rendus capables, en portant la pensée vivante en nous, d'opposer au monde notre système sensoriel et nerveux, de produire les impressions qui vivent dans l'éther



environnant sous forme de reflets/images-miroir et de les projeter/foutre dans notre conscience. Si bien que cette pensée et cette représentation de la vie superficielle de l'âme ne sont rien d'autre que le reflet des pensées vivant dans l'éther du monde". ⁽³¹²⁾

Grâce au concept anthroposophique de l'*intuition*, la commensurabilité entre la physique académique et la "physiologie" anthroposophique est tout d'abord indiscutablement abolie. Sur la théorie duale des nerfs, "le valet le plus confortable du matérialisme", les esprits doivent se diviser. "L'intention d'une

(311) Ceci est la post-écriture dans la version de GA 115 (p. 273), elle est plus détaillée que dans l'édition de 1931 utilisée par Ballmer.

(312) *Cours de pédagogie curative*, GA 317, 2e conférence, p. 28.

314

réconciliation verbale dialectique des façons de voir/visions physiologiques académiques et anthroposophiques" ne peut provenir, selon Ballmer, que d'un gros malentendu. Une explication du monde pourrait seulement consister, au sens propre et le plus profond, là dedans "qu'Un qui SE sachant événement du monde e s t s o i ". Cette "extension inouïe du concept actuel de science" n'est ni un postulat ni une invention de Ballmer, c'est la formule abrégée de la description de la recherche "spirituelle scientifique" de Steiner, du contenu central de l'anthroposophie par excellence. La formule courte implique que la perception sensorielle et le mouvement sont "une actio de l'âme (monde)" ; que - selon la formule de C. G. Jung - le continuum physique est identique à la PSYCHE, mais non pas à un esprit du monde abstrait hégélien, mais de manière philosophiquement rigoureuse à l'esprit individuel d'un humain concret. (Cet "humain concret" n'est pas accessible aux critères de notre conscience normale *représentative*, d'où une situation "épistémologique" littéralement "inimaginable" et paradoxale et un événement existentiel "karmique").

Dans cette lettre, Ballmer désigne l'*anthropomorphisme* conséquent *du monde* comme "l'énigme fondamentale du temps". Le corps est esprit. Le sang, les muscles, les nerfs, les os, la peau et les cheveux ne peuvent pas être maîtrisés en tant que "matière biologique" : "La physiologie académique moderne est - presque trop clairement - une expression exacte de la constitution de l'esprit 'occidental'. Derrière les questions de la physiologie se cache la conception gréco-occidentale de Dieu, qui ne conçoit pas l'humain-corps comme Dieu, mais un esprit sans corps. Une certaine disposition d'esprit 'occidentale' n'est pas encore capable de se représenter le corps divin qui, en tant que corps, est esprit. Du dieu philosophe grec sans corps, il faut dire qu'il n'est en tout cas pas en état d'avoir des intuitions anthroposophiques, car comment l'incorporel pourrait-il ramasser un morceau de craie". Il convient ici de rappeler la "science secrète", qui clarifie le concept d'esprit, irréconciliablement nouveau, à partir duquel seulement l'intuition dont il est question ici devient compréhensible. K. Svassian le formule ainsi : "L'esprit traditionnel se connaît comme l'opposition à la nature, tandis que l'esprit de la science de l'esprit n'est ni l'esprit ni la nature, mais l'UNITÉ sous-jacente aux deux oppositions, qui s'appelle l'HUMAIN-ESPRIT, l'unique être donc, en qui la substance est présente/disponible COMME esprit et l'esprit COMME substance". ⁽³¹³⁾



Les contributions anthroposophiques au problème des nerfs peuvent être mesurées à la question de savoir si l'intuition (en tant qu'unité de substance et d'esprit) y apparaît ou non : "Qu'il soit permis ou non de postuler l'anthropomorphisme conséquent, que ce soit opportun ou non opportun - - : je crains en tout cas que les universitaires anthroposophes, au risque de compromettre leur carrière universitaire, aient à s'engager un jour ou l'autre pour l'*anthropomorphisme conséquent*". ⁽³¹⁴⁾

(313) Cf. *Urphänomene (Phénomènes originels)* 2 / 95 de K. Swassjan

(314) *Échange de lettres*, p. 49 -- Cette lettre atteindra son destinataire Kienle le 27 février, comme le note Ballmer à la fin.

315

Le "problème des nerfs" en tant qu'un "problème Karl Ballmer".

L'élimination de "l'expérience" par W. Schad

A la page 305, dans la conclusion du recueil écrit par Schad, le nom de *Karl Ballmer* apparaît. C'est à Ballmer que l'on doit l'indication de voir dans la "mise en lumière anthroposophique du double aspect du Je la base judicieuse pour la solution de la problématique psychologique des nerfs dits moteurs". L'éditeur ne consacre cependant que deux phrases (p. 305) à cette double constatation étonnante dans le cadre de la considération finale, la mention de Ballmer et le postulat d'une "problématique psychologique" - la rencontre karmique et essentielle de Kienle avec Ballmer est discrètement passée sous silence, *l'échange de lettres reste non mentionné*. La nécessité de cette "discrétion" ne devient vraiment claire qu'en parcourant de plus près la deuxième partie du recueil. C'est là que l'impression du manuscrit de Kienle est à nouveau publiée, ou plutôt : publiée pour la première fois *sous forme de livre*. Il est clair qu'une référence à la "correspondance" dans ce contexte remettrait en question l'ensemble du projet, une telle référence équivaldrait à une "réaction de précipitation" dans une éprouvette. - De plus, il n'est mentionné nulle part que Kienle lui-même avait refusé de son vivant de collaborer à ce projet scientifique.

Ainsi, la réaction de Ballmer à l'annuaire de 1950, à Poppelbaum / Kienle / Witzemann, reste cachée au lecteur. La manipulation rédactionnelle est cependant étonnamment disproportionnée par rapport à la constatation selon laquelle l'indication décisive pour la solution du "problème nerveux" émane de Karl Ballmer. L'argumentation : ce dernier serait lui-même responsable de son isolement, car il aurait "gâché le champ de discussion". Cette réprimande attentionnée permet de masquer le fait que Ballmer considérait *d'emblée* les points de vue académique et anthroposophique comme inconciliables et la "discussion" visée comme un souhait illusoire. La prétendue entrave à la discussion efface l'analyse sans équivoque de l'*impossibilité* de cette "discussion", de ce vide dialectique verbal. L'accusation de "dénaturation" est factuellement inexacte, car le constat de Ballmer est le suivant : la conversation *en soi* s'avérera *impossible*, car les thèses de Steiner impliquent une révision radicale des fondements de la science. - Dans les "Onze lettres sur la réincarnation", le contenu *objectif* de "l'expérience" est formulé, l'arrière-plan de la polémique prétendument émotionnelle est expliqué : "Il s'agit de choses beaucoup plus sérieuses que mon opi-



nion personnelle. Je considère que le moment est venu d'inciter l' "âme de groupe" académique, dont il est question dans mon travail sur les nerfs moteurs, à inciter à l'*auto/soiconnaissance*". ⁽³¹⁵⁾ Le fait que le "champ de discussion dénaturé" soit une construction tactique est prouvé par le fait que, vingt ans après la parution du recueil, la "discussion" reste une fiction. La réticence à l'égard de la connaissance de soi suggérée n'est pas due à la polémique de Ballmer, qui se rattache d'ailleurs sans transition à celle de Steiner. L'exemple de Rohen a montré que l'anatomie nerveuse courante devait rejeter les thèses de Steiner sur les nerfs. L'anatomiste J. W. Rohen constate de manière conséquente qu'un "problème nerveux" anthroposophique ne peut pas exister sérieusement pour l'expert scientifique, les muscles étant commandés par les nerfs moteurs à partir du cerveau et de la moelle épinière. L'échec du désir de réconciliation verbale apparaît d'autant plus clairement qu'un prétendu champ de faits est transmis de manière irréfléchie et professionnelle.

(315) "Onze lettres sur la réincarnation", éditions Fornasella, troisième lettre.

316

La nouvelle doctrine physique de la volonté se dégrade en une doctrine morale chrétienne à l'attention d'une "individualité" représentée, de ses mouvements arbitraires commandés par l'âme et d'un "budget énergétique" biologique. Là où la "conversation" a lieu, son contenu est manipulé, transféré à un niveau psychologique. Pour entretenir malgré tout l'illusion de la "conversation", le "problème nerveux de Steiner" peut être *institutionnalisé* comme une sorte de "mystère" dont la solution "définitive" serait en fait contraire à l'esprit du pluralisme scientifique. Ce "problème de nerfs", la "discussion" (ou l'horreur latente sans fin) est préférée à la prise de conscience que la connaissance de soi de l'âme du groupe académique anthroposophique mettrait fin aux illusions avec horreur - au profit d'un véritable savoir. Le "courage de savoir" n'a pas de patrie dans le musée statistique des formations théoriques sur un monde éternellement inconnu. Le "courage de savoir" ne doit pas craindre la confrontation. Un "savoir" ne peut exister en tant qu'abstraction, il se présente toujours sous la forme d'un être humain, d'une personne en action, d'un événement. L'objet du savoir est une nouveauté, inconnue dans la science universitaire devenue *mentalité* (ambiance de vie), ce complexe de croyance coagulé :

La "volonté". Ce n'est qu'en tant que *somme* ou "organisme" de "lois naturelles" abstraites que l'on peut envisager un "quelque chose" qui puisse être comparé à la "volonté" de Steiner. Avec l' "homogénéité" et l' "isotropie" de l'espace, la loi de la conservation de l'impulsion (anciennement : loi de la conservation de la substance et de l'énergie) constitue le contenu philosophique central de l'ensemble des "lois de la nature", le dogme fondamental de la "science" actuelle - la loi de la conservation de l'impulsion - est un dieu, les prêtres de l'église de la physique en administrent le sanctuaire. Celui qui ne croit pas aux bénédictions et à la sagesse émanant de ce contenu central ne doit pas être pris "au sérieux" dans le consensus scientifique, il n'y a "rien à faire" pour lui. Peu de gens connaissent le contenu de cette phrase, elle constitue plutôt une sorte de résumé d'une certitude sous-jacente, d'un état d'esprit. Il n'y a pas de guerre de religion ou de science, car les membres et les descendants de toutes les confessions traditionnelles l'acceptent - sans s'y intéresser de plus près. La formulation classique est la suivante : *la force agissant sur un corps est égale à la varia-*



tion de l'impulsion avec le temps. Les composantes corps, force, impulsion, temps sont présumées comme un "quelque chose". C'est dans le cadre de ce présumé que l'on fait de la "science", les éléments présumés sont considérés comme des grandeurs absolues (ils sont abstraits selon les besoins, réduits à des points et des lignes / vecteurs) - la "relativité" vise à assouplir le caractère absolu qui rappelle Dieu.

La volonté comme objet de connaissance est une absurdité pour une telle science. Le nouvel objet ne peut apparaître qu'en opposition à toute "sensation" scientifique courante, comme un non-lieu, un "impensable". Dans le complexe académique anthroposophique, il en résulte une *calamité*. Avec le concept de "volonté", l'anthroposophie se révèle être non scientifique. L' "aura" scientifique disparaît avec la reconnaissance du concept de volonté. "Derrière celle-ci se cache l'ensemble de la doctrine de l'esprit, en tant que création de l'humain Rudolf Steiner : non "vérifiable", non "contrôlable", explicable uniquement comme émanation d'une forte imagination/fantaisie ou comme plagiat d'éléments historiques : d'emblée "falsifiée". Si un universitaire se présente comme anthroposophe, il doit - pour rester crédible - réaffirmer d'une manière ou d'une autre le vœu sur le principe de conservation de l'impulsion. Ce processus a lieu, pour ainsi dire comme un rituel subconscient, dans le domaine de spécialité concerné, il consiste à démontrer la maîtrise et l'utilisation d'un certain habitus linguistique. La profession de foi n'est pas unique, il s'agit d'un comportement de soumission codifié, en général un



événement totalement intériorisé, qui vient rarement à la conscience comme soumission à une certaine vision du monde.

Dans le cas des "nerfs moteurs", il s'agit de la nouveauté, de la "volonté", le rituel de soumission est remis en question dans son essence. Un conflit existentiel s'ensuit lorsque le concept de "volonté" apparaît dans le monde des "lois de la nature" - et qu'il apparaît effectivement, et non comme un "goethéanisme" historicisant, ou comme un scepticisme affiché à l'égard d'un Steiner pas tout à fait pur scientifiquement, de ses "indications" stimulantes. La contradiction avec Steiner est immédiatement évidente, car le rituel de la confession est confronté à des contradictions qui vont du contenu concret des déclarations au comportement existentiel quotidien (en tant qu'événement professionnel et privé, comportement linguistique, etc. Le contenu et la forme ne sont pas séparables, la "volonté" n'est pas une abstraction, mais le présent et l'ici, le comportement "*propre*" et - le "hasard", de "l'extérieur". La propre dépendance à la routine, à la phrase et à la convention se révèle immédiatement.

La nouveauté "anthroposophique" se révèle comme une épreuve, une situation de destin. *Le "problème nerveux" se transforme de problème théorique en événement concret.* La "science" se révèle être un événement secret et inquiétant (synchronicité), un vécu émotionnel, une question lancinante. L'habitus académique est déstabilisé, l'introspection commence. Il faut attendre que "du point de vue de l'étude de l'*anthroposophie*, la question de savoir *pourquoi* il n'y a pas de nerfs moteurs devienne une question brûlante". Ce qui commence comme un "problème de nerfs" devient un événement du destin. La loi de conservation de l'impulsion est remplacée par la "loi de la volonté", les événements physiques, du plus petit au plus grand - le langage de l'histoire et du destin :

"Le bonheur, c'est quand je comprends le langage du monde. Le monde souhaite constamment me parler. Dans le monde dans lequel je vis (dans le monde quotidien), UN seul est souverain et metteur en scène, un mort. Un mort veut me parler. Dans ce but, il est l'entrepreneur du processus monde. - C'est en se souvenant de la manière dont son corps est devenu en des milliards d'années que l'Un, en tant que mort, réalise le processus du monde. Dans tous les événements du processus mondial, les plus grands comme les plus petits, le monde (Un mort) se rapporte à lui-même, car il est sans extérieur. Je ne suis pas tenu d'être le bénéficiaire des représentations de la science qui entravent l'intelligence. Autant que je vois, la création du monde se fait maintenant, dans le présent". ⁽³¹⁶⁾

*

Dans la mesure où le "problème nerveux" suscite *absolument* de l'intérêt dans les contextes anthroposophiques, il conduit généralement à des interprétations qui reposent sur une image psychologique de la doctrine du Je et de la volonté de Steiner. Il est compréhensible que la *dimension* de l'articulation de l'organisme en deux pôles et un système "rythmique" médiateur ne *puisse* pas être saisie aussi rapidement - c'est là que les *refroidissements* loués par K. Swassjan sont utiles, même s'ils sont d'abord



ressentis comme contre-productifs. La nouveauté ne peut entrer que comme un étranger, "par la petite porte". Les mentalités bien ancrées sont trop fortes et se trouvent prises entre les deux mâchoires d'un étau historique : la foi en l'âme d'inspiration religieuse et le matérialisme d'inspiration théiste. La croyance en l'"âme individuelle" créée par Dieu agit main dans la main avec

(316) K. Ballmer, *Suite à une remarque sur James Joyce*, Ed. LGC 1996, p. 16

318

la croyance en l'organisme "biologique". Pratiquement toutes les tentatives de compréhension de la triarticulation de l'organisme, de la triarticulation des fonctions de l'âme, de la triarticulation de l'esprit (et de la triarticulation respective des membres en soi) sont issues de cette prise en tenaille - à l'exception du WissenBlick (coup d'oeil de savoir) de Ballmer :

Corps	Âme	Esprit (Je, volonté)
<p>système nerveux-sensoriel tête/cap, os organes sensoriels externes</p> <p>Système rythmique Respiration / rythme sanguin Sang / cœur</p> <p>Système digestif Système des membres Toucher, alimentation, mouvement, équilibre Membres, organes de digestion</p>	<p>Perception sensorielle, représentation, aussi représentation du Je veiller</p> <p>Sentir Re-présentation semi-consciente des sentiments/sensations Rêverie/rêves</p> <p>Vouloir , organes sensoriels internes / représentations conscientes de la volonté (mouvement, etc.)</p> <p>Sommeil</p>	<p>Imagination</p> <p>Inspiration</p> <p>Intuition</p>

Une compréhension de la "volonté" est exclue du point de vue de la "prise en tenaille" psychologique matérialiste, de la pensée corps-âme. La tentative de Schad de



surmonter les barrières de la physiologie par l'introduction d'un concept-Je psychologique échoue en raison de l'absence de confrontation avec l'affirmation fondamentale des lois statiques de la nature, résumée dans le "principe de conservation de l'impulsion". (La conservation de l'impulsion s'applique aussi bien à la mécanique classique qu'à la théorie de la relativité restreinte et à la mécanique quantique).

Schad sait que la "solution définitive" de l'énigme du mouvement et des nerfs a été formulée par Ballmer (il serait faux de dire que Ballmer a "trouvé" une solution, car il n'y a pas plus de "problème des nerfs" et de sa "solution" chez Ballmer que chez Steiner, le "problème" vient d'une "science" qui veut "expliquer" tout ce qui se passe dans le monde à partir d'abstractions, ce qui aboutit au "problème" de la compréhension de la science de l'esprit). Schad tente de redresser "Ballmer" en vue d'une interprétation psychologique de la nouvelle doctrine de la volonté. Le petit peuple ne cherche pas le diable dans son propre col ; dans le cas du problème nerveux, c'est la "polémique exagérée" de l'écrivain Ballmer qui doit être tenue pour responsable de la mauvaise compréhension, en tant que substitut de la tache aveugle. Celui-ci ne se serait certainement pas mouillé pour la "psychologie" d'une "problématique des nerfs moteurs". Le but de la polémique est la connaissance de soi de "l'âme du groupe de savants" enfermée dans le dualisme psychophysique classique. Celle-ci est aveugle à la doctrine spirituelle-physique du Je et de la volonté de Steiner.

319

Insertion : Note 17 novembre 1951 - **Sur la gravitation**

Les savants ne diront pas à la meute humaine occidentale qui se trompe avec arrogance : vous n'êtes pas des âmes, vous n'êtes pas des "Je", votre "Je" est une illusion éhontée. Puisque le pack dépend nécessairement de l'illusion-Je pour mener l'être-là humain, il ne peut s'agir que d'attirer l'attention de quelques personnes honnêtes sur le problème JE et être, aux fils conducteurs de la physique.

Toute l'imposture occidentale sur la question de l'âme vient d'Aristote. Ce bourgeois précoce faisait référence à l' "âme" du corps humain. Lorsque Giordano Bruno a fait les choses correctement, en rapportant l'âme à l'univers, il a été brûlé. - Par la grâce d'Aristote, la compréhension chrétienne occidentale de l'humain est devenue "psychologie" au lieu de physique. ⁽³¹⁷⁾

Le "double aspect du Je" n'est pas une alternative aux lois personnalisées de la nature, à la doctrine dynamique individualisée du Je. Le "Je" de ce double aspect psychologique est un vestige de l'ancienne "âme", qui se réfère au corps plutôt qu'à l'univers. Schad complique inutilement la pensée "aristotélico-catholique" du corps et de l'âme, dans la mesure où l' "âme" individuelle se transforme en un "double aspect" du corps et de l'environnement, ou du Je central et du Je périphérique. - Un "Je central" est avant tout considéré comme n'existant pas : "Votre Je se remarque en fait par le fait qu'il n'est pas là" - ou, pour reprendre les termes de Ballmer : la "possession d'un Je en vertu du trophisme libéral" provient d'un comportement éthiquement douteux, "lorsque la révélation de la science de l'esprit me laisse entrevoir que je peux devenir ce que je ne suis pas encore, à savoir un Je réel". ⁽³¹⁸⁾ Ce que Schad appelle le "Je centré" se remarque par le fait qu'il n'est pas là, ou qu'une *représentation* du Je est là pour le remplacer : "Selon le plan mondial du devenir, les humains sans Je



reçurent autrefois la capacité de la représentation du Je. C'était une solution provisoire en vue du but de développement proposé aux humains. Le véritable but est que les humains deviennent capables non seulement d'avoir la *représentation* du Je, mais d'être 'Je' *pensant*, c'est-à-dire de produire le *concept* même du Je. La capacité future de l'humain à être un "Je" pensant est un cadeau pour les humains. Le don est causé par l'être qui, chez Unger, s'appelle 'non-Je'. Cet auteur du don du 'Je pur' pratique/exerce la résignation, ne causant que lorsque les bénéficiaires du don le veulent eux-mêmes. Le 'Je' donné en tant qu'il s'engendre lui-même (une contradiction logique, mais une contradiction sensée !) est d'abord, en tant que 'capacité de penser', la 'liberté' purement formelle des humains. Pour que la liberté reçoive un *contenu*, elle peut faire l'expérience, à travers la "sagesse de l'anthroposophie", du lien entre l'émergence 'Je' et l'ensemble du devenir du monde. Qu'est-ce qui a permis et permet au 'Je' de s'opposer au 'non-Je' ? La force de l'opposition ne réside qu'en apparence dans le 'Je'. En réalité, le 'mal' provient du non-Je, et la force de se détacher du non-Je est le 'don religieux' de la 'chute'. La même force du monde qui a permis le détachement du Je du non-Je permettra aussi au moi de comprendre librement son origine dans le non-Je, afin que le Je puisse devenir, grâce à cette compréhension, un participant aux responsabilités mondiales du non-Je. Tel est le contenu de la théorie de la connaissance de Carl Unger. Il est maintenant compréhensible que l'on ait dit que l'épistémologie d'Unger était un guide sûr pour surmonter les maladies infantiles

317 Succession K. Ballmer, Fz. 270-018

318 *Correspondance*, p. 71

320

de l'âme du groupe philosophante". ⁽³¹⁹⁾ L'interprétation et la déformation par Schad de ce guide vers le théorème du Je / environnement à la manière kantienne sont d'autant plus discutables et problématiques. Dans l'optique de Schad, la "participation aux responsabilités mondiales du non-Je" se transforme en "prise en charge libre de la co-responsabilité cosmique de nos actes". L'optique "psychologique" ne comprend pas que ces fiers "actes" de Schad représentent en principe une action du non-Je, dont l'action de la volonté permet aux preneurs de responsabilité de naître en tant que "Je" (force de la "chute" en tant que "mal" *séparé*).

Dans la manière de parler de Schad, il n'y a pas de mot pour cela, le "mal" ne peut pas être une force du monde, c'est un "non-soudé/unis au monde" psychologique-subjectif. Le "monde" n'est pas le tout, mais un "environnement" opposé au Je. L'approche de Schad ne peut pas prendre en compte la portée physique du monde et la doctrine de la volonté de Steiner ; il interprète Steiner et Ballmer en vue d'une intégration psychologique du "Je" dans une image du monde existante, afin d'expliquer l'"afférence" et l'"efférence" des flux nerveux. - Dans le cas des "responsabilités mondiales" au sens de Ballmer, il s'agit de l'évolution par excellence, la participation à cette évolution est une "création à partir du rien", une rédemption du stade luciférien de la "chute". - Si le Je surestime son fier "être-là", il se nourrit d'une image du monde égocentrique et projette dans son "environnement" un double périphérique "grandi par le monde" afin d'établir un "contact réel avec le monde". Cette vision du monde correspond à une théorie des ensembles qui part de l'unité comme grandeur



de base, comme référence pour un "tout" additionné. La représentation du "tout" (intégrale) est obtenue sur l'individu fragmenté (différentielle). Le résultat s'appelle "double aspect" de l' "unité" séparée, au lieu de la *différenciation sensorielle du tout* (chez Unger : "effet des sens"). Dans la théorie de la volonté de Steiner, le "Je" est toujours un tout, agit à partir de l'intégral, de l'extérieur (volonté cosmique) en direction de "ses" différentiels, en direction de sa "périphérie", de ses centres physiques, les "substances cérébrales" blanches. Cortex "gris" en décomposition, périphérie du cerveau, manifeste dans la zone "motrice" primaire, à côté de la zone "somatosensorielle". Au stade actuel de l'évolution, le "Je" des humains n'est pas encore arrivé dans sa périphérie différenciée, les centres cérébraux, il est encore principalement à l'extérieur, dans l'"environnement" qui n'a atteint que la surface extérieure des corps individuels, dans le domaine sensoriel et nerveux présynaptique. L'humain (individuel) est encore endormi par rapport à la force de volonté en action, ce n'est que dans le ressenti souterrain sombre et dans la chaleur que son "Je" se saisit comme dans un rêve. Parler d'un double aspect de ce "Je" ne pourrait avoir de sens que si on l'envisage comme le fond le plus profond du monde, comme LOGOS. Lequel LOGOS, en tant que JE spirituel et mécanique, commence à "s'éveiller", à "intuire" dans la chaleur de son sang, et provoque le mouvement des muscles à partir de ses harmonies sphériques astrales - raison pour laquelle les gens humains aiment tant écouter de la musique et danser.

La "libre vue de son origine du non-Je" est le contenu des nombreuses réincarnations des "âmes" ou "humains-esprit" créés. La vue est *plus* qu'un ajustement théorique, c'est le destin, le quotidien, le processus de vie réel. La vue englobe en soi la mort respective (la dissolution et le "recyclage" cosmique) des biographies individuelles. L'être cosmique "humain" a pour but de se découvrir lui-même dans l'erreur luciférienne des fières "identités" d'humains. Son "erreur" est la condition préalable à son existence sous la forme d'humains individuels sans méfiance/dépourvus de pressentiment / narcissiques qui

(319) *Correspondance*, p. 80 s



sont la "pensée des hiérarchies" - jusqu'à la dernière fibre du corps. Le fil conducteur pour la compréhension de la capacité de penser, de l' "indépendance" des gens humains est le suivant :

"Il est de la plus haute importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces raffinées de façonnement et de croissance. Dans le façonner et croître de l'organisme humain se révèle un spirituel. Car ce spirituel apparaît ensuite au cours de la vie comme la force de pensée spirituelle". ⁽³²⁰⁾

L'humain est *jusque dans toute son organicité* "une connaissance réalisée, *objectale*". Les humains sont *pensés* par le cosmos, le cosmos se coagule en ses pions, les humains-provisoires - une reconnaissance permanente comme événement, le comportement dialogique avec l'extérieur qui revient en soi. Conformément à la phrase des sentences : la connaissance du monde comme connaissance de soi. Loin de l'ensemble de la "théorie des ensembles" cosmique, l'unité (le "Je") est une apparence naturelle qui s'éteint avec la mort des répliques de corps empruntées, qui s'éloigne dans le sens de la dissolution ou de l' "expansion" cosmique des "corps" individuels. L' "éternel" au Je qui, entre la mort et la nouvelle naissance (grâce à la mort du corps divin du JE sur le Golgotha), n'est plus exposé à la déchéance totale de la conscience, est inaccessible à la conscience normale, se trouve dans un sommeil profond, précisément au "stade de la volonté", dans le "sein de la divinité", c'est-à-dire dans le sein du JE divin.

"In Christo morimur"

Le Je et le dépassement de la pesanteur - la déconnexion du corps physique

Le Je entre en relation immédiate, se place en tant que Je dans la pesanteur, il déconnecte donc le corps physique. C'est de cela qu'il s'agit...

Le miracle quotidien individualisé de la lévitation

Dans la mesure où la compréhension du "Je" au sens descriptif traditionnel consiste en une extrapolation de l' "être-là" des individus (l'âme comme "anse sur le pot à lait"), l'encadrement morphologique de la projection de ce Je dans un environnement spatial doit rester une vaine tentative d'adapter les déclarations de Steiner sur la "folie des nerfs moteurs" à une vision spéculative du monde qui présente tous les symptômes de la "maladie infantile". L'hypothèse de Schad sur le "Je" central et périphérique, sur les afférences et efférences physiologiques et psychologiques, a été créée exclusivement dans le but de maîtriser le "problème des nerfs de Steiner" ; elle a pour but de relativiser l'humain "mû par le monde" en faveur d'une compréhension psychologique consensuelle du "Je" et du mouvement arbitraire. Est-ce que - selon les mots de Steiner - "on bricole un peu à la frontière entre la psychologie et la chimie" ? - Ou fait-on ici usage des "possibilités offertes par la science de l'esprit en ce qui concerne la physique et la chimie" (conférence du 6 janvier 1923, "alors que l'odeur de brûlé du vieux Goetheanum était encore dans l'air" ...)? - Les mouvements déterminés/visant un but du somnambule (ou de la fourmière...) ne s'expliquent pas plus par l'extrapolation du "Je" à double aspect que par les nombreuses descriptions de Steiner sur le processus du réveil :



"L'autre représentation est celle-ci : le Je se glisse dans le corps physique, saisit le corps physique, mais se glisse si loin qu'il rend le corps physique moins lourd ; le corps physique, du fait que le Je s'y glisse, perd sa pesanteur. Si donc, en tant qu'humain éveillé,

(320) GA 27, *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, chapitre I, p. 12

322

je me tiens debout, ainsi pour ma conscience, pour le Je même, pour l'organisation du Je, qui a son expression physique aussi dans l'organisme thermique, la force de la pesanteur est surmontée. Il n'est disponible aucune possibilité d'entrer en relation indirecte/médiate avec la pesanteur. Le Je entre en relation immédiate, se place en tant que Je dans la pesanteur, déconnecte donc le corps physique [remarque intermédiaire : l'humain-esprit-Atma-Je déconnecte son physique/sa physis]. C'est de cela qu'il s'agit. Vous vous placez continuellement dans la gravité réelle de la Terre avec l'organisation-Je quand vous marchez, non pas en faisant un détour par le corps physique, vous entrez en relation directe avec le tellurique". ⁽³²¹⁾

- Un physiologiste contemporain ne peut imaginer dans ses fantaisies les plus audacieuses ce qui est affirmé ici : dans la pesanteur réelle, le Je se place, surmonte la pesanteur, toute gravitation est *refoulée* au profit du mouvement équilibrant, au profit du miracle de la "lévitation", le Je se trouve donc lui-même au rang des lois de la nature !! Le miracle de la "gravitation" rencontre le miracle de la "lévitation". Qui, à part "l'énergie fondamentale" qui agit derrière toutes les énergies, peut *déconnecter* les lois de la nature, peut mettre à leur place un vouloir individuel ? Ce vouloir, cette force et ce mouvement "personnels", cette lévitation dynamique peuvent-ils être autre chose que de la "magie" pure - exprimée dans l'usage actuel du langage ? Ce "Je" ne doit-il pas être la "force originelle" ou "l'énergie fondamentale" créatrice de mouvement elle-même, pour *déconnecter* le corps physique et ses "lois" terrestres ? Si ce "Je" qui, "dans le sein de la divinité", est à l'origine de toute manifestation spatio-temporelle, est mis en lumière par la représentation descriptive psychologique "Je", alors il doit perdre sa substance et sa force de volonté en tant que producteur de chaleur et échangeur de substances dans le processus trivial du métabolisme et en tant qu'animateur (*mécanique*) des membres, artiste de l'équilibre, etc. Il faut alors revenir à la théorie classique de la conduction efférente de l'impulsion en vue du déclenchement du mouvement, même si, en vue de la spéculation psychologique, l'efférence est réinterprétée en "afférence vers l'extérieur".

Au lieu d'un "double aspect" de l'unité luciférienne, du Je "non étant là", il y a chez Ballmer un autre "aspect" à trouver - un "aspect multiple" physique, et d'ailleurs de l'être "L'humain", qui "en tant que genre est l'exemplaire des gens humains". Cet être humain est en possession de la toute puissance de remplacer la gravitation physique par son propre vouloir, dans la *multiplicité* des corps humains, ou mieux : comme la multiplicité des corps humains. Du "Je" de l' "humain" de Ballmer, il est vrai qu'il est en principe omniprésent, *partout, dans sa périphérie*, qui produit de lui-même le monde visible de l'espace et ses configurations, du minéral au corps humain. C'est pourquoi il y a un "aspect multiple" physique, dans la mesure où "l'humain générique" ou "l'automoteur" est ou "i s t e t (fait être)" des aspects de son soi. Selon l'expression de Steiner, le "Je" à puissance de monde s'organise *en tant que* la multiplicité d'organisations-Je.



Le mouvement des organisations du Je est p h é n o m è n e originel, "derrière lequel il n'y a rien d'autre à demander/questionner". Ce sujet du monde ou cet être "L'humain" est - par son "Esprit-Fils" - l'éducateur des futurs humains-esprits ou "Je" à l'intérieur de son monde d'unicités corporelles, et des "choses du monde" environnementales restantes (jusqu'aux amibes qui, même sans système nerveux, se meuvent de manière sensée et ciblée). *"Celui-ci, en tant que 'maître du karma', est 'Je' dans les choses du monde.*

(321) GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 43

323

L'environnement d'une personne - l'incapacité de l'humain à reconnaître le "je" dans les choses de l'individu particulier consiste en un pur "je", connaître l'environnement - est leur karma. En ce que les humains saisissent l'idée qu'ils se, dans la vie quotidienne, à chaque seconde, rencontrent de dehors comme leur karma personnel, ils peuvent en même temps commencer à se savoir soumis au maître du karma, pour autant qu'ils envisagent, qu'ils, avec leur dire 'je' 'en fait' veulent avoir pensé un pouvoir du genre humain/de l'espèce humaine".

(322)

Chez Ballmer, le "double aspect" invoqué des "Je" ontologiques s'oppose à une référence ou à un rapport-Je-Je sous la forme de l'ensemble du processus-monde : "Là se tient, comme l'un des membres de la dualité [de 'corps et d'âme'], l'être spirituel [se percevant] 'humain-corps physique', et là se tient, comme l'autre membre, la possibilité présomptive en nous, gens humains, de devenir un jour des 'âmes' ".⁽³²³⁾ Dans le cycle de Vienne "Essence intérieure de l'humain et vie entre mort et nouvelle naissance", la possibilité présomptive de devenir âme est présentée ainsi :

"Le Christ est l'enfant de la divinité qui rétablit la conscience de la divinité dans l'activité humaine. C'est ainsi que l'entité du Christ devait s'intégrer dans l'entité humaine. - En percevant le monde des sens, coule/afflue continuellement en nous [un] mourir. Et l'obscurité et l'obscurcissement, nous les injectons/fluons en nous en pensant à ce monde. Et nous laissons [affluer] ce qui n'est pas encore né en ressentant et en voulant. Tout cela se trouve en bas, dans les profondeurs de notre conscience, et c'est là que nous laissons couler dedans notre mourir et non encore né, dont nous pourrions en premier avoir besoin lorsque nous serons mort. Mais cela serait boiteux si nous ne pouvions pas le plonger dans l'entité que la divinité s'est fait naître comme l'entité d'une nouvelle conscience, si nous ne pouvions pas le laisser s'écouler dans l'entité du Christ.

Nous pouvons avoir cette conscience en reconnaissant réellement le sens de toute l'évolution grâce à la science de l'esprit : oui, nous envoyons là en bas dans les fondements subconscients, ce qui meurt en nous. Mais cette mort, que nous enfonçons de plus en plus dans notre propre entité, est absorbée par le Christ qui vit à notre rencontre. Dans ce qui s'éteint/meurt en nous, dans ce qui s'obscurcit en nous, dans ce qui reste non né, le Christ revit pour nous. Nous laissons mourir en bas en nous ce qui doit mourir, afin de nous rapprocher du véritable idéal d'humanité avec toutes nos dispositions. Mais ce que nous versons en nous comme mort, nous le versons dans l'entité du Christ telle qu'elle traverse l'évolution humaine depuis la fondation du christianisme. Et ce qui reste non né en nous, notre sentir et vouloir, nous savons que ce sera absorbé par la substance du Christ, dans laquelle ce sera plongé après la mort. C'est là, en nous, que vit le Christ, depuis qu'il a vécu à travers le mystère du Golgotha.



C'est dans le Christ que nous faisons descendre la mort, qui est présente dans chaque perception. Et nous abaissons dans l'entité du Christ l'obscurcissement de la pensée. Dans la lumière, dans la lumière solaire spirituelle du Christ, nous envoyons nos pensées obscurcies. Et lorsque nous franchissons les portes de la mort, nos sentiments et notre volonté non nés plongent dans la substance du Christ. Si nous comprenons correctement l'évolution, nous disons à propos de cette évolution : nous mourons dedans le Christ. *In Christo morimur*". (324)

De telles communications de Steiner se trouvent de nouveau "condensées" dans les formulations de Ballmer, encore une fois : "Là, se tient comme l'un des membres de la dualité [de "corps et d'âme"], le [se

(322) *Adieu au problème 'corps-âme'*, 2e éd., Ed. LGC 1997, p. 62 s

(323) *Ibid.*, p. 7

(324) Vienne, 11 avril 1914, GA 153, p. 112

324

percevant] être spirituel 'humain-corps physique', et là se tient, comme l'autre membre, la possibilité présomptive en nous, gens humains, de devenir un jour des 'âmes'". (325)

Schad part d'une compréhension biologique du corps, ici il n'y a aucun : "Là, en nous, vit le Christ, depuis qu'il a vécu par le mystère du Golgotha. Dans le Christ, nous abaissons le mourir qui est présent/disponible *avec chaque perception*". - et aucun : "Tout cela siège dans les profondeurs de notre conscience, nous y laissons couler notre mort et notre non encore né, que nous pourrions en premier utiliser après que nous serons mort. Mais cela serait boiteux si nous ne pouvions pas l'enfoncer dans l'entité que la divinité s'est donnée comme l'entité d'une nouvelle conscience, si nous ne pouvions pas le laisser s'écouler dans l'entité du Christ". - Le dilemme spéculatif qui veut maîtriser psychologiquement les "conduites d'information" afférentes et efférentes est refroidi à plusieurs reprises par Steiner en faisant référence à une *simplification empirique terrible* :

"Et bien plus significatif que toutes les théories imaginées/inventée avec esprit au fil du temps sur la différence entre nerfs moteurs et sensitifs est l'autre fait, à savoir que l'on peut couper le nerf dit moteur, que l'on peut assembler son extrémité avec l'extrémité d'un nerf sensitif également coupé, et que cela donne à nouveau un nerf d'une sorte de nerf. Cela est beaucoup plus parlant que tout ce qui a été imaginé par ailleurs, à savoir qu'on ne peut pas trouver de différence dans la fonction réelle entre les nerfs moteurs et sensitifs. Elle ne peut pas non plus être trouvée du point de vue anatomophysiologique". (326)

Si l'on peut apprendre de Steiner que le corps astral et le Je se meuvent dans les nerfs musculaires, la question de l' "afférence" et de l' "efférence" et de leur interprétation à la question de ce qui serait absolument à comprendre sous corps astral et Je, qui se comportent de manière "afférente" ou "efférente", qui se *reflètent* de manière "afférente" ou "efférente" - à moins que l'on ne veuille se contenter de la fiction représentée

(325) Un autre condensé de cette christologie introduit dans les *Rudolf Steiner Blätter (Feuilles Rudolf Steiner* cahier 3 / 4, Hambourg 1929) les considérations sur le rapport "Anthroposophie et communauté des chrétiens" : "Il peut être approprié à la détresse de l'humain chrétien de croire que l'occultiste parle au nom d'un "supérieur". Mais il n'y a aucune raison de supposer que l'auteur de la 'philosophie de la liberté'



parle dans un autre cadre que celui de sa propre mission. Nous ne pourrions pas apprendre de nouvelles choses sur le Christ ; nous, les humains, apprenons de nouvelles choses seulement par le Christ - en nous et en l'autre. Si la sagesse du Christ crée la connaissance, la question est posée. Platon, l'avocat du monde spirituel à son époque, pense que le mieux qui reste au philosophe dans ce monde est de s'occuper de la mort. La tâche consisterait donc à préparer la mort en tant que connaissance. Les mystères du christianisme préservent la mort d'une façon particulière. Nous parlons de l'élévation de la conscience de soi de cette mort à la conscience actuelle *connaissante*.

Pour entendre du nouveau sur le Christ historique, nous ne sommes pas assez philologues dans notre amour du Logos. Si nous voulons exister en tant qu'héritiers devant les mystiques allemands et devant les idéalistes allemands, nous devons être déterminés à entendre le Logos lui-même : Nous n'entendons pas le Christ historique, ni le Logos devenu *chair*, mais le Christ à travers un plus grand, à partir duquel le Logos veut se manifester comme le devenir humain de la *connaissance* (voir cahier 2 [L'événement Rudolf Steiner, Ed. LGC 1995]) : Les religieux se rassurent parce que l'occultisme ne serait pas une religion. Alors, l'occultisme voudrait-il donner de nouvelles impulsions à la vie religieuse ? Sans aucun doute ! Mais ne nous trompons pas, les temps de la religion appartiennent au passé et la question de la création du JE n'est pas une question de religion, mais de *responsabilité*. Est-il encore nécessaire de marteler à l'humain moderne que personne ne crée un but au monde si le véritable JE ne se crée pas lui-même en tant que but du monde ?" (*Anthroposophie et communauté des chrétiens*, Ed. LGC 1995, p. 18 s)

(326) GA 301, deuxième conférence, p. 25

325

du "flux d'information" psychique, concept insultant pour l' "information" réelle sous forme d'imagination, d'inspiration et d'intuition. (L' "information" peut seulement être un concept utilisable si elle n'est pas comprise comme une fonction des processus physiques, mais comme leur contenu fondamental. La technologie moderne de l'information n'a aucune idée de la nature réelle de l' "information" et, en tant que "chouchou du temps", elle a un effet néfaste en retour sur les interprétations neurologiques - exactement dans le style de l'ancien modèle du télégraphe, même si ce modèle se présente sous l'aspect fascinant de la "mise en réseau des informations").

Selon "Des énigmes de l'âme", annexe 6, la soi-disant "activité nerveuse" est une chose âmique, n'est pas du tout à observer physiologiquement, est une "paralysie de l'imagination" en vue de la formation d'une représentation ou d'une ainsi nommée "perception".⁽³²⁷⁾ La perception n'est pas le fait des processus nerveux, mais de l' "activité nerveuse" âmique. Les processus nerveux "transmettent/médient" la perception dans laquelle l'humain est "branché/connecté". (Ci-dessus : "Dans le Christ, nous faisons descendre la mort qui est présente avec chaque perception"). Le "Je" est supérieur aussi bien au corps qu'à son "environnement", l' "interaction" du corps et de l'environnement sont l'action du Je, qui est partout, aussi "dans" les choses perçues "à l'extérieur". L' "âme sensible" ne serait pas du tout possible autrement :

"Supposons donc que nous voyions une couleur bleue, ainsi nous vivons, dans une fleur bleue, dans la chicorée par exemple, le bleu. ... Nous voyons notre expérience/vécu, que nous avons dans la chicorée, en le laissant se refléter dans notre œil ... Tout notre organisme cognitif est un appareil de réflexion. - C'est ce que j'ai essayé de justifier philosophiquement lors du dernier congrès de philosophie à Bologne. Notre connaissance existe donc en tant que reflet sur notre organisme, en tant que reflet de ce que nous vivons [effectivement]. ... Les concepts que nous nous formons ... sont de pures images miroir. Elles s'ajoutent aux choses par notre intermédiaire, depuis l'autre côté. C'est pourquoi, lorsque nous traduisons une impulsion en concepts, elle peut être une impulsion de liberté ... C'est précisément cette idée qui est exposée dans la



'Philosophie de la liberté'. ... c'est l'essentiel, qu'à partir du reflet, qui est irréel, quelque chose soit réalisé par un vivant".

(328)

- L'humain ne connaît aussi l'organisme lui-même que comme un reflet. - Le Je vit "partout" dans ou plutôt comme complexe de forces de la chaleur, du gazeux, du liquide, du solide - dans la pesanteur, l'électricité, le magnétisme, etc. Il n'est pas

(327) On trouve d'ailleurs un éclairage sur cet appendice de "Des énigmes de l'âme" dans une conférence du 14 novembre 1917 (Zurich, GA 73, p. 170 s.):

" Ce qui s'étend sur cette vie nerveuse, ce qui s'étire pour ainsi dire par dessus cette vie nerveuse, c'est ce qui enménage maintenant dans cette vie nerveuse en tant que vie de représentation - d'abord stimulée par les sens extérieurs. Et ce n'est que si l'on comprend que les nerfs ne sont pas à l'origine de la représentation, mais qu'ils fournissent seulement le sol en ayant décomposé la vie organique, que l'on comprend qu'une chose étrangère à la vie nerveuse elle-même se développe sur le fondement de cette vie nerveuse. Ce qui se développe en tant que spirituel-âme sur le fond de cette vie nerveuse qui se décompose elle-même est tellement étranger que l'on peut dire : c'est vraiment comme si je marchais sur une route et que j'y inscrivais mes pas comme des traces. Si quelqu'un s'y rend, il ne doit pas déduire ce qui est visible sous la forme de mes pas de quelque force qui se trouve dans la terre elle-même et qui marquerait ces traces de pas depuis l'intérieur de la terre. Bien que l'on puisse voir, comme mes pas dans le sol, toute manifestation de vie psychique dans le système nerveux, ce n'est pas à partir d'une "remontée du système nerveux" interne que l'on peut expliquer ce qu'est la vie psychique spirituelle. Mais dans le sol préparé, des traces sont creusées par la vie âmique, dans le sol préparé par le fait que justement, à l'intérieur du nerf, est "renoncé" - si je peux m'exprimer ainsi symboliquement - à poursuivre sa propre productivité organique."

(328) Dornach, 30 août 1915, GA 163, p. 75

326

simplement "incarné", il e s t soi (magiquement) ces processus :

"Notre organisation humaine est en relation avec toutes les forces de la terre, avec l'ensemble du monde physique, et cela en relation directe immédiate ; pas en relation indirecte. Maintenant, voyez-vous, avec quoi notre organisation du Je est-elle en relation ? Premièrement, notre organisation du Je est en relation avec la gravité, c'est-à-dire avec le terrestre. Car, mes chers amis, ce que les physiciens appellent la matière n'existe pas. En réalité, il n'existe que des forces, et les forces sont tout à fait semblables à la gravité par exemple - il y a bien sûr d'autres forces, certaines forces électriques, des forces magnétiques -, l'organisation-Je est en relation directe avec toutes et elle est présente d e d a n s l'humain "normal" pendant tout l'état de veille. Nous pouvons dire que tout ce que nous englobons sous la terre, ce sont ces forces. Tout ce que nous englobons sous l'eau, qui est en état d'équilibre, est en relation directe avec l'organisation-Je. Tout ce qui est aérien - n'est-ce pas, nous devons apprendre en physique, en plus de la mécanique ordinaire, une hydromécanique, une aéromécanique, parce que les processus d'équilibre et les processus météorologiques ont leur forme particulière dans l'air -, l'organisation-Je est en relation directe avec cela. Ensuite, l'organisation-Je est encore en relation avec une partie de l'état général de chaleur, avec une partie des forces générales de chaleur, par laquelle nous passons toujours lorsque nous vivons dans le monde physique". (329)

Dans le système de Schad, une construction spéculative doit être utilisée pour soutenir/maintenir l'identité d'essence de tous les nerfs : "Tous les nerfs ont la possibilité de transmettre la sensation et la volonté, la perception et l'action. Le processus de perception n'est pas non plus possible sans la disposition psychique, au moins sous-jacente, à vouloir ex-



périmenter quelque chose. On peut alors aussi attribuer aux 'nerfs d'action' une capacité de perception dans le domaine psychique". (p. 312) Il ne s'agit pas ici de la perception de la volonté agissant de manière magico-physique, de l'auto-perception d'un processus lié au monde, mais de la "perception psychique", on "bricole" ici à la frontière entre la psychologie et la chimie. Selon Steiner, la "capacité de perception" a) n'est pas l'affaire des nerfs, mais de "l'activité nerveuse" (âmique), de la paralysie des imaginations. Et b) les nerfs ne transmettent pas non plus une "volonté", comme Schad le suppose, mais la volonté agit "magiquement-directement", sans médiation par les nerfs, qui n'ont à faire qu'avec les *représentations* de la volonté, la perception pensée de la volonté. - Encore une fois, et toujours : *quelle* perception est rendue possible, transmise par les nerfs des muscles ou des membres ? Steiner :

"Nous percevons ce qui est une conséquence de processus de volonté psycho-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres... Les soi-disant nerfs moteurs ne sont pas des nerfs moteurs, ils sont simplement ce qui perçoit les expressions, l'impulsion de la volonté".

(Une fois de plus, notez que "l'impulsion de la volonté" (= manifestation de la volonté) est quelque chose qui est perçu, celle-ci n'est pas - psychiquement - "saisie". Il faut la distinguer de l'intention de la volonté, l'intention). - La "capacité de perception" des "nerfs d'action" postulée par Schad ne suit certes plus la logistique nerveuse de Kienle de 1950, ils ne sont pas - selon le Kienle *de l'époque* - des "pilotes" pour trouver les "bons" muscles, mais ils doivent déterminer des états "psychiques" en vue de transmettre un hypothétique voulu psychiquement par le "Je environnemental/des environs". Cette conception correspond à peu près à la version de Garvelmann, qui situe dans les nerfs moteurs des "courants de conscience subjectifs en quête d'informations" (voir plus loin).

(329) GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 14

327

les nerfs "moteurs" permettent la *formation de représentations* sur la base des processus autonomes de la volonté : "Un nerf sensitif, un nerf sensoriel, est là pour nous servir d'instrument afin de percevoir ce qui se passe dans notre organisation sensorielle. Et un soi-disant nerf moteur n'est pas un nerf moteur, mais aussi un nerf sensitif ; il n'est là que pour que je puisse percevoir mon propre mouvement de main, que je puisse percevoir mes propres mouvements, qui proviennent d'autres raisons que des nerfs moteurs. Les nerfs moteurs sont des nerfs sensoriels internes pour la perception de mes propres décisions volontaires. Pour que je perçoive l'extérieur, ce qui se passe dans mon appareil sensoriel, c'est à cela que servent les nerfs sensitifs, et *pour que je ne reste pas un être inconnu pour moi-même, en marchant, en frappant ou en saisissant moi-même* sans que j'en sache rien, c'est à cela que servent les nerfs dits moteurs, c'est-à-dire non pas pour la mise en tension de la volonté, mais pour la perception de ce que la volonté fait en nous". La "mise en mouvement des muscles ne repose pas sur les nerfs dits moteurs, mais sur l'union directe de l'âme avec le monde extérieur". ⁽³³⁰⁾

Autrement formulé : la perception / représentation "se trouvant à l'extérieur" de la balle de tennis volante commande le joueur et la raquette, ou : la "représentation extérieure de la gifle à venir arrache la main protectrice devant le visage", ou : la mélodie et le rythme "extérieurs" jouent dans le pianiste, en tant que pianiste. Partout,



cependant, le mystère de la liberté humaine entre en ligne de compte, parce que la volonté agissante est modifiée à partir du néant des représentations (situées à l'extérieur), afin que la "marche, le battement ou la préhension" puisse non seulement se représenter, mais se reformer - afin que "quelque chose soit réalisé à partir du reflet, qui est irréel, par un vivant" (voir ci-dessus).

D'après Schad, la volonté est un phénomène psychique médiatisé par les nerfs : "Tous les nerfs ont la possibilité de médiatiser la sensation et la volonté, la perception et l'action". Ici, les nerfs transmettent aussi "la volonté et l'action", et pas seulement la "sensation et la perception" de la volonté, de la "marche, du battement ou de la préhension" qui se déroule naturellement/à puissance de nature. Or, selon Steiner, c'est exactement l'erreur fondamentale et fatale de la physiologie et de la psychologie classiques : croire que les nerfs transmettent la volonté et l'action, au lieu de comprendre que la volonté et l'action se "déroulent" physiquement "magiquement" et ne sont pas "transmises/médiées" par les nerfs. Le métabolisme (échange de matières et de forces) est le "moyen" par lequel la volonté se "manifeste", dans la mesure où l'on pourrait dire que le métabolisme "transmet" la volonté - puisque dans l'"échange" de matières et de forces, la volonté n'est pas seulement "transmise", mais "passe dessus" dans la matière en tant qu'esprit. La participation du système nerveux consiste en ce que l'effet de la volonté est représenté / perçu comme tout autre processus extérieur. Si la volonté agit directement dans le système nerveux (en tant qu'échangeur de matière, créateur de matière), la construction de matière a lieu dans le nerf au lieu de la dégradation de matière : vitalité à la place de létalité : inconscience à la place de conscience, "force d'été" au lieu de "force d'hiver". Ce serait le contraire de "l'activité nerveuse", ce serait uniquement dormir au lieu d'alterner dormir/veiller. Schad tente de faire revivre académiquement les nerfs moteurs obsolètes par un "rapatriement" de la volonté indépendante des nerfs dans l'activité nerveuse, il développe une variante spécifiquement "anthroposophique" d'une réhabilitation de la "folie" des

330 Stuttgart, 8 juin 1919, GA 192, p. 153 f

328

nerfs moteurs. Il perd le concept de volonté de Steiner pour ne pas devoir perdre les nerfs moteurs "naturo-scientifiquement" obligatoires. Pour cela, doit être postulée la "capacité de perception psychique" des "nerfs d'action" réanimés, afin de tenir compte d'une volonté "psychique" personnelle, localisée dans le cerveau et l'environnement. L'essentiel des affirmations catégoriques de Steiner passe ainsi à la trappe, est "bâclé" :

"J'ai dit que la tête/le chef de l'humain n'est pas du tout organisé en fonction de ce qui, dans l'humain, est adapté aux conditions terrestres. De même que l'aiguille de la boussole n'est pas organisée en fonction des mouvements du navire, mais s'en exclut, de même le chef humain s'exclut de l'adaptation aux conditions terrestres. Vous avez ici ce qui conduit peu à peu à la compréhension physiologique de la liberté. Vous avez là la physiologie de ce que j'ai expliqué dans ma 'Philosophie de la liberté', à savoir que l'on ne peut comprendre la liberté que si on la saisit dans la pensée dénuée de sensualité, c'est-à-dire dans les processus qui se déroulent en l'humain lorsque, par sa volonté, il dirige la pensée pure et l'oriente dans des directions déterminées.



Vous voyez comment on peut arriver peu à peu à étudier réellement l'interdépendance du spirituel-âmique et du physique-corporel, et comment quelque chose comme le processus de formation du langage peut en fait seulement être compris si on le conçoit comme le résultat de ces deux sources à partir desquelles l'être humain est alimenté, ces sources qui se trouvent dans l'humain de cap/chef d'une part et dans l'humain des membres d'autre part. *Et maintenant, vous comprendrez encore mieux à quel point il est impossible de parler d'une quelconque transmission de la volonté par les nerfs moteurs à partir du cerveau. Le cerveau ne reçoit en effet ses pleins pouvoirs de volonté qu'à partir du reste de l'organisation*". ⁽³³¹⁾

Les interprétations psychologiques de Schad conduisent à la constatation suivante : "Tous les nerfs ont la possibilité de transmettre la sensation et la volonté, la perception et l'action". (En revanche, le 28 octobre 1919 par exemple (cf. citation p. 66 et suivantes), il est dit ceci :

"Tandis que les autres nerfs sensitifs vont des sens à l'organe central, afin que puisse être perçu ce que les sens transmettent, les nerfs dits de la volonté, qui ne sont pourtant rien d'autre, perçoivent tout ce qui est en nous-mêmes en tant que mouvement. *Ils servent à percevoir les mouvements. En revanche, il n'y a pas de nerfs de la volonté.*")

Ici, l'affirmation centrale de Steiner est "gâchée" ou rendue impossible, selon laquelle les nerfs (via l'"activité nerveuse") ne permettent de passer du vouloir ou de l'"action" (et du ressenti !) qu'à la perception à puissance de pensée (la représentation inhibitrice). Tous les efforts visent à faire la distinction la plus claire entre les trois entités que sont la volonté, la sensation et la perception/sensibilité. La déclaration de guerre de Steiner à la physiologie courante repose sur le fait, empiriquement démontrable, que la volonté et l'activité nerveuse sont diamétralement opposées. (L'utilisation du mot "action" par Schad est appropriée à effacer cette polarité fondamentale, car dans l'"action" consciente, les pôles se mélangent naturellement). - À l'intérieur de l'organique nerveuse, la volonté s'extériorise par des processus de construction qui ne produisent aucune sensation / perception. Les interprétations de Schad visent à la réconciliation verbale et dialectique, à la "conversation scientifique". Steiner, l'auteur de la lutte contre les nerfs moteurs, drapée en "problème nerveux", doit être réorienté, sous le signe du consensus, vers des "nerfs d'action" transmettant la volonté, car toute la logique et la sémantique "scientifiques" sont vouées à la transmission de la volonté par les nerfs moteurs "conducteurs d'informations". En tant que phénomène psychologique, en tant que personnellement "psychique/âmique", la "volonté" n'est pas à avoir chez Steiner,

331 Dornach, 1er mai 1920, *Entsprechungen zwischen Mikrokosmos und Makrokosmos (Correspondances entre microcosme et macrocosme)*, GA 210, p. 151 s.

329

mais explicitement seulement comme une force physique, comme le "UN", comme un phénomène monde de nom "Je" ou "organisation-Je". Il va de soi que les fonctions de l'âme représenter-sentir-vouloir se fondent l'une dans l'autre - mais le chemin à travers l'empirisme physiologique ne peut être trouvé sans une différenciation claire de la polarité fondamentale représenter / vouloir. (Un exemple pour la différenciation sans équivoque, comme Steiner le montre à d'innombrables occasions : dans l'"Anthropologie générale de l'humain", au début de la sixième conférence, les auditeurs, soutenus par un dessin au tableau, sont invités à former un concept clair de la



"volonté". Ils doivent distinguer leur "activité cognitive" de ce "*dont vous ne savez rien, bien que vous ayez affaire à votre pleine volonté*" : dans l'exemple physique de deux pieux qui en portent un troisième en travers - par analogie avec l'image du bloc de bois ou de la balle élastique utilisée ailleurs -, cet événement extérieur est défini comme volonté. La doctrine de la volonté ou la physiosophie de Steiner est impossible à comprendre avec les moyens de pensée ou de langage d'une psychologie ancestrale, aussi spirituelle qu'elle puisse se présenter - au contraire, une "psychologie" nécessitant une révision (en tant qu'"organologie" du corps humain) est tributaire de la connaissance de l'"UN", du JE à puissance de monde, du "CHRIST", et de l'ORGANISATION-JE (la terminologie n'a pas beaucoup d'importance - on peut aussi appeler ce dont il est question le "deuxième logos"). Dans le cycle *Moment de la naissance de la science de la nature dans l'histoire du monde* (conférence du 6 janvier 1923), le jugement sur la valse spéculative entre la psychologie et la "chimie" est résumé (la phrase revient souvent ici aussi, car elle est d'une importance capitale) :

"Vous voyez, ce n'est vraiment pas avec quelques expressions anthroposophiques que l'on peut faire face aujourd'hui aux grandes tâches de l'époque. Ce n'est pas non plus en bricolant un peu à la frontière entre la psychologie et la chimie que l'on s'en sortira, mais uniquement en prenant au sérieux l'application à la physique et à la chimie des possibilités qui découlent de l'anthroposophie spirituelle-scientifique".

Une psychologie, il y a seulement en tant que milieu entre "songer/méditer/réfléchir" et "vouloir", *entre* veiller et dormir, entre la vieille matière du "centre" nerveux-sensoriel (tellurique) et le "cosmos" lointain du futur "esprit saint" (de la libre conscience de soi), en tant que connaissance de l'âme errante et fièrement triste dans le royaume du "vieil Adam", qui aspire à la rédemption par la propre force intérieure du Dieu transformé (Christ), à l'*in Christo morimur* et au *per Spiritus Sanctus reviviscimus*.

Si un champ de discussion devait entrer en ligne de compte dans le royaume des facultés, ce serait la physique - car la physique a l'avantage sur les autres facultés de ne pas vouloir reconnaître une "psyché" de type sujet comme cause du mouvement. La physique a la chance de reprendre le concept de "force" dans le concept d' "effet sans cause", et de découvrir avec la force la volonté à *puissance de monde*. Ballmer explique pourquoi seul le domaine de la physique entre en ligne de compte comme champ de discussion pour une doctrine de la volonté à puissance de monde, par exemple dans une note à l'intérieur des manuscrits de la "correspondance", sous le mot-clé :

330

Du sujet-objet unique du mouvement

Il devait ...

En Allemagne, nous demandons après la *cause* du mouvement physique. Cela signifie que nous sommes maintenant en train de dire adieu aux conséquences néfastes de l'héritage grec. Si nous considérons que la physique politique occidentale est arrivée au thème des "effets" *sans causes* comme étant le dernier et le premier auquel la physique doit faire face, nous constatons qu'il devait finalement ressortir de la science



de la nature occidentale exactement ce que les pères de la science grecque y avaient mis. Aristote avait la bonne idée que le monde et son mouvement sont éternels. Lorsqu'Aristote s'interrogeait sur la cause du mouvement éternel, il était embarrassé. Pour Aristote, seules les perceptions sensorielles pouvaient sérieusement entrer en ligne de compte comme cause du mouvement éternel - c'est ce que nous pensons en Allemagne.

Mais Aristote était embarrassé par de telles perceptions, et c'est ainsi qu'il a créé, en grec, le concept de premier mobile. Depuis lors, il existe dans l'Occident chrétien, jusqu'à Hegel, des concepts abstraits qui se meuvent eux-mêmes ainsi que la nature et l'histoire. Galilée a reconnu fondamentalement qu'avec la vision de l'essence et le premier mobile d'Aristote, on pouvait tout au plus faire de la politique chrétienne, mais pas de la physique ; on ne pouvait pas s'en tenir à l'intuition complaisante, on devait s'en tenir au monde des sens observable. En association avec Newton, Galilée a mis en scène la naissance de la physique occidentale : la découverte de la loi de l'inertie.

La "causalité" classique vint à l'honneur. Cette causalité signifiait-elle que l'on observait en tant que spectateur la manière dont le MONDE, qui se déroule actuellement de manière éternelle, déplie son unité en cause et en effet ? Pas du tout ! Premièrement, Newton, en tant que gentleman, devait honorer le point d'honneur occidental selon lequel le monde n'a pas son créateur en lui-même (il ne se fait pas lui-même), mais qu'un "dieu" extramondain a fait le monde autrefois ; et deuxièmement, la fameuse "causalité" était principalement un instrument fonctionnel - en prévision de l'ère industrielle matérialiste à venir - pour la construction de machines. Et enfin, la fameuse "causalité" classique était alors susceptible d'halluciner une image insensée du processus mondial dans les représentations mécaniques brutes de l'évangile de Helmholtz. Puis l'année décisive 1900 s'est ouverte, pour qu'il devienne clair quel triste ersatz était cette "causalité" classique par rapport à l'exigence rigoureuse d'un véritable causalisme, qui se comprend comme l'auto-distinction du monde selon la cause et l'effet.

L'ère de la causalité classique n'était qu'un épisode temporaire dans le destin de l'intelligence occidentale provoqué par Platon et Aristote. Si en Grèce, le Dieu agissant sans cause avait été placé dans le coffre-fort de l'intelligence, vers 1900, seuls des "effets sans cause" pouvaient à nouveau en être retirés. La "causalité" était donc maintenant ébranlée, - tante Bavinka l'était également, ainsi que Pascual Jordan et tous les Européens de sa sorte.(332)

(332) Nachlass (Leg) Ballmer, Fz. 130-004, aussi reproduit dans la nouvelle édition de la *Correspondance*, p. 144 - Sur l'"Évangile Helmholtz", voir les explications de Steiner dans le 2e cours de sciences de la nature du 11 mars 1920 à Stuttgart :

"On peut peut-être parler de la transformation de la chaleur en travail à l'intérieur d'un certain domaine de faits ; en dehors de celui-ci, cela ne vaut plus. Et on parle en général que chaque énergie peut être convertie en une autre, uniquement par habitude, de sorte que l'on se trompe facilement par habitude. - Il est extrêmement intéressant de clouer la physique au sol,



Le pont de Schad entre le "corps et l'âme" se compose a) du "niveau d'être du temps" et b) de la "capacité de perception des nerfs d'action". Là où Steiner insiste sans cesse sur l'autonomie de la volonté, sur l'organisme thermique différencié comme présence agissante de l'incarnation précédente (qui contient les impulsions de la volonté), Schad cherche (par analogie avec la question de Kranich) le principe d'excitation matérielle au sein d'un "substrat" neuronal. Que ce "substrat" soit un anti-matériel, un flétrissant-mort au sein de "l'humain entier" organique et vital, cette question ne peut même pas y venir. Le substrat n'est pas une "substance biochimique", mais le processus de décomposition au sein d'un organisme polaire, le "revêtement miroir" de celui-ci.

Attribuer la fonction de perception à un "substrat nerveux" imaginé, plutôt qu'à l'ensemble du processus de dégradation dans tout le corps, est la conclusion erronée habituelle des raisonnements réductionnistes. Encore une fois, le fait que Schad appelle la perception de ce qu'il appelle les "nerfs d'action" une perception *psychique* rend la conclusion erronée encore plus confuse. La "perception" est toujours l'auto-perception du monde, du logos, c'est une "mort en arrière dans l'esprit". Tout percevoir / représenter est "psychique". En tuant la "pensée vivante", on obtient la représentation morte, la pensée morte, le cadavre de la pensée. Cette mise à mort est assurée par "l'activité nerveuse", c'est-à-dire *représenter* qui "ne fait que s'écouler dans la perception sensorielle". - Dans l'*intuition* (anthroposophique) décrite ci-dessus, celui qui reconnaît est un avec l'événement mondial du mouvement, il est le "Je" dans l'ensemble de l'événement. Les Meier, Müller, Huber sont insérés dans des perceptions et des mouvements du monde (qui se décomposent eux-mêmes selon la cause et l'effet), ils ne sont pas (encore) capables d'intuition et perçoivent les mouvements *comme* extérieurs : "Dans les perceptions sensorielles des humains, le monde se perçoit lui-même ; dans le sujet monde de la perception se produit un processus qui se compose de cause et d'effet".

Encore une fois, le concept de "perception psychique" est totalement trompeur en ce qui concerne les "nerfs moteurs" ou les "nerfs métaboliques" internes de Steiner. Le contraire, une perception "non psychique", serait également un terme dénué de sens, car on ne peut parler de perception que s'il y a un processus (graduellement) conscient, c'est-à-dire toujours "psychique". Cela se trouve déjà dans la racine du mot "wahrnehmen (vrai-prendre pour percevoir)" ou "gewahren (rendre ? vrai pour apercevoir)". L'attribut "psychique" est un pléonasme contre-productif qui renvoie à la pensée duale "corps-âme", il active toutes les abstractions de la "psychosomatique", de la "neurocognition", qui ne connaissent pas la volonté autonome et aboutissent toujours au "principe d'excitation", au sujet psychique ou au cortex moteur en tant que centrale, aux nerfs déclenchant le mouvement - qu'ils soient appelés "moteurs" ou "sensori-moteurs". Avec la "perception psychique", la bataille pour les nerfs et la "question sociale" est perdue d'avance, parce que le cheval est à nouveau bridé à la queue : chez le soi et le sujet qui gouvernent, chez la vieille psyché et son centre cérébral, au lieu du monde en tant que totalité qui bouge et qui est en mouvement : le JE, le logos, la raison du monde,

où elle peut être prise dans les doutes qui doivent nécessairement surgir si l'on considère seulement vraiment de manière conséquente ce qui est présent comme série de faits. N'est-ce pas là le chemin par lequel la physique se



surmonte soi-même, si les physiciens sont déjà contraints de faire de tels aveux ? Car au fond, le principe d'énergie n'est rien d'autre qu'une affirmation. On ne peut plus le maintenir, comme c'était un évangile chez Helmholtz et ses contemporains. Il peut y avoir des domaines dans lesquels ce principe d'énergie ne peut plus être affirmé".

(GA 321, "Cours sur la chaleur", p. 173)

332

qui est en route *c o m m e* ses créatures (et pas seulement : "dans ses créatures" !), vers soi-même, vers l'intuition des "humains-esprit", selon la phrase des Principes : *le monde est Dieu...*

Si la désignation "perception psychique" devait faire sens d'un point de vue *anthroposophique*, elle devrait se référer aux trois sens supérieurs parmi les douze : sens du Je, sens du concept, sens de la parole. La fonction sensitive des nerfs "moteurs" s'oppose cependant à ces sens, elle est tout sauf "psychique", mais explicitement "physique" : ces nerfs rendent possible la représentation sourde des événements de métabolisme et de mouvements, dont la volonté "s'occupe" directement. Comme la représentation inconsciente de l'équilibre, la position et le mouvement des membres apparaissent comme une perception/représentation extérieure (interne au corps). Au processus nerveux apparaît du "psychique", dans la mesure où une substance spirituelle (imagination, etc.) se reflète - comme pour tout autre percevoir, "devenu *Inne* (?) " ou "devenir conscient". Le champ de perception donné du sens du mouvement propre est le mouvement des membres propres du corps : statique interne, mécanique, dynamique - cela n'a rien à voir avec la vision de mouvements (propres ou externes), comme par exemple le fait de garder son propre équilibre n'a rien à voir avec la vision de l'état d'équilibre d'autres choses, d'autres corps. - Toutes les explications de Steiner reviennent à statuer sur le caractère "objectif-physique" des processus de la volonté, donc à éviter l'erreur selon laquelle il pourrait s'agir d'événements "psychiques" subjectifs plutôt que d'événements physiques du monde. La façon de la perception des événements volontaires est illustré par des exemples tels que la balle élastique déformée, la main qui repousse les mouches, la bûche : le sens du mouvement propre représente (sourdement subconsciemment et automatiquement) la qualité interne d'un déroulement de mouvement physique extérieur - sur le "propre" corps. La représentation due aux nerfs est cependant indépendante du mouvement : c'est là que réside le cœur des affirmations de Steiner. La représentation reflète l'action du Je, qui est la véritable chose physique en mouvement, ou qui, pour son propre mouvement, refoule les "lois" du corps physique afin d'imposer à celui-ci (par l'intermédiaire du corps astral et du corps éthérique) ce qui est propre à puissance de monde par rapport à ce qui est à puissance générique. En vue du développement de l' "humain-esprit" éloigné des éons, l'entéléchie (c'est-à-dire le "but propre"), l'organisation-Je prend possession du corps physique et refoule à cause de la conscience du jour, la "commande à distance" cosmique, le *pur* état de sommeil ou générique.

Le "Je" vit dans l'événement du monde extérieur, la "psyché" (la conscience de représentation) représente à l'aide des nerfs moteurs les processus de l'organisation-Je agissant "de l'extérieur" sur le monde intérieur du corps, elle prend pour "vrai" ces processus (ndt littéral de "wahr/vrai-nehmen/prendre=percevoir). L'essentiel est



que ces perceptions soient de la même qualité *extérieure* que les perceptions gustatives, olfactives ou visuelles, elles ne sont donc pas de qualité "psychique", ce dont on pourrait parler par exemple pour les perceptions de mots et de concepts. - D'un point de vue physiologique, la tâche des scientifiques anthroposophes consiste à démontrer qu'il n'existe pas de "nerfs d'action" *spécifiques, orientés vers le sujet*, que toutes les voies nerveuses transmettent l'auto-perception du monde "agissant", ce qui permet au "sujet psychique", à la conscience de l'objet, de se réaliser. Cette "psyché" en tant que "sujet" naît *a u x* actions, de la volonté de l' "organisation-Je" qui fait partie du monde - c'est exactement le contraire de l'hypothèse selon laquelle le percevoir /le représenter serait le faire des sujets qui "exécutent" eux-mêmes leurs actions, à l'aide de courants d'information nerveux dits "moteurs". - Les sciences neurocognitives n'ont pas de chance face à la physique sans sujet, car il leur est impossible de partir d'une "cognition" qui ne présupposerait pas le sujet personnel. Les tentatives de fixer la "cognition" apparemment "sans sujet" aussi sur des appareils technologiques,

333

ne représentent qu'une variante pitoyable des spéculations anthropomorphistes qui croient voir la "psyché", l' "information", la "conscience" partout, sauf dans l' "âme" concrète et cosmique : l'humain à quatre membres/quadriarticulé. En revanche, la physique souffre du préjugé selon lequel les "lois de la nature" ne peuvent pas se manifester sous une forme individualisée, en tant que cosmos humain unique, de sorte qu'il ne peut y avoir aucune action en dehors des "lois de la nature" immuables et sans sujet, comme par exemple la "gravitation". Le seul avantage des "lois de la nature" athées romano-juridiques est la supposition impérative d'effets sans cause, depuis que le vieux Dieu a dû se retirer en tant que responsable/provoquant.

Vis-à-vis de tous les types de "nerfs d'action" moteurs, l'affirmation centrale de la physiologie de Steiner est la suivante :

"Mais ce qui est important, c'est qu'en fait, chaque voie nerveuse entière prend naissance sur le pourtour de l'humain et retourne à son tour vers le pourtour, mais est interrompue quelque part, comme un fil électrique lorsqu'il fait jaillir une étincelle. C'est une sorte d'enjambement, un fluide sensitif allant de l'origine nerveuse dite sensitive à l'origine nerveuse dite motrice".

(333)

Ce n'est qu'ainsi que la psyché originelle, le logos ou l'instance "au-dessus" de toutes les lois de la nature, la VOLONTE, peut parvenir à la conscience de l'action en tant qu'action personnelle : la psyché du monde, la VOLONTE, l' "organisation-moi", perçoit son action comme un événement du monde : en tant que substance physique / déconstruction et construction de force. Ce n'est qu'au niveau de l'événement métabolique physique que peut naître un auto/soi-découverte du monde en tant que "psyché", en tant que monde "intérieur" proprement conscient dans l' "extérieur" sachant : la peau d'erreur en tant que bébé dans le cosmos du JE omniscient/tout sachant, qui veut SE multiplier dans SES "ORGANISATIONS" JE, se répandant dans l'amour - conformément à la phrase : "je ne cesserai de vous dire la vérité, et je serai avec vous jusqu'à la fin du temps terrestre".

Le monde parvient à la conscience en tant qu'existence corporelle par le "fluide sensible", par les "sauts", tant que le corps astral et le Je sont couplés au processus natu-



rel "pur" du corps (physique-éthérique). Les voies nerveuses interrompues sont le contraire d'"organes d'action", elles servent de (ou mieux sont des) tueuses d'imagination et sont à cause de cela médiant de perception, elles sont

"partout les organes médiateurs pour les perceptions, les nerfs sensitifs pour les perceptions vers l'extérieur, les nerfs dits moteurs, qui sont aussi des nerfs sensitifs, pour les perceptions vers dedans...". La mentalité scientifique matérialiste croit notamment que, de même qu'il a besoin de la médiation des nerfs pour la sensation, pour le sentiment, pour la perception, il a aussi besoin de la médiation du nerf pour les impulsions de la volonté. Mais ce n'est pas le cas. L'impulsion de la volonté part du spirituel-psychique/âmique. Il commence là et agit/oeuvre dans le corps, immédiatement, pas par le détour du nerf, immédiatement sur le système métabolique-membres ["magiquement"]. Et le nerf qui pénètre dans le système métabolique-membres ne fait que transmettre/médie la perception de ce que le spirituel-âmique fait à l'humain tout entier par rapport à son système métabolique-membres. Nous percevons ce qui est une conséquence des processus de volonté psycho/âmiques-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres ; nous percevons cela. Les soi-disant nerfs moteurs ne sont pas des nerfs moteurs, ils sont simplement ce qui perçoit les expressions, les impulsions de la volonté. Tant que l'on n'aura pas compris ce lien, on ne parviendra pas à une connaissance claire de l'être humain. Mais si vous voyez pleinement ce rapport, alors vous trouverez aussi compréhensible que je dois maintenant

333 GA 194, La mission de Michaël, p. 128 s.

334

justement poser devant vous un paradoxe, une hérésie/un catharisme : car alors le spirituel-âmique oeuvre donc justement sur tout le reste de l'humain". ⁽³³⁴⁾



Le mouvement (la vitesse) est un *phénomène originel*, le corps en tant que miroir ou révélation sensible de l'âme se déplace lui-même - et pas à l'intérieur d'un "espace" abstrait :

"...cet espace n'est pas autrement là que par ce que *la vitesse le fait*, et le temps aussi pas autrement. L'espace et le temps, tiré sur ce réel auquel nous attribuons le 'v', ne sont pas des réalités, ce sont des abstractions que nous formons justement à partir de la vitesse, et nous ne nous en sortons, mes chers amis, avec la réalité extérieure que si nous sommes clairs sur le fait que nous avons d'abord créé cette dualité, l'espace et le temps, dans notre processus de compréhension, que nous n'avons en dehors de nous comme réel que la vitesse, que nous avons d'abord créé l'espace et le temps, ma foi, par les deux abstractions en lesquelles la vitesse peut nous tomber séparée. Nous pouvons nous séparer de la vitesse, nous ne pouvons pas nous séparer de l'espace et du temps, ils sont dans notre percevoir, dans notre activité perceptive ; nous sommes un avec l'espace et le temps. Ce que je vais dire est d'une grande portée : nous sommes un avec l'espace et le temps ! Pensez à cela ! Nous ne sommes pas un avec la vitesse extérieure, mais avec l'espace et le temps. Oui, ce avec quoi nous sommes un, nous ne devrions pas l'attribuer si facilement aux corps extérieurs, ...". (335)

L'étude de la "Correspondance" vaut la peine pour en tirer les points de vue essentiels à la compréhension du mouvement comme *phénomène originel*. Le "niveau/l'étendue d'être" du temps doit être recherché dans l'interprétation abstraite que Meier et Müller font de leurs propres mouvements corporels : "L'irréalité du "présent" des Meier et Müller - en tant que point d'intersection entre le passé et le futur - a sa réalité dans la vitesse de l'HUMAIN écrit en majuscule, ou, avec Karl Barth, dans le "temps propre de Dieu", c'est-à-dire dans l'ÂME que le Dieu corps humain met à la disposition du processus mondial fermé et, en lui, des Meier et Müller".

Il n'y a pas d'équivalent dans le langage scientifique pour l'action "magiquement" immédiate et acausale de "l'organisation du Je" (c'est-à-dire de l'incarnation passée) dans l'humain de chaleur, dans le métabolisme et le mouvement des membres. La "volonté" n'existe pas, la place vide est occupée par le fantôme psychologique de la "psyché", l' "information" cérébrale neurocognitive ; en physique, on rencontre des substituts de la volonté sous la forme de l' "énergie" classique ou des ondes de matière dans le paradigme onde-corpuscule, que le physicien Schrödinger lui-même considérait comme un "dilemme". (336) (Peu de gens remarquent que les conceptions physiques de base ne sont, à bien y regarder, qu'une caricature du sens du toucher, de la vie et du mouvement propre...).

Les analyses impitoyables de Ballmer face à l' "anti-anthroposophie" universitaire, dont le "code" est caractérisé par le vide et ses espaces réservés, laissent peu de place à l'universitaire anthroposophe. La physique et la physiologie *individualisées* ou *personnalisées* de Steiner, en tant que nouveauté fondamentale dans le royaume des "lois de la nature" mathématiques royales, sont à ce point déplacées qu'on ne peut même pas parler d' "ignorance". Pour ignorer quelque chose, il faut au moins pouvoir le penser - ce qui n'est par exemple pas le cas de la science "physique" actuelle

(334) 2 janvier 1922, 11e conférence, GA 303, p. 205

(335) 27 déc. 1919, Stuttgart, 1er cours de sciences de la nature, GA 320 p. 99

(336) Erwin Schrödinger : *Der Grundgedanke der Wellenmechanik (La pensée fondamentale de la mécanique ondulatoire. In : Qu'est-ce qu'une loi de la nature ? Contributions à la vision du monde de science de la nature)*.



vis-à-vis de Steiner. La physique pratique elle aussi l'ancienne dogmatique théiste, selon laquelle tout être certain est hypostasié comme quelque chose d'inconnu, à découvrir, comme une sorte de "réel" - dans le cas de la physique, comme une abstraction des perceptions sensorielles de base, en règle générale le sens du toucher, de la vie, du mouvement. La nomenclature de l'ancien divin décomposé est alors : "particules élémentaires", "énergie", "matière", "anti-matière", "rayonnement", "onde", etc. etc. Il en va de même pour la psychologie, qui se nourrit d'isotopes de la "psyché", lesquels sont transmis sous forme de "cognition", de "traitement de l'information" ou de "réseau neuronal", etc. Dans le royaume de la cognition, Steiner ou Ballmer sont encore moins concevables que dans le royaume de la physique sans sujet, dont la sémantique magique des fantômes est justement célébrée par les médias de masse. - Les anthroposophes se trouvent dans la situation désastreuse de ne pas pouvoir prendre suffisamment au sérieux la "prétention" scientifique de Steiner du point de vue physique, parce qu'une physique humaine qui englobe finalement toute autre "physique" fait trop mal au ventre et à la tête. Ballmer, qui saisit cette dimension grâce à sa vue d'ensemble philosophique, semble presque plus impossible dans leurs rangs que dans ceux des développeurs originaux des sciences spécialisées.

Lumière et obscurité - l'antidatation de Kienle

Avec l'élimination de Ballmer du "champ de discussion" imaginaire entre l'anthropologie et l'anthroposophie, c'est aussi le contenu *anthroposophique* qui disparaît. L'anthroposophie et la physiosophie sont trop concises et lumineuses - trop insupportables lorsqu'elles entrent, sous une forme individualisée, dans un cadre de discussion théorisant bien délimité. La compétence d'un Karl Ballmer transparaît à travers toutes les fissures des impossibilités. L'élimination du "savoir voulant" (qui ne peut pas se présenter autrement que comme un individu particulier concret) semble d'abord réussir parce qu'elle a lieu dans l'illusion d'une inclusion apparente - une sorte d'action de remplacement en même temps pour l'élimination directe de Steiner, son "cœur saignant". Dans le recueil de l'éditeur Schad, l'élimination de Ballmer ne se fait pas de manière désordonnée, elle est mise en scène avec soin : Ballmer est présenté en passant, comme l'auteur d'une "base de solution sensée" du "problème nerveux". Mais on cache au lecteur que Ballmer ne sort pas simplement une "solution judicieuse" de son chapeau, mais qu'il la développe dans le cadre d'une défense de Steiner contre une insinuation de Kienle (dans l'article de 1950). Il passe sous silence le fait que c'est grâce à la "médiation" de Poppelbaum qu'un échange spécifique a eu lieu (les lettres à Kienle et sa réaction défensive), et que c'est à nouveau l'inaction ou le "détournement" de Poppelbaum qui a provoqué la publication appelée "Échange de lettres sur les nerfs moteurs" - l' "expérience".

Pour autant que le lecteur tenu dans l'ignorance par Schad - en dépit de la mise en scène - se tourne attentivement vers la violation de domicile, il constatera - négativement ou positivement affecté - qu'ici, on ne se contente pas d'"écrire" sur l'énigme du mouvement, on "veut", ou plutôt : "ici, ça veut/c'est voulu" - ici, il y a du mouvement : l'échange n'est pas une correspondance littéraire et esthétique, c'est un évé-



nement et un mouvement - là où il apparaît, il met quelque chose en mouvement. La volonté anthroposophique se présente comme une "gifle" en direction de l'âme du groupe d'érudits - comme un *vouloir* déterminé/décidé. On comprend que le 29 avril 1953, la réaction de Kienle depuis Stuttgart ne pouvait être autre : "Vous devriez plutôt vous faire soigner que de répandre vos états d'âme imprimés devant le monde entier". Et : "Je ne peux que vous assurer que je répondrai à vos incartades sous la forme qui s'impose à chaque fois".

336

Le détournement de Schad ne s'étend pas seulement à Ballmer, mais aussi à l'évolution de Kienle à la suite de la collision et de la publication de la correspondance. - La "forme à chaque fois nécessaire" de la défense que Kienle menaçait au début se révéla trente ans plus tard comme une "épreuve de rupture" - certes pas directement vis-à-vis de Ballmer, mais face à l'explosivité des exigences de Steiner vis-à-vis des universitaires parmi les anthroposophes. Kienle les confronte à la polémique de Steiner, il en tire les conséquences pour lui-même, se voit - en tant que personnalité devenue - en opposition à Rudolf Steiner. Il attire l'attention des auditeurs sur le fait qu'ils sont visés : "Ce que vous appelez phénoménologie, c'est vous qui l'avez introduite. Vous m'avez arraché la direction en y introduisant l'érudition. C'est pourquoi vous êtes responsable des choses qui sont entrées. La communauté des érudits a introduit la phénoménologie. Maintenant, on présente les choses comme si c'était moi qui les avais introduites. Ce sont les chercheurs qui ont introduit ce fait dans l'anthroposophie...".

Le tournant surprenant dans la vie de Kienle reste caché au lecteur, tout comme le refus de ce dernier face au projet de livre de Schad - à titre posthume, Kienle ne peut plus s'y soustraire. Schad *dispose* du défunt - pour ainsi dire au nom de la "communauté des savants". Il est *contraint* de participer, et ce - le processus n'a pas son pareil - précisément avec l'article "Grundfragen der Nervenphysiologie" (Questions fondamentales de physiologie nerveuse), qui a constitué le motif de la guerre entre Ballmer, Poppelbaum et Kienle. Le *casus belli* de 1950 est publié pour la première fois quatre décennies plus tard *sous forme de livre*, avec un préambule distrayant. Face au lecteur non averti, Schad a une longueur d'avance - parce qu'il connaît les tenants et les aboutissants, parce qu'il a les lettres de Ballmer sous la main : la "Correspondance". A l'abri de la méconnaissance de celle-ci, et aussi de la distance historique par rapport aux événements, un deuxième abus a lieu : Schad se sert des éléments de la correspondance, en particulier de la référence de Ballmer à Unger. Il ne reste certes que peu de choses du sens original des éléments arrachés, le *traitement* plagiaire s'effectue en vue d'une approche psychologique traditionnelle. L'apprenti sorcier a "les pièces en main, il ne lui manque malheureusement que - le lien/l'attachement spirituel".

Pourquoi la réticence et la résistance à la solution de Ballmer au "problème nerveux" sont-elles si tenaces que toutes les ruses lui sont bonnes ? La réponse est évidente : Ballmer est en possession de cette lumière qui éclaire un conflit latent entre la "communauté des savants" et Rudolf Steiner. Sa conclusion est la suivante : "Il ne peut rien arriver de plus, dans un premier temps, que d'acquérir le sentiment que ces messieurs - affabulent".⁽³³⁷⁾



Schad craint cette lumière, le virage de Kienle est renvoyé dans la zone d'un "espace scientifique anthroposophique" prétentieux, il est victime de l'inévitable affirmation de soi face à la nouveauté qui semble incroyable : l'antidatage à l'année 1950 ne pouvait pas manquer, il suit un modèle stéréotypé. La décision est prise en faveur des rituels d'une "science" statistique, elle remplit de vieux vin dans de nouvelles outres. Elle n'apporte rien de nouveau, si ce n'est une nouvelle étape de la détermination perfide à neutraliser les interventions claires de Steiner : "Ce que vous appelez phénoménologie, vous l'avez introduit. Vous m'avez arraché ici la direction...". - La maxime de Steiner pour l'énigme du mouvement est la suivante :

"On devrait saisir tout l'humain *intérieurement physiquement, spirituellement physiquement*". ⁽³³⁸⁾

Si les préceptes moraux sont à ce point réactionnaires -

337 *Correspondance*, p. 151

338 *Cours de pédagogie curative*, GA 317, p. 47

337

Comment une compréhension de la dimension de la nouvelle doctrine de la volonté peut-elle s'amorcer ? Là où "*l'humain saisi physiquement par l'esprit*" est soumis au "consensus" automatisé, aux anciens paradigmes, la dimension physique de la nouveauté doit rester sur le carreau.

Le biographe de Kienle et psychiatre Peter Selg, représentant de l'anthroposophie actuelle et lui aussi sur la défensive face aux exigences de Ballmer, croit lui aussi à l'objectif de Schad, à la "discussion" anthropologique et anthroposophique. L'attitude défensive oblige à la collusion afin de paralyser l'intervention de Ballmer et l'inflexion ultérieure de Kienle : la condamnation morale de Ballmer comme couverture de la démarche "sélective" est commune à Schad et Selg. Selg se démarque toutefois de Schad - pour ainsi dire dans un geste en faveur de Kienle - dans la mesure où il constate l'absence de la "conversation" invoquée. Selg ne remet pas en question la possibilité de ce type de "conversation", mais le résultat visé par Schad, la "convergence". La question critique de Selg est de savoir si "le recueil qui a finalement vu le jour et qui a été publié en 1992 a réellement pu intervenir efficacement dans le discours scientifique spécialisé". ⁽³³⁹⁾ Le sous-entendu distant implique l'indifférence répandue à l'égard du thème des nerfs et de son lien avec la question sociale. Les intentions de projet de Schad ne rencontrent pas d'écho chez Selg, le sort/destin du "discours" ne l'intéresse pas. D'où vient cette dissonance ? Se cache-t-elle derrière un nom de parti sympathisant pour le refus de Kienle de participer au projet de livre ? Selg, tout comme Schad, passe sous silence les circonstances exactes, le revirement ultérieur de Kienle. (A cela s'ajoute le fait que le jugement piquant sur l'échec du projet de livre est porté sans tenir compte des contributions concrètes des co-auteurs de Schad. Cela constitue une erreur *documentaire*, ne serait-ce qu'au vu de la contribution du Dr. med. G. Gutland - le sujet des nerfs moteurs avait pourtant été confié à Gutland par Kienle en personne).

Selg laisse le lecteur dans l'ignorance du fait que la préoccupation principale (ultérieure) de Kienle n'était pas "l'intervention" dans le "discours scientifique spécialisé", mais la question de l'opposition à Steiner : "*La communauté des savants a fait entrer la phénoménologie. Maintenant, on présente les choses comme si c'était moi qui les avais in-*



troduites. Ce sont les chercheurs qui ont introduit ce fait dans l'anthroposophie...". Kienle avait acquis le sens de l' "imposture". Une documentation sur son parcours devrait pouvoir tenir compte de ce fait. Le biographe protège l' "escroquerie", il s'efforce, avec Schad, d'antidater Kienle. L'occultation du tournant oblige à une collusion ambivalente.

L'érosion de la crédibilité de l'âme du groupe académique peut-elle être stoppée ? Selg ne semble pas réaliser qu'avec sa critique de Schad, la question de "l'intervention effective", c'est par analogie l'ensemble de "l'espace scientifique anthroposophique" qui se trouve en porte-à-faux. Celui-ci n'a pas non plus réussi jusqu'à présent à "intervenir *effectivement* dans le discours scientifique spécialisé" - c'est du moins la conclusion résignée de Kienle. Celle-ci est la suivante : "...nous ne parvenons à nous faire entendre correctement en public que dans la mesure où, en déployant tous nos efforts, nous brisons les limites de notre personnalité et arrachons à la situation quelque chose qui n'est en fait pas possible. De ces considérations, il faudrait tirer la conséquence que si nous pensons pratiquer le goethéanisme, nous devrions prendre en main les 'Grundlinien der Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung (Lignes de base de la théorie de la connaissance de la vision du monde goethéenne)'

339 Selg, *Biographie Kienle*, p. 798 s 338

338

et avec examiner notre propre démarche et que, lorsque nous n'avons pas réussi scientifiquement et que nous ne nous sommes pas imposés dans le monde, nous prenions les indications de Rudolf Steiner pour découvrir notre propre contradiction avec lui. Peut-être parviendrons-nous ainsi à être féconds dans la recherche et dans l'opinion publique". ⁽³⁴⁰⁾

Le fait que le biographe et médecin Selg passe sous silence dans sa vaste documentation aussi bien la "déchirure" de Kienle que le "contenu intéressant" de Ballmer, et de surcroît le contenu du recueil "inefficace", témoigne d'un désintérêt déconcertant. (Nous y reviendrons plus tard. Une remarque intermédiaire s'impose : on peut être d'avis que la médecine anthroposophique a tout de même suffisamment de succès dans le monde. Le présent ouvrage n'aborde pas cette question, ou seulement indirectement. On retiendra seulement que Kienle n'était pas de cet avis et qu'il a souvent justifié cette opinion. *Kienle* avait ses propres critères pour ce qu'il appelait le succès dans la recherche et auprès du public).

Toute la physiologie est construite sur l'idée fondamentale que l'on aurait à étudier les réactions de "l'humain" aux actions du monde

Intuition et "culture scientifique" - objectif et fin en soi

Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation-Je n'est pas une physique, mais une magique, alors vous avez beaucoup gagné".

L' "humain-environnement" périphérique et suprasensible, auquel Schad veut faire



référence en inversant le sens de conduction des courants nerveux moteurs (afin de les interpréter comme "sensitifs"), n'est ni le sujet de Steiner ni celui de Ballmer. Le Je-représentation, s'il ne se fait pas d'illusions, se sait le produit de l'événement-monde karmique, comme produit du "Je" (chez Unger, ce Je se présente comme un "non-Je") qui embrasse le monde extérieur *inclusivement*, y compris ce monde extérieur sous la forme du corps prétendument "propre". Le couple d'opposés que forment le pur *Je et le non-Je* des "doctrines fondamentales" d'Unger serait ridicule s'il s'agissait d'une catégorisation spatiale. Le système d'Ungers n'a de sens que si le "Je" crée à nouveau son contenu en tant que pensée de la pensée ; s'il ne déduit tout de suite *pas* son contenu du monde des représentations, pas plus que le "non-Je" ne peut être obtenu à partir de la représentation d'un "humain-environnement périphérique". (Cette création se passe aussi par l'intériorisation des contenus de la science de l'esprit dans le sens du "Je pense" de Ballmer). Le double aspect du Je de Schad (de la référence à soi et de la référence au monde) provoque un renversement bizarre en raison de l'introduction de la doctrine kantienne du sujet et de l'objet dans le système philosophique de Unger : le "monde extérieur" sensoriel devient une *référence environnementale suprasensible* ; la "pensée de la pensée" suprasensible devient une *référence à soi liée au cerveau* d'un "Je centré".

Le recueil de Schad sur l' "organisation nerveuse" évite d'analyser l'inconciliabilité fondamentale du paradigme sujet/objet avec le "Je" anthroposophique en tant qu'absolu, le fondement du monde en tant que corps spirituel ou, selon les termes de Ballmer, le "Dieu corps humain" et les

(340) Cf. ci-dessus, "Mitteilungen (Nouvelles)" n° 134, Pâques 1983.

339

humains-esprit. (341) A la lumière de l'épreuve de vérité de Kienle, la discussion ne pourrait pas éviter une clarification purificatrice de la désignation "goethéanisme", comme Ballmer le fait dans la correspondance. La sémantique du champ de discussion est déplacée si le résultat - selon Kienle - équivaut à "l'opposition à Rudolf Steiner" :

"Ce qui est pratiqué comme science au sens académique, depuis des siècles, repose dans l'ensemble sur l'hypothèse que le monde et l'humain ne sont pas *une*, mais deux entités, et sur la conséquence de cette hypothèse : l'humain individuel corporel, qui se tient *face* au monde, reçoit des influences du monde et doit être considéré comme un être *réagissant* à ces influences. Toute la physiologie est construite sur l'idée fondamentale que l'on doit étudier les *réactions* de l' (ainsi nommé) humain aux actions du monde. Les perceptions sensorielles humaines sont déjà considérées comme des réactions de l'organisme humain aux actions d'une matière monde inconnue par essence.

A cette position académique s'oppose la position anthroposophique, absolument irréconciliable. Elle sait que la perception sensorielle, puisque le monde et l'humain sont un seul et même être, est un rapport à soi du monde. C. Unger définit l'action des sens comme le se-diriger-sur-soi du non-Je, le 'non-Je' étant chez Unger le nom pour Dieu. Mais en particulier, l'anthroposophie comprend l'HUMAIN - en majuscule/écrit en gros - *non pas comme un réactif, mais comme un agent et un actant, enfin*



comme celui qui peut prendre conscience de la création de son soi ex nihilo". (Correspondance, p. 38 et s.)

A partir de ce gothéanisme théosophique, Ballmer développe le concept anthroposophique de l'événement/du devenir. L'événement est par principe un événement du monde, en dernière instance tout événement est une "différenciation du Je" ou une "intuition", ce qui signifie que l'on est soi-même l'événement du monde qui se sait : "Il aurait été temps depuis longtemps pour les universitaires anthroposophes de comprendre qu'ils ont un solide "concept de l'événement" à offrir à l'université en difficulté. La différenciation (lire : le chaos) de la recherche universitaire dans ses différentes branches a pour raison ultime l'inexistence d'un concept d'événement solide. On est incapable de se représenter un événement qui serait à la fois un événement physique mondial et un événement de conscience humaine individuelle. Et ce qui est pire : on est loin d'exiger un concept unitaire de l'événement, on est convaincu de l'inutilité et de l'impossibilité de telles exigences ; on considère comme allant de soi/évidente la multiplicité divergente de la compréhension de 'l'événement'".

Le point de vue de Ballmer ne peut, à l'intérieur du pluralisme scientifique comme fin en soi, pas du tout oeuvrer autrement que blessant et embarrassant ; ainsi, il discrédite a priori l'acceptation

(341) Les "humains-esprit", ces pensées de désir de la divinité créatrice, sont du même rang que le TYPE créateur, le "Dieu corps humain". Ballmer examine cela dans la huitième des "Onze lettres sur la réincarnation" : "Derrière la constatation anthroposophique que les "humains" proviennent d'un Dieu en liaison avec le principe luciférien, se cache une décision mondiale/universelle : il s'agit depuis longtemps de trancher la question de savoir si les âmes individuelles ("humains-esprits") issues du Dieu, c'est-à-dire créées par le Dieu, sont substantiellement identiques à Dieu. La science de l'esprit affirme l'identité, car les esprits humains ('humains-esprit') sont des esprits de l'esprit de l'humain ; ils sont substantiellement le même 'esprit' que l'esprit 'divin'. -

340

des réflexions de Schad (orientées sur de l'éthique sociale). "Chaque culture scientifique vit du dialogue des différences comme des points communs", constate ce dernier dans la préface du recueil. Il n'est pas possible d'imaginer une opposition plus marquée que celle entre cette sorte de "culture scientifique" routinière et les événements de l'intuition spirituelle-scientifique. Si Schad doit préparer l' "entretien/la conversation" de telle sorte que Kienle et Ballmer soient méconnaissables, ce processus est plus qu'un morceau de "culture scientifique" égaré, plus qu'un "problème personnel". Cette démarche est aussi un bout d'événement monde, elle ne se déroule pas dans l'espace vide d'un "échange d'opinions" quelconque. Elle est en même temps (par intuition) la "vie intérieure" d'un niveau de conscience, même si celui-ci n'existe pas dans le discours académique. - Le terrain de la "question sociale" visée par la publication comprend aussi ce traitement de Kienle et Ballmer. La "socialité" et la sociabilité ne sont pas des écrans de projection, mais des événements concrets. Les "bonnes et mauvaises actions" citées par Schad sont en soi des événements mondiaux, que le sujet supposé agir se soucie ou non de "responsabilité". Le "sujet" n'apparaît qu'en tant que produit final ("karmique") des "bonnes et mauvaises actions", qui ne sont pas simplement "ses" actions, mais qui sont de nature à puissance de monde dès le départ : "Nous sommes amenés à devenir modestes dans l'évaluation des conséquences de 'notre liberté'. Leur sens profond, si notre liberté de fait est



avant tout illusion et erreur, pourrait consister en ce qu'une puissance divine éducatrice du monde gère notre erreur comme un artifice pédagogique dont on ne peut se passer, afin de nous apprivoiser peu à peu à des idées durables sur le dire 'je'. Le premier effet d'une telle pédagogie serait de reconnaître que le fameux 'libre arbitre' - dans le style d'une politique religieuse stratégique contre le matérialisme et l'anti-christianisme - n'est pas un thème de la pédagogie mondiale anthroposophique. En effet, ce n'est pas le cas parce que nous, les humains, *dormons* la volonté qui agit réellement. Lorsque je veux lever le bras, ma représentation du bras levé n'est certainement pas l'agent qui provoque le mouvement ; ce qui se passe entre ma représentation du but 'bras levé' et ma perception du bras levé relève de la compétence de notre habitation dans l'HUMAIN".⁽³⁴²⁾ - "Habiter dans l'HUMAIN (capable d'agir)" est une paraphrase de la "magie" de Steiner - selon cette phrase qui sera considérée plus tard dans tout son contexte :

"Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation-Je n'est pas une relation physique, mais magique, vous aurez beaucoup gagné".⁽³⁴³⁾

La dimension de l'enseignement de la volonté magique ne doit pas être sous-estimée. L'âme humaine qui veut, le propre Je, "s'incarne/prend être/essence" dans le Je de Dieu :

"Âme humaine ! / Tu vis dans les membres / Qui te portent à travers le monde de l'espace / Dans la mer de l'être spirituel : / Exerce le souvenir de l'esprit / Dans les profondeurs de l'âme / Là où règne, / l'être créateur du monde / Le propre Je / Dans le Je de Dieu / prend essence, / Et tu vivras véritablement / Dans l'être humain du monde. - Car l'Esprit-Père des hauteurs / Agit dans les profondeurs du monde en créant l'être : / vous Esprits des forces, / Faites résonner des hauteurs / Ce qui trouve écho dans les profondeurs, / Cela dit : / Du Divin, l'humanité est née. / Les esprits de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud l'entendent : / Que les humains l'entendent".⁽³⁴⁴⁾

(342) *L'avenir de l'idéalisme allemand*, in : *Correspondance*, p. 183 s.

(343) GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 45

(344) Paroles de la pierre de fondation à l'occasion du congrès de Noël 1923 / 24

341

"La pauvre âme"

La physiologie classique est par cela classique qu'à ses questionnements repose partout à la base la représentation courant le pays de la pauvre "âme".

Nous ne devrions pas dire : le corps parcourt une distance, mais seulement : *le corps a une vitesse*. Nous devrions aussi ne pas dire : le corps a besoin d'un temps, mais seulement : *le corps a une vitesse*.

L'attitude fondamentale des contributions du recueil se comprend à la lumière de la constatation faite à la p. 47 de la correspondance : "La physiologie classique est ... classique en ce que ses questionnements sont partout sous-tendus par la représentation courant le pays de la pauvre "âme"". La pauvre "âme" se retrouve en particulier dans le double aspect du Je de l'éditeur Schad ; le "double aspect" est une formula-



tion élargie de l'organisme humain conçu en principe comme un réactif du monde et de l' "environnement". En revanche, le concept d'événement de l'intuition élaboré par Ballmer connaît l'humain et le monde comme un être , la "volonté" est la force propre à cet être *unique*. Le mouvement a toujours lieu en tant que "processus naturel" universel, la participation aux perceptions - dont font partie les mouvements propres au corps - résulte des interruptions synaptiques du processus naturel pur à puissance de monde, qui crée lui-même l'intérieur et l'extérieur. Le faire de l'organisme corporel est le faire du cosmos : Ballmer introduit ses réflexions (dans l'essai sur *L'avenir de l'idéalisme allemand*) sur la "liberté" et la responsabilité éthique par l'information de Steiner tirée du cycle viennois *Inneres Wesen des Menschen und Leben zwischen Tod und neuer Geburt* (*Être intérieur de l'humain et vie entre mort et nouvelle naissance* - conférence du 9 avril 1914) :

"Pensez, mes chers amis théosophes : l'humain fait une promenade et il fait avancer ses membres à l'aide de la mécanique osseuse ; il pense que c'est pour son plaisir. Pour que cela puisse arriver, pour qu'il y ait des forces par lesquelles nous puissions avancer avec notre mécanique osseuse, il fallait que le monde entier soit là et que le monde entier soit parcouru par des forces divines et spirituelles. *Dans chacun de nos pas, le cosmos divin-spirituel vit avec nous, et alors que nous croyons que c'est nous qui faisons avancer nos pieds, nous ne pourrions pas le faire si nous ne vivions pas dans le cosmos spirituel, dans le monde divin*". ⁽³⁴⁵⁾

Immédiatement avant cette information, la physiologie du système musculaire est présentée comme le "karma personnifié" :

"Avant, en effet, on ressentait simplement : Tu es dans l'espace qui est là et tu te balances dans le temps. Tu es dans l'espace, dans lequel tu voyais auparavant les processus, les entités, et dans le temps, dans lequel tu percevais : tu es là, à l'intérieur. Mais lorsque l'état d'âme intérieur correspondant au ressenti s'éveille à l'extérieur du corps, cet état d'âme commence à déployer un savoir par lequel toutes sortes de choses s'illuminent à l'extérieur, par lequel on ne se sent pas seulement répandu dans l'espace, mais par lequel on perçoit quelque chose qui se trouve à l'intérieur de cet espace, qui ondule comme une entité dans ce courant temporel. Et on ne trouve pas maintenant ce que l'on voyait auparavant dans le monde extérieur à travers le corps et ses organes, mais on se trouve en train d'expérimenter à l'intérieur de ce monde extérieur, dans le spirituel qui parcourt et agite ce monde extérieur. C'est comme si l'espace dans lequel on se serait senti auparavant était maintenant rempli d'innombrables étoiles, qui se déplacent toutes et dont on fait partie. Et maintenant

345 Cité dans "*L'avenir de l'idéalisme allemand*", *Correspondance* p. 180 s

342

on sait que l'on se vit dans son corps astral. On se vit dans son corps astral, en dehors du corps physique, de telle sorte que le contenu de ce que l'on ressentait auparavant est ravivé. Si l'on regarde maintenant ce que l'on voyait auparavant de soi-même, ce que l'on a vu tout à l'heure, pour ainsi dire, dans l'extériorité comme le monde extérieur, sur ce corps lumineux avec la circulation obscure des pensées du corps éthérique, à l'instant où l'on se concentre, en dehors du corps, sur l'astral, sur la vie stellaire du corps astral, ce que l'on a quitté, le corps abandonné, nous apparaît autrement. Et l'on peut maintenant remarquer exactement la différence qui peut être exprimée par ce qui suit :



tu peux te concentrer sur toi en retour, tu vois alors ton corps lumineux et ton corps éthérique de pensée. Mais si tu peux te concentrer ainsi sur toi-même de telle sorte qu'un monde stellaire intérieur, dont tu sais que tu le remplis, s'anime en toi, et que tu regardes maintenant ton corps physique que tu as quitté, alors la luminosité peut cesser, alors la circulation des pensées cesse. Ce que nous portons en nous en tant qu'êtres humains, ce pour quoi nous nous préparons tel ou tel destin, tout cela est comme enroulé. Notre karma, notre destin, personnifié, est devant nous. Et nous savons, quand nous le regardons : c'est toi, mais tel que tu es en réalité dans ton être intérieur moral. C'est ce que tu es, tel que tu te tiens dans le monde en tant qu'individualité ; c'est ce que tu es entièrement toi-même.

Une autre conscience apparaît encore. Cette conscience qui s'ajoute à la précédente a quelque chose de très oppressant. On voit en effet ce destin entièrement personnifié de telle sorte qu'on le ressent dans le rapport le plus intime avec sa corporéité, avec son être humain terrestre. Et cela de telle sorte que l'on a la connaissance immédiate : la manière dont tes muscles sont construits dans ton corps terrestre, la manière dont tout ton système musculaire est construit, est une création de ton destin, de ton karma. Vient alors le temps où l'on se dit : comme la Maya est parfois différente de la vérité. Nous croyons alors, tant que nous sommes sur le plan physique, que cet humain muscle se compose justement de muscles charnus : *en réalité/vérité, ces muscles charnus sont le karma cristallisé. Et ils sont tellement organisés dans l'humain, tellement cristallisés, que l'humain porte son karma cristallisé jusque dans la composition chimique la plus fine de son système musculaire.* Il le porte tellement que le frémissement spirituel s'en rend compte : si, par exemple, un humain a fait bouger ses muscles de telle sorte qu'il s'est rendu sur un lieu où il lui est arrivé un malheur, c'est parce que les muscles renfermaient la force spirituelle qui l'a poussé de lui-même vers le lieu où le malheur lui est arrivé. L'ordre mondial a cristallisé notre destin dans notre système musculaire. Et c'est dans notre système musculaire que vit l'esprit, cristallisé pour le plan physique extérieur, qui nous conduit partout, à notre insu, là où nous devons aller, là où nous devons arriver, en fonction de notre karma.

Si cette éveil intérieur se poursuit, si l'humain continue à faire l'expérience de son intériorité en dehors de son corps, pour ainsi dire, alors surgit en lui ce qui, dans la vie physique, sur le plan physique, correspond à l'impulsion de la volonté. Dès que cette vie de volonté apparaît intérieurement - mais hors du corps - l'humain ne se sent pas seulement comme dans un système d'étoiles à l'intérieur, mais il se sent comme dans le soleil de ce système d'étoiles à l'intérieur, il se sait un avec le soleil de son système planétaire". (GA 153, p. 74 s.)

343

L'accès au spirituel-âmique restera une énigme tant que les divers paradigmes corps-âme et leurs substituts seront issus de contenus de représentations non réfléchis. - Si l'on prenait Schad au mot, la "culture scientifique" se montrerait certes un peu moins pacifique, mais elle n'aurait pas besoin de l'élimination de Ballmer. De même, le radicalisme de Steiner n'aurait pas besoin d'être refoulé, et le scepticisme ultérieur de Kienle à l'égard du "goethéanisme" et de la "phénoménologie" aurait sa place dans un "dialogue scientifique" honnête.

L'indéniable savoir anthroposophique et académique de Ballmer est représentatif des



présomptions de la science de l'esprit, dont le but est l'*empirisme* dans tous les domaines. Il est d'une valeur inestimable pour la "convergence" de la science et de l'anthroposophie. Le remembrement/le nettoyage de sol des deux côtés est indispensable. Quatre ans avant les lettres à Kienle, Ballmer écrit : "Il sera toujours possible que des universitaires anthroposophes compétents proposent leur pensée universitaire en tant qu'anthroposophie, par exemple sous le titre accommodant de 'Goetheanisme'. ... Il me semble improbable qu'un soi-disant 'goethéanisme' doive être le bouclier derrière lequel les universitaires anthroposophes se mettent à l'abri des présomptions de la science de l'esprit. Ces exigences/présomptions sont énormes. Nous le pressentons il y a trente ans et nous le savons aujourd'hui plus précisément et mieux. On comprend que la pensée universitaire se sente en besoin de protection. Peut-être peut-on remettre à plus tard la décision de s'engager sérieusement dans les exigences de science de l'esprit ? Un soi-disant 'goethéanisme' serait-il la réserve et le réduit où les *anciennes* habitudes de pensée académiques seraient couvertes d'une douce lueur de gloire, parce que ceux qui pensent dans l'ancien style sont justement des anthroposophes ? - après que R. St. avait pourtant déclaré dans la conférence de Dornach du 24 novembre 1918 : '*Il faut d'abord balayer les universités*' ? - Pour le trivialisme de l'université (où il y a la matière 'biologie'), il est tout à fait naturel de traiter 'l'humain individuel naturel' comme une unité : un corps avec quelque chose comme une 'âme'. A l'université, il ne vient à l'idée de personne de ne pas trouver le matérialisme de principe de la 'biologie' correct ; on procède tout au plus occasionnellement à des ornements de ce matérialisme en fonction du but poursuivi : soit au service de l'apologétique chrétienne, comme chez Bavink, soit pour soutenir une idée d'Etat, comme chez Portmann, pour qui la noble notion de 'substance vitale' ne pose aucune difficulté. (Le professeur Portmann entend par 'substance vitale' ou protoplasme une 'substance' matérielle, et il comprend cette substance comme 'ce qui agit dans les phénomènes de vie que nous observons chez les plantes et les animaux, comme chez nous-mêmes', cf. Adolf Portmann, *Probleme des Lebens (Problèmes de la vie)*, Bâle 1949, p. 47.) - Or, c'est à la manière dont le 'biologiste' anthroposophique procède pour faire éclater la représentation matérialiste de l'unité évidente de l'humain individuel naturel que l'on verra sa puissance spirituelle-scientifique". (346)

Un autre concentré de la manière de voir de Ballmer se trouve dans son essai "Abschied vom 'LeibSeeleProblem' (Adieu au 'problème-corps-âme'" : "Il n'y a donc pas la moindre chance pour l'anthroposophe de ne pas considérer le discours traditionnel sur le 'corps et l'âme' comme une folie. - La dualité 'corps et âme' doit être remplacée par une autre dualité : l'un des membres de la dualité est l'être spirituel 'l'humain-corps physique', et l'autre membre est la possibilité présumée en nous, gens humains, de devenir un jour des 'âmes'. - Mais si j'ai décidé de prendre mon anthroposophie au sérieux, alors mon âme se compose des quatre membres :

(346) *Marginalien I*, 1949, contenu dans *Die Karl Ballmer Probe* de K. Swassjan, Ed. LGC, 2e éd. 2013, p. 198 et suiv.

344

corps physique, corps éthérique, corps astral, 'je'. 'Mon' âme est potentiellement *mon* âme (des instructions m'ont été données sur les efforts que je dois faire pour conquérir l'âme comme mienne) ; en réalité, 'mon' âme est le principe créateur ob-



jectif qui me fait exister, qui me laisse être là. Mon 'être-là' humain a été pris unilatéralement comme 'pensée' par les Grecs, les pères de notre savoir, et il existe encore à notre époque une telle philosophie de l' 'être-là'. Si donc le Dieu des philosophes (à l'ombre de la théologie) est un penseur, notre Dieu serait en face de lui l'organisateur et l'acteur de la perception sensorielle. Car celui qui me fait exister (voir ci-dessus) doit être l'agent de mes perceptions sensorielles : 'l'humain' ". (347)

La véritable opposition (au lieu du double aspect trivial du centre et de l'environnement) est la dynamique du présent, de l'événement actuel : la "psyché" des "Meier et Müller" vit dans la polarité de la représentation et de la volonté, de la mort et de la vitalité, des os / nerfs et du sang / muscle, de l'incarnation à venir et de l'incarnation passée. Les Meier et Müller sont insérés dans la "vitesse" du processus monde fermé en cercle, du corps humain de Dieu entre l'humain-esprit (comme "fin") et la forme originelle (comme "début"). **Steiner :**

« Les Meier et Müller "devraient dire : à travers l'espace et le temps, auxquels nous sommes intimement liés, nous apprenons à reconnaître la vitesse, mais nous ne devrions pas dire : le corps parcourt une distance, mais seulement : *le corps a une vitesse*. Nous ne devrions pas non plus dire : le corps à besoin d' un temps, mais seulement : le corps a une vitesse. Nous *mesurons* la vitesse à travers l'espace et le temps. L'espace et le temps sont nos instruments, et ils nous sont liés, et c'est cela qui est important. Ici, vous voyez à nouveau une délimitation nette entre ce que l'on appelle le subjectif, avec l'espace et le temps, et l'objectif, qui est la vitesse. Il sera très bon, mes chers amis, que vous vous rendiez compte de cela...". (348)

"*Le corps a une vitesse*". L'espace, le temps sont des concepts qui résultent de l'abstraction au niveau de l'expérience de la vitesse. Dans la mesure où le moi ne se crée pas au sens d'Unger comme "pensée de la pensée" (à partir de rien), la représentation-Je est, tout comme l'espace et le temps, un élément subjectif qui représente une abstraction par rapport à l'objectivité du mouvement du corps. Le point de départ de la physiologie goethéenne est la constatation suivante : les corps ont des vitesses, à partir desquelles se laissent abstraire des concepts tels que l'espace, le temps et le Je.

Encore une fois : la "psyché" des "Meier et Müller" vit dans la polarité de représentation et de volonté, de mort et de vitalité, des os / nerfs et du sang / muscle, les humains sont un "extrait" de l'éternel présent, au carrefour de l'incarnation à venir et de l'incarnation passée. Ce savoir est la base de la biochimie anthroposophique : "Le nerf ne devient pas un os uniquement parce que le sang et le système musculaire s'opposent à lui et l'empêchent de devenir un os. (...) Nous retrouvons là quelque chose qui a joué un grand rôle dans la science plus ancienne, mais dont la science actuelle se moque comme d'une idée enfantine. Mais la science plus récente y reviendra, mais sous une autre forme. - Dans leur savoir, les anciens ont toujours senti une parenté entre la moelle nerveuse, la substance nerveuse et la moelle osseuse ou la substance osseuse, et ils ont été d'avis que l'on pense avec la partie osseuse comme avec la partie nerveuse. C'est aussi la vérité. Nous devons tout ce que nous avons appris en science abstraite

347 *Abschied vom 'LeibSeeleProblem' (Adieu au problème 'corps-âme')*, 1956, 2e éd., Ed. LGC 1997, p. 11

348 R. St. dans le premier cours de science de la nature à Stuttgart le 27 décembre 1919, cité dans la *Correspondance*, p. 135.



à la capacité de notre système osseux". - Le sang, par son contact avec les nerfs, provoque une nouvelle création de forces et de substances, il est continuellement en chemin vers la spiritualité et est arrêté dans ce processus.

"Ce n'est que lorsque l'on aura à nouveau la pensée synthétique qu'effectivement, certes, rien ne peut naître du néant, mais que l'un peut être transformé de telle sorte qu'il disparaisse et que l'autre naisse, ce n'est que lorsque l'on aura substitué cette pensée à celle de la conservation de la substance et de la force/l'énergie [loi de conservation de l'impulsion], que l'on pourra obtenir quelque chose de profitable pour la science". ⁽³⁴⁹⁾

Pensez, ça vous prend quand même avec !

Quand vous dansez une ronde - croyez-vous que la ronde est en vous ?

Le Je est justement ainsi hors de la tête qu'il est en dehors des jambes, sauf que dans marcher, il participe très fortement aux mouvements que font les jambes

Wolfgang Garvelmann : les nerfs moteurs comme "sonde acoustique de la conscience".

Docteur med. Wolfgang Garvelmann (1924 - 2012) a publié dans le "Merkurstab (Bâton de Mercure)" (n° 5 / 1993) un article intitulé "Leiblichseelische Wahrnehmungen und Gedanken zum Problem der motorischen Nerven (Perceptions et pensées corporelles-âmiques au problème des nerfs moteurs)". Garvelmann argumente lui aussi dans le cadre d'une image du monde qui *présuppose* la notion de sujet et qui part tout naturellement, dans l'esprit de Brentano, d'une perception "intérieure" de l' "âme" cérébrale. Si le terrain philosophique n'est pas nettoyé, les nerfs moteurs doivent être interprétés comme des conduites pour des "courants de conscience en quête d'informations" à l'attention d'une "âme" - la conséquence logique au sein d'un concept-Je psychologique. Les "courants de conscience qui demandent des informations" sont "envoyés dans le muscle", comme "sondeur acoustique de notre conscience dans le membre". "*C'est une impulsion d'orientation que nous envoyons pour savoir ce qu'il en est de la musculature dont nous aurons bientôt besoin*" - Garvelmann aussi n'attribue pas aux nerfs une fonction de *transmission* de la perception, mais également une fonction de perception psychique directe. Il justifie l'analogie technologique avec le sondeur par le fait que l'image technique est justement "si proche" du système nerveux - une nouvelle variante du modèle télégraphique combattu par Steiner. Ici, les nerfs musculaires ne sont pas là, au sens de Steiner, pour transmettre la perception du métabolisme, mais ils "savent" et "peuvent" quelque chose, à l'attention de l'âme localisée dans le cerveau : "...lorsque [les nerfs moteurs] ont alors rempli leur fonction d'éclairer l'âme avec *le savoir de leur capacité*, alors la volonté peut frapper par la voie du flux sanguin comme un éclair de chaleur et produire la contraction musculaire - *comme Rudolf Steiner l'a présenté*". L'hypothèse de Garvelmann est symétrique aux thèses de Kienle de 1950. Les nerfs de signalisation moteurs sont ici dotés en plus d'une direction de conduction centripète vers le cerveau.



Le maintien du principe d'excitation est ici aussi une fois de plus attribué à Steiner. Comme Husemann (dans "Das Bild des Menschen (L'image de l'humain)", chapitre "Wärme und Motilität (Chaleur et motilité)", Garvelmann localise la volonté dans les processus thermiques du corps ; pour l'activer, il faut l'impulsion d'orientation émise "par nous", qui consulte au préalable la "musculature prochainement nécessaire" par sonde acoustique.

(349) 23 août 1919, GA 293, p. 47

346

- Mais aller chercher la volonté (le Je) dans la chaleur n'est justifié que si "l'existence temporelle est élargie en retour aux incarnations antérieures". La deuxième lettre de Ballmer à Poppelbaum du 31 décembre 1952 peut être lue à l'identique comme une réaction à Garvelmann. La théorie de l'écholocation/la sonde acoustique de ce dernier se recoupe en partie avec les thèses de *H. Witzmann*, que Ballmer analyse dans la première lettre à Poppelbaum comme résultat de l'article de Kienle : selon Witzmann, "les nerfs dits moteurs ... servent à la transmission des sensations ne servent qu'à transmettre à notre propre organisme les perceptions dont notre esprit a besoin lorsqu'il se tourne vers l'organisme dans l'intention de se mouvoir". (Witzmann n'est pas évoqué dans le recueil, ce qui est significatif !) La conception de Garvelmann est moins intéressante du point de vue physiologique que du point de vue symptomatologique, car elle aussi résulte du désir de "réconciliation verbale et dialectique" entre la théorie anthroposophique des nerfs et la physiologie académique.

Chez Garvelmann aussi, l'esprit scientifique matérialiste cherche des explications de remplacement, il veut d'une part situer la perception spirituelle-âme dans une matière appelée "substrat neuronal", l'objectiver, et d'autre part mettre la volonté et le "corps biologique" dans un rapport de causalité. La vue anthroposophique du système nerveux-sensoriel en tant que plasticien, créateur de la forme du corps (et pas seulement en tant qu'aspect nourricier), passe complètement inaperçue. Le fait que l'espace, le temps et le concept de sujet ne contiennent rien d'objectif par rapport au mouvement du corps ou à la vitesse est de toute façon au-delà des réflexions scientifiques - les sciences spécialisées ne sont pas compétentes pour les conditions cadres présumées. Comment le mouvement pourrait-il être envisagé comme un phénomène originel, au-dessus de toutes abstractions ?



Garvelmann a tout de même le courage ou la curiosité de mentionner, à la fin de son article susmentionné, la description steinerienne de l'intervention directe et "magique" du "Je" dans le système moteur. Ce "Je" magique ne se soucie pas de sonder acoustiquement la nature d'un muscle dont il aura "bientôt besoin", car le corps entier est son *miroir*. Il "joue" autour des membres, du système ostéo-musculaire, il agit au rang des lois de la nature dans les rapports d'équilibre et de force du corps et de l'environnement. La magie s'arrête "spatialement aux limites de l'organisme". Si le Je s'immerge complètement dans un muscle, celui-ci se trouve *paralysé*.

"Tout ce qui émane de vous en termes d'activité, le Je le fait. Mais il n'est pas non plus en vous. Pensez qu'il vous emmène quand même avec. Quand vous dansez une ronde, croyez-vous que la ronde est en vous ? ... Donc dans vos perceptions et dans votre activité, c'est là que se trouve le Je. Mais ce n'est jamais en vous au sens plein du terme, comme votre estomac est en vous, mais c'est toujours quelque chose, ce Je, qui est *au fond en dehors de vous*. Il est aussi bien à l'extérieur de la tête qu'à l'extérieur des jambes, sauf que lorsqu'il marche, il participe très fortement aux mouvements que font les jambes. Le Je est vraiment très fortement *impliqué dans le mouvement que font les jambes*. Mais la tête, elle, est moins impliquée dans le Je". ⁽³⁵⁰⁾

La loi physiologique fondamentale est la suivante : le corps est comme tout (et pas seulement l'activité nerveuse qu'il renferme) est la base physique de la vie de l'âme - d'où la position de front contre la compréhension classique de la perception cérébrale. Dans le livre "Des énigmes de l'âme", cela est clairement exprimé. Dans le cas d'un processus de mouvement, on n'a pas affaire à quelque chose "*dont l'essence*

(350) GA 205, 16 juillet 1921

347

repose à l'intérieur de l'organisme", ainsi qu'aussi ce qui se passe dans les organes des sens n'appartient pas à proprement parler à l'organisme, mais à l'événement extérieur : "Dans les sens, le monde extérieur s'étend, comme dans des golfs, dans l'essence de l'organisme. En embrassant les événements qui se déroulent dans les sens, l'âme ne participe pas à un événement organique interne, mais à la continuation de l'événement externe dans l'organisme. - Et dans un processus de mouvement, on n'a pas non plus physiquement affaire à quelque chose dont l'essence se trouve à l'intérieur de l'organisme, *mais à une efficacité de l'organisme dans les équilibres et les rapports de force* dans lesquels l'organisme est placé par rapport au monde extérieur. A l'intérieur de l'organisme, on ne peut attribuer au vouloir qu'un processus métabolique ; mais l'événement déclenché par ce processus est en même temps une essence à l'intérieur des rapports d'équilibre et de force du monde extérieur ; *et l'âme, en s'activant par le vouloir, dépasse le domaine de l'organisme et vit avec son action les événements du monde extérieur*. "Garvelmann comprend par "âme" quelque chose qui doit sonder par écho - à partir du cerveau - l'état de la "musculature prochainement nécessaire".

La phrase ci-dessus de l'annexe 6 du livre "Des énigmes de l'âme" - selon laquelle l'âme *vit avec* (mitleben) les événements du monde extérieur (c'est plus que : "expérimenter/subir avec" [e r leben]) - est suivie pour la première fois de l'abrogation livresque des nerfs "moteurs" : "La division des nerfs en nerfs sensitifs et nerfs moteurs a causé une grande confusion pour la considération de toutes ces choses. Aussi



solidement ancrée que paraisse cette division dans les conceptions physiologiques actuelles, elle n'est pas fondée sur l'observation impartiale. Ce que la physiologie avance sur la base du découpage des nerfs ou de la déconnexion pathologique de certains nerfs ne prouve *pas* ce qui résulte de l'expérimentation ou de l'expérience, mais tout autre chose. Cela prouve que la différence que l'on suppose entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs n'existe pas du tout. Les deux types de nerfs sont au contraire de même nature. Le nerf dit moteur ne sert *pas* au mouvement *dans le sens* où la doctrine de cette division /ce membrement le suppose, mais *en tant que porteur de l'activité nerveuse*, il sert à la perception interne de ce processus métabolique qui repose à la base du vouloir, tout de suite comme le nerf sensitif sert à la perception de ce qui se passe dans l'organe des sens. Tant que la science des nerfs ne travaillera pas avec des concepts clairs à ce sujet, une attribution correcte de la vie de l'âme à la vie du corps ne pourra pas venir en l'état".

Deux raisons pour lesquelles la superstition des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs doit être éradiquée

La mise en mouvement des muscles repose sur l'immédiat être ensemble de l'âme avec le monde extérieur.

Sur quoi repose le travail de l'humain : lorsque je viens en contact avec une machine je dois entrer en contact avec elle en tant qu'être humain entier ; là je dois établir un rapport entre mes muscles et cette machine.

Le 8 juin 1919, les conséquences de *l'union de l'âme avec le monde extérieur* sont expliquées. Steiner explique les deux raisons de sa lutte contre les deux types de nerfs, ce qui a été évoqué plus haut. a déjà été effleuré :

"Une autre *représentation atroce* vit dans notre science officielle, c'est-à-dire

348

Crue partout par fait d'autorité. Cette science participe à l'adoration idolâtre de tout ce qui s'est élevé comme une si haute culture à l'époque moderne. Comment cette science moderne ne devrait-elle pas, lorsqu'elle veut exprimer quelque chose de particulièrement mystérieux, se réfugier dans ce qu'elle adore le plus ? Eh bien, c'est ainsi que le système nerveux est devenu pour elle une somme de lignes télégraphiques, c'est ainsi que toute l'activité nerveuse de l'humain est devenue pour elle un fonctionnement télégraphique étrangement compliqué. L'œil perçoit, la peau perçoit aussi. Ce qui est perçu de l'extérieur est acheminé vers la station télégraphique du cerveau par des nerfs sensibles. Ensuite, il y a dans le cerveau je ne sais quel être - la science récente nie l'existence d'un être spirituel -, *un être qui est donc devenu une phrase* parce qu'on n'y voit rien de réel, et qui transforme ce qui est perçu par les nerfs 'sensibles' en mouvements volontaires par l'intermédiaire des nerfs 'moteurs'. Et l'on inculque aux jeunes humains la différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, et l'on construit sur cette différence toute la vision de l'humain.

Depuis des années, je me bats contre cette absurdité qu'est la séparation entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, d'abord parce que cette différence est une absurdité, parce que les nerfs



dits moteurs ne servent à rien d'autre qu'à ce à quoi servent les nerfs sensitifs. Un nerf sensitif, un nerf sensoriel, est là pour nous servir d'outil afin de percevoir ce qui se passe dans notre organisation sensorielle. Et un nerf dit moteur n'est pas un nerf moteur, mais aussi un nerf sensitif ; il n'est là que pour que je puisse percevoir mon propre mouvement de main, mes propres mouvements, qui proviennent d'autres raisons que les nerfs moteurs. *Les nerfs moteurs sont des nerfs sensoriels internes pour la perception de mes propres décisions volontaires.* Pour que je perçoive l'extérieur, ce qui se passe dans mon appareil sensoriel, c'est à cela que servent les nerfs sensitifs, et *afin que je ne reste pas un être inconnu de moi-même* [pour que je ne reste pas un monde extérieur anonyme pour moi] en marchant, en frappant ou en saisissant moi-même sans que j'en sache rien, c'est à cela que servent les nerfs dits moteurs, c'est-à-dire *non pas à la mise en tension de la volonté, mais à la perception de ce que la volonté fait en nous.* Tout ce qui a été forgé par la science récente à partir du savoir intellectuel compliqué de notre époque est vraiment une absurdité scientifique. C'est l'une des raisons pour lesquelles je combats cette absurdité depuis des années.

Mais il y a une autre raison pour laquelle cette aberration doit être éradiquée, cette superstition des nerfs sensitifs et moteurs, entre lesquels il n'y a pas d'autre différence que le fait que les uns sont sensibles à ce qui est 'à l'extérieur' et les autres à ce qui est dans leur propre corps. *Cette autre raison est la suivante : Dans aucune science sociale, personne ne peut gagner une compréhension correcte de l'humain pour son rapport au travail en construisant ses concepts, ses représentations sur la distinction embrouillée entre nerfs sensitifs et moteurs.* Car on obtiendra toujours de curieuses notions de ce qu'est en réalité le travail humain si l'on se demande d'une part : que se passe-t-il réellement dans l'humain lorsqu'il travaille, lorsqu'il met ses muscles en mouvement ? - et que, d'autre part, on n'a aucune idée du fait que cette mise en mouvement des muscles ne repose pas sur ce que l'on appelle les nerfs moteurs, *mais sur la communion directe/l'être ensemble immédiat de l'âme avec le monde extérieur.* Je ne peux bien sûr qu'évoquer ces questions, parce qu'aujourd'hui, on n'en a même pas encore les notions les plus primitives. Les humains ne comprennent encore rien à ces choses, parce que le système scolaire n'a pas encore amené les représentations les plus primitives pour comprendre ces choses,

349

parce qu'il travaille encore avec la folie de la distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs.

Lorsque j'entre en contact avec une machine, je dois entrer en contact avec elle en tant qu'être humain entier ; je dois établir *un rapport, avant tout, entre mes muscles et cette machine.* C'est sur ce rapport que repose réellement le travail de l'humain. C'est de cette relation que dépend l'évaluation sociale du travail, de la relation très particulière de l'humain avec la base de travail.

Avec quel concept de travail travaillons-nous donc aujourd'hui ? Ce qui se passe dans l'humain lorsqu'il travaille, comme on dit, n'est pas différent s'il s'échine sur une machine, s'il fend du bois ou s'il fait du sport pour son plaisir. Il peut tout aussi bien s'user en faisant du sport, il peut consommer autant de force de travail en faisant du sport, socialement superflu, qu'en fendant du bois, socialement utile. Et c'est l'illusion de la différence entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs qui détourne psychologiquement les humains de la saisie d'une véritable notion de travail, qui ne peut être saisie que si l'on considère l'humain non pas en fonction de la manière dont il s'use, mais en fonction de la manière dont il



se situe par rapport à son environnement social. Je crois que vous n'avez pas encore reçu de concept clair de cela, parce que les concepts que l'on peut obtenir aujourd'hui de ces choses sont tellement faussés par notre système scolaire qu'il faudra un certain temps avant que l'on trouve le passage/la transition du concept socialement absurde de travail, du concept scientifique fou de la distinction des nerfs sensitifs et moteurs. Mais c'est en même temps dans ces choses que réside la raison pour laquelle nous pensons de manière si peu/non pratique. Car comment une humanité peut-elle penser de manière pratique sur le pratique, alors qu'elle s'adonne à la représentation folle qu'un appareil télégraphique fonctionne à l'intérieur de nous et que les fils vont vers quelque chose dans le cerveau et y sont commutés en d'autres fils, des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ? De notre non-science, issue/jaillissant d'un système scolaire perverti/de travers, à laquelle le large public, séduit par la peste des journaux, croit, découle l'incapacité de penser réellement socialement. Dans le domaine de la science, dans le domaine de l'art, dans le domaine de la religion, nous parlons aujourd'hui partout en phrases, en phrases qui restent coincées dans la gorge et qui ne saisissent donc pas l'humain tout entier ; de même que la croyance de l'humain consiste aujourd'hui à croire que les sensations de ses sens restent coincées/fichées quelque part dans le cerveau et ne saisissent pas son appareil moteur. Il existe entre toutes ces choses les rapports les plus précis/exacts, et tant que la transformation de notre époque n'intervient pas tout de suite dans ces habitudes de pensée que la science autoritaire a formées aujourd'hui, que la papauté scientifique a formées, il n'y aura pas de véritable renouveau, car tout autre renouveau ne jaillit que de la surface, et non de ce dont il doit jaillir : de l'intérieur réel. Si notre système scolaire et éducatif devait vraiment faire l'expérience d'un renouveau, on doit être vigilant, par des choses comme celles qui ont été discutées ici, à préserver l'humain de ce qui peut si facilement surgir dans l'humanité actuelle, parce qu'elle porte en elle l'héritage du règne romain.

Elle doit être combattue, la tendance à l'illusion, l'amour de l'illusion, qui est aujourd'hui très répandue dans l'humanité. L'humain actuel se sent à l'aise lorsqu'il peut s'illusionner sur la valeur de la réalité, lorsqu'il peut se dire : ce n'est pas le Christ en moi, qui stimule les forces en moi, qui rend les forces en moi fortes, que je confesse, mais le Christ qui est indépendant de moi et qui, par grâce, me libère de mes péchés sans que je fasse sérieusement quelque chose par mes propres forces pour cela.

350

Dans de nombreuses lettres, cette confession de foi en Jésus-Christ m'a été maintes fois opposée à ce que l'anthroposophie doit et veut faire. Et toujours et encore, j'ai été confronté au désir/à la nostalgie de transformer en phrase triviale ce qui, aujourd'hui, doit être fortement marqué par la réalité de l'esprit, parce que l'époque l'exige, d'orienter en une phrase triviale populaire, afin que les humains puissent quand même le comprendre. Mais dès l'instant où l'on réduirait les vérités anthroposophiques à des phrases triviales, elles deviendraient ce qui est si bon marché à notre époque : elles deviendraient des phrases, elles deviendraient des phrases, en les rabaisant au niveau de la trivialité de la rue ou de la philistrosité de la science actuelle. On m'a maintes fois exhorté à faire les deux. J'ai toujours eu du mal à ne pas faire les deux, ni à réduire l'anthroposophie à la phrase triviale de la rue - ce que l'on appelle aujourd'hui vulgariser -, ni à suivre les autres exhortations à parler pour les gens de science/scientifiques de manière à ce qu'ils comprennent. Ces exhortations me parvenaient souvent. Eh bien, j'aurais dû parler de manière à ce que cela trouve un écho parmi les



absurdités scientifiques actuelles. Je préfère encore que les gens se comportent comme l'a fait l'autre jour à Tübingen un professeur qui s'est inspiré de la mentalité scientifique de l'époque". ⁽³⁵¹⁾

Le sang veut devenir de plus en plus spirituel, le nerf de plus en plus matériel

Interruptions nerveuses : trois foyers où sympathie et antipathie jouent l'une dans l'autre

La mise en mouvement des muscles repose sur "l'union immédiate de l'âme avec le monde extérieur"... A la fiction des "nerfs-échos" qui, selon Garvelmann, doivent "éclairer l'âme avec la connaissance de leur pouvoir", s'oppose en outre chez Steiner la caractérisation des nerfs comme produit de sécrétion en pendant avec l'état/le contexte cosmique avant la naissance :

"Nous avons en nous un processus polaire. Nous avons en nous les processus qui courent le long du sang, des voies sanguines, qui ont continuellement tendance à conduire notre existence vers le spirituel. Parler de nerfs moteurs comme on le fait habituellement est un non-sens, car les nerfs moteurs seraient en fait les voies sanguines. Contrairement au sang, tous les nerfs sont disposés de telle sorte qu'ils meurent continuellement, qu'ils sont en train de se matérialiser. Ce qui se trouve le long des voies nerveuses est en fait de la matière sécrétée ; le nerf est en fait de la matière séparée. Le sang veut devenir de plus en plus spirituel, le nerf de plus en plus matériel ; c'est là que réside l'opposition polaire... La physiologie a beau croire avoir quelque chose en parlant de nerfs sensitifs et de nerfs moteurs, elle ne fait là que jouer sur les mots. On parle de nerfs moteurs parce qu'il existe le fait que l'humain ne peut pas marcher si certains nerfs sont endommagés, par exemple ceux qui vont vers les jambes. On dit qu'il ne peut pas le faire parce qu'il a paralysé les nerfs qui, en tant que 'moteurs', mettent les jambes en mouvement. En réalité, dans un tel cas, on ne peut pas marcher parce qu'on ne peut pas percevoir ses propres jambes. ... Vous remarquez déjà, par ce que je viens de développer, que l'être humain peut seulement être compris en relation avec le cosmique. Car en ce que nous représentons, nous avons le cosmique en nous. Nous étions dans le cosmique avant de naître, et notre expérience d'alors se reflète maintenant en nous ; et nous serons à nouveau dans le cosmique lorsque nous aurons franchi la porte de la mort

351 Stuttgart, 8 juin 1919, GA 192, p. 153 s ; "à Tübingen un professeur" : Philipp von Heck, 1858-1943.

351

et notre vie future s'exprime en puissance de germe dans ce qui agit dans notre volonté. Ce qui agit en nous de manière inconsciente agit de manière très consciente pour la connaissance supérieure dans le cosmos.

Nous avons toutefois, même dans la révélation corporelle, une triple expression de cette sympathie et de cette antipathie. Nous avons en quelque sorte trois foyers où la sympathie et l'antipathie interagissent. Tout d'abord, nous avons un tel foyer dans notre tête, dans l'action conjointe du sang et des nerfs, qui donne naissance à la mémoire. Partout où l'activité nerveuse est interrompue, partout où il y a un saut, il y a un tel foyer où la sympathie et l'antipathie interagissent.



Un autre saut de ce type se trouve dans la moelle épinière, par exemple lorsqu'un nerf se dirige vers l'épine dorsale postérieure et qu'un autre nerf part de l'épine dorsale antérieure. Ensuite, un autre saut de ce type se produit dans les *amas ganglionnaires* qui sont intégrés dans les nerfs sympathiques. Nous ne sommes pas des êtres aussi simples qu'il pourrait y paraître. Cela se joue à trois endroits de notre organisme, dans la tête, la poitrine et l'abdomen, il y a des limites où *l'antipathie et la sympathie se rencontrent*. En ce qui concerne la perception et la volonté, ce n'est pas comme si quelque chose se détournait d'un nerf sensitif vers un nerf moteur, mais un courant droit passe d'un nerf à l'autre, et c'est ainsi que ce qui est d'âme en nous est *remué* : dans le cerveau et la moelle épinière. A ces endroits où les nerfs sont interrompus, nous sommes branchés/connectés avec notre sympathie et notre antipathie dans le corporel ; et ensuite, nous sommes à nouveau branchés là où les amas ganglionnaires se développent dans le système nerveux sympathique".

(352)

Si l'on veut utiliser le terme de "perception *psychique*" utilisé par Garvelmann et Schad, s'il doit être plus qu'un mot, une référence physiologique, cette perception "psychique" s'applique à ce qui se passe au niveau des "foyers", des interruptions synaptiques ou des "sauts", où la *sympathie et l'antipathie* - donc le "psychique" - sont insérées dans le corporel. Le nerf n'a pas de "perception psychique", il permet par la dégradation de la matière, par le "revêtement du miroir", la sourde représentation inconsciente de ce qui se passe (peut-être que "ressentir" serait un meilleur mot que "représenter"), mais la sympathie et l'antipathie ("psychique") sont intégrées dans l'interruption nerveuse, dans l'état de veille diurne. Le "nerf moteur/de mouvement" physiologique poursuit l'état de sommeil à l'intérieur du corps aussi de par la journée, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut : Le sens du mouvement propre ne signifie pas "voir" le mouvement, mais un représenter ressentant *de la sorte du sommeil*, sourd ressentir de la statique et la dynamique intérieures "voulantes" : dans les processus métaboliques les plus fins. - La constatation de Steiner du 2 décembre 1917 (voir ci-dessus) est valable pour les perceptions de l'intérieur du corps : "nous faisons l'expérience d'un *physique* qui est en nous, c'est-à-dire à l'intérieur de notre peau. Mais de ce fait, nous sommes *connectés* de telle sorte que, lors d'un processus de volonté, nous pouvons vivre tout cela (le physique !) *qui n'est pas seulement dehors, mais aussi à l'intérieur de nous* [à l'intérieur de la peau]. " - Par celà, l'humain "apprend" à

"sentir, percevoir, se représenter *sourdement* les vibrations plus fines de son organisme qu'il produit par la volonté". (353)

- *Chaque* perception est "psychique" dans la mesure où la "perception" est en principe assimilable à la "formation de la représentation", c'est-à-dire à la paralysie de l'imagination : la dite "activité nerveuse". Les nerfs moteurs/de mouvement perçoivent *sourdement* la volonté agissante, c'est-à-dire que la volonté devient la représentation de la volonté. En cas de lésion nerveuse comme le tabès ou la paraplégie, cette formation de la représentation ne peut pas avoir lieu/survenir, la volonté ne peut pas être représentée (à l'aide des nerfs), ou seulement de manière incomplète ("représenter" dans le sens de "sentir", *ressentir, représenter sourdement*).

(352) 22 août 1919, GA 293, p. 28 s

(353) Dornach, 5 août 1916, GA 170, p. 66



La représentation (sourde) n'est pas chose du cerveau, mais de tout l' "être humain", elle a lieu dans tout le corps. Le problème n'est pas un "flux d'informations" du cerveau vers les muscles, mais l'impossibilité de se représenter (ndt le rendre impossible du représenter), lequel représenter a pour base un corps *intact*. Si le corps est endommagé des nerfs, le devenir/l'évènement de percevoir et bouger unitaire est seulement encore partiellement possible. D'où les différentes sortes de troubles du mouvement lors les différents traumatismes du système nerveux central. - Répétons-le : il n'est pas permis de confondre la représentation de la volonté sourde semblable au sommeil, avec la représentation du mouvement vu. Avec "représentation du mouvement", n'est pas pensé le mouvement extérieur représenté, mais une expérience sourde intérieure au corps. Comme celle-ci a lieu au niveau d'intensité du sommeil, il n'y a pas de représentation consciente, mais un pressentiment, une sensation, un sentiment, un ressenti sourds - au stade actuel du développement humain.

Ce qui se manifeste en nous inconsciemment, se manifeste très consciemment pour le connaissance supérieure dans le cosmos - Georg von Arnim

On 'représente le vouloir', parce qu'à l'intérieur des expériences de représentation de l'âme, à certains endroits s'insère un non-représenter

Parmi les auteurs du recueil, *Georg von Arnim* (1920-2000) s'intéresse à la *force de la médiation de la perception* dans le domaine pré- et post-synaptique. La différenciation de l'activité nerveuse en domaines séparés par les "sauts" ou les "foyers" est un élément central de la théorie anthroposophique des nerfs, elle remplace les deux sortes de nerfs. La frontière entre l'expérience physique et l'expérience spirituelle, entre veiller et dormir, passe "au milieu de l'humain".

La constatation de Steiner passe facilement sous la table qu'au stade actuel, les "nerfs musculo-métaboliques" (les "nerfs d'action" de Schad) ne transmettent aucune perception au sens habituel de "perception". Au niveau postsynaptique, il n'y a que le sommeil ou la "conscience de sommeil", donc un "rien" (c'est pourquoi la science actuelle ne connaît aussi aucune "volonté"). Pour l'instant, rien n'est "enclenché", il s'agit de purs processus naturels qui sont directement soignés du monde spirituel : *"Ce qui agit/règne en nous de manière inconsciente agit/règne de manière très consciente pour la connaissance supérieure dans le cosmos"*. (Voir en haut) Dans "Des énigmes de l'âme" (annexe 6), il est dit :

"Le vouloir, qui s'appuie sur des processus métaboliques, est vécu consciemment en/à aucun degré plus élevé que dans celui, tout à fait sourd, qui existe dans le sommeil. En observant attentivement ce qui est en jeu ici, on remarquera que l'on vit le vouloir tout autrement que le représenter. On vit ce dernier comme on voit quelque peu une surface enduite de couleur ; le vouloir comme une surface noire à l'intérieur d'un champ coloré. On 'voit' quelque chose à l'intérieur de la surface sur laquelle il n'y a aucune couleur, justement parce que, contrairement à l'environnement d'où émanent des impressions de couleur, aucune impression de ce genre ne provient de cette surface : on 'représente le vouloir', parce qu'à l'intérieur des expériences de représentation de l'âme s'insère à certains endroits un non-représenter qui s'insère dans l'expérience pleinement consciente de la même manière que les interruptions de la conscience pendant le



L'article d'Arnim, très riche, met en lumière les nerfs postsynaptiques. Sa reproduction des descriptions de Steiner contient cependant une erreur capitale qui rend les indications de Steiner absurdes : Steiner parle dans cette zone nerveuse d'un effet direct de l'esprit, *présent et continu* (actuel). Arnim se réfère à cela comme à un événement du passé : la zone/le domaine nerveux non sensoriel ne subit pas (resp. "est") non une action directe permanente de l'esprit, mais elle aurait été "formée" à un moment donné/n'importe quand à partir de l'esprit. Cette erreur est symptomatique de toutes les interprétations de Steiner qui, de manière classique et dualiste, ajoutent un "monde spirituel" à un corps matériel (conçu/pensé comme un phénomène à l'intérieur du "temps"), ainsi que l' "âme" est ajoutée au corps par addition. Mais selon Steiner, il s'agit d'abord d'un "pur processus naturel", ou d'une "action *directe* du monde spirituel" : la conscience de veille n'est donc pas impliquée/enclenchée/connectée dans la perception du métabolisme musculaire, ou alors seulement de manière extrêmement sourde. Le critère d'une perception normale est le *degré d'implication/d'enclenchement* dans la "perception" propre au corps, qui apparaît à la conscience normale comme un "fonctionnement automatique" (les mouvements sont en principe des déroulements réflexes, ils ne nécessitent pas non plus une représentation préalable du mouvement - ce qui saute aux yeux, par exemple, dans les mouvements de parole et la gestuelle qui les accompagne). Arnim nie par principe la perception dans ce domaine (postsynaptique) - ce qui serait juste si seule la conscience normale entrait en ligne de compte comme sujet de la perception. Or, la conscience normale n'est pas un sujet de perception, elle ne perçoit pas, mais elle est *graduellement impliquée* dans l'auto-perception de l'organisme, elle est précisément le produit de la "perception" ou de "l'activité nerveuse de l'âme". Arnim omet la distinction entre perception et insertion dans la perception - il conçoit lui aussi "l'individualité humaine" comme une unité naturelle - Arnim ne connaît pas d'autre sujet de perception que la conscience diurne. Concernant le domaine nerveux postsynaptique, il écrit : "Il est [ici aussi] évident que la perception de l'événement moteur dans son déroulement interne par le nerf efférent ne peut pas être un processus sensoriel, car il ne s'agit pas du champ de perception de l'un des sens, mais d'un domaine qui "a été"formé directement à partir du monde spirituel [passé composé]."⁽³⁵⁴⁾ Cette remarque est déjà absurde parce qu'il va de soi que tout dans l'humain "a été formé" resp. "est formé" à partir du monde spirituel : l'humain est le "monde spirituel" (prénatal et post-mortem) sous forme sensorielle. Le sens des déclarations de Steiner sur la partie postsynaptique des nerfs est totalement perdu par cette mise au passé ("a été" au lieu du terme correct : "sera/est").

Les réflexions des autres auteurs sur l'afférence et l'efférence, la doctrine de Schad du "Je central et périphérique" sont inutiles tant que le sujet actif n'est pas désigné pour l'insertion graduelle dans la "perception" appelée dormir, rêver et représenter. Qui est le sujet actif, l'acteur actif dans le domaine nerveux postsynaptique ? C'est l'âme du monde ou l'humain générique dans sa diversité, les entéléchies ou les humains-esprits (appelés plus haut les "souhais" de la divinité), qui veulent s' éduquer à une future conscience de soi - qui ne commence à s'éveiller à soi qu'en tant



qu' "âme consciente/de conscience", à devenir une véritable "conscience de soi". Dans cette pédagogie du monde, le sommeil, le rêve et la veille sont des états d'étape. - Il ressort de la contribution d'Arnim que le terme de perception devrait être remplacé de manière conséquente par "participation à la perception". Au sens de - que ce soit répété - *participation à l'auto/soi-perception de l'humain total qui se place dans le monde comme ses créatures.* "Et c'est ainsi que, parmi les exigences/mesomptions que l'anthroposophie me pose,

354 Recueil, p. 260

354

la plus monstrueuse est en effet celle-ci : je devrais apprendre à prendre pleinement au sérieux le fait que mon propre corps est un objet du monde extérieur au même titre que l'arbre, la vache ou le four. ... Je demande, en partant des choses divines, si ma perception de l'arbre est une propriété de l'arbre, de sorte que "je" apparaisse dans ma perception de l'arbre comme un effet secondaire et un appendice d'un processus du monde. En effet, je sais donc de "Je" (depuis Locke) seulement dans la mesure où le monde me dispense des perceptions à partir desquelles le contenu de "Je" se constitue. Ce "Je" ne serait pas et ne serait rien s'il n'y avait pas de perceptions - comme dans mon état de sommeil. Je me garderai bien - moi qui nais donc des perceptions - de parler de la perceptibilité du monde, si par là on pense moins une propriété du monde qu'une "faculté" de percevoir qui m'est propre. *C'est l'un des préjugés les plus vains que de dire que le monde serait perceptible. Si le monde voulait être perceptible, il devrait lui-même être percevant.* Seul un percevant peut être perceptible - si, en fin de compte, l'espoir devait encore être possible face à la détresse de la division/scission sujet-objet cartésienne. *Si le monde voulait être perceptible, il devrait se rendre/faire lui-même perceptible. La science de la nature suppose avec optimisme que le monde serait perceptible".* ⁽³⁵⁵⁾

Devant cet arrière-plan, cette image devient compréhensible : l' "humain" actuel n'est pas une réalité, il reçoit son être-là, y compris ses mouvements, comme "médium" de l'être total, qui *est* un humain total à sept membres. L'événement doit être différencié selon la perception et la participation graduelle à celle-ci, la "mise en marche" graduelle, entre le sommeil et la veille. Les gens humains sont les "sous-locataires" de l'humain total de manière graduelle. La non-distinction entre la perception et l'activation/le branchement (graduelle) caractérise l' "humain individuel naturel" qui, jusqu'à l' "individualité humaine" stylée, corrompt la compréhension de la science de l'esprit sous de nombreux masques.

Le système du métabolisme et des membres est comme une image à laquelle est d'abord encore travaillé .

Ainsi, lorsqu'une déconstruction est survenue pour un vécu de la conscience, le déconstruit est de nouveau reconstruit exactement

La puissance d'être qui est capable d'accomplir les tâches de déconstruction est vécu comme "Je".



Qu'est-ce que (ou mieux : qui !) est en fait "perception", fruit de l'"activité nerveuse" en fait, non physiologique ? Elle est l'affaire du corps astral, qui consiste en un "état de mort" (post-mortem et prénatal). De "substance", non pas au sens aristotélicien, ni au sens catholique de l'âme créée lors de la conception, mais de substance spirituelle éternelle et cosmique. Cela devra être éclairé de plus près dans une section ultérieure. - Les nerfs dans les zones pré- et post-synaptiques "transmettent/médient" la perception. "Transmettre/médier" signifie plus précisément : refléter, ou : les nerfs offrent à la perception proprement dite la "contrepartie", le champ des traces et des empreintes. La compréhension classique de la matière "biologique" ou du "substrat nerveux" considère cependant les cordons nerveux, les fibres nerveuses *elles-mêmes* comme les percepteurs ou les "porteurs d'informations" : Dans cette optique, les perceptions ne sont pas un produit primaire, mais un produit secondaire de

(355) K. Ballmer, *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au problème 'corps-âme'), 2e éd., Ed. LGC 1997, p. 23

355

nerfs et fonctions cérébrales matérielles. Chez Steiner, cette vision s'inverse : les nerfs et le cerveau ne sont que les contreforts, les images, la *substance en décomposition*, afin que la "mort" ("activité nerveuse") puisse opérer la "perception", dans laquelle la "conscience" est graduellement impliquée/enclenchée. La clarification centrale vis-à-vis de la biologie humaine académique est la suivante :

"On ne comprend l'être humain physique que si on le considère comme une image du spirituel-âmique. Pris isolément, le corps physique de l'humain reste incompréhensible. Mais il est, dans ses différents membres, l'image du spirituel-âmique de différentes façons. Le chef en est l'image sensorielle la plus parfaite et la plus achevée. Tout ce qui appartient au métabolisme et au système des membres est comme une image qui n'a pas encore pris ses formes finales, mais sur laquelle on travaille seulement. Tout ce qui appartient à l'organisation rythmique de l'être humain se trouve entre ces deux opposés en ce qui concerne le rapport entre le spirituel-âmique et le physique. - Celui qui observe le chef humain de ce point de vue spirituel trouve dans cette observation une aide à la compréhension des imaginations spirituelles ; car dans les formes de la tête/du chef, les formes imaginatives sont en quelque sorte coagulées jusqu'à la densité physique. - De la même manière, la contemplation de la partie rythmique de l'organisation humaine peut être une aide à la compréhension des inspirations. La vue physique des rythmes de vie porte dans l'image sensorielle le caractère de l'inspiré. Dans le métabolisme et le système des membres, si on les observe en pleine action, dans le déploiement de leurs opérations nécessaires ou possibles, on a une image suprasensible de l'intuitif purement suprasensible". ⁽³⁵⁶⁾

"Par contre, dans le système métabolisme-membres, vous avez la chose de telle sorte que, en fait, partout à l'extérieur, dans la sensorialité de la chaleur et de la pression de l'organisme, partout à l'extérieur vibre le Je, et partant du Je vibre vers l'intérieur le corps astral, puis plus loin à l'intérieur cela devient éthérique, et dans les os tubulaires cela devient physique vers l'intérieur". ⁽³⁵⁷⁾

Que signifie "Je" ? - Ici, dans le cours de pédagogie curative, une délimitation spirituelle-scientifique est formulée de manière très succincte contre toute tentative de présupposer le "Je" de manière ontologique, c'est-à-dire de manière "autopoïétique" aristotélicienne ou "créée" catholique. Le "Je" est une pure apparence, un point de croisement ou d'intersection, il est soit "quelque chose" dans une incarnation précé-



dente, soit il ne devient quelque chose que dans une incarnation suivante :

"Nous avons notre corps physique, qui vient de l'époque de Saturne, il est formé avec art en quatre étapes majestueuses. Nous avons le corps éthérique, qui a été transformé trois fois avec art, nous avons le corps astral, qui a été transformé deux fois. Tous ces éléments ne relèvent pas du domaine de la conscience terrestre, seul le Je relève du domaine de la conscience terrestre. *Mais en fait, ce n'est qu'une apparence du Je, car on ne peut voir le vrai Je qu'en regardant en arrière, dans une incarnation antérieure. Le présent est en premier le devenant et ne devient une réalité que dans l'incarnation suivante. Le Je n'est d'abord que le bébé*". ⁽³⁵⁸⁾

Le Je n'est pas concevable en tant que vie de sensation et de volonté seule, celle-ci convient aussi aux animaux. Le Je est la "vie de l'esprit consciente d'elle-même" :

"Le règne minéral est à reconnaître dans la configuration instantanée de l'humain, le végétal est

356 Principes directeurs 35 / 37, GA z6, p. zg

357 GA 317, *Cours de pédagogie curative*, 30 juin igz4

358 GA 317, *Cours de pédagogie curative*, 7 juillet igz4, p. 180

356



en tant que corps éthérique, est la base de son devenir et de sa croissance, le corps animal, en tant que corps astral, est l'impulsion pour le développement de la sensibilité et de la volonté. Le couronnement de la vie consciente de sensibilité et de volonté dans la vie spirituelle consciente d'elle-même rend immédiatement compréhensible le pendant de l'humain avec le monde spirituel". ⁽³⁵⁹⁾

En outre, il est vrai du

qu'il est ce qui a puissance d'essence/d'être qui remplit à nouveau les vides créés par le corps astral (conscience) qui déconstruit :

"La conscience de soi qui se résume dans le "Je" s'élève à partir de la conscience. Celle-ci apparaît lorsque le spirituel entre dans l'humain par ce que les forces du corps physique et du corps éthérique dégradent cela. La dégradation de ces corps crée le terrain sur lequel la conscience déploie sa vie. Mais la dégradation doit être suivie d'une reconstruction si l'organisation ne doit pas être détruite. Ainsi, lorsqu'une expérience de la conscience a donné lieu à une déconstruction, c'est précisément ce qui a été déconstruit qui sera reconstruit. C'est dans la perception de cette construction que réside l'expérience de la conscience de soi. On peut suivre ce processus par une vision intérieure. On peut ressentir/éprouver comment le conscient est transformé en autoconscient par le fait que l'on crée une reproduction du purement conscient. *Le pur conscient a son image dans ce qui est devenu en quelque sorte vide par la dégradation de l'organisme. Il est entré dans la conscience de soi lorsque la vacuité a été à nouveau remplie de l'intérieur. Ce qui a puissance d'être qui est capable de cet accomplissement est vécu comme 'Je'".* ⁽³⁶⁰⁾

- (NB Déjà dans la *Philosophie de la liberté* (chap. IX), écrite trente ans avant ces Lignes directrices, la dégradation et le ré-accomplissement/emplissement sont attribués à "ce qui a puissance d'essence de la pensée" : " ... Si aucune part n'est attribuée à l'organisation humaine dans l'essence de la pensée, quelle est la signification de cette organisation au sein de l'être total de l'humain ?" - La réponse est analogue à celle de la ligne directrice 11 : "Il incombe à ce qui a puissance d'essence qui oeuvre dans la pensée une double tâche : premièrement, elle repousse l'organisation humaine dans sa propre activité, et deuxièmement, elle se met soi-même à cette place").

(Dans l'élégance des lignes de Karl Ballmer, la même chose s'énonce ainsi : "La question de l'âme n'est autre que la question de Dieu. Depuis Spinoza, il est intellectuellement indécent d'entendre par Dieu, monde et âme trois puissances différentes. Avant tout : s'il y a une âme, elle existe, pour autant qu'elle soit *créée* ici et maintenant. Il faut maintenant prouver au vieil Aristote que sa méthode consistant à trouver 'l'âme' partout où il y a l'abstraction 'vie' est devenue extrêmement inintéressante et hautement inactuelle. Si le Grec paillard définissait l'âme comme le principe de la vie, il est plus proche de nous de savoir que la mort est le principe de l'âme. Le fait que l'Eglise ait intégré la théorie de l'âme d'Aristote dans ses lois fondamentales signifie seulement qu'elle n'a pas de sensorium pour la pensée : la mort humaine d'un dieu, la mort [et la résurrection] en tant que capacité du dieu corporel serait en général le principe de la possibilité de quelque chose comme une "âme"" ⁽³⁶¹⁾

Qu'est-ce qui est en fait vécu comme "Je" ? "Ce qui a puissance d'être qui est capable de cet accomplissement [de la vacuité] est vécu comme "Je"". - La déconstruction, l'usure, le vidage de l'organisme sont les conditions préalables au remplissage, au devenir de la



substance, au renforcement. Le mouvement en fait partie. - Un aspect à ce sujet est le suivant :

"... avant de vouloir, vous sortez de la pièce et lorsque vous bougez la main, vous entrez à nouveau dans la pièce. Entretemps, vous êtes en dehors de la pièce, vous êtes de l'autre côté de l'espace". ⁽³⁶²⁾

359 Ligne directrice 58, GA 26, p. 40

360 Ligne directrice 11, GA 26, p. 19

361 Feuille de notes du 18 janvier 1954, contenue dans "Synchronicité", 2e édition, Ed. LGC 2010, p. 107.

(362) "Das Wesen der Farbe (L'essence/l'être de la couleur)" vol. II, Dornach 1930, p. 47

357

(NB : La représentation de l'espace tridimensionnel rigide est intenable. Steiner appelle ce concept, par exemple dans le troisième cours de science de la nature, une "approximation" :

"Par rapport à ce que nous avons là comme espace euclidien ou, pour ma part, comme espace kantien, il faut aussi absolument soulever la question : Correspond-il à une réalité ou est-il une image mentale/de pensée, une abstraction ? Il se pourrait en effet que cet espace rigide n'existe pas du tout. ... Il faut examiner si, lorsque nous entrons dans le concret, il existe effectivement quelque chose comme une sorte de détermination qualitative de l'espace. Je sais que les représentations que je développe maintenant doivent en fait rencontrer la plus grande résistance". 7 janvier 1921, GA 323 p. 137).

Un autre aspect de l'expérience "Je" est la chaleur, le ré-chauffement :

La chaleur morale générée par le "Je" est substantiellement égale à la chaleur "physique".

Le mouvement est un effet magique, qui consiste en ce que quelque chose est placé en mouvement par l'esprit

Le magicien des forces physiques : l'organisation-JE

Ballmer dans "Abschied vom 'LeibSeeleProblem' (Adieu au "problème corps-âme)", p. 10 : "J'ose lever le voile sur le secret le plus profond et le plus propre de la quadrimébrité : en fondant son action sur l'organisation thermique physique du corps, le 'Je' de l'humain, qui a son 'expression' dans le sang, jette un pont entre le spirituel-moral et le physique. La chaleur morale produite par le 'Je' est substantiellement égale à la chaleur 'physique'". Quelle est la nature de cette chaleur *physique* générée par le "Je" ? Les sciences spécialisées ataviques ne connaissent pas l'intuition ni l'essence spirituelle comme contenu de la chaleur physique. L'idée que la chaleur physique et la "psyché" d'un être ne font qu'un n'a pas sa place en psychologie et en anatomie - la séparation entre "être et conscience", corps et âme, est trop profonde. Un véritable empirisme doit faire table rase de ce paradigme *avant* toute disposition expérimentale. Il doit se situer lui-même, le processus "scientifique" empirique, comme partie d'une vie de l'esprit consciente d'elle-même, qui dépasse toute limitation na-



turaliste (formation de théories personnelles). Le "laboratoire" d'une véritable recherche sur la volonté sont les processus thermiques omniprésents, il est le moins concevable/pensable dans un environnement institutionnalisé. Et bien entendu, le "laboratoire" *existentiel* consiste en la collision consciente avec les directives scientifiques spécialisées, comme elle se manifeste dans les événements à haut risque de la "correspondance" et le déroulement de la vie d'un Gerhard Kienle qui, le 13 novembre 1982, en arrive à la constatation suivante : "*Celui qui regarde les circonstances avec sobriété, se voit dans une épreuve de rupture*". - La forme de connaissance de l'essence de la chaleur s'appelle l'intuition :

"Dans la connaissance intuitive, l'effet des vies terrestres antérieures sur la vie actuelle vient à la conscience. Dans leur évolution, ces vies terrestres antérieures se sont débarrassées des rapports dans lesquels elles se trouvaient avec le monde physique. Elles sont devenues le noyau d'essence purement spirituel de l'être humain et agissent en tant que tel dans la vie présente". ⁽³⁶³⁾

(363) *Ligne directrice 31, GA 26, p. 27*

358



Au lieu de la connaissance intuitive, la conscience actuelle fait l'expérience du mouvement des corps, formulé de manière radicale : les noyaux spirituels en mouvement font sortir la conscience des corps respectifs des Meier et des Müller. - Celui qui veut se faire une idée de la connaissance intuitive doit porter son regard sur le magicien - sur l'*organisation-Je*. Rappelons-nous cette description qui est apparue plus haut à l'occasion de la discussion d'Otto Wolff :

"... la première activité que nous percevons chez l'humain, c'est quand il bouge ses membres. ... Qu'est-ce qui fait bouger les membres ? Qu'est-ce qui est actif lorsque l'humain marche, par exemple, ou lorsque l'humain fait quelque chose avec ses bras ? Qu'est-ce qui est actif dans ce cas ? ... Il faut que le spirituel lui-même mette en action des forces physiques, des forces que nous appelons habituellement 'forces physiques'. Il faut que notre jambe puisse être déplacée par un spirituel de la même manière que nous déplaçons, disons, un morceau de bois que nous posons d'un endroit à un autre. [Que la bûche tombe ou qu'elle soit déplacée "par nous" ne fait aucune différence ; les "forces physiques" sont en action] - Mais nous arrivons alors à quelque chose de très étrange, qui n'est en fait pas pris en considération, parce qu'il règne une grande illusion à ce sujet : notre mouvement humain est en fait un effet magique, qui consiste à mettre quelque chose en mouvement par l'esprit. En fait, notre mouvement en tant qu'être humain est un effet magique, et nous ne considérons pas du tout l'être humain comme il se doit si nous ne le pensons pas comme un être humain en mouvement de manière magique. Il faut que la volonté, un élément purement spirituel, intervienne dans l'activité physique. Ce sont des effets magiques. Lorsque vous marchez, le magicien intérieur agit, c'est quelque chose d'essentiel. Comment cela se produit-il ? Le fait que nous soyons des humains physiques, faits d'os, de sang et ainsi de suite, ne fait pas de nous des humains en mouvement, nous pourrions tout au plus être des humains au repos, des humains éternellement couchés dans leur lit, mais nous ne pourrions pas être des humains en mouvement. Car là, la volonté doit être directement active. La science matérialiste se facilite la tâche lorsqu'elle théorise : ce sont les nerfs moteurs et ainsi de suite. C'est un non-sens. En réalité, il y a là, dans le mouvement humain, un effet magique, une intervention directe de l'esprit dans les mouvements corporels". ⁽³⁶⁴⁾

Retour à Schopenhauer

"Une image du monde qui contient *en soi* les racines de la conscience de soi"

Dans la *conscience de soi active* réside l'énigme de l'époque

Mouvement et corps de résurrection - le fantôme restauré

Se rattachant à la doctrine de la volonté "riche en pressentiments" de Schopenhauer, à sa position centrale pour le *problème de la volonté en tant que problème de vision du monde*, Ballmer donne un nom à "l'énigme fondamentale de l'époque" : le conséquent ANTHROPOMORPHISME DU MONDE, *l'humain physique en tant que volonté se sachant*. Il



ne se fait pas d'espoir sur l'écho : "Au milieu du 20e siècle, les grands points de vue qui caractérisent Schopenhauer sont absents. La volonté d'une vision scientifique globale du monde est ridiculisée comme une utopie". (*Correspondance*, p. 38) Les carrières des universitaires anthroposophes seraient en danger (p. 49) s'ils avaient à "s'engager un jour ou l'autre pour l'anthropomorphisme conséquent" - pour l'humain comme solution à l'énigme du monde.

(364) Stuttgart, 16 octobre 1923, *Erziehung und Unterricht aus Menschenerkducation*(Éducation et enseignement à partir de la connaissance de l'humain), GA 302a, p. 135 s.

359

Ballmer insiste sur le fait que la question des nerfs moteurs ne peut pas être traitée dans le champ d'activité de l'anatomie et de la physiologie actuelles sans un retour à Schopenhauer. Dans l'équation du monde de Schopenhauer, Ballmer remplace la volonté par le concept anthroposophique de l'esprit ou du JE. (p. 36 s) Il rattache cette substitution aux réflexions centrales des "Énigmes de la philosophie" de Steiner (citées dans la *Correspondance*, p. 48) : "... L'énigme de l'époque réside dans la conscience active de soi. Schopenhauer n'est pas en mesure de trouver une image du monde qui contienne *e n s o i* les racines de la conscience de soi. C'est ce qu'ont essayé de faire Fichte, Schelling et Hegel. Schopenhauer prend *une* force, la *volonté*, et affirme qu'elle n'est pas seulement dans l'âme humaine, mais dans le monde entier. Ainsi, pour lui, l'humain n'est certes pas situé avec sa pleine conscience de soi dans les origines du monde, mais il l'est avec une partie de celle-ci, avec la Volonté. Schopenhauer se présente ainsi comme l'un des représentants du développement récent de la vision du monde qui n'a pu saisir que partiellement l'énigme fondamentale de l'époque dans sa conscience". Steiner offre l'énigme mondiale de la "conscience active de soi" sous la forme du "monde spirituel". L'humain actuel est dans ce sens le "médium" de la "conscience active de soi", il est loin d'être lui-même la conscience active de soi, il est face à elle un somnambule partiel, il ne dispose pas de la capacité d'intuition. Ou, selon la désignation ultérieure de Steiner pour la même chose : l'humain est le résultat de l'"activité du Je", de l'"organisation du Je", de son "effet magique". Karl Ballmer est le guide le plus sûr pour éviter la confusion erronée, évidente et latente dans la représentation normale entre l' "organisation-Je" et l'expérience humaine triviale de soi. ⁽³⁶⁵⁾ La base est toujours une "vision globale du processus du monde", car

"dans un processus de mouvement (humain) on n'a pas affaire à quelque chose dont l'essence se trouve à l'intérieur de l'organisme". ⁽³⁶⁶⁾

Le sujet et l'acteur physique du mouvement corporel est l'humain total ou type, "les Meier, Müller sont des "participants à l'activité perceptive du sujet (divin) du monde". -

"Et personne ne comprend le vouloir qui ne conçoit pas l'humain comme un être cosmique, qui ne sort pas des limites du corps humain, qui ne sait pas que l'humain, en voulant, s'incorpore des forces extérieures à son corps. Nous nous immergeons dans le monde, nous nous donnons au monde en voulant". ⁽³⁶⁷⁾

Le principe de Schopenhauer : "Le corps est l'objectivité de la volonté" correspond parfaitement à la doctrine anthroposophique de la volonté, si par "volonté" on entend non pas un inconscient absolu, mais un inconscient *relatif*. Ballmer : la volonté est Une, qui est Tout. Le concept de "corps" doit être différenciée entre la "figure de



forme (Formgestalt)" (fantôme) et le corps mortel, visible. Le "fantôme" est le fruit du travail

(365) La "conscience de soi" est un mystère, selon une constatation de Ballmer (adressée à Weizsäcker) : "... là où on dit "je", c'est là que Dieu dit immédiatement "je", seul Dieu peut dire "je". C'est la grande chance et la grande opportunité de ce qu'on appelle les humains". Une illustration pertinente à ce sujet se trouve dans *Lucifer-Gnosis*, dans un extrait du *Livre des Adeptes de l'A. M. O.*, chap. XVIII (p. 342) : "Et qu'est-ce qui est l'humain qui était notre père ? - Il est le quelque chose qui est la conscience de soi et qui voulait s'exprimer et se connaître et qui nous a créés pour cela. Comme autrefois le 'nous' et le 'Dieu', ainsi maintenant le 'nous' et la 'conscience de soi'. - Nous sommes des êtres conscients d'eux-mêmes. Comme c'est facile à dire et à entendre pour celui qui n'a pour ainsi dire qu'une conscience latente de soi et qui n'en connaît pas la portée ! Mais cette phrase est terrible, cruellement élevée pour nous, lorsque nous y réfléchissons à l'envers, dans notre savoir, et que nous en tirons la conclusion ! Et la conclusion est le bilan de notre passé, de génération en génération, en arrière".

(366) Von Seelenrätsel (Des énigmes de l'âme), 1ère éd. p. 244, cité dans la correspondance à la p. 21.

(367) 23 décembre 1921, GA 209, p. 126 s.

360

des divinités les plus hautes, par "ordre" des trois logoï (le "moureur mût") au cours de l'évolution cosmique, des temps saturnien, solaire, lunaire et terrestre, c'est de l'"information" la plus pure. Les esprits de la forme vivent dans le "fantôme du corps physique", qui ne devient *visible* qu'en le remplissant de matière. "Les forces lucifériennes à l'intérieur de l'humain le rendent visible tel qu'il se présente à nous sur le plan physique ; autrement, son corps physique serait resté invisible". L'intervention de Lucifer provoque l'abandon (= vie intérieure des corps individuels) et la mort du corps physique. Lucifer peut conquérir le corps, mais pas le conserver.

"La mort était justement la destruction du fantôme du corps physique. Et la conséquence [de l'intervention luciférienne] a été que l'humain doit voir son corps physique se désagréger lorsqu'il franchit les portes de la mort". ⁽³⁶⁸⁾

Avec la destruction du fantôme, la conscience-Je est aussi détruite, raison pour laquelle - dans le langage de pensée de Ballmer - la conservation du Je, la création de l'"âme", est un problème de la *résurrection* du corps. La résurrection est déjà contenue dans chaque processus de volonté, car - encore une fois : "Le pur conscient a son image dans ce qui est devenu en quelque sorte vide par la dégradation de l'organisme. Il est entré dans la conscience de soi lorsque la vacuité a été à nouveau remplie de l'intérieur. *La puissance d'être qui est capable de cet accomplissement est vécu comme "Je"*". La volonté s'oppose à la désintégration de la matière, en tant que pôle de vie construisant la substance. "Nous nous comportons même correctement lorsque nous nous considérons comme des blocs de bois morts, sur lesquels se produit le miracle que les morts ressuscitent et commencent à marcher et à bouger. *L'aspect le plus important pour nous ... éclairage anthroposophique pertinent du problème résolu du mouvement est le suivant : 'Nous vivons avec notre Je la participation à nos mouvements'*". (Correspondance, p. 107)

Il est impossible de comprendre le christianisme si l'on ne se rend pas compte qu'à l'époque où se sont déroulés les événements de Palestine, le genre humain était arrivé, à travers la terre, là où cette désintégration du corps physique avait atteint son point culminant, et où, précisément pour cette raison, il y avait un danger pour l'ensemble du développement de l'humanité que la conscience-Je, la véritable conquête du développement terrestre, se perde". Le cœur de la pensée de Ballmer est orienté



vers la résurrection du corps, qui est donné aux humains comme un provisoire divin, jusqu'à leur mort respective. La résurrection du fantôme de sa décomposition d'origine luciférienne conditionne le corps en tant qu'instance suprême, en tant que Dieu. Par l'incarnation du Christ, le Verbe se fait chair. "Le Logos, qui à l'origine [avant l'époque grecque] n'était considéré que comme l'union avec le Dieu Père, a été considéré de telle sorte qu'il a dans une certaine mesure pleinement trouvé sa maison dans l'humain, que l'humain peut le chercher en lui-même. Le mystère du Golgotha est venu à la rencontre de cette disposition de l'humain. En fait, Dieu le Père ne pouvait jamais être pensé sous une forme humaine ; Dieu le Père devait être pensé de manière purement spirituelle. Le Christ, le Fils de Dieu, a été pensé comme humain-divin". Dans ses dieux représentés sous forme humaine, la Grèce posait au cosmos la question suivante : "Le dieu peut-il devenir humain ? - Et le cosmos répondit :

"Le Dieu peut devenir humain - en laissant se produire le mystère du Golgotha". ⁽³⁶⁹⁾

Dans l'excellent livre "Golgotha" de Hans Gsänger, on trouve une description de l'ambiance de l'époque grecque : "[Les humains] sentaient qu'ils entraient de plus en plus fortement dans le corps, que par là leur **conscience-Je** s'illuminait et que l'ancienne clairvoyance s'atténuait. Puis ils ont dû constater avec effroi que ce même corps physique était de plus en plus menacé. Lorsque les Grecs ont représenté plastiquement le corps comme l'enveloppe des dieux, la structure spirituelle de cette enveloppe des dieux était en train de s'effriter. Et l'on attendait avec impatience le 'guérisseur'. Car l'entrée du Christ dans

368 11 octobre 1911, Karlsruhe, *Von Jesus zu Christus (De Jésus au Christ)*, GA 131, p. 146, également la citation suivante

369 18 février 1923, Dornach, GA 221, p. 131

361

le fantôme parcouru par Lucifer d'un humain devait apporter le salut/sauvetage. Quelles ont été les conséquences de cette entrée ? Dans cette question, le but de l'évolution de la Terre est touché. Car l'acte du Christ n'était pas un enseignement, il était une réalité. - La réponse à cette question résout en même temps l'énigme de la résurrection : *le corps de résurrection est le fantôme reconstitué par le Christ. ... Par cet acte de guérison, la conscience-Je de l'humain est en même temps sauvée*. Les Rose-Croix ont exprimé cela dans un sceau : un cercle sur lequel est inscrite une croix. Trois cases sont attribuées aux trois logoï, la quatrième à Jésus-Christ. Simplement et comme une évidence, on peut lire en dessous : humain". ⁽³⁷⁰⁾

La polémique de Ballmer contre la "pauvre âme" (et la croyance en sa réincarnation) se comprend dans ce contexte : "Le disciple de l'anthroposophie se résigne à ne pas savoir d'abord plus de son vrai Je que de sa mort. Il ne peut oser les notions d'"âme" et de 'Je' qu'en croyant à la résurrection d'un crucifié, âme et corps ressuscité sont pour lui la même chose". (Correspondance, p. 55 / 56) - La résurrection ne vaut pour les humains individuels que dans la mesure où ils sont des exemplaires du type ou du fantôme, des variations de l'humain originel. (Ballmer comprend la science de l'esprit comme une telle résurrection : "Qui est donc le Christ ? Le Christ est cette partie de l'humain originel - en tant qu'humain originel lui-même - qui, en tant que Christ-Jésus, a offert le CORPS particulier à l'évolution du monde, d'où jaillit l'élan de résur-



rection dont l'humain originel a besoin s'il voulait identifier au XXe siècle le CORPS de l'humain comme le CONCEPT. L'humain originel agit comme le Christ lui-même".
(371)

La lettre de Ballmer du 26 février 1953 à Kienle est intitulée "Qu'est-ce que la volonté", elle se rattache directement à la note 44 (recueil p. 210) de son travail, l'idée que la "volonté empiète sur l'organisme physique". Parallèlement à la théorie de la volonté motrice cérébrale de Du BoisReymond, Schopenhauer a développé l'idée de la volonté *qui dépasse/saisi par dessus*. Steiner :

"Ainsi, pour lui, l'humain n'est certes pas situé avec sa pleine conscience de soi dans les origines du monde, mais il l'est avec une partie de celle-ci, avec la volonté".

Cette phrase de Steiner tirée du livre "Rätsel der Philosophie (Énigmes de la philosophie)" contient à son tour en germe toute la polémique ultérieure contre la théorie des machines. Si la "machine-corps" est reconnue comme manifestation de l'origine divine du monde (du Christ en tant qu'interpénétration du Père et du FilsLogos), alors elle (et non les corps visibles, les remplissages du fantôme) doit aussi être considérée comme productrice de la conscience normale. C'est ainsi que l'on peut expliquer pourquoi les humains peuvent se mouvoir de manière ciblée pendant le sommeil.

() Hans Gsänger, *Golgotha*, éditions die Kommenden 1966

(371) K. B., *Deutsche Physik von einem Schweizer (Physique allemande d'un suisse)*, Ed. LGC, p. 175

362

La transe profonde du somnambule

Que nous marchions, que nous saisissons, que nous puissions absolument faire quelque chose dans l'espace, est une activité magique-somnambule chez chaque humain.

La représentation *mémorisée* du mouvement est suivie de la représentation, la perception du mouvement

L'âme observe une fois la réalité extérieure - de l'autre côté, le jeu du mécanisme nerveux propre

Dans la correspondance, l'antagoniste de l' "automoteur" de Weizsäcker est le *somnambule*. Schopenhauer voyait dans le phénomène du sommeil la preuve de la priorité de la Volonté créatrice sur tout état de veille. L'automoteur/soimoteur de Weizsäcker est un objet d'étude beaucoup trop chargé psychologiquement, moins pertinent que le somnambule ou l'*amibe*, qui ne dispose pas d'un système nerveux développé, mais qui se déplace tout de même de manière sensée. (La fourmilière, les colonies d'abeilles ou les essaims d'oiseaux, par exemple, pourraient aussi servir d'objets d'étude si l'on considère ces formations comme des organismes globaux en mouvement). Le somnambule montre clairement qu'il y a dans le mouvement humain un effet magique, une intervention directe de l'esprit dans les mouvements corporels. Qui est le sujet



pensant des mouvements des amibes et des somnambules, qui entrent mal en ligne de compte comme "soimoteurs" ? Ballmer fait remarquer à Poppelbaum, p. 19 (correspondance) : "Le sujet des mouvements est partout le Christ, l' "humain macrocosmique". Il est dit à ce sujet de manière lapidaire : "Il est justement besoin de temps et de patience pour s'habituer à de telles représentations".

Les somnambules sont capables d'effectuer des actions très complexes (jusqu'à faire du vélo) - en l'absence totale de conscience de soi. *Aucun sujet personnel* n'est responsable des actes volontaires du somnambule. Cela démontre l'insuffisance manifeste de toutes les théories, du "double aspect du Je" aux "impulsions d'orientation que nous envoyons pour savoir ce qu'il en est de la musculature dont nous aurons bientôt besoin". Le somnambule "sans conscience" s'avère être l'objet d'étude le plus infailible, car l'humain de l'époque actuelle n'est rien de moins qu'un somnambule et un somnambule-acteur en ce qui concerne ses mouvements, même lorsqu'il est conscient. L'humain actuel n'a que des représentations (perceptions) de ses mouvements. Il n'est pas identique à ses mouvements, il n'est pas le magicien et le remueur de monde des "forces physiques", ou un être doué d'intuition spirituel-scientifique, il est impliqué dans la magie, elle lui est donnée. Sa perception de soi se fonde/construit sur le fait que certaines intentions et représentations sont accompagnées de certains mouvements, ou aussi inversement - et ce : "dès l'enfance". Si la magie du corps n'obéissait pas plus ou moins à ses intentions, aucune conscience personnelle ne pourrait se développer. Celle-ci est constituée du trésor de souvenirs au représenter, sentir, bouger "intentionnel", - à la "vie" de la dite personne "propre".

En ce qui concerne le somnambulisme, il est dit dès 1904 dans la conférence "Theosophie und somnambulisme" ⁽³⁷²⁾ :

Nous devons nous demander : de tels phénomènes sont-ils vraiment quelque chose de tout à fait anormal, qui n'a pas du tout de

372 GA 52, conférence du 7 mars 1904

363

similitudes avec les autres phénomènes de la vie ordinaire ? Mais alors peut-être la conception qui voit dans de tels phénomènes simplement des anomalies pourrait-elle prendre place ; alors la conception de nos médecins pourrait prendre place, et nous ne pourrions pas obtenir un éclaircissement particulier grâce à eux".

La question rigoureuse face à ce précepte anthroposophique est la suivante : comment la conscience de veille (envisagée plus haut comme "médium" de l'organisation-Je supérieure) est-elle en mesure d'influencer les mouvements somnambuliques du corps ? Comment les représentations de mouvements, les intentions de mouvements deviennent-elles des mouvements perceptibles ? Comment le stade atavique de l'automate somnambulique se transforme-t-il en humain contemporain conscient, en "soi-moteur" présumé ? (Par analogie, la même question s'applique au stade de la petite enfance de chaque être humain : Comment le **mouvement intentionnel** de l'adulte se développe-t-il à partir du piétinement chaotique du bébé, ou encore : comment la parole se développe-t-elle à partir des babillages et des cris "inarticulés") ?



Réponse : parce que la conscience de veille a lieu à l'intérieur du monde de l'esprit-âme suprasensible, de la "conscience-soi active " (voir ci-dessus), dont la partie manifeste est le corps (prétendument "biologique") à puissance d'esprit. Formulé autrement : les Meier et les Müller sont "branchés/connectés" sur le monde perceptif somnambulique de leurs corps. Les somnambules quotidiens (divinement soi-mouvants), les nombreux corps humains, obéissent aux représentations d'action de la conscience-miroir (prétendument libre) aux noms civils de Müller, Meier, qui se croient en possession de "leur" corps. Leur vigilance est - et pas seulement en ce qui concerne les membres supérieurs de l'être - limitée, relative, provisoire. Steiner décrit l'état de transe somnambulique que le "médium" classique peut provoquer avec intention :

"Et si nous pouvions étudier la nature, si nous pouvions formellement déverser notre esprit sur la nature, de sorte que nous pourrions percevoir à l'extérieur dans la nature, alors nous percevrions la nature non pas comme un produit du hasard, mais comme le résultat d'une sagesse infinie. Imaginez qu'au lieu que l'intellect calculeur perçoive les impressions du monde extérieur à travers les portes des sens et ne puisse que réfléchir sur ce qu'il perçoit de l'extérieur, imaginez qu'au lieu d'avoir des sens, l'intellect/la raison analytique soit en quelque sorte répandue sur toute la nature, que vous ne perceviez pas les effets des choses sur nos sens, mais l'essence même des choses, alors vous vous tiendriez dans la sagesse de la nature, alors vous feriez partie de la nature sage. C'est ce que l'on obtient effectivement lorsque notre conscience diurne, lorsque notre conscience de veille est désactivée. C'est ce que l'on obtient chez les somnambules, ce que j'ai pour ainsi dire suggéré maintenant. J'ai dit que l'on pourrait penser que notre raison analytique pousserait notre conscience hors de notre cerveau et que la sagesse de la nature s'imposerait dans toutes ses activités et dans tous ses faits. Le fait que nous ayons une conscience diurne aussi claire et éveillée a pour effet de nous isoler du reste de la nature ; cela a pour effet que nous devons recevoir les impressions de la nature par les portes de nos sens. ... C'est dans de telles conditions que se trouvent les personnalités somnambuliques, et nous devons donc être conscients du fait que, lorsqu'un état somnambulique se produit, l'humain se trouve pour ainsi dire dans une relation plus proche, plus immédiate avec le reste de la nature. C'est ainsi, pour reprendre une belle expression du penseur allemand Jung Stilling, qui, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, a décrit la relation entre le corps et l'esprit. Au début du XXe siècle, il a merveilleusement caractérisé ce rapport : 'Lorsque le soleil de la conscience diurne se couche, les étoiles brillent dans la conscience somnambulique !'

364

Mais nous devons maintenant nous demander si nous pouvons nous fier à ces apparitions qui se produisent pendant l'état somnambulique. Ce sont de véritables apparitions, c'est d'une réalité qu'il s'agit, mais cette réalité nous parvient à l'exclusion de l'organe que l'humain a progressivement développé pour pouvoir s'orienter dans le monde, à l'exclusion de sa conscience diurne claire. C'est ainsi qu'est réellement provoqué en l'humain un état qui lui révèle quelque chose qui, autrement, resterait caché, mais qui le pousse lui-même à descendre d'un niveau qu'il a déjà atteint. ... *Lorsque l'humain a commencé par être un désir de l'entité divine, il était en général dans une sorte de transe profonde. ...* ⁽³⁷³⁾

Que peut donc apporter le somnambule à la question des nerfs ? - Nous tous, les



Meier et les Müller, nous sommes encore aujourd'hui en transe. Meier et Müller sont toujours somnambules en ce qui concerne la croissance de leur corps, leur métabolisme, le mouvement de leurs membres, leur prétendu mouvement propre : ce sont toutes des perceptions extérieures d'un événement corporel. *Qu'est-ce qui est vraiment "propre" aux humains ? -*

« Que se passe-t-il lorsqu'un humain veut quelque chose ? Supposons qu'il marche, qu'il soit en mouvement. On dit alors - c'est ce que pense un tel chercheur - que le mouvement, la marche, naît de sa volonté. Mais en général, qu'est-ce qui est là ? Il n'y a rien d'autre que la représentation du mouvement. Je me représente en quelque sorte ce que cela sera lorsque je me déplacerai dans l'espace, et ensuite il ne se passe rien d'autre que je me vois ou me sens moi-même, c'est-à-dire que je perçois mon mouvement. La représentation *mémorisée* du mouvement est suivie de la représentation, de la perception du mouvement.... » ⁽³⁷⁴⁾

Comment cela se passe-t-il lorsque les Meier et Müller représentent ? Encore une fois : "à la représentation remémorée succède la représentation, la perception du mouvement ; on ne trouve nulle part une volonté [à l'intérieur de cette représentation !]". Ici, la perception et la représentation du mouvement sont réunies. Cette perception ou représentation suit la représentation *mémorisée* du mouvement.

Pour être précis, ce ne sont même pas les Meier et les Müller qui pensent et représentent, ils *perçoivent* plutôt les représentations. Des processus ont lieu dans les nerfs et le cerveau, qui prennent la place des impressions du monde extérieur (thèse de Bologne) :

"Cela ne vient généralement pas clairement à la conscience. Mais si l'historien de l'esprit s'élève à ce qu'il appelle des représentations imaginatives, il reconnaît que cela reste, j'aimerais dire, à puissance de rêve, mais que c'est quand même ainsi que l'humain, dans le représenter laisser à lui-même, saisit son jeu intérieur dans le cerveau et le système nerveux, comme il saisit sinon le monde extérieur. En renforçant la vie de l'âme par des méditations telles que celles que j'ai décrites, on peut reconnaître que *l'on n'est pas différent face à ce monde intérieur que face au monde extérieur des sens ; seulement que dans le monde extérieur des sens, l'impression qui vient de l'extérieur est forte, et l'on en arrive ainsi au jugement : le monde extérieur fait une impression ; tandis que ce qui vient de l'intérieur de la vie corporelle ne s'impose pas ainsi, malgré le fait que ce soit un jeu merveilleux de processus matériels, que l'on a donc l'impression que les représentations jouent d'elles-mêmes* [Meier et Müller croient eux-mêmes représenter, penser]. ... L'âme, en pénétrant le corps, contemple une fois la réalité extérieure ; *l'âme contemple de l'autre côté le jeu de son propre mécanisme nerveux.* ⁽³⁷⁵⁾

(373) Ibid., GA 52, p. 28 s.

(374) Berlin, 15 mars 1917, GA 66, *Esprit et matière, vie et mort*, p. 118

(375) Ibid., p. 128

365

Les Meier et Müller ne sont cependant pas des somnambules normaux, mais des somnambules "avancés", parce que l'impression (l'illusion nécessaire) de l'être soi-même, de se mouvoir soi-même, s'est installée sur (ou mieux comme) événement corporel. Les somnambules complets du début ne sont certes pas encore devenus de



véritables somnambules éveillés, mais ils sont au moins des représentants éveillés et des soi-éprouveurs, *en ce qu'ils perçoivent leur propre mécanisme nerveux*, ce que ne fait pas le somnambule normal. Dans le cadre de l'état de transe avancé ou modifié, les corps agissent toujours de manière "magique-somnambulique", mais de manière nouvelle, conformément aux représentations des humains de représentation "éveillés de jour". Dans le système nerveux (rompu), il y a de la place pour la conscience "soi" germinale (des âmes ou des "humains-esprits"). Les "humains" sont toujours après comme avant plus souhaits ("de l'entité divine") que réalités, ils sont toujours après comme avant dans une transe partielle. Au lieu de véritables "soi", c'est encore l'"entité divine", l'humain générique, le se reproduisant qui est ses mouvements. IL SE meut comme les "corps d'incarnation" pleins de sagesse et spéculaires, qui ont deux fonctions : a) produire de la conscience de soi, et b) agir en vue de l'éducation des humains-esprits "à pensée de souhait", en tant que "karma".

Le somnambulisme est un état normal dans la mesure où chaque être humain est un "médium". Dans l'une des dernières conférences de Steiner, à Torquay, cela est clairement exprimé :

"À nouveau, l'être médium, l'être somnambule est un état normal, quand il est justement normal ; *car que nous marchons, que nous saisissons, que nous pouvons absolument faire quelque chose dans l'espace, c'est donc chez chaque humain un accomplissement magique et somnambule*. Mais à cela n'est pas permis de monter dans le corps éthérique, cela doit seulement rester dans le corps physique. Ce qui est normal passe absolument dans ce qui est anormal. Vous voyez, c'est ainsi que le rêveur/révant est tout à fait en soi la dedans, le médium et les somnambules tout à fait à l'extérieur de soi, et nous avons en quelque sorte comme des automates le corps physique et le corps éthérique de l'humain devant nous dans le médium et dans les somnambules, et nous pouvons agir sur eux parce qu'ils ne sont pas alimentés par le propre Je et par le propre corps astral. Et par cela, de même qu'un monde spirituel intérieur est produit chez des rêveurs, une liaison avec le monde naturel extérieur est produite chez les somnambules et chez le médium, avec le monde du façonnement, avec le monde de l'apparition des images, avec tout ce qui est visuel/regardable/contemplable, ce qui est spatial, ce qui est temporel". ⁽³⁷⁶⁾

La pensée est un royaume minéral en devenir

Tandis que l'on est donc poussé vers dedans dans la pensée par le rapport du Je à la partie minéralisée de l'organisme humain, on est poussé vers dehors dans le vouloir, tout de suite comme dans le sommeil.

Personne ne comprend le vouloir s'il ne saisit pas l'humain comme un être cosmique.

C'est par des forces qui me sont extérieures que je me meus.

Pour la médiation entre la conscience de participant (de Meier et Müller) et les corps d'incarnation à puissance de Dieu (la "conscience de soi active"), la "causalité" n'est pas un concept approprié. La motricité" causale-neuronale n'est pas une alternative



Ballmer propose d'envisager un concept élargi de "synchronicité" - dans le sens de la simultanéité de la cause (représentation de l'action) et de l'effet (mouvement). Car : la conscience de participant n'est pas "en dehors" des événements mondiaux. Dans la perception sensorielle (n'oublions pas le sens de la pensée ou conceptuel), le monde se perçoit lui-même, y compris/inclusivement son propre mouvement "actif", selon le principe : "Le monde est Dieu". Dans la nuit de la transe somnambulique brillent et agissent les "étoiles", la sagesse de la force divine originelle, qui doit nécessairement être supplantée par la lumière solaire de la conscience diurne bien éveillée. Les humains sont des somnambules avancés - leurs mouvements sont, à bien y regarder, rarement accompagnés de représentations exactes, les mouvements sont en grande partie des "processus bien rodés", comme on peut l'observer dans la parole, dans le mouvement de la parole. On a tendance à oublier ce fait lorsque l'attention se tourne explicitement vers le "soi-mouvement". A l'âge du bébé, l'être humain n'a tout d'abord *vraiment aucune* représentation d'action, car c'est seulement au corps "en train de dormir" que le petit enfant apprend à marcher, puis à parler, puis à représenter / penser. Les représentations sont toujours "secondaires", sont des souvenirs ; les représentations d'action proviennent de souvenirs d'événements corporels "propres". (Voir également la correspondance, p. 69 : "Lorsque R. ST. dit que ce qui est perçu à l'aide des prétendus nerfs "moteurs" "sert à contrôler le mouvement" (Psychosophie, p. 81), on peut illustrer ce qui entre en ligne de compte par l'analogie : "La conscience sert à contrôler l'action", ce qui signifie, comme on le sait, dans l'esprit de Rudolf Steiner, que la conscience s'éveille *après l'acte accompli*. Il n'y a pas de conscience directrice prévoyante au sens de l'éthique réactionnaire ; à la place de l'hypothèse dilettante d'une conscience prévoyante, on trouve dans la 'philosophie de la liberté' la 'fantaisie morale'".

Encore une fois :

"Lorsque l'humain commença d'abord comme un désir de l'entité divine, il était en général dans une sorte de transe profonde". ⁽³⁷⁷⁾

La divinité qui crée en "désirant/souhaitant", la "soi-conscience active", l'humain générique transcendant "subsistant" est à la fois générale et individuelle :

- 1.) *générale* en tant qu'entité divine construisant d'abord de manière *évolutive*, mais ensuite séparant de manière *dévolutive*, mourant, détruisant la matière (système nerveux-osseux, pôle minéral) -
- 2.) *individuelle*, en tant qu'humain-esprit construisant la substance (les humains-esprits sont pour ainsi dire les désirs "jusqu'au bout pensés" de l' "entité divine", de l'humain générique), qui est le vouloir construisant selon la mesure d'une vie corporelle passée, qui "*pass*e" en tant que vouloir de la subsistance (cosmique) dans l'existence terrestre (système musculo-sanguin, pôle thermique).

La sécrétion, l'excrétion de matière par la forme originelle a lieu de deux façons : 1.) comme excrétion de substances nouvellement construites par le corps (à partir d'un certain point de la transformation de substance propre au corps) vers l'extérieur, dans la digestion et la desquamation, etc. et 2.) comme sécrétion vers l'intérieur ; la



matière secrétée est formée en système nerveux, par les forces formatrices ou le corps éthérique. L'organisation-Je "dessine" des figures dans la matière minéralisée "la plus fine" :

"... c'est ce qui est à la base de la pensée en tant que matière. ... C'est la description plus exacte de ce que j'ai souvent caractérisé de manière abstraite lorsque j'ai dit : en pensant, nous mourons continuellement. Ce qui meurt en nous, ce qui s'élève hors de la vie, ce qui se minéralise, c'est ce avec quoi le Je dessine en nous, et avec lequel le Je dessine effectivement la somme de nos pensées. C'est une action et un tissage du Je dans le règne minéral, dans ce règne minéral qui naît/devient d'abord en nous, que nous avons comme notre pensée. ... C'est donc tout de suite ce que nous

377 GA 52, p. 28 s.

367

connaissions comme l'éveil de la conscience ordinaire, cela repose sur ce dessiner intérieur avec les matières minéralisées en nous". ⁽³⁷⁸⁾

(Cf. le passage de la citation ci-dessus : "le monde extérieur fait impression ; tandis que ce qui vient de l'intérieur de la vie corporelle ne s'impose pas ainsi, malgré le fait que ce soit un jeu merveilleux de processus matériels, que l'on a donc l'impression : les représentations jouent d'elles-mêmes. ... L'âme, en pénétrant le corps, contemple une fois la réalité extérieure ; de l'autre côté, l'âme contemple le jeu de son propre mécanisme nerveux".

"Si nous considérons de l'autre côté ces processus vitaux/de vie dans lesquels se trouvent justement les substances non minéralisées, celles qui se trouvent dans le processus vivant, nous arrivons alors, j'aimerais dire, à la matérialité des effets de la volonté. Dans le sommeil, le Je est en effet hors du corps physique. Dans la volonté, le Je est hors de certains endroits de notre organisme. C'est le cas parce qu'à certains moments, rien ne se minéralise à cet endroit, mais tout y vit. C'est à partir de ces endroits de notre organisme où tout est vivant, où rien de minéralisé ne se détache ou ne se sépare à un moment donné, que se déploient les impulsions de la volonté. Mais c'est là que le Je est expulsé. Le Je est attiré dans le minéral. Il peut manipuler le minéral ; il ne peut pas manipuler ce qui est vivant. Il en est expulsé, comme la nuit, lorsque nous dormons, ce Je est expulsé de tout le corps physique. Or, le Je est alors hors du corps. Par la minéralisation, le Je est expulsé dans le corps. Par la vitalisation, le Je est expulsé de certaines parties du corps. *Il est alors tout de suite à l'extérieur de ces parties, tout comme il est à l'extérieur du corps physique pendant le sommeil.* Et nous pouvons donc dire que lors d'un exercice de la volonté, des parties du Je se trouvent toujours en dehors des lieux du corps physique auxquels elles sont en fait attribuées. Et où sont alors ces parties du Je qui se trouvent en dehors des parties du corps physique qui leur correspondent ? Eh bien, elles sont justement à l'extérieur, dans le reste de l'espace. *Elles sont intégrées dans les forces qui tissent cet espace.* En exerçant notre volonté, nous sommes, avec une partie de notre Je, en dehors de nous. Nous nous incorporons des forces qui sont placées dans le monde. Lorsque je bouge un bras, je ne le bouge pas par quelque chose qui prend sa source à l'intérieur de l'organisme, mais par une force *qui est extérieure à mon bras* et dans laquelle le Je entre en étant expulsé de certains endroits de mon bras. *Dans le vouloir, je viens en dehors de mon corps, et c'est par des forces qui sont en dehors du mien que je me meus.* On ne soulève pas la jambe *par des forces qui sont à l'intérieur, mais on*



soulève la jambe par des forces qui agissent effectivement de l'extérieur ; de même pour le bras. Ainsi, alors que dans la pensée on est poussé vers l'intérieur par le rapport du Je à la partie minéralisée de l'organisme humain, dans le vouloir on est poussé vers l'extérieur exactement comme dans le sommeil. Et personne ne comprend le vouloir s'il ne saisit pas l'humain comme un être cosmique, s'il ne sort pas des limites du corps humain, s'il ne sait pas qu'en voulant, l'humain s'intègre/s'enarticule des forces extérieures à son corps. Nous nous immergeons dans le monde, nous nous abandonnons au monde en voulant. De sorte que nous pouvons dire : Le phénomène matériel qui accompagne la pensée est un processus minéral en nous, un dessiner du Je dans des parties minéralisées de l'organisme humain. Le vouloir en nous représente une vitalisation, une expansion du Je, une intégration/un enmembrement

378 23 décembre 1921, GA 209, p. 126 s.

368

du Je dans le monde extérieur spirituel, et une action sur le corps à partir du Je, dedans depuis le monde extérieur spirituel. ...Si nous voulons schématiser le rapport entre la pensée et la volonté, nous devons le faire de la manière suivante. Vous voyez, on peut tout à fait faire le chemin de l'introspection de la vie de l'âme au corrélat physique de cette vie de l'âme, sans être tenté de tomber dans le matérialisme de manière unilatérale. On apprend à reconnaître ce qui se déroule matériellement dans la pensée et dans la volonté. Mais on ne perd jamais le Je en reconnaissant comment le Je devient intérieurement actif avec l'inorganique dans la pensée, et en reconnaissant de l'autre côté comment le Je est poussé/propulsé dans l'esprit par la vitalisation organique dans le corps. En étant poussé hors du corps, le Je est mis en contact avec les forces du cosmos, et c'est à partir de la partie spirituelle du cosmos, donc de l'extérieur, que le Je déploie le vouloir.

Par cela le matérialisme est justifié d'un côté et, de l'autre côté, il est en même temps surmonté. Il y a toujours dilettantisme lorsqu'on se contente de purement combattre le matérialisme".

Depuis la partie spirituelle du cosmos, c'est-à-dire depuis "en dehors" dedans, le Je déploie le vouloir

Le cosmo-spirituel s'expérimente en se créant lui-même, en ce que l'humain veut

Le monde personnel, en tant qu'âme de sensibilité, se manifeste de manière individualisée dans les gens humains.

Le "double aspect du Je" de W. Schad et l'âme de sensibilité

L'erreur des interprétations de Steiner consiste à confondre le Je avec la "représentation-Je" courante. L' "action sur le corps à partir du Je, à partir du monde extérieur spirituel, avec les forces du cosmos" est un postulat fantastique pour le scientifique



de la cognition, un "monde extérieur spirituel" n'est pas plus discutable que les "forces du cosmos", que le Dieu de Malebranche, que les trois hiérarchies de Steiner, que la "forme originelle" protoplastique de Dacqué ou que le mort subsistant de Ballmer, le "Franz Kunz". - Si l'éditeur Schad en arrive au "double aspect du Je", cela pourrait avoir un sens si ce "Je" n'est pas présumé abstracto-ontologiquement ou localisé dans des "sphères cosmiques", mais s'il est envisagé comme intuition, c'est-à-dire comme soi-reconnaissance du monde, *comme événement du monde*, comme identité personnelle. Reconnaître l'événement cosmique terrestre par intuition signifie : être l'événement. En termes philosophiques : l'idée et la volonté ne font qu'un, non pas au sein d'un "dieu" de l'au-delà, mais en tant que conscience d'un être humain concret et individuel. On peut dire de ce Je qu'il œuvre dans différents "aspects", degrés de conscience, dans le triple "aspect" du dormir, rêver et représenter. Les explications de Steiner peuvent être comprises à partir de ce "Je" et de son image/décalque physiologique dans l'organisme. Interpréter la polarité des nerfs et du système métabolique comme un "double aspect" au sens spatial, comme une relation centre-périphérie du Je, est un isotope *dématérialisé* de la nature triarticulée corps-âme-esprit de la totalité de l'être humain.

369

Ce que Schad devrait en fait penser avec sa mention de Ballmer, lorsqu'il le présente comme l'auteur d'une "indication" décisive, ce sont les deux "aspects" suivants :

a) l'organisme humain (et animal) est à forme de monde, la relation "magico-somnambule" de l'organisme-Je le saisit au réveil dans la conscience diurne, l'activité nerveuse proprement dite consiste à paralyser la pensée vivante en pensée morte.

b) Une partie du Je vit en tant qu'*âme de sensation*, celle-ci dépasse l'organisme individuel et est en même temps monde extérieur, elle est active à l'état de veille. Dans "L'adieu au problème corps-âme", la définition de "l'âme de sensibilité" est abordée :

"Qu'on se représente l'humain recevant des impressions de tous les côtés. On doit en même temps se le penser dans toutes les directions d'où il reçoit ces impressions, comme la source de l'activité désignée [pensé : l'activité "par laquelle la sensation devient un fait", K. B.]. De tous côtés, les sensations répondent aux impressions. Cette source d'activité doit s'appeler l'âme de la sensation'.

Je ne suis pas sûr que cette définition ait déjà été lue plus souvent de manière exacte et sérieuse, comme elle figure dans le livre depuis 1904. ⁽³⁷⁹⁾ La lecture de la définition n'est pas une facile. Par 'source d'activité', j'ai inévitablement à comprendre le d'où/l'origine de mes sensations, et ce d'où coïncide avec les choses et les processus du monde extérieur. La définition dit donc : l'organisateur des perceptions extérieures et celui qui reçoit les impressions sont un. La définition contient en outre : après qu'aussi bien Ernst Mach que Rudolf Steiner (Steiner dans les commentaires sur la recherche sur la nature de Goethe depuis 1882) aient statué que la nature sensible se compose en dernière instance de sensations - en supposant une multitude de sujets de l'activité perceptive -, c'est maintenant le monde lui-même qui apparaît comme le sujet originaire et singulier dans la définition de l' "âme de sensibilité" théosophique. *Le monde est l'âme sensible. Le monde personnel en tant qu'âme de sensibilité se manifeste de manière individualisée chez les êtres humains, et sous certaines conditions, chez les animaux. L'activité de l'âme sensible universelle reste inconsciente en tant que telle dans ses*



individuations humano-animales. L'âme sensible universelle personnelle se met à la disposition des humains et des animaux afin que la nature ne soit pas privée d'âme. - C'est là maintenant - après le 'tournant copernicien' de Kant - le tournant théosophique du monde. N'est-ce pas et n'est-ce pas depuis toujours un impensé impossible que le sujet de la connaissance quotidienne du monde par les humains puisse être autre que le monde lui-même ? C'est sur cette question que l'Orient d'obédience théosophique se sépare de l'étroitesse d'esprit 'chrétienne' de l'Occident. Quelle absurdité de s'imaginer que l'on peut savoir quelque chose du monde si le monde lui-même ne se connaît pas en nous ! Quelle aberration de la part de Kant de tirer de l'arrogante autosatisfaction d' 'âmes' occidentales mal élevées la conclusion que c'est la 'capacité de connaissance' de telles 'âmes' qui rend le monde inconnaissable. ... Il est difficile d'envisager pourquoi le concept théosophique de l'âme sensible/de sensation ne doit pas être pris en compte par ceux qui y sont prédestinés. Pour de nombreuses raisons - par exemple pour des raisons liées à la physique la plus moderne - il est devenu inévitable de respecter le monde comme le sujet de toute connaissance humaine". ⁽³⁸⁰⁾

(379) Rudolf Steiner : *Théosophie*. Citation au début du chapitre 1, section IV "Corps, âme et esprit".

(380) *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au 'problème corps-âme', 2e édition, Ed. LGC 1997, p. 35 s

370

Le "Je périphérique" *grandi avec le monde* du système psychologique de W. Schad, défigure l' "indication" de Ballmer, qui appelle par son vrai nom le sujet originaire et singulier de l'âme de la sensibilité : c'est *le monde personnel*. Rien de moins que cette contradiction réelle : le monde en tant que personne. Pour que "la nature ne soit pas sans âme, elle se met à la disposition des humains". Cette âme n'est pas "grandie dans le/avec le/au monde", elle *e s t* le monde lui-même. Schad se sert d'une compréhension "psychologique" traditionnelle du Je lorsqu'il propage la "fusion/soudeure" avec le monde, le "contact avec le monde". - Le "Je périphérique" postulé par Schad peut être aussi "grandi se soudant avec le monde" que possible, il ne parviendra pas à atteindre le plus important : la perception sensorielle, l' "âme sensible/de sensibilité". Le postulat transcendant n'est pas à la hauteur de l' "âme sensitive", car l'"âme sensitive" et le "corps sensitif" astral sont *la base de toute perception sensorielle par excellence*. Parce que le "Je périphérique" de Schad "aspecte", projette une représentation-Je objective, il doit rester un fantôme postulé. Si le Créateur divin et humain ne se mettait pas à disposition sous une forme personnelle à l'intérieur de son monde en tant que perceveur et animateur/mouveur/agitateur, en tant qu' "âme", il ne pourrait y avoir le drame de l' "évolution de l'humanité". Conformément à la conférence de Bologne, le Je est "dehors, parmi les choses perçues", le Je *e s t* le "rouge de la rose", le Je *e s t* le monde étalé. Aux ouvriers du Goetheanum, Steiner explique ce fait incroyable :

"nous participons à la vie parce qu'en fait nous sommes tout ensemble, ce qui est dans le monde". ⁽³⁸¹⁾

(Insertion : On sent que Steiner tenait les "ouvriers" en haute estime en tant qu'auditeurs à la précision détaillée et à l'exhaustivité avec laquelle les différents sens ont été expliqués dans plusieurs conférences. De plus, il pouvait s'exprimer ouvertement devant ce public sur l'évaluation des sciences académiques :



"C'est ce que je dois toujours souligner, parce que l'autorité de la science est si forte aujourd'hui. Si quelqu'un veut savoir quelque chose, il va voir un soi-disant spécialiste scientifique, parce que c'est ainsi que cela se passe. Les gens ne savent pas par quel biais ces personnes deviennent des 'spécialistes', et qu'on peut être le plus grand des idiots tout en étant un 'spécialiste' avec des certificats et ainsi de suite. Ce sont des choses qui doivent être connues correctement, et c'est pourquoi il est important de bien comprendre les choses à partir de la base, de leur fondement. Car les toutes premières phrases que l'on enseigne aujourd'hui aux jeunes enfants à l'école - pas directement, mais indirectement - sont en fait le plus souvent un chou ! Des choses qui sont aujourd'hui considérées comme allant de soi sont en effet un chou". ⁽³⁸²⁾ (ndt en français nous avons l'expression : être envoyé dans les choux)

- Le 9 septembre 1924, Steiner explique aux prêtres présents son appréciation du public ouvrier, à l'exemple de "l'appareil intelligent", de la faculté d'aperception :

"Avant de partir pour mon dernier voyage en Angleterre, voici ce qui s'est passé ici. Vous savez peut-être que, lorsque je suis à Dornach, je donne chaque semaine aux ouvriers de ce chantier, pendant les heures de travail, une ou deux heures pendant lesquelles je leur parle de choses de science de la nature et de science de l'esprit. Comme cela est très apprécié de la compagnie des ouvriers, je fais en sorte que les ouvriers me donnent le sujet. Les ouvriers aiment bien pouvoir donner eux-mêmes le sujet, et ils désirent savoir de moi des choses telles qu'elles sont possibles dans la vie de l'esprit actuelle. Cela fait déjà partie de ce pour quoi les prêtres doivent aussi avoir une pleine compréhension.

(381) Dornach, 20 septembre 1922, GA 348, p. 127

(382) Dornach, 5 janvier 1923, GA 348, p. 192.

371

Avant de faire le voyage en Angleterre, je suis arrivé dans l'heure et un ouvrier avait préparé la question : Oui, d'où vient le fait que certaines plantes ont un parfum et d'autres non ? D'où vient le parfum des fleurs ? - Oui, ces ouvriers ont été éduqués par les conférences qui ont lieu depuis longtemps, depuis des années, de telle sorte qu'ils ne se contentent pas d'une explication chimique quelconque et qu'ils ne disent pas : c'est telle ou telle substance qui répand tel ou tel parfum - vous savez comment sont généralement nos explications scientifiques : 'die Armut (la pauvreté)' vient de la 'pauvreté (en français dans le texte)' -, mais les ouvriers réclament de vraies explications.

Eh bien, vous voyez, j'ai dû leur dire ceci - je ne veux ici que répéter brièvement ce que j'ai développé pendant une heure - : tout d'abord, ce qui sent nous renvoie à nos organes sensoriels ; nous percevons le parfum par notre organe olfactif. Mais demandons-nous si nous avons élaboré notre organe olfactif de manière si fine que nous pouvons l'amener jusqu'au chien policier. Vous devrez bien admettre que ce n'est pas tout à fait possible. Au contraire, vous devrez admettre que l'humain a un organe olfactif grossier, pas fin, et que si l'on descend dans la nature, on rencontre des organes olfactifs plus raffinés.

Prenez par exemple le chien, qui a des organes olfactifs si fins qu'il peut devenir chien policier. Si vous regardez le chien, vous verrez que son front recule, il suit les nerfs olfactifs qui se prolongent et qui portent l'odeur dans l'être du chien. *Chez nous, les humains, le front est gonflé. Notre appareil intellectuel est un organe olfactif transformé, en particulier la faculté d'aperception.* Il en ressort déjà que lorsque nous descendons vers les êtres



inférieurs, nous arrivons à des organes olfactifs plus fins.

Or, la science de l'esprit nous apprend qu'un grand nombre de plantes ne sont rien d'autre, dans leur floraison et dans leur développement olfactif, que des organes olfactifs, de véritables organes olfactifs végétaux d'une finesse inouïe. Et que sentent-ils ? Ils sentent l'odeur du monde, qui est toujours présente. Et l'odeur du monde qui émane de Vénus est différente de celle qui émane de Mars ou de Saturne. Par exemple, les odeurs de violette sont l'écho olfactif de ce que la violette perçoit comme l'odeur du monde. De telles plantes odorantes perçoivent, à partir de l'odeur du monde, ce qui vient de Vénus, de Mercure ou de Mars. L'herbe puante, *Ferula assafoetida*, perçoit l'odeur de Saturne et la restitue." (383)

*

Le "Je périphérique" transcendant de Schad est la projection d'une conscience individuelle *représentée* dans le monde extérieur, il ne peut pas être le "Je" (dans les choses du monde) : il ne connaît pas la perception sensorielle humaine, il ne connaît pas non plus sa "nature pensante". (L'âme sensible est de "nature pensante". Les animaux ont un corps sensible qui n'est pas de nature pensante).

Là où Schad décrit un "double aspect" abstrait, Steiner développe une théorie des sens qui part de la vision du "Je" comme noyau du monde se différenciant - conformément à la maxime du dernier chapitre de la première partie de la *Philosophie de la liberté* :

"Dans notre connaissance, il s'agit de questions qui nous sont posées par ce qu'à une sphère de perception conditionnée par le lieu, le temps et l'organisation subjective

383 Dornach, 9 septembre 1924, *Apocalypse und Priesterwirken (Apocalypse et ouvrage de prêtre)*, GA 346, p. 82 s.

372

Dans douze "aspects" (les perceptions se métamorphosant) le Je vit sa création, le Je vit *comme* sa création. Du sens du toucher, du sens de la vie, du sens du mouvement propre jusqu'aux pensées et au sens-Je, le cercle de l'auto-rencontre du Je s'arrondit, qui se préserve *dans son "extérieur/dehors"* en tant que créature humaine et "environnement", qui est le "sens" et le "sensorier/méditer" dans son "extérieur/dehors". Pour cela, le Je a besoin de son corps physique réfléchissant. "Perception" signifie toujours : le même se (re)trouve dans le même. - Pour le goût, l'odorat et le sens de la chaleur, cela signifie :

"... la science ne sait vraiment pas correctement que ce qui goûte est en fait l'humain aqueux, et que ce qui sent est l'humain aérien. La science réfléchit toujours à cela : Les nerfs gustatifs entrent alors dans les réchauffeurs de la langue, et en fait, tout se passe comme si le nerf goûtait ou sentait. Mais c'est une absurdité. *Dans la bouche, l'eau a le goût de l'humain aquatique, et dans le nez, l'air a le goût ou l'air a l'odeur de l'humain aérien. Et lorsque nous percevons le froid ou la chaleur, ceux-ci sont perçus par le petit morceau de chaleur que nous sommes nous-mêmes. C'est directement la chaleur en nous qui perçoit la chaleur extérieure. Et c'est justement la différence entre le sens de la chaleur et les autres sens : c'est la chaleur elle-même qui est sécrétée par tous les organes. En tant qu'êtres humains, nous avons un peu de chaleur en nous, et cette chaleur perçoit le monde qui nous entoure. Seulement, lorsque nous attaquons quelque chose qui est chaud ou froid, nous ne le percevons bien sûr qu'à l'endroit où nous l'attaquons. Mais quand il fait froid en hiver, nous percevons tout*



le froid autour de nous en tant qu'être humain, nous sommes un organe sensoriel entier, et de même en été la chaleur". ⁽³⁸⁵⁾

Pour les spécialistes de la physiologie, ce sont des phrases bizarres, il n'y a pas de place pour les "flux d'information", le monde lui-même se révèle être une "information" fluide, se reflétant dans le corps. Steiner s'y tient dur comme fer :

"nous participons à la vie pour cette raison, parce que nous sommes en fait tout ensemble, ce qui est dans le monde".

L'âme ontologique, le

Je abstrait "à double aspect", s'oppose à l'esprit-physique du monde comme un fantôme pensé, comme une "vie intérieure" psychique. Le spectre doit hanter transcendalement "le monde", il doit reconquérir théoriquement son monde physique afin de pouvoir s'expliquer l'afférence et l'efférence des "flux d'information". Le Je est devenu un être double fantomatique

(384) "Aujourd'hui, on a l'habitude de parler d'une physiologie des sens, et on construit aussi sur cette base toutes sortes de psychologies des sens. Celui qui se penche sur les choses de la réalité ne peut rien trouver de conforme à la réalité, ni dans ces physiologies sensorielles, ni dans ces psychologies sensorielles, car nos sens sont tellement différents les uns des autres que nous n'avons, dans une physiologie sensorielle les traitant tous dans une unité d'essence, qu'une structure extrêmement abstraite. Il n'en résulte guère plus qu'une physiologie et une psychologie maigres et très douteuses du sens du toucher, qui est ensuite simplement transposée aux autres sens par analogie. Celui qui cherche dans ce domaine ce qui est conforme à la réalité a besoin pour chaque sens d'une physiologie et d'une psychologie séparées". (7 janvier 1921, Stuttgart, *Troisième cours de science de la nature*, 7^e conférence, GA 323, p. 134)

(385) Dornach, 20 décembre 1922, GA 348, p. 132

373

condamné, il ne peut pas naître dans la "nature pensante" de l'âme sensible dodécaphonique, il ne peut pas se rencontrer comme le même dans le même, dans son dehors, dans sa "périphérie" : comme "perception sensorielle". - Et il ne peut rien savoir de lui-même en tant que noyau de la volonté, rien pressentir de l'intuition :

"Les entités de la première hiérarchie se révèlent dans une création spirituelle extra-humaine qui habite le vouloir humain en tant que monde d'essence cosmo-spirituelle. *Ce cosmos-spirituel s'éprouve lui-même en tant que créateur, par le fait que l'humain veut.* Il organise le rapport de l'essentialité humaine avec le monde extra-humain...". ⁽³⁸⁶⁾

Comment se présente le processus du percevoir, de l'auto-perception selon le principe du "semblable dans le semblable" en ce qui concerne le mouvement ? Que fait le Je lorsqu'il se préoccupe de son mouvement en tant que mouvement corporel individuel humain, *en tant que "mouvement arbitraire/intentionnel conscient" ?*

Il existe à ce sujet une clarification sans équivoque de ce que l'on *ne devrait pas penser* sous le Je "incarné" :

"Passons d'abord à l'organisation du Je. L'organisation du Je ne s'empare/se saisit pas purement le corps éthérique et le corps physique lorsqu'elle se retire au réveil, mais elle s'empare/se saisit, dans le corps humain, le *monde extérieur, les forces du monde extérieur.* Qu'est-ce que cela signifie ? Représentez-vous maintenant que nous ayons la force de gravité qui agit ainsi (dessin). Nous nous tenons debout à l'intérieur de la direction de la force de gravité lorsque nous sommes éveillés. Représentez-vous simplement la gravité



telle qu'elle agit, c'est-à-dire la direction des forces de poids. Maintenant, il y a deux représentations, soyons clairs : l'une pourrait consister en ce que le Je - en commençant par le corps éthérique - saisit le corps physique, *le corps physique se soumet alors à la pesanteur*, n'est-ce pas, nous nous plaçons dans la pesanteur quand nous marchons, nous devons chercher l'équilibre et ainsi de suite. *Ce serait une représentation : au réveil, nous saisissons le corps physique avec le Je ; le corps physique est lourd et soumis au poids de la terre, et maintenant nous sommes soumis au poids de la terre avec notre corps physique et nous avons ainsi indirectement une relation avec la gravité physique. C'est une possibilité. C'est exactement comme si, avec le poids du livre, j'avais une relation indirecte avec la pesanteur en saisissant le livre. C'est l'une des représentations ; elle est fautive, incorrecte".*

Et maintenant vient un long exposé de la représentation correcte, qui décrit aussi bien la mondanité/conformité au monde du corps que celle du "Je" (lequel Je comprend l'âme sensible à douze perceptions susmentionnée) :

"L'autre représentation est celle-ci : le Je se glisse dans le corps physique, saisit le corps physique, mais se glisse si loin dans le corps physique qu'il le rend moins/non lourd ; le corps physique, en ce que s'y glisse le Je, perd sa pesanteur. Si je me tiens debout en tant qu'humain éveillé, la gravité est surmontée pour ma conscience, pour le Je lui-même, pour l'organisation du Je qui a aussi son expression physique dans l'organisme thermique. Il n'y a pas de possibilité d'entrer en relation indirecte/médiate avec la pesanteur. Le Je entre en relation immédiate, se place en tant que Je dans la pesanteur, *élimine/deconnecte donc le corps physique*. C'est de cela qu'il s'agit. Vous vous placez continuellement dans la véritable

386 Leitsatz (Ligne directrice) 68, GA zi, p. 47

374

pesanteur la Terre avec l'organisation-Je, quand vous allez, non par le détour par le corps physique, vous entrez en relation immédiate au tellurique.

Il en va de même avec le corps éthérique. Le corps éthérique est lui aussi impliqué dans des forces. Prenons l'une de ces forces. J'ai souvent attiré l'attention sur le fait que nous sommes soumis à une très forte poussée lorsque nous marchons sur la Terre en tant qu'être humain. Nous avons notre cerveau, qui pèse en moyenne 1500 grammes. Si ce poids de 1500 grammes appuyait sur la base de notre cerveau avec ses fines veines, celles-ci seraient immédiatement écrasées. Il n'exerce pas de pression, il flotte en réalité dans le liquide cérébral. Il subit ainsi une poussée, il perd autant de son poids que la masse d'eau déplacée en a. Cette masse d'eau déplacée a un poids inférieur d'environ 20 grammes au poids du cerveau lui-même, de sorte que le cerveau n'appuie sur son support qu'avec un poids de 20 grammes. Nous avons donc un cerveau lourd, mais qui n'est pas poussé vers le bas, mais qui a une poussée d'Archimède. C'est dans cette poussée que nous vivons à l'intérieur, notre corps éthérique vit à l'intérieur. Mais en nous glissant avec notre organisation-Je dans notre corps éthérique, nous ne nous trouvons pas indirectement/médiatement dans l'ascension à l'intérieur, mais directement avec l'organisation-Je. *Notre organisation humaine est en relation avec toutes les forces de la Terre, avec l'ensemble du monde physique, et cela en relation directe immédiate, et non en relation indirecte.*



Maintenant, voyez-vous, avec quoi notre organisation-Je est-elle en relation ? Premièrement, notre organisation-Je est en relation avec la gravité, c'est-à-dire avec le terrestre. Car, mes chers amis, ce que les physiciens appellent la matière, cela il n'y a pas. En réalité, il n'existe que des forces, et les forces sont tout à fait semblables à la gravité par exemple - il y a bien sûr d'autres forces, certaines forces électriques, des forces magnétiques -, l'organisation-Je est en relation directe avec toutes et elle est présente *d e d a n s l'humain "normal"* pendant tout l'état de veille. Nous pouvons dire que tout ce que nous englobons sous terre, ce sont ces forces. Tout ce que nous englobons sous l'eau, qui est en état d'équilibre, avec cela l'organisation-Je se tient en liaison directe/immédiate. Tout ce qui est de forme aérienne - n'est-ce pas, nous devons apprendre en physique, en plus de la mécanique ordinaire, une hydromécanique, une aéromécanique, parce que les processus d'équilibre et les processus météorologiques ont leur forme particulière dans l'air -, l'organisation-Je est en liaison directe/immédiate avec cela. Ensuite, l'organisation-Je est encore en liaison avec une partie de l'état *général* de chaleur, avec une partie des forces générales de chaleur, par laquelle nous passons toujours lorsque nous vivons dans le monde physique. [dessin]

Je barre 'chaleur' parce que ce n'est qu'une partie. - Nous nous réveillons et nous nous plaçons *en tant qu'esprit* avec notre organisation-Je dans le monde de [toutes ces] forces terrestres. En réalité, notre relation n'est pas une relation médiatisée physiquement, mais une relation magique. Sauf que celle-ci peut seulement être exercée spatialement, limitée purement dans l'espace par les limites de notre organisme. Si vous commencez à comprendre que la relation de notre organisation-Je n'est pas une relation physique, mais une relation magique, vous aurez beaucoup gagné". ⁽³⁸⁷⁾

*

(387) GA 317, *Cours de pédagogie curative*, p. 42 s ; cf. à ce sujet l'image p. 44.

375

Au sein de la double ou triple nature du monde, le pôle central est le "pôle spirituel" (omniprésent suprasensiblement), c'est le Je ou la "volonté", la "force", la vitalité, la motilité. C'est le "moteur" ou le *mouveur/bougeur*, le pôle central, l'essence. Le "périphérique" est le royaume des sens, de l'auto-différenciation du JE en tant que manifestation extérieure, en tant que "réalité" façonnée, la "somme des perceptions qui se métamorphosent" ⁽³⁸⁸⁾, le monde à douze aspect des sens, la désintégration, la dégradation, la désassimilation ou la dissimulation, la dé-évolution ou la dévolution : la létalité ou le "capteur", le percepteur, le pôle périphérique spatio-temporel, la *m a n i f e s t a t i o n d e l'ê t r e*. La rencontre des deux pôles est *r y t h m e*. La plus grande erreur de pensée est d'interpréter ce double ou triple aspect de manière spatio-temporelle, car le pôle périphérique *e s t* le spatio-temporel. À l'intérieur de l'organisme humain, le "pôle central" doit être découvert comme le système constructif os-muscles-membres-métabolisme, qui contient de la matière cosmique et des forces terrestres. Le pôle périphérique est le système nerveux sensoriel, le percepteur et le représentateur qui représente la volonté. Le pôle nerveux deconstructeur est la mort partielle, il recueille la raison synthétique douze fois fragmentée dans le monde.

Insertion : Le cerveau *rassemble/collectionne* la raison analytique



Steiner explique aux ouvriers le 5 janvier 1923 (peu après l'incendie du premier Goetheanum) que le cerveau ne produit pas l'intellect/la raison analytique, mais *rassemble/collectionne* la raison analytique dans la mesure suivante :

"Ainsi, on a aujourd'hui le monde entier contre soi quand on dit : c'est une absurdité que le cerveau pense. - Car la proposition selon laquelle le cerveau pense est disponible partout ; et là où il n'y a pas de cerveau, ne peut être pensé ; il n'y a pas de pensées là où il n'y a pas de cerveau. Eh bien, vous aurez vu dans mes conférences que le cerveau a bien sûr sa part de pensée et une importance pour la pensée. Mais si les gens qui utilisent vraiment peu leur cerveau prétendent que le cerveau est une sorte d'appareil avec lequel on pense, c'est une simple absence de pensée. Si quelqu'un qui n'est qu'un simple humain croit cela, alors on ne peut pas s'en étonner, car il ne peut pas ignorer les faits et il y croit parce que l'autorité est si grande. Mais la logique, la pensée réelle n'est pas dans cette phrase,

(388) K. B. : "La science de l'esprit manifeste confirme sans réserve la thèse originelle que Rudolf Steiner a formulée en 1890 dans l'introduction à la théorie des couleurs de Goethe : 'L'image, tombant sous les sens, du monde est la somme des perceptions se métamorphosant sans matière sous-jacente', 'sans une matière sous-jacente' ne signifiant rien d'autre qu'une indication temporelle ; à savoir la constatation, conditionnée par le temps, qu'en 1890 l'anthroposophie future ne pouvait pas encore être communiquée, car nous devons cependant compter anthroposophiquement avec une matière métaphysique extrêmement réelle, et celle-ci n'est autre que le Je du TYPE humain en tant que son corps physique. ..." (K. B., Marginales, 2, contenu dans K. Swassjan : *Die Karl Ballmer Probe (La preuve Karl Ballmer)*, Ed. LGC, 2e éd. 2013) Le "sans une matière [ou une énergie] sous-jacente" n'est pas percé par la science de la nature, c'est là le hic. Steiner maintient à tout moment "avec toute acuité" cette thèse originelle, par exemple le 14 août 1920 :

"il est aussi aujourd'hui encore à accentuer avec toute acuité ce que j'ai mis en évidence dans mon commentaire sur le troisième volume des écrits scientifiques de Goethe, sur la théorie des couleurs de Goethe. Dehors, il y a le tapis de couleurs du monde, dehors il y a le rouge, le bleu et le vert, et dehors il y a les autres sensations. Derrière celles-ci, il n'y a pas d'atomes, il n'y a pas de molécules

[pas de "matière sous-jacente", PW],

derrière celles-ci, il y a des entités spirituelles. Ce qui est poussé à la surface par ces entités spirituelles s'exprime dans le tapis de couleurs du monde, dans le contexte sonore, dans le contexte thermique du monde et dans toutes les autres sensations que le monde nous transmet. Mais ceux qui sont aujourd'hui des partisans dogmatiques de la vision scientifique du monde ne voient pas clair dans tout cela".

376

que le cerveau pense, et je vais vous en donner quelques preuves aujourd'hui. ... Je pourrais bien sûr vous parler non pas pendant des heures, mais pendant des jours, comment la raison analytique est étendue partout. On la trouve partout. Et chez l'humain, bien sûr, c'est naturellement seulement ainsi qu'il accumule la raison analytique qui est partout et qu'il l'utilise ensuite. Et c'est parce qu'il a un cerveau développé qu'il peut utiliser pour lui-même ce qui est répandu partout dans le monde. C'est donc grâce à son cerveau que l'humain peut utiliser pour lui-même la raison analytique qui est partout dans les choses.

Ce n'est donc pas pour cela que nous avons un cerveau, pour produire de la raison analytique. C'est donc une grande absurdité de croire que nous générons de la raison analytique. Si nous croyons que nous produisons de la raison analytique, c'est aussi stupide que si quelqu'un se promenait avec une cruche d'eau/aiguière et puisait de l'eau dans un étang, puis venait avec la cruche d'eau et disait : "Regarde, il y a maintenant de l'eau à l'intérieur ; tu as vu qu'il n'y en avait pas il y a une minute : l'eau est sortie de la tôle !



Tout le monde va dire : "C'est une connerie ! Il vient d'aller chercher de l'eau à l'étang ; elle n'est pas sortie du pot ! - Mais les savants montrent le cerveau qui rassemble aussi l'intelligence, car elle est partout, comme l'eau, et ils prétendent que l'intelligence sort de l'intérieur ! C'est aussi stupide que de dire que l'eau sort de la cruche d'eau, parce que la raison analytique est aussi là où il n'y a pas de cerveau. De même, l'étang ne dépend pas du bidon d'eau. L'intelligence/la raison analytique est là partout. L'humain peut la créer, l'intelligence/la raison analytique. Et tout comme on peut utiliser l'eau dans la cruche, l'humain peut utiliser son cerveau lorsqu'il rassemble la raison analytique qui est partout dans le monde, comme l'eau. Jusqu'à aujourd'hui, il ne le fait pas encore de manière très excellente avec la raison analytique.

Mais vous voyez qu'il s'agit déjà de penser correctement. Mais ceux qui prétendent que la raison analytique est produite par le cerveau ne penseront jamais correctement - car ils montrent qu'ils ne peuvent pas penser correctement. Ils affirment vraiment la même bêtise que si quelqu'un prétendait que l'eau est produite par la tôle du pot à eau. Et cette bêtise est aujourd'hui une science. Et ce qui est tangible, messieurs, ce sont les choses. Simplement, on voit que la raison analytique doit donc d'abord être rassemblée.

Eh bien, vous pouvez prendre le cerveau et vouloir collecter de la raison analytique n'importe où. En effet, il ne recueille pas plus de raison que si vous posiez la cruche d'eau et que vous reveniez ensuite sur vos pas pour vous étonner qu'il n'y ait pas d'eau dedans ! La cruche d'eau ne recueille pas d'eau par elle-même. Le cerveau non plus n'accumule pas la raison de lui-même. Que doit-il donc y avoir pour que le cerveau puisse recueillir la raison ? Vous ne pouvez pas laisser le cerveau se débrouiller tout seul, pas plus que vous ne pouvez laisser la cruche d'eau se débrouiller toute seule. Si vous pensez que vous n'êtes fait que de sang, de nerfs et de cerveau - tout cela, c'est la cruche d'eau ; il doit y avoir quelque chose qui rassemble, quelque chose que le cerveau utilise pour rassembler la raison. Et c'est le spirituel-âmique qui rassemble ainsi, qui vient ainsi dans l'humain, comme je l'ai déjà dit l'autre jour, qui est déjà présent dans le monde spirituel-âmique et qui utilise seulement le physique. Si l'on ne passe donc pas sous silence les faits, si l'on arrive vraiment à la conclusion que la raison est partout, comme l'eau qui doit d'abord être rassemblée dans le cerveau, comme l'eau dans la cruche, alors il faut aussi chercher le collecteur si l'on veut être un scientifique sérieux et non un charlatan. C'est ce qui résulte simplement de l'utilisation de la raison synthétique claire. Il n'est pas vrai que la science de l'esprit anthroposophique soit moins scientifique

377

que l'autre, mais c'est beaucoup plus de science - beaucoup *plus* de science". ⁽³⁸⁹⁾

(fin de l'insertion)

Dans cette double ou triple nature, l' "humain" est impliqué, en tant qu'être dormant voulant et en tant que conscience représentant, et en tant que sentir rêvant. Le détournement de la "correspondance" par Schad aboutit à cette "indication de Ballmer" sur la double nature d'un Je qui ne peut être ni "moteur" ni "capteur", qui dépend pour son mouvement des anciens nerfs moteurs et sensoriels. En partant d'une compréhension naturaliste et courante du Je, Schad inverse tout : le "Je-monde central" apparaît comme un "Je isolé corporellement et cérébralement" ; le "Je périphérique" comme une transcendance suprasensible du même monde. Il va de soi que ce



renversement ne peut servir de base à la compréhension d'un véritable empirisme neurologique, notamment en ce qui concerne l'interprétation des "directions de conduction" afférente / efférente. Les processus métaboliques dans les nerfs, à partir desquels Schad conclut à l'efficacité directe de la volonté dans les nerfs ("d'action"), ne servent, selon Steiner, qu'à "permettre aux nerfs d'exister" :

"ce qui se construit dans l'organisation nerveuse n'existe que pour permettre aux nerfs d'exister. Mais le processus nerveux est en perpétuelle dissolution, même si elle est lente ; c'est ce qui est en décomposition et qui, d'une certaine manière, en dissolvant le physique, fait la place libre au spirituel-âmique.

C'est encore plus vrai pour l'organisation du Je proprement dite, par laquelle l'humain s'élève au-dessus de tous les autres êtres naturels qui l'entourent sur la terre. L'organisation du Je est essentiellement toujours dégradante/déconstructrice ; elle s'affirme le plus là où l'être humain est déconstruit". ⁽³⁹⁰⁾

La question de la direction de conduite, à laquelle Schad veut répondre avec son double schéma, implique la question suivante : *qu'est-ce* qui est "conduit" ? Pourquoi le corps humain divin a-t-il besoin de "conduites" en lui-même, dans son "intérieur", qui reste pour l'instant un "extérieur" pour les habitants qui ne se doutent de rien ? Le fait que, selon les "chercheurs de la nature synthétiquement raisonnables", chaque nerf présente des directions centrifuges et centripètes opposées (raison pour laquelle la physiologie s'est tournée vers des interprétations "sensori-motrices"), est expliqué le 23 mars 1920 devant des médecins de la manière suivante :

"Il est devenu peu à peu courant de faire peser sur le système nerveux, pour ainsi dire, tout ce qui est de l'ordre de l'âme et de dissoudre tout ce qui est de l'ordre de l'âme et de l'esprit qui s'accomplit dans l'humain en processus parallèles qui devraient alors se trouver dans le système nerveux. Vous savez maintenant que j'ai dû m'opposer à cette sorte de considération de la nature dans mon livre "Des énigmes de l'âme ", dans lequel j'ai d'abord essayé de montrer - et beaucoup de choses qui doivent être apportées par l'expérience pour renforcer ces vérités nous apparaîtront justement dans ces considérations - que seuls les processus de représentation proprement dits sont pendant au système nerveux, tandis que tous les processus émotionnels/de sensation sont pendants, non pas indirectement, mais de manière directe, avec les processus rythmiques dans l'organisme. Le scientifique de la nature d'aujourd'hui pense normalement que les processus de sensation n'ont rien à faire immédiatement avec le système rythmique, mais seulement par là que ces processus rythmiques se transmettent/transposent sur le système nerveux, pense-t-il, que la vie émotionnelle se vit aussi à travers le système nerveux. Et de même, j'ai essayé de montrer que toute la vie de la volonté est directement liée au système métabolique, et non pas indirectement par le système nerveux. De sorte qu'il ne reste rien pour le système nerveux, aussi en rapport aux processus de la volonté

389 Dornach, 5 janvier 1923, GA 348 (ArbeiterVortrag), p. 196.

390 Arnheim, 21 juillet 1924, GA 319, p. 163

378

comme la *perception* de ces processus de volonté. Le système nerveux ne met pas en scène une quelconque volonté, mais il perçoit ce qui se passe en nous par la volonté. Tout ce que j'ai fait valoir *peut absolument être étayé par les faits correspondants de la biologie*, tandis que l'opinion contraire, à savoir l'attribution exclusive du système nerveux à la vie de l'âme, ne peut absolument pas être



étayée. J'aimerais juste voir comment, en faisant preuve de saine raison synthétique, le fait que l'on coupe un nerf dit moteur, que l'on coupe un nerf dit sensitif, que l'on peut ensuite les faire fusionner et qu'il en résulte à nouveau un nerf unitaire, devrait être amené en pendant avec l'autre hypothèse selon laquelle il existe des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. Ceux-ci n'existent justement pas, mais ce que l'on appelle les nerfs moteurs ne sont rien d'autre que des nerfs sensitifs qui perçoivent les mouvements de nos membres, donc ce qui se passe dans le métabolisme de nos membres, si nous voulons. Dans les nerfs moteurs, nous avons donc en réalité des nerfs sensibles qui ne perçoivent qu'en nous-mêmes, alors que les nerfs dits sensibles perçoivent le monde extérieur.

Il y a dans cette direction quelque chose *qui est d'une signification énorme pour la médecine*, mais qui ne pourra être apprécié que lorsque l'on aura bien envisagé les faits eux-mêmes. Car c'est tout de suite face aux symptômes de la maladie, dont je suis parti hier pour prendre l'exemple de la tuberculose, qu'il est difficile de se contenter de la division en nerfs sensitifs et moteurs. *C'est pourquoi les chercheurs sur la nature synthétiquement raisonnables en ont déjà supposé que chaque nerf aurait une conduction non seulement de la périphérie vers l'intérieur ou inversement, mais aussi toujours une conduction de la périphérie vers le centre, ou du centre vers la périphérie. De même/justement ainsi, chaque nerf 'moteur' aurait deux conduites, c'est-à-dire que si l'on veut expliquer quelque chose à partir du système nerveux, comme par exemple l'hystérie, il faut déjà supposer deux conduites qui vont dans des sens opposés. Donc, dès que l'on entre dans les faits, on est obligé de supposer des propriétés des nerfs qui contredisent complètement les hypothèses sur le système nerveux.* En apprenant à penser de cette manière au sujet du système nerveux, on a en fait comblé tout ce que l'on devrait savoir sur ce qui se trouve dans l'organisme en dessous du système nerveux, ce qui se passe par exemple dans l'hystérie. Nous l'avons caractérisé hier par des processus dans le métabolisme, ce qui se passe par exemple dans l'hystérie et qui est simplement perçu par les nerfs. On aurait dû voir cela. Au lieu de cela, on a cherché l'hystérie uniquement dans une sorte d'ébranlement et de secousse du système nerveux et on a tout transféré/transposé dans le système nerveux.

Cela a entraîné encore autre chose. On ne peut pas nier que parmi les causes un peu plus lointaines de l'hystérie, il y a aussi des causes psychiques/d'âme, des chagrins, des déceptions subies, des excitations intérieures quelconques, réalisables ou irréalisables, qui débouchent ensuite sur des manifestations hystériques. En séparant en quelque sorte tout le reste de l'organisme de la vie de l'âme et en ne mettant en relation directe que le système nerveux avec la vie de l'âme, on est obligé de tout décharger sur le système nerveux. Il en résulte une façon de voir qui, premièrement, ne correspond plus du tout aux faits et qui, deuxièmement, n'offre aucune possibilité de rapprocher l'âme de l'organisme humain. On ne la rapproche en fait que du système nerveux. On ne la rapproche pas de l'ensemble de l'organisme humain. *Tout au plus en inventant des nerfs moteurs qui n'existent pas du tout, et en partant des fonctions des nerfs moteurs, on*

379

s'attend à une influence sur la circulation et ainsi de suite, qui appartient maintenant toujours, dans une mesure extrême, au domaine de l'hypothétique". ⁽³⁹¹⁾

Comme on pouvait s'y attendre, la découverte de la double direction de conduction à l'intérieur des nerfs ne conduit cependant pas encore, loin s'en faut, à l'élimination



du paradigme nerveux dual, car le problème se situe "au-delà" des nerfs : dans l' "activité nerveuse" - la pensée dans le "canal de conduction" en soi doit être surmontée. La double direction de conduction ne conduit pas encore à la découverte de la volonté, du "motoricien", et avec cela de la polarité de la physiologie amortissante et vitalisante dans tous les processus organiques. Les courants centripètes / centrifuges ne sont pas rapportés à des mouvements dévitalisants de l'âme à puissance de monde ("corps astral et Je") dans les "tuyauteries" neurocérébrales (canaux physico-éthériques), mais la découverte est maîtrisée dans une "noble fidélité au motif" du modèle classique : au moyen du déplacement des mêmes schémas d'interprétation dans un domaine plus petit. La "sensori-motricité" conserve l'idée de la motricité de rétroaction commandée par les nerfs, même dans son nom. On ne peut pas s'attendre à ce que les neurones sensori-moteurs permettent de dépasser l'ancien modèle tant que la découverte de la similitude de tous les nerfs n'est pas accompagnée de la découverte de la volonté méta-organique et donc "autonome". Cette découverte ouvrirait la voie à un nouvel horizon : à la polarité du corps astral à puissance de monde (cosmique) et du Je vis-à-vis des (terrestres) corps éthérique et physique, à la polarité de la dévolution et de l'évolution, de la dématérialisation et de la constitution de la matière, de la physiologie nerveuse et de la physiologie métabolique, au mystère quadrimembré du corps humain et aux phénomènes chaleur/air ou liquide/solide. - Au lieu de ce nouvel horizon, la "sensori-motricité" et la "psychosomatique" se heurtent au problème classique du corps et de l'âme et à l'énigme du transport d' "information". Il est confronté aux unités d'information envoyées par le cerveau aux "effecteurs" en attente d'ordres, ces autorités d'exécution de la machine de commande biologique. Que le nerf lui-même puisse être un produit d' "information" - quel neurologue oserait une telle pensée, à l'époque d'une "technologie de l'information" qui ne peut plus se sauver de ses déchets d'information ? Il est plus simple de conserver le modèle du télégraphe dans le mythe du calculateur et mémoire centraux forts en prestations.

Hermann Poppelbaum démontrait déjà en 1950 à quel point cette représentation du transport d'information ou d'impulsion est magnétique et couvre des surfaces, sous le titre repris par Ballmer : "Pourquoi Rudolf Steiner appelait-il les nerfs sensibles et moteurs de même essence ? ⁽³⁹²⁾ L'article de l'Anthroposophischmedizinisches Jahrbuch (L'annuaire médical anthroposophique) se trouve justement réimprimé dans la deuxième partie du recueil, qui se compose essentiellement de citations de Steiner, de deux articles de Poppelbaum et du travail de Kienle de 1950.

(391) Dornach, 23 mars 1920, GA 312, p. 56 et suivantes.

(392) Cf. *Recueil*, partie 2, p. 109. La critique de Ballmer de l'essai du 29 novembre 1954 est reprise dans la nouvelle édition de la correspondance (p. 167) : " ... Poppelbaum [écrivit] lui-même un essai dépourvu de compréhension - qui n'est pas expressément mentionné dans ma brochure - sous le titre 'Pourquoi Rudolf Steiner a-t-il appelé les nerfs sensoriels et les nerfs moteurs de même essence ? Ce titre contient un programme et est exécrable - compte tenu de la phrase officielle 'il n'y a aucun nerfs moteurs'. R. ST. lui-même lui a donné l'occasion de cette exécrabilité, car dans le livre 'Des énigmes de l'âme' (1917), destiné à des cercles académiques plus larges, il parle de l'identité d'essence des deux types de nerfs, car il comptait sur l'état d'esprit scientifique sachant à qui il avait à faire".

380

Malgré une large référence aux données de Steiner, Poppelbaum conçoit la "direc-



tion fonctionnelle" neuronale comme un "transport". Sans autre justification, il affirme que Steiner exige de la neurophysiologie des directions d'impulsions exclusivement centripètes, et ce en raison de la tâche exclusivement sensitive des nerfs. L'exigence catégorique d'empirisme de Steiner est ainsi compromise de manière désastreuse. Le cerveau est supposé être le domicile central de l' "âme". La "similitude d'essence" de tous les nerfs est rapportée sans réfléchir à la direction de la "conduction" (une conclusion erronée que l'on retrouve aussi chez d'autres auteurs - comme Schad le dénonce correctement dans sa propre contribution). - De cette manière, le cerveau, les synapses et les amas ganglionnaires perdent la fonction décrite par Steiner, et Poppelbaum et d'autres sont contraints d'interpréter *autrement* le fait de l'interruption des nerfs dans le cerveau, les synapses et les ganglions. C'est là qu'intervient la "solution" grossière (à consonance anthroposophique) consistant à localiser les "membres supérieurs de l'être" aux points d'interruption. Poppelbaum trouve que "les impulsions propres de l'humain s'enclenchent à tous les endroits correspondants", il se retrouve donc avec l'ancienne localisation d'un Je entre les nerfs sensoriels et moteurs, l'erreur capitale combattue par Steiner. ⁽³⁹³⁾ - Il s'agit là d'un grave malentendu, car si les *nerfs unitaires/d'une seule sorte* décrits par Steiner existent, c'est précisément parce que nulle part un sujet mythologique, ni même un substitut moderne de celui-ci, ne divise la voie nerveuse unitaire en un "fil" récepteur et un fil émetteur. C'est exactement le contraire qui s'applique : un courant unitaire "fécondé" par l'impulsion saute aux endroits vides, afin que là, en tant qu'"étincelle", l'ensemble du processus naturel puisse parvenir à la perception et à l'auto-perception. C'est ici que se trouve la "frontière" entre le vécu physique et le vécu spirituel, entre la conscience éveillée et la conscience endormie : au cœur de l'être humain. Celui-ci "naît" en tant qu'être propre conscient du processus global, il reçoit son existence individuelle de l'humain divin qui lui "offre" peu à peu une conscience diurne à partir de la périphérie. - La conclusion erronée de Poppelbaum se reproduit dans l'erreur de Buchanan décrite plus haut, selon laquelle "l'intervention" des membres supérieurs de l'être est concevable aux endroits de la synapse. Selon Steiner, le "Je qui se trouve partout" (l'auto/la soi conscience originale et transcendante, la "volonté" personnelle) agit partout, dans l'événement global, via le corps astral (sensation / conscience) en tant qu' "impulsion". Cet événement global dépassant le cadre du corps n'est perçu que grâce aux interruptions (des flux nerveux, des flux de dégradation) et *ressenti comme propre*. Le sujet de l'événement global est le monde, qui peut se percevoir comme un événement propre grâce aux "étincelles" qui jaillissent : Le pur processus naturel appelé/de nom "monde" devient un propre, un soi, grâce au cerveau perforé/parsemé de trous, grâce aux synapses, grâce aux accumulations ganglionnaires : ce n'est qu'ainsi que l'humain peut naître et émerger peu à peu au cours des éons en tant que soi-monde, peut se découvrir au cours de ses incarnations en tant que propre, en tant qu'être spirituel dans un monde extérieur et une société spirituels.

Donc : ni les impulsions n'interviennent aux points de synapse, ni la direction fonctionnelle de la section nerveuse (postsynaptique), interprétée jusqu'ici comme "motrice", n'est obligatoirement centripète. Poppelbaum sait certes que chez Steiner, il n'est "étonnamment" nulle part question d'une conduite neuronale des impulsions de la volonté, mais il succombe au magnétisme de l'hypothèse erronée selon laquelle



la "perception" doit se faire de manière afférente, comme fonction centripète, vers le cerveau. Il résume cela dans la phrase suivante : "L'essentiel est donc de se représenter [selon Steiner] pour les deux types de nerfs la direction fonctionnelle de l'organe terminal vers le centre, donc centripète". - Or, c'est exactement l'erreur d'interprétation qui conduit au "problème des nerfs". La perception ne signifie en aucun cas que quelque chose se passe dans le cerveau.

393 Recueil partie 2, p. 110 et 116

381

La pensée n'a pas non plus lieu dans le cerveau, mais dans tout l'être humain. Le nerf musculaire fait partie de tout un filament nerveux, cette plante entre la force hivernale et la force estivale, entre l'organe sensoriel extérieur et intérieur. Au moyen des nerfs "moteurs", on perçoit sourdement ce qui se passe pendant un mouvement, dans les muscles et les os. La volonté agit aussi dans la pensée, qui s'exerce partout dans l'organisme, la pensée abstraite est une action du squelette :

"Maintenant, si vous considérez qu'il y a quelque chose de mesure volontaire dans toute pensée - c'est bien la volonté qui agit là, lorsque je résume synthétiquement des représentations ou que je les sépare analytiquement, il y a partout de la volonté, alors vous devez aussi chercher cette volonté dans l'organisme. ... C'est l'hérésie, le paradoxe que je dois placer devant vous, à savoir que l'humain, lorsqu'il conçoit ses pensées sur la nature extérieure inanimée, ne le fait pas de manière immédiate avec la tête, avec le cerveau, mais qu'il le fait avec le squelette. Évidemment, on peut rire, si l'on est plongé dans la physiologie actuelle, du fait qu'il y a quelqu'un à Dornach qui prétend que les humains pensent abstraitement avec les os ; mais la chose est justement ainsi. Il serait plus commode de ne pas le dire, mais il faut le dire, car nous avons besoin d'une véritable connaissance de l'humain. Ce que nous avons comme pensées dans le cerveau, ce ne sont que des images de ce qui se joue dans le processus réel de la pensée. Ce dont le cerveau est l'outil, ce sont les images passives des véritables processus qui se déroulent lors de la pensée. Le fait que la pensée vienne à la conscience dépend de ces images, mais ce n'est pas dans ces images que réside la force intérieure qui agit dans la pensée, ce n'est pas dans ces images que réside la volonté de la pensée. Ce qui est l'essence de la pensée n'a pas plus à voir avec ces images, qui ont le cerveau pour condition, qu'une image que vous verriez sur le mur de Monsieur X n'aurait à voir avec le véritable Monsieur X. Vous devez distinguer l'image de Monsieur X du véritable Monsieur X. Ainsi, le processus réel qui se déroule pendant la pensée se distingue des images. Pendant la pensée sur la nature physique, c'est en fait le processus qui opère dans l'ensemble, dans l'humain complet, et cela précisément pour la pensée dans le squelette". ⁽³⁹⁴⁾

*

"...Il arrive qu'à l'intérieur de notre organisme, le Je entre en contact avec les matières sécrétées dépourvues de vie. Il les pénètre. Il y a donc dans notre organisme quelque chose qui est tel que, d'un côté, le Je pénètre le processus organique, le processus dans lequel les substances sont contenues en tant que substances vivantes, mais que le Je pénètre aussi ce qui est dépourvu de vie, j'aimerais dire minéralisé, dans notre organisme. Lorsque nous pensons, il se passe continuellement que, stimulé par les perceptions sensorielles extérieures ou par les souvenirs, le Je s'empare en quelque sorte de ces substances inanimées et les fait osciller dans



le sens des stimulations sensorielles extérieures ou de la stimulation par les souvenirs, et qu'il, j'ai déjà la permission de le dire, dessine avec elles en nous. Car ce n'est aucune

394 Dornach, 2 janvier 1922, Le sain développement de l'être humain, GA 303, p. 209

382

représentation imagée, mais cela correspond absolument à la réalité que le Je utilise vraiment ces substances inorganiques comme si, par exemple, je pulvérisais ici de la craie et qu'ensuite je prenais la poudre de craie avec mon doigt et qu'ensuite je dessinais toutes sortes de figures avec ce doigt couvert de craie. En fait, c'est le Je qui suspend ces matières dépourvues de vie, qui s'en empare et qui dessine en nous des figures qui ne ressemblent pas tout à fait aux figures que nous dessinons habituellement à l'extérieur. Mais le Je dessine effectivement en nous à l'aide de la substance dépourvue de vie, cristallise, même si ce n'est pas sous les formes cristallines que nous trouvons dans le règne minéral. Ce qui se passe ainsi entre le Je et ce qui est devenu minéral en nous, et qui se sépare même sous forme de substances finement solides et minéralisées, c'est ce qui est à la base de notre pensée en tant que matière. Pour la connaissance inspirée, le processus de pensée, le processus de représentation se présente donc effectivement comme un traitement par le Je de ce qui est minéralisé dans l'organisme humain. C'est la description plus précise de ce que j'ai souvent caractérisé de manière abstraite lorsque j'ai dit : en pensant, nous mourons continuellement. Ce qui meurt en nous, ce qui s'élève hors de la vie, ce qui se minéralise, c'est ce par quoi le Je dessine en nous, et par lequel le Je dessine effectivement la somme de nos pensées. C'est une action et un tissage du Je dans le règne minéral, dans ce règne minéral qui devient d'abord en nous, que nous avons comme notre pensée.

Vous voyez, ce que je vous caractérise ici, c'est ce qui est apparu, j'aimerais dire, dans un pressentiment erroné, au matérialisme du XIXe siècle. Ce matérialisme, dans ses meilleurs représentants - l'un des meilleurs représentants de ce matérialisme était Czolbe -, en est venu à pressentir que, pendant que les pensées s'écoulaient en nous, des processus physiques s'accomplissent ; seulement, ce matérialisme a oublié, et c'est pourquoi le pressentiment était erroné, que c'est le Je purement spirituel qui dessine intérieurement avec ce qui est minéralisé en nous. C'est donc tout de suite ce que nous reconnaissons comme le véritable réveil de la conscience ordinaire qui repose sur ce dessin intérieur avec les substances minéralisées en nous". ⁽³⁹⁵⁾

Au pressentiment erroné du matérialisme s'oppose le matérialisme du Je purement spirituel. Le "Je purement spirituel" n'est pas une "âme" au sens habituel du terme, ni un substitut académico-nominaliste de cette "âme". D'où vient le matérialisme, même s'il se détourne de l'"âme" éthiquement pieuse ? L'"escroquerie" dont il est question chez Ballmer se retrouve dans tous les domaines de la "science" professionnelle. Le vertige vient de la passivité de la pensée qui ne veut pas développer un concept de l'esprit adapté à la science :

"Le matérialisme vient au fond de l'Eglise au Moyen Age. A l'époque, aucune âme ne devait exister avant son existence terrestre, car on voulait enseigner aux humains qu'un quelque dieu créait l'âme lorsqu'il y avait fécondation. Entre-temps, les humains ont eu le caprice de laisser intervenir une fécondation - on sait bien qu'il peut s'agir d'un caprice dans de très nombreux cas - et le Seigneur Dieu doit s'empresse d'aller créer une âme en plus ! - C'est déjà ce qui était au fond un commandement, que l'on croyait ça correctement.



... Mais ce n'est pas une conception synthétiquement raisonnable si l'on fait du Seigneur Dieu le simple serviteur du caprice des humains, qu'il doive rapidement créer une âme, si l'on a eu ici sur terre le caprice d'une fécondation ! Si l'on réfléchit aux choses, on découvre alors ce qui se trouve réellement dans la vision matérialiste, quelle atteinte est portée à toute la dignité de l'humain.

(395) 23 décembre 1921, GA 209, p. 126 s.

383

En revanche, une véritable, une vraie connaissance de l'humain nous amène à dire que l'âme est déjà là, qu'elle a toujours vécu, et qu'elle descend simplement vers ce qui lui est offert par le germe humain et sa fécondation.

De cette manière, on doit dire que l'anthroposophie n'est pas venue à nouveau à l'esprit parce qu'elle l'a voulu par une quelconque fantaisie, mais simplement parce qu'elle le doit, parce qu'elle prend au sérieux les connaissances scientifiques, alors que les autres ne les prennent pas du tout au sérieux. D'un côté, ils apprennent la science de la nature - qui mèneraient tout de suite à l'esprit - mais de l'autre côté, ils sont trop paresseux pour passer eux-mêmes de la science de la nature à l'esprit, parce qu'il faut faire un peu d'effort mental/astreindre un peu sa bouillie de gruau dans la tête. Ils se laissent prendre l'esprit par les vieux professeurs et peuvent encore être pieux à côté de cela ! Mais ils sont alors malhonnêtes".

(396)

(Cette malhonnêteté comprend aussi la mauvaise manière de vouloir relativiser et excuser, dans le style de Hensel et Scheurle, les "déclarations parfois abruptes et pointues de Steiner". Steiner se révèle être un récidiviste notoire lorsqu'il s'agit de diagnostiquer le matérialisme scientifique et ses pieux adversaires. Le chemin du dépassement du matérialisme passe par la *prise au sérieux* des connaissances scientifiques, passe par la connaissance de la "transsubstantiation" en tant que "passage" de l'esprit dans la matière, et non dans la pensée nominaliste de l' "esprit" en des processus représentés de manière matérielle. Les interprétations anthroposophiques de Steiner n'ont aucune valeur et sont empiriquement contre-productives si elles veulent épeler en retour la nouveauté radicale du concept du Je (comme substance "éternelle" du monde, comme seul "absolu" admissible) en une compréhension conventionnelle du Je ou de l'âme).

*

La contribution du Dr Gerhard Gutland dans le "recueil", déjà brièvement effleurée ci-dessus, aborde en détail cette description centrale de Steiner à l'attention de la biochimie. Les présentations de Gutland gagnent en valeur lorsque le nouveau concept d'esprit, le *passage* de la matière (substance) à l'esprit et de l'esprit à la matière, est pris en compte en arrière-plan. L'état de chaleur est la manifestation de l'esprit (moralité du monde), le passage du "rien" de la subsistance (appelé plus haut le "central") à l'existence (vie et conscience de soi), la périphérie des 12 sens et des 7 processus vitaux) : avec les mots de Ballmer, la résurrection du cadavre transcendant. - La désintégration provoquée par le corps astral signifie finalement : l'être révélé de la subsistance : la conscience est en principe conscience du monde. Seul le monde (Dieu) peut se sentir lui-même comme soi, comme Je, car sa substance n'est rien d'autre que Je. La conscience de soi signifie : "nouvelle formation, nouvelle orga-



nisation". L'action de l'organisation-Je est le tout premier début de la récréation du monde à partir de l'humain-esprit (atma).

L'humain d'ensemble subsistant, le "centre" en tant que corps (et non en tant qu'"idée" idéaliste), se met à disposition depuis la transcendance (relative), en tant que "mort", comme matériau de base pour la déconstruction, pour la dévitalisation, en tant que "périphérie". À qui l'humain total ou générique se met-il à disposition, lui qui "est tout" au "début" de sa création éternelle ? Il se met à la disposition de ses frères et sœurs "cosmiquement pensés", des pensées cosmiques appelées "humains-esprits", de l'"Atma", car il veut se multiplier en tant qu'Un, "aller dans le nombre" : le Logos en tant que programme originel se reproduit lui-même. Il fonde une référence/un rapport Je Je en tant qu'événement karmique de la vie, dans laquelle

(396) Dornach, 30 décembre 1922, GA 348, p. 192

384

les gens humains sont impliqués/enclenchés pédagogiquement (karmiquement). L'ensemble du "monde de l'expérience" est - pour reprendre les termes du théoricien des systèmes Niklas Luhmann - une seule "autoréférence" autopoïétique, une autoréférence de la conscience originelle physique de l'esprit : l'action des sens est l'auto-jugement du monde. L'énorme triple étape/pas pour les frères et sœurs spirituels, les créatures, est la suivante : *Ex Deo nascimur - in Christo morimur - per Spiritus Sanctus reviviscimus*. Dans veiller, rêver et dormir, le Logos s'éveille à lui-même. Le Logos se souvient de son propre devenir, son souvenir est la force physique fondamentale : la mémoire. "La 'force de la mémoire' signifie l'incarnation de la 'force' physique absolument ; les autres forces ou énergies physiques - l'électricité, le magnétisme, la gravitation, le chimisme, la 'chaleur' théosophiquement comprise - sont des modifications et des sortes de la 'force de la mémoire' créatrice de monde". (Correspondance, p. 130)

Déconstruire, c'est "démantèlement". La dématérialisation (anéantissement) et la dévitalisation sont la base pour la sensibilité, pour la conscience, pour la faculté d'âme par excellence :

"Ainsi, dans l'être humain, nous avons la construction par le corps physique en rattachement à la Terre, la construction dans le corps éthérique en rattachement au cosmos, la dégradation dans le corps astral, une dégradation continue. Le corps astral dégrade continuellement les processus organiques, dégrade la vie cellulaire, dégrade la vie glandulaire, dégrade/déconstruit.

C'est le secret de l'organisation humaine. Nous comprenons maintenant pourquoi l'humain a une âme. Si l'humain croît continuellement comme une plante, il ne peut pas y avoir d'âme. Les processus de croissance doivent d'abord être décomposés, car ils chassent donc l'âme. Si nous avons en permanence dans notre cerveau des processus de croissance, de construction, et non des processus de dégradation, de destruction, nous ne pourrions pas accueillir d'âme. *L'évolution exclut toute ligne droite. L'évolution doit revenir en arrière d'après une direction. Il doit à nouveau être fait de la place, déconstruit. C'est le secret de l'entité humaine, de tout être animé/pourvu d'âme.*

Tant que nous nous arrêtons à l'organisation animale, nous avons affaire à ces trois organisations, le corps physique, le corps éthérique et le corps astral. Au moment où nous nous approchons de



l'humain, nous constatons, si nous continuons à avancer avec le même entraînement intérieur de l'âme, que nous avons devant nous un autre élément de l'organisation pour la vision spirituelle.

Si nous pénétrons l'animal avec la vision spirituelle, nous le trouvons en quelque sorte neutralisé, pas clairement séparé des autres : Penser, sentir, vouloir. Chez l'animal, si l'on y regarde de près, on ne peut tout de suite pas parler d'un penser, d'un sentir et d'un vouloir séparés, mais seulement d'un mélange neutre de ces trois éléments. Chez l'humain, la vie intérieure repose tout de suite de ce qu'il peut saisir ses intentions dans une pensée calme, qu'il peut même s'arrêter à ces intentions calmes, qu'il peut les exécuter ou non. L'animal, lorsqu'il a une impulsion, l'exécute. L'humain sépare penser, sentir et vouloir. On ne comprend comment cela se produit que si l'on poursuit l'observation intérieure de l'âme jusqu'au quatrième membre humain, jusqu'à l'organisation-Je, de sorte que nous distinguons en l'humain le corps physique, le corps éthérique, le corps astral, que l'humain a encore en commun avec les animaux, et l'organisation-Je proprement dite.

Nous nous sommes tout de suite placé devant l'âme que le corps astral déconstruit les processus de croissance, qu'il retient continuellement les processus de nutrition, et qu'il est en quelque sorte un lent processus de

385

mort membré/enarticulé dans l'organisme humain. L'organisation-Je sauve à nouveau certains éléments de cette dégradation, et à partir de ce qui a déjà été dégradé par le corps astral, j'aimerais dire, les substances qui tombent du corps éthérique et du corps physique et qui sont déjà en cours de dégradation, l'organisation-Je construit à nouveau. C'est en fait le secret de la nature humaine.

Si nous observons un cerveau humain, nous voyons dans les parties claires, dans les parties du cerveau qui se trouvent plus en dessous de la surface, les parties qui partent des sens sous forme de cordons nerveux, une organisation très compliquée, mais une organisation qui, pour celui qui peut la percer à jour, est en train de se dégrader, une dégradation continue en réalité, même si la dégradation est très lente, de sorte qu'elle ne peut pas être suivie par une physiologie grossière. Mais c'est à partir de tout cela que se construit chez l'humain, qui se distingue ainsi de l'animal, le cerveau périphérique, le cerveau qui est à la base de l'organisation humaine. En ce qui concerne la structure humaine, le cerveau central, la continuation des nerfs sensoriels et leurs connexions, est en fait plus parfait. Le cerveau externe, qui est à la base de l'organisation habituelle de l'humain, est en fait plus un organe proche du métabolisme que les parties plus profondes du cerveau. Mais en contrepartie, ce cerveau périphérique propre à l'humain, le cerveau frontal proprement dit, est en fait sauvé par l'organisation-Je de ce qui se décompose déjà par ailleurs. Et il en va de même dans tout l'organisme humain. L'organisation-Je sauve de la désintégration provoquée par le corps astral certains éléments à partir desquels se construit ce qui est à la base de la pensée, du sentiment et de la volonté harmonieusement ordonnés de l'humain.

Je ne peux bien sûr qu'évoquer ces choses, mais j'aimerais quand même souligner que, dans le domaine de la recherche spirituelle, nous procédons avec autant de précision que n'importe quelle science extérieure peut expérimenter, et que nous nous sentons aussi responsables, de sorte que nous nous demandons à tout moment : est-ce que ce que nous trouvons dans la vision spirituelle correspond à ce qui est le résultat de la recherche empirique extérieure, physique ? - D'autres choses ne sont pas admises en réalité, du moins pas en



principe.

Mais la structure du cerveau nous indique tout de suite ce que l'on reconnaît ensuite avec la vision, avec la vision spirituelle, avec la perception spirituelle, à savoir que chez l'humain, en plus des trois membres, le corps physique, le corps éthérique et le corps astral, il y a l'organisation-Je qui, d'une certaine manière, reconstruit un parasite à partir des produits de décomposition, qui, d'une certaine manière, le rend à nouveau vivant. Nous avons ainsi quatre membres de l'organisation humaine. Ces quatre membres de l'organisation humaine doivent avoir entre eux des rapports tout à fait déterminés dans l'organisme humain sain". ⁽³⁹⁷⁾

(Ces phrases ont été prononcées à Londres à la fin du mois d'août 1924. Elles montrent que le cerveau est en premier lieu un "organe astral" ; la "conscience" ou la "sensation" est astrale, l'autoconscience représentative est le "Je", la différenciation des événements physiologiques dans le système nerveux central en termes de nature astrale et du Je est fondamentale).

La vie est en dernière essence : la vie après la mort, ou : de la mort. L'essence de l'apparence est à chercher dans son non-être. In Christo morimur : le "Seigneur du karma" est le pédagogue du monde

397 Londres, 28 août 1924, GA 319, *Anthroposophische Menschenerkenntnis und Medizin (Connaissance anthroposophique de l'humain et médecine)*, p. 212

386

"Christus" qui, avec sa substance spirituelle, crée la persistance des "humains" provisoires en tant qu'"âmes". Les abolitionnistes académiques du libre arbitre, les réductionnistes radicaux comme Gerhard Roth, seraient sur la bonne voie avec la distinction entre cerveau "véritable" et "réel", s'ils étendaient cette distinction (métaphysique et théorique) de manière conséquente à l'ensemble du "corps", et si, en vue de cette dualité, le "réel" du corps entier ou de l'humain entier était envisagé comme un acteur "réel de l'esprit", se reconnaissant lui-même. La compréhension immatérielle de l'esprit des interactionnistes dualistes comme Karl Popper et John Eccles entrave cette possibilité de pensée des réductionnistes radicaux. Toutes les reliques des anciens concepts de l'esprit cherchent, au lieu de l'humain total transcendant (l'humain générique ou le "père"), un "subjectif" de style ontologique, qui s'ajoute à la "biologie" du corps conçu/pensé matériellement. Dans la compréhension de la matière, c'est l'absolu divin qui se transmet parallèlement. La déclaration de base des introductions aux écrits scientifiques de Goethe s'y oppose diamétralement : *L'image sensible du monde est la somme des perceptions qui se métamorphosent sans matière sous-jacente.*

Mais les adversaires du libre arbitre d'inspiration éthique et humaniste sont aussi trop marqués par l'ignorance instinctive du matérialisme théiste, ils ne sont pas assez réductionnistes pour savoir la sensation (astralité) et la faculté-Je comme primaires, comme phénomène originel. Ils naviguent dans les eaux des soucis de plausibilité solipsistes, de l'illusionnisme neurologique et constructiviste - et ils doivent s'affirmer dans les rituels de justification du complexe institutionnalisé des sciences.

Les autoperceptions de l'humain total "réel" en mouvement se déroulent selon les trois niveaux d'intensité de la conscience de veille, de rêve et de sommeil. Tous les



mouvements pendant le sommeil, y compris la parole pendant le sommeil, ainsi que - cas d'étude intéressant - le somnambule, appartiennent à ce dernier niveau. - Arnim écrit que "*l'humain est ouvert au monde spirituel, même s'il n'en est pas toujours conscient...*". (p. 260) Ce "porter-en-soi" ambitieux du monde spirituel est cependant un *r e l a t i f*. L' "humain" (le présent, dans les termes ci-dessus : le "réel") doit avant tout apprendre à reconnaître que ce n'est pas lui qui "porte quelque chose en lui", qu'il n'est au contraire qu'une petite partie du "monde spirituel" ; qu'il se trouve dans un sommeil profond par rapport à la majeure partie du monde spirituel (de l'ensemble de l'humain), sommeil profond qui lui assure l'existence en tant qu' "être libre" : c'est bien plus qu'un "dem-Menschen-auch-nicht-immer-Beswusstes (aussi-pas-toujours-conscient-à-l'humain)" de l'auteur Arnim. L' "humain" ne porte en aucun cas un monde spirituel "en lui" (il est constitué, en plus d'un sourd sentiment-Je, de souvenirs, de représentations, de perceptions sensorielles de l'environnement et du corps individuel à puissance de monde), mais c'est plutôt le "monde spirituel" qui porte l' "humain" en lui, en particulier l'intellect (d'un point de vue social, l'humain peut être considéré/saisit, selon Ballmer, comme un "débitteur de l'esprit du monde").

Le médecin et pédagogue curatif Arnim tente sérieusement d'envisager le *sommeil* comme un degré d' "implication" dans les événements corporels, comme un fait physiologiquement pertinent. (Dans "*Des énigmes de l'âme*", la nature des processus métaboliques est comparée à l'activité nerveuse :

"Le vouloir, qui repose sur les processus métaboliques dans le corps, jaillit de l'esprit pour la conscience qui regarde, par ce que j'appelle dans mes écrits les véritables intuitions. Ce qui se manifeste dans le corps par l'activité en quelque sorte la plus basse du métabolisme correspond dans l'esprit à quelque chose de très élevé : ce qui s'exprime par des intuitions. C'est pourquoi le représenter,

387

qui repose sur l'activité nerveuse, vient presque entièrement corporellement à représentation ; le vouloir n'a qu'un faible reflet dans les processus métaboliques qui lui sont corporellement associés. Le représenter réel est le vivant ; celui qui est conditionné par le corps est le paralysé. *Le contenu est le même.* Le vouloir réel, aussi celui qui se réalise dans le monde physique, se déroule dans les régions qui ne sont accessibles qu'à la vision intuitive ; sa contrepartie corporelle n'a presque rien à faire avec son contenu. Dans l'essentialité spirituelle qui se révèle à l'intuition est contenu ce qui s'étend des vies terrestres précédentes aux vies suivantes. Et c'est dans le domaine qui nous intéresse ici où *l'anthroposophie se rapproche des questions des vies terrestres répétées et de la question du destin. De même que le corps s'exprime dans l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques, de même l'esprit de l'humain s'exprime dans ce qui se manifeste en imaginations, inspirations et intuitions*") ⁽³⁹⁸⁾.

Hans-Jürgen Scheurle, docteur en médecine

Les événements internes au corps sont-ils un champ sensoriel objectivement donné ou non ?



Le sens du mouvement est la perception du fait que nous sommes au repos ou en mouvement.

L'auteur, le **docteur en médecine Scheurle**, ajoute aux différentes interprétations de Steiner une variante qui se rapproche de celle de l'auteur Wolff, dont il a été question plus haut. Ses réflexions sont d'une grande valeur en ce qui concerne la clarification du fait que représenter et connaître ne sont pas contenues localement dans les événements nerveux. Steiner :

"Mais le système nerveux n'a absolument rien à voir avec le connaître proprement dit, mais seulement avec l'expression du connaître dans l'organisme physique". ⁽³⁹⁹⁾

Scheurle remarque correctement que Steiner décrit la perception du mouvement au corps tantôt de perception "extérieure", tantôt de perception "intérieure", notamment en se rattachant à la "psychologie" de Brentano (c'est pourquoi Ballmer considère le livre "Des énigmes de l'âme" comme un office des morts pour Brentano). C'est en surmontant cette contradiction qu'échoue la conception académique (contraire à toute physique) selon laquelle la "perception intérieure" serait fondamentalement différente de la "perception extérieure" - nous en avons déjà parlé plus haut en nous appuyant sur la contribution de Gutland dans "Nervenorganisation (Organisation des nerfs)". Selon Steiner, "sens du mouvement propre" signifie : Perception de "*ce qui est une conséquence des processus de volonté spirituelle de l'âme dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres*". Par conséquent, il faut rechercher les nerfs et les organes sensoriels de ce sens. La physiologie connaît plusieurs configurations "sensibles" qui entrent ici en ligne de compte pour *la position, la force et le mouvement*, en premier lieu les fuseaux musculaires, les organes tendineux de Golgi, les organes *articulaires* extrêmement sensibles du type Ruffini / Golgi / Pacini. (Les "plaques terminales motrices" n'en font pas partie - on leur attribue la fonction de déclenchement en tant que terminaisons des nerfs "moteurs", dans le cadre de l'ensemble du "servomécanisme" à rétroaction).

En ce qui concerne les nerfs qui doivent être attribués à ce sens global du mouvement propre, Steiner dit ceci :

"Et le nerf qui entre dans le système métabolique des membres ne transmet que la perception

398 " Von Seelenrätsel ", GA 20, p. 161 s.

399 GA 293, 22 août 1919



de ce que le spirituel-âmique fait à l'humain entier en rapport avec son système métabolique des membres".

Vient ensuite la phrase ci-dessus, qui précise le domaine des sens et que l'on retrouve souvent dans ce livre :

"Nous percevons ce qui est une conséquence des processus de volonté psycho-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres ; nous percevons cela. Les soi-disant nerfs moteurs ne sont pas des nerfs moteurs, ils sont simplement ce qui perçoit les expressions, l'impulsion de la volonté".

La correspondance de Ballmer élimine la contradiction apparente entre les perceptions du sens du mouvement propre, caractérisées par Steiner en partie comme "extérieures" et en partie comme "intérieures" : l' "intérieur" de l'événement corporel "propre" est pour la conscience normale un "extérieur" relatif, parce que l' "humain" actuel n'est arrivé qu'au reflet du "spirituel-âme", pas encore à l'être proprement dit, qui se trouve comme réel "devant le miroir". Parce que les "spécimens/exemplaires humains" provisoires, au stade actuel de leur développement, sont insérés par la "perception extérieure" dans l'événement quadruple du monde (dont les processus corporels font partie), et parce que seul le "niveau d'intensité" de cette insertion est le critère de l' "extérieur" et de l' "intérieur", et non l'attribution à l'organe du miroir, au corps *prétendument* "propre". (Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, la perception "volontaire" de la chaleur corporelle constitue une exception : elle est "intuition" et, en tant qu'intuition, elle est effectivement "intérieure" :

"Dans la chaleur, on est soi-même à l'intérieur. C'est là que se trouve l'intuition, la véritable intuition. On vit la chaleur tout autrement que n'importe quoi d'autre en soi". ⁽⁴⁰⁰⁾

La physiologie ne trouve pas d'organe sensoriel pour la sensation de chaleur, parce que la chaleur interne du corps perçoit dans son ensemble la chaleur externe - une preuve de l'inefficacité de toutes les théories de perception nerveuses et cérébrales : "C'est directement la chaleur en nous qui perçoit la chaleur externe ... En tant qu'êtres humains, nous avons un peu de chaleur en nous, et cette chaleur perçoit l'autre monde autour d'elle. Seulement, lorsque nous attaquons quelque chose qui est chaud ou froid, nous ne le percevons bien sûr qu'à l'endroit où nous l'attaquons").

Scheurle pense que le sens du mouvement propre ne fait que percevoir le "résultat extérieur du mouvement propre", ce qui n'est en aucun cas signifié par la tache du sens du mouvement propre par Steiner. Selon Steiner, le sens du mouvement propre perçoit le "résultat extérieur" de la volonté, c'est-à-dire l'ensemble du complexe allant de la circulation sanguine à la position et au mouvement des membres, en passant par les modifications du métabolisme, mais il s'agit ici d'une perception sourde, subconsciente ou préconsciente. (Il faut en distinguer les domaines du toucher, de la vie et de l'équilibre). Il ne peut être question d'une perception d'un autre "résultat extérieur" si celui-ci n'est pas séparé artificiellement de l'ensemble des événements à des fins de théorisation. C'est le cas lorsqu'un "résultat extérieur" est opposé, par exemple en tant que mouvement effectué, à un "métabolisme" biochimique pensé de manière abstraite. - Dans la mesure où le "résultat extérieur" du mouvement propre désigne quelque chose de vu ou de constaté d'une autre manière, celui-ci doit bien



entendu être attribué aux autres sens, notamment au sens de la vue - ce que fait souvent Steiner lorsqu'il caractérise l'état de sommeil de la vie de la volonté :

"L'ensemble s'affaiblit tellement pour notre conscience, pour notre expérience consciente, que nous ne vivons le reste de ce que nous vivons maintenant en nous, le lever de la main et ainsi de suite, qu'avec la faible intensité de la conscience que nous avons normalement aussi dans le sommeil. Nous ne voyons le vouloir que lorsque la main se meut, lorsque nous avons de nouveau à partir d'un au-

400 GA 234, *Anthroposophie, une introduction*, 2 février 1924

389

tre côté, une sensation". (401)

(Nous y reviendrons dans un instant). - (D'autres perceptions sensorielles qui ne pourraient être attribuées à aucun des douze sens n'entrent pas en ligne de compte, elles seraient des fictions abstraites - de sorte que le mouvement en tant que "résultat extérieur" ne pourrait alors plus être considéré comme un domaine partiel du sens du mouvement propre - en plus de la perception de la circulation sanguine et de la modification du métabolisme). - Steiner distingue très clairement le sens du mouvement propre (endormi) du sens de la vue et des autres sens qui pourraient entrer en ligne de compte pour la perception du mouvement en tant que "résultat extérieur". Le sens du mouvement propre perçoit l' "extérieur" de la circulation sanguine, de la modification du métabolisme et du mouvement mécanique (!) des membres. Encore une fois, cette remarque ci-dessus : le "sens du mouvement propre" consiste en la perception de "*ce qui est une conséquence des processus de volonté psychospirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres*".

Scheurle sépare arbitrairement la perception de l'évènement métabolique du complexe du "sens du mouvement propre", et ne la considère pas comme le champ de perception d'un "sens". Il veut distinguer cette perception du domaine des perceptions sensorielles - en tant qu'un "processus". Ici aussi, les mots creux de la logique linguistique sont à son service. - Chez Gutland, le mouvement des membres est à l'inverse séparé du sens propre du mouvement, seul ce "processus", la fine modification du métabolisme, est admis comme objet du sens propre du mouvement, donc pas - comme chez Scheurle - un "résultat extérieur du mouvement". Contrairement à Scheurle, Gutland ne remet pas en question la compétence du sens du mouvement pour le mouvement musculaire "extérieur". Il en arrive à la problématique (logiquement plausible) selon laquelle les nerfs moteurs ne peuvent pas être les nerfs de ce sens, car les muscles devraient alors être les organes sensoriels de ces nerfs. Gutland oublie que

a) les organes sensoriels ne doivent pas nécessairement être présents partout et que
b) les terminaisons nerveuses vers les muscles, les tendons et les articulations (en plus des terminaisons nerveuses libres) présentent effectivement les formes d'organes les plus diverses. Il va de soi que les muscles (ou les membres) eux-mêmes ne doivent pas être considérés comme des organes sensoriels (comme le fait par exemple Wolff). Ils font partie du "champ de perception" des organes : comme le "ciel" encore au stade lunaire au-dessus des "plantes nerveuses" qui poussent leurs fleurs, qui ont le tubercule de la racine dans le cerveau, la tige ou la tige dans la



moelle épinière.

Scheurle ne veut pas du tout admettre un événement interne au corps comme domaine sensoriel *objectif*, malgré les explications et clarifications incessantes et sans équivoque de Steiner, que Scheurle réduit à des "allusions". Il dénie au sens du mouvement propre la compétence pour les mouvements internes du corps, mais attribue malgré tout cette capacité de perception aux nerfs moteurs. Cela se fait au prix de l'affirmation selon laquelle Steiner ne les aurait *pas* désignés comme les nerfs du sens du mouvement propre. Le prix à payer est élevé, car la cohérence de la théorie des nerfs de Steiner, et donc la nature trimembrée/triarticulée de l'humain, se dissout dans le néant avec cette affirmation.

En réhabilitant les sacro-saints nerfs "moteurs", la doctrine sensorielle cosmopolite/à puissance de monde perd sa colonne vertébrale physiologique et idéologique. Face à cette situation embarrassante, il reste au maintien d'un "sens propre du mouvement" anthroposophique seulement la voie de fuite logique et verbale,

(401) R. St. le 2 décembre 1917, GA 179, p. 13 s.

390

entre celui-ci (ou ce qu'il en reste) et les nerfs "moteurs" sauvés, de *construire* une sorte de relation, un pendant quelconque. En outre, Scheurle doit neutraliser tout le ténor sur la "folie" des nerfs "moteurs" - ce qui se fait au moyen de l'affirmation bizarre que Steiner ne les attribue pas "*intentionnellement ou par hasard*" à un champ sensoriel. Cette affirmation ne pourrait pas contredire plus frontalement toutes les déclarations de Steiner : toute "l'intention" de Steiner consiste justement à corriger le non-sens des nerfs "moteurs" en rectifiant qu'il s'agit ici des organes de perception d'un sens, à savoir le "sens du mouvement propre". Comme Scheurle ne peut pas "omettre" ce sens dans le spectre d'une théorie anthroposophique des sens, il doit nécessairement être doté ici d'un autre champ de perception - nonobstant le fait que le nouveau domaine de ce sens de Scheurle (le "résultat extérieur du mouvement propre") est déjà couvert par les autres sens. Le sens du mouvement propre perd ses nerfs, il est conservé comme un accessoire obligatoire à l'intention d'un "panoptique des sens humains". Cela se fait en plusieurs étapes, en commençant par l'insinuation de Hensel selon laquelle les déclarations "abruptes et pointues" de Steiner ne se réfèrent qu'*en apparence* à des faits physiologiques. Mais Scheurle doit lui-même contredire cette affirmation en déclarant que les indications de Steiner sont ici particulièrement "subtiles", que les nerfs "moteurs", en particulier, ne se voient pas attribuer de fonction sensorielle. L'insinuation selon laquelle Steiner aurait a) parlé de nerfs "moteurs" particuliers, et b) certes de leur fonction de perception, mais pas de leur *fonction sensorielle*, pourrait être amusante si une telle *absurdité* n'était pas à nouveau présentée par des personnalités comme une compréhension de l'anthroposophie. - Ce qui est subtil, c'est avant tout le renversement des indications de Steiner, qui doit une fois de plus se mettre en avant pour sauver les nerfs "moteurs". Que Scheurle ne puisse pas les reconnaître comme les nerfs du sens du mouvement, cela pourrait passer - mais lorsque Steiner lui-même est transformé en usurpateur de sa doctrine de la perception et de la volonté, la sérénité doit céder la place au cynisme, ou - à une analyse



plus précise de cette absurdité. L' "aperçu de l'ensemble des *allusions* de Steiner" proposé par Scheurle sacrifie une fois de plus le noyau idéologique et physiologique de la théorie moniste des nerfs à la croyance luciférienne invétérée selon laquelle quel qu'un d'autre que la *volonté* à puissance de monde entrerait en ligne de compte comme sujet des mouvements et des perceptions humaines.

Scheurle *doit* rester pour cela fautif de l'explication de pourquoi Steiner aurait attribué à ces nerfs "moteurs" une fonction de perception, mais pas de sens - qu'il ne les aurait en principe attribués à *aucun domaine sensoriel*. Cette prétendue non-attribution est donc un contre-sens, car la "motricité" de ces nerfs (identifiée par Steiner comme folie) devrait de toute façon *perdre* sa fonction fictive de *déclencheur de mouvement* en étant attribuée à un domaine sensoriel. - La remarque de Scheurle selon laquelle la non-attribution (qu'il a construite) a eu lieu "*intentionnellement ou par hasard*" est significative. Cette remarque est un autre non-sens dans la mesure où elle suggère que Steiner pourrait avoir omis "intentionnellement" ou oublié "par hasard" un élément très important de sa théorie des sens. Mais pourquoi donc ? - Y aurait-il une raison, dans le domaine de la théorie anthroposophique des sens, de ne pas faire preuve d'une transparence absolue, afin que la nouveauté n'apparaisse pas enfin clairement ? Les nerfs "moteurs" n'existent pas - mais il existe désormais un sens pour la perception du mouvement *directement et immédiatement* pris en charge par l'esprit ou la volonté !

La constatation selon laquelle les nerfs moteurs ont certes une fonction de *perception*, mais pas de *sens/sensorielle*, repose sur une fiction linguistique, car une perception corporelle est évidemment

391

toujours une "perception sensorielle", c'est-à-dire un événement à *puissance de monde* qui est à la base de l'apparition de la "conscience individuelle". La distinction entre perception et perception sensorielle (ou fonction sensorielle) est, à la lumière de toutes les déclarations de Steiner, une construction sans contenu. Dans l'insinuation absurde selon laquelle Steiner n'attribue "intentionnellement ou par hasard" aucun sens aux nerfs moteurs, culmine toute la monstruosité des efforts visant à harmoniser la physiologie anthroposophique avec la théorie duale des nerfs. (Il faut toujours le répéter : la doctrine nerveuse duale repose sur la représentation du sujet unique naturel, de la "pauvre âme" localisée dans le corps). Les préceptes de l' "espace scientifique" de Schad sont malmenés si le retour prémédité de Scheurle à l'approche de base "bio-psychologique" habituelle de l'interprétation de la "perception sensorielle" de Steiner ne peut susciter aucun doute. L'expert sensoriel renommé fonde aussi sur ses thèses, sur son "aperçu de l'ensemble des *allusions* de Steiner", une nouvelle théorie fonctionnelle des nerfs moteurs. La nouveauté (le langage patient permet de nombreux arrangements) réside dans le fait que le *déclenchement* classique du mouvement doit être remplacé par une "*libération*" du mouvement. Cette alternative apparente à la tâche traditionnelle des motoneurons ainsi conservés sera abordée plus loin.

La réfutation de Steiner par Scheurle n'est pas immédiatement visible en tant que telle, car elle est d'abord présentée sous la forme d'une question qui détourne l'at-



tention du message principal qu'elle contient. Le lecteur ne remarque pas forcément à quel point la formulation est trompeuse. La première partie de la "question piège" vient d'être discutée, elle concerne le "*volontairement ou par hasard*" de l'affirmation principale. Celle-ci implique que Steiner n'a *pas* attribué les nerfs "moteurs" au sens du mouvement. Afin de mettre à jour les données réelles de Steiner, on peut essayer de comprendre le cheminement tactique de la pensée dans cette formulation argumentative. Scheurle enchâsse sa question suggestive comme suit (p. 68) : "Bien que dans la plupart des conférences [de Steiner] il soit question d'une fonction de perception des nerfs moteurs, celle-ci n'est à aucun moment - *intentionnellement ou par hasard* - désignée comme fonction sensorielle ou attribuée à un domaine sensoriel précis, par exemple celui du 'sens du mouvement propre'. Les distinctions de Steiner sont ici particulièrement subtiles. Ainsi, ses explications sur la théorie des sens se réfèrent à la perception du monde 'extérieur' ou physique. Cela vaut également pour le sens du mouvement propre. Ce sens perçoit le résultat extérieur du mouvement propre, tout comme les autres sens transmettent la perception d'un monde donné. En revanche, [!] le nerf moteur permet, pour autant qu'on puisse l'affirmer à partir d'un aperçu de l'ensemble des allusions de Steiner, la perception intérieure du 'mouvement', du 'vouloir' et de l' 'événement du tissu' qui y est lié, donc de ce qui agit, d'activités et de processus [donc, selon Scheurle, d'un autre monde qu' "*u n monde donné*"]. Comme le nerf moteur est là '*pour que le mouvement ne soit pas exécuté inconsciemment*', on n'a certes pas utilisé ici, comme dans d'autres endroits, l'expression *sens du mouvement propre* ou *organe sensoriel pour le mouvement*. Mais il est dit que le nerf moteur '*serait destiné à percevoir le mouvement de la main*' (GA 172, 6. 11. 1916). Il y a mouvement, ce qui ne peut être perçu que par les nerfs moteurs' (GA 170, 5. 8. 1916). Les nerfs moteurs '*servent à percevoir le processus qui est déclenché par la volonté. Ainsi, lorsque je bouge une main, je dois, pour avoir ma pleine conscience, percevoir le mouvement de la main. Il s'agit seulement d'un nerf sensitif interne qui perçoit le mouvement de la main*' (GA 170, 5. 8. 1916)". - Les efforts de Scheurle tombent à l'eau. Les "preuves" apportées

392

documentent l'absurdité de l'entreprise : les nerfs "moteurs" font partie de l'organicité de la perception du mouvement ou de la volonté dans les événements corporels à puissance de monde.

Pour une compréhension de la manière de penser de Scheurle, la remarque de ce dernier selon laquelle les "*explications de Steiner sur la théorie des sens se rapportent à la perception du monde 'extérieur' ou physique*" est révélatrice. Cette remarque est une variante anthroposophique voilée de l'opposition à la théorie des sens de Steiner, caractérisée par Ballmer de la manière suivante : "*Ce qui est ainsi pratiqué comme science au sens académique, depuis des siècles, repose globalement sur l'hypothèse que le monde et l'humain ne sont pas une, mais deux entités, et sur la conséquence de cette hypothèse : l'humain individuel corporel, en tant que face au monde, reçoit des influences du monde, et doit être compris comme réagissant à ces influences. Toute la physiologie est construite sur l'idée fondamentale que l'on doit étudier les réactions du (soi-disant) être humain aux actions du monde. Face à cette position académique, il y a la contre-position absolument irréconciliable de l'anthroposophie*". ⁽⁴⁰²⁾



Une optique qui sépare d'emblée l'intérieur du corps du "monde extérieur ou physique" ne peut même pas être tolérée aujourd'hui par la physiologie courante. Celle-ci est tout de même prête à reconnaître que le "sujet" percevant rencontre aussi les processus de son propre corps (par le biais des nerfs "proprioceptifs") en tant que "données" physiques. - Tout l'élan de Steiner vise à attribuer les nerfs moteurs au sens du mouvement ("proprioceptif"), dont le domaine sensoriel objectivement "extérieur" est par exemple caractérisé comme suit :

"...Une machine ne perçoit pas son propre mouvement, seul un être vivant peut le faire, grâce à un sens réel. Le sens de ce que nous bougeons en nous-mêmes, du clignement des yeux au mouvement des jambes, est un véritable ... sens, le sens du mouvement propre". ⁽⁴⁰³⁾

Toutes les explications de Steiner visent à décrire le monde "physique" intracorporel comme un domaine de perception ou de sens, comme un "extérieur" ou un "donné objectif" des quatre "sens de la volonté", depuis "le clignement des yeux jusqu'au mouvement des jambes".

Contrairement aux réinterprétations confuses de Scheurle, l'attribution par Steiner des nerfs "moteurs" au "sens du mouvement propre" ("le sens du fait que nous nous déplaçons nous-mêmes") ne pourrait pas être plus claire. De manière absurde, ce sont justement les passages de l'exposé fournis par Scheurle lui-même qui le prouvent, et qui peuvent être multipliés à volonté, par exemple : *"Et tandis qu'avec les nerfs dits sensitifs vous percevez le monde extérieur par le biais des sens, vous percevez avec les autres nerfs vos propres mouvements, les mouvements musculaires. La physiologie actuelle ne les appelle que faussement nerfs moteurs".* ⁽⁴⁰⁴⁾ Pour soutenir son antithèse, Scheurle présente le mouvement interne du corps comme une somme "d'agents, d'activités

(402) Feuille de notes 23. 2. 1953, cf. *correspondance* p. 153

(403) GA 115, p. 28, nous y reviendrons.

(404) Steiner ajoute :

"Des préjugés aussi terribles sont dans la science et corrompent ce qui passe dans la conscience populaire et agit de manière beaucoup plus corrompue qu'on ne le pense habituellement..." (Op. cit. 23 avril 1919, *Geisteswissenschaftliche Behandlung sozialer und pädagogischer Fragen - Traitement spirituel à scientifique de question sociales et pédagogiques* - GA 192, p. 51 s)

La réanimation par Scheurle de la théorie duale des nerfs sous des auspices anthroposophiques témoigne de la force écrasante que peut développer la croyance dans les signaux nerveux de commande ("moteurs"), aussi dans un contexte anthroposophique.

393

et processus", lesquels certes furent saisis par les nerfs moteurs, mais qui justement n'ont pas été attribués par Steiner au sens propre du mouvement. Ce renversement alambiqué des déclarations centrales de Steiner permet d'obtenir deux choses : les nerfs "moteurs" restent dans le "champ des faits avérés", et il reste malgré tout un champ sensoriel - même hypothétique - pour le "sens du mouvement" (anthroposophique) : il est responsable du "résultat extérieur" du mouvement. Seul point faible : pour cette nouvelle variante d'un "sens du mouvement", il n'y a plus de nerfs disponibles, car selon Scheurle, les perceptions des nerfs "moteurs" s'opposent à celui-ci de manière "polaire" : ceux-ci seraient responsables de la "libération du mouvement" (commande des muscles). Ainsi, le modèle classique des motoneurones - grâce



aux "indications subtiles" de Steiner - est à nouveau prêt à naviguer. - L'éloignement des nerfs musculaires du domaine du sens du mouvement a déjà été examiné lors de la discussion des aphorismes de Gutland. La réinterprétation de la théorie anthroposophique des sens en faveur des théories classiques du déclenchement échoue au plus tard à la lecture de cette entrée du carnet de notes de Steiner sur les conférences berlinoises "Anthroposophie" : un synonyme du sens du mouvement est "sens musculaire". Le domaine sensoriel comprend "les muscles, les ligaments, les tendons, les articulations" (GA 115, édition 2001, p. 315). L'"Aperçu de l'ensemble des allusions de Steiner" de Scheurle poursuit l'insinuation du professeur Hensel sur les déclarations de Steiner qui n'ont qu'une signification physiologique apparente. Le sens du mouvement, privé de tous ses organes, devient une chimère.

Scheurle ne peut pas voir le noyau de la théorie anthroposophique des sens : ce n'est pas le sujet qui perçoit, mais le monde dans son auto-différenciation, dans ses douze "sens", dont la forme globale est le corps physique. Les "humains" naissent de la perception à puissance de monde des "spécimens/exemplaires humains", des corps humains. Les humains "lucifériens" s'opposent instinctivement à cette *nouvelle* connaissance fondamentale, car ils y sentent à juste titre une atteinte à leur "intégrité personnelle". Le chemin de la science de l'esprit mène au-delà de ce stade, tout d'abord dans le royaume de "l'âme consciente/de conscience". Tous les domaines sensoriels sont des événements "processuels", sont des "agents" ou des "activités", font partie de l'*unique* "monde donné". Le principe de toute théorie des sens est - une fois de plus : la perception sensorielle est un événement du monde. - *L'organisation sensorielle humaine n'appartient pas à l'être humain, mais est construite dans l'environnement pendant la vie terrestre. L'œil qui perçoit est spatial dans l'humain, il est essentiel dans le monde. Et l'humain étend son être spirituel dans ce que le monde vit en lui à travers ses sens*". (Leitsatz 171, GA 26, p. 232 - Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre *La découverte de l'humain véritable* (p. 474 et suivantes). L'expérience du mouvement est elle aussi par essence "dans le monde", même si elle est perçue spatialement dans / à l'humain).

"Le sens du mouvement propre" I

Les processus internes sont des processus objectifs du monde

La tentative de réfutation de Steiner par Scheurle

Le mouvement corporel / le métabolisme se perçoit à travers un sens spécifique, c'est-à-dire qu'il est toujours sourdement représenté, "reflété" faiblement comme un sommeil. L'essence de toutes les explications de Steiner est que cette perception est un *processus sensoriel* de sorte exactement identique et "qualité externe" objective

394

- Toutes les autres interprétations des indications de Steiner tournent à vide, en ce sens qu'elles ne veulent pas comprendre le principal extérieur des manifestations de la volonté dans (le sang, le métabolisme et le mouvement) comme un "domaine sensoriel" objectif - en considérant d'emblée le mouvement comme un événement subjectif dans l'organisme individuel isolé, et non pas comme une physique cosmique ou



une donnée objective. - Le 9 juin 1919, le sens du mouvement propre est expliqué à l'aide de l'exemple du sens de la vue :

"Les dits nerfs moteurs ne sont là que pour nous permettre de percevoir intérieurement nos mouvements. c'est-à-dire que nous sommes sensibles à ce que nous faisons nous-mêmes en tant qu'humains.

Tout de suite ainsi que l'humain transmet la couleur par le nerf oculaire sensible, ainsi il se transmet le mouvement propre des jambes par les nerfs 'moteurs', qui ne sont pas là pour mettre la jambe en mouvement, mais à percevoir que le mouvement de la jambe a été effectué". ⁽⁴⁰⁶⁾

Dans la huitième conférence de la "Science générale de l'humain", il est question de la vision externe en relation avec les quatre "sens de la volonté" :

"Et de même que nous avons un sens pour la perception de l'équilibre, nous avons aussi un sens pour notre propre mouvement, grâce auquel nous distinguons si nous sommes au repos ou en mouvement, si nos muscles sont fléchis ou non. Nous avons donc, en plus du sens de l'équilibre, le sens du mouvement. ... Au sens du toucher, l'humain voit extérieurement qu'il bouge par exemple sa main lorsqu'il touche quelque chose : il est donc évident pour lui que ce sens existe pour lui. Pour le sens de la vie, le sens du mouvement et le sens de l'équilibre, il n'est pas aussi évident que ces sens existent. Mais comme ce sont des sens de la volonté au sens particulier, l'humain s'endort avec ces sens, car il dort avec la volonté. ... Soyez donc clair que vous ne pouvez connaître l'humain qu'en l'observant toujours de trois points de vue, en observant son esprit. ... L'esprit doit être saisi par des états de conscience tels que veiller, dormir et rêver". ⁽⁴⁰⁷⁾

(Nous reviendrons sur ce passage dans un instant - il en ressort clairement qu'il faut faire la distinction entre la vision extérieure du mouvement et la perception "endormie" du mouvement).

Nous revenons à l'analyse ci-dessus : Scheurle met en évidence, sans le savoir, l'imbroglie de la situation qui résulte de l'absence d'un point de vue supra-subjectif, non ponctuel, "non particulariste" au regard de la théorie des sens de Steiner. Il cherche par tous les moyens à démontrer que Steiner devait entendre par le sens du mouvement propre autre chose que ce complexe de perception qui a pour objet, pour "donné", la volonté sous forme de mouvement et d'événements métaboliques ("fines modifications métaboliques") dans les muscles, le sang et le squelette. Scheurle tente de justifier son affirmation par le fait que ces "processus" propres ne sont pas un "donné" comme pour les autres sens, mais qu'un "sens"

(405) GA 66, p. 131 s. -- Steiner réagit aux objections à ce sujet, par exemple de la manière suivante :

"Maintenant que nous avons éliminé la possibilité de faire des objections pédantes contre le caractère cognitif de certains sens, parce que nous avons reconnu que ce caractère cognitif repose quand même d'une manière secrète sur la volonté, nous pouvons maintenant continuer à diviser les sens. Nous avons tout d'abord quatre sens : le sens du toucher, le sens de la vie, le sens du mouvement, le sens de l'équilibre". (Science générale de l'humain, GA 293, 8e conférence, p. 133)

(406) GA 192, 9 juin 1919

(407) GA 293, 8e conférence, p. 133

395

devrait reposer avant un "donné", de sorte que le "sens du mouvement propre", en



tant que l'un des *sens*, ne puisse pas viser ces processus de mouvement internes, et que Steiner veuille dire par là quelque chose d'autre que ce complexe de perception interne - à savoir un "résultat de mouvement externe". Perplexe face aux innombrables clarifications de Steiner sur ce point, il s'accroche à la prétendue marge d'interprétation de la désignation de Steiner "wesensgleich/d'essence égale" dans "Des énigmes de l'âme", ainsi qu'au "moteur" établi des nerfs "moteurs" dont on ne peut se passer. En conséquence, il doit se demander si des nerfs peuvent être attribués au sens du mouvement. Comme il ne peut pas se résoudre entièrement aux conséquences de la théorie unitaire des nerfs, il manœuvre son argumentation dans un dilemme aussi évident que révélateur, qui débouche sur la question de savoir si la perception du mouvement et la perception transmise par les nerfs moteurs serait absolument la même chose : *"Il doit ici rester ouverte la question de savoir si la perception du mouvement et la perception transmise par le nerf moteur ne sont pas absolument à assimiler, d'autant plus que le nerf sensitif et le nerf moteur sont, selon une expression de Steiner, "de même essence" en ce qui concerne leur fonction générale de perception."* (Recueil, p. 69) La réfutation de Steiner est ici envisagée sous la forme d'une question - le caractère de la réfutation ne peut être contesté au vu de précisions comme celle ci-dessus (selon laquelle les nerfs "moteurs" perçoivent *"que le mouvement de la jambe a été effectué"*). Il faut lire attentivement la question de Scheurle, qui apparaît d'abord un peu confuse en raison de la formulation *"ne sont pas à mettre absolument sur le même plan"*. Le *"pas"* dans l'expression peu claire *"ne pas absolument assimiler"* est surnuméraire. La question de Scheurle est de savoir si la perception du mouvement et la perception médiée par les nerfs moteurs sont "absolument" assimilables, ce qui ne devient vraiment clair qu'un peu plus tard : au cours de ses explications, Scheurle se décide en effet *contre* l'assimilation, c'est-à-dire contre le sens du mouvement propre postulé par Steiner comme l'un des sens pour la perception des processus internes au corps. (La désignation courante de "proprioception" pour ce spectre de perception, aussi connu de la physiologie, ne correspond d'ailleurs pas physiologiquement à la totalité du domaine du sens du mouvement propre, dans la mesure où le réseau des nerfs des membres est pris en compte : Les nerfs menant aux "plaques terminales motrices" ne sont toujours pas interprétés comme des "nerfs normalement sensitifs", mais comme des "nerfs moteurs", porteurs des "informations" de la moelle épinière et des centres cérébraux supérieurs à l'attention des muscles à "innover", et donc pas, au sens de Steiner, comme des médiateurs - sourds - de la représentation de la volonté, comme des organes de "l'activité nerveuse" physiologiquement inobservable.) - La surdité générée par le "savoir professionnel" peut-elle être plus clairement exposée à Steiner qu'avec une phrase comme celle-ci : *"Il faut ici laisser ouverte la question de savoir si la perception du mouvement et la perception médiée par le nerf moteur ne sont pas absolument à assimiler, d'autant plus que le nerf sensitif et le nerf moteur sont, selon une expression de Steiner, "de même essence" en ce qui concerne leur fonction générale de perception."* Scheurle met ainsi hors service la logique qui caractérise habituellement la base élémentaire de toute sorte de "science". Son résultat consiste à "laisser ouvert" ce qu'en tant que physiologiste sensoriel *anthroposophique* il est censé démontrer. Ce qui doit "rester ouvert", c'est précisément ce qui constitue la condition préalable au "problème" dont il est question, à savoir les affirmations centrales suivantes de Steiner :

1.) tous les nerfs sont de *même* nature : "sensitifs". - Peu importe comment on veut



les appeler en détail, même la désignation "motrices" peut valoir ("sensorimotrices" entre aussi en ligne de compte), mais : il n'y a qu'une seule sorte de nerfs qui servent une fonction unique. Même au sein des nerfs, il n'y a pas

396

deux fonctions. Le cerveau ou la moelle épinière ne sont pas des organes centraux pour la commande des mouvements. Là, les voies nerveuses entières "traversantes" sont simplement interrompues. La fonction des nerfs, l'activité nerveuse, n'est pas compréhensible d'un point de vue purement physiologique.



2.) les nerfs appartenant à la "motricité" ne sont pas des conducteurs de commande, ils font partie de l'organicité d'un sens particulier. Celui-ci doit être délimité par rapport au sens de la vie de la manière suivante :

"La deuxième chose, qui est à nouveau un sens tout à fait différent de ce sens de la vie, c'est ce que vous pouvez découvrir lorsque vous bougez l'un de vos membres. Vous bougez votre bras ou votre jambe. Vous ne seriez pas un être humain si vous ne pouviez pas percevoir vos propres mouvements. Une machine ne perçoit pas ses propres mouvements, seul un être vivant peut le faire, grâce à un sens réel. Le sens de ce que nous bougeons en nous-mêmes, du clignement des yeux au mouvement des jambes, est un véritable deuxième sens, le sens du mouvement propre. " ⁽⁴⁰⁸⁾

3.) Cette perception est sourde comme le sommeil, subconsciente, elle est tournée vers la volonté obscure. La phrase suivante est valable : *"Ce qui agit en nous de manière inconsciente agit de manière très consciente pour la connaissance supérieure dans le cosmos"*. (voir ci-dessous)

4.) La distinction entre une fonction nerveuse sensitive et une fonction nerveuse motrice est la conséquence d'une base scientifique erronée, qui veut que l'humain soit perçu comme une machine corporelle animée et non comme un être spirituel.

5.) l'absence d'un concept d' "esprit" ne permet pas de reconnaître la nature cosmique de la pensée. La "physiologie sans fondement" barre la route : *"Ce qu'est la pensée dans le cosmos, on n'apprend à le reconnaître que lorsqu'on se sent dans ce qu'est la pensée dans l'humain, dans la vérité de cette pensée qui, en tant que pensée, n'a rien d'autre à faire avec le cerveau que d'être elle-même le maître de ce cerveau. Mais si l'on a reconnu la pensée dans son essence, si l'on s'est reconnu soi-même comme pensée humaine, alors on se sent déjà avec cette pensée dans le cosmique, et notre connaissance de la vraie nature de la pensée humaine s'élargit aussi à la connaissance de la vraie nature de la pensée cosmique. Si nous apprenons à reconnaître correctement ce que nous pensons, nous apprenons aussi à reconnaître comment nous sommes pensés par les puissances du cosmos"*.

6.) En raison de l'absence d'un concept de "volonté" autonome, il n'y a pas non plus de contenu pour le métabolisme conçu de manière purement chimique et biologique. L'univers cosmique de l'intérieur de l'humain n'est pas un sujet. De ce fait, il ne peut pas non plus y avoir de polarité entre la volonté et la vie de représentation, ni d'humain triarticulé/trimembré et d'organisme humain.

Il faut reconnaître à Scheurle que le comique involontaire de ses réflexions constitue au moins un magnifique cas d'école pour le dilemme de la science spécialisée. Le texte de Scheurle est réimprimé sous une forme un peu plus courte, mais sinon en grande partie dans la même phrase et avec les mêmes mots, dans la première partie du recueil en tant qu' "introduction". Ce comique supplémentaire est accentué dans la mesure où, dans cette deuxième variante de texte, Scheurle change, avec la même argumentation, de *douter*



de l'assimilation (il fallait "laisser en suspens" la question de savoir si le sens du mouvement propre et la fonction nerveuse "motrice" étaient *équivalents*) à *rejeter* l'assimilation. Le doute dans la première version du texte est conçu en vue de la non-assimilation dans la deuxième version du texte, il anticipe la négation voulue. La cohérence de l'étrange formulation "*ne pas assimiler absolument*" n'apparaît qu'au vu de la *réfutation* de Steiner qui suit. - Pour le reste, comme nous l'avons dit, le texte est resté pratiquement identique. L'issue de Scheurle à la situation méticuleuse de la contradiction avec Steiner s'appelle : "polarité" : les perceptions transmises par le nerf moteur et les perceptions du sens du mouvement propre ne sont *pas* à mettre sur le même plan, elles doivent s'opposer "polairement". (Si l'on veut, on peut bien sûr opposer "polairement" l'*abrutissement* des quatre sens de la volonté à l'*éveil* des autres sens, mais cela ne change rien au fait qu'il existe un complexe nerveux pour le sens du mouvement propre. L'émoussement d'un sens n'est pas une raison pour ne pas le reconnaître comme sens - comme le constate par exemple G. Gutland dans sa contribution à la p. 101 : "Mais aussi émoussée que soit la conscience transmise par le nerf moteur, - on doit lui attribuer la forme de la vie de représentztion - même si ce n'est à chaque fois qu'un début/que commençant".

Scheurle n'a aucun mal au ventre et à la tête que le staccato de longue date de Steiner concernant le "même essence" (c'est-à-dire la similitude de tous les nerfs) se concentre sur *une* grande tâche, à savoir que ces nerfs "moteurs" "de même essence" servent un *sens* perceptif au lieu de transmettre justement des ordres. Que ces nerfs servent un sens qui perçoit "*ce qui est une conséquence de processus de volonté psychospirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres*". (voir plus haut, "*que le mouvement de la jambe était exécuté*") Le staccato de Steiner se produit en particulier dans la dernière partition : le *mouvement mécanique des membres*, dans lesquels agissent des "*processus de volonté psychospirituels*". *Des processus !* Ces muscles ou nerfs de membres servent donc un sens qui vise la conséquence de ces processus de volonté qui sont "*aussi présents dans le mouvement mécanique des membres*", dans la mécanique du mouvement des membres (les mouvements métaboliques sont finalement le *prolongement* de l' "*humain-membre*" vers l'intérieur) : celui qui ne peut trouver ici aucun "donné" ne peut être aidé que par une seule chose : un sens supplémentaire. Mais pour un sens supplémentaire, il faudrait soit

a) trouver pour ces nerfs autrefois "moteurs" un autre champ sensoriel que celui de la perception du mouvement ou de la volonté, soit

b) rendre à ces voies nerveuses autrefois "motrices" leur fonction classique de commande, ne serait-ce que dans le style des "courants d'information" de Garvelmann, semblables à des écholocalisations, ou des "nerfs d'action" de Schad. Celui qui ne peut pas reconnaître l'univers intérieur de la *circulation sanguine, du reste du métabolisme et du mouvement mécanique des membres* comme champ sensoriel, doit naturellement - comme le fait Scheurle - pouvoir proposer un substitut au champ sensoriel du sens du mouvement propre. La recherche est vaine, car tous les champs sensoriels qui s'étendent de l'extérieur "comme des golfes" dans le corps sont attribués aux autres sens. Comme il n'y a rien à trouver, c'est une fois de plus la logique linguistique vide de sens qui doit venir en aide. Chez Scheurle, le nouveau champ sensoriel s'appelle : "le résultat extérieur du mouvement propre". Le sens du mouvement



propre perçoit donc "le résultat extérieur du mouvement propre". Cela se comprend au moins sur le plan linguistique, même si c'est sinon une pure tautologie. Qu'est-ce qu'un "sens du mouvement propre" pourrait bien percevoir d'autre que le "mouvement propre" ? Ici aussi, les règles de la logique la plus élémentaire sont mises hors service : pour un "sens" ou une fonction sensorielle, il faut effectivement pouvoir indiquer un "donné". Ce besoin d'un "donné", d'un "objet", est en fait la propre justification de Scheurle pour que les "processus" internes décrits par Steiner entrent en ligne de compte comme "perception", mais pas comme donné (nécessaire) pour un sens -

398

avec quoi Steiner ne peut donc pas avoir rapporté cet ainsi-nommé "sens du mouvement propre" sur ces processus internes. - Mais quelle alternative Scheurle a-t-il à présenter avec les mots "*le résultat extérieur du mouvement propre*" comme objet, comme donné, qui ne soit pas déjà couvert par les onze autres sens ? - Le "résultat extérieur" est en effet un "extérieur" en ce qu'il est perçu par les sens orientés vers l'extérieur, dans le cas du mouvement par exemple : le sens de la vue, et éventuellement le sens du son. Et surtout : si ce sens était "extérieur" au sens spatial, il devrait obligatoirement avoir l'intensité de la conscience claire de l'éveil, et non pas l'intensité sourde de la subconscience du sommeil, du "rien" magique et somnambulique : il ne devrait pas partager la nuit obscure des sens de la volonté, du toucher, de la vie, du mouvement propre et de l'équilibre. La confusion est fatale : qu'est-ce qui a dû saisir le médecin anthroposophe et l'expert en sens lorsqu'il affirme que les explications de Steiner sur la théorie des sens se rapportent uniquement "à la perception du monde '*extérieur*' ou *physique*" et que cela vaut également pour le "sens du mouvement propre" ? ⁽⁴⁰⁹⁾ Naturellement la doctrine sensorielle de Steiner se rapporte *exclusivement* à un "monde extérieur" - parce qu'en "sentant" ou en percevant par les sens, l'esprit-physique, l' "intérieur" ou le JE du monde se transforme lui-même en un "extérieur", en un "intérieur extérieur". - L'intérieur organique des humains n'appartient-il pas au "monde physique" ? Le nouveau et le nouveau-vieux ne peuvent-ils pas être pensés et entendus ? Que l'intérieur des humains soit à découvrir comme le Divin, comme l'abîme céleste de la Première, de la Deuxième et de la Troisième Hiérarchie, qui veulent se donner une forme globale, comme réceptacle ou temple pour ce qu'ils ont de plus profond et de plus élevé, le JE qui trône au-dessus d'eux et ses *pensées de désir semblables à lui*, l'humain-esprit du JE, l' "*Atma*" différencié ? Se dissimuler en tant que *volonté* agissant-tissant-régnant dans chaque mouvement, chaque pas et chaque étape du destin, se percevoir ou se reconnaître en tant que Logos, vouloir se connaître, tout simplement : *se vouloir*, pure "*organisation Je*" ? S'occuper, en tant que somnambule, des sections nerveuses postsynaptiques "motrices" encore dépourvues de miroir, s'occuper en général de l'ensemble des voies nerveuses continues, de ces racines, tiges, feuilles, fleurs qui poussent comme des plantes vers le ciel de l'esprit du corps... - en tant que "fluide nerveux" ou Je et corps astral (impulsion !) y circulant en sens inverse, en "faisant rêver" aux endroits vides, afin que VOUS, les hiérarchies, puissiez un jour devenir un *Soi* complet et un éternel "ici et maintenant", - lequel *Soi* peut vivre, savoir et vouloir tout ce qui se passe comme un intérieur et un extérieur à la fois, comme un Je ou une intuition : *L'humain*



/ les humains-esprit, un et beaucoup à la fois : la *question sociale* résolue, rachetée et répondue. La fin comme début : le Créateur qui se sacrifie, l'atome irradié, est à nouveau l'Un en tant que multitude, le ÇA est devenu le JE. L'âme des humains est ressuscitée, le physique est entièrement reflété : le physique est devenu "Je". L'évolution consiste à revêtir successivement le corps physique d'une "couche miroir". (C'est à partir de là qu'il faut aborder la communication de Steiner :

"Si vous vous référez à votre propre force de volonté, à ce qui peut vouloir en vous, alors vous avez une réplique ombrageuse, un reflet ombrageux de ce qui s'écoule de la force de l'Atma, de la divinité. La volonté de l'humain est aujourd'hui la force qui est encore la moins développée. Mais la volonté pourrait se développer de plus en plus, jusqu'à ce qu'un temps vienne où elle sera une fois parvenue à son apogée, alors que cette volonté sera capable d'accomplir ce que l'on appelle dans les religions '*le grand sacrifice*'.)

(409) Recueil partie 2, Introduction, p. 11 s.

399

"Le sens du mouvement est la perception de ce que nous sommes au repos ou en mouvement. Nous devons vivre cette perception en nous exactement de la même manière que nous vivons notre perception du visage".

Ce qui a puissance de monde des sens "internes" est expliqué par l'exemple du sens du goût :

"Ce qui se passe sur ma langue en goûtant est entièrement en moi en tant que processus objectif ; *en se déroulant en moi, c'est un processus du monde*".

- A cela s'ajoute le fait qu'un sens ne se définit pas uniquement par la présence d'organes, ce qui est particulièrement vrai pour les sens internes. (Pour les membres, les articulations, la vue, les muscles, il existe différentes sortes d'organes aux terminaisons nerveuses, en plus des terminaisons nerveuses libres). En ce qui concerne l' "intérieur", il faut faire une distinction nette entre la vie de l'âme qui ressemble à des pensées (en tant que Je, pensées, paroles, sens de l'ouïe) et les "sens intérieurs prononcés", de ce domaine de la volonté "dans lequel l'humain dort en réalité". Dans ce domaine de la volonté, l'humain est un "être cosmique". Quelques jours plus tard, il est expliqué pourquoi la nouvelle doctrine de la volonté est si difficile à comprendre :

"Lorsque l'humain qui s'est élevé en se connaissant au cours des temps modernes observe le monde, il le considère de telle sorte qu'il vit à l'intérieur de sa peau et observe autour de lui ce qui est à l'extérieur de sa peau. J'aimerais schématiser cela ainsi : là est l'humain. En dehors de l'humain, il y a tout ce sur quoi l'humain réfléchit/médite/sensorise. Et maintenant, il s'efforce de savoir quelque chose sur ce qui est là en dehors du sien. *Il compte en quelque sorte sur la relation de réciprocité entre ce qui est en dehors de sa peau. ...* Si l'on s'élève à la connaissance supérieure, ce n'est plus l'humain qui vit à l'intérieur de sa peau - car tout ce qui vit à l'intérieur de sa peau est reflété dans la tête, ce n'est que la connaissance de la tête -, mais c'est l'humain tout entier. Mais l'humain entier est lié à la terre entière. Au fond, la connaissance que l'on appelle suprasensible n'est pas une confrontation entre ce qui se trouve à l'intérieur de la peau humaine et ce qui se trouve à l'extérieur de la peau humaine, mais elle est une confrontation entre ce qui est à l'intérieur de la Terre et ce qui est à l'extérieur de la Terre. *L'humain s'identifie à la Terre. C'est pourquoi il se débarrasse aussi de tout ce qui est lié à un point de la Terre, à la nationalité, etc. L'humain adopte le point de vue de l'être terrestre et parle de l'univers du point de vue de*



l'être terrestre. Essayez de ressentir comment on parle de ce point de vue, disons dans une série de conférences comme celle que j'ai donnée à La Haye, où l'on parle sur le pendant entre les différents membres de l'entité humaine avec l'environnement, mais où était en fait pensé cette fusion/avoir grandi ensemble de l'humain avec son environnement, où l'humain était considéré

410 Dornach, 22 juillet 1921, *Les douze sens de l'humain*, GA 206, p. 16.

400

non purement, disons, le 13 mai à un moment donné, mais comme il vit toute l'année à travers les saisons, avec les différentes localités, etc. Mais c'est tout de suite par là que l'humain devient un être terrestre ; c'est par là aussi qu'il acquiert certaines connaissances qui sont une confrontation de l'humain avec ce qui est au-dessus de la terre, avec ce qui est au-dessous de la terre, ce qui rend en premier les rapports terrestres clairs.

La science de l'esprit n'est donc pas issue de cet humain limité dont est issue la science intellectualiste et matérialiste du XIXe siècle avec sa forme de *déchaînement des instincts antisociaux*, mais la science de l'esprit est issue de l'humain entier, elle met au premier plan ce qui touche l'humain individuel en second lieu. C'est ainsi qu'il lui est donné, en ne *développant apparemment aussi que des concepts intellectualistes*, de donner en même temps dans ces concepts des choses réelles, mais qui donnent le social à la place de l'antisocial". ⁽⁴¹¹⁾

D'où vient donc cette surdité persistante à l'égard de Steiner ? La déficience auditive de Scheurle provient de ce virus académique qui dirige ses attaques contre la nouveauté inouïe qu'il y a quelque chose "qui existe" et qui n'est rien : *l'esprit et la volonté*. Que cette volonté, en tant que force psycho-spirituelle autonome, produit toute vie et tout mouvement à partir d'elle-même, produit matériellement à partir d'elle-même : jusqu'au mouvement physique, mécanique des membres. Parce que le virus ne supporte pas cette incroyable nouveauté, il déplace/déporte le mouvement, le mouvement métabolique, le mouvement métabolique du sang dans le sac d'école universitaire de la biologie, de la chimie, de la physiologie et déplace la recherche du sens du mouvement propre dans les mots et les compositions de mots qui ne donnent plus aucun sens, littéralement/lettre à lettre : ne donnent aucun sens.

L'opposition "polaire" de Scheurle entre le sens du mouvement propre et la perception de la volonté ne tient qu'au fil ténu d'un raisonnement circulaire tautologique. Cela ne permet pas de faire de la science ni du goethéanisme. Le fait que Steiner ait appelé les deux types de nerfs "de même nature" ne laisse malgré tout pas assez de place pour les contraintes d'une logique qui ne vit plus que de mots. On peut littéralement désespérer de la mise en doute de Scheurle lorsqu'il fait des indications "subtiles" de Steiner une corde qui pourrait détruire l'édifice de la nouvelle doctrine de la volonté - si la corde n'était pas seulement un mince fil tautologique.

La phrase citée plus haut, tirée de la 1ère partie, est ainsi formulée dans l'"Introduction" de la partie a : "*Avec cela, les perceptions sensorielles et la "perception" médiatisée par le nerf moteur seraient, d'une certaine manière, à concevoir comme une polarité, a u s s i q u a n d, selon une expression de Steiner, le nerf sensitif et le nerf moteur sont "de même essence" en ce qui concerne leur fonction générale de perception.*" (Recueil II, p. 12) L'"égalité" entre le nerf moteur et le sens du mouvement propre, qui était restée ouverte,



s'est transformée en "polarité" opposée ; le "d'autant plus" ("de même essence") s'est transformé en "même si" ("de même essence"). Le doute s'est transformé en contradiction ouverte, Steiner est définitivement réfuté.

L'ancienne fonction nerveuse "motrice" s'est maintenue/conservé dans le postulat d'un non-sens tautologique maison, parce que Scheurle ne peut pas accepter le champ d'action du sens propre du mouvement de Steiner : *Les processus psycho-spirituels de la volonté dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme*

411 Dornach, 6 août 1922, GA z06, p. 88 / 90

401

et aussi dans le mouvement mécanique des membres, le bouger, régner, oeuvrer, vouloir, en résumé : l'humain périphérique métabolique-membres. Scheurle ne peut pas accepter ce qui est attaqué par le virus : la volonté, tout le règne "vitalisant" sublime de toutes les divinités hiérarchiques - cette volonté originelle que Schopenhauer "présentait d'avance" déjà, l' "extérieur" de l'univers corporel intérieur, le monde personnel - oui : le monde personnel. Dont il a été dit plus haut : "notre vie future [après la mort] s'exprime en germe dans ce qui agit dans notre volonté. Ce qui agit en nous inconsciemment, agit très consciemment pour la connaissance supérieure dans le cosmos".

Le "sens du mouvement propre" maison de Scheurle veut s'opposer de manière "polaire" à ces puissants processus internes qui constituent l'humain-mouvement périphérique. Il reste peu de choses pour le sens du mouvement propre réel lorsqu'il perd son univers. - Une chose bizarre au vu des autres efforts remarquables de Scheurle pour suivre la trace des déclarations polémiques de Steiner contre les nerfs "moteurs". Ce qui entre effectivement en ligne de compte comme domaine sensoriel non processuel pour le sens du mouvement propre, ce que doit contenir cette "perception du résultat extérieur du mouvement propre" de Scheurles (ce qui ne serait donc pas encore englobé par les onze autres sens) - tout cela ne peut pas être appris à partir du deuxième texte cloné. Il ne dit pas non plus comment devrait être nommé l'autre sens qui, selon les nombreuses descriptions de Steiner et le livre "Des énigmes de l'âme", est responsable des perceptions sourdes des changements de substance. - Pour étayer son postulat bizarre, Scheurle doit bien sûr invoquer "l'absence de représentations systématiques" (de la part de Steiner) du sens du mouvement propre, en plus de l'information susmentionnée selon laquelle les "déclarations abruptes et pointues" de Steiner ne se réfèrent *qu'en apparence* à des faits physiologiques.

Peut-on annoncer de manière plus subtile, dans une "introduction" à un livre anthroposophique sur l'organisation nerveuse, que le sens du mouvement propre de Steiner est une chose superflue ? L'aveu d'incompréhension, le désespoir de Kienle ne seraient-ils pas plus honnêtes, plus honorables et plus porteurs d'avenir ? - Ou la déclaration claire : Steiner s'est trompé, nous le savons mieux "aujourd'hui". La théorie des douze sens doit être révisée, et - il existe deux types de nerfs différents : les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs. - (La tentative de classer les indications de Steiner comme physiologiquement non pertinentes n'est pas non plus une alternative honnête).



Le "sens du mouvement propre" II

Le mouvement comme processus monde : le vouloir se découvrant soi-même

L'intervention de Scheurle repose, comme nous l'avons décrit, sur une incompréhension bornée de l'exigence de Steiner de reconnaître l'univers de l'activité métabolique organique interne comme lieu d'action de la volonté, et ce sans compromis en tant que "perception extérieure" située à l'intérieur du corps. Les processus organiques sont eux aussi un donné, ce sont des "processus objectifs" (voir ci-dessus), et en ce sens, ils sont l'objet d'une perception de soi ou d'un "effet de sens" qui fait partie du monde, même si on veut les attribuer à un sujet individuel. Une physiologie ou une anatomie ne serait pas du tout concevable sans un donné objectif. Mais comme l'empirisme matérialiste normal ne sait rien d'une "volonté" personnelle et cosmique en tant que force mécano-chimico-biologique, etc., il y a certes l'organicité corporelle en mouvement en tant qu'

402

objet de science, mais préjugé généralisé uniquement sur le fait que les mouvements volontaires sont déclenchés causalement par des signaux nerveux "moteurs". Tant que l'existence de la force de volonté, à la fois "conforme aux lois de la nature" et en même temps agissant personnellement, n'est pas découverte, n'est pas un "objet scientifique", il ne peut y avoir de dialogue entre la physiologie anthroposophique et la physiologie anthropologique : il n'y a que des langues différentes qui ne se comprennent pas.

Dans cette situation sans langage, Karl Ballmer est à la fois le traducteur et l'aiguille de la boussole, peu importe que son langage direct soit choquant ou non, peu importe la rapidité ou la lenteur avec laquelle les 400 premiers exemplaires de la correspondance ont été diffusés parmi les gens. - L'orientation de l'expert sensoriel Scheurle est la suivante : le sens du mouvement propre transmet, comme tout autre sens, des perceptions du monde dans lesquelles les "sujets" sont impliqués. Le sens du mouvement propre ne perçoit pas un "résultat extérieur" des mouvements, à moins que l'on ne désigne par "résultat extérieur" le complexe de perceptions suivant :

"Nous percevons ce qui est une conséquence de processus de volonté psycho-spirituels dans la circulation sanguine, dans le reste du métabolisme et aussi dans le mouvement mécanique des membres". ⁽⁴¹²⁾

Le champ sensoriel desservi par le sens est constitué par tous les processus moteurs internes au corps, de la digestion au mouvement des membres, c'est-à-dire les processus vitaux dans le sang, les organes internes, les muscles, les ligaments, les os. Les nerfs associés au sens contiennent, comme tous les nerfs, des processus opposés, ils sont purement sensitifs et "médiateurs de la perception" (dévitalisants). Ils n'ont pas de fonction de guidage moteur.

La maxime suprême de l'aide à la navigation est la suivante : il ne faut pas (au sens de V. v. Weizsäcker) partir d'un *sujet* du mouvement, à moins que le monde lui-même ne soit ce sujet - toujours au sens de la physique galiléenne.



Ensuite, l'aide à la navigation est la suivante : la question de départ doit être :

- a) qu'est-ce qu'en fait que "bouger" ? - mais pas : comment le mouvement est-il possible ? ou : comment le mouvement arbitraire se produit-il ?
- b) comment le sujet naît-il du mouvement mondain/à puissance de monde (physico-mécanique) ? Qui procède à la différenciation entre sujet et objet ?
- c) La différenciation est effectuée par l'intellect, qui se trouve lui-même comme résultat de toutes les perceptions sensorielles et de la pensée, et qui est donc déjà lui-même un produit de la réalité, c'est-à-dire des métamorphoses de toutes les perceptions.
- d) La réalité du monde est constituée des métamorphoses des perceptions sans matière, énergie, information génétique, etc. sous-jacentes
- e) En tant que substance sous-jacente aux métamorphoses de toutes les perceptions, le corps humain solide peut être envisagé comme un savoir de soi actif, une œuvre de force propre, une volonté originelle ou une "conscience originelle" (logos, parole) qui, en tant que force originelle latente, entre d'abord dans le sensible à l'intention de l'émergence de la conscience, puis, dans sa décomposition, révèle son essence comme pensée ou souvenir.
- f) L'intellect est une étape de ce processus, au cours de laquelle la volonté créatrice originelle prend conscience d'elle-même en tant qu' "être individuel" au sein du monde.
- g) A ce stade de l'auto-révélation physique, la volonté originelle se trouve dans la jungle des interprétations erronées et des soupçons concernant sa véritable nature en tant qu'origine de tous les champs sensoriels, dont fait partie le sens provisoirement sourd de ses mouvements divins, des processus de construction et de déconstruction, de l'échange de substance et de force, des "subtiles modifications métaboliques".

(412) 2 janvier 1922, GA 303, 11e conférence, p. 205

403

L'aiguille de la boussole "Ballmer" fait partie de l'auto-découverte de la volonté originelle, qui est le début du mouvement. "Ballmer" constate : la science n'est pas le savoir (de "sujets") sur le monde, mais le monde qui sait de lui-même - en tant que sujet, en tant que Je "dans" toutes les choses, ou mieux : "c o m m e toutes les choses". La découverte de soi nommée "Ballmer" trouve : l'intellect naît aux perceptions sensorielles mondaines/à puissance de monde, dont le regroupement se produit sous la forme des nombreux corps individuels humains qui s'expérimentent/se vivent dans des contextes historiques, c'est-à-dire : la volonté originelle se contextualise dans l'apparition sociale à l'intérieur de "l'histoire" de son auto-révélation, de sa multiplication de soi, comme la multitude des répliques agissant les unes sur les autres, des reproductions dépourvues de pressentiment de son soi. (N'oublions pas le diktum de Steiner :

"Il n'est vraiment pas question que le système nerveux doive être intégré à l'organisme de l'humain par un quelconque concile des dieux et qu'il doive être à la base de la vie de volontés, de sensations et de pensées. Il n'en est même pas question").



L'aiguille de la boussole (pour ainsi dire une chose parmi des choses qui sont toutes Je) pointe vers le "pôle nord" de l'événement permanent de la création : vers l' *Un* qui se multiplie constamment (vitalisant) en tant que *souvenir* de son propre devenir et qui revient constamment à lui en tant que "conscience de soi" (mourant, mortifiant, usant).

L'aiguille de la boussole "Ballmer" observe la polarité de la volonté et de la conscience comme l'action de l'*un* qui se souvient : Le métabolisme (vitalisation, évolution) et le flux nerveux (dématérialisation, dévolution) sont la manifestation physique du *souvenir*. Le début respectif du mouvement est la réception de celui-ci dans la conception (immersion de la volonté cosmique dans l'être-mère terrestre, "conception"). L'action respective de la volonté pendant une phase de création va de la réplication embryo-cosmique (construction pure, naissance de la matière) à la dégradation dans la vieillesse et la mort (dégradation pure, destruction de la matière). Entre les deux, il y a l'interpénétration de la construction de sorte volontaire (métabolisme, y compris la chaleur physique du Je) et de la dégradation révélant la conscience (activité nerveuse, y compris la représentation Je). - Le mouvement des membres est "commandé/piloté" par l'apparition de la "conscience" et de la "conscience de soi" liées à la dégradation. La construction de la matière révèle le corps originel, la volonté originelle, le savoir originel, le "UN" personnel qui n'a pas d' "environnement" en dehors de lui, car il est tout : l'EGO radical, le noyau du monde, la volonté originelle qui se donne, qui exerce / est le "grand sacrifice". L'évolution du monde, c'est-à-dire la révélation de l'UN sous forme de réplication, d'évolution, a pour but la transformation manichéenne de l'EGO "subsistant" en bien, en corps social ou SOCIÉTÉ en tant que métamorphose de la "mauvaise" (seule présente) monade originelle, l'énergie originelle, qui est d'une part un SAVOIR *en tant que corps* (tête, centre, matière) - qui est d'autre part une VOLONTE *en tant que corps* (mouvement des membres, périphérie, force). Tous les nombres quantiques du corpuscule et de l'onde prouvent l'égalité du savoir et de la volonté, de la matière et de l'énergie. Il ne s'agit pas d'un phénomène mystérieux, Ballmer le constate en tant que connaissance de la "substance" centrale qui, en tant qu' "énergie" ou "volonté", part de soi de manière vitale et revient en soi de manière mortelle en tant que "conscience de soi". Selon la formule : *Ex deo nascimur, in Christo morimur*. Pour que dans cet événement, il y ait du nouveau, de l'imprévisible.

L'aiguille de la boussole "Ballmer" elle-même naît au sein de l'observation, naît en tant qu'observation. Celui qui sait et qui veut puise dans le néant l'amour et la connaissance de la substance et de la force dans tout devenir et toute rencontre.

404

"il est de la plus haute importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces de formation et de croissance affinées. Dans la formation et la croissance de l'organisme humain se révèle un spirituel. Car ce spirituel apparaît ensuite au cours de la vie comme la force de pensée spirituelle. - Et cette force de pensée n'est qu'une partie de la force de formation et de croissance humaine qui tisse dans l'éthérique. L'autre partie reste fidèle à la tâche qui lui a été confiée au début de la vie humaine. Ce n'est que parce que l'être humain, lorsque sa formation et sa croissance sont avancées, c'est-à-dire achevées jusqu'à un



certain point, continue à se développer, que le spirituel éthérique qui tisse et vit dans l'organisme peut apparaître comme force de pensée dans la vie ultérieure.

C'est ainsi que la force figurative (plastique) se révèle à la vision spirituelle imaginative comme un éthérique spirituel d'un côté, qui se présente de l'autre côté comme le contenu d'âme de la pensée". ⁽⁴¹³⁾

Qu'est-ce que la volonté ? Qu'est-ce qu'une perception sensorielle ? - Le monde, la VOLONTÉ, le sens originel, se rencontre lui-même de douze façons et s'observe/s'aperçoit/se remarque en tant qu'humain. Le JE, la volonté originelle, se "médite/sensorise", se souvient en créant douze variations (métamorphoses), prend conscience de son soi en tant qu'organisme en mouvement. Le mouvoir est une façon du vouloir, du sensoriser, du souvenir, du penser. La logique et la mécanique sont expérimentées dans le squelette en mouvement, on comprend la nouvelle doctrine de la volonté "avec le squelette", pas seulement avec le cerveau. Le bouger est la volonté se découvrant soi-même, le mouvement (le processus) est à la fois le "donner" et le "donné". Le mouvement est une forme des douze auto-perceptions du monde, qui se vitalise ou se crée en tant qu' "humain". Qui se préserve ou se "perçoit" en tant que dévitalisation et usure de celui-ci. Qui se préserve ou se "perçoit" en tant que nouveau mouvement (mouvement, éveil), toujours selon la formule "la perception est la rencontre de l'identique", toujours selon la formule "mortification et revitalisation" (l' "organe sensoriel").

Autant sur le "sens du mouvement propre", à puissance de monde, qui doit toujours gagner en contours. L'étrange double apparition de Scheurle dans le recueil est aussi l'expression de la situation inextricable des penseurs scientifiques anthroposophiques. Il écrit : "Historiquement, il n'y a qu'un seul auteur qui vise pour la première fois à l'exhaustivité de la théorie des sens et dont la priorité doit donc être prise en compte ici : Rudolf Steiner a trouvé douze sens qui, *après de légères modifications, me semblent effectivement contenir complètement tous les types de sensations*". On trouve cette phrase à la p. 84 du livre "Die GesamtSinnesOrganisation (L'organisation d'ensemble des sens)" de Scheurle. Quel raisonnement/conclusion circulaire ! A partir de la mine d'or nommée "Rudolf Steiner", il est possible de faire une théorie des sens avec de légères modifications, si l'on est suffisamment généreux et scientifique. Sur le marché des "sciences", un produit se vend bien s'il est adapté à "tous les types de sensations" de la clientèle académique, qui ne veut rien savoir du matérialisme spirituel de la perception métabolique, de la sensation de volonté. Ils préfèrent continuer à faire de l'informatique du cerveau et de ses nerfs de commande une physiologie psychosomatique et neurocognitive.

(413) *Grundlegendes für eine Erweiterung der Heilkunst (Fondamentaux pour un élargissement de l'art de guérir)*, chapitre I, GA 27, p. 12

405

Que doit subir et se laisser subir la volonté originelle de la physique de l'esprit pour retrouver le chemin vers elle-même dans le brouillard des erreurs égocentriques, vers elle-même : la volonté originelle et l'HUMAIN cosmique, le JE qui s'éduque dans ses "humains-esprits" ? Ces humains-esprits qui se créent individuellement les nombreux corps pour y vivre leur propre volonté : leurs "toutes sortes de sensations".



Sentez quand même comment la volonté œuvre dans la perception des mouvements !

Le sens de l'équilibre, le sens du mouvement, le sens de la vie et le sens du toucher sont des sens de la volonté au sens strict

L'esprit doit être saisi par des états de conscience : veiller, dormir et rêver

Dans les conférences sur l'anthropologie générale, le sens du mouvement est décrit plus en détail comme l'un des quatre types de sensations de la volonté. Ces sens sont eux-mêmes imprégnés de volonté, ils sont endormis par l'humain. L'humain ne dort pas seulement en ce qui concerne la volonté, mais aussi en ce qui concerne les représentations de la volonté. - C'est un point très important - par "représentation du mouvement" (perception du mouvement), on entend habituellement quelque chose de "conscient", ce qui n'est pas le cas au stade actuel de développement. L'activité du sens du mouvement est confondue à tort avec la vision du mouvement. À cela repose à la base une confusion entre sensorier de veille, de rêve et de sommeil :

"Et de même que nous avons un sens pour la perception de l'équilibre, nous avons aussi un sens pour notre propre mouvement, grâce auquel nous distinguons si nous sommes au repos ou en mouvement, si nos muscles sont fléchis ou non. Nous avons donc, à côté du sens de l'équilibre, un sens du mouvement, et nous avons en dehors de cela encore le sens de la vie pour la perception de l'état de notre corps au sens le plus large. De nombreux humains sont même très dépendants de ce sens de la vie. Ils perçoivent s'ils ont trop ou trop peu mangé, et cela les met à l'aise ou mal à l'aise, ou ils perçoivent s'ils sont fatigués ou non, et cela les met à l'aise ou mal à l'aise. En bref, la perception des états de son propre corps se reflète dans le sens de la vie. Vous obtenez ainsi le tableau des sens comme douze sens. En fait, l'humain a douze sens.

Maintenant que nous avons éliminé la possibilité de faire des objections pédantes contre le caractère cognitif de maints sens, parce que nous avons reconnu que ce caractère cognitif repose quand même secrètement sur la volonté, nous pouvons continuer à diviser les sens. Nous avons tout d'abord quatre sens : le sens du toucher, le sens de la vie, le sens du mouvement, le sens de l'équilibre. Ces sens sont principalement imprégnés de l'activité de la volonté. La volonté agit sur la perception à travers ces sens. Sentez donc comment la volonté intervient dans la perception des mouvements, même lorsque vous les effectuez debout ! La volonté immobile/en repos agit aussi dans la perception de votre équilibre. Elle agit très fortement dans le sens de la vie, et elle agit aussi dans le toucher : car lorsque vous touchez quelque chose, c'est au fond une confrontation entre votre volonté et l'environnement. En bref, vous pouvez dire : le sens de l'équilibre, le sens du mouvement,

406

le sens de la vie et le sens du toucher sont des *sens de la volonté au sens étroit*. Dans le cas du sens du toucher, l'humain voit extérieurement qu'il bouge par exemple sa main lorsqu'il touche quelque chose : il est donc évident pour lui que ce sens est présent pour lui. *Pour le sens de la vie, le sens du mouvement et le sens de l'équilibre, il n'est pas aussi évident que ces sens existent. Mais*



comme ce sont des sens de la volonté dans un sens particulier, l'humain s'endort avec ces sens, parce qu'il dort avec sa volonté. Et dans la plupart des psychologies, vous ne trouvez pas du tout ces sens cités, parce que la science, en ce qui concerne beaucoup de choses, dort confortablement avec le sommeil de l'humain extérieur. ... Soyez donc conscient que vous ne pouvez connaître l'humain qu'en l'observant toujours de trois points de vue, en observant son esprit. Mais il ne suffit pas de dire toujours : Esprit ! Esprit ! Esprit ! La plupart des humains parlent toujours d'esprit et ne savent pas traiter ce qui est donné par l'esprit. On ne le traite correctement que si l'on opère avec des états de conscience. *L'esprit doit être saisi par des états de conscience tels que veiller, dormir et le rêver.* Ce qui est d'âme est saisi par la sympathie et l'antipathie, c'est-à-dire par des états de vie ; l'âme le fait même continuellement dans le subconscient. Nous avons en fait l'âme dans le corps astral, la vie dans le corps éthérique, et entre les deux il y a une correspondance continue à l'intérieur, de sorte que ce qui est d'âme se vit de soi-même dans les états de vie du corps éthérique. Et le corps est perçu par des états/contextes de forme. J'ai utilisé hier la forme sphérique pour la tête, la forme lunaire pour la poitrine, la forme linéaire pour les membres, et nous aurons encore à parler de la véritable morphologie du corps humain. Mais nous ne parlons pas correctement de l'esprit si nous ne décrivons pas comment il s'exerce dans les états de conscience ; *nous ne parlons pas correctement de l'âme si nous ne montrons pas comment elle s'exerce entre sympathie et antipathie, et nous ne parlons pas correctement du corps si nous ne le saisissons pas dans des formes à puissance de vrai*". ⁽⁴¹⁴⁾

La question des nerfs elle-même, en raison d'une surdité par rapport à Steiner et Ballmer, se retrouve dans le déséquilibre paradoxal de la "science" moderne, qui se présente certes publiquement comme une science, exerce son sérieux comme un rituel social, mais - parce qu'elle répugne à toute "vérité" absolue - ne veut plus se comprendre explicitement comme un savoir ou une "science", parce qu'elle exclut d'emblée un savoir sûr et remplace le concept de vérité par "l'approximation cyclique" d'une "réalité" finalement inconnaissable. Celle-ci est bien sûr indispensable, car les "sensations" des humains et des animaux sont tout de même censées reposer sur une "réalité" quelconque. (L'association du nerf et de la cognition dans l'adjectif "neurocognitif" est un indicateur du fait que la vie de l'âme est fixée a priori comme épiphénomène des processus nerveux - le "travail scientifique" n'a, à bien y regarder, plus rien à voir avec la "connaissance", se comprend définitivement comme une théorisation d'une réalité métarationnelle, bien que, paradoxalement, le système nerveux central soi-même est supposé être une structure sûre et une base de croyance, fidèle au schéma de pensée de Kant, cet "esprit d'avocat" (Novalis). Le "savoir" ne contient rien de réel, mais est une "attente" conjecturale, en vue d'une "vérification" qui ne consiste généralement qu'en la "réception" d'autres théories. La crédibilité de cette science est un pur rituel avec des règles établies, dont fait partie en premier lieu la sauvegarde : il n'y a en fin de compte aucun savoir sûr, seulement des suppositions hypothétiques. La seule certitude absolue réside dans le consensus selon lequel il ne peut y avoir d'affirmations sûres. (Cette garantie institutionnalisée rencontre dans le livre de Steiner "La vision du monde de Goethe" l'horreur de l'image opposée : "La vérité parle à l'intérieur de chaque humain des langues et des dialectes différents ; dans chaque grand humain, elle parle



son propre langage, qui n'appartient qu'à cette personnalité. Mais c'est toujours le même langage qui parle").

De même que le processus de la prolifération de croissance révèle l'élément de la volonté vers dehors, ainsi le processus intérieure de dépérissement l'élément de pensée / de représentation.

Sur la tentative de ramener le thème sur le terrain de la "science".

Une *variante anthroposophique* de cette protection rituelle consiste à affirmer que les "solutions définitives" à l'occasion de la réception de Steiner sont dangereuses et qu'il vaut donc mieux s'en abstenir. La réception de Steiner doit se faire selon des règles qui doivent obéir à un usage scientifique. Cette logique bizarre est défendue par Schad à deux endroits du recueil. Tout d'abord dans l'avant-propos, où la fonction argumentative de l'affirmation est préparée en vue de l'élaboration - cachée au lecteur - du cas "Ballmer". C'est ici que le procédé rédactionnel est présenté : "Un demi-siècle s'est écoulé depuis lors sur cette question [le problème des nerfs moteurs], et il semble donc opportun de dresser aujourd'hui un bilan intermédiaire. Il convient de préciser qu'il n'y a pas ici d'intention de proposer la solution définitive. Cela a été trop souvent exprimé trop tôt". Schad lance deux contre-vérités à la fois : le "demi-siècle" de travail sur le problème nerveux, et la solution "définitive" exprimée "trop souvent trop tôt". S'il y a lieu de s'inquiéter, c'est face à une telle double "malhonnêteté". Le sens de cette double imposture, impossible à percevoir comme telle par le lecteur normal, n'apparaît que plus tard dans le recueil - dans la propre contribution de Schad au livre. L'objectif est de surmonter deux accidents de travail survenus au cours d'un demi-siècle de devoirs manqués, qui ne peuvent pas être traités dans "l'espace scientifique anthroposophique" parce que l'âme du groupe académique devrait sinon remettre en question son statut "scientifique". L'argumentation double de Schad lance de fausses pistes, au nom du sauvetage de "l'âme du groupe savant". Au prix d'une contre-vérité objective, il faut faire disparaître le "travail" *réellement* effectué, les lettres de Ballmer et le testament de Kienle. Pour que le "secret Kienle" n'attire pas l'attention, il existe une nécessité délicate de coordination avec les données biographiques : les travaux de sauvetage nécessitent - du moins de manière subliminale - une sorte de concertation (collusion) entre les participants. La vie de Kienle doit devenir une *fable convenue*.

Le terme même de "solution définitive" - dans un contexte anthroposophique - serait de nature à éveiller la méfiance, sans parler du pluriel mensonger dans la précision "trop souvent trop tôt". (C'est exactement le contraire qui est vrai, si l'on comprend l'"opération" : le terme absurde de "*solution valable définitivement*" vise à son tour à dénigrer la correspondance. Dans le but de détourner l'attention de ce motif d'action, l'ajout "*trop souvent trop tôt*" est inévitable, le mensonge pur et simple est accepté). Pour Steiner, il existe des "langues et des dialectes" d'une solution ou d'une "vérité" qui n'est pas une grandeur statique représentée, mais toujours un événement de connaissance. L'expression "solution définitive" provient d'un autre monde. Dans



le recueil, le rituel de plausibilité se condense dans l'objectif déclaré de ne pas considérer les contributions comme des dialectes d'une vérité à puissance de monde, mais uniquement comme une "proposition de discussion". De plus, la démarche typiquement "pluraliste" est ensuite fondée avec l'indication moralisatrice

408

sur l'intervention polémique de Ballmer. A la page 305, Schad vient à parler du "trop souvent trop tôt" : Ballmer "a présenté sa requête de manière si polémique que le champ de discussion en a été gâché. *C'est pourquoi* le présent volume a pour objectif déclaré de ne pas vouloir offrir les solutions définitives, mais de rendre accessible le terrain de la discussion". L'argumentation reprend la logique préparatoire de l'avant-propos. Celle-ci produit maintenant un effet voulu : il ne faut pas proposer de solution définitive (mais seulement rendre le terrain de discussion accessible), car cela pourrait entraîner une attitude polémique qui pourrait gâcher le "terrain de discussion". Le "champ de discussion" devient un prétexte, fonctionne comme sacrilège et garant d'un "caractère scientifique". Le spectre d'une "solution définitive" engloutit aussi bien les "langues et dialectes" de la vérité universelle que toute possibilité de s'engager avec conviction en sa faveur. Le mythe du "trop souvent trop tôt" remplit l'objectif visé : il engloutit aussi bien le "cas" Ballmer que le "cas" Kienle comme aussi le "cas" Steiner - dans les trois "cas", le fait de faire front à cette sorte de "goethéanisme". - En se démarquant de la "polémique dénaturante" de Ballmer (celle de Steiner peut donc finalement mal être maintenue), on légitime ensuite sa propre démarche "prudente" et "sociale". - Selon ce schéma, la question des nerfs est successivement livrée au plus sûr non-savoir-certainement, signe de l'entreprise scientifique anonyme et dépersonnalisée. La question importante est : *cui bono* ? À qui cette démarche apporte-t-elle quelque chose ? Derrière la tactique rédactionnelle se cache non pas le désir de maîtriser le "thème", mais celui de l'annexer de manière possessive.

Le prétentieux "dépassement de la division sujet-objet" de l'arsenal tautologique de Scheurle fonctionne lui aussi selon le même rituel de destruction du sens (même s'il n'instrumentalise pas le "cas" Ballmer) ; il n'atteint pas le sujet à puissance de monde, l'organisation-Je et son *intuition* derrière "toutes les sortes de sensations" des gens humains. - Le concept d'*événement* n'est pas encore né. L'idée de la perception comme dé-évolution, comme retour mortel du vital dans la volonté invisible morte du monde, la "volonté originelle" de Schopenhauer, l' "inconscient" d'Ed. v. Hartmann, la "soi-conscience active" de Steiner, la "figure originelle" d'Edgar Dacqué, l' "HUMAIN" (écrit en gros) de Ballmer : le temps *est encore loin d'être mûr* pour ces "idées", la foi dans les "lois de la nature" règne encore, complétée par le mythe de l' "q"auto-organisation de structures cohérentes". La "cohérence" de la conscience de soi active nécessite une patience infinie pour venir par soi-même au stratagème.

La vérité du combat de Steiner (qui est un événement actuel ...) ne s'exprime pas dans des solutions abstraites "définitives" exprimées "trop souvent trop tôt", elle ne peut pas se manifester autrement que de manière individuelle et concrète dans différentes "langues et dialectes" - le plus résolument dans les tours d'horizon de l'épistolier Ballmer. Ici, la modification nécessaire est apportée à l' "unique" bourgeois de Max Stirner, afin que cet "anarchiste" en chair et en os et Dieu puisse se créer et



s'éveiller en tant que monde qui se connaît lui-même, en tant qu'individualité cosmique terrestre dans l'action et la parole d'un "grand" homme : en tant qu'HUMAIN concret, en tant qu' "occultiste" et capable d'intuition, qui montre les voies de la liberté aux "autres", aux humains terrestres exilés dans leur corps et aux humains des étoiles perdus dans l'esprit (les morts). Celui qui aimerait conduire la conscience terrestre

409

au spirituel dans l'univers. *De même qu'il peut conduire le spirituel dans l'univers à la conscience de soi terrestre.*

Le 14 août 1921, tout le savoir fut à nouveau cristallisé en quelques phrases du "dialecte de Steiner". La date est à la fois essentielle et insignifiante/inessentielle - on doit apprendre à penser de telles phrases à partir des livres patients, il faut les faire surgir du néant, du royaume de la "documentation" historique ahrimanienne, de la "réception", il faut les "contextualiser" *en les vivant*, pour que l'intuition soit/serait :

"Nous portons en effet continuellement en nous la naissance et la mort. Et ce qui se trouve au début de la vie comme naissance, où les forces de croissance sont d'abord encore les plus actives, où la conscience est encore tout à fait en retrait, cela vit continuellement avec nous jusqu'à la mort et est au fond le porteur de notre volonté, de notre volonté inconsciente, qui ne devient consciente que par le fait que la lumière de la pensée y est projetée. Mais ce qui pousse/prolifère là est imprégné de processus de dissolution continus, d'un se-dérouler continu de ce qui est ensuite comprimé en un seul au moment de la mort, d'un processus de mort/dépérissement. Et de même que le processus de prolifération de croissance révèle l'élément de la volonté vers dehors, de même le processus intérieur de mort révèle la pensée, l'élément de la représentation. Nous arrivons à la conclusion, si nous cultivons cette connaissance en nous, de savoir que nous naissons en fait continuellement et que nous mourons continuellement, et que le fait de naître une fois au début d'une vie terrestre n'est rien d'autre qu'une **sommation** de ce qui traverse en petit toute notre vie jusqu'à la mort". ⁽⁴¹⁵⁾



Dans la collection de Scheurle sur les "types de sensations" terrestres, seuls des produits de marque, testés et compatibles avec la science, peuvent être proposés - *conditionné par du consensus*. L'odeur d'une volonté cosmique originelle ne correspond pas aux normes préétablies. Les "modifications mineures" permettent aussi d'évacuer cette odeur à puissance de monde. Ainsi, le sens du mouvement doit être défini à l'écart de la physique dumonde, de la mécanique douteuse, il doit aussi être transféré à l'écart de la transsubstantiation divine proliférant dans le ventre et le sang vers le "dehors protégé/securisé " d'un "monde extérieur" spatial, par le sens de la vue, etc. même s'il ne reste plus rien de l'auto-perception de la volonté en mouvement. Les consciences humaines ne participent pas encore vraiment à l'auto-perception de l'HUMAIN, car pour l'instant, seul le segment nerveux présynaptique s'exerce à la désintégration, car c'est le seul endroit où les imaginations sont paralysées, car c'est le seul endroit où le percevoir "progressé" vers le représenter conscient. - Le gouvernail dans les sections nerveuses "motrices" est pris en charge par la direction du monde elle-même, qui - en tant que direction du monde - ne fait qu'un avec le monde extérieur. Pour le mouvement lui-même, vaut la prémisse suprême suivante :

"La mise en mouvement des muscles ne repose pas sur les nerfs dits moteurs, mais sur l'union directe/l'être ensemble immédiat de l'âme avec le monde extérieur". ⁽⁴¹⁶⁾

L'humain actuel, encore aux deux tiers un somnambule et un rêveur, ne s'est que partiellement éveillé à lui-même, il dort / rêve / veille encore dans l'entrelacement rythmique de la naissance (prolifération de la croissance) et de la mort (cadavre des pensée, paralysie de l'imagination, représentation).

415 GA 206, p. 159

416 GA 192, p. 154

410

L'obscurcissement psychologique d'une problématique anthroposophique

Le "problème steinérien des nerfs moteurs" neutralise la lutte contre les nerfs moteurs

L'arbitraire sous l'apparence d'une "approche prudente et sociale".

Attardons-nous encore un peu sur le double vertige susmentionné, sur l'annexion de l'énigme du mouvement au profit d'une compréhension spéculative et psychologique du Je, sur l'élimination des deux accidents d'exploitation fatals pendant ce demi-siècle de "travail". Encore une fois, le rituel de soumission de la science obnubilée par la théorie se présente dans le recueil avec le charme de la tolérance "démocratique" obligatoire, comme une prescription morale de comportement qui, par décret, rejette d'emblée tout savoir sûr - toujours au profit de l'antagonisme invétéré de l'humain et du monde : aucune "solution définitive ne doit être proposée", assure Schad. Quel contemporain normal ne serait pas spontanément d'accord avec cela ? (Rien de pire que d'être confronté, à cause d'une "solution" effective, à la possibilité que tout "ce que l'on a fait soi-même est faux dans son principe").



Quel est l'objectif de l'éditeur Schad avec cette déclaration de principe rassurante contre les "solutions définitives" peu sympathiques ? - Le "terrain de discussion" représente-t-il un terrain qui, une fois sécurisé, peut être garni de sa propre sagesse, dans le but de perpétuer un "problème nerveux" prétentieux ? La prise en charge amoralisée de Kienle, liée à l'appropriation du "problème nerveux" en tant que "problématique psychologique", atteint son apogée à la page 305 du recueil. C'est ici que le déminage bat son plein, c'est ici que la *paix pourrie* entre le "problème" de Steiner avec la physiologie et la "science" en tant que *comportement* prescrit doit être conclue. Il s'agit du passage déjà étudié où Schad fait remonter à Ballmer son "éclaircissement anthroposophique" de la problématique nerveuse "psychologique". Le lecteur averti apprend presque incidemment l'existence de Ballmer, sans être rendu attentif à la correspondance ou au lien avec Kienle. On ne remarque pas que l'objectif et le but de l'ensemble du projet de livre sont fixés à la présentation de la "poule plumée". L'idéal du "travail" scientifique sur le "problème nerveux" est ici formulé en contraste avec le comportement de Ballmer, ce défenseur de la "solution définitive" exprimée "trop souvent trop tôt". Au centre se trouve une déclaration dans laquelle l'éditeur pousse l'annexion du "problème de Steiner" à son paroxysme en déclarant ouvertement son insolubilité : *"le problème steinerien des nerfs moteurs ne peut même pas être envisagé, et encore moins résolu"*. Ce qu'il y a de productif dans la résignation de Kienle ne pourrait guère être annihilé plus brutalement que par cette *ignorabimus* arrogant. L'éditeur Schad se dresse ici un monument. L'intégration et l'exclusion simultanées de Ballmer, dans le cadre d'un tel décret, est une manœuvre intelligente de la plus mauvaise espèce. Le passage entier se lit comme suit :

Karl Ballmer a fait remarquer dès 1953 que la mise en lumière anthroposophique du double aspect du Je est la base judicieuse pour la solution de la problématique psychologique des nerfs dits moteurs. Seulement, il avait présenté sa requête dans le cadre d'une telle polémique,

411

que le champ de la discussion était dénaturé. Le présent ouvrage a donc pour objectif déclaré de ne pas proposer de solutions définitives, mais de rendre le champ de discussion accessible.

Le projet et le contenu sont donc indissociables. Mais cela signifie que nous devons traiter le problème - et il s'agit du problème le plus existentiel : celui du Je et du monde - avec prudence, voire 'socialement'. La conscience objective se trouve, elle et le monde, séparés, voire incommensurables. Mais il est donc aussi clair qu'à partir d'elle seule, quelle que soit l'"intérieurité" dans l'âme et quelle que soit la recherche de faits 'objectifs' dans l'espace, le problème steinerien des nerfs moteurs ne peut même pas être entrevu, et encore moins résolu".

Quelles sont les affirmations présentées ici de manière imbriquée et moralisatrice ? Sous l'habillage du traitement respectueux de la "conscience objectale" avec le "problème des nerfs moteurs" de Steiner, on trouve toute une chaîne d'arguments. L'emballage consiste en la prescription de sécurité selon laquelle il ne faut pas proposer de "solutions définitives", ce pourquoi les règles d'approche du "nous" avec le "problème" sont fixées. Derrière la "prudence, voire le "social", il y a un certain nombre d'intentions cachées. plusieurs affirmations arbitraires sont cependant mises en place de manière "définitive". Le camouflage "social" comprend tout d'abord "l'intérieurité dans l'âme/ce qui est d'âme". Que signifie cette "intérieurité de ce qui est



d'âme" quand il est également question de l'incompétence de la "conscience objective" ? L' "intériorité de ce qui est d'âme" n'est-elle pas la contrepartie de la "conscience objective" ? Cette "intériorité" ne doit-elle pas être considérée comme le fait que "la solution définitive" - si ce terme doit avoir un sens - a été sans cesse propagée par Steiner ? Qu'il n'y a pas besoin du *pluriel* "solutions définitives", car *une* solution suffit ? Que le "problème steinerien des nerfs moteurs" n'existe pas, mais que la "*lutte contre les nerfs moteurs*" de Steiner existe ? Qu'il serait temps de comprendre la non-existence de deux types de nerfs comme la solution existante et définitive pour la conscience objective ? Que grâce à l'anthroposophie, "l'intériorité dans ce qui est d'âme" peut se découvrir comme intériorité du monde, comme intuition, dans la volonté de penser ? (- dans le sens de la déclaration :

"Nous participons à la vie parce que nous sommes en fait tout ensemble, ce qui est dans le monde" ?) ⁽⁴¹⁷⁾

Que la "recherche objective des faits" pourrait mettre au jour les contenus empiriques qui prouvent les nombreuses indications de Steiner sur l'activité de construction et de destruction dans les nerfs - bien que

"ceux qui sont dressés à la physiologie actuelle viennent avec une douzaine d'objections. Je connais très bien ces objections ; mais il suffit d'essayer de se débrouiller avec une pensée vraiment logique et on trouvera que ce que je dis ici est en accord avec les faits d'observation, mais pas ce que vous trouvez aujourd'hui dans les manuels de physiologie. ... Vous verrez qu'il y a là partout des faits prêts qu'il suffit de saisir de la bonne manière pour en arriver à démontrer ce qu'apporte la science de l'esprit". ⁽⁴¹⁸⁾

L'encadrement du combat de Steiner dans l'image déformée du "*problème Steinerien*" par Schad ne peut jamais avancer vers la "solution", parce qu'il livre la "*pensée vraiment logique*" aux manuels de physiologie en tant que "champ de faits" assuré. - Parallèlement à la capitulation de la pensée vraiment logique, Schad dicte la solution du "problème" sous la forme d'un "éclaircissement anthroposophique" - de la main de

Ballmer :

a) le problème est de nature "psychologique" ;
b) la solution finale est : "double aspect du moi". - Le dictat déclame cette "éclaircie anthroposophique" dans l'habitus rituel de l'

417 Dornach, 20 décembre 1922, GA 348, p. 127

418 *Correspondances entre microcosme et macrocosme*, GA 201, p. 133 s.

412

assurance que les "solutions définitives" sont dangereuses, de sorte qu'il ne peut s'agir que d'ouvrir le champ de discussion dénaturé par Ballmer.

Le "traitement prudent et social" et le spectre des "solutions définitives" sont les masques derrière lesquels la correspondance et le désespoir productif de Kienle doivent disparaître. Avec la bénédiction de Ballmer, les accidents de fonctionnement historiques "Kienle" (1982) et "Ballmer" (1953) sont balayés sous le tapis, l'âme du groupe académique a remporté l'épreuve appelée "échange de lettres", les chiens morts sont enterrés.



Ainsi, l'âme du groupe d'érudits, objet de l'expérience du destin, se serait activement assurée de son incurabilité. Sous le titre "problème nerveux de Steiner", on a ici procédé à l'exact renversement de la situation : le modèle *psychologique* de Schad est élevé au rang d'éclaircissement *anthroposophique* (de la main de Ballmer), le combat de Steiner contre les nerfs moteurs est devenu le "problème de Steiner", l'attaque dirigée contre la physiologie corrompue est devenue la problématique *psychologique* des nerfs moteurs. - La lutte contre la physiologie se transforme en une prosternation devant la physiologie, et un Ballmer recadré peut dire oui et amen à la "folie de la physiologie" réhabilitée.

Les phrases de Schad reproduites en italique ci-dessus contiennent toutes les déformations nécessaires à la neutralisation du combat de Steiner et Ballmer et à la mise hors d'état de nuire du critique du goethéanisme Kienle. La propagande mensongère opère avec l'emballage trompeur "*éclairage anthroposophique pour la solution de la problématique psychologique des nerfs dits moteurs*". La pensée logique, si elle ne se laisse pas démoraliser par les impostures ciblées de ce postulat définitif, reconnaît dans "l'éclaircissement anthroposophique d'une problématique psychologique" l'exact contraire : *un obscurcissement psychologique de la problématique anthroposophique*. - Ou, formulé plus précisément, en suivant le modèle : *un obscurcissement psychologique de la solution anthroposophique à la problématique physiologique des nerfs dits moteurs*.

En bref : il s'agit ici d'un *obscurcissement psychologique de la physiologie anthroposophique trichotomique*.

Les dommages causés au combat de Steiner pour l'unité physiologique des nerfs ne pourraient pas être plus importants si les malversations de Schad posaient les jalons du travail physiologique en suspens. Le degré de déformation, associé à l'opposition ouverte à Steiner, peut cependant produire un effet contraire, ce qui donne un sens plus profond à cette mise à plat du terrain de la discussion : le lecteur (pour autant qu'il ne soit pas dupe du "traitement prudent et social") peut penser la démarche à la lumière d'un effet caché de l'échange de lettres sur Kienle. Il peut se décider à se réveiller aux déclarations "abruptes et pointues" de Steiner, qui sont les aspérités du monde lui-même, face à l'obstination de la "conscience figurative" académique. Lui-même, le lecteur de Schad, peut apprendre à s'envisager - *comme K i e n l e* - *comme le destinataire* de ces impositions. Il peut découvrir dans la polémique de Ballmer la polémique de Rudolf Steiner, il peut en percevoir l' "harmonie".

413

Encore une fois, le recueil page 305 : "Seulement, il avait présenté sa requête dans une telle polémique que le champ de discussion en était gâché. Le présent ouvrage a donc pour objectif déclaré de ne pas proposer de solutions définitives, mais de rendre le champ de discussion accessible. - Le projet et le contenu sont donc indissociables. Mais cela signifie que nous devons traiter le problème - et il s'agit du problème le plus existentiel : celui du Je et du monde - avec prudence, voire 'socialement'". - Si Schad fait à Ballmer l'honneur de concevoir son projet de livre comme un pendant à la correspondance polémique, comme un pendant au "Fehlverhalten/à l'attitude fautive" de Ballmer, le lecteur peut commencer à s'intéresser à la force inhérente à la "correspondance". L' "attitude fautive" de Ballmer repose sur le fait que



c'est la première fois que la solution de la question des nerfs par Steiner *est réfléchi et sera réfléchi*. Le lecteur - en tant que spécialiste de toute façon - a instinctivement envie de se défendre contre l'homogénéité de la polémique de Steiner et de Ballmer. La forme et le contenu sont effectivement indissociables dans la fréquentation de Schad avec Kienle et Ballmer.

Derrière le "social" prudent de l'éditeur se cache une stratégie asociale : les entités spirituelles nommées Ballmer et Kienle doivent être éliminées de la "conversation". - Ce ne sont pas seulement des "conceptions de la socialité" qui entrent en conflit, mais des modes d'action. Du côté de Schad : l'annexion du "problème nerveux", du côté opposé, l'engagement pour la doctrine de la volonté. La "saine honnêteté" de la correspondance se heurte aux malhonnêtetés déguisées en "tolérance prudente". Elle se heurte à l'affirmation selon laquelle "le problème steinerien des nerfs moteurs ne peut même pas être entrevu, et encore moins résolu". N'est-ce pas dommage pour le temps que la "conscience objective" passe avec la théorie steinerienne des nerfs, qui doit être fixée comme "problème" ? Schad : "Mais cela montre aussi clairement que, à partir de la seule conscience objective, quelle que soit l' "intérieurité" dans ce qui est d'âme et quelle que soit la recherche factuelle "objective" dans l'espace, le problème steinerien des nerfs moteurs ne peut même pas être entrevu, et encore moins résolu".

La patience des coauteurs face à cette déclaration de l'éditeur est admirable. Tous les efforts anthroposophiques en vue d'une conception unitaire des nerfs se voient ici couper l'herbe sous le pied. Si la conscience objective ne peut rien voir au départ, comment peut-il y avoir un problème ? Le "problème de Steiner", où est-il alors ? - C'est ici qu'émerge en premier le *vrai* problème : la "conscience objective" elle-même, en tant que produit de "l'activité nerveuse". Voilà le *vrai* problème, le "problème nerveux" - que le monde lui-même se pose, dans une présence toujours nouvelle. Sa "solution" est un événement : Schad, Kienle, Ballmer..., le lecteur de ces lignes aussi - tous les participants font partie de l'événement.

L'étude de la science de l'esprit contient le germe d'une *pensée vraiment logique*, sans laquelle rien ne peut commencer à croître. La "*douzaine d'objections de ceux qui sont dressés à la physiologie actuelle*" ne peut *honnêtement* conduire qu'à la constatation que Steiner a dû *se tromper* sur ce point. Si les "douzaines d'objections" se présentent sous la forme de diverses théories pour le "sauvetage académique anthroposophique" des nerfs moteurs, cela ne sert guère mieux la cause que la contradiction conséquente : Steiner s'est trompé ! - Toutefois, si Steiner s'était trompé dans "l'affaire des nerfs", les autres déclarations sur la pensée, le sentiment et le vouloir humains se situeraient aussi - c'est le moins que l'on puisse dire - sur un terrain incertain.

414

Les "déclarations parfois abruptes et pointues" de Rudolf Steiner, qui ne se rapportent "qu'en apparence à des questions physiologiques particulières".

Nous voyons le vouloir en premier à nouveau lorsque la main se meut



Nous revenons encore une fois sur les formations théoriques de Scheurle. Sa tentative de sauver les nerfs "moteurs" manque un point central : chez Steiner, il n'y a certes qu'une seule sorte de nerfs, mais l'intensité de l'activité perceptive (activité nerveuse) varie entre le stade de l'éveil et celui du sommeil, entre la "perception" et le "néant". Dans l'être humain triarticulé/trimembré, la distinction/l'articulation/le membrement entre deux types de nerfs est remplacée par le membrement en représenter / sentir / vouloir ou leur présence physique en os-nerfs / respiration-sang-rythmique / muscles-membres-métabolisme. Grâce à ce membrement/cette articulation, tout le complexe classique du problème du déclenchement de la volonté par l'innervation est aboli, le déclenchement est remplacé par la "co-pensée"/le "penser avec" de la volonté, le représenter de la volonté :

"J'aimerais demander une fois à quelqu'un qui peut vraiment observer psycho-corporellement s'il ne sent pas, lors d'une introspection plus précise, dans cette direction, comment il élimine des voies nerveuses non motrices, mais comment il apprend à sentir, à percevoir, à se représenter sourdement les vibrations plus fines de son organisme qu'il produit par la volonté". ⁽⁴¹⁹⁾

- Le déclenchement moteur est remplacé, dans le domaine du système nerveux dégradant/déconstructeur, par la perception propre de l'organisme en mouvement :

"Mais de ce fait, nous sommes engagés à pouvoir vivre, lors d'un processus de volonté, tout ce qui n'est pas seulement extérieur, mais aussi ce qui est intérieur à nous. Mais l'intensité de la perception est différemment médiatisée... Ce qui se produit, c'est toutefois un affaiblissement considérable de l'intensité. L'ensemble s'affaiblit tellement pour notre conscience, pour notre expérience consciente, que nous ne vivons le reste de ce que nous vivons maintenant en nous, l'élévation de la main et ainsi de suite, qu'avec la faible intensité de la conscience que nous avons normalement aussi pendant le sommeil. Nous ne voyons le vouloir qu'à nouveau, lorsque la main se meut, lorsque nous avons à nouveau une sensation d'un autre côté". ⁽⁴²⁰⁾

Scheurle néglige le fait que pour la conscience diurne, la perception du mouvement par les nerfs musculaires n' "existe" pas encore à proprement parler. La mise en circuit des "humains" dans la perception de l'intérieur du corps par le sens du toucher, le sens de la vie, le sens du mouvement propre, le sens de l'équilibre est d'abord un "rien" sourd comme le sommeil. Il est symptomatique que Scheurle ne puisse pas se décider pour la solidarité entre les événements nerveux "moteurs" et le sens du mouvement propre ; la lutte de Steiner contre la commande nerveuse du vouloir remet en question de manière centrale l'image de l'humain orientée cérébralement de l' "autodétermination".

Scheurle décrit la situation à la lumière des résultats récents de la recherche physiologique. Il est essentiel d'examiner d'un œil critique les "notions fondamentales et les hypothèses qui y sont contenues. En effet, ce qui est généralement considéré comme un fait scientifique soi-disant objectif est déjà imprégné de représentations hypothétiques de manière à peine perceptible. Celles-ci sont déjà présentes dans la formulation des questions, dans la planification et la méthodologie des expériences, elles déterminent l'interprétation des résultats, voire même influencent le processus d'observation lui-même. A cela s'ajoute le fait que toute intervention expérimentale dans l'organisme vivant peut le modifier de manière imprévisible, de sorte que l'on obtient des résultats dont l'interprétation est discutable au regard du fonctionnement non perturbé". (p. 72) Scheurle lui-même démontre à quel point la navigation



dans un laboratoire anatomique peut être difficile. Son

419 GA 66, p. 131 s.

420 R. St. le 2 décembre 1917, GA 179, p. 13 s

415

problème consiste à concevoir la perception (sourdement inconsciente) du vouloir ou du métabolisme par les nerfs musculaires, comme toutes les autres perceptions, comme une perception "extérieure" d'un monde physique "donné". Il veut interpréter le processus métabolique "actif" comme autre chose qu'un fait objectif. Il devient ainsi lui-même la victime d'une "représentation hypothétique" qui veut attribuer le vouloir à la "personnalité individuelle" au lieu de l'orienter vers l'univers des événements physiques - bien qu'il se prononce en même temps contre la "surévaluation du cognitif par rapport au volitif" (p. 69). Que se cache-t-il donc derrière ce terme de "volitif" ? Pourquoi Scheurle a-t-il du mal à concevoir le vouloir comme un "fait physique donné" ? Qu'est-ce qui se cache derrière le terme "volitif" ? Est-ce qu'ici, parce que les concepts manquent, "un mot se présente - au bon moment" ? Que signifie en fait : vouloir ? "Ce qui dort maintenant en vous, qui est actif tout au fond du subconscient, là où ni la pensée ni le sentiment ne peuvent aller, là dans les *régions de la chaleur du sang, là où l'esprit est actif de manière saturnienne dans le maintien du squelette, là est née la volonté. Le mystère de la volonté est en même temps le mystère du mal. De sa volonté, l'humain sait seulement qu'elle est là, qu'il y a une impulsion motrice. L'humain croit lui-même vouloir, mais, à y regarder de plus près, il ne veut pas, il est voulu*". ⁽⁴²¹⁾ Pourquoi l'action du "volitif" ne serait-elle pas un fait *physique physical*, d'autant plus qu'elle représente la couche la plus élémentaire de l'auto-sensation/de la soi sensation humaine ?

Scheurle suit *m ê m e à l a l e t t r e* Hensel dans la domestication de la polémique militante de Steiner. Il utilise la qualification de Hensel des explications de Steiner comme "*déclarations parfois abruptes et pointues*". De plus, ces déclarations "ne se rapportent qu'*en apparence* à des questions physiologiques particulières". ⁽⁴²²⁾ Ainsi, le "problème des nerfs" serait maîtrisé - même si l'on ne sait pas pourquoi la physiologie serait corrompue selon Steiner et, en tant que telle, aurait un effet corrupteur à tous égards. Le terrain est une fois de plus aplani en faveur d'une problématique "psychologique" - parallèlement à un "champ de faits" établi. Afin d'absorber les déclarations désagréables "parfois abruptes et pointues" dues à la persistance de la théorie nerveuse "sensori-motrice" duale, Scheurle doit relativiser les indications de Steiner : "Dans les déclarations sur les nerfs moteurs et sensitifs, de nombreux détails, comme par exemple la question du tabès, ne sont que brièvement abordés et *ne reçoivent pas d'interprétation définitive...*". Ce qui est gênant, c'est que nul autre que Steiner lui-même ne s'oppose vivement à ce genre de domptage :

"*Chaque fait particulier* qui peut être pris du fonctionnement ou du non-fonctionnement du système nerveux, disons par exemple dans le cas du tabès dorsal, *chacun de ces faits*, s'il est vraiment interprété sans préjugé, s'inscrit dans le système théorique que je viens de vous exposer". ⁽⁴²³⁾



Malgré la mention répétée des Tabes comme preuve de son "système théorique", Steiner est encore plus compromis par Scheurle, qui insinue par ses déclarations que celui-ci s'est exprimé sur deux sortes de nerfs, les "nerfs moteurs et les nerfs sensitifs". Steiner ne s'est pas "exprimé" sur les "nerfs moteurs et sensitifs". Ses propos sont dirigés contre le "et" des nerfs "moteurs et sensitifs". Il insiste sans compromis sur l'impossibilité d'une distinction, sur l'égalité des nerfs, sur la nature principalement sensitive (formatrice de représentations)

(421) E. Wolfram, *Fixsternhimmel und Menschheit (Ciel des étoiles fixes et humanité)*, Breslau 1940, p. 137 s.

(422) Hensel et Scheurle, *Zur Frage der motorischen und sensitiven Nerven (Sur la question des nerfs moteurs et sensitifs)*, Manuskriptdruck Marburg 1979

(423) GA 319, p. 59 s.

416

de tous les processus nerveux, de cette et au-delà de cette frontière "au milieu de l'humain", entre "l'expérience/le vécu physique et spirituel". - Il est tragique que Scheurle doive aller à l'encontre de sa propre analyse de l'action des opinions d'école, en désamorçant et en déformant les aspérités ciblées de Steiner par l'insistance sur l'existence de nerfs "moteurs" spéciaux. Ses relativisations scientifiques paraissent tout à fait bizarres lorsqu'il assure en même temps que la polémique de Steiner (malgré sa prétendue orientation physiologique seulement apparente) devrait "orienter la manière de poser des questions dans de nouvelles voies et donner des directives pour la recherche empirique" (p. 70).

La théorie de Scheurle sur la "libération du mouvement" par les nerfs moteurs à l'intérieur de la "hiérarchie des mouvements".

Rudolf Steiner - un "négateur" de la "fonction connue des nerfs dans le mouvement propre" ?

Scheurle suit l'hypothèse ("non fondée" !) combattue par Steiner selon laquelle - puisque l'exécution des mouvements est perturbée en cas d'endommagement de certains nerfs - ces nerfs spécifiques doivent être "moteurs" (déclencheurs), "puisque ils permettent ou inhibent le mouvement (motricité)". Le fait que, chez Steiner, tous les mouvements, y compris les mouvements des membres (dont fait partie le *mouvement des yeux*), sont des processus d'un monde "physique" uniforme de "forces", est justement ignoré sans commentaire par Scheurle. Il propose à la place des réflexions sur la "superposition" des performances nerveuses sensibles et motrices (p. 76). Scheurle réussit le tour de force d'accéder à la théorie des nerfs de Steiner sans complications avec une image conventionnelle du monde et de l'humain. - Son ignorance des préoccupations de Steiner se présente sous une forme goethéenne, dans des formulations comme celle-ci : "*Nous exécutons les intentions de mouvement et les activités directement dans l'espace de mouvement de nos membres. La perception qualitative des mouvements a aussi lieu dans l'espace dans lequel le Je se vit lui-même actif ou se déplace dans la perception des processus extérieurs*". (p. 78) C'est dans une telle phrase que culminent tous les malentendus vis-à-vis de "l'espace", du "mouvement", et en particulier du "Je", sur fond de polémique "abrupte" de Steiner. Ce n'est pas sur ce chemin que l'on peut



"orienter le questionnement vers de nouvelles voies". Il faut non seulement développer le courage d'écartier de manière ciblée le "nous" et "je", y compris "l'espace de mouvement de nos membres",

424 *Principes directeurs anthroposophiques*, n° 171, mars 1925, GA 26, p. 232. Cf. chap. ci-dessous : "La découverte de l'humain véritable".

417

pour ne pas passer à côté de la nouveauté du système de Steiner. Afin d'éviter d'être trompé par la langue, il faut en particulier renoncer délibérément à l'attribution pronominal dans la locution automatique "nos membres". Ce n'est qu'en se débarrassant des préjugés populaires et irréflechis qui s'additionnent dans une phrase telle que "les intentions de mouvement et les activités s'effectuent directement dans l'espace de mouvement de nos membres" que la voie peut être dégagée pour de nouvelles directives de la recherche empirique :

a) il convient de faire une distinction radicale entre les "intentions de mouvement" et les "activités",

b) il n'y a pas de "nous" qui "exécutons" les deux,

c) une chose telle que "l'espace de mouvement" n'est pas une réalité, mais seulement le produit secondaire de la perception d'une activité ou d'un mouvement (mondain/à puissance de monde). Le mouvement n'a pas lieu "dans l'espace", mais c'est parce que des mouvements ont lieu que l'impression d'espace apparaît. (Les notions d' "espace" et de "temps" sont une conséquence de l'expérience de tous les types de mouvement, en particulier du mouvement cosmo-planétaire). Comment pourrait-on, par d'autres moyens qu'un tel éclairage des gestes de pensée orientés vers le consensus, comme le propose Scheurle, tirer un sens des commentaires clairs de Steiner sur la formule $v = s / t$?

En guise de quintessence de sa sagesse, l'auteur Scheurle propose sa propre version de la fonction du groupe nerveux "moteur". Il conçoit sa proposition comme "une possibilité de solution pour la phénoménologie du mouvement ou pour le *problème* des nerfs moteurs caractérisé par Steiner". (p. 81) Le voilà à nouveau, le "problème des nerfs moteurs" ! Peut-on déformer la situation de manière plus flagrante ? L'expression "*problème* des nerfs moteurs" doit même être utilisée ici pour *empêcher* la suppression des deux types de nerfs. L'expert académique des sens se fait le porte-parole de l'âme du groupe académique en ajoutant une nouvelle variante aux "possibilités de solution pour la phénoménologie du mouvement" et en épinglant le "non-négationniste" Steiner sur les nerfs moteurs à maintenir. - Cette sorte de "solutions possibles pour la phénoménologie du mouvement" devra elle aussi, tôt ou tard, se confronter à un phénomène réel, le seul qui puisse encore promettre une consolation : le fait que sa propre erreur et sa propre confusion font nécessairement partie du drame de l'auto-découverte du monde. Le monde a son propre "problème" avec les nerfs et les cerveaux des spécimens/exemplaires humains... - La "phénoménologie du mouvement" de la main de Scheurle démontre le bien-fondé de la réprimande de Steiner (citée par Kienle en 1982 !): "*Si vous voulez de la phénoménologie, vous ne devez pas philosopher*". -



Ballmer amène la situation des universitaires au point qui s'accroche à l'appellation "d'essence égale" pour démontrer leur ignorance à l'égard de Steiner : "C'est 'avec un cœur saignant' que R. ST. a parlé le 23 janvier 1914 de la 'physiologie du présent devenue folle, qui parle là de deux sortes de nerfs'. On peut supposer qu'il n'y avait pas de physiologistes universitaires dans l'auditoire de l'époque. En revanche, on peut comprendre que le cœur qui saigne et la physiologie devenue folle n'aient pas vraiment convenu aux jeunes universitaires anthroposophes qui, à partir de 1918 environ, se sont efforcés de donner une validité académique aux idées de l'anthroposophie. Ces académiciens, qui n'évitaient pas toujours de considérer comme un idéal la descente de l'anthroposophie au niveau de l'université estimée, pouvaient être satisfaits lorsque R. ST. en 1917, dans 'Des énigmes de l'âme', s'exprime de manière diplomatiquement plus conciliante sur les nerfs 'moteurs' inexistants, en supprimant avec une courtoise bienveillance 'les deux types de nerfs', et en les qualifiant de 'de même essence'. Une telle courtoisie - compte tenu des compétences intellectuelles limitées de l'université - ne devait cependant pas être considérée comme une invitation à ne pas entendre le 'cœur qui saigne'. C'est pourquoi, lorsqu'en

418

1950 la formulation de la question "Pourquoi Rudolf Steiner a-t-il appelé les nerfs sensibles et moteurs d'essence égale ?", il ne pouvait légitimement y avoir derrière cette question que la réponse présupposée : R. ST. a appelé les nerfs sensibles et les nerfs moteurs d'essence égale dans "Des énigmes de l'âme" parce qu'il comptait justement, avec bienveillance et indulgence, sur la compétence spirituelle particulière de l'université et de ses universitaires. En effet, si je n'interprétais pas la question ci-dessus de cette manière, je devrais la qualifier de perfidie". ⁽⁴²⁵⁾

Scheurle ne cherche pas les phénomènes, mais continue à philosopher allègrement à l'ombre de l'indulgence de Steiner, toujours en vue de la conservation des nerfs moteurs obligatoires pour la science : il considère que l'activation des organes à mouvoir est donnée par une activité nerveuse entre le cortex cérébral et la musculature volontaire, tout en voulant - pour ainsi dire courageusement - interpréter différemment la fonction classique de déclenchement de l'influx nerveux central. Il propose de remplacer le déclenchement par la nerveuse *levée d'une inhibition* : une "désinhibition" ou une libération/levée du mouvement (p. 80) - ce qui ne change cependant pas le moins du monde la structure de base de la théorie nerveuse duale : le principe d'excitation est reformulé en un principe de libération. Il résume la fonction pilote des nerfs moteurs ainsi réanimée de la manière suivante : "La fonction des nerfs moteurs consiste donc uniquement à *libérer le mouvement* aux différents niveaux de la hiérarchie du mouvement" (p. 80 / 85).

La version de Scheurle enrichit la ronde des théories sur le "problème nerveux" d'une nouvelle variante des spéculations réductionnistes qui, à bien y regarder, pourrait se passer des ingrédients anthroposophiques. L'attitude réactionnaire de Scheurle à l'égard de Steiner permet de comprendre la nécessité de l'éloignement du "dernier Kienle" du terrain de la discussion : Kienle en était tout de même arrivé à qualifier directement une théorie spéculative comme celle de Scheurle d' "opposition à Rudolf Steiner".



Quelle est donc - on ne répétera jamais assez la question - la position authentique de Steiner face à toutes les théories de la volonté basées sur le système nerveux ? -

"Eh bien, l'impulsion de la volonté [mais], qu'il s'agisse d'une impulsion immédiate ou d'une impulsion de la volonté qui se produit sur la base d'une pensée, l'impulsion de la volonté, dans l'humain actif, part toujours des membres supérieurs de l'entité humaine, de l'action combinée du Je et du corps astral. Si l'on suit maintenant l'impulsion de la volonté et son action globale dans l'entité humaine, on n'arrive absolument pas aux nerfs pour cette impulsion de la volonté, mais l'impulsion de la volonté en tant que telle intervient directement dans le métabolisme de l'humain, et cela dans tous les membres du métabolisme. La différence de l'explication qui doit être donnée ici sur la base de

425 Nachlass Ballmer, Notiz, Fz. 270007. Voir aussi à ce sujet la lettre à C. S. Picht du 5 novembre 1953 : "...Je n'ai pas envoyé d'exemplaire [de la *correspondance*] au Dr Poppelbaum, je me devais ce respect à moi-même, car au lieu de continuer à répondre, il s'est enfermé dans un silence confortable. D'ailleurs, une chose importante ne figure pas dans mon texte : le fait que j'ai reçu l'impulsion pour mon travail de la mention recommandée du laboratoire Kienle par le Dr Poppelbaum dans le 'Goetheanum'. Le Dr P., ou sa fonction à cause de moi, a été traité par moi avec le plus grand ménagement ; mes remarques sur son article dans l'Anthr.-Mediz. Jahrbuch, si je ne les avais pas supprimées, auraient été très dures. *Le titre de son article, 'Pourquoi Rudolf Steiner a-t-il appelé les nerfs sensoriels et moteurs de même nature', est une perfidie nue.* Dans le contenu de son essai, le Dr P. considère ensuite qu'il est de son devoir de montrer qu'il n'a pas la moindre idée de ce que R. St. entend par là".

419

recherche anthroposophique de celle qui est habituellement reconnue, consiste en ce que la recherche habituellement reconnue suppose que l'impulsion de la volonté est d'abord transmise par le nerf et qu'ensuite seulement elle se transmet aux organes concernés, qui exécutent alors par exemple les mouvements". ⁽⁴²⁶⁾

La "libération" ou la "levée d'inhibition" neuronale pense aussi l'action de la volonté comme une "innervation". Encore une fois : pour Scheurle, la phrase vaut à l'identique, à savoir que cette "réfutation de l'enseignement de Rudolf Steiner suit la méthode consistant à se recommander comme compréhension de l'anthroposophie à un public d'universitaires anthroposophes non critiques".

La réfutation de Steiner par Scheurle se distingue des autres dans la mesure où elle n'entreprend pas la tentative "anthroposophique" courante de relativiser la fonction nerveuse motrice pure (dotée d'une capacité de perception sensible ou "psychique", par exemple les "courants de conscience en quête d'information" de Garvelmann), mais apporte en revanche la notion de "hiérarchie des mouvements", dont les "niveaux" doivent être "libérés" par des signaux moteurs. La réduction matérialiste du mouvement volontaire à des processus physiologiques, son interprétation anthropomorphiste et mythologique, n'apparaissent nulle part aussi clairement que chez Scheurle. Bien que celui-ci sache et transmette théoriquement - comme Schad - que l' "activité nerveuse" ne peut pas être observée physiologiquement, il reste bloqué dans sa théorisation dans la pensée "physiologique" classique. Il laisse ses réflexions être sanctionnées par un Steiner méconnaissable. C'est justement à partir de l'exemple d'école de la balle élastique ⁽⁴²⁷⁾ que Scheurle affirme que Steiner ne "nie" pas du tout la "fonction connue des nerfs dans le mouvement propre", mais qu'il donne simplement une "interprétation inversée" de la fonction classique. - Mais qu'est-ce que la "fonction connue des nerfs dans le mouvement propre", si ce n'est la fonction de commande, l'ancien design du fil télégraphique "conducteur d'informa-



tions" ? Une fonction dont Scheurle est fermement convaincu, de sorte qu'il ne peut pas imaginer son Steiner comme un "négateur". Par cette réinterprétation violente de Steiner, ses propres contradictions ne peuvent que s'épaissir à vue d'œil - car : que Steiner voudrait-il "nier" par exemple avec l'image du mouvement réflexe de la balle élastique ? - Steiner n'est-il pas le "négateur" le plus déterminé et le combattant de l'innervation déclenchante (ou "désinhibitrice") ? - L'image de la balle élastique et de la main qui repousse la mouche n'est-elle pas justement destinée à illustrer toute l'absurdité de la "fonction connue des nerfs dans le mouvement propre" ? Scheurle met littéralement la charrue avant les bœufs, car c'est précisément cette image qui fait table rase de la "fonction connue" du déclenchement (ou de la "désinhibition") du mouvement par les neurones ; c'est précisément avec cette image que Steiner veut illustrer le caractère non propre du prétendu "mouvement propre". Ce *prétendu* mouvement propre dont la nature est toujours mondaine/à puissance de monde, l'élasticité de la balle comme la main qui empêche de voler, comme la bûche qui tombe. L'image veut dire que le mouvement cosmique n'apparaît comme "mouvement propre" qu'en raison d'une circonstance particulière. Que cette circonstance consiste dans le fait étrange que le processus naturel pur est interrompu dans la balle, la main et le nerf - afin que l'âme, qui ne fait qu'imprimer ses traces dans les processus nerveux, reçoive le mouvement de la balle ou de la main comme conscient et "propre", et même qu'elle le ressente "soi-même" comme "propre" : *afin que le Dieu créateur de l'humain, qui agit et est tout, apprenne à se "redécouvrir" dans sa forme de créature humaine : en tant qu' "automoteur biologique" de Weizsäcker, le fils prodigue dans sa propre création.*

(426) Dornach, 5 janvier 1922, GA 303, Réponse aux questions devant des enseignants, p. 340 s.

(427) 2 décembre 1917, GA 197

420

D'où vient donc le fait que le système nerveux de chaque être humain a une forme individuelle ? Si les nerfs n'ont plus de "fonction" déclenchante ou inhibitrice, si de nombreux anthropomorphismes se sont révélés être des spéculations erronées, dans quelle direction la physiologie et la pathologie empiriques doivent-elles mener leurs recherches ? Que se passe-t-il en fait dans les nerfs, ces "tubes creux" dans lesquels le "Je" et le "corps astral" laissent leurs empreintes et leurs traces, dans lesquels ils créent leurs résistances, révèlent dans la matière en décomposition leur caractère de mort comme "conscience diurne", où le Je "dessine effectivement, cristallise à l'aide de la matière inerte" ?

Considérer l'âme entière en rapport au corps entier

Comme tous les systèmes de l'organisme sont interdépendants, il va de soi que ces processus métaboliques sont aussi dans le cerveau et liés à des processus cérébraux

**Apprendre : les vibrations plus fines produites par la volonté de son organisme
*sentir, percevoir, représenter sourdement***



L'expression du métabolisme sont les mouvements, même jusque dedans les os.

C'est par la sorte de participation des nerfs au sentir, une "écriture picturale" vis-à-vis du représenter, que Steiner décrit le système nerveux triarticulé/trimembré le 15 mars 1917, avant de parler de la volonté, comme une "écriture de signes". Ce passage doit être reproduit ici dans son intégralité, car ici...

"...la science de l'esprit montre que, de même que le représenter est pendant au percevoir et au mécanisme nerveux interne - aussi étrange que cela puisse encore paraître aujourd'hui, cela sera un jour le résultat de la science de la nature, mais peut être désigné aujourd'hui comme un résultat tout à fait certain de la science de l'esprit -, le sentir est lié de manière similaire à tout ce qui appartient corporellement à la respiration de l'être humain, et à ce qui est lié à cette respiration. Sentir n'a d'abord rien à faire, dans on apparition, avec le mécanisme nerveux, mais avec ce qui est pendant avec l'organisme respiratoire. Mais maintenant au moins une objection, qui est si proche : oui, mais les nerfs excitent tout ce qui est pendant avec la respiration ! Je reviendrai encore une fois sur cette objection en parlant du vouloir. Les nerfs n'excitent rien de ce qui est lié à la respiration, mais de la même manière que nous percevons la lumière et la couleur par nos nerfs optiques, nous ne percevons que de manière plus sourde le processus respiratoire lui-même par les nerfs qui vont de l'organisme central à l'organisme respiratoire. Ces nerfs, que l'on appelle habituellement nerfs moteurs pour la respiration, ne sont rien d'autre que des nerfs sensitifs. Ils sont là pour percevoir, comme les nerfs crâniens, mais de manière plus sourde, la respiration elle-même. La naissance de la sensation, dans tout ce qui existe depuis l'affect jusqu'au sentir silencieux, est corporellement liée à tout ce qui se joue dans l'humain en tant que processus respiratoire, et à ce qui en fait partie, à ce qui en est le prolongement dans l'une ou l'autre direction dans l'organisme humain. On pensera tout à fait différemment à ce qui caractérise corporellement le sentir, si une fois on

421

voit comment on ne peut dire : d'un organe central quelconque, du cerveau, partent certains courants qui excitent les processus respiratoires, mais c'est l'inverse qui est le cas. Les processus respiratoires sont là, ils sont perçus par certains nerfs ; c'est ainsi qu'ils entrent en relation avec eux. Mais il n'y a pas de relation telle que la naissance des sentiments soit ancrée dans le système nerveux. Et c'est là que nous entrons dans un domaine qui, malgré l'admirable science de la nature actuelle, n'a pas encore été traité/élaboré du tout. Les expressions corporelles de la vie émotionnelle/de sensation seront éclairées d'une manière merveilleuse lorsque l'on étudiera une fois les modifications respiratoires plus fines, et notamment les modifications plus fines de l'effet du processus respiratoire, pendant que l'une ou l'autre sensation se déroule en nous.

Le processus respiratoire est un tout autre que celui qui se joue dans le mécanisme nerveux humain. Pour le mécanisme nerveux, on peut dire, dans un certain sens, qu'il est une réplique fidèle de la vie de l'âme humaine elle-même. Et si je voulais utiliser une expression - de telles expressions n'ont pas encore été forgées dans la langue, on ne peut donc utiliser que des expressions d'emprunt - pour décrire la façon dont la vie de l'âme est merveilleusement représentée/décalquée dans le système nerveux humain, ainsi j'aimerais dire que la vie de l'âme se peint elle-même dans la vie



nerveuse, la vie nerveuse est vraiment une peinture de la vie de l'âme. Tout ce que nous vivons sur le plan de l'âme par rapport à la perception extérieure se reflète dans le système nerveux. C'est tout de suite ce qui doit laisser apparaître compréhensible que *la vie nerveuse, en particulier celle du chef/de la tête, est dès la naissance une image/emprunte fidèle de la vie âmique qui émane/sort du monde spirituel et qui se lie avec la vie corporelle*. Ce que l'on objecte peut-être aujourd'hui, tout de suite du point de vue de la physiologie du cerveau, contre la liaison de l'âme issue du monde spirituel avec le cerveau, avec l'organe du chef, sera un jour tout de suite présenté comme preuve de cela. Ainsi, nous englobons le corps plus largement si nous le considérons comme un configurateur de la vie de sensation, que si nous pouvons seulement le considérer comme un configurateur de la vie de représentation. Mais du fait que la vie affective/de sensation est pendante à la vie respiratoire, le spirituel vit dans la vie affective de manière plus agitée/exitante, plus intérieure, que dans la pure vie de représentation - dans cette vie de représentation qui ne s'élève pas à l'imagination, mais qui n'est qu'une révélation de l'expérience sensorielle extérieure. La vie de sensation n'est pas aussi claire, pas aussi lumineuse, tout de suite aussi peu que l'écriture picturale n'exprime aussi clairement ce qu'elle signifie qu'une image - je dois parler davantage en termes de comparaison - ; mais c'est aussi précisément par là que ce qui s'exprime dans la vie de sensation est plus présent dans le spirituel que la vie de représentation ordinaire. La vie respiratoire est moins un outil que la vie nerveuse.

Et si nous en venons maintenant à la vie de la volonté, là, la chose est déjà telle que si l'on commence à parler de ce fait en tant que chercheur de l'esprit, on peut être décrié comme un grave matérialiste. Mais le chercheur en esprit doit déjà, lorsqu'il parle du rapport de l'âme humaine au corps humain, considérer l'âme entière dans le rapport au corps entier, et pas seulement dans le rapport au système nerveux, comme cela se passe diversement actuellement. L'âme s'exprime dans tout le corps, dans tout ce qui se passe dans le corps. Si l'on veut maintenant considérer la vie de la volonté, avec quoi doit-on commencer ? On doit commencer par les impulsions de volonté les plus basses, les plus profondes, qui semblent encore entièrement liées à la vie du corps, qui se lèvent dans la vie du corps. Où se trouve une telle impulsion de volonté ? Eh bien, une telle impulsion de volonté s'exprime tout simplement lorsque nous avons faim, par exemple, lorsque certaines substances sont consommées dans notre organisme et doivent être remplacées. Nous descendons dans le domaine où les processus d'alimentation se déroulent.

422

Nous sommes descendus des processus dans l'organisme nerveux par les processus dans l'organisme respiratoire et nous arrivons aux processus dans l'organisme nourricier ; et nous trouvons les impulsions de volonté les plus subordonnées liées à l'organisme nourricier. La science de l'esprit montre maintenant qu'absolument lorsque nous parlons des relations entre la volonté et l'organisme, nous devons parler de l'organisme nourricier. Une relation similaire à celle qui existe entre le représenter et le sentir et le mécanisme nerveux, comme entre le respirer et la vie de sensation, mais encore une plus lâche, existe entre l'organisme nourricier et la vie volontaire de l'âme humaine. Toutefois, des choses plus vastes sont pendantes avec cela. Et là, il faut être une fois tout à fait clair sur une chose que seule la science de l'esprit affirme/prétend aujourd'hui. Je l'ai défendue/présentée depuis de nombreuses années dans des cercles restreints, ce que je présente maintenant publiquement comme un résultat de la science de l'esprit. La physiologie actuelle croit être claire sur le fait que lorsqu'une



impression sensorielle nous parvient, elle se propage jusqu'au nerf sensible et - si elle admet une âme, la physiologie - elle est ainsi reçue par l'âme. Mais en plus de ces nerfs sensitifs, il existe des nerfs dits moteurs, des nerfs moteurs pour la physiologie actuelle. De tels nerfs moteurs - je sais à quel point ce que je dis maintenant est une hérésie - n'existent pas pour la science de l'esprit. Je m'occupe de cette question depuis de nombreuses années et je sais bien sûr que l'on peut arriver à ce point avec tout ce qui semble si bien fondé. Prenez un malade du tabès, ou quelqu'un dont la moelle épinière est écrasée, dont l'organisme inférieur est comme mort à partir d'un certain organe, et ainsi de suite. Toutes ces choses ne sont pas une réfutation de ce que je dis, mais si on les examine de la bonne manière, elles sont justement une preuve de ce que je dis. Il n'y a pas de nerfs moteurs. Ce que la physiologie actuelle considère encore comme des nerfs moteurs, comme des nerfs de mouvement, comme des nerfs de la volonté, ce sont des nerfs sensitifs. Si la moelle épinière est écrasée à un endroit, alors ce qui se passe dans la jambe, dans le pied, n'est tout simplement pas perçu, et alors le pied ne peut pas non plus être bougé parce que cela n'est pas perçu ; non pas parce qu'un nerf moteur est coupé, mais parce qu'un nerf sensitif est coupé, qui ne peut tout simplement pas percevoir ce qui se passe dans la jambe. Mais je ne peux que suggérer cela, car je dois passer aux résultats importants de cette chose.

Celui qui acquiert des habitudes en ce qui concerne l'expérience psycho-corporelle/âme-corps sait que, par exemple, ce que nous appelons un exercice, jouer du piano ou autre, est quelque chose de tout autre que ce que l'on nomme aujourd'hui l' "affutage de la voie nerveuse motrice" ; il ne s'agit pas de cela. Car dans tout ce que nous exécutons comme mouvements à partir de notre volonté, rien n'entre en ligne de compte comme processus corporel, si ce n'est un processus métabolique. D'après son origine, ce qui provient de l'impulsion de la volonté est issu du métabolisme. Si je bouge un bras, ce n'est pas le système nerveux qui entre en ligne de compte, *mais la volonté elle-même, que les physiologistes, comme vous l'avez vu, nient tout de suite ;* et le nerf n'a rien d'autre à faire que de percevoir, par le nerf moteur, qui est en réalité un nerf sensitif, ce qui se produit comme processus métabolique suite à l'impulsion de la volonté. Nous avons affaire à des *processus métaboliques dans tout notre organisme* en tant qu'excitateurs corporels des processus qui correspondent à la volonté. *Comme tous les systèmes de l'organisme sont interdépendants, ces processus métaboliques sont bien sûr aussi liés au cerveau et aux processus cérébraux.* Or, la volonté a dans les processus métaboliques ses propres caractéristiques corporelles ;

423

les processus nerveux en tant que tels n'ont en réalité à voir avec cela que parce qu'ils transmettent la *perception* des processus de la volonté.

Tout cela, la science de la nature le montrera à l'avenir. Mais si nous considérons l'humain d'un côté comme un être nerveux, de l'autre comme un être respiratoire et tout ce qui va avec, et enfin comme un être métabolique - si je peux utiliser cette expression - alors nous avons l'humain tout entier. Car tous les organes moteurs, tout ce qui peut se mouvoir dans le corps humain, est lié dans son mouvement même à des processus métaboliques. Et la volonté agit directement sur les processus métaboliques. Le nerf n'est là que pour les percevoir.

Il est d'une certaine manière déplaisant de devoir contredire de cette manière une façon de voir/vision qui semble aussi bien fondée que celle des deux types de nerfs ; mais on a au moins le droit de constater que *personne n'a jusqu'à présent trouvé de différence*



notable entre un nerf sensitif et un nerf moteur, ni en ce qui concerne la réaction ni en ce qui concerne la structure anatomique. Ils sont identiques en tout point. Si nous acquérons de l'entraînement à quelque chose, nous acquérons cet entraînement en apprenant à maîtriser les processus métaboliques par notre volonté. C'est ce que l'enfant apprend, après s'être d'abord agité dans tous les sens et n'avoir effectué aucun mouvement régulier de la volonté : maîtriser les processus métaboliques tels qu'ils se déroulent dans leurs articulations les plus fines. Et si nous jouons par exemple du piano ou avons des capacités similaires, nous apprenons à bouger les doigts d'une certaine manière, à maîtriser les processus métaboliques plus fins correspondants par la volonté. Les nerfs sensitifs, qui sont sinon les nerfs dits moteurs, remarquent de plus en plus quelle est la bonne prise et le bon mouvement, car ces nerfs ne sont là que pour *ressentir* (ndt en allemand plus précisément : *sentir après*) ce qui se passe dans le métabolisme. ["ressentir"=percevoir!] J'aimerais demander à quelqu'un qui peut vraiment observer psycho/âmiquement-corporellement si, lors d'une introspection plus précise, il ne sent pas qu'il n'élimine pas les voies nerveuses motrices, mais qu'il apprend à *sentir*, à *percevoir*, à *se représenter sourdement* les vibrations plus fines de son organisme qu'il produit par la volonté. C'est vraiment de la *perception de soi* que nous exerçons là. Nous avons affaire à des nerfs sensitifs dans tout le domaine. Il suffit que quelqu'un observe une fois dans cette direction le *parler* telle qu'il se développe à partir du babillage chez l'enfant. Cela repose sur le fait que la volonté apprend à intervenir dans un organisme parlant. *Et ce que le système nerveux apprend, c'est seulement la perception plus fine de ce qui se passe comme processus métaboliques plus fins.*

Dans la volonté, nous avons donc affaire à quelque chose qui s'exprime corporellement dans le métabolisme. Et l'expression du métabolisme, ce sont les *mouvements*, même jusque dans les os. Cela pourrait être très facilement démontré si l'on se penchait sur les véritables résultats de science de la nature actuels. Mais ce métabolisme exprime encore moins que la respiration ce qui se passe au niveau de l'âme. Si j'ai comparé l'organisme nerveux à une image, l'organisme respiratoire à une écriture pictographique, je peux comparer l'organisme métabolique à une simple écriture de signes, telle que nous l'avons aujourd'hui, contrairement à l'écriture pictographique des anciens Égyptiens ou des anciens Chaldéens. Ce ne sont que des signes, l'âme doit devenir encore plus intérieure. Mais en rendant l'âme encore plus intérieure dans le vouloir, l'âme, qui, je dirais, ne s'occupe que vaguement du corps dans le métabolisme, pénètre avec la plus grande partie de son être dans la région du spirituel. Elle vit dans le spirituel. Et de même que par les sens l'âme s'unit à la matière, de même par la volonté elle s'unit

424

avec l'esprit. Là aussi, se montre à nouveau le rapport particulier de l'âmi-spirituel, que la science de l'esprit observe par les moyens que j'ai cités dans mon dernier exposé, se manifeste. Il en résulte que l'organisme métabolique tel qu'il se présente aujourd'hui - pour le caractériser plus précisément, je devrais me référer à la théorie des métamorphoses de Goethe - n'est qu'une ébauche provisoire de ce qui est une image parfaite dans le nerf, dans l'organisme du chef. Dans ce qu'elle accomplit dans le métabolisme, en se préparant pour ainsi dire au métabolisme, l'âme prépare ce qu'elle transmet ensuite par la porte de la mort dans le monde spirituel pour la vie ultérieure dans le royaume spirituel après la mort. Mais elle emporte aussi naturellement tout ce par quoi elle vit avec le spirituel. Comme je l'ai décrit, elle est intérieurement la plus vivante tout de suite là où elle n'est que vaguement liée au substantiel, de sorte



que pour ce domaine, le processus de la substance agit seulement comme un signe pour le spirituel ; il en est ainsi tout de suite dans le vouloir. C'est pourquoi le vouloir doit être particulièrement formé si l'on veut parvenir à la contemplation spirituelle. *Ce vouloir doit être formé à ce que l'on appelle l'intuition proprement dite - non pas dans le sens trivial, mais dans le sens où ça a été caractérisée l'autre jour.* Le sentir peut être formé de telle sorte qu'il mène à l'inspiration ; le représenter, si il est formé par la recherche spirituelle, peut mener à l'imagination. Mais c'est ainsi que l'autre chose, le spirituel, entre objectivement dans la vie de l'âme, selon sa véritable réalité. *Car de même que nous devons caractériser la sensation sensorielle par le fait qu'après l'installation des organes sensoriels humains, le monde extérieur envoie des golfs en nous, de sorte que nous faisons l'expérience de nous-mêmes en eux, ainsi nous faisons l'expérience de l'esprit dans le vouloir. C'est là que l'esprit envoie en nous son entité. Et personne n'envisage jamais la liberté s'il ne reconnaît pas cette vie immédiate de l'esprit dans le vouloir".* ⁽⁴²⁸⁾

Au vu de telles présentations, quelle est la tâche d'un physiologiste anthroposophe ? Ne serait-elle pas à circonscrire par le fait qu'il faudrait enfin constater l'homogénéité continue des phénomènes neuronaux à l'intérieur des voies nerveuses "entières", de la "circonférence à la circonférence", en tenant compte de la modification de celles-ci dans les domaines pré- et post-synaptiques ? La base du savoir est que l'"activité nerveuse" elle-même ne peut pas être l'objet de la physiologie, que les processus empiriques représentent les empreintes ou les "traces de pas" de celle-ci, que les nerfs eux-mêmes ne sont pas des "outils", selon l'indication : "Il ne faut donc pas dire que l'on a affaire à des outils, mais il faut concevoir tout le processus comme si je devais marcher ; ma marche n'a finalement rien à voir avec le sol, il n'est pas mon "outil". Mais s'il n'est pas là, je ne peux pas marcher".

Ou bien cette tâche physiologique n'existe-t-elle vraiment pas ? La confiance obstinée de Steiner dans l'empirisme serait une imposture spéculative : "Tout cela aussi, la science de la nature le montrera à l'avenir" ou : "Cela pourrait être très facilement démontré si l'on entrait en matière sur les véritables résultats de science de la nature du présent". ? - la nouvelle doctrine de la volonté (l'humain trichotomique, etc. etc.) serait une affirmation vide de sens ? S'agit-il, dans l'esprit de Hensel, Schad et Scheurle, d'accepter le "champ de faits debout" en tant que tel et de doter les deux types de nerfs de capacités "psychologiques" ? La proposition de Garvelmann de voir à l'oeuvre dans les nerfs moteurs les "courants de conscience en quête d'information" que nous émettons serait-elle donc la sagesse de dernière conclusion,

428 15 mars 1917, Berlin, *Geist und Stoff, Leben und Tod* GA 66, p. 131 et suiv.

425



pour explorer "en sorte d'écho" l'état de la "musculature prochainement nécessaire" ? Les nerfs sont-ils vraiment des "lignes d'information psychologiques", au service du "centre de commande" central, le cerveau cognitif ? - Encore une fois et toujours : que savent les sciences neurocognitives de l'essence de l'intellect, à part la mythique "métrarationalité" ?

- "Et de ces forces qui s'effritent, de ces forces qui passent déjà à la mort, de ces forces devenues chaos, surgit ce qui est notre intellect, ce qui est notre intellect humain". ⁽⁴²⁹⁾

Et : "*Personne n'envisagera jamais la liberté s'il ne reconnaît pas cette vie immédiate de l'esprit dans le vouloir*".

Les nerfs : matière sécrétée et devenue inutilisable

L'impulsion de la volonté intervient immédiatement dans le métabolisme de l'humain, et d'ailleurs dans tous les membres du métabolisme

Une objection du Dr Klaus Jensen :

N'avons-nous peut-être quand même pas complètement éliminé la doctrine profondément enracinée en nous qui contient la séparation de la fonction nerveuse en sensible et motrice ?

Le **docteur Klaus Jensen**, qui n'a pas participé au recueil, défend la "constatation de l'unité du système nerveux" face au sacro-saint "champ des faits" dans la discussion susmentionnée dans Merkurstab (Bâton de Mercure, le bulletin de liaison des médecins anthroposophes en allemand). Il propose d'étudier comment cela peut devenir une *apparente* dualité. Il attend de la recherche empirique la confirmation de l'unité, conformément à la revendication de Steiner citée plus haut : "*Jusqu'à présent, personne n'a trouvé de différence significative entre un nerf sensitif et un nerf moteur, ni en ce qui concerne la réaction, ni en ce qui concerne la structure anatomique. Ils sont identiques en tout point*". Jensen a le courage de s'opposer à l'énormité d'une situation de recherche apparemment sûre qui, au lieu de la "perception des vibrations plus fines de son propre organisme", prêche sans relâche le mythe anthropomorphiste de la "transmission d'informations". Il propose - dans l'esprit de Kienle à la fin de sa carrière - un changement d'orientation méthodologique et veut faire passer les rapports anatomiques ou leur interprétation à l'arrière-plan. Il indique ainsi la seule voie possible pour ne pas tomber dans le piège des suggestions du dualisme nerveux persistant, symptôme d'un matérialisme malade et de sa science. Si Schad voit le problème résolu par l'apparition des nerfs "sensori-moteurs", c'est une illusion tant que le "contenu spirituel du monde" n'est pas envisagé comme un agent physique. Que signifie donc "Je", si ce n'est : "contenu spirituel du monde" ? Qu'est-ce qui "agit" comme la "pensée vivante" ?



(On doit toujours reprendre le fil, ne pas se laisser berner par le fait qu'un mot comme "substrat nerveux" désigne déjà une quelconque "réalité". La pensée vivante dans l'éther du monde tue les nerfs, ce qui donne naissance à la pensée superficielle et subjective en images miroir :

"...ces pensées que nous retirons de l'éther général du monde, ce sont elles qui nous forment de préférence notre cerveau et, au sens large, notre système nerveux-sensoriel. C'est la pensée vivante, qui nous forme

429 29 août 1920, GA 199, p. 182

426

le cerveau en organe de décomposition, en organe qui traite dans une certaine mesure la matière de la façon suivante. - Si nous regardons dehors sur les environs, nous avons la substance de la Terre autour de nous, dans ses différents processus et sortes d'action. Ces processus qui vivent dans la nature sont dégradés par étapes par l'activité de la pensée vivante, de sorte que la dégradation se poursuit ici (figure 4 du cours de pédagogie curative), c'est-à-dire que les processus qui sont les processus naturels sont stoppés. C'est donc dans le cerveau que l'on commence par stopper les processus naturels et que la matière tombe continuellement en ségrégation. La matière qui en tombe, la donc *matière séparée et devenue inutilisable, ce sont les nerfs*. Et ces nerfs, du fait qu'ils sont de cette manière élaborés par la pensée vivante, du fait qu'ils sont continuellement tués, acquièrent une capacité qui ressemble à la capacité de réfléchir. Ils acquièrent ainsi à travers eux la capacité de refléter les pensées de l'éther environnant, et c'est ainsi que naît la pensée subjective, la pensée superficielle qui ne consiste qu'en des reflets, que nous portons en nous entre la naissance et la mort. Nous sommes donc rendus capables, en portant la pensée vivante en nous, d'opposer au/de placer en vis-à-vis du monde notre système sensoriel et nerveux, de produire les impressions qui vivent dans l'éther environnant sous forme de reflets et de les projeter dans notre conscience. De sorte que cette pensée et cette représentation de la vie de l'âme superficielle ne sont rien d'autre que le reflet/reflex des pensées qui vivent dans l'éther du monde. ...")
(430)

La distance proposée par Jensen à l'empirisme repose dans la ligne de l'exposé de Kienle devant le cercle des collaborateurs anthroposophiques de Stuttgart. L'objection de Jensen à Hensel éclaire le "problème des nerfs" comme un "problème Steiner" : le problème délicat des physiologistes anthroposophes qui résulte du rejet radical de Steiner des différents types de nerfs. Il n'existe pas de "problème nerveux" similaire dans l'anatomie académique. Comme Kienle, Jensen renvoie également à l'annexe de "Von Seelenrätseln" (Des mystères de l'âme), selon laquelle la perception sensorielle proprement dite est quelque chose "dans laquelle l'activité nerveuse ne fait que s'écouler". ("Activité nerveuse" : c'est une activité de l'âme, elle ne peut pas être observée - physiologiquement - dans les nerfs, la désignation peut facilement tromper - l'activité nerveuse n'est pas l'activité des nerfs. L'humain visible représente un domaine, une partie d'un événement global. Le corps est le miroir de l'âme, laquelle âme vit partout, dans les forces physiques, dans le "dehors des choses" - au sens de Spinoza - , mais là sans "activité nerveuse"). Contrairement à Hensel, Jensen ne peut accepter aucune divergence entre les données de Steiner et la science empirique, il considère les données physiologiques de Steiner comme absolument précises et fiables. (431) La ligne de base de la recherche empirique est encore une fois clarifiée,



selon l'annexe dans "Des énigmes de l'âme" : "...comment s'ordonnent dans l'organisme

(430) *Cours de pédagogie curative*, GA 317, 2e conférence, p. 28

(431) Steiner souligne à plusieurs reprises sa prise en compte des tabès, par exemple :

"Nous avons tout d'abord l'organisme humain. Nous suivons les nerfs centripètes et les nerfs centrifuges, les nerfs dits sensitifs et les nerfs moteurs. Oui, cet état de fait se présente. Je peux apprécier pleinement ces raisons, je peux aussi apprécier comment on soutient la dualité du système nerveux par le tabès dorsalis et ainsi de suite. - Mais si l'on connaît les membres supérieurs de l'être, alors les nerfs deviennent quelque chose d'unique, on voit l'unité du système nerveux. Les sensitifs sont prédisposés à transmettre des impressions sensorielles ; les moteurs n'ont rien à voir avec la volonté, mais ils ont pour tâche de transmettre les sensations qui sont dans la périphérie, les processus chimico-physiologiques dans les jambes et ainsi de suite. Les nerfs moteurs sont sensibles aux processus internes de l'organisme, alors qu'en fait, aussi paradoxal que cela puisse paraître pour la science actuelle, on en vient à regarder la volonté directement dans l'âme et à trouver pour la genèse du mouvement et des effets de la volonté une

427

d'un côté la perception sensorielle proprement dite, dans laquelle l'activité nerveuse ne fait que se déverser, et comment la faculté de mouvement de l'autre côté, dans laquelle débouche le vouloir ?" - Jensen renvoie, comme Ballmer, à la description de l'"âme sensible/de sensibilité" dans le livre "Théosophie", où le domaine de l'"âme" inclut les choses perçues en dehors de l'organisme. Face à la méfiance de Hensel à l'égard de l'utilisation fréquente par Steiner du tabès dorsalis comme exemple d'école, Jensen pose la question logiquement impérative : "...peut-être n'avons-nous pas complètement éradiqué la doctrine profondément enracinée en nous, qui implique la séparation de la fonction nerveuse en sensible et motrice ? Mais cela signifierait que nous citons volontiers la triarticulation/le trimembrement de l'organisme humain présenté dans 'Des énigmes de l'âme', mais que nous ne l'avons pas pensée de manière conséquente jusqu'au bout". Il insiste systématiquement sur le fait qu'il faut "oublier le concept de nerf "moteur" dans son intégralité et donc aussi la pensée en arcs réflexes dont la deuxième moitié serait constituée de fibres "motrices"". Jensen appelle un chat un chat : ce que Steiner communique à ses auditeurs et lecteurs - notamment avec l'exemple des tabès - dans des tentatives répétées est plus qu'on peu en supporter pour tous les médecins -plus qu'on peu en supporter qui devait tôt ou tard dégénérer en ce qu'on appelle le "problème nerveux".

Pour défendre la fiabilité physiologique de Steiner, Jensen cite les réponses aux questions posées par des enseignants le 5 janvier 1922, dont il ressort, entre autres, une fois de plus, le savoir de Steiner d'où provient l'exaspération - qui se dessinait déjà à l'époque - des spécialistes. ⁽⁴³²⁾ Jensen a le mérite de thématiser cet aspect. Il veut s'en tenir au "sérieux" de la question, que des gens comme Hensel masquent en mettant en doute la fiabilité de Steiner - au sens d'empirisme / physiologie. Comme Kienle en 1982, il dégage le noyau du "problème nerveux" comme un "problème avec Steiner". La citation apportée par Jensen est extrêmement utile et nous la reproduisons ici dans son intégralité. Steiner met en évidence de manière particulièrement impressionnante le détachement de la dualité sensoriel / moteur par l'articulation en un domaine nerveux pré- et post-synaptique. La situation "compliquée" des auditeurs



dépassés, qui n'ont pas de formation physiologique préalable et qui ne disposent pas de perspectives inhabituelles en matière de vision du monde, est littéralement palpable. Ceux-ci n'ont tout d'abord - à bien y regarder - aucune chance de comprendre la doctrine de l'homogénéité des nerfs. Du point de vue de l'observation physique, il n'est pas possible de faire autrement que l'interprétation habituelle. Si l'on ne passe pas à l'observation extrasensorielle, il n'y aurait en fait que la réponse habituelle. (Il est essentiel de préciser, à l'occasion de cette réponse aux questions, que les nerfs, en principe similaires, transmettent le processus dans les organes sensoriels et les nerfs en tant que processus de *p e n s é e s* (donc un représenter)) :

"Un certain nombre de questions ont été posées ici, et je vais essayer d'y répondre du mieux que je peux dans le peu de temps qui m'est imparti. - La première question :

il s'agit du fait que la réponse à la question de la relation entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs est d'abord une question d'interprétation, et qu'en fait, tant que l'on se place du point de vue de la simple observation physique, on ne peut guère arriver à une autre réponse que celle qui est usuelle. Cette réponse habituelle est la suivante : si je dois dessiner schématiquement, on a affaire à - disons une

une influence *directe et immédiate* du spirituel sur le physique". (2 octobre 1923, GA 319, 4e exposé).

432 Cf. *Merkurstab Hefte (cahiers du baton de Mercure)* 2 et 5, année 1986 p. 73-79 et p. 210.

428

simple conduction nerveuse, on a affaire à l'organe central. [Dessin] La sensation serait donc conduite de la périphérie vers l'organe central, et l'organe central conduirait à son tour le moteur vers l'organe concerné.

Or, il est absolument possible - comme je l'ai dit, tant que l'on s'en tient aux simples faits matériels - de se satisfaire de cette explication. *Et je ne crois pas non plus qu'une autre interprétation puisse être acceptée si l'on ne veut pas passer à l'état de fait qui se présente/donne comme un suprasensible , c'est-à-dire comme une o b s e r v a t i o n réelle, si l'on veut passer à cet état de fait.* J'ai dit ces jours-ci, en traitant cette question, que la différence entre les nerfs dits sensitifs et les nerfs dits moteurs n'est pas considérable du point de vue anatomique et physiologique. Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de différence, j'ai simplement dit que la différence n'était pas importante, pas grande. *La différence anatomique existe déjà si l'on se base sur l'explication donnée ici.* Maintenant, l'interprétation est la suivante :

Nous n'avons affaire qu'à un seul type de nerfs ; les nerfs dits sensitifs et les nerfs dits moteurs sont un seul type de nerfs. Que l'on choisisse le terme de nerfs sensitifs ou de nerfs moteurs n'a aucune importance. Il ne s'agit pas de cela à cause de ce que les *phénomènes de l'âme* pour lesquels ces nerfs, qui sont, si l'on peut dire, des outils, sont les outils physiques, *ne sont pas strictement séparés les uns des autres.* Nous avons toujours affaire, lorsque nous avons un processus de pensée, à un processus de volonté *agissant en même temps dans ce processus de pensée, et nous avons aussi toujours affaire - même si c'est un processus qui se déroule en grande partie dans l'inconscient - lorsque nous avons un processus de volonté en présence, à la pénétration de la pensée ou du reste de la sensation dans ce qui représente l'impulsion de volonté.*



Or, l'impulsion de la volonté, bien égal qu'elle soit immédiate ou qu'il s'agisse d'une impulsion de la volonté qui se produit sur la base d'une pensée, l'impulsion de la volonté part toujours, dans l'humain actif, des membres supérieurs de l'entité humaine, de l'action combinée du Je et du corps astral. Si l'on suit maintenant l'impulsion de la volonté et son action globale dans l'entité humaine, on n'arrive absolument pas aux nerfs pour cette impulsion de la volonté, mais l'impulsion de la volonté en tant que telle intervient directement dans le métabolisme de l'humain, et cela dans tous les membres du métabolisme. La différence entre l'explication qui doit être donnée ici sur la base de la recherche anthroposophique et celle qui est habituellement reconnue réside dans le fait que la recherche habituellement reconnue suppose que l'impulsion de la volonté est d'abord transmise par le nerf et qu'ensuite seulement elle se transmet aux organes concernés, qui exécutent alors les mouvements.

En réalité, ce n'est pas le cas, mais il y a un effet direct de l'impulsion psychique/âmique de la volonté sur les processus métaboliques dans l'organisme. Si l'on a affaire à une sensation, c'est-à-dire à une révélation sensorielle/un dévoilement sensoriel, supposons par exemple - il faudrait alors naturellement dessiner le processus de manière plus condensée - supposons que nous ayons affaire à une sensation oculaire, alors il y aurait d'abord, si l'on considère la chose, un processus à l'intérieur de l'œil, un processus qui se déroule dans l'œil et qui se transmet au nerf optique, donc à ce que l'on considère aussi dans la science ordinaire comme un nerf sensitif. Or, ce nerf optique est le médiateur physique de la vision.

429

Il faut déjà qu'il y ait une correction si l'on veut voir la vérité par rapport à ce que l'on suppose habituellement. C'est la raison pour laquelle j'ai hésité à parler d' "outils". Le terme d'"outil" pour les organes et les systèmes d'organes physiquement présents dans l'être humain n'est en fait pas tout à fait correct, mais il faut retenir ce qui suit : Supposons qu'il y ait ici une voie douce (il est dessiné). Un chariot passerait sur ce chemin mou ; le chariot laisserait alors des traces, des impressions dans le sol. Je pourrais indiquer exactement comment le véhicule a roulé à partir de ces traces. Supposez maintenant que quelqu'un vienne et veuille expliquer ces traces imprimées dans la terre et dise : "Oui, je les explique par le fait que la terre développe ici toutes sortes de forces qui enfoncent le sol. - Il exprimerait une illusion complète, car il ne s'agit pas du tout que la terre fasse quelque chose, mais qu'il arrive quelque chose à la terre ; le chariot passe dessus, et quelque chose qui n'a absolument rien à voir avec la terre fait ses impressions.

C'est par exemple le cas de notre système nerveux cérébral. Ce qui se passe, ce sont des processus psycho/âmico-spirituels - le chariot. Ce qui est laissé derrière soi, ce sont des traces. Elles sont à trouver. Mais tout ce qui est perçu dans le cerveau et qui peut être enregistré anatomiquement et physiologiquement n'a rien à voir avec le cerveau, mais tout est modelé par le psycho-spirituel. Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve dans le cerveau tout ce qui se passe dans l'âmique-spirituel, mais cela n'a rien à voir avec le cerveau. Il ne faut donc pas dire que l'on a affaire à des outils, mais il faut concevoir l'ensemble du processus comme si je devais marcher ; ma marche n'a finalement rien à voir avec le sol, il n'est pas mon "outil". Mais s'il n'est pas là, je ne peux pas marcher. C'est ainsi. La pensée, le contenu psychique, n'a absolument rien à faire avec le cerveau ; mais le cerveau est le sol par lequel ce contenu psychique est a r r ê t é . Et c'est grâce à cet arrêt qu'il



parvient à la conscience.

Il s'agit donc de quelque chose de tout à fait différent de ce que l'on imagine habituellement. Or, une telle *résistance*, une telle opposition doit exister pour tout ce qui est sensible, pour tout ce qui est sensation, pour tout ce qui présente donc une sensation.

De même que dans l'œil, par exemple, il se produit un processus qui peut être perçu à l'aide du nerf dit sensitif, de même dans les impulsions de la volonté, disons dans la jambe, il se produit un processus, et ce processus est perçu à l'aide du nerf (dessin p. 343). Les nerfs dits sensitifs sont donc des organes de perception [des organes de résistance, pas des outils] qui s'étendent vers l'extérieur dans les sens.

Les nerfs dits moteurs sont des nerfs qui s'étendent vers l'intérieur *pour percevoir ce que fait la volonté*, afin qu'il puisse y avoir une conscience de *ce que la volonté accomplit directement par le processus métabolique*. Nous n'avons donc affaire qu'à des sensations vers l'extérieur et à des sensations vers l'intérieur. Si j'ai ce qu'on appelle un nerf moteur, c'est un nerf tout à fait semblable au nerf sensitif ; l'un n'est là que pour transmettre le processus dans l'organe sensoriel en tant que *processus de pensée*, et l'autre est là pour transmettre le processus à l'intérieur de moi, à l'intérieur physique, en tant que *processus de pensée*.

En effet, si l'on fait les expériences connues qui consistent à couper ou à interpréter les tabès, les abagues de la moelle épinière, si l'on fait vraiment ces expériences sérieusement, si l'on ne les aborde pas avec les préjugés avec lesquels la physiologie matérialiste les aborde habituellement, c'est tout de suite par cette interprétation

430

que ces maladies du tabès sont particulièrement explicables. Car, supposons que le tabès existe. Il s'agit du fait que le nerf ["moteur"], que *je veux maintenant l'appeler nerf sensitif, qui pourrait amener le processus de mouvement exécuté à la perception*, n'est pas utilisable, mais alors le processus de mouvement n'est pas non plus exécuté, car c'est justement l'essence des processus conscients, qu'ils doivent être perçus [qu'il doit y avoir une résistance pour le processus psychique / ou : que le processus musculaire peut être transmis comme processus de pensée], s'ils doivent être exécutés.

[Remarque intermédiaire : l'exécution est une perception, pour le sujet de la volonté : l'intuition. La volonté ("Dieu") est le corps, elle intuitionne ou est (*ndt fait être*) le corps, ses pensées sont le corps se mouvant. C'est dans la créature humaine, cette volonté *provisoire* ou "dieu", que se produit le miracle ou la magie. Ballmer : Je suis un autre qui me laisse naître à ses perceptions].

Il s'agit de ce qui suit : Pensez que vous avez ici un morceau de craie. Je veux faire quelque chose avec ce morceau de craie. Je ne peux rien en faire si je ne le perçois pas d'abord. Je dois le percevoir d'une manière ou d'une autre. Ainsi, dans le tabès, le nerf médiateur [la résistance] doit d'abord être présent pour que l'on puisse saisir ; et s'il est blessé, alors il n'y a pas de médiation [médiation de la perception, résistance] et rien ne peut être saisi. C'est pourquoi l'humain perd alors la possibilité de l'utiliser, tout comme je ne pourrais pas utiliser la craie dans la vie physique si elle se trouve quelque part, si la pièce est sombre et si je ne peux pas la trouver. La maladie de Tabès est simplement due au fait que je [le Je, celui à puissance de monde] ne peux pas trouver les organes



correspondants à l'aide des nerfs sensitifs ["moteurs"] qui y débouchent. ⁽⁴³³⁾

Ceci est d'abord expliqué de manière approximative et superficielle, mais cela peut aussi être expliqué de manière plus fine. Le fait de couper les nerfs est tout de suite alors *une preuve absolue de cette interprétation* dans tous les cas particuliers, si on la prend de la bonne manière. Si je vous donne cette interprétation, elle repose tout à fait sur la recherche anthroposophique, donc sur la contemplation immédiate de ce qui se passe. Il s'agit toujours de pouvoir citer comme preuve ce qui se passe à l'extérieur. - Mais ce que l'on peut encore citer, c'est que, par exemple, un nerf dit moteur peut être blessé ou coupé dans une région quelconque ; si on le relie alors à un nerf sensitif et qu'on le laisse guérir, il fonctionne à nouveau comme avant. Il suffit donc de réunir les extrémités correspondantes d'un nerf dit sensitif et d'un nerf dit moteur et de les guérir, et un processus uniforme se produit. Si les nerfs étaient radicalement différents, cela ne pourrait pas être le cas.

Mais un autre cas peut émerger, c'est celui-ci. Supposons donc le cas le plus simple (il est dessiné) : un nerf dit sensitif qui va vers la moelle épinière, un nerf dit moteur qui part de la moelle épinière, donc également un nerf sensitif, il s'agit alors d'une conduite uniforme/unitaire. En fait, c'est une seule et même ligne. *Et si l'on a affaire à un simple mouvement réflexe, c'est un processus uniforme qui se produit.* Imaginez donc un simple phénomène de réflexion : une mouche se pose sur ma paupière. [dessin]

(433) Que signifie ici "saisir" ? Le mouvement du corps est une "pensée", cette *pensée* (la "logique des hiérarchies") est entravée chez Tabès.

431

Par un mouvement de réflexion/réflexe, je chasse la mouche. L'ensemble du processus est uniforme. Ce qui se passe ici n'est qu'une interruption. Nous avons donc affaire, si j'enclenche ici un commutateur, à *une amenée et à une dérivation*. Le processus est en fait uniforme, mais il est ici interrompu (dessin), tout comme si j'avais un courant électrique, que je l'interrompais ici et que l'étincelle se produisait. Ensuite, si le courant est uniforme, j'ai justement un fil et je ne vois pas l'étincelle. Si je coupe le fil, j'ai ici l'étincelle, il y a ici une coupure de la ligne uniforme. Ces lignes uniformes sont aussi présentes dans le cerveau. Elles transmettent parce que - tout comme lorsque j'ai un courant électrique à travers un fil, que j'ai coupé le fil, l'étincelle jaillit, je vois l'étincelle, j'ai ici une interruption du courant nerveux [de la résistance]. *Le fluide nerveux, si je peux me servir d'une expression grossière, saute en quelque sorte.* Mais cela donne à l'âme la possibilité de vivre consciemment l'ensemble du processus. Si le flux nerveux uniforme passait sans interruption, il traverserait simplement l'humain et l'âme ne pourrait pas en faire l'expérience. Voilà ce que je peux dire pour l'instant.

Il n'y a pas de théories différentes selon les pays sur cette question, mais ce qui est dit sur ces choses est dit partout, et je me base même toujours sur le manuel de physiologie de Huxley quand j'explique de telles choses et qu'on me demande où l'on peut se procurer des connaissances extérieures. ⁽⁴³⁴⁾

Pour l'interprétation, on coupe les parties dites sensibles du nerf, et ensuite les parties motrices du nerf, et on essaie de faire en sorte que ce qu'on interprète comme sensation ou comme moteur, comme mouvement, ne se produise pas. Mais si l'on rassemble tout ce que j'ai dit ici, et surtout si l'on prend ici le commutateur, alors on



comprendra justement, si l'on se base sur cette explication, toutes les tentatives de sectionnement". (435)

Voilà donc les explications qui confirment au passage la thèse de Jensen selon laquelle Steiner, contrairement à la supposition de Hensel, tient tout à fait compte de la différenciation locale entre section pré et post-synaptique de l' "arc réflexe" ou de la "voie nerveuse entière". La critique à ce sujet est une insinuation sans contenu à l'attention des "interprétations séduisantes". - Une remarque : "La différence entre l'explication qui doit être donnée ici sur la base de la recherche anthroposophique et celle qui est habituellement reconnue réside dans le fait que la recherche habituellement reconnue suppose que l'impulsion de la volonté est d'abord transmise par le nerf et qu'ensuite seulement elle se transmet aux organes concernés, qui exécutent alors par exemple les mouvements".

(434) *Grundzüge der Physiologie in allgemeinverständlichen Vorlesungen (Trains fondamentaux de la physiologie en lectures/cours généralement compréhensibles)*, Thomas Henry Huxley, 1825-1895, Leipzig, Voss 1871. Selon Huxley, "le cerveau est le siège de toute sensation et de toute activité spirituelle, et la première source de chaque contraction musculaire volontaire ; tandis que la moelle épinière est capable de recevoir une action de l'extérieur et de la transformer non seulement en une simple contraction musculaire, mais aussi en une série de telles activités. Ainsi donc, en général, nous pouvons dire des centres nerveux cérébro-spinaux qu'ils ont le pouvoir, lorsqu'ils reçoivent de l'extérieur certaines influences, de produire des contractions musculaires simples ou composées". (Cours I, p. 16)

(435) Dornach, 5 janvier 1922, GA 303, Réponse à des questions devant des enseignants, p. 340 et s.

432

Il est important de noter que dans cette description, Steiner évoque aussi bien la perception ("par processus de pensée") du processus métabolique / de la volonté ("*pour percevoir ce que fait la volonté*") que le passage uniforme du "fluide nerveux" vers le muscle ("*si le courant nerveux uniforme passait sans interruption, il traverserait simplement l'humain*"). Dans la mesure où ces deux processus s'expriment dans des directions différentes, il y a ici un arrière-plan à cette autre déclaration faite devant des médecins le 23 mars 1920, déjà citée plus haut :

"Les chercheurs de la nature synthétiquement raisonnables ont donc déjà supposé que chaque nerf a une conduite non seulement de la périphérie vers l'intérieur ou inversement, mais aussi toujours une conduite de la périphérie vers le centre, ou du centre vers la périphérie. De même, chaque nerf 'moteur' aurait deux conduites, c'est-à-dire que si l'on veut expliquer quelque chose à partir du système nerveux, comme par exemple l'hystérie, on est obligé de supposer deux conduites qui vont dans des sens opposés. Donc, dès que l'on se réfère à des faits, on a déjà tout à fait besoin de supposer de telles propriétés des nerfs, qui en fait contredisent complètement les hypothèses sur le système nerveux".

(Le fait des deux directions de conduction au sein des nerfs est aujourd'hui connu - mais cela ne conduit pas à l'abandon de l'hypothèse des impulsions motrices de la volonté. Celles-ci sont simplement transférées dans les fibres "motrices" de l'intérieur du nerf. Une volonté autarcique - "se référant avec Galilée à l'univers" - qui se manifeste comme structure physique de la matière et comme mouvement, est inconnue).

Les explications de Steiner dans la réponse aux questions ci-dessus devant des enseignants correspondent exactement à celles de la conférence du 2 décembre 1917, donc cinq ans auparavant : l'essentiel de la conduction nerveuse unitaire est son interrup-



tion, le "saut" de "l'étincelle" (à la "frontière" entre l'expérience physique et l'expérience spirituelle). Par rapport à la présentation précédente, il ne manque ici que le mouvement *réflexe* de principe, l'intensité différente de l'expérience en tant qu'état d'éveil et de sommeil, l'attribution physiologique de veiller / dormir dans la partie pré- et post-synaptique du cordon nerveux, et les "traces" ou empreintes matérielles des processus de l'âme qui s'interpénètrent (activité nerveuse, rythme respiratoire, métabolisme ou échange de substances). L'image comparative de la plante (qui se fane) entre le soleil et la pensée terrestre, ses parties aériennes et souterraines, n'est pas non plus mentionnée. De même, en comparaison avec d'autres exposés, il manque la qualification du mouvement en tant qu'*événement de forces physiques*, la domiciliation de l' "âme" souveraine à puissance de monde dans les *forces* (gravité, électricité, magnétisme, etc.), dans la "mécanique" à puissance de monde, la vie de l'âme dans les forces et les rapports de pression "traversant tout". Il n'est pas expliqué ici comment le Je qui prend possession du corps au réveil élimine, repousse le corps physique - pour être dans / comme état de veille de celui-ci lui-même les "lois" physiques du mouvement, de l'équilibre.

Jensen rend aussi clair que l'utilisation du nouveau terme de "circuit fonctionnel sensorimoteur" (Rohen ⁴³⁶) ne crée pas de situation nouvelle, dans la mesure où l'erreur de considérer le neurone moteur comme le transmetteur des impulsions de mouvement se poursuit ici aussi. (Il faut aussi réviser la vue de Schad selon laquelle la situation de base serait différente suite à l'introduction de la "sensori-motricité"). Lorsque la "volonté" est découverte en tant que pensée, en tant que "Je" ou "noyau spirituel transcendant de l'âme" (cf. "Des énigmes de l'âme"), elle ne peut pas être faite "chose fixe" au niveau cérébral ou neuronal : Le mouvement devient un phénomène originel, une "énigme de mouvement", le "problème nerveux" doit se muer en un "problème physique".

(436) J. Rohen, *Funktionelle Anatomie des Nervensystems (Anatomie fonctionnelle du système nerveux)*, Stuttgart 1978

433

(NB. - Le 23 février 1953, parallèlement à la première lettre directe à l'adresse de Kienle, Karl Ballmer note : "*Pourquoi il n'y a pas de nerfs moteurs - On croit devoir expliquer la genèse/la venue en l'état du mouvement humain. Mais comment, si le mouvement autonome de l'humain est un phénomène originel non déductible/dérivable qui explique tous les autres mouvements physiques qui existent dans le monde ?...*") ⁽⁴³⁷⁾

Il n'y a pas d'erreur plus grave que cette distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs de mouvement dans le corps humain.

Le système nerveux est participant dans le *penser avec* du vouloir.

Pour les humains savants, la triarticulation/le trimembrement est de la pure tôle

.



Jensen semble être le seul des médecins anthroposophes à avoir le courage d'utiliser le terme "énigme du mouvement" forgé par Ballmer et de prendre en compte, avec ce terme, le "Ballmer" trop tabou dans le cadre d'un discours spécialisé anthroposophique. (Ce serait, selon l'auto-révélation de Kienle, un symptôme supplémentaire de l'expérience appelée "échange de lettres"). Le discours du Merkurstab ne pouvait que s'interrompre. La critique de Jensen à l'égard de Hensel, y compris l'analyse de la sensori-motricité, de la "pensée en arcs réflexes", n'est reprise par aucun des auteurs du recueil, sans doute pas seulement parce que celui-ci est dédié à la mémoire de Herbert Hensel (cf. préface p. 10).

Pour illustrer son point de vue, Jensen aurait aussi pu citer la classification de l'"exemple école" Tabes dorsalis du 23 avril 1919, établie par Steiner lui-même. C'est précisément les considérations normalement liées aux examens de Tabès que Steiner qualifie de "sans fondement", la fiction des nerfs moteurs qui en résulte ayant un effet "*beaucoup plus corrupteur qu'on ne le pense habituellement*". Le libellé fait suite à des explications sur la comparaison de l'organisme social avec l'organisme humain. **Toute pensée sociale est orientée par la science de la nature - quand même**

"la science de la nature n'est pas capable de juger l'humain de la bonne manière. Elle dit par exemple cette absurdité flagrante : si vous ressentez quelque chose, la sensation serait aussi transmise par le système nerveux. C'est une *pure absurdité*. Le sentiment/la sensation est directement justement ainsi transmis par le système respiratoire, le système rythmique, tout comme la pensée est transmise par le système nerveux-sensoriel. Et la volonté est transmise par le métabolisme, pas du tout par le système nerveux de manière élémentaire. *Seule la pensée de la volonté est transmise par le système nerveux. Ce n'est que lorsque vous, en tant qu'être humain, avez une conscience claire de votre volonté que le système nerveux est impliqué. En pensant à votre volonté, le système nerveux est impliqué.* C'est parce que l'on ne sait pas cela que la physiologie et l'anatomie d'aujourd'hui ont abouti à cette terrible aberration qui consiste à distinguer les nerfs sensitifs des nerfs moteurs. Il n'y a pas d'erreur plus flagrante que cette distinction entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs dans le corps humain. Les anatomistes sont toujours embarrassés lorsqu'ils discutent de ce chapitre, *mais ils ne peuvent pas aller au-delà*. Ils sont terriblement embarrassés parce que, anatomiquement, ces deux types de nerfs ne se distinguent pas. C'est de la pure spéculation. Et tout ce qui s'ensuit par des examens de tabès, *c'est*

437 Feuille de notes 23. 2. 1953, cf. le fac-similé dans la nouvelle édition de la *correspondance* p . 153

434

absolument tout sans arrêt. Les nerfs de mouvement ne sont pas différents des nerfs sensitifs, parce que les nerfs de mouvement ne sont pas là pour mettre les muscles en mouvement. Les muscles sont mis en mouvement par le métabolisme. Et tandis qu'avec les nerfs dits sensitifs, vous percevez le monde extérieur en faisant un détour par les sens, avec les autres nerfs, vous percevez vos propres mouvements, les mouvements musculaires. La physiologie actuelle ne les appelle que faussement nerfs moteurs. - De tels préjugés terribles sont dans la science et corrompent ce qui passe dans la conscience populaire et agit de manière beaucoup plus corruptrice qu'on ne le pense habituellement...



Ainsi, la science de la nature n'est pas si loin de voir cet humain triarticulé. Dans la science de la nature, on peut attendre que des visions théoriques deviennent populaires quelques années plus tôt ou plus tard. Cela n'a pas d'importance pour le bonheur des gens. Mais la pensée n'est pas disponible pour comprendre cet humain trimembré. Mais, cette même sorte de penser doit être disponible pour comprendre l'organisme social dans son trimembrement. C'est là que la chose devient sérieuse. Nous sommes aujourd'hui à un moment où doit être compris. C'est pourquoi un tel retournement de la pensée, un tel réapprentissage est vraiment nécessaire non seulement pour les humains naïfs, mais aussi et surtout pour les humains instruits. Les humains naïfs ne savent au moins rien de tout ce qui a été établi dans la science de la nature *pour dissimuler inconsciemment la triarticulation de l'humain*. Les humains savants, eux, sont pleinement atteints de toutes ces notions qui font aujourd'hui laisser expliquer cette triarticulation pour un non-sens. *Pour les actuels physiologues, c'est de la pure tôle*. Si on lui dit qu'il n'y a pas de nerfs moteurs et qu'on lui parle du fait que les sensations ne sont pas, tout comme les pensées, transmises par le système nerveux, mais que seule la pensée de la sensation est transmise par le nerf, c'est-à-dire la conscience de cette sensation, et non le sentiment en tant que tel, alors il fera de grandes objections. Les objections contre ces choses, on les connaît bien". ⁽⁴³⁸⁾

*

Dans la correspondance, l'erreur selon laquelle la "Philosophie de la liberté" décrirait une "pensée" abstraite est aussi rectifiée. Le point de vue de Steiner par rapport à Hegel se fonde sur le fait qu'il n'y a de pensée que comme révélation d'une individualité. La catégorie supérieure est le *support/porteur de la pensée*. Dans sa discussion avec Witzmann, Ballmer précise cependant que la notion de connaissance de Steiner ne peut pas être transposée sans autre aux Meier et Müller. Ceux-ci sont des "porteurs de la pensée" *potentiels*, ils sont enclenchés dans la pensée des humains-esprits qui s'incarnent dans les humains-genres/génériques (dans les nombreux corps). Le fait que le Je (la pensée) soit "à l'extérieur des choses perçues" est valable. L'hypothèse de Witzmann selon laquelle les objets seraient des "jugements" serait une pure prétention. ⁽⁴³⁹⁾ D'autre part, comme il n'y a pas d' "être" ontologique en dehors de la connaissance, l'essence des choses, des objets et des humains provient d'une pensée ("réelle") qui est l'action d'un humain concret. C'est uniquement à ce "libre" que revient la capacité de

(438) Op. cit. 23 avril 1919, *Traitement par la science de l'esprit de questions sociales et pédagogiques* GA 192, p. 51 s.

(439) L'approche épistémologique de l'énigme du mouvement par Witzmann n'est pas mentionnée ni documentée dans le recueil de Schad. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, Kienle s'est distancié plus tard de Witzmann ; ses moyens étaient insuffisants : "...Sans le sérieux nécessaire, on ne devrait pas parler de ces choses..." (Selg, p. 798 s.)

435

de penser l'essence des "choses" (et des humains) : "Ne comprenais-je pas mon "Je" comme l'être posé sur lui-même qui garantit mon sens comme monade indépendante dans le tout du monde ? L'ensemble du monde ne dépend-il donc pas de la libre contribution de mon être le plus propre ? Non, ce n'est pas le cas, car je n'ai pas du tout d'essence propre. *Ce qui est essence en moi, c'est la pensée que le libre crée comme son idée dans sa pensée et qu'il place en moi*. Dans sa pensée, rien de ce qui a une existence



en moi ne se révèle à l'humain libre. C'est par l'humain libre que je reçois mon essence".

Mais comment doit-on apprendre à comprendre la philosophie de Steiner ? Comment puis-je devenir moi-même un jour un "être propre" ? Comment dois-je accomplir et poursuivre ce que le libre "met en moi" comme son idée ? N'est-ce pas une présomption humiliante que de devoir recevoir son être d'un autre, le libre ? Ce libre est-il à ce point "monde", à ce point au-dessus de tout, à ce point désintéressé, qu'il puisse être "moi" dans cette mesure - d'abord impensable - pour être constitutif de mon "identité" ? La rencontre avec l'humain libre signifie-t-elle vraiment une "catastrophe" ? Et si la catastrophe est un "Damas" - comment un "libre" peut-il s'immiscer dans les compétences jusqu'ici réservées au "Christ" ?

La réponse à cette question n'est pas logique, elle doit être puisée dans le constat que les humains sont tous "égaux" *d'un point de vue spirituel*. L' "essence propre" est une chose sublime - rappelons-le :

"Il est courant, et en accord avec tout ce qui est mystère, de penser que l'humain est un être qui embrasse la divinité, en fait le plus élevé par rapport à la divinité. ... C'est une idée grave qui émane des anciens mystères. Mais elle doit finalement être confiée au moins une fois à la vie méditative de l'âme sacerdotale/de prêtre. Car elle contredit complètement ce qui s'est produit peu à peu, notamment dans la conscience évangélique. Par rapport à la conscience évangélique, c'est ... naturellement une folie". ⁽⁴⁴⁰⁾

Le fondement de la vie méditative est la dévotion consciente qui provient de la connaissance : "Soyons clairs que la conscience-Je ne doit pas être confondue avec le Je. Le Je reste d'abord dans l'inconscient, pourrait-on dire, incomplet. Ce que le Je est vraiment, l'humain ne le découvrira que pendant la période de vulcain". - Le long chemin vers "l'être propre", vers *Vulcain*, commence par la pensée pure :

"Voyez-vous, aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, je dois dire qu'un livre tel que ma 'Philosophie de la liberté' ne peut pas être compris par la pure logique, mais doit être compris par l'humain tout entier. Et en effet, ce qui est dit dans ma 'Philosophie de la liberté' à propos de la pensée ne sera pas compris si l'on ne sait pas que l'humain fait en réalité l'expérience de la pensée par la connaissance intérieure, par le ressenti intérieur de sa structure osseuse. On ne pense pas avec son cerveau, on pense en réalité avec son ossature, si l'on pense avec des lignes de pensée précises. Lorsque la pensée devient concrète, comme c'est le cas dans la 'Philosophie de la liberté', elle passe justement dans l'humain tout entier". ⁽⁴⁴¹⁾

(440) GA 346, p. 60

(441) Dornach, 12 janvier 1924, GA 233, p. 220

436

En tant qu'être de volonté, l'humain ne se tourne pas à son organisme, mais au monde extérieur

Il oublie son organisme en ce qu'il veut

"L'avenir de l'idéalisme allemand"



Tout d'abord, il convient de revenir brièvement sur le terme "organisation nerveuse". L' "organisation nerveuse" - le mot peut être utilisé pour tout et n'importe quoi - a plus qu'une "fonction" dans un monde naturel et biologique. Pour une vision anthroposopique, cette désignation signifie plus que l' "auto-organisation de structures cohérentes" matérialiste - à moins que ces "structures cohérentes" auto-organisatrices ne soient du calibre du "genre corps humain", genre dans lequel sont incarnés les individus ou les futurs humains-esprits, les "pensées désirées" des hiérarchies. - Si l'on veut que la désignation "organisation nerveuse" ait un sens, il faut différencier l' "organisation nerveuse" en

a) ce que l'on appelle l' "activité nerveuse" (une activité de l'âme, physiologiquement "inobservable") et

b) l' "événement nerveux" à observer. En fin de compte, il ne faut pas perdre de vue que l'organisation nerveuse - comprise de manière globale - fait partie du monde qui se découvre lui-même et qui crée lui-même ses organes, dans le langage de Ballmer : l'un, le mort, l'individualité originelle qui se révèle, crée (pense) le monde en se souvenant de son propre devenir... Dans "Des énigmes de l'âme", on peut lire : "Aussitôt surgit la question : comment s'ordonnent dans l'organisme, d'un côté, la perception sensorielle proprement dite, dans laquelle l'activité nerveuse ne fait que déboucher, et, d'autre part, la faculté de mouvement, dans laquelle débouche le vouloir ?" - L'activité nerveuse est décrite comme la "paralyse, la mise à mort d'imaginations". Le représenter normal est le cadavre de la pensée réelle, des imaginations. Le chemin de la dépossession de soi du "créateur" au profit de ses frères et sœurs, les "humains esprit", passe par la mortification (l'usure) de son soi : l' "activité nerveuse" est une faculté de cette individualité originelle qui veut créer une conscience chez ses créatures, c'est-à-dire un reflet de leur véritable nature en tant que personnes individuelles terrestres. L'individualité originelle puise en elle les individualités humaines, les "entéléchies" qui s'incarnent : elle est, à proprement parler, la "dividualité". (Rappelons les explications sur le "grand sacrifice" - à propos de l'être originel : "Dans le reflet, il y a une répétition complète de l'entité originelle, c'est la même chose - et pourtant pas la même". Cf. ci-dessus chap. L'être de Dieu face à l'être humain ...).

Sans mortification de leur véritable essence, pas de représentation, pas de perception sensorielle - les humains seraient de purs automates sans conscience de soi, de purs somnambules, si la "dividualité" n'exerçait pas la faculté de paralyser, d'amortir, de "percevoir" (réflexion, reflet), donc de permettre leur "état de veille" (et leur "état de sommeil", tous les processus corporels internes jusqu'au bouger volontaire/arbitraire).

Le vouloir "débouche" sur la faculté de mouvement, les muscles et les os sont les organes du vouloir. Les nerfs des muscles resp. des membres transmettent la perception de l'action des "organes terminaux" du vouloir, transmettent la perception des processus métaboliques, même si c'est avec l'intensité de l'état de sommeil. L'ensemble du processus s'appelle : "sens du mouvement propre", (c'est l'un des quatre "sens de la volonté"), c'est-à-dire que la dividualité se procure, en tant que ses exemplaires, l'expérience du mouvement "propre", du



pouvoir vouloir soi-même. - Qu'est-ce qui est exactement perçu dans ce "métabolisme", ou mieux ressenti comme une sourdine de sommeil, pour ainsi dire "*pris dans le sommeil*" ? - Qu'est-ce donc que ce "vouloir" qui permet, qui gère la magie de l'intervention arbitraire ?

"[L'humain] est un magicien ensemble avec les êtres des hiérarchies supérieures, en ce qu'il agit/œuvre entre la mort et une nouvelle naissance et qu'il poursuit ces effets lorsqu'il redescend de cette vie entre la mort et une nouvelle naissance dans la vie terrestre. *L'évolution karmique* de l'humain à travers ces deux modes d'existence si différents, la vie terrestre et celle entre la mort et une nouvelle naissance, est en fait le domaine où l'humain agit magiquement. ... Certes, pour la configuration physique humaine, le système métabolique des membres est le plus bas et a donc peu à faire pour l'humain proprement dit dans la vie terrestre ; mais il est déjà relié dans la vie terrestre aux entités de la hiérarchie la plus élevée, aux trônes, aux chérubins, aux séraphins. Lorsque nous nous promenons dans le monde ou que nous travaillons avec nos mains, l'activité des trônes, des chérubins, des séraphins se trouve à l'intérieur de cette activité mystérieuse qui se produit". ⁽⁴⁴²⁾

Ni le vouloir ni l' "activité nerveuse" ne peuvent être observés physiologiquement. Pour comprendre l'essence du métabolisme, du rythme et de l'activité nerveuse, il faut observer les processus de l'âme que sont le vouloir, le sentir et le représenter ("activité nerveuse"). Cette observation se fait par l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Ces facultés spirituelles seront développées dans les états cosmiques à venir appelés Jupiter, Vénus, Vulcain, l'humain à quatre membres s'élargira en un humain à sept membres. Les nouveaux membres de l'être s'appellent "Soi esprit", "Esprit de vie" et "Humain esprit" ; ce sont les "membres inférieurs de l'être" transformés : corps physique, corps éthérique, corps astral. Le "Je" est le point de germination dans lequel les membres supérieurs de l'être sont prédisposés. Pour l'instant, c'est encore un "bébé", il est "encore" dans l'état dans lequel se trouvait le corps physique (le membre le plus développé) sur l'étape de Saturne : un être de chaleur. Le "Je" se trouve au plus profond de la "réalité du monde", dans l'humain originel, il est perçu dans la sensation de chaleur corporelle (comme une véritable "intuition" !). Le Je représenté n'est pas identique à ce Je, à la "volonté" ou au "vouloir". (Cependant, le Je représenté par la raison analytique provient naturellement aussi de la "volonté" - c'est ainsi qu'il est dit par exemple dans la Science secrète (1909) : "On peut réunir le corps astral et l'âme de sensation comme un seul membre, de même que l'âme de conscience.

"Il est déjà tout à fait indubitable que le brassage à la main signifie tout de même quelque chose de différent du brassage mécanique. Le mécaniste ne l'admettra évidemment pas. Mais pensez seulement à la différence énorme entre le fait de remuer réellement à la main, de faire entrer dans le mélange tous les mouvements subtils que la main effectue, toutes les choses qui entrent éventuellement, éventuellement aussi les sensations, si tout cela entre ou si on remue simplement à la machine. Bien sûr, les gens ne croient pas aujourd'hui que cette différence soit prise en compte, mais on le remarque aussi dans le domaine médical. Pensez que ce n'est pas du tout la même chose de fabriquer un remède plus manuellement ou plus mécaniquement. L'humain donne quelque chose aux choses lorsqu'il les travaille lui-même -- vous ne devez pas sourire de cela. ... On pourra produire de grands effets avec l'enthousiasme. Mais si vous faites cela de manière artisanale, le mode d'action s'évaporerait probablement. C'est ce qui entre en ligne de compte pour de telles choses, si l'on fait quelque chose avec tout ce qui émane de la main humaine - et beaucoup de choses émanent de la main humaine - ou si l'on fait cela avec la machine". (*Fondements*)



et le soi-esprit, et peut désigner l'âme de raison analytique, parce qu'elle participe de la nature du Je, parce qu'elle est déjà, en une certaine relation, le 'Je' qui n'est seulement pas encore conscient de son entité-esprit, comme 'Je' tout court...")

(Rappelons nous cette description de la volonté comme une *flamme dirigée vers le bas*. La pensée "frappe dans la volonté". Le vouloir (représentatif, conscient) est ici attribué à la pensée (qui "descend dans tout le corps à *travers la sensation*"), la pensée développe la sensation, un processus de combustion subtil a lieu - le vouloir (inconscient) est un vouloir influencé par la chaleur :

"Pendant que la pensée veut quelque chose dans la tête et qu'elle descend ensuite dans tout le corps à travers le sentiment/la sensation, et que l'humain veut à *travers tout son corps*, pendant ce temps, quelque chose comme un *processus de combustion subtil et intime* se développe dans l'humain. - L'humain peut, lorsqu'il arrive à la conscience initiatique, faire l'expérience de ce *vouloir influencé par la chaleur*. Mais cela reste tout à fait sous-jacent pour la conscience ordinaire. ... On envisagera que lorsqu'un humain veut quelque chose et qu'on le regarde avec la conscience initiatique, c'est comme quand on *regarde extérieurement* un processus extérieur de combustion d'une bougie ou absolument d'une *lumière qui développe de la chaleur*. De la même manière que l'on a là une image claire de la vision extérieure, on peut voir la pénétration de la pensée dans la volonté de telle sorte que l'on dit : la pensée développe le sentiment, et du sentiment descend - *il se déplace chez l'humain de haut en bas - un développement de chaleur, une flamme, et cette flamme veut*". ⁽⁴⁴³⁾

- NB - On lira une telle présentation à la lumière de l'affirmation selon laquelle les propos de Steiner ne se réfèrent qu'en apparence à des processus physiologiques).

A propos du Je représenté, on peut dire :

"Une observation impartiale de la pensée montre que les pensées de la conscience ordinaire n'ont pas d'existence propre, qu'elles ne se présentent que comme des reflets de quelque chose. Mais l'humain se sent vivant dans les pensées. Les pensées ne vivent pas, mais lui vit dans les pensées. Cette vie prend naissance dans des êtres spirituels que l'on peut considérer (dans le sens de ma "science secrète") comme ceux de la troisième hiérarchie, comme un royaume spirituel. - L'extension de cette observation impartiale au ressenti montre que les sentiments s'élèvent de l'organisme, mais qu'ils ne peuvent pas être produits par celui-ci. Car leur vie porte en elle une essence indépendante de l'organisme. L'humain peut se sentir avec son organisme dans le monde de la nature. Mais c'est précisément lorsqu'il se comprend lui-même qu'il se sent, avec son monde émotionnel/de sensations, dans un royaume spirituel. C'est celui de la deuxième hiérarchie. - En tant qu'être de volonté, l'humain ne s'adresse pas à son organisme, mais au monde extérieur. Lorsqu'il veut marcher, il ne se demande pas ce que je ressens dans mes pieds, mais quel est le but que je veux atteindre là-bas. *Il oublie son organisme en voulant*. Dans sa volonté, il n'appartient pas à sa nature. *Il appartient là à l'esprit-royaume de la première hiérarchie*. " ⁽⁴⁴⁴⁾

*



L'essai de Ballmer " **L'avenir de l'idéalisme allemand** " tire l'arc de la physiologie à la question de la liberté, au point de départ des " Rudolf Steiner Blätter " des années de Hambourg. La lutte du Je humain pour la liberté est la lutte de l'ensemble du monde spirituel lui-même

443 Torquay, 22 août 1924, GA 243, *La conscience de l'initié*

444 *Lignes directrices* 59 / 60, GA 26, p. 41

439

qui ne tolère aucune condition préalable : "La nature, le monde, Dieu, l'histoire doivent accepter d'avoir leur contenu dans l'*acte de liberté spirituelle d'un véritable "Je"*. La seule condition est la puissance de monde et la formité au monde du "Je" ". - Dans de telles réflexions, les questions physiologiques sont ramenées à leur contenu fondamental. Ce qui se cache derrière une "physiologie" chargée de préjugés est dégagé à la pelle de sa fixation suggestive en tant que "science spécialisée". Derrière les processus des événements corporels qui débouchent sur la question de la liberté, se cache l'ensemble du parcours cosmique de l'humain. (Rappelons la phrase :

"Il est de la plus haute importance de savoir que les forces de pensée ordinaires de l'humain sont les forces de création et de croissance affinées. Dans la formation et la croissance de l'organisme humain se révèle un spirituel. Car ce spirituel apparaît alors dans le déroulement de la vie comme la force de pensée spirituelle » (445)

Le véritable "substrat" de ce développement est la révélation sensorielle de la forme humaine en tant qu'expression du "Je". Parce que la vision anthroposophique de l'essence de l'humain n'est pas une pure doctrine, mais l'événement du développement effectif vers la connaissance de soi et la "liberté", la nature du "Je" illusoire est défendue contre tous les envoûtements théistes et panthéistes : "Si la merveille du monde de la capacité de dire "je" est directement Dieu lui-même, alors je peux me sentir autorisé par la révélation de l'esprit de la théosophie à la représentation que notre dire "je", en ce qu'il doit être erreur et illusion, est capable de rédemption. La capacité de rédemption est donnée si Dieu lui-même veut être en nous la cause et la faute/dette de notre illusion, car celle-ci est un élément indispensable de la pédagogie sacrificielle du monde qui poursuit notre développement en tant qu'esprits réels et autonomes. - De sorte que le soupçon de panthéisme qui pèse sur l'anthroposophie n'est plus que de l'ennui". Les considérations sur *l'avenir de l'idéalisme allemand* sont physiologiquement pertinentes - elles aboutissent au non-sens des nerfs "moteurs", du sujet "psychologique" agissant à partir du cerveau :

"Une différence de principe entre les actes réflexes et les actes dits arbitraires peut ... ne peut être admise. Dans mes actes, je suis donc l'instrument d'un quelque chose d'anonyme, ou ce quelque chose - le monde ou la nature - est encore quelque chose d'autre. - La recherche anthroposophique sur l'esprit présente ce quelque chose en question comme un acteur qui est à la fois 'monde' et 'âme'. Je dois être impliqué dans ce 'monde' si mon existence doit être plus qu'un simple fait de nature. Le terme anthroposophique pour le 'monde' dans le sens précité est : 'corps astral'. Le concept de corps astral doit être mis en parallèle avec les concepts antérieurs de Dieu. "Le corps astral est Dieu" devrait être reconnu comme une proposition possible et justi-



fiée. Le corrélat physique du corps astral est le système nerveux. Pour qu'un corps physique puisse ressentir à la fois le monde et lui-même, il doit être doté d'un système nerveux. Le système nerveux est là pour ressentir le monde en soi, pour avoir par exemple la perception de son propre mouvement dans les événements mondiaux/monde du bras en mouvement. En aucun cas le système nerveux ne sert à diriger une impulsion [déclenchante] ; sur ce point, la science de la nature doit être corrigée. ... Le fait qu'un Hans Müller se déplace dans l'espace ne s'explique pas par le fait que sa prétendue 'âme' envoie des ordres aux muscles de ses membres via des nerfs 'moteurs'. Si la théorie physiologique des impulsions efférentes est si 'extraordinairement comique', c'est parce que l'Occident chrétien, quelques siècles après la mort dans les flammes de Giordano Bruno, s'accroche encore à l'indigne truffe psychologique qui suppose, avec Aristote, qu'à un individu humain naturel appartient une 'âme' - comme au pot de lait la

445 GA 27, *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, chapitre I, p. iz

440

hanse, alors qu'il devrait commencer à être clair que l'âme ne peut être qu'une propriété du monde. ... Nous ne sommes pas simplement ce qu'on appelle des humains, nous sommes des résidents dans l'être cosmique auquel revient légitimement le nom "l'humain". Ce n'est pas nous, mais 'quelque chose' qui mettrait nos pieds en avant 'si nous ne vivions pas dans le cosmos spirituel, dans le monde divin'. Nous nous facilitons trop la tâche avec la conviction physique que nous sommes, en tant qu'individus corporels, des automoteurs, alors que le prédicat d'automoteur est manifestement réservé au seul cosmos (que nous interrogeons en tant qu'être 'l'humain'). La science de l'esprit nous incite à la prudence lorsque nous évaluons la portée de notre 'liberté'. R. St. : 'Nos actions dépendent des mouvements de notre corps physique'. (Cycle 1, p. 35 [conférence du 28 août 1906, GA 95]) Si je forme l'analogie avec cette phrase des théosophes : 'L'action du paysan lors de la fenaison dépend du temps', je vois facilement que le paysan et le temps sont deux choses différentes. De même, le théosophe distingue 'nos actions' et les 'mouvements de notre corps physique' comme deux choses différentes, il souligne même la détermination de 'nos actions' par le panthéos et l'automoteur 'corps physique humain'. (*Correspondance*, p. 179 et suivantes).

Une note du 18 janvier 1954, intitulée "Réincarnation", traite aussi du miracle monde de la capacité à dire "je" et de la démarcation par rapport au panthéisme. La croyance en l'immortalité et la croyance en des vies terrestres répétées sont des rêves humains, cette prise de conscience est due à Feuerbach. La science de la nature invite à de nouvelles questions : "Pour le dire clairement et grossièrement : qui dit âme, dit vertige. Et maintenant, on pourrait donc commencer à remplacer de vieilles réponses paresseuses par de meilleures nouvelles questions. Il est possible que les questions auxquelles invite la connaissance moderne élargie de la nature n'aient pas encore été essayées". ⁽⁴⁴⁶⁾



L'activité astrale et Je dans la configuration des nerfs qui vont dans les muscles

Convulsions épileptiques : congestion de parties du cerveau et d'organes / perte de la relation *directe* avec la force d'érection

Excitation nerveuse par courant électrique

Dans le livre "**Bases pour un élargissement de l'art de guérir**", la physiologie classique et ses "nerfs moteurs" n'apparaissent pas, mais il y est question, entre autres, des "nerfs qui vont vers les muscles", à l'occasion de la discussion de certains procédés thérapeutiques :

"Supposons qu'il se produise des soubresauts abdominaux. Les organisations physique et éthérique n'accomplissent pas dans la partie correspondante du corps humain les activités qui leur ont été confiées à l'âge précédent. L'activité astrale et l'activité du Je doivent intervenir. Elles s'affaiblissent ainsi pour d'autres tâches dans l'organisme. Elles ne sont pas là où elles devraient être, par exemple *dans la formation des nerfs qui vont dans les muscles*. Il en résulte des phénomènes de paralysie dans certaines parties de l'organisme". ⁽⁴⁴⁷⁾ –

(446) Publié dans K. Ballmer, *Synchronicité*, 2e éd., Ed. LGC 2010

(447) *Fondements pour un élargissement de l'art de guérir*, GA 27, chap. XV, p. 82

441

Dans le cours de pédagogie curative, la nature profonde des phénomènes convulsifs est abordée à travers l'exemple de l'épilepsie.⁽⁴⁴⁸⁾ Derrière le phénomène physique se cache une congestion du corps astral et de l'organisation-Je dans le cerveau et les organes (la congestion du cerveau pouvant être la projection d'une congestion d'organe), ce qui fait perdre la relation directe avec la "force d'équilibre" :

"Chez un épileptique, il arrive que son organisation-Je et son corps astral puissent certes s'immerger dans le corps physique et éthérique, mais que, d'un autre côté, il ne puisse pas sortir dans le monde physique, qu'il y soit retenu. Imaginez donc comment cela se passe lorsque le corps astral entre, disons dans les poumons, qu'il est retenu à l'intérieur et qu'il ne peut plus en sortir. Il est donc pressé à la surface du poumon. Le corps astral et l'organisation-Je y sont comprimés, ils s'y accumulent. Vous voyez, c'est pourquoi, dans un tel cas, il se produit une congestion de l'organisation-moi et du corps astral sous la surface des organes. Cela se manifeste dans le monde extérieur par des crampes. Ce sont des crampes. Chaque fois qu'une crampe se produit, il y a une congestion interne à la surface d'un organe quelconque. *Ces congestions sont de préférence présentes dans les parties du cerveau* – et nous savons comment les parties du cerveau se comportent par rapport aux autres –, mais elles peuvent tout à fait consister en une congestion dans le foie ou les poumons et la *congestion cérébrale n'est qu'une projection, une image plus faible*. Chaque fois qu'il y a une crampe, on remarque cette congestion de l'organisation-Je et du corps astral au sein d'un organe. Et alors seulement on est sur la véritable cause des convulsions épileptiques, pour lesquelles on n'a rien d'autre que le *descriptif extérieur*

[mesures de l'activité cérébrale, P.W.]

On ne peut pas vraiment connaître cet état si on n'est pas capable de passer du corps physique et éthérique au Je et au corps astral.



Sinon, on n'a pas de contenu quand on parle de crampes, si l'on ne sait pas qu'à la surface, le corps astral et l'organisation-Je sont terriblement entremêlés. Ils ne peuvent pas sortir, ils se précipitent alors vers l'extérieur et sont retenus. ... Des phénomènes de vertige apparaissent. On les remarquera chez l'enfant dans le complexe. On pourra se rendre compte si, disons, les pertes de conscience sont brèves, mais que des vertiges très perceptibles apparaissent, qu'il manque quelque chose. Il manquera ici : l'organisation-Je et le corps astral n'entrent pas en relation directe avec les forces d'équilibre. ... les crises d'épilepsie peuvent être masquées par le fait que, par exemple, des actes de violence se produisent chez l'enfant, dont il n'y a souvent aucun souvenir..."

Pour ce qui est de l'action du corps astral sur et dans les nerfs, on apprend par un exposé aux ouvriers l'exemple des nerfs cardiaques (donc des nerfs d'organes spécifiques, et non des nerfs musculaires classiques). Il apparaît ici que le corps astral est le moteur. Ce n'est pas la tête qui agit, mais le corps astral :

"Vous voyez, je veux vous dire encore quelque chose : imaginez que chez un être humain, il y ait le cœur (dessin). Il siège donc là. Deux nerfs vont vers le cœur. Ils partent de derrière, descendent par là et vont vers le cœur. Il y en a un qui part et qui se propage dans le cœur. Puis un autre part et s'étend également dans le cœur. Imaginez maintenant que je fasse passer un courant électrique dans le nerf. Je peux alors percevoir quelque chose d'étrange. Le cœur se met à battre de plus en plus vite. Pourquoi ? Parce que le courant électrique excite le nerf, et le cœur se met à battre de plus en plus vite. *Le courant électrique excite le nerf.*

448 27 juin 1924, GA 317, p. 50 s.

442

Maintenant, vous vous dites que je n'électrise pas ce nerf, mais l'autre nerf, le deuxième. Maintenant, vous pourriez croire que le nerf est le nerf. J'électrise là. Et on pourrait croire, n'est-ce pas, que le cœur se remet à battre de plus en plus vite. Mais ce n'est pas le cas. Si j'électrise le nerf ici (le premier), le cœur bat de plus en plus vite. Mais si j'électrise celui-ci (le deuxième), le cœur bat de plus en plus lentement. Et si je l'électrise très fortement, le cœur s'arrête de battre. Je dois m'arrêter rapidement, sinon l'humain va mourir à cause des battements de son cœur. En fait, il n'y a aucune différence de construction entre ce nerf et l'autre. Ils sont tous deux construits de la même manière. Oui, qu'est-ce qui se passe ?

Vous voyez, c'est comme ça : Quand j'électrise ici, le corps astral entre et stimule le cœur pour qu'il batte plus vite, parce que le courant électrique lui enlève en quelque sorte un travail qu'il doit normalement faire lui-même. Il peut donc travailler plus vite dans le cœur. Mais supposez maintenant que l'on électrise ici (l'autre nerf). Maintenant, le corps astral veut accélérer le mouvement du cœur, mais de l'autre côté, un obstacle se dresse sur son chemin. Dès qu'il veut commencer à bouger le cœur plus vite, il ne peut pas passer de l'autre côté. Cette excitation (au niveau du premier nerf) lui est utile [au corps astral, pas au cœur], car elle lui épargne un travail. Cette excitation (la deuxième) lui nuit parce qu'elle lui est contraire. Si je pouvais entrer dans le cœur et l'électriser à partir de là, cela ferait aussi battre le cœur de plus en plus vite. Mais si j'électrise ce nerf de l'extérieur, ce corps astral ne peut pas bouger le cœur, parce qu'il a de plus en plus d'obstacles.



Vous voyez donc que l'on peut voir très exactement comment les choses se passent dans le corps humain, comment le corps astral intervient d'un côté tout de suite ainsi comme si je veux, disons, faire tourner une roue : là je pousse, là je continue à tourner ; mais si je tourne en sens inverse, ça ne marche pas. C'est ainsi pour le cœur, c'est ainsi pour les poumons, pour chaque organe. L'organe est alimenté de deux côtés par le nerf ; mais ce qui intervient, c'est le corps astral.

Vous pouvez alors dire : mais n'est-ce pas la tête qui agit sur le corps astral ? - Non, messieurs, si c'était la tête, il faudrait électriser la tête. Mais cela ne vous aiderait pas du tout ; vous devez électriser à partir de là. Si vous coupez la tête du corps astral, vous touchez toujours l'endroit, comme pour la grenouille ou la tortue. Vous devez électriser là où se trouve encore le nerf que conserve la grenouille. C'est ce qu'on appelle la moelle allongée. Vous pouvez l'électriser là, et la tête n'a pas besoin de savoir de l'entier.

Il est d'ailleurs très facile de voir que la tête n'a besoin de rien savoir. Oui, pensez, tout d'abord, si vous deviez faire battre votre cœur à partir de votre tête, ce serait une belle histoire. Le cœur devrait battre soixante-douze fois par minute, vous devriez y penser soixante-douze fois par minute. Ce ne serait donc pas possible. Et quand vous dormez, le cœur devrait s'arrêter. La tête n'est donc pas suffisante pour ces mouvements qui ont lieu à l'intérieur de l'humain. Ils s'effectuent comme chez la grenouille ou la tortue.

Si nous avons de l'asthme, ces mouvements internes sont exécutés de manière pathologique, alors que si nous sommes en bonne santé, ils sont exécutés normalement. Vous voyez donc que tout ce qui se passe à l'intérieur de l'humain en termes de mouvements et ainsi de suite, se passe inconsciemment, est dirigé par le corps astral.

Et c'est ce corps astral qui, après la mort, doit d'abord, en quelque sorte, donner au Je l'impression morale qu'il a reçue du monde. Alors le Je peut à nouveau former une

443

vie humaine sur Terre. Ces années après la mort, où l'homme vit de telle manière qu'il peut se débarrasser de cette forme astrale intérieure qu'il a acquise pendant sa vie, sont donc celles qui lui permettent de se préparer à une nouvelle vie terrestre, où il peut être correctement humain.

Et comment fait-on pour intégrer dans la nouvelle vie humaine ce qu'on a eu dans la vie précédente ? Oui, vous voyez, c'est justement parce que l'enfant dort au début de sa vie. Si l'enfant était conscient, il ne pourrait pas accomplir ce que le Je a apporté ; il est donc seulement **desinstruit** par le corps astral. Dans le corps astral, le Je siège encore dedans ; seulement, le Je n'a pas besoin de coopérer avant la conception, mais le corps astral doit travailler, le monde astral doit travailler, comme je vous l'ai raconté l'autre jour, à partir des étoiles. L'enfant doit entrer endormi, il apprend à marcher, il apprend à parler, il apprend à penser. C'est alors que se déverse dans la marche, la parole, la pensée, ce qui est l'impulsion morale de la vie précédente. C'est notre destin". ⁽⁴⁴⁹⁾

Johannes Grebe-Ellis



Le motif déterminant de la vie de Gerhard Kienle - les nerfs "moteurs".

Johannes Grebe-Ellis, professeur de physique et de sa didactique à l'université de Wuppertal, a désigné le 25 décembre 2004 dans l'hebdomadaire *Das Goetheanum* la question des 'nerfs moteurs' comme le motif déterminant de la vie de Kienle. Il a le courage de rappeler l'aveu d'échec de ce dernier - ce qu'il considère comme "productif" pour le sujet. Contrairement à W. Schad et au biographe de Kienle, Selg, Grebe ne tente pas de rendre taboue la présence de Karl Ballmer dans la vie de Kienle - il lui accorde une place centrale dans ce parcours du destin. Il se dirige sans détour vers "l'énigme du mouvement" :

"Celui qui, en tant qu'anthroposophe, s'intéresse de près à la vie et à l'œuvre de Kienle, lorsqu'il se pose la question de l'héritage de l'anthroposophe Kienle, ne tombe justement pas sur un contenu transmissible, mais sur un processus de vie d'une extrême intensité dramatique. Ce processus nous est 'légué' dans la mesure où il nous concerne tous - en tant que problème de l'existence anthroposophique' et donc de la question du rapport entre nos propres intentions et les véritables intentions de Rudolf Steiner. - L'extérieur thématique de ce problème de vie du mouvement anthroposophique a été caractérisé par Rudolf Steiner comme le problème de ce que l'on appelle les 'nerfs moteurs'. C'est en même temps le motif de vie déterminant de Gerhard Kienle".

Grebe Ellis décrit ensuite en quelques mots l'intervention épistolaire de Ballmer : "Ballmer, ancien élève de Rudolf Steiner, déniait au jeune médecin la compétence anthroposophique pour ce thème. Il critiqua extrêmement sévèrement la manière dont Kienle pensait pouvoir se référer scientifiquement à Rudolf Steiner et l'invita à repenser en profondeur son approche du travail en vue d'une réelle prise au sérieux des résultats des recherches de Rudolf Steiner dans 'Des énigmes de l'âme'".

(449) *Conférence aux ouvriers*, 14 avril 1923, GA 349, p. 170 et s.



L'objection de Grebe à la manipulation biographique est un sauvetage et une réhabilitation de Kienle pour la connaissance anthroposophique et la science de la nature. L'"intervention" dans *Goetheanum* débouche sur cinq questions existentielles :

Pourquoi Rudolf Steiner désigne-t-il l'énigme du mouvement ("Il n'y a pas de nerfs 'moteurs'") comme le thème central anthroposophique ?

Qu'est-ce qui avait poussé Gerhard Kienle à se fixer comme tâche centrale de sa vie la résolution de cette énigme ?

Comment Gerhard Kienle a-t-il considéré son échec ?

Dans quelle mesure peut-on dire que c'est justement cet échec qui est *productif* pour le développement du thème ?

Comment pouvons-nous - grâce à Gerhard Kienle - nous positionner aujourd'hui par rapport à cette énigme ? ⁽⁴⁵⁰⁾

Grebe résume ici les devoirs des héritiers spirituels de Kienle. Il est significatif que ce mémorandum n'ait rencontré aucun écho dans la revue hebdomadaire. Pour trouver des réponses à ces questions, il faut quitter le terrain de la "conversation" fictive.

L'humain est le théâtre du monde sur lequel se déroulent encore et encore les grands événements cosmiques.

La résignation de Kienle est dans une certaine mesure un processus personnel comme *représentatif*. L'anthroposophie vit de la pensée **en prise sur le monde**, qui n'est aucune théorisation abstraite, de la patience, de l'étude des sources. C'est dans cette force de retrait/retenue, de non-signification, que vit le monde des dieux *in actu energiea*, l'intuition ou la dynamique magique : au-delà de toutes les représentations de la "personnalité devenue". La pensée, en tant que dialogue avec soi-même et avec le monde, émet des phrases telles que "Nous nous sommes débarrassés de l'incompréhension selon laquelle la vie est en principe plus précieuse que la mort...". Considérée du point de vue de la représentation du jour, la pensée en tant que "pouvoir" ne peut être comprise que de manière pathologique, comme une atteinte à l'état psychique "normal", et non pas comme sa délivrance.

L'anthroposophie n'est aujourd'hui *aucun* facteur culturel dans la vie publique, telle était la teneur de la plainte de Kienle. - Le musée des pionniers doit s'archiver lui-même si la question lancinante de Kienle sur l'échec ne doit pas être exprimée. L'information selon laquelle un Kienle aurait "simplement" envisagé la situation de base de la recherche empirique, l'entente entre l'anthropologie et l'anthroposophie (la résignation n'étant donc qu'une résignation spécifique de science de la nature), ne peut que précipiter l'échec. Ce schématisme repose sur la "réception" courante de l'objet de la "science de la nature", elle ne peut rien concevoir de la rédemption de la créature souffrante par l'humain racheté. En ces temps de dissolution générale, il est de moins en moins possible de se passer de la résignation de Kienle et du "savoir de



Ballmer" intransigeant sur le contenu fondamental de l'"anthroposophie".

La concentration de la volonté et le "désintéressement" sont les agrégats moteurs de l'anthroposophie. Là où la dynamique *présence de l'esprit s'éteint dans le représenter objectif*, les mondes supérieurs restent une étiquette spirituelle, un phénomène socio-culturel de l'époque. Les exigences de la théorie scientifique courante

450 Das Goetheanum, Nr. 51-52 / 2004

445

et du "monde de l'être" bourgeois ne sont *aucun* critères. Un chantier de la pensée est silencieux, il vit d'une pure négation des contenus de pensée prédéfinis, d'un dépouillement volontaire de soi. De l'abandon de tous les rituels extérieurs et intérieurs, affects, réflexes, habitudes, institutionnalisations, sécurités. Le chantier de la pensée est décrit comme un chemin *qui n'apparaît que lorsqu'il est emprunté*, qui ne peut être que contesté de l'extérieur, toujours soumis au doute sceptique de la mentalité psychoanalytique. L'objet de l'anthroposophie (la pensée en prise sur le monde/sa puissance de monde et sa révélation en tant que corps humain) n'est reconnu que dans la mesure où il est voulu :

a) comme concentration dans la pensée, dans la pure volonté de penser, dans la mise en cercueil des souvenirs et des sensations, et donc de tous les attributs de la vie, de ce qui est propre et personnel ;

b) dans le maintien du prétendu "corps propre", comme un extérieur et un "autre", selon le "mantram" de Ballmer : *je suis un autre*. Ou selon l'information donnée à l'adresse des prêtres de la communauté des chrétiens :

"Et aussi vrai que dans l'âme c'est le moi qui domine, si l'âme est consciente, aussi vrai que dans le corps c'est la divinité qui domine. Vous ne devez pas vous adresser à votre corps comme étant le vôtre, car le corps n'est pas de l'humain, il est de Dieu". ⁽⁴⁵¹⁾

- Des topoï comme "la pensée de Steiner", "la pensée de Kienle" ou "la pensée de Ballmer" sont des mots vides de sens s'ils ne s'animent pas dans la volonté de penser.

L'idée de la subjectivité personnelle de toute "pensée" n'autorise pas la perspective selon laquelle tout échange est un soliloque de la pensée en prise sur le monde. Celui qui ne veut pas s'engager dans l'auto-examen de la pensée reste prisonnier de la cage de la confusion des souvenirs, des préjugés, des émotions, des peurs, des réflexes de la volonté, des actions aléatoires, des projets. Il reste une figure de lamentation intelligente, selon le dictum de Goethe : "un intestin creux / rempli de peur et d'espoir / que Dieu fasse miséricorde". Il "survit" au lieu de "mourir" - l'équivalent de la vision de Christian Morgenstern : "Créature non plus, maître des pensées / Seigneur de la volonté, non plus dans la joie de la volonté / Mesure et maître de la sensibilité débordante / Trop libre pour que l'obstination habite en lui / Trop profond pour être malade de la négation - / c'est ainsi qu'un humain se lie au royaume des esprits / c'est ainsi qu'il trouve le chemin vers le trône des trônes".

Steiner :

"Je ne sais pas si vous vous souvenez que dans mes tout premiers écrits revient toujours une idée par laquelle je voulais placer la connaissance sur une autre base que celle sur laquelle elle se trouve aujourd'hui. Dans la philosophie extérieure, qui remonte à la pensée anglo-américaine, l'humain est en fait un simple spectateur du monde ; il est, avec le processus intérieur de son âme, un simple



spectateur du monde. Si l'humain n'était pas là, pense-t-on, s'il ne revivait pas dans son âme ce qui se passe dans le monde extérieur, tout serait pourtant tel qu'il est. Cela vaut pour la science de la nature en ce qui concerne l'évolution des faits que j'ai citée, mais cela vaut aussi pour la philosophie. *Le philosophe d'aujourd'hui se sent très bien comme spectateur du monde, c'est-à-dire dans l'élément purement mortifère de la connaissance. C'est de cet élément mortifère que je voulais faire sortir la connaissance.* C'est pourquoi j'ai toujours répété que l'humain n'est pas un simple spectateur du monde, mais qu'il est le théâtre du monde où les grands événements cosmiques se déroulent encore et encore." ⁽⁴⁵²⁾

(451) 9 janvier 1924, *Considérations méditatives et instructions pour l'approfondissement de l'art de guérir*, GA 316, p. 130

(452) 3ème conférence dans *Anthropologie générale*, GA 293, p. 61

446

Le chemin anthroposophique en tant que but, le pas de l' "identité" statique vers le processus de la scène cosmique, devient un contour historique dans le brouillard des "succès" à puissance de pionniers, lorsque le regard est absorbé par le personnel.

Karl Ballmer et Gerhard Kienle vus par l'auteur Peter Selg

Les divergences ne sont pas des occasions de querelles personnelles

"La lutte tragique de cette personnalité pour la médecine scientifique anthroposophique"

L'auteur Peter Selg, psychiatre et publiciste, ne montre aucun intérêt pour la lutte de vision du monde qui oppose Kienle à Ballmer. ⁽⁴⁵³⁾ Une note de bas de page (n° 303) trahit un flair subalterne du biographe : le titre de la brochure "Briefwechsel über die motorischen Nerven" est ici marqué de l'avertissement "absurde". Le titre est absurde parce qu'il n'y a pas eu d'échange de lettres. Le refus de Kienle en 1953 semble justifié par ce décret peu exigeant, en plus de la condamnation morale de Ballmer. Le public non critique n'a pas besoin de s'intéresser davantage à la raison pour laquelle le livre porte malgré tout le titre de "correspondance" et de quoi il est question. - Ce public aura du mal à percevoir le caractère douteux d'une "réception" de Kienle qui ignore le contenu du destin caché d'un contact apparemment marginal. Le lecteur ne voit pas du tout comment le Damas de Kienle de 1982 est redevable à l'année 1953 (ou 1950, ou 1941, ...). Il ne voit pas que le désespoir et l'introspection impliquent une transformation, que les lettres de Ballmer et la gestuelle initiale de défense de Kienle sont une matière première "karmique" : éléments d'une expérience à laquelle il participe lui-même, le lecteur - même si c'est en détournant le regard de manière indifférente ou résolue de l'évolution ultérieure de Kienle. - Le soliloque de la pensée, présent en tant que lecteur, commence *dehors* comme une pelote de problèmes entre Ballmer, Poppelbaum, Kienle, déclenchée par le veto de Ballmer contre le traitement de Steiner comme prétendu auteur de la fonction de perception des nerfs 'moteurs'. La boule de problèmes devient un champ de mines par le tabou, à partir du surmenage qui a d'abord empêché Kienle de se plonger dans les lettres de Lamone, - ce qu'un mois plus tard - dans la même situation - un H. E. Lauer, par exemple, a réussi



à faire sous forme de nombreuses lettres à Ballmer. La rhétorique de Ballmer dans ses lettres à Lauer n'est pas différente, et pourtant un échange a lieu. La référence stéréotypée au comportement "émotionnel" ou "agressif" de Ballmer est *soi-même* de nature émotionnelle, elle méconnaît le sérieux d'une "affaire" qui ne peut pas se présenter autrement que de manière "personnelle", et ce dans la mesure où c'est ici que le "personnel" à l'a "chose" *naît*, doit naître et *veut* naître.

Le psychiatre P. Selg note Kienle dans la phase de surmenage, en ce sens qu'il ne veut pas percevoir le contenu des lettres de Ballmer. L'expert voit Ballmer à travers cette optique obsessionnelle que d'autres dirigent volontiers sur Steiner. (L'auteur Helmut Zander en est un exemple éminent - qui s'est

(453) Selg, *Gerhard Kienle -- Leben und Werk (Vie et oeuvre)*, 2 volumes, Dornach 2003. La note 303 mentionne la correspondance, seule réaction notable du côté anthroposophique à l'impression du manuscrit de 1950. - La situation dramatique à la fin de la vie de Kienle n'est thématifiée que dans une courte biographie de Selg sur Kienle publiée précédemment. (P. Selg : *Anfänge anthroposophischer Heilkunst [Débuts d'un art de guérir anthroposophique]*, p. 295 et s.).

447

crée son identité de l'analyse d'une image préfabriquée de Steiner. Dans les deux cas, un comportement pathologique est diagnostiqué. Dans les deux cas, un consensus collectif s'oppose à un individu "étranger". En ce qui concerne la critique de l'"étranger", Selg et Zander se rejoignent dans la manière de porter un jugement, même si l'anthroposophe et le théologien sont éloignés l'un de l'autre par leurs convictions. Le "chemin de Damas" est barré par leurs prémisses respectives).

La maxime de Ballmer ressort d'une réponse à H. E. Lauer du 17 mai 1953 : "J'ai reçu votre lettre du 16 mai. Elle documente la particularité distinctive de la situation anthroposophique : le fait qu'au sein de l'anthroposophie, 'supporter des contradictions' peut être une tâche sérieuse. Les différences qui surgissent inévitablement dans la lutte pour la compréhension de la science de l'esprit ne sont *pas des occasions de querelles personnelles*, mais - *vues du sujet supérieur du mouvement anthroposophique* - des occasions de *supporter des contradictions*. Votre lettre vaut pour moi comme l'approbation de cette conception". - Kienle, contrairement à Lauer, ne vit le cœur de la pelote que trente ans plus tard, détaché de l'ancien contexte, comme une "secousse aux fondements de la conscience de soi", comme une déchirure intérieure. Une référence directe ultérieure de Kienle à la "correspondance" n'est connue qu'oralement, il n'a rien fait savoir publiquement de l'existence de la correspondance imprimée. - Une analyse provisoire pourrait être la suivante : la réaction de défense initiale, l'incompréhension spontanée de cet épistolier gênant et inquiétant implique : l'insécurité et la *peur*. Ballmer intervient comme "gardien du seuil" sur la scène biographique qui révèle le contenu de l'âme de Kienle : l'immaturité dans la compréhension du combat de Steiner contre ce "non-sens" (la "raison analytique perdue", la "folie") qui constitue sa propre identité de médecin neurologue. -

Le biographe perpétue le traumatisme parce qu'il ne veut pas suivre "convenablement" l'évolution ultérieure. Il ne peut interpréter la rencontre Kienle-Ballmer que de manière bourgeoise, comme un "contact" éphémère sans conséquences, et non comme un jeu de rôles dans un drame de la connaissance supra-personnel. - Il n'y a cependant aucune raison, aucun intérêt de la part de Ballmer pour une attaque per-



sonnelle contre Kienle, qui "ne comprend pas son rôle". Contrairement à l'hypothèse de Selg, Ballmer ne cherche pas une querelle "émotionnellement agressive". Il se livre à la collision sous une prémisse qui n'existe pas du tout pour le biographe : le regard "sur le sujet supérieur du mouvement anthroposophique".

Il serait certainement erroné de considérer l'exposé testamentaire de Kienle, âgé de presque 60 ans, comme une référence *directe* à la correspondance, à "Ballmer" - bien que l'attitude ou l'humeur de l'exposé indique que le moment était venu d'une référence au contenu. Une telle référence était sans aucun doute présente d'un point de vue thématique. Elle plane derrière la dénonciation de l'âme de groupe des érudits, *que Kienle rattache à la propre plainte de Steiner*. La collision entre l'université et la science de l'esprit, entre l'abstraction arabiste et l'anthroposophie dépasse les contours théoriques, elle est devenue un destin personnel - un *désespoir* qui ne passe pas inaperçu : "La lutte tragique de cette personnalité pour la médecine scientifique anthroposophique y [dans l'exposé] apparaît si clairement qu'en tant que contemporain et compagnon de lutte, le désespoir manifeste de Kienle ne laisse pas indifférent".⁽⁴⁵⁴⁾

(454) *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland (Nouvelles du travail anthroposophique en Allemagne)*, Michaeli 1983, p. 238, courrier du Dr méd. Johannes Grube, Stuttgart

448

Le "désespoir manifeste de Kienle".

Quelle erreur reposait donc lorsqu'on a inventé la "phénoménologie" ? Dans quel rapport se tient à cela ce que l'on désigne aujourd'hui chez nous comme "goethéanisme" ?



Dès le début du discours de novembre 1982, la vision du monde du réductionnisme scientifique, contradictoire en soi et ne représentant aucune réalité perceptible, est caractérisée - Kienle se place ainsi au cœur des considérations idéologiques de Ballmer de la "première étape de création".⁽⁴⁵⁵⁾ Comme deuxième "position fondamentale", Kienle cite la référence de Steiner "à la nécessité de se confronter à des figures historiques telles que les représentants philosophiques de l'idéalisme allemand". Avec cette exigence, Kienle vise le contenu central de l'idéalisme allemand : la "pensée du sujet monde", il va "*in medias res*" - se dirige hors de l'impasse de la science spécialisée. Outre la théorie du cœur et de la pompe, il cite la question des nerfs comme problème central qui l'a préoccupé toute sa vie.⁽⁴⁵⁶⁾ Dans "Phénoménologie" et "Goetheanisme" des anthroposophes, il flaire l'opposition à Rudolf Steiner : "la propre contradiction à Steiner" doit être mise à jour. La déclaration déterminante de Steiner contre les "phénoménologues" est lue :

"Ce que vous appelez phénoménologie, c'est vous qui l'avez introduit. Vous m'avez arraché la direction en y apportant l'érudition. C'est pourquoi vous avez la responsabilité pour les choses qui sont entrées. La communauté des érudits a introduit la phénoménologie. Maintenant, on présente les choses comme si c'était moi qui les avais introduites. Ce sont les chercheurs qui ont introduit ce fait dans l'anthroposophie...".

Kienle demande : "Quelle erreur s'est donc produite lorsque l'on a inventé la 'phénoménologie' ? Quel est le rapport avec ce que l'on désigne aujourd'hui chez nous comme le 'goethéanisme' ?

L'étonnante *summa nihil* est face à ce "goethéanisme" se transforme à la fin de l'exposé en une invitation à examiner sa propre démarche à l'aide des "lignes fondamentales de la connaissance de la vision du monde de Goethe". - Ce ne serait pas Kienle qui parle ici si l'examen n'était qu'une introspection - l'inspection radicale doit être effectuée en vue de la recherche et du succès auprès du public. La quintessence avait déjà été anticipée lors d'une conférence en mars 1982 à Bad Nauheim - ici en ce qui concerne le travail médical : "*Je pense qu'il est important que nous élaborions la vérité de notre situation en discutant entre nous. Nous devons en effet faire la différence entre ce qui est écrit chez Rudolf Steiner et là où nous nous trouvons*".⁽⁴⁵⁷⁾

Les exigences spirituelles-scientifiques pour une biographie sont une prétention : la compréhension d'une action dans le passé est un événement actuel, pas une réflexion passive, une réception. Pour une "biographie", cela signifie que le vouloir de l'"objet" veut se retrouver dans le vouloir du biographe, il ne demande pas à être enjolivé, il demande une "subjectivité courageuse". - Le "temps" en tant que déroulement linéaire est une fiction, pas un fondement pour l'office anthroposophique des morts : les morts sont des "forces" qui déterminent aussi l'action des vivants. (L'extérieur des humains de la terre est l'intérieur des morts.) La compréhension de Kienle est *une action actuelle/un faire actuel* à partir de Kienle, la compréhension ne peut pas faire autrement que

455 Le problème de la perception imperceptible évoqué par Kienle dans l'exposé a été traité par Ballmer dans sa dernière lettre du 5 mars 1953 (cf. correspondance p. 105).

456 Diether Lauenstein in : *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Michaeli 1983, p. 230

457 Biographie Selg, p. 797



comme un phénomène *subjectif*, il s'agit d'un "rattachement" intime. Dans la volonté de penser et d'agir des personnes-soucieuses-de-Kienle, même dans la contradiction sincère, "Kienle" est le centre qui agit, non pas comme une concession aux exigences qui revendiquent un Kienle rectifié comme pionnier anthroposophique, au mépris de sa plainte contre la "communauté des savants". - Les biographies non anthroposophiques ne connaissent pas de tels critères fondamentaux. Elles veulent donner une "image vivante du passé", elles documentent, créent des appareils de critique historique : cette démarche sert l'esprit courant avec ses préjugés invétérés, la conception classique de la "biographie", crée des images déformées sous l'emprise de la "documentation". La recherche historique anthroposophique est au contraire un faire, un toujours "nouveau". Cela sonne de manière inhabituelle et semble livrer l' "histoire" à l'arbitraire subjectif. Et pourtant, il ne reste que le courage intérieur conséquent face à l'objet, au "défunt", quand on s'est débarrassé de "l'illusion que la "vie" est plus glorieuse que la mort, que le pouvoir être mort". ⁽⁴⁵⁸⁾

La ligne directrice pour la recherche sur le passé est la suivante, selon les mots de Ballmer en 1933 : "Dans la connaissance *historique*, la continuité transcendant le temps entre un événement survenu dans le passé et le présent est établie par la considération "théorique" ; dans la sphère karmique, en revanche, l'individu se relie à un événement antérieur dans le temps par une relation existentielle de pensée transcendant le temps, par son vécu en tant qu'être humain entier". Cette constatation se trouve dans l'article "L'orientation karmique de la question de la connaissance" (459), où l'on trouve aussi la différenciation entre karma individuel et karma en tant que "membre de la communauté de connaissance anthroposophique, dans la mesure où l'objet idéal de cette action est l'acte de l'essence de l'anthroposophie. Ici règne le fait singulier que la connaissance et l'action ne sont pas séparables au sens le plus strict. *Dans la communauté de connaissance, il n'y a pour l'individu qu'un savoir et une connaissance qui sont en même temps un éveil pour les autres membres de la communauté. L'éveil n'est ni une conséquence ni une condition du savoir, mais il est le savoir actif lui-même*". - En ce qui concerne la compréhension de l'histoire de Ballmer, il convient de rappeler ici un passage du manuscrit "Goethe en Allemagne". Il concerne la compréhension de la "systématique" par rapport à l'emprisonnement dans l'historicisme documentaire habituel de l'époque : "... Il est irréal de se représenter Goethe, mort il y a tant et tant d'années, comme un juge du présent ; un Goethe réel ne pourrait vouloir comprendre le Goethe "historique" que *par la force du présent*. La connaissance que Goethe avait de lui-même n'est pas une valeur transmissible. Toute prétendue tradition repose finalement sur une illusion. La tradition en tant que récit transmis (en tant que récit religieux ou scientifique, et bien sûr aussi en tant que récit anthroposophique) serait sans valeur s'il n'y avait pas l'autre : que dans le présent ... se crée la vérité par laquelle un passé peut *devenir vrai*". ⁽⁴⁶⁰⁾

Le "rôle" du jeune Kienle au sein d'un *savoir agissant* n'est pas abordé dans la biographie de Selg. - Le "Kienle" mort, actuel-maintenant en tant que "pouvoir être mort" partiel, en tant que "dynamique mondaine/en prise sur le monde" - peut-on faire confiance à cette âme pour reprendre l'office des morts, pour que le passé de la vie de Kienle puisse devenir *vrai* dans le présent ? ⁽⁴⁶¹⁾ Être mort signifie pour le monde conceptuel des vivants : le



(458) Cf. "Suite à une remarque sur James Joyce", Ed. LGC 1996, p. 19

(459) Contenu dans "Méthodologie anthroposophique", Ed. LGC 2009

(460) Manuscrit "Goethe en Allemagne", 1949, Fz. 075002

(461) Sur les rapports de Selg avec Kienle, voir aussi l'article de Jens Göken dans Gegenwart n° 3 / 2011, p. 5-13. Göken reprend l'analyse de Blankerti sur la méthode de travail de Selg. Göken confirme avec "consternation" l'année

450

dialogue avec soi des morts se manifeste dans la rencontre dialogique des vivants... Un chercheur en histoire anthroposophique vit du courage de penser qu'il se sait partie d'une totalité "magique" actuelle, objet et expérience permanents de "l'organisation-Je". Son "réveil" est *le savoir actif de l'essence même de l'anthroposophie*. C'est ce qui le distingue du biographe normal qui ne cherche les défunts que dans des archives, les fixant dans un "passé" représenté. Il se transcende en tant qu' "auteur" : il se laisse *lui-même* éditer - en tant que penseur, sentant-rêvant et dialoguant-évoluant. Il doit *vouloir* quelque chose de *nouveau*, dans son *faire*, le "nouveau" veut se manifester. De même que le refus antérieur de Kienle cache plus qu'un refus trivial, le "biographe" se trouve dans le courant *du même* événement ("social") qui est le *savoir actif* en tant que "réveil à l'autre membre de la communauté de connaissance". Le fait de ressentir cela distingue son action de la documentation historique classique derrière la vitre de "l'historiographie". - Nous reviendrons plus tard sur l'approche historiciste de Selg avec Kienle, ainsi que sur le contenu de la note de bas de page susmentionnée concernant la correspondance.

*

On peut découvrir un "bref biographe" de Kienle en la personne de **Rüdiger Blankertz**. Son éloge de la vie de Kienle est à l'opposé de la "collection de faits", il dresse le portrait inverse du "pionnier" modèle, dirige le regard vers la résignation capitale qui n'admet pas de "portes dérobées" - une expression de Kienle. Il réfléchit à la dynamique de la vie de Kienle, il se concentre sur la séquence de l'année 1953 ; il parcourt le chemin du réflexe de défense jusqu'au "désespoir évident" aux côtés de Kienle. Blankertz considère le conflit de Kienle comme un *drame représentatif*. Dans une esquisse succincte de sa vie, il dessine le destin comme un savoir actif ou une action connaissante, son principe n'est pas une "réception" statique :

1. La clé pour la biographie d'un humain est sa mort. La mort de Gerhard Kienle apparaît en outre d'une signification représentative. Les anthroposophes doivent justement accepter que leur mort puisse être considérée comme anthroposophique - comme leur naissance spirituelle. (...)

6.1 On peut voir, à partir de cette esquisse extrêmement succincte, comment le drame de la vie de Kienle s'est constitué à partir des différents mouvements et comment il a finalement culminé. En 1982, Gerhard Kienle a soudain pris conscience d'un manque de compréhension fondamentale des véritables intentions de Rudolf Steiner. La catastrophe salvatrice survient lorsque Kienle, dans sa dernière déclaration anthroposophique avant sa mort, met lui-même et activement en relation son motif de vie individuel avec le motif de connaissance anthroposophique plus profond, en fonction de l'objet. En novembre 1982, Kienle se présente devant les autres anthro-



posophes de premier plan et met en conscience le drame anthroposophique de sa vie par l'acte public

1953 comme année miroir entre le début de Steiner en 1902 / 3 et les débuts du biographe Selg à Dornach-Arlesheim en 2002 / 3. La publication de la *correspondance* est considérée par Göken comme une "indication fondamentale" ; Ballmer lui-même comme un "gardien du seuil" de l'illusion de la paix avec "l'establishment académique". Et constate : "Peut-être l'instance Karl Ballmer devait-elle fonctionner ainsi en son temps et en son lieu". -- On peut répondre à cela : Ballmer "devait" travailler ainsi parce qu'il le *voulait*, parce qu'il découvre "son" vouloir comme partie d'un ensemble monde intelligent qui l'englobe. Le vouloir est à la fois libre et nécessaire, *en vue du "sujet supérieur du mouvement anthroposophique"*.

451

de son discours. (...) Fin avril 1983, Kienle tombe soudainement gravement malade et meurt le 2 juin 1983.

6.2 Si l'on veut appliquer le point de vue évoqué ici, on peut découvrir que la vie de Kienle s'achève dans la mesure où le processus de rencontre avec Rudolf Steiner - inoculé par la rencontre avec l'anthroposophe Karl Ballmer - devient pour lui un contenu de conscience acquis dans la vie elle-même. La vie de chaque humain, ici la vie de Gerhard Kienle, fournit ainsi la preuve de la vérité de l'anthroposophie. Kienle s'engage toute sa vie à respecter cette vérité, sans qu'il se rende compte de ce que cela peut signifier. Car il s'y engage en toute liberté. Et c'est ainsi qu'il finit par produire librement la vérité objective de l'anthroposophie comme sa propre vérité subjective.

Si je connais mon rapport à moi-même et au monde extérieur, je l'appelle vérité. Et ainsi, chacun peut avoir sa propre vérité, mais c'est toujours la même".

Dans la mort de l'individu Gerhard Kienle, l'anthroposophe Gerhard Kienle est né libre. Le fait que sa corporéité se soit déchirée dans cet acte de conscience suprême montre l'immense force qui s'est déversée dans cet acte à partir de la substance de cette vie. Par substance de vie, j'entends ici le résultat, caché à la conscience ordinaire, de l'entrelacement des deux mouvements de vie mentionnés plus haut. La personnalité de Kienle était telle qu'il pouvait supporter et traverser cette interpénétration au sein du mouvement causal jusqu'au moment de la percée. La structure interne de cette personnalité s'en est trouvée peu à peu transformée. Le germe pour la conception duquel il a été préparé est nécessairement voilé pour nous tous. Mais la tendance qui a été inoculée à cette vie par cette dissimulation du mouvement final pour tout l'avenir, a cherché et trouvé finalement la première expression consciente qu'il pouvait finalement donner à cette expérience autrement secrète.

7) La mort de Kienle a été très remarquée en raison de la notoriété de sa personnalité. Son legs du 13 novembre 1982 n'a pas été pris en compte. La naissance de l'anthroposophe Kienle est ainsi restée inachevée d'un point de vue décisif : elle ne s'est pas déroulée dans la conscience des vivants. Cela jette à nouveau une lumière sur l'état actuel du mouvement anthroposophique. On apprendra, le cas échéant, à voir comment le mort assumera pour les vivants sa vaste mission". ⁽⁴⁶²⁾

Le "point commun" de Kienle et Ballmer

Le *consensus* essentiel au sein d'une collision représentative comme celle de Kienle



avec Ballmer réside dans l'accord sur le fait que la pensée qui, en tant qu'humain concret "Steiner" ou en tant que science de l'esprit, est contraignante, qu'elle dépasse les absolus classiques d'origine théiste

(462) Blankertz, Rüdiger : *Gerhard Kienle et Karl Ballmer - Une esquisse biographique. Cf. également l'écrit de ce dernier : Karl Ballmer et Gerhard Kienle, ou : Le droit de Rudolf Steiner dans l'anthroposophie - En même temps un supplément à Karl Ballmer : Briefwechsel über die motorischen Nerven (Correspondance sur les nerf moteurs)*. (Les textes de R. Blankertz sont à trouver sur www.menschenkunde.com).

452

comme nouvelle "instance absolue". Selon les termes de Blankertz, la "vérité de l'anthroposophie" est produite dans la mort en tant que vérité subjective la plus authentique. Les Kienle et les Ballmer se "rapatrient" dans la mort en tant qu'origine du monde ou volonté originelle, chacun à sa manière, selon le mot originel : *que la volonté soit faite*. L' "extérieur" devient l' "intérieur", les contradictions deviennent des événements de la morale du monde, les champs de mines peuvent être désamorçés. La question de Kienle sur le fait de '*supporter la résignation*' vise la nouveauté qui survient - de manière inattendue - avec la mort et *en tant que mort*.

Le "point commun" de Kienle et Ballmer se concentre dans la pensée suivante : la pensée en prise sur le monde se présente comme "anthroposophie", comme contenu à réfléchir, devant la conscience normale qui doit être débarrassée de ses autres contenus "antérieurs" face à cette apparition. Sinon, qu'elle soit "amie" ou "ennemie", elle devient une pierre d'achoppement qui, par la force des choses, devra tôt ou tard se retourner contre Rudolf Steiner en tant qu'usurpateur de sa "propre" pensée et de son action. Il existe à ce sujet un besoin permanent d'explications qui ne peut se passer de clarifications justifiant cette *pensée commune*. Si cela n'est pas fait, toute discussion sur la "scientificité de Steiner" est livrée à des critères subordonnés.

(Le critère de la "distance historique" rabaisse l'anthroposophie au rang de simple objet de "documentation" historique objective et substitue à la *compréhension* pensante, de la "contextualisation" *existentielle*, la question de l' "actualisation" historique contemporaine. Cette "actualisation" manque son contenu réel, elle demande : comment faire de la publicité "contemporaine" pour l'anthroposophie, la pédagogie, la science de la nature, la médecine, l'eurythmie, l'agriculture, etc. de Steiner ? Comment les projets peuvent-ils prospérer dans un environnement modifié ? - Cela implique l'hommage à Steiner en tant que personnalité fondatrice exceptionnelle, une sorte de métamorphose du "bon homme de Nazareth", une réaction intelligente aux critiques contemporaines, une actualisation modérée. Mais l'information de la pensée en prise sur le monde aux voies détournées de la conscience normale est la suivante :

"Lorsque les humains portent leur mode de fonctionnement habituel de l'âme dans leur *prétendue* compréhension de l'enseignement du monde supérieur, ils en viennent *tout évidemment*, à partir de cet apport, à l'égoïsme et à la dispute". ⁽⁴⁶³⁾

Le ductus ordinaire de l'âme, qui forme une image passive, doit tendre vers les jugements suivants :

a) Le "grand homme de Dornach" est devenu une figure historique, la *réorientation* commence ⁽⁴⁶⁴⁾ ;

b) Rudolf Steiner était un charlatan érudit, la science de l'esprit est une histoire de



brigands, le peuple des anthroposophes est un peuple trompé). ⁽⁴⁶⁵⁾

Les principales étapes de la réflexion sur le consensus concernant la science de l'esprit consistent

a) dans l'appropriation autonome de la revendication d'absolu de la pensée, exposée dans la théorie de la connaissance de Steiner, qui pose toute détermination de nature conceptuelle à partir d'elle-même. La pensée est à la fois de nature personnelle et "supra-personnelle", elle se sait la raison ultime et épuisante/exhaustive du monde : *"Dans la pensée, l'humain se tient dans l'élément de l'origine du monde, derrière lequel*

(463) GA 257, *Formation communautaire anthroposophique*, p. 130

(464) Entretien avec Bodo von Plato, *"L'anthroposophie est une perspective"*, Neue Zürcher Zeitung, 9 janvier 2011

(465) K. Swassjan examine cette constatation du théologien Helmuth Zander dans son livre *"Aufgearbeitet Anthroposophie (Anthroposophie élaborée)"*.

453

aucune raison n'existe à chercher quelque chose d'autre que soi - le penseur - même, pour l'humain". ⁽⁴⁶⁶⁾

b) L'humain "normal" fait l'expérience de cette pensée en prise sur le monde - un paradoxe apparent - sous la forme de la "perception" du monde extérieur, dont fait aussi partie le "propre" corps (jusqu'aux concepts de l'anthroposophie). Les conditions respectives pour la totalité de la vie d'une personne constituent le "karma" ; la rencontre avec l'anthroposophie commence par un hasard et ne peut devenir une "chose propre" que par la suite. En réfléchissant aux contenus anthroposophiques, l'humain normal se trouve dans la sphère de la liberté, qui lui "vient" de l'extérieur. Ce n'est que dans la pensée pure, "sans sensorialité", qu'il se trouve "soi-même" dans la pensée en prise sur le monde, qui ne connaît ni "intérieur" ni "extérieur", parce qu'elle se crée et se "déplace" elle-même en tant que pure volonté de penser, *actus purus*, intemporelle, au-delà de toute "actualité", un néant devant la conscience représentative, un *néant* dans le royaume de la neurologie cognitive, raison pour laquelle l' "œuvre" de Steiner doit être soumise en permanence au jugement d'être purement fantastique. - La reconnaissance de l'anthroposophie n'a rien à voir avec une profession de foi personnelle en "Steiner" au sens habituel du terme, c'est la reconnaissance de la nature *potentielle* de la pensée, qui doit se déclarer elle-même comme "propre", qui s'attribue elle-même au *penseur* en question. - Le *consensus* de la reconnaissance de l'anthroposophie dit ceci : pour la conscience normale, les affirmations de la science de l'esprit sont des "hypothèses de travail" plausibles, appelées *Präambula Fidei*, qui doivent s'éveiller au cours de l'augmentation de la conscience - en tant qu'événement actif ; il ne s'agit plus d'une reconnaissance normale de l'objet, mais de la création volontaire de "l'objet", donc non pas de "réception", "d'information", mais d' "introspection". Pour la pensée de raison analytique grossière, un néant illusoire : le pendant de toute "contextualisation" extérieure.

NB : L'exercice et le renforcement de la "propre" faculté de penser (face au néant) signifie : la révélation de la volonté dans la pensée, qui ne peut se vivre, se vouloir, se penser ou s'**inventer** comme réalité évidente que dans l'action, et non comme contextualisation d' "objets", ni comme génitif nominaliste à la "pensée de Steiner".



Cette pensée est "en prise sur le monde" suprapersonnellement parce qu'elle a lieu en tant que vouloir dans "l'au-delà" du suprasensible, formulé exactement : dans la "mort", en tant que "mort". - La phrase en a) "*Dans la pensée, l'humain se tient dans l'élément de l'origine du monde, derrière lequel il n'y a aucune raison de chercher autre chose que soi - le penseur - même*" peut être réécrite pour l'humain normal sous la forme : "Dans le vouloir, l'humain fait l'expérience de l'élément de l'origine du monde comme mouvement corporel, derrière lequel il n'y a aucune raison de chercher autre chose que la pensée du monde". La perception du mouvement physique du corps, qui est une "pensée" ou un "méditer" en prise sur le monde, est une perception extérieure au corps humain, c'est d'abord le mouvement qui est vu. Le rapport *direct* du mouvement à la pensée, au souvenir, à l'imagination "propres" est d'abord inexistant, il n'est pas vécu comme volonté / sensorier *propres* : le sens du mouvement propre "dort".

(466) K. Ballmer dans les *Rudolf Steiner Blätter (Les feuilles Rudolf Steiner)*, cahier 1 (1928) ; également dans *Das Ereignis (L'événement) Rudolf Steiner*, Ed. LGC 1996, p. 9. On peut lire à ce sujet : "Il y a peu d'humains l'heure actuelle qui sont en mesure de mesurer ou qui veulent mesurer l'élan révolutionnaire de cet enseignement fondamental de Rudolf Steiner : Aigu et tranchant, Rudolf Steiner met un point final à plus de deux mille ans d'évolution de l'esprit orientée vers le théisme".

454

c) Chaque rencontre humaine est une rencontre de la pensée cosmique avec elle-même, qui se déroule dans une situation karmique ou fondatrice de karma. La pensée de Rudolf Steiner, en tant que capable d'intuition cosmique, est la "substance" dans laquelle se déroulent les rencontres existentielles anthroposophiques. Dans la diction anthroposophique, l'événement quotidien signifie : L'humain est "pensé par le cosmos". - L' "occultiste" "... vit effectivement l'autre humain personnellement en lui ... Vous direz : oui, mais alors celui qui est initié se promène en lui avec le paquet/faisceau de toutes les gens avec lesquelles il est karmiquement lié. - Mais c'est aussi comme ça. Atteindre la connaissance ne consiste pas purement à apprendre à parler un peu plus que les autres gens ne parlent, mais à parler comme elle, c'est vraiment acquérir une autre bout du monde. ... Les destins humains sur la Terre sont les images des destins tissés cosmiquement". Cette circonstance a une importance physiologique immédiate, car

"si l'on sait à fond que la substance dans un corps cosmique change, s'échange, comme la substance de l'humain, alors on saura qu'il n'y a aucun sens à parler simplement de lois naturelles abstraites". ⁽⁴⁶⁷⁾

L'apologie du "tour pathique" est due

Voilà pour les critères qui sous-tendent une évaluation de la rencontre entre anthroposophes. Ils sont fondés en eux-mêmes, c'est-à-dire dans la pensée auto-cohérente, et ne reposent pas sur une profession de foi hagiographique en Rudolf Steiner. La pensée de "chacun" peut suivre la "dérivation de l'absolu justifié" de Steiner, comme le fait Ballmer de manière conséquente : le chemin passant par "Hegel" et "Stirner" vers l'Un concret qui crée le monde comme son propre contenu, parce qu'il n'a aucun intérêt pour lui-même en tant qu'individu séparé. L' "égoïste" prometteur de Stirner doit faire ses preuves en tant qu'occultiste en prise sur le monde, sinon il reste un spectre luciférien. Ballmer décrit le centre de gravité de la pensée à puissance de



monde (qui, par intuition, est le noyau de tout événement ...) en une seule phrase : "Parce qu'en un point s'est reflété *consciemment* le contenu intégral du processus du monde, tout ce qui se passe avant et après s'y conforme". Dans la mesure où l'intuition est une faculté latente de "toute" pensée, c'est-à-dire que chaque "participant à la pensée" participe au centre de gravité, cette affirmation n'est en aucun cas en contradiction avec la "liberté" personnelle. Ce qui "se passe avant et après" est un centre extérieur et objectif aussi longtemps que les participants à la pensée ne sont pas encore capables d'intuition. L'intuition signifie : ne faire qu'un avec le noyau de tout ce qui se passe. L'ancienne désignation de ce but de l'intuition est la *résurrection*. Dans le cadre du dogme des lois de la nature, il n'y a ni échange de substances ni *résurrection*.

De telles notions, si elles apparaissent, sont considérées dans le jargon des "sciences neurocognitives" comme un "corrélât autistique d'un déficit neurocognitif". L'échange de substances dans le corps-monde "humain" ne peut être qu'un solipsisme pathologique à travers les lunettes d'une pensée normale, le métabolisme et le mouvement doivent pouvoir être expliqués dans le cadre des bases techniques de la "biochimie". Celui qui s'aventure dans la nouvelle théorie de la volonté de l' "occultiste" doit pouvoir s'accommoder de la solitude, de l'ignorance et de l'isolement agressif. Il se trouve considéré dans un tour pathologique,

467 Dornach, 27 janvier 1924, GA 234, *Anthroposophie, une introduction*, p. 59

455

du point de vue des concitoyens. Considéré du point de vue de Ballmer : sur un *tour pathique*. Il tombe sur une note de Ballmer, une sorte de *message dans une bouteille* - dédié aux lecteurs à venir :

une apologie de ce tour *pathique*/à puissance de maladie n'est pas due. Je dois simplement dire "oui" au déroulement de mon destin, même si je me sens mal à l'aise. Mon destin individuel dans l'étude de l'œuvre et de la personne de Rudolf Steiner depuis 1917 m'a imposé de révéler aux médecins anthroposophes qu'ils n'ont pas la moindre idée du fait que la thèse de Rudolf Steiner : "il n'y a pas de nerfs 'moteurs'" est le pivot de sa vision globale du monde. ... Comme je l'ai dit : une apologie n'est pas due.

Au printemps 1953, 400 exemplaires de la brochure ont été imprimés, ils sont chez moi, à l'exception de quelques-uns. Il n'y a pas eu de réaction des personnes concernées. Il n'y a pas eu de recension, pas d'écho du tout". ⁽⁴⁶⁸⁾

Les choses de la recherche de l'esprit sont des vécus personnels, qui sont poussées jusqu'à l'objectivité

L'égoïsme dans la philosophie et - le "saint esprit" :

Ce qu'actuellement les bavards de la religion ne trouvent pas tout de suite chrétien

Le thème de toute évolution est le suivant : le "créateur" évolue de la créature au



créateur - de la "créature" ignorante/non-sachante, du *participant* séparé et "pêcheur" à la pensée, au *porteur* de la pensée, à l'intuition, au *nouveau* créateur, au *pen- seur* physique-spirituel. Le thème a des dimensions religieuses et physiques, n'est pas "capable/susceptible de science". Le thème peut tout au plus être "contextualisé" comme séminaire philosophique sur Hegel, il n'est pas adapté à l'enseignement supé- rieur comme séminaire de physique, même s'il est à la base de toutes les cultures et religions en tant que savoir mythologique archétypique.

L'esprit qui crée-de-soi est l' "esprit saint", cela repose aussi à la base de la concep- tion de l' "organisme social" trinitaire, de son flux d'argent/monétaire différencié, de la symétrie à l'organisme corporel individuel, de la polarité de penser et vouloir :

"Il doit être possible que l'Esprit de Pentecôte se divise vraiment, que de petites langues entrent à l'avenir dans tout ce qui doit naître sur la base de la vie de l'esprit libérée comme la plus petite école, comme l'école la plus élevée, afin que l'Esprit libéré, qui est le véritable Esprit Saint, puisse être actif pour le véritable développement spirituel de l'humanité à partir de la vie de l'esprit émancipée de l'avenir. Avec cela, on parle peut-être de quelque chose qu'actuellement les bavards religieux ne trouvent pas tout de suite chrétien". ⁽⁴⁶⁹⁾

Le centre de gravité de la pensée s'exprime de manière "pointue" lorsqu'il apparaît dans sa périphérie : dans le

468 Note manuscrite, Fz. 221048 ; cf. également les "Notes" de la nouvelle édition de la *correspondance*.

469 Stuttgart, dimanche de Pentecôte, 8 juin 1919, GA 192, p. 164 -- A propos de la notion de "saint esprit", on trouve dans la lettre de Ballmer au pasteur Neuenschwander du 28 janv. 1948 la remarque suivante : "Il est d'ailleurs intéressant du point de vue théologique que la notion exacte d' "âme humaine" soit anthroposophiquement identique à celle de "saint esprit". (Umriss einer Christologie der Geisteswissenschaft - Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit, p. 103)

456

"Il semble [après ces explications] ⁽⁴⁷⁰⁾ presque superflu de dire qu'avec le Je, il ne peut être question que du Je incarné et réel de l'individu et non d'un Je général soustrait de celui-ci. ... Mais il y a encore autre chose. Les choses et les processus ne me donneraient jamais par eux-mêmes ce que j'obtiens d'eux par ma contemplation pensante. Elles me donnent d'elles-mêmes ce que je possède sans cette considération. Il a déjà été dit dans ces explications que je tire de moi-même ce que je vois dans les choses comme leur essence *la plus profonde*. Les pensées que je me fais sur les choses, je les produis de l'intérieur. Comme nous l'avons montré, elles appartiennent malgré tout aux choses. L'essence des choses ne me vient donc pas d'elles, mais de moi. *Mon contenu est leur essence*. Je ne pourrais même pas me demander quelle est l'essence des choses si je ne trouvais pas en moi quelque chose que je désigne comme cette essence des choses, comme ce qui leur appartient, mais qu'elles ne me donnent pas d'elles-mêmes, que je ne peux que prendre en moi. - Dans le processus de connaissance, je tire de moi l'essence des choses. J'ai donc l'essence du monde en moi. Par conséquent, j'ai aussi ma propre essence en moi. Dans les autres choses, deux choses m'apparaissent : un processus sans l'essence et l'essence à travers moi. En moi, le processus et l'essence sont identiques. L'essence de tout le reste du monde, je la puise en moi, et ma propre essence, je la puise aussi en moi".

De telles phrases ne peuvent être prononcées que par quelqu'un qui se sait un avec le Créateur, le "Logos" et ses hiérarchies. C'est une erreur fatale d'interpréter de telles déclarations de Steiner comme des aphorismes philosophiques et idéalistes (comme



une "provocation"), et de retomber ainsi dans la vision du monde réactionnaire des "bavards religieux". Seul le "centre de gravité" de la physique de l'esprit peut parler ainsi : - "Dans le processus de connaissance, j'extrahs de moi l'essence des choses. *J'ai donc l'essence du monde en moi ... Je puise en moi l'essence de tout le reste du monde, et je puise aussi en moi ma propre essence*". - (Dans le contexte de vie anthroposophique, Steiner formule le contenu différemment, en fonction des auditeurs, par exemple à Prague, le 14 juin 1918 :

"Je n'aime pas parler quand je parle de choses de la recherche spirituelle, d'expériences personnelles. Mais toutes ces choses sont des expériences personnelles qui sont poussées jusqu'à l'objectivité").

Insertion : Nous revenons ici brièvement au 8 septembre 1924, lorsque des *âmes de prêtre* se trouvaient en face de Rudolf Steiner - donc pas des "bavards religieux" - , auxquelles il fallait en tout cas expliquer le rapport entre le "saint esprit", la vie spirituelle libre, et les "humains" - toujours sous cette prémisse qui est traditionnellement réservée à Dieu - ou à ses substituts modernes :

"L'essence du monde entier, je la puise en moi, et ma propre essence, je la puise aussi en moi. La conclusion n'est pas seulement un "séminaire" théorique, cette journée est également un "repère" sur le long chemin de la connaissance du monde qui constitue "l'histoire". Comment Steiner explique-t-il à ces âmes de prêtres à l'esprit religieux que l' "humain" englobe finalement la divinité,

470 Rudolf Steiner, "*Der Egoismus in der Philosophie (L'égoïsme dans la philosophie)*", 1899, contenu dans GA 30.

457

est en fait le plus élevé par rapport à elle ? Il rattache au brahmanisme ésotérique en Orient : "Nous touchons ici à quelque chose d'ésotérique qui n'est peut-être pas encore apparu aussi fortement au cours de notre rencontre, mais qui doit aussi apparaître un jour devant votre sens méditatif. Car aujourd'hui, il y a des choses qui jaillissent - je ne veux pas dire comme des flammes de foudre, car elles viennent d'en haut, mais comme des flammes de volcan, car elles viennent d'en bas - qui sont restées dans telle ou telle confession d'anciens mystères. ... Ainsi - j'ai déjà mentionné ce fait à plusieurs reprises - il y avait une lettre pastorale d'un archevêque qui affirmait rien de moins que ce qui suit. Dans cette lettre, la question était posée : *Qui est le plus haut, l'humain ou Dieu ?* - Et dans cette lettre pastorale, bien que dans un discours tortueux, mais d'un autre côté aussi sans détour, on attirait l'attention sur le fait que si le prêtre se tenait à l'autel, si donc l'humain se tenait à l'autel en tant que prêtre - ce n'est pas le cas des autres humains, mais des prêtres -, il était plus élevé que Dieu, plus puissant que Dieu, car il pouvait forcer Dieu à prendre une forme terrestre dans le pain et le vin. Lorsque le prêtre consacre, lorsqu'il effectue la transsubstantiation, le Dieu doit être présent à l'autel. - C'est un débat qui remonte loin dans les mystères anciens, et c'est aussi un débat qui est encore très courant aujourd'hui au sein du brahmanisme ésotérique en orient, dans la mesure où il est issu du savoir des mystères. La représentation est courante et en accord avec tous les systèmes de mystères que *l'humain est un être qui englobe la divinité, qu'il est en fait le supérieur de la divinité, est courante et en accord avec tous les mystères*. Et le prêtre brahmane, en particulier celui d'autrefois, se sentait dans cet état de son âme comme - si je peux m'exprimer ainsi - le porteur supra-personnel de la divinité. C'est une idée grave, qui émane des anciens mystères. *Mais elle doit finalement être confiée au moins une fois à la vie méditative de l'âme du prêtre. Car elle contredit*



complètement ce qui s'est produit peu à peu, notamment dans la conscience évangélique. Face à la conscience évangélique, ce qui est écrit dans la lettre pastorale citée est naturellement une folie".
(471)

(471) Ce cours aux prêtres ne représente rien de moins qu'une "actualisation" de l'Apocalypse, il est lui-même une "apocalypse". La conférence du 8 sept. 1924 se termine à nouveau par la désignation de la position de l'être humain par rapport à la divinité :

"Si nous prenons les grands révélateurs successifs de l'humanité en évolution, nous pouvons trouver comment est inscrit là, dans le royaume suprasensible, ce que les révélateurs individuels avaient à donner. - En fait, on ne devrait pas chercher une telle individualité, comme Moïse par exemple, seulement comme il était en tant que Moïse terrestre, ni seulement comme il était selon les documents bibliques, car ceux-ci sont déjà donnés selon la chronique akashique. Il faut rechercher Moïse tel qu'il est assis sur le siège du Christ. Ce qui, de son existence terrestre, est l'éternel, le permanent sub specie aeternitatis, est solidement enfoui dans l'éther cosmique. Mais il ne peut y avoir que vingt-quatre activités humaines de ce genre, choisies pour l'éternité, car la vingt-cinquième serait une répétition de la précédente. C'était un savoir dans les temps anciens. - Si les humains veulent coopérer sur Terre, ils doivent être douze. Si des communautés humaines veulent coopérer, il faut qu'il y en ait sept ; la huitième serait une répétition de l'une des sept. Mais si, sub specie aeternitatis, ceux qui se sont spiritualisés au cours de l'évolution de l'humanité, qui représentent une étape de l'humain, travaillent ensemble, ils doivent être vingt-quatre. Ce sont les 24 Anciens. -- Si nous prenons maintenant ces 24 anciens, dont certaines révélations sont déjà là et d'autres à venir, nous les avons autour du trône du Christ comme la synthèse, comme le résumé de toutes les révélations humaines. Mais devant ce trône du Christ, nous avons l'humain lui-même, qui est maintenant perçu comme un humain par rapport à ce qui se présente comme un membre, comme une étape isolée de l'humain. J'aimerais dire : l'humain en soi, tel qu'on doit le concevoir, est présenté sous l'image des quatre animaux.

458

Le consensus scientifique actuel voit l'absolu, "l'essence des choses", comme l'opposé de tout ce qui est individuel, de toute pensée. Outre les religieux chrétiens, il existe tous les nouveaux "bavards" qui vivent sur les décombres multiformes des religions absolutistes. Les "éléments ultimes" traditionnels n'existent que sous forme d'abstractions distinguées, de "théories" qui conservent le "théos" dans leur nom sans qu'on s'en aperçoive. (En font aussi partie les variantes anthroposophiques qui cherchent le "monde spirituel" dans des analogies théistes, qui ignorent consciencieusement le "j'ai l'essence du monde en moi"). Au sein de telles théories, l'Absolu au-delà de la conscience ne peut jamais être identique à la pensée d'une conscience concrète, bien que cette théorie provienne toujours d'une pensée humaine, et bien que, paradoxalement, cette idée soit tout de suite le contenu fondamental du christianisme : dans le "Christ", la puissance créatrice active, le Logos ou le Verbe créateur, se sacrifie en tant que corps : "le Verbe était avec Dieu", Dieu révèle le Verbe en tant que corps qui passe par la mort terrestre. - L' "absolu" et ses substituts consistent - en contradiction avec la résurrection chrétienne incomprise du corps - dans la fixation (de l'Ancien Testament) sur la "loi", sur le Seigneur Dieu démiurgique, auquel l'AMOUR du sacrifice de soi, l'abandon dans son action créatrice, est encore étranger. L'Absolu est sous la "loi", il ne connaît pas l' "amour" et la "liberté". La croyance en l'Absolu reste sous l'emprise d'une entité indépendante de la pensée, d'un ultime, d'un "réel", d'un certain, d'un tout-puissant - auquel on attribue des propriétés "objectives" dont on examine ensuite la "relativité" et l' "interdépendance". (472) Toutes



ces entités sont cependant des projections anthropomorphiques dans un fond du monde inconnaissable (y compris toute "relativité"), de nos jours des projections dans des "particules élémentaires" postulées théoriquement et leurs fragmentations, leurs "points de masse" et leurs "champs d'énergie" dans un soi-disant "continuum", un "permanent". Cet état d'esprit consensuel et passif - si l'on s'interroge sur une base de connaissance cohérente - se fonde dans toutes ses variantes sur l'idée que *"l'activité neuronale génère la conscience"*. Les éléments de l'activité neuronale (les "neurones en feu", la "connectivité cérébrale", etc.) supposent d'autres valeurs de référence ou "entités" comme le temps, l'espace, l'énergie, la structure moléculaire. (NB : en revanche, l'absolu d'Eduard von Hartmann, l'"inconscient", analogue à la volonté originelle créatrice de Schopenhauer, était une anticipation solide des nouvelles approches de la physique qui visent à dépasser les lourdeurs de Newton, comme par exemple les champs morphiques de Rupert Sheldrake). La science pousse certes au-delà du matérialisme trivial classique, mais reste, faute d'un retour à la forme monde de la pensée ("*chaque*

-- Une image grandiose se dresse devant nous. Le Fils de l'humain transfiguré au centre, sur le trône les différentes étapes de l'humanité à travers la succession des temps dans les 24 guides des 24 heures du grand jour du monde, et, étalé sur tout cela sous l'image des quatre animaux, *l'humain lui-même qui doit embrasser toutes les étapes particulières*. Une chose importante, essentielle, se présente à nous. Que se passe-t-il donc devant la vision de l'apocalyptique qui transmet le message de Dieu aux anges de leurs communautés et le transmet ainsi à toute l'humanité ? Que se passe-t-il alors ? Lorsque les quatre animaux entrent en action, c'est-à-dire lorsque l'humain découvre sa relation avec la divinité, les 24 guides des 24 heures du grand jour du monde tombent sur leur visage. *C'est alors qu'ils vénèrent comme supérieur ce qu'est l'humain tout entier par rapport à ce qu'ils représentent : une étape de l'humanité*". 8 sept. 1924, *Cours aux prêtres V*, GA 346 p. 70 s.

472 Encore une fois, K. B. dans les *Marginales* : "La science de l'esprit manifeste confirme sans réserve la thèse originelle que Rudolf Steiner a statuée en 1890 dans l'introduction à la théorie des couleurs de Goethe : *L'image sensible du monde est la somme des perceptions qui se métamorphosent sans matière sous-jacente*", ce en quoi "sans matière sous-jacente" ne signifiant rien d'autre qu'une indication temporelle ; à savoir la constatation, conditionnée par le temps, qu'en 1890 l'anthroposophie future ne pouvait pas encore être communiquée, car nous devons toutefois compter, en anthroposophie, avec une matière métaphysique extrêmement réelle, et celle-ci n'est autre que le Je du TYPE humain en tant que son corps physique. .."

459

pensée") s'arrête à la subjectivité de principe de celle-ci : elle échoue de manière conséquente et préprogrammée au "dernier écueil" - (du moins tant que des découvertes telles que les "archétypes" de C. G. Jung ne sont pas prises en considération en tant qu'*imaginatio* supra-subjectives physiquement pertinentes). L'ultimatum de la neurocognition, dans la bouche du chercheur en neurosciences Gerhard Roth, est le suivant : "*Aucun ne peut être différent de ce qu'il est. Les connexions nous fixent. Arrêtons de parler de liberté*". ⁽⁴⁷³⁾

La science physique doit d'abord tolérer ou plutôt ignorer de telles sagesses comme celles de Roth, afin de ne pas être trop éteinte. Heureusement, il y a le chaos de l'université, le marché des théories et des opinions - qui avale toutes les incohérences logiques au nom du "pluralisme scientifique". En effet, les chercheurs en intelligence neurocognitive construisent à l'inverse leur sagesse sur les représentations de mo-



dèles physiques en usage à l'époque, car ces enthousiastes ont besoin de la "connexion" d'un "objet" réel, d'un "donné" (Gerhard Roth : le "cerveau réel"), pour ancrer leurs ambitions philosophiques dans un absolu *sous-jacent* (énergie, matière, information). Les chercheurs passent au rouge lorsque l'information basique est en danger : sans une "réalité" présumée absolue, pas de science. Pour garantir aux circuits scientifiques au moins la sécurité relative de la "réalité subjective", le fétiche de "l'objet" absolu *doit* rester ancré dans le port des sciences physiques, sinon toutes les théories neurocognitives sont bâties sur du sable : Illusionnisme. Ce n'est qu'ainsi que le discours sur l'absolu peut être déplacé (projeté) dans les "vrais" disques durs et processeurs de l'intelligence artificielle et dans les "vrais" cerveaux des "observateurs" qui font de la recherche. Enfin, le monde "réel" des chercheurs de la neurocognition doit aussi être déposé dans la devise physique dure, les notions de masse et d'énergie. Sans rétroaction dans une "réalité" physique postulée, les "performances cognitives des cerveaux" risquent de devoir abandonner leur existence virtuelle en tant que "corrélats" d'une "connexion" biochimique / électrique "réelle". Les "opérations des réseaux de neurones" deviennent à leur tour un illusoire "déficit neurocognitif" lorsqu'elles scient la branche qui pousse hors/à partir du tronc de bois du matérialisme historique.

Mais où s'enracine le tronc porteur, le bois dur de la "physique", le matériel de toutes les théories ? L'édifice de pensée de la physique doit reposer sur une objectivité, sur "les quanta, les particules, les particules, les corpuscules, l'énergie, les ondes, le rayonnement, la dilatation et la contraction de l'espace et du temps, l'anti-matière, etc." - même le symbolisme des formules elles-mêmes, le "symbolisme en tant que construction", l' "information", entre en ligne de compte en tant qu'objet et "réalité" : le physicien se représente lui aussi sa pensée comme une corrélation complémentaire ou symétrique de processus *réels*, Eddington l'envisageait comme "conscience". C. G. Jung suppose aussi la réalité comme une entité "psychique" et trouve la "synchronicité" au lieu de la corrélation causale. ⁽⁴⁷⁴⁾ La "physique quantique" vit d'une réalité "relative", de l'influence de celle-ci par la "réalité" de l'observateur, de la modification de "processus réels" dans le domaine micro, par l'identification de l'objet observé, l'application de grandeurs de mesure, etc. Dans cette mesure, la "physique quantique" représente une tentative de surmonter l'orientation psychiste vers un sujet observateur physicien - mais elle échoue à cause de la prémisse selon laquelle l' "observation" est malgré tout interprétée dans la grille descriptive sujet-objet. La "pensée" de l'observateur en tant que produit de processus neurocognitifs est ici aussi présumée, au lieu de saisir la pensée "évidente" elle-même comme moteur de toute différenciation.

(473) Gerhard Roth, chercheur sur le cerveau à l'université de Brême, titre de son article dans la FAZ du 8 janvier 2004

(474) Cf. à ce sujet : Wolfgang Pauli et C. G. Jung. *Ein Briefwechsel (Une correspondance) 1932-1958*, Springer, Berlin 1992.

Les nouvelles théories scientifiques rejettent certes par principe *chaque* hypothèse d'un absolu, et donc aussi de véritables "objets", mais elles conservent la structure de pensée actuelle sans s'en rendre compte, elles restent accrochées à l'écueil du



schéma sujet-objet, qui définit la connaissance comme une représentation et non comme un événement original - elles tombent dans le piège du solipsisme et de l'illusionnisme, doivent imposer leur plausibilité en tant que "science" au profit d'une machine théorique travaillant "objectivement", dans l'étau du pragmatisme politique. Le signe distinctif est cette cristallisation dans des "instituts" extérieurs, dont la cohérence consiste à propager et à défendre des affirmations d'utilité durable, à générer des moyens d'existence étatiques et "privés". Dans le monde des valeurs "anthroposophiques" aussi, des mesures professionnelles créent l'image favorable au client et la transparence nécessaire. Le rôle de Steiner est contextualisé historiquement dans le profil du "philosophe idéaliste allemand de la liberté". La revendication de la validité "légale/légitale" du principe social triplement articulé est négligée, oubliée dans le chaos coloré de la garantie de l'existence, des crises permanentes. Qui oserait prétendre que les crises trouvent leur origine dans une crise unique ? La désorientation corrosive de l'âme entre l'intellect subjectif et la découverte de l'esprit est la caractéristique et le sens de l'événement de découpage actuel. ⁽⁴⁷⁵⁾

Le noyau sûr du consensus scientifique, pour autant que la physique elle-même ne soit pas mise à l'épreuve, est la représentation de l'espace et du temps comme "given", comme donné. À l'intérieur des théories physiques modernes, ce "cadre de référence" classique est successivement démonté et reformulé en "relativité". Si l'on extrapole ce démantèlement objectivé de tout "absolu", la sacro-sainte "relativité" sera à son tour relativisée ou déconstruite. Le produit de cette décomposition est constitué de nouvelles "relativités relatives" et d'isotopes de celles-ci, comme par exemple une "théorie de la relativité dynamique". L'architecture impressionnante du symbolisme mathématique protège l'édifice scientifique contre la "gaya Sienza" des lois naturelles *non abstraites* de Steiner, contre la théorie *individualisée* des forces, contre la *volonté* macrocosmique.

*

Ballmer caractérise l'absence d'objectif de la "science" en 1935, lors de la confrontation avec les bases idéologiques de la doctrine raciale allemande imprégnée de "science de la nature", dans l'ouvrage "Deutschtum und Christentum in der Theosophie des Goetheanismus (Allémanite et chrétienté dans la théosophie du goethéanisme)". Il s'appuie (a. édition 1995, p. 48 et suivantes) sur les déclarations clés de Steiner tirées de la *Philosophie de la liberté* : "Sur quoi repose le véritable contenu de la science ? Il repose avant tout sur une clarification des objectifs de la science. Un regard sur le passé nous apprend que différentes personnalités et différents courants intellectuels ont déterminé les objectifs de la science de différentes manières. Ainsi, l'objectif des scolastiques et celui de Kant étaient de fonder ou de sauver la conception chrétienne de Dieu. Kant et les scolastiques travaillent à cet objectif à partir de conditions différentes et avec des moyens différents. - La situation de la science actuelle se caractérise-t-elle par le fait que l'on ne se comprend a assigne à la science aucun objectif de vision du monde ?

(475) Ici, par exemple, la croyance pragmatique dans le concept de "personne juridique" a un effet dévastateur. Cette notion étend l'abstraction "individu" à la vie sociale, elle représente l'abstraction d'une abstraction, et personne ne le remarque. La conséquence en est l'impossibilité d'une formation communautaire pleine de vie, qui sait le Je humain à l'extérieur, dans l'événement global.



La science n'était-elle pas jusqu'à présent loin de voir dans cet objectif le problème central de la science ?

Une fixation d'objectif devrait pouvoir dire des choses fondamentales sur le rôle de l'humain dans la tâche de la science : 'L'humain doit laisser parler les choses de son esprit s'il veut connaître leur essence. Tout ce qu'il a à dire sur cette essence est emprunté aux expériences spirituelles de son intérieur. L'humain ne peut juger le monde qu'à partir de lui-même. Il doit penser de manière anthropomorphique. On humanise la nature lorsqu'on l'explique, on y place les expériences intérieures de l'humain. Mais ces expériences subjectives sont l'essence intérieure des choses. Et on ne peut donc pas dire que l'humain ne reconnaît pas la vérité objective, le 'en soi' des choses, parce qu'il ne peut se faire que des représentations subjectives à leur sujet. Il ne peut pas être question d'une vérité humaine autre que subjective. Car la vérité est la mise en place d'expériences subjectives dans le contexte objectif de l'apparition. Ces expériences subjectives peuvent même revêtir un caractère tout à fait individuel. Elles sont néanmoins l'expression de l'essence intérieure des choses. On ne peut mettre dans les choses que ce que l'on a vécu soi-même en soi.'

Un objectif révolutionnaire du savoir humain, qui révisé les objectifs du théisme, sera caractérisé par le fait qu'il donne un nouveau contenu à la notion de totalité du monde : 'Notre conception de la perfection de la totalité est qu'elle repose sur la perfection particulière de chaque individu'. - Le théisme place le tout sur un objet (Dieu) et exclut le sujet humain de la responsabilité du tout. Il est le dualisme. Le tout placé sur lui-même dans l'humain individuel 'ne connaît pas de directeur du monde qui, en dehors de nous-mêmes, aurait fixé un but et une direction à nos actions. L'humain ne trouve pas de cause première de l'existence dans l'au-delà, dont il pourrait explorer les conseils afin d'apprendre de lui les objectifs vers lesquels il doit tendre par ses actions. Il est renvoyé à lui-même. L'humain ne fait pas des fins d'un être originel objectif (de l'au-delà) ses fins individuelles, mais il poursuit ses propres fins.' - Sur la question de l'ordre moral du monde, nous entendons : 'L'humain libre agit parce qu'il a une idée morale ; mais il n'agit pas pour être moral. Les individus humains sont la condition de l'ordre moral du monde'.

'Les commandements moraux, que le métaphysicien doit considérer comme des émanations d'une puissance supérieure, sont pour le professant du monisme des pensées des humains ; l'ordre moral du monde n'est pour lui ni la copie d'un ordre naturel purement mécanique, ni d'un gouvernement mondial divin, mais bien l'œuvre absolument libre des humains. L'humain n'a pas à imposer la volonté de Dieu dans le monde, mais la sienne propre ; il ne réalise pas les conseils et les intentions d'un autre être, mais les siens propres. Derrière les humains qui agissent, le monisme ne voit pas un chef du monde qui détermine les humains selon sa volonté, mais les humains ne poursuivent que leurs propres fins humaines. Et plus précisément, chaque individu poursuit ses propres fins particulières. Car le monde des idées ne se vit pas dans une communauté d'humains, mais uniquement dans des individus humains. Ce qui résulte comme but commun d'une communauté humaine n'est que la conséquence des actes de volonté individuels des individus, et cela le plus souvent de quelques élus, que les autres suivent comme leurs autorités. Chacun de nous est ap-



pelé à devenir un esprit libre, comme chaque germe de rose est appelé à devenir une rose.' "

462

En tant que contenu spirituel, le noyau le plus intérieur du monde prend vie dans la connaissance de soi.

Le vécu de la connaissance de soi signifie pour l'humain : tisser et agir au sein du noyau du monde

Face aux théories de la physique, la nouvelle théorie de la volonté ou des forces n'est plus une théorie, mais la *leçon/lecture d'une direction du monde, une création*. Les humains faibles en vision font l'expérience de cette création dans leur propre corps, dans leur destin, et essaient de faire entrer cet événement dans le cadre de toutes les "écoles théoriques" possibles. La science de l'esprit de Steiner n'est pas une école de théories, mais un chantier permanent. (Tout son sens est contenu dans la clarification ci-dessus : chacun de nous est appelé à devenir esprit libre, comme chaque germe de rose est appelé à devenir rose"). Cette science de l'esprit est la description, l'observation et l'intuition de la création, c'est-à-dire : la participation à la phylogénèse et à l'ontogénèse, à l'histoire et au présent, en tant que "plan divin du monde". Le plan de construction est l'événement réel de l' "histoire", l'architecte est à la fois le maître d'œuvre *et* l'artisan, *et* l'édifice et sa décomposition. Dans la "génétique" des individus particuliers, il *e s t* l'ontogénèse, de l'information initiale individualisée : un nouvel élan, une nouvelle expiration spécifique qui commence par la récapitulation mathématique et astronomique exacte du devenir cosmique. (Les anthroposophes sont appelés à faire un immense effort intellectuel et existentiel - au-dessus de celui-ci se trouve la phrase qui éclaire en particulier toute la situation problématique des universitaires parmi les anthroposophes. Tous sont certes "appelés à l'esprit libre", mais le chemin qui mène du germe de rose à la rose est long : "Ce qui se présente comme le but commun d'une communauté humaine n'est que la conséquence des actes de volonté individuels des individus, et le plus souvent de quelques élus, que les autres suivent comme leurs autorités").

La symétrie des processus embryonnaires et astronomiques est trop évidente pour être négligée. C'est ici que le pouvoir individualisé "émerge". La fonction morphogénétique initiale du futur système nerveux est palpable. Le Je et le corps astral sont les créateurs de formes, les architectes qui, plus tard dans la vie, transmettent leur métier de bâtisseur au corps physique et au corps éthérique afin de procéder à la déconstruction dans la conscience et la conscience de soi : les travaux de démolition au sein du "vivant". La matrice est le logos, le corps physique des forces, le JE du monde, qui est reproduit de manière individuelle dans la fabrication en série des corps-Je - ces "humains-esprits" provisoires - afin que ces futurs esprits ou Je puissent y recevoir leurs "leçons" ou incarnations. Le vouloir des mouvements des membres se fatigue au cours d'une leçon, il s'épuise au cours d'une vie. Les destinées et les destins qui en découlent deviennent du carburant pour la découverte progressive de soi :



pour le souvenir de son propre devenir, afin que le microcosme *analytique* prenne lui aussi sa place dans la totalité macrocosmique, les forces "sociales" et l'unité de sens, la synthèse physique. Au fil des leçons, les partitions cosmiques, les entéléchies, ces personnages du scénario de la direction divine du jeu, prennent un élan toujours renouvelé pour s'atteindre elles-mêmes. La pratique fait le maître ! Le destin fait l' "esprit saint", le futur humain et le directeur de jeu des festivals cosmo-terrestres ! Chaque vie individuelle a un but : le retour de la conscience individuelle dans la société cosmique. L' "individuation" physique a pour corollaire la "socialisation" de l'humain individuel, le chemin avance vers l'organisme-esprit, vers le Tout-Je s'articulant. L'examen de l'architecture du monde se nourrit de la déconstruction progressive de tout ce qui est devenu, de la vitalité empruntée et de son destin entre

463

joie de vivre, enthousiasme, tristesse et la dépression. L'événement post-mortem signifie aussi la déconstruction, le démontage de tout ce qui a été vécu en vue de la prochaine tentative, dans le prochain théâtre corporel emprunté et son plan de jeu.

"Les natures profondes considèrent la compréhension de l'abolition de l'individuel, du Je individuel au Tout-Je dans la personnalité comme le secret qui se révèle à l'intérieur de l'humain, comme le mystère originel de la vie. Goethe a aussi trouvé une expression pertinente à ce sujet : 'Et tant que tu n'as pas cela, ceci : Meurs et deviens ! Tu n'es qu'un hôte triste sur la Terre obscure'".

Ce qui se passe dans la vie intérieure de l'humain n'est pas une répétition pensante, mais une partie réelle du processus monde. Le monde ne serait pas ce qu'il est si le membre qui lui appartient ne se déroulait pas dans l'âme humaine. Et si l'on appelle divin ce qui est le plus haut accessible à l'humain, alors il faut dire que ce divin n'est pas présent en tant qu'extérieur pour être répété de manière imagée dans l'esprit humain, mais que ce *divin est éveillé en l'humain*. Angelus Silesius a trouvé les mots justes pour cela : 'Je sais que sans moi Dieu ne peut pas vivre une seule nuance ; si je ne le fais pas, il doit rendre l'esprit par nécessité'. - ' ne peut pas faire sans moi un seul petit ver : si je ne le maintiens pas avec lui, il doit se briser'. Une telle affirmation ne peut être faite que par celui qui présuppose que quelque chose se manifeste en l'humain, sans quoi un être extérieur ne peut exister. Si tout ce qui appartient au 'petit ver' existait aussi sans l'humain, il serait impossible de dire qu'il devrait 'se briser' si l'humain ne le recevait pas.

En tant que contenu spirituel, le noyau le plus intime du monde prend vie dans la connaissance de soi. L'expérience de la connaissance de soi signifie pour l'humain le tissage et l'action au sein du noyau du monde. Celui qui est pénétré par la connaissance de soi, accomplit naturellement aussi sa propre action à la lumière de la connaissance de soi". (476)

Parce que dans la connaissance de soi, le noyau le plus intime du monde vient à la vie, parce qu'elle signifie "vie et action à l'intérieur du noyau du monde", Ballmer décrit la situation des élèves de la science de l'esprit par ces mots : "Ce qui est déployé en idées comme vision anthroposophique du monde signifie seulement l'aspect communicable de faits qui se fondent en eux-mêmes. Il est tout à fait impossible de saisir ces idées de la même manière que l'on prend connaissance du cosmos d'idées d'un philosophe. Entrer en relation avec le contenu des idées de l'anthroposophie ne



signifie pas une affaire de formation, mais une nouvelle entrée en relation de chaque individu avec son destin".

Vous êtes grandement dans l'erreur si vous croyez que vous vivez avec votre Je dans les muscles et la chair

A l'état de veille, nous vivons simplement dans un corps de force

La connaissance de soi n'est pas un privilège moral, mais le retour de l'extérieur dans l'intuition, dans le plan de construction qui fait émerger l'individuation de la décomposition d'un tout cosmique. Dans l'humain, cet hôte individuel sur la Terre, résonnent la mélodie et le rythme du tout. La baguette de chef d'orchestre physique

476 R. St., *Die Mystik im Aufgange des neuzeitlichen Geisteslebens (La mystique au début de la vie de l'esprit des temps modernes)*, GA 7, Introduction

464

accorde les mouvements de ses membres à l'ensemble de l'orchestre, au "social" de l'ensemble. Avec leurs Je, les humains ne vivent pas dans les muscles et la chair, mais dans les f o r c e s qui s'intègrent/s'enarticule dans l'immense processus de transformation appelé "évolution de l'humanité" et "question sociale" :

"Vous voyez, nous arrivons à quelque chose que vous devez absolument comprendre si vous voulez comprendre l'humain, mais qui n'est presque pas pris en considération dans la science actuelle. Observez ce qui se passe lorsque vous pliez le bras. Vous provoquez alors un processus tout à fait machinal par l'attraction musculaire qui plie l'avant-bras. Imaginez maintenant que cela se soit produit simplement en ayant d'abord une position comme celle-ci (premier dessin). - Vous auriez alors tendu une bande (c) et l'auriez enroulée ; cette bande aurait alors effectué ce mouvement (deuxième dessin). C'est un mouvement tout à fait machinal. Vous effectuez aussi de tels mouvements machinaux lorsque vous pliez le genou et lorsque vous marchez. En effet, lorsque vous marchez, toute la machinerie de votre corps se met continuellement en mouvement, et des forces agissent en permanence. Ce sont de préférence des forces de levier, mais ce sont des forces qui agissent. Imaginez maintenant que vous puissiez, par un procédé photographique délicat, faire en sorte que, lorsque l'humain marche, rien ne soit photographié de l'humain, mais que toutes les forces qu'il utilise soient photographiées. C'est-à-dire les forces qu'il utilise pour lever la jambe, la remettre en place, mettre l'autre jambe derrière. Rien ne serait donc photographié de l'humain, si ce n'est les forces. Lorsque vous verriez ces forces se développer, ce serait d'abord une ombre qui serait photographiée, et même, en marchant, toute une bande d'ombre. *Vous êtes grandement dans l'erreur si vous croyez que vous vivez avec votre Je dans les muscles et la chair.* Même lorsque vous êtes éveillé, vous ne vivez pas avec votre Je dans les muscles et la chair, mais vous vivez avec votre Je principalement dans cette ombre que vous photographiez, dans les forces par lesquelles votre corps exécute ses mouvements. Aussi grotesque que cela puisse vous paraître, lorsque vous vous asseyez, vous appuyez votre dos contre le dossier de la chaise ; avec votre Je, vous vivez dans la force qui se développe dans cette compression. *Et lorsque vous êtes debout, vous vivez dans la force avec laquelle vos pieds appuient sur la terre. Vous vivez continuellement dans les forces. Il n'est pas du tout vrai que nous vivons avec notre Je dans notre corps visible. Nous vivons avec notre Je dans des forces. Nous*



ne faisons que porter notre corps visible ; nous ne le traînons que pendant notre vie physique sur Terre, jusqu'à la mort. Mais même à l'état de veille, nous ne vivons que dans un corps de force. Et que fait donc ce corps de force ? - Il se fixe continuellement une tâche étrange.

N'est-ce pas, en vous nourrissant, vous absorbez aussi toutes sortes de substances minérales ? Même si vous ne savez pas beaucoup votre soupe - le sel se trouve dans les aliments - vous absorbez des substances minérales. Vous avez aussi besoin d'absorber des substances minérales. Que faites-vous donc de ces substances minérales ? Oui, vous voyez, votre système crânien ne peut pas faire grand-chose avec ces substances minérales. Votre système tronc-poitrine non plus. Mais votre système des membres, lui, empêche ces substances minérales de prendre en vous la forme cristalline qui leur est propre. Si vous ne développiez pas les forces de votre système des membres, vous deviendriez un cube de sel si vous mangiez du sel. Votre système de membres, votre ossature et votre système musculaire ont une tendance continue à s'opposer à la formation des minéraux de la Terre, c'est-à-dire à dissoudre les minéraux. Les forces qui dissolvent les minéraux chez l'humain proviennent du système des membres.

Lorsque le processus pathologique dépasse le simple cadre végétatif, c'est-à-dire lorsque le corps a tendance à laisser s'amorcer en lui non seulement le végétal, mais aussi le processus de cristallisation minéral, alors il y a une forme de maladie supérieure, très destructrice,

465

par exemple le diabète. Dans ce cas, le corps humain n'est pas en mesure de dissoudre réellement, à partir de la force de ses membres qu'il absorbe du monde, le minéral qu'il doit continuellement dissoudre. Et si aujourd'hui les humains ne peuvent pas maîtriser ces formes de maladies qui proviennent souvent d'une minéralisation pathologique dans le corps humain, c'est souvent parce que nous ne pouvons pas utiliser suffisamment les antidotes contre cette forme de maladie, que nous devrions tous puiser dans les relations des organes des sens ou du cerveau, des cordons nerveux et autres. Nous devrions utiliser les substances illusoires - je les appelle substances illusoires pour certaines raisons - qui se trouvent dans les organes des sens, qui se trouvent dans le cerveau et les nerfs, *cette matière en décomposition*, nous devrions l'utiliser sous une forme ou une autre pour maîtriser de telles maladies, comme la goutte, le diabète et autres". ⁽⁴⁷⁷⁾

*

Le rappel fragmentaire ci-dessus de l'autodétermination pensante de chaque être humain constitue la condition préalable des événements concernant Ballmer et Kienle. Sans l' "événement Rudolf Steiner", sans l' "anthroposophie", sans la volonté intacte de vérité des adversaires, la rencontre controversée resterait livrée au nihilisme du hasard indifférent, ne mériterait aucune note de bas de page ni aucun apologue. Cette rencontre est effective, réelle, elle ne connaît pas de limite historique, elle a lieu au-delà des besoins conceptuels bourgeois et des explications psychologisantes. La force principale de la rencontre qui se poursuit est la "volonté" ou la "volonté de penser", laquelle volonté de penser "*de même sorte*" doit être activée chez l'observateur en tant qu' "intérieur" pour entrer sur la scène de l'événement *qui se poursuit* après la mort. En voulant reproduire les empreintes de la pensée sur la scène du



"contact" controversé, l'observateur se trouve lui-même au centre de l'actualité. L'un des *trois* protagonistes concernés a pu dire à propos de la nature de la rencontre qui se poursuit :

"Ce qui vit dans les impulsions des morts fait continuellement irruption dans notre vie de sensation, dans la vie de nos impulsions de volonté. Et c'est seulement parce que nous rêvons et dormons à ce sujet que nous nous sentons séparés des morts auxquels nous étions liés". ⁽⁴⁷⁸⁾

- Dans le langage du second protagoniste, cela donne : "Les humains se produisent par l'amour des morts, alors qu'il se peut que l'amour des morts se déguise en haine des vivants, en tout cas je commence à entrevoir la fin et le début de la pelote confuse, une fois que j'ai saisi la pensée : les humains deviennent de l'amour de leurs morts". ⁽⁴⁷⁹⁾

L'aspiration compréhensible des personnalités devenues universitaires consiste à réconcilier les contenus anthroposophiques et scientifiques (spécialisés). La complexité de la science mondiale "réellement existante" (l'état d'esprit du non-savoir-réel) est préférée, de manière compréhensible, à la révision totale, à son propre exode, à l'errance sur le terrain incertain du non-organisé, du non-reconnu, sans garantie institutionnelle d'existence. Dans le cas de la controverse Ballmer-Kienle, le 24 février 1953, le pronostic conséquent sur la suite des événements était le suivant : "Monsieur le Dr Kienle et d'autres auteurs devront attendre jusqu'à ce que, à partir de l'étude de l'*anthroposophie*, la question de savoir *pourquoi* il n'existe pas de nerfs moteurs devienne pour eux une question brûlante". - "A partir de l'étude de l'*anthroposophie*..." - La vie représentative de Kienle est la garantie,

(477) 3 septembre 1919, *Allgemeine Menschenkunde als Grundlage der Pädagogik (Anthropologie générale comme base de la pédagogie)*, GA 293, p. 188 s.

(478) 9 décembre 1917, *Influences du destin provenant du monde des morts*, GA 179, p. 38

(479) K. Ballmer, *Suite à une remarque sur James Joyce*, Ed. LGC 1996, p. 35

466

que le pronostic s'avère exact. Trente ans plus tard, Kienle veut "tirer les conséquences ... de tirer la conclusion que lorsque nous pensons pratiquer le goethéisme, nous prenons en main les 'Lignes de base de l'épistémologie de la vision du monde de Goethe' et que nous vérifions ainsi notre propre démarche, et que lorsque nous ne réussissons pas scientifiquement et que nous ne nous imposons pas dans le monde, nous prenons les indications de Rudolf Steiner pour découvrir notre propre contradiction avec lui".

Gerhard Kienle : "le problème de l'axe de la science de la nature et de la médecine".

La transposition du problème des nerfs moteurs et sensitifs, la théorie de la pompe du cœur

Le cercle problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est combattu dans le domaine humain



Notre vie future s'exprime en puissance de germe dans ce qui agit dans notre volonté.

Dans une lettre (à Rudolf Grosse) du 17. 10. 1979, Kienle décrit un "problème d'axe de la science de la nature et de la médecine", trois ans avant l'exposé de novembre 1982 : "Si l'on peut ressentir intérieurement ce que signifiait l'acte monstrueux de Newton - l'introduction du calcul différentiel et du concept de force -, on atteint quelque chose dont Rudolf Steiner dit que l'on se trouve à la limite 'où l'arupique enfante le rupique' (mathématiques et occultisme). Il faut maintenant franchir les étapes suivantes pour que les pensées s'ancrent plus profondément dans le cosmos. Il est sans doute important qu'il y ait d'abord une prise de conscience de la relation spirituelle entre les différents processus scientifiques et de leur intégration dans le cosmos. Pour votre information, je vous envoie quelques documents. Le problème principal est le "problème du Je", c'est-à-dire la création à partir du néant ; la problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est maintenant abordée dans le domaine humain. Dans le domaine statistique, la question est de savoir si le formalisme permet de former des jugements ou si le Je avec l'intuition ou la probabilité subjective est une condition indispensable. Cette question est le problème axial des sciences de la nature et de la médecine. C'est la même question de savoir si l'humain et le monde peuvent fonctionner comme des mécanismes ou si une intervention constante de l'esprit est nécessaire à leur existence. *Il s'agit seulement de la transposition dans la sphère des opérations formalistes du problème des nerfs moteurs et sensitifs, de la théorie de la pompe du cœur, etc.* On peut donc peut-être comprendre que R. Steiner souligne que l'incarnation d'Ahriman serait préparée par la statistique. Il faut bien sûr un travail de réflexion considérable pour voir que ce thème du formalisme est un problème central de l'humanité".⁽⁴⁸⁰⁾

(480) Cf. Biogr. Selg, p. 795 s. -- Kienle et Ballmer sont d'accord sur le fait que "le cercle problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est maintenant combattu dans le domaine humain". Ballmer formule : "...il n'est pas vrai que le mouvement de mon bras s'effectue par le fait et 'seulement alors' qu'une incitation au mouvement est transmise par mon cerveau au muscle ; il est bien plus vrai que l'auteur en moi est le Dieu lui-même, qui est Un en tant qu'humain. L' 'œuvre' n'est pas la mienne, l'œuvre et l'action sont à chaque seconde de mon existence l'œuvre du Créateur. La doctrine catholique de la grâce de Thomas devait devenir une physiologie pour être presque réparable. ... Il ne se passerait absolument rien de la cause de l'humain si le Créateur lui-même ne voulait pas être la volonté créée, comme le spectateur. ... Où

467

Ce passage de la lettre montre que Kienle s'est approché des "contenus intéressants" des lettres de Ballmer de 1953. L'information selon laquelle "le cercle de problème de la compréhension de Dieu de Thomas d'Aquin est désormais traité dans le domaine humain" - ainsi que la constatation du "problème Je" en tant que la "création à partir du néant", en tant que "problème principal" - sont le signe que l'échange de lettres a pu réapparaître à l'horizon. Certes, Thomas d'Aquin est celui qui a identifié le mobile immobile de la physique d'Aristote avec le Dieu chrétien - mais Kienle considère ce concept de Dieu comme un "cercle problématique". Celui-ci est maintenant "combattu dans le domaine humain". Ballmer décrit le concept de Dieu de Thomas en 1956 dans "Adieu au 'problème corps âme'" : "La preuve de la Somme théologique de Saint Thomas selon laquelle Dieu ne peut pas être un corps, car il aurait sinon des parties, mais que Dieu est indivi-



sible, cette preuve est dépassée".

Le combat est "sous une forme transposée" le problème des nerfs moteurs et sensitifs - ce qui permet à Kienle de réhabiliter définitivement le "problème des nerfs" et le "problème de la pompe cardiaque" en tant que *problèmes de vision du monde*. La décision de considérer le problème des nerfs comme une question de vision du monde est prise/tombée.

La clarification du problème du Je comme problème principal par rapport au formalisme statistique a eu lieu - à partir de ce point, tout est une question de "version" et de "saisie" correctes du "problème du Je" comme "problème de Dieu". Trois ans plus tard, Kienle exige la mise à jour des philosophes de l'idéalisme allemand - ainsi, le "cercle problématique" du moteur non mû, du Dieu incorporel et indivisible, est pris à bras le corps. L' "action constante de l'esprit", comme le postule Kienle dans la lettre à Grosse ci-dessus, était-elle comprise comme un événement additif et causal au sens de la "théorie du piano" ? Ou le "problème du Je" pouvait-il déjà atteindre la destruction et le devenir de la matière ? Kienle pouvait-il commencer quelque chose de ce goethéanisme qui sait que l'humain en mouvement est la *dernière instance*, que l'humain en mouvement est le phénomène originel suprême ?

La designation "mystère révélé du mouvement" est synonyme de ce véritable goethéanisme que Kienle envisageait avec la "transposition" du problème des nerfs moteurs et sensitifs et du problème de la pompe cardiaque. - Dans l' "Adieu au problème 'corps âme'" de Ballmer, on trouve une autre métamorphose de la constatation centrale : dans la pensée, l'humain se trouve dans les éléments de l'origine du monde. La reformulation est la suivante : "*L'auto-mouvement de l'auto-moteur lui-même est un phénomène originel derrière lequel il n'y a rien d'autre à demander*". ⁽⁴⁸¹⁾ Le mouvement (chaque sorte de mouvement) ne peut être compris que si son essence est recherchée dans l' "automoteur". L' "automoteur" est l'être humain triarticulé, dans les trois systèmes duquel les quatre (ou sept) membres de l'être assurent la possibilité d'une double "*dépendance*" ou aussi : d'une *double liaison*. Le problème du concept de Dieu de Saint Thomas est arrivé dans le domaine humain (V. v. Weizsäcker l'a ciblé comme "sujet" à introduire dans la "biologie" dogmatique spatio-temporelle sous des préceptes "chrétiens" traditionnels). Les humains commencent à prendre conscience de leur physiologie corporelle (et sociale) comme d'un événement "divin", c'est-à-dire "auto-organisateur" (comme de la "structure cohérente auto-organisatrice" *par excellence*...). Le logos trinitaire est découvert en tant qu'événement physiologique actuel. Les humains sont pensés par le cosmos : ils sont des "parties du corps de Dieu", du TYPUS ou de l'humain originel, et en tant qu'humains d'esprit

est agi et œuvré, là UN agit, en tant que lui-même et en tant que son spectateur". (Voir RN haut Chap. Décalque ou original ?)

(481) *Abschied vom 'LeibSeeleProblem'* (Adieu au problème corps âme), 2. Aufl., Ed. LGC 1997, p. 49

468

ou "frères et sœurs de Dieu", ils sont en route vers eux-mêmes dans ces "appareils" divins individualisés - en aucun cas en tant que "sujets" au sein d'une "biologie" croyant à la matière dans l'espace-temps.

La théorie des substances de la science de l'esprit parle d'une séparation progressive



en quatre étapes jusqu'à présent : la substance vivante à partir de la substance minérale, la substance sensible à partir de la substance vivante, la substance consciente d'elle-même à partir de la substance sensible (voir ci-dessus dans le chapitre *J. W. Rohen*, extrait de *Grundlegendes zur Erweiterung der Heilkunst - Fundamentaux pour l'élargissement de l'art de guérir*). L' "idée" qui apparaît, la substance, se trouve en métamorphose progressive jusqu'à ce qu'elle se soit complètement pénétrée elle-même en tant que "Je" - ce qui se produit au cours de sept étapes planétaires. La vitesse est le réel, l'impression de "temps et d'espace" naît dans les "sens" ou la perception sensorielle - rappelons-nous que

"cet espace n'existe pas autrement que ne le fait la vitesse, et le temps aussi pas autrement. ... Nous ne pouvons nous débrouiller, mes chers amis, avec la réalité extérieure que si nous sommes conscients du fait que, dans notre processus de compréhension, nous avons d'abord créé cette dualité, l'espace et le temps, que nous n'avons en dehors de nous, comme réalité, que la vitesse, que nous avons d'abord créé l'espace et le temps, ma foi, par les deux abstractions en lesquelles la vitesse peut nous diviser/tomber l'une de l'autre. Nous pouvons nous séparer de la vitesse, nous ne pouvons pas nous séparer de l'espace et du temps, ils sont dans notre perception, dans notre activité perceptive ; nous sommes un avec l'espace et le temps. Ce que je vais dire est d'une grande portée : nous sommes un avec l'espace et le temps !" ⁽⁴⁸²⁾

- Les corps individualisés dans lesquels les "âmes" ou les humains-esprits sont incarnés ne se déplacent pas "dans l'espace et le temps". Leurs mouvements sont antérieurs à la "dualité que nous avons créée d'avance par les abstractions de l'espace et du temps", les humains naissent à la perception des mouvements des corps qui suivent magiquement les intentions pensées-senties (intentions) de leurs "habitants" ou "créatures-miroir". Le Dieu qui se déplace en tant que corps doit assumer la *culpabilité* de leurs actes, qu'il exécute lui-même - en tant que "maître du karma" - afin de développer ses créatures (les humains-esprits ou âmes) vers la liberté. L'imagination des êtres humains est toujours le reflet d'une expérience cosmique prénatale, même s'ils ne le savent pas, même s'ils se trouvent dans un sommeil profond en ce qui concerne leur vie de volonté - leur vie *future* germinale (qui est ou génère mouvement / vitesse, qui ne se déroule pas "dans le temps et l'espace" ! Les nerfs "moteurs" servent à la formation d'une représentation stupide de l'action souveraine de la volonté. S'ils sont endommagés, l'être humain divin auto-organisé ne peut pas transformer son faire en représentations, ou seulement de manière insuffisante, il ne peut par exemple pas percevoir ses propres jambes :

"Autant la physiologie croit avoir quelque chose en parlant de nerfs sensitifs et moteurs, autant elle n'a en cela qu'un jeu de mots. On parle de nerfs moteurs parce qu'il existe le fait que l'humain ne peut pas marcher si certains nerfs sont endommagés, par exemple ceux qui vont vers les jambes. On dit qu'il ne peut pas le faire parce qu'il a paralysé les nerfs qui, en tant que 'moteurs', mettent les jambes en mouvement. En réalité, dans un tel cas, on ne peut pas marcher parce qu'on ne peut pas percevoir ses propres jambes. ... Vous remarquez déjà, par ce que je viens de développer, que l'être humain ne peut être compris qu'en relation avec le cosmique. Car en imaginant, nous avons le cosmique en nous. Nous étions dans le cosmique avant de naître, et notre expérience d'alors se reflète

(482) Op. cit., 27 déc. 1919, Stuttgart, 1er cours de science de la nature, GA 320, p. 99



maintenant en nous ; et nous serons à nouveau dans le cosmique lorsque nous aurons franchi la porte de la mort, et notre vie future s'exprime en germe dans ce qui agit dans notre volonté. Ce qui agit en nous inconsciemment agit très consciemment pour la connaissance supérieure dans le cosmos". ⁽⁴⁸³⁾

Du métabolisme est disponible dans le nerf, dans la mesure où le vouloir le pénètre.

On doit amener en pendant l'activité métabolique avec le vouloir, l'évènement rythmique avec le sentir, égal dans quels organes le métabolisme ou le rythme se manifestent

A propos du livre "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)"

Dans "Des énigmes de l'âme" (annexe 6), on peut lire que les processus du système nerveux "s'écoulent" d'un côté dans la "perception sensorielle proprement dite", de l'autre côté dans l'organisation intérieure corporelle. Les processus du système nerveux sont la "contrepartie corporelle de l'aspect psychique du représenter". La base corporelle pour le "vécu (de la sorte du sommeil !) en tant que vouloir dans l'âme" est un processus métabolique. Les nerfs sont les "organes de l'activité nerveuse". La vie de représentation essentielle/à puissance d'essence n'est pas liée aux nerfs, les nerfs sont les "organes de paralysie" qui tuent la représentation vivante, la réduisent à une représentation morte, à un miroir : "là où il y a une activité nerveuse, il y a une représentation de la conscience ordinaire. La proposition vaut aussi à l'inverse : là où n'est pas représenté, ne peut jamais être trouvé d'activité nerveuse, mais seulement de l'activité métabolique dans le nerf et de manière allusive des événements rythmiques". - Cette "activité nerveuse" peut-elle donc être observée ? "La physiologie n'arrivera jamais à des concepts qui soient conformes à la réalité pour la science des nerfs, tant qu'elle ne comprendra pas que la véritable *activité nerveuse* ne peut absolument pas être l'objet de l'observation physiologique des sens". Que signifie donc exactement "activité nerveuse" ? C'est l'évènement matériel par lequel la représentation purement spirituelle et essentielle est *paralysée vers en bas* au point de devenir une représentation non vivante de la conscience ordinaire.

Il est dit ensuite qu'il faut considérer avec attention le rapport entre trois activités : "l'activité nerveuse", le rythme respiratoire et l'activité métabolique. "Car ces formes d'activité ne sont pas juxtaposées, mais *imbriquées*, elles s'interpénètrent et se fondent l'une dans l'autre. L'activité métabolique est présente dans tout l'organisme ; elle pénètre les organes du rythme et ceux de l'activité nerveuse. Mais dans le rythme, elle *n'est pas* la base corporelle du sentir, dans l'activité nerveuse, elle *n'est pas* celle de la représentation ; mais dans les deux cas, il faut attribuer à l'activité métabolique l'efficacité de la volonté qui traverse le rythme et les nerfs. Seul un préjugé matérialiste peut mettre en relation ce qui existe dans le nerf comme activité métabolique avec la représentation. La réflexion enracinée dans la réalité dit tout autre chose. Elle doit reconnaître *que le métabolisme existe dans le nerf, dans la mesure où le vouloir le pénètre. Il en va de même avec l'appareil corporel pour le rythme. Ce qu'il y a en lui d'activité métabolique a un rapport avec le vouloir présent dans cet organe. Il*



faut mettre en relation le vouloir avec l'activité métabolique, et le ressenti avec les événements rythmiques, *quel que soit l'organe dans lequel se manifeste le métabolisme ou le rythme*. Les processus corporels dans le

483 op. cit., 22 août 1919, GA 293, p. 28 s.

470

le système nerveux, qui donne le fondement à la représentation (pas au sentir, pas au vouloir), sont physiologiquement difficile à saisir".

Dans le nerf se produisent trois processus *s'interpénétrants* et interdépendants : Le métabolisme, le rythme respiratoire et "l'activité nerveuse". A propos de cette dernière, il est dit, encore une fois :

a) qu'elle ne peut pas être l'objet d'une observation physiologique des sens, qu'elle est trouvée par une *méthode d'exclusion*.

b) qu'elle est l'événement "matériel" de la paralysie, de la mise à mort de "l'essentialité purement spirituelle du contenu vivant de la représentation" : paralysie vers en bas des "imaginations".

La paralysie, l' "amortissement" des imaginations, donc l' "activité nerveuse" - elle est décrite dans le premier chapitre du livre :

"Cet amortissement se produit par chaque perception sensorielle. Ainsi, lorsque l'âme reçoit une impression sensorielle, il se produit un affaiblissement du *contenu* de représentation ; et l'âme vit consciemment l'imagination affaiblie comme l'intermédiaire d'une connaissance de la réalité extérieure. Toutes les représentations qui sont rapportées par l'âme à une réalité extérieure sont des expériences intérieures de l'esprit dont la vie est atténuée. Dans tout ce que l'on pense d'un monde sensoriel extérieur, on a affaire à des représentations tuées".

Dans le 3e appendice, la nature de l'abaissement, de la mise à mort, de "l'abstraction", est expliquée plus en détail : il existe en effet un pendant suprasensible vivant entre l'humain et l'objet contemplé par les sens. Le vivant qui existe dans l'humain grâce à ce lien est réduit à l'état de "concept" par l'organisation de son intellect. La représentation abstraite est le réel qui est mort pour être représenté dans la conscience ordinaire, dans lequel l'humain vit certes lors de la perception sensorielle, mais qui n'est pas conscient dans sa vie". Pourquoi la mise à mort ? "*Sans la paralysie de cette pleine vitalité, l'humain devrait se reconnaître comme membre à l'intérieur d'une unité dépassant ses limites humaines ; il serait l'organe d'un organisme plus grand*". Après le développement des organes de l'esprit, le pendant vivant avec l'esprit-réalité est rétabli, en tant que conscience contemplative - la "saine conscience ordinaire étant la condition nécessaire" à la capacité de la conscience de soi :

"Celui qui croit pouvoir développer une conscience contemplative sans la saine conscience ordinaire active se trompe grandement. Il faut même que la conscience ordinaire normale accompagne à chaque instant la conscience contemplative/visionnaire, car sinon cette dernière apporterait le désordre dans la conscience humaine de soi et donc dans le rapport de l'humain à la réalité".

Activité nerveuse" : tuer ou paralyser l'imagination

Nous devons d'abord frapper des trous dans le cerveau afin que nous puissions



penser.

Sans la paralysie, l'humain devrait se considérer comme un membre à l'intérieur d'une unité dépassant les limites de l'humain ; il serait l'organe d'un organisme plus grand.

"Le processus qui se déroule dans notre cerveau ou aussi, pourrait-on dire, dans l'ensemble du système nerveux, ce processus qui développe la matière jusqu'à un certain point, puis la décompose et forme à nouveau les produits de la dégradation, c'est-à-dire en quelque sorte les produits pauvres/appauvris, ce

471

processus se déroule dans notre système nerveux. Et ce processus de dégradation, et non de construction, ce processus de désintégration et non d'assimilation, ce processus de dégradation, est à la base de nos idées. Ce qui est à la base de nos idées, c'est qu'à chaque instant de notre vie, nous subissons une sorte de mort atomistique par rapport à notre système nerveux, mort qui est toujours seulement annulée par les processus de construction. On aimerait dire qu'au moment de la mort, tout ce qui est réparti sur l'ensemble de la vie terrestre de l'humain se rassemble dans le processus continu de dégradation du système nerveux. ... La base de la représentation est un processus de dégradation. *La matière doit d'abord être détruite et les processus de destruction doivent être formés de manière plastique*, afin qu'ils puissent servir de base au fonctionnement du spirituel en nous, aux pensées. Nous devons d'abord détruire notre base matérielle, nous devons en quelque sorte frapper des trous dans le cerveau pour pouvoir penser. Ce n'est donc pas sur les forces de croissance organiques que repose la capacité de penser, mais pour que l'esprit puisse s'installer dans notre organisation, il est nécessaire que cette organisation soit d'abord soumise à un processus de dégradation, à un processus de destruction, à un processus de mise à mort partielle". ⁽⁴⁸⁴⁾

Activité nerveuse : "Sans ce concept, qu'il faut introduire dans la physiologie, il n'y aura dans celle-ci aucune possibilité de dire ce qu'est l'activité nerveuse. La physiologie a formé des méthodes qui, à l'heure actuelle, occultent cette notion plutôt qu'elles ne la révèlent. Et la psychologie s'est aussi barrée la route dans ce domaine". De quoi s'agit-il ? De l'attribution correcte de la représentation, du sentiment et de la volonté (qui s'imbriquent les uns dans les autres) aux processus corporels. Il ne s'agit pas d'un "problème corps-âme", mais d'un problème de corps, d'un problème d'âme et d'un problème d'esprit : la vie du corps signifie : *événements nerveux, événements rythmiques, processus métaboliques*. - La vie de l'âme signifie : représentation ("activité nerveuse"), sentiment, volonté. L'esprit est la "vie" par excellence : en tant qu'imagination, inspiration, intuition. (NB. L'esprit est décrit dans la "Philosophie de la liberté", en tant que "pensée". Penser n'est pas un processus abstrait, ni - selon Hegel - la dernière catégorie, penser est la "révélation d'une individualité" !").

Le corps dans son ensemble/comme tout, et pas seulement l'activité nerveuse qu'il renferme, est le fondement physique de la vie psychique. ... Aussitôt surgit la question : comment s'ordonnent dans l'organisme, d'un côté, la perception sensorielle proprement dite, dans laquelle l'activité nerveuse ne fait que s'écouler, et, de l'autre côté, la faculté de mouvement, dans laquelle débouche le vouloir ?" La perception et le vou-



loir sont la mort et la résurrection du Je "omniprésent", la disparition et le renouveau de la "matière", l'action du *corps humain Dieu* transcendant, qui élève ses créatures, ses humains-esprits, dans son auto-perception, son auto-mouvement. Celui-ci est à la fois corps et environnement (Umleib=corps environnant). Car le Je est "dehors, avec les choses" : "L'observation impartiale montre que la perception sensorielle et le vouloir ne font pas partie de l'organisme au même titre que l'activité nerveuse, les événements rythmiques et les processus métaboliques. Ce qui se passe dans les sens est quelque chose qui n'appartient pas directement à l'organisme. Dans les sens, le monde extérieur s'étend, comme en des golfes, dans l'essence de l'organisme. En embrassant les événements qui se déroulent dans les sens, l'âme ne participe pas à un événement organique interne, mais à la continuation de l'événement externe dans l'organisme... - Et dans un processus de mouvement, on n'a pas affaire à quelque chose dont l'essence est à l'intérieur de l'organisme, mais

484 Londres, 3 septembre 1923, *Anthroposophische Menschenkenntnis und Medizin (Connaissance anthroposophique de l'humain et médecine)*, GA 319, p. 63 s.

472

avec une efficacité de l'organisme dans les rapports d'équilibre et de force dans lesquels l'organisme est placé par rapport au monde extérieur. A l'intérieur de l'organisme, on ne peut attribuer au vouloir qu'un processus métabolique ; mais l'événement déclenché par ce processus est en même temps une essence à l'intérieur des rapports d'équilibre et de force du monde extérieur ; et l'âme, en s'activant par le vouloir, dépasse le domaine de l'organisme et vit avec son action les événements du monde extérieur. La division des nerfs en nerfs sensitifs et en nerfs moteurs a causé une grande confusion pour *la considération de toutes ces choses...*"

Qui est cette "âme" qui est le "Je" dans les choses perçues "à l'extérieur/dehors", qui vit avec son action les événements du monde extérieur ? Qui est celui qui "s'active en voulant" ? Qui est celui qui, dans l'événement "matériel" de la paralysie de l'imagination, rend possible la représentation morte ? qui fait rêver l'inspiration dans le rythme de la respiration, qui fait dormir l'intuition dans le métabolisme en tant que "karma" et "dernière incarnation" ? Steiner :

"En raison de la mort de l'univers, nous sommes en fait des humains conscients d'eux-mêmes, qui peuvent en venir à des pensées sur l'univers. Mais en se pensant en nous, l'univers est déjà un cadavre. La pensée sur l'univers est le cadavre de l'univers. Ce n'est qu'en tant que cadavre que nous prenons conscience de l'univers et que nous devenons des humains. Un monde passé s'éteint donc en nous jusqu'à la substance, jusqu'à la force. Et ce n'est que parce qu'un nouveau se lève aussitôt que nous ne remarquons pas que la substance disparaît et renaît". ⁽⁴⁸⁵⁾

Ballmer : *"La physique se contente - sans dignité - d'avoir comme principe de l'événement une hypothèse, un réel matériel mobile ou une plaisanterie de ce genre. La physique apprendra que le seul événement est le cadavre en décomposition du Créateur - sur le chemin de la résurrection des corps ; pour le 'mouvement', elle devra bien trouver le mobile, le Créateur donné/offert".*

La croyance dans les nerfs "moteurs" est maintenant rachetée par la connaissance de la volonté à puissance de monde. Mais l'humain ne connaît cette volonté que par l'observation de lui-même, la volonté à puissance de monde, en tant que son destin,



est d'abord inconnaissable, un néant dans le royaume des sens :

"Dans l'âge actuel du monde, la volonté n'entre dans la conscience ordinaire que par la pensée. Mais cette conscience ordinaire ne peut se rattacher qu'à ce qui est perceptible par les sens. Elle ne saisit aussi dans sa propre volonté que ce qui entre de celle-ci dans le monde de la perception sensible. Dans cette conscience, l'humain ne connaît ses impulsions de volonté que par l'observation représentative de lui-même, comme il ne connaît le monde extérieur que par l'observation. - Le karma qui agit dans la volonté est une qualité qui lui est attachée par des vies terrestres antérieures. Celui-ci ne peut donc pas être saisi par les représentations de l'existence sensorielle ordinaire, qui ne sont orientées que vers la vie terrestre actuelle. - Parce que ces représentations ne peuvent pas saisir le karma, elles renvoient dans l'obscurité mystique de la constitution du corps ce qui leur paraît incompréhensible dans les impulsions de la volonté humaine, alors que c'est l'effet de vies terrestres antérieures". ⁽⁴⁸⁶⁾

Qu'est-ce qui n'appartient pas à cette "obscurité mystique", gouverneur du karma et de la volonté ? Le champ de manœuvre s'étend des "informations génétiques" de la masse héréditaire jusqu'au "système de guidage de l'information" en réseau du cerveau. L'origine de tout ce qui est "incompréhensible" est expliquée par les "gènes". (Il est du reste remarquable qu'aussi pour la première réaction de Kienle envers l'auteur de lettres

(485) 18 décembre 1920, Dornach, GA 202

(486) Principes directeurs anthroposophiques 91 / 93, GA 26, p. 73

473

Ballmer, dû être recourut à l'obscurité mystique de la constitution du corps : "...soit vous êtes au plus haut point mal élevé et indiscipliné, de sorte que vous ne pouvez même pas penser correctement, soit les raisons de vos convictions ne reposent pas sur des intuitions logiques, mais sur des fonctions organiques perturbées").

La découverte de l'humain véritable - le moteur/bougeur mût

L'humain se tient devant soi en tant qu'être spirituel-âmique après dépouillement du monde terrestre et du monde des étoiles

La "connaissance du monde" et le "se-connaître"

a) par l'organisation des sens, l'humain est le monde extérieur : l'humain étend son essence spirituelle et psychique dans ce que le monde vit en lui à travers ses sens.

Certaines "phrases directrices" de Rudolf Steiner sont indispensables pour ces réflexions sur le système nerveux et la volonté. Parmi ces phrases, on trouve le passage ⁽⁴⁸⁷⁾ suivant qui, en février 1925, peu avant sa mort, résume tout ce que l'on sait sur les sens humains :

"A l'exception du fait que l'humain remplit son organisation sensorielle avec son être spirituel, cette organisation est le monde extérieur, comme l'est le monde végétal qui s'étend autour de lui. En



fin de compte, l'œil appartient au monde, et non à l'humain, tout comme la rose que l'humain perçoit ne lui appartient pas, mais appartient au monde. À l'époque que l'humain vient de traverser dans l'évolution cosmique, il y eut des cognitivistes qui dirent que la couleur, le son, les impressions de chaleur n'appartenaient pas au monde, mais à l'humain. La "couleur rouge", disent-ils, n'est pas quelque chose d'extérieur au monde humain, mais seulement l'effet de quelque chose d'inconnu sur l'humain. - Mais la vérité est à l'opposé de cette vision des choses. Ce n'est pas la couleur qui appartient à l'être humain par l'œil, mais l'œil qui appartient au monde par la couleur. Pendant sa vie terrestre, l'humain ne laisse pas l'environnement terrestre s'écouler en lui, mais il grandit dans ce monde extérieur entre la naissance et la mort.

Il est significatif qu'à la fin de l'âge des ténèbres, pendant lequel l'humain fixe le monde sans même pressentir la lumière de l'Esprit, la vision véritable du rapport de l'humain avec son environnement se retourne justement en l'image opposée du vrai..."

[Transposée au "sens du mouvement propre", la phrase en italique signifie : "Ce n'est pas le mouvement qui appartient à l'être humain avec les membres, mais les membres qui appartiennent au monde avec le mouvement"] -

"L'organisation sensorielle humaine n'appartient pas à l'être humain, mais est construite dans celui-ci par l'environnement pendant la vie terrestre. L'œil percevant est spatial dans l'humain, il est essentiel dans le monde. Et l'humain étend son être spirituel dans ce que le monde vit en lui à travers ses sens. Pendant sa vie terrestre, l'humain n'absorbe pas l'environnement physique, mais il grandit avec son être spirituel dans cet environnement".

(487) *Principes directeurs anthroposophiques*, mars 1925, GA 26, p. 232 Principes directeurs 171-173, également les citations suivantes

474

Toutes les indications de Steiner sur les douze sens aboutissent à cette constatation : par les sens, le monde s'expérimente en l'humain - encore une fois :

Par les sens, le monde s'expérimente/se vit dans l'humain.

Cela signifie : les "sujets" naissent du processus permanent : "le monde s'expérimente/se vit".

Tout vécu par les sens est vécu par le monde. Toute pensée liée à l'expérience sensorielle est aussi une expérience du monde.

Les explications sur l'organisation des sens sont transposées dans les principes directeurs qui suivent à l'organisation de la pensée libre de sensorialité :

b) par l'organisation de la pensée, l'humain est le monde des étoiles

"Il en va de même avec l'organisation de la pensée. Grâce à elle, l'humain grandit dans l'existence stellaire. *Il se reconnaît soi comme monde stellaire.* C'est dans les pensées du monde que l'humain tisse et vit, lorsque, dans la connaissance expérientielle, il s'est dépouillé/enlevé de l'organisation des sens".

c) en se débarrassant du monde extérieur et du monde des étoiles, l'humain se



découvre lui-même : se connaître

"Après s'être enlevé des deux, du monde terrestre et du monde des étoiles, l'humain se trouve *devant soi* en tant qu'être spirituel-âmique.- Là, il n'est alors plus un monde, là il est un humain au vrai sens du terme. - Et devenir conscient de ce qu'il vit là, c'est **se connaître**, comme devenir conscient dans l'organisation des sens et de la pensée, signifie **connaître le monde**".

Le voici donc, l'absolu, le nouveau, qui veut se découvrir dans tout événement : le moteur en mouvement - l' "égoïste" et le "libre" de Stirner, libéré de l'existence bourgeoise, libéré de l'existence terrestre, libéré de l'existence stellaire. Si la pensée représentative ne faisait pas elle-même partie de l'événement, elle devrait encore désespérer en tant que monde des étoiles. L'humain, ce "libre" *potentiel*, ne prend conscience de sa volonté créatrice de monde qu' "après s'être enlevé du monde terrestre et s'être connu lui-même *comme* monde des étoiles". (Notez bien : la connaissance de soi n'a pas lieu "dans" le monde des étoiles, mais "*en tant que*" monde des étoiles !) Lorsque l'individu concret "n'est plus le monde" (plus le monde des sens terrestres, plus le monde des étoiles), il est *alors* seulement "humain au vrai sens du terme".

Le mystère révélé du mouvement provient de cet "être spirituel-âmique", l'HUMAIN.

Encore une fois : "prendre conscience de ce qu'il vit là, signifie *se connaître*."

Se connaître (ou véritable "connaissance de soi"), il n'y a au sens profond qu'après la "connaissance du monde", qui a lieu en tant qu'organisation des sens et de la pensée. Dans ces principes directeurs (171-173), se trouvent cachés, rassemblés en quelques lignes, le contenu essentiel de tous les savoirs des mystères. Ces affirmations

475

reposent tellement loin de toutes les pensées subjectives / psychologiques habituelles de l'époque - même les plus profondes - qu'elles ne peuvent tout d'abord pas être prises en considération ou enregistrées. Les pensées de Karl Ballmer, pratiquement inconnues jusqu'à présent, offrent une aide, comme elles se trouvent par exemple dans les notes adressées à V. v. Weizsäcker : "... là où on dit 'je', c'est là que Dieu dit directement 'je', seul Dieu peut dire 'je'. C'est la grande chance et la grande opportunité de ce qu'on appelle les humains..." - "Il est pénible d'imposer aux philosophes et aux physiciens d'aujourd'hui l'idée que la 'matière' et la 'force' sont des manifestations spirituelles du Dieu CORPS HUMAIN, que les événements physiques du monde sont Un humain. Il n'y a pas d'autre force dans l'univers que la FORME du corps humain de Dieu..." (cf. ci-dessous chap. *Karl Ballmer en conversation avec Viktor v. Weizsäcker*).

476

Karen Svassian - Car une chose est une idée dépourvue de destin , une autre



cependant une idée comme destin

Activité signifie ici attendre sur le hasard

"Pas Je, mais Rudolf Steiner en moi"

En tant que lecteur de Ballmer, on n'aura en tout cas jamais de chance tant que l'on cédera à l'instinct logique de vouloir comprendre tout ce qu'on lit. - et d'ailleurs aussitôt- ce que l'on lit (toutefoiv comprendre à sa façon et manière, ce qui signifie : par les réflexes conditionnels d'un esprit formé à l'université et/ou au journalisme). "⁽⁴⁸⁸⁾

L'apologie de la "correspondance" presque disparue serait incomplète si elle ne se heurtait pas au nom de *Karen Svassian*, garant du caractère *ahistorique* de l' "expérience". - Dans la dernière lettre, le lecteur tombe sur la date du 5 mars 1953 (soit 30 ans avant la mort de Kienle). Un fait ahistorique / historique, un début de mouvement : "le hasard et l'amour de l'auteur pour l'histoire mondiale ont fait en sorte" que l'idée d'INTUITION définie spirituellement-scientifiquement "*se produise*" à partir de "l'éternité" Le 5 mars 1953 est le jour de la mort de Joseph Staline. Une synchronicité remarquable. ⁽⁴⁸⁹⁾

Karen Swassjan sait résister aux "prétentions de Ballmer", la stagnation est remplacée par le langage, l'attention, la gratitude et l'étonnement, la joie de la "creatio ex nihilo" de Ballmer, le "beau" qui "surgit de nulle part en lui-même". - Les commentaires et les écrits de Swassjan laissent transparaître un mouvement, déclenché par l'apparition soudaine de "Ballmer" dans le royaume de l' "anthroposophie secondaire". C'est le courage qui s'exprime, même dans la résignation d'un Kienle désespéré. A propos d'un projet de lettre non envoyé dans la correspondance de Ballmer avec un théologien, on peut lire : "Maintenant, après plus de cinquante ans, alors que ce projet est enfin envoyé sous *forme de livre*, il est considéré par *chaque* lecteur comme son destinataire. Il serait extrêmement productif de thématiser à nouveau, à partir de cette ébauche, le topos du *seuil*, déficient en termes de destin et parlé à mort en anthroposophie secondaire". ⁽⁴⁹⁰⁾ La phrase se trouve dans la postface de Swassjan au recueil de textes "Umrisse einer Christologie der Geisteswissenschaft (Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit)" (Verlag am Goetheanum, 1999), la émerge aussi la lettre à Kienle du 28 février 1953 : "Car la cause n'agit que si les humains veulent l'effet. En se disant 'je', l'élève de la science de l'esprit ne peut pas signifier une propriété privée ; son 'je', qui lui est procuré, est en principe une affaire socio-sociale". ⁽⁴⁹¹⁾

(488) K. Swassjan, *Die KarlBallmerProbe (La preuve Karl Ballmer)*, 2e éd. 2013, p. 127

(489) Sur le caractère et le parcours de Staline, voir le livre récemment paru de Jörg Baberowski *Der rote Terror - Die Geschichte des Stalinismus (La terreur rouge - L'histoire du stalinisme - Edition Kramer Koblenz)* : "Lorsque Staline est mort le 5 mars 1953, l'état d'urgence que lui et ses acolytes avaient imposé à l'Union soviétique pendant près de trente ans a aussi pris fin. L'année 1953 marquait la fin de la tyrannie, de la guerre que les bolcheviks avaient menée contre leur propre population depuis les années 20. Le stalinisme et la terreur sont synonymes. Le cœur de la tyrannie stalinienne consistait en l'exercice incessant d'une violence excessive. ..." (p. 7)

(490) K. Ballmer, *Umrisse einer Christologie der Geisteswissenschaft (Esquisses d'une christologie de la science de l'esprit)*, p. 225



Les lettres de Ballmer deviennent, entre les mains de Swassjan, un guide pour sortir du vide de la "personnalité" bourgeoise. On ne pourrait pas entendre plus clairement tomber l'épée de justice sur "l'âme philosophante du groupe" que dans les analyses de Svassjan. Dans la postface mentionnée, Svassian revient sur les antécédents de l'"expérience", l'excommunication de Ballmer (par le "philosophe de cour" de Dornach, le Dr Leiste) suite à la critique de Steffen dans l'"orientation karmique de la théorie de la connaissance" ⁽⁴⁹²⁾, et nomme ensuite, au contact du théologien susmentionné, le *sine qua non* pour comprendre la "réalité lumineuse" des "choses" épistolaires de Ballmer : la *mort*. Ballmer, avertisseur et guide - et pourtant : l'antianthroposophe certifié. Il n'échappe pas à Swassjan que Ballmer soumet l'essai "Zukunft des deutschen Idealismus (Avenir de l'idéalisme allemand)" à la publication sous un pseudonyme : "Un problème social se dessine ici, au cœur de la question suivante : si un anthroposophe comme Ballmer est privé de toute possibilité de représenter *socialment* l'anthroposophie au sein du mouvement, doit-il vraiment se résigner et se replier complètement sur lui-même ? ... Le souhait de Ballmer, après que les moineaux aient déjà sifflé sur tous les toits que l'anthroposophie se trouve chez les anthroposophes avec à peu près autant de succès que la chrétienté chez les chrétiens, ne peut être que de la chercher chez les non-anthroposophes. Mais chercher ne signifie pas trouver, mais vouloir. On cherche l'anthroposophie à partir de la force de l'anthroposophie, mais celle-ci doit d'abord être *voulue* pour pouvoir agir à partir de son être voulu. ... On rencontre l'anthroposophie et on prend sa décision. L'*activité* signifie ici attendre le hasard, jusqu'à ce qu'un hasard permette de placer des humains devant l'anthroposophie et d'attiser leur destin sous la forme d'un *besoin de connaissance*, afin que l'anthroposophie, si elle est voulue, soit voulue en tant que *besoin du cœur et des sentiments*. Ballmer agit de manière éminemment sociale, non pas en dépit de sa solitude, mais à partir de ses pleins pouvoirs, notamment à la manière du *christianisme originel*, où l'on disait en son temps 'pêcheurs d'humains' ('Venez ici, je vous ferai pêcheurs d'humains'). La particularité de son métier est de pêcher des humains pour la conscience christique à venir du monde, sans se servir le moins du monde de toutes sortes d'appâts, de cannes à pêche ou de filets ; sa pêche consiste en effet - consciemment et de manière soulignée - en un refroidissement et une dissuasion purs, il ne pêche pas en eau trouble mais en lumière, ce qui signifie : l'anthroposophie en tant que communauté d'idées est en même temps une communauté de destin ; l'idée en tant que destin n'agit pas, elle agit. Les *belles pensées* de Ballmer n'ont d'effet refroidissant et dissuasif que dans le reflet de notre ignorance arrogante. Là où l'on compte, même dans l'idéal, sur la sieste, la tolérance et les droits de l'humain, on ne reçoit que choc et effroi. Car une autre est une idée sans destin, une autre encore une idée comme destin. Dans ce dernier cas, elle a toutes les chances de devenir un idéal, dans le premier, elle ne sera qu'une idole. Le souci de Ballmer est que ses correspondants ne reçoivent pas leur futur karma anthroposophique comme un paquet cadeau, mais à la suite d'une profonde collision intérieure et sans soulagement de la douleur. Le bon pasteur Neuenschwander ne faisait sans doute pas exception parmi les autres candidats à l'anthroposophie en devenir avec lesquels l'érudit privé de Lamone correspondait. Il n'est donc pas étonnant que lui aussi, n'ayant pas inter-



rompu immédiatement le contact avec ce monsieur impossible, se soit senti obligé de réagir avec réserve ou méfiance à des choses dont la réalité lumineuse ne deviendrait pour lui un *eureka* qu'après sa mort. ..." ⁽⁴⁹³⁾

Le diagnostic de Swassjan pourrait aussi être appelé une *réhabilitation de Ballmer*, dans la mesure où quelqu'un qui, comme Ballmer, tiendrait à une "réhabilitation". Qui ou quoi est la référence pour

(492) A. E. Biedermann aujourd'hui ! Reproduit dans "Umriss einer Christologie der Geisteswissenschaft".

(493) Ibid. p. 224 s ; voir aussi *Die KarlBallmerProbe (La preuve/l'épreuve Karl Ballmer)* p. 124 s.

478

une "réhabilitation" ?, un "espace scientifique anthroposophique", l'"âme du groupe des savants" ? Ou : les pensées de la "science de l'esprit" ? - Les "pensées de Ballmer" : ce génitif n'exige pas de fixation historique, ni d'autopsie critique et philologique. Les "pensées de Ballmer" vivent de la force de l'*Amor intellectualis*, elles ne peuvent pas faire autrement que de "réapparaître", elles se réhabilitent dans l'acte de devenir pensées, elles "s'évoquent elles-mêmes". Elles ne sont pas vraies du fait qu'elles "appartiennent" à un nom en tant que génitif. Elles sont un phénomène originel : un savoir se voulant, qui peut s'évoquer "à tout moment" : elles sont un *événement* ⁽⁴⁹⁴⁾ : des parties du "je pense". La "réhabilitation" de Ballmer est une action du destin qui se produit. Dans le langage de Swassjan : "l'idée en tant que destin n'agit pas, elle agit". Le "métier" de Ballmer est : la rencontre à la lumière de la "science de l'esprit", le métier a la pertinence spirituelle et sociale des coïncidences ou des synchronicités. "Amor intellectualis" signifie dans la diction de Ballmer : les humains se produisent par l'amour de leurs morts. Il est "dilettante" de faire fi de la dimension existentielle de la doctrine de la volonté de Steiner, qui sait dans le vouloir endormi des habitants de la Terre l'action des morts. L'indifférence générale à l'égard de l'anthroposophie ne commence pas dans l'opposition extérieure, mais dans l'indifférence aux doutes de soi d'un Gerhard Kienle qui thématise l'opposition à Steiner.

La question de la réhabilitation ne s'adresse donc pas aux "pensées de Ballmer", mais à "l'âme philosophante anthroposophique du groupe" - en amont du désespoir honorable du médecin Kienle. Dans l'"expérience", c'est la question de la *curabilité* qui est posée : l'âme académique de groupe peut-elle être réhabilitée ? Et si oui, par quelle instance ? Swassjan trouve que les "choses" de Ballmer visent l'eureka comme processus post-mortem. L'*anthroposophe in spe/en devenir* (?) a besoin d'être refroidi et dissuadé dans la mesure où son "ignorance arrogante" appelle un coup préventif de la pensée *en forme de monde* - coup qui lui parvient de l'extérieur, puisqu'il ne peut pas vivre la conformité au monde de sa propre existence, de sa pensée, de son sens, comme une intuition. Le fait que l'inquiétant Karl Brändli alias Karl Ballmer, cet "interpellateur", soit mort depuis le 7 septembre 1958, c'est-à-dire dans le royaume des "réalités inondées de lumière", signifie superficiellement : plus de courrier de Lamone, l'auteur de la lettre a été rappelé, - soulageant pour la "communauté des savants" qui continue à agir et qui aimerait se *soustraire* à la dimension fatidique des "messages d'horreur". Maintenant que la boîte de Pandore a été ouverte *expressis verbis* par Svassian, il n'est plus aussi facile d'ignorer Ballmer. Avec le flair de Swassjan pour la recherche de sites idéologiques, l'authenticité des étiquettes des objets



anthroposophiques hérités doit être vérifiée. La "vie de l'esprit libre" n'est pas une instance extérieure, c'est plutôt un jaillissement permanent à partir de rien.

L'aide à la navigation de Swassjan est la suivante : "Ballmer représente le cas incroyable, bien qu'unique, de la manière dont on peut être créatif en anthroposophie. Créature de Rudolf Steiner, il s'est développé jusqu'à devenir un créateur. L'anthroposophie de Ballmer n'est pas le reflet de celle de Rudolf Steiner, mais un étonnant produit de sa propre imagination, la proclamation de son individualité unique. Le scandale de Stirner se poursuit chez Ballmer et en une

494 L'événement est la "continuation" intérieurement cohérente de l'idéalisme allemand dans Steiner : l'unique ou le libre de Stirner, l' "humain intemporel" concret nommé Rudolf Steiner, crée une société qui a son germe dans la volonté reconnaissante des autres, des "DereinstauchFreien"/des "échanges libres". Que la communauté de connaissance anthroposophique existe ou non n'est pas une question ontologique ou historique - une telle communauté vit là où elle est voulue. Elle vit du sacrifice de la "personnalité devenue", face à la nouveauté totale.

479

métamorphose inouïe ". ⁽⁴⁹⁵⁾ - La *métamorphose inouïe* concerne surtout le fait que le scandale Stirner s'est ici débarrassé de l'erreur de l'humain individuel naturel. La danse autour du Je amoureux de lui-même cède la place au regard sur le provisoire à puissance de monde "humain individuel", l' "erreur" nécessaire de Dieu sur le chemin vers lui-même, l'Atma, le social différencié comme nouvelle totalité : le "vrai, le beau et le bon". Ballmer se regarde comme "l'autre" qui l'appelle en permanence à la vie. Il se sait "partie" du "je pense", se voit suspendu dans la création du premier *libre* (en prise sur le monde). ⁽⁴⁹⁶⁾ Ce processus repose sur un vouloir "sachant", qui se sait lui-même comme absolu, comme origine, qui ne demande aucune justification, si ce n'est l'amour du don de soi. L' "étonnant produit de l'imagination de lui-même" a sa raison d'être dans la volonté de penser qui est née du don de soi, en ce sens que tous les éléments et motifs arbitraires de soi sont neutralisés au profit de la substance-Je de la conscience de la mort qui se présente comme science de l'esprit. Cette "succession", qui se fait par amour de la pensée individualisée par le monde, ne peut à cause de cela pas mourir parce qu'elle sait et veut la mort comme son essence. Ce n'est que sur cet arrière-plan que l'on peut comprendre la colère divine de "Ballmer" contre le manque de sérieux dans les rapports avec "Rudolf Steiner" ; autrement, cette proclamation reste "un refroidissement et un repoussoir dans le reflet de notre arrogante ignorance". La *métamorphose inouïe de Stirner* en altruisme fort du Je de "Ballmer" (le génitif est un paradoxe) est un phénomène originel de la "société anthroposophique", construite sur l'abandon du personnel au profit de l' "âme humaine" cosmopolite. L'aiguille de la boussole de Karen Swassjan est moins dirigée vers un épisode historique au sein de l' "histoire" anthroposophique que vers un processus de nature en prise sur le monde qu'il faut rechercher ici et maintenant en le voulant par la compréhension et la libre décision en pensant et en agissant : à la fois personnel et supra-personnel. Il exprime le début d'une nouvelle époque lorsqu'il dit : "Le scandale Stirner se poursuit chez Ballmer et se transforme en une métamorphose inouïe. L'auteur de 'L'unique et sa propriété' dit

(495) *L'épreuve Karl Ballmer*, voir éd. p. 86 - Swassjan se concentre sur ce "granit" sur lequel la vision théiste "chrétienne" dominante de Steiner et du "monde spirituel" se casse les dents. C'est à partir de là que le brouillard se dissipe devant les portes d'une "anthroposophie du futur", quelle que soit la forme qu'elle



prendra. - L'affirmation centrale de Steiner, qui tire un trait sur tout théisme, toute "philosophie" abstraite et toute théorie scientifique, est la suivante, en référence à Stirner : "C'est seulement Max Stirner qui, dans son livre "L'unique et sa propriété" paru en 1844, a exigé du Je de manière radicale qu'il reconnaisse enfin qu'il a découpé de son propre corps tous les êtres qu'il a placés au-dessus de lui au cours du temps et qu'il les a placés dans le monde extérieur comme des idoles. Tout dieu, toute raison générale du monde [et tout "monde spirituel"] est à l'image du Je et n'a pas d'autres caractéristiques que le Je humain. Et la notion de Je général/universel est elle aussi ébauchée à partir du Je tout à fait individuel de chaque individu. - Stirner invite l'humain à rejeter de lui tout ce qui est général et à s'avouer qu'il est un individu. ... On ne doit pas vouloir définir le Je individuel au sens de Stirner par une pensée, une idée. Car les idées sont quelque chose de général ; et par une telle définition, l'individu serait immédiatement subordonné - du moins logiquement - à un général. ... Le chemin par lequel Stirner est parvenu à sa conception de l'individu peut être qualifié de critique universelle de toutes les puissances générales qui oppriment le Je. ... En détruisant tous ces pouvoirs, Stirner érige sur les ruines la souveraineté de l'individu". (ibid. p. 82)

(496) A propos de la création, il est dit : "Le beau qui surgit du dehors comme un accident n'est pas une chose répétée ou rappelée. Il appartient nécessairement à l'apparition du beau qu'il soit là spontanément, dans un pur présent, comme surgissant du néant en tant que nouveauté absolue. Le beau est un type d'existence extrêmement particulier et unique. Le beau a une qualité quasi divine indiscutable : il est impoli". *Physique allemande - par un Suisse*, Ed. LGC 1995, p. 173.

480

s'affranchir ici de manière surprenante de son Je et se laisse penser avec gratitude - pour éviter l'autodestruction conséquente - par l'Autre Je, le premier Je, qui n'est pas à nommer *le* (ndt *das*=neutre) Je, mais *le* (ndt *der*=masculin) Je. La devise/le motif de Ballmer : 'Non pas moi, mais R. ST. en moi', qui aujourd'hui encore serait jugée digne d'un anathème unanime tant du côté de l'Eglise que de l'anthroposophie, sera bientôt reconnue comme une parole des plus chrétiennes de la part de ceux qui se sauront suffisamment créatifs pour pouvoir reconnaître un livre comme la 'Philosophie de la liberté' comme création et rédemption de la conscience du Christ, et un livre comme la 'Théosophie' comme action présente du Christ". ⁽⁴⁹⁷⁾

Ainsi comme si le destin nous renvoyait d'abord à tout autre chose

La rencontre "Kienle-Ballmer" aussi doit évidemment être vue elle aussi sous l'angle de la *métamorphose Stirner*, mais seulement dans la mesure où son égoïste a pris congé de manière suffisamment radicale de la conception bourgeoise de l'histoire. ⁽⁴⁹⁸⁾ L'expérience de Ballmer demande après la "curabilité de l'âme philosophante du groupe". Le message dans la bouteille de la volonté de penser "autopoïétique" et cosmique, cet écho de la théorie de la volonté de Steiner dans "Ballmer", était en quelque sorte resté accroché chez "Kienle", au plus tard en mars 1982 - le contenu des lettres de mars 1953 émerge, à nouveau comme une métamorphose individuelle - des paroles fondamentalement honnêtes de Kienle : "Je me vis dans la situation de celui qui lutte sans succès. J'ai moi-même essayé de développer des médicaments et j'ai fait certaines choses. Mais je dois dire que je n'ai pas réussi à franchir cette barrière. J'aimerais bien que nous ayons un succès thérapeutique. Mais non ! Je suis assis devant un gouffre et aucun pont ne se présente pour le franchir. Comme si le destin nous renvoyait d'abord à tout autre chose". Le costume de Kienle prend une nouvelle nuance : il appartient quand même aussi à cela que, lorsque nous travaillons ensemble, la manière dont on se déplace en fait sur le plan astral en fait partie. Quand l'un veut dire quelque chose, l'autre l'exprime. Et ce côté social : quelque chose ne me vient à l'esprit que si un autre est là, où son génie, son individualité, du fait qu'elle est là, me regarde dans les yeux, quelque chose me vient à l'esprit. Et si nous



ne nous aidons pas mutuellement dans la lutte, ceux qui devraient trouver quelque chose, qui devraient trouver quelque chose de par leur profession, ne trouveront rien. ... Ce que je souhaiterais, c'est *que nous créions une situation psychique humaine pour cette lutte spirituelle et cette prise de conscience intérieure de l'inspiration qui veut venir du cosmos*".⁽⁴⁹⁹⁾ Kienle, le neurologue et l'humain de volonté, explique ici que l'égoïste de Stirner doit être un motoriste qui "veut entrer du cosmos" - en tant que sozium qui dépend de la pensée et de l'action de ses créatures comme d'un phare à l'intention de sa navigation cosmique. La volonté agit "magiquement" (karmiquement) selon les représentations de mouvement de ses créatures humaines. Les "Je" ignorants et arrogants ont

(497) *Die KarlBallmerProbe (La preuve Karl Ballmer)*, Ed. LGC, 2e éd. 2013, p. 86 f

(498) Stirner doit apprendre chez Steiner / Ballmer, il doit comprendre que la pensée de l'espace-temps est une fiction, car le païen "Stirner ne tire finalement son concept de l'histoire que de Hegel, il ne sait pas ce qu'est l'histoire ; et alors sa représentation de l'égoïste est tout de même trop préoccupante. Même s'il n'est pas mauvais d'être l'humain originel, le fait de supporter la douleur et de subir l'injustice découle en tout cas de l'intention égoïste de l'humain originel, de sorte que l'égoïste de Stirner nous apparaît comme une idole bourgeoise tardive". (*Physique allemande...* p. 154 s)

(499) Note 587 dans P. Selg : *Anfänge anthroposophischer Heilkunst (Les début de l'art de guérir anthroposophique)*, Dornach, Verlag am Goetheanum 2000.

481

besoin d'aller chercher la réalité des impulsions de la volonté non pas dans leur présent, mais dans des incarnations passées. Tout ce qui se passe, même l'expérience des "propres" mouvements des membres, est une action (a priori) sociale, karmique, pédagogique, qui accepte les représentations des âmes à éduquer comme des activités "pécheresses", pour finalement se découvrir, à travers toutes les erreurs subjectivistes, comme un égoïste aimant à puissance de monde, comme un "Je" ou une "enté-léchie".

Kienle s'est rendu compte que la réconciliation entre l'université et la phénoménologie anthroposophique souhaitée (dans le domaine médical ou autre) n'avait pour l'instant aucune chance d'aboutir. La résignation latente face à l'inutilité d'un "rapprochement" tolérant était la seule réponse possible à une situation qui ne pouvait rien faire avec l'auto-découverte de l'humain en tant qu'original divin. La seule réponse à une paresse de pensée qui hypostasait des causalités biochimiques dans "l'obscurité mystique du corps", où le karma ou la "volonté" agit dans chaque fibre et mouvement, dans chaque extérieur et intérieur. La volonté - en tant que pensée et parole cosmiques de l'Un et de ses émanations, les "hiérarchies" - suit incognito le chemin mystérieux du destin et des hasards, jusqu'à ce qu'elle se décide à "émigrer" hors de l'isolement terrestre : jusqu'à chaque transformation de soi ou reprise de soi dans la "mort".

Le processus métabolique est partout l'expression de l'essence suprême de l'humain.

Un processus de sorte chaleur qui pousse l'aérien, dans l'intérieur

La neurologie et la neuropsychologie matérialistes ne peuvent être abordées qu'à



l'aide d'une phénoménologie absolument non contaminée, qui va à la rencontre du "goethéanisme" de Steiner par des voies empiriques, dont fait partie en premier lieu la négation du *libre arbitre/volonté* bourgeois, de la subjectivité causante/causale. Steiner, le "LIBRE", sait que le "libre arbitre"/la "libre volonté" est une illusion de la vision dichotomique du monde du "corps" et de l'"âme", même dans sa négation par le dogme cérébral de l' "interconnexion" d'un Gerhard Roth. A l'illusion possessive de la "libre volonté" s'oppose l'action englobante de la volonté effectivement libre comme avenir le plus lointain. La future libre volonté est immédiatement présente en tant qu' "autopoïèse" physique, en tant que renouvellement permanent de la matière, car "*le processus métabolique le plus faible et le processus métabolique le plus fort est partout l'expression de ce qui est précisément l'essence la plus élevée de l'humain*". La "libre volonté", en tant qu'avenir le plus lointain, est une puissance, si l'attribut "libre" signifie le réveil complet du sommeil profond. Ce but de l'évolution du monde, la forme originelle physique et spirituelle transformée en tant qu'humain-esprit (Atma) qui s'intuitionnera soi-même - en tant que communauté et en tant qu'individu - se situe dans un futur très lointain, qui est pour l'initié un domaine du présent 'spatialement étendu'. Encore une fois : ce but est "déjà" présent dans le plus petit processus du métabolisme des corps humains divins *dans le présent*, comme "latence" physiologique du "futur qui se sait" - accessible pour l'instant seulement comme corps de chaleur, chaleur corporelle différenciée : le sentiment sourd du Je. La dichotomie académique, les spéculations psychophysiques et les méta-rationalités sont remplacées par la trichotomie spirituelle-scientifique des trois systèmes fonctionnels : le "système" métabolisme-membres est l'extérieur sensoriel du "système" esprit (composé du soi spirituel, de l'esprit de vie, de l'humain spirituel). Ce "système global", appelé "organisation du Je" humain, est la "volonté" cosmique humaine. C'est ici que commence le terrain d'une véritable physiologie et anatomie empirique et "spirituelle" :

482

"Lorsque vous faites un pas quelconque, non seulement vous transportez consciemment votre corps vers un autre endroit, mais il se produit aussi l'autre chose qu'un processus de sorte thermique, qui entraîne l'aérien, se joue en votre intérieur. C'est le prolongement le plus extérieur de ce qui se déroule ensuite de la même manière à l'intérieur, comme les processus métaboliques en général, en relation avec la circulation sanguine. Tandis que, dans la conscience ordinaire, vous remarquez à l'extérieur le changement de lieu de l'humain comme une manifestation de sa volonté, vous regardez maintenant en arrière et vous trouvez tous les processus qui se déroulent à l'intérieur de l'humain, qui est maintenant votre monde. ...

Ce que l'humain appelle son Je dans la vie ordinaire n'est qu'une pure pensée. Mais ce qui oeuvre dans l'humain, c'est le Je des vies terrestres antérieures. Et vous voyez dans tout ce déroulement intérieur, notamment dans les processus thermiques, comment le Je réel, qui agit à travers l'évolution du temps entre la mort et une nouvelle naissance, agit à l'intérieur depuis des temps très reculés, comment un tout spirituel agit à l'intérieur, comment le plus petit processus métabolique et le plus fort processus métabolique sont partout l'expression de ce qui est précisément l'entité la plus élevée de l'humain. ...

Sur le concept de temps, il faut traverser une métamorphose



conceptuelle complète ; il doit devenir tout autre. C'est pourquoi, quand on pose la question à quelqu'un : Oui, où est-il quand il dort ? On doit alors dire : il est en fait dans son existence préterrestre ou même retourné à des vies terrestres antérieures. En termes populaires, on dit justement : l'humain est en dehors de son corps physique et de son corps éthérique. La réalité à ce sujet est ce que je vous ai expliqué. C'est ce qui se présente comme l'état d'alternance rythmique entre la veille et le sommeil". ⁽⁵⁰⁰⁾

Pour la physiologie empirique et l'observation des processus nerveux dégradants (supposés contrôler le mouvement), le passage (discuté plus haut et défiguré par Rohen) concernant la *compensation des processus de destruction par la pensée dans l'organisme* est en outre de la plus grande importance. Ce qui est à la base de la "partie volonté de l'âme" en tant que réalité se déverse dans le métabolisme et l'organisme des membres en vue de sa reconstruction :

"Mais saisissons-nous la pensée : Je veux ceci ou cela -, l'activité qui appartient à la partie pensante de l'âme se répand à partir de l'organisation de la tête dans le système métabolique et dans le système des membres de l'humain. Lorsqu'un humain a une pensée qui représente une intention de volonté, on voit dans l'intuition comment une activité astrale pulse dans une partie quelconque de l'organisation métabolique de l'humain ou jusque dans l'organisation des membres, et là, une telle pensée qui vise la volonté ne dégrade pas seulement l'organisation de la tête, mais elle dégrade aussi les organes du métabolisme et les organes des membres. De telles pensées engendrent des processus de destruction. Ces processus de destruction font que ce qui est à la base de la partie réelle de la volonté de l'âme se déverse dans l'organisme métabolique ou dans l'organisme des membres et compense à son tour ce que la pensée a dégradé, reconstruit ce qui a été dégradé par la pensée. ... Ce qui a été brûlé est donc à nouveau reconstitué, et c'est dans cette reconstitution que s'accomplit l'acte de volonté proprement dit". ⁽⁵⁰¹⁾

(500) 3 février 1924, *Anthroposophie - Eine Einführung (Une introduction)*, GA 234, p. 106 et suiv.

(501) 15 sept. 1922, Dornach, dans le cycle *Philosophie, cosmologie et religion*, "Das Erlebnis des Willensteils der Seele in seiner Wirkung bis über den Tod (Le vécu de la part de volonté de l'âme dans son effet jusque par delà la mort)", GA 215, p. 162 s.



La principale forteresse à prendre d'assaut sera la physique "moderne"

Le plus général avec sa pulsion à s'individualiser, l'individualisé avec son incapacité à s'affirmer en tant que tel, qui veut ramener/reconduire ce dualisme d'à la racine du monde à une unité ?

La seule chance du victorieux consiste naturellement à être un fou

"Vous voyez que je suis sincère dans ma volonté d'être fou" écrit Ballmer dans une lettre du 16 janvier 1948 à Agnes Holthusen, faisant suite à une réflexion de Hebbel, et résumant sa situation en quelques phrases :

"...je suis très heureux quand j'ai la permission de dire à l'avenir 'problème Körner' au lieu de 'anthroposophie'. Je suis tout à fait disposé à supporter fermement que vous me présentiez 'comme anthroposophe', mais je ne peux pas nier la peine que cela me cause. Je me distingue de mes chers compagnons anthroposophes par certaines idées fondamentales. Ceux-ci se voient marcher en compagnie de R. St. sur la route du progrès occidental ; ils regardent avec leur maître, qui porte comme eux un costume et un pantalon, vers le 'monde spirituel', par lequel ils entendent, s'ils sont chrétiens, la fameuse chambre à chiffons/le fameux débaras mal rangé. - Ce n'est pas ce que je veux dire. Le 'monde spirituel' - d'accord, mais il s'agit alors du monde intérieur d'une personne réelle. On regardera alors (comment le dire à mes enfants ?) comment aider les vieilles illusions à s'en aller avec honneur.

Dans le compte-rendu incomparablement magnifique avec lequel Hebbel salua en 1848 à Vienne la première publication de la correspondance Schiller-Körner (80 pages imprimées !), je tombe par hasard sur une formulation marquante du 'problème Körner'. Hebbel parle d'une lettre de Körner qui contient une "excellente critique de la méthode philosophique de Herder" et cite le passage qui définit donc le "problème Körner" : "Tout son système, comme celui de Spinoza, a contre lui une grande objection qu'il n'a pas écartée. En effet, si Dieu est le principe unique de toute activité dans tous les êtres individuels existants, où est l'individualité ? Que gagne-t-on à une hypothèse contre laquelle le sentiment de soi de la personnalité s'insurge, sinon la pensée désolante que tout ce que l'humain le plus formé a fait pour se perfectionner ne laisse aucune trace après sa mort ? La force infinie qui l'animait n'est pas capable de croissance. Elle ne fait qu'échanger son champ d'action, et ne peut rien gagner à cet échange. Même dans l'infiniment petit, elle est infinie ; et peux-tu concevoir le concept d'une divinité qui se limite elle-même d'une manière infiniment variée, afin de produire des individus par ces limitations ? La seule chose que je pourrais reprocher à cette formulation adéquate de Körner, c'est que le problème n'est pas gagné à sa solution, dans la mesure où je suis farouchement convaincu que les vraies questions ne peuvent être développées qu'à partir de la réponse qui les précède. Le critique Hebbel fait suivre la citation de Körner d'une pensée personnelle :



'C'est le nœud que même l'expression de Hegel, selon laquelle l'esprit joue avec lui-même, n'a pas rapproché de la solution. Le plus général avec sa tendance à s'individualiser, l'individualisé avec son incapacité à s'affirmer en tant que tel, qui veut ramener ce dualisme à la racine du monde à une unité ? Les choses étant ce qu'elles sont, je ne peux pas me dérober devant la nécessité de répondre à la question de Hebbel : je. La réponse me semble au moins aussi improbable qu'à vous, mais il n'y a plus rien à faire. Depuis six bons mois, je suis conceptuellement

484

aussi loin pour avoir mon mot à dire. Mon assiduité pendant 25 ans avait pour but d'aller à la pêche aux concepts pour rendre les points de vue discutables. Je pense m'être procuré les documents nécessaires pour pouvoir juger en physique, en théologie ... être capable de juger de manière responsable. La forteresse la plus importante à prendre d'assaut sera la physique 'moderne'. La seule chance de gagner est bien sûr d'être un fou, si l'on doit désigner comme 'principe de l'événement' cosmologique demandé par la physique l'action d'un certain individu naturel N. N. Le 'processus monde' d'Ed. v. Hartmann est : la répétition de l'humain naturel N. N., qui devient dans la répétition ce qu'il est déjà depuis toujours. L'universel hégélien est un humain individu naturel N. N. *Les nombreuses individualités en tant que répétitions du N. N. ne peuvent absolument pas être perdues, ne peuvent pas être privées ; elles sont bien plus trop peu individuelles, trop peu des Je à forme monde, et ce trop peu leur assure leur libre indépendance dans le but accompli du processus monde. Voilà tout. Le contenu global de l'Occident chrétien doit donc être soigneusement emballé dans cette boîte en carton conceptuellement insignifiante.* Haeckel aussi peut être content de moi, pour autant que le contenu de la boîte en carton soit aussi une paraphrase de sa loi fondamentale biogénétique. Vous voyez que je suis sincère en ce qui concerne la folie. Freud, handicapé par l'intellectualisme du XIXe siècle, n'a pas réussi à trouver la réponse à la question originelle : comment quelque chose comme "Je" est-il apparu dans le processus de devenir du N. N. répétitif, par le détour des plantes et des animaux phylogénétiques ? Un 'occultisme' traditionnel plus ou moins substantiel conserve tout de même dans cette question l'idée que l'humain devrait périr de honte s'il connaissait son origine. Toutefois ! : il y a eu l'animalité bisexuée ; c'était la chance pour le Je répétitif de trouver dans l'acte sexuel d'animaux relativement évolués la possibilité de la conscience de soi, la possibilité d'être un humain en devenir dans des corps d'animaux.

Cette boîte en carton contiendra aussi plusieurs éléments, comme la description très appropriée de la "chute de l'humain" dans la Genèse I, Saint Oedipe aussi, ainsi que des éclairages occasionnels sur le rapport entre la conscience de l'image du mythe et notre méthode conceptuelle. Le contenu de la boîte en carton serait bien servi s'il pouvait s'attendre à l'assaut de toutes les objections objectivement exigées, afin de ne pas devoir mener la réfutation des objections comme un monologue. Il serait particulièrement souhaitable d'entendre l'objection à concevoir comme un coup de tonnerre dévastateur : l'hypothèse selon laquelle le processus du monde est l'être et le devenir d'un individu naturel N. N. échoue bien sûr sur la question de la 'conscience' : 'Vous ne voudrez tout de même pas (ce pourrait être le coup de tonnerre), en identifiant le processus du monde avec un N. N., affirmer que la



'conscience' - en tant que telle et selon son concept philosophique - serait, il y a cent mille ans et après dix mille ans à venir, la conscience du N. N, et que, par conséquent, ma conscience n'est pas du tout ma conscience, mais qu'elle est en fait, en tant que conscience, la présence de N. N., de sorte que 'conscience' serait synonyme de 'présence' ! Ma réplique avec 'quand même, quand même, c'est tout de suite ce que je pense avoir affirmé' serait trop simple, elle devrait d'abord faire ses preuves sur une théorie des sens et de la perception lavée à grande eau (aussi avec l'eau de Berkeley).

J'ai commencé cette lettre avec l'idée de vous parler des soucis liés à la maîtrise d' "énoncés encore plus cohérents" ; et maintenant je vous ai emballé provisoirement l'extrait de mon souci dans une boîte en carton. Il existe chez moi une situation étrange, que j'observe régulièrement, à savoir qu'en produisant par écrit

485

je doit me représenter un vis-à-vis, je ne connais pas cette nécessité quand je peins, là, je m'amuse avec moi-même. ..." (502)

Chaque vraie connaissance de la nature est anthropocentrique - Edgar Dacqué

De l'archétype/la forme originelle au tout autre entièrement transchristianisé

Un destin similaire à celui du "fou sincère" Ballmer est arrivé au paléontologue Edgar Dacqué (1878-1945) de Leipzig, dont les écrits ont aujourd'hui pratiquement disparu. Après son éloignement de l'université de Munich, Dacqué se consacra à partir de 1925 à une théosophie originale, qui voit le sens et le but de l'évolution naturelle dans la transformation physique et spirituelle des créatures humaines. L'immense productivité de la *théosophie élémentaire de Haeckel* (auquel le livre de Steiner "Rätsel der Philosophie (Énigmes de la philosophie)" est dédié !) est élargie à la connaissance que la "forme originelle" transcendante est la force motrice de tout événement naturel ; l'espace et le temps sont aussi conçus comme des états "mentaux" de cet humain originel. La particularité de Dacqué en tant que scientifique est sa conception du rôle du chercheur, qui fait partie du processus du monde qui se transforme en un nouveau au cours de la recherche. Le "créateur" n'est pas un démiurge extra-mondain, il est répandu dans son monde en tant que Christ, il se transforme lui-même dans et comme processus monde. Les écrits de Dacqué peuvent être lus comme des illustrations de la formule du monde de Ballmer. Comme Nicolas Malebranche (1638-1715) (503), Dacqué part du principe que l'activité humaine n'est pas l'effet d'impulsions de commande motrices de "sujets" kantien, mais la *perception de soi* du monde créé qui, du plus petit au plus grand, est l'émanation de l'humain originel spirituel et physique. De la perception de l'auto-mouvement *divin* naît une conscience "éloignée de Dieu", "tournant autour d'elle-même", qui, oubliant sa patrie (l'Esprit originel créateur), vit, agit, meurt dans un état chthonien : dans une croyance erronée en "le temps et l'espace". *Kristos*, le fils de l'humain originel ou Psyché, dote les créatures qui se sacrifient de sa substance, le Verbe du monde, par lequel les âmes se transforment en "tout autre" et en "tout nouveau" *jusque dans la révélation de leur corps physique*. La mystique de Dacqué est la recherche de la nature goethéenne en tant que recherche de l'esprit, ce dont témoigne sa présentation linguistique originale.



(503) Malebranche est cité dans "Abschied vom 'LeibSeeleProblem'" de Ballmer, p. 32 : "Le but final des esprits créés est la gloire de Dieu [donc la gloire du physique spirituel 'L'humain', K. B.]. Il donne à toutes les créatures la direction vers Lui ; la volonté de l'humain est une impression perpétuelle du Créateur, qui nous dirige vers le bien en général, de sorte que sans cela nous n'aimerions rien et ne voudrions rien. La volonté, en tant que volonté, ne dépend que de Dieu ; mais en tant que volonté d'un humain particulier, elle dépend aussi du corps, puisque l'esprit, en tant qu'âme d'un humain particulier, est lié à un corps... L'âme ne participe pas du tout aux mouvements du corps, qui n'a pas la force de se mouvoir, mais c'est Dieu seul qui fait bouger le corps.' Mon opinion théosophique sur la volonté et la cause du mouvement du corps ne diffère pas d'un cheveu de la théorie de Malebranche ; j'ai seulement à rendre hommage à un réalisme contemporain". Aux pages 15 et suivantes, on peut lire : "Il appartient à l'anthroposophe, dans une dévotion appropriée, de penser que l'humain-corps "général" est esprit, et que je, loin d'être mon corps, habite dans le temple de Dieu qui s'occupe de mes perceptions et de mes représentations, parmi lesquelles se trouve aussi la représentation "je", qui est alors capable d'être soignée jusqu'à ce qu'elle puisse un jour se dégager de la conscience unique comme "âme-conscience" personnelle propre. En tant qu'anthroposophe, je dois comprendre par 'existence/être-là' de l'être 'L'humain' la puissance créatrice qui - à chaque seconde - me fait exister/me place dans l'être-là".

La disparité entre l'anthropologie et la théoanthroposophie n'est pas seulement abolie dans son système philosophique, l'abolition elle-même va bien au-delà de la théorisation systématique, c'est un processus existentiel. L'élimination précoce du complexe scientifique de Dacqué, auteur fécond en paléontologie et en sciences historiques, ne pouvait que se produire. Le reproche de métaphysique adressé à Dacqué (ainsi qu'à Ballmer) n'est pas justifié, dans la mesure où des concepts tels que "forme originelle" (ou "humain originel mort dans la transcendance absolue") sont des "contenus" intuitivement perceptibles, la transcendance n'étant donc pas conçue comme un absolu. La proposition originelle : "le monde est Dieu" est au centre du monde de la pensée de Dacqué, elle conduit la "théosophie" de Haeckel du niveau élémentaire de la nature à la solution du monde dans l'humain individuel concret, à la résurrection de la physis. C'est à partir de Dacqué que l'on peut éclairer la phrase : "L'humain est à proprement parler une connaissance réalisée, objectale". ⁽⁵⁰⁴⁾

La trichotomie anthroposophique sait l'évolution comme présence éternelle entre la "forme originelle" de Dacqué (stade de l'époque de Saturne), et l'atma ("humain-esprit") de l'état de Vulcain. L'état de Vulcain est préfiguré dans l'humain "traversé" de Dacqué, en termes théosophiques : l'unité du monde et de l'âme humaine, du brahman et de l'atma, de l'esprit originel et de l'humain-esprit. Selon la formule de Ballmer : la vie est "la vitesse du devenir de l'un vers celui qu'il est déjà depuis toujours", l'interpénétration de la représentation et de l'expérience, de la mort et de la construction, du pôle nerveux tête-os et du pôle sang-muscle, les deux pôles étant traversés par le ressenti, par le système rythmique.

L'organisation-Je humaine "actuelle" (en tant que disposition des trois membres de l'être, le Soi-esprit, l'Esprit de vie, l'humain-esprit, en tant que substance encore cachée) régit les membres inférieurs, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique. L'organisation-Je est l' "automoteur" magique. Elle se déplace elle-même en tant qu'instance suprême, elle n'est pas une "force extérieure" causale ; les trois membres inférieurs de l'être sont la partie de l'humain total à sept membres qui se manifeste par les sens, la partie "non transformée". La "révélation" prend la place de



la causalité, selon le principe : seul le monde lui-même peut (se) percevoir, même la croyance erronée luciférienne des humains en leur existence subjective kantienne est nécessairement une partie du monde qui s'individualise. Les processus naturels les plus bas (le métabolisme) sont les aspects révélés de la hiérarchie la plus élevée. Ce qui, dans les traditions religieuses, est considéré comme le divin le plus élevé, se révèle dans les événements physiologiques et anatomiques les plus élémentaires, dans la volonté sourde qui, pour l'instant, ne se manifeste "directement" que dans la chaleur du sang. - Par rapport à d'autres physiologistes, le *physicien à la cheville épaisse* et le physiologiste matérialiste courent moins le risque de "négliger" l'esprit, car l'esprit est présent dans les processus matériels, il s'y est "fondu" - pour autant qu'ils puissent renoncer à la pensée de l'espace-temps au profit d'une phénoménologie pure, au profit d'un "goethéanisme sans vieilleries". - C'est dans les phénomènes de la force et du métabolisme que se situe le Je : "Le vrai Je vit dans la même sphère du monde où vit la vraie réalité de notre volonté. Et ce que nous appelons le corps astral, ce que nous pouvons désigner comme la véritable vie de l'âme, vit à son tour dans la même sphère que celle où vit notre vie affective.

« Avec le Je et le corps astral, nous plongeons "dans le même domaine que celui que nous partageons avec les morts. Au moment où nous descendons psychiquement dans notre vrai Je, nous sommes aussi bien parmi les Je des morts que parmi les Je des *dits vivants*. ... On doit dépasser les concepts d'espace et de temps pour aller vers des concepts plus compliqués si l'on veut vraiment pénétrer dans ces choses ».⁽⁵⁰⁵⁾

(504) R. St. le 26 octobre 1922, GA 314, p. 94

(505) 15 décembre 1917, GA 179, 5e conférence, p. 91 s.

487

Edgar Dacqué appartient aux "physiciens du monde" qui considèrent l'espace et le temps comme un état intérieur, comme le Je ou la psyché du monde, dans la tradition de l'idéalisme mystique, selon le dicton d'Angelus Silesius : "*Dieu ne peut pas faire sans moi un seul petit ver : si je ne l'obtiens pas avec lui, il doit se briser immédiatement*". Il développe sa vision du monde sous forme d'anthropocentrisme : "L'être humain est pour ainsi dire le miroir de toute l'essence de la création, dans lequel convergent tous les rayons, toutes les radiations. Dans l'humain, le cosmos est parvenu à sa conscience. L'humain est l'organe par lequel le cosmos vivant tout entier prend conscience de lui-même, de son essence. Et c'est précisément pour cette raison que, de l'intérieur, l'humain se trouve au centre intérieur du cosmos. L'humain est le sens et la couronne de la création ... Il ne faut pas se laisser tromper par l'idée que l'être humain est le centre intérieur du cosmos, en pensant à la recherche ordinaire sur la nature, qui nous apprend que l'univers spatial est infiniment vaste et que la Terre n'y est qu'une petite poussière. La grandeur spatiale et la petitesse spatiale ne sont pas du tout décisives, car ce sont des notions qui n'appartiennent qu'à l'intellect qui calcule, mesure et compte de l'extérieur. Indépendamment de cette conception astronomique moderne du monde et du calcul du monde, très contestable, l'espace et le temps dans les dimensions et les processus conscients ne sont en aucun cas en même temps l'être qui correspond à la vitalité intérieure de la nature, dont il s'agit uniquement dans notre question. Il est par contre tout à fait indifférent de savoir dans quel point de l'espace et dans quel déroulement du temps se trouve l'humain



qui connaît. Inversement, nous ne connaissons qu'une seule conscience dans le cosmos et du cosmos : précisément celle de l'humain.

Si l'être humain est une partie, et une partie vivante, de l'ensemble des événements monde, alors, dans un cosmos entièrement vivant, le lien intérieur de l'humain avec la nature globale doit lui être donné et ressenti inconsciemment (dans certaines circonstances aussi consciemment). Qu'est-ce qui pourrait être ressenti d'autre, puisqu'il n'y a rien d'autre dans la nature que le cosmos ? *Et c'est ainsi que tout savoir possible, et surtout toute vraie connaissance de la nature, est anthropocentrique*". ⁽⁵⁰⁶⁾ Et :

"Ainsi le cosmos se trouve dans l'humain et l'humain trouve son lieu intérieur dans le cosmos. Dans cette vision vivante, il n'y a donc pas, comme la science rationaliste y aspire, un monde objectif, mais il n'y a qu'un monde anthropocentrique, et il doit donc apparaître fermé tout autour de l'humain. - C'est la seule expression de la réalité de l'âme du cosmos, et c'est pourquoi la vision directe d'un cosmos fermé sur lui-même, autour de l'humain et du monde des dieux, est le monde évident et réellement vu des premiers humains. Si nous nous étonnons aujourd'hui, avec nos représentations astrophysiques, qu'il y ait eu dans l'Antiquité non seulement des humains primitifs incultes, mais aussi des esprits et des peuples éclairés qui voyaient un cosmos fermé, ce n'était pas une croyance erronée, mais c'était la réalité directement perçue de l'être vivant autour de lui. ... Cette image du monde fermée sur elle-même correspond uniquement à la réalité animée par la nature, la nôtre est désincarnée. Si nous devions un jour reprendre conscience de la vitalité d'âme/âmique du cosmos et la comprendre d'une manière ou d'une autre, alors notre image astronomique actuelle du monde aurait aussi survécu/vécu, et l'essence de notre monde serait aussi à nouveau, par analogie avec l'image du globe, un univers limité, fermé sur lui-même et se rapportant à un centre intérieur, sans préjudice du fait astronomique qu'il s'étend peut-être physiquement en permanence. Si l'humain est une *révélation d'essence microcosmique* de l'essence de l'ensemble du cosmos qu'il vit intérieurement, alors chaque impulsion de l'essence de cet ensemble doit être perceptible en lui et, au moins en principe, pouvoir lui parvenir à la conscience.

506 E. Dacqué, *Le Paradis perdu*, chap. *Mémoire du genre et introspection*, p. 134 s.

488

Si cela se produit, il a une image mythique, mais il a en même temps un contact magique avec des forces correspondantes...". ⁽⁵⁰⁷⁾

"[L'humain] doit pouvoir saisir le monde par soi. Aujourd'hui, dans notre science, nous n'avons encore une telle chose que très clairement dans un seul domaine où, en fait, la physique procède d'une façon similaire *comme on pourrait le souhaiter dans de nombreux domaines*. C'est l'organisation de l'œil. - Pensez, si l'on considère l'œil, correctement comme un **physicien épais** (/à épaisse matraque ?), *comme un dispositif physique, un instrument physique* : on dessine dans l'œil exactement les mêmes figures, si l'on veut comprendre l'œil, de la réfraction de la lumière à travers le cristallin, de la formation de l'image objective et ainsi de suite, sauf que l'on ne peut pas passer à la manière dont l'âme intervient dans le physique. Mais tout cela est terriblement intéressant. Parce que maintenant, quand on procède de manière aussi physique, on a tout ce dessin devant soi, et maintenant on s'arrête, maintenant on veut *atteindre ce qui est d'âme à travers le cerveau*. Regardez ces drôles de culbutes philosophiques, toutes ces théories intéressantes, mais en fait stupides, du parallélisme psychophysique ou de l'interaction. En réalité, c'est justement dans l'œil que l'organisation-Je et le corps astral s'approchent directement de ce que nous dessinons



physiquement, qu'ils saisissent le physique à l'intérieur de l'œil. Pour l'œil, on est donc près de saisir le fait juste, parce qu'on y est contraint par cette séparation particulière de l'œil, parce que l'œil se trouve presque à l'extérieur et qu'il est intégré de l'extérieur dans le développement embryonnaire. C'est ce que l'on fait pour l'œil. Mais c'est le cas pour tout l'être humain. *Il faudrait saisir tout l'humain intérieurement, physiquement, spirituellement, de sorte que l'on puisse ajouter aux forces terrestres les forces lumineuses volatiles. On devrait reconnaître, à l'intérieur de l'organisation humaine, ce qui est en fait présent dans l'humain à partir de son environnement et qui est si directement saisi par l'humain, ce qui est physiquement construit.*" ⁽⁵⁰⁸⁾

L'avantage de la conception du monde de Dacqué est de pouvoir classer d'emblée les "drolatiques culbutes philosophiques" comme des chemins de bois idéologiques. Aux "théories stupides du parallélisme psychophysique ou de l'interaction" s'oppose chez Dacqué la vision de la "nouvelle forme originelle" comme but de la transformation du corps physique. Dacqué parle de l'humain-esprit comme du "Dieu-humain", du nouvel archétype ou de la nouvelle forme originelle. Le démantèlement ou le sacrifice de la partie physique-éthérique de l'humain (l'humain générique) vise à une nouvelle "connaissance de soi sanctifiée", à la création charnelle ("physique") de la "nouvelle forme originelle". Il délimite avec véhémence ce processus contre toute "réalisation de soi" superficielle, contre l'enfermement psychique des humains aspirant à leur propre accomplissement - et donc aussi contre la banalisation de "l'égoïste" dont rêvait Stirner. Dans ce contexte, la question d'une vie communautaire idéale est aussi totalement relativisée. La communauté humaine signifie d'abord : souffrir de l'illusion de "l'accomplissement de soi". La véritable communauté a pour but l' "amour" qui coule de la connaissance profonde du sens du processus permanent de création. La "société du futur lointain" n'est pas un idéalisme vertueux, mais le processus pédagogique de la découverte de soi "voulue par l'esprit". Dacqué devient intéressant si l'on traduit sa

507 Ibid., chap. *Monde symbolique astrologique*, p. 158 s.

508 *Cours de pédagogie curative*, GA 317, p. 46 s.

489

manière de parler théologique devant l'arrière plan de "l'événement Rudolf Steiner". Grâce à Karl Ballmer, il est clair que la science de l'esprit de Steiner n'est pas un décalque d'un monde "spirituel" ou "divin" préexistant, mais la création de ce même monde, qui a lieu dans le présent immédiat. - De même que l' "anarchiste" bourgeois Max Stirner se révèle être, dans la filiation de Goethe, l' "intérieur de la nature" devenu personnel, le contenu du monde devenu personnel, le mystère de la résurrection de "Dieu" dans l'humain (la "transchristianisation") décrit par Dacqué se manifeste comme l'événement réel de l'anthroposophie - toutefois pas comme un "mouvement" historique représenté, mais comme un événement actuel. Cela se produit à partir du don de soi de la pensée en prise sur le monde, qui est certes apparue historiquement et personnellement, mais qui s'est débarrassée de tout intérêt propre.

La tragédie de Dacqué réside dans le fait qu'il a développé son système de pensée sans tenir compte de "l'événement monde" qu'est Rudolf Steiner. L'étude du panthéisme de Dacqué ne peut être appréciée à sa juste valeur que dans le contexte de



l'anthroposophie. Ce n'est qu'alors que les conclusions deviennent intéressantes, alors qu'elles devraient sinon rester de simples postulats. Que l'on lise ses thèses sur la magie dans le développement de la forme humaine comme des thèses sur le mouvement du corps : "Je n'en suis pas ... à parler d'un 'miracle', dans la mesure où la condensation d'un état subtil et suprasensible dans le sens grossier doit nécessairement apparaître comme un miracle à l'intellect qui pense de l'extérieur et ne regarde que l'extérieur. Une loi de la nature n'est nulle part violée, mais il s'est passé quelque chose que nous n'avons pas encore pénétré avec notre expérience de l'histoire naturelle. - De la sphère suprasensible proviennent ... à mesure de qualité aucune connaissance supérieure à celles de la nature sensorielle grossière que nous étudions actuellement. Mais il s'avérera peut-être qu'il y a une interaction intime entre les deux couches. Ainsi, les pendants matériels en tant que tels se présenteront à nous dans de nouveaux contextes qui n'ont pas encore été perçus. ... Avec toutes ces questions, nous sommes en même temps confrontés au problème de la signification de la mort en tant qu'antagoniste polaire de la vie extérieure dans la nature ... C'est le domaine d'où jaillit et où retourne toute formation extérieure, le royaume chthonien des 'mères', impénétrable avec les sens de la veille". ⁽⁵⁰⁹⁾

Elise Wolfram et Paracelse

Du vieux corps pousse la noble fleur

Lutter contre la vieille créature

Le mystère/secret de la volonté est en même temps le mystère/secret du mal

Parmi les auteurs anthroposophiques, on trouve une femme presque oubliée qui a énergiquement compris que le "*construire physique de l'esprit*" désignait la volonté : Elise Wolfram (12 février 1868 - 18 mars 1942 ; Wolfram est la mère d'Erna van Deventer-Wolfram, l'une des quatre premières eurythmistes). Dans les livres de Wolfram, on trouve des descriptions de la sphère de la volonté, par exemple à partir du mythe de Persée : "La connaissance du mal, voilà le problème de l'âge à venir. Qu'est-ce que le mal ? Le mythe répond : Ce que vous ressentez aujourd'hui comme le mal, comme le mortel

(509) E. Dacqué, *Urgestalt, Die biologische Urform* (Façonnement originel, la forme biologique originelle, Insel Verlag Leipzig 1945, p. 126 s.

490

destructeur, c'était dans les temps originels la *force créatrice la plus magnifique*. Ce qui dort maintenant en vous, qui agit tout au fond du subconscient, là où ni le penser ni le sentir ne peuvent aller, là dans les *régions de la chaleur du sang, là où l'esprit est actif de manière saturnienne dans le maintien du squelette, c'est là que réside la volonté*. Le mystère de la volonté est en même temps le mystère du mal. De sa volonté, l'humain sait seulement qu'elle est là, qu'il y a une impulsion motrice. *L'humain croit vouloir lui-même, mais, à y regarder de plus près, il ne veut pas, il est voulu*. Les données de la constitution, l'éducation et la vision du monde qui en découle, les conditions extérieures déter-



minent les objectifs de sa volonté. Le lien entre le Je et l'essence de sa volonté s'explique par le fait que tout succès dépend de la durée et de la persévérance avec lesquelles on peut tendre sa volonté. Sans cette persévérance, rien n'est possible malgré le talent. C'est ici que le Je se fortifie à partir de ses propres raisons originelles, c'est ici que le Je commence à se ressentir dans son autosuffisance suprasensible, et c'est ce qui lui donne la force de la persévérance. 'Velle non discitur', dit Schopenhauer. Oui : 'Vouloir ne s'enseigne pas'. C'est ce que l'on apporte à la naissance, cette capacité à vouloir. *Tout ce qui est est né autrefois d'un centre de chaleur latente qui s'est transformé en action.* Ainsi le monde - ainsi l'humain - est né d'une minuscule cellule éveillée par l'impulsion de la création. De là sont nés tous les états de la matière et des formes, du souffle du gaz à la dureté de la roche. De la formation plastique délicate du nourrisson à la forme osseuse sclérosée de la vieillesse. Et pourquoi la forme devient-elle sclérosée ? Parce que la volonté humaine sousconsciente n'est pas en mesure de fournir la force nécessaire à une activité infatigable. Elle s'affaiblit - elle se retire lentement de son œuvre. ..." ⁽⁵¹⁰⁾ - Pour l'avant-dernière phrase, il faudrait corriger Wolfram en ce sens qu'il faudrait lire : "Parce que la volonté humaine surconsciente ne veut plus fournir la force de tension nécessaire à une activité infatigable".

Dans son livre "Der esoterische Christ Paracelsus" (1911), Wolfram aborde la signification fondamentale et germinale du développement de la volonté dans la pensée de la manière suivante, p. 32 : "Que veut donc dire Paracelse par *particularis corpus Christi* ? Il l'explique clairement dans le Liber de limbo aeterno : 'Deux créatures sont dans l'humain, la *mortelle* issue d'Adam, par Dieu le Père, l'éternelle par Dieu le Fils. Chacune a son corps, car rien n'est matériel sans lui. La raison de la connaissance *coenae domini* réside dans la distinction des deux corps, qui sont différents dans leur essence, et non dans leur forme. ... Dans le vieux corps issu d'Adam, nous ne pouvons pas marcher pour accomplir de bonnes œuvres ; le nouveau corps doit gouverner l'ancien, alors nous sommes nos propres intendants auprès de Dieu, alors la *noble fleur* croît du vieux corps. ... Dans la nouvelle créature, les planètes et les ascendants n'ont aucune force, mais seulement la volonté et les dons de Dieu. Il y a une nouvelle rhétorique, une nouvelle médecine, une nouvelle influence de *spiritu sancto*. C'est notre chevalerie sur terre : Combattre l'ancienne créature. ...

Paul 'tracte' [traite] du corps céleste du Christ et montre à *cela* [c.à.d : ce corps] dans la résurrection, par laquelle il prouve qu'il y a un corps *caché* dans le corps visible et manifeste ; il dit donc que le Christ étant ressuscité des morts, les choses invisibles qui étaient dans les choses visibles ont été manifestées. ... Sans la résurrection, toute la foi n'est rien, et Christ ne serait pas descendu du ciel ; sans le corps immortel de la récompense, nous ne pourrions pas non plus être sauvés". Le corps que le disciple ésotéro-chrétien se forme par un travail occulte en pleine conscience éveillée, le corps astral dont les organes sont développés pendant la vie terrestre et qui devient ainsi un instrument de perception des mondes spirituels pour le Je, c'est la *nouvelle créature* que le Je se construit, c'est le corps non-mortel. Dans ce '*particularis corpus*', qui se trouve à l'intérieur du

510 E. Wolfram, *Fixsternhimmel und Menschheit*, p. 137 s, Breslau 1940.



corps visible, le monde spirituel s'ouvre à l'initié : il voit le monde des morts et des vivants, de ce côté-ci et de ce côté-là, comment ils interagissent. Et lorsqu'un tel humain meurt, aucun changement ne s'opère dans sa conscience. Il s'est en effet créé un corps invisible dans lequel il continue à vivre individuellement et en toute conscience de soi. *Le corps ne se dissout pas après la mort, il est formé à partir de ce que le Je a arraché/conquis au cosmos. ...*"

Les descriptions d'Elise Wolfram sur la nature de la volonté ont été injustement oubliées. Ses réflexions se fondent sur la nature spirituelle du corps, sur la connaissance de la même origine de la matière terrestre (minérale, végétale, animale) et du corps humain. Ce sont les forces du Christ qui maintiennent, nourrissent et meuvent le corps humain. Wolfram se rattache au "corps de résurrection" de l'ésotériste Paracelse pour clarifier l'orientation de la doctrine nerveuse de Steiner, qui n'est pas une fin scientifique en soi, mais par principe une *doctrine du développement* de ce qui est en devenir. Cette physiologie ne peut pas limiter le regard à l' "universalis corpus" qui, dans l'esprit de Paracelse (en tant que créature adamique à surmonter), fournit la base terrestre ou le "modèle" pour le développement du "particularis corpus Christi". C'est du corps qu'il faut *extraire* "l'âme immortelle" :

"L'humanité terrestre s'efforce dans l'intérêt du corps, l'humanité spirituelle pour l'âme immortelle. Et cette âme immortelle vivait déjà avant que la famille ne soit là, avant que le peuple ne soit là, avant que les races ne soient là ; elle était alors "en Dieu", elle vivait l'existence cosmique, elle était un rayon du Logos, son père, *vers lequel elle retourne entre la mort et la naissance*. - Le Père est aujourd'hui encore le conservateur du monde, et des cœurs palpitant de soleils, sa vie s'écoule sur/par les planètes. Toutes les forces et tous les êtres cosmiques sont des parties de sa force, et ce qui se tisse de manière créative dans la pierre, la plante et l'animal et anime tous les éléments, est la lumière de sa lumière. C'est pourquoi Paracelse dit : 'Toute chose a sa lumière'. L'humain est ainsi un enfant de l'esprit du monde, niché au milieu de ses frères, les lumières, qui sont plus petits que lui. Plus petits et s'objectivant sous d'autres formes. Ils lui offrent leur corps en tant que terre et roche pour qu'il les porte, leurs corps en tant que plantes pour qu'il se nourrisse, leurs corps en tant qu'animaux pour qu'il se serve de leur force. L'air, l'eau, la chaleur du soleil, tous enveloppes, mayas de l'esprit. ... Les animaux, les plantes et les minéraux sont des membres attardés et d'anciens frères de l'esprit humain, des souvenirs, même déformés, de ses phases de développement. Il est passé par beaucoup, il resta lié à beaucoup.

Le corps humain n'est pas un tissu simple, mais un tissu bigarré, sur lequel les esprits de la nature les plus divers tissent continuellement ; nous voyons l'image globale, et elle nous cache les détails qui la composent. ... Dans le sang, la lymphe, le chyle, dans chaque organe et composant du corps, l'esprit agit. Ce *même* spirituel s'objective en tant que vie de pierre, de plante et d'animal, dès qu'il agit en dehors du corps humain. La lumière du monde brille dans tout l'humain cosmique. Il vit du corps du Christ. Il en devient le corps de la miséricorde, le corps de la grâce. Le Père reçoit son enfant. ...

Le Christ, le Logos du monde, est notre père spirituel, dont les forces appellent la



substance à la vie organique. Le Logos, qui vit dans l'univers, soutient et nourrit le corps humain. Mais lorsque le Logos s'est penché vers la Terre pour agir dans le corps de Jésus, pour appeler à l'existence en lui ce qui n'avait jamais été auparavant : le Dieu qui s'est fait chair pour tracer comme modèle le chemin qu'aucun être n'avait encore parcouru, c'est encore quelque chose de plus élevé que le Logos devenu humain peut maintenant donner de la plénitude de l'être : ' ... Il ne nous donne pas le '*universalis corpus*', mais le '*particularis corpus*'

492

Christi'... La parole : '*Ceci est mon corps*' doit être allumée en nous par le Saint-Esprit, afin que l'Esprit nous rende vivants...'''''. (Manuscrits de Görlitz) ⁽⁵¹¹⁾

Wolfram délimite la doctrine anthroposophique de la volonté par rapport aux théories matérialistes du mouvement. Dans le livre "Gegen -. Imagination: Zerrbild und Angesicht (Contre la psycho analyse. Imagination : image distordue et visage)", l'auteur décrit l'organisation nerveuse comme un produit du corps astral, en s'appuyant sur le somnambulisme et l'hypnose : "Le mot astral désigne la force qui provoque les mouvements au sein du monde des étoiles, qui fait que les planètes de notre système se déplacent autour de leur Soleil et la Lune autour de sa Terre. Et lorsque l'occultisme attribue à l'humain un corps astral, il désigne par là le principe qui, par l'intermédiaire de l'instrument qu'il a lui-même créé, à savoir le système nerveux, confère au corps humain son propre mouvement et y provoque en général toute sorte de processus de mouvement. Le corps astral, une structure de force suprasensible, est le générateur de la conscience au sein de la vie des sens. Chaque processus de conscience représente un effort de volonté qui peut se dérouler de différentes manières entre les deux pôles "réalisation/obtention" et "non-réalisation/non-obtention" de ce qui est recherché. Mais un effort de volonté est un mouvement. Chaque mouvement signifie un changement de la forme suprasensible, signifie un geste du corps éthérique qui, en tant qu'image visible, est le résultat du processus de conscience. Les imaginations sont des gestes contemplés. Dans la succession des étapes du règne animal, on peut observer comment l'astralité se crée son instrument ; *en s'étendant dans le corps visible et en le faisant bouger, elle crée le système nerveux*. Chez certains êtres vivants de la mer, on voit encore, dans une résonance atavique, comment l'impulsion de la conscience, en tant qu'impulsion de la volonté du corps astral, fait sortir de la masse molle de la corporéité de l'animal des parties comme organes de préhension et les fait disparaître à nouveau dans la matière inorganisée du corps. La notion d'animalité est indissociable de la notion d'auto-mouvement, c'est-à-dire de l'incorporation d'un corps astral dans le corps terrestre ; et c'est la capacité d'auto-mouvement qui, après des états de développement préliminaires, permet de décider définitivement de l'appartenance des êtres vivants inférieurs au règne animal ou au règne végétal. Dans le règne végétal aussi, il y a des états de mouvement, les mouvements de croissance et de nutrition à l'intérieur des plantes ; mais ceux-ci ne sont justement dirigés que de l'extérieur, par les astra, les astres, par l'action du Soleil et de la Lune sur l'atmosphère. La soi-disant structure astrale qui dirige les processus de mouvement des humeurs n'est pas *dans* la plante, mais *autour* de la plante. Le monde minéral est lui aussi la créature d'un corps astral ou d'une structure de force, il est le résultat final de mouvements que la Terre a subit". - (Chez Wolfram, le "mou-



vement de soi" ne se rattache pas, au sens aristotélicien, à un soi substantiel, mais aux "astra" objectivés dans ou "en tant que" corps individuel).

Le monde que les vivants et les morts ont en commun

Être le centre de la vie ronde

Karl Ballmer était suffisamment sûr de sa "chose" pour ne pas se laisser déconcerter par le désintérêt des anthroposophes dans la lutte contre les nerfs médiateurs de la volonté, dans la physique de la volonté magique, du devenir de la matière et de sa destruction. De même, le fait que du côté des physiciens aucun intérêt ne viendrait à lui -

511 E. Wolfram, *Der esoterische Christ Paracelsus* (Le Christ ésotérique Paracelse), Leipzig 1911, Verlag von Max Altmann, p. 29 s., réimpression Verlag am Goetheanum 1991

493

il ne pouvait en être autrement. Les esprits chercheurs non anthroposophes de la physique calculatrice ne peuvent pas, malgré, ou plutôt à cause de toute leur perspicacité, se consacrer à la pensée que le corps humain serait le point de départ de toute physique ; que c'est dans l'usure de cette matrice spirituelle, qui est une "mémoire" substantielle, que naissent toute "énergie" et toute "matière" physiques. - Ainsi, l'épistolier solitaire était honoré de deux côtés par l'incompréhension, et ne voulait pourtant pas dévier d'un iota du chemin de sa pensée. Il pouvait mieux s'entendre avec Lucifer dans sa tentative de "conversation" - du côté des anthroposophes académiques, qui tentent de propager dans le Je humain individuel une grandeur "physiologiquement" pertinente. Avec Ahriman, du côté des physiciens-symbolistes, il n'y avait tout d'abord rien à faire. La deuxième lettre au physicien Hermann Weyl (du 29 novembre 1953) témoigne de la persévérance et de l'inébranlabilité de Ballmer, après que la lettre de réponse de Weyl eut exprimé l'incompréhension d'un génie représentatif de la physique. Ballmer : *"il est dommage que la clientèle de Rudolf Steiner ait été composée de 'théosophes' et non de physiciens, car il aurait pu révéler aux physiciens que le principe de sa vision du monde consiste en une modification (remarquable) de la théorie de la chaleur en vigueur. Il est tout à fait objectivement justifié de dire que la vision du monde de Rudolf Steiner est de la physique"*. Il fallait que Weyl sache une fois de plus de quoi il s'agissait : de "physique". Un signe était ainsi donné - quoi qu'il en advienne plus tard dans la physique du monde. Peut-être la "folie" méthodique ne se manifeste-t-elle nulle part aussi clairement que dans cette lettre. Weyl est mort en 1955, nous n'avons pas de réponse à cette deuxième lettre de Ballmer. ⁽⁵¹²⁾

Une doctrine humaine de la volonté n'est pas possible en deçà d'une "physique". "Doctrine de la volonté" : un synonyme d' "anthroposophie", dans la mesure où seule une "anthroposophie" est en mesure de voir l'essence de la volonté comme identique au fondement du monde - que ce soit dans la "vision" de Rudolf Steiner ou dans la pensée conséquente telle qu'elle s'est exercée dans, ou mieux : "comme" Karl Ballmer. C'est sous ces "noms" concrets qu'est apparu pour la première fois dans le monde le savoir que la raison ultime du monde ne peut être cherchée nulle part ailleurs que dans la pensée humaine. Que dans la pensée peut se révéler ce qui, autre-



ment, agit comme une puissance extérieure ("périphérique") : dans tout ce qui se passe. Ce dont la pensée est capable : être le "noyau" de toutes les "choses", de toutes les "forces", de toute "histoire" et de tout "événement", c'est le contenu de "l'événement" Rudolf Steiner. Ce dont est capable la pensée qui veut suivre cet événement dans son sens le plus profond - c'est le contenu de l'œuvre de Ballmer. Dans cette mesure, Ballmer est aussi peu et autant un "anthroposophe" que cette designation s'applique à Steiner. Ballmer est, tout comme Steiner, un "créateur" de cette même anthroposophie, mais de manière individuelle. Et en tant que créateur, Ballmer est, comme Steiner, un "agissant présent", une "présence agissante". Le souci doit moins s'adresser à Steiner et Ballmer qu'aux participants et aux spectateurs de cet événement germinal, qui sait que la mort est le créateur de tout ce qui est "vivant".

(512) Cf. la correspondance avec le physicien Hermann Weyl dans la correspondance élargie. Cette courte séquence de lettres Ballmer / Weyl documente aussi la conception de Ballmer de l' "échange" comme une rencontre concrète, un événement. Ballmer écrivait au physicien Fleckenstein : "Dommage que ma position d'anachorète ne puisse pas se présenter sous la forme d'un livre de mille pages joliment imprimé (non écrit) sur le Créateur comme ANTHROPARCHIE. Mais je ne peux qu'être existentiel ; je ne peux pas me placer dans l'intemporalité et vouloir écrire de l'intemporel ; je ne peux écrire que si je me représente un vis-à-vis concret extrêmement chargé de temps. Ma détresse est la question d'une dialogique potentielle". (Physique allemande -- par un Suisse, Ed. LGC 1995, p. 16)

494

L'écriture de lettres et d'autres créations de Ballmer s'est faite de sa propre initiative, à partir de "rien", non prévisible et ne pouvant être déduit de nulle part. Elles sont nées de la prise de conscience que l' "événement Steiner", au-delà de toute hagiographie enfantine, est un événement monde vers lequel se dirige l'ensemble du développement du "monde" : il n'est *aucun* personnel dans la mesure où il n'est qu'une affaire personnelle de cet humain concret qui se découvre et se crée lui-même en tant que forme personnelle du monde - au-delà de toute histoire, au-delà de toute conception "spatio-temporelle" (extérieure) : comme conséquence et point d'arrivée de tout développement philosophique de la culture humaine, qui consiste en l'auto-découverte des individualités humaines - qui constituent ensemble le "tout" social : la forme sociale qui est à la fois une fin et un début.

Il n'y a pas d'autre solution, et dans le cadre de la découverte de ce qui s'est déroulé ici presque en cachette d'un désintérêt réactionnaire, on tombera de plus en plus sur Karl Ballmer. Pour ceux qui tendent vers une pensée critique historique "sur" Steiner et "son" anthroposophie, il s'agit d'une affirmation autistique. Il ne peut en être autrement et cela fait partie du drame du mouvement anthroposophique, qui est l'expression d'une volonté : la volonté du monde de découvrir l'humain véritable, le *moteur mû* en tout et en chacun, qui est en route vers lui-même en tant que monde terrestre et monde des étoiles, jusqu'à ce qu'il "se tienne devant lui-même". Nous nous souvenons des *principes directeurs* énoncés plus haut dans le chapitre *La découverte de l'humain véritable - le **moteur mû*** ⁽⁵¹³⁾ :

a) ...l'humain tend son être spirituel-âmique vers *ce que le monde vit en lui à travers ses sens*. Pendant sa vie terrestre, l'humain n'absorbe pas l'environnement physique, mais il grandit avec son être spirituel-âmique dans cet environnement.

b) Il en va de même avec l'organisation de la pensée. L'humain grandit à travers elle



dans l'existence stellaire. *Il se reconnaît en tant que monde stellaire.* L'humain tisse et vit dans les pensées du monde lorsqu'il s'est débarrassé de l'organisation des sens dans la connaissance expérimentale.

c) Après s'être débarrassé des deux, du monde terrestre et du monde des étoiles, l'humain se tient devant lui en tant qu'être spirituel-âmique - il n'est alors plus un monde, il est *un humain au vrai sens du terme.* - Et devenir conscient de ce qu'il vit là, signifie **se connaître**, comme devenir conscient dans l'organisation des sens et de la pensée, signifie **connaître le monde.**

(513) *Principes directeurs anthroposophiques*, mars 1925, GA 26, p. 232 Principes directeurs 171-173, aussi les citations suivantes. On peut lire ces phrases avec le passage de l'*Adieu au problème corps-âme* (p. 35) : "L'âme personnelle universelle de la sensibilité se met à la disposition des humains et des animaux, afin que la nature ne soit pas sans âme. -- C'est maintenant - après le 'tournant copernicien' de Kant - le tournant théosophique du monde. N'est-ce pas et n'était-ce pas depuis toujours un impensé impossible que le sujet de la connaissance quotidienne du monde par les humains puisse être autre que le monde lui-même ? C'est sur cette question que l'Orient d'obédience théosophique se sépare de l'étroitesse d'esprit 'chrétienne' de l'Occident. Quelle absurdité de s'imaginer que l'on peut savoir quelque chose du monde si le monde lui-même ne se connaît pas en nous !"

495

Nous revenons encore une fois en arrière : Steiner qualifie l'hypothèse des "nerfs moteurs" d' "inexacte et infondée". C'est un défi difficile à relever pour les médecins anthroposophes - rien ne semble *plus fondé* que cette hypothèse, sur la base des "faits", elle semble prouvée depuis longtemps, toute contradiction ne peut que susciter des hochements de tête. La carapace idéologique de la formule causale du mouvement est difficile à percer, comme le prouvent les tentatives malheureuses des anthroposophes. Celui qui ne peut rien faire avec le dictum de la philosophie de la liberté "*le monde est Dieu*" reste coincé dans le maquis des liens entre la psychologie et la mécanique du corps. Seul Viktor von Weizsäcker, avec son introduction du "sujet" dans la biologie, semble montrer une voie philosophique pour sortir de l'impasse - ce qui nous amène à jeter un coup d'œil sur la confrontation de Ballmer avec Viktor von Weizsäcker. Ballmer qualifie la découverte de l'unité de la perception et du mouvement d' "acte scientifique de premier ordre". La "médecine anthropologique" de Weizsäcker s'est penchée avec insistance sur l'énigme du mouvement. - En prévision d'une publication sur le vaste complexe de Weizsäcker au sein de l'héritage écrit de Ballmer, il convient de noter que l'échange s'étend sur plusieurs années. Sous le nom de "tour pathique" de Ballmer, il va au-delà d'une "correspondance" épistolaire classique. Suivent ici quelques notes adressées à Weizsäcker, dans lesquelles la vision anthroposophique de la volonté et du nerf atteint son apogée. (Les feuillets sont datés de novembre 1954, un an et demi après l'impression de la correspondance que Weizsäcker avait lue. - Comme le note Ballmer, Weizsäcker considère le lien entre la section des nerfs et la paralysie du corps comme une "monstruosité épistémologique". Avec cette connaissance, il peut être envisagé, selon les mots de Swassjan, comme l'un de ces "anthroposophes en devenir" dont le développement ultérieur peut être vu dans le contexte de la rencontre avec Ballmer).

Karl Ballmer en conversation avec Viktor von Weizsäcker



Le grand bonheur des dis humains : seul Dieu peut dire "Je".

Le rapport corps-âme doit être remplacé par le rapport : genre-individu

Le phénomène originel de Goethe : l'auto bougeur comme fait originel est un dernier derrière lequel il n'y a rien à chercher

La perception du mouvement est la cause du mouvement

Les lignes de pensée suivantes, tirées des notes posthumes de Ballmer, suivent à dessein les contenus des *Leitsätze (lignes directrices/principes directeurs)* de mars 1925 qui viennent d'être présentés - dans lesquels le contenu fondamental du "Welten-Zeitwende (tournant du temps des mondes)" en cours est exprimé de manière testamentaire. Retenons encore une fois l'affirmation inouïe selon laquelle ce n'est qu'"après decapage du monde terrestre et du monde des étoiles que l'humain se tient devant soi en tant qu'être spirituel-âmique", c'est-à-dire qu'il ne peut être question de la véritable connaissance de soi qu'après l'abandon de sa capacité insoupçonnée de connaître le monde (dans l'organisation des sens et de la pensée). Cette affirmation est si grave qu'elle est tout simplement inaccessible à une capacité de pensée actuelle de science de la nature, elle représente une mystification spéculative de "réalités effectives". L'"héritage" de Steiner sous la forme de cette maxime (n° 173) est le suivant,

496

encore une fois : "Et devenir conscient de ce qu'il [l'humain] vit là, c'est *se connaître*, comme devenir conscient dans l'organisation des sens et de la pensée, c'est **connaître le monde**".

Karl Ballmer insiste sur la possibilité et la nécessité d'une vision scientifique globale du monde, même si celle-ci "est aujourd'hui raillée comme une utopie". Sa thèse est que "la 'science' moderne, avec toutes ses impasses et ses voies mortes, ... se dirige méthodiquement vers une unité significative". (*Correspondance*, p. 38) La "vision physique universelle du monde" de Ballmer place au centre l'HUMAIN qui maîtrise le fait d'être "devant soi" en tant qu'être spirituel-âmique. Celui qui, dans ce sens, maîtrise la connaissance de soi, peut être considéré à juste titre comme satisfaisant les aspirations de toute ferveur religieuse, ainsi que la recherche de l'absolu de toute recherche philosophique. Il n'est que pure volonté ou pur esprit, que "l'idée agissante", le "principe actif" - solution existentielle de cette "énigme de l'ère", dont il est dit dans le livre "*Énigmes de la philosophie*" que la conception du monde qui en découle "contient *en soi* les racines de la conscience de soi". Seul cet humain (concret) est autorisé à dire : "Il faut s'élever jusqu'au maître de l'idée, sinon on tombe sous sa servitude". C'est par cet "humain capable de tout" (Novalis) qui renverse les dieux, par ce "plus grand amoureux" - l'image ennemie détestée et condamnée de toutes les confessions de foi réactionnaires - que le Zarathoustra de Nietzsche et l'audacieux "prétendant" de Stirner sont remis à leur place pressentie. Karl Ballmer, dans son échange (intérieur et extérieur) avec Viktor von Weizsäcker, tient à disposition différents noms pour ce créateur et agitateur qui, chaque jour et chaque heure, est en



route vers lui-même en tant que "volonté" agissant magiquement, en tant que ses créatures incarnées :

"La NATURE, l'événement physique du monde en tant que pensée, est un humain physique que j'appelle Franz Kunz. Les noms 'monde', Franz Kunz et 'humain' désignent la même chose. Je ne suis pas 'un humain', Platon n'est pas 'un humain', Goethe n'est pas 'un humain', mais : je suis un Franz Kunz, Platon est un Franz Kunz, Goethe est un Franz Kunz - parce que le Franz Kunz est aussi toutes les choses qu'il crée. - Dans cette hypothèse, 'j e ' (en tant qu'expérience 'psychique') est d'abord un fantôme, une hantise, pas une réalité. Par rapport à l' 'humain physique' Franz Kunz, les Meier, Müller, Huber etc. ne sont physiquement des réalités qu'en tant que cadavres. En tant que vivants, ils sont d'abord - en tant que reproductions de Franz Kunz - des automates vivants. Toujours est-il que lorsque les Meier, Huber et Müller disent "Je" (en parlant à tort de leurs corps), c'est immédiatement Franz Kunz qui dit "je", car là où l'on dit "je", c'est immédiatement Dieu qui dit "Je", seul Dieu peut dire "Je". C'est la grande chance et la grande opportunité des dits humains. Il serait fatal pour nous que ce ne soit pas Dieu lui-même qui dise 'Je' en nous. Mon expérience 'je' n'est en effet rien d'autre qu'un processus tactile de l'organisation de mon corps, et c'est pourquoi il est important et réconfortant de savoir que le corps humain matériel est Dieu, afin que ma 'sensation Je', en tant qu'effet de processus tactiles, ne soit pas une illusion (Mauthner), et que Mach n'ait donc pas raison avec sa thèse, non réfutée jusqu'à présent, selon laquelle 'le Je est irrécupérable/insauvable'.⁽⁵¹⁴⁾ La grande question d'airain est donc de savoir si Franz Kunz, qui n'a besoin d'aucune 'âme' pour lui-même, veut être, en tant que Dieu CORPS, l'âme des Meier, Müller et Huber. En ce que maintenant donc

(514) R. St. à propos de l'expérience-Je comme résultat du sens du toucher :

"Par quoi éprouvons-nous la conscience-Je pendant le réveil diurne ? Réalisez comment, en fait, cette conscience-Je est liée à toutes les perceptions extérieures et à toutes les expériences extérieures. Lorsque nous passons la main dans l'air, nous ne ressentons rien. Au moment où nous poussons, nous ressentons quelque chose. Mais nous ressentons en fait notre propre expérience, nous ressentons ce que nous vivons à travers nos doigts. En nous cognant au monde extérieur, nous prenons conscience de notre Je". 29 novembre 1915, op. cit., GA 174a, p. 86

497

le CORPS de Franz Kunz, en tant qu'esprit, veut être l'ÂME des Meier, Huber, Müller, etc., il laisse l'âme humaine (théosophique) se composer des quatre éléments suivants : 1. le corps physique, 2. le principe vital, 3. le corps sensible, 4. Je. Le fait que Franz Kunz m'offre la perspective d'une âme-je individuelle signifie que je suis invité à entreprendre un développement spirituel pour finalement découvrir que Franz Kunz est le maître de mon automatisme et que, pour être 'humain', je suis en réalité un Franz Kunz. Le théosophe me place dans un monde en évolution, dans lequel j'ai et suis un *karma* dans des vies terrestres répétées. - Si j'évite une voiture sur la route (ad Gestaltkreis 4e éd. p. 132), il faut considérer l' 'intention' et l' 'attente' comme des causes physiques dans mon mécanisme de mouvement. Cependant, comme le 'psychique' ne peut pas être la cause du mécanique, et comme mon corps est de toute façon le Franz Kunz lui-même (l' 'humain physique'), le Franz Kunz remplace l' 'intention' en tant que 'maître du karma', qui décide rationnellement si je se-



rai ou non renversé". (515)

Je n'ai pas besoin d'avoir tiré mon idée de 'simultanéité' de Jung, qui proposait à un niveau discutable un concept apparenté de 'synchronicité' ..." (516)

Jung pense que sa 'synchronicité' possède des propriétés qui sont utiles pour l'explication du problème corps-âme et qui jettent une lumière sur le parallélisme psychophysique (Naturerklärung und Psyche [Explication de la nature et psychée], p. 91). J'objecte à cela que le concept de parallélisme sans causalité n'a toujours été et n'est rien d'autre qu'une 'synchronicité' biaisée et *inaboutie* - sous le signe de la truffe cartésienne, dont le démasquage est urgent. Ce ne sont pas le 'corps' et l' 'âme' qui agissent de manière synchrone. Le 'rapport fondamental' (je lis et relis avec révérence les pages finales 186 et suivantes de 'Der Gestaltkreis') est un rapport entre un 'intérieur' et un 'extérieur', après que le vain 'rapport corps-âme' a été remplacé par le rapport 'genre-individu', à savoir le rapport de Franz Kunz aux 'humains' pluriels, qui est un rapport de Franz Kunz à lui-même dans Meier, Müller, Huber etc. Devant l'idée que le CORPS DE L'HUMAIN est Dieu, la roublardise des cartésiens Malebranche et Geulinx (Jung p. 91), qui laisse la coordination du 'psychique' et du 'corporel' à la charge du Dieu incorporel (y compris Leibniz), devient un cynisme pieux d'importance simplement muséale. - Il est difficile d'imposer aux philosophes et aux physiciens d'aujourd'hui l'idée que la 'matière' et la 'force' sont des manifestations spirituelles du Dieu CORPS HUMAIN, que les événements physiques du monde sont un humain. Il n'y a pas d'autre force dans l'univers que la FORME du corps humain du dieu - en tant que pensée. La 'force atomique' mythologique est de la même veine spirituelle que la 'gravitation' tout aussi mythologique. Il faut souhaiter que le sens spirituel et plastique du peuple de Goethe parvienne un jour à comprendre par 'gravitation' l'activité artistique plastique de l'univers, qui crée la forme plastique de l'humain sur l'objet résistant qu'est la Terre. Même la 'force atomique' veut être légitimée comme action de Franz Kunz. ... " (517)

Attribué à HEGEL - L'originel phénomène originel factuel du mouvement, donc la chose originelle du mouvement physique du monde dans ses choses, est le PARLER de Franz Kunz (le mythe bavard du 'logos' ne doit pas être offensé par cela). Comme le mouvement physique est immédiatement esprit dans la parole, l'introduction du sujet dans la physique doit commencer par le logos. Si,

515 Note, 15 novembre 1954, Fz. 215009

516 Note, 18 novembre 1954, Fz. 215011

517 Feuille de notes, 21 novembre 1954, fz. 215015

498

une fois que l'on aura compris ce qu'est le mouvement physique (malgré Einstein), on pourra aussi procéder à la révision des idées physiques fondamentales voisines : haleur, électricité. Si les physiciens étaient plus naïfs qu'ils ne peuvent l'être d'office, l'idée que l' "électricité", en tant que "substance", est en fait de la substantialité de la pensée ne serait pas loin aujourd'hui. Sur ce point lumineux devrait alors surgir inévitablement et avec une nouvelle gravité la vieille question : qu'est-ce que la pensée, le CONCEPT, en tenant compte de la possibilité que le plus grand penseur du monde, Hegel, n'ait pas encore donné la toute dernière information sur le concept ; tandis



qu'en même temps, il faudrait faire remarquer à l'agnosticisme académiquement sanctifié que la négation et la calomnie de l'ABSOLUITE de la pensée n'est pas obligatoire. La question de l'absoluité de la pensée est *maladroite en tant que telle ; il ne peut s'agir d'humains pluriels appliquant à la pensée le prédicat d'absoluité*, il s'agit de la pensée de Franz Kunz, dont la pensée est celle des humains pluriels. -

Dans les 'Basler Nachrichten' d'aujourd'hui (n° 497, aa. XI. 54), je lis : Un psychologue américain, le Dr Adalbert Ford, de l'université Lehigh, a constaté que lors de la résolution de problèmes mathématiques difficiles, même lorsque le corps est apparemment détendu, des courants d'action considérables se produisent dans les huit principaux muscles du corps, preuve que les muscles travaillent également d'une manière jusqu'ici inconnue pendant le processus de pensée. Le Dr Ford suppose que les courants électriques cérébraux générés par les processus biochimiques de la pensée dans le cerveau se propagent dans tout l'organisme (je suppose pour ma part que la pensée de F. K. est autonome [autonome : c'est-à-dire "volonté", P. W.], et que les processus biochimiques servent à aider la pensée à la *manifestation* [représentation], la manifestation de la pensée étant toutefois la pensée elle-même, ne serait-ce que par respect pour Sartre). La découverte du Dr Ford se coordonne avec la nécessité existante de concevoir les courants d'innervation vers les muscles comme étant en quelque sorte électriques. - Je pense maintenant à la *nouvelle* définition du terme CONCEPT, maintenant que, grâce à Hegel, le grandiose héritage grec de l'esprit incorporel a définitivement fait faillite et que l'idée d' 'esprit' est plus douteuse que jamais. La nouvelle définition est la suivante : le concept de CONCEPTION est un CORPS, en tant que son comportement vis-à-vis de lui-même. Depuis les Grecs, le terme était 'le général', par contre le nouveau terme est : 'le différent' (qui peut être appelé 'le mort' avec la faveur de la langue allemande). La machine à écrire immobile et celle qui fait du bruit ne sont pas seulement 'différentes' au sens trivial du terme, non : la cause du fait que la machine à écrire écrit est le concept 'le différent'. C'est un non-sens lorsque la dactylographe Mademoiselle Miracula affirme : 'Je suis la cause de la différence entre la machine à écrire immobile et celle qui cliquette', car son Je n'est certainement pas une *causa physica*.⁽⁵¹⁸⁾ En tant que *se* mouvant/bougeant, la machine à écrire est inévitablement, comme toute chose, le Franz Kunz lui-même. Pour que Mlle Miracula écrive, le MONDE est nécessaire. - Le nouveau terme/concept du concept est donc : LE DIFFÉRENT. À l'été tardif 1831, Hegel organisa le passage de l'ancienne à la nouvelle définition du concept CONCEPT (Hegel mourut en novembre 1831). Au nom et par ordre du Dieu CORPS HUMAIN, il a fait en Michael Faraday la grande découverte sur laquelle repose l'électrotechnique moderne. Faraday a généré le premier courant d'induction à la fin de l'été 1831. C'est sur sa découverte que repose (outre la physique 'moderne') notre ère culturelle de l'électricité. Lorsque notre précieuse ère culturelle aura définitivement sombré dans la honte,

(518) "Mademoiselle Miracula" exige un rappel de l'essai extrêmement important dans *Philosophie et anthroposophie : Die psychologischen Grundlagen und die erkenntnistheoretische Stellung der Anthroposophie (Les bases psychologiques et la position épistémologique de l'anthroposophie)*, GA 35, p. 140, où l'on constate que "les hypothèses d'une régulation des processus organiques immédiatement par des influences psychiques sont scientifiquement insoutenables". (voir ci-dessus)

499

la pensée peut être envisagée : l'électricité, un rapport à soi du corps humain de Dieu



- en tant que pensée. Salutation d'adieu à la Grèce : un 'corps général/universel' serait un non-sens".⁽⁵¹⁹⁾

"La maladie, moteur de développement - Le monde devrait prêter l'oreille si, en Allemagne, une 'médecine anthropologique' ose savoir la question de la 'destination/détermination finale' de l'humain comme *clinique* : 'Nous venons demander à la théologie de nous enseigner le sens de la destination finale. Et nous espérons y être mieux préparés lorsque nous aurons nous-mêmes compris que le but de la médecine n'est pas de rendre quelqu'un sain, mais que la thérapie médicale n'est qu'une partie de la tâche consistant à rendre service à un humain sur le chemin de sa destination finale, la maladie n'étant qu'un moyen pour y parvenir, une occasion en cours de route" (Viktor von Weizsäcker dans *Von den seelischen Ursachen der Krankheit (Des causes originelles âmiques de la maladie)*, 1946). -

Les patients du thérapeute Franz Kunz, lorsqu'ils le rencontrent à Berlin, Vienne ou Zurich, ne sont *pas en même temps* que lui/simultanés avec lui. Lorsque les malades rencontrent Franz Kunz à Berlin, Vienne ou Zurich, alors le *présent* de Franz Kunz n'est pas la présence vécue par les malades. La présence de Franz Kunz est exactement ce qu'est sa conscience, et de même, la présence vécue par les patients est *leur* conscience. Or, la conscience (en tant que Dieu lui-même) est par excellence Une, Singulière, contrairement à l'erreur dominante qui suppose plusieurs consciences. Mais au sein de la singularité de principe de la conscience, il se trouve que la conscience de Franz Kunz - par rapport à la conscience actuelle de ses patients - a lieu dans *un avenir très lointain*. La conscience de Franz Kunz est en soi un présent *intemporel*. Les patients pourront s'attendre, *à la fin des temps*, à la fin d'une longue *évolution* spirituelle qui les attend, à une conscience de la qualité de la conscience du présent de Franz Kunz. La *fin* alors cette fois là de leur évolution spirituelle est ce qui est thérapeutiquement réel et actif chez les patients, et dans la mesure où la fin du temps est donnée à l'avance dans le Franz Kunz actuel, les humains peuvent être les patients du médecin Franz Kunz. Quatre moteurs de développement entrent en ligne de compte dans la marche des humains vers la fin des temps : la maladie, la religion, l'art, la science. La maladie occupe la première place parmi les quatre, car les trois autres peuvent être soumises à la maladie. Le destin des humains est d'évoluer. Car l'essence de l'humain, du Franz Kunz, *est* le développement. Le Franz Kunz sera éternellement celui qu'il a toujours été. - L'anamnèse du trouble mental général actuel doit s'étendre à des faits qui ne sont pas encore vus depuis la clinique actuelle. Le trouble mental généralisé est le symptôme du fait que, dans le présent, Franz Kunz, qui évolue vers lui-même, effectue une secousse décisive, un saut. Le corps des humains est gravement malade, en ce sens que les corps des gens piaillent 'je' *et ne connaissent pas la raison de dire 'je'*. En raison de cette perturbation générale de l'esprit, les déclarations des cliniciens sur les 'causes psychiques de la maladie' font elles-mêmes l'objet d'une anamnèse fondamentale. Je suis mentalement perturbé lorsque, depuis le toit plat de ma petite maison-atelier située en face du milieu du côté longitudinal du terrain de jeu du club de football de Lamone, j'ai l'impression de regarder le jeu, que les joueurs pétillants 'se' déplacent/meuvent/bougent. Se mouvant dans les joueurs, c'est le genre, le Franz Kunz. Il y aurait une discontinuité totale entre ce qui, chez les joueurs de football, est d'une part 'intention' et d'autre part 'action', si



l'humain générique ne voulait pas être, en tant que CORPS, l'ÂME des joueurs, pour être, en tant qu'inconscient, dans les joueurs l'illusion qu'ils sont des automoteurs/soi-bougeurs.

519 Feuille de notes, 22 novembre 1954, Fz. 215016

500

La phrase théosophique officielle 'Notre faire dépend des mouvements de notre corps physique' est justement d'actualité sur le terrain de football. - La compréhension provisoire actuelle du mouvement volontaire fait l'objet de l'anamnèse mentionnée plus haut : 'Là où l'âme agit sur le corps, un seul exemple très clair le montre pour chacun : le mouvement d'un muscle suite à une excitation par la volonté, ce qu'on appelle le mouvement volontaire. Si l'on coupe le nerf, le muscle est paralysé. Viktor von Weizsäcker signale ce fait physiologique comme un 'problème quasi impossible du point de vue de la philosophie naturelle' et comme une 'monstruosité épistémologique'. Il serait tout à fait vain de vouloir venir à bout de cette monstruosité sur le terrain de la physiologie académique. Le diagnostic du problème 'malade' montre plutôt que le rapport corps-âme doit être remplacé par le rapport : genre-individu'.
(520)

La non-perception est la paralysie - "Si l'alimentation en essence du carburateur est interrompue, l'activité du moteur de l'automobile s'arrête. Par analogie : Si l'on coupe le nerf, le muscle est paralysé. Le fait de la paralysie du muscle suite à la coupure du nerf est un fait évident, et les faits sont justement des faits. Néanmoins, un préjugé peut être inclus dans la constatation d'un fait objectif. Ainsi, le corps de Heinrich Müller est un fait, mais le corps de Müller n'est pas le corps de Müller, c'est le corps de Franz Kunz. - Je suppose que la physiologie ne serait pas malheureuse si le mouvement du squelette par les muscles devait être considéré comme un processus qui ne peut pas être expliqué par la théorie physiologique des machines. De plus, je suppose que la physiologie ne sera pas encline à transformer sa discipline en 'théologie' afin d'obtenir la réfutation de la théorie physiologique des machines au DIEU corps humain. - Du point de vue du théosophe, il est question d'une inversion du cours du temps ; le temps ne s'écoule pas en avant, mais en arrière. Le théosophe raconte que dans le "monde astral" (c'est-à-dire dans un certain membre du corps humain transformé en ÂME MONDE), le temps s'écoule à l'envers : on "voit" d'abord l'œuf, puis la poule qui a pondu l'œuf. Ce qui m'intéresse dans un tel récit, qui doit d'office être adapté à la clientèle théosophique, c'est l'arrière-plan *physique* laissé 'occulte'. Comment dois-je me représenter le déroulement inverse du temps dans un processus physique ('physiologique') ? (La téléologie n'est pas une doctrine du déroulement inverse du temps ; l'effet téléologique est certes antérieur à la cause, mais l'effet préétabli n'existe que comme pensée et idée dans un esprit intemporel qui, en principe, n'est pas un corps en tant qu'esprit). J'adresse ma question à un processus très simple de 'mouvement volontaire' : je prends la décision de lever le bras gauche, puis j'exécute le mouvement, et enfin je perçois en moi que la position de mon bras correspond à la représentation qui a formé le contenu de ma décision. Pour ce processus de lever le bras - je l'affirme - le cours du temps s'inverse lorsque je suis conscient que ce n'est pas moi, mais l' "humain physique" Franz Kunz qui est en moi celui qui se meut : il y a d'abord la perception du bras levé, puis la résolution de



lever le bras. Il en est ainsi dans la physique du Dieu personnel. La *volonté* n'est en principe pas une excitation du cerveau, mais une perception extérieure. Les événements physiques des corps (même s'il s'agit d'une bûche) sont fondés sur un rapport Je Je de Franz Kunz. Le Je de Franz Kunz est dehors, en tant que perception extérieure, et *dedans*, et l'unité des deux Je est le corps qui se produit. Le fait que Müller, Meier et je confondions notre intention et notre pensée de vouloir lever le bras avec la volonté réelle de Franz Kunz

520 Feuille de notes, 27 novembre 1954, Fz. 215022

501

cela repose sur ce que l'illusion nous est permise par la direction du monde que nous sommes des gens agissant physiquement ; notre existence a besoin de cette illusion ou de cette perturbation mentale pour être ce qu'elle est. - Sous la discipline et la force de l'idée de la 'physique du Dieu personnel', je parviens à savoir : Franz Kunz veut ce qu'il fait, alors que dans le monde bourgeois, je suppose que mes intentions et mes résolutions sont les antécédents de mes événements physiques. C'est ici que doit se produire une décision 'occidentale' ; c'est ici que se décide si nous voulons admettre que l'héritage grec s'est tout de même enrichi d'une nouvelle idée : l'idée de Goethe, le PHÉNOMÈNE ORIGINEL. Le phénomène originel 'Dieu physique' ne doit pas être construit de manière kantienne dans la connaissance des humains, le phénomène originel est *contemplé*. Basta ! *Dans le corps humain de Dieu, Franz Kunz, la perception de son mouvement est la cause du mouvement, un phénomène originel. L'automoteur Franz Kunz est, en tant que fait originel, une chose ultime derrière laquelle il n'y a rien à chercher, derrière laquelle aucun 'mobile immobile' ne se tisse comme un dieu philosophe. Ce dernier n'a pas besoin d'être expliqué ni ne peut l'être, il est regardé.* La non-perception du mouvement - suite à la coupure du nerf -, donc la paralysie, est une tentative maladroite et inaboutie de connaissance de Dieu, comme le cadavre bourgeois. Le nerf coupé dans la théorie physiologique des machines est intéressant, mais la paralysie en tant que tentative inepte de prise de pouvoir sur Dieu est encore plus intéressante. *La non-perception est la paralysie".* ⁽⁵²¹⁾

Dans la conclusion de Ballmer, "la paralysie comme tentative inepte d'autonomisation de Dieu", il ne faut pas perdre de vue que c'est "Dieu" lui-même qui, dans sa forme d'existence illusoire comme "les naturalistes expérimentateurs" - se coupe *soi-même* les nerfs, conformément à la constatation centrale ci-dessus : "En tant que mobile, la machine à écrire est inévitablement, comme chaque chose, le Franz Kunz lui-même". On peut bien sûr juger les "formules" de Ballmer comme une coquette élégance de lignes. Mais celui qui n'ose pas réfléchir à cette structure de pensée condensée ne peut que se heurter au "problème des nerfs de Steiner". Weizsäcker était - comme Gerhard Kienle - "en route" vers l'intensité idéologique d'où provient la constatation ci-dessus : "*Puisque dans la parole/le parler le mouvement physique est immédiatement esprit, l'introduction du sujet dans la physique doit commencer par le - logos*".

Nous sommes devenus dépourvus de la non-compréhension que la vie serait en principe plus précieuse que la mort.

Le "monde spirituel" : ce monde que nous avons socialement avec les morts



Si l'on mesure Ballmer à sa popularité, on constate qu'il appartenait déjà de son vivant davantage à la communauté des absents qu'à celle des présents. De ceux qui peuvent dire : "Nous sommes devenu dépourvu de l'incompréhension selon laquelle la vie serait en principe plus précieuse que la mort..." - Ce qui est valable pour les humains vivants l'est encore plus pour les défunts : ils sont des "centres d'opportunité pour les événements monde". Les morts sont des "humains-forces", des "complexes" physiques dans la patrie d'origine de la volonté des vivants. Ballmer a été toute sa vie un "mort in spe", quelqu'un qui s'est "efforcé" de mourir. L' "écrivain et peintre", le "défunt de 1958", est une anticipation au sens de la phrase : nous nous sommes débarrassés de l'impensé selon lequel les vivants seraient de plus de valeur que les morts. (Chaque mort est, de manière graduellement faible ou forte, un "humain de point central", il se mêle de manière élémentaire au monde visible. Les "humains-sphères"

521 Feuille de notes, 28 novembre 1954, Fz. 215023

502

font l'expérience de l'extérieur fatal/du dehors entaché de destin des humains de la Terre comme vie intérieure, ils l'intuitionnent, ils vivent dans la physiologie du système métabolisme-membres. Ils agissent par "le bras, la main, la parole, le regard", etc. en tant que "monde spirituel"). ⁽⁵²²⁾ La dynamique des événements autour du "mort de valeur Ballmer" est anticipée dans ces phrases du 5 mars 1953 (le jour de la mort de Staline). (Comme il se considérait de son vivant comme un écrivain de commande, son rôle *actuel* ne doit pas être sous-estimé :)

"A un moment ou à un autre - plus ou moins proche - les choses suivantes se seront produites : L'idée de l'INTUITION, définie spirituellement scientifiquement, s'est produite. L'intuition en tant qu'événement du monde montre l'environnement d'un sujet en tant que son 'Je'. Mais ceci n'est pas seulement dans le sens de la thèse théosophique de Bologne de 1911, mais dans un sens qui va au-delà. Le 'Je' du sujet central, qui habite les choses extérieures, est réparti sur un certain nombre d'humains de la périphérie, mais de telle sorte que le 'Je' est un mort dans la multitude des humains de la périphérie, qui se réveille maintenant comme les autres. Dans sa relation d'action avec les humains de la périphérie, l'humain du point central a pour sa *volonté* les autres visibles physiquement et spirituellement. En agissant, comme la volonté d'un mort debout venant de l'extérieur vers lui, sa mobilité agissante, comme l'auto-mouvement du monde, est en même temps le *début du mouvement*, un phénomène originel goethéen du début du mouvement".

Pour les humains de la périphérie, les autres visibles physiquement et spirituellement, vaut :

"la vie est ronde et la ronde est très probablement ou manifestement centrée (cela dépend entièrement de la force de ma 'foi' ou, ma foi, de mon imagination/ma fantaisie exacte, ou simplement de mon intelligence). Le centre, en instance provisoire, doit déjà être 'je' soi-même, mais pas en tant que monologue et poète lyrique qui a sa propre personne pour objet. Ce n'est pas la même chose : être le centre d'une vie



ronde ou être un 'je' lyrique. Dans la mesure où 'je' est capable d'être dépourvu d'intérêt (pour ainsi dire mort) mon objet d'étude, je peux oser me confronter en tant que je-soi de l'extérieur aux processus de la vie".

- Le "je-soi" comprend le monde des forces du "métabolisme", de la volonté, de l'action, du mouvement, du hasard. Steiner :

"Même dans l'art, les humains ne veulent plus laisser valoir ce qui s'élève comme un réel aussi librement de la vie de l'esprit de l'âme. Mais les humains ne peuvent pas effacer ce qui, dans les événements historiques, dans la coexistence éthique et morale, dans la coexistence sociale elle-même, est efficace et actif en tant que ce qui s'élève librement, même s'ils le rêvent et le dorment. Dès que l'humain va un tant soit peu au-delà de ce qui constitue ses affaires les plus propres, les plus personnelles - et il va en effet au-delà à chaque instant de la vie -, le monde spirituel, ce monde que nous avons - je dois toujours le souligner - en commun avec les morts, agit à travers son bras, à travers sa main, à travers sa parole, à travers son regard." ⁽⁵²³⁾

(522) "Avec quoi dans le monde extérieur s'accorde ce qui est à l'intérieur de l'humain ? s'accorde en fait ? Avec rien, avec rien du tout en réalité. Nous avons dans le monde extérieur un règne minéral, un règne végétal, un règne animal. Avec aucun de ces règnes, ce que l'humain est à l'intérieur, ce qu'il est aussi corporellement, ne s'accorde en quelque sorte véritablement..." (cf. ci-dessus, 7 décembre 1919, La mission de Michaël, GA 194, p. 128 s.)

(523) Dornach, le 10 décembre 1917, GA 179, p. 59

503

Muscles et sang / Harmonie des sphères et logos

Les vérités anthroposophiques et la philistrosité de la science actuelle

Une conférence donnée à Berlin le 7 mars 1922 nous apprend dans quelle direction la physiologie se développera un jour :

"Quelque chose comme une sorte de musique imprègne notre corps astral, et l'expression de ce développement sonore est le mouvement musculaire. C'est vraiment comme si, dans les célèbres figures sonores de Chladnik, nous mettions de la poussière légèrement mobile sur une plaque de métal et que nous la caressions ensuite avec un archet de violon : nous obtenons alors une figure. Notre corps astral est aussi traversé par de nombreuses figures de ce genre - qui sont toutefois des figures sonores - et qui, ensemble, font que notre corps astral prend une certaine position. C'est imprimé dans le corps astral. Les humains peuvent s'en convaincre de manière très triviale en contractant bien le biceps, le muscle du bras, et en l'approchant de l'oreille : s'ils s'entraînent un peu, en contractant bien le muscle et en appliquant le pouce, ils peuvent alors entendre le son. Ce n'est pas une preuve, mais seulement quelque chose qui permet d'illustrer trivialement ce que l'on entend par là. - C'est ainsi que nous sommes imprégnés de musique et que nous la vivons dans nos mouvements musculaires. Et pour que nous connaissions quelque chose de nos mouvements musculaires, nous avons les nerfs moteurs, comme on les appelle improprement. Aujourd'hui encore, de par la manière dont les choses sont regroupées en physiologie, beaucoup de choses s'y opposent, mais seulement en apparence.

Mais ce n'est qu'une sorte de vérité qui convaincra de plus en plus les humains que l'humain est vraiment un être spirituel, qu'il est



vraiment intégré dans les harmonies des sphères des mondes, jusque dans ses muscles. Et c'est précisément la science de l'esprit, qui est appelée à préparer la sixième période en ce qui concerne la saisie spirituelle du monde, qui aura à faire à tout ce qui concerne ces vérités sur l'humain en tant qu'être spirituel. De même que le son s'élève dans une certaine mesure dans une sphère supérieure lorsqu'il passe du son musical à la parole humaine, il en va de même dans le contexte des mondes : l'harmonie des sphères devient quelque chose de plus élevé lorsqu'elle devient la parole des mondes, le logos. Elle le devient lorsque tout ce qui agit comme harmonie des sphères devient parole, logos. Or, dans l'organisation physique de l'humain, ce qui est immédiatement supérieur - physiologiquement - c'est le sang. De même que le muscle est impliqué dans les harmonies des sphères, le sang est impliqué dans le Logos et peut devenir de plus en plus l'expression du Logos, comme il l'est inconsciemment depuis l'incarnation. C'est-à-dire que sur le plan physique, il y a une tendance à ce que dans son sang, qui est l'expression du Je l'humain ressentie consciemment l'expression du Logos. Et lorsque, dans la sixième période de culture, les humains auront appris à se connaître en tant qu'êtres spirituels, ils ne s'accrocheront plus au fantasme selon lequel les muscles sont mis en mouvement par les nerfs moteurs, mais ils reconnaîtront que les muscles sont mus par l'harmonie des sphères d e v e n u e p e r s o n n e l l e . Et au cours de la septième période culturelle, les humains pourront se sentir imprégnés du Logos jusque dans leur sang et pourront alors seulement ressentir ce qui est réellement exprimé dans l'Évangile de Jean. Car ce n'est qu'au cours de la septième période de culture que l'Évangile de Jean pourra être reconnu dans sa scientificité. Et alors on sentira peu à peu, lorsqu'on aura reconnu la scientificité de l'Évangile de Jean, que dans chaque livre de physiologie, devraient être les premières paroles

504

de l'Évangile de Jean, que tout dans la science devrait s'attacher à/tendre vers ces paroles". ⁽⁵²⁴⁾

Pour l'instant, de tels livres et une telle physiologie ne peuvent pas exister, la violence idéologiquement blindée de la "situation factuelle" et le discours puéril de l'"information" agissent à leur place. Les interprétations biochimiques, regroupées autour de la recherche sur le cerveau ou un concept-Je obsolète, ont pris la place des paroles initiales de l'Évangile de Jean. Parce que la révolution paradigmatique de Galilée est épelée en retour à la théorie de l'âme du "païen Aristote", les harmonies de la sphère du monde dans les muscles, le mouveur mû n'a pour l'instant aucune chance. Les chercheurs constatent "l'auto-organisation" des fonctions corporelles, des "structures cohérentes". Même les savants anthroposophes ont du mal à se défaire des représentations statiques habituelles de la matière. Le vrai Kienle est difficile à supporter, car celui-ci sait : au fond, nous faisons de l'opposition à Rudolf Steiner. L'expérience de Ballmer doit être ignorée, le "fou" doit être étiqueté comme rhétoricien pathologique - là où il apparaît.

Peter Selg et un petit détail - sur la teneur en destin d'une note de bas de page

Où en sommes-nous aujourd'hui ? ... dans quelle mesure pratiquons-nous nous-mêmes l'opposition à Rudolf Steiner ?



Le médecin Johannes Grube et le désespoir manifeste de Kienle

L'existence d'un Karl Ballmer dans la vie de Gerhard Kienle n'est mentionnée dans la biographie de Selg que pour des raisons d'exhaustivité documentaire. L'épisode concerne un bref incident psychique, provoqué par un auteur de lettres "émotionnellement agressif". Au jugement de la prise de parole de Ballmer comme une violation de domicile anthroposophique correspond la composition d'une histoire de vie à laquelle le drame psychique, la *rupture*, n'appartient pas. La rencontre de Selg avec les documents de la vie de Kienle dessine l'image du "pionnier anthroposophique". Des indices, déjà largement évoqués ici, jettent une ombre sur cette image. Encore une fois, Kienle lui-même, en 1982 : "On dit bien qu'il faut s'examiner pour savoir si tout ce que l'on a fait soi-même n'est pas faux dans son principe. Cet examen de l'âme ébranle les fondements de notre conscience. Comment supporter sans résignation la remise en question de tout ce que l'on a fait dans sa vie" ? ⁽⁵²⁵⁾

La science actuelle "*devenue mentalité*" s'exprime le plus clairement là où l'incompréhension face aux *vérités anthroposophiques* est paradoxalement célébrée dans l'habitus d'une "anthroposophie" documentaire. Le biographe résume avec précision la défense face à Ballmer en se *solidarisant* avec le refoulement de Kienle du "complexe de Ballmer". De son point de vue, la chose "Kienle-Ballmer" doit être un fantasme - sans objet au vu des faits, un *nonlieu*. La collusion réflexive provient du besoin du biographe de dessiner de

(524) Berlin, 7 mars 1911, Exkurse in das Gebiet des MarkusEvangeliums (Excursion dans le domaine de l'Évangile de Marc), GA 124, p. 162 s.

(525) Op. cit. *Mittlungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, n° 134, Pâques 1983

505

Kienle une image prédéterminée et saisissable. Bien que Kienle - un anthroposophe en devenir, selon les mots de Swassjan - se dirige vers l'auteur de la lettre en ce qui concerne le contenu - au-delà de tous les noms et de toutes les étiquettes, au-delà des discours scientifiques, au-delà de l' "intégrité" bourgeoise.

Un tel contact ne peut toutefois pas exister dans le cadre d'une documentation biographique et historique normale. Pour la violation de domicile de Ballmer, il n'y a pas chez l'auteur Selg de niveau de contenu, mais un niveau moraliste. Une note de bas de page anodine parle de la correspondance : "Ses propres lettres [de Ballmer], dont le *contenu intéressant* était noyé sous un fatras de tirades et de saillies émotionnellement agressives et une rhétorique égocentrique et narcissique, Ballmer les a laissées ... sous le titre absurde *Échange de lettres sur les nerfs moteurs en Suisse*". ⁽⁵²⁶⁾ La note de bas de page semble être un détail insignifiant dans l'abondance des éléments de cette vie apportés par Selg. Elle illustre la conformité d'un point de vue psychiatrique, note la rencontre comme un processus émotionnel. Le fait d'éviter la question des "épisodes récurrents" (éventuelles séquelles) implique le jugement suivant : la rencontre n'a pas d'importance pour le déroulement de la vie de Kienle. D'un point de vue *anthroposophique*, la note de bas de page documente davantage l'état de l'auteur qu'un événement qui se manifeste "historiquement" (dans "l'espace et le temps"). Elle est un "piège" qui pourrait devenir un destin pour l'écri-



vain lui-même : à partir du doute "récurrent" de Kienle, qui se présente sous un aspect toujours nouveau, comme un abandon de la "personnalité devenue", dans les mots de Kienle : comme une "épreuve de rupture". Le "piège" reflète la croyance évidente que pour gérer la "biographie", une optique philosophique conventionnelle suffit. Cette croyance est forte, car ce qui est "devenu" est enveloppé dans une sémantique anthroposophique et chrétienne. Une brèche n'est ouverte que dans l'introspection, avant la mort.

Le "piège" : à y regarder de plus près, il s'agit de cette *frontière entre la psychologie et la chimie*, à laquelle il est interdit de "bricoler un peu". (La "psychologie" est ici présente dans une interprétation émotionnelle, la "chimie" sous forme de faits historiques, de dates de vie). L'exigence de Steiner est la suivante : "les possibilités découlant de l'anthroposophie spirituelle scientifique doivent aussi être appliquées à la physique et à la chimie". Dans le domaine de la "recherche biographique", cela signifie que la rencontre Ballmer / Kienle n'est pas à gérer comme une *fable convenue* historique, mais à rechercher comme un destin agissant : comme une "volonté", c'est-à-dire comme un *présent agissant*.

Insertion : Johannes Hemleben

L'offrande d'un corps de sorte unique et parfait au monde et à l'humanité constitue l'élément décisif de l'événement du Christ

La protection des fondements de l'anthroposophie contre toute ambiguïté intérieure et contre les attaques extérieures

Selg a moins de chance que **Johannes Hemleben** dans sa rencontre avec le briseur de paix agressif. Hemleben ne tombe pas dans le "piège", il se heurte, au lieu de "tirades" et de "rhétorique aimée par soi" à la "responsabilité personnelle", aux "épreuves du feu" et à la "*volonté dans le penser*". Hemleben pilote

526 Selg, Biographie Kienle, note 303, p. 628

506

sans détour sur la vision du monde physique universelle de Ballmer à la doctrine de l'HUMAIN en tant que corps-je qui se donne. Connaître, c'est agir. A l'occasion de la nouvelle parution de l'ouvrage de Ballmer "*Ernst Haeckel et Rudolf Steiner*", Hemleben écrit :

"Parmi la multitude d'élèves qui s'étaient rassemblés autour de Rudolf Steiner vers la fin de sa vie, Karl Ballmer se distinguait par l'indépendance et la volonté propre de sa pensée. ... L'origine et l'essence, la découverte de soi et la responsabilité personnelle du Je humain étaient les préoccupations centrales autour desquelles tournait la pensée de Karl Ballmer. Il détestait toute sensiblerie. Il dénonçait sans pitié les restes d'obscurités théosophiques. Seul ce qui passait l'épreuve du feu de la pensée pure était accepté. Mais comme la capacité de 'penser purement' est difficile à acquérir, Ballmer trouvait beaucoup de raisons de critiquer".

Hemleben, écrivain très lu et entre autres biographe d'Ernst Haeckel et de Rudolf



Steiner chez Rowohlt, qualifie l'agressivité intellectuelle de Ballmer de "rafraîchissante" et fait référence à sa compétence lorsqu'il s'agit d'étudier le soutien paradoxal apporté par Steiner à "l'antichrist" Haeckel. Hemleben salue "le fait que Ballmer attire l'attention sur un aspect de l'œuvre de Steiner que l'on néglige habituellement très facilement : la spiritualité du corporel. Ballmer reprend le rejet de la soi-disant 'théorie du piano', exprimé par Rudolf Steiner dans son écrit "*Haeckel et ses adversaires*". Le corps, le corps de l'humain n'est pas comparable, à juste titre, à un instrument physique sur lequel l'âme jouerait comme le musicien sur son piano. Car le corps en tant que tel, tant qu'il est traversé par la vie, est lui-même une révélation directe de l'esprit. Le corps humain a une structure qui correspond à la pensée. Les mêmes substances et forces qui sont présentes dans le règne minéral se retrouvent dans le corps humain de telle sorte que la pensée peut se manifester par cet assemblage". C'est ce que dit la *Théosophie*.⁽⁵²⁷⁾ Celui qui est capable de suivre ici avec compréhension, voit aussi l'insuffisance d'une comparaison du cerveau avec un instrument sur lequel joue le penseur. Quelques phrases plus loin, Ballmer touche à l'un des mystères les plus profonds de la Terre absolument : '... que... l'offrande d'un *c o r p s* de sorte unique et parfait au monde et à l'humanité constitue l'élément décisif de l'événement Christ...' ... Celui qui s'efforce de comprendre ce que Ballmer vise, ce qu'il a en réalité en vue, accueillera volontiers une telle pensée qui conduit au fond du problème corps-esprit, précisément dans le contexte dans lequel elle est exprimée - *dans le lien entre la volonté et l'action de Rudolf Steiner et d'Ernst Haeckel*. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle le travail de Ballmer est encore précieux aujourd'hui. Il est bon qu'il ait été réédité et qu'il enrichisse ainsi le matériel d'étude dont nous avons tant besoin pour assurer en nous les fondements de l'anthroposophie contre toute ambiguïté intérieure et contre les attaques extérieures. La manière de penser de Ballmer est résolument antiphilistrale, c'est-à-dire qu'elle est, par sa radicalité, très inconfortable et va à l'encontre de l'inertie de pensée si répandue et si efficace. On sent chez lui la 'volonté dans la pensée' ...".⁽⁵²⁸⁾ L'intervention d'Hemleben sur le problème corps-esprit peut être éclairée par un passage de *Mein Lebensgang (Le cours de ma vie)* (chap. XXV) : "... à ce qui apparaît chez l'humain comme esprit et repose à la base de la nature qui n'est ni esprit, ni nature

527 R. Steiner, *Théosophie*, 8e édition, p. 2'.

528 L'essai de Ballmer *Ernst Haeckel et Rudolf Steiner* a été réédité par Hans Gessner en 1965. Le compte rendu de Hemleben a paru dans les *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Michaeli 1966.

mais l'unité parfaite des deux. Cette unité : l'esprit créateur qui amène la substance dans sa création à l'être-là et par cela, est en même temps substance, qui se présente entièrement comme esprit : cette unité est comprise par une idée qui était aussi éloignée que possible des habitudes de pensée de l'époque. Mais c'est d'une telle idée qu'il aurait fallu parler si l'on avait voulu représenter, d'une manière descriptive conforme à l'esprit, les états originels de l'évolution de la Terre et de l'humanité et les puissances spirituelles-substantielles encore actives aujourd'hui dans l'humain lui-même, qui, d'un côté, forment son corps et, de l'autre, laissent sortir de lui le spirituel vivant par lequel il crée la culture. Mais la nature extérieure aurait dû être abordée de telle sorte que l'esprit-substantiel originel s'y présente comme mort dans



les lois abstraites de la nature."- Fin de l'insertion.

L'expression de Selg "*contenu intéressant*" - dans le cadre de la condamnation morale de la correspondance - mérite d'être prise en considération. Cette formule abstraite, qui accorde tout de même une substance à la "rhétorique amoureuse d'elle-même", semble vouloir laisser une porte de sortie ouverte. Elle donne la *possibilité* d'un espace que la critique ultérieure de Kienle à l'encontre des phénoménologues et des goethéanistes pourrait avoir quelque chose à faire avec cet "être de contenu". Aussi dans le cadre d'une vue psychologique courante, "l'ébranlement des fondements de notre être-là" de Kienle nécessite une prise en compte minimale, pour ainsi dire préventive. La "*remise en question de toutes les prestations de sa propre vie*" contredit diamétralement l'image de la biographie "anthroposophique" du pionnier - même si, dans le cas présent, le protagoniste s'est distingué par une double capacité à s'imposer : aussi bien dans la confrontation avec les autorités qu'avec un espace intérieur officiellement anthroposophique ambivalent.

La vraie raison de la mention de la collision Ballmer-Kienle réside volontiers uniquement fondée dans la circonstance que la brochure intitulée "Briefwechsel" (Correspondance) ne peut à *mesure des faits* laisser ignorer que le "tremblement de terre" de l'année 1953 s'est "coagulé" dans la forme d'existence d'un livre *imprimé* - qui doit donc être compté tout à fait trivialement dans la "chimie" (pour la collecte des données extérieures) de cette vie. Selon la volonté du biographe, le lecteur ne doit cependant pas être touché par cet ensemble de questions, car la supposition d'un lien entre la "correspondance" imprimée (aussi "absurde" que soit le titre) et "l'ébranlement des fondements de notre existence" dépasserait les limites fixées par le biographe. Au sein des équations de cette compréhension de l'anthroposophie, l'intégrité personnelle de Kienle (en tant que représentant de la cause anthroposophique) est un paramètre assuré, laquelle cause est constituée par le système complexe des espaces de vie anthroposophiques et leur histoire. La note de bas de page dans la biographie de Kienle par Selg documente l'intention de pouvoir maîtriser le phénomène "Ballmer" à *l'intérieur* de cette compréhension de l'anthroposophie. Dans le cadre de cette prévention des dangers, la formule "contenu intéressant" représente la même concession verbale stéréotypée qui figure chez Schad (dans le recueil) sous le topos "*demande de Ballmer*". (Schad, voir ci-dessus, p. 305 : "Seulement, il [Ballmer] avait présenté *sa demande* dans une telle polémique que le champ de la discussion était gâché").

Rappelons encore une fois la nécrologie du médecin **Johannes Grube**, à la Michaeli 1983 : "Le résumé à la fin des réflexions de Kienle est maintenant devenu, après sa mort, une dernière confession. La lutte tragique de cette personnalité pour la médecine scientifique anthroposophique devient là-dedans si claire qu'en tant que contemporain et compagnon de lutte, *le désespoir évident de Kienle*

508

ne laisse pas indifférent". ⁽⁵²⁹⁾ On peut se remémorer la situation de Kienle au moment de la publication de la correspondance ⁽⁵³⁰⁾ sans faire violence aux faits. Le désespoir apparent de Kienle ne doit pas laisser indifférent. Il peut être considéré à la lumière du jugement moral antérieur de Ballmer (associé à la menace de poursuites judi-



ciaires), qui est cimenté par les réflexes collusifs de Selg et Schad. Kienle était suffisamment anthroposophe pour savoir, malgré tout le ressentiment qu'il éprouvait à l'égard de l'auteur de la violation de domicile, le contexte contextuel et existentiel d'une scène psychique, qui fait du cadre "temporel" un *espace*. Des voix comme celle de Hemleben devaient être opposées à l'affirmation de soi adressée à Ballmer le 20 février 1953 : "...soit vous êtes au plus haut point mal élevé et indiscipliné, de sorte que vous ne pouvez même pas penser correctement, soit...". - Ce que Hemleben explique clairement en quelques mots, en s'appuyant sur la "théorie du piano", sur le "problème corps-esprit", sur le lien entre le vouloir et le faire de Rudolf Steiner et Ernst Haeckel : ces lignes de pensée de 1960 pour "assurer les fondements de l'anthroposophie contre toute ambiguïté intérieure et contre les attaques extérieures" n'étaient pas inaccessibles au penseur intelligent qu'était Kienle.

La résignation - dans la rémanence "silencieuse" ou "souterraine" d'une rencontre taboue, peut-être aussi dans la connaissance du contenu de la "correspondance" latente disponible - ne pouvait guère être plus douloureuse. Le "désespoir apparent" est accompagné par le passé. Kienle demande : "Où en sommes-nous aujourd'hui ? ... dans quelle mesure pratiquons-nous nous-mêmes l'opposition à Rudolf Steiner ? Ces déclarations pèsent lourd sur l'âme de tous ceux qui s'y intéressent. Il y a encore beaucoup de mystères à résoudre. *Il est dit que l'on doit s'examiner pour savoir si tout ce que l'on a fait soi-même n'est pas faux dans son principe. Cet examen de l'âme ébranle les fondements de notre conscience. Comment peut-on supporter sans résignation la remise en question de toutes les réalisations de sa propre vie ? Rudolf Steiner exige que l'on passe en revue l'état des connaissances de la médecine scientifique, que l'on en découvre les erreurs et que l'on développe de nouveaux concepts.* Il faut rapprocher les images anthropologiques et anthroposophiques de l'humain conformément au livre 'Des énigmes de l'âme'. ... Celui qui regarde froidement la situation se voit confronté à une épreuve de vérité. Si l'on vit ce que l'on peut justement en tant que personnalité devenue, on se retrouve en opposition avec Rudolf Steiner, si on le suit, on doit se dépasser - mais comment ?"

Le biographe ferme les yeux, il voudrait "gérer" la résignation évidente dans le cadre de ses possibilités et de son objectif, il voudrait concilier cette "opacité" avec la force de performance exceptionnelle de Kienle, son talent de négociateur et d'organisateur. Comment gère-t-il cette situation ? - l'élimination totale de la séquence marginale de 1953 n'est pas une option, car l' "expérience" n'est pas restée sans traces : les brochures "Échange de lettres" et "Onze lettres sur la réincarnation" sont en circulation. Mais il ne doit pas y avoir de lien avec les doutes ultérieurs, une telle hypothèse semble être une supposition "complètement farfelue" - bien qu'un pendant *interne* existe sans aucun doute, au niveau émotionnel, dans le "bouleversement" de la "personnalité devenue", même en faisant abstraction de tout contenu intellectuel. Mais le biographe ne veut pas entendre parler d'une "épreuve de l'âme" embarrassante et personnelle, ni de "résignation". L'attribution des

529 Nécrologie du Dr. med. Johannes Grube, Stuttgart. Dans Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit, Michaeli 1983, p. 238.

530 Cf. nouvelle édition Briefwechsel. - Lettres de Kienle à Ballmer du 20 février et du 29 avril 1953.



préoccupations de Kienle concernant le domaine concret de la fondation de l'université se présentent d'elles-mêmes et ne nécessitent pas d'explications compliquées. La préoccupation *factuelle* de Kienle, l'analyse honnête de l'opposition à Steiner, est ainsi remplacée par un complexe de soucis pragmatiques et organisationnels. La collusion sous-jacente et intériorisée de Selg agit *instinctivement*, la peur pour les "acquis" du monde de vie anthroposophique devenu, son "goethéanisme" et sa "science" craignent l'*épreuve du feu* de Hemlebens. Les "restes d'obscurités théosophiques" sont en conflit avec l'exigence de Steiner d'abandonner le "bricolage".

La question de la *situation de base*, la lutte pour la compréhension, l'épreuve du déchirement - le *nerf* de cette vie disparaît, absorbé par ce qui pèse sur les épaules de Kienle en termes d'organisation. La question de l'opposition est remplacée par son contraire, par la question de l'efficacité publique, du manque de solidarité de la part de la direction de la société anthroposophique. L'harmonie avec les préoccupations de Steiner est suffisamment attestée par l'attitude de l'"anthroposophie" officielle introvertie face aux entreprises de Kienle. La description de la situation difficile de Kienle éclipse le souci de la contradiction avec Steiner. La mise en parallèle de Kienle avec les soucis de Steiner dans ses relations avec les anthroposophes est convaincante. Le manque de compréhension de l'entourage, l'affirmation dans un environnement sceptique parlent d'eux-mêmes. Kienle est rallié à titre posthume à un "objectif anthroposophique" présumé. Le bouleversement de la vie, le "désespoir manifeste", est victime de la rectification. Le complexe anthroposophique devenu (en tenant compte de ses crises) remplit le vide que laisserait l'abandon des normalités bien établies.

Rudolf Steiner avait insisté, des décennies auparavant, sur la création d'institutions scientifiques, ce qui est maintenant transposé *abstraitement* par Selg sur l'idée d'université de Kienle. Cette faute professionnelle, née d'une "fidélité" idéologique bien intentionnée, serait peut-être excusable si la vérité - toujours en tant que "présence" agissante - ne périssait pas dans de telles simplifications réductrices. La transposition des intentions de Steiner aux préoccupations de Kienle à Herdecke se fait - volontairement ou non - selon le modèle de la propagande classique : la fin détermine les moyens. Le conflit intérieur de Kienle n'a rien à faire ici, le *nerf central* est éloigné : le souci de "l'opposition" de la part de la "communauté des savants", de "l'âme du groupe des savants". Que Kienle se soit senti obligé de révéler cette opposition - qui serait *actuellement* en mesure d'exposer ces faits à un public "critique" ? - L'*opposition* ne peut même pas être perçue *comme telle* : se démarquer d'un "Steiner historique" fait aujourd'hui partie de la perception normale de soi. Sans une réflexion sur les fondements conceptuels d'une vision du monde historicisante, l'impression d'une "opposition à Steiner" (au sens de Kienle) ne peut même pas se faire jour.

La résignation ultérieure de Kienle n'est pas thématifiée dans la biographie, seule une courte biographie précédente, parue en 2000, laisse entrevoir des "complications".⁽⁵³¹⁾ Selg s'éloigne de la condamnation, la relativisation est la suivante : les déclarations de novembre 1982 étaient portées par un "effort honnête et constant de regarder en face la situation fondamentale du travail de recherche empirique au sein de l'anthroposophie. Il serait certainement faux de vouloir lire de ces paroles

531 P. Selg : *Anfänge anthroposophischer Heilkunst*, Pioniere der Anthroposophie, Dornach, Verlag am



une résignation générale de Kienle sur tous les champs ; elle semble plutôt se tenir à l'absence de soutien à l'idée d'université et donc à la confrontation entre l'anthropologie et l'anthroposophie, que Kienle jugeait si nécessaire. Steiner lui-même, comme on le sait, avait accordé une importance capitale et décisive à une collaboration convergente entre les sciences de la nature empiriques et les approches de recherche en sciences spirituelles anthroposophiques. Mais où et quand a-t-elle été réalisée jusqu'à présent ?" Selg occulte l'affirmation centrale de l'exposé, qui relie l'échec de la présence institutionnelle anthroposophique à l'attitude d'opposition latente à Steiner. La critique de Kienle remet bien entendu aussi en question l' "idée universitaire", voire l' "action" en public par excellence.

Le questionnement rhétorique de Selg : "Mais où et quand [la collaboration convergente] a-t-elle été réalisée jusqu'à présent ?" signifie implicitement l'élimination des doutes hérétiques de Kienle, selon lesquels les "approches de recherche en sciences spirituelles anthroposophiques" existantes pourraient se révéler être une illusion, voire une opposition à Steiner. Il ne doit pas y avoir d'ombre "au cœur" de l'idée universitaire, au cœur de l'anthroposophe Kienle. Par cette élimination, le biographe lui-même, en tant que psychiatre anthroposophe, prouve le bien-fondé et la nécessité du serment de révélation : par sa démarche, il représente une partie intégrante du doute existentiel. En d'autres termes, le biographe témoigne, par la nature sélective de l'emprise biographique de Kienle, de la nécessité de la résignation. Ce que la question des nerfs et la théorie de la pompe cardiaque sont dans le domaine physiologique, c'est ici l'incompréhension face à l'héritage de Kienle.

Du point de vue du défunt, le biographe met en scène une "manifestation intérieure" : une anthroposophique *fable convenue*. Il ne peut pas rendre justice au thème "Kienle" tant qu'il ne peut pas s'envisager lui-même comme une *partie* de celui-ci. L'être anthroposophique de Kienle doit être abordé *du point de vue de Kienle*. Cela signifie plonger soi-même dans le *Summa nihil est*.

Kienle : "...Il n'est possible de donner des "présentations significatives" que dans l'espace intérieur, en indiquant que cela se fait sur la base de la science de l'esprit..." - Kienle avait écrit ces phrases en vue d'une présentation publique : "...Mais le monde est totalement différent lorsque l'on entre dans la querelle des opinions avec la prétention scientifique conséquente des positions anthroposophiques. Le jeu avec les soldats de plomb n'est pas la vraie guerre. Seul celui qui connaît vraiment cette différence peut mesurer pourquoi on en est arrivé à une formation universitaire et *ce que celle-ci signifie*". ⁽⁵³²⁾ Kienle ne voulait pas faire sa guerre avec des "soldats de plomb". Que veut dire : "*signifier*" ? La "*signification*" signifie d'abord : les étiquettes ("goetheanimisme", "phénoménologie", "anthroposophie",...) doivent être abandonnées - la prétention scientifique conséquente s'applique à des positions qui restent encore à *conquérir d'abord*. La "*signification*" signifie en outre que même la "science" accréditée doit être examinée quant à sa qualité d' "empirique". L' "idée universitaire" vit de l'exigence que les "positions anthroposophiques" sont *absolument à développer d'abord* pour que celles-ci puissent entrer dans la "dispute des opinions". Les critères



pour cela existent - de la main de Kienle. La "querelle des opinions" doit être menée dans sa propre poitrine avant que la campagne ne puisse avoir lieu. La guerre, et donc aussi une "idée d'université", est perdue d'avance si les

532 Selg, op. cit., citation p. 355

511

"positions" anthroposophiques ne font que se déplacer dans le bac à sable : se pressent autour des *fondements* du savoir et de la science.

Kienle le savait : avec l' "âmique-spirituel" d'Aristote, on ne peut faire aucune science contre Galilée et Newton, et avec Galilée et Newton, on ne peut pas découvrir les lois de la nature devenues personnelles, l' "organisation-JE" ou l' "âme-esprit". - Le destin de l' "idée d'université" est bien entendu lié à la recherche des "lois naturelles individualisées" (qui se manifestent - dans le domaine médical - par des tableaux cliniques individuels).

Le nom de "Kienle" est synonyme de volonté d'honnêteté radicale. Sans cette honnêteté, seuls s'opposent le philistinisme pragmatique et la *phrase* anthroposophique. - La lettre du professeur Boeke d'Utrecht au jeune Kienle (datée du 15 juin 1951) reflète cette situation : "J'ai lu votre travail avec le plus grand intérêt, mais je l'ai lu et relu, parce que je voudrais quand même finir par trouver le fil rouge qui traverserait l'ensemble et en ferait une unité. *Mais je buttais toujours seulement sur l' 'amique-spirituel'*. Qu'est-ce que c'est ?" (533) Boeke vise sans détour le point central que Ballmer décrit par la "tendance au vertige".

Boeke s'insurge contre cette "imposture" qui ne se limite pas au territoire anthroposophique - comme Ballmer l'explique à l'aide des "archétypes" de Jung : à l'université aussi, on peut entendre "toutes sortes de pieuses impostures ; l'université fait partie des héritages de l'Occident chrétien et ses fonctionnaires enseignants portent, sans le vouloir, l'obligation de participer un peu à l'imposture. Il est désormais de coutume, chez les médecins et même chez les physiciens, de faire payer les frais de la coquetterie avec l'âme par le professeur C. G. Jung. La maxime de ce dernier : "Mens-toi qu'il y a un Dieu, sinon tu seras malade" n'est cependant que le symbole et l'incarnation de la dépravation de l'Occident. Dieu et l'âme sont deux noms différents pour la même chose. Mais Jung a découvert un monde suprasensible ! Les archétypes ! Il faut remarquer à ce sujet : Jung ne serait pas à prendre au sérieux en tant que médecin s'il ne désignait pas entre-temps ses archétypes comme des dispositions cérébrales, ce qui prouve justement qu'il est le représentant du matérialisme universitaire normal". (534)

Cette opposition intérieure que Kienle avait en vue semble pouvoir se faciliter la tâche avec le "vertige", parce qu'il peut substituer aux "héritages de l'Occident chrétien" des héritages anthroposophiques - dont "Steiner" est alors l'un des éléments importants, un "médiateur" ou un "traducteur" de valeurs traditionnelles, un objet pour - "la recherche sur Steiner", ou, plus discrètement : "la recherche sur l'anthroposophie". Kienle savait que ce calcul ne fonctionnerait pas : "Le problème principal est le 'problème-Je', c'est-à-dire la création à partir du néant ; le cercle problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est maintenant combattu dans le domaine humain". Kienle caractérise, répétons-le, le "problème de l'axe de la science



de la nature et de la médecine" de la manière suivante : "si le Je avec intuition ... est une condition indispensable". Le retour demandé aux représentants de l' "idéalisme allemand", ces "combattants pour le Je", conduit la problématique "Dieu" au milieu du royaume des événements terrestres, au milieu du fait douloureux d'une "correspondance" refoulée, au milieu de la physiologie du destin, au milieu aussi de la résignation que le collègue médecin de Kienle, Johannes Grube (voir plus haut), a su apprécier : "Le combat tragique de cette personnalité pour la médecine anthroposophique

533 Selg, Biographie Kienle, p. 627, note 302

534 Note du 18 janvier 1954, contenue dans "Synchronizität ", 2e éd., Ed. LGC 2010, p. 107.

512

scientifique y apparaît si clairement qu'en tant que contemporain et compagnon de lutte, le désespoir évident de Kienle ne laisse pas indifférent". Le retour à la réalité qu'il appelle de ses vœux conduit au cœur du miracle de "l'intuition" et du mouvement magique du corps, au cœur du dépassement de la gravitation physique par l'organisation-Je.

"On suppose que l'on est "un humain". On entend par là que l'on est un spécimen du genre humain. Cette croyance populaire selon laquelle on est 'un humain', qui est aussi partagée par les savants, provoque des difficultés de pensée bien connues devant lesquelles la capacité de la philosophie échoue. Si l'humain 'commun' est une simple pensée, comment une pensée peut-elle s'arranger et réussir à se présenter comme les corps de Platon, Lionardo, Huber, Müller, etc...". (535) - Si le lecteur est parvenu jusqu'ici, il pourra penser ensemble de telles phrases de Ballmer avec la ligne de 1887 : "*Si tous les processus naturels sont des manifestations de l'idée, l'activité humaine est l'idée agissante elle-même*".

S'il veut tenir le chemin de l'anthroposophe Kienle à l'écart de cette ligne, il accusera le présent livre d'un "caractère spéculatif", classera son contenu dans la catégorie des rhétoriques "tordues" - et privilégiera le rappel des "héritages de l'Occident chrétien" en combinaison avec des étiquettes anthroposophiques. Une "collaboration convergente" avec l'anthropologie universitaire n'en découlera pas. - La lutte de Steiner contre la théorie duale des nerfs devra rester un "problème de nerfs" sans l'invitation de Kienle à étudier les présupposés scientifiques, la capacité de mouvement une fonction de "processus biochimiques", liée à l' "individualité" psychique - tout à fait dans le schéma de l'ancien "problème corps-âme".

La "question sociale

Le principe égoïste et le principe non égoïste

L'ouvrage l'un dans l'autre "des anciens instincts et du nouvel état conscient".

L'anéantissement de l'anthroposophie derrière les retranchements de la pratique réactionnaire



Les sciences de la nature et de l'esprit savent de l'esprit aussi peu que la physiologie d'une volonté. Au dogme de l' "innervation" musculaire correspond, dans le domaine social, la croyance en la puissance du capital orienté vers l'économie. Une autre force d'impulsion sociale est - dans la culture occidentale actuelle - impensable. Dans le livre *Des énigmes de l'âme*, cette paralysie collective est amenée au point (p. 83) : d'un mode de représentation de science de la nature qui ne se soucie pas de ses propres fondements, " ne se laisse tirer aucune impulsion pour des pensées qui soient fécondes dans la vie de la société. Car à l'intérieur de cette vie, les âmes s'opposent aux âmes en tant que telles. Une telle impulsion ne peut se produire que si ce qui est d'âme/l'âmique est vécu dans sa façon/sorte spirituelle par une vision connaissante, si l'observation de science de la nature et d'anthropologie trouve son complément dans l'observation anthroposophique".

(535) Extrait de "L'espèce humaine", contenu dans : Abschied vom 'LeibSeeleProblem', 2e édition, Ed. LGC 1997, p. 88

513

La cohérence sociale actuelle ne vit pas du savoir de l'être spirituel qu'est l'humain, mais de la reproduction du "non-savoir antianthroposophique", de l'attitude confortable et majoritaire de la routine et de la convention. La "question sociale" est devenue un mot étranger, elle est en forme des "crises", des luttes politique quotidiennes pour la répartition de l'argent, comme rituel durable des médias de masse, comme effondrement latent et ouvert. Pour le reste, le "social" se limite à des processus chiffrés, du revenu personnel aux statistiques des chômeurs. Le paradigme de la "nation" a laissé sa place de leader à la croyance dans le "capital", qui érode les devises en "dettes" insoldables au détriment de la grande majorité. Ce qui s'appelait autrefois "question sociale" est aujourd'hui le sociétal "management du capital". Le dualisme d'intérêts "étatiques" et "privés" (mesurés en argent) reflète l'incapacité à envisager quelque chose comme "société" au-delà de l'ancien monde conceptuel amorti. A l'égoïsme de l'individu s'oppose le régulateur, l' "État". Le "système" est un mélange d'État, d'assurances sociales, de règne d'experts, de médias, de capital et de **feutre**/corruption. La "propriété", nerf principal de la formation des concepts sociologiques, se définit par l'attribution aux différents "citoyens", aux individus garantis par la Constitution, ces êtres duaux corps-âme. (Leur allant-en-double est la "personne morale/juridique", l'extrapolation de la croyance romaine en l'âme). Ni le "capitaliste" (le "chef de travail") ne peut être pris en compte comme débiteur de l'esprit (du monde, ni le "travailleur" (le "prestataire de travail") comme créateur intelligent des forces physiques du monde.

Les humains sont séparés les uns des autres dans l'opinion que chacun "possède" son propre corps qu'il déplace à l'aide de nerfs moteurs dans un monde réel : le principe égoïste comme dogme de la physiologie. Il n'est pas possible de concevoir autre chose que la théorie des nerfs volontaires en mouvement, puisque l'humain est écrit-fixé comme un "être fermé/délimité dans sa peau". La situation s'est coagulée en une dépression sociale, les discours sur la responsabilité éthique et sociale sont inflationnaires. Les "crises" se nourrissent de l'incapacité de la science à développer des concepts plutôt que des vocabulaires : des concepts réels, invisibles et non descriptifs sur l'esprit, l'argent, le travail, la sécurité, la propriété, etc. La masse est accro au di-



vertissement et manipulable, aime comme toujours le sport et les scandales, est sinon dévorée par des soucis privés. L'ancien "prolétaire" de la classe sans propriété est une relique historique, "exportée" dans des pays lointains. La "question sociale" a dégénéré en garantie d'emploi, en "recherche d'emploi", en appareil de programmes d'aide sociale, les produits sont importés des "pays à bas prix". A cela s'opposent les affirmations - considérées comme historiques - de Steiner : "Et ce n'est pas un idéal du lien social, mais la contrepartie du lien social, si ce lien social est tel que l'humain ne travaille pas pour la société, mais pour lui-même. C'est la transposition du *principe non égoïste* à l'ordre social. Celui qui ne comprend l'égoïsme et l'altruisme que dans un sens sentimental ne comprend en fait rien aux choses. Mais celui qui comprend, pratiquement sans sentimentalisme, avec un pur bon sens, *que toute société doit nécessairement périr du fait que l'humain ne travaille que pour lui-même*, celui-là sait ce qu'il faut faire. C'est une loi, aussi sûrement efficace que les lois de la nature, et il faut simplement connaître cette loi. Il faut simplement avoir la possibilité de manier le bon sens de telle sorte qu'une telle loi nous apparaisse comme un axiome de la science sociale. Aujourd'hui, on est encore loin d'envisager une telle chose. Mais l'assainissement des conditions dépend entièrement du fait que c'est tout de suite ainsi que

514

quelqu'un considère le théorème de Pythagore en mathématiques comme quelque chose de fondamental, il prend pour base cette proposition : *tout travail dans la société doit être tel que le produit du travail revienne à la société, et que les moyens d'existence ne soient pas créés comme produit du travail, mais par la structure sociale*". ⁽⁵³⁶⁾ -

A l'occasion de la discussion de Klaus Jensen, nous avons déjà effleuré plus haut la situation de désolation dans laquelle se trouve aujourd'hui le combat de Steiner. - Les initiatives sociales nées de l'anthroposophie - y compris les institutions financières - évoluent dans le contexte pragmatique des "exigences économiques" et de la "reconnaissance" de l'État. L'horizon des responsables, généralement des professionnels doués, bien formés et ouverts d'esprit, ne suffit généralement pas à entrevoir la dimension de l'approche de la science de l'esprit. Il n'y a pas d'écoute pour l'orientation de Steiner, pour ses analyses de la situation *d'humanité* ; le *renversement de la pensée* exigé est fragmenté, morcelé dans le quotidien, paralysé. L'influence de la "normalité" conduit à des alliages idéologiques qui subordonnent nécessairement les initiatives anthroposophiques à la prise d'influence étatique et scientifique.

L'épée de Damoclès qui plane depuis le début sur toutes les créations de Rudolf Steiner a été correctement localisée par Karl Ballmer et le "bâtitteur" Kienle : dans les "propres rangs", l'opposition interne. La dialectique des mouvements de vision du monde le veut ainsi - c'est seulement le renouveau de la résistance à l'intérieur qui conduit à "l'épreuve du feu" que Hemleben a en vue et que K. Swassjan vise avec "l'épreuve Karl Ballmer" : la pensée est-elle présente pour comprendre cet humain triarticulé ? Encore une fois :

"... la science de la nature n'est pas prête à comprendre cet humain triarticulé. Dans la science de la nature, on peut attendre que les conceptions théoriques deviennent populaires quelques années plus tôt ou plus tard. Cela n'a pas d'importance pour le bonheur des humains. Mais la pensée n'est pas présente pour comprendre cet humain



triarticulé. Or, cette même façon de penser doit exister pour comprendre l'organisme social dans sa triarticulicité/trimembricité. C'est là que la chose devient sérieuse. Nous sommes aujourd'hui à un moment où il faut comprendre. C'est pourquoi un tel retournement de la pensée, un tel réapprentissage est vraiment nécessaire non seulement pour les humains naïfs, mais aussi et surtout pour les humains instruits. Les humains naïfs ne savent au moins rien de tout ce qui a été établi dans la science de la nature pour dissimuler inconsciemment le caractère triarticulé/trimembré de l'humain. Les humains instruits, eux, sont bourrés de/avec tous ces concepts...".
(537)

C'est là que la chose devient sérieuse ? Là où l'humain n'est pas perçu en tant qu'être-monde triarticulé/trimembré, le caractère triarticulé/trimembré de l'organisme social (en tant que fait) ne peut pas être perçu. - Les questions de connaissance comme celles de Kienle sont certes connues, mais elles sont refoulées. Le complexe de la routine, de la phrase, de la convention délègue la "vie de l'esprit" à la documentation historique, aux étiquettes verbales et juridiques, à la pratique des "réalités" ahrimaniennes et lucifériennes (ces auxiliaires nécessaires de l' *h u m a i n o r i g i n e l*). Une "idée d'université" est certes réalisée, mais la nouveauté visée - les "préoccupations de Rudolf Steiner" - y reste hors de propos. (538) L'université suit d'autres buts que

(536) 24 nov. 1918, cité par : K. Ballmer, Cinq essais sur la question sociale - Employeurs, Fz. 310024

(537) Op. cit. GA 192, p. 51 s.

(538) Le but de l'"idée d'université" était à l'origine de mettre en valeur les "préoccupations" de R. Steiner. Selg, p. 544, cite Kienle dans le "Goetheanum", été 1982, après l'autorisation de l'université de WittenHerdecke : "C'est la première université libre de l'histoire allemande. Avec cela devient la

515

la "convergence" évoquée par le biographe, les *questions fondamentales* n'ont pas de demeure à l'intérieur de la complexité fonctionnelle. Dans la mesure où l'on parle de "convergence", celle-ci n'a plus aucun contenu, elle se réduit à l'harmonisation de points de vue qui se distinguent par des subtilités *psychologiques*. Un exemple d'efforts de convergence peut être observé dans l'apparition du critique H. Zander. Sa critique a pour effet catalyseur de rappeler aux fondations anthroposophiques leur origine idéologique. L'effet est paradoxal : le docteur en théologie se présente à la fois comme pasteur/prenant soin des âmes et comme scientifique face à Steiner ou à ses successeurs (séduits et croyant en l'autorité), de sorte que les anthroposophes ont le réflexe de recourir aux arguments de la théologie chrétienne pour défendre leurs conceptions subjectives de l'individualité. L'analyse de Steiner sur "l'opposition interne" est de plus en plus valable avec des signes inversés, les opposants cachés dans leurs propres rangs se servent d'arguments "chrétiens" traditionnels, tandis que les "adversaires" universitaires / chrétiens lancent le cri de guerre de la "science" objective contre la science de l'esprit. Les deux camps opèrent à leur manière contre l'inconnu, l'incompris, contre le "*développement/l'évolution de l'humain de wok-même vers soi-même*" - contre la connaissance de la nouveauté, qui n'est pas compatible avec la compréhension actuelle du christianisme. (539)

la possibilité de mettre en valeur les préoccupations de Rudolf Steiner dans la poursuite du développement des sciences".



539 Au sujet du christianisme, Ballmer écrit le 8. 4. 1955 (Vendredi saint) au pasteur Johannes Hauri : "Mon grand souci, ce sont les anthroposophes. Je doute qu'ils aient peu ou pas du tout d'idées sur ce qui s'est passé. Les anthroposophes sont classés par l'opinion publique mondiale parmi les chrétiens. Pour quelles raisons au juste ? Dans leur auto-évaluation, les anthroposophes semblent vouloir se ranger parmi les gentils en ce qui concerne la répartition des humains en gentils chrétiens et méchants non-chrétiens. Je ne vois aucune raison pour laquelle, en tant qu'anthroposophe, je devrais me compter parmi les chrétiens. Rudolf Steiner a dessiné une idée du Christ qui n'existe pas dans le christianisme. Dois-je me laisser compter parmi les chrétiens à cause d'une idée qui n'existe pas chez les chrétiens, qui doit même être rejetée durement par les chrétiens pour des raisons d'auto-conservation ? ... -- L'idée absolument nouvelle du Christ qui se manifeste dans Rudolf Steiner -- l'impulsion du Christ comme impact sur le développement/l'évolution de l'humain, à savoir le développement de l'humain de soi-même vers soi-même - a jeté la lumière sur une mythologie jusqu'alors incompréhensible. ...

Rudolf Steiner a fait des dons à la 'communauté chrétienne' ; il l'a fait, comme il l'a expressément souligné, en tant qu'humain privé philanthrope, donc expressément pas en vertu de sa fonction d'acteur et de moteur du mouvement mondial anthroposophique. Lorsque ces messieurs de la communauté des chrétiens fabulent de leur 'nouvelle église', ce n'est naturellement qu'un moyen commode d'éviter de prendre l'anthroposophie au sérieux. ... - J'ai toujours considéré comme une plaisanterie grandiose le fait que l'église confessante 'Communauté des chrétiens', dans le credo qui lui a été administré avec humanité par Rudolf Steiner, adore le Dieu-père théologique et créateur en tant qu'être originel 'spirituel-physique'. ...

L'anthroposophie pose de dures prétentions, éventuellement même des prétentions monstrueuses. Je ne peux pas sympathiser avec la forme publiquement connue du règne de l'anthroposophie réceptive, qui suppose que l'œuvre de Rudolf Steiner a pour but de confirmer et de sanctifier mes préjugés chrétiens occidentaux ancestraux, et ce parce que j'ai toujours été un type terriblement gentil. Face aux monstrueuses prétentions de l'anthroposophie, j'ai tendance à apprécier davantage la thèse de Karl Barth : 'C'est fini pour nous'. L'anthroposophie me demande en effet d'apprendre à reconnaître que toute ma compréhension du monde et de l'humain n'est qu'une illusion. ... Jusqu'à présent, les fruits de l'œuvre de Rudolf Steiner ont satisfait les *besoins de l'âme tranquille*. Mais il faut s'attendre à ce que bientôt, ce ne soient pas seulement des esprits accros qui se délectent, mais des *intelligences* qui s'emparent de la confrontation avec Rudolf Steiner comme de leur problème. La raison analytique de l'humain a été abruti par quelques millénaires

516

La différence essentielle de la doctrine de la volonté et sociale de Steiner par rapport au pragmatisme de science de la nature n'est pas découverte. - La résignation au sens de Kienle - en tant que *point de germination* pour le nouveau - a aussi disparu : "*Je me vis dans la situation de celui qui lutte sans succès. ... Il n'y a rien ! Je suis assis devant un gouffre et aucun pont ne se présente pour le franchir. Comme si le destin nous renvoyait d'abord à tout autre chose*".

Les germes de la résignation productive doivent passer l'hiver sous le vernis d'un "espace scientifique anthroposophique" ("reconnu par l'État"). Une "science anthroposophique" assimilée (qui tente de se légitimer par l' "anthroposophie" ou la "recherche sur Steiner") n'est pas une alternative à *l'absence de présupposés* d'un véritable empirisme scientifique, qui doit exclure tous les absolutismes invétérés et leurs univers linguistiques - au profit de l'observation. Une science de la nature doit éviter toute étiquette si elle veut respecter de manière conséquente la loi impitoyable de l'absence de présupposition, elle ne tolère aucun précepte de *quelque* sorte que ce soit, en particulier ceux issus du royaume de la psychologie ou de la "neurocognition". Il est fatal pour les deux parties que la cohabitation de l'anthroposophie et de l'université, "reconnue par l'État" et "sponsorisée économiquement", conduise à l'aplatissement et à la méconnaissance, à "l'anéantissement de l'anthroposophie derrière les retranchements de la pratique réactionnaire" (voir citation ci-dessous), comme l'avait prévu Steiner. L'indicateur principal de la justesse de ce pronostic est



le traitement du concept de volonté en liaison avec la lutte contre la théorie duale des nerfs. Le deuxième indicateur principal (symétrique) est le traitement du concept de *vie de l'esprit libre* (et de la gestion du capital qui lui est confiée) en relation avec la lutte contre les clusters politiques duaux de l'État et de l'économie. (La doctrine sociale de "l'économie sociale de marché" correspond exactement à la doctrine nerveuse courante : les volontés et les expressions vitales de l'organisme social sont interprétées comme des effets causaux des processus économiques. Les processus du capital sont d'emblée corrompus s'ils sont motivés par des considérations "économiques" ou caricaturales "d'État social". C'est de ces derniers que provient le concept pragmatique et séduisant

de théologie, nos sciences sont dans l'ensemble de la théologie de banqueroute. Le dieu des théologiens et des philosophes est invité à apprendre de nouvelles choses. C'est d'autant plus grave pour l' 'esprit' du dieu de l'Occident chrétien s'il a été incapable d'être esprit *en tant que corps*. - Je résume l'effet de mes trente années d'étude du monde de Rudolf Steiner dans l'affirmation suivante : le *corps humain* -- en tant qu'esprit -- est Dieu. Il ne faut pas dire cela trop fort, car le genre humain est d'une telle bassesse qu'il va avidement mal interpréter et mal comprendre l'idée du Dieu corps humain, et peut-être même la mal comprendre 'chrétiennement'. Les conséquences de l'idée du Dieu-corps sont importantes. Alors qu'en tant que rationaliste éclairé, je ne peux rien imaginer de raisonnable dans l'hypothèse théologique selon laquelle je serai une *créature* de Dieu, je peux maintenant dire : je - dans mes expériences de conscience - suis - à *chaque seconde la créature du corps humain de Dieu*. L'hypothèse que j'ai faite jusqu'à présent, à savoir que je suis mon corps, est une folie ; je dois réapprendre. Et qu'en est-il lorsque mon corps tombe malade et meurt ? Qui est donc celui qui a la *faculté* de tomber malade et de mourir ? - Pour dire "Je", j'ai besoin d'un corps ; aucun dieu sans corps ne pourrait dire "Je". Comme il est absurde de supposer que je suis mon corps, partout où par des humains est piaillé 'Je', Dieu lui-même doit avoir dit 'Je'. Seul Dieu peut absolument dire "Je". Alors *mon* dire "Je" serait à nouveau une terrible erreur qui a besoin de rédemption. J'aurait à venir à ce que 'Je' est en réalité le nom de Dieu. ... La prétention la plus monstrueuse qui m'est faite par la théorie de la connaissance de l'anthroposophie est bien celle-ci : je devrais apprendre à prendre *pleinement au sérieux* la compréhension que mon propre corps est un objet du *monde extérieur* au même titre que l'arbre, la vache ou le four". (Succession, Fz. 089-001)

517

du "revenu de base inconditionnel/dépourvu de conditions"). La convergence de l'anthroposophie et de l'université ne deviendra fructueuse et souhaitable que lorsque les germes de la résignation productive de Kienle se réveilleront dans le permafrost des paradigmes duaux - qui ne connaissent aucun *esprit* et aucune *vie de l'esprit*. L'éveil n'a pas besoin d'étiquettes, mais d'un empirisme impartial :

"Ce sera le grand moment dans le développement de la science de la nature correctement comprise, où elle reconnaîtra le contraire/l'opposé de l'évolution, à l'endroit correspondant, continuant cette évolution, où elle reconnaîtra non seulement la construction, mais aussi la dégradation/deconstruction, où elle reconnaîtra la dévolution à l'évolution". ⁽⁵⁴⁰⁾

Dans chaque physiologie de l'humain se cache une vision du monde, et chaque vision du monde s'exprime comme une structure sociale, depuis longtemps déjà comme une "question sociale". Le développement doit passer par le point mort de l'individualisation chaotique des humains et de leur croyance en l'humain individuel naturel - noyau du *principe égoïste*. Il n'y a pas de "développement de l'humanité" en dessous de ce drame et de cette tragédie. - Pourquoi une "science de l'esprit", pourquoi les lettres d'un Karl Ballmer ? S'agit-il de lubies personnelles ou réellement de l'auto-découverte du monde, de la création d'un nouveau monde ? S'agit-il du sort des beaucoup d'humains qui vivent sous l'emprise et la jouissance de la "connexion neu-



ronale", de la différenciation sociologique, des soucis d'argent, de "l'effondrement des valeurs", de l'industrie du divertissement et de la communication multimédia ? - Faut-il trouver un moyen de revenir à des états proches de la nature, "natifs", ou avancer vers la technologie totale ? Le "principe non égoïste" est-il un postulat moral, une utopie ou une loi sociale ?

Le théologien Zander demande : " *Pourquoi Rudolf Steiner avait-il besoin d'une connaissance des mondes supérieurs ? Et : que nous reste-t-il aujourd'hui de sa réponse ?*" ⁽⁵⁴¹⁾ Le théologien ne se doute pas de son ignorance/absence de pressentiment, il ne peut pas voir - en tant qu'universitaire - son exil dans l'Ancien Testament, il ne fait que tirer les conséquences de la "pensée scientifique" contemporaine, il suit d'un instinct sûr le consensus général - en outre, il se solidarise avec les "victimes" de Steiner dans la question "que nous reste-t-il aujourd'hui de sa réponse ? - Pourquoi **Steiner tira justement dans le champ contre les nerfs moteurs reste une énigme - ici il n'y a manifestement aucun plagiat, il n'y a donc pas une fois d'accusations.** Pourquoi donc Rudolf Steiner "avait-il besoin" (pour demander avec Zander) de lutter contre la théorie "folle" des deux types de nerfs, incarnation/type éminent de l'ignorance de l'humain ? Parce qu'il devait se battre pour la nature illusoire de l'esprit, en tant qu'imposteur pathologique ? Quelle autre faculté peut, à être plus fermement convaincue que la théologie de l'âme individuelle (é)mouvante!/bougeante et des nerfs moteurs des pécheurs terrestres ? Quelle autre faculté peut mieux venir au clair avec le paradigme asocial que l'administration de la succession du Dieu démiurge gréco-romain et immobile ? - Que veut réellement cette anthroposophie qui, chez le docteur en théologie Zander, se réduit à un besoin pathologique ? Pourquoi l'âme du groupe d'érudits développe-t-elle le besoin de la connaissance de Steiner comme un cas d'escroquerie ?

540 Arnheim, 17 juillet 1924, GA 319, p. 155

541 Annonce de l' "exposé d'impulsion" du Dr Helmut Zander le 15 octobre 2011 à l'école Rudolf Steiner de Bochum-Langendreer, journée thématique sur l'anthroposophie, "Rudolf Steiner aujourd'hui" - l'anthroposophie au 21e siècle : "Pourquoi Rudolf Steiner avait-il besoin d'une connaissance des mondes supérieurs ? ET : Que nous reste-t-il aujourd'hui de sa réponse ?"

518

Contrairement aux illusions de beaucoup d'anthroposophes, l'opposition extérieure et l'opposition intérieure proviennent d'un point source commun. Le moteur de l'opposition est la subjectivité. La calomnie et l'occupation de l'anthroposophie par l'*interprétation* subjective sont exactement la même chose. Steiner examine la symétrie singulière quant à son effet destructeur en vue de *l'avenir*, en vue des dimensions futures de l'opposition intérieure :

"C'est aujourd'hui encore le signe particulièrement caractéristique de l'évolution actuelle de l'humanité : d'un côté, les porteurs traditionnels de l'ancienne vie de l'esprit, qui vous calomnient, qui vous calomnient lorsque vous aspirez à une spiritualisation à partir de la scientificité moderne. Ils le font aujourd'hui déjà tout à fait consciemment, parce qu'ils n'ont aucun intérêt pour la poursuite de l'évolution de l'humanité, et parce qu'ils ne pensent d'abord qu'à retenir cette évolution de l'humanité. Ils le font parfois de manière aussi grotesque que cet étrange savant qui a récemment parlé d'anthroposophie à Zurich, et qui a tenu des propos si crus que même ses collègues officiels en sont devenus trop fous/super, de sorte



que, semble-t-il, cette lutte contre l'anthroposophie est devenue une sorte de petite publicité. Mais ils le font ; ils le feront encore plus, *parce qu'ils vont se lancer dans de très grandes calomnies*. On voit alors ce dont il s'agit se présenter sous forme de calomnies et ainsi de suite, sous forme de fausseté/non-vrai.

D'un autre côté, on constate encore aujourd'hui une forte résistance, mais qui joue au fond dans l'inconscient. Et c'est une expérience douloureuse ; dans ce domaine, on peut tout à fait parler d'une opposition intérieure, qui n'est parfois pas du tout pensée ainsi, contre ce qui doit en fait se trouver dans la direction de l'aspiration spirituelle-scientifique. Il s'agira d'apprendre, tout de suite dans ce domaine, à suivre pleinement ce que la science de l'esprit peut vouloir. Car l'évaluation de ce qui doit être voulu à partir de la science de l'esprit, selon la *subjectivité* habituelle jusqu'à présent, *serait dans ce domaine exactement la même que ce que font les curés et les autres dans d'autres domaines, en dénonçant / catharisant la science de l'esprit*. C'est ce qui rend notre mouvement anthroposophique difficile, c'est qu'au fond, c'est justement dans ce domaine qu'une sorte d'opposition interne est clairement perceptible. On peut dire que c'est précisément dans ce domaine que se manifeste le plus clairement ce qui éclaire d'une manière si étrange certaines accusations qui viennent de certains côtés. On dit : dans cette Société anthroposophique, tous ne parlent que d'après un seul, - et en réalité ils ne parlent pas du tout d'après un seul, mais ils disent ce que chacun pense lui-même, que l'un l'aimerait.

Nous en avons fait l'expérience à maintes reprises, n'est-ce pas ? Ce que quelqu'un aimerait tout de suite, il dit très souvent que je le lui ai dit, même s'il a entendu exactement le contraire. C'est vraiment la croyance en l'autorité qui prévaut. Curieuse croyance en l'autorité ! Cela a été démontré dans de nombreux cas. Mais ce qui serait particulièrement dommageable, c'est que ce qui est une sorte d'opposition étrange - en réalité, il y a toujours eu plus d'opposition que de croyance en l'autorité, et c'est pourquoi l'accusation de croyance en l'autorité est vraiment injuste -, serait encore plus fatal si ce que j'évoque ici comme opposition intérieure prenait d'autres dimensions dans le domaine de la vie pratique. Car alors, pendant qu'il en est encore temps, les adversaires de l'aspiration anthroposophique diraient naturellement : "Eh bien, c'est un mouvement sectaire et fantastique qui ne peut quand même pas être pratique. - Il ne peut naturellement pas être pratique,

519

si les praticiens ne s'y engagent pas, tout comme on ne peut finalement pas coudre si on n'a pas d'aiguille, même si on comprend très bien la couture.

J'aimerais seulement attirer l'attention sur un point dont il faut tenir compte. Je n'exprime pas une critique, je ne fais aucune allusion au passé, mais je suggère quelque chose qui est nécessaire pour l'avenir. Bien sûr, je n'indiquerais rien si je ne voyais pas toutes sortes de nuages de fumée s'élever. Mais je ne fais qu'indiquer quelque chose qui doit être considéré comme une invitation à collaborer de tous les côtés et à ne pas se retrancher derrière la pratique réactionnaire et à détruire l'anthroposophie derrière les retranchements de la pratique réactionnaire, même si on veut peut-être l'aider. Donc je ne pointe pas quelque chose qui est déjà arrivé, mais je pointe ce qui est nécessaire pour l'avenir". ⁽⁵⁴²⁾

Idéalisme borné ?



Ce que les gens appellent bon et affectueux et bienveillant et légal et moral, et...

... effet du capital, rémunération du travail, consommation, production, système de circulation, le système bancaire et boursier.

L'anthroposophie veut

"éclairer à nouveau dans la vie humaine ainsi que nous apprenions à traiter cette vie humaine selon sa réalité pratique, alors que nous avons désappris à la traiter selon sa réalité pratique. Et le résultat de ce désapprentissage est le chaos en Europe, les événements absurdes de ces dernières ... années. Il y a un pendant entre le désapprentissage du contenu réel du monde et la détresse/le besoin de notre civilisation". ⁽⁵⁴³⁾

Dans le livre "Les points essentiels de la question sociale dans les nécessités vitales du présent et de l'avenir", on tombe sur la caractérisation suivante :

"On peut voir comment beaucoup d'humains du présent trouvent en quelque sorte 'distingué intérieurement' de réfléchir dans une certaine abstraction, même scolaire, à toutes sortes de problèmes éthico-religieux dans des hauteurs de nids de coucous dans les nuages ; on peut voir comment les humains réfléchissent à la manière dont l'humain peut acquérir des vertus, comment il doit se comporter dans l'amour envers ses semblables, comment il peut être gratifié d'un "contenu intérieur de vie". Mais on voit aussi l'incapacité de permettre une transition entre ce que les gens appellent le bien, l'amour, la bienveillance, le droit et la morale, et ce qui entoure l'humain dans la réalité extérieure, dans la vie quotidienne, comme effet du capital, comme rémunération du travail, comme consommation, comme production, comme circulation des marchandises, comme système de crédit, comme banque et système boursier. On peut voir comment deux courants mondiaux sont juxtaposés, y compris dans les habitudes de pensée des humains. L'un des courants mondiaux est celui qui veut se maintenir en quelque sorte à une hauteur divine et spirituelle, qui ne veut pas construire de pont entre ce qui est une impulsion spirituelle et ce qui est un fait de l'action ordinaire dans la vie. L'autre vit dépourvu de

(542) Dornach, 29 octobre 1920, La nouvelle spiritualité et l'expérience du Christ du vingtième siècle, GA 200, p. 100 s.

(543) Bâle, 21 avril 1920, GA 301, p. 42.

520

pensées dans la vie quotidienne". ⁽⁵⁴⁴⁾

(Ici suivent alors des considérations sur la gestion des moyens de production, du capital).

Le lien entre une "impulsion spirituelle" et la vie ordinaire ne se fait de nos jours que de manière extrêmement diluée, l'histoire de l'Europe centrale - depuis Rudolf Steiner - témoigne du fait que la question de la force d'impulsion de l'esprit n'a jamais eu la moindre chance. La doctrine du national-socialisme a apporté le pendant à la doctrine de la volonté de Steiner, l' "âme raciale" collective. L'idéologie raciale corrompt l'approche de Schopenhauer qui, chez Steiner, avançait vers l'individualisme éthique, la transformation ("rédemption") de la "nature" par l'esprit (comme un corps !). La théorie de la nature d'un Alfred Rosenberg n'est pas une alternative à une théorie empirique de l'esprit qui voit dans les processus de mort, dans l'anéantisse-



ment de la matière vitale, la condition préalable à la conscience et au développement de la volonté de penser à partir de la force de décision individuelle. ⁽⁵⁴⁵⁾ (La même divergence fondamentale existe aussi vis-à-vis de tous les concepts plus récents qui se fondent sur l'humain individuel naturel. La structure de base de la conception réactionnaire du monde est la suivante : l'humain est exclusivement déterminé par des processus physiologiques matériels, par des "lois naturelles").

Là où il n'y a pas d' "impulsion spirituelle", il n'est possible de construire aucun "pont". La publication "L'organisation nerveuse humaine et la question sociale" reflète l'incapacité de lier réellement la question sociale à une physiologie trichotomique, car la physiologie trichotomique trébuche sur la dichotomie corps-âme "académique". Les réflexions de l'éditeur, qui est le seul des auteurs à vouloir faire le lien avec la question sociale, ne dépassent pas l'exigence "scolairement abstraite" d'une "action adaptée au monde". Là où l'enseignement du Je de Steiner est transformé en théorie *psychologique*, la symétrie entre l'organisme social et l'organisme physique reste bloquée dans l'arbitraire des appels moraux, dans "l'incapacité de rendre possible une transition entre ce que les gens appellent bon et aimant et bienveillant et légal et moral, et ce qui entoure l'humain dans la réalité extérieure, dans la vie quotidienne".

Sur ce chemin, la dimension de la nouveauté doit se rétrécir à une vision "bourgeoise" de l'essence du "travail" en tant qu'une *prestation personnelle*, au lieu d'une participation au processus global "spirituel et physique" de la production. Une note de Ballmer en fixe les grandes lignes : "Grosse bêtise : je me meus / je travaille - La question ouvrière / La question sociale" ⁽⁵⁴⁶⁾ Ici s'ouvre un inhabituel

544 Points clés de la question sociale, chap. III "Capitalisme et idées sociales".

545 La confrontation avec le "troisième Reich" se heurte au granit d'une théorie déterministe de la filiation. Une telle théorie est le résultat d'une mentalité de science de la nature qui se nourrit de "vieux instincts". Le "dressage jacobin" d'Hitler (cf. le "Journal allemand" de Denis de Rougemont), que la "culture" allemande avait elle-même contribué à faire apparaître, visait, au lieu d'un système articulé/membré, le bloc amorphe de l' "État-Führer/guide" hiérarchique. L'idéologue A. Rosenberg écrivait encore avant son exécution en 1946 : "Le national-socialisme était une réponse européenne à la question d'un siècle. Il était l'idée la plus noble pour laquelle un Allemand pouvait mettre en œuvre les forces qui lui étaient données. Il était une véritable vision sociale du monde et un idéal de propreté culturelle conditionnée par le sang". -- (NB. K. Ballmer s'est intéressé de près aux racines de ce type de germanisme axé sur l'ascendance. L'analyse de l'idéologie allemande de l'ascendance doit être reprise dans une publication de ses écrits sur la question sociale).

546 Feuille de notes, Fz. 269027

521

regard sur la société et la science sociale. La ligne directrice suprême est la constatation suivante : *la mise en mouvement des muscles repose sur la communion immédiate de l'âme avec le monde extérieur.*

"En fin de compte, tous les événements extérieurs dans la cohabitation sociale des humains partent vraiment de la manière dont les humains pensent, ressentent et veulent. Ce n'est qu'une faiblesse de notre époque que de vouloir déduire des événements extérieurs tout ce que l'humain pense, ressent et veut, de vouloir en quelque sorte considérer l'humain comme un produit des événements et des institutions extérieurs. En réalité, tout ce qui existe en matière d'institutions extérieures découle de ce que les humains ont pensé,



ressenti et voulu. Il s'agit donc aussi du fait que des institutions extérieures saines renvoient à des pensées saines, des institutions extérieures malsaines à des pensées malsaines et vice versa. Une époque qui doit penser de manière malsaine à beaucoup de choses ne pourra pas développer des volontés saines, des impulsions de volonté saines sur la vie extérieure.

À l'intérieur de notre conception socio-économique courante, la notion la plus discutable est celle du travail humain. J'ai déjà évoqué cette notion de travail humain. J'ai dit que le marxisme accordait une grande importance à la notion de force de travail, mais qu'au sein de cette théorie marxiste, la notion de travail était considérée de manière tout à fait erronée. Le travail, la force de travail en tant que telle, a une signification sociale par la prestation, respectivement la fonction de la prestation dans la cohabitation sociale des humains. Il y a quelques jours, j'ai dit ici qu'il y avait une grande différence entre quelqu'un qui fait du sport et qui utilise sa force de travail, et quelqu'un qui coupe du bois. S'il coupe du bois, c'est la manière dont son travail s'intègre dans la vie sociale qui est importante, et non la consommation de la force de travail en tant que telle. Et c'est ainsi qu'il nous apparaîtra dans les prochains jours que nous ne rendons pas justice au travail en tant que fonction sociale, si nous ne le considérons pas dans son afflux dans l'organisme social, mais si nous parlons de la consommation de la force de travail en tant que telle. On peut alors se demander : d'où viennent donc les concepts erronés sur le travail ? - Celui qui a des notions correctes sur ce que l'on appelle les nerfs moteurs en viendra certainement bientôt à des notions correctes sur la fonction du travail dans l'organisme social. Celui qui comprend qu'il n'y a pas de nerfs moteurs, mais que les nerfs dits moteurs ne sont que des nerfs de sensation pour la nature du membre concerné, *sur lequel la volonté transmet sa force*, trouvera comme forte chaque impulsion de la volonté vient à l'expression dans le travail par cela qu'elle est une telle, *comme forte elle se tieng dans le monde extérieur*. Mais par là, par un concept réel de la volonté et de la relation de la volonté à l'organisme humain, il obtiendra une base réelle pour voir la parenté entre la volonté et le travail. Mais par là, il parviendra aussi à des concepts sociaux corrects, à des représentations sociales correctes et aussi à des sentiments sur une telle idée. On peut dire que la manière dont l'humain pense socialement dépend à bien des égards de sa capacité à développer certains concepts de la nature de manière correcte ou incorrecte. Il faut être conscient du fait que celui qui pense que les nerfs moteurs sont les excitateurs de la volonté chez l'humain lui-même ne pourra en fait jamais établir un véritable rapport entre *l'excitateur du travail, de la volonté*, et la fonction du travail dans l'organisme social. "(Soziale Zukunft (Avenir social), 4e conférence, GA 332a, p. 144)

522

Tout comme la volonté à puissance de monde fonctionne indépendamment des processus nerveux, à la culture et aux processus de capital n'est pas permis d'être directement liés à la production et à la consommation (la "vie économique" en fait). De même que l'individu peut se libérer du paradigme de la commande nerveuse, la vie en commun peut être libérée de l'emprise des processus matériels terrestres et des instincts de pouvoir qui y sont liés. L'un conditionne l'autre. Le coup d'oeil sur la triple forme d'un futur "organisme social" est tout aussi "salutaire" que le regard sur l'humain triplement articulé, qui *n'est pas* commandé par une "âme" via des signaux électrochimiques.



Steiner aborde la "question sociale" sous la forme de *trois* "questions" : une question d'économie, une question de droit et une question d'esprit :

"La "véritable forme" de cette question résulte des exigences de la vie de l'économie, de droit et de l'esprit. Mais c'est *seulement à partir de cette connaissance* que peuvent venir les impulsions pour un aménagement sain de ces trois domaines de la vie à l'intérieur de l'ordre social. - Dans les temps anciens de l'évolution de l'humanité, les instincts sociaux veillaient à ce que ces trois domaines s'articulent/se membrement dans la vie sociale globale d'une manière qui correspondait alors à la nature humaine. Dans le présent de cette évolution, on se tient devant à la nécessité d'aspirer à cette articulation/ce membrement par *un vouloir social consciemment ciblé*. Entre ces temps anciens et le présent, il y a, pour les pays qui entrent d'abord en ligne de compte pour un tel vouloir, *une action confuse des anciens instincts et du nouvel état de conscience*, qui n'a plus grandi aux exigences de l'humanité actuelle. Dans maintes choses que l'on considère aujourd'hui comme une pensée sociale consciente de ses objectifs, les anciens instincts subsistent encore. *Cela* rend cette pensée faible face aux faits exigeants. Plus profondément que certains ne l'imaginent, l'humain contemporain doit s'extraire de ce qui n'est plus capable de vie". ⁽⁵⁴⁷⁾

Le "Discours" sur la polémique de Steiner contre les nerfs moteurs est à cause de cela pertinent politiquement parce qu'il oriente vers l'image de l'humain comme un être spirituel "libre". L' "esprit" a la force de la formation de substance, la "volonté" est l'esprit en tant que force formant la substance, dans laquelle les lois de la nature sont "abolies/abrogées". - La conscience de soi dans son enveloppe trichotomique, en tant qu' "humain", n'est plus soumise à une direction centrale hiérarchique divine, ses relations sociales ne sont plus réglées - comme dans les "temps anciens" - par des instincts et une direction théocratique. *Sortir de la confusion entre les/l'ouvrage l'un dans l'autre des anciens instincts et le récent état de conscience* est un long processus historique qui implique la lutte contre les anciens dogmes théistes et matérialistes modernes. Des appels tels que celui d'une "action adaptée au monde" (ou d'un "revenu de base inconditionnel") sont des postulats moraux qui se nourrissent d'héritages philosophiques dans le contexte d'un état social pragmatique qui se reflète dans les luttes monétaires de répartition. Une véritable force d'impulsion nécessite une "volonté consciente du but" qui résulte de la connaissance de l'humain comme "contenu central" de tout développement monde. Dans les contributions de Ballmer et les revendications ultérieures de Kienle, la "nouvelle conscience" s'oppose aux anciens instincts. Celui qui n'y voit qu'un "idéalisme" bizarre méconnaît en même temps les motivations du "mouvement de triarticulation/trimembrement". Le dépôt de germes pour un avenir social doit compter avec de longues périodes.

547 *Les fondements de l'organisme social (Die Kernpunkte der sozialen Frage, GA 23), "Remarques préliminaires sur l'intention de cet écrit"*. Font partie des "vieux instincts" toutes les esquisses naturalistes actuelles du monde, dans lesquelles s'expriment des images de pensée théistes ou génétiques. Un avenir social ne peut pas provenir de la reconstruction d'une nature "saine" et d'anciennes "valeurs".

523

Certaines phrases des "Points essentiels de la question sociale" s'adressent aussi aux "praticiens" dans la troupe écorchée des anthroposophes :

"Ils devront envisager qu'il est nécessaire de reconnaître comme pratiques certaines choses qui leur ont semblé être un idéalisme borné. Aimeraient-ils penser que le point de départ de cet écrit



serait erroné parce que dans ses premières parties, il est moins parlé de l'économie et plus de la vie de l'esprit de l'humanité récente. L'auteur doit penser, à partir de sa connaissance de la vie, que d'innombrables autres erreurs viendront s'ajouter à celles qui ont été commises, si l'on ne se décide pas à porter l'attention à mesure de la chose à la vie de l'esprit de l'humanité moderne".

(Avec le même droit, la croyance doit être reconnue comme une erreur que le "problème nerveux" serait à aborder avec les moyens de la science spécialisée. Le problème du mouvement arbitraire/intentionnel doit être empoigné à partir de la "perspective de la volonté" (physique !), c'est-à-dire à partir du processus de mouvement métabolique - comme le "problème de la question sociale" doit être abordé à partir de la perspective de la vie de l'esprit (non de l' "économie"). Comme aussi bien la perspective de la volonté comme celle de la perspective de vie de l'esprit *manquent*, doivent inévitablement commencer sur les deux domaines les nouveaux débuts et les actions/faits dans un vide/vacuum "non scientifique" et *incertain*. Du point de vue de la pratique réactionnaire, cela doit nécessairement être ressenti comme un "idéalisme borné", oui comme un "escapisme" utopiste. Les compromis nécessaires ne doivent pas se laisser absorber par la gravitation de la "pratique de l'ordinaire" économique / monétaire).

Le "problème des nerfs" correspond au "problème de la question sociale".

La triarticulation n'est aucun problème "politique", mais un problème de vision du monde.

L'incapacité de penser vraiment socialement part d'un système scolaire pervers et d'une non-science...

... à laquelle le grand public, séduit par la peste des journaux, croit.

Dans un sens semblable que le "problème" des nerfs à peine connu, il y a le "problème" social anthroposopique encore plus méconnu. Les deux "problèmes" naissent de la disparité entre la "science de l'esprit" et la "science" normale. Ils amènent à cette situation délicate que l' "expérience" de Ballmer met en lumière. Les deux sont indissociablement liés. Dans l'analogie sociologique-physiologique de Steiner, le système économique correspond au système nerveux. - À l'intérieur de l'organisme social, la "vie de l'esprit" correspond à la "volonté", qui se manifeste *comme métabolisme* (constitution/édification de la substance) des organismes vivants du corps. Aussi peu le physiologiste est familier de l'État de fait d'une "volonté" (autonome/autarcique), le chercheur en sciences sociales ne peut pas se représenter quelque chose sous une "vie de l'esprit" (autonome/autarcique) - cette incapacité est elle-même *partie* de la question sociale moderne, qui consiste essentiellement en la paralysie d'une "vie de l'esprit" authentique.

Le titre du recueil publié par la maison d'édition "Freies Geistesleben (Vie spirituelle libre)" promet beaucoup : il relie l'organisation nerveuse" à la "question sociale", ce qui constitue un lien inhabituel entre deux "problèmes" en un double tandem inha-



Encore une fois : quelle est l'intention derrière ce jumeau ? - La connotation des deux "questions" remonte à l'affirmation implacable de Steiner selon laquelle seule une science qui part de la nature suprasensible de l'humain comme d'une réalité peut conduire à une "maîtrise" (processuelle) de la "question sociale". Tous les autres projets de société sociale / socialiste - selon Steiner - échouent en raison d'une fausse hypothèse de base, de l'absence de perception de l'humain comme un être spirituel. Cette fausse prémisse compte sur les participants à la communauté sociale comme sur des individus naturels. Les différentes variantes de cette prémisse scientifiquement évidente se retrouvent dans les formes directes et subtilement internalisées de la violence (dont la fin est loin d'être prévue). L'élargissement de l' "humain" naturaliste par des "valeurs" morales traditionnelles (pour lesquelles les représentations traditionnelles de l'esprit et de l'âme sont utilisées) ne peut pas non plus conduire à de nouvelles perspectives. La vie de l'humanité moderne est un crépuscule spirituel, à bien des égards, et, en tant que tel, une "question sociale" nécessaire et permanente. - "L'ingénierie sociale" est, de ce point de vue, une métamorphose du "socialisme scientifique" : la construction d'une sociabilité à partir de motifs spirituels passifs et rationnels, dans le but de créer une machine sociale qui contribue à la "réalisation de soi" psychique des participants.

Selon l'analyse de Steiner des systèmes bourgeois et économistes, la *vie de l'esprit* en tant que drame de l'humain qui se cherche ne peut pas être contrainte à long terme dans les cercles d'influence des "réalités" économiques monétaires et de leurs crises. Les Meier et Müller, creusets de la vie quotidienne de la "science", des effets du capital, du divertissement, de l'école de peuple/publique, du sport, de la technologie, des statistiques d'assurance, des normes de sécurité, de la politique, de l'assurance maladie et de la sécurité sociale, du volume/de la montée du trafic, de la construction de logements, de l'industrie, etc. sont - en tant qu' "enfants de leur temps" - à la merci des événements, leur "pensée est faible face aux faits exigeants". Rappelons-nous le jugement accablant de Steiner sur le système scolaire, la science et la "peste des journaux",

"...c'est l'illusion de la différence entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs qui détourne psychologiquement les humains de la saisie d'un véritable concept de travail, lequel ne peut être saisi que si l'on considère l'humain non pas en fonction de la manière dont il s'use, mais en fonction de la manière dont il se situe par rapport à son environnement social. Je crois que vous n'avez pas encore reçu de notion claire à ce sujet, parce que les notions que l'on peut obtenir aujourd'hui de ces choses sont tellement faussées par notre système scolaire qu'il faudra un certain temps avant que l'on trouve le passage de la notion socialement absurde de travail à *la notion scientifique folle de la distinction des nerfs sensitifs et moteurs*. Mais c'est en même temps dans ces choses que réside la raison pour laquelle nous pensons de manière si peu pratique. Car comment une humanité peut-elle penser de manière pratique à ce qui est pratique, alors qu'elle s'adonne à l'idée folle qu'un appareil télégraphique fonctionne à l'intérieur de nous et que les fils vont vers quelque chose dans le cerveau et y sont commutés en d'autres fils, des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ? De notre non-science, issue d'un système scolaire perverti, à laquelle le grand public, séduit par la



peste des journaux, croit, découle l'incapacité de penser réellement en termes sociaux. ... Dans le domaine de la science, dans le domaine de l'art, dans le domaine de la religion, nous parlons aujourd'hui partout en phrases, en phrases qui restent coincées/fichées dans la gorge et qui, par conséquent, ne saisissent pas l'humain tout entier..." ⁽⁵⁴⁸⁾

(548) Stuttgart, 8 juin 1919, GA 192, p. 153 s.

525

L' "humain-corps-âme" dual est (selon les termes de Ballmer) au mieux une "goutte libérale", qu'il soit capitaliste ou socialiste - une caricature d'humain biologique-éthique : ses "idéaux politiques" sont des phrases, incapables de faire face aux faits exigeants. Il n'y aura pas d'issue : le "fils prodigue" *doit être redécouvert* dans sa peau malade, il doit se libérer du maquis des restrictions, des ordres, des marchés qu'il a lui-même créés, des utopies réelles sclérosantes et empoisonnantes qu'il crée comme sa "réalité", qui l'entoure comme ses "crises" latentes. La société du "goutte-à-goutte libéral" est une poubelle historique qui s'amoncelle sur son identité gréco-romaine et sur son fauteuil de repos démocratique. - La critique et l'exigence de l'anthroposophie sonnent comme un conte : le primate explosé, à la fois victime et créature de luxe, doit être amené à sa véritable destination, pour autant qu'il puisse la déceler dans le "noyau de son cœur". Il doit développer une "force d'impulsion sociale". Le goutte-à-goutte/bougre , libéral doit se défendre contre sa "science" matérialiste avec toute sa perspicacité, tout en pénétrant la "matière" avec une nouvelle "science de l'esprit" - le chemin est le but. Le chemin est fait d'erreurs et d'illusions, et il n'y a de but que s'il le *veut*. Ce n'est qu'avec le courage inébranlable de percer le nouveau pays de "l'esprit", auquel s'oppose toute la puissance des vieux instincts, de la pratique réactionnaire, du "réalisme" cynique et de l'égoïsme privé, qu'une construction sociale peut réussir, en petit comme en grand.

Il ne viendrait jamais à l'idée d'un neurologue normal de lier les questions de la vie en société à l'enseignement de la motricité cérébrale - à moins que la machine humaine ne doive être conditionnée et dirigée le plus directement possible depuis un centre, dans le style d'une *ingénierie sociale* orwellienne. Les intentions et les actes de Steiner, l'implantation de la théorie de l'organisme social ("Dreigliederungsbewegung - mouvement de triarticulation"), ne peuvent pas être compris par la biologie humaine et les sciences politiques autrement que comme une utopie sociale idéaliste, intéressante par exemple dans la perspective d'une documentation historique sur les troubles initiaux de la République de Weimar.

La lutte de Steiner est dirigée contre la catégorisation/mise en tiroirs historiques de la "science de l'esprit", des nerfs et de la polémique sociale. Il décrit les citoyens de la Terre d'aujourd'hui comme une partie, conditionnée par le temps, de l'humain "complet", comme une *étape*, une configuration provisoire du corps, de l'âme *et de l'esprit*. Ce n'est qu'avec cette clé que quelque chose de nouveau peut naître des décombres de l'État-nation et de la caricature cérébrale de l'humain. Le sauvetage n'est aucun "projet scientifique", et la règle est la suivante : *the revolution is not being televised* (la révolution n' a pas à être télévisée). La conception d'une "nouvelle" société implique l'entraide : personne ne peut la garantir, chaque forum éthique et chaque institution étatique et monétaire devient une farce lorsque "l'esprit du monde" se fait entendre



personnellement, en tant qu'existence/être-là individuel.

La "triarticulation" en tant que structure de base d'un "organisme social" est - comme le "problème nerveux" - un problème de vision du monde, et non un problème politique pragmatique des sciences sociales. Au sein de ce problème de système de vision du monde, la "vie de l'esprit" est le problème central, car elle représente une nouveauté absolue au sein des projets de société. C'est un devenir permanent, un nouveau départ permanent, partout la "construction de la substance" au sein de l'événement social, aussi des deux autres systèmes partiels sociaux. La vie de l'esprit doit naître du néant, de l' *amor intellectualis dei* de Spinoza. (Ce qui ne veut pas dire que cette émergence ne nécessite pas une organisation et une mise en réseau intelligentes, bien au contraire).

L'affirmation constante de Steiner, selon laquelle seule la triarticulation de l' "organisme social" est la forme de société future, implique une perception symptomatologique des réalités sociales. réalités sociales actuelles. Celles-ci aussi forment évidemment un "organisme" social.

526

Celui-ci est *malade*, à bien des égards. En particulier, il souffre malheureusement partout de sclérose, car la "vie de l'esprit" impulsive n'existe que sous forme de "divertissement" luciférien ou d'expertise ahrimanienne. (Au lieu de la vie de l'esprit, il y a aujourd'hui des universités, des écoles, des églises, des tribunaux, des médias, des services fiscaux, des banques. Et surtout - la création monétaire à partir de rien, quelque peu inquiétante, et la dévaluation monétaire inflationniste. Les opérations monétaires et de capital représentent une sorte de caricature de la libre vie de l'esprit, indépendante de l'État, avec les "sciences économiques" environnantes et leur statut quasi-sacré).

Les germes d'une future vie de l'esprit pertinente doivent pousser sur le terrain d'un nouveau mouvement qui sait correctement repérer l'ennemi à l'extérieur et à l'intérieur, qui peut éviter l'erreur du socialisme cachée dans les conceptions bourgeoises classiques du monde. - Encore une fois, les sciences sociales actuelles n'ont pas plus d'idées sur ce qu'est la "vie de l'esprit" que les physiologistes sur la "volonté" au sein d'un organisme d'âme articulé/membré. Le métabolisme comme terrain d'un "esprit" est un non-lieu, un fantastique non scientifique. Une volonté autarcique est inconnue.

Percevoir la volonté comme une grandeur *autarcique* (sur l'étendue des lois physiques) commence avec comprendre, connaître, observer le mouvement comme phénomène originel. Par analogie, on peut dire que la perception de la vie de l'esprit commence par se familiariser avec la "pensée pure" (ou volonté de penser) en tant que nouvel organisme d'idées qui surpasse toutes les anciennes idéologies. Dans le développement du "nouveau", la "vie de l'esprit" doit être créée, ou peut-être mieux formulé : *reconnue*, en tant que phénomène existentiel intérieur et social, car la vie de l'esprit existe moins en tant qu'institution "reconnue par l'État" qu'en tant que "ce qui, dans les événements historiques, dans la cohabitation éthique et morale, dans la cohabitation sociale elle-même, est efficace et actif en tant que libre ascendant, même si [les humains] le rêvent le manquant, le dorment le manquant". ⁽⁵⁴⁹⁾



"La libre vie de l'esprit" est sinon un postulat vide, une idéologie comme une autre, reste une exigence utopique ou un mot creux/une cosse de mot en tant que domaine de vie propre à l'intérieur d'un ensemble social. L'ancienne "Trinité" doit être découverte en tant qu'événement actuel, en tant que physiologie organique et sociale : "le cercle de problèmes du concept de Dieu de Thomas d'Aquin est maintenant combattu dans le domaine humain". (G. Kienle, voir ci-dessus).

Sans une certaine quantité de personnes qui se mettent en quête de la véritable nature de la "volonté" et du "Je", il ne peut y avoir de mouvement *constructif* au sein des *crises permanentes*, des mondes institutionnels mis à rude épreuve, de la "chute des valeurs" et de la radicalisation / militarisation en faveur d'une "sécurité" doctrinaire. Le nouveau doit prendre pied au milieu d'une guerre civile mondiale latente ou ouverte, il est tributaire à la fois du pouvoir des hasards et de la détermination. Un nouveau savoir est inhérent à l'attention portée au vrai Je en tant que pensée pure "purifiée" : les humains sont à la fois "libres" et "égaux", par le fait de leur "nature spirituelle", du "noyau spirituel des âmes", en dehors de toute "individuation" corporelle et d'âme - laquelle "égalité dans l'humain spirituel libre" constitue la force fondamentale d'un avenir social. Formulé avec Karl Ballmer : L'égalité est une *pensée* de l'humain originel, qui est, ou *est faisant*, ses créatures. Les slogans de la Révolution française "Liberté, Égalité, Fraternité" sont plus que des "exigences" sociales, ce sont des pensées agissantes, et en tant que telles, des "lois naturelles" morales.

549 Dornach, le 10 décembre 1917, GA 179, p. 59.

527

L'anthroposophique "problème de la question sociale" ne peut s'éclairer qu'*après* la clarification des concepts de Steiner, du concept de "Je" au "mouvement", à la "volonté" et à la "vie de l'esprit". Une future triarticulation/un futur trimembrement de l'organisme social repose sinon sur des bases fragiles, comme le mandat de représentation des nerfs unitaires. Steiner considère le "social" comme une auto/soi-différenciation de l'esprit, comme une pensée cosmique - et non comme un cumul sociologique de créatures individuelles. Les humains individuels provisoirement "souverains" sont a priori des "bricoleurs" à l'intérieur du Je "cosmique". L'universel s' "individualise" sous la forme de ses créatures physiques individuelles et reste néanmoins "un", il crée dans l'humain individuel concret le lieu de sa découverte : cette contradiction logique est le carburant de l'évolution naturelle et de l' "évolution de l'humanité". Encore une fois, selon Ballmer, la société est une *pensée* de l'HUMAIN, dans son devenir vers "celui qu'il est depuis toujours". La capacité de percevoir et de se mouvoir n'appartient qu'à cet HUMAIN, dont les pensées représentent la physique de ce monde : énergie et "quantum" à la fois - en nombres entiers, il se divise lui-même en force et "matière". La perception et le mouvement des créatures humaines n'existent qu'en tant que participation graduelle, en tant que "mise en circuit" dans la perception de soi et le mouvement de l'UN : en tant que "veiller", "rêver" et "dormir". (L'"automoteur" de Weizsäcker est, face à la vision du monde de Ballmer, une fiction "idéaliste" et amoureuse d'elle-même - les humains sont des "aspects" de l'action de l'UN qui, pour l'éveil de ses créatures, pratique l'art de l'incarnation dans SES enveloppes-miroirs, ses pensées tissent, en tant que destins terrestres, l'entrelacs de



la "société". - a contre-image ahrimanienne de l' "automoteur" luciférien est la machine humaine en tant que produit de l' "auto-organisation de structures cohérentes" génétiquement déterminées.

Le fait que la question sociale soit négligée par les auteurs réunis autour de Wolfgang Schäd est la conséquence de l'enseignement de la volonté par la physique de l'esprit qui a été manqué. Une "question sociale" n'existe que dans le titre du livre ("L'organisation nerveuse humaine et la question sociale"), qui reste une promesse vide. Contrairement à l'épineux "problème nerveux", il n'y a pas de "discussion", la "convergence" avec d'autres projets de société sociopolitiques n'est surtout pas recherchée. La "question sociale" ne peut même pas atteindre le statut de "problème" non résolu. Il n'y aurait de conquête du terrain de pensées qu'au prix d'une conception de Je à puissance de monde - sinon le concept "société" lui-même fait partie du problème non reconnu, c'est un mot creux dans le musée anthroposophique-philologique. La symétrie comparative de la triarticulation physiologique et de la triarticulation sociale de Steiner peut *seulement* devenir un thème comme problème de vision du monde. La symétrie des deux "problèmes" n'apparaît d'ailleurs nulle part chez Schäd et les coauteurs, bien qu'elle ne puisse pas être plus centrale. Hormis l'exigence moraliste d'une "action adaptée au monde", on ne trouve aucune référence à une thématique sociale ou politique.

Le lundi 8 juin 1919, jour de la Pentecôte, Steiner vient à parler sur la comparaison entre la physiologie et l'organisme social ; il s'adresse aux personnes qui acceptent la triarticulation sous la prémisse qu'il s'agit d'un *beau discours/bavardage* (il s'agit de la conférence que nous venons de citer, dans laquelle sont abordées les conséquences de la science, de l'éducation et de la peste des journaux) :

"Nous sommes tout à fait d'accord avec tout ce que dit Steiner, nous sommes d'accord avec ce qu'il avance comme point de vue pour combattre le capitalisme actuel, nous sommes d'accord avec sa triarticulation de l'organisme social, mais nous le combattons, car nous ne nous laissons pas dire de telles choses par un voyant d'esprits ! ... *Pour que l'on n'ait pas besoin de penser, on veut*

528

une lutte des classes dépourvue de pensées. Pour éviter de transformer ses pensées en actes, on prononce les plus belles phrases. Et quand les autres les prennent au sérieux, on les combat jusqu'au couteau.

Cette question doit enménager dans nos cœurs : les humains nés d'un tel esprit ont-ils encore le droit de se répandre en phrases bien ajustées sur le miracle de la Pentecôte ? La bave qui se répand aujourd'hui avec onction sur le miracle de la Pentecôte provient des mêmes glandes d'où sort le poison dont on veut aujourd'hui asperger tout ce qui vient de l'Esprit, et avec lequel on veut se référer d'une part à la phrase sans essence et d'autre part à l'acte brutal irréfléchi. D'un côté, la phrase sans substance est devenue le bavardage religieux du monde, de l'autre, l'action brutale sans esprit est devenue le militarisme, le mal fondamental de notre époque. Tant que l'on n'aura pas compris comment ces deux choses s'enracinent dans une éducation et une école perverties, on ne pourra pas réfléchir de manière fructueuse à ce qui doit arriver. Tout le reste n'est que charlatanisme.

Les choses qui doivent être faites doivent être faites à partir de la



réalité. Car la réalité porte l'esprit en elle, et toute négation de l'esprit devient en vérité un non-sens et une absurdité réels. Mais si quelqu'un essaie d'attirer l'attention sur la réalité spirituelle, alors il est un illusionniste ou un voyant d'esprits. C'est ainsi qu'il est étiqueté à notre époque, parce que l'intuition de la vraie réalité fait totalement défaut dans les cercles les plus larges.

Comparer l'organisme social à l'organisme humain ou à un autre organisme, c'est aussi devenu une phrase à notre époque, et c'est une phrase très bon marché. Si l'on ne veut pas parler en phrases dans ce domaine, il faut fournir les bases qui ont été livrées dans mon ouvrage *'Des énigmes de l'âme'*. *Quel sens cela aurait-il aujourd'hui de parler de la triarticulation de l'organisme social si cette base spirituelle de la triarticulation de l'organisme humain en facultés nerveuses et sensorielles, en facultés rythmiques et en facultés métaboliques n'avait pas été posée devant les humains comme une véritable connaissance scientifique ?* Mais les humains sont trop à l'aise pour laisser corriger les conceptions actuelles, issues d'un système scolaire pervers, par ce qui provient/souche de la vraie réalité".

A ce stade, l'attention est à nouveau attirée sur la distinction entre deux types de nerfs - le lecteur connaît déjà ce passage. La disposition de base de plusieurs tentatives anthroposophiques pour maintenir des nerfs moteurs ne s'écarte du dogme officiel que dans la mesure où la phrase de l' "âme" œuvrant dans le cerveau, l' "être spirituel", est ici conservée sous différentes variantes :

"Une autre idée abominable vit dans notre science officielle, c'est-à-dire partout crue avec autorité. Cette science participe à l'adoration idolâtre de tout ce qui s'est élevé comme une si haute culture à l'époque moderne. Comment cette science moderne ne devrait-elle pas, lorsqu'elle veut exprimer quelque chose de particulièrement mystérieux, se réfugier dans ce qu'elle adore le plus à un moment donné ? Eh bien, c'est ainsi que le système nerveux est devenu pour elle une somme de lignes télégraphiques, c'est ainsi que toute l'activité nerveuse de l'humain est devenue pour elle un fonctionnement télégraphique étrangement compliqué. L'œil perçoit, la peau perçoit aussi. Ce qui est perçu de l'extérieur est acheminé vers la station télégraphique du cerveau par des nerfs sensibles. Ensuite, il y a dans le cerveau, je ne sais pas quel genre d'être - un

529

être spirituel est en effet nié par la science récente -, par un être donc, qui est devenu une phrase parce qu'on n'y voit rien de réel, ce qui est perçu par les nerfs 'sensitifs' est transformé en mouvements volontaires par les nerfs 'moteurs'". ⁽⁵⁵⁰⁾

W. Schad épelle la connaissance empirique de la physiologie humaine triarticulée/trimembrée à un niveau psychologique. Là où la dimension de la lutte contre les nerfs moteurs est méconnue, aucune compréhension ne peut émerger pour un "tournant d'époque du monde" social. La cohabitation réglée de la multitude des créatures doit être assurée par leur "action adaptée au monde" grâce au renforcement du "contact réel avec le monde" : à la place de la triple physiologie sociale, on trouve des "phrases sans essence" à connotation anthroposophique, des postulats moraux sans contenu à l'adresse des individus présentés de manière isolée. Leur participation à un système social, les crises latentes d'un organisme malade, ne sont pas thématiques. Dans cette vision pragmatique du monde, ce sont les nombreuses gens humains qui dirigent la perception et l'action au moyen de leurs "Je" à double aspect. L'avenir dépend de ce que les gens appellent "bon et aimant et bienveillant et légal et moral"



(R. St.). - Ici, il ne peut rien rester pour le programme ambitieux annoncé dans le titre du livre. ⁽⁵⁵¹⁾ Les autres auteurs du recueil sont tout aussi incapables d'établir un lien entre le "problème nerveux" et la question sociale. - Le fait que les mêmes forces spirituelles et physiques du monde soient à l'œuvre dans l'humain au travail et dans la machine technique, que dans les deux cas le monde "*pense*" dans sa forme originelle d'humain, ne peut pas devenir le thème central sans une compréhension présente de la doctrine de la volonté de Steiner. Là où il n'y a pas de sens pour une "vision physique universelle du monde", il ne peut pas non plus y avoir de profondeur de pensée pour la saisie de la "question sociale" *mondiale*. La profondeur de pensée implique une décision pour ou contre le nouveau concept de volonté, pour ou contre la nouvelle vision sur le "Je" :

"Ces élans mystiques, tels que les humains les ont encore aujourd'hui : trouver le vrai Je en s'enfonçant dans leur intérieur - qu'ils appellent même le Je divin ! -, les humains auront moins souvent de telles impulsions à l'avenir. Mais ils devront s'habituer à ne voir ce Je que dans le monde extérieur. Ce qui sera étrange, c'est que chaque autre qui nous rencontre et qui aura quelque chose à faire avec nous aura plus à faire avec notre Je que ce qui est enfermé dans la peau. C'est ainsi que l'humain pilote vers l'ère sociale, et qu'il se dira à l'avenir : mon soi est chez tous ceux qui me rencontrent là dehors ; au moins il est là dedans. En vivant en tant qu'humain physique entre la naissance et la mort, je reçois mon soi de tout ce qui est possible, sauf de ce qui est enfermé là dans ma peau". (27 déc. 1918, GA 187)

Les exemplaires humains sont les membres d'un tout social, parce qu'ils vivent dans des incarnations ou mieux : dans le corps différencié de la volonté "Une" cosmique/à puissance de monde, dans le premier, le deuxième et le troisième logos, ou : dans le corps, l'âme et l'esprit, ou dans le système nerf-sens, rythmique et métabolique-membres. A ce dernier, la volonté vitale, motrice, correspond la vie de l'esprit en tant que système autonome/autarcique de l'organisme social. De même qu'un corps sans constitution permanente de substance doit mourir, une société sans vie de l'esprit autarcique s'éteint de manière latente - avec la bénédiction de l'ancien paradigme selon lequel "*chaque humain travaille seulement pour soi*". Le capital spirituel originel sous la forme de l'ancien "divin" et de ses

(550) Stuttgart, 8 juin 1919, GA 192, p. 151 s

(551) Un système-Je analogue psychologique à celui de Schad est analysé par Ballmer sur la base de l'analytique du Dasein du psychiatre Medard Boss, dans "Abschied vom 'LeibSeeleProblem' ", z. Aufl. Ed. LGC 1997.

530

manifestations de décadence / bouts d'héritage va à la rencontre de l'épuisement. Une nouvelle conception des structures sociales implique une "vie de l'esprit" indépendante de l'économie et de l'État, tout comme la vie de la volonté des individus veut s'arracher aux "anciennes" déterminations (de nature raciale, ethnologique, religieuse, nationale, économiste, philosophique et scientifique) : les anciennes "âmes de groupe" de toutes sortes, l' "être grégaire".

Une récapitulation -

A l'occasion de la nouvelle parution de l'ouvrage collectif "Die menschliche Nerve-



norganisation und die soziale Frage" (L'organisation nerveuse humaine et la question sociale)

L'ouvrage collectif de Wolfgang Schad, dont il a été beaucoup question dans ce livre, est paru sous une nouvelle forme à l'été 2014, après 22 ans d'existence. A y regarder de plus près, il s'agit maintenant d'un *autre* livre. Le nombre de contributions a été réduit, l'éditeur met son propre texte au premier plan. Avec le nouveau titre "*Die Doppelnatur des Ich - der übersinnliche Mensch und seine Nervenorganisation*" (La double nature du Je - l'humain suprasensible et son organisation nerveuse), Schad fait du projet le porte-parole de ses propres thèses. Le titre postule l'existence d'un humain "suprasensible". Celui-ci est associé à "son" organisation nerveuse.

La question sociale, trop peu présente dans la version de 1992, est désormais entièrement contrainte au second plan. Cependant, compte tenu de l'importance fondamentale de la question nerveuse, le projet scientifique initial est sans aucun doute devenu lui-même une petite vitrine de la "question sociale" brûlante. Le projet reflète un événement social. Le point central réside dans l'étrange démarcation par rapport à l'analyse de Ballmer de "l'âme académique du groupe". Dans le recueil *initial*, Schad exhortait à une approche prudente, voire 'sociale' : "Karl Ballmer avait déjà indiqué en 1953 que la mise en lumière anthroposophique du double aspect du Je est la base judicieuse pour la résolution de la problématique psychologique des nerfs dits moteurs. Seulement, il avait présenté sa requête dans une telle polémique que le champ de discussion en était gâché. Le présent ouvrage a donc pour objectif déclaré non pas de proposer des solutions définitives, mais de rendre le champ de discussion accessible. Le projet et le contenu sont donc indissociables. Mais cela signifie que nous devons traiter le problème - et il s'agit du problème le plus existentiel : celui du Je et du monde - avec prudence, voire 'socialement' ".

Il est remarquable que le présent livre ne soit pas pris en compte par l'éditeur de la nouvelle version du recueil, bien que les contributions du recueil original y soient discutées en détail. Le contenu de l'auteur Ballmer continue aussi à être ignoré. Ce refoulement persistant contredit l'appel à la "discussion" pluraliste, y compris la référence centrale à Ballmer. L'exhortation à la prudence et aux relations sociales cachait-elle un calcul ? - Une perception directe de Ballmer ne peut pas être empêchée par un doigt d'honneur moral. Les polémiques de Steiner contre une physiologie "corrompue", voire "devenue folle", ne pourront finalement pas non plus être ignorées pour des raisons morales. (La tentative de certains physiologistes anthroposophes de styliser les propos tranchants et sans équivoque de Steiner en conjectures non contraignantes est l'une des facettes de l'incertitude et de la perplexité que ces polémiques provoquent dans les rangs des médecins anthroposophes).

531

L'absence de l'auteur Gerhard Kienle dans le nouveau recueil est symptomatique. Elle montre clairement que l' "expérience" de Ballmer appelée *correspondance sur les nerfs moteurs* n'est pas terminée. Les réserves de Kienle à l'égard du projet scientifique de Schad sont de nature complexe - ne devraient-elles pas être discutées ?

La nouvelle version du recueil porte le nom de la contribution de la plume de Schad. Les thèses de ce dernier ne sont pas nouvelles, mais la procédure rédactionnelle l'est.



L'attribution de la responsabilité de l'échec de la "solution" n'a pas changé, elle est désormais la suivante : "[Ballmer] a écrit ... d'une manière si agressive au front opposé qu'il a lui-même empêché l'acceptation générale de cette compréhension de l'intention de Steiner, qui était au fond congéniale". L'éditeur se trouve dans un dilemme moral : il souhaite inclure à la fois Kienle et Ballmer, mais doit empêcher le lecteur d'avoir un aperçu direct de leurs positions, et en premier lieu des réserves de Kienle. L'éloignement définitif de Kienle, la disqualification morale de Ballmer : Schad souhaite balayer sous le tapis l'exigence de connaissance de soi de "l'âme-groupe de savants" (Steiner). En même temps, avec la nouvelle édition raccourcie, la présentation déterminée de la propre "solution définitive du problème nerveux" remplace le "contact social prudent".

Le départ de Kienle permet aussi d'enfumer l'irruption du "front opposé" (sous la forme de l'exposé de Kienle à Stuttgart en 1982). De plus, la prétendue auto-culpabilisation de l'exclusion de Ballmer empêche de voir une autre auto-culpabilisation : le publiciste bâlois C. R. Stange formule la situation délicate dans une lettre adressée à Ballmer : "Je suis extrêmement curieux de voir comment votre expérience sur l'âme du groupe va se dérouler. ... Mais, je crois que tous ces hommes sont engagés dans une certaine voie qu'ils ne pourront guère quitter sans tomber dans l'inconnu ... ce qu'ils devraient craindre quelque peu". (Lettre du 10 avril 1953, voir note de bas de page 146) L'auto-culpabilisation de Ballmer correspond à une mise en scène de Schad : la discussion scientifique visée ne *devrait* même pas avoir lieu.

L'appropriation "courtoise" par Schad de Ballmer en tant que découvreur de la "problématique psychologique des nerfs moteurs" est une tentative de *limitation des dégâts* - car la "connaissance de soi" à venir ne peut pas être évitée à long terme. L'implication préventive de l'auteur du dommage doit neutraliser un danger existentiel. Considérer le corps humain comme un absolu s'individualisant n'est pas dans les possibilités de pensée de l'époque, c'est aussi au-dessus de l'horizon des anthroposophes formés par les universités.

La mauvaise réception de Ballmer par Schad consiste à transférer la représentation habituelle du sujet sur une périphérie cosmique suprasensible *pensée*. L'idée (fausse) d'un Je situé dans le cerveau - l'image ennemie de Steiner - est *complétée* par l'idée d'un Je situé dans les sphères cosmiques. Ce complément abstrait conserve d'une part l'image de l'ennemi et poursuit d'autre part un objectif prédéfini : il se fait en vue d'une *interprétation* de la déclaration centrale de Steiner, selon laquelle la "volonté" ne doit pas être recherchée dans le système nerveux. (Selon Steiner, la physiologie est "*corrompue*" parce qu'elle affirme que le sujet de la volonté se trouve dans le cerveau ou dans le système nerveux central. Cette localisation est à la base de la division des nerfs en afférents "sensitifs" et efférents "moteurs". Steiner lutte contre l'idée omniprésente d'un sujet cérébral. Il affirme une fonction "sensible" non subjective et graduée de *tous* les nerfs. Comme tout type de mouvement,

532

le mouvement volontaire/intentionnel est aussi un phénomène primaire. Il appartient au système de volonté *autogène* ("autopoïétique"), dont les actes deviennent des perceptions (représentations) grâce à l' "activité nerveuse". La "partie volonté" de



l'humain n'est pas de nature psychologique, elle *précède* toute "sensation" ou "cognition" psychique. Steiner voit dans la capacité de mouvement et le métabolisme l'action de cette "organisation-Je" spirituelle qui construit la matière. Commencant dans les processus thermiques, *aussi dans les phénomènes électromagnétiques*, ils deviennent "manifeste" physiquement).

Schad exige - à la main de ses interprétations de Ballmer ou de Steiner - ce qu'il appelle un "regard périphérique". Ce regard doit se placer du point de vue de l' "humain suprasensible" postulé. Selon Schad, la performance spécifique de Ballmer réside dans la découverte que Steiner n'aurait pas rapporté les nerfs moteurs centrifuges au sujet sensoriel (premier "aspect-Je"), mais au sujet "suprasensible" qui lui est associé (deuxième "aspect-Je"). Au moyen du "regard périphérique" ou de la représentation d'un deuxième sujet ("périphérique"), la direction "efférente" du processus nerveux peut être *ré-étiquetée* en une direction "afférente" par rapport au deuxième "aspect-Je". L'essentiel de cette réorientation abstraite réside dans le fait de pouvoir attribuer la nature *sensitive* (à orientation cérébrale) des fibres nerveuses "afférentes" - en accord supposé avec Steiner - aussi aux fibres nerveuses efférentes ("motrices"). C'est une erreur capitale dans la mesure où Steiner rejette totalement l'orientation cérébrale des flux nerveux, de sorte que des phénomènes tels que l' "afférence" et l' "efférence" perdent d'emblée leur connotation de "sensible" et de "moteur". Chez Steiner, il est toujours question de lignes nerveuses entières, "traversantes", qui servent - avec un étagement graduel - sur *toute leur longueur* à ce que l'on appelle "l'activité nerveuse" (c'est-à-dire à la paralysie des imaginations).

La "double nature du Je" affirmée par Schad cloue d'autant plus le sujet à la localisation représentée dans le cerveau. Elle duplique l'incrédulité capitale par une projection de ce "Je" dans une "périphérie cosmique". L'erreur fondamentale dévastatrice de l'interprétation nerveuse duale se retrouve dans la représentation anthroposopique drapée d'un "Je sphérique supérieur". L'erreur psychologique et neurocognitive devient une erreur spirituelle de "nature psychologique".

Le dédoublement du Je ne contredit pas seulement la vision du monde de Steiner et Ballmer, qui s'oppose à une croyance *ontologique* en un sujet. D'un point de vue anatomique, la théorie de Schad est en contradiction avec les nombreuses représentations de Steiner : *l'ensemble* des nerfs servent à une seule et même fonction, l' "activité nerveuse" : les effets sensoriels (à puissance de monde !). Les organes sensoriels, en premier lieu l'œil, sont intégrés dans le corps de l'extérieur comme des "golfes", il en va de même pour les organes de perception des mouvements. *Tous* les nerfs servent à produire la "cognition", la conscience ou l'auto/soi-conscience. La partie de la volonté de l'humain (membres / métabolisme) est un "monde extérieur" vital par rapport au système nerveux, même si celui-ci est affecté (formé / "contrôlé") par les représentations de la volonté de la conscience de soi.

La conception du double sujet de Schad compromet la théorie sensorielle à puissance de monde. Le dédoublement "spirituel" du récepteur des processus sensoriels prive littéralement ces processus de leur sens : dans la mesure où il peut être question d'un Je cosmique, celui-ci est le *producteur* des sensations, et non leur récepteur.



Le comique de situation résultant du dédoublement du Je est impressionnant : la croyance erronée matérialiste en un sujet cérébral, qui rend impossible une physiologie "spirituelle", doit maintenant représenter, dans son extension "spirituelle", la solution définitive au "problème nerveux". Le véritable/factuel "problème nerveux" - la croyance en une volonté cérébrale - ne sera pas guéri par des spéculations pseudo-ésotériques. Les schémas de pensée "spirituels" peuvent être aussi séduisants que les analogies actuelles issues de la technologie informatique. L'ancienne représentation du poste télégraphique semble tout à fait romantique par rapport aux modèles neurocognitifs actuels (notamment les "programmes de mouvement enregistrés"). Mais rien n'a changé *en principe* dans la représentation neuronale de la volonté, même si l'on parle entre-temps de neurones "sensori-moteurs". Steiner :

"... dans le domaine physiologique, on a parlé pendant un certain temps du fait que nos nerfs dits sensitifs s'étendent de la périphérie vers l'intérieur comme des fils télégraphiques qui arrivent ensuite et transmettent en quelque sorte par une sorte de commutation ce qui est alors des actes de volonté, des impulsions de volonté. On a toujours comparé cela à des lignes télégraphiques, à savoir que ce qui passe par les nerfs centripètes est transmis aux nerfs centrifuges. Eh bien, peut-être que si l'on trouve un jour quelque chose qui se présente d'une autre manière que le fil télégraphique, on pourra utiliser une autre image pour cette chose, selon cette méthode. Et ainsi, comme on change de mode, on applique toutes les choses trouvées à une époque quelconque pour venir à bout de l'explication de certains phénomènes". ⁽⁵⁵²⁾

Steiner connaît les voies nerveuses seulement comme "porteuses de traces" des processus de conscience. Le Je et le corps astral y circulent, ce qui se rend *remarquable* par de l'électricité et du magnétisme physiologique. Bien entendu, les potentiels électriques et les processus biochimiques ne sont pas assimilables à un "transport d'informations". Il existe toujours un état de tension entre le nerf et le muscle. Les phénomènes empiriques sont des traces de "l'activité nerveuse" *supraphysique*, ils la "reflètent" - mais le miroir ne contient pas la "réalité" qui se reflète. Les impulsions électriques induites artificiellement peuvent tout au plus "soulager" le corps astral du travail qu'il doit sinon effectuer lui-même ou - en cas de mauvaise direction - inhiber ce travail. Dans une conférence donnée devant des ouvriers le 14 avril 1923, cela est décrit à l'exemple de l'organe cardiaque. ⁽⁵⁵³⁾ En ce qui concerne la croyance erronée dans les courants électriques en tant que "supports de données", il convient de rappeler ici une conférence tenue à Saint-Gall le 16 novembre 1917. On peut y lire :

"Au 19e siècle, la science de la nature ont découvert que le système nerveux était traversé par des forces électriques. Elle avait raison, cette science de la nature. Mais si elle croyait, si les naturalistes croyaient que la force nerveuse qui nous appartient, qui est à la base de notre vie de représentation, a quelque chose à voir avec les courants électriques qui traversent nos nerfs, ils ont justement tort. Car les courants électriques, c'est-à-dire les forces qui sont déposées dans notre être par l'entité que je viens de décrire, n'appartiennent pas du tout à notre être : nous portons déjà en nous des courants électriques, mais ils sont de nature purement ahrimanienne". ⁽⁵⁵⁴⁾

(552) Stuttgart 8 janvier 1921, 3e cours de sciences naturelles, GA 323, p. 156 et s.



Les nerfs sont des "tubes creux", ils forment une couche de résistance (une sécrétion intracorporelle) en vue de la formation de représentations, en fait de la "mise à mort" de l'imagination : Steiner appelle cet événement "*activité nerveuse*". Dans l'activité corporelle, le système nerveux-sensoriel "terrestre" s'oppose *de manière polaire* au système métabolique-membranaire ou moteur "cosmique" en tant que domaine de perception. C'est le support de la "volonté" (autogène) qui se manifeste dans la structure organique, dans le renouvellement vital de la matière et dans le *mouvement* : dans *chaque* mouvement. Le mouvement est toujours primaire, la perception est secondaire. Au sein du pôle nerf-sens (dégradant), les nerfs prétendument "moteurs" ne servent pas à la conduction des signaux, mais à la perception par le corps des modifications du métabolisme musculaire et des mouvements des membres - mais pas seulement à ces expressions de la volonté, mais aussi à *la formation d'une représentation/conscience des impulsions de la volonté*. Une intention de mouvement est une impulsion de volonté représentée. Sans distinction entre "impulsion" et "impulsion" *représentée* (pensée, sentiment, aussi pulsion), les présentations de Steiner ne peuvent pas être comprises. Parmi les innombrables descriptions de la confluence de la pensée/intention et de la volonté, nous n'en redonnerons qu'une seule :

"Mais saisissons-nous la pensée : je veux ceci ou cela -, l'activité qui appartient à la partie pensante de l'âme se répand depuis l'organisation de la tête dans le système métabolique et dans le système des membres de l'humain. Lorsqu'un humain a une pensée qui représente une intention de volonté, on voit dans l'intuition comment une activité astrale pulse dans une partie quelconque de l'organisation métabolique de l'humain ou jusque dans l'organisation des membres, et là, une telle pensée qui vise la volonté *ne dégrade pas seulement l'organisation de la tête, mais il est dégradé aussi dans les organes du métabolisme et dans les organes des membres*. De telles pensées engendrent des processus de destruction. Ces processus de destruction font que ce *qui repose à la base de la partie réelle de la volonté de l'âme* se déverse dans l'organisme métabolique ou dans l'organisme des membres et compense à son tour ce que la pensée a dégradé, reconstruit ce qui a été dégradé par la pensée. - J'ai la pensée de lever mon bras. *Cette pensée jaillit de l'organisation de la tête dans l'organisation du bras*, y provoque une dégradation, un processus de destruction. On peut l'appeler une combustion. Quelque chose est détruit à l'intérieur de l'organisation de mon bras. La partie de l'organisme astral qui correspond à la partie de la volonté de l'âme s'y engouffre, reconstitue ce qui a été détruit, le reconstruit. Et c'est dans cette construction que s'effectue le soulèvement de mon bras. Ce qui a été brûlé est donc reconstitué, et *c'est dans cette reconstitution que s'accomplit l'acte de volonté proprement dit*". ⁽⁵⁵⁵⁾

Les impulsions de la volonté sont toujours formées en même temps que les perceptions, la "proprioception/perception propre" corporelle ("proprioception" en prise sur le monde) faisant également partie des perceptions. Les perceptions "internes", telles que les souvenirs et les représentations qui y sont liées, sont bien entendu aussi à l'origine des impulsions de volonté. Celles-ci traversent l'*ensemble* des voies ner-



veuses, de "circonférence à circonférence" - les processus nerveux qui les traversent servent à imaginer les perceptions "fécondées par la volonté". Les "impulsions de volonté" saisies à la mesure de représentations partent du corps astral et du Je, se déplacent physiologiquement de haut en bas - les processus bioélectriques retracent ces mouvements, mais n'en sont pas la cause, même si ces phénomènes sont obstinément qualifiés de

(555) Dornach, 15 septembre 1922, dans le cycle Philosophie, cosmologie et religion, "Das Erlebnis des Willensteils der Seele in seiner Wirkung bis über den Tod", GA 215, p. 162 s.

535

conduction moteur du signal électrique. - La physiologie actuelle ne connaît une "volonté" (autogène) au sens de la science de l'esprit que sous la forme d'un "chiffre d'affaire (bilan?) énergétique", lequel est interprété de manière purement biochimique. La physiologie ne fait pas de distinction entre la dégradation de la matière (processus de pensée) et la construction de la matière (processus de volonté), le métabolisme est compris comme un simple bilan énergétique - il n'est pas observé en tant que trans-substantiation - en tant que destruction de substance et création de substance. La "science de la nature", qui a explosé dans les sciences spécialisées, est en permanence en train de jeter la surabondance de données empiriques dans la gueule du paradigme du modèle atomiste du monde : un vestige de la conception grecque du monde, qui imaginait le "mobile non mû" comme un Dieu au-delà du monde et sans corps. La médecine humaine et la neurologie, enfants nourris de la biochimie, vivent aussi de cette dogmatique - c'est la raison profonde pour laquelle la "médecine anthroposophique" ne se laisse pas si facilement assimiler. Quel médecin établi peut s'accommoder de l'idée que dans les événements "biologiques" matériels, l' "absolu" à puissance de monde s'active dans une polarité dégradante et constructive ? - toujours sur le chemin de la découverte de soi en tant que dit "humain" ? Même un "ésotérisme" superficiel ne peut pas atteindre le mystère du corps humain trichotomique s'il ne remet pas en question de manière suffisamment radicale le paradigme dual corps-âme et la croyance invétérée en l'humain individuel naturel.

- - -

Schad laisse muter les nerfs "moteurs" en nerfs "sensitifs" parce que leurs processus *efférents*, interprétés de manière ordinaire comme "moteurs", peuvent être réinterprétés comme *afférents* (sensitifs) au moyen d'une inversion abstraite de la polarité d'un "Je" représenté comme "central". L'inversion de la polarité nécessite l'introduction d'un "Je supérieur" représenté de manière périphérique. Avec cette symétrie abstraite, de la "double nature du Je", toutes les interprétations courantes du système nerveux central - orientées vers ce sujet supérieur postulé - peuvent être dupliquées. Ceci en contradiction avec toutes les explications de Steiner, selon lesquelles un Je est *toujours* donné en même temps que les perceptions sensorielles (extérieures) (cf. à ce sujet la conférence au congrès des philosophes à Bologne 1911). Ce qui est essentiel, c'est que le "Je" de Steiner n'est pas une grandeur psychique, une projection hypothétique, mais une "dernière instance" au niveau des "lois de la nature" physiques qui, au cours de l'éveil diurne, domine la pesanteur ou la *repousse* hors du corps au profit de ses propres *forces d'équilibre* (cf. p. 322). Dans le *Cours de pédagogie curative*, Steiner discute de la "position de force" physique du "Je" comme suit



:

" ... notre organisation du Je [se tient] premièrement en relation avec la pesanteur, c'est-à-dire avec le terrestre. Car ... ce que les physiciens appellent la matière n'existe pas. En réalité, il n'existe que des forces, et les forces sont tout à fait semblables à la gravité par exemple - il y a bien sûr d'autres forces, certaines forces électriques, des forces magnétiques -, l'organisation du Je est en relation *immédiate* avec toutes ces forces et elle est présente dans l'humain "normal" pendant tout l'état de veille. Nous pouvons dire que tout ce que nous englobons sous la Terre, ce sont ces forces. Tout ce que nous englobons sous l'eau, qui est en état d'équilibre, est en relation directe avec l'organisation du moi. Tout ce qui est aérien ... est en relation directe avec l'organisation-Je. Ensuite, l'organisation-Je est encore en relation avec une partie de l'état général de chaleur, avec une partie des forces générales de chaleur, par laquelle nous passons toujours lorsque nous vivons dans le monde physique". ⁽⁵⁵⁶⁾

(556) GA 317, P. 14

536

La représentation d'un "Je supérieur" qui a besoin de perceptions assistées par des nerfs repose sur la méconnaissance de la nature de cette "instance" *suprême*. Les humains sont *pensés* par leur "Je" - les hiérarchies cosmiques. Le Je "sphérique" réel/effectif agit à l'état de veille diurne dans le corps et à partir de l'environnement (y compris l'environnement social), mais pas à partir d'un lointain cosmique *représenté*. Le Je ne se trouve pas dans la chair et le sang, mais dans les rapports de force qui dépassent le corps, il ne peut notamment pas être représenté uniquement dans l'espace. Il est "volonté" - par rapport à la conscience diurne, il est le "subconscient". Mais il n'est pas de qualité "psychologique", il est de "dernière instance", en d'autres termes : il est de nature "physique". *Cela devient manifeste sensoriellement dans la chaleur*, en particulier dans la configuration thermique du corps entier. L'humain terrestre se sent "identique" à sa chaleur (sanguine), c'est là (en tant qu' "intuition" au sens anthroposophique !) que le noyau de son être est donné *sensoriellement*. Dans "l'humain de chaleur", c'est le Je de l'incarnation précédente qui œuvre, c'est là que se produit le passage du spirituel au physique-sensoriel :

"nous nous sentons moralement obligés envers certaines impulsions qui nous sont données purement spirituellement. Nous voulons les réaliser. Comment cela s'insinue dans les os, dans les muscles, ce à quoi nous nous sentons moralement liés, on ne peut tout d'abord pas le comprendre. Mais si l'on sait que l'on porte en soi son Je de l'incarnation précédente, qui est déjà devenu tout à fait spirituel, que ce Je agit dans la chaleur, alors on a le passage là, dans cet humain de chaleur. Les impulsions morales agissent sur le détour par le Je de l'incarnation précédente. C'est là que vous obtenez le passage de la morale au physique. Si vous considérez simplement la nature actuelle et l'humain comme un fragment de la nature, vous n'obtiendrez pas ce passage." ⁽⁵⁵⁷⁾

Parler, dans le sens de Schad, de perceptions neuronales d'un "Je supérieur", renverse l'humain triarticulé et tout le système de la théorie des douze sens. Si le Je supérieur individuel (une "pensée des hiérarchies" !) veut devenir un sujet percevant, il doit justement "d'abord" devenir un être sensoriel - il doit donc "attendre" toute l'évolution planétaire de l'ancien Saturne à la Terre - pour parvenir au développe-



ment du Je. Il doit attendre, ou plutôt mettre en scène, l'évolution du corps sensoriel. Le Je individuel, la "véritable individualité", doit s'incarner dans le corps humain générique (!) au cours de nombreuses "incarnations", être "gratifié" de la volonté cosmique, et orchestrer le destin individuel, doit, gratifié du "Christ", - en partant de la conscience sensorielle - progresser vers la "connaissance de soi". Ce processus de découverte est le contenu "biographique" des incarnations qui conduisent les "Je supérieurs" ou "humains-esprit" à la conscience propre. Les actes (spirituels) du Je supérieur sont, du point de vue de la conscience sensorielle : "physiques", jusqu'à la préparation et la formation des corps humains individuels.

L'instance la plus élevée (que l'on appelle anthroposophiquement "monde spirituel") agit en tant qu'"organisation-Je" dans les événements métaboliques, à partir de la chaleur. En ce qui concerne la conscience diurne, l'effet se produit *en tant que* ou *pendant* le sommeil. Le b.a.-ba de la physiologie anthroposophique montre que l'être humain se trouve aussi en état de sommeil pendant la journée en ce qui concerne l'action de la volonté dans la digestion, les membres, les muscles, etc. Grâce à l'activité nerveuse, les actes de l'organisation du Je dans le corps individuel séparé deviennent "sensoriellement" conscients, c'est-à-dire qu'ils deviennent des perceptions, des représentations - dans le cas des mouvements des membres, la conscience est due au "sens du mouvement propre" et à ses nerfs. A y regarder de plus près,

(557) 2 février 1924, GA 115, p. 96 s.

537

les *représentations* du mouvement ne sont pas encore conscientes au stade actuel de l'évolution humaine, on peut les appeler subconscientes ou préconscientes. (Pas les représentations de mouvement vues, mais les représentations de mouvement directes). Les nerfs qui servent au sens du mouvement ont cependant - comme tous les nerfs - malgré cette préconscience endormie à faire avec le *représenter des mouvements*, et non avec le *déclencher des mouvements*. Le sens du mouvement propre - que Steiner appelle aussi "sens musculaire" ⁽⁵⁵⁸⁾ - est l'un des (quatre) sens de la volonté (toucher, vie, mouvement, équilibre) dont les perceptions ne sont, comme nous l'avons dit, que partiellement accessibles à ce stade - de sorte que si leurs organes (viscéraux et proprioceptifs) sont connus, leur caractère de sens (endormi) l'est moins :

"Pour le sens de la vie, le sens du mouvement et le sens de l'équilibre, il n'est pas si évident que ces sens soient présents. Mais comme ils sont, dans un sens particulier, des sens de la volonté, l'humain endort ces sens, parce qu'il dort dans la volonté".

⁽⁵⁵⁹⁾

Encore une fois : le terme "Je supérieur" est - spirituellement-scientifiquement - un synonyme de "volonté". La "volonté" est le constructeur autogène et le moteur du corps, aussi le metteur en scène des destins. Elle est le pôle vital opposé au système nerveux-sensoriel qui dégrade. Attribuer une perception neuronale à cette "volonté" selon Schad, c'est déformer sa fonction construisant/mouvant la substance en son exact contraire. Aussi peu comme en manière d'exemple les nerfs de l'équilibre ou du sens de la vie n'ont pas besoin d'un "Je périphérique" pour être expliqués, cette extrapolation psychologique n'est pas nécessaire pour comprendre les nerfs de l'appareil locomoteur (muscles, ligaments, tendons, articulations).



Il est significatif que le nouveau recueil ne contienne pas, parmi d'autres contributions, celle du Dr Gerhard Gutland, aujourd'hui décédé. L'élimination du texte de Kienle, les corrections apportées au recueil, l'occultation de la *correspondance* et du présent livre, l'instrumentalisation continue de Ballmer et de Steiner en vue d'une propre "solution définitive" : le reproche d'une manipulation ne peut être rejeté d'un revers de main. Les participants restants au recueil ne semblent pas s'apercevoir de cette récupération.

Face aux thèses de Schad, un médecin humain d'aujourd'hui poserait probablement en premier lieu la question du contenu empirique de l' "humain environnement" périphérique prétendu, du "Je supérieur". Selon Schad, ce sujet perçoit ses "centres corporels" au moyen de ses nerfs (maintenant réétiquetés comme sensibles à l'afférence), au moyen du "regard périphérique", car il s'intéresse au "miracle du corps microcosmique". Schad ne précise pas comment le "Je" normal (postulé) et cérébrocentrique peut à son tour effectuer des **mouvements volontaires**/intentionnels, si les nerfs "moteurs" classiques lui sont retirés au profit de son double sphérique. La question classique du lien entre l'intention (pensée) et le mouvement passe sous la table.

Schad omet de mentionner que Steiner lui-même s'est exprimé à plusieurs reprises et en détail sur les directions des processus neuronaux (les *traces* physiques de l' "activité nerveuse" effective et formatrice de représentations), notamment en rapport avec les interruptions des voies nerveuses (uniformes et entièrement continues). Il convient de préciser encore une fois : Les désignations "afférent" ou "efférent" comportent déjà une localisation erronée d'un sujet cérébral représenté, héritage de la psychologie philosophique qui a conduit à la qualification erronée de ces directions de processus avec des fonctions "sensitives" et

558 Carnet de notes 208 sur les conférences "Anthroposophie" 1909, GA "5 p. 315

559 GA 293, 8e conférence, p. 133, cf. dans le présent volume p. 388

538

"motrices". Steiner parle de sections centripètes et centrifuges des voies nerveuses entières, qui vont toujours "de circonférence en circonférence". Ce qui diffère, c'est le degré de conscience lié aux sections pré- et post-synaptiques :

"J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de l'absurdité selon laquelle il y aurait des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. Mais ce qui est important, c'est qu'en fait, toute voie nerveuse prend naissance sur la circonférence de l'humain et retourne à la circonférence, mais qu'elle est interrompue quelque part, comme un fil électrique lorsqu'il fait jaillir une étincelle..."

et :

"Entre [ce qui est de la sorte de l'intelligence et de la sorte de la volonté] se trouve justement la limite, la limite intérieure, que vous obtenez lorsque vous reliez toutes les terminaisons nerveuses et tous les ganglions. Si vous dépassez un peu cette limite d'un côté, de sorte que vous vous représentez cette limite comme un tamis - d'un côté, la volonté s'engouffre dans les trous de ce tamis, et de l'autre, l'intelligence s'engouffre dans les trous de ce tamis - alors vous obtenez au milieu le sentiment, la sphère du ressenti. Car tout ce qui appartient au sentiment est en fait moitié volonté et moitié intelligence". ⁽⁵⁶⁰⁾



Dans le livre "*Der periphere Blick - die Vervollständigung der Aufklärung (Le coup d'oeil périphérique - l'achèvement de l'explication)*" - publié en même temps que le nouveau recueil - Schad fait interrompre prématurément une citation à la page 59 afin d'étayer sa théorie, ce qui permet de ne pas remarquer la divergence entre sa théorie et les descriptions de Steiner. Steiner explique le 2 octobre 1923 :

"Nous avons tout d'abord l'organisme humain. Nous suivons les nerfs centripètes et les nerfs centrifuges, les nerfs dits sensitifs et les nerfs moteurs. Oui, cet état de fait se présente. Je peux apprécier pleinement ces raisons, je peux aussi apprécier comment on soutient la dualité du système nerveux par le tabes dorsalis et ainsi de suite. - Mais si l'on connaît les membres supérieurs de l'être, alors les nerfs deviennent quelque chose d'unique, on voit l'unité du système nerveux. Les sensitifs sont prédisposés à transmettre des impressions sensorielles ; les moteurs n'ont rien à voir avec la volonté, mais ils ont pour tâche de transmettre les sensations qui sont dans la périphérie, les processus chimico-physiologiques dans les jambes et ainsi de suite. Les nerfs moteurs sont sensibles aux processus internes de l'organisme

[ici la citation s'interrompt],

tandis qu'on en vient effectivement, aussi paradoxal que cela puisse paraître pour la science actuelle, à voir la volonté immédiatement dans l'âme et à supposer pour la genèse du mouvement et des effets de la volonté une influence directe et immédiate du spirituel et de l'âme sur le physique." (GA 319, 4e conférence.)

- Chez Steiner, il n'est nulle part question d'une perception soutenue par les nerfs à travers le spirituel, mais toujours des mouvements et des effets de la volonté en tant que manifestations directes du "spirituel-âme". Les nerfs "moteurs" servent à la transmission des sensations des processus dans la périphérie corporelle. Tous les nerfs transmettent des impressions sensorielles, que celles-ci se produisent dans ou en dehors de la périphérie corporelle. (NB Schad utilise le terme "périphérie" dans un sens différent de celui de Steiner lorsqu'il est parlé de la "périphérie" corporelle).

Les interprétations de Schad ignorent l'exigence de Ballmer d'une révision fondamentale de vision du monde concernant le "sujet" en mouvement. La révision de Ballmer est en bref la suivante : chaque "microcosme" est une manifestation de l'"humain macrocosmique", un "extérieur sensoriel" de l'humain générique ou du "type", *identique à celui-ci*. Cette identité ou synthèse constitue le contenu central de l'"anthroposophie", qui sait l'humain comme l'

560 7 décembre 1919, GA 194, p. 128 s, cf. p. 286

539

origine du monde - contrairement à toutes les formes classiques et modernes de théisme et d'absolutisme. Le spirituel-âmique est présent dans le corps et ses mouvements de manière "directe, immédiate". Schad substitue un dualisme à cette synthèse physique et spirituelle. Un modèle d'explication philosophique doit précéder la révision - ce qui conduit finalement aussi à l'entrave d'un véritable empirisme des processus nerveux. A l'adresse des scientifiques, l'avertissement de Steiner est le suivant : "Si vous voulez de la phénoménologie, vous ne devez pas philosopher". Le modèle sensoriel suprasensible a un effet séduisant sur un public anthroposophique non averti, mais il apporte la confusion dans une neurologie empirique. Le modèle dual sert - de manière analogue à la doctrine des nerfs moteurs et sensitifs - le besoin



compréhensible d'éléments de représentation à prise causale. Le mélange de sémantique scientifique et de psychologie spirituelle du Je est adapté au besoin de modèles d'explication "simples". L'inadéquation de cette nouvelle réception de Steiner se manifeste en particulier dans la compréhension insuffisante de l'intuition spirituelle-scientifique, de la "volonté" transformée et élevée au rang de connaissance : la synthèse du sensible et du suprasensible.

Dans le deuxième livre de Schad, "*Der periphere Blick : Die Vervollständigung der Aufklärung (Le regard périphérique : l'achèvement des explications/Lumières)*", on peut lire (p. 61) : ce fut le peintre suisse Karl Ballmer qui, dès 1953, voyait la solution suprasensible [du "problème nerveux"]. Mais il écrivit au front opposé d'une manière si agressive qu'il empêcha lui-même l'acceptation générale de cette compréhension de la préoccupation de Steiner, qui était au fond congéniale". Cette instrumentalisation de l'intervention "congéniale" de Ballmer (devant un "front opposé") sert en réalité à obscurcir la direction réelle de la pensée de Ballmer : vers la physiologie trichotomique, dans laquelle le macrocosme, l' "HUMAIN" ou la "VOLONTE", se manifeste de manière *immédiate*. Chez Ballmer, il est effectivement aussi parlé d'une "double nature", mais qui se manifeste dans ou plutôt *comme* un seul corps humain, et qui n'agit pas sur celui-ci depuis un extérieur spatial. L' "humain macrocosmique" de Schad est en revanche un double métaphysique de l'humain individuel naturel, qui *agit* depuis une "périphérie" plus haute *représentée* sur l'humain individuel naturel représenté de manière isolé. Le postulat d'une "double nature du Je" perpétue un dualisme théiste qui conçoit l' "humain" terrestre comme une *entité* bio-psychologique, une "réalité" naturelle. Sur cet humain visible agissent d'une part les lois biologiques de la nature, d'autre part "l'humain environnement périphérique". - Cette vision causale du monde passe complètement à côté de la nouveauté radicale de la théorie des sens et de la physiologie triarticulée de Steiner : ici, le corps humain est *identique* au monde ("divin"), qui se présente - en tant que corps humain - de trois manières : comme système nerveux-sensoriel, comme système rythmique et comme système métabolique et des membres. Grâce aux douze nuances de l'activité sensorielle ("extérieure" et "intérieure"), les trois systèmes sont perçus avec des intensités de conscience différentes. En ce qui concerne le processus de la volonté, l'idée directrice - difficile à saisir - est la suivante :

"Le spirituel-âmique humain s'immerge complètement dans le métabolisme, de sorte qu'il disparaît même en tant que spirituel-âmique". (26 octobre 1922, GA 314, p. 94]

La théorie duale de Schad est obsolète d'un point de vue empirique pour autant qu'à l'intérieur des nerfs au sein des nerfs - y compris les nerfs proprioceptifs - les deux directions du processus peuvent être observées. Aucun biologiste humain actuel ne s'intéressera à un "humain suprasensible", car : en tant que sujet de la perception sensorielle, seul le corps humain (*entier !*) entre finalement en ligne de compte, même pour la physiologie, quelle que soit la pré-interprétation qui en est faite. Personne ne remet en question le fait que la conscience diurne provient du système nerveux-

540

sensoriel à l'intérieur de l'organisme d'ensemble *entier*. Quelle est donc la tâche des physiologistes *anthroposophes* face à la position "moniste" implacable de Steiner ? Elle



ne consiste pas à fabuler sur les perceptions afférentes "sensibles" d'un "humain macrocosmique", mais à démontrer la fonction *unitaire* de tous les nerfs. Cela va de pair avec la mise à nu des charges héritées de la biologie humaine, y compris la croyance en des "lois naturelles" *méta*-humaines "absolues" données par Dieu - aussi intangibles que puissent paraître de tels paradigmes. La nouvelle idée directrice est la suivante : le Dieu des religions traditionnelles est *tangible* dans le corps humain. Le nouveau nom du "Suprême" est : la volonté, celle-ci est un système "absolu" ou *autogène* qui se manifeste ou "raisonne/médite" dans les nombreux spécimens/exemplaires humains. La "volonté", en tant que système métabolique et de membres, s'occupe de la construction/l'édification organique *et du mouvement du corps*. La "volonté" s'abandonne (dans la sagesse des mystères, le "grand sacrifice") aux impulsions de volonté de ses créatures "pécheresses", de ses exemplaires humains. (NB Le terme "absolu" n'est pas utilisé ici dans un sens théiste ancien, mais tel que Steiner l'emploie par exemple le 16 janvier 1921. Il explique que lors de mouvements volontaires, "le processus métabolique s'effectue de telle manière que, même en faisant abstraction de ce qui se passe à l'intérieur de l'humain, le métabolisme est en même temps un processus *extérieur*. Je voudrais dire qu'il se passe là quelque chose pour lequel les limites de la surface du corps humain ne sont pas uniquement et exclusivement déterminantes. Il y a transformation de substance, mais de telle sorte que cette transformation de substance, qui se produit là, s'accomplit en quelque sorte dans l'absolu, dans l'*absolu relatif* naturellement, de sorte qu'on ne peut pas dire que cela n'a de signification que pour l'organisation *interne* humaine". ⁽⁵⁶¹⁾)

Les prémisses des recherches sont les suivantes, une fois établie la nature de tous les mouvements (du cosmique universel à l'individuel humain) en tant que primaire (voir ci-dessus) :

a) Les nerfs transmettent la formation de représentations, à des degrés d'intensité variables, y compris des modifications métaboliques dans le système musculaire : le "sens du mouvement propre" vise les muscles, les ligaments, les tendons, les articulations (une autre désignation pour celui-ci est : "sens musculaire").

b) Les voies nerveuses vont toujours de la circonférence à la circonférence du corps, elles sont souvent interrompues, même dans le cerveau - ce qui permet l'émergence d'une conscience séparée, l' "être individuel".

c) La forme de base de la voie nerveuse est le lemniscate ouvert (vers le bas ou vers l'avant). Dans le lemniscate, la formation radiale (centrée sur la terre) du système des membres se combine avec la formation sphéroïdale de l'organisation de la tête : "...les lemniscates [sont] ... très modifiés, la moitié par laquelle une boucle est extraordinairement petite, si vous suivez le chemin pris par les nerfs centripètes à travers le centre à l'extrémité des nerfs centrifuges . " ⁽⁵⁶²⁾

d) Les sensations des sens (ou des représentations) saisissent *directement* l'appareil moteur, ne sont pas "transformées/commutées" en impulsions dans le cerveau. Les événements corporels et l' "environnement" sont une unité agissante.

(561) 3e cours de sciences naturelles, GA 323, p. 292

(562) GA 323, 3e cours de science de la nature, 11e conférence, p. 211



e) Les membres ne sont pas mis en mouvement par les nerfs, mais par suite de "l'union directe de l'âme avec le monde extérieur".

f) L' "innervation" est le passage de l'activité nerveuse (formation de la pensée) dans le muscle, la dégradation est immédiatement suivie du renouvellement de la substance *et du mouvement* par la volonté. Le "métabolisme" est la transsubstantiation respectivement la *transformation de la substance*).

g) La physiologie courante méconnaît la véritable nature de la *pensée* (métaspatiale, transcendant le corps).

h) Les véritables conducteurs "moteurs" de la volonté sont les voies sanguines chaudes.

L'argument principal contre la classification actuelle des nerfs est le suivant : il est possible d'intervertir chirurgicalement des voies nerveuses d'affectation différente. Lors des opérations, des faisceaux de nerfs entiers sont reliés entre eux sous forme de "salade de câbles", sans attribution de fibres individuelles. Ce fait rend évidente l'homogénéité des nerfs.

Le professeur Matthias Kux, chirurgien viennois, écrit à propos de cette interchangeabilité des voies nerveuses : "Les résultats sont impressionnants ... Les résultats de la chirurgie reconstructive des nerfs périphériques. Après un transfert de nerf chirurgical, les nerfs peuvent transmettre dans leurs nouvelles connexions des mouvements qui sont topographiquement et fonctionnellement en opposition exacte avec leur fonction d'origine : les fléchisseurs deviennent des extenseurs, le bras droit bouge de manière volontaire/intentionnelle et indépendante du bras gauche lorsqu'il a été connecté à un nerf du bras gauche. Une impulsion donnée au bras gauche par le générateur d'impulsions qu'est le cerveau devrait en effet être transmise au bras droit. Inversement, l'impulsion provenant du bras droit par la nouvelle connexion paradoxale au cerveau devrait être localisée dans le cerveau de manière distincte du centre pour le bras gauche ; mais toujours en tant que causalité agissant de la périphérie vers le centre. Il existe aussi des observations cliniques concrètes à ce sujet : si un nerf du bras droit sectionné est relié latéralement au nerf moteur du diaphragme, le patient, après une physiothérapie intensive et une formation/exercice/entraînement continue de la représentation, parvient à nouveau à fléchir le bras après un temps de latence correspondant, indépendamment du mouvement simultané du diaphragme lors de la respiration. ... Si l'on abandonne la notion de générateur d'impulsions, le simple fait demeure : tout à fait comparable à une impression sensorielle, une impression sensorielle fraîche a été transmise au cerveau pour un organe 'non représentable' qui avait disparu de la conscience. ... Les phénomènes décrits ici sont expliqués en neurologie par l'introduction de centres moteurs toujours nouveaux, 'supérieurs' ou 'supplémentaires' et leur interconnexion (des milliards de fois) dans le cerveau. Les phénomènes indiquent toutefois la périphérie physique agissant de manière centrale par le biais des organes sensoriels. ... Ici, la force de gravité universelle œuvre en permanence, le plus souvent inconsciemment, comme une impulsion physique uniforme sur la posture et la position de l'humain ...". ⁽⁵⁶³⁾ Du point de vue de Steiner, il faudrait ajouter : chez l'humain (éveillé le jour), la loi universelle de l'esprit appelée "organisation-Je" s'oppose à la loi naturelle de la "pesan-



teur universelle". Cette volonté autogène est *dernière instance*, un pouvoir au niveau des "lois naturelles" extérieures au corps. La volonté n'est pas de nature psychique personnelle, mais de nature *créant* physiquement. Dans le métabolisme, la "vieille" matière est échangée, remplacée par de la "nouvelle" matière. *Par cela*, l'humain se perçoit comme un "Je" voulant et souverain.

(563) Info 3, sept. 2011

542

La théorie de Schad renverse le contenu fondamental de la science de l'esprit : la nature de l'esprit en dernière instance ("à l'égal de Dieu"), le Je ou la "volonté", cède la place à une spéculation psychologique. Au lieu de chercher dans la neurologie - comme Kienle tentait de le faire - la preuve d'une fonction unitaire, le dogme dual des nerfs est conforté dans la croyance en un sujet cérébral. Le regard ultérieur de Kienle sur la "lutte du cercle problématique du concept de Dieu de Thomas d'Aquin", qui a lieu de nos jours dans le domaine humain, reste ici au niveau du problème corps-âme. À l'idéalisme allemand la confluence dans la triarticulation/le trimembrement organique et social est proscrit.

Rudolf Steiner :

"...ce n'est vraiment pas avec quelques expressions anthroposophiques que l'on peut faire face aujourd'hui aux grandes tâches de l'époque. Ce n'est pas non plus en bricolant un peu à la frontière entre la psychologie et la chimie que l'on s'en sortira, mais uniquement en prenant au sérieux l'application à la physique et à la chimie des possibilités qui découlent de l'anthroposophie spirituelle-scientifique". ⁽⁵⁶⁴⁾

Le problème des nerfs moteurs, de la prétendue génération d'impulsions, de l'inner-
vation musculaire, est *au noyau* un problème de vision du monde, qui se *révèle* dans les résultats paradoxalement "mystérieux" de la neurologie reconstructive.

La percée vers la découverte de la volonté universelle/individuelle a lieu dans la découverte des processus nerveux en tant que *dégradation* de substance :

"Ce sera le grand moment dans le développement de la science de la nature bien comprise, où elle reconnaîtra le contraire de l'évolution, à l'endroit correspondant, poursuivant cette évolution, où elle reconnaîtra non seulement la construction, mais aussi la dégradation/déconstruction, où elle reconnaîtra la dévolution à l'évolution". ⁽⁵⁶⁵⁾

La garantie pour les données spirituelles-scientifiques réside dans les résultats empiriques de la médecine humaine, pour autant qu'ils ne soient pas pré-imprégnés d'idéologie.

Les charges héritées du langage scientifique constituent un obstacle à ne pas sous-estimer. En règle générale, la "folie" de l'interprétation neuronale de la volonté se manifeste déjà dans les dénominations : "potentiel d'*action*", "*impulsion* neuronale", "*innervation*", "impulsion-excitation", déjà l'adjectif "*moteur*", etc : La terminologie est chargée d'avance et conduit dans l'erreur.

Le "Je supérieur" de l'humain est *directement* présent dans la partie endormie de l'humain, le mouvement ou "l'humain de volonté". Même pendant la journée, les humains sont en quelque sorte des somnambules bien camouflés, ou plutôt des "acteurs



en sommeil". L'humain de volonté se met (pédagogiquement "karmiquement") à la disposition des idées et des intentions de la conscience diurne éveillée, dans un total abandon de soi - la conscience vit dans l'illusion d'être "propre". Les nerfs proprioceptifs et viscéroceptifs servent à la perception de l'acteur caché, de "l'humain de volonté", du véritable **bougeur**. Le nombre inimaginable et gigantesque de nerfs "moteurs" et leurs centres servent à la conscience sourde de l'univers intérieur des muscles, des ligaments, des tendons, des articulations.

(564) *Le moment de la naissance de la science de la nature dans l'histoire mondiale*, 6 janvier 1923

(565) Arnheim, 17 juillet 1924, GA 319, p. 155

543

Ballmer fait le lien entre les premières recherches de Steiner sur la théorie scientifique (dans les introductions aux écrits de Goethe sur la science de la nature) et les représentations de l'humain comme "œuvre commune" universelle de toutes les hiérarchies. Il sait que l' "humain" est la cause première/originelle révélée du monde qui - en tant qu' "automoteur/autobougeur" - n'a besoin d'aucun "mobile/bougeur extérieur", d'aucune "force naturelle" extérieure, et du genre. Il écrit contre l'assemblage matérialiste du corps humain et de ses "habitants", les *Je-consciences* troublées du Je. Il analyse l'appropriation luciférienne du JE par la *Je-conscience* isolée, la conception invétérée de "l'humain individuel naturel". Comme Steiner, son combat porte sur les conséquences dévastatrices de cette conception de l'humain pour la vie en commun, pour la forme sociale. La physiologie "corrompue" se reflète dans l' "organisme social" malade, construit sur un monde conceptuel dépassé - sur la croyance erronée en un générateur d'impulsions dans le cerveau humain.

Encore une fois, dans la mesure où l'on peut parler d'une "double nature" - en ce qui concerne la structure de pensée de Ballmer - il s'agit de la double nature à l'intérieur de l'humain supposé individuel. Comme on peut l'apprendre par exemple dans les livres *Science secrète* et *Théosophie*, il s'agit toujours, pour chaque "humain", d'un enchevêtrement dynamique de deux grandeurs ou instances ultimes : à savoir une individualité ou un humain spirituel/esprit (d'un point de vue *spirituel*, chaque humain est "un genre/une espèce pour soi" !) et un humain-espèce du type "humain" (d'un point de vue physique les humains sont un. Ces deux entités doivent être proprement distinguées, elles constituent la polarité de base derrière la "triarticulation/le trimembrement" physiologique. Dans la théosophie, on peut lire :

"L'évolution des formes humaines et l'évolution des destins des âmes doivent chercher la connaissance suprasensible par deux voies tout à fait séparées ; et un jeter-l'un-par-l'autre des deux dans la vision du monde serait un reste de mentalité matérialiste qui, s'il existait, s'immiscerait d'une manière inquiétante dans la science du suprasensible".

L'impolitesse polémique de Karl Ballmer consiste à attirer l'attention des scientifiques anthroposophes sur de tels restes d'esprit matérialiste. La "double nature" dont parle Ballmer vise l'interpénétration de *l'espèce et de l'individu*, en langage théologique : du Créateur et de la créature. En tant qu'individus, nous sommes des "locataires" dans le corps générique/d'espèce "divin", le "type" humain, cette œuvre d'art totale/d'ensemble des douze effets sensoriels cosmiques/à puissance de monde. - Le point de transition entre l'esprit-âme et le corporel est à chercher dans la configura-



tion thermique/de chaleur du corps. (La volonté - vécue de manière sourde - est l'*essence* des phénomènes thermiques/de chaleur extérieurs.) Les véritables conducteurs de la volonté ne sont pas les nerfs musculaires, mais les voies sanguines chaudes. Dans les nerfs musculaires et leurs centres cérébraux, on trouve les "empreintes" du corps astral et du Je, la "volonté". C'est là qu'est lotis, d'un côté, le *représenter* (provisoirement assoupi/dormant sourdement) des impulsions de mouvement "propres". De l'autre côté, c'est là que les changements métaboliques dans les muscles parviennent à la perception. Le nom pour ces perceptions est : "sens du mouvement propre". Celui-ci laisse vivre les processus *cosmiques/à puissance de monde* de la motricité corporelle comme "propres". - L'individu se sent "Je" parce que les processus "cognitifs" d'élimination ou de décomposition dans l'*ensemble* du corps sont compensés en permanence par la re-substantiation (métabolisme respectivement échange de substances).

La "double nature" pensée par Schad, la dualité entre Je "cérébrocentrique" et Je "sphérique supérieur", fausse la "double nature" spirituelle-scientifique d'une manière qui laisse la conscience-Je à l'illusion, imprégnée matérialistement, que l'existence du corps est une *unité* "biologiquement" naturelle. Au lieu de concevoir le corps individuel et le système nerveux comme l'un dans l'autre de l'humain-esprit et

544

l'humain-espèce, cette dualité dynamique (resp. Triarticulation/trimembrement) est remplacée par la dualité classique académique ("psychosomatique") corps-esprit, qui sépare l'esprit (métapsychique) des événements de *son* corps. L' "esprit" devient ici un phénomène "psychique", c'est-à-dire au-delà du corps. Cette compréhension traditionnelle de l'esprit, résultat de la philosophie "grecque-idéaliste" derrière la théologie et la psychologie, occulte le fait que dans le corps individuel

a) le "Très Haut" est directement présent, en tant que "rassemblement de toutes les hiérarchies",

et b) que ce Très Haut corporel (l' "absolu relatif", voir ci-dessus) se laisse différencier en un mourant et un toujours-devenant. Ce qui meurt est le pôle corporel terrestre des nerfs et des sens, ce qui est toujours en devenir est le pôle corporel cosmique du métabolisme et des membres. Ces "pôles" se rencontrent dans le corps humain trichotomique, ils se séparent par "retroussement". Dans ce dernier, le "Je supérieur" ou l' "individualité" vit la rencontre de l'incarnation à venir, la "pensée des hiérarchies" est ici immédiatement active.

Le fait que le "Je sphérique" drapé verbalement d'anthroposophie ait besoin des nerfs spécifiques de Schad pour satisfaire un "intérêt" à l'existence du corps est la conséquence d'une vision duale du monde, qui place *en vis-à-vis* l'humain physiquement visible à un hypothétique "monde spirituel", comme c'est l'usage dans la tradition ecclésiastique. Le cœur/noyau de l'anthroposophie réside cependant dans la connaissance que toute "évolution" vise à l'éveil progressif du Je humain supérieur *dans le corps des sens*, lequel "Je supérieur" se procure à chaque fois le "bon" corps et le "bon" destin (karma) au cours de nombreuses incarnations. Ce Je supérieur "organise" son corps et son destin. L'essentiel de la vision de Steiner réside dans le fait que la "volonté" constructrice - dans sa manifestation physique - s'oppose *polairement* à tous les événements nerveux. Toute action de la volonté est synonyme de construc-



tion organique ("trans- respectivement resubstantiation"), toute action nerveuse est synonyme de dégradation/déconstruction, d'élimination interne du corps, de sédimentation. Le processus de mort partielle interne fait émerger la conscience et la conscience de soi de l'événement de volonté "à puissance de monde". Dans le langage imaginaire des contes, cette conscience séparée est un enfant perdu, ensorcelé. L'enfant grandi en scientifique interprète d'abord "son" corps comme un "objet naturel". Selon l'arrogante ignorance luciférienne, les mouvements du corps proviennent de "connexions" neuronales ou de "programmes de mouvement".

Une percée dans la science de la nature n'aura lieu que lorsque non seulement l'édification organique, mais aussi la déconstruction seront découvertes, lorsque la dévolution s'ajoutera à l'évolution - à commencer par la constatation de *Carl Fortlage* en 1869 : "La conscience est une petite mort partielle, la mort une grande et totale conscience, un éveil de l'être entier dans ses profondeurs les plus intimes".

Dans le cliché dualiste du Je "cérébrocentrique" et "grandi par le monde", il manque, comme nous l'avons noté plus haut, une explication plausible de l'apparition du mouvement corporel **conscient arbitraire**/intentionnel. Comment une pensée consciente (une "impulsion de volonté" représentée) devient-elle un mouvement perçu ? Si - selon *Schad* - le "Je supérieur" ne fait que "s'intéresser" au corps, d'où proviennent alors - causalement - ses mouvements ? - La théorie de la volonté de *Steiner* serait une fiction s'il ne voulait pas voir les résultats de la recherche spirituelle confirmés par les faits empiriques de la physiologie. L'anthroposophie veut être empirique à *chaque* niveaux. Le discours sur "l'humain suprasensible" est de nature à rendre impossible cet empirisme rigoureux par du penser souhaité ésotérique.

545

Depuis *Steiner*, le dogme anatomique ne s'est pas éloigné d'un millimètre de la théorie de l'innervation. Le déclenchement neuronal est le granit. - La "solution extrasensorielle" de *Schad* n'offre aucune alternative, car elle ne peut pas expliquer le *déclenchement*. Elle passe à côté de l'essence de l'empirisme anthroposophique : *la synthèse du sensible et du suprasensible* (qui est donnée à l' "intuition"), le passage du "supérieur" *en* substance et mouvement. Le Je "supérieur" n'a besoin d'aucun nerfs pour percevoir le corps, car il est le créateur de ce corps et de ses mouvements, le "primaire" ou "l'absolu". Depuis le début de l' "anthroposophie", le théisme et l'idéalisme de l'absolu *éloigné du monde*, des représentations de Dieu dans l'au-delà, appartiennent au passé. Le monde sensible est la révélation de Dieu : "Le monde est Dieu" (*Philosophie de la liberté*, première édition). Déjà dans les *introductions aux écrits scientifiques de Goethe*, on trouve la constatation que dans l'action humaine se fait reconnaître l'action originale et inconditionnelle de la raison/base du monde - contrairement à la croyance selon laquelle la raison/base originelle se *décalquerait* simplement dans l'humain (chap. X/5 *Science éthique et historique*). L'image du corps comme "temple de la divinité" doit être comprise dans le sens que ce temple *est* la "divinité" ou le "monde spirituel". C'est à son action que les "sujets secondaires" *s'éveillent* à eux-mêmes au cours de nombreuses incarnations. L'éveil est notre événement quotidien : il consiste en l'action magique des "individualités" ou des "humains-esprits". Les humains sont "*pensés*" par le cosmos : leur "action dépend des mouvements du corps physique", elle consiste dans le sacrifice de la "divinité". La "ligne de démarca-



tion" dynamique entre le vécu physique et le vécu spirituel est physiologiquement tangible dans la ligne de jonction des synapses, ganglions, etc.

Les nerfs sont là pour que l' "inférieur" puisse provenir du "supérieur", pour que les hiérarchies rassemblées ou le "monde spirituel" se découvrent *comme humain* et *continuent à créer* - sous une forme individualisée - dans le sens de l'invitation : *continue à agir/œuvrer !* En laissant la conscience diurne "inférieure" déterminer les mouvements de son corps, le "supérieur" doit d'un côté diriger les intentions de mouvement de ce dernier, et de l'autre : les assumer - ou, le cas échéant, ne pas les assumer. En créant le "libre arbitre/la libre volonté", il assume la "culpabilité" de ses actes. Cette relation (karmique) est un problème de conception/vision du monde, et non un problème physiologique au sens actuel du terme. - Le problème du "mal" est ainsi posé, car la régie des actes accomplis revient en fin de compte au "supérieur". - La lutte contre les nerfs "moteurs" est la lutte pour la découverte de l'humain en tant qu'être originel qui se multiplie dans ses créatures destinées à la liberté, qui se recrée *en permanence*. La physiologie empirique - aussi banale que soit son activité - signifie directement la vision/contemplation de la "création du monde". La psychologie et la biochimie tâtonnent dans le brouillard face à la dimension directement morale des processus musculaires, dont la conscience quotidienne ne soupçonne/présent pas sa dimension.

Karl Ballmer nous apprend que le "problème nerveux Steiner" est avant tout une affaire *de vision du monde* qui ne peut pas être maîtrisée avec les données des sciences spécialisées actuelles. Si le corps en mouvement n'est pas conçu comme un élément primaire ou comme un "*phénomène originel*", alors la "triarticulation/le trimembrement" anthroposophique se désintègre aussi - dans le sillage de la pensée classique corps-âme. Le problème idéologique de la "volonté" et des nerfs est alors corrompu. Une "triarticulation/un trimembrement" corrompu s'ajoute à la physiologie matérialiste. Les contenus anthroposophiques sont constamment exposés au risque d'être noyés dans le chaos pragmatique de la routine et des méthodes "scientifiques" actuelles. Dans le cas des nerfs "moteurs", une variante délicate de la disparition/du naufrage a été étudiée ici. L'objectif central de la polémique sur les nerfs de Steiner,

546

la représentation charnelle/"enviandée" d'un sujet localisé dans le cerveau est à la base de ce naufrage. Il ne reste rien de l'exigence de Steiner concernant la vérification de la fonction nerveuse unifiée. Avec cela s'effondrent aussi les *conséquences* d'une nouvelle vision de l'organisation sociale. Il ne reste rien pour la "question sociale" - alors que celle-ci se manifeste bruyamment dans tous les domaines. C'est une erreur de croire que la question du système serait un problème "politique". La "politique" n'est qu'un miroir du monde conceptuel chaotique, dont la *catégorie* suprême est le sujet individuel naturel, dont le *problème* suprême est la maîtrise ou - pour le dire plus décemment - la direction de celui-ci. La situation n'est pas encourageante - car la pensée asociale a depuis longtemps pénétré toutes les couches de la population. Une analyse de la situation donnée par Steiner en 1921 jette la lumière sur la signification centrale de la théorie des nerfs :



"Je suis convaincu que la fausse hypothèse des nerfs sensitifs et moteurs, qui est entrée dans la science comme le serviteur du matérialisme, s'est déjà emparée, bien plus qu'on ne le pense, de la manière de penser des humains et qu'elle deviendra une mentalité dans la génération suivante ou dans la deuxième génération suivante. Oui, je suis convaincu que cette théorie nerveuse matérialiste est déjà devenue une mentalité dans l'humanité et qu'aujourd'hui, ce que nous disons comme théorie en physiologie ou en psychologie, nous l'avons déjà dans notre mentalité, et que ces états d'esprit *séparent* en fait les humains. Si l'on a le sentiment - et les gens ont déjà ce sentiment aujourd'hui - que l'autre humain n'est en fait face à nous que parce que nous faisons nous-mêmes une impression sensorielle sur lui, et lui sur nous, et qu'il a en lui sa vie émotionnelle/de sensation, qui doit d'abord être transmise par les nerfs, alors nous dressons un mur de séparation entre l'humain et l'humain. Il est vrai que ces cloisons ont conduit à des conceptions étranges, quand on entend aujourd'hui des gens dire : "Oui, quand je regarde un autre humain, je vois qu'il a le nez au milieu du visage, qu'il a deux yeux à l'endroit où je sais que j'ai aussi deux yeux. Il a un visage de la même forme que le mien ; en voyant tout cela, j'en tire la conclusion inconsciente qu'il y a dans l'organisme un Je identique au mien - il y a déjà aujourd'hui des gens qui défendent aussi cette théorie et qui conçoivent le rapport de l'humain à l'humain de manière si extérieure qu'ils pensent qu'il faudrait d'abord une conclusion inconsciente à partir de la forme de l'humain pour arriver à la conclusion que l'autre humain a un Je identique avec le Je propre. La vision, qui ne rapproche que la vie nerveuse de la vie de représentation, mais qui rapproche la vie circulatoire et respiratoire de la vie affective/de sensation, qui rapproche toute la vie métabolique de la vie de la volonté, cette vision, lorsqu'elle deviendra une conviction/mentalité, lorsqu'elle deviendra une expérience réelle, rassemblera à nouveau les humains. Aujourd'hui, je ne peux utiliser qu'une seule image pour ce rassemblement.

Voyez-vous, en tant qu'humains, nous serions vraiment séparés les uns des autres sur le plan spirituel et d'âme si nous étions opposés les uns aux autres spirituellement et d'âme de telle sorte que nous développons en fait tout ce que nous ressentons et voulons à l'intérieur de nous par l'intermédiaire de nos nerfs et que l'être humain tout entier doit être pensé comme fermé dans sa peau. Là ce qui est d'âme devient très isolé. Et j'aimerais dire : *c'est ainsi que les humains se sentent aujourd'hui, et l'état antisocial et de plus en plus antisocial de l'Europe est un reflet fidèle de ce sentir.* " ⁽⁵⁶⁶⁾

(566) R. St. à Bâle, 21 avril 1920, GA 301, p. 35 s.

547

Il est important de dégager les préceptes de pensée pour la démonstration empirique de la vie métabolique "autonome", en partant de la polarité de la "volonté" et de la "conscience". La position centrale de ce travail de pensée a toujours été méconnue. Même la "triarticulation"/le "trimembrement" en tant que question de système ne peut se passer d'une anticipation courageuse d'une "vie de l'esprit auto-gène" - en tant que nouveauté absolue. Le concept de *vie de l'esprit* est, similaire à celle de volonté, floue et teintée de pragmatisme. Si l'indépendance nerveuse de la *volonté* n'est pas correctement vue, la *fonction de construction* sociale de la vie de l'esprit "en prise sur la volonté" par rapport à la "vie économique" (*dégradante/déconstructrice*) doit aussi rester méconnue.



La clarification a lieu sur le champ des *réalités pensantes*/pensées. Celles-ci sont des créations *ex nihilo*, issues de la "volonté de penser". Ni la référence pratique descriptive ni les postulats spirituels n'aident à avancer. Le traitement de ces thèmes ("volonté" / "vie de l'esprit") est "vie de l'esprit libre" in *status nascendi*.

548



Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Soumettez-nous vos projets pour de s collaborations fructueuses.

Contact :
François Germani +33 (0)950 263 598
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Dessin : Sylvain Coiplet

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande :
www.triarticulation.fr/AM/

Informations diverses -
Choix de traduction -
Glossaire et lexiques -
Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :
www.triarticulation.fr/AS/Com/

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS

Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre reçu fiscal.

Au début des années 90, Wolfgang Schad réalise le projet de rassembler les principales contributions anthroposophiques sur le titre : « L'organisation humaine et la question sociale ».

En effet, notamment à partir de 1917 (parution « Des énigmes de l'âme ») puis pendant tout le temps dit « de la triarticulation sociale », Rudolf Steiner multipliera les remises en cause de ce qu'il y aurait des nerfs dits « moteurs », mettant ainsi dans l'embarras les médecins autour de lui. De plus, il établira plusieurs fois un lien entre cette vision erronée de la science de la nature de son époque, et la difficulté à comprendre la réelle nature du travail humain dans la société.

L'ouvrage d'alors, s'il contient de nombreux éléments de physiologie, n'abordera qu'à peine les conséquences sociales.

Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard que le présent ouvrage fait la recension de celles-ci comme de l'histoire et du contexte de la question.

L'auteur s'appuie notamment sur un précurseur, Karl Ballmer, artiste plasticien et philosophe suisse de tempérament qui semble pouvoir très tôt prendre un parti radical pour Steiner devant les atermoiements qui auraient suivi.

Sans pouvoir forcément trancher facilement, le propos a en tout cas le mérite d'entraîner le lecteur à une pensée bien plus moniste que nous ne la pratiquons pas vraiment dans la réception de l'apport de Steiner.

Et, au sujet des conséquences sociales, cette fois-ci, des horizons nouveaux viennent lentement au jour.

Un livre à lire plus d'une fois.

Peter Wyssling met en valeur depuis des décennies un domaine agricole à 800 m d'altitude dans le Jura français et produisait jusqu'à peu du fromage dans un grand chaudron de cuivre.

Bien que les hivers puissent être long là-haut, je ne me doutais pas, avant de commencer un travail d'approfondissement de la triarticulation que je le croiserais à nouveau comme mettant en valeur le legs de Karl Ballmer, produisant qui plus est aussi ce gros volume d'érudition.

